This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Per. 3974 d. 2
5

Digitized by Google

Digitized by Google

Per. 3974 d. 217/5S.5-6

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE.

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE VEUVE DONDEY-DUPRÉ,
RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE.

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

SOUS LA DIRECTION DE M. AMÉDÉE PICHOT.

CINQUIÈME SÉRIE.

TOME CINQUIÈME.

BIBLIOTHECA BRITANNICA

PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE DE LA VICTOIRE, 6.

CHEZ MADAME Ve DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE DES PYRAMIDES, 8;

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, 6.

1841

Digitized by Google

Digitized by Google

SEPTEMBRE 1841.

REVUE BRITANNIQUE.

Politique. — Commerce. — Industrie.

DE LA CRISE COMMERCIALE, INDUSTRIELLE ET FINANCIÈRE DE LA GRANDE-BRETAGNE, A L'AVÈNEMENT DES TORYS AU POUVOIR (1).

(MANIFESTE DES WHIGS.)

La situation de l'industrie manufacturière de la Grande-Bretagne inspire depuis long-temps à tous les esprits réfléchis

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Voici un de ces articles dont il importe de donner la traduction littérale; car ils sont autant l'expression d'une opinion politique que d'une théorie économique. Nous l'empruntons à la *Revue d'Édimbourg*, qui, comme on sait, a pour rédacteurs quelques-uns des chefs les plus influens du parti whig. La *Revue d'Édimbourg*, d'accord avec son article sur les douanes (voir la *Revue Britannique*, février 1841), jette ici un cri d'alarme, et tout en se plaignant de la politique générale

Digitized by Google

un mélange de plaisir et de peine, d'orgueil et de regret, de satisfaction et d'inquiétude. Nous avons élevé l'industrie anglaise bien au-dessus de celle d'aucun pays d'Europe; nous avons accumulé un capital qui, relativement à notre population, excède considérablement celui de tous les peuples connus dans l'histoire. Quoique forcés de lutter contre un mauvais climat et un sol médiocrement fertile, cette industrie et ce capital ont donné à notre île une valeur territoriale supérieure à celle de toute autre contrée d'une égale étendue. Dans aucune autre partie de l'Europe la somme totale des salaires et des bénéfices ne répond aussi avantageusement au chiffre des travailleurs d'une part, et au chiffre de la population générale de l'autre; dans aucune le total des rentes territoriales n'est aussi largement proportionné à la contenance de la surface cultivable. Partout où la richesse a été notre but, notre succès a dépassé le rêve de l'avarice, et ce succès n'a pas été obtenu au prix des sacrifices de la jouissance courante : nous ne sommes pas devenus riches par l'économie. Quoi qu'on puisse penser de quelques-uns de nos compatriotes (1), les Anglais forment la masse de la population, et les Anglais ne sont pas un peuple parcimonieux. Dans tous les états et dans toutes les classes, parmi les paysans, les ouvriers, les boutiquiers, les capitalistes et les propriétaires, il existe une tendance à l'ostentation et à la dépense peu connue sur le continent. Le gouvernement a été plus extravagant encore que les individus. Nous avons donc offert l'étrange spectacle d'une nation s'élevant rapidement à une opulence énorme au milieu des profusions publiques et particulières.

du gouvernement anglais, tout en cherchant à justifier la nécessité des dernières mesures financières proposées dans la crise par le cabinet whig, elle nous révèle à la fois et les embarras qu'il lègue aux torys, et quelques-unes de ces plaies vivaces, incurables peut-être, qui rongeront longtemps encore le colosse de la puissance anglaise, n'importe le parti qui prendra la direction des affaires.

(1) Note du rédacteur. Les *Écossais*.

Digitized by Google

Mais nous avons fait des sacrifices, et des sacrifices sérieux, en ce qu'ils affectent notre bonheur présent et compromettent un avenir prochain. Nous avons diminué les avantages de notre position, aggravé les difficultés qui y sont inhérentes, et décuplé ses périls par des fautes législatives que nous commençons à vouloir corriger... Espérons que ce ne sera pas trop tard.

Nous avons dit qu'il est des difficultés inhérentes à notre position. Pour les mieux apprécier, ainsi que les dangers qu'elles suscitent, comparons l'existence de notre population des campagnes avec celle des nations qui nous entourent.

Dans tous les autres pays de l'Europe, dans tout le monde civilisé, la masse de la population libre occupe ou possède la terre, travaillant en partie à produire les alimens dont elle se nourrit, en partie à manufacturer grossièrement les choses nécessaires aux usages de la vie habituelle. La chaumière du *paysan* français ou du *bauer* allemand est une habitation bien moins confortable que celle du *labourer* anglais; mais elle lui appartient. Le *paysan* et le *bauer* se nourrissent de légumes d'une qualité inférieure ou d'un pain que repousserait un mendiant anglais; mais légumes et pain proviennent de leur jardin ou de leur champ. Leurs habits sont grossiers et incommodes; mais leur linge a été peut-être filé et tissu dans leur maison, et leurs vêtemens de laine sont souvent un produit de leurs brebis. Ce ne sont pas des travailleurs diligens, mais ils sont presque toujours au travail. Ils ne font rien qui soit *bien* fait; mais beaucoup de choses qui sont passables, parce qu'ils font un peu de tout, tandis que l'Anglais concentre généralement sa force et son adresse sur une seule chose. Une pareille population peut être mal nourrie, mal vêtue, mal logée; mais elle est au moins sûre d'avoir du travail : il n'est qu'une sorte d'accidens qui peuvent la contrarier; ce sont ceux des saisons. Une pareille population acquiert nécessairement des habitudes d'économie et de prudence. Chaque chef de famille est capitaliste jusqu'à un certain degré; il s'accoutume à faire quelques sacrifices au lendemain, à ré-

Digitized by Google

server une portion de sa récolte pour les semailles, et à mesurer la consommation de ce qui lui reste au nombre de jours qui s'écouleront jusqu'au retour de la moisson. La pire de toutes les imprévoyances est un mariage imprévoyant; mais on la commet bien moins là où le travail des femmes et des enfans est comparativement improductif, où pour se procurer une maison et un coin de terre, une nouvelle famille doit attendre la mort du premier occupant, où enfin des restrictions légales, et plus encore les usages résultant de ces diverses causes, multiplient les empêchemens.

Une pareille population a presque toujours une profonde vénération pour la propriété et pour l'autorité. Chaque homme y estime trop son petit avoir de propriétaire pour ne pas respecter la loi qui le protége. Si la loi devient oppressive, des cultivateurs dispersés n'ont ni le savoir ni les traditions et les occasions qui réunissent ordinairement les opprimés dans une résistance commune. Une pauvreté tranquille, peu susceptible d'amélioration, indolente, mais frugale et contente de son sort, ayant peu à espérer, mais encore moins à craindre, telle est la situation de la grande masse des habitans de l'Europe continentale.

D'un autre côté, dans la Grande-Bretagne, particulièrement en Angleterre, la majorité de la population consiste en travailleurs loués à la semaine ou à la journée, dépendant de leur salaire pour leur subsistance, et de la volonté d'un maître pour leur salaire. L'habileté et la diligence de l'ouvrier anglais sont sans égales : de là viennent le prix de son travail et le chiffre élevé de son salaire, quand ces admirables qualités sont bien dirigées.

Mais l'habileté et la diligence de chaque individu ne peuvent s'appliquer qu'à un petit nombre d'objets, et ne sont utilisées que sous de nombreuses et complexes conditions. Le travailleur du continent peut généralement être comparé à ses outils, sa cognée ou sa bêche, outils de peu de valeur en eux-mêmes, mais d'un emploi facile et indépendant. Les travailleurs anglais, et surtout la classe la plus nombreuse, ceux qui

Digitized by Google

sont occupés dans les manufactures, ressemblent aux ressorts des vastes machines qu'ils font mouvoir. Pris séparément, ils sont aussi inutiles qu'une seule roue ou un seul rouleau de métier : combinées avec cent, avec mille autres semblables à elles, cent familles peuvent produire un résultat bien supérieur à celui qu'on obtiendrait du travail individuel de mille. Mais dès l'instant que la puissance motrice qui anime un de ces corps cesse d'agir, dès que la machine est privée d'eau ou la fabrique de capital, les fractions de l'unité perdent leur soutien réciproque, et, avec leur soutien, leur valeur : la machine devient un froid morceau de fer ; les fileurs et les tisseurs, des mendians.

On pourrait supposer que des classes exposées à de tels accidens profitent du bien-être pour mettre de côté de quoi faire face à l'adversité. Ce n'est pas l'usage des Anglais ; à la différence des travailleurs du continent, ils n'ont pas été habitués à regarder leurs gages comme une ressource dans l'avenir, encore moins comme un capital productif. Lorsque les salaires sont élevés, ils travaillent quelques heures de plus, et habitent des maisons plus confortables ; s'il leur reste encore du superflu, leurs femmes et leurs filles en achètent des parures ; les hommes boivent ou font chère lie ; quand les salaires baissent, ils cherchent à augmenter leur gain par un travail plus assidu ; et s'ils sont forcés d'économiser, c'est d'abord sur le loyer, puis sur leur habillement, ensuite sur le chauffage, et, en dernier lieu, sur le boire et le manger. Leurs salaires deviennent-ils insuffisans pour les faire vivre, ils s'imposent à la charité de la paroisse : leur vertu la plus rare est la prévoyance.

Nous avons déjà fait cette remarque, que la plus grande des imprévoyances était un mariage imprévoyant ; mais dans plusieurs classes, peut-être dans toutes les classes de travailleurs, quoiqu'il soit clair que l'époque ordinaire du mariage est beaucoup trop hâtive, et que le bien-être de tous gagnerait à la retarder, il est difficile de préciser que tel mariage est imprévoyant : l'emploi des machines a pour but essentiel de

Digitized by Google

suppléer à la force et à l'adresse; leur triomphe est de rendre le travail des femmes et celui des enfans aussi efficaces que celui des hommes, et l'on y est parvenu dans maintes branches de nos manufactures. Une fille de dix-huit ans peut surveiller un métier aussi bien qu'un homme fait; un enfant de treize ans vaut souvent mieux qu'un adulte, là où il faut un toucher plus délicat, une vue plus perçante. Un ouvrier de fabrique qui à dix-huit ans épouse une ouvrière de son âge, se trouve immédiatement plus riche, et quoiqu'il puisse être un peu gêné par la venue des premiers enfans, au bout de quelques années, chacun d'eux gagnera au delà de son entretien, et les salaires de trois enfans de neuf à seize ans nourrissent toute la famille. C'est sous l'influence de cet appât extraordinaire, avec le concours, il est vrai, des ouvriers subsidiaires attirés des pays voisins, que, de 1801 à 1831, la population de nos districts manufacturiers s'est accrue dans une proportion qui n'est égalée que par quelques états d'Amérique. De 1801 à 1811, la population du Lancashire augmenta à raison de vingt-trois pour cent; de 1811 à 1821, à raison de vingt-sept pour cent; et pendant les dix dernières années, à raison encore de vingt-sept pour cent. Celle de Lanark augmenta à raison de trente-un dans la première période, à raison de vingt-sept dans la seconde, et à raison de vingt dans la troisième. En 1801, les deux comtés les plus populeux de l'Écosse étaient Lanark et Perth, le premier contenant cent quarante-six mille habitans, le second cent vingt-six mille. En 1831, Lanark en contenait trois cent seize mille, et Perth cent quarante-deux mille seulement. Tandis que la population du comté manufacturier augmentait à raison de plus de cent pour cent, celle du canton agricole n'augmentait qu'à raison de quatorze. Pendant la même période, la population du North-Riding d'Yorkshire, district principalement agricole, s'élevait de cent cinquante-huit mille à cent soixante-dix mille; celle du West-Riding, district manufacturier de la même province, s'élevait de cinq cent soixante-cinq mille à neuf cent soixante-seize mille.

Digitized by Google

Il est à peine nécessaire de faire remarquer combien les habitudes dont nous parlions tout-à-l'heure doivent aggraver les maux causés par une interruption sérieuse de nos manufactures : les milliers d'habitans que nous avons accumulés dans des districts très-peuplés sont accoutumés non seulement à la prospérité, mais encore à une prospérité toujours croissante. Tous leurs calculs se traduisent par une demande toujours plus considérable de travail ; demande qui risque d'être satisfaite sans aucune retenue ni prudence. Quelle conduite en attendrez-vous si les circonstances deviennent défavorables, si les commandes pour les manufactures diminuaient au lieu d'augmenter, si les nouveaux essaims d'ouvriers que chaque année jette sur le marché étaient rejetés ; si l'on ne pouvait plus les occuper tous que d'une manière précaire ; si plusieurs fabriques se fermaient et d'autres ne pouvaient plus donner de l'ouvrage que trois ou quatre jours par semaine ; si les salaires de ce travail diminué venaient à baisser ; si une famille qui gagnait quarante shellings par semaine et dépensait en conséquence était réduite à dix?..... Qu'attendriez-vous de la conduite de ceux qui seraient immédiatement frappés par cette crise? Se croiraient-ils simplement malheureux ou lésés? Dans ce dernier cas, leur manière de vivre leur inspire-t-elle la patience plutôt que la révolte? et dans cette dernière hypothèse, ne peuvent-ils pas être très-redoutables?

Si la politique commerciale de la législation anglaise eût été prudente ou simplement impartiale; si nos gouvernans avaient eu assez d'intelligence pour savoir que dans un pays libre l'industrie suit spontanément la voie la plus productive; s'ils avaient été assez justes pour comprendre qu'intervenir en faveur d'une classe de producteurs ou d'une classe de propriétaires au détriment des autres ou de la communauté toute entière, est une iniquité, si ce n'est une folie ; si, guidés par ces principes, ils avaient permis à chacun de s'ingénier de la manière qu'il croit la plus avantageuse, le gouvernement pourrait avoir à déplorer les mal-

Digitized by Google

heurs du commerce, mais il ne saurait en être responsable; ou bien si, ayant fait la faute d'intervenir, nos hommes d'état n'étaient intervenus que par ignorance; s'ils ne pouvaient être accusés que d'une erreur de jugement; si les membres de la législature n'avaient pas encouru le reproche direct d'égoïsme; s'ils n'étaient pas exposés à s'entendre dire qu'ils n'ont fait des lois qu'aux dépens du peuple, et au profit exclusif, réel ou illusoire, de la classe à laquelle ils appartiennent... ils descendraient sans doute dans l'estime publique, mais ils n'exciteraient contre eux aucune occasion de ressentiment.

On ne sait que trop ce qu'il en est.

Depuis des siècles le gouvernement a tout fait pour enchaîner et mal diriger l'industrie du peuple : au lieu de s'en tenir à défendre les sujets de la violence et de la fraude domestique et étrangère, ce qui était son devoir, il a voulu les enrichir, c'est-à-dire enrichir certaines classes. Il leur a dit : Voilà ce que vous produirez; vous vendrez à celui-là, vous achèterez à celui-ci, et vous irez à tel marché et non à tel autre. Il a considéré tout le corps des consommateurs comme une proie qu'il a donné à dévorer à une classe ou à une section de classe, lesquelles avaient sollicité un monopole; et quand une classe s'est plaint des priviléges accordés à une autre, il a payé son silence en l'autorisant à exploiter à son tour le public.

Pour avantager la classe qui s'est engagée à approvisionner les colonies, il prohibe ou entrave le commerce direct entre les colonies et les pays étrangers. Pour amener les colonies à subir les prohibitions et les restrictions, il prohibe ou restreint l'importation des denrées coloniales étrangères dans les îles Britanniques; double tort fait au public, qu'il condamne à ne rien recevoir que des colonies, et aux colonies, dont le marché devient de plus en plus défavorable. Pour faire plaisir aux bûcherons du Canada, et aux propriétaires de quelques vieux navires propres au seul commerce des bois d'Amérique, il impose des droits de 500 à 100 pour

Digitized by Google

cent sur le meilleur bois, parce qu'il est meilleur marché; droits non seulement improductifs, mais encore funestes au budget. Pour réconcilier les propriétaires de navires à cette taxe additionnelle de 15 pour cent mise sur les chantiers d'Angleterre, il met une taxe plus élevée sur les mêmes articles importés par un navire étranger. Pour favoriser le tanneur anglais, il soumet les cuirs étrangers à un droit prohibitif, et de peur de fâcher les manufacturiers qui emploient le cuir, il frappe d'un droit prohibitif presque tous les articles étrangers dans lesquels il entre du cuir. Les favoris de la législature ont été naturellement les propriétaires de terres, classe à laquelle appartiennent les législateurs. L'importation des bestiaux, de la viande de bœuf, de mouton et de porc, est prohibée absolument; les grains supportent une taxe qui met le pain à 20 pour cent au-dessus de ce qu'il devrait coûter; une taxe qui paralyse le commerce, qui nous suscite des rivalités parmi nos acheteurs, qui abaisse les salaires, et, ce qui est pis encore dans une société constituée comme la nôtre, qui rend le travail incertain.

Si telle est la conduite de ceux qui gouvernent le pays, nous le demandons encore, quelle sera, en cas de revers, la conduite des gouvernés? Endureront-ils la mesure comme un malheur accidentel, ou s'en irriteront-ils comme d'une oppression calculée, lorsqu'on leur dira la vérité sur l'intervention du gouvernement dans la direction des manufactures et du commerce? lorsqu'on leur dira qu'il a voulu favoriser le petit nombre aux dépens du grand; lorsqu'il verra que de tous les monopoles c'est celui des subsistances qu'on maintient et défend avec le plus de rigueur; celui qui l'atteint le plus cruellement, et promet à tort ou à raison le bénéfice le plus immédiat à la classe gouvernante? N'aurez-vous pas à redouter le ressentiment de ce peuple aussi funestement gouverné contre tous ses intérêts?

Est-ce la peine de répondre à ces questions? La population manufacturière de la Grande-Bretagne compte des milliers d'hommes concentrés dans des villes, ou dans des districts

Digitized by Google

aussi peuplés que des villes, se livrant aux discussions politiques, ayant leurs chefs et leur presse, organisés, disciplinés, divisés en pouvoir exécutif et en pouvoir délibérant, avec des fonds destinés en même temps aux besoins de chaque société distincte et aux besoins généraux de toutes les sociétés réunies? Une lutte déjà ancienne leur a appris à combattre avec succès une législature ennemie, et à défier l'autorité de l'état. Dans la bonne fortune, cette population est déjà formidable : elle le deviendrait doublement dans la mauvaise, quand bien même elle n'aurait pas à faire remonter jusqu'au gouvernement la cause de ses griefs. Supposez-la soulevée contre un gouvernement convaincu de mensonge, d'oppression et de vol, ou, si vous aimez mieux des termes plus courtois, supposez-la réclamant contre ceux qui la sacrifient aux propriétaires, aux planteurs coloniaux et aux marchands de bois... Quelle limite assignerez-vous à sa violence? Sommes-nous bien sûrs que notre opulence, notre grandeur politique et notre constitution même ne périront pas dans la lutte?

Il nous en coûte de nous montrer alarmistes, mais notre patriotisme nous fait un devoir d'exposer les motifs d'une nécessité que nous déplorons.

A la conclusion de la guerre, nous possédions une suprématie commerciale et manufacturière qu'aucune nation n'atteignit jamais. *Positivement*, il est vrai, ni notre commerce ni notre industrie n'étaient aussi étendus qu'ils le sont aujourd'hui : et ils ne pouvaient l'être, lorsque notre population était d'un tiers inférieure à son chiffre actuel. Mais *relativement* aux autres nations, ce commerce et cette industrie étaient bien plus considérables. Nous venions de jouir d'une paix intérieure pendant que les autres contrées de l'Europe étaient depuis vingt ans ravagées par la guerre, et que toutes les capitales avaient été occupées par une armée ennemie. Nous étions devenus la grande boutique de l'univers, et il ne tenait qu'à nous de continuer des relations dans lesquelles il y avait profit pour tout le monde. Si nous voulions vendre, il nous fallait acheter; si nous voulions augmenter

Digitized by Google

nos ventes en proportion de notre population croissante, nous devions augmenter également nos achats.

Notre premier acte fut de faire une loi sur les céréales. Nous disons de *faire* une loi, parce que celle qui existait n'était plus qu'une loi nominale d'après l'altération de la valeur de l'argent. Par la loi mémorable de 1815, loi à laquelle on peut reporter toutes nos calamités subséquentes et nos dangers actuels, l'importation du blé fut absolument prohibée tant qu'il restait au-dessous du prix des grains en temps de famine, c'est-à-dire à 80 shellings le *quarter*. Nous prohibâmes encore toute importation de viande de boucherie, quel qu'en pût être le prix. Après la viande et le pain, — après le pain même pour la majeure partie de notre population, — l'article alimentaire le plus important est le sucre. — Nous mîmes des droits prohibitoires sur tous les sucres étrangers. Le nord de l'Europe, alors le grand marché de nos manufactures, et qui se trouve à huit jours de navigation de nos côtes, nous vendait le meilleur bois de construction et au plus bas prix! Le Canada, contrée lointaine et faiblement peuplée, nous offrait du bois presque impropre à la charpente, et beaucoup plus coûteux. Au moyen de droits différentiels, qui s'élevaient de 100 à 500 pour cent, nous forçâmes nos consommateurs à s'adresser au plus mauvais marchand, au lieu de prendre le bon; — d'aller s'approvisionner au marché le plus éloigné, de recevoir la moins bonne marchandise, et de la payer plus cher. Plus tard nous avons révoqué en paroles la plupart de nos prohibitions, excepté celles sur le pain et la viande, mais en soumettant les manufactures étrangères à des droits de 20 pour cent environ sur leur valeur, — c'est-à-dire sur leur valeur en Angleterre; plus, tous les frais de commission et de transport qui, en général, forment un *item* extravagant.

Il est difficile de dire quels eussent été les effets de cette législation fiscale si les nations étrangères s'y étaient soumises. —Tout commerce régulier est un commerce d'échange. Et par le fait, tout article que nous importons a été reçu

Digitized by Google

en échange des articles manufacturés que nous avons exportés d'Angleterre. Toute diminution d'articles étrangers se traduit par une diminution de commandes d'articles anglais. En toute circonstance notre législation devait retarder le progrès de nos manufactures et de notre commerce. Cependant, si nous avons pu forcer les autres nations à prendre nos marchandises et à se laisser payer comme nous l'entendrons, notre situation eût encore été bonne, quoique moins favorable que sous le système de la liberté de commerce. Mais pour cela il eût fallu pouvoir traiter les autres peuples comme nous traitions nos colonies de l'Amérique du Nord, qui finirent par se séparer, il est vrai, de la mère patrie. Il eût fallu pouvoir leur interdire de fabriquer eux-mêmes ou de commercer avec d'autres nations manufacturières. C'était là sans doute l'esprit de notre politique, mais heureusement pour le reste du globe nous n'avions pas les moyens de faire ce que nous aurions voulu. Les populations agricoles, dont nous rejetions les produits, tournèrent naturellement leur surplus de travail et de capital du côté des manufactures. « Vos taxes, disait un Américain, ont fait de nous une nation indépendante ; votre guerre, une puissance maritime; et vous voulez maintenant nous rendre manufacturiers. »

Les nouveaux intérêts créés par notre folie suivirent notre exemple avec plus d'empressement là où nous avions tort que là où nous avions raison. Ils virent que notre industrie avait fleuri au milieu des prohibitions et des mesures restrictives; ils crurent qu'elle avait fleuri par l'effet de ces mesures. A ces entraves ils donnèrent le nom de protection, et demandèrent à leurs gouvernemens de les leur imposer. Leurs gouvernemens, avec cet amour instinctif des restrictions dont est fatalement animé tout gouvernement, n'eurent garde de dire non. Il y eut une seule contrée qui n'altéra en rien le cours ordinaire de ses relations, car sa production commune était justement admise chez nous en toute liberté, parce qu'elle ne contrariait aucune de nos classes de producteurs privilégiées. Les provinces méridionales des États-Unis dont

Digitized by Google

nous consentons à recevoir le tabac et le coton, se seraient séparées de l'Union américaine si le tarif antibritannique de 1828 eût été maintenu; et si nous avions continué à recevoir la farine des états du nord, ce tarif n'eût jamais été établi. Mais nous ne méritons pas une pareille bienveillance d'aucun peuple d'Europe. Il n'est aucun des droits mis sur nos produits, aucune des restrictions opposées à notre commerce par les législatures étrangères qui ne puissent être au moins justifiées par notre exemple. Un réseau de tarifs nous exclut graduellement de nos marchés les plus proches et les plus naturels : ceux de nos voisins d'Europe. Nous voilà réduits à nos propres colonies, aux peuplades demi-barbares de l'Afrique, de l'Asie, et aux jeunes républiques de l'Amérique. Que le lecteur consulte sur cette matière l'admirable discours prononcé le 27 mai de cette année par lord Palmerston, et les enquêtes commerciales qui nous prouvent que c'est à nos lois sur les céréales que nous devons attribuer la fameuse ligue prussienne.

Les progrès de toute nation qui essaye de rivaliser avec nous par ses manufactures sont nécessairement lents ; elle a à lutter contre notre vaste capital, notre richesse minérale, notre habileté traditionnelle, la division presque infinie du travail chez nous, notre ancienne persévérance, notre courage, notre hardiesse aventureuse, notre connaissance des marchés et les habitudes de ceux qui commercent depuis longtemps avec nous. Il est permis de croire que sans notre législation perturbatrice, nous n'aurions jamais perdu un de nos marchés anciens ou actuels. Les siècles en s'écoulant nous auraient laissé la supériorité que nous possédions depuis vingt ans; nous aurions même vu plutôt s'étendre que diminuer nos exportations, d'accord avec l'accroissement général de la richesse et de la population dans le monde civilisé. Mais toutes les fois que les produits d'une concurrence viennent lutter à égalité contre les nôtres sur un marché, c'est une preuve que toutes ces difficultés ont été surmontées. Si nous y perdons notre supériorité, nous pouvons renoncer

Digitized by Google

à ce marché en ce qui concerne du moins l'article que nous y portions autrefois avec avantage.

« L'expérience nous apprend, disait M. Gardner (intelligent et habile manufacturier) que si nous perdons un marché pour une année, nous le perdons pour toujours : il ne faut pas plaisanter avec le commerce; ceux qui prendront notre place sauront la garder (1). » Cela s'explique par la loi bien connue de l'industrie manufacturière : que, toutes choses égales d'ailleurs, avec une augmentation de la quantité produite le coût relatif de la production diminue, et, ce qui est la même chose en d'autres termes, avec une diminution de la quantité produite, le coût relatif de la production augmente. Plus considérable est la production, plus grande est la division du travail et par conséquent l'habileté de l'ouvrier; moindre est le prix de la surveillance, plus s'étend l'usage des machines. Bref, tout élément de production devient relativement plus utile, et toute source de dépense est relativement diminuée. De là vient que le prix d'un article manufacturé baisse à mesure que la consommation s'en accroît. De là aussi la différence entre la somme pour laquelle on peut traiter pour une commande considérable et celle qu'il faut payer pour une commande moindre; une seule épingle ne pourrait être fabriquée pour un shelling : lorsqu'on en fabrique par millions, avec un shelling on en aura cent. « Dès l'instant qu'une classe quelconque de manufacturiers commence à s'apercevoir que ses compétiteurs l'emportent sur elle, dès l'instant qu'ils voient une marchandise semblable à la leur offerte à un prix plus bas; dès cet instant, dis-je, ils doivent savoir qu'ils sont engagés dans une lutte qui se terminera par leur ruine, si les élémens en restent les mêmes. En changeant ces élémens, ils regagneront peut-être le terrain perdu, sinon leur infériorité relative deviendra plus frappante chaque année. Moins ils produiront, plus grands seront les frais relatifs du produit; plus leurs concurrens produiront, moindres seront pour eux les

(1) Rapport de la commission sur les filatures, 1835.

Digitized by Google

frais relatifs. On verra arriver d'abord une baisse dans les bénéfices, puis une réduction dans les salaires, ensuite l'incertitude et l'irrégularité du travail avec des salaires réduits, jusqu'à ce que le capitaliste soit ruiné ou forcé de changer d'industrie; s'il transporte cette industrie ailleurs, l'ouvrier n'a plus qu'à le suivre ou à s'abandonner à la charité publique. » (*Rapport de la commission pour les filatures.*)

Un riche manufacturier nous disait, il y a quelques années : « Aussitôt qu'on m'avertira qu'un ballot de mes marchandises en a rencontré un autre sur les marchés du Chili ou du Pérou, à un prix inférieur et provenant d'Allemagne, je veux transporter immédiatement ma manufacture dans le Tyrol; car je sais ce qu'il s'ensuivra. » L'avertissement fut donné, et notre manufacturier agit en conséquence : son industrie et son capital utilisent à présent les belles eaux du Voralberg, ayant passé en quelque sorte dans le camp de l'ennemi plutôt que de le combattre. Cette lutte industrielle ressemble sous plus d'un rapport à la guerre civile : la force qui était aujourd'hui d'un côté peut demain se trouver de l'autre, si les chances du succès semblent avoir changé de parti. Le capital qui emploie aujourd'hui des milliers d'ouvriers anglais, peut demain non seulement les laisser sans ouvrage, mais encore aller utiliser les bras des ouvriers du continent.

Il est évident que dans de telles circonstances les années, que dis-je? les mois deviennent importans : le mal et le danger marchent en progrès accéléré! Le nuage qui tachait à peine d'un point noir l'horizon a bientôt grossi, et l'orage qu'il recèle dans son sein peut crever sur nos têtes pendant que nous calculons les probabilités de son approche.

Nous n'avons donc pu voir sans terreur la paresse de l'opinion publique sur ce grave sujet. Les districts manufacturiers, malgré leur vaste population, sont comparativement de peu d'étendue et à une certaine distance de la métropole. Jusqu'au Bill de Réforme ils étaient presque sans représentation au parlement, et aujourd'hui même ils n'en ont qu'une qui n'est nullement en rapport avec leur importance. Les na-

Digitized by Google

ceveurs de rentes, de dîmes, de dividendes et de salaires, sont dispersés dans toute la contrée, formant avec les propriétaires, les professions libérales, les banquiers et les plus riches marchands, à peu près toute la société éduquée de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. Dans cette société les manufacturiers n'ont aucun accès ; ils n'en peuvent avoir, forcés de résider au milieu de leurs ouvriers, dans des cantons d'où les mines de charbon et les machines à vapeur ont banni tous ceux que n'y appellent pas leurs affaires. Dans l'une de nos chambres législatives que connaît-on de leur situation, de leurs besoins, de leurs sentimens, de leurs souffrances ? peu de chose : on n'en connaît rien du tout dans l'autre chambre et presque rien dans le pays en général. Il en résulte que les dangers que nous venons de signaler n'ont guère éveillé l'attention publique ; la grande majorité des hautes classes n'en a jamais ouï parler. Quelques-unes, et nous regrettons de trouver sir Robert Peel dans le nombre, n'en croient rien ou affectent de n'en rien croire, ou, ne pouvant nier le mal, semblent très-peu se douter de son étendue et de son imminence. Il était donc probable qu'en cette occasion comme en mainte autre nous ne connaîtrions ou n'apprécierions le péril que lorsqu'il ne serait plus temps d'y échapper : c'est ainsi que l'acte du timbre fut rappelé après la perte de l'Amérique du nord, que les catholiques furent émancipés après que nous nous étions aliéné l'affection de l'Irlande ; il est de même à présumer que nous entendrons la voix de ces millions d'hommes mourant de faim, lorsque la moitié de nos manufactures seront fermées, les autres ouvertes seulement par intervalles ; lorsque la ruine des fileurs de coton aura atteint les ouvriers en étoffes, les constructeurs de navires et les métiers dont l'existence dépend de nos exportations ; lorsque Manchester et Birmingham seront forcés de demander l'aumône aux paroisses voisines. Oh ! alors nous *retoucherons* notre code commercial ; nous balayerons les lois des céréales, les lois sur les bois de charpente, les lois sur les sucres, les droits différentiels, etc. ; mais ces sacrifices tardifs et inutiles suffiront-

Digitized by Google

ils? la paix, l'église, la monarchie, résisteront-elles à la tourmente? En supposant que nous échappions à ces dernières extrémités, les sinistres d'un changement total et soudain, effectué par de pareils moyens, seraient indicibles, et nous y succomberions probablement. Le commerce et les manufactures fuient un théâtre de révolutions; la seule crainte d'une révolution les frappe de langueur. Dans des pays agricoles, comme l'Espagne ou la France, une révolution, tout en détruisant le bonheur et la moralité de la génération existante, peut encore, en ce qui concerne les classes instruites, laisser les élémens d'une prospérité à venir. Cette espérance ne peut exister pour la Grande-Bretagne : une fois son capital parti, ses machines et ses usines détruites, la valeur de son travail descendrait au-dessous du niveau général de l'Europe; elle pourrait ouvrir ses ports aux grains étrangers, mais ne pourrait pas les acheter; elle pourrait abolir ses droits sur les bois du Nord, mais elle cesserait d'être une grande puissance maritime: elle deviendrait le pays d'une population nourrie de pommes de terre, d'une population nombreuse et misérable, redoutable par conséquent à ses gouvernans, mais sans défense contre l'agression étrangère. Dans une telle situation, pourrions-nous conserver nos colonies, notre empire de l'Inde, notre union avec l'Irlande? pourrions-nous payer notre dette publique? pourrions-nous garder l'ombre de notre puissance actuelle, de notre prospérité actuelle?

Sous l'influence de ces alarmes, nous avions vu sans trop de regret le continuel déficit du revenu. C'était un moyen de forcer le public à examiner de près l'état de notre commerce et le code monstrueux qui l'enchaîne; c'était surtout un moyen de pouvoir dire aux classes et même aux individus : A moins que vous ne consentiez à nous permettre d'augmenter le revenu en diminuant les droits, nous devons vous taxer. Si vous voulez que le sucre demeure à 8 deniers sterling la livre (80 centimes) ou le pain à 9 la miche, vous devez payer les *bienfaits* de la législation par une taxe de 50 £ sur votre

Digitized by Google

maison, ou peut-être de 500 sur votre propriété. » Lord John Russell, dans son remarquable discours du 7 mai 1841, disait que pour faire face au déficit de 2,400,000 £, accusé cette année, le gouvernement n'avait que quatre voies à suivre : 1° Parfaire la somme nécessaire, moitié par l'impôt partiel, moitié par un emprunt; 2° ne s'adresser qu'à l'emprunt seul; 3° augmenter d'autant les taxes générales, et 4° diminuer les droits prohibitifs, ce qui est à la fois augmenter le revenu et le bien-être du peuple. De fait, cependant, ces quatre expédiens se réduisaient à deux : l'augmentation de l'impôt et la réforme de l'impôt; car l'emprunt n'est que l'impôt différé, qui revient plus tard avec toute la rigueur de l'intérêt composé. Si nous parons en 1841 au déficit de 2,400,000 £ par un emprunt à 4 pour 0/0, le déficit de 1842 sera de 2,496,000 £, c'est-à-dire le déficit de cette année, plus l'intérêt de l'emprunt, lequel intérêt de 96,000 £ sera une charge imposée à jamais au pays, c'est-à-dire trois fois le subside annuel voté pour l'éducation du peuple, et près de deux fois celui de la commission de la loi des pauvres, dépense qui a été le prétexte de tant de pétitions.

Plusieurs circonstances concourraient à faire ressortir les avantages d'une réforme de l'impôt : une série de récoltes inférieures toutes en quantité et quelques-unes en qualité, avait matériellement haussé le prix du blé et surtout du bon froment; une diminution dans la quantité de sucre fournie par nos colonies avait, dans une proportion plus grande encore, augmenté le prix du sucre. Des difficultés commerciales, provenant en grande partie de l'importation irrégulière des grains, causées par la fluctuation des droits, augmentées par le double mal du prix élevé des subsistances et des salaires, avaient occasionné une détresse presque générale dans les classes ouvrières. Le rapport lu à la chambre des communes sur les tarifs d'importation avait produit une sensation profonde; on ne comprenait pas, on ne comprend pas encore les pires effets du système protecteur; cependant ses effets immédiats sur les articles principaux de la consommation et sur le re-

Digitized by Google

venu commençaient à être aperçus. Le public, touché directement par les droits restrictifs, reconnaissait qu'un impôt oppressif ne remplit pas toujours le trésor. Quels que soient les fardeaux que l'on impose au peuple anglais pour garantir sa sécurité extérieure, sa tranquillité au dedans et l'honneur de ses engagemens, il s'y soumettra avec joie; mais on commençait à s'indigner en voyant que sans profit pour notre armée et notre marine, pour la splendeur du trône ou le bien-être du peuple, pour les ministres de la religion ou ceux de la justice, les taxes produisaient tout juste une perte de 20 à 30,000,000 au consommateur, avec une perte additionnelle de 5 à 6,000,000 au trésor.

Le sentiment public qui est en Angleterre le précurseur ordinaire d'un grand changement, l'opinion de l'indispensable et inévitable nécessité de ce changement trouvait déjà une voix et des échos. Tous les anciens expédiens financiers étaient épuisés ou regardés comme un fatal pis-aller, auquel toutefois il faudrait recourir après avoir reculé le moment par un emprunt. Il semblait probable qu'un BUDGET qui nous relèverait de notre déficit en ajoutant à nos comforts, serait accepté pour ses avantages immédiats sans qu'il fût besoin d'en faire sentir les avantages ultérieurs. Ajoutez à cela certaines opportunités favorables, comme la prochaine expiration (en 1842) de notre traité commercial avec le Brésil, qui est impatient d'en voir arriver le terme, ce qui est assez naturel, quand nos marchandises sont admises à Rio-Janeiro moyennant un droit de 15 pour 0/0, tandis que nous en mettons un de 200 pour 0/0 sur ses sucres. En 1842 aussi les États-Unis doivent remanier leur tarif : l'admission de leurs blés nous vaudrait les votes favorables des provinces à grains. Bref, il est temps que nous fassions à ces grands états des concessions, et mieux vaut les faire telles que nous y trouvions notre propre avantage. Nos négociations pendantes avec la ligue allemande étaient encore un argument essentiel.

Cependant proposer le budget de cette session tel que l'a-

Digitized by Google

vait conçu le cabinet whig, c'était évidemment livrer à la merci de l'opposition la majorité ministérielle de la chambre des communes. Si l'opposition le repoussait en masse, certainement qu'elle verrait fortifier ses rangs de l'adhésion de ces ministériels qui avaient à redouter pour eux ou pour leurs commettans quelques-unes des dispositions particulières des nouveaux tarifs. A l'opposition encore viendraient se joindre ces hommes capricieux et irrésolus, fléau d'une situation où les partis se balancent à peu près, qui, les uns sans motifs, les autres par des motifs puérils et ridicules, viennent toujours prêter aide au parti qu'ils désapprouvent le plus.

Toutefois ne pouvait-on pas aussi espérer que l'opposition refuserait la victoire de parti qui allait lui être offerte? Personne n'avait dénoncé plus énergiquement que son chef suprême le ruineux expédient des emprunts en temps de paix, et il n'était pas vraisemblable qu'il courrait volontiers le risque d'avoir à signaler son retour au ministère par un surcroît de taxes. On le sait l'ami de la liberté de commerce..... Quel homme d'une intelligence supérieure ne l'est pas? Il n'avait pas non plus alors clairement avoué sa préférence pour un droit ascendant et descendant contre un droit fixe, comme il l'a fait depuis si malheureusement. Il était donc probable que, s'il pouvait retenir les membres ignorans et peu scrupuleux de son parti, il suivrait l'exemple donné par les whigs, lorsque M. Wallace et M. Huskisson introduisirent des réformes qui, soit dit sans chercher à les déprécier, étaient bien moins utiles et bien moins urgentes que celles dont nous nous occupons ici. Nous sommes certains que sir Robert Peel eût agi comme nous le disons, s'il l'avait pu : il en avait la volonté; l'erreur du cabinet whig est de lui en avoir supposé aussi le pouvoir. Mieux informé sur la position du chef des torys, il eût apporté son budget beaucoup plus tôt, pour se préparer à une dissolution avant les vacances de Pâques; mais, sans désespérer du succès, il devait sentir que, comme mesure de parti, celle qu'il adoptait ne pouvait être que très-hasardeuse; l'événement dépendait du patriotisme de sir Robert Peel et de

Digitized by Google

la discipline de ses partisans..... soldats qui méprisent leur chef pour ses défauts, et le haïssent pour ses mérites. Mais, pour nous servir des termes de lord John Russel, le cabinet ne recula plus dès qu'il fut d'accord sur le patriotisme et l'utilité de sa résolution.

Dès le 12 mars le gouvernement avait d'ailleurs donné la première indication de son plan par la proposition de réviser les douanes dans nos colonies de l'Inde occidentale et de l'Amérique du nord. La législation actuelle a toujours absolument prohibé aux colonies l'importation étrangère du bœuf, du porc, du poisson, du café, de la noix de coco, du thé, du sucre brut, des mélasses et du rhum; les principaux articles de la consommation alimentaire étant, comme partout, ceux que frappe l'exclusion. Sur la farine et le bois de construction il y existe un droit variable de 20 0/0 *ad valorem*, à 40. Sur une autre classe de denrées qui ne méritent pas d'être énumérées, il est un droit *ad valorem* de 7 £ 10 sh. 0/0 : sur le verre, le savon, le sucre raffiné, le tabac et les cotons manufacturés, c'est un droit de 20 0/0; un droit de 30 £ sur les pendules et les montres, les articles en cuir, la toile, les instrumens de musique, les fils de fer, les livres, le papier et les soieries; plus un droit de 15 0/0 sur des articles que nous négligeons de citer.

Au lieu de ce tarif oppresseur et anomal, M. Labouchère proposait d'accorder aux colonies anglaises un commerce plus libre que celui d'aucune nation européenne, la Suisse exceptée; car le commerce suisse est entravé par les droits de transit des pays au milieu desquels il a le malheur d'être emprisonné. Les colonies anglaises ont pour voisin l'Océan; c'était les placer dans cette situation qui, ainsi qu'elles l'ont proclamé elles-mêmes, leur permettrait de lutter avec le travail des esclaves de toute la terre (1).

La courte conversation parlementaire qui suivit cette proposition mit à découvert les alarmes de toutes les personnes

(1) Discours de M. Burnley, propriétaire de la Trinité.

Digitized by Google

intéressées au monopole. Il y en eut qui invoquèrent la *protection* que la mère-patrie doit à ses colonies, les comparant aux enfans placés sous la tutelle paternelle. M. White, le député de Sunderland, réclama en faveur des intérêts maritimes. Alors M. Golbourn demanda jusqu'où prétendait aller le cabinet qui émettait un pareil principe. M. Palmer, représentant d'Essex, prévit l'attaque contre la législation des céréales. Lord Russell ne craignit pas de faire une sortie contre le cercle vicieux du système protecteur, et ce qu'il dit à ce sujet annonçait suffisamment les mesures qui furent exposées à la chambre, lorsque le budget si attendu lui fut soumis le 30 avril, jour à jamais mémorable dans l'histoire d'Angleterre. Ce budget introduisait enfin la réforme des tarifs sur les bois de construction, le sucre et les grains.

Relativement aux bois, le chancelier de l'Échiquier proposait de diminuer l'énorme différence entre les droits imposés sur les bois de nos colonies et sur ceux de la Baltique, en élevant le premier de 10 sh. à 20, et en réduisant le second de 55 sh. à 50. De ce changement, qui laissait encore aux bois coloniaux un avantage de 15 0/0, il attendait une augmentation dans le revenu public de 600,000 £ par an. Le droit sur le sucre colonial étant de 25 sh. par quintal, et celui sur le sucre étranger de 60, le chancelier de l'Échiquier proposait, sans toucher au premier, de baisser le second à 36, ce qui laissait au sucre colonial un avantage de 50 0/0. Ce changement lui faisait espérer une augmentation annuelle en faveur du trésor de 700,000 £.

Le reste du déficit devait être comblé par une modification des lois sur les céréales. Les fluctuations du droit actuel, qui oscille sans cesse entre la liberté et la prohibition, semblent aussi peu favorables au trésor que funestes au peuple. Il s'agissait de leur substituer un droit fixe pour régulariser à la fois le commerce d'importation, et produire un revenu sur lequel il soit permis de compter. Ce n'était que postérieurement qu'on devait faire connaître les nouveaux droits : le cabinet les fixa plus tard à 8 sh. le quarter sur le blé ; 46 sh. 5 deniers

Digitized by Google

sur l'orge; 3 sh. 4 deniers sur l'avoine, et 5 sh. sur les seigles, les pois et les fèves.

Quel accueil allait être fait par les chefs de l'opposition à ce mémorable budget? Leur langage rendit la chose douteuse : M. Goulbourn et M. Hervies demandèrent du temps. Sir Robert Peel refusa d'exprimer une opinion, en voyant quels grands intérêts étaient agités; il avait, lui aussi, besoin de réfléchir avant de se prononcer irrévocablement. Mais les membres subalternes du parti ne pourent pas d'espérer qu'ils se laisseraient guider par la prudence et le talent : les bourdonnemens, les chuchotemens, et ce que les Français appellent la *physionomie de la chambre*, indiquaient assez que les divers monopoles allaient se donner la main, serrer les rangs et former une phalange. Toute assemblée a aussi sa section de brouillons, aimant le mal pour le mal, ennemis naturels de tout progrès, et attribuant toujours de honteux motifs à quiconque veut le bien. Ces gens-là n'osèrent pas soulever d'objections directes, mais ils cherchèrent en dessous à exciter et à armer tous les préjugés, toutes les alarmes aveugles de chaque classe séparée du commerce, des manufactures et de l'agriculture.

Au bout de quelques jours, la méprise du gouvernement devint manifeste : il avait eu tort de compter sur l'esprit public, du moins sur le pouvoir de ses principaux adversaires. Lord Sandon, le représentant de Liverpool, vint proposer un amendement pour que la chambre s'occupât d'abord de la question des sucres : « Considérant, dit-il, les efforts et les sacrifices qu'ont faits le pays et le parlement pour l'abolition de la traite et de l'esclavage, cette chambre n'est nullement préparée à adopter la mesure proposée par le gouvernement de Sa Majesté pour la réduction des droits sur les sucres étrangers. »

Trente-six voix de majorité se prononcèrent en faveur de cet amendement; puis vint la motion de sir Robert Peel, qui parvint à faire déclarer, par une voix de majorité, que le ministère ne possédait pas assez la confiance de la chambre des

Digitized by Google

communes pour pouvoir lui soumettre des mesures aussi essentielles; les ministres ne pouvaient donc garder leurs places en pareille circonstance sans être en contradiction avec l'esprit de la constitution. C'était là une motion dont le but avoué était d'empêcher toute discussion sur les lois des céréales.

Le budget du cabinet whig n'a donc pas été examiné dans son ensemble par la chambre des communes, qui en a rejeté un article, celui des droits sur les sucres, et a même refusé de discuter les autres. Nous nous proposons d'examiner successivement ces graves questions, en commençant par celle des sucres.

(*Edinburgh Review*.)

Digitized by Google

Ethnographie.

LES ZINCALIS.

Troisième extrait (1).

LES GITANOS. — IIe PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. — L'EXODE DES ZINCALIS. — LEUR IMPIÉTÉ. — MÉPRIS QU'A POUR EUX L'INQUISITION. — LE DOCTEUR SANCHO DE MONCADA. — ÉDIT DE CHARLES III.

Les Zincalis ont eu leur *exode* comme les Juifs, mais il y a cette différence que l'exode des Juifs a toujours été célèbre pour eux comme un miracle du ciel, dont ils doivent conserver une pieuse reconnaissance; ils le rappellent encore pour dire à Jéhovah : « N'es-tu pas le Dieu qui nous ramena de la terre d'esclavage ? Celui qui nous racheta des mains de Pharaon peut encore rétablir le royaume et le sceptre d'Israël ! »

Si un dieu présida à l'exode des Zincalis, ils ont complètement oublié ce dieu. S'ils sont venus de l'Inde, ils n'en ont rapporté aucun souvenir de Budh ou de Brahma, aucune idole ni aucune observance religieuse. S'ils sont venus de l'Égypte, ils n'ont conservé aucune croyance égyptienne. C'est parce qu'ils n'ont pu se rendre compte à eux-mêmes de leur pèlerinage à travers le monde qu'ils ont adopté cette tradition, imaginée par la superstition chrétienne du moyen âge, qui fit de leur exil le châtiment et l'expiation de la du-

(1) Voir la *Revue Britannique* de juin et juillet.

Digitized by Google

reté de leurs pères envers la Vierge mère et l'enfant Jésus.

L'Espagne ne tarda pas à reconnaître que les Gitanos n'avaient aucune croyance religieuse, et que s'ils acceptaient quelques-unes des croyances du pays, s'ils invoquaient même par occasion quelque saint populaire, ils n'étaient au fond ni catholiques ni même chrétiens. On se demande donc ce que fit l'inquisition pour ou contre les Gitanos. Eh bien! rien ne prouve qu'aucune persécution ait jamais été dirigée contre eux au nom de la foi. On trouve dans les annales de la justice espagnole que les Gitanos ont été punis comme assassins et voleurs, pendus ou condamnés aux galères ; que leurs femmes ont été envoyées en prison, fouettées ou même mises à mort; mais quant au peuple des Gitanos considéré collectivement, cette canaille vivant sans la crainte de Dieu et donnant le mauvais exemple de l'impiété à la religieuse nation castillane a été laissée à ses pratiques, dénoncée tout au plus quelquefois, dans la chaire d'une église de village, par quelque curé dont un Gitano avait peut-être provoqué cet affront public en tentant de voler la mule du digne ecclésiastique. L'inquisition, qui a brûlé en Espagne tant de Juifs, de Maures et de chrétiens, semble avoir été d'une extrême tolérance pour les Gitanos, abandonnant aux édits royaux le soin de les proscrire, au bras séculier celui de réprimer leurs excès. Un saint inquisiteur à qui j'en fis la remarque me répondit : « L'inquisition a toujours vu les Gitanos avec trop de mépris pour s'inquiéter d'eux ; ils ne peuvent être dangereux ni pour l'État ni pour l'Église : l'inquisition réserve sa colère pour de plus sérieux ennemis. » Mon inquisiteur aurait pu ajouter que si les Gitanos avaient eu des biens à confisquer, comme les Juifs et les Maures, la sainte inquisition ne les eût pas traités avec cette indifférence et cette douceur.

De tous les auteurs espagnols qui ont écrit sur les Gitanos, celui qui s'est montré le plus scandalisé de leur *irréligion* est un certain docteur Sancho de Moncada, professeur à l'université de Tolède. Après l'expulsion des Maures, nous

Digitized by Google

Philippe II, ce savant docteur eut l'idée de sonner aussi le tocsin contre les Gitanos, et il adressa au monarque un long discours intitulé : *L'expulsion des Gitanos*, où il cherche à prouver que les Gitanos étaient nuisibles à l'Espagne; — qu'ils devaient ainsi être saisis partout où l'on les trouverait; — qu'ils sont bannis déjà par l'effet des lois existantes contre les vagabonds et les prostituées, etc. — Cette croisade prêchée contre les Gitanos leur suscita bien quelques rigueurs, mais ce ne fut que sous Charles III que fut promulgué cet édit terrible qui défendit aux Gitanos de prétendre faire une race à part, de parler leur langue, de se soustraire par conséquent à la loi commune, etc.

Les Gitanos éludèrent de leur mieux l'édit de Charles III; mais ils n'ont pu échapper à toutes les influences qui tendent à modifier leurs mœurs à part et leur caractère.

Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis soixante-dix années la population *égyptienne* de l'Espagne a toujours été en déclinant. Sous ce rapport la rigueur des lois lui était plus favorable que leur tolérance. Depuis qu'ils n'ont plus à se défendre comme caste, depuis qu'ils peuvent rentrer dans les autres classes de la nation, soit par un métier, soit par le *baptême* d'une richesse acquise, les Gitanos ne sont pas plus de quarante mille; et autrefois les auteurs en comptaient jusqu'à soixante mille : un tiers du chiffre actuel se trouve réparti dans la seule province de l'Andalousie. Je ne doute pas que ce nombre ne diminue encore tous les jours.

CHAPITRE II. — BADAJOZ. — LE MANCHOT. — LOI DES GITANOS. — LES BONBEURS. — PACO ET ANTONIO. — ANTONIO ET LE MAGYAR. — LÉGENDE DE PHARAON.

Il était midi lorsque, le 6 janvier 1836, je franchis le pont de la Guadiana, rivière qui sert de frontière au Portugal et à l'Espagne. En entrant à Badajoz, je remerciai Dieu de m'avoir protégé dans un voyage de cinq jours à travers les landes de l'Alentejo, province du Portugal la plus infectée de ban-

Digitized by Google

dits et de voleurs, où j'avais fait la route sans autre compagnie humaine que celle d'un garçon à moitié idiot, qui devait ramener les mules à Aldea Gallega. Je comptais ne faire qu'un court séjour à Badajoz, ville fondée, dit-on, par les Romains, et contenant huit mille habitans environ. Mon intention était de prendre dès le lendemain la diligence pour Madrid.

Un ciel sombre menaçait de la pluie, j'étais tout pensif sur la porte de l'auberge, lorsque deux hommes, enveloppés dans leurs longs manteaux, descendirent dans la rue presque déserte. Je fus frappé de la physionomie de celui qui passait le plus près de moi, et, sûr de ne pas me tromper, je lui touchai le coude en prononçant un certain mot. Ces deux hommes poussèrent une exclamation de surprise, et me répondirent comme je m'y attendais. C'étaient deux Gitanos. Nous commençâmes aussitôt à causer ensemble dans le dialecte espagnol des Rommanys. Ils m'apprirent qu'ils étaient dix familles à Badajoz, et qu'il y en avait d'autres à Merida, ville à six lieues de distance. Ils me dirent qu'ils faisaient le trafic des mules et des ânes, mais qu'ils étaient tous très-pauvres, excepté un seul qui, possédant plusieurs mules et autres bêtes de somme, pouvait passer pour très *balbalo* (riche). Mes deux interlocuteurs écartèrent un moment leurs manteaux, et je vis qu'il n'y avait dessous que des haillons.

Ils me quittèrent et allèrent par la ville informer les autres qu'un étranger était arrivé qui parlait rommany aussi bien qu'eux, avait la figure d'un Gitano et semblait être de leur sang. En moins d'une demi-heure la rue devant mon auberge fut remplie des hommes, femmes et enfans de l'Égypte; je me mêlai à eux, et mon cœur se sentit accablé, car jamais je n'avais vu tant de misère et tant d'affreuses figures. Hélas! je sus plus tard que les malheureux n'étaient pas calomniés par l'air de leur visage. Après m'avoir adressé de nombreuses questions, ils se retirèrent. Je reçus plus tard la visite des deux Gitanos que j'avais arrêtés. Ils s'assirent près du *brasero*, au milieu de la salle, et se mirent à

Digitized by Google

fumer des cigarettes. Nous restâmes long-temps silencieux à nous regarder. Un de mes deux visiteurs était un vieillard, grand de taille, maigre, à la peau tannée, à la physionomie originale; il parlait peu, et ses expressions étaient en général singulières et grotesques. Son compagnon n'avait que trente ans à peine; moins haut de taille, il avait les muscles d'un Hercule; des cheveux touffus comme une crinière de bête fauve couvraient son énorme tête; la petite vérole avait criblé son visage; ses yeux brillaient comme ceux d'un furet sous d'épais sourcils; j'admirai aussi sa moustache et ses belles dents blanches; mais il avait le bras droit desséché, et qui, pendant comme un rameau sans sève, contrastait avec la force du bras gauche. Ce fut cet étrange personnage, que j'appellerai le premier Gitano, qui engagea la conversation :

Premier gitano. Arromali! (en vérité!) je pensais peu, en apercevant un étranger sur la porte de la posada, que j'allais rencontrer un frère, un homme qui, quoique bien vêtu, n'aurait pas honte de parler à un pauvre Gitano; mais dites-moi, frère, d'où venez-vous? Seriez-vous un Corahano? L'on m'a dit qu'il y avait beaucoup des nôtres à Corahi.

Moi. Non, je ne suis pas Maure, quoique j'aie été dans ce pays. Je suis né dans une île de l'Occident, appelée Angleterre, et dont je suppose que vous avez entendu parler.

Premier gitano. Oui, oui. Oh! je connais les Anglais: je me rappelle bien le jour où ils entrèrent dans cette ville; je me le rappelle bien, quoique je ne fusse qu'un enfant: le sang et le vin couraient en ruisseaux dans les rues. Y a-t-il donc des Gitanos parmi les Anglais?

Moi. Beaucoup, comme il y en a parmi tous les peuples du monde.

Deuxième gitano. Vaya! et les *Coloré* anglais gagnent-ils leur pain comme ceux d'Espagne? tondent-ils les bestiaux et les mules? Achètent-ils et vendent-ils des chevaux, et de temps en temps (baissant la voix) *chore a gras* (les dérobent-ils?)?

Moi. Oui, sans doute, ils font tout cela : les hommes vont

Digitized by Google

aux foires et aux marchés vendre des chevaux qu'ils ont volés le plus souvent; les femmes disent la bonne aventure et jouent toutes sortes de tours, gagnant ainsi de l'argent pour leurs maris.

PREMIER GITANO. Seraient-elles de bonnes *Callées* sans cela? J'ai connu une Gitana qui en quelques heures gagna vingt onces d'or par le *hokkano baro* (le grand tour), tandis que l'imbécile Gitano son mari passait toute une quinzaine à tondre les chevaux des Busnis, sans se trouver plus riche au bout du temps.

MOI. Vous paraissez bien pauvre. Êtes-vous marié?

PREMIER GITANO. Oui, et à la plus belle et plus adroite *Callée* de Badajoz; mais nous n'avons pas prospéré depuis notre mariage, et c'est peut-être de ma faute, car j'avais six superbes ânes que je vendis pour faire une grande noce, et après huit jours de fêtes et de réjouissances je me trouvai aussi gueux qu'un rat. Me voilà réduit à faire le métier de tondeur, et ma femme n'a pu encore jouer le grand tour, quoique ce ne soit pas l'envie qui lui manque. L'été dernier, la misère nous chassa en Portugal : ma femme chantait et je l'accompagnais de la guitare, car je n'ai qu'un bras, mais l'autre travaille pour deux. A Estremos, je fus jeté en prison, et j'y serais mort de faim sans ma femme, qui alla faire une si flatteuse hâblerie à la femme du corrégidor, qu'elle l'intéressa en ma faveur. Une fois libres, nous revînmes bien vite en Espagne.

MOI. N'est-ce donc pas la coutume des Gitanos d'Espagne de se secourir les uns les autres? — C'est ce qu'ils font dans les autres pays.

PREMIER GITANO. *El krallis ha nicobado la liri de los Calès* (le roi a détruit la loi des Égyptiens) : nous ne sommes plus le peuple que nous étions quand nous vivions dans les sierras et les déserts, sans communication avec les Busnis. Depuis que nous avons habité avec ceux-ci, nous ne sommes plus frères, et souvent même le Gitano est l'ennemi du Gitano.

Digitized by Google

Moi. Les Gitanos ne sont donc plus errans, et ils ont des résidences fixes dans les villes et villages?

Premier Gitano. En été quelques-uns d'entre nous s'assemblent et vont vivre dans les plaines ou sur les montagnes, où nous attrapons quelquefois un cheval et une mule pour rien; quelquefois aussi nous rencontrons un Busni que nous forçons de se dépouiller pour nous; mais c'est rare: les Busnis se défient de nous et nous surveillent de près. Quelquefois même ils nous attaquent les premiers: ainsi ce fut pour me défendre que je coupai un jour le nez d'un Busni avec mes ciseaux de tondeur.

Moi. Avez-vous voyagé beaucoup en Espagne?

Premier Gitano. Très-peu: je n'ai jamais mis le pied hors de cette province, si ce n'est lorsque j'allai en Portugal l'année dernière. On m'a dit que les Gitanos sont nombreux en Andalousie, où ils sont aussi plus riches et plus fidèles à la loi gitana.

Moi. Qu'entendez-vous par la loi gitana? En Angleterre, en Hongrie, partout cette loi consiste à duper les Busnis en toute occasion.

A ces mots les deux Gitanos éclatèrent de rire en disant *chachèpe!* (c'est cela même).

L'accueil que me firent les Gitanos de Badajoz me retint plus de trois semaines dans cette ville. Sans me décourager de leur irréligion, de leur impiété même, je traduisis dans leur dialecte certains passages de l'Écriture, que je leur lisais souvent, surtout la parabole de *Lazare* et celle de l'*Enfant prodigue*. Ils écoutaient avec admiration cette histoire du pauvre qui est appelé à la gloire du ciel, cette histoire d'un fils coupable qui trouve grâce auprès de son père; mais leur admiration, il faut bien le dire, était l'expression du plaisir qu'ils avaient à voir leur jargon relevé par ces récits à la dignité d'une langue littéraire. Quant à la foi, voici ce que me dit une des Gitanas: «Frère, tu nous racontes là d'étranges choses, et peut-être tu ne mens pas; il y a un mois j'aurais

Digitized by Google

cru ces fables plutôt que la parole de celui qui m'eût dit que je verrais un jour un étranger écrire en rommany. »

Mon Gitano manchot était désigné généralement par le diminutif de Paco : il vint un jour me présenter sa femme, qui, quoique misérablement vêtue, méritait bien les éloges qu'en avait faits le mari. Un troisième Gitano les accompagnait, homme de quarante-cinq ans, dont la nudité était à demi cachée par une peau de mouton. Il y avait dans ce nouveau venu un singulier mélange du berger primitif et du bandit.

Voici ma femme et mon beau-père, me dit Paco en entrant.

Moi. Je suis charmé de les voir. Comment les appelles-tu?

Paco. Maria et Antonio Lopez.

Moi. N'ont-ils pas d'autres noms, un nom gitano? car dans mon pays les Gitanos ont un nom parmi les Busnis, un autre nom qui n'est connu que d'eux.

Antonio. Nous n'avons pas d'autre nom... Donnez-moi la main, frère! je serais venu vous voir plus tôt; mais j'étais allé à Olivenzas chercher un cheval. Je suis heureux de vous entendre, frère, car je hais les Busnis; mais j'aime les *Caloré* des pays étrangers! ils ne sont pas étrangers pour moi, et ils sont d'ailleurs restés bien plus fidèles que nous à la loi de nos pères.

Moi. Avez-vous rencontré des *Caloré* qui n'étaient pas Espagnols?

Antonio. Je vais vous dire, frère! Je servais comme soldat dans la guerre de l'indépendance contre les Français : c'était une époque étrange que celle où les Gitanos firent comme tous ceux qui pouvaient porter les armes. Un jour de bataille, dans une mêlée où nous combattions corps à corps avec l'ennemi, un soldat français se précipite sur moi avec fureur, et après une lutte désespérée me jette par terre; il était le plus fort; mais dans notre commune rage, il trouva encore une terrible résistance, et nous roulâmes long-temps ensem-

Digitized by Google

ble; cependant il avait déjà le pied sur ma gorge et sa baïonnette allait me percer le cœur, lorsque je fixai un dernier regard, un regard de haine sur celui qui lui-même me maudissait en me disant : « Meurs! » nos yeux se rencontrèrent alors, et je poussai le cri : « Zincalo! Zincalo! » A ces mots, son arme lui échappe des mains, il se penche sur moi tout en larmes, me relève, m'entraîne avec lui à l'écart en me disant : « *Frère!* » et une fois à l'abri derrière un monticule, nous parlâmes en effet comme deux frères, oubliant, moi l'Espagne, lui son pays, pour parler de notre peuple.

Moi. Et de quel pays était ce Zincalo?

Antonio. Il me dit être un Mayoras.

Moi. Ah! un Magyar, un Hongrois.

Antonio. Vous avez raison; et il voulut me décider à quitter mon pays pour le sien; mais je ne pus m'y décider, et je m'en repens quelquefois; car ce Magyar me dit combien notre race avait bien mieux conservé ses coutumes parmi les Hongrois qu'ici, où la loi du roi a détruit la loi des Calés et nous a tous désunis. Il fut un temps où la maison de tout Gitano, quelque riche qu'il fût, était ouverte à son frère indigent et nu. Mais à Badajoz nous n'avons qu'un seul Gitano riche : eh bien! il a honte de ses frères, il a épousé la fille d'un Busni : et dites-moi? je suis sûr qu'il n'est pas venu vous voir : l'avare! il savait que d'après la loi des Gitanos il aurait dû vous forcer de loger dans sa maison : il a préféré vous laisser à l'auberge, et vous n'avez vu de vos frères que Paco et d'autres aussi misérables que nous, qui n'ont pu rien vous offrir. Acceptez du moins cette *meligrane* que j'ai cueillie pour vous; et à ces mots il tira de dessous sa peau de mouton une grenade, que je ne refusai pas.

Les Gitanos de l'Estramadure s'appellent généralement Calés, Chai ou Chabos, et disent être venus de *Chal* (l'Égypte). Je leur demandai souvent pourquoi ils s'appelaient *Egyptiens*, et si quelque tradition leur indiquait réellement la terre des Pharaons comme leur mère-patrie. Je vis bientôt que comme tous les Zincalis des autres parties du monde, ils ne pou-

Digitized by Google

vaient appuyer leur supposition sur aucune idée rationnelle : ils faisaient de l'Égypte une contrée imaginaire, ou ce qu'ils en disaient se rapportait aux traditions bibliques des chrétiens parmi lesquels ils vivaient. Voici, par exemple, une légende qui a cours chez les Gitanos de Badajoz : « Il y avait un grand roi en Égypte, et son nom était Pharaon ; il avait de nombreuses armées, il conquit le monde, et quand il l'eut conquis, devenu triste et sombre, ne sachant plus à qui faire la guerre, il la déclara à Dieu. Au défi de Pharaon, Dieu répondit par le dédain ; mais voulant le punir, il ouvrit une caverne dans une énorme montagne, y attira Pharaon avec son armée, et puis fermant la montagne, ensevelit vivans le roi et ses soldats. On entend encore Pharaon et son armée qui crient ou chantent dans cette prison la veille de la Saint-Jean ; mais lorsque l'Égypte fut privée de son monarque et de ses capitaines, les autres nations se révoltèrent et chassèrent les Egyptiens, qui depuis ce temps-là sont errans et dispersés. »

Rapprochez de cette légende le chapitre XXX d'Ézéchiel, verset 26 :

« Et je disperserai les Égyptiens parmi les nations, et ils sauront que je suis le Seigneur. »

CHAPITRE III. — LES GITANOS A MADRID. — CHEUX DE L'ANDALOUSIE. — LA TRIANA. — CHEVAUX DE CORDOUE. — L'ESQUILADOR.

A Madrid les Gitanos habitent principalement près du *Mercado* (place où l'on vend les chevaux et les autres animaux), dans deux sales ruelles, la *calle de la Comadre* et le *callejon de Lavapies ;* mais ils y sont en petit nombre et semblent être la plupart des Valenciens ou originaires de Valence, mêlant beaucoup de termes de l'idiome de cette province à l'idiome rommany. Il y a toujours dans les prisons de Madrid dix à douze de ces malheureux, accusés du vol d'un cheval ou d'une mule. C'est dire leur manière de vivre. Les Gitanas de Madrid sont d'adroites commères qui rôdent tout le jour à la recherche d'une proie ou d'une dupe.

Digitized by Google

C'est en Andalousie que j'ai vu les Gitanos en plus grand nombre; Grenade est la plus pauvre des villes d'Espagne; mais c'est encore les Gitanos qui forment la partie la plus misérable de sa population. On en voit qui vivent dans des espèces de cavernes creusées dans les ravins conduisant aux plus hautes régions des monts Alpujarras, et malgré la défense qui leur fut faite par l'édit de Charles III, ils ont converti plusieurs de ces cavernes en forges et ateliers de maréchal ferrant.

A Séville les Gitanos, de temps immémorial, choisissent leurs demeures dans cet infâme faubourg de Triana où se commettent tant de crimes, refuge des mauvais sujets de toute classe, et qu'a si bien décrit Cervantes, il y a deux siècles, dans *Rinconete* et *Cortadillo*. Là encore les Gitanos manient le marteau et frappent le fer sur l'enclume; enfin c'est de la Triana qu'à l'époque de la tonte ils partent pour aller faire des tournées pastorales, armés de leurs grands ciseaux. Mais les Gitanos de Séville, quoique plus nombreux, n'ont pas conservé la pureté de la langue des Zincalis et leurs vieilles coutumes, comme les Gitanos de Cordoue, qui me firent un accueil cordial, me prenant aussi pour un des leurs.

Cordoue a toujours été célèbre pour ses chevaux. C'est de Cordoue que viennent les meilleurs étalons de l'Espagne. Les Espagnols les regardent comme les vrais descendans des coursiers des Maures, de cette cavalerie terrible qui teignit du sang des Goths les eaux du Guadalete. Erreur cependant : il n'est pas de chevaux qui diffèrent plus entre eux que le cheval des Maures et l'andalou : le premier n'est nullement beau; il a les crins de la queue et de la crinière roides et rares; il est farouche, sauvage même, et l'on est souvent forcé de l'enchaîner : il est doué d'une vitesse infatigable, et il ne se repose jamais que sur ses jambes. Voilà son mérite. Le bel andalou a la crinière abondante, est docile, suivant son maître comme un chien; mais il est délicat, bientôt fatigué, quoique rapide dans sa course. Ce qu'il y a de plus remarquable dans les soins donnés aux chevaux en Espagne, c'est

Digitized by Google

la tonte de leur crin, dont la croissance est regardée comme nuisible à la santé et à la propreté dans certaines parties du corps. On fait aussi une attention particulière au paturon, cette partie du pied entre le fanon et la corne, qu'il est essentiel de préserver d'une certaine maladie cutanée, redoutée du groom espagnol, et qui exige la surveillance continuelle d'un habile *esquilador* (tondeur).

L'esquilador porte ordinairement sous le bras une petite boîte contenant les instrumens de son état; ils consistent en diverses paires de ciseaux, sans oublier l'*acial*, ou morailles faites avec deux petits bâtons liés ensemble au moyen d'une ficelle et qui servent à pincer la lèvre supérieure du cheval pour le soumettre s'il est rétif. A la ceinture de l'esquilador pendent les gros ciseaux appelés en espagnol *tijeras*, et *cachas* dans le dialecte des Gitanos : c'est avec ces ciseaux qu'il tond la croupe, les oreilles et la queue des mules et des ânes, afin que si les harnais ou les fardeaux blessent ces animaux, on puisse plus facilement les panser et les guérir. Quant aux chevaux, l'esquilador ne promène ses grands ciseaux qu'autour des pieds et des deux oreilles. Dans les deux Castilles et là où il y a peu de Gitanos, les esquiladores sont généralement des Arragonais; mais partout ailleurs ce sont des Gitanos, qui ont une merveilleuse adresse à manier les *cachas*.

CHAPITRE IV. — MALPROPRETÉ DES GITANOS. — COSTUME. — L'OEIL DES GITANOS, ETC.

Les Espagnols sont malpropres, mais les Gitanos sont sous ce rapport deux fois Espagnols, et c'est ce qu'on peut leur reprocher ailleurs qu'en Espagne; car en Hongrie et en Angleterre, rien de sale comme l'habitation d'un Chingany et d'un Gypsy : l'odorat et la vue y sont également offensés.

Quel était autrefois le costume des Gitanos dont il est question dans les lois d'Espagne? Il est difficile de déterminer ce qu'il avait de commun avec celui d'aujourd'hui, qui ressemble à celui des muletiers de l'Andalousie; seulement le Gitano le porte avec un meilleur air de négligence : il faut

Digitized by Google

aussi remarquer son chapeau, qui n'a pas les larges bords du sombrero andalou.

Les Gitanas ne portent pas les grands manteaux rouges et les chapeaux de feutre de leurs sœurs d'Angleterre : tantôt elles ont les cheveux attachés avec un peigne, tantôt un mouchoir les cache en partie; elles aiment les larges boucles d'oreilles; mais après tout, si elles avaient la mantille, leur costume différerait peu de celui des Espagnoles. Ce qu'on appelle en Espagne le costume gitano, celui que les nobles doñas adoptent quelquefois dans les travestissemens d'un bal, n'est autre qu'un costume d'Andalouse avec la *saya*. Resterait à décider si dans le temps où les Gitanos étaient moins misérables, moins souvent réduits à cacher leur nudité sous quelques haillons, ils n'ont pas modifié les costumes de l'Andalousie, ou si ce sont eux qui en arrivant en Espagne prirent de préférence les costumes de cette province.

Les Gitanos sont en général de moyenne taille, mais doués d'une grande force musculaire : on voit rarement parmi eux un individu mal conformé ou un infirme : leur vie dure est une épreuve à laquelle ne résistent que ceux qui naissent avec un tempérament robuste. Leur teint est olive, quelquefois cuivré ou aussi basané que celui des mulâtres; mais c'est par l'œil que le Gitano se distingue de toutes les races. Blanc comme le Suédois ou noir comme un Maure, vêtu comme un roi, un prêtre, un guerrier ou un mendiant, le Gitano a un regard particulier, un regard qui brille d'une espèce de lueur phosphorescente, un regard dont l'expression est indéfinissable.

CHAPITRE V. — ESCROQUERIE ET SUPERSTITION. — LA PEPITA. — LA CHICHARONA. — AURORA. — LA PIERRE D'AIMANT.

J'ai cité un passage d'*Alonso* où nous voyons deux adroites Gitanas abuser de la crédulité d'une veuve. Cette filouterie s'appelle l'*hokkano baro*, et ce tour souvent tenté trouve souvent des dupes. Les Gitanas ont d'autres industries : elles

Digitized by Google

font la contrebande; elles font le commerce des vieilles nippes; elles vendent des marrons rôtis, des paillassons, etc. Ce qui les rend propres à tous les genres de commerce, comme au *bahi* (l'art de dire la bonne aventure), c'est leur facilité à inventer un mensonge, c'est l'absence complète de toute mauvaise *honte*. On raconte à Madrid que la Pepita et la Chicharona, deux fameuses gitanas, osèrent demander une audience à la reine Christine, et obtinrent d'elle une grâce qu'elle avait long-temps refusée à des personnages d'un haut crédit. Je demandai moi-même à la Pepita si elle n'avait pas eu peur en présence de la veuve de Ferdinand. « Moi! me répondit-elle, et pourquoi? Ce fut la reine qui trembla. » J'ai connu aussi Aurora la Grasse, qui faisait de ses doigts tout ce qu'elle voulait, et qui m'avoua avoir mainte fois escamoté toute la monnaie d'une once d'or, sous prétexte de la changer. Aurora ne rentrait jamais au logis les mains vides.

Si les Gitanas, dans leurs fourberies et leurs beaux discours, ont souvent pour première complice la crédulité de ceux ou de celles qui les écoutent, elles ont aussi leurs propres superstitions. Tel est, par exemple, leur respect pour la pierre d'aimant, qui va jusqu'à une sorte de culte pour ce minéral. Ce n'est pas seulement en Espagne que j'ai entendu plusieurs Zincalis prétendre gravement que quiconque en porte sur soi n'a rien à redouter du fer ni du plomb, du feu ni de l'eau : ils vont jusqu'à dire que la mort est impuissante contre ce talisman. Ce sont surtout les contrebandiers gitanos qui cherchent à se procurer des amulettes faites avec la pierre aimantée, disant que s'ils venaient à être poursuivis par les *jaracanallis* ou douaniers, des tourbillons de poussière s'élèveraient entre eux et leurs ennemis. Mais cela n'est rien auprès des nombreuses vertus que les sorcières gitanas attribuent à cette précieuse pierre. Elles s'en servent pour faire naître l'amour : c'est donc l'élément principal de tous leurs philtres; et, je le répète, ce n'est plus ici une fable inventée à plaisir, mais une confiance réelle, comme le démontre tout ce qu'entreprennent les Gitanos pour se procu-

Digitized by Google

rer la pierre d'aimant naturelle, ce qui est assez difficile d'ailleurs.

Dans le Muséum de Madrid il en existe un très-gros fragment extrait des mines d'Amérique. Il n'est guère de Gitana instruite de cette circonstance qui ne cherche à obtenir tout ou partie de cette pierre. Jusqu'ici on n'a pu la voler; mais elle est d'autant plus menacée, que les Gitanos ne sont pas les seuls à envier ce trésor au Musée royal : Pepita, que j'ai nommée, me dit qu'un prêtre lui avait proposé de lui donner ses ornemens sacerdotaux, si elle parvenait à s'en emparer.

Si l'aimant entre dans les philtres que les Gitanas vendent aux amoureux, elles ont malheureusement aussi la *raïz del buen baron* (la racine du bon baron) (qui m'a paru être tout simplement de la racine de persil) pour détruire les fruits de l'amour. Leurs dangereuses compositions réussissent trop souvent pour qu'elles n'ajoutent pas à cette racine quelque drogue plus efficace.

CHAPITRE V. — LE LACHA DES GITANAS. — LE DICLÉ. — FIANÇAILLES ÉGYPTIENNES. — DON ALVARO. — LES MATRONES. — LES NOCES. — LES GITANAS DE CORDOUE, ETC.

Je terminerai ce que j'avais à raconter des Égyptiens d'Espagne, par quelques détails sur leurs mariages : c'est dans tout ce qui se rapporte à cette cérémonie que les Gitanos ont le plus fidèlement conservé leurs coutumes primitives : rien ne caractérise mieux cette race, que j'ai appelée en commençant cet ouvrage la secte des *maris* et des *femmes*. Les Égyptiens sont à peu près étrangers à toute idée de moralité. Ils n'ont pas cette conscience qui nous révèle que c'est un crime de tromper, voler et tuer notre prochain; mais il est un des commandemens du Décalogue qu'ils observent plus exactement qu'aucune communion chrétienne : ils savent que la chasteté est un joyau de prix et que la fidélité conjugale est une vertu qui peut encore répandre quelques rayons de bonheur sur une vie passée dans le mépris des autres lois divines et humaines.

Digitized by Google

Il est un mot de la langue rommany auquel ceux qui la parlent ont toujours attaché une vénération religieuse supérieure à celle que peut inspirer le nom même de l'Être-Suprême; c'est le mot LACHA, qui chez eux signifie la chasteté corporelle de la femme; je dis la chasteté *corporelle*, parce que c'est la seule qu'ils estiment. Les Gitanos trouvent non seulement légitime, mais encore utile et louable pour une femme de leur race, d'être obscène par le regard, les gestes et les paroles, de favoriser le vice et de contribuer en riant à toutes les abominations des Busnis, pourvu que son *lacha ye trupos*, sa chasteté du corps, demeure sans tache. La jeune Gitana, depuis l'âge le plus tendre, a entendu sa mère lui répéter qu'elle n'a qu'une chose à craindre au monde : la perte de son *lacha*. « Va, ma fille, lui dit-elle, va gagner ton pain; mens et vole avec impunité; mais que personne ne touche à ton *diclé*. » Qu'est-ce que le *diclé?* C'est une partie du vêtement des jeunes Gitanas qui est étroitement liée au *lacha*, une espèce de ceinture que leur mère elle-même noue d'une façon particulière, qu'elle visite et surveille continuellement jusqu'au jour du mariage.

Une jeune Gitana est généralement fiancée à l'âge de quatorze ans avec l'homme que les parens lui choisissent, ou qui l'a demandée, et qui est presque toujours plus âgé qu'elle. Le mariage est invariablement précédé de fiançailles. Il faut deux ans d'épreuve au jeune couple avant la cérémonie finale. Pendant ces deux ans, le fiancé voit sa fiancée comme une amie; ils échangent des présens; mais sans se permettre rien qui sorte des bornes d'une honnête liberté : point de rendez-vous secrets, point de promenades solitaires, sous peine d'une rupture; bref, plus le mari aura un jour des droits et des priviléges, plus le fiancé doit avoir de retenue et de sagesse.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que la fiancée s'observe beaucoup moins avec les autres Gitanos, et surtout avec les Busnis, qu'avec son futur. Les parens de même exposent leur fille avec une imprudence qui prouve qu'ils regardent comme une

Digitized by Google

impossibilité qu'elle perde son *lacha*. Les tentatives des Busnis contre le trésor destiné à l'époux leur semblent surtout sans danger, tant elles ont inspiré de bonne heure à leurs enfans l'aversion du *sang blanc!*

Enfin le jour approche; l'épreuve des fiançailles est à son terme, et tout se prépare pour la noce. Dans la vie de tout homme et de toute femme c'est un grand jour; mais pour les Gitanos c'est un jour plus grand encore. Si le Gitano qui se marie est riche, il sera souvent ruiné après la cérémonie; s'il est pauvre, il aura perdu le peu qu'il possède, et se verra réduit à emprunter, jusqu'à ce que la fortune lui offre quelque occasion de sortir de la misère; car il n'est pas de mariage pour les Zincalis sans la noce, et le Gitano perdrait sa qualité de *rom* (de *mari*), il cesserait d'appartenir à la race des Rommanys, s'il marchandait la dépense de la fête.

Avant que cette fête commence, il est un examen très-sérieux auquel la fiancée se soumet, un examen qui regarde le *lacha* et le *diclé*. Pour cela, quatre matrones se réunissent, deux nommées par le futur, deux par la future, et de la sentence de ces quatre juges dépend le sort de la jeune fille; car si leur sentence la condamne, si elles ne peuvent jurer que le *lacha* a été respecté; que la mère seule a noué et dénoué le *diclé*, pas de mariage, et la malheureuse disparaît de la tribu, sans qu'on sache ce qu'elle devient. Mais, gloire à elle, gloire et bonheur, si, aussitôt après leur rigoureux examen, les matrones déploient aux yeux du fiancé et de sa famille un beau mouchoir blanc, un mouchoir de batiste, qui va devenir le drapeau de la fête.

Il est rare, bien rare, que la fiancée ait violé la recommandation de sa famille ; cependant on en cite quelques exemples.

Au commencement de ce siècle vivait près de Ciudad-Réal, dans la Manche, un certain don Alvaro Muñoz, fameux « ganadero, » ou propriétaire de troupeaux. C'était de ses *dehesas* et de celles de ses ancêtres, que, depuis plus d'un siècle, provenaient les plus farouches taureaux pour les cirques de

Digitized by Google

Madrid et de Séville. Les plus fiers tauréadors ne les bravaient jamais sans s'être recommandés à la Vierge et à tous les saints. Ce cavalier se trouvait héritier de son père à l'âge de vingt-deux ans, était beau de traits, noble de manières, le meilleur *ginete* de la Manche et montant les plus magnifiques chevaux. Encore plus généreux que riche, il n'entendait pas exprimer un désir devant lui, qu'il ne fût charmé de le satisfaire, jusqu'à offrir un jour son plus beau cheval à un gentilhomme qui l'avait admiré, en disant qu'il serait heureux d'en avoir un semblable. Ce gentilhomme trouva le lendemain le cheval dans son écurie, et eut toutes les peines du monde à le faire reprendre à son maître.

Plusieurs familles de Gitanos s'étaient fixées à Ciudad-Réal, et comme elles y étaient très-mal vues des autorités, elles auraient bien voulu se placer sous la protection de quelque ami puissant. Don Alvaro avait un tel crédit dans le pays, qu'elles employèrent tous les artifices pour se le rendre favorable : don Alvaro s'y laissa séduire d'autant mieux que les Gitanos ne se contentèrent pas de préserver ses troupeaux de toute maladie et de lui procurer de superbes étalons pour son haras.

Parmi les jeunes Gitanas était une charmante fille appelée Maria, fiancée depuis quelque temps avec Simprafié, le plus riche mais le plus laid des Gitanos de Ciudad-Réal, car il était tuerto (borgne) et manco (manchot), ayant perdu l'œil et le bras dans une lutte corps à corps avec un des taureaux de don Alvaro. Maria fut remarquée du jeune ganadero : dès que les Gitanos s'en aperçurent, ils l'excitèrent à lui sourire, et quand il en fut bien amoureux, il n'eut plus rien à lui refuser toutes les fois qu'elle demandait quelque privilége ou quelque grâce pour ceux de sa caste.

Simprafié aurait pu être jaloux, mais en fiancé discret, ce Gitano se gardait bien de suivre Maria hors des murs de la ville, et ses parens de leur côté avaient en elle une pleine confiance lorsqu'elle se rendait seule à la résidence de don Alvaro.

Digitized by Google

Cependant au bout de deux années de fiançailles, Simpraffé voulut épouser Maria : les parens de part et d'autre se préparèrent à la noce. Des matrones se rendirent chez la future et constituèrent leur mystérieux aréopage. Hélas! bientôt un cri s'éleva ; une femme se mit à courir échevelée par la ville : c'était la mère de Maria, qui, à tous les Gitanos qu'elle rencontrait sur son passage, disait avec désespoir : « *El bengue ha incobado la lacha de miu chaï.* »—*Le diable a pris le lacha de mon enfant.*

A partir de ce jour on ne sut plus ce que devint Maria. Les Gitanos qui m'ont raconté cette histoire disent qu'elle fut emmenée derrière les rochers qui entourent le défilé de Lapice, et qu'elle y fut égorgée avec les cachas (ciseaux) de ses parens et amis. Mais avec elle s'évanouit la protection de don Alvaro : l'ami des Gitanos devint leur plus fatal ennemi ; il les persécuta si cruellement, qu'il les força tous de s'exiler de Ciudad-Réal, après avoir tué de sa main Simpraffé, le borgne et le manchot.

J'ai assisté à un mariage de Gitanos. Après un long repas où l'on but et cria beaucoup, nous sortîmes en procession jusqu'à l'église ; car les Gitanos se soumettent quelquefois aux rites des pays qu'ils habitent. A notre tête marchait un grand drôle qui portait une longue perche au bout de laquelle se déployait... devinez quoi? — le *diclé* de la mariée et le mystérieux mouchoir de batiste ; il précédait de quelques pas l'heureux couple, et puis venaient sans trop de désordre les plus proches parens. Mais c'était la queue de cette procession qui était curieuse à voir, la tourbe, la canaille des Gitanos. Quel admirable sujet de tableau pour Callot ou Hogarth! comme tous ces va-nu-pieds hurlaient! quelques-uns tiraient aussi des coups de pistolet : à ce tapage accoururent bientôt tous les chiens du village, dont les aboyemens complétèrent le concert. Enfin nous arrivâmes à la porte de l'église. Le porte-lacha poussa une exclamation joyeuse en plantant sa perche, et nous défilâmes sous ce singulier étendard. Après la messe, nous revînmes dans le même *ordre*, et nous ache-

Digitized by Google

vâmes la journée au milieu des danses et des festins. La nuit vint : un quintal de divers bonbons avait été préparé ; on répandit toutes ces friandises dans une large salle, où il y en eut bientôt l'épaisseur de trois pouces. A un signal entrèrent les deux époux, qui se mirent à danser, et puis tous les Gitanos après eux ; je vis alors une cohue infernale. En quelques minutes tous ces danseurs avaient réduit les bonbons en poudre ou plutôt en pâte, et la joie redoubla lorsque tous ces démons hurlans piétinèrent dans ce bain de confitures. Les Gitanas n'étaient pas les moins ardentes à la fête, chantant et faisant claquer leurs doigts en guise de castagnettes. Nous avions aussi un ménétrier ; un coquin échappé du bagne de Melilla, nommé Sébastianillo, qui raclait une simple guitare, mais en tirait des sons infernaux : par intervalles il chantait aussi. A force de l'écouter je retins sa chanson, qui se trouva être *Malbrough s'en va-t-en guerre*, traduit en vocables rommanys :

Chalà Malbum chinguerar,
Birandon, birandon, birandera
Chalà Malbum chinguerar,
No sé bus trutéra
No sé bus trutéra
No sé bus trutéra.

La romi que le camela
Birandon, birandon, etc.

Ces bacchanales durèrent trois jours, et comme d'ordinaire, après cette noce les époux se trouvèrent obligés de mendier. Ils avaient peut-être dépensé mille piécètes (1 f.) rien qu'en bonbons ! Telle est la rage de profusion que le mariage donne aux Gitanos, que pendant les trois jours il en est qui font les grands seigneurs jusqu'à jeter des pièces d'argent par les fenêtres. Il y a dans leur folie un grand principe d'hospitalité, car tant que dure la noce la maison des époux doit rester ouverte, et tout individu qui se présente, Gitano ou Busni, est le bien-venu et peut s'asseoir à table avec les

Digitized by Google

convives. On parle des noces que font les juifs riches, mais elles sont bien effacées par le luxe de mes mendians de la race Zincali.

Après le mariage, les femmes des Gitanos restent toute la vie fidèles à leurs maris, tant ont produit d'effet sur elles les recommandations de leurs mères, et aussi l'usage du mystérieux *diclé*. Naturellement on trouve des femmes licencieuses et parmi les Gitanas mariées et parmi celles qui ne le sont pas; mais, je le répète, c'est rare, c'est l'exception à la règle, en Espagne surtout. Au commencement de 1838 je reçus à Madrid la visite d'une Gitana de Cordoue, dont le mari avait été envoyé au *presidio* de Melilla, pour le vol d'une mule. Elle venait à Madrid pour tâcher d'obtenir sa liberté; elle avait fait un trajet de soixante-dix lieues avec ses deux enfans placés dans un panier sur un âne. Dans sa marche elle rencontra des voleurs qui non seulement la dépouillèrent de tout ce qu'ils purent lui trouver, mais encore voulurent commettre un autre crime. La Gitana se jeta à leurs genoux, les menaça de toutes les malédictions du *Bengue* ou diable gitano, puis passant aux prières, leur promit deux onces d'or sur l'heure, s'ils voulaient la laisser continuer son chemin. Les bandits, touchés de ses larmes ou plutôt de la promesse des deux onces d'or, jurèrent par la Vierge qu'ils la respecteraient, et aussitôt elle leur donna les deux onces d'or qu'elle avait, en vrai Gitana, cachées dans le plus sale de ses haillons. Elle arriva à Madrid, Dieu sait dans quel dénuement. Eh bien! cette femme fidèle, cette bonne mère si jalouse de sa chasteté n'hésita pas à faire le commerce le plus scandaleux, m'offrant à moi comme à d'autres ses services d'entremetteuse. Je n'ai pas besoin de dire comment je reçus ses propositions. Mais elle était réellement jolie, et dans mon hôtel se trouvait un autre voyageur, un cavalier andalou, qui lui offrit quatre onces d'or si elle voulait se livrer à lui. Quatre onces d'or! le double de ce qu'elle avait donné aux voleurs. Elle affecta d'abord de rire avec ce galant généreux, tout en lui offrant de choisir pour cette somme parmi les plus belles courtisanes

Digitized by Google

de Madrid; mais comme le cavalier andalou devenait plus libre, elle se redressa tout-à-coup avec dignité, lui appliqua un soufflet sur la joue, et lui demanda s'il la prenait pour une *pallia* (une dame espagnole), qu'il espérait pouvoir lui prendre son *lacha ye trupos!*

Je pourrais multiplier les exemples de cette singulière vertu.

CHAPITRE VI. — CROYANCE ET SUPERSTITION. — DIALOGUE CARACTÉRISTIQUE. — VERTU DE L'ÉVANGILE.

Je n'ai pas flatté les Gitanos; j'ai surtout répété souvent que je les avais trouvés sans religion et sans conscience; cependant, quelque méchans qu'ils soient, quelque endurcis dans le vice et le crime, je prétends qu'ils ont encore au fond du cœur une voix qui leur crie : *Il y a un Dieu!* Ce sentiment se traduit par une crainte religieuse, par une superstition, n'importe par quoi; mais il existe.

Ainsi je me suis quelquefois trompé en espérant trouver chez les femmes de la race rommany une plus grande disposition à écouter les vérités du christianisme, mais je n'en ai vu aucune qui fût sans foi et sans croyance. Je citerai les créatures les plus éhontées avec lesquelles mon zèle pour la conversion des Gitanos m'ait mis en rapport : Pepa, la sorcière de Madrid; Chicharona, sa bru, grosse réjouie, et ses deux filles : l'aînée, surnommée la Borgne (la Tuerta), et l'autre la Casdami ou le Scorpion, à cause de sa malice. Je reçus un soir la visite de ces quatre commères, et voici notre conversation :

Moi. Je suis charmé de vous voir, Pepa; qu'avez-vous fait ce matin?

Pepa. Je suis allée dire la *bahi* (la bonne aventure), et Chicharona a été voler *à partesas* (voler avec l'adresse de la main); mais nous n'avons pas fait grand chose, et sommes venues nous chauffer à votre brasier. Quant à la Borgne, c'est une *holganasa* (une paresseuse) qui ne veut ni faire comme moi, ni comme Chicharona.

Digitized by Google

La Borgne. Tais-toi, mère du *Dengue* (du diable); je volerai, mais quand j'en aurai l'occasion; je mentirai, mais ce ne sera pas pour quelques maravédis : il me faut à moi un cheval au moins pour mentir, un riche marchand à détrousser sur la route pour voler.

Le Scorpion. Ma sœur a raison : je préférerais aussi être une *salteadora* (voleuse de grand chemin) ou une *chalama* (maquignon) plutôt que d'aller flâner et dire des bêtises!

La Borgne. Vous riez : ce que je dis, je l'ai déjà fait : n'ai-je pas arrêté un jour des Galiciens qui revenaient avec l'argent de la moisson? ne les ai-je pas forcés, avec mon escopette, de s'agenouiller devant moi, comme des lâches, et de vider leurs bourses de cuir?

Moi. Et s'ils avaient été plus nombreux et plus braves?

La Borgne. Eh bien! nous aurions vu; j'aime les braves : je n'étais pas plus âgée que la Scorpion lorsque nous allâmes voler la maison d'un vieillard. Nous y entrâmes à minuit; nous le surprîmes et le garrottâmes. Nous savions qu'il avait de l'argent, mais il le nia, et refusa de nous dire où il était caché. Nous le mîmes à la torture en le piquant avec nos couteaux et lui tenant la main sur la flamme de la lampe : — Essayons les *pimientos*, dis-je alors. — Nous prîmes donc des pimens verds et lui frottâmes les yeux : le vieillard résista encore à cette douleur; quelqu'un dit : Tuons-le; mais je m'y opposai : le courage de ce vieux m'avait ravi; je l'eusse pris pour mari.

Moi. Croignez-vous Dieu, ô Tuerta?

La Borgne. Je ne crains rien, frère.

Moi. Croyez-vous en Dieu, ô Tuerta?

La Borgne. Je ne crois à rien; de Dieu, je déteste jusqu'au nom. Si je vais dans les églises, c'est pour cracher sur les images. Ce matin encore j'ai craché sur celle de Marie. Si j'aime les Maures et les Anglais, c'est parce qu'ils ne sont pas baptisés.

Moi. Vous ne dites jamais de prières?

La Borgne. Jamais; à quoi bon? je sais seulement quatre

Digitized by Google

vieux mots qui m'ont été appris par une vieille, et que je me répète tout bas à moi-même, parce qu'ils ont une force et une vertu.

Moi. Voyons; dites-les-moi.

La Borgne. Frère, ce sont des mots qu'il ne faut pas répéter : ils sont sacrés.

Moi. « Sacrés ! » Il n'y a pas de Dieu, dites-vous ; donc il n'y a rien de sacré. De quoi avez-vous peur ?

La Borgne. Peur ! oh bien ! non, et tenez, les voici :

Saboca enrecar Maria ereria (1).

Moi. Eh bien ! ô Tuerta ! vous êtes folle, car cela signifie: *Soyez avec nous, bienheureuse Marie !* Vous avez craché sur son image, et vous l'invoquez !

La Borgne. En vérité, je ne comprenais pas ces quatre mots, mais je regrette de vous les avoir dits.

La Borgne elle-même avait donc une foi ou une terreur superstitieuse !

. . . . . .

On conviendra que ma propre foi en l'Évangile doit être bien forte pour que j'aie tenté de traduire ce livre saint à l'usage de pareils catéchumènes. J'avais commencé ma traduction de saint Luc à Badajoz, en 1836 ; je l'achevai à Madrid, en 1838, et je la publiai. Ce petit livre, en langue rommany, fut surtout recherché par les Gitanas, même par celles qui ne savaient pas lire. Elles y attachèrent l'idée d'un talisman qui devait les préserver de tout danger et leur porter bonheur. Hélas ! je sus bientôt qu'elles le mettaient surtout dans leur poche quand elles partaient pour quelque expédition ; et l'une d'elles me remercia de mon cadeau en me di-

(1) Ce sont quatre mots du vieux dialecte rommany ; mais inintelligibles aujourd'hui pour les Gitanos, parce qu'ils diffèrent beaucoup des équivalens plus modernes.

Digitized by Google

sant qu'il lui avait tenu lieu de *bar lachi* (la pierre d'aimant).

J'en avais tiré cinq cents exemplaires que je distribuai aux Gitanos de diverses provinces. J'avais traduit aussi de même les Évangiles en langue basque; mais au mois d'août 1838, une ordonnance parut dans la *Gazette de Madrid*, qui prohiba mes traductions, tout en autorisant les bibliothèques publiques à en acquérir deux exemplaires, à *cause du mérite littéraire*.

Je ne fus pas plus heureux dans ma prédication orale. Les gens de la rue où j'habitais à Madrid, à force de voir passer et repasser Pepa, Chicharona, la Borgne, le Scorpion et les autres Gitanas, que je rassemblais quelquefois jusqu'au nombre de dix-sept pour leur parler de Jésus-Christ et de sa parole divine, commencèrent à s'inquiéter de ces espèces de rassemblemens. A leurs questions il fut répondu que je m'occupais du salut des âmes. — Le salut des âmes! des âmes de Gitanos! Et le prédicateur est un Anglais, non baptisé!—Personne ne voulut me croire, et je fus bientôt accusé, par les uns, de faire de la fausse monnaie, par les autres, de commettre toutes sortes d'abominations.

(*G. Borrow's account of the Gypsies of Spain* (1).)

(1) Note du directeur. Nous nous proposons de faire traduire un quatrième et dernier extrait de cet ouvrage, qui sera un article de *linguistique* consacré à la langue et à la littérature des Zincalis. Depuis la publication de l'ouvrage de M. G. Borrow, la *Foreign Review* nous a révélé un petit volume in-4°, publié déjà depuis quelques années par un inspecteur des écoles de la Prusse, M. Graffunder, sous ce titre : *Ueber die Sprache der Zigeuner, eine grammatische skizze* (sur la langue des Zigeuner, esquisse grammaticale). M. Graffunder, comme M. G. Borrow, a étudié l'idiome *bohème* avec l'intention de civiliser, sinon de convertir, les Bohémiens, et il est malheureusement arrivé aux mêmes conclusions sur cette race vagabonde et insociable.

Digitized by Google

Archéologie.

LES TOMBEAUX ÉTRUSQUES.

Cicéron et saint Augustin ont dit en propres termes que Romulus avait vécu et fondé sa ville de bandits au milieu d'un état de civilisation très-avancé; *jam inveteratis litteris*, ce qui contrarie quelque peu les notions vulgaires. Durant des siècles entiers, toutes les fois que la pensée humaine a osé franchir, dans l'histoire des peuples italiens, cette grande époque de la fondation de Rome, et demander à un passé plus reculé, non les traditions de quelques peuples barbares, mais les vestiges d'une puissante civilisation, elle a soulevé des répugnances sceptiques. Johnson chez nous, Voltaire chez nos voisins, soumettant toute conjecture un peu hardie au niveau d'une critique ignorante, avaient propagé dans les esprits ces tendances hostiles aux récits sincères du voyageur, aux hypothèses irréprochables du savant. Aujourd'hui, sur bien des points, on est obligé de donner raison à l'enthousiasme et à la croyance contre les négations arides de cette philosophie raisonneuse et despotique. Par exemple, en nous bornant au sujet de cet article, on ne saurait maintenant révoquer en doute l'existence d'un empire florissant à côté duquel Rome s'établit; de cités puissantes élevées autour de son berceau, et qui étaient ses aînées de plusieurs siècles; de peuples pour qui les premiers Romains n'étaient que des barbares, des nouveaux venus sans annales, sans ancêtres, sans droit de possession sur le sol qu'ils allaient si rapidement envahir.

Digitized by Google

C'est ainsi qu'aux douteuses clartés du flambeau historique nous apparaît d'abord le peuple Étrusque, occupant depuis une époque inconnue cette région de l'Italie qui forme aujourd'hui la Toscane et une portion du domaine pontifical. Cette province, la plus belle de l'Italie, s'étend des Apennins au nord de Florence, jusqu'aux rivages du Tibre. Les Étrusques en avaient chassé, à ce qu'il semble, une nation plus ancienne que la leur, celle des Umbriens. En outre, leurs colonies conquérantes s'étaient répandues de tous côtés; dans les plaines de la Lombardie, jusques à Mantoue et Adria (la plage de Venise était encore sous les flots); dans les défiles des montagnes Rhétiennes; au sud, sur toute la Campanie. D'où venaient-ils? On n'a pas d'opinion bien arrêtée à cet égard. La plus généralement reçue chez les anciens leur attribuait une origine orientale; on les représentait comme les descendans des Syriens de l'Asie Mineure. Parmi les modernes, grande divergence d'opinions. Les descendans des Étrusques, Micali en tête, veulent que ce peuple soit indigène à l'Italie, ce qui doit signifier seulement qu'on ne peut pas lui assigner une résidence antérieure; d'autres ont repris, en ce qui le concerne, les doctrines de l'antiquité; d'autres le font venir de Grèce, en s'aidant des généalogies héroïques qui ont attesté l'existence de la race pélasgienne. D'autres enfin, adoptant les aventureuses conjectures de Niebuhr, amènent sur les bords de la mer Tyrrhénienne deux races distinctes, — l'une, du nord, qui a franchi les Passes Alpines; l'autre, de l'est, arrivée par mer, — lesquelles s'amalgamant sur ce sol nouveau, donnent naissance au peuple étrusque.

Encore n'épuisons-nous pas le champ des conjectures; car nous ne mentionnons ni celles qui peuplent primitivement l'Italie entière de races gauloises; ni celles qui font venir quelques-uns de ses premiers habitans de la Croatie et de la Dalmatie par les bords de l'Adriatique; quelques-uns de l'Espagne; quelques-uns enfin de la Gaule (1).

(1) Cette dernière opinion est de Fréret.

Digitized by Google

Ce qui est certain, c'est que la plupart des anciennes nations de l'Italie avaient une langue particulière, une littérature et des annales, toutes choses qui ont disparu sous le poids de la prépondérance romaine. Ce qui est encore certain, c'est que les Étrusques formèrent la nation la plus puissante et la plus civilisée de l'Italie antique. Ils furent, à la vérité, privés assez tôt de leurs conquêtes au nord et au sud; mais ils conservèrent bien des siècles encore leur fédération puissante au centre de la Péninsule, et ne succombèrent sous l'effort des Romains qu'après avoir été affaiblis par de longues dissensions civiles et par les dévastations des Gaulois. C'est là, dans l'Étrurie proprement dite, qu'ils atteignirent à un degré de puissance et de civilisation matérielle qu'aucun peuple de l'antiquité ne peut se flatter d'avoir dépassé; leurs douze cités principales, assises chacune sur son rocher, massives et menaçantes, rappelant ce vers pittoresques de Virgile :

.....Congesta manu præruptis oppida saxis.

C'étaient Veïes, la rivale de Rome; Cœre, l'ancienne Agylla, séjour d'un peuple antérieur et dépossédé; Tarquinium, la métropole de cette confédération politique et religieuse; Arrestium, Clusium, Volsinium, Pisæ. Les trois premières sont entièrement détruites. Le site même de deux d'entre elles était tout-à-fait inconnu jusqu'à nos jours, où la science l'a retrouvé. Parmi les moins célèbres, il en est qui ont survécu. Pérouse, Cortone, Bolsena élèvent sur leurs anciens fondemens des murailles nouvelles. Encore entourées de remparts épais, coiffant comme d'un casque de pierre les collines altières où s'amoncellent leurs maisons pressées, où courent en zig-zag leurs rues étroites, escarpées, sinueuses, elles offrent à coup sûr un aspect peu différent de celui qu'elles avaient bien avant la conquête romaine. En effet, calculées pour la défense, aucune des villes étrusques n'embrassait dans ses murailles un terrain très-vaste. Veïes et Tarquinium n'avaient guère plus de quatre à six milles de circonférence; toutes les autres, deux

Digitized by Google

à peine. Mais à l'ère de leur puissance et de leur richesse, de vastes faubourgs donnaient asile aux peuplades qui se pressaient autour d'elles. Tout le territoire entre le Tibre, l'Arno et la mer — ceci est aujourd'hui hors de doute — était couvert de villages et de maisons : plaines et vallées y formaient comme un immense jardin ; sur les hauteurs, des bois majestueux maintenant disparus ; la plaine onduleuse qui suit le rivage de la Méditerranée ; la *Campagna* de Rome elle-même, et ces Maremmes, objet de terreur ; ces dunes sablonneuses où quelques liéges rares et poudreux dressent leur feuillage appauvri ; ces bosquets marécageux où se vautre le verrat sauvage, où paissent des troupeaux de bœufs gris et farouches ; ces méchantes bourgades pleines de ruines et de charbon, entourées de rizières pestilentielles et traquées par le mauvais air entre les forêts et l'Océan ; toute cette solitude à peine sillonnée par quelque cavalier curieux, par quelque caritelle errante, était naguère labourée par cinquante-trois peuples divers, et couverte de vingt-deux cités florissantes. Tarquinium, par exemple (Corneto), s'élevait sur la limite même de ces Marais Pontins dont le nom est aujourd'hui synonyme de dépopulation et de mort à la lisière de ces forêts sauvages :

> ..... Che in odio hanno
> Fra Cecina e Cornetoi luoghi colti ;

comme disait Dante à une époque où elles étaient encore moins désertes et redoutées qu'elles ne le sont aujourd'hui ; et Tarquinium avait un cimetière, une nécropole de seize milles carrés, ce qui, d'après la dimension des tombes ouvertes jusqu'à ce jour, suppose au moins deux millions de sépultures, à peu près ce que fournirait une ville de cent mille habitans dans l'espace de six cents années.

Cet énorme champ de mort n'est pas le seul, ni même le plus vaste, découvert sur cette terre consacrée qui, depuis quelques années, donne, en place de moissons, des vases grecs et des bronzes étrusques. Tuscania, Vulci, Montalto en offrent d'aussi étendus, sans parler de Castel-d'Asso,

Digitized by Google

qui est en quelque sorte la *Westminster-Abbey* de l'Étrurie centrale. Qu'était-ce donc que ce peuple et quelle était sa prospérité?

Il faut le demander à ces millions de tombeaux où la science est réduite à pénétrer pour avoir le secret d'une civilisation morte; ils forment comme un livre solennel dont chaque feuille est écrite sur une paroi funèbre. C'est un cours d'histoire silencieusement professé par des cadavres.

Ainsi, devant ces fresques, où sont à chaque instant reproduites, figurations emblématiques, les diverses productions du sol, vous apprenez qu'autrefois comme aujourd'hui le blé, l'huile et le vin constituaient la principale fécondité du sol italien, qu'autrefois comme aujourd'hui l'élève des bestiaux y comptait parmi les ressources de l'agriculteur; mais vous y apprenez aussi que le commerce, chez les Étrusques, avait le pas sur tout autre moyen d'acquérir. Ils négociaient avec l'Orient, et avaient rapporté d'Égypte plusieurs de ces sciences mystérieuses dont nous n'avons pas encore la clef, malgré nos travaux acharnés et persistans. Ils en avaient aussi rapporté certains procédés de l'art, perdus à jamais peut-être. Leurs rapports avec la Grèce étaient intimes et de tous les jours. Il est difficile de savoir jusqu'à quelle profondeur ils avaient exploré le continent africain; mais leurs peintures disent assez que le type nègre leur était parfaitement familier. Ils devaient sans contredit à l'Occident les métaux précieux dont ils prodiguaient l'usage dans l'ornementation de leurs tombes; l'or, par exemple, dont ils revêtaient les cadavres. De cette sorte, interprétée à la fois avec audace et précaution, la cité morte vous dit la cité vivante, — son opulence, le système social sur lequel elle reposait, et où les institutions civiles et religieuses, fortement amalgamées, se prêtaient plus de puissance que chez aucun autre peuple de l'antiquité, sauf peut-être les Égyptiens; la langue qu'on y parlait, aisée à lire, impossible à traduire; l'existence d'une littérature entièrement effacée, malgré le souci qu'en avait pris à son époque l'empereur Claude, ce Jacques Ier de la Rome des Césars; les différens

Digitized by Google

progrès de l'art, pacifiques ou guerriers, transmis en partie, mais en partie seulement, à la civilisation romaine ; — et vous demeurez convaincu que les Étrusques réunissaient aux plaisirs et aux cérémonies pompeuses de la Grèce, au bien-être domestique, à la recherche personnelle, au luxe même des Égyptiens, le culte et l'autorité de la famille romaine, le tout fondu en un type national fortement caractérisé, que le travail des siècles n'a pu en rien effacer.

Nous parlions du langage étrusque : les inscriptions en gardent de nombreux débris. On les lit sans peine, puisque l'alphabet n'est autre que celui des plus anciens dialectes grecs, écrit, selon l'usage, de gauche à droite. Mais quelques merveilles qu'ait accomplies ailleurs la ténacité des archéologues, elle est restée impuissante à comprendre ce mystérieux langage. Ce n'est ni le latin, ni aucun de ses dérivés, ni aucun des idiomes congénères. On pouvait s'en douter d'avance à la manière dont les Romains en parlaient, comme d'une langue tout-à-fait étrangère : *Quasi nescio quis Tuscè aut Gallicè diceret*, telles sont les propres expressions d'Aulu-Gelle. Cela n'a pas empêché que Lanzi et les écrivains de son école n'aient voulu, plus savans latinistes que les Romains eux-mêmes, rattacher l'étrusque aux langues du Latium et de la Grèce. C'était l'opinion dominante à l'époque où Eustace écrivit son *Voyage classique*. Elle a été victorieusement réfutée depuis lors ; mais aucune autre hypothèse ne l'a remplacée. L'antiquaire a vainement persisté en recherches obstinées ;

> Et pour récompenser un siècle de travaux
> Savez-vous ce qu'enfin il a gagné ? — Trois mots.

ou même deux, soyons plus exacts. BIL AVRIL : — VFXIT ANNES, là se borne le vocabulaire connu. Nous ne parlons pas des noms propres : il y a long-temps qu'on les a déchiffrés et même traduits. Par momens, du sein de cette brume épaisse la pensée détache une forme à demi égyptienne ou celtique, ou teutonique, ou phénicienne ; mais en insistant on voit cette vague lueur se dissiper, et le prétendu vestige se confondre

Digitized by Google

avec le reste des matériaux soumis à l'examen, comme l'eau mêlée à l'eau, impossible à reconnaître.

Aussi n'est-ce pas le langage, mais l'histoire des Étrusques, que notre compatriote Mrs. Hamilton Gray est allée chercher dans les sépulcres de Vulci, de Toscanella, de Bomarzo, de Todi, de Corneto, etc., etc. Nous allons y suivre ce guide enthousiaste, mais fidèle, dont le livre a fait récemment une si grande impression sur la portion la plus éclairée de l'aristocratie anglaise (1).

En général un cimetière étrusque est situé sur la hauteur la plus voisine de la cité à laquelle il appartient : l'élite des tombes est construite en maçonnerie de forme basse et cylindrique ; chacune est enfouie de plusieurs pieds dans la terre et surmontée d'une sorte de toit conique en terre battue ; l'aspect général, au moins d'après la vignette que nous avons sous les yeux, rappelant assez celui d'un village d'Esquimaux, et de ses maisons de glace, mais dans de beaucoup plus grandes proportions. Il arrive quelquefois que l'architecte, profitant d'une élévation naturelle du terrain, l'a simplement façonnée en cône, en l'entourant à sa base d'un mur très-bas, formant le cylindre. Le principal habitant de ces demeures dernières occupe d'ordinaire la voûte pratiquée sous le cône supérieur, les parties basses de l'édifice restent affectées à des tombes de dimensions moindres, où reposent sans doute ses parens et serviteurs. L'entrée du tombeau est fermée par une ou deux plaques de pierre, d'un seul morceau, fort habilement jointes au mur, et si solidement scellées qu'il faut les briser pour pénétrer dans l'intérieur. Une fois là, voici le tableau qu'on a sous les yeux.

Les rayons de la torche éclairent peu à peu les quatre extrémités d'une salle qui a dix-neuf ou vingt pieds carrés. Une saillie du mur pratiquée tout autour soutient dix à douze sarcophages rangés avec le plus grand ordre. Chacun a son

(1) Il est intitulé : *Tour to the sepulchres of Etruria in* 1839, et a paru à Londres en 1840.

Digitized by Google

couvercle, qui se compose ordinairement d'une figure artistement sculptée dans un bloc de *nenfro* (pierre du pays), ou façonnée en terre cuite. Ces figures, ordinairement de grandeur naturelle, mais quelquefois colossales, représentent pour la plupart un homme d'un âge avancé, ayant le collier passé autour du cou, l'anneau à un doigt, et dans la main une de ces patères employées pour les libations. Ailleurs c'est une femme aux formes élégantes et vêtue avec richesse. Sur son front sont posées des couronnes de lierre ou de myrte; des pendans ornent ses oreilles; son cou est entouré de chaînes, ses bras chargés de bracelets. Derrière chaque figure, amoncelés en tas irréguliers, ou suspendus à la muraille par des clous de bronze, on voit des vases de toute grandeur et de toute forme: hydries, canthares, patères, peintes avec une élégance, une richesse, une recherche inouïes.

Au milieu de la salle, quelquefois s'élève un sarcophage de plus grande dimension que les autres. C'est là qu'est le chef de la famille. Supposons-nous dans le caveau des Velthuri; c'est là qu'est le vieux général, jadis porteur de ce nom illustre; non pas une vaine image, mais ce qui reste de ses ossemens et de son armure; sa cuirasse, son casque, ses cuissards, ses deux javelots; autour de lui, tout un magasin de bric-à-brac antique, des morceaux d'émail et de pâtes transparentes imitant les pierres précieuses, topaze, améthyste, etc.; des boules de parfum; des ustensiles de bronze de toute sorte, fibules, boucles, strygiles, phalères, bulles, agrafes; — à ne les pas compter, à n'en jamais deviner l'emploi. Enfin, ce qui semble attester chez le défunt d'assez pernicieuses habitudes, une paire de dés... *pipés*. Des deux côtés de ce grand sarcophage on sculptait des bas-reliefs. Ceux qui décorent le tombeau de Velthuri ont une signification sinistre; ils représentent un sacrifice humain. On sait que la religion des Étrusques admettait, en de solennelles circonstances, ces immolations sanctifiées.

Notre description n'embrasse pas, il s'en faut bien, tous les détails d'un pareil tableau; détails qui varient d'ailleurs

Digitized by Google

suivant les localités. A Clusium, par exemple, on trouve beaucoup de ces statues couchées, dont la tête se dévisse et renferme les cendres du défunt qu'elles représentent. Quelquefois on remarque d'étranges anomalies dans les objets accumulés autour du même personnage. C'est ainsi que, dans la tombe dite « du général Galassi, » à côté des plus magnifiques armes est jeté un encrier de terre cuite, ayant ce qu'on pourrait appeler un abécédaire étrusque, un arrangement systématique de lettres et de syllabes, peint sur ses côtés extérieurs. Le docteur Lipsius les a déchiffrées; mais il importe peu quel était ce mort. Roi, prêtre, historien peut-être, et tout à la fois, avait-il fondé quelque académie, quelque *société pour la diffusion des arts utiles?* Voilà ce qu'il faudrait éclaircir.

Il arrive, mais rarement, que l'investigateur savant, en se frayant une route dans ce funèbre royaume, se trouve face à face avec quelque forme humaine fidèlement protégée contre l'atteinte du temps. Le gonfalonier Avolta, de Corneto, a vu ainsi le corps même d'un chef étrusque; mais ce corps semblait fondre sous le regard. Quelques minutes après que l'air extérieur l'eut frappé, il n'était plus qu'une poignée de cendre impalpable, sur laquelle pesaient une couronne d'or et quelques fragmens d'armure.

Remarquons en passant que rien de semblable ne se produit dans les sépultures romaines. Des anciennes ou des nouvelles, aucune ne renferme ni les vases peints de la Sicile ou de la Grèce, ni le costume, ni le char de guerre, ni les parfums, ni les armes, sauf la lance : pourtant toutes ces choses allaient devant le cadavre jusque au bûcher; mais une fois là, ou bien on les brûlait, ou bien on les rapportait aux héritiers. Dans le sépulcre on n'enfermait que les cendres du défunt ou ses ossemens, parfois un assortiment de monnaies, des lacrymatoires en verre ou en faïence, et quelques vases également en verre ou en émail. Ces derniers étaient on ne peut plus rares. En revanche, dans les tombes étrusques on ne trouve presque jamais de métal monnayé. Ce ne sont point là les seules dif-

Digitized by Google

férences à noter. Dans les anciens sépulcres romains, jamais de peintures à fresque; plus tard, à la vérité, ce genre d'ornemens s'y introduit; mais, même alors, au lieu des signes mystérieux, des groupes emblématiques qui caractérisent l'art étrusque, on n'y voit que figurines isolées, arabesques, dessins de fantaisie. Cette saillie du mur, pratiquée pour recevoir les bières, ne se trouve pas même dans la tombe de Scipion, la plus ancienne qu'on ait encore découverte. Elle existe dans tous les hypogées étrusques, même les plus grossièrement construits. En somme, les contrastes sont frappans, et l'archaïsant le plus novice se trompera difficilement en attribuant telle ou telle sépulture à l'une ou à l'autre des deux nations : d'où il faut bien conclure qu'il existait un abîme entre les Étrusques, ce peuple énigme, et la race latine, si long-temps maîtresse du monde, bien que les Romains eussent ouvertement emprunté au peuple étrusque leurs lois et leur religion, leurs cérémonies et leurs fêtes, leurs arts et leur attirail guerrier.

La principale richesse des tombeaux étrusques consiste, comme nous l'avons dit, dans le nombre énorme des vases qu'on y trouve enfouis. Avant les fouilles modernes, qui ne remontent pas à plus de douze ans (1), les dépôts les plus connus de cette sorte de vases étaient les villes de la grande Grèce : Pæstum, Nola, etc., etc. La Campanie, quoique colonie étrusque, n'en fournissait guère; mais, dès le moment où l'attention publique fut éveillée sur les richesses que ca-

(1) C'est un fermier du prince de Canino qui, en labourant une pièce de terre, ouvrit par hasard un sépulcre et donna le signal des fouilles acharnées qui ont eu lieu récemment. Le fruit des découvertes qu'elles ont amenées s'est étendu à presque tous les musées de l'Europe. Londres, Berlin, Munich, en ont recueilli la plus belle part. Une foule de particuliers se sont mis à rivaliser avec les princes, à qui formerait des collections de vases peints. Nous avons vu presque tous les états de l'Europe se disputer une de ces collections, celle de M. Durand, dont il n'est guère resté que le souvenir à Paris, qui s'enorgueillissait de la posséder et qui se flattait de la conserver tout entière.

Digitized by Google

chait le sol de l'Étrurie centrale, on se mit de toutes parts à fouiller ses nécropoles. Le produit de ces recherches a dépassé tous les calculs : on en jugera par cette circonstance, que Tarquinium seule a fourni plus de cinq mille vases depuis sa découverte, si l'on veut bien songer en même temps que toute la surface de l'Étrurie, comprise entre le Tibre et la mer, a déjà été littéralement retournée par les *scavatori*.

Passons à l'origine de ces vases si recherchés. Leur extrême antiquité n'est pas contestable. Pline, ce grand annaliste de l'art antique, les mentionne au nombre des curiosités, et non comme objets de manufactures contemporaines. De plus, et ce fait est vraiment remarquable, on n'en trouve aucun ni à Pompeï, ni dans Herculanum ; bien qu'il y eût en abondance dans ces deux villes des vases en terre cuite, mais non peints. Ainsi, dès les premiers temps de l'empire, la mode des vases étrusques avait cessé d'exister. On trouverait au besoin la confirmation de ce fait dans le récit de Strabon, qui raconte l'importation des vases grecs trouvés par les colons romains du siècle d'Auguste dans les tombeaux de Corinthe, et que l'on appela pour cette raison nécro-corinthiens. C'est à titre d'objets curieux qu'ils furent recherchés. A quoi Suétone ajoute que plusieurs des vases ainsi nommés « provenaient des tombeaux de Capoue. » On reconnaît bien là l'identité des vases grecs avec ceux de l'Étrurie. Quant à la cause de cette identité, nous laissons à de plus savans le soin de l'éclaircir. Lanzi et sir W. Gell d'un côté, Micali, Campanari et Mrs Gray de l'autre, ont débattu sur ce point les plus savantes théories. Bornons-nous, sans les discuter, à classer d'après notre auteur les vases qui en ont été le sujet.

Les plus anciens sont ceux que l'on appelle *de style égyptien*. L'exécution aussi bien que le choix des peintures les distinguent aisément de tous les autres. Ils représentent des rangées de sphinx, de chimères, de griffons, de harpies, de coqs, etc., etc., dessinés en *rouge* et *noir* sur un fond *jaune-pâle*. Les antiquaires ne sont pas d'accord sur le point de savoir s'ils ont été importés d'Égypte, ou simplement copiés

Digitized by Google

d'après des modèles égyptiens; mais cette dernière opinion paraît prévaloir.

Viennent ensuite les vases *noirs*, ornés en bas-reliefs représentant d'ordinaire des animaux. Ils remontent aussi à une haute antiquité. On les dit fabriqués à Volterra.

Ceux qui ont des figures *noires* sur un fond *rouge* se classent immédiatement après parmi les plus anciens, tandis qu'on regarde comme les plus modernes ceux qui ont des figures *rouges* sur un fond *noir;* ces dernières se séparent en effet assez clairement des habitudes un peu roides de la peinture étrusque, affectant au contraire les formes élégantes et adoucies de l'art grec.

Mais les plus beaux, ceux du temps où l'Étrurie était à l'apogée de sa richesse et de sa grandeur, sont généralement *noirs*, avec un *champ rouge* sur lequel se dessinent des figures *noires* dans les draperies desquelles on a introduit les trois couleurs, *brune*, *blanche* et *pourpre*. Le *blanc* y est invariablement réservé aux portions non voilées des figures de femmes.

Quelques-uns de ces vases, comme nous venons de le dire, sont *rouges*, avec des figures entièrement *noires*. Leurs formes et leurs proportions conservent cette roideur étrusque à laquelle nous avons fait allusion. C'est pour ceux-là — quelques-uns sont remarquables par la beauté de la matière et le fini du travail — que les antiquaires réservent une épithète dont le sens mystérieux déroute singulièrement les ignorans : c'est de ces vases que l'on dit : « *Ils sont parfaitement archaïques.* » Autant vaudrait, ce nous semble, se servir du mot *primitifs*.

Parmi beaucoup d'autres subdivisions arbitraires, on peut donc s'en tenir à trois principales : 1° les Égyptiens avec leurs harpies et leurs sphinx, où il n'est tenu compte ni de la vérité naturelle, ni de la mythologie grecque, ni des traditions héroïques. En second lieu, les Figures Noires, roides, un peu grossières, d'un aspect singulier : main-d'œuvre admirable; dessins maladroits et sans grâce. Ce sont en général des processions guerrières, des groupes de divinités, des allégo-

Digitized by Google

sies mystiques. Troisièmement enfin, les Figures Rouges, ordinairement charmantes d'exécution, étudiées savamment d'après nature, représentant des scènes mythologiques ou des tableaux de la vie privée.

Des esprits scrupuleux et qui objectent à cette classification par couleurs, que les modes locales, plutôt que l'époque, en ont pu déterminer l'emploi, ne manquent pas d'arguments plausibles. Ainsi les vases rouges à bas-reliefs sont plus communément trouvés du côté d'Arezzo; les figures noires, en revanche, aux environs de Civita-Vecchia, etc. Ils aiment donc mieux séparer l'art étrusque en deux époques, absolument comme celles qu'on a distinguées dans l'histoire de la peinture moderne. Durant la première, l'exécution est pénible, minutieuse, belle par ses détails, mais n'offrant que des résultats imparfaits, sous le double rapport de la grâce et de la variété. Durant la seconde, au contraire, les lignes acquièrent une élégance, une pureté vraiment classiques; l'exécution devient facile et adroite; elle a du *chique*, pour parler le jargon des ateliers. Ce second style est évidemment grec, en supposant que les procédés matériels soient restés étrusques. On ne s'en aperçoit pas seulement aux améliorations que nous venons de signaler, mais aussi à l'introduction des sujets grecs. La Prise de Troie, le Jugement de Pâris, les Travaux d'Hercule, tels sont les tableaux favoris que l'artiste reproduit sur les vases de la plus récente époque; époque, il est bon de ne pas l'oublier, qui précède de plusieurs siècles l'avènement de la littérature grecque à Rome.

Cette fusion si reculée s'explique malaisément. Le commerce des Étrusques, il est vrai, les conduisait fort au loin; mais qui se chargerait de prouver, d'après les anciens monumens de l'histoire grecque, l'existence de rapports fréquens entre eux et les Hellènes? cherchez-en trace dans Hérodote. L'alphabet de la Grèce et de l'Étrurie primitives offre peu de différences; mais les deux langues n'ont aucun rapport. D'où vient ceci? Sont-ce les Étrusques qui ont emprunté les caractères grecs? ou bien les deux nations ont-elle puisé

Digitized by Google

à une source commune, chez les Phéniciens, par exemple? On ne sait qu'en penser. Aucune lumière ne jaillit d'ailleurs du nom des héros et des dieux écrits dans toute peinture au-dessus de leurs têtes. Tantôt ces noms sont grecs, tantôt étrusques. Pallas n'est plus Pallas en Toscane, elle s'appelle Minerve (*Menrfa*); mais Tina, Jupiter (Ζεύς) et Erkle (Hercule) ont conservé leurs appellations helléniques. Partout doute, incertitude, obscurité!

Voyons si la tradition nous guidera dans ce labyrinthe. L'établissement en Étrurie du Corinthien Demaratus avec ses camarades *Eucheir* et *Eugrammos* (Bon Ouvrier, Bon Dessinateur) est un mythe connu. N'indiquerait-il pas l'établissement d'une école d'artistes grecs dans ce pays, peu de temps après la fondation de Rome? Ainsi s'expliquerait le changement de manière signalé plus haut. D'un autre côté, nous avons vu que des vases étrusques, en petit nombre et de mérite secondaire, se sont retrouvés dans les tombes de Corinthe. Qu'en conclure, si ce n'est peut-être qu'il y eut échange simultané entre les deux peuples? L'un (le peuple étrusque) emprunta quelques procédés applicables au travail de ses vases; l'autre (le peuple grec) s'appropriait l'art lui-même de la peinture sur terre.

Au reste, il ne faut pas comparer la transformation de l'art étrusque, telle que nous venons de l'indiquer, avec celle que subit au seizième siècle la peinture en Europe, sans avoir soin de faire observer combien cette comparaison est désavantageuse au style primitif des Étrusques. En dépit de toutes les imperfections qu'on a pu justement y signaler (1), tailles ridiculement effilées, hanches énormes, extrémités démesurément longues, etc., on retrouvera toujours dans les dessins

(1) « Le figure, » dit Micali, parlant des vases de la première époque, « collocate di profilo, han quella durezza e secchezza di forma che porge la natura non ancora ben diretta dall' arte; i volti sono esaggerati; i capelli ora increspati, ora lunghi e profilati alle spalle; le vesti non hanno pieghe, e mancano eziandio nei vestimenti femminili; non v'ha gruppo alcuno, ne varietà di membrane. »

Digitized by Google

de l'Étrurie primitive une indéfinissable liberté d'attitudes, et une fermeté de dessin que l'œil demanderait en vain aux enluminures du moyen âge, voire à l'école des Hemling et des Van Eick. En comparant les œuvres des époques parallèles de l'histoire ancienne et nouvelle, les marbres d'Égine et les gothiques cathédrales, les derniers vases étrusques, les fresques de Pompeï, avec les vulgaires tentatives du goût moderne, on est amené, malgré qu'on en ait, à convenir que le monde plus jeune était aussi plus près des sources du vrai beau.

Après les vases, ce qu'il y a de plus curieux dans les tombeaux étrusques, ce sont les *taxze* faites de la même terre. Elles sont même, à raison de leur rareté, plus estimées des connaisseurs. Rondes, larges, basses, généralement montées sur trois pieds très-courts, et munies d'une double anse, elles servaient aux cérémonies religieuses et aux usages domestiques : celle dont Mrs Gray a donné le dessin, et qui appartient à sa collection, doit être une des plus belles. Elle représente un banquet de six personnes, vêtues de robes longues et couchées, selon l'usage, autour de la table. L'une d'elles joue de la flûte, les autres causent sérieusement. Les questions politiques semblent être sur le tapis : et qui sait? il s'agit, peut-être, d'une bande de mauvais sujets, condamnés en fuite, bergers proscrits, esclaves évadés, qui ont tout récemment formé un camp sur les Sept Collines, au bord du Tibre latin, et dont on commence à redouter les déprédations. Ce qui fait du reste le mérite particulier de cette peinture, c'est le nombre des gobelets de toute forme qui couvrent la table du festin.

Passons aux peintures qui décorent, comme nous l'avons dit, la plupart des salles tumulaires. De tous ces vestiges du passé ce sont les plus complets, mais aussi les moins durables. Elles disparaissent rapidement, dans les sépulcres excavés, sous l'action de l'air humide qui désormais y pénètre sans obstacle. L'art moderne est aussi impuissant à les préserver qu'il le serait à les reproduire. Les antiquaires qui ont assisté à l'ouverture des plus belles tombes s'effrayent en constatant les altérations de couleur et même de dessin que

Digitized by Google

leurs fresques ont subies en peu d'années. A vrai dire, le goût des études archéologiques est trop passionnément cultivé à Rome et à Florence pour que nous doutions de la reproduction très-soignée de ces peintures. Mais on ne conservera ainsi que leur valeur historique : leur beauté originale, inimitable, est condamnée à périr.

Les plus belles sont à Tarquinium et appartiennent à la seconde époque de l'art étrusque; la diversité des sujets est inimaginable. La symbolique égyptienne, et celle que l'Étrurie peut revendiquer comme lui appartenant en propre, s'y mêlent à des arabesques et ornemens de fantaisie, — Gorgones, Sphinx, Chimères, Hippocampes, — et autres monstres qui se trouvent là, non pas toujours comme symboles, mais simplement à titre de figurations étranges, ainsi qu'un antiquaire instruit le faisait remarquer à Mrs Gray. On y trouve aussi les fêtes, les jeux, les danses, les processions religieuses; diverses scènes de la vie héroïque ou même de la vie privée, dont l'origine est souvent inconnue, mais dont l'interprétation n'a rien d'équivoque, tant le dessin les a scrupuleusement rendues : citons à ce sujet la belle description que Mrs Gray nous donne de la *Camera di triclinio e del ballo* (salle de festin et de danse) retrouvée dans la nécropole de Tarquinium.

« La voûte, peinte de diverses couleurs, est partagée au milieu par un arceau en relief dans lequel s'entrelacent gracieusement les branches d'un treillis de lierre. A côté de la porte deux hommes sont représentés à demi couchés et les coudes mollement appuyés sur de larges coussins; sur le mur opposé, deux panthères, gardiennes habituelles des sépultures, et deux cavaliers, jeunes, bien en selle, la lance au poing. Sur le mur du fond, trois lits, chacun de deux convives, homme et femme : devant deux de ces lits, deux tables couvertes de vases; devant le troisième, une sorte de cuve où l'on remplit les coupes que l'on porte ensuite aux buveurs. De côté, une espèce de buffet chargé de vaisselle, de *taxze* peintes et d'autres poteries variées. Les draperies mi-partie

Digitized by Google

qui recouvrent les tables et les lits sont d'une richesse et d'une exécution remarquables, aussi bien que les costumes recherchés des convives, et leurs couronnes tressées de lierre et d'olivier. Un esclave couvert d'habits élégans joue de la flûte, tandis qu'un enfant complètement nu fait circuler le vin et le sel. Les convives sont tournés l'un vers l'autre et beaucoup moins occupés des plats que d'eux-mêmes. Le repas est cependant commencé, car une des femmes porte un œuf à sa bouche, et son voisin vide à sa santé une coupe de vin. Les huiles odorantes et les parfums que le feu dégage ne manquent point aux recherches de ce repas, dont le bruit et l'odeur ont attiré divers animaux : un chat boiteux, une perdrix et un coq, qui vont sous les tables, à la recherche de quelques succulens débris. On voit suspendues au-dessus des lits les couronnes et guirlandes de fleurs qui, vers la fin de la fête, doivent orner la tête, les bras et le cou de nos voluptueux. La dernière amphore vidée en l'honneur du défunt (car ceci est un banquet funéraire), la danse commence. Huit personnes y prennent part. L'orchestre se compose de deux musiciens : une lyre et une flûte double, qui, du reste, dansent aussi. L'une des *ballerinas* a les mains placées comme si elles agitaient des castagnettes ; une seconde tient une guirlande de lierre qui entoure le front de presque tous les autres figurans. Ils ont tous des brodequins très-ornés, et accompagnent leur danse d'un mouvement de la tête et des bras qui fait penser à la tarentelle. — M. Avella, cependant, déclare qu'il reconnaît dans ce ballet antique l'original d'une danse que les paysans de son pays exécutaient encore il y a quelques années, et qu'il a vue dans son enfance, mais qui depuis lors est tombée en oubli, grâce à l'invasion des contre-danses et des modes françaises. — Le costume des danseuses paraît d'une étoffe très-délicate, semée d'étoiles d'or et brodée de garnitures mi-partie. Ils sont, du reste, chargés de bijoux, colliers, bracelets, pendants d'oreilles, etc. : une rangée de myrtes et d'oliviers réunis par des guirlandes, et sur lesquels sont perchés différens oiseaux, tandis qu'à leurs

Digitized by Google

pèdes se jouent des loups, des cerfs, des lièvres, etc., etc., sépare les jeunes gens des danseuses (1).»

On ne peut s'empêcher de se rappeler, en lisant ces détails, la description des peintures sépulcrales d'Égypte par M. Wilkinson. Remarquons cependant que les productions de l'art étrusque ont un caractère plus vif et semblent le résultat d'un travail plus aisé; elles attestent aussi chez le peuple dont nous nous occupons une recherche de parure qui contraste fortement soit avec la simplicité naturelle des Grecs, soit avec les prohibitions des lois somptuaires en vigueur chez les Romains. Ce contraste se retrouve dans les détails. Ainsi la chaussure est toujours traitée avec un grand soin dans les peintures étrusques, tandis qu'elle est ou négligée ou même omise tout-à-fait dans les bas-reliefs de la Grèce. Au surplus, le goût des joailleries était poussé si loin chez les anciens Italiens, que la princesse de Canino a pu paraître, il y a quelques années, au bal de l'ambassadeur d'Angleterre avec une parure composée de bijoux retrouvés dans les tombeaux étrusques, et qui laissait bien loin tous les *chefs-d'œuvre* de Paris et de Vienne.

Mais laissons là ces considérations frivoles; il est de ces peintures et en grand nombre qui présentent un intérêt bien autrement important : nous voulons parler de celles qui ont trait aux anciennes croyances étrusques touchant l'existence d'un monde immatériel habité par les âmes des morts. On sait peu de leur religion, et il est difficile d'en apprendre davantage; à grand' peine peut-on affirmer qu'elle se retrouve en partie dans le culte en quelque sorte officiel des Romains. Les douze dieux étrusques sont d'ailleurs admis presque en pair, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans les mythologies grecque et égyptienne, avec des temples, des rites, des sacrifices analogues, sinon semblables. Du reste, ici, de même que partout ailleurs, l'histoire primitive se trouve mêlée avec la religion, et il devient très-difficile de distinguer ce qui appar-

(1) BD. 477-479.

Digitized by Google

tient à l'une et à l'autre. Une société saturnienne, semblable par son culte au *Kronos* de la Grèce, avec lequel on confondit le Saturne italien, semble avoir régné primitivement. Puis viennent les traditions sur Janus, Vertumne, Faunus, Picus, et d'autres chefs de race, devenus, après leur mort, des divinités honorées d'un culte public. Suivant certains passages de l'antiquité, recueillis principalement dans Suidas, il y aurait eu chez les Étrusques un système religieux très-compliqué, et une hiérarchie divine ayant Jupiter en tête, un conseil de dieux, etc. Mais, nous le répétons, le mélange des idées romaines avec les croyances de la Grèce a jeté beaucoup d'obscurité sur ce sujet. Les points par lesquels se distingue principalement l'ancienne religion des Italiens sont l'adoration des pénates, des dieux des *gentes* ou tribus, du *Génie* de la famille, dont le culte est si profondément empreint dans les institutions mêmes. Les dieux tout-à-fait propres à l'Italie étaient agrestes et barbares; c'étaient le dieu Terme, les dieux des forêts et des eaux. On a vainement essayé de déterminer d'une manière complète le caractère de ces divinités (1).

Quant au sens mythique de toutes ces formules extérieures du culte, on l'ignore à plus forte raison. S'il existait, ce secret est mort avec les prêtres et les augures héréditaires, dont il assura d'abord l'influence, mais qui la perdirent en le conservant avec une persévérance trop obstinée. Dans les derniers temps, en effet, la religion des Étrusques se dépopularisa, et la multitude quitta les anciens temples pour assister dans les bois aux fêtes où la conviaient maints prédicateurs hérétiques, flatteurs habiles de son penchant aux voluptés sensuelles.

Toutefois, ce qui caractérisait le mieux la foi étrusque, c'était la persuasion fortement enracinée qu'il existait au sein du monde réel, et en communication avec lui, tout un monde

(1) Note du rédacteur. Consulter à ce sujet l'Essai de M. Boulland, tome II, où se trouve la traduction de Suidas; divers écrits de M. Raoul Rochette; *les Étrusques* d'O. Muller, l'*Histoire Romaine* de M. Michelet.

Digitized by Google

d'esprits invisibles qui se révélaient aux sens, soit par les éclairs et les ouragans, soit par le vol et le chant des oiseaux, soit enfin par ces mille secrets indices dont la Rome impériale et sceptique gardait encore, bien des siècles ensuite, la singulière vénération, et qui se perpétuèrent même dans les notions superstitieuses du christianisme primitif. Cette croyance, qui rehaussait l'individu et la famille, touchait au fétichisme des sauvages, pris dans ce qu'il pouvait avoir de compatible avec les idées d'une race méditative et sensée. D'après eux, chaque âme humaine avait dans le monde esprit ses pareilles, appelées à la protéger, à vivre avec elle, à diriger ses plus secrètes inspirations. Partout ils voyaient des Génies.

Mais, au vrai, qu'était le Génie étrusque? On ne le saurait pas si l'on se bornait à recueillir une à une quelques rares indications conservées dans les monumens littéraires de l'époque classique; rien de plus vague que les renseignemens fournis par les grands écrivains de Rome. On nous le montre comme l'inséparable compagnon de l'homme dès le berceau de ce dernier, mais sans dire expressément si la vie de l'un et de l'autre est bornée aux mêmes limites. Il partageait, nous disent les uns, les joies et les douleurs de ce terrestre compagnon; aimait la chaleur de son foyer, la gaieté de ses repas; triomphait en le voyant s'élever, pleurait sur ses erreurs et sa ruine; si le chemin s'ouvrait douteux devant son protégé, il s'offrait comme un guide charitable et doux. D'autres, en revanche, lui attribuent une autorité directe, un contrôle despotique sur les actions humaines; alors il change d'aspect suivant qu'il approuve ou blâme la conduite de son protégé. Il en est qui vont plus loin et attachent deux Génies à chaque mortel, le bon et le mauvais, le blanc et le noir; et non seulement tout homme a ses Génies, mais les cités, les maisons, les sources, les montagnes, les dieux mêmes ont les leurs. Cet agent mystérieux peut être de l'un ou de l'autre sexe (comme en Égypte), ou les réunir tous deux; tantôt bel enfant, tantôt jeune homme ailé, vieillard coiffé d'un casque, hideux squelette.

Digitized by Google

Tel est le Génie suivant les idées du poète ou du peintre romain. Celui des Étrusques est tout autrement matériel et tout autrement intelligible. Les fresques de Tarquinium sont d'accord sur ce point avec les autorités invoquées par Mrs Gray; le bon et le mauvais Génie correspondent directement à l'Ange et au Démon catholiques, tels que le moyen-âge les avait conçus, et si exactement, que ces tableaux païens *illustreraient* au besoin plus d'une légende monastique. Généralement le Génie étrusque est ailé; la plus grande singularité de son costume est un chapeau pointu, regardé par les antiquaires comme un attribut à lui réservé. Cependant il est quelquefois coiffé d'une guirlande de serpens, emblème de son immortalité. On le distingue à sa stature et à la vivacité du trait qui le représente, beaucoup plus fortement accusé que celui dont on se sert pour indiquer l'effigie de l'âme confiée à sa garde. Celle-ci (et l'on marque ainsi qu'elle est séparée du corps) se voit à peine, faiblement dessinée sur un fond blanc; *spectrum*, comme a dit Lucrèce; εἴδωλον, comme avait dit Homère avant lui. Quelquefois le mauvais génie revêt les horribles formes d'une furie; quelquefois aussi sa couleur noire le distingue seule, et, du reste, il garde la beauté séraphique, pareil au Satan de Milton. Mrs Gray a recueilli, dans une esquisse fort bien faite, ce qui restait d'une peinture grecque détruite, représentant une espèce de *Danse des morts*, l'une des plus remarquables parmi celles qu'ont fait découvrir les fouilles de Tarquinium. On y peut voir une troupe de mauvais génies, assis ou debout, à la porte des régions infernales. Ils ont tous le marteau sur l'épaule, rappelant en ceci la tradition mahométane relative aux anges du jugement, Monkir et Nadir, qui écrasent l'âme coupable avec des massues de fer rougi au feu. Dans ce dessin remarquable, on aperçoit aussi une lutte engagée entre un bon et un mauvais génie, qui se disputent la possession d'un mortel. L'un retire en arrière, l'autre pousse en avant, vers les sombres abîmes, l'espèce de bière roulante sur laquelle le défunt est assis. Ceci rappelle le Chérubin Noir du Dante voulant enlever les pé-

Digitized by Google

chœurs aux messagers célestes. Du reste, on est ramené plus d'une fois au grand poète italien du moyen âge en contemplant les monuments funèbres de la peinture étrusque. Voyez plutôt cette autre esquisse de Mrs Gray. Un bon génie, vêtu d'une robe tachetée, couronné de serpens et en ayant d'autres à la main, guide une procession d'âmes défuntes. Son chapeau conique (*pilleus*) est surmonté d'une torche enflammée. Presque toutes les âmes qui l'accompagnent semblent protégées par lui; deux seulement (un jeune homme et une jeune fille de la plus rare beauté) sont escortées chacune par un démon hideux à face de nègre, coiffé de serpens tressés, qui la couvre d'un regard féroce et agite au-dessus d'elle ses griffes crochues. A n'en juger même que par l'esquisse anglaise, une expression de terrible angoisse et d'âpres remords se retrouve sur ces deux têtes charmantes, qui réveillent, aussitôt qu'on les a vues, le souvenir de Paole et Francesca; on se croit rentré, sur les pas de Dante, au sein de ce Malebolge où il a jeté, dans des torrens de poix bouillante, les étranges figures de Libicocco et de Barbarriccia; autour de nous se dressent les infernales furies ceintes d'hydres verdâtres, et couronnées de cérastes qui s'entortillent autour de leurs tempes flétries; et l'on voit planer au-dessus de ces horribles tableaux, dans une atmosphère mélancolique et livide, les visiteurs gracieux qui traversent les cercles du Purgatoire, emportés sur des ailes célestes:

> Verdi, come fogliette prime nate:
> ..... Nella faccia, quale
> Par, tremolando, matutina stella.

L'analogie est frappante, avons-nous dit; elle s'étend à l'ensemble des conceptions, ainsi qu'on l'avait remarqué avant nous. « La pensée de la mort, dit quelque part Micali, était dominante chez les anciens Étrusques; on la retrouve tout aussi impressive chez les Toscans du moyen âge, et chez ceux-ci comme chez leurs ancêtres elle donne à l'art un cachet tout particulier; plus de profondeur et moins de

Digitized by Google

recherche élégante qu'il n'en avait chez les Grecs ; quelque chose de plus défini, de plus absolu dans ses divers attributs ; un mélange inconnu de sublime et de grotesque. La filiation historique entre l'art étrusque et l'art toscan est d'ailleurs très-clairement indiquée. Dante, par exemple, conçut la première idée de son poème, un soir de fête publique, en voyant représenter, sur des barques le long du fleuve Arno, une sorte de tragédie à propos du jugement dernier. Peut-on douter que ce mystère n'eût été organisé par les gens du peuple conformément à des traditions dont quelques-unes remontaient à l'époque où s'étaient exécutées les peintures dont nous nous occupons, et qui étaient alors enfouies sous le sol ? Peut-on douter qu'un reflet de la civilisation ancienne ne se soit perpétué jusqu'à l'audacieux Michel-Ange, dont il a matérialisé les travaux ; jusqu'à Luca Signorelli, qui lui a dû ses effrayantes visions (1) ?

Ce que nous disons de l'art s'appliquerait aux croyances superstitieuses, dont on attribue souvent l'origine soit aux invasions gothiques, soit au commerce de l'Europe avec les nations orientales, tandis que ce sont tout simplément des idées étrusques introduites à Rome, où elles légitimèrent longtemps les pratiques de la magie, et qui se glissèrent insensiblement dans le culte chrétien lorsque celui-ci eut absorbé les classes ignorantes et crédules. La sorcellerie fut toujours en honneur dans l'Italie centrale. Les mêmes déserts des Apennins où s'était caché l'augure proscrit de l'Étrurie asservie et dépeuplée donnèrent naissance à ces magiciens que le sénat appela depuis dans la Rome des empereurs toutes les fois qu'une comète, une inondation, une pluie de pierres, un veau à huit pieds, effarouchait le Peuple Roi. Ces mêmes déserts, au douzième siècle, cachaient encore le nécromancien redouté.

(1) Luca Signorelli est l'auteur des fresques bizarres qui décorent la cathédrale d'Orvieto. Raphael et son maître Ghirlandajo les ont étudiées avec enthousiasme.

Digitized by Google

Che ne monti di Luna, dove ronca
Lo Carrarese, che di sotto alberga,
Ebbe tra branchi marmi la spelonca
Per sua dimora : onde a veder le stelle
E'l mar non gli era la veduta tronca.

Les antiquaires retrouvent avec bonheur dans ces tableaux du passé le type de la race toscane tel qu'il existe encore aujourd'hui ; type élégant et noble, quoique plus arrondi et moins régulier que celui de la race grecque, et moins fortement accusé que le type romain. Il est remarquable par la petitesse de la tête dans son diamètre vertical, l'élévation des oreilles, un front bas et large, la courbe aquiline du nez, la rondeur du menton. Rien ne justifie, du reste, les remarques de Muller, l'historien des anciens Étrusques, sur ce type national. Il l'avait jugé presque uniquement sur les bas-reliefs des sarcophages, et avait attribué à la conformation physique des modèles la pesanteur inhérente à ce procédé de reproduction. Les sculptures d'Égine, prises ainsi au pied de la lettre, donneraient des Grecs l'idée la plus contraire à celle qu'on a généralement admise.

En somme, si l'on compare les vieilles républiques étrusque et toscane, en prenant le même pays à deux époques séparées par vingt-trois siècles, mais où il vécut sous une forme à peu près pareille de gouvernement démocratique, l'on constate des ressemblances frappantes dans les mœurs de ses habitans. Même activité industrielle, même richesse commerciale, même mélange de vertus civiques et guerrières, mêmes vices aussi, et mêmes erreurs ; même turbulence inquiète ; mêmes dissensions entre la caste patricienne et la bourgeoisie ; d'où proviennent un affaiblissement graduel, des dispositions apathiques et jalouses dont les plus imminens dangers ne triomphent pas toujours ; la corruption des individus, la décadence, la ruine, l'asservissement de l'État.

Mais les républiques anciennes avaient sur les nouvelles

Digitized by Google

une incontestable supériorité, tenant à l'intime connexion des principes religieux et politiques. On disait que dans l'antique Étrurie hommes et dieux étaient confondus dans une seule communauté, réunis par des rapports quotidiens; la divinité prêtant aux mortels, dans tout embarras, le secours de son omniscience et de ses prévisions surhumaines; tandis qu'à son tour, et à force de volonté, l'homme pouvait réagir sur les décrets célestes (1)?

Aussi la classe qui seule pouvait interpréter les conseils d'en-haut, offrir des sacrifices propitiatoires, retarder l'exécution des arrêts divins, se trouvait-elle investie d'une autorité presque sans bornes. D'où il était arrivé que la famille sacerdotale avait établi ses droits à une existence aristocratique qui se perpétuait de génération en génération. La noblesse romaine fut calquée depuis sur la noblesse étrusque, et les aristocraties postérieures en dérivent indirectement. Les Grecs, il est vrai, avaient aussi leurs *Eupatrides* ou familles reconnues de noble origine; mais dans le pouvoir de ces maisons, dans le respect dont elles étaient l'objet, rien de stable et de clairement défini. Chaque révolution politique effaçait la ligne qui les séparait du reste des citoyens; la démocratie, toujours à l'œuvre, rongeait en peu de temps la base de leurs piédestaux. Nous voyons bien dans l'histoire des républiques helléniques des individus distingués par l'éclat de leur nom et de leurs ancêtres, mais rarement, — jamais, pourrait-on dire, — il n'y est question de familles où les biens, le nom, les honneurs fussent depuis long-temps héréditaires.

Au contraire, tous les débris de l'Étrurie ancienne signalent l'existence d'une aristocratie aussi puissante, aussi durable que celle de l'Europe féodale. Dans l'histoire romaine

(1) Cette remarque est de Muller : l'écrivain allemand fait allusion à cette opinion religieuse des Étrusques : — que les arrêts du destin pouvaient être ajournés de plusieurs années par l'usage constant de certaines pratiques pieuses.

Digitized by Google

plus d'un grand nom nous apparaît orgueilleux d'une origine étrusque : les Cilnii, par exemple, et les Mæcenates d'Arretium, deux familles dont le sang réuni coulait dans les veines du premier ministre d'Auguste ; les Cecinas de Volterra ; les Æbii de Volsinii ; les Salvii de Ferentinum ; et les plus fameux de tous, les Licinii, chassés d'Arretium pour tyrannie quatre cent cinquante-quatre ans avant la fondation de Rome. Le plus farouche partisan de l'égalité humaine ne saurait se défendre d'un sentiment où il entre un certain respect, en lisant ces grands noms sous leur forme primitive : — *Celpe*, *Ceicne*, *Æle*, *Salfa*, *Lecne*, — sur les murs encore debout des plus magnifiques sépulcres étrusques. Quant au partisan des idées nobiliaires, il en étudie avec amour les modifications successives qui lui permettent de remonter le cours des générations et de dresser l'arbre généalogique de la plus ancienne famille d'Étrurie, avec autant d'exactitude que s'il s'agissait d'un Talbot ou d'un Clifford.

Un mot sur ce système de nomenclature. Mrs Gray l'explique ainsi d'après Meller. Il n'y avait pas de nom désignant la caste, la tribu, le *clan*, comme dans l'ancienne Rome, et appartenant en commun à plusieurs familles qui, du reste, n'étaient pas liées par le sang. Néanmoins les inscriptions mortuaires portent, en général, quatre noms : le premier est le prénom du défunt, selon Mrs Gray ; nous aimerions mieux dire son titre. Pour les hommes, le plus ordinaire est *Lars* (où les antiquaires veulent voir le *Lord* teutonique, mais qui a certainement un rapport direct avec le nom de *Lares* donné aux divinités domestiques). L'histoire romaine parle de Lars Porsenna et de Lars Tolumnius. Le féminin de Lars est Larthia, qualification placée d'ordinaire avant le nom de toute femme noble. Mais ces préfixes ne sont pas les seuls. Ainsi on y substitue Arnas, Aule (Aulus), Fele (Velius) pour les hommes ; Thana ou Thanceil (Tanaquil), Felia Sethra, Titia, Phastia, Ane et Rhamta pour les femmes. Vient ensuite, en seconde ligne, le nom de la famille paternelle ; puis le prénom du père avec l'affixe *al* (correspondant peut-

Digitized by Google

être au *son* anglais); enfin, le nom de la famille maternelle suivi de ce même affixe. D'après ces principes, ce nom : LARS TETINA LARISAL SPURINAL, désigne Lars ou Lord Tetina, fils d'un autre Lars Tetina et d'une dame de la maison Spurina. C'est ainsi qu'à Genève et ailleurs le fils ajoute le nom de famille de sa mère au nom paternel, afin de se distinguer plus clairement des autres familles. Le nom des femmes se dispose quelquefois autrement. On écrit d'abord leur propre prénom, puis le nom de la famille paternelle, ensuite celui de la famille maternelle, enfin celui du mari. Ainsi : TANCHFIL PHRELNEI TEBATNA LLECNESA signifie Tanaquil, fille de Phrelne (le père) et de Tebatne, femme de Licinius.

On peut conclure de cet état de choses en quel honneur les femmes étrusques étaient tenues ; en fait, des peintures qui nous restent, aucune ne les montre soumises à la réclusion orientale et grecque, ou victimes, comme chez les Romains, d'une licence capricieuse. Leurs tombes sont tout aussi richement ornées, et décorées des mêmes insignes que celles des prêtres et des chefs de la nation. Mrs Gray constate ce fait à plusieurs reprises, et avec un sentiment d'orgueil que nous ne saurions blâmer.

Si nous nous en rapportons aux conjectures des historiens modernes (et ce ne sont, en effet, que des conjectures), le plus ancien gouvernement des Étrusques était purement aristocratique. Vers la fin seulement, quelques hommes issus des maisons où la puissance résidait depuis des siècles, furent élevés à la dignité royale sous le titre de Lars ou de Lucumon. Tel était Lars Tolumnius, de Clusium, et le vainqueur de Rome, Lars Porsenna. Mais ces royautés étaient éphémères : le patriciat demeurait à la famille dont un des membres avait porté la couronne : la république revenait à ses anciennes formes. Quant à des révoltes populaires, il n'en est question que dans les derniers temps de l'indépendance étrusque, et elles n'eurent d'autre résultat que de livrer cette confédération jadis puissante, alors affaiblie, à l'épée des conquérans romains et gaulois.

Digitized by Google

Niebuhr, fidèle à son système d'hypothèses téméraires, mais séduisantes, donne pour certain que le peuple étrusque se composait de deux nations distinctes : les conquérans, formant la caste patricienne; les indigènes conquis, réduits comme les Ilotes à un état de servage absolu. C'est la formule de Vico, appliquée trop généralement par cet écrivain à tous les peuples primordiaux, et dont Niebuhr étayait certaines théories à lui propres, sur l'invasion de l'Italie par les Rasènes, qui, après avoir passé les Alpes et traversé la Lombardie, seraient venus se heurter sur la côte de l'Étrurie contre une tribu de Toscans arrivée par mer des pays d'orient.

Cette opinion de l'historien allemand a trouvé créance chez beaucoup d'esprits sérieux, bien qu'elle n'ait pas la valeur d'un fait démontré. Mais Micali a repoussé le blâme jeté sur les institutions de ses ancêtres avec une ardeur toute patriotique. Il nie l'existence de deux castes, l'une oppressive, l'autre opprimée, et comme l'un des argumens de Niebuhr était tiré des ouvrages gigantesques accomplis par les anciens Étrusques, il s'attache à établir, il établit en effet, que les constructions publiques n'avaient nullement dans l'Étrurie ancienne ce caractère monumental qui distingue les pyramides. Comme accumulation prodigue d'efforts humains, les cités de l'Étrurie n'avaient rien d'extraordinaire; ses temples étaient plutôt remarquables par la singularité de leur construction, que par leur magnificence ou leur étendue. L'architecture domestique et surtout l'architecture sépulcrale prenaient rang chez les Étrusques bien avant les travaux publics, contrairement aux habitudes qu'Horace attribue aux Romains des premiers siècles :

> Privatus illis census erat brevis
> Commune magnum.

Nous venons de le voir, leurs habitudes privées respiraient l'amour du confortable, du luxe, de l'ostentation. Leurs demeures étaient remplies d'objets d'art; leurs personnes parées avec un soin, une affectation toute féminine; et cela, dans

Digitized by Google

un temps où l'austérité romaine proscrivait toutes ces mollesses. N'est-ce pas là ce qu'on remarque d'ordinaire chez une nation enrichie par le commerce, où la classe moyenne existe et prospère, bien plutôt que chez un peuple composé seulement de maîtres tyranniques et d'esclaves sous le joug? Le terrain commun des sépultures, auquel nous avons plus haut fait allusion, ne milite-t-il pas également contre cette hypothèse de deux races distinctes? Rien ne la révèle d'ailleurs dans les peintures funéraires. Au contraire, cette grande *Danse des morts* dont nous parlions est composée de personnages appartenant à tous les rangs, et confondus néanmoins dans le pêle-mêle le plus complet sur la route fatale. Le Lucumon sur son char, le paysan derrière ses bœufs, l'ouvrier portant les instrumens qui distinguent sa profession, la parcourent d'un pas égal, chacun suivant l'impulsion de son bon ou mauvais génie. Tous semblent enfans de la même famille. Enfin, quand l'histoire veut jeter quelques lueurs sur l'état social des Étrusques, c'est-à-dire à l'époque de leur conflit avec Rome, on les trouve divisés, comme presque tous les peuples anciens, en trois classes : les nobles, les libres, les esclaves. On a voulu inférer des guerres civiles de Volsinium l'opinion que nous combattons ici ; mais ces guerres n'étaient autre chose que des révoltes d'esclaves, étouffées dans le sang, comme l'ont été à peu près toutes les guerres *serviles* de l'antiquité : elles ne prouvent donc rien de ce qu'on veut y voir. Au contraire, dans la dernière guerre de l'Étrurie contre Rome, n'avons-nous pas un indice bien significatif? Épuisée d'hommes libres, l'Étrurie arme les esclaves et en forme un corps militaire. L'esclave étrusque était donc bien l'esclave proprement dit, à qui ses maîtres ne confient des armes qu'à la dernière extrémité. Ce n'était pas le *serf* formant la masse de la population, et en tous temps appelé à la corvée guerrière.

Concluons de tous ces faits que la noblesse étrusque n'était pas une caste armée, s'imposant par la force à une population qu'elle avait vaincue, mais qu'elle formait une sorte de *pairie* locale, d'aristocratie bourgeoise, aimée et respectée,

Digitized by Google

en dépit de quelques privilèges injustes et de sa jalousie à les maintenir. Après la destruction de la ligue Tyrrhénienne, dont les détails sanglans dénoncent à l'exécration du philosophe la cruelle politique de Rome, celle-ci se montre fort empressée de s'approprier les illustrations aristocratiques d'un peuple qu'elle était bien contrainte de regarder comme son aîné. Elle avait pris aux Étrusques une bonne partie de sa religion, de ses dieux, de ses aruspices, de ses augures. La fonction royale tout entière, avec ses insignes, son sceptre, son diadème, ses licteurs, était calquée sur la Lucumonie. Selon la tradition, Tarquin, l'un des premiers rois romains, était un noble étrusque, natif de Tarquinie, et descendant de Demarate. Il n'y a donc rien d'étonnant dans les sentimens de respect que les Romains portèrent de tout temps aux familles dont l'origine était plus ancienne que celle de la ville éternelle; — respect dont on retrouve la trace dans les vers du poète courtisan qui, sous Auguste, complimentait encore les grands personnages, gouverneurs de provinces ou ministres, par d'ingénieuses allusions à leurs ancêtres de Veies ou de Clusium.

Mais ce respect n'alla pas jusqu'à les empêcher de détruire pierre à pierre, pour ainsi dire, la confédération contre laquelle il leur avait fallu combattre long-temps avant de s'élancer à la conquête du monde. Leur œuvre sous ce rapport fut complète. Les vestiges de cités qui ont été naguère les plus importantes de l'Europe sont impossibles à retrouver aujourd'hui. Les monumens que par hasard on en découvre sont inexplicables ou muets. La langue elle-même a été détruite : de tout cela il ne reste que des tombeaux et des cadavres humains. La grandeur du peuple étrusque lui a été gardée comme un dépôt fidèle par la mort qui semble faite pour détruire tout ce qui est grand.

L'esprit ne peut se défendre d'une impression mélancolique en songeant à ce résultat suprême, et en le rapprochant de l'irrévérence toujours croissante avec laquelle la civilisation moderne traite les périssables débris de l'homme, ce qui

Digitized by Google

reste de lui quand il a cessé de vivre. Nous savons que ce mépris du corps est une conséquence des idées chrétiennes, surtout des idées catholiques. N'est-elle pas exagérée? N'y avait-il rien de noble et de grand dans ces habitudes des peuples anciens, qui plaçaient en face de la ville vivante une ville morte tout aussi ornée, tout aussi bien entretenue que la première? Est-ce un progrès que l'affaiblissement du respect primitif qu'inspirait la dépouille mortelle où l'âme avait séjourné; sentiment qui semble se fortifier et s'épurer à mesure qu'on remonte vers l'origine du monde?

Il nous semble que non; et nous rougissons presque de notre civilisation si raffinée, en face des cadavres dont le *Scavatore* disperse brutalement les cendres; de ces morts dont il trouble le repos vingt fois séculaire. Si tout ce qui grandit l'homme à ses propres yeux doit élever son âme et le rendre meilleur, le mépris qu'on fait de son être physique a des conséquences diamétralement opposées. La moralité de la sépulture païenne était dont bien supérieure à celle du charnier qui garde quelques jours à peine nos ossemens dédaignés. A force d'effacer le culte de la matière, nous en sommes venus à saper les idées de vénération qui s'y rattachaient; idées d'autant plus précieuses qu'elles se traduisaient au dehors par une formule plus compréhensible et plus claire.

L'éclat et la durée d'une tombe avaient jadis leurs enseignemens, et ces enseignemens ne manquaient pas de vérité, puisque les nécropoles ont survécu aux cités, et que tel nom de chef ou de matrone étrusque, transmis à la presse moderne par la forte architecture des sépultures anciennes, est désormais immortel. Que la science fasse encore un pas, et nous connaîtrons les vertus de cette *Larthia*, les exploits de ce puissant guerrier. Mais, de nous, que survivra-t-il dans deux mille ans?

(*Edinburgh Review.*)

—

Digitized by Google

Voyages.

L'ARCHIPEL DES AÇORES (1).

Quoique le nom des Açores nous soit depuis long-temps familier, on peut dire que ce groupe d'îles offre tout l'intérêt de la nouveauté. On les cite quelquefois en passant; mais je ne sache pas qu'aucun voyageur en eût fait jusqu'ici le sujet principal de ses observations. Dernièrement encore, lorsque l'on commença à concevoir de sérieuses inquiétudes sur le sort du pyroscaphe américain *le Président*, plusieurs personnes ordinairement bien informées supposaient qu'il avait échoué sur les rochers de Fayal, une des îles de cet archipel, et l'on espérait qu'il aurait pu réparer ses avaries dans le port de Horta, qui contient maintenant un dépôt de houille pour l'usage des steamers dans l'Atlantique.

L'archipel des Açores se divise en trois groupes : le premier, à l'ouest, se compose de Flores et Corvo ; le second, au centre, comprend Fayal, Pico, Saint-Georges, Graciosa et Terceira ; le troisième, à l'extrémité du sud-est, est formé des deux îles les plus grandes, Saint-Michel et Sainte-Marie. Toutes sont sous la domination du Portugal. Une distance de huit cents milles environ les en sépare. Elles sont de formation volcanique. Leur aspect général est des plus pittoresques.

Les Açores sont exposées à des fléaux redoutables, tels que des coups de vent subits et des déluges de pluie. Cependant le climat, malgré son humidité, est, à tout prendre, d'une grande douceur ; la terre, naturellement très-fertile, fournit

(1) Note du directeur. La *Revue Britannique* (3e série, tome XIII, page 95) a publié un article (*Madère et les Açores*) où l'on trouvait déjà quelques notions curieuses sur cet archipel.

Digitized by Google

en abondance à la population tout ce qu'exigent les besoins de la vie. Les habitans y jouissent d'un bien-être qu'envieraient les enfans plus industrieux et plus actifs des contrées civilisées de l'Europe.

Le nom d'Açores a été donné à cet archipel à cause des faucons qui planent sans cesse au-dessus des rochers, et qui, dans la langue du pays, s'appellent Açores. Colonisées par les Portugais et les Espagnols, les Açores contiennent aussi quelques individus qui ont du sang maure dans les veines. On estime le nombre actuel des habitans à environ deux cent cinquante mille. Ce n'est pas le quinzième de la population que ces îles, bien cultivées, pourraient nourrir. Le régime féodal y règne avec tous ses inconvéniens. Les grands domaines seigneuriaux des *morgados* se transmettent de race en race, et les tenanciers de ces domaines, en butte à la tyrannie, aux extorsions et au caprice des maîtres, sont victimes des abus les plus cruels qui aient jamais signalé ce régime dans les diverses contrées de l'Europe. Ils vivent donc au jour le jour, et, comme on dit, de la main à la bouche, privés des ressources de l'industrie, négligeant l'agriculture, dans laquelle ils sont fort arriérés, et qui ne leur procure aucun avantage direct ou permanent. L'Angleterre reçoit la plus grande partie de leurs exportations, qui se compose principalement d'oranges et de citrons, de vins et d'eaux-de-vie en petite quantité; elle leur envoie, en retour, de la quincaillerie, des étoffes de laine et de coton. Les Açores entretiennent encore quelques relations de commerce avec la mère-patrie : elles exportent de grosses toiles et des vins au Brésil ainsi qu'aux États-Unis. Cette dernière nation a un consul à Ponta-Delgada, dans l'île de Saint-Michel. C'est la ville la plus considérable de l'archipel, bien que le siége du gouvernement soit établi à Anyra, dans l'île de Terceire.

Vers la mi-novembre de 1839, deux frères, MM. Bullar, l'un malade, l'autre son médecin, s'embarquèrent à Cowes (île de Wight) sur un des bâtimens qui vont aux Açores chercher des provisions de fruits. Nous ne dirons rien des

Digitized by Google

inconvéniens inévitables d'une traversée faite sur un pareil navire. Nos deux voyageurs, qui se montrent dans tout le cours de leur ouvrage admirateurs enthousiastes des beautés de la nature, ne demandaient pas mieux que de voir un coup de vent, ou même une tempête de l'Atlantique. Il paraît qu'ils furent servis à souhait. La terre fut signalée le 5 décembre, et dès le lendemain ils débarquèrent à Ponta-Delgada. La violence du ressac leur opposa des difficultés sérieuses, qu'ils surmontèrent, grâce à l'habileté des pilotes portugais.

Ces hommes crient et se démènent d'une façon étourdissante; néanmoins, malgré la confusion apparente de leurs mouvemens, ils manœuvrent très-adroitement leurs bateaux, et ils passent pour d'excellens marins; de plus, ils nagent comme des poissons. Voici l'avis qu'un Italien avait donné aux frères Bullar : « En cas de naufrage, attrapez-vous à un Portugais, et vous ne serez pas noyés. »

« La première question qu'on nous adressa, dit le journal des deux frères, tandis que nous nous acheminions vers la douane de Saint-Michel, fut celle-ci : « M. Thompson est-il arrivé en Angleterre? » Celui qui nous proposait ce problème fort simple et pourtant fort difficile était un petit homme à l'air naïvement sérieux, âgé de quarante ans environ, et qui attendait notre réponse avec la confiante simplicité d'un enfant. Quand nous lui eûmes certifié que nous ne savions absolument rien de ce qu'il nous demandait, il ouvrit de grands yeux, et parut presque choqué d'un aveu si humiliant pour nous, et de notre profonde ignorance des affaires de notre pays. »

MM. Bullar avaient des lettres de recommandation auprès du consul américain. Celui-ci les conduisit, la nuit suivante, à un bal que donnait l'héritière d'un *morgado*, pour célébrer sa majorité. La loi fixe cette majorité à douze ans. C'est à cet âge qu'une jeune fille des Açores est autorisée à prendre possession de son patrimoine et à se marier. Un peu avant sept heures, déjà les salons étaient pleins, et les danses commencées.

« La maison, qui était une des plus considérables de l'en-

Digitized by Google

droit, ressemblait extérieurement aux hôtels du faubourg Saint-Germain. Elle était bâtie sur deux faces d'une cour quadrangulaire. A une extrémité étaient les écuries; à l'autre, une haute muraille et la porte d'entrée. Dans le vestibule, une troupe de domestiques pieds nus, de porte-fallots, de valets en livrée, de femmes, d'enfans, de postillons, étaient assis, riant, plaisantant et prenant leur part des plaisirs de la soirée.

» Deux laquais, armés de flambeaux, attendaient à la porte, et conduisaient chaque invité, à travers une galerie, jusqu'aux salons; les appartemens étaient spacieux et décorés en toile de Perse d'un fort bon goût. Au premier aspect, nous nous serions crus dans un bal français ou anglais, grâce aux danses et à l'ensemble des toilettes. Nous éprouvâmes même un certain désappointement en n'apercevant aucune trace du costume national; point de fandangos ou de boléros, point de danses mauresques ou espagnoles. Quarante couples environ formaient des quadrilles, et les figures accoutumées se terminaient par une espèce de promenade à la manière anglaise. La musique était parfaite. Les instrumens étaient un piano, des violons, des flûtes, des fifres. Les salons étaient ornés de glaces, de lustres, de candélabres, de vases de fleurs. Il y avait nombre de brillans uniformes, d'épaulettes d'or ou d'argent, de jeunes dandys à la longue chevelure, aux moustaches noires ou rousses, et des personnages portant sur la poitrine des étoiles, des crachats et divers ordres étrangers. Enfin des hommes appartenant au barreau, à l'église ou à la noblesse, se mêlaient à la foule des danseurs. Que fallait-il de plus pour que ce bal fût tout ce qu'un bal peut être?

» Les dames avaient leurs cheveux roulés en nattes derrière la tête et revenant former de nombreuses petites boucles autour du front. De loin il nous semblait reconnaître des anglaises; mais l'air, les manières, les traits du visage, différaient complètement. Ce n'étaient point là ces belles grandes filles aux blonds cheveux, à la peau transparente, ces femmes d'une expression de visage angélique, telles que le ciel les pro-

Digitized by Google

digue à l'heureuse Angleterre : et cependant c'étaient pour la plupart des femmes véritablement jolies.

» Quelques-unes auraient excité l'admiration d'un peintre. Leurs cheveux noirs et lustrés, leurs yeux vifs et pleins de feu, dardant de ces regards qui brûlent; leurs dents petites et blanches qu'on voyait briller à travers leurs lèvres entr'ouvertes; leur taille moyenne, mais gracieuse et bien prise, tout en elles était attrayant. Elles sont généralement de complexion à prendre de l'embonpoint. Je n'ai point vu parmi elles ces tailles fines et vaporeuses dont nos Anglaises sont si jalouses, et qu'elles cherchent à se donner au prix des plus cruelles souffrances.

» Les femmes que j'avais sous les yeux étaient aimables, vives, gaies, d'un babil animé. Elles s'embrassaient les unes les autres en s'abordant. Elles se servaient de l'éventail comme les Espagnoles, l'agitant sans cesse, l'ouvrant et le fermant tour à tour, le tournant de mille manières ; et cela avec tant d'aisance, avec une simplicité qui cachait tant d'art, et qui le cachait si bien, que ces évolutions étaient toutes charmantes. Plusieurs des jeunes danseuses savaient l'anglais et le parlaient couramment. Leur prononciation était d'une pureté remarquable.

» Des dames plus âgées, et dans la proportion ordinaire, faisaient tapisserie. Elles portaient des turbans, des oiseaux de paradis, des robes de soie. Quant aux jeunes gens, ils étaient la plupart de bonne mine. Je fus frappé d'un usage qui diffère des nôtres, et qui annonce de la part des maîtres une grande indulgence pour leurs domestiques. Quelques servantes, la tête couverte d'un mouchoir blanc, se tenaient assises sur les marches de l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur, et de là elles jouissaient du coup d'œil qu'offrait le salon et participaient aux plaisirs de la famille. »

Ouvrir un bal à six heures du soir, et permettre que des servantes aux pieds nus partagent les amusemens de leurs maîtres et de leurs maîtresses! c'est un barbarisme qu'un lecteur anglais ne saurait qualifier. Les mœurs sociales sont

Digitized by Google

aux Açores les mêmes à peu près que celles qui régnaient en Angleterre il y a plusieurs siècles. Il faut en dire autant du loisir considérable dont jouissent les diverses classes. Chaque jour de la semaine est aux Açores comme un jour de fête. Les marchands abandonnent leur boutique pour aller dîner et s'amuser avec leurs amis. La concurrence n'a point encore détruit cette indolente oisiveté. Quant à la morale et à la religion, ce pays est ce qu'étaient la plupart des contrées catholiques romaines avant que l'influence de la révolution française y eût opéré une espèce de réforme en forçant les prêtres à s'occuper davantage de leurs devoirs. Les Anglais ont une chapelle à Ponta-Delgada, mais ils ne s'y montrent pas très-régulièrement. Ils ne laissent pas d'être établis en grand nombre dans cette ville. Plusieurs d'entre eux exercent la médecine. Le marché a lieu le dimanche matin, comme dans d'autres pays catholiques. A ce sujet voici quelques réflexions de nos voyageurs.

« On remarque ici aussi peu de religion le saint jour du dimanche qu'on en voit les jours de la semaine dans les pays protestans, ou bien encore le dimanche soir à Hyde-Park et dans les jardins zoologiques. Cependant tous les paysans qui viennent au marché assistent à la messe avant ou après la vente de leurs marchandises.

» Nous entrâmes un jour dans une église catholique : une foule d'hommes y étaient assemblés. On ne lisait sur leurs visages aucune trace de dévotion. Nous ne tardâmes pas à comprendre qu'il s'agissait de désigner des électeurs, lesquels devaient à leur tour nommer des députés aux cortès. Des secrétaires chargés de recueillir les votes étaient assis au milieu de l'église, autour d'une table couverte d'un tapis écarlate. Il y avait dans cette foule des prêtres qui observaient avec une tranquille attention tout ce qui se passait. Les prêtres assistent d'office à ces réunions; ils sont supposés connaître tous les individus de leur paroisse, et ils peuvent par conséquent empêcher les substitutions de personnes; sorte de fraude qui se pratique aisément là où le suffrage est ce qu'on appelle universel.

Digitized by Google

» Dans un coin de l'église, un vieillard s'occupait à brûler les petits bulletins qui avaient servi pour les votes, et dont il formait un monceau sur les dalles; et quand ils étaient consumés, il éteignait les cendres en y jetant quelques gouttes d'eau bénite puisées à un bassin de marbre. »

Les rues de Ponta-Delgada ressemblent aux rues étroites des vieilles cités du continent.

« Le rez-de-chaussée des maisons est occupé par des boutiques, des magasins ou des étables. Ces boutiques sont éclairées par la porte et n'ont pas de fenêtres; elles n'offrent donc pas le coup d'œil si amusant et si varié des nôtres. C'est seulement par la porte entr'ouverte qu'on aperçoit le comptoir et les marchandises qui garnissent l'intérieur. Chaque commerce différent a son enseigne caractéristique suspendue en dehors, sur la rue. Ainsi, par exemple, vous voyez au-dessus d'une porte une douzaine de banderolles de coton imprimé attachées à une pique et flottant comme les rubans qui décorent le chapeau d'un sergent recruteur. Ceci vous annonce un marchand d'étoffes, de toiles, de rubans de soie et de coton.

» Plus loin, vous rencontrez un fagot, une botte d'oignons, quelques gousses d'ail et deux ou trois chandelles de bois; tout cela danse suspendu à un bâton, et vous indique la boutique d'un épicier. Vous reconnaissez un cordonnier à ses rognures de cuir, et un chapelier à son chapeau de bois peint. Un boucher a pour enseigne un cordon de saucissons dont la peau est vide, ou bien encore une peinture grossière représentant un bœuf dont on scie la corne, la scie employée à cet effet étant aussi grande que l'homme qui s'en sert. Au-dessus de la boutique d'une laiterie est figurée une vache rouge aux jambes torses, comme on en voit dans les ruelles de Londres. Une touffe verte de *Faya* (*myrica Faya*), semblable à une branche d'arbousier, annonce un marchand de vin, et grâce à l'addition d'un rameau de buis, vous comprenez qu'on vend encore en ce lieu des liqueurs. Telle était la coutume en Angleterre à l'époque où naquit le proverbe : « Bon vin n'a pas besoin de *buisson*. »

Digitized by Google

» Les fenêtres du premier étage sont généralement garnies d'un petit treillis en bois servant de balcon et pareil à ceux des laiteries anglaises, peint en rouge, en vert ou en blanc. Quelques balcons en fer, très-élégans, décorent les fenêtres des principales maisons. Les toits avancent considérablement sur la rue.

» Les cordonniers travaillent sur le devant de leurs portes ; il en est de même des tailleurs, qui se tiennent assis en plein air, les jambes croisées, avec leur carreau posé sur un réchaud allumé et remplissant la rue de fumée. Ceux que j'ai vus vaquer ainsi à leur besogne n'avaient rien de cette mélancolie qu'on leur attribue. Ils se livraient à une gaieté bruyante. Quelques carrosses antiques, ayant des ressorts perpendiculaires et traînés par deux chevaux petits et ardens, avec des postillons en bottes fortes et des laquais par derrière, passaient à de rares intervalles, et leur grincement aigu rappelait celui des chaises de poste quand elles sont vides. Une de ces voitures contenait deux dames vêtues suivant les modes d'Europe; les autres étaient occupées par une personne seulement. Quelques-unes étaient fermées par un fort tablier en cuir avec deux grands trous vitrés à la hauteur des yeux.

» Les porcs et les ânes sont ici en très-grande abondance, les premiers plus gros et plus gras qu'il n'est possible de se l'imaginer, les seconds d'une beauté et d'une vigueur dont n'approchent pas ceux qu'on voit en Angleterre.

» Il y a dans chaque rue des fontaines publiques, et à côté des espèces d'auges ou réservoirs où les animaux viennent s'abreuver. Ces fontaines, ainsi que les marchés, sont les lieux où les étrangers cherchent des distractions. On puise l'eau et on l'emporte dans des barils ou dans des cruches d'une poterie rouge. Très-souvent on voit ces barils, qui sont longs et étroits, suspendus de chaque côté sur le dos d'un âne. Quant aux cruches, on les fabrique dans l'Archipel : elles sont poreuses comme les jarres des Indiens, et pendant l'été elles tiennent fraîche l'eau qu'on y renferme. La beauté de leurs for-

Digitized by Google

mes rappelle les vases des ruines d'Herculanum qu'on admire à Londres dans le Musée Britannique. L'eau de l'île Saint-Michel est renommée pour sa qualité supérieure et sa limpidité. »

Tel est le premier aspect sous lequel se présente Ponta-Delgada. On y publie deux journaux destinés à exalter les passions, et à défendre les intérêts des *chats* et des *pourceaux*. Ce sont les deux partis politiques qui se partagent l'Archipel. Les pourceaux sont les conservateurs, qui prétendent maintenir la constitution de don Pedro; les *chats* sont les libéraux ou radicaux, qui *veulent quelque chose de plus*.

Un des deux frères Bullar doit être un peintre fort habile. Les dessins dont il a enrichi son journal ont été remarqués pour la fidélité des costumes. Parmi ces dessins, nous citerons celui qui représente le *carapuça* ou coiffure à l'usage des hommes dans l'île de Saint-Michel. Le *carapuça* est composé de plusieurs étoffes différentes, suivant le goût particulier de celui qui le porte; cependant la forme est la même pour tous les rangs. Cette lourde et fantasque coiffure choque étrangement les yeux des étrangers; mais elle est d'un utile secours contre les brusques changemens de l'atmosphère et les pluies diluviennes auxquelles le climat des Açores est sujet. Les femmes de l'île de Saint-Michel ont des manteaux en drap bleu très-épais, et elles se couvrent la tête d'un capuchon ou capote empesée pareille à celles que les paysannes irlandaises portaient, il y a quelques années, au marché et à la messe, et qu'on leur voit encore dans certaines localités. Hommes et femmes de la classe moyenne vont pieds nus. On ne met de souliers que dans les grandes occasions. Nos deux auteurs applaudissent à cet usage, que favorise la beauté du climat. Les classes supérieures suivent de loin dans leurs ajustemens les modes européennes. Les enfans restent presque toujours à moitié nus.

Parmi les réformes de don Pedro, qui supprima les monastères, il faut mentionner l'établissement de plusieurs écoles où les enfans pauvres sont enseignés gratuitement. On y voit même maintenant des adultes et des personnes âgées qui as-

Digitized by Google

sistent aux leçons. MM. Bullar visitèrent une de ces écoles. Les enfans avaient un air joyeux et intelligent, qui contrastait avec cette démarche pesante et ce maintien stupide des enfans anglais de la basse classe. Ils étaient tous assez proprement vêtus. « Nous autres Anglais, dit le journal, nous sommes certainement devenus, de toutes les nations civilisées, celle qui met le plus de réserve hargneuse ou le plus de rusticité refrognée dans ses manières. Peu importe quelles causes ont produit ce résultat : c'est un fait attesté par tous les voyageurs.

» La politesse des habitans des Açores est telle qu'un Anglais en est d'abord frappé. Jamais un paysan ne passera devant vous sans se découvrir, fût-il chargé d'un lourd fardeau. Cette politesse a quelque chose de digne et de sérieux ; elle est exempte de servilité : il semble que ce soit une marque de bienveillance sincère. Maintenant y a-t-il plus de véritable civilité dans ces démonstrations que dans la réserve de John Bull? j'en doute; mais le vernis est plus élégant; une bonne montre paraît meilleure dans une boîte d'or, et cependant elle irait tout aussi bien dans le *britannia-metal* (1).

» Les chevaux des Açores sont peu nombreux et de mauvaise qualité. Le bétail se compose principalement de bœufs, de mulets et d'ânes. Ces derniers servent assez communément de monture aux dames et aux messieurs. Nos deux voyageurs ne dédaignèrent pas d'en faire usage pour aller de Ponta-Delgada à Villa-Franca, qui en est éloignée de quinze milles. La route traverse d'arides montagnes, s'enfonce dans des vallées, ou tourne le long du flanc de certaines roches qui dominent la mer. Eh bien! ces ânes déployèrent autant de sagacité et eurent le pied aussi sûr que des mules. A Villa-Franca, nos voyageurs se logèrent chez un couple assez original, à qui les marchands anglais avaient fait bâtir une maison, en récompense du dévouement avec lequel le mari avait sauvé plusieurs naufragés de leur nation. La femme, nommée Thomasia, se

(1) Nous dirions en français le métal d'Alger.

Digitized by Google

prit de querelle avec des cueilleurs d'oranges, qui étaient ses hôtes, et qui avaient encouru son déplaisir par leur lenteur à s'acquitter de leur loyer. Naturellement la bonne dame voulait les mettre dehors pour faire place à des locataires mieux payans. Jamais nos Anglais n'avaient entendu un tel flux de paroles.

» Si une femme anglaise, disent-ils, avait ressenti le quart de la fureur qui semblait transporter l'hôtesse, elle en aurait conservé la trace pendant des heures entières, et sa face rouge et brûlante, sa respiration précipitée, l'agitation de ses nerfs auraient témoigné de sa colère passée ; mais la querelle finie, Thomasia se montra aussi calme qu'auparavant.

» La maison où nous sommes logés est une des plus belles de Saint-Michel. Au rez-de-chaussée est une grande pièce qui communique avec la rue. Le sol, battu et durci par les pieds nus des allans et des venans, y tient lieu de plancher. Il est garni de joncs; dans un coin est un petit lit propret, avec un oreiller orné de franges de mousselines. Deux énormes bahuts en bois, semblables à des huches, garnissent les murs de l'appartement. Au centre est un espace carré, couvert d'une natte sur laquelle les femmes du logis s'accroupissent pendant le jour, et où dorment les enfans pendant la nuit. Une petite lampe en fer, suspendue à la muraille, répand une faible clarté ; cette lampe, qui est pareille à celles qu'on trouve à Herculanum, finit en forme de crucifix.

» Pendant le jour, la pièce est éclairée par la porte, dont le haut s'ouvre à volonté. Un ou deux couples de pigeons y voltigent ou s'y perchent suivant leur caprice. La même liberté est permise aux poules et aux poulets, et l'ami de la famille, l'inévitable porc, ne manque point de venir se joindre à la société toutes les fois que le bas de la porte n'est pas fermé. Ajoutons qu'on ne le renvoie pas toujours. Le lit et les murs sont décorés de branches vertes de faya. Nous sommes établis dans la chambre haute de la maison. Cette chambre diffère du rez-de-chaussée en ce qu'elle est percée de fenêtres aux deux extrémités ; seulement les croisées sont remplacées

Digitized by Google

par des volets en bois La cuisine se trouve au rez-de-chaussée : elle ressemble à celles des anciennes fermes anglaises. C'est là que les familles pauvres apprêtent leurs repas. A côté est un petit four où l'on cuit le pain, et notamment le gâteau de Noël et de Pâques. Le manque de croisées ne nous gêne que médiocrement : le jour nos fenêtres se trouvent ainsi ouvertes d'elles-mêmes ; la nuit nous fermons nos volets : il est vrai qu'ils sont pleins de crevasses ; mais cet inconvénient, qui serait fort grand en Angleterre, est ici bien petit. »

On ne remarque dans ce tableau rien qui donne l'idée de la misère, ni même de la pauvreté et des privations. Nos deux voyageurs désirèrent connaître ce que c'était qu'un couvent de femmes, et ils en visitèrent un, sous le prétexte d'acheter des fleurs artificielles que les nonnes savent faire avec une merveilleuse adresse, au moyen de plumes. Le tour qui est placé à la porte de tous les couvens paraît les avoir frappés comme une nouveauté. Le paysage aux environs de Villa-Franca est des plus pittoresques. Des orangers magnifiques couvrent des vallées qui s'étendent jusque aux bords de la mer.

L'époque de Noël arriva, et avec elle parurent certains signes qui annoncent l'hiver. Cependant il n'y avait ni feu ni cheminées. Le sureau et d'autres arbres ou arbustes commençaient déjà à bourgeonner. Dans tous les pays chrétiens, Noël est la grande fête des catholiques. Pendant les quelques jours que dure cette fête, un étranger en apprendra plus sur les mœurs et les usages des Açores qu'il ne l'aurait fait pendant des mois entiers.

« Alors la ville a l'aspect que prend un village d'Angleterre le dimanche : hommes, femmes, enfans, se montrent dans une tenue propre et soignée. Tous les travaux cessent. On ne rencontre point d'ânes dans les rues ; les porcs eux-mêmes ont cette expression de joyeuse indolence qui convient à un jour férié. Les pauvres cueillent des touffes de buis, de lauriers ou d'autres arbustes verts, pour en décorer

Digitized by Google

leurs demeures; quelques-uns vont même chercher des joncs. Le soir, toute la famille s'assied par terre, les jambes croisées, les cheveux lisses et bien arrangés, oints d'une huile brillante, et relevés avec de grands peignes d'écaille. Quelques familles aiment mieux s'asseoir au soleil, sur le seuil de leurs maisons. Des dames se tiennent aux balcons des habitations les plus considérables, et de là elles passent en revue les passans. Ces dames recherchent avidement les châles aux couleurs voyantes; elles donnent la préférence au jaune et au cramoisi : il faut convenir que ces deux teintes vont merveilleusement bien à leurs yeux et à leurs cheveux noirs, aux tons ardens de leur peau brune. Quant aux hommes, ils se promènent en causant à travers les rues ; on les voit qui se réunissent en groupes devant les cabarets, et là ils gesticulent avec une vivacité singulière. Les femmes donnent le plus grand soin à leur chaussure : les unes ont de hauts brodequins en cuir attachés avec des cordons de couleur orange; les autres des souliers blancs en chevreau; quelques-unes des souliers de satin. Il m'est arrivé d'interrompre, aux abords de la ville, une jeune demoiselle plus soigneuse que ses compagnes, qui s'occupait à ôter ses jolis petits souliers et à retirer ses bas pour les serrer dans sa poche, et reprendre pieds nus le chemin de sa maison. La pauvre enfant était toute honteuse. »

Le nom de l'île Saint-Michel s'associe naturellement, dans l'esprit de nos Anglais, avec le souvenir des belles oranges qu'on y cultive. On peut suivre dans toutes ses transformations ce fruit au suc si doux et si rafraîchissant, depuis le moment où il montre son écorce verte au milieu du feuillage de l'arbre jusqu'à celui où il se teint d'un jaune pâle, puis d'un rouge foncé.

« Aujourd'hui 26 mars, nous avons accompagné le senhor B..... à plusieurs jardins d'orangers qu'il possède dans la ville. Quelques-uns de ces arbres étaient vieux de cent ans, et ils produisent encore en abondance des fruits remarquables par leur peau fine, leur jus délicieux et leur manque

Digitized by Google

de pepins. La peau fine et l'absence de pepins dépendent de l'âge de l'oranger. A mesure que le plant vieillit, l'écorce de l'orange devient toujours moins épaisse, et les pepins diminuent de nombre jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus du tout. Ainsi les meilleures oranges proviennent d'arbres que le temps a desséchés; les moins bonnes sont portées par des plants jeunes et vigoureux.

» L'ami qui nous conduisait multiplie ses orangers au moyen de marcottes. Ordinairement elles prennent racine dans l'espace de deux années. On les détache alors de la souche maternelle, et l'on a de jeunes rejetons de quatre pieds de haut. On ne cherche guère à faire venir des orangers par semence, parce que cette méthode est extrêmement lente. Cependant les arbres qu'on obtient par ce moyen résistent mieux aux orages que ceux qui viennent par boutures, et qui sont fréquemment déracinés. Le plant né du pepin de l'orange acide, que l'on appelle orange de Séville, quand on greffe dessus une bonne espèce, produit, dit-on, les meilleurs fruits. Nous vîmes dans un petit jardin huit orangers, dont la récolte pendant deux années avait été vendue 30 £ (765 fr.).

» On cultive les orangers dans l'île de Fayal autrement qu'à Saint-Michel. Une fois plantés, on les laisse croître en liberté. Dans le jardin qu'on nous montrait, les branches, au moyen de cordes et de chevilles fixées en terre, étaient ramenées du centre à l'extrémité, de manière à figurer une coupe ou bien une ombrelle retournée. Grâce à cette méthode, les rayons du soleil pénètrent sous les feuilles, l'air circule à travers les branches, et les fruits mûrissent. Ce qui est certain, c'est que l'île de Fayal exporte des oranges plusieurs semaines avant l'île de Saint-Michel. Comme la chaleur est la même pour les deux, il faut attribuer ce résultat à la différence du mode de culture. Pour préserver les orangers des atteintes du vent, voici à quelles mesures on a recours dans l'archipel des Açores : on bâtit autour des jardins de hautes murailles; les arbres qu'il s'agit d'abriter sont

Digitized by Google

plantés au milieu de rangées de fayas, de sapins et de camphriers; sans ces précautions, la récolte ne couvrirait pas les frais des propriétaires.

» Nous tombâmes au milieu d'un groupe d'hommes et d'enfans qui s'occupaient activement à emballer des oranges. Elles étaient rangées en piles, et placées sur des feuilles de blé de Turquie bien sèches. On enveloppe chaque orange dans ces feuilles avant de l'emballer. A côté de ce groupe d'insulaires, qui échangeaient entre eux maints quolibets et maintes reparties, des enfans travaillaient à préparer les feuilles dont les premiers se servaient. Cette seconde troupe n'était pas très-facile à maintenir. Un vieil Açoréen armé d'un bâton présidait à la besogne; toutes les fois que les pauvres petits se livraient trop au babil ou à la paresse, il agitait sa tête d'une façon formidable, et, ce qui produisait encore plus d'effet, il agitait son bâton.

» Quand une quantité de paille suffisante était amassée autour des emballeurs, on procédait à l'opération. Chacun des enfans tendait une poignée de feuilles à un homme qui se tenait accroupi au pied du tas d'oranges : celui-ci, après avoir adroitement enveloppé le fruit, le passait à un autre homme qui était assis sur une chaise près d'une caisse où il le casait aussitôt; et cela continuait ainsi jusqu'à ce que la caisse fût remplie, recouverte d'une seconde couche de paille, et prête à être clouée. Quand le charpentier y avait mis la dernière main, on faisait approcher les ânes : chacun de ces animaux recevait sur son dos deux caisses d'oranges, et le maître de l'âne s'en allait le tirant par la bride, et parcourait la ville en poussant le cri éternel de *sackaaio!*

» Dans le jardin d'orangers que nous avons visité, les arbres étaient déjà d'un certain âge, et n'avaient plus cette tige droite et élancée des jeunes plants. Pour se faire une idée du spectacle vraiment magnifique qu'ils présentent, qu'on se les figure chargés de leurs fruits dorés, et entremêlés d'autres petits arbustes qui, eux aussi, ne tarderont pas à produire. Des enfans se jouaient à travers les branches, et avec maints

Digitized by Google

rires et maints cris de joie, ils cueillaient les oranges dans de petits paniers qu'ils vidaient dans de larges corbeilles placées sous les arbres. Ces corbeilles une fois remplies, on les transportait au lieu de l'emballage, et les oranges étaient mises en tas. Il arrive fréquemment que de gros orangers sont déracinés, soit par la force du vent, soit par le poids de leurs fruits, soit par celui du corps des enfans qui grimpent dans les branches, au nombre de quatre, cinq et six à la fois. La légèreté du terrain et le peu de profondeur des racines contribuent encore à cet accident. On laisse les orangers à la place où ils tombent; ils y demeurent couchés. J'en ai vu qui avaient été renversés plusieurs années auparavant, et qui étaient encore pleins de sève et produisaient chaque année d'abondantes récoltes. Les oranges ne mûrissent que vers la fin de mars ou le commencement d'avril : c'est à cette époque qu'on les mange. Cependant les petits gourmands qui les cueillent n'ont garde de s'en abstenir. Au moment où j'écris, le visage des enfans de Villa-Franca a une teinte toute jaune, comme s'il était saturé de jus d'orange. »

Ajoutons à ces détails que le droit d'entrée ne se paye pas d'après la quantité d'oranges renfermées dans chaque caisse, mais bien d'après la grosseur de cette caisse. On cherche donc à en entasser le plus possible, au risque de les gâter.

En 1839 on exporta de l'archipel des Açores pour l'Angleterre cent vingt mille caisses d'oranges et trois cent quinze caisses de citrons, dont la valeur ne saurait être estimée au-dessous de 115,000 £ (2,880,000 fr.). Un simple journalier, employé aux travaux d'un jardin d'orangers, reçoit de 6 à 8 pence par jour (60 à 80 cent.); mais le nombre des fêtes observées diminue considérablement le montant annuel de ses gages, et le paysan des Açores ne gagne pas plus que celui de l'Irlande, si toutefois il gagne autant.

La maison de campagne du consul américain est placée dans une délicieuse position, et commande la vallée des *Furnas*, c'est-à-dire cavernes. Des eaux thermales attirent dans cette vallée un nombre considérable de curieux et de malades :

Digitized by Google

à la distance de plusieurs pas, la vapeur qui s'exhale des sources paraît s'élever de vingt à trente pieds de haut. Dans quelques-unes, l'eau a une teinte de savon ou de crème; dans d'autres, dans la source principale entre autres, elle est légèrement sulfureuse.

« Cette source sort en bouillonnant d'un rocher; elle forme une colonne qui a ordinairement trois pieds de haut vers le centre, et qui va en diminuant, en sorte qu'à l'extrémité du bassin la surface de l'eau est à peine ridée par de petites ondulations.

» Supposez un bassin large et peu profond, revêtu en dedans d'une pierre blanche et rempli d'eau; supposez encore cet énorme bassin posé sur quelque brasier invisible et qui le met en pleine ébullition; vous aurez ainsi une idée assez fidèle de la principale caldeira ou chaudière; mais il vous manquera les accessoires locaux, qui donnent je ne sais quel attrait sauvage à la vallée des Furnas. Il vous faudrait éprouver une vague inquiétude; craindre, chose d'ailleurs possible! que la croûte qui vous porte ne vînt à craquer, et ne livrât passage à cette force cachée qui s'agite au-dessous; sentir le sol trembler sous vos pas; entendre dans les profondeurs de la terre le bruit sourd d'une pompe, pareil aux mouvemens réguliers de quelque puissante machine; et enfin vous abandonner à l'idée que le bouillonnement dont vous êtes témoin est causé par l'action de cette pompe, et que la surface de la terre serait inondée sans les soupiraux par lesquels l'eau se dégorge. Pendant long-temps les insulaires, frappés d'une religieuse terreur, n'osaient pas approcher de la vallée. Le père du vice-consul actuel des États-Unis s'établit le premier dans ce voisinage redoutable. Encouragés par son exemple, les habitans sentirent peu à peu leurs craintes et leurs préjugés s'affaiblir; bientôt ils l'imitèrent, et la vallée des *Cavernes* est devenue ce qu'elle est maintenant, le Baden-Baden de l'île Saint-Michel.

» A quelque distance de la principale chaudière, il y a une fosse circulaire, profonde et fumeuse, au fond de la-

Digitized by Google

quelle on voit l'eau qui bout avec fureur; mais cette eau ne s'échappe pas comme dans les autres sources; elle jaillit sans cesse pour retomber toujours et toujours bouillir. Ce phénomène n'est visible que depuis douze mois. Un jour on entendit une forte explosion : quand les villageois s'approchèrent pour savoir ce qui était arrivé, ils trouvèrent cette chaudière nouvelle : la vapeur, en faisant explosion, en avait enlevé le couvercle.

» En montant un peu plus loin, nous parvînmes à l'entrée d'une cave noire et profonde, où bouillait continuellement une eau qui avait la consistance et la couleur de la boue liquide de Piccadilly. Tout autour le sol était brûlant, la vapeur s'échappait par les crevasses dont la terre était sillonnée, et l'on respirait au milieu d'un nuage de gaz hydrogène sulfuré. »

La description suivante engagera peut-être quelques malades à faire le voyage des Açores :

« Pendant que nous nous baignions, l'homme qui nous servait nous faisait cuire des œufs dans une des petites sources d'eau bouillante. Nous nous approchâmes de la Source-de-Fer pour en boire un verre. Cette source jaillit d'une ouverture en pierre dans un bassin qui est également en pierre, et d'où elle s'épand dans le réservoir général. Elle a un goût de fer bien prononcé, mais qui n'est point désagréable; elle ne bout pas très-fort; elle pénètre et rafraîchit le corps. Quand on s'est baigné et que l'on a bu de cette eau, on éprouve au sortir du lit un bien-être parfait, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Est-on bien portant, c'est un plaisir; est-on malade, c'est un remède naturel : plaisir sans arrière-douleurs, remède sans souffrances, ce qui n'est pas le caractère des remèdes et des plaisirs de notre invention. Pour certains malades, l'existence avant le déjeuner est lourde et maussade. Un bain et un verre de l'eau de la Source-de-Fer ramènent, aussi bien que le déjeuner, la gaieté d'esprit et la sérénité d'âme; mais, ce que le déjeuner ne donne pas, ils procurent une chaleur, une souplesse, une activité admirables;

Digitized by Google

on se sent dispos et vigoureux, comme si un sang plus jeune venait d'être introduit dans les veines, et les facultés génératrices, loin de s'épuiser chez l'homme, augmentent au contraire d'une manière marquée.

» Après une journée employée tout entière à des excursions intéressantes, nous revînmes montés sur nos ânes. La soirée fut si fraîche, que nous nous assîmes avec plaisir autour d'un bon feu de bois, et là nous prîmes du punch préparé par les mains du maître du logis. Les citrons nouvellement cueillis répandaient l'odeur la plus suave. »

Pendant la période des vingt dernières années, l'île Saint-Michel a fait des progrès rapides sous le rapport du confort. Avant cette époque, des vitres aux fenêtres étaient un luxe à peu près inconnu; maintenant il est presque à la portée des pauvres gens. Il manque encore à ce pays bien des choses que, dans nos idées, nous jugeons indispensables; mais on n'y sait pas ce que c'est que la froide misère.

MM. Bullar rapportent qu'ils furent témoins d'un carnaval très-gai à Villa-Franca. L'amusement le plus goûté consistait à se jeter de l'eau les uns aux autres. Des gens de tout âge prenaient part à ce plaisir. Un sermon qui fut prêché au commencement du carême, produisit une sensation extraordinaire; d'où l'on pouvait conclure que c'était un événement assez grave. Au discours du prédicateur succéda une procession. Écoutons là-dessus nos voyageurs :

« Un protestant, qui n'est point habitué à ces sortes de spectacles, les trouve souvent ridicules et grotesques; mais ici le peuple s'entasie quand elles passent, éprouvant ou affectant un air grave et respectueux. Le tableau de cette foule prosternée sur la place, l'image du Christ qui se balance dans les airs, tout cela ne laisse pas d'être imposant, même à d'autres yeux qu'à ceux d'un catholique. La place de Villa-Franca est spacieuse; elle est bornée à l'ouest par l'église de la Miséricorde et l'hôpital adjacent, et au nord par l'église principale, avec son esplanade et ses longues marches. Sur ces degrés se tenaient agenouillées, dans l'attitude de la

Digitized by Google

prière, cent ou deux cents femmes en mantilles indigo, la tête coquettement parée de mouchoirs blancs, de châles de couleur ou de capes noires. Derrière elles, et dans la même attitude, étaient les hommes et les enfans; tous avaient la tête découverte et les mains jointes devant leur poitrine : un silence solennel régnait parmi cette foule de gens qui encombraient la place, et dont tous les visages étaient tournés vers un centre commun. Le ciel souriait à cette fête de la terre; aucun nuage n'interceptait les rayons du soleil. L'idée d'une nombreuse assemblée entraîne ordinairement celle de la confusion et du désordre; aussi y avait-il quelque chose de solennel et d'imposant dans cette multitude immobile et muette. Cela ne dura qu'un instant. Dès que le symbole sacré eut disparu sous les voûtes de l'église, ces hommes, ces femmes, ces enfans pieusement prosternés, se relevèrent avec prestesse, remirent sur leurs têtes les capes noires et les carapuças bleus, et reprirent aussitôt leur vivacité de gestes et de paroles. Pendant ce temps-là, la cloche de l'église tintait bruyamment dans les airs, comme pour mêler sa voix perçante aux mille cris de la foule qui s'agitait au-dessous d'elle.

» A cette époque, tous les habitans des Açores se confessent. Il y a des femmes qui ne s'approchent qu'une fois par an du tribunal de la pénitence; plusieurs deux fois; quelques-unes trois fois; les dévotes quatre fois.

» Bien que nous soyons maintenant en carême, et que les personnes au-dessus de la classe moyenne aillent vêtues de noir, on semble généralement s'inquiéter peu d'observer le jeûne. Une de nos voisines, que nous interrogeâmes hier à ce sujet, nous répondit qu'elle mangeait à son dîner (le dîner a lieu à midi) du poisson, de la viande de boucherie, de la volaille, des fèves ou des haricots, et qu'elle buvait du vin; que son déjeuner et son souper se composaient, comme d'habitude, de pain et de beurre, d'œufs frits et de café.

— Mais c'est le carême! lui objectâmes-nous; est-ce que la senhora ne retranche pas quelque chose à son ordinaire, à cause du jeûne?

Digitized by Google

— Pas le moins du monde, répliqua-t-elle en riant.

» Cependant cette dame, voulant sauver sa réputation de bonne catholique devant des protestans, remarqua qu'elle mettait une *petite* différence dans son régime.

» Avant la révolution, alors que le clergé était tout-puissant, il surveillait rigoureusement la conduite des fidèles; tout excès qui se serait commis pendant le carême aurait attiré sur le coupable le déplaisir des prêtres. Mais depuis le nouvel état de choses, l'observance du jeûne est moins rigide. On mange de la viande et l'on boit du vin, sans redouter la censure de l'église. »

Cependant les prêtres tiennent encore strictement à ce que leurs pénitens s'acquittent du devoir de la confession, au moins une fois chaque année. Une douzaine d'ecclésiastiques forment le clergé de Villa-Franca. Voici le portrait que tracent d'eux nos voyageurs :

« Hier, pendant notre promenade, nous fûmes accostés par un carme déchaussé. Son costume n'indiquait point l'ordre auquel il appartenait : une jacquette de toile brune, des culottes de futaine rouge-brun, de vieilles bottes à la Wellington, un chapeau d'une vénérable antiquité, devenu ras et graisseux : tel était l'accoutrement du bon père. Ajoutez à cela une barbe mal peignée, des yeux semblables à des écailles, un nez rubicond, et vous approuverez ce proverbe espagnol : « Plus d'un vieux manteau couvre un bon buveur. » Nous vîmes dans le cabinet du carme un petit nombre de livres, tels qu'un bréviaire en quatre volumes et très-usé, un ou deux psautiers en latin, un almanach, et un ouvrage en portugais sur la morale chrétienne. Quelques-uns de ces livres étaient revêtus d'une couche épaisse de poussière qui dormait là en paix depuis de longues années. Un manteau couleur de tabac était accroché à côté d'un chapeau et d'une ombrelle verdâtre, et tout au-dessous, posés sur le plancher, étaient une bouteille ainsi qu'un beau gobelet pour se servir à boire. Le bon père avait fait lui-même ce vin avec le raisin qu'il avait récolté dans son petit enclos. Je n'en ai pas goûté de meilleur

Digitized by Google

dans l'île Saint-Michel. Il nous en versa d'une main libérale et avec l'expression de visage de quelqu'un qui aime le bon vin. Il nous montra tout ce que renfermait sa maison, depuis sa provision de lard et les tonneaux de sa cave jusqu'à ses pots de fleurs et aux plantes favorites qu'il avait semées dans un coin de son jardin. Il nous conduisit même devant son lit : c'était simplement une natte étendue sur le plancher, à la manière des pauvres gens. Près du chevet nous remarquâmes le seul signe qui annonçât que notre ami appartenait à l'église ; encore ce signe était-il amphibologique : c'était une bouteille de porter de Londres, dont le goulot s'était cassé par suite d'un trop fréquent usage, et le bon père avait inséré dans l'ouverture ainsi mutilée de la bouteille un bout de cierge qui provenait sans doute de l'autel d'une église voisine. Quoiqu'il manquât à cette demeure le *comfort* et la propreté, rien n'y indiquait que l'abolition de son ordre eût plongé le carme dans la misère.

» Il nous parla de l'Angleterre ou plutôt de Londres, car ce mot signifiait pour lui la Grande-Bretagne. Il nous demanda, avec une expression d'incrédulité, si les Anglais croyaient en Jésus-Christ, au Saint-Esprit, à la conversion de saint Paul, et il témoigna une grande surprise en entendant nos réponses affirmatives. — Mais vous confessez-vous ? demanda-t-il encore. — Oui, à Dieu, non pas aux prêtres, répliquâmes-nous. — Alors il ouvrit son bréviaire et nous montra le texte qui, dans son opinion, instituait la confession et confirmait l'autorité du successeur de saint Pierre. »

Le bruit s'étant répandu que l'un des deux frères était médecin, partout où il allait il trouvait une foule de malades qui imploraient ses services et qui le payaient en bénédictions, en prières, en témoignages expressifs de reconnaissance. Ce privilége de la science médicale procura à nos deux voyageurs l'occasion de visiter les demeures de quelques *morgados*. En général, elles sont proportionnellement moins confortables que les chaumières des pauvres. Mais les hautes classes sont aussi en progrès. La vie est assez chère dans l'archipel

Digitized by Google

des Açores. Les vivres sont peu variés. Comme dans tous les pays où l'agriculture est négligée, on remplace la viande de boucherie par la volaille. Le prix élevé du pain fait que le peuple se nourrit de riz.

La température du mois de janvier répond à celle de notre mois d'octobre. Les soirées et les matinées sont fraîches; mais les journées sont très-belles. La chaleur et la végétation commencent au mois de mars. Dès le mois d'avril nos voyageurs firent de longues excursions d'une île à l'autre. Les circonstances qui accompagnèrent leur départ de Villa-Franca sont faites pour donner une idée avantageuse du caractère aimable et naïf de la population.

« Thomasin avait un air triste en prononçant son dernier *viva;* sa fille, à la face bronzée, apprit au nourrisson qu'elle tenait dans ses bras à nous faire un petit salut. Plusieurs personnes rassemblées dans la rue agitaient leurs mains en criant *viva!* On leur répondait des balcons et des portes du voisinage. Nous marchions ainsi au bruit des grelots que portaient nos ânes. Plus d'une nonne vieuse et jolie nous envoyait, du haut de son balcon de bois, un cordial adieu, et nous demandait quand nous reviendrions; d'autres s'enquéraient de la vitesse de nos montures. »

C'était à Ribeira-Grande que se rendaient les voyageurs. Ils trouvèrent non loin de cette ville des bains situés sur une montagne, dans le cratère d'un volcan éteint. Mais à cette époque de l'année ces bains étaient déserts. Les huttes construites pour recevoir les visiteurs accoutumés étaient toutes fermées : en un mot, cet endroit est inspiré de la tristesse, sans la présence d'une jeune fille qui semblait l'esprit familier des sources.

« Elle entra dans la chambre en riant et en chantant, et à sa vue les sombres ennuis qui commençaient à nous assaillir se dispersèrent aux quatre coins du ciel. Marie, c'était son nom, se métamorphosait de mille manières, au gré de son caprice et de son imagination. Jamais elle n'était la même : c'était tantôt Maria des Caldeiras, tantôt Maria la fille des

Digitized by Google

montagnes, tantôt Maria la bergère. Jeune, jolie et piquante créature, elle avait un teint olive, des yeux vifs, des cheveux de jais et des dents qui ressemblaient à des perles. Elle se mettait suivant son goût particulier plutôt que d'après la mode : un chapeau de paille orné de rubans verts, un corsage de cotonnade imprimée, et à la ceinture deux poches en laine blanche, où elle serrait les clefs des bains et des maisons des *Caldeiras ;* tel était son costume. Elle avait appris toute seule et sans maître à jouer de la guitare. Douée d'une oreille parfaitement juste, elle chantait *la Marseillaise* comme l'aurait fait le républicain le plus passionné. Elle nous raconta qu'un certain *senhor* avait voulu lui persuader de le suivre en Angleterre; mais pour rien au monde elle n'abandonnerait les *Caldeiras*. C'était là qu'avec son père elle voulait vivre et mourir. Elle savait quelques mots d'anglais, entre autres ceux par lesquels elle exprimait son intention bien arrêtée de ne point quitter l'île Saint-Michel « No, senhor ! moi n'aller jamais sur un vaisseau : nô, senhor ! » Elle excellait à montrer les beautés des *Caldeiras :* elle-même en était une. On chercherait vainement ailleurs un cicerone plus complaisant, plus aimable, et qu'on écoutât avec plus de plaisir.»

MM. Bullar se rendirent ensuite à Pico et à Fayal sur un navire portugais; ils étudièrent de plus près dans ces îles le caractère général de la population. La ville de Horta, (où est le dépôt de houille) paraît plus avancée en civilisation que Ponta-Delgada. Horta communique avec l'île de Pico au moyen d'un bac; cette île est hérissée de montagnes dont quelques-unes n'ont pas moins de six à neuf mille pieds.

En quittant Horta nos deux voyageurs eurent pour compagnons de passage deux habitans de l'île de Corvo qui avaient fait naufrage et retournaient dans le sein de leurs familles. Quand leur île natale leur apparut dans l'éloignement, ces hommes simples sautèrent de joie. Leurs femmes, leurs enfans, leurs amis les accueillirent avec les plus vifs transports et de pathétiques démonstrations. L'île de Corvo passe pour la plus pauvre des Açores, et les mœurs y sont

Digitized by Google

moins policées qu'à Saint-Michel ou à Fayal. C'est ce que prouvent les observations suivantes :

« Si la pauvreté est le manque de souliers, de miroirs, d'oranges, de chaises, assurément les habitans de Corvo possèdent toutes ces choses. Leurs vêtemens d'étoffes grossières, qu'ils fabriquent eux-mêmes, leur donnent un air de souffrance ; mais il ne leur manque que ce qui manque aux autres insulaires, c'est-à-dire les douceurs du luxe européen. Ecoutons là-dessus Cobbett : « L'homme qui, par son travail et celui de sa famille, peut nourrir, habiller et loger convenablement les siens et lui-même, celui-là n'est point pauvre ! » Les habitans de Corvo sont actifs, laborieux. Ils se soutiennent par leurs propres ressources, qui consistent en cochons, volailles, vaches, moutons, maïs, froment, pommes de terre, lin; ils filent ou tressent leurs vêtemens, et consomment leur vin chez eux. Des raisins en hiver, et une grande abondance de melons, composent le luxe de leurs repas. Ils se passent de souliers ; il n'y a point de cordonnier dans l'île de Corvo. Le prêtre qui y réside est le seul homme qui s'impose cette gêne, encore les vieux souliers bouclés qu'il avait aux pieds étaient-ils de façon étrangère. De temps en temps les baleiniers américains touchent à Corvo pour y prendre des provisions, et l'on peut dire d'eux comme des équipages anglais, qu'ils ne contribuent pas à améliorer les mœurs de la population.

» Les habitans de Corvo sont heureux, contens, vigoureux et industrieux : ils composent une grande famille de neuf cents individus, qui résident tous dans le même village sous la direction de leur curé. Les chaumières sont bâties en pierre ; quelques-unes sont couvertes grossièrement en tuiles, d'autres en chaume ; elles n'ont ni fenêtres vitrées ni cheminées. Elles sont construites sur plusieurs rangées qui vont en montant du côté de la montagne ; des ruelles étroites les séparent.

» Nous visitâmes la demeure du principal personnage de l'île, c'est-à-dire du curé. Le révérendissime senhor Joao-Ignace-Lopez, meritissimo vigario na ilha do Corvo (c'est

Digitized by Google

ainsi qu'il s'intitule) est un homme qui jouit d'une très-honnête aisance. Sa maison est située un peu en dehors du village. Nous le trouvâmes qui se tenait dans sa cour. Il nous reçut avec empressement, comme si nous eussions été de vieux amis, et cependant nous n'avions pris aucune lettre de recommandation, ayant entendu dire qu'il n'en était pas besoin. Il nous serra cordialement la main et nous pria d'entrer chez lui. Tout le reste répondit à cet accueil. Aussitôt que nous fûmes assis, il prit une chaise, monta dessus, et commença à atteindre d'une planche suspendue, qui était ainsi garantie de la moisissure et de l'atteinte des rats, d'abord un pain, ensuite un autre pain d'une qualité supérieure, puis un fromage, puis un autre fromage, insistant pour que nous lui fissions le plaisir de goûter à toutes ces bonnes choses. Nous vîmes là comme ailleurs des barils sur le plancher et des bouteilles de vin dans le buffet. Notre hôte n'avait point de verres à patte, mais il remplit de beaux gobelets, et but le premier pour nous donner l'exemple. C'était un homme très-gros, haut de six pieds anglais, âgé de soixante-dix ans, et encore vert. Sa tête chauve n'avait retenu que quelques boucles de cheveux blancs sur les tempes; ses yeux avaient perdu leur éclat; mais ses traits larges et expressifs marquaient le contentement et la paix de l'âme. Tous les habitans nous parlèrent de lui comme d'un homme excellent; les bateliers l'appelaient « le père de l'île, » et le considéraient avec respect. Les villageois le traitaient en patriarche : ils le saluaient humblement et baisaient sa main, qu'il leur présentait à cet effet.

» La chambre où nous étions assis était éclairée par une étroite fenêtre, aux côtés de laquelle on avait ménagé deux siéges en pierre. Parmi une foule d'objets qui encombraient le buffet et les planches, nous remarquâmes une coupe en verre taillé pour recevoir l'eau bénite, et un saint tout poudreux, posé au milieu de fleurs artificielles. C'étaient là des signes indiquant la croyance et la profession de notre hôte.

Digitized by Google

» Après avoir accepté ses offres et pris nos arrangemens pour passer la nuit dans sa demeure, nous nous promenâmes à travers le village. Voici la description d'une des maisons où nous fûmes reçus : elle n'avait qu'un étage; en dehors était un petit escalier en pierre qui conduisait à une espèce de grenier ou chambre mansardée; le rez-de-chaussée, qui était sec et bien planchéyé, se divisait, au moyen d'une cloison de bois, en deux compartimens, bien garnis de tablettes et de commodes : ce dernier meuble est très en usage dans les maisons de Flores et de Corvo. Au fond de chaque pièce on a pratiqué une espèce d'alcôve pour y renfermer les lits, qui sont cachés par des rideaux. Nous vîmes sur les planches des bouteilles de porter, un peu de poterie blanche et coloriée, un porte-manteau contre le mur, et une chaise neuve dans un coin de la chambre; une petite pièce à côté servait de cuisine. C'était là que le cochon venait manger sa pâtée et que l'on rôtissait la volaille. Il y avait un four pour cuire le pain; cinq ou six tranches de jambon, fort appétissantes, pendaient à une solive. Enfin, des cuirs de bœuf entassés dans un coin, une énorme pioche, quelques vieux paniers, et des jarres pour contenir l'eau, complétaient l'ameublement. »

Si c'est là de la pauvreté, assurément la plupart des artisans anglais, même ceux qui ne passent point pour pauvres, se contenteraient de posséder la moitié du bien-être dont jouissent les habitans de Corvo. La population de cette île appartient à une belle race : elle est plus brune de peau que celle de Saint-Michel, mais elle a les traits du visage plus agréables; le costume des femmes est pittoresque. Comme quelques-unes des îles Shetland, Corvo, pendant plusieurs mois de l'hiver, n'a aucune communication avec le reste de l'archipel.

Après avoir visité *Flores* et plusieurs autres îlots, les deux voyageurs retournèrent à Saint-Michel; ils passèrent une grande partie de l'été aux bains de Furnas. Leur livre contient encore quelques détails sur cet endroit curieux.

« 12 juin. Ce matin, pendant que j'attendais que mon

bain fût prêt, Da-Costa, vieillard de quatre-vingts ans, attaché depuis sa jeunesse à l'administration des bains, et qui, conservant une grande verdeur, ne laisse pas, malgré son âge, de se lever tous les jours à quatre heures du matin, me raconta tous les commérages de la vallée. J'oubliai de lui demander s'il n'était pas issu des Da-Costa, famille portugaise très-ancienne, qui prétend remonter jusqu'à Dona *Eva* da-Costa, laquelle, suivant les chroniqueurs portugais, fut ainsi nommée d'après la côte (costa) d'Adam. Da-Costa, ou plutôt Pepino, car ses concitoyens, amateurs de surnoms, comme ils le sont tous, l'avaient nommé Pepino de Concombre, à cause de la dimension peu ordinaire de son nez; Pepino donc m'apprit comment les prêtres de l'île, au lieu de suivre sans s'écarter la route du ciel, menaient ici-bas une vie de débauches ; comment il n'y avait plus autant de mariages dans la vallée des Furnas qu'à l'époque de sa jeunesse; comment tous les pâtres ressemblaient à autant de célibataires en quête d'une femme ; comment le padre du village avait la sienne, comment le curé en avait plusieurs. Notre homme me disait tout cela comme si c'eût été une chose indifférente. Il ne laissa pas néanmoins d'ôter respectueusement son carapuça au curé lorsque celui-ci sortit du bain, et que, montant sur son âne, il regagna lentement sa maison. »

Nos auteurs remarquent plus loin que les paysans de la vallée des Furnas sont aussi glorieux de leurs sources thermales que les Napolitains de leur Vésuve; hommes naturellement pacifiques, ils se battraient s'il le fallait pour défendre l'honneur de leurs bains.

La fête du Saint-Esprit dure sept semaines à Ponta-Delgada, et se célèbre dans chaque paroisse. Le docteur américain Webster la décrit en ces termes :

« Chaque dimanche, pendant la grande messe, le prêtre place une couronne d'argent sur la tête et un sceptre dans la main d'un paysan qui a d'abord été élu par le peuple ; on le proclame imperador, et on le mène cérémonieusement s'asseoir sous un dais qui a été préparé pour lui à l'un des

Digitized by Google

côtés de l'église. Il y reste jusqu'à la fin du service. Quand il sort, la foule, qui se presse sur son passage, jonche le chemin de fleurs, et lui, agitant son sceptre consacré, il bénit tous les assistans.

» Il est d'usage que la maison de l'imperador soit restaurée, repeinte, blanchie, ou du moins décorée de fleurs et de branches de myrte, afin de recevoir les hôtes nombreux qui retournent avec lui danser et chanter à l'église jusqu'à ce que la nuit soit venue. Le sceptre et la couronne restent toujours déposés sur un plat d'argent dans la plus belle pièce de la maison, et les cierges allumés brûlent tout autour. La danse et les chansons recommencent chaque dimanche soir. Dans chaque paroisse il y a une construction en pierres, grossièrement faite et placée dans la rue principale; le plancher en est élevé de quinze pieds au-dessus du sol, et un double arceau en soutient le toit. Le sixième ou septième dimanche l'imperador va s'asseoir sur ce *théâtre*, comme on l'appelle : on met devant lui une table, et sur cette table du pain et du vin. Deux ou trois de ses amis intimes sont debout à ses côtés. Il demeure là jusqu'à la nuit. Pendant ce temps, les gens pieux lui apportent des offrandes de pain, de vin, des œufs, de la volaille, afin de recevoir en retour sa bénédiction. Une moitié de ces présens est partagée entre les donataires; le reste se distribue, le soir même, aux pauvres. Ce jour-là le peuple élit pour l'année suivante un imperador, auquel on délivre la couronne et le sceptre; il les prend et les dépose chez lui, dans une chambre préparée à cet effet. La maison de l'imperador élu reste ouverte chaque dimanche : c'est le rendez-vous hebdomadaire de ses amis et de ses parens, qui vont s'y livrer à toutes sortes de plaisirs champêtres. »

L'Église romaine s'accommode aux mœurs et aux usages de tous les peuples; elle se mêle aux amusemens mêmes de ses sectateurs pour établir plus sûrement son empire. Aux Açores, par exemple, les fêtes sont étroitement unies à la religion. L'année voit défiler une longue suite de processions; on compte un grand nombre de solennités où l'on figure

Digitized by Google

grossièrement, il est vrai, les principaux événemens de la vie du Sauveur, et des circonstances souvent entièrement fabuleuses de la vie des saints. Chaque enfant s'arme, tantôt d'une seringue, tantôt d'un marteau, pour célébrer un de ces faits merveilleux. Quelquefois ces pieux souvenirs donnent lieu à des danses qui se prolongent pendant un ou deux mois. L'Angleterre avait jadis de semblables réjouissances ; maintenant même on en trouve encore des traces qui se cachent sous des pratiques et des usages dont l'antiquaire connaît seul l'origine. Mais, ajoute le journal, avec tous ces progrès, que nous avons faits en science et en bien-être, et dont notre époque est si fière, quelles récréations innocentes avons-nous laissées à cette classe nombreuse composée d'hommes ignorans et laborieux, à cette classe qui a besoin d'amusemens, et qui en veut d'un genre ou d'un autre ?

Dans d'autres solennités, on distribue en abondance aux pauvres des vivres et du vin : les prêtres président à ces distributions, qui n'ont point le caractère qu'elles prennent en Angleterre, « ce pays de la civilisation ! » Aux Açores on s'efforce de relever l'aumône par des égards qui en doublent le prix, et l'on donne sans humilier. Le spectacle qu'offrent les distributions publiques, au lieu d'être dégradant et honteux, a quelque chose de gai et de plaisant. Qu'on se représente une chapelle temporaire construite au milieu de la rue, et décorée des accessoires obligés de la religion romaine, tels que cierges, babioles en clinquant, etc.

« De chaque coin de la chapelle, qui occupe la largeur de la rue, partent deux rangées de tables qui s'étendent sur une longueur de cinq cents pas. Ces tables sont des planches en sapin que soutiennent, en guise de pieds, des cuves vides qu'on a placées dessous à égale distance. Des touffes de genêt jaune commun sont attachées à ces cuves, et l'on recouvre les planches d'une nappe blanche en toile, comme si c'était le dessus d'un autel.

» Quand cette nappe est posée, la cérémonie de servir le dîner commence. La part de chacun consiste en cinq pains,

Digitized by Google

en deux livres de viande crue, et une pinte de vin dans un pot de terre rouge bouché avec une touffe de fleurs. Trente panetiers portent les pains et le vin dans des corbeilles à deux anses. Ces hommes vont deux par deux, une grande serviette déployée sur leur épaule gauche, et s'avancent entre les rangées de tables, précédés de deux musiciens, qui ont des robes flottantes en serge brune, des mouchoirs de coton glacé, coquettement arrangés sur leur tête et retombant par derrière. Devant ces musiciens, moitié hommes moitié femmes, en confondu dans la procession, marche, clopin clopant, et accoutré de la même manière, un jeune homme à l'air langoureux, portant une bannière d'une couleur cramoisie fanée et sur laquelle la brodure a représenté l'image du Saint-Esprit.

» Ces trois personnages chantent d'une voix nasillarde, comme s'ils voulaient se surpasser les uns les autres. Les panetiers les suivent à la file, et la procession, s'avançant sur une seule ligne, continue sa marche jusqu'à ce que toutes les tables soient garnies. »

Ce fut vers la fin de juillet que MM. Bullar partirent de Saint-Michel et mirent à la voile pour Londres sur un bâtiment portugais. Comme tous les Anglais qui, dans l'étude des pays étrangers, cherchent moins à admirer et à s'instruire qu'à flatter leur orgueil national par la comparaison, nos deux voyageurs se complaisent dans les réflexions suivantes :

« Depuis que j'ai quitté l'Angleterre, j'ai compris quelles sont ses ressources et sa puissance. La boussole de ce bâtiment portugais a été faite à Wapping, le quart de cercle vient d'Holborn. Les couteaux dont nous nous servons sont de fabrique anglaise. La cloche qui est sur le pont, les diverses ferrures du navire sortent de nos fonderies. Le capitaine fait usage d'une montre marine de Londres ; il calcule sa route d'après le livre d'Hamilton Moore, intitulé *Guide complet du marin*. Une des voiles porte la marque d'une de nos manufactures; et les passagers sont habillés en étoffes de Manchester et de Leeds. En quelque lieu qu'on aille, le commerce et l'in-

Digitized by Google

fluence de l'Angleterre y ont pénétré. Parcourez les montagnes solitaires de ces îles qui sont à peine connues, vous rencontrerez un colporteur conduisant devant lui son âne, sur le dos duquel sont étalées deux caisses carrées, et présentant aux femmes d'irrésistibles tentations, sous la forme de mouchoirs et de tissus de Manchester. Dans le village le plus obscur, chez la plus pauvre paysanne, des paquets d'aiguilles de Birmingham vous diront que les marchandises anglaises sont apportées jusque là. Le monde est le marché de l'Angleterre, et, par le commerce, toutes les nations nous payent tribut. »

(*Tait's Ed. Magazine.*)

Digitized by Google

Miscellanées.

§ I.

LES FOUS D'IRLANDE.

On pourrait penser que les Irlandais, comme les Turcs, croient que la démence est une inspiration, tant il y a de charité dans le soin qu'ils prennent des pauvres idiots errans. Il est rare que les paysans se permettent une parole dure, un terme de colère ou de mépris contre ces infortunés, qu'en Irlande comme en Écosse on appelle poétiquement des *innocens* ou des *naturels*. Quelques-uns sont plus que malicieux, presque tous sont importuns; eh bien! n'importe, il n'est pas de chaumière où ils ne trouvent accueil, il n'en est pas où ils lassent l'hospitalité bienveillante et la bonne humeur.

Je parlais un jour à une pauvre femme à laquelle un de ces *innocens* venait de voler un demi-pain, et elle n'était guère en état de le remplacer. « Consolez-vous, lui disais-je; la nouvelle loi des pauvres va vous débarrasser de ces pillards. — Oui! me répondit-elle, c'est vrai, Billy est bien tourmentant et c'est un voleur sans vergogne; mais, que Dieu lui pardonne! il n'a pas la raison pour se mieux conduire, et je ne sais pourquoi, si on nous l'enlève, il nous fera faute. Pauvre Billy, ce sera la mort pour lui d'être enfermé entre quatre murs; les malheureux comme Billy sont des *innocens*, voilà tout... que ne sommes-nous comme eux! »

Les anecdotes peignent mieux que les descriptions; je vais en raconter quelques-unes.

Larry de Lexlip était un fou généreux; il ne rencontrait

Digitized by Google

jamais un étranger sans lui donner quelque chose, une fleur sauvage, un brin de paille, une pierre, tout ce qu'il trouvait sous la main. Larry n'était pas au fond d'une probité très-délicate; car il volait Pierre pour payer Paul, comme dit le proverbe. Il s'était pris d'affection pour le jeune vicaire qui aidait dans ses fonctions ecclésiastiques le curé de la paroisse. Un matin le jeune prêtre était à déjeuner, lorsque Larry frappe aux vitres de la salle à manger. La fenêtre s'ouvre : « Je viens pour vous faire un présent, dit Larry. — Et lequel? voyons! lui demande le vicaire. — Devinez... ah! ah! — Un œuf? — Non, mieux que cela. — Des fraises? — Non, vous n'y êtes pas; mieux que cela. — Allons, qu'est-ce que cela peut donc être? — Ah! ah! vous aimez Larry; eh bien! Larry vous le rend. Le curé a une perruque, et vous n'en avez pas; ce n'est pas juste, d'autant plus qu'il n'aime pas Larry et que vous l'aimez; aussi qu'ai-je fait? Je vous apporte la perruque des dimanches de M. le curé; je la guettais, lorsque je l'ai aperçue à un champignon de porte-manteau, et je vous l'apporte telle que je l'ai prise : bref, voilà cette perruque; permettez que je la pose sur votre tête. » Et joignant le geste aux paroles, Larry en coiffa son vicaire, puis se mit à danser en chantant.

J'ai connu un pauvre diable, appelé Dennis le Prêcheur, qui criait du matin au soir cette phrase : « Ce que vous blâmez dans votre prochain, corrigez-le dans vous-même. » Une femme, au contraire, restait muette jusqu'au coucher du soleil; rien ne pouvait lui arracher une parole distincte, quoiqu'elle eût l'air de marmoter entre ses dents; mais dès que le jour avait disparu, elle déclamait d'un ton lamentable : « La beauté passe, la mort arrive; — la beauté passe, la mort arrive! » Sermon d'une seule phrase, mais auquel ses traits flétris et ses yeux éteints, qui avaient été grands et beaux, ajoutaient beaucoup d'effet.

Il est vraiment quelquefois difficile de concilier l'innocence de ces infortunés avec leur finesse et leur sensibilité extrême. Je me rappelle une autre femme qui ordinairement avait sur

Digitized by Google

les bords de la mer après la chute du jour, mais qu'on était sûr de voir apparaître quelques heures avant un orage. Les habitans de la campagne lui donnaient un nom irlandais très-poétique signifiant « l'oiseau de la tempête » (*storm-bird*). Le vieux fermier faisait bien vite rentrer les agneaux et allait inspecter ses granges dès qu'il avait aperçu la folle solitaire se dirigeant vers les rochers. Nul pêcheur n'eût osé mettre sa barque à la mer s'il avait entrevu un coin de son manteau rouge. Elle se tenait debout, l'air triste et désolé, jusqu'à ce que les hurlemens du vent et le sifflement de la vague vinssent exalter son imagination ; alors elle était comme possédée du démon de l'orage; elle exclamait, battait des mains, défiait les flots d'avancer jusqu'à elle, et semblait une reine qui gourmande ses sujets. Tantôt elle saisissait les galets de la plage apportés par la lame et les lançait au loin avec des expressions de dédain; tantôt elle s'armait d'une touffe de ces algues que les enfans nomment « les rubans de la sirène, » et l'agitait au-dessus de sa tête, apostrophant les cieux et les nuages. Personne ne se souciait d'approcher « l'oiseau de la tempête » dans ces momens de délire, ou plutôt on ne l'approchait en aucun temps, et néanmoins on n'oubliait jamais de laisser des alimens aux lieux de son passage, les seuls alimens qu'ait cette population pauvre, des pommes de terre ou des tranches de pain bis. Les habitans des bords de la mer prêtent volontiers une romanesque origine à tout : l'histoire du pays disait donc que le fiancé de la pauvre folle avait autrefois péri dans un naufrage, et que c'était sa perte qui avait troublé sa raison. Je l'ai rencontrée maintes fois dans mon enfance, et je me souviens que lorsque j'appris qu'elle n'était plus, je sentis mon cœur délivré comme d'une oppression de terreur. On l'enterra dans le vieux cimetière, lieu de repos en harmonie avec cet esprit troublé, qui peut encore là peut-être entendre la tempête rugir et la mouette pousser son cri aigu en rasant de son aile les tombes en ruines.

Reddy le rimeur est un autre personnage que j'ai bien connu. Qu'était-il ? Les uns en faisaient un fripon, un pares-

Digitized by Google

seux, qui, préférant une oisiveté privilégiée au travail, et ayant quelques bribes de savoir, avait pris le métier de fou, l'estimant plus avantageux et plus agréable que la sagesse. Il est certain que Reddy était foncièrement paresseux et indolent. Si une fois il s'était installé dans une cuisine, il n'en bougeait pas de la journée; il chantait en rimant ou rimait en chantant pendant un quart d'heure :

Le feu pétille,
Sa flamme brille;
Reddy le rimeur
Jusqu'à la nuit restera de bon cœur.

Sa facilité à rimer était vraiment extraordinaire; mais il n'était pas toujours en veine, et alors rien au monde ne pouvait le forcer à mériter son surnom. Reddy était aussi très-sarcastique; il avait des épigrammes toutes prêtes, surtout contre les dandys rustiques, et sa sévérité faisait peur aux jeunes gens. Par opposition, il était le favori des belles villageoises, qu'il charmait par la vivacité de ses reparties. Pendant la saison des foins, on le trouvait fréquemment endormi dans une meule. Le soleil, disait-il, était le meilleur ami de l'homme, et il l'aimait trop pour rien faire quand il daignait luire pour lui. Il avait peu de besoins et ne mendiait jamais, se contentant de prendre sans cérémonie ce qui lui était nécessaire. Sa voix ne manquait pas d'harmonie, et il chantait délicieusement quelques airs irlandais; mais il ne finissait jamais une chanson, comme si sa mémoire lui jouait continuellement le tour de le laisser brusquement à moitié chemin. La musique avait sur lui plus d'influence que toute autre chose; un air plaintif animait soudain sa physionomie généralement froide et il finissait par verser des larmes. Les jeunes gens aimaient à l'importuner de leurs questions sur le mariage et lui demandaient d'un air moqueur : « Eh bien! Reddy, et toi, quand te marieras-tu? » Sa réponse était invariablement la même : « *Wife... strife...* femme belle... querelle... » laissant

Digitized by Google

entre ces mots un long intervalle rempli par un branlement de tête significatif.

J'ai rencontré à Clonmel un second rimeur de cette classe, un fou connu par le sobriquet en paraphrase de « chose facile est la meilleure, » et dont le vrai nom est John Healy ou Haly, selon sa propre orthographe, car il prétend que l'*e* est une voyelle superflue, et il la supprime de l'alphabet. John Haly est né dans le comté de Kildare, mais il habite depuis longtemps Tipperary. Il a aujourd'hui soixante ans, ou, pour parler comme lui, il est dans les environs de sa soixante et unième année, et voici sa petite histoire : « Mon père était un gentleman : je serais un propriétaire comme lui si les voisins n'avaient préféré me croire fou pour me priver de la succession. Je vous demande si je suis fou le moins du monde ? » John Haly, subsiste partie d'aumônes et partie des messages confidentiels qu'on le charge de porter, et dont il s'acquitte avec autant d'intelligence que de fidélité. Créature paisible et inoffensive, remarquablement sobre, il a toujours à votre service une innocente plaisanterie et des rimes sans fin. Rapiéçant lui-même ses habits, il cherche à se tenir propre et s'occupe de sa parure avec une certaine coquetterie. En vrai partisan de l'union des trois royaumes britanniques, il dit avoir son habit bleu pour l'Angleterre, un gilet en tartan à carreaux pour l'Écosse, et des pantalons verts pour l'Irlande. A-t-il besoin de demander la charité, il vous accoste en vous disant : « Monsieur... ou madame,

De tous les portraits le meilleur,
C'est un portrait d'argent, je le crois sur l'honneur ! »

Soyez charitable, il accepte tout et vous remercie : « Monsieur, ou madame, j'espère que vous ne me croyez pas un mendiant importun : nous sommes le 14 du mois ; souvenez-vous bien que vous ne devez rien me donner avant quatre semaines. Bonjour, monsieur, et je vous assure que *chose facile est la meilleure*. »

Quelques anciennes familles encouragent la présence de

Digitized by Google

ces demi-fous, qui s'attachent à leurs patrons avec une sorte d'instinct animal, mais aussi avec une incomparable fidélité. Ce sont d'ordinaire des piqueurs utiles à la chasse; ils connaissent les terriers du renard, ils font lever la caille ou la perdrix devant le fusil. A la maison, le jeune héritier du maître est l'objet de tous leurs soins et de leur surveillance; ils s'occupent de faire jouer les petits enfans et vont leur chercher des joujoux. On les nourrit avec la desserte de la table des domestiques; le grenier à foin leur sert de chambre à coucher, et même c'est pour eux une prison qu'un lit; ils préfèrent au plus élastique duvet une botte de paille. Toutes nos maisons d'Irlande ne sont pas curieuses d'un pareil hôte; mais là où ils ne sont pas encouragés, ils sont au moins tolérés, et il est réellement des gentilshommes de la vieille roche qui regardent le fou et l'idiot du canton comme un appendice héréditaire de leur cortége : dans tel château on conserve la petite place du fou comme la niche du chien.

C'est ainsi que mon ami Barney se trouve le *naturel* établi du château de Johnstown. Barney est encore un de ces mélanges bizarres de finesse et d'absurdité. Quoique attaché avec dévouement à la famille qui l'héberge, famille dont les bienfaits, au reste, ne cessent de consoler tous les malheureux de la campagne, Barney a un grand privilége de franchise : il tient à son opinion, et si le maître le taquine un peu trop, il réplique au maître. Dans sa jeunesse Barney se fit une réputation de mangeur de chandelles et de savon; il en dévorait avec une avidité incroyable; depuis qu'il est le fou du château, il a un peu perdu de ce singulier appétit : sa faiblesse est de devenir facilement amoureux. Quand un joli minois s'est emparé de son imagination, il n'en dort plus : il le cherche partout et grimpe aux lieux les plus élevés pour tâcher de le découvrir. Ces escalades lui ont parfois coûté cher. Un soir nous le vîmes venir à nous, chantant, gambadant et descendant la terrasse en faisant la culbute. Enfin il nous aborde : « Bonjour, Barney : voyons, soyez un bon garçon.

— Moi! est-ce que je puis être meilleur que je ne suis?

Digitized by Google

— Cependant, Barney, je ne vous ai pas vu au travail depuis cinq à six jours.

— On n'a pas voulu me donner de bêche.

— Ce n'est pas vrai, Barney.

— Parole d'honneur, c'est vrai ! Voyons, que me donnerez-vous si je vais travailler ?

— Six pence (60 cent.).

— Eh bien ! donnez-les-moi d'avance ; on me dit souvent : Barney, je te donnerai six pence, et puis on ne s'en souvient plus. Donnez moi six pence, et vous ne les aurez plus sur la conscience.

— Les voilà. Qu'achèterez-vous avec ?

— Du café ! » me répond Barney d'un air grave. Je lui donne les six pence ; du moment qu'il tient la petite pièce d'argent dans la main, le voilà qui part d'un éclat de rire : « Hourah ! hourah ! je vous remercie et je remercie Dieu, mais j'ai changé d'idée ; c'est du whisky que je veux acheter ; du whisky, oh ! »

Hélas ! ce fut du whisky, en effet, qu'il acheta et qu'il but. Aussi quand vint la nuit, au lieu d'aller se coucher tranquillement à l'écurie sur sa botte de foin, il tenta d'escalader jusqu'à une fenêtre ouverte à quarante à cinquante pieds du sol, espérant apercevoir une jolie petite servante qui dormait sous les toits. Le lendemain matin on releva Barney, corps informe et presque sans vie, dans les fossés du château. Je ne m'attendais plus à le revoir ; on m'assure cependant que si je retournais à Johnstown, j'y reverrais mon ami Barney, rétabli miraculeusement, et aussi amoureux que jamais du whisky et des jolies servantes.

Dans la paroisse voisine de la nôtre vivait une pauvre veuve que le ciel avait privée de tous ses enfans, moins un, et celui-ci, le dernier, était né idiot. Jack Lacey était grand, il avait de beaux traits, mais sa physionomie n'avait qu'une expression unique, celle d'une mélancolie profonde. Il témoignait à sa mère une tendresse touchante ; cet amour était son idée exclusive. « On appelle mon enfant insensé,

Digitized by Google

disait la vieille mère; sa folie est plus douce pour moi que toute la sagesse du monde. » Enfin, il plut à Dieu d'ôter la vue à cette veuve infortunée. Il lui devint impossible de payer le loyer de sa cabane, et elle reçut son congé. Alors la vieille aveugle fut promenée de porte en porte par son fils idiot. Je crois la voir encore lorsqu'elle s'arrêtait devant notre fenêtre : elle avait ses beaux cheveux blancs relevés derrière la tête avec un peigne, les mains jointes sur son tablier à carreaux, son guide à côté d'elle et attentif à tous ses mouvemens. Le soleil dardait-il sur elle un rayon trop ardent, la pluie tombait-elle, Jack aussitôt de rabattre son capuchon sur ce front sillonné de rides. Tout ce qu'il recevait il le remettait immédiatement à sa mère, ne réservant rien pour lui, quoiqu'il ramassât les miettes de pain qu'elle laissait tomber en mangeant. Si elle ne l'avait forcé de partager avec elle, il se serait laissé mourir de faim.

Quelquefois vous les découvriez cheminant gaiement, quoique lentement, ou bien assis sous un vieux tronc d'aubépine, près du cimetière. Il était curieux de les voir s'agenouiller en dehors de la chapelle, Jack se signant et s'inclinant à l'imitation de sa mère, et puis l'aidant à se relever, comme si elle eût été l'enfant, lui la mère. Enfin, la vieille aveugle mourut dans le coin d'une grange : ils s'étaient couchés là comme à l'ordinaire, et quand vint le matin Jack sortit en disant : « Mammy dort si profondément, que je n'ai pu la réveiller. » Il fallut l'ensevelir; il devint furieux, lui, le doux et paisible Jack, lorsqu'on voulut la mettre dans le cercueil; on fut obligé de le retenir par force, et il criait que sa mère dormait. Pendant les trois ou quatre semaines qui suivirent, c'était pitié de le voir, si triste, si solitaire : il ne fit que languir et décliner, jusqu'à ce que le pauvre garçon fut trouvé mort sur l'humble tertre ou sa mère reposait.

Jemmy le Rôdeur ne ressemblait à aucun des fous que nous avons connus. On raconte de lui des exploits extraordinaires. Il était singulièrement leste, et, de son pied léger, il allait exactement remettre toutes les lettres dont on le chargeait.

Digitized by Google

Peu lui importait la récompense, pourvu qu'il fût sûr de l'obtenir. Une guinée ou un penny, il prenait tout : « Mais, disait-il, je ne fais rien par amitié, parce que l'amitié ne fait rien pour moi. » Le Rôdeur n'était pas un très-agréable voisin : déterminé pillard, il vous mettait à contribution bon gré mal gré. Ses poches étaient un gouffre insatiable, et ses mains, toujours occupées à les remplir, finissaient par voler la poche gauche aux dépens de la droite, et la droite aux dépens de la gauche. Le Rôdeur était un véritable avare : il thésaurisait. C'est une preuve singulière à donner de l'honnêteté des pauvres Irlandais, que de pouvoir dire que Jemmy passait impunément pour avoir beaucoup d'argent. Il errait d'un canton à l'autre, voyageant en compagnie de mendians, et faisant halte dans des villages où le peuple mourait de faim. Eh bien ! il était aussi en sûreté que s'il avait eu toute la police pour garde du corps. Quand Jemmy mourut, on dépouilla son corps de ses haillons : ces loques se trouvèrent comme incrustées de pièces de monnaie de toutes valeurs. Ce sale coffre-fort vivant mourut sous un hangar extérieur, près d'une loge à pourceaux, dont il avait long-temps été le commensal. La maison appartenait à une veuve qui n'était pas riche, et à qui revenaient de droit les haillons et les économies du Rôdeur. Eh bien ! cette femme n'osa y toucher qu'après avoir fait tout au monde pour découvrir s'il n'y avait pas d'héritiers légitimes.

Je visitais les ruines d'une église ancienne. « Quel dommage, dis-je à la vieille qui me servait de guide, qu'on laisse ainsi courir les ronces dans le cimetière ! elles couvrent complètement les tombes, et il n'est plus possible d'y lire une seule inscription. — Ah ! me répondit-elle, il est facile de voir que le pauvre Grey Tullough n'est plus ici. — Et qui était ce Grey Tullough ? — C'était un vieillard bien isolé en ce monde, une tête privée de sa raison, un *naturel*, et cependant on eût dit quelquefois que cette tête blanche n'était pas si vide ! Je l'avais toujours connu vieux, et ma mère aussi : qui pouvait savoir son âge ? Eh bien ! il y avait dans ce vieil-

Digitized by Google

land quelque chose qui imposait même aux enfans, eux qui aiment tant à courir après les *naturels* : ils le laissaient passer avec respect et se tenaient à distance. Quant à lui, il défilait solennellement, plus semblable à une ombre qu'à un homme, avec sa longue figure maigre ! Une vieille serpe était attachée autour de son épaule en bandoulière, et il s'appuyait sur un grand bâton ; il passait, dis-je, tout droit, sans tourner la tête, les yeux fixés sur le chemin. Si vous lui disiez : « Dieu vous accompagne, brave homme ! » il ne répondait rien, ni geste, ni parole... Il marchait, marchait toujours, comme allant à l'éternité. On l'entendait marmoter des prières, ou du moins il faut croire que c'étaient des prières. Si on lui faisait l'aumône, il n'acceptait jamais qu'un half-penny (un sou). A ceux qui faisaient les généreux, il rendait le reste de leur monnaie en disant : « Le cuivre paye les amis, l'argent fait les amis, l'or brouille les amis. » D'ailleurs il parlait peu.

— Et pourquoi l'appelez-vous un fou?

— Ma foi, je ne sais trop ; car il ne différait guère des gens raisonnables, et si on l'appelait fou, c'était probablement à cause de ce que je vais vous dire. Grey Tullough s'en allait, voyez-vous, d'un cimetière à un autre, et il se mettait à couper toutes les ronces qui croissaient sur les tombes. Il ne les arrachait pas, il les fauchait avec sa serpe, sans s'inquiéter s'il lui venait des enflures aux mains. J'ai ouï dire qu'il faisait ce métier dans toute l'Irlande, et peu lui importait qu'il fît jour ou nuit, lune ou soleil, n'ayant peur ni des hommes ni des esprits. Je n'oublierai jamais le dernier jour où nous le vîmes : il avait passé toute la nuit à son occupation ordinaire ; nous l'engageâmes, mon mari et moi, à partager notre soupe : il ne répondit rien. « Servez-le et ne l'interrogez pas, me dit mon mari ; qui sait ce qu'il a vu cette nuit ? »

« *Je ne vois jamais rien qui soit pire que moi-même!* » dit tout-à-coup le vieillard à notre grande surprise ; car nous nous regardâmes sans oser lui demander le sens de ces paroles. Il s'assit, nous laissa manger, et après s'être reposé un moment sur la pierre de la porte, mais sans toucher à la soupe qu'on

Digitized by Google

lui avait servie, il repartit : nous le suivîmes long-temps des yeux, et nous reprîmes alors nos conjectures sur ses étranges paroles ! Qu'était-il cet homme si vieux qui avait tant vu de choses dans sa vie et *rien qui fût pire que lui-même?* Quoiqu'on ne doive pas attacher un sens aux paroles de ces innocens, nous pensâmes que ce devait être un *grand pécheur* ! Mais dans le pays on allait plus loin, et pour bien des gens Grey Tullough n'était pas un être de ce monde : c'était plutôt un spectre ! N'importe, depuis qu'il a disparu, les ronces croissent dans les cimetières (1). »

Il y a quelque temps que je fus vivement intéressé par l'histoire d'une jeune femme qui n'était désignée que par le nom de Mary. Les yeux de Mary avaient ce regard distrait qui est si pénible à rencontrer à cause de son défaut d'expression. Elle était très-propre sur sa personne et semblait même rechercher la parure. Elle pouvait avoir vingt ans : un jour, cette idiote, connue pour telle depuis le berceau... devint mère. Ce fut autour d'elle un horrible scandale ; mais elle ne s'en aperçut pas. Son enfant grandit et se développa beau et plein d'intelligence. C'était une curieuse étude que de suivre les nouvelles idées qui semblaient s'éveiller dans le cœur de la pauvre mère à la vue de cette créature née de son sein, nourrie de son sein, associée à son existence. Elle lavait plusieurs fois le nouveau-né dans le jour, et c'était son occupation de le parer de tous les chiffons qu'elle rencontrait, de le couronner de fleurs, de s'en amuser comme une jeune fille de sa première poupée. Enfin l'enfant fut atteint de la petite vérole. On dit à Mary qu'elle devait le laisser bien tranquille dans le petit berceau qu'une de ses tantes lui avait donné. Apparemment Mary prit les stigmates de cette odieuse maladie pour des taches sur la peau de l'enfant. Un matin elle l'emporte silencieusement au bord de la mer, et là se met à le frotter avec le sable humide de la plage. Le lendemain le

(1) Ce singulier fou d'Irlande rappellera aux lecteurs de Walter Scott le personnage d'*Old Mortality* dans l'introduction des *Contes demon Hôte.*

Digitized by Google

petit enfant aux beaux yeux bleus était mort... il expira sur le sein de la mère pendant qu'elle dormait. Une voisine, qui était venue les soigner tous les deux, s'en étant aperçue, pensa n'avoir rien de plus charitable à faire que d'enlever l'enfant sans que Mary pût le revoir.

Naturellement elle le chercha partout. Plusieurs jours se passèrent sans qu'on pût la décider à prendre quelque nourriture. La nuit elle s'en allait errer dans les environs, criant : « Où est Baby ? » et pleurant sous un arbre ou le long d'une haie jusqu'à ce qu'elle s'endormît. Au bout de quelque temps, tout ce qu'elle avait d'idées se réduisit à une seule : quelqu'un lui avait pris son enfant à cause de sa beauté ! C'est encore aujourd'hui sa folie de parcourir la contrée en demandant de ses nouvelles à tous ceux qu'elle rencontre. Ses apparitions soudaines dans une maison ou sur une place excitent toujours un vif intérêt. « Mon enfant, mon bel enfant, l'avez-vous vu ? dites-moi où je puis le trouver. » Les paysans irlandais l'accueillent avec bienveillance, et plus d'une mère lui dit en pleurant : « Non, non, Mary, nous ne l'avons pas vu ; et Dieu te console, pauvre innocente ; mais malédiction sur celui qui t'a apporté ce chagrin, quand Dieu t'avait fait une folie si douce ! »

Je ne sais comment vous définir une démence plus complexe, celle de Pierre Purcel ; ce plaisant qui vous dit en riant les choses les plus sensées ; ce philosophe qui, riche de centons, de proverbes et de sages maximes, s'interrompt tout-à-coup au milieu d'une phrase pour rire de lui-même. Pierre Purcel fait aussi des calembourgs et des jeux de mots. Bref, c'est un esprit fort déréglé, mais il vous étonne quelquefois par ses à-propos très-heureux. C'est aussi un garçon très-propre dans son costume ; il n'a de très-particulier que son chapeau pointu, orné d'un panache en plumes de corbeau, panache qu'il vous propose souvent d'admirer... Et nous voici à la folie de Pierre Purcel.

« N'avez-vous pas honte, lui disais-je un jour, de tuer ces pauvres corbeaux pour les dépouiller de leurs plumes ?

Digitized by Google

— Moi, tuer les corbeaux! moi, les tuer! s'écria-t-il en tressaillant, comme c'est son habitude quand il s'exalte; moi, tuer quelqu'un! moi, qui connais la vie, sens la vie, aime la vie! et tuer des corbeaux encore, ces oiseaux d'un si beau noir, qui savent tous les chemins de l'air, tandis que tant de grands savans ne peuvent trouver ceux de la terre! Mais ce sont mes amis, les corbeaux! ils me connaissent, ils m'aiment, nous nous aimons; je sais leur langue: je n'ai qu'à leur parler, et *kraw! kraw!* voilà pour toi, Pierre! c'est une plume qu'ils se détachent de l'aile pour moi, leur ami; une belle plume noire que m'envoie le roi des corbeaux lui-même. Beaux oiseaux et sages oiseaux, ne les avez-vous jamais entendus faire leur prière? Si, bien, moi! quand l'aube succède à la nuit, le vieux roi corbeau, celui qui perche sur le grand sapin, s'éveille avec sa reine, et ils appellent leur peuple; les voilà tous qui secouent la rosée de leurs plumes et lissent leurs ailes; puis ils prennent leur vol tous ensemble, comme un seul oiseau, et ils prient!

— Et que disent-ils, Pierre?

— Ce qu'ils disent? ils prient pour l'abondance et la paix de l'Irlande; ce sont de vrais Irlandais, les braves corbeaux! vivent les corbeaux! » Et Pierre Purcel criait hourah à ses amis en leur jetant son chapeau décoré de leurs plumes.

Pierre Purcel aimait, en général, tous les oiseaux; mais sa préférence avouée pour ses noirs amis le conduisait souvent dans une partie du parc de mon père, espace carré planté de gros sapins qui avaient fixé là leurs racines depuis plus d'un siècle, et que les corbeaux avaient adoptés de temps immémorial pour y bâtir leurs nids. Cependant d'autres arbres avaient été plantés plus près de la maison, et avec les années ils étaient aussi parvenus à une certaine hauteur. Les vieux corbeaux, sans renoncer à leurs propres demeures, conseillèrent sans doute aux plus jeunes d'émigrer. Au premier nid que notre jardinier aperçut, il s'alarma comme d'une invasion, et le voilà qui déclare la guerre aux amis de Pierre Purcel: ses enfans ne se le firent pas dire deux fois,

Digitized by Google

et ils grimpèrent aux arbres. Pierre Purcel, à cette vue, entre en fureur : il arrache aux enfans leur proie, les œufs, les petits déjà éclos, et désespérant de leur sauver la vie, il se lamente comme s'il eût été au chevet d'un frère malade.

« Pauvres oiseaux, s'écriait-il dans un veine de poétique douleur, que Dieu soit avec vous ! Un peu plus tôt, un peu plus tard, nous ne venons au monde que pour mourir ; mais vous, méchans enfans, que vous avaient fait ces bons Irlandais des plaines de l'air ? misérables, qui n'auriez pas le talent de construire un nid à la cime d'un arbre, et qui croupissez dans une cabane de boue ! »

Depuis ce temps-là Pierre Purcel fit bonne garde, et malheur à l'enfant qui avait l'air de grimper à un arbre ! Le jour de Saint-Valentin, époque où les oiseaux s'appareillent, Pierre venait pour saluer les anciens et les nouveaux couples de corbeaux ; il donnait des noms à ceux qu'il croyait voir pour la première fois, et prétendait reconnaître les autres. A mesure que la saison s'avançait, il se plaçait sous les arbres où il y avait des nids, chantait des airs de nourrice ; et quelquefois même, pour aider le père et la mère des petits, il cherchait des poignées de vers, et avec l'agilité de l'écureuil il allait donner la becquée à la jeune famille. Quand les vieux corbeaux revenaient de leur chasse, il leur racontait sa courtoisie envers leur postérité !

En hiver, Pierre Purcel allait quelquefois de maison en maison quêter, non pas pour lui, mais pour ses corbeaux ; si les domestiques lui refusaient, il s'adressait aux maîtres : « Ils ont, disait-il à mon père, leurs droits de vieux tenanciers ; ils furent *engendrés* et couvés dans les domaines de votre seigneurie ; ils y sont nés, ils y ont été élevés ; ils auraient encore droit à un salaire, car ils mangent les vers qui mangeraient les grains. »

Pierre Purcel était l'ennemi des piéges à animaux : tous ceux qui étaient placés dans les champs par les gardes-chasses et les jardiniers étaient détruits par lui ; ce sentiment allait si loin chez lui, que la cuisinière trouvait quelquefois en liberté

Digitized by Google

les poulets qu'elle avait mis dans la galère pour les engraisser. Cependant Pierre ne dédaignait pas de manger sa part d'une volaille rôtie. On lui demandait alors ce qu'il faisait de son amour pour les oiseaux. A cette question, le fou était forcé de cacher son embarras sous un éclat de rire. Fous et sages, comment ne pas être de temps en temps en contradiction avec nos systèmes?

Une fois Pierre Purcel sauva la vie à un lapin qu'une belette venait de saisir ; il rendit la vie au lapin, mais sa justice se laissa égarer contre la belette jusqu'à la cruauté d'une vengeance : au moyen d'un petit couteau il arracha toutes les dents de la belette.

J'aimais à surprendre Pierre Purcel dans ses promenades champêtres, pour le faire causer : il savait trouver des analogies entre les fleurs et les personnes de sa connaissance, comparant la radieuse Marie Moore à la marguerite, la timide Anne Fitzgerald à la violette, etc.

Hélas! Pierre Purcel avec les années eut son chagrin et son désespoir comme tout le monde ; ce fut quand mon père, séduit par un habile dessinateur de jardins, bouleversa toute sa propriété. Les grands sapins, les sapins où nichaient les corbeaux furent condamnés à être abattus. Pierre Purcel fit ses représentations respectueuses ; on n'en tint compte. Au premier coup de cognée le pauvre fou devint furieux, et pendant tout le temps que dura la dévastation du bois il fallut l'enfermer. Il sortit enfin, et, le cœur navré, il monta sur une éminence d'où il chercha en vain le grand arbre qu'il appelait le château du roi corbeau ; le vieux sapin venait de tomber ; c'était le soir, et les oiseaux, privés de leur asile séculaire, planaient comme un nuage funèbre sur cette scène de désolation. On entendit Pierre Purcel se lamenter ; puis, s'exaltant jusqu'à l'indignation, il maudit les barbares qui n'avaient pas respecté l'abri protecteur des jeux de leur enfance. « Consolez-vous, oiseaux, dit-il enfin, le coup qui vous frappe est réparable : l'air vous appartient, et l'air vous appartiendra encore, alors que ceux qui vous ont traités si cruelle-

Digitized by Google

ment n'auront plus un pouce de terre. » Sa prédiction ne s'est que trop accomplie, lorsque par une suite de malheurs mon père a été forcé de vendre l'héritage de ses aïeux. Je suis retourné dernièrement encore dans ces lieux chéris, où un nouveau propriétaire n'a pas respecté à son tour les changemens faits par mon père... J'ai trouvé aussi dans les environs un souvenir proverbial du fou qui nous avait maudits : quand on veut dire que deux personnes sont liées par une amitié étroite, on dit encore : « Ils s'aiment comme s'aimaient Pierre Purcel et les corbeaux. »

(*Ireland's Scenery and Characters.*)

Digitized by Google

Miscellanées.

II.

LE GRAND PRIX DE PEINTURE,

OU

LE TABLEAU DE DANAÉ;

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES :

SALVATOR ROSA.
BERNARDO RAVIENNA, jeune chirurgien de Florence.
ANDREA DE CALMARI, directeur de l'Académie de peinture de Saint-Charles.
LAURA, sa pupille.
LE SECRÉTAIRE DE L'ACADÉMIE. — PEINTRES. — ACADÉMICIENS. — SPECTATEURS.

La scène est à Florence, vers le milieu du dix-septième siècle.

ACTE PREMIER.

L'atelier de Salvator Rosa.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALVATOR ROSA; BERNARDO RAVIENNA *entre dans l'atelier, et en l'apercevant Salvator Rosa quitte sa palette et vient lui serrer la main.*

SALVATOR.

Bonjour, mon cher docteur. Grâces à vous, me voilà au travail, vous voyez; je commence un paysage.

RAVIENNA.

Je vous avais recommandé encore quelques jours de repos; mais je comprends que vous n'y ayez pas tenu : la passion de l'art...

Digitized by Google

SALVATOR.

Je vous assure, docteur, que je suis tout-à-fait bien ; et, j'aime à le répéter, c'est grâces à vous, grâces à votre habileté chirurgicale, à vos tendres soins ; vous n'auriez pas été plus attentif et plus assidu pour un frère. En vérité, je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance. Quoi! j'arrive ici, étranger, fugitif; je débute par faire une chute de cheval et me casse un bras. Au lieu d'être abandonné sur la route à ma mauvaise fortune, je me trouve entre les mains du docteur le plus aimable, le plus désintéressé et le plus adroit de la Toscane, qui veut être mon sauveur et mon ami. Dans ma vie aventureuse, mon cher docteur, je ne suis pas habitué à ces compensations.

RAVIENNA.

Pouvais-je faire moins pour un homme aussi célèbre?

SALVATOR.

Et des complimens encore par dessus le marché. Voyons, docteur, à qui adressez-vous votre admiration? Prenez garde de vous compromettre avec un homme qui fait tour à tour et même à la fois tant de métiers : poète, musicien, acteur, soldat, conspirateur, bandit même, selon quelques-uns amis...

RAVIENNA.

J'admire surtout le grand peintre.

SALVATOR.

On voit bien que vous n'êtes pas artiste.

RAVIENNA.

Pourquoi donc?

SALVATOR.

Ah! docteur, si vous l'étiez, vous feriez comme les autres; vous m'accorderiez tous les talens, excepté celui qui peut-être en effet me fera vivre dans la postérité. Écoutez tous mes rivaux ; ils vous diront que je fais assez bien les vers, pourvu toutefois que je ne les aie pas touchés dans mes satires; que je suis un comédien très-original, pourvu que je n'aie pas caricaturé leurs ridicules; que je joue assez bien de la flûte; que je me suis battu comme un héros à côté de Mazaniello, à Naples, etc., etc.; mais qu'il est dommage que je perde mon temps à faire de la peinture.

RAVIENNA.

Cependant lequel d'entre eux a rien fait qui égale un seul de vos chefs-d'œuvre?

SALVATOR.

Encore une fois, vous n'êtes pas peintre, mon cher Ravienna.

Digitized by Google

RAVIENNA.

Qui sait?

SALVATOR.

Quoi! vraiment?... eh bien! tant pis!

RAVIENNA.

Pourquoi tant pis?

SALVATOR.

Parce que j'aurais voulu que notre amitié durât long-temps.

RAVIENNA.

Que voulez-vous dire?

SALVATOR.

C'est une plaisanterie, n'est-ce pas? mais si c'était vrai, ne me montrez jamais aucun produit de votre brosse.

RAVIENNA.

Et moi qui venais justement vous demander comme une grâce de me donner votre avis sur un tableau que je viens de terminer?

SALVATOR.

Je n'en ferai rien; restons amis, Bernardo: j'ai le malheur de toujours dire la vérité.

RAVIENNA.

C'est bien la vérité que je vous demande; je ne pourrai vous en vouloir, quelque dure qu'elle soit.

SALVATOR.

Oh! je vous crois maintenant; voilà bien le langage de tous les amateurs. Mon cher ami, pourquoi venir provoquer vous-même ma franchise et détruire vos douces illusions? contentez-vous de vos succès de famille; montrez vos tableaux à votre père, à votre mère, à votre sœur, à votre maîtresse; soyez un grand artiste en petit comité, et continuez à n'être, pour le public comme pour moi, que le grand chirurgien.

RAVIENNA.

Il y va du bonheur de ma vie; je suis sur le point d'exposer mon tableau.

SALVATOR.

Exposer! Ah! mon cher docteur, il s'agit de vous empêcher de faire une sottise; je me dévoue: apportez-moi votre tableau pendant qu'il est temps encore de vous sauver.

RAVIENNA.

Je cours le chercher.

Digitized by Google

SCÈNE II.

SALVATOR ROSA, BERNARDO RAVIENNA, CALMARI.

CALMARI, *entr'ouvrant la porte et passant seulement la tête.*

Pardon ; c'est bien ici la demeure du célèbre Salvator Rosa ?

SALVATOR, *s'avançant vers la porte.*

C'est ici ; je suis Salvator Rosa, et tout à votre service. A qui ai-je l'honneur de parler ?

CALMARI.

Je m'appelle Andréa del Calmari, directeur de l'académie de San-Carlo.

SALVATOR.

Le directeur de l'académie ! Je suis très-flatté d'une visite si honorable ! Que puis-je faire pour l'académie et pour son directeur ?

CALMARI.

Depuis deux mois que notre ville vous possède, c'est peut-être se présenter chez vous un peu tard, seigneur Salvator ; mais on m'a assuré que vous aviez défendu votre porte.

SALVATOR.

Les suites d'une chute de cheval m'ont long-temps tenu prisonnier dans mon lit, et voilà mon geôlier, ou plutôt mon libérateur. (*Montrant Bernardo Ravienna.*)

CALMARI, *vivement contrarié d'apercevoir Ravienna.*

Ah ! c'est vous, docteur... mon cher Bernardo ?

RAVIENNA, *embarrassé à la vue de Calmari.*

Serviteur au seigneur Calmari. Oui, c'est moi qui ai eu l'honneur de donner des soins au seigneur Salvator. (*A Salvator.*) Adieu, illustre Salvator ; souvenez-vous de mes recommandations. (*A part.*) Je vous prie de ne pas dire un mot à cet homme du sujet de notre entretien. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

SALVATOR ROSA, CALMARI.

CALMARI.

Vous connaissez ce Ravienna ?

SALVATOR.

C'est le chirurgien qui m'a remis le bras.

Digitized by Google

CALMARI.

Dès que vous n'aurez plus besoin de lui, croyez-moi, payez-le et ne le recevez plus ; c'est un de ces personnages insinuans qui, une fois qu'ils ont un pied dans votre maison, finiraient par s'en emparer si vous les laissiez faire...

SALVATOR, *l'interrompant.*

Daignez vous asseoir, seigneur, et me dire ce qui vous amène. Venez-vous m'acheter un tableau ?

CALMARI.

Peut-être.

SALVATOR, *piqué.*

Peut-être... comme il vous plaira !

CALMARI.

Je veux dire que cela dépendra de vous.

SALVATOR.

Vous savez, seigneur, qu'avec moi c'est à prendre ou à laisser ; je ne souffre point qu'on me marchande.

CALMARI.

Je ne marchanderai pas.

SALVATOR.

Nous serons alors bientôt d'accord.

CALMARI.

Peut-être encore !... quand vous saurez mes conditions.

SALVATOR.

Je comprends, seigneur ; vous voudriez me payer à longs termes. Hélas ! mes finances sont très-bas : je me suis évadé de Rome, où l'on était parvenu à me brouiller avec le Saint-Père, sans avoir eu le temps de visiter mes débiteurs, et trop heureux d'emballer avec moi une toile dont je ne puis me défaire que contre argent comptant.

CALMARI.

C'est argent comptant que je l'achèterai. Avez-vous déjà montré cette toile à quelque autre artiste de notre ville?

SALVATOR.

A personne. On critique assez mes tableaux quand ils sont sortis de mon atelier ; je m'arrange pour qu'on ne puisse les déprécier par avance.

CALMARI.

C'est très-prudent, et je vous approuve.

SALVATOR.

Au fait, seigneur directeur.

Digitized by Google

CALMARI.

Vous savez que c'est demain que notre académie de peinture distribue ses prix.

SALVATOR.

Oui, je le sais : cinq cents écus au premier tableau; deux cents au second.

CALMARI.

Vous proposez-vous de concourir ?

SALVATOR.

Premièrement, j'espère obtenir un peu plus de sept cents écus pour la seule toile que je pourrais envoyer au concours; et, en second lieu, j'ai encore trop besoin de ma réputation pour l'exposer à la moindre chance.

CALMARI.

Je vous approuve encore, et c'est ce qui me décide à vous acheter votre tableau... si toutefois vous voulez me le céder pour vingt mille écus!

SALVATOR.

Pour vingt mille écus... il est à vous, seigneur, et je confesse qu'aucune de mes toiles ne m'a jamais valu une si forte somme; mais vous ne l'avez pas vu encore...

CALMARI.

Je n'ai besoin de le voir que lorsque je le payerai, si nous sommes d'accord.

SALVATOR.

Nous le sommes, seigneur directeur.

CALMARI.

Doucement; je prétends acheter avec le tableau le droit de m'en dire l'auteur.

SALVATOR.

Quelle plaisanterie!... N'avez-vous pas assez de vos mérites, seigneur?

CALMARI.

Oui, j'ai quelques mérites, sans doute, et entre autres celui de me connaître en peinture; je sais faire la différence d'un bon et d'un mauvais tableau; j'ai même manié la brosse autrefois : heureusement je vis bientôt que je pourrais être un très-bon critique, un très-bon juge, un amateur très-distingué, mais que la nature m'avait refusé le génie, qui seul fait un grand peintre.

SALVATOR, à part.

Ah! mon pauvre ami Bernardo! si tu avais un peu de ce bon sens. (*Haut.*) Mais alors, seigneur, pourquoi ambitionner aujourd'hui une

Digitized by Google

gloire à laquelle vous avez si sagement renoncé? Avec un franchise habituelle, permettez-moi de m'étonner d'une vanité si peu raisonnable.

CALMARI.

Seigneur Salvator, je suis amoureux.

SALVATOR.

Du titre de peintre?

CALMARI.

Non, de ma pupille.

SALVATOR.

Autre folie pour une barbe grise comme vous.

CALMARI.

J'en conviens; mais écouter toute ma confession. Le père de Laura était encore plus enthousiaste que moi de l'art de Raphaël et de Michel-Ange. Dans son testament, qui me nomme le tuteur de sa fille, il a ordonné qu'elle n'épouserait qu'un peintre, et un peintre couronné par notre académie; je viens donc vous acheter à la fois ma gloire et mon bonheur.

SALVATOR.

Et votre pupille vous aime, sans doute?

CALMARI.

Je suis certain qu'elle n'en aime pas un autre, et cela me suffit; j'ai eu soin de la consigner à tous les jeux.

SALVATOR.

Et si par hasard mon tableau ne comportait pas le prix?

CALMARI.

Je m'en remets à votre délicatesse; le marché serait nul, je pense.

SALVATOR, *à part.*

En vérité! c'est moi qui cours toutes les chances; quelle générosité! Nous verrons cela. (*Haut.*) Seigneur, le marché est conclu; vous pouvez aller chercher l'argent et je vais déballer le tableau.

CALMARI.

Dans une demi-heure je suis de retour. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

SALVATOR ROSA, *seul.*

Ah! seigneur directeur, vous vous connaissez en peinture! mais que vous connaissez mal l'amour-propre des artistes!... Quoi! vous vous réservez de rompre le marché si mon ouvrage ne comporte pas le prix et

Digitized by Google

vous croyez que je m'exposerai ainsi pour rien au jugement de quelques sots ou à l'envie de ces artistes qui sont heureux de pouvoir donner une couronne à la médiocrité quand cela doit écarter ou humilier le vrai talent!... Certes vous avez deviné; vingt mille scudi sont une tentation pour Salvator fugitif et très-bas en finances; mais plutôt mourir de faim... le double de cette somme ne me consolerait pas d'un affront fait à mon tableau... Ne trouverai-je donc pas un moyen pour attraper honnêtement ce brave directeur, quitte à le rembourser si le marché ne répond pas à ses vues? Au fait, je n'ai besoin aujourd'hui que d'un emprunt. Ah! j'entends Ravienna qui vient avec son chef-d'œuvre... C'est peut-être lui qui va me tirer d'affaire.

SCÈNE V.

SALVATOR ROSA; BERNARDO RAVIENNA, *suivi d'un homme qui porte un tableau enveloppé d'une grande toile et qu'il dépose près du chevalet.*

RAVIENNA, *à l'homme qui porte le tableau.*

Laissez là votre fardeau. (*L'homme sort. A Salvator.*) Vous savez ce que je vous apporte?

SALVATOR.

Oui, docteur; mais avant de le voir, je veux vous demander ce que vous avez fait au vieux directeur de l'académie de San-Carlo : il semble ne pas être de vos amis.

RAVIENNA.

J'espère que vous avez gardé mon secret : le seigneur Calmari est le Cerbère d'un jardin enchanté. Sa pupille Laura est la plus belle personne de Florence.

SALVATOR.

La connaissez-vous? Il m'a dit qu'il avait su jusqu'ici la soustraire à tous les regards.

RAVIENNA.

Depuis plus d'un an je la vois presque tous les jours.

SALVATOR.

De son consentement?

RAVIENNA.

J'espère bien qu'il ne s'en doute guère. Voilà dix-huit mois que le vieux jaloux m'envoya chercher pour lui faire une saignée; ce fut alors que pour la première fois j'aperçus sa pupille, qui vint dans sa chambre. Frappé d'une beauté si remarquable, je ne pouvais plus détacher mes yeux

Digitized by Google

de cette céleste apparition; mais déjà Calmari lui disait d'une voix sévère : « Retirez-vous; personne ne vous a mandée. » Quand elle fut sortie, s'adressant à moi : « Seigneur chirurgien, me dit-il, je vous suis bien obligé, mais j'espère n'avoir plus besoin de votre lancette, Dieu merci.» Je partis, résolu à tout tenter pour revoir la belle Laura. Cependant j'eus beau imaginer des prétextes pour m'introduire chez son tuteur, je fus toujours repoussé : j'allais en vain rôder autour de la maison, mes regards ne rencontraient que ces yeux d'Argus qui m'épiaient et me défiaient malicieusement.

SALVATOR.

Je ne m'étonne plus qu'il ait peur de vous.

RAVIENNA.

Un hasard enfin me favorisa. J'étais resté un jour plus tard que de coutume et seul dans la galerie de l'académie, contemplant les tableaux des maîtres, et plaignant Raphaël de n'avoir pas connu une beauté comme celle qui m'avait rendu amoureux, lorsque Calmari, introduisant avec précaution sa tête chauve dans une porte entrebâillée, me reconnut : « Allons, dit-il avec dépit, qu'on ferme la galerie, l'heure est passée. » Je m'éloignais à pas lents, persuadé que Laura était proche, et à peine étais-je sur le seuil de la porte, que j'entendis en effet une douce voix se mêler à la voix criarde du barbon. Mon plan fut bientôt fait : je gagnai le concierge, qui promit de m'admettre dans la galerie à toute heure et de m'y laisser aussi longtemps qu'il me plairait. Il s'agissait de m'y cacher : il y a dans le grand vestibule deux niches qui contiennent les figures en cire de deux vieux maîtres avec le costume du temps : un rideau les protége contre la poussière. A l'aide du concierge, je déplacai le vieux Cimabué; je me parai de ses habits, je pris jusqu'à sa barbe blanche et montai sur son piédestal.

SALVATOR.

L'aventure devient intéressante; continuez.

RAVIENNA.

J'étais à peine depuis une demi-heure à mon poste, que le cher directeur arrive, donne son coup d'œil de prévoyance, sort et revient... vous devinez avec qui... avec Laura qu'il laisse dans ce même vestibule, et puis s'en va à ses affaires. Mon cœur battait... mes genoux tremblaient .. les yeux de Laura se dirigèrent justement du côté de ma niche; je tirai le rideau, et le vieux Cimabué tomba aux genoux de la belle interdite. Heureusement je parvins à calmer cette première terreur, et le stratagème de mon amour finit par lui paraître original. Je n'avais pu la revoir depuis le jour où notre première entrevue avait tant irrité son tuteur;

Digitized by Google

mais le timide prisonnière de Calmani avait remarqué ma vie errante autour de l'académie. Bref, elle m'apprit que tous les jours à la même heure Calmani l'enfermait dans ce vestibule, forcé qu'il était d'ouvrir sa maison aux académiciens et aux artistes. Laura y passait le temps à faire des copies; car elle aime les arts; elle est artiste elle-même.

SALVATOR.

Et voilà un an que vous étudiez avec elle. Voyons enfin ce fameux chef-d'œuvre.

RAVIENNA *place son tableau sur le chevalet de Salvator et le découvre.*

Mon cher Salvator, c'est elle qui m'a fait croire que je pourrais aussi devenir peintre; mais elle ignore encore tous mes progrès et avant de lui montrer mon tableau, avant de l'envoyer au concours, je voudrais que vous m'ayez dit s'il n'est pas trop indigne d'elle.

SALVATOR, *regardant le tableau avec une vive surprise.*

Quoi! c'est vous, Bernardo Ravienna, qui avez fait ce tableau?

RAVIENNA.

Oui, illustre maître!

SALVATOR.

C'est vous qui avez créé ces belles formes dans lesquelles se marient si bien les charmes de la femme et ceux de la déesse? c'est vous qui avez peint ces yeux dont le sourire exprime à la fois l'amour et la pudeur; ces lèvres entr'ouvertes par un sourire divin; cette Danaé qui vous rendrait païen si elle ne vous rendait en même temps jaloux de Jupiter?... Ah! Bernardo, c'est vous qui êtes un grand maître.

RAVIENNA.

Parlez-vous sérieusement?

SALVATOR.

Allons, pas de fausse modestie: quand on a un pareil talent, on a la conscience de ce qu'on a fait. Oui, Ravienna, vous êtes un grand peintre.

RAVIENNA.

Mon ami! si j'ai réussi, c'est l'œuvre de l'amour. Vous voyez le portrait de Laura: que je suis heureux si vous ne me flattez pas!

SALVATOR.

Vous flatter!... Tenez, Bernardo, je voudrais avoir fait votre Danaé: j'attends même de votre amitié que vous me permettiez d'en être l'auteur et d'en disposer pendant une heure.

RAVIENNA.

Vous me rendrez trop fier. Mais quel est votre dessein?

Digitized by Google

SALVATOR.

Vous le saurez, Bernardo; mais pendant une heure souvenez-vous que vous n'êtes qu'un habile chirurgien, et que c'est moi qui ai fait votre Danaé.

RAVIENNA.

Jusqu'ici vous seul avez mon secret.

SALVATOR.

Vaniteux ! Écoutez; on marche. Passez dans ce cabinet : restez-y jusqu'à ce que j'aie donné audience à quelqu'un qui ne doit plus vous voir ici.

(*Ravienna entre dans le cabinet.*)

SCÈNE VI.

SALVADOR *seul; il regarde encore la Danaé de Ravienna.*

Qu'elle est belle ! Qui l'aurait cru ? Allons, je suis content de moi; j'avais peur d'être jaloux, et je me sens encore l'ami de Ravienna, quoique son coup d'essai en ait fait mon rival. Il s'agit maintenant de préparer sa gloire et son bonheur.

SCÈNE VII.

SALVATOR, CALMARI, *qui entre avec une grande bourse pleine.*

CALMARI.

Voici les vingt mille scudi. (*Salvator va fermer la porte mystérieusement.*) Pourquoi fermer la porte ?

SALVATOR.

Il me semble que nous allons faire un traité qui ne veut pas de témoins.

CALMARI.

Vous avez raison.

SALVATOR, *lui montrant la Danaé de Ravienna.*

Voilà votre tableau.

CALMARI.

Que vois-je ? quel miracle, Salvator !

SALVATOR.

C'est un miracle mythologique : Jupiter tombant en pluie d'or dans le sein de Danaé.

Digitized by Google

CALMARI.

Oh! je vois bien quel est le sujet de ce tableau, et ce n'est pas ce qui m'émerveille : c'est la singulière ressemblance de Danaé avec ma pupille. Mais où avez-vous pu voir Laura, Salvator?

SALVATOR.

Je vous jure que je ne crois pas l'avoir jamais rencontrée.

CALMARI.

Quoi! ce serait là une tête d'imagination, un idéal! En vérité, il faut que je sois bien sûr que ni vous ni aucun de nos artistes n'avez pu voir Laura!... Salvator, j'ai bien fait de dire mon prix avant que vous m'ayez montré ce chef-d'œuvre : je ne me serais jamais cru assez riche pour l'obtenir. Mais il est à moi?

SALVATOR.

A vous pour vingt mille écus. Je vois avec plaisir que le seigneur Jupiter est content de *sa* Danaé!

CALMARI.

Permettez que je l'emporte.

SALVATOR.

Y pensez-vous? si l'on vous voyait sortir de mon atelier avec ce tableau... Non, je l'enverrai clandestinement comme une œuvre anonyme.

CALMARI.

Vous avez encore raison. Je vous laisse les vingt mille scudi; mais ayez la bonté de me signer ce petit écrit en remplissant les blancs.

SALVATOR.

Volontiers, après l'avoir lu. (*A part.*) Il a pensé à tout. (*Il lit.*) « Moi, soussigné, Salvator Rosa, renonce à me reconnaître l'auteur du tableau représentant... Danaé... m'engageant, si je le réclamais un jour, à rembourser d'abord au signor Andrea del Calmari la somme de vingt mille scudi que j'ai reçue de lui pour prix de ladite renonciation en sa faveur.....» Je n'ai aucune objection à signer cela, mon cher directeur. (*Il signe.*)

CALMARI, *après avoir encore regardé le tableau.*

C'est extraordinaire... Mais non! Laura est vraiment d'une beauté idéale. Adieu, illustre confrère : je suis sûr du prix....

SALVATOR.

Vous êtes au nombre des juges?

CALMARI.

Je vais aller me récuser, sans dire pourquoi.

SALVATOR.

Adieu, mon illustre confrère.

(*Calmari sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

SALVATOR; RAVIENNA, *sortant du cabinet, d'où il a tout entendu.*

RAVIENNA.

Qu'avez-vous fait, Salvator?

SALVATOR.

J'ai vendu votre tableau, et plus cher qu'aucun des miens. Ne m'en avez-vous pas laissé le maître? Mais je suis seul engagé : vous serez là pour le réclamer quand il aura remporté le prix. Il le remportera, je vous le promets. Quant à moi, n'importe quelle était mon intention avant de l'avoir vu, je ne me hasarderai pas maintenant à concourir. Écoutez-moi; voici votre rôle. Aujourd'hui votre *Danaé* sera soumise à l'académie : demain vous irez porter au secrétariat la note cachetée sur laquelle vous aurez écrit votre nom et la désignation de votre tableau; Calmari aura fait de même : lorsque le secrétaire ouvrira les deux notes, avancez-vous et protestez contre le mensonge qui tend à vous priver d'une juste renommée. Je serai là pour tout expliquer à la honte de ce geai qui voudrait se parer des plumes du paon.

RAVIENNA.

Mais Calmari est le tuteur de Laura : je m'en ferai un ennemi mortel... Ah! s'il voulait se contenter de ma gloire et me céder sa pupille!

SALVATOR.

Ah! mon ami, vous n'êtes pas digne d'avoir fait un chef-d'œuvre. Un véritable artiste donnerait vingt Laura pour une Danaé comme celle-ci!... Mais tranquillisez-vous : je crois aussi à la providence des amans, et j'espère trouver le moyen de vous rendre à la fois et l'original et le portrait.

(*Le rideau tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre représente le vestibule de l'Académie de peinture. Au milieu est un grand rideau qui sépare ce vestibule de la galerie. A droite une porte conduit à la maison du directeur. Dans la muraille deux niches cachées par un rideau ; sur la niche de droite on lit en grosses lettres CIMABUÉ ; sur celle de gauche LEONARDO DA VINCI.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAURA, RAVIENNA, *dans le costume de Cimabué, mais sans la barbe.*

RAVIENNA.

Quoi! Laura, vous ignoriez cette clause du testament de votre père?

LAURA.

Mon tuteur m'en a parlé ce matin pour la première fois.

RAVIENNA.

Et il se propose de vous accorder à l'auteur du tableau couronné par l'académie?

LAURA.

Il me l'a fait entrevoir.

RAVIENNA.

Et vous avez accepté cet époux inconnu?

LAURA.

Il est une clause dont je me suis réservé le bénéfice.

RAVIENNA.

Laquelle?

LAURA.

Le testament ajoute que cet époux inconnu sera tenu à me plaire et obtiendra aussi l'agrément de mon tuteur.

RAVIENNA.

Il paraît que l'agrément de celui-ci est obtenu d'avance.

LAURA.

C'est ce qui m'étonne. Comment peut-il connaître déjà le lauréat de l'académie? ou plutôt, comment a-t-il renoncé lui-même tout-à-coup à un projet qui m'expliquait son incroyable jalousie? J'ai remarqué une certaine malice dans son sourire... Quel que soit ce mystère, Bernardo, je suis certaine que le concours de ce jour ne me donnera pas un mari.

RAVIENNA.

Vous en êtes certaine?

Digitized by Google

LAURA.

Vous voulez me le faire répéter, Bernardo; oui, j'en suis certaine, parce que celui qui a su me plaire ne peut pas être encore comme le Gamba : *Et moi aussi je suis peintre !*

RAVIENNA.

Aimable Laura ! un jour il le dira peut-être.

LAURA.

Oui, Bernardo; et prenez garde au concours de l'année prochaine !

RAVIENNA, *à part.*

Je n'ose lui faire partager mon espérance. (*Haut.*) Je crois entendre du bruit du côté de cette porte. (*Il montre la porte à droite.*)

LAURA.

Cachez-vous. (*Ravienna lui baise la main et court du côté de la niche de Cimabué en laissant sa barbe par terre.*)

RAVIENNA.

Ah ! ma barbe ! (*Il revient la ramasser et en laisse encore la moitié. Au moment où il s'en aperçoit et veut retourner sur ses pas, la porte s'ouvre, et il n'a que le temps de se cacher derrière le rideau de la niche.*)

SCÈNE II.

RAVIENNA, *dans la niche*, LAURA, CALMARI, *qui entre coquettement habillé.*

CALMARI, *à Laura, qui a ramassé vivement la moitié de la barbe de Cimabué.*

Qu'est-ce que cela ?

LAURA, *embarrassée.*

Rien; un enfantillage. Je ne sais trop pourquoi je me suis avisée de tirer la barbe de Léonard de Vinci, et il m'en est resté cette touffe dans la main.

CALMARI.

La barbe de Léonard, dites-vous ? Voyons. (*Il ouvre le rideau de la niche de Léonard.*) Elle est encore toute entière à son menton.

LAURA.

C'est donc celle de l'autre.

CALMARI.

La barbe de Cimabué ? (*Il va lever le rideau de l'autre niche, où l'on*

Digitized by Google

découvre Ravienna immobile avec la moitié de sa barbe.) Oui, vous avez raison. Donnez, espiègle, que je rende à ce vénérable menton l'ornement que vous lui avez arraché.

LAURA, *qui, affectant la distraction, a déchiré le fragment de barbe et l'a éparpillée sur le parquet.*

Ah! mon Dieu, qu'ai-je fait? Je vous défie de la remettre.

CALMARI.

Espiègle, est-ce ainsi que vous traitez les barbes grises? Qui sait la couleur de celle du mari que le concours d'aujourd'hui vous destine?

LAURE.

Connaissez-vous tous les concurrens?

CALMARI, *avec un air de mystère.*

Non; mais je crois en deviner un qui a bien des chances.

LAURA.

Mais qui est peut-être déjà marié.

CALMARI.

En ce cas, nous renverrons votre mariage à l'année prochaine.

LAURA.

Je ne suis pas pressée.

CALMARI, *à part.*

Si je la mettais dans ma confidence? Mais non, il faut qu'elle soit étourdie par la surprise et éblouie par mon triomphe. (*Haut.*) Laura, vous avez aujourd'hui quelques apprêts de toilette à faire, et il est déjà tard!

LAURA.

Quoi! vous daignez permettre que j'assiste au couronnement du lauréat?

CALMARI.

Si je le permets! je le désire, je l'ordonne au besoin. Rentrons donc au plus vite, car la foule va bientôt arriver et j'entends qu'on ouvre la galerie.

(*Ils sortent après que Calmari a donné un coup d'œil autour de lui.*)

SCÈNE III.

RAVIENNA, *seul. Il descend avec précaution de sa niche.*

Il faut que je me dépêche. (*Il va donner un coup d'œil à travers le grand rideau qui sépare le vestible de la galerie.*) Ah! mon Dieu, c'est trop tard. Voilà déjà du monde. Je ne puis me montrer dans ce costume

Digitized by Google

étrange. Quelqu'un vient, rentrons dans ma cachette. (*Il remonte sur son piédestal et tire le rideau.*)

SCÈNE IV.

RAVIENNA, SALVATOR, *qui entre par le rideau et regarde de tous les côtés.*

SALVATOR.

Il doit être ici; le concierge m'a dit qu'il n'était pas revenu par sa loge. (*Il lève le rideau de la niche de Cimabué.*) Bernardo!

RAVIENNA, *toujours sur son piédestal.*

Est-ce vous, Salvator?

SALVATOR.

Que faites-vous ici?

RAVIENNA.

Au moment où j'allais sortir, le directeur est venu lui-même chercher Laura, et j'ai cru qu'il ne s'en irait plus. Comment m'échapperai-je à présent?

SALVATOR.

Il faut pourtant quitter cette cachette et ce costume de carnaval pour venir réclamer votre Danaé.

RAVIENNA.

J'ai remis moi-même au secrétaire de l'académie ma note cachetée.

SALVATOR.

Fort bien! mais Calmari en aura fait autant; et si vous n'êtes pas là quand les arbitres auront à prononcer entre vous, qui contredira Calmari? ou si vous venez dans cet équipage, on vous prendra pour un fou... Et justement j'entends quelqu'un à cette porte...

RAVIENNA.

C'est celle de l'appartement du directeur.

SALVATOR.

Rentrez dans votre niche. (*Il l'y pousse et tire le rideau.*)

SCÈNE V.

RAVIENNA *dans la niche*, SALVATOR, CALMARI.

SALVATOR.

Ah! seigneur directeur, comme déjà votre front rayonne!

Digitized by Google

CALMARI.

Si je parais heureux, c'est que je le suis.

SALVATOR.

Franchement? pas d'inquiétude?

CALMARI.

Pas la moindre. Je viens de voir tous les tableaux du concours.

SALVATOR.

Quoi! vous qui avez été juge toute votre vie, et artiste depuis vingt-quatre heures seulement, vous ne croyez déjà plus à l'intrigue et vous oubliez tous les avantages qu'elle a sur le talent?

CALMARI.

Ma Danaé est tellement supérieure! Cependant, comme vous dites, on n'a pas été juge pour rien, et, par dernière précaution, je ne remettrai qu'au dernier moment ma note cachetée. La voici; qu'on proclame un autre tableau que le *nôtre*, nous gardons l'anonyme...

SALVATOR.

Et notre pauvre Danaé rentrera toute honteuse dans mon atelier.

CALMARI.

Mais non; il n'est pas possible que mes collègues de l'académie osent couronner un autre tableau que *ma* Danaé. Vous avez peut-être déjà disposé des vingt mille écus?

SALVATOR.

J'avais quelques dettes criardes.

CALMARI, *à part*.

C'est juste; il m'avait prévenu. (*Haut.*) Encore une fois, il est impossible que *ma* Danaé n'obtienne pas le prix.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE SECRÉTAIRE *de l'académie entr'ouvrant la tribune.*

LE SECRÉTAIRE.

Seigneur directeur, les juges écrivent leurs bulletins; ne viendrez-vous pas assister au dépouillement?

CALMARI.

Si, si, je vous suis, seigneur secrétaire. Avant de proclamer le vainqueur, veuillez bien annoncer aux artistes que je leur donne à tous une fête ce soir.

Digitized by Google

LE SECRÉTAIRE.

Une fête!

CALMARI.

Oui : vous pouvez ajouter que, par son testament, le père de Laure, ma pupille, a voulu que sa fille n'épousât qu'un artiste couronné par l'académie. Le lauréat d'aujourd'hui pourra donc demander sa main : sa dot est de cent mille écus.

LE SECRÉTAIRE.

Seigneur directeur, je vais les inviter tous, et leur faire part du prix que vous ajoutez à celui de l'académie. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

RAVIENNA *dans la niche*, SALVATOR, CALMARI.

SALVATOR.

Votre pupille a cent mille écus de dot?

CALMARI.

Pas moins, mon cher confrère. Ne venez-vous pas assister à notre triomphe?

SALVATOR.

Je vous remercie; je vous attendrai ici; je n'aime pas à me mêler dans les grandes foules.

CALMARI.

Ah! seigneur Salvator, on vous a vu dans des foules plus bruyantes que celle de ce concours. Mais comme vous voudrez; au revoir.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

SALVATOR, RAVIENNA.

Allons, demandez, Bernardo : avez-vous entendu?

RAVIENNA.

Le mot unique?

SALVATOR.

Cent mille écus de dot! il ne risque rien d'en donner vingt mille pour obtenir Danaé. Le seigneur Jupiter sait placer son argent; mais il s'est pris lui-même au piége, et je n'ai plus de scrupule s'il persiste à vous disputer vos droits d'amant et vos droits d'auteur.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

SALVATOR, RAVIENNA, LAURA.

LAURA.

Vous êtes encore ici, Bernardo?... (*A percevant Salvator, elle recule intimidée.*)

SALVATOR.

Ne craignez rien: c'est un ami, un frère.

RAVIENNA.

Le plus grand artiste de l'Italie.

SALVATOR.

Après vous, mon cher Bernardo?

LAURA, *à Ravienna, après avoir salué Salvator.*

M'expliquerez-vous cet échange de complimens?

RAVIENNA.

C'est le célèbre peintre Salvator Rosa!

LAURA, *à Salvator, avec admiration.*

Ah! seigneur...

SALVATOR.

Et voilà le célèbre peintre Bernardo Ravienna; car, écoutez, on va le proclamer. (*Pendant que Salvator parle encore à Laura surprise, le rideau du fond s'ouvre et laisse voir l'intérieur de la galerie; les artistes et la foule entourent une table placée sur une estrade; à cette table sont assis les juges du concours; le secrétaire se lève pour proclamer le résultat des votes; Calmari s'est approché de lui par derrière et tient sa note à la main.*)

LE SECRÉTAIRE.

Le prix est unanimement décerné au tableau de DANAÉ.

CALMARI, *au secrétaire.*

Voilà la note qui vous révèle l'auteur.

LE SECRÉTAIRE, *à Calmari, sans recevoir sa note.*

Pardon, seigneur directeur; cette note m'a déjà été remise hier. (*Il décachète la note de Ravienna et continue à haute voix, sans faire attention aux gestes d'impatience de Calmari.*) L'auteur du tableau de DANAÉ est BERNARDO RAVIENNA! (*Ce nom est salué de fanfares; Calmari stupéfait remet sa note dans sa poche et rentre dans la foule des spectateurs; les acclamations continuent; on entend crier :* Où est l'artiste? où est Bernardo Ravienna?... *Salvator ferme le rideau.*)

Digitized by Google

LAURA.

Ah! Bernardo! quelle surprise!

RAVIENNA.

Laura!

SALVATOR.

Mon frère, que je vous embrasse!... Mais tenez-vous un moment à l'écart; voici le sanglier qui a rompu sa toile : laissez-moi recevoir son premier coup de boutoir. (*Laura et Ravienna se retirent à l'écart.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, CALMARI, *qui entre furieux.*

CALMARI, *à Salvator, en lui saisissant brutalement le bras.*

Traître! à combien de personnes vendez-vous donc le même tableau?

SALVATOR.

Seigneur directeur, prenez garde, on peut vous entendre, et vous vous êtes réservé l'anonyme en cas de revers.

CALMARI.

Notre marché est nul.

SALVATOR.

J'en conviens, et je parie que vous êtes inquiet pour votre argent; n'est-ce pas que vous seriez volontiers de l'avis de ceux qui prétendent que j'ai été un de ces bandits qu'on admire dans mes tableaux? Eh bien! seigneur directeur, vos vingt mille écus vous seront rendus.

CALMARI.

Que votre complice ne compte pas sur la dot de Laura pour vous aider dans cette restitution et pour vous payer la surenchère qui lui a valu sans doute auprès de vous de m'être préféré. Je vais protester et apprendre aux juges que vous êtes seul l'auteur de la *Danaé*.

SALVATOR.

Puissiez-vous dire vrai pour ma gloire! Apprenez vous-même d'abord, seigneur Calmari, un miracle de l'amour. Pour être l'auteur incontestable du tableau couronné, Ravienna a trouvé un expédient moins coûteux, quoique plus difficile que le vôtre : il s'est fait peintre d'abord, et pour être plus sûr d'épouser Laura, il a eu le secret de lui plaire.

CALMARI, *à part.*

En effet, cette ressemblance... je m'y perds. (*Haut.*) Tout cela serait vrai, qu'il lui manquerait encore mon consentement.

Digitized by Google

SALVATOR.

Vous l'avez donné d'avance par la voix du secrétaire de l'académie, et si vous vous rétractez, d'abord je garde vos vingt mille écus : à trompeur trompeur et demi ; et puis, je fais connaître à l'académie et au public la fourberie que vous êtes venu me proposer, vous, très-illustre directeur.

CALMARI.

Insensé que je suis!

SALVATOR.

Allons, exécutez-vous de bonne grâce.

CALMARI.

Mais ce Ravienna, où est-il?

SALVATOR.

Ici même, qui se soustrait modestement à son triomphe. Approchez, heureux artiste, et vous, aimable fiancée du lauréat.

CALMARI, *apercevant Ravienna.*

Quel travestissement !... Ah! le vieux Cimabué !... j'y suis maintenant! (*Apercevant Laura.*) Mademoiselle, je vois pourquoi vous n'avez pas voulu que je rétablisse la barbe au menton de ce vénérable maître. (*A part.*) Je suis joué depuis long-temps ; le plus sage est de faire contre mauvaise fortune bon cœur, pour rattraper au moins mes vingt mille écus.

SALVATOR.

Allons, le tuteur se radoucit, et justement voici l'académie en corps qui vient de ce côté. (*On entend crier derrière le rideau : Vive Bernardo Ravienna! Le rideau s'ouvre, et le secrétaire de l'académie entre, suivi des peintres et d'une partie des spectateurs.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LE SECRÉTAIRE DE L'ACADÉMIE, LES ARTISTES, LA FOULE, *un laurier à la main.*

LE SECRÉTAIRE.

On dit que le lauréat est ici; puisqu'il ne veut pas venir chercher sa couronne, nous la lui apportons.

SALVATOR, *lui présentant Ravienna.*

Le voici, seigneur secrétaire, et vous, messieurs !... Si son costume vous étonne, apprenez que, dans son excessive modestie, il s'était déguisé tel que vous le voyez pour échapper à son triomphe, et avait même pris la place du vieux Cimabué dans cette niche.

Digitized by Google

LE SECRÉTAIRE.

C'est d'un heureux augure pour la renommée de notre nouveau confrère : un jour sa statue aura aussi une niche dans notre académie. (*A Calmari.*) Mais, seigneur directeur, c'est à vous de couronner tant de talent et tant de modestie.

CALMARI, *prenant la couronne et affectant un air de satisfaction.*

Approchez, lauréat de l'académie ; je vous couronne en son nom, et....

SALVATOR.

Courage, cher directeur; achevez ce double sacrifice.

CALMARI.

Et, conformément au testament du père de Laura, je vous donne ma pupille en mariage. (*Ravienna et Laura regardent Salvator avec reconnaissance ; la foule crie :* Vive Bernardo Ravienna ! *La toile tombe.*)

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER ACTE.

(*Blackwood's Magazine.*)

Digitized by Google

REVUE ASIATIQUE.

§ I.

RÉSULTATS DE L'INTERVENTION ANGLAISE

DANS L'AFGHANISTAN (1).

Deux années se sont écoulées depuis que les baïonnettes anglaises ont rétabli le shah Shoujah-al-Mulk sur le trône de l'Afghanistan, d'où il avait été chassé trente ans auparavant par les chefs de son propre peuple. S'il fallait en croire les prédictions de la presse d'Angleterre et de celle de l'Inde, cet événement allait assurer la tranquillité des frontières de l'Inde britannique, sinon immédiatement, du moins dans un avenir peu éloigné, c'est-à-dire aussitôt que l'irritation que devait occasionner chez les Afghans une révolution accomplie ainsi par des forces étrangères et contre le gré de la majorité de la nation se serait calmée, aussitôt que l'édifice social, fortement ébranlé, serait reconstruit. Il faut convenir que la tâche ainsi imposée à l'Angleterre n'était pas trop facile, et que l'*avenir peu éloigné* de la presse menace de reculer indéfiniment.

On se rappellera dans quel but une armée anglaise traversa pour la première fois l'Indus; ce but était double. Il fallait d'abord mettre la forteresse d'Hérat à l'abri d'une attaque que le shah de Perse dirigeait contre elle, à l'instigation de la

(1) Note du directeur. Il est peut-être utile de faire remarquer que cet article, qui résume si bien la nouvelle situation des Anglais dans l'Inde, est emprunté à une revue tory.

Digitized by Google

Russie, et puis s'assurer une influence prépondérante sur l'Afghanistan propre, en substituant la dynastie des Suddozyes, favorable à l'Angleterre, à la domination des chefs Barokzyes, dont la politique commençait à se montrer décidément contraire aux intérêts britanniques. Mais combien depuis ce temps cette question s'est compliquée! Il ne s'agit plus, en effet, aujourd'hui de délivrer une forteresse ou de rétablir sur son trône un prince allié : l'Angleterre est réduite en ce moment à la nécessité de soutenir son droit d'intervention sur un vaste pays, dont la circonférence touche au Sutledge, à Hérat, au golfe Persique et presqu'à la mer Caspienne, ou bien de continuer un système de conquête dont la seule idée aurait effrayé ceux qui ont si fort critiqué l'administration de lord Wellesley.

Depuis le commencement jusqu'à la fin de l'année 1840, la guerre que l'Angleterre a soutenue dans l'Afghanistan n'a été qu'une suite de petits combats et d'incursions faites par des corps d'ennemis détachés; sous le point de vue militaire, l'avantage a été incontestablement du côté des Européens, nonobstant deux échecs assez graves supportés à Nufousk et à Khélat. Toutes les tribus ont été en définitive forcées de se soumettre à Shah-Shoujah. Son compétiteur Dost-Mohammed-Khan avait, au commencement de l'automne, reparu en armes, sur la frontière septentrionale, à la tête d'une armée considérable, composée en partie des Afghans qui lui demeuraient attachés, et en partie de troupes fournies par les Uzbecks; mais en essayant de franchir les défilés de Hindou-Kouche, après avoir été successivement repoussé dans plusieurs rencontres peu importantes, il fut enfin complètement défait au col de Purwen-Durrah. Voyant toutes ses espérances renversées, il résolut de se livrer à la merci du vainqueur. Il quitta le champ de bataille, et traversant avec rapidité le pays, accompagné d'un seul serviteur, il arriva à Caboul avant que la nouvelle de sa défaite y fût parvenue, et se rendit au résident anglais. Il a depuis été envoyé dans l'Indostan, emportant avec lui les regrets de son peuple et la sympathie

Digitized by Google

de tous les officiers anglais qui ont contribué à le détrôner.

Le sort de Dost-Mohammed, ainsi sacrifié à une politique qui lui était presque entièrement étrangère, sa conduite noble et généreuse dans la prospérité, et la grandeur d'âme avec laquelle il a supporté sa ruine, sont faits pour lui assurer l'intérêt de ceux même qui se montrent les défenseurs les plus ardens des mesures qui ont causé sa perte. Quel contraste entre son caractère et celui de son heureux rival, Shah-Shoujah ! Ce prince, qui n'a dû son élévation qu'aux armes anglaises, qui est peut-être, de tout le pays des Afghans, la seule personne à qui le succès de ces armes ait été réellement avantageux, se montre déjà impatient du joug léger qu'impose à ses goûts despotiques la présence des troupes auxiliaires que l'Angleterre entretient dans ses états. Il y a tout lieu de croire que c'est lui qui a été le principal instigateur des mouvemens insurrectionnels qui se sont manifestés en dernier lieu dans l'Afghanistan. Il se flatte peut-être de gagner par là le cœur de ses nouveaux sujets; mais ce monarque infatué ne voit pas que l'évacuation de son royaume par les troupes anglaises, de quelque manière que cette évacuation eût lieu, deviendrait le signal immédiat du renversement de son trône, et serait probablement suivie de sa mort et de celle de toute sa famille. Du reste, quelle que soit la conduite de Shah-Shoujah envers l'Angleterre, et dût sa perfidie obliger le gouvernement de l'Inde anglaise à le replonger dans l'obscurité d'où il l'a fait sortir, une chose est certaine : c'est que la position que ce gouvernement a prise dans l'Afghanistan doit être conservée à tout prix. A tort ou à raison, l'Angleterre a conquis ce pays pour elle-même et ne peut plus l'abandonner.

Mais cette nécessité devient d'autant plus terrible que l'avenir que présente l'Afghanistan pour les Anglais n'a rien de flatteur. Ils ne doivent pas espérer de jamais y établir un gouvernement stable et régulier. Ils y sont détestés à la fois comme étrangers, comme infidèles et comme les soutiens intéressés d'une dynastie impopulaire. Le premier échec que

Digitized by Google

recevraient leurs armes, le premier indice de diminution dans les forces qui occupent le pays, deviendrait le signal d'une révolte générale de toutes les tribus, depuis le défilé de Bolan jusqu'à Bamian, et depuis Peshawur jusqu'aux frontières de la Perse. En ce moment même pas une roupie ne saurait être perçue sous forme d'impôt sans la présence de détachemens de troupes, tandis que toute la surface du pays est couverte de redoutes et de châteaux-forts, situés dans les montagnes, que l'on sera obligé de prendre en détail et de raser l'un après l'autre. Plusieurs des districts de Ghiljé, et presque toute la région dite le Zemindawer, ont refusé jusqu'à présent de reconnaître l'autorité du roi intrus, et les officiers anglais n'ont pas eu assez de troupes à leur disposition pour pouvoir songer à les soumettre. De tout cela il résulte que, nonobstant l'*ikbal* ou bonne fortune que les peuples de l'Orient regardent comme irrévocablement attachée aux entreprises de la compagnie des Indes anglaises, cette compagnie aura bien de la peine à soutenir sa réputation dans ce pays, et la consolidation de son pouvoir dans l'Afghanistan, si jamais elle a lieu, est malheureusement encore bien éloignée.

Du côté d'Hérat la situation des affaires est moins favorable encore que dans le Caboul. L'invasion de cette petite principauté par les Russes fut le premier prétexte que les Anglais saisirent pour passer la rivière qui forme la limite naturelle de leur empire dans l'Orient. Il s'agissait de maintenir l'inviolabilité de la forteresse qui dominait la principale route de l'Indostan. On devait croire que, le prince d'Hérat ayant su défendre avec succès son indépendance, le soin principal de l'Angleterre serait d'entretenir avec lui des relations amicales. En effet, peu de temps après la conquête de Candahar, un ambassadeur fut envoyé à Hérat, et des subsides suffisans furent assignés aux autorités du pays pour maintenir en bon état les fortifications de la place. Cependant le prince régnant et son ministre, Yar-Mohammed-Khan, homme d'un talent extraordinaire, mais d'un caractère perfide, montrèrent, dès l'origine, de la répugnance pour

Digitized by Google

une intervention étrangère, et furent indignés de l'élévation de la branche rivale des Suddozyes au trône de Caboul. Aussi, dès le commencement de l'an 1840 il devint évident que Yar-Mohammed avait abandonné le parti de l'Angleterre pour prêter l'oreille aux propositions de la Russie. Il est difficile de suivre avec exactitude la marche des événemens dans des contrées aussi éloignées, d'autant plus que les rapports parvenus en Angleterre sont vagues et même contradictoires. Tout ce que l'on sait avec certitude, c'est que le major Todd, résident anglais à Hérat, a quitté précipitamment cette ville dans les premiers jours de la présente année 1841, et s'est rendu, avec une suite peu nombreuse et en toute hâte, à Candahar, ayant appris, d'une source qu'il croyait authentique, qu'une armée persane s'avançait pour occuper la place, d'après l'invitation de Yar-Mohammed. On ne tarda pourtant pas à savoir que le major Todd avait été la dupe du rusé visir, qui avait seulement voulu se délivrer de la présence d'un surveillant qui le gênait. Loin de songer à renouveler son attaque, le shah de Perse, à la demande de l'Angleterre, consentait à évacuer le fort de Ghorian, qu'il occupait sur la frontière d'Hérat depuis sa dernière invasion. En attendant, l'influence anglaise à Hérat est complètement détruite, et l'on sait que Kamran et son ministre ne cessent d'intriguer pour renverser Shoujah et replacer sur le trône de Caboul Kamran, qui est le représentant de la branche aînée. C'est pourquoi, si l'on doit en croire les journaux de l'Inde, il faut absolument que Hérat soit pris et annexé à l'empire de Dourauni ; quoique ces mêmes journaux avouent que l'occupation d'un territoire situé à sept cents milles des frontières anglo-indiennes, et dont le revenu ne s'élève pas à plus de 60,000 £, pourrait bien coûter plus qu'il ne vaut. En conséquence, d'après les dernières nouvelles, une colonne de huit à neuf mille hommes, munie d'artillerie de siége, etc., s'équipait avec promptitude à Sukkar, sur l'Indus, dans le but d'avancer par les défilés et de se rendre, par la route de Girishk, à Hérat, afin de forcer Kamran à recevoir une gar-

Digitized by Google

nison anglaise dans les murs de sa capitale, ou bien, s'il résiste, de le détrôner et de réunir ses états à l'Afghanistan. Ainsi, tandis que la Russie répare à force d'intrigues les échecs de ses généraux, l'Angleterre est obligée d'avoir recours aux armes pour corriger les bévues de ses diplomates.

Dans le pays situé au-delà de l'Oxus, un grand motif d'inquiétude pour l'Angleterre a été dissipé par le mauvais succès de l'expédition russe contre Khiva, et l'acceptation par la Russie de la médiation du gouvernement anglo-indien. Le capitaine Abbott et le lieutenant Shakspear se rendirent donc dans la Transoxiane, où ils trouvèrent Allah-Kouli-Khan tellement effrayé du danger qu'il venait de courir, qu'ils le persuadèrent sans peine à prendre l'engagement de renoncer aux incursions que ses sujets avaient coutume de faire sur le territoire russe pour y enlever des hommes, et en même temps de renvoyer tous les Russes retenus comme esclaves dans ses états. Les Russes, de leur côté, consentirent à restituer toutes les marchandises khivanes, séquestrées lors de la déclaration de guerre. Il est digne de remarque que la *Gazette de Saint-Pétersbourg*, en rendant compte de cet événement, ne parle ni du mauvais succès de l'expédition russe, ni de la médiation anglaise offerte et acceptée, mais prétend qu'à la première nouvelle de l'approche d'une armée russe le Khan s'est jeté à la merci de l'empereur, et a consenti à traiter aux conditions qu'on a jugé convenable de lui imposer.

La désastreuse expédition du général Peroffski a donc eu pour l'Angleterre l'effet doublement avantageux d'affaiblir considérablement le prestige de la puissance russe dans l'Asie centrale, et d'accorder à sa rivale une influence prépondérante sur un des états usbecks, ce qu'elle n'aurait jamais pu acquérir par aucun autre moyen. Des négociations ont aussi été entamées avec la principauté plus éloignée encore de Kokan ou Ferghana, dans la région N.-E. de la Transoxiane, et il n'y a point de doute que les ouvertures ainsi faites ne parviennent à étendre le commerce de l'Angleterre, non seulement dans toutes les vastes régions de

Digitized by Google

la Transoxiane et du Turkestan, où ses manufactures commencent déjà à supplanter celles de la Russie, mais encore dans la Tartarie chinoise et la Mongolie, qui aujourd'hui ne reçoivent les marchandises dont elles ont besoin que par les caravanes venant de la Chine propre. Il n'y a pas jusqu'aux Khirghiz, dont le territoire, quoique faisant nominalement partie de l'empire russe, est en dehors de sa ligne de douanes, qui, dans ce cas, ne reçussent en abondance, par le Sirr et l'Oxus, les laines et les toiles d'Angleterre, qui déjà leur arrivent en grande quantité par la voie de la Perse. En attendant, il ne faut pas perdre de vue que si les événemens qui se sont passés depuis un an et les relations diplomatiques que l'Angleterre a établies avec ces principautés à demi barbares lui ont procuré déjà de grands avantages commerciaux, qui ne peuvent qu'augmenter par la suite, elle a, par la même raison, assumé sur elle la responsabilité de la conduite des Usbecks, et a pris, en quelque façon, l'engagement d'user de son autorité, soit pour les protéger, soit pour les maintenir dans le respect. Or, pour pouvoir accomplir efficacement ce devoir, il faut nécessairement la présence d'une force militaire assez considérable dans la Transoxiane; mais alors comment penser à retirer un homme ou un canon de l'armée qui occupe aujourd'hui l'Afghanistan? Cette armée n'est pas même suffisante pour le pénible service qui lui est imposé, et elle s'affaiblira encore par le départ de la division dirigée contre Hérat. On ne peut pas non plus détacher des troupes du Bengale, dont l'armée, indépendamment des corps d'observation de Nepaul et de Burmal, ainsi que des renforts qu'il faudra envoyer à l'expédition chinoise, décimée par les fièvres de l'île de Chusan, devra employer tous ses régimens disponibles aux opérations contre les Sikhs. Et ces opérations, il faut évidemment les entreprendre au plus tôt, vu la situation des affaires dans le Punjab.

C'est ainsi que les conquêtes de l'Angleterre dans l'Afghanistan, dont le premier but n'était que de procurer à l'Inde un rempart sûr et permanent du côté de l'ouest, sont deve-

Digitized by Google

nues, par l'effet du *principe d'inévitable expansion* (phrase de prédilection de tous ceux qui écrivent sur les affaires de l'Inde), la cause d'une nouvelle sphère d'action dont il est impossible de calculer d'avance l'étendue. Le royaume de Douranni, naguère l'arc-boutant de l'empire anglo-indien, a aujourd'hui besoin d'être lui-même soutenu; dans la dernière campagne contre Dost-Mahommed, les étendards anglais se sont montrés à l'extrémité orientale de la Transoxiane; des combats ont été livrés aux Usbecks des montagnes de Koundouz, dont le chef, Mourad-Bey, est lui-même déjà un conquérant, qui pourra bien sous peu causer d'autres embarras encore à l'Angleterre. Entre l'Afghanistan et les riches plaines de Bokhara, il n'y a que cette région montagneuse de Koundouz; cette Bokhara sera donc tôt ou tard punie de sa conduite envers le colonel Stoddard. Khiva, comme nous venons de le dire, doit être regardé désormais comme volontairement soumis à l'Angleterre, dont l'empire s'est étendu, dans le court espace de deux ans, depuis l'Indus jusqu'aux steppes kirghizes.

Mais tandis que l'aspect des affaires se complique et devient plus difficile de jour en jour au-delà de l'Indus, l'armée anglo-indienne va bientôt trouver aussi de l'occupation sur la rive gauche de ce fleuve, car on regarde comme inévitable la prochaine occupation du Punjab. Quiconque est le moins du monde versé dans les affaires de l'Inde, n'a jamais pu douter un instant que les Anglais ne devinssent tôt ou tard les héritiers de Runjet-Sing; et leur position actuelle dans l'Afghanistan rend plus indispensable que jamais leur occupation d'un pays que traverse la seule route militaire praticable pour se rendre des provinces supérieures de la présidence du Bengale aux postes transindiens. Il eût été à désirer, à la vérité, que l'exécution de cette importante mesure pût être retardée jusqu'au moment où l'armée sera augmentée ou rendue disponible par la pacification des provinces qui la retiennent à présent; mais la rapidité avec laquelle les affaires de la nation des Sikhs a marché depuis

Digitized by Google

quelques mois vers une crise n'a laissé d'autre alternative à l'Angleterre que d'intervenir au plus tôt, ou de voir le Punjab reprendre cette anarchique constitution fédérative d'où Runjet-Sing l'avait tiré. La réunion des riches plaines du Punjab, que certains auteurs ont surnommées les Pays-Bas indiens, marquera comme une des époques le plus importantes de l'histoire anglo-indienne, depuis le renversement de l'empire du Mysore dans le midi. Mais avant d'examiner les résultats politiques de cet événement, il sera convenable de faire connaître en peu de mots l'histoire et les anciennes institutions des Sikhs, dont l'état social est fort peu connu en Europe, surtout en ce qui constitue leur séparation, tant comme nation que comme secte religieuse, de toutes les autres tribus et castes indiennes.

Le mot *sikh* est d'origine sanscrite, et signifie un *disciple*, ou une personne attachée à quelque secte particulière; mais depuis long-temps il sert à désigner spécialement, comme dénomination religieuse et nationale, les partisans de Gourou-Nanuk, célèbre docteur, qui naquit dans un village du Pundjab vers l'an 1470 de l'ère chrétienne. Né d'une famille des Hindous de la caste militaire, son caractère naturel doux et contemplatif le porta vers la profession de fakir ou de religieux, et il passa plusieurs années livré à des exercices de dévotion, et faisant des pèlerinages lointains. Il ne borna pas ses voyages aux temples consacrés par la superstition des Hindous, il visita aussi la Mecque et les autres lieux révérés des musulmans; puis, revenu dans son pays natal, il promulgua un nouveau système religieux, dont le but avoué était de concilier les croyances opposées des Hindous et des mahométans, afin de mettre un terme aux guerres sanglantes qui désolaient l'Hindoustan. Quoiqu'il ne prétendît pas avoir reçu de révélations divines, ses disciples ont toujours regardé l'*Adi Grinth*, ou « le volume, » comme un livre d'une autorité incontestablement divine. C'était là qu'il avait déposé la règle de sa nouvelle doctrine, dont les principes fondamentaux étaient l'unité de Dieu et le devoir de la bienveil-

Digitized by Google

lance envers toutes les créatures vivantes. Par cette doctrine, il était enjoint aux musulmans de respecter les préjugés des Hindous, de s'abstenir de tuer les bœufs, et de se livrer à d'autres actions abominables aux yeux des sectateurs de Brahma, tandis que les Hindous étaient exhortés à renoncer à leur honteuse idolâtrie pour se réunir aux mahométans dans l'adoration d'un Être suprême, un et indivisible. La nouvelle secte fit plus de prosélytes parmi les Hindous que parmi les musulmans; mais comme ses adeptes ne firent aucune tentative pour s'arroger un pouvoir temporel, on les laissa tranquilles pendant près d'un siècle, ce qui leur permit de répandre au loin leurs principes, grâce surtout au zèle de leurs *gourous* ou apôtres, neuf desquels furent, après Gourou-Nanuk, reconnus chefs héréditaires des Sikhs. Le centre de leur religion était toujours le Pundjab, et en 1574 le Gourou-Ramdas bâtit la ville et creusa l'étang d'Amritsir, *la source de l'immortalité*, dont le premier nom fut Ramdaspour, d'après son fondateur. Cette ville était située à trente milles environ de Lahore, et devait servir de lieu de pèlerinage et de réunion générale.

Mais les mauvais jours ne tardèrent pas à commencer pour les Sikhs. La rapidité avec laquelle leur nombre augmentait et la fondation d'Amritsir éveillèrent la jalousie des chefs du pays. Une persécution terrible éclata contre eux en 1584, et Arjimnal, successeur de Ramdas, en fut une des premières victimes. Les rajahs hindous, qui les détestaient comme des renégats, et les musulmans, qui proscrivaient indistinctement tous les infidèles, se réunirent contre eux. Les Sikhs furent enfin forcés de courir aux armes pour se défendre ; mais pendant le siècle qui suivit leur puissance continua à baisser, jusqu'à ce qu'enfin, en 1675, Govind, dixième et dernier gourou spirituel, reconnaissant que les mesures les plus vigoureuses pouvaient seules empêcher que la secte ne fût totalement anéantie par le cruel fanatisme d'Aurengzeb, fit subir un changement total à leur caractère et à leurs institutions. Afin d'y parvenir, il composa un nouveau volume pour servir de

Digitized by Google

supplément au Grinth, et qui suffit à lui seul pour convertir les Sikhs en une armée de fanatiques, chargés, comme les musulmans, de défendre et de propager leur religion à la pointe du glaive, et de tuer ou de réduire en esclavage tous ceux qui tenteraient de leur résister. On remarquera toutefois, en passant, que les principes pacifiques de Nanuk se maintinrent encore chez un petit nombre de Sikhs appelés *Udasis*, et parmi lesquels on a coutume de choisir leurs gourous ou prêtres. Afin de mieux marquer la séparation de son peuple, Govind abolit toute distinction de caste, disant que, de même que les quatre ingrédients dont se compose le bétel deviennent tous de la même couleur après avoir été mâchés, ainsi les quatre grandes divisions établies par la loi de Brahma doivent perdre leurs particularités distinctives lorsqu'elles se trouvent confondues dans une seule nation. Il adopta pour ses sectateurs le surnom de *Singh* ou lion, qui n'avait été porté jusque alors que par les fiers Rajpouts. Les membres des castes inférieures accoururent en foule, comme on devait s'y attendre, se ranger sous les bannières de Govind, et sauvèrent de la destruction le nom des Sikhs : toutefois ils furent obligés pendant quelque temps encore de plier sous le pouvoir irrésistible d'Aurengzeb, et leur chef, après de nombreuses vicissitudes de fortune, mourut dans une retraite où il s'était caché.

Avec Govind se termina la série des patriarches sikhs, qui fut remplacée désormais par la *gourou-mata*, ou diète nationale, assemblée instituée par Govind lui-même, et qui continua à se réunir à Amritsir, toutes les fois que les circonstances l'exigeaient, jusqu'au commencement du siècle présent; la dernière réunion eut lieu en 1805, lorsque, pendant la guerre avec Holkar, une armée anglaise parut dans le Pundjab. Sous les règnes courts et agités des successeurs d'Aurengzeb, la fortune des Sikhs varia. Proscrits et massacrés toutes les fois que la cour de Delhi fut en état d'envoyer des forces considérables dans le Pundjab, ils reprenaient la prépondérance lorsque les armées impériales étaient obligées

Digitized by Google

de quitter le pays; alors ils battaient monnaie et s'attribuaient tous les droits d'une souveraineté indépendante. Cependant, en 1757, la mémorable invasion de Nadir-Shah et les incursions réitérées d'Ahmed-Douranni, fondateur de la monarchie des Afghans, changea totalement la face de l'empire, et arracha pour jamais le Pundjab à la maison chancelante de Timour. Les Sikhs eurent ensuite à combattre les Afghans, qui maintinrent leur puissance pendant la vie de leur belliqueux monarque. Les Sikhs furent presque toujours vaincus. Dans la seule année 1762, ils perdirent plus de vingt mille hommes en diverses batailles, et les mosquées qu'ils avaient profanées furent lavées avec leur sang pour être purifiées. Mais leur fanatisme les faisait renaître plus furieux après chaque défaite, et après la mort d'Ahmed ils n'eurent pas de peine à chasser les Afghans de Lahore et des autres villes, et ils formèrent dès lors une nation forte et indépendante.

La forme républicaine du gouvernement qui avait succédé à l'autorité patriarcale des Gourous était devenue fédérative : le pays était divisé en douze *missuls* ou associations, chacune desquelles, quoiqu'en réalité indépendante sous son propre chef ou *serdar*, et souvent en guerre avec ses voisines, obéissait, en apparence du moins, à l'autorité suprême du gouroumuta ; elle réunissait ses forces à celles des autres, toutes les fois qu'il fallait repousser une invasion des musulmans. L'armée de la république tout entière était évaluée à soixante-dix mille hommes, principalement de cavalerie. Le système féodal, qui règne dans toute l'Inde, était aussi celui de leurs institutions civiles et militaires; les terres de chaque *missul* étaient subdivisées en fiefs, ayant à leur tête un zemindar, qui était responsable au serdar du montant de l'impôt territorial, et qui conduisait lui-même son contingent à la guerre. L'administration suprême de la justice civile et criminelle réside pourtant dans chaque missul auprès du serdar, qui rend toutes ses décisions d'après le *Grinth*, ou plutôt d'après les interprétations que lui fournissent de ce volume sacré les *gourous*, ses conseillers spirituels. Le chef d'un de ces

Digitized by Google

missuls, qui n'était pourtant pas à beaucoup près le plus considérable, se trouvait être, dans les dernières années d'Ahmed-Shah, le nommé Churut-Singh, né dans les environs de Bheurtpore; sa valeur et ses talens remarquables, l'avaient élevé, en peu d'années, du rang de simple brigand à celui de serdar, ce qui lui permit à sa mort de léguer son autorité à son fils Matia-Singh. Celui-ci, quoique mineur encore quand son père fut tué à la guerre de 1774, soutint avec tant d'habileté le rang dont il avait hérité, que lorsqu'il mourut lui-même en 1792, la réputation dont il jouissait surpassa celle de tous les autres serdars. Son fils Runjet-Sing, quoiqu'à peine âgé de douze ans, fut reconnu sans opposition comme son successeur, et exerça le pouvoir sous la tutelle de sa mère.

Parvenu quatre ans après à sa majorité, son premier acte fut, dit-on, de faire empoisonner sa mère, atrocité contraire à la conduite qu'il a tenue pendant tout le reste de sa vie, et qui n'est pas du reste suffisamment prouvée. En 1796, le Pundjab fut de nouveau envahi par une armée imposante d'Afghans, sous les ordres de Shah-Zemann, frère aîné de Shouja-al-Mulk, qui aspirait à imiter son aïeul Ahmed-Shah; et quoique diverses circonstances ne lui permissent pas de parvenir au but de son ambition, la seule apparition de la cavalerie dourauni à l'orient de l'Indus répandit une terreur panique parmi les serdars sikhs, trop désunis pour pouvoir résister à son armée, et qui ne cherchèrent qu'à temporiser par une feinte soumission. Cette crise politique offrit au jeune Runjet l'occasion la plus favorable d'exercer son génie naturellement porté à l'intrigue; il en profita aux dépens des deux partis; et à la retraite définitive du roi des Afghans, en 1799, il obtint de lui, pour prix de quelques canons perdus sur un banc de sable, et qu'il lui rendit, la concession de la ville de Lahore, qu'il conserva toujours depuis ce temps.

En 1803 il fut reconnu tacitement comme chef de la nation des Sikhs, et en 1811, après avoir complètement subjugué les douze missuls, il prit le titre de *maharadjah* ou de

Digitized by Google

roi, changeant ainsi la république fédérative des Sikhs en une monarchie absolue. Plus tard, pendant la décadence et la chute de l'empire dourauni, plusieurs de ses plus riches provinces furent successivement démembrées de l'Afghanistan pour être annexées au nouveau royaume des Sikhs. Le Peshawur et le Moultan furent conquis en 1818, et le Cachemire partagea leur sort l'année suivante. Enfin la bataille de Noushahro, en 1823, acheva de mettre les Afghans dans la nécessité de se tenir désormais complètement sur la défensive.

Les premiers rapports du nouveau prince avec les chefs anglais dans l'Inde eurent lieu en 1808, lorsque, par suite des empiétemens successifs des chefs sikhs sur le territoire situé entre le Sutledge et le Jumna, un corps de troupes bengalaises s'avança contre eux. Runjet comprit sur-le-champ qu'il n'était pas en état de lutter contre les soldats disciplinés de la Compagnie, et en conséquence il conclut au mois d'avril 1809 une convention d'après laquelle le Sutledge devait être désormais la limite des deux empires. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, Runjet continua d'entretenir les relations les plus amicales avec les Anglo-Indiens, et les entrevues qu'il eut sur la frontière avec lord William Bentinck et lord Auckland seront long-temps célèbres par le déploiement de pompe orientale et de faste militaire qu'elles offrirent. Ce fut en 1814 que Runjet-Singh songea pour la première fois à organiser une partie de son armée à la manière européenne, et il se servit pour cela de quelques déserteurs de l'armée de la Compagnie; mais en 1822, deux officiers français, MM. Ventura et Allard, qui avaient servi avec distinction sous Napoléon, étant arrivés à Lahore, leur présence donna une nouvelle impulsion à cette expérience militaire. Après eux, plusieurs autres officiers européens s'établirent dans le Pundjab, et à l'époque de sa mort, Runjet possédait vingt-cinq mille hommes d'infanterie de ligne, que sir Alexandre Burnes jugeait égaux, pour la discipline et le courage, aux Cipayes de la Compagnie. Il avait en outre une cavalerie nombreuse, une artillerie formidable; et tout cela, joint à beaucoup de

Digitized by Google

cavalerie irrégulière, reste de l'ancienne armée des Sikhs, faisait monter ses forces réunies à soixante-dix ou quatre-vingt mille hommes.

Les détails qui précèdent suffiront pour faire connaître les causes qui ont amené l'agrandissement du dernier souverain du Pundjab, ainsi que pour expliquer les changemens importans qui en ont résulté sous les rapports politiques et sociaux. L'inimitié invétérée qui régnait entre le maharadjah et Dost-Mohammed était un obstacle insurmontable à la conclusion d'une ligue par laquelle ils se seraient unis tous deux avec le gouvernement anglais pour maintenir l'intégrité de sa frontière contre les intrigues de la Perse et de la Russie. Les gouverneurs des possessions anglaises dans l'Inde, réfléchissant aux relations amicales qu'ils avaient toujours entretenues avec Ranjet-Sing et à la supériorité de ses forces militaires, se décidèrent à rejeter les propositions que Dost-Mohammed leur faisait de conclure avec lui un traité séparé, et à former une alliance offensive et défensive avec le roi sikh. Les conséquences de cette politique ne tardèrent pas à se développer; et Dost-Mohammed, n'ayant rien à espérer du côté de l'Angleterre, entra en pourparlers avec le shah de Perse, alors campé devant Hérat. D'un autre côté, le gouvernement anglo-indien déclara que cette mesure, que sa défense personnelle rendait indispensable à Dost-Mohammed, était un acte d'hostilité contre lui, qui avait commencé par rejeter les propositions du prince indien, et aussitôt fut conclue la célèbre coalition pour le rétablissement du shah Shoujah. Runjet, charmé de voir son ennemi humilié par d'autres que par lui, se contenta de faire avancer un corps de Peshawur vers Caboul; mais il ne vécut point pour être témoin de la fuite de Dost-Mohammed; il mourut à Lahore, le 27 juin 1839, d'une fièvre causée par les excès auxquels il se livrait.

Par le traité conclu avec l'Angleterre, sa succession avait été garantie à Kurruck-Sing, seul fils reconnu du maharadjah, lequel en conséquence monta sur le trône sans opposition; mais la faiblesse physique de ce prince et son incapacité ne lui

Digitized by Google

permettant de réclamer aucune part active dans la direction des affaires, son propre fils No-Nihil-Sing s'empara des rênes du gouvernement sous le titre de *kounour* ou régent, et avec la coopération de Rajah-Dhian-Sing, le plus habile et le plus fidèle des ministres de son grand-père. Mais les mesures adoptées par ce jeune prince et par son conseiller, qui, même pendant la vie de Runjet, avait été le chef du parti anti-anglais, ne tardèrent pas à prendre un caractère si hostile, qu'une lutte devint inévitable. Ils laissèrent les sordars se livrer à de petits actes d'agression contre les frontières anglaises, et refusèrent toutes explications à l'agent anglais à Lahore; on assure même qu'ils envoyèrent des sommes considérables à Dost-Mohammed, alors en armes dans le Turkestan. Bien qu'une animosité excessive contre les Anglais ne pouvait avoir dicté une pareille conduite de la part du chef des Sikhs envers son ennemi le plus invétéré. Quoi qu'il en soit, son règne ne devait pas être de longue durée. Son père Kurruck étant mort au mois de novembre 1840, No-Nihil, en assistant le même jour à ses funérailles, fut grièvement blessé par la chute d'une poutre, causée, *dit-on*, par la presse des éléphans dans une porte étroite. Il expira au bout de quelques heures, à l'âge de vingt-et-un ans; c'était le dernier rejeton légitime de Runjet-Sing.

Quelque suspectes que paraissent les circonstances qui accompagnèrent la mort de No-Nihil, il n'y eut aucun parti dans l'état qui fût en état d'en profiter dans le premier moment, par suite de la confusion et de l'anarchie qui en résultèrent immédiatement. Shere-Sing, fils d'une des principales femmes de Runjet, que celui-ci n'avait jamais voulu reconnaître, parce qu'au moment de sa naissance il était depuis longtemps absent de sa capitale, mais auquel néanmoins il accorda de grandes faveurs, Shere-Sing, disons-nous, que ses qualités personnelles avaient rendu cher à l'armée, réussit à s'emparer de la couronne; mais la mère et la veuve de No-Nihil élevèrent des prétentions au trône et implorèrent le secours de l'Angleterre; sur quoi Shere-Sing jugea, par

Digitized by Google

prudence, devoir abdiquer en faveur de la mère. Sa retraite ne fut pourtant que momentanée. Au mois de janvier de la présente année 1841, il reparut devant Lahore à la tête d'un corps considérable de partisans qu'il avait rassemblés dans les montagnes; il fut bientôt rejoint par Dhian-Sing, et après plusieurs combats sanglans il força de nouveau la reine à se retirer et à le laisser en possession du royaume. En attendant, ses talens administratifs ne paraissent pas proportionnés à sa valeur. Les dernières nouvelles du Pundjab représentent le pays comme en proie à l'anarchie, au milieu de laquelle toutes les améliorations introduites par Runjet disparaissent l'une après l'autre, tandis que la plupart des officiers européens ont été forcés de chercher un refuge sur le territoire britannique. Dans cet état de choses, le poison et le poignard jouent un rôle actif; la vieille reine a été assassinée par les chefs du parti de Shere-Sing, et la mort et la confiscation ont atteint tous les serdars opposés au gouvernement actuel. Tant que Shere-Sing s'abstiendra de toute tentative pour rétablir la discipline de l'armée, on lui permettra d'occuper le trône; mais la première mesure qu'il adoptera pour assurer l'ordre et la tranquillité du pays sera le signal de son renversement.

Telle est aujourd'hui la situation du Pundjab; et quoique le prince régnant se montre favorablement disposé pour l'Angleterre, il est évident que l'intérêt personnel, qui forme la seule règle de la politique anglo-indienne, ne permettra pas à la Compagnie de demeurer long-temps tranquille spectatrice des agitations d'un pays dont les relations sont si importantes pour elle. Il n'y a pas de doute que Shere-Sing n'achetât à tout prix un nouveau traité au moyen duquel son pouvoir chancelant pût s'appuyer sur la garantie d'une alliance défensive avec l'Angleterre, et il est fort possible que les choses se replâtrent ainsi pendant quelque temps encore; mais, même en ce cas, la présence d'une armée anglaise sera probablement le seul moyen de tenir en respect la troupe indisciplinée et les serdars réfractaires. Or, quel que soit le prétexte que l'on prendra pour occuper ainsi le pays, il est cer-

Digitized by Google

tain qu'il sera dès lors en fait, sinon en droit, une province anglaise. Tout le monde à peu près est d'accord sur ce point; mais on ne l'est pas également sur le prétexte que l'on saisira; il y a même des personnes qui prétendent que déjà une demande formelle a été adressée à Shere-Sing pour la rétrocession des provinces de Cachemire et de Moultan, comme formant une partie inaliénable de l'empire restauré de Dourauni, moyennant quoi l'Angleterre s'engagerait à le soutenir lui-même sur le trône de Lahore.

Pour bien comprendre la portée de cette demande, il faut savoir que ces deux provinces étaient les plus riches de l'empire de Dourauni, les seules même dont les ressources aient contribué à l'éclat de sa couronne. Et tant que l'Angleterre était l'alliée de Runjet-Sing et l'ennemie de Dost-Mohammed, elle s'opposa de toutes ses forces à ce que ces provinces fussent rendues à ce dernier : aujourd'hui, au contraire, qu'elle a remplacé Dost-Mohammed par une de ses créatures tellement en horreur au pays, qu'elle ne peut exercer son autorité ni lever le moindre impôt qu'à la pointe des baïonnettes anglaises, ce qui pèse fortement sur le trône de Calcutta; aujourd'hui, disons-nous, l'Angleterre revendique le Cachemire et le Moultan au nom de Shah-Shoujah, mais, en réalité, à son propre profit. Il faut convenir que cette politique n'est rien moins qu'honorable.

Mais quand même la cession réclamée du Cachemire et du Moultan retarderait pour un temps la destinée du Pundjab, la prise de possession de ce pays par l'Angleterre n'en est pas moins un événement inévitable dans un terme prochain. Il n'y a pas lieu de se flatter que d'ici à quelque temps la situation du gouvernement soit assez stable pour que l'on puisse conclure avec sécurité un traité avec lui; tandis que, d'un autre côté, la possession de l'Afghanistan ne sera assurée que par le maintien d'une armée considérable à Lahore. Si Runjet-Sing était mort quatre ou cinq ans plus tôt, et si ses états avaient passé dès lors dans les mains des Anglais, comme ils sont maintenant sur le point d'y passer, ceux-ci

Digitized by Google

n'auraient pas commis les fautes politiques dont les suites ne font que commencer à se développer. Ayant l'Inde pour frontière depuis Attock jusqu'à la mer, et ce fleuve étant sillonné par une flottille de pyroscaphes armés, on aurait pu laisser les Afghans tranquilles, ou se borner simplement à les intimider. Aujourd'hui, au contraire, du moment où le drapeau anglais flottera à Attock et à Lahore, les conquêtes de l'Afghanistan ne seront plus qu'un embarras pour la Compagnie, d'où elle ne pourra se retirer avec honneur et sûreté, mais qu'elle ne saurait garder qu'au prix de dépenses énormes et d'une force militaire hors de toute proportion avec l'importance du pays. D'un autre côté, loin que le revenu que la Compagnie en retirera puisse être pour elle une source de profit, elle ne pourra pas même en obtenir de quoi faire face aux dépenses courantes de l'administration.

C'est là un tableau triste, à la vérité, mais nullement infidèle, des embarras dans lesquels le gouvernement de l'Inde est, selon toute apparence, sur le point de se trouver engagé. De la politique que ce gouvernement adoptera d'ici à peu d'années dépendra l'issue d'une crise dont le résultat sera de consolider le vaste édifice de l'empire anglais dans l'Inde, ou bien d'amener sa chute et sa dissolution dans un avenir plus ou moins éloigné.

(*Blackwood's Magazine.*)

DERNIÈRES NOUVELLES DE LA CHINE ET DE L'INDE.

Septembre 1841.

Le *Courrier de l'Inde* était attendu ce mois-ci avec impatience; mais il n'a guère apporté que de nouvelles proclamations et de nouvelles conjectures. Il ne faut pas oublier que si quelque événement décisif répond enfin à cette impatience, ce sera surtout quand sir Henry Pottinger et l'amiral sir W. Parker seront depuis quel-

Digitized by Google

quelques jours sur le théâtre de la guerre. Or les dernières lettres de Canton sont du 3 avril. Sir Henry et l'amiral ne peuvent y être rendus que depuis la première semaine d'août; ils n'étaient qu'à Aden à la date du 29 juin, et ils n'ont pu partir de Bombay sur *le Sésostris* que le 18 juillet.

Si les journaux sont réduits encore à citer les échanges de paroles plus ou moins hostiles entre la Chine et l'Angleterre, ne négligeons pas une observation assez judicieuse du Blackwood's Magazine, que nous avions faite nous-même précédemment : Ce n'est, dit le Magazine en s'adressant à sir Robert Peel, ce n'est que depuis peu, en parcourant la Méditerranée, que divers voyageurs anglais ont découvert de singulières infidélités chez les interprètes turcs et arabes. Ces interprètes, pénétrés, en bons musulmans, de la grandeur ottomane, avaient pour habitude de ne transmettre au sultan ou à ses ministres toutes les communications diplomatiques des puissances d'Europe que sous la forme la plus respectueuse, humiliant même à plaisir par leurs traductions les mécréans nazaréens. Il en est résulté que, pendant plus de deux siècles, et jusqu'à la prise d'Andrinople par les Russes, Sa Hautesse et ses visirs ont pu agréablement humer l'encens de notre prétendue servilité européenne. La vérité d'Europe entrait au sérail pompeusement parée de la rhétorique orientale. Les rodomontades et les hyperboles des Turcs nous étaient rendues avec plus de fidélité; mais l'Europe trouvait cette insolence turque charmante et poétique, croyant d'ailleurs y avoir répondu d'avance par une énergique concision. Et d'ailleurs, depuis deux cent cinquante ans, l'Espagnol, l'Autrichien, le Polonais, le Russe, avaient si bien battu les Turcs, qu'il était sans conséquence de continuer à adorer le soleil de leur grandeur et la lune de leur amabilité. Il est bien à présumer que, d'une part, le céleste empereur s'est donné long-temps le plaisir d'être salué et adoré par la diplomatie anglaise avec toutes les périphrases dont les traducteurs anglo-chinois pouvaient disposer à son égard, tandis que, de l'autre, ses mêmes interprètes nous rendent le style impérial avec une fidélité si littérale, qu'elle équivaut parfois aux plus bizarres contre-sens. Par exemple, s'il est vrai que le despote de Pékin menace les barbares anglais en Jupiter-Tonnant, ou pour le moins avec l'orgueil asiatique du grand Xerxès faisant fouetter la mer, il y a contradiction à lui faire dire dans ces mêmes édits que

les barbares seront conduits *prisonniers* à Pékin pour y subir les châtimens de la *loi*. Dans quel pays du monde existe-t-il un code criminel contre les *prisonniers?* et quel est ce *despotisme*, qui reconnaît une *loi*, tout en parlant sans cesse de sa *colère*, de ses *fureurs*, de ses *sermens d'extermination?*

Défions-nous des doubles mensonges de ces traductions anglaises faites de compte à demi par d'ignorans Chinois et d'ignorans Anglais. Cependant, jusqu'à ce que sir Henry Pottinger aille à Pékin connaître la vérité chinoise et introduire la vérité anglaise en frac et en pantalon, nous voilà forcés de croire que, dans son dernier édit, le céleste empereur, exprimant sa rage contre son général Kelshen, le condamne à être *scié en deux*. C'est pour le punir sans doute d'avoir osé faire un mémoire raisonné sur les événemens, dans lequel il révèle, il est vrai, la faiblesse militaire de l'empire, quoique, par son édit, le céleste monarque l'accuse surtout d'avoir fait de la diplomatie tout en faisant la guerre. Toute la famille de ce malheureux fonctionnaire a été condamnée à être exécutée avec lui, et la garde impériale *a dû* fermer le *temple de ses ancêtres*. Un certain Paout-Sung, accusé aussi de trahison, sera, dit l'édit du 30 mars, *écorché vif*, et le lieu de sa naissance ravagé à cent *lé* à la ronde. Yhshan est condamné à perdre la *plume de paon* de son chapeau, et tous les fonctionnaires de la province de Canton seront privés de leur bouton officiel, jusqu'à ce qu'ils l'aient reconquis par de nouveaux efforts de patriotisme et de bravoure. D'après un dernier édit du 7 avril, l'empereur aurait enfin trouvé, après tant de châtimens, à donner quelques récompenses et à distribuer quelques éloges, entre autres à Yangfang, qui a sauvé Canton. Or remarquez que ce Yangfang n'a pas été un brave furieux, comme il semblerait que les aime le Fils du Ciel. Il s'est avisé que la caisse de l'armée était vide, et il a osé la remplir en vendant du thé aux barbares Anglais. Qui sait jusqu'à quel point il a agi conformément à ses instructions? Avec la férocité que les proclamations traduites prêtent à son souverain, gare à sa plume de paon, s'il a pris sous son bonnet cet expédient pour faire recette!

D'après toutes les correspondances particulières, l'inquiétude règne à Canton : des soldats chinois arrivent tous les jours; des fils de famille ont offert leurs services à l'empereur; soit patriotisme ou terreur enfin, la résistance s'organise. Attendons la nou-

Digitized by Google

velle des opérations de sir Henry Pottinger, et de l'amiral Parker. L'*Asiatic Journal* s'étonne avec raison, au milieu de tous les renseignemens obscurs qui lui arrivent, que l'empereur de la Chine, ce monarque absolu, faisant scier en deux ses généraux vaincus, écorcher vifs les traîtres, et dépouiller de leurs plumes de paon ses ministres timides, ait recours à la publicité, au risque de décourager ses fidèles sujets. Ainsi le mémoire de Keshen circule librement : il y a donc en Chine une liberté de la presse à côté d'un souverain despotique. On est scié en deux dans ce pays-là pour avoir dit la vérité; mais enfin, on peut la dire; la censure est toute répressive, et nullement préventive. Vous verrez que, lorsque nous découvrirons sérieusement la Chine, nous y trouverons des idées constitutionnelles.

Parlons maintenant de l'Inde. Les dernières gazettes reçues de Calcutta sont du 19 juillet. Le gouverneur général venait de publier un document sur l'instruction des indigènes, dont l'analyse annonce d'excellentes idées. Dost-Mohamed, l'ex-émir de Caboul, était toujours l'hôte honoré de cette présidence, et naturellement le *lion* de la société hindoue-britannique. A la fête donnée pour célébrer l'anniversaire de la naissance de la reine Victoria, on a vu avec curiosité ce prince déchu faire sa partie d'échecs avec l'honorable miss Eden. Il s'est galamment laissé gagner la première partie; mais il a ensuite fait échec et mat sa gracieuse partenaire, après lui avoir permis de remuer quelques pièces. En prenant le second cavalier de miss Eden, il a dit : « Vous voyez que je sais prendre les *cavaliers anglais*. — Oui, a répondu miss Eden, mais nous savons prendre vos tours. » Pendant une contredanse, Dost-Mohamed a voulu que son interprète lui traduisît ce que pouvaient se dire un danseur et sa danseuse près desquels il se trouvait. Étonné de l'insignifiance des phrases banales d'une conversation de bal, Dost-Mohamet a dit au capitaine Nicolson : « Vous nous blâmez, nous autres musulmans, de dire que nos femmes n'ont pas d'âme, et cependant, vous autres Anglais, vous parlez aux vôtres comme si elles n'en avaient réellement pas. » Voilà comme les journaux de Calcutta prêtent de l'esprit à Dost-Mohamed. Nous ne faisons pas mieux parler nos grands hommes dans nos gazettes d'Europe.

Il y a mieux que des mots historiques ou des épigrammes sur la conversation des bals en faveur de Dost-Mohamed-Khan. Le journal d'Agra avoue que depuis sa déchéance tout a augmenté de 300

Digitized by Google

pour 100 dans ses états. Voici le mot de cette énigme : « Sous le règne de Dost-Mohamed la justice coûtait dix fois moins, les extorsions du fisc étaient dix fois moins nombreuses, et l'on ne gagnait pas les autorités à prix d'argent : aujourd'hui les marchands payent fort cher au visir le droit de vendre toute chose au-dessus de sa valeur. » Il n'est donc pas étonnant qu'on regrette Dost-Mahomed à Caboul. D'un autre côté, l'Angleterre recueille quelques fruits de son expédition : le commerce fait des affaires sous la protection des baïonnetes. La Gazette de Delhi annonce que cent chameaux ont franchi la Jumna chargés d'articles de Manchester et de Glascow : les tafilas (caravanes) se rendent paisiblement à Ghasni, et à la date de la Gazette que nous citons, plus de mille chameaux chargés arrivaient de Calcutta à la porte de Caboul. Mais quand on calcule tout ce que coûte l'armée d'occupation après ce qu'a coûté la conquête, on comprend que, tout compensé, l'Angleterre regrette jusqu'à présent la conquête de l'Afghanistan. L'*Asiatic Journal* revient sur le danger qu'a couru le capitaine Broadfoot en escortant le harem et les trésors du shah Shoudja. Cette histoire a produit une vive impression à Calcutta (1).

Selon les uns, le Pundjab serait plus tranquille ; selon les autres, et les faits militent pour ceux-ci, l'anarchie bouleverse toujours ce royaume, où les Anglais ne sont pas prêts encore pour intervenir. Les prétextes ne manquent pas, Shere-Sing lui-même sollicitant un corps auxiliaire anglais pour soutenir ses droits contre les prétentions de la veuve du prince défunt. Au reste, dans le Pundjab comme dans le Caboul, partout où la troupe régulière ne maintient pas l'ordre ou ne s'empare pas elle-même du droit de pillage, des bandes de voleurs exercent impunément leurs rapines.

A Hérat, depuis le départ du major Todd, le visir se livre à toute la cruauté de son caractère. On dit qu'il a vendu un quart des habitans.

Il est difficile d'embrasser d'un coup d'œil tout ce monde hindoustanique partagé entre l'organisation anglaise et les faibles héritiers de ses souverains hindous ou mahométans. On ne saurait se dissimuler que la civilisation chrétienne n'y fait pas autant de progrès qu'on l'avait espéré dans un temps. Elle a détruit ou modifié bien des superstitions, mais sans populariser sa propre croyance.

(1) Voir les *Nouvelles de l'Inde* dans la *Revue* du mois dernier.

Digitized by Google

Le missionnaire voit même son prosélytisme arrêté par la politique du gouvernement anglais. On cite deux jeunes Indous qui viennent de se convertir au christianisme; mais celui qui les a baptisés, M. Anderson, a failli être égorgé avec eux par leurs parens et leurs amis. A Bengalore, un riche banquier a abandonné, lui, Wishnou pour Mahomet, sans exciter la même fureur, quoique les musulmans aient fait un vrai triomphe de cette conquête, escortant pompeusement le nouvel adorateur du prophète au son d'une joyeuse musique et avec des danses de bayadères pour lui donner un avant-goût du paradis.

Un missionnaire a voulu aussi gagner Dost-Mohamed à Jésus-Christ; mais le gouverneur général n'a pas même permis que ce saint prédicateur fît cadeau à l'ex-émir de Caboul d'une belle Bible au moyen de laquelle il espérait attirer son attention.

Histoire de la conquête et de la fondation de l'empire anglais dans l'Inde, par le baron Barchou de Penhoën (1).

Nous n'avons lu encore que les trois premiers volumes de ce grand travail; nous pouvons déjà le signaler aux lecteurs de la *Revue Britannique* comme un riche compendium des conquêtes de l'Angleterre dans l'Inde, et des événemens qui ont concouru à y fonder ce vaste empire appelé aujourd'hui l'Inde Britannique (British India).

Mais plus nous recommanderons cet ouvrage, plus nous aimerons à louer le courage et le talent de l'auteur, plus aussi nous devons consciencieusement faire nos réserves. Au risque d'affliger M. le baron Barchou de Penhoën, il faut bien lui avouer que son histoire de l'Inde anglaise ne saurait être consultée en toute confiance, qu'elle sera difficilement autorisé, et que si l'intérêt seul du sujet et quelques pages brillantes suffisent, comme nous l'espérons, au succès actuel, il n'aura fait que provoquer la publication d'un nouvel ouvrage mieux conçu et exécuté avec plus de garanties.

(1) Six volumes in-8°, librairie de Ladrange, à Paris.

Digitized by Google

Déjà le titre devrait être changé : il n'est pas français. Mais ce serait peu de chose si le livre n'était pas à refaire en entier peut-être. M. Barchou a été séduit comme tout homme d'imagination par cette fondation d'un empire dont il fait un événement non moins important que la révolution française de 1789, *non moins gros de l'avenir qu'il porte en lui-même*, selon son expression. La réflexion n'a point amorti son enthousiasme. Il ne s'est point effrayé de la complexité de ce sujet, ni de la multitude des détails ; il s'est mis bravement à l'œuvre, persuadé qu'à tous les matériaux manuscrits ou imprimés qui existent en Angleterre il n'avait manqué jusqu'ici qu'une rédaction claire, ni trop concise, ni trop étendue, et cette appréciation philosophique sans laquelle il n'y a pas d'histoire.

M. Barchou est poète, philosophe, écrivain ; nous le croyons. Malheureusement, n'étant pas, à ce qu'il paraît, orientaliste, forcé de s'en tenir aux intermédiaires anglais, il n'a pas pu se créer un système sur la prononciation et la synonymie des dénominations asiatiques : il en résulte, non seulement une variation continuelle dans l'orthographe des noms de son livre, mais encore quelques erreurs fâcheuses en géographie. Après avoir dit dans sa préface qu'il a *feuilleté* les historiens, consulté les enquêtes parlementaires, les discours, correspondances et mémoires des hommes d'état de la Grande-Bretagne, il a cru pouvoir supprimer du corps de l'ouvrage presque toutes les annotations qui renverraient les lecteurs aux sources ; et quoique nous ne soyons pas partisans de l'abus pédantesque des notes marginales, cependant il était ici assez nécessaire de suppléer à cette indication un peu vague de la préface : il nous a semblé que, dans l'abondance de ses matériaux, M. le baron de Penhoën aurait dû justifier le choix qu'il avait été libre d'en faire. Enfin, il faut le dire, évidemment il n'a pas daigné traduire lui-même toutes les citations, tous les extraits qu'il a plus ou moins étroitement soudés à sa narration : nous ne saurions expliquer autrement le singulier style prêté par ces traducteurs secondaires aux hommes les plus éloquens du parlement anglais. Voici, par exemple, une phrase du célèbre Fox : « Le honteux pillage du grand Mogol, le honteux pillage du rajah de Benarès, le honteux pillage des princesses d'Oude, n'étaient-ce pas autant de choses *dignes d'abhorration* morale et *d'examination* légale ? » Tom. III, pag. 498. . . . . Un peu plus loin, Pitt parle aussi mal que Fox,

Digitized by Google

et Burke aussi mal que Pitt. Il s'agit, comme on voit, de ce fameux procès qui fut l'occasion des plus beaux mouvemens oratoires, et qui méritait certes d'être rédigé par M. Barchou de Penhoën en personne. Nous craignons même que l'auteur ait renoncé à revoir ses épreuves, quand nous voyons le fameux *Blackhole* de Calcutta traduit tout-à-coup par *Tour-Noire*, après l'avoir été d'abord par *Trou-Noir*, comme il doit toujours l'être.

Mais après ces réserves faites, loin de nous la pensée de juger six gros volumes sur quelques fautes : notre intention est de résumer dans un prochain article un des épisodes les plus dramatiques de l'histoire de M. Barchou, et de préférence peut-être la vie de Waren Hastings, de manière à la rattacher à la *Vie de Clive* et aux premières *Campagnes de lord Wellington*, articles déjà publiés dans cette Revue.

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE, ETC.

CORRESPONDANCE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

DE LA REVUE BRITANNIQUE.

LA POLITIQUE ET LA CHASSE. — SIR ROBERT PEEL. — SON CARACTÈRE. — SA POSITION. — MONUMENS DE WILKIE ET DE W. SCOTT. — THÉODORE HOOK. — SES DÉBUTS. — SA FAMILLE. — SA PLACE. — SA PRISON. — SES AMIS. — SES OEUVRES. — LE JOHN BULL. — SES DEUX COURAGES. — NOUVELLE MUSE AMÉRICAINE. — PRÉCOCITÉ POÉTIQUE. WASHINGTON IRVING. — FRAGMENT DE MARGUERITE DAVIDSON. — ROMAN DE COOPER. — ROMAN D'AINSWORTH. — ROMAN DE DICKENS. — MADAME LAFARGE EN ANGLETERRE. — SCIENCES PHYSIOLOGIQUES. — GÉOGRAPHIE. — PONTS ET CHAUSSÉES.

Londres, 20 septembre.

Depuis que le nouveau parlement est entré en séance, la politique n'a pas été assez animée encore pour absorber toute l'attention du public anglais. Elle a permis quelques loisirs même à ses adeptes. Acceptant l'invitation d'un des nouveaux élus, je l'avais accompagné dans les comtés du nord pour prendre part à une partie de chasse qui l'intéressait plus que la lutte parlementaire; mais je suis revenu innocent de tout sang versé. Nous étions partis de Londres le 1er septembre, et vu les pluies précédentes, nous avons trouvé toutes les récoltes sur pied. Impossible de courir après les lièvres et les perdrix sans faire crier nos fermiers électeurs : nous nous

Digitized by Google

sommes montrés bons princes, et avons remis nos prouesses à la seconde quinzaine de ce mois. Je ne sais si j'accompagnerai mon ami dans cette nouvelle expédition ; je me suis cependant bien préparé à la théorie de la chasse en relisant un de ces amusans volumes dont les sportmen anglais enrichissent de temps en temps leur littérature : je veux parler du livre de ce chasseur enragé, l'Écossais Colquhoun (*the Moor and the Loch*). Le chapitre des *grouses* ou gelinottes m'avait transporté ; il me semblait déjà voir tomber au bout de mon fusil un de ces oiseaux « aussi beaux à tuer que bons à manger. » Allons, j'entends de mon cabinet Nemrod qui appelle ses chiens... l'odeur de la poudre vient jusqu'à moi ; décidément je partirai encore après vous avoir écrit.

Sir Robert Peel, au reste, désire que la majorité comme l'opposition ait tout l'automne pour vacances, et de son côté, d'un accord presque unanime, le parlement désire laisser au ministère nouveau le temps de se reconnaître. On a donc éludé le plus possible toutes les hautes questions jusqu'à l'année prochaine ; et voilà comme les révolutions ministérielles, provoquées en général par les impatiens, ajournent les mesures les plus essentielles et les plus urgentes. Sir Robert prétend qu'il ne fait que se prêter aux usages et aux mœurs du pays : c'est par courtoisie qu'il a demandé un délai qui lui était accordé d'avance ; quoiqu'il ne se dissimule pas la gravité de la situation, il était tout armé pour la bataille si elle avait pu lui être livrée. Cet homme d'état est d'une grande activité intellectuelle. En France, où, avec de vrais talens, de hautes capacités, des noms illustres, il n'existe pas un homme complet en politique, on n'a pas peut-être une idée juste de la considération dont est entouré ici le nom de sir Robert Peel. Parce qu'il n'appartient pas à la haute noblesse, parce qu'il est fils de parvenu si vous voulez, n'allez pas le traiter de *parvenu* lui-même : il tient par plusieurs alliances aux premières familles du pays, et ses rapports personnels avec les grands seigneurs sont ceux d'un homme qui sait garder son rang. Il n'a ni prétentions, ni fausse humilité, ni roideur

Digitized by Google

orgueilleuse, ni gauche embarras : partout et avec tous on voit en lui l'homme qui est à sa place. Ce n'est pas un courtisan, non certes; mais, indépendant vraiment libéral, il ne flattera pas plus son parti qu'il ne flatte le souverain; à la cour comme dans un salon aristocratique, dans un salon comme dans un meeting politique, on est forcé de respecter sa dignité : la vraie dignité ne peut offusquer que les petits esprits. Chose bien rare en Angleterre comme en France, sir Robert Peel a une fixité de principes qui lui permet de porter la tête haute devant amis et ennemis. C'est un tory, oui, mais un tory intelligent, ayant fait d'avance ses réserves, ne s'étant enchaîné à aucune idée rétrograde. Outre son talent, il a pour lui cette qualité d'esprit essentielle dans un chef, l'art de conduire les hommes, de discipliner les volontés, de rapprocher et fondre les dissidences d'un parti. Enfin c'est un homme puissamment riche, et qui use de sa fortune en homme qui la mérite; il aime les lettres et les arts; il dépense largement pour satisfaire ce goût. Cet emploi de l'or n'est-il pas d'un vrai *nobleman*, d'un prince même?

Dernièrement, lorsque les amis de sir David Wilkie se sont réunis pour voter un monument à sa mémoire, la présidence de l'assemblée a été unanimement décernée à sir Robert Peel. Ce fut un double plaisir d'entendre l'éloge de ce grand artiste, l'appréciation éloquente de ses travaux, dans la bouche de l'homme d'état qui allait être appelé le lendemain au gouvernement du pays. Après sir Robert, qui prit la parole? Son rival dans l'opposition, lord John Russell : et les deux adversaires s'applaudirent mutuellement avec beaucoup de grâce. Jamais ils ne s'étaient trouvés plus franchement de la même opinion. Tous les deux ont aussi contribué largement à la souscription pour élever une statue au Teniers britannique. Déjà cette souscription s'élève à 12,000 £ (300,000 fr.).

A ce sujet il paraît qu'il manque encore une assez forte somme à la souscription du monument qui doit être érigé à sir Walter Scott dans sa ville natale. Il est peut-être fâcheux qu'au lieu de se réunir, les deux villes d'Édimbourg et de

Digitized by Google

Glascow aient voulu honorer chacune de son côté l'Homère de l'Écosse, dont la statue s'élève déjà depuis trois ans à Glascow, sur une colonne presque aussi haute que la colonne Vendôme.

La littérature anglaise a perdu dans les derniers jours du mois d'août un romancier qui n'était pas certes de la classe de sir Walter, mais qui avait un vrai talent. C'est Théodore Hook. Les lecteurs de la Revue le connaissent par plusieurs articles de miscellanées traduits de ses œuvres. Ses meilleurs romans sont les *Sayings and doings*, *Jack Brag*, *Gilbert Gurney*, *Maxwell*, etc.; car il en a fait beaucoup. C'était un de ces esprits faciles et féconds qui rachètent par la verve et le mouvement l'exagération des caractères et l'invraisemblance des sujets; mais il était observateur, et quelques-uns de ses portraits sont d'un comique vrai, quoiqu'il aimât trop les contrastes pour ne pas tomber parfois dans la caricature et le grotesque. Théodore Hook n'était pas encore d'un âge avancé : né en 1788, il avait commencé de bonne heure à figurer parmi les gens de lettres. Son début fut, en 1805, un opéra-comique, *le Retour du soldat*, qui réussit. Depuis ce temps-là il fit représenter de temps en temps d'autres pièces, œuvres assez ordinaires, mais qui eurent quelquefois cette vogue que le caprice du public ou le talent d'un acteur favori donne aux plus médiocres productions de la scène. Tels furent *la Fille invisible*, monologue composé exprès pour faire valoir cet excellent comédien Jack Bannister; *Tekeli*, mélodrame, imité peut-être du français, et *Killing no murder* (tuer n'est pas assassiner), satire que la censure popularisa en voulant la défendre, sous prétexte que l'auteur y tournait en ridicule un prédicateur méthodiste fort connu. Par compromis, à la représentation, ce saint homme fut transformé en un maître de danse, que Liston jouait admirablement, comme il jouait toutes les charges.

Théodore Hook avait naturellement porté au théâtre ses premiers essais; car c'était, pour ainsi dire, un enfant des coulisses. Son père, compositeur non sans mérite, arran-

Digitized by Google

geait la musique de ces vaudevilles qu'on décore ici du titre d'opéra. Son frère avait fait deux de ces opéras. Ce frère, son aîné de vingt ans, finit par abandonner le théâtre pour l'église; et s'il n'est pas mort, il doit être encore doyen de quelque chapitre anglican. Il a un fils qui est déjà chapelain de la reine Victoria. On lui attribue deux romans estimés, *Pen Owen* et *Percy Mallory*, qui ont été attribués aussi, mais à tort, à Théodore Hook. Celui-ci, convive charmant, improvisateur de chansons, joyeux conteur après dîner, s'était fait de hautes protections, et un beau matin de l'année 1813 il obtint la place très-lucrative de trésorier de l'île Maurice. Il se rendit à son poste, promettant à ses amis de revenir toujours aussi gai et plus riche. Malheureusement on naît poète et romancier, mais on ne naît pas financier; il y a même trop souvent très-peu d'aptitude chez les hommes d'imagination pour la comptabilité. Théodore Hook prit à l'île Maurice une maîtresse et un caissier qui furent également infidèles. Le gouverneur l'accusa d'avoir dilapidé les deniers de la colonie. Théodore Hook, qui croyait ne dépenser que ses appointemens, fut très-surpris quand on lui démontra qu'il était en déficit. Il revint en Angleterre prisonnier de Sa Majesté. Ses amis heureusement ne soupçonnèrent pas un moment sa probité, et allèrent adoucir souvent sa solitude. La prison du trésorier de l'île Maurice devint bientôt le rendez-vous des comédiens et des viveurs de Londres. On y riait, on y chantait, on y improvisait les vers les plus plaisans. « Mes bons amis, disait Théodore Hook, entretenez ma verve, si vous ne voulez pas que je sois à votre charge quand le roi sera fatigué de me loger et de me nourrir. » L'heure de sa délivrance vint, et l'ex-trésorier, quoique traité avec sévérité, ne garda pas rancune au gouvernement. Il avait toujours été tory : il sortit de prison plus tory que jamais, et accepta la direction d'un nouveau Journal, le *John Bull*. Le *John Bull* est un de ces tirailleurs ou miquelets de la presse pour qui toutes les armes sont bonnes. Un honnête homme se permet bien de temps en temps une épigramme

Digitized by Google

politique ou littéraire; mais il lui répugne de vilipender quotidiennement ou même hebdomadairement ceux qui ne pensent pas comme lui. Le *John Bull*, désavoué par les chefs du parti tory, a maintes fois converti la plume en stylet. Théodore Hook a du moins eu la franchise de ne jamais renier sa part de responsabilité; il a eu aussi le courage du duelliste, qui est si nécessaire au courage du libelliste. J'estime peu ces courages-là; mais enfin, en Angleterre comme en France, il y a dans la presse tant de lâchetés anonymes, que comparativement il faut presque estimer les condottieri politiques et littéraires qui daignent vous dire : « C'est moi qui ai tiré sur vous; à votre tour, si vous en trouvez l'occasion. » Théodore Hook avait pas mal d'ennemis; mais il avait plus d'amis encore. Cette phrase ne vaut-elle pas maintes oraisons funèbres? Outre le *John Bull*, il rédigeait le *New Monthly Magazine*, dans lequel il a publié périodiquement ses trois derniers romans.

La dernière Revue de New-York nous apprend la mort d'une jeune muse américaine, de la sœur de Lucretia Davidson (1), aussi précoce que son aînée, dévorée comme elle par le feu de son organisation extraordinaire. C'est certainement un phénomène que cette famille d'enfans sublimes. A huit ans Marguerite Davidson faisait déjà des vers ravissans de mélancolie et d'expression, des vers qui prouvent surtout un amour réfléchi des beautés de la nature. Comment expliquer cette révélation? Sans doute que l'espèce de culte rendu à la mémoire de Lucretia dans sa famille dut hâter le développement des mêmes facultés chez la plus jeune sœur; mais il y a autre chose que de l'imitation dans les deux cents pages de vers qui ont été recueillis sous le nom de Marguerite, et qui paraissent avec une préface de Washington Irving. Cette préface est touchante, parce qu'elle fait connaître la mère de ces deux muses, cette mère qui a dû verser bien des larmes

(1) NOTE DU DIRECTEUR. La *Revue Britannique* a traduit dans le temps une biographie de Lucretia Davidson, 1re série, tom. XXVII, pag. 30.

Digitized by Google

sur ce génie si fatalement transmis par elle à ses deux filles. « Une année après mon retour aux États-Unis (1833), raconte Washington Irving, on me dit que Mrs Davidson désirait me consulter sur une nouvelle édition des poésies de sa fille; je me rendis aussitôt auprès d'elle : je trouvai une femme faible, maigre et appuyée sur des coussins dans un fauteuil; mais elle avait encore un reste de grâce et de beauté; ses traits et ses yeux brillaient de la flamme de l'intelligence et de la sensibilité. Pendant que je causais avec elle, je vis une jeune fille ne paraissant pas avoir plus de onze ans, qui allait et venait autour de la malade, arrangeant de temps en temps un oreiller, sans cesser d'écouter avec intérêt notre conversation. La beauté intelligente de cette jeune fille me frappa, et plus encore lorsque sa mère me la présentant comme sa fille Marguerite, la rougeur de la modestie colora ses joues. Bientôt après elle quitta la chambre, et la mère, voyant qu'elle avait attiré mon attention, me dit qu'elle montrait le même talent précoce que sa sœur. Plusieurs pièces de vers qui me furent communiquées me le prouvèrent. Elle avait la même organisation morale et physique; elle éprouvait la même excitation fiévreuse, la même ardeur d'imagination qui avaient naguère consumé le corps frêle de Lucretia. Je me permis de donner quelques conseils pour modérer et guider en même temps ce tempérament poétique.... Trois ans après je la revis : elle habitait encore avec sa mère dans une retraite champêtre près de New-York; tout s'était rapidement développé dans le jeune prodige, l'intelligence, le talent, comme le charme de sa personne. Hélas! mes appréhensions s'étaient vérifiées : l'âme usait visiblement le corps; à la délicatesse de sa taille, à la rougeur hectique qui colorait ses joues, à l'éclat surnaturel de ses yeux, je me dis que je voyais un être qui n'était déjà plus de ce monde terrestre et se rapprochait de celui des esprits. Je ne l'ai plus rencontrée; c'est après un nouvel intervalle de trois ans qu'on me remet les manuscrits que je publie aujourd'hui.... C'est tout ce qui reste d'elle. » Parmi ces vers se trouve un poème en deux chants intitulé

Digitized by Google

Lenore : mais en général ce sont des morceaux lyriques peu étendus, qui composent ce précieux volume. Voici un fragment cité par la *North American Review :* on y voit cette aspiration vers un monde meilleur, qui devait réconcilier ce précoce génie avec son précoce cercueil :

« Ah ! j'ai contemplé des images de lumière jusqu'à sentir ma vie se fondre dans une larme, jusqu'à condenser dans le court espace d'un regard tous les sentimens d'une année.

— Il est des voix bien douces qui ont fait bondir mon cœur, comme si dans ses transports il allait s'élancer hors de mon sein sur les ailes de la mélodie.

— Mais dans le ravissement que me causaient ces formes si belles, je désirais éprouver un ravissement plus vif ; — en écoutant ces sons si harmonieux, je soupirais pour quelque chose de plus doux encore.

— J'ai été heureuse, et mon âme ne connaissait ni chagrins, ni soucis, ni regrets : eh bien ! dans ces heures si fortunées je rêvais un bonheur bien plus complet.

— Souvent une pensée soudaine a traversé comme un météore les ténèbres de mon esprit ; pensée brillante..... mais je me disais : Il en est de plus brillantes encore.

— Pourquoi ces désirs inquiets, ces vaines espérances qui croyent toujours trouver quelque source cachée pour nourrir l'imagination, cette flamme qui brûle invisible, qui s'élance invisible vers d'autres mondes ?

— Ah ! que les sages avaient raison ! cette terre n'est pas faite pour nous retenir. Non, cette vie et ses pauvres plaisirs ne sauraient enchaîner une âme immortelle. »

Il ne faut pas oublier que cette philosophie était celle d'une jeune fille de treize ans, et que ces pensées sont revêtues d'un style aussi vivement coloré que celui de Thomas Moore.

L'Amérique nous envoie encore ce mois-ci un roman de Fenimore Cooper, et c'est un de ses bons : il a de nouveau mis en scène son *Bas-de-cuir*, et c'est sa jeunesse qu'il nous raconte cette fois, ses premières prouesses dans les déserts, ses premières rencontres avec les Mingos. Voilà cinq romans remplis par ce héros. L'auteur appelle cela un drame en cinq actes.

La littérature anglaise proprement dite n'a produit ce

Digitized by Google

mois-ci aucun roman qu'elle puisse mettre à côté de Fenimore Cooper. *Guy fawx*, d'Harrisson Ainsworth, est cependant une version romanesque d'un sujet populaire, la fameuse conspiration des poudres. Il y a à la fois de l'art et de l'intérêt dans ces volumes; il y a surtout une certaine impartialité en faveur des catholiques, auxquels l'atroce machination attribuée aux jésuites a valu tant de déclamations. Combien elle leur fut encore reprochée en 1780, lorsque la populace anglaise incendia les chapelles catholiques dans une des plus épouvantables émeutes de l'histoire d'Angleterre! — Cette émeute de 1780 est la partie historique du dernier roman de Dickens, *Barnaby Rudge*, que vous analyserez sans doute dans la Revue, comme vous avez analysé le précédent. Le romancier y a fort heureusement introduit ce fanatique lord Gordon, sous les auspices duquel la populace se montra un moment si terrible. Mais Dickens, peintre de la classe populaire, a mis surtout en relief à côté du noble pair deux figures : l'une, celle de Hugues le palefrenier; l'autre, celle de Dennis le bourreau; figures d'une horrible vérité, figures *éminemment* anglaises, pour emprunter à M. Guizot un de ses adverbes favoris (1).

Mais tous ces romans pâlissent ici devant les mémoires de madame Lafarge, qui paraissent enfin! Et je vous avais bien dit que vous n'auriez, à Paris, qu'une confession tronquée : notre annonce de Londres déclare en propres termes que : l'Angleterre seule aura le privilége d'avoir cet arsenic littéraire dans toute sa franchise, « sans abréviation » (*without abridgment*), et avec une matière additionnelle qui ne peut être imprimée à Paris (*and with additional matter which cannot be printed in Paris*). Vos estomacs français ne pourraient digérer toute la dose.

Je vous parlerai une autre fois de quelques ouvrages sérieux, tels que *les Aménités de la littérature* de D'Israeli.

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Ces romans sont publiés à Paris par M. Baudry.

Digitized by Google

Sciences Physiologiques.

Le sens musculaire. — Le docteur Fowler admet un cas curieux de surdité combinée avec la cécité. Une jeune femme du *Workhouse* de Rotherhite, née sourde et muette, perdit la vue à l'âge de trois ans par l'effet de la petite vérole : elle a aujourd'hui vingt ans. Elle n'entend pas les efforts les plus bruyans de la voix, mais elle tressaille lorsqu'on frappe sur une grille avec un fer à tisonner (poker) suspendu à une corde contre son oreille. Le toucher semble le seul sens par lequel on puisse communiquer avec elle : possédant le goût et l'odorat, elle ne paraît pas en avoir fait usage. Jusqu'à sa puberté son existence était purement animale; mais à cette époque un changement s'opère en elle. On remarqua qu'elle faisait attention à sa personne et à sa toilette. Cette femme trouve son chemin sans guide dans toutes les parties de l'établissement, et en reconnaît tous les habitans par le toucher de leurs mains; elle fait son lit; elle coud avec adresse; elle est très-attachée à ce qu'elle croit lui appartenir, et ne reçoit pas sans plaisir, sans saluer, et sans sourire, un shilling qu'on lui met entre les doigts en lui faisant comprendre qu'on le lui donne. Le docteur Fowler croit pouvoir attribuer au développement du *sens musculaire* tout ce qu'il y a d'intelligence dans cette infortunée : « C'est ce sens qui, dit-il, régularise toutes les perfections de l'ouvrier, du musicien, du sculpteur, du peintre et même de l'orateur. Certains animaux en ont paru doués, et c'est au *sens muculaire* qu'il faut s'adresser pour l'éducation des sourds et muets quand ils sont en même temps aveugles. »

Géographie.

Expédition de l'Euphrate. — Un navire appartenant à une maison de Liverpool partit il y a dix-huit mois avec des instructions cachetées. Il portait à bord deux pyroscaphes en

Digitized by Google

fer, et d'autres articles qui figurent rarement dans une cargaison. On sait aujourd'hui la destination de ce navire ; il se rendait au golfe Persique, et les deux *steamers* avaient été construits pour la Compagnie des Indes, qui voulait les utiliser en flottille, pour s'assurer jusqu'à quel point l'Euphrate était navigable. L'expédition a été heureuse, ayant remonté le cours de ce fleuve jusqu'à onze cents milles de son embouchure. M. Floyd, chirurgien de la flottille, écrit de Belis, à la date du 6 juin : « L'Euphrate offre ici une largeur de quatre cents toises, et il est très-profond. Jusqu'à Hitta, ville arabe, il diffère peu du Tigris, si ce n'est que ses rives sont mieux cultivées et plus pittoresques, grâces surtout aux palmiers qui les ornent, et à ces jolies mosquées dont le faîte sort d'un bois de saule. Les eaux de l'Euphrate se trouvent encaissées dans une vallée bornée elle-même par des rochers composés de gypse, de grès et de feldspath. Ce climat est délicieux, et produit toutes les variétés des fruits d'Europe avec ceux des régions tropicales. Les seuls obstacles à la navigation de l'Euphrate proviennent des restes de roues hydrauliques dont on se servait pour l'irrigation de la plaine. Dans le court espace de cent trente milles, nous avons compté plus de trois cents de ces roues, dont un tiers sont encore aujourd'hui en activité. Un long mur en parapet, bâti dans le fleuve, dirige le courant vers ces roues, grossières machines circulaires en branches d'arbre, ayant quarante pieds de diamètre, qui lèvent et abaissent un chapelet de cent cinquante vases en poterie. Ces vases se déversent dans un aquéduc disposé sur des arches gothiques. On n'imaginerait pas la quantité d'eau que ces grossières machines pompent : elles occasionnent un courant de manière à rendre difficile et même dangereuse cette partie de la rivière.

Je puis proclamer navigables le Tigre jusqu'à Mosul (où fut jadis Ninive), et l'Euphrate jusqu'au cœur même du Taurus.

(*Liverpool's Times.*)

Digitized by Google

Ponts et Chaussées. — Marine.

Des brise-lames (breakwaters) flottans. — Les brise-lames (breakwaters, jetées) ont été jusqu'ici construits en maçonnerie solide, présentant ainsi un obstacle immobile aux vagues, et laissant s'accumuler derrière eux la vase et le sable. La sécurité qu'ils promettent aux navires et aux marins n'est pas complète et peut être mieux garantie par un breakwater ou brise-lames qui consisterait en sections flottantes, faites de bois et amarrées à des piles de pierre. Ces sections cèdent au choc de la mer, permettent à la vague de passer sous elles ou entre elles, divisant ainsi les vagues pour les réduire à une force innocente. On peut varier les formes de ces sections de jetées selon les passages et les lieux où elles sont employées. La mer la plus impétueuse est, dit-on, tranquille à la profondeur de seize à dix-huit pieds sous sa surface. Par conséquent un brise-lame immergé à cette profondeur et s'élevant à six ou huit pieds au-dessus du niveau de la mer suffit pour donner la sécurité sur la côte la plus tourmentée. L'angle d'inclinaison que la section flottante présente à la vague est de 35 degrés. Les brise-lames de pierre arrêtent les lames de la terre et occasionnent les accumulations de vase qui s'en iraient à la mer. Ils sont sujets à l'action du teredo jusqu'à ce que la formation de cavités finisse par détacher des fragmens considérables de la construction. Le teredo peut être repoussé du bois par un goudron composé ou en réparant de temps à autre les ravages de ce rongeur. Il faut bien faire la distinction entre vagues et brisans, les vagues agissant par un mouvement ondulatoire, les brisans étant accompagnés d'une translation de la masse, et par conséquent capables de se porter avec des forces extraordinaires sur les masses qui leur sont opposées.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

DE LA

REVUE BRITANNIQUE,

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

SEPTEMBRE 1841.

Encore des émeutes ; les unes, avec le caractère d'une Fronde municipale, commençant par un charivari et s'apaisant par le plaisir d'avoir fait peur à un ou deux fonctionnaires; les autres, plus sombres et plus terribles, ressuscitant tout-à-coup les plus mauvais instincts de notre première révolution, ou plutôt soufflant à notre peuple la brutale férocité de la canaille anglaise; enfin, à Paris, une de ces émeutes moins sérieuses, espèce de taquinerie en grand faite à la police, une de ces séditions de badauds et de gamins, dignes tout au plus des foudres pluviales de feu le maréchal Lobau !... voilà depuis un mois la préoccupation de notre politique courante. A aucune de ces manifestations populaires, plus ou moins significatives, à aucune opinion, à aucun parti surtout, nous ne saurions rattacher l'odieux guet-apens qui attendait les princes de la dynastie régnante, le 13 de ce mois, au milieu de Paris en fête, et lorsqu'ils marchaient à l'ombre d'un drapeau français, d'un drapeau revenant des batailles, glorieusement noirci et mutilé.

Grâces à Dieu, cette fois l'assassin est un repris de justice. Comment les journaux anglais osent-ils rejeter sur notre caractère national le crime d'un misérable qui peut-être la veille avait manqué un passant attardé dans quelque ruelle obscure? A côté de ces déclamations contre l'irreligion et la barbarie de la France, nous avons, il est vrai, les sympathies plus libérales ou plus diplomatiques de sir Robert Peel et de lord Russell; mais d'ailleurs ne sommes-nous pas habitués à ces phrases de nos voisins, à qui

Digitized by Google

nous les rendons bien de temps en temps, il faut l'avouer, sans attendre toujours le premier feu de l'ennemi, comme nos chevaliers de Fontenoy, qui disaient galamment : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers. »

A vrai dire, nous ne sommes pas aujourd'hui, nous-mêmes, très-contens de nous et du temps présent : laissons un peu la chronique du mois et remontons le cours de l'histoire. Voici justement le tome cinquième de celle de M. Michelet (1). Ce cinquième volume contient la lutte entre l'Angleterre et la France, entre Henri II et Charles VII, l'épisode épique de la Pucelle d'Orléans, les révolutions d'Angleterre et de Flandre, la grandeur de la maison de Bourgogne, etc., etc. Tout a été dit pour et contre la manière de M. Michelet. En Angleterre même, où l'histoire pittoresque n'a pas encore détrôné l'histoire de Hume et de Robertson, on trouve que le professeur du collége de France est littérairement plutôt Allemand que Français. On compare sa prose rhythmique et variée aux gracieuses ondulations du vers blanc (*blank verse*) ; on l'admire dans son érudition de contrastes et de rapprochemens inattendus ; on dit : C'est un philosophe, un critique, un poète, un métaphysicien... mais on se demande encore ; Est-ce bien un historien ? Il est certain que l'histoire de M. Michelet sort des définitions routinières de l'école. Nous aussi nous n'oserions la proposer comme un modèle très-français ; mais loin de nous aucune pensée de dénigrement : nous aimons trop pour cela l'originalité dans l'érudition comme dans la poésie, dans l'histoire comme dans la critique.

Aujourd'hui nous sommes curieux de voir comment la critique anglaise accueillera ce volume où l'orgueil anglais est très-peu ménagé. Quant à nous, Français un peu Britanniques (en littérature), tout en lisant avec bonheur la légende *réelle* de Jeanne d'Arc, tout en acceptant à peu près tous les sentimens du nouvel hagiographe de cette *sainte* nationale, nous y avons fait quelques annotations que M. Michelet nous pardonnera de lui soumettre dans un ordre très-peu systématique, sans aucune prétention dogmatique ni pédantesque.

Et d'abord, quelle que soit notre admiration pour Shakspeare,

(1) *Histoire de France*, par M. Michelet, tom. 5e. Chez L. Hachette, 12, rue Pierre-Sarrasin.

Digitized by Google

nous lui en voulons, comme M. Michelet, d'avoir suivi sur la Pucelle le préjugé anglais dans toute sa brutalité. Comment cet esprit impartial, qui, écrivant sous la fille d'Anne de Bouleyn, a si noblement reproduit la grave Catherine d'Aragon, comment ce génie créateur, qui a si bien deviné ailleurs tout ce qu'il y a de poésie dans la naïveté de la femme, a-t-il pu traiter l'inspirée de Domremy comme une sorcière de bas étage, une autre Margery Jourdain? Nous dirions que c'est là une lâcheté poétique, aussi bien qu'une lâcheté nationale, si Shakspeare y avait mis la moindre intention d'art ou de nationalité. Non, c'est une suite du procédé facile de ce grand poète, qui, dans ses pièces historiques comme dans ses pièces romanesques, prenait toujours la première version qui lui était fournie par le théâtre, ou qui lui tombait sous la main, et ne perdait pas son temps à comparer des textes, ni à discuter des opinions. Malheureusement les chroniqueurs contemporains du procès de Jeanne d'Arc, Français ou Anglais, avaient fait trop beau jeu à la haine de ses ennemis. Par une singulière contradiction, dans la première scène où paraît la Pucelle (première partie de *Henri VI*, acte 1er, scène 11), Shakspeare la fait parler avec le caractère que lui prêtent ses historiens les plus favorables. Ce qui nous indigne, ce n'est pas l'évocation vulgaire des démons avant son dernier combat, c'est la calomnie morale de la scène IV du cinquième acte, où la simple bergère de la légende renie son père, veut s'attribuer une origine royale, et enfin, pour racheter sa vie, abjure sa virginité par une suite de mensonges. Eh bien! cette double calomnie est tout entière dans les documens contemporains. L'infâme réponse de l'Université de Paris « décidait, dit M. Michelet, que cette fille était vouée au diable, *impie envers ses parens*, etc. »

Après avoir protesté contre l'injustice atroce de Shakspeare autant que M. Michelet, nous ne saurions laisser passer une assertion du savant professeur, qui dit bien légèrement, ce nous semble, que la littérature anglaise en général est *sceptique, judaïque, satanique, pour* résumer *anti-chrétienne;* et il ajoute dans une note : « *Je ne me rappelle pas avoir lu le nom de Dieu dans Shakspeare; s'il y est, c'est bien rarement, par hasard, et sans l'ombre d'un sentiment religieux. Le véritable héros de Milton, c'est Satan,* etc. » Nous ne relèverons pas l'accusation contre Milton : — parce qu'on a dit avec raison peut-être, mais *littérairement* parlant, que son hé-

Digitized by Google

ros était le diable, son poème n'en est pas moins une épopée chrétienne et très-chrétienne. Quant à Shakspeare, il a tellement abdiqué sa personnalité dans son théâtre, qu'il n'est pas raisonnable d'aller y chercher ses opinions religieuses. Mais, d'ailleurs, M. Michelet se trompe; le nom de Dieu se trouve très-souvent dans Shakspeare. Le poète n'en a pas ridiculement abusé comme on fait dans le catholicisme factice du théâtre moderne; il l'a écarté à peu près de ses pièces païennes, féeriques, comiques. Mais, pour ne pas abuser nous-même des citations, rappelons cette Catherine d'Aragon que nous nommions tout à l'heure. Que pense M. Michelet des anges de la vision qui précède sa mort? Et dans la même tragédie de *Henri VIII*, que pense-t-il du cardinal Wolsey après sa disgrâce? Shakspeare n'a-t-il pas traduit religieusement le repentir de ce grand caractère, en qui se résume toute l'histoire du clergé catholique d'Angleterre avant la réforme? Wolsey ne parle-t-il pas avec le sentiment chrétien dans ses adieux à Cromwell?

..... O Cromwell, Cromwell,
Had I served my God with half the zeal
I served my king, he would not in mine age
Have left me naked to mine ennemies.

« O Cromwell, Cromwell, si j'avais servi mon Dieu avec la moitié du zèle que j'ai mis à servir mon roi, il ne m'aurait pas livré tout nu à mes ennemis dans ma vieillesse. »

Plus loin, après la mort du *grand cardinal*, qu'on relise le portrait qu'en fait Griffith à la reine.

Parmi les nombreuses traditions plus ou moins controversées sur Shakspeare, il en est une qui veut qu'il ait été catholique : aucune n'en fait un impie, un athée. — Pour en revenir à Jeanne d'Arc, M. Michelet cite les divers poèmes dont elle est l'héroïne; il ne devait pas oublier un poème anglais, dans lequel elle est non seulement réhabilitée complètement, mais encore considérée à peu près au point de vue de M. Michelet lui-même. Le poète lauréat Robert Southey (qui depuis est devenu un peu moins gallophile) a composé à dix-neuf ans une épopée de Jeanne d'Arc, dont un bon Français avouerait tous les sentimens : il fait de la Pucelle une inspirée, une vierge un peu mystique, croyant à sa mission toute d'enthousiasme et de patriotisme. Southey écarte la superstition des anges et des démons, c'est-à-dire il ne donne aucun corps visible à la voix qui dit à Jeanne : Va délivrer la France! Conservant tous

Digitized by Google

ses traits, *même les plus humains*, il la laisse bonne, douce, naïve, telle que la veut M. Michelet; bref, il la célèbre comme une sainte *selon la religion, selon la patrie*. Enfin ce poème ne semblerait pas d'un Anglais si l'action ne se terminait à la première partie de la mission de Jeanne : une fois que Charles est couronné à Reims, le poète s'arrête :

Thus the Maid
Redeemed her country. Ever may the All-Just
Give to the arms of Freedom such success !

« Ainsi la vierge délivra sa patrie. Puisse toujours le Dieu juste accorder le même succès aux armes de la Liberté ! »

Ces derniers vers sont une date : le jeune Southey écrivait en 1795, et il était alors au nombre de ces libéraux d'Angleterre qui faisaient encore des vœux pour la révolution française.

Dans un chant retranché depuis, Southey, pour avoir sa descente aux enfers, comme tous les poètes épiques, donnait une vision à Jeanne d'Arc, qui voyait parmi les damnés ces poètes « dont les chants » libertins perpétuèrent leur propre corruption. Esclaves à l'âme » impure, qui se firent froidement licencieux pour éveiller et en» tretenir le libertinage dans les esprits des hommes encore à nai» tre.... Ces prostitués de la muse étaient condamnés à n'être plus » qu'un cadavre vivant, une proie abandonnée aux vers, dont ils » se sentaient éternellement dévorés. » L'Anglais Southey traite, comme on voit, sévèrement le poème de Voltaire, que le professeur français se contente d'appeler un *déplorable badinage*.

Il est encore une assertion de M. Michelet qui nous fournirait un riche texte d'observations de mœurs. Faisant remonter jusqu'au dix-huitième siècle « *ce grand bruit que les Anglaises ont toujours fait de leur chasteté et de leur pudeur,* » M. Michelet prétend, à propos du costume d'homme adopté par la Pucelle, que les Anglaises surtout devaient trouver un tel travestissement monstrueux et *intolérablement indécent*. Dans un autre passage, il dit encore que la délicatesse anglaise rendrait une Jeanne d'Arc impossible en Angleterre. Combien le roman et le théâtre traduiraient mal l'histoire et les mœurs si ces remarques étaient rigoureusement vraies ! Dans quel théâtre de l'Europe voit-on autant de femmes déguisées en homme que dans celui de Shakspeare, de ses contemporains et de ses successeurs ? De nos jours, le chaste et décent Walter Scott a-t-il été mis au ban de la pudeur britannique pour de semblables

Digitized by Google

travestissemens? et Diana Vernon et Hélène Macgregor? ces viragos plus ou moins élégantes ou plus ou moins farouches, ne sont-elles pas des types aussi vrais que *la belle et robuste Dorothée*, de Gœthe, citée de préférence par M. Michelet, etc., etc.? Quant à l'histoire... Mais non, nous resterons sur le terrain des œuvres de pure imagination : et c'est d'ailleurs assez de critique, si critique il y a. Pour nous être placés un moment à un point de vue britannique contre M. Michelet, nous n'en restons pas moins, en vrais Français, les admirateurs sincères du savant professeur : encore une fois surtout, nous nous associons à son enthousiasme pour la sainte nationale, à sa touchante pitié sur son martyre et à l'apothéose qu'il lui décerne :

D'Orléans la vierge immortelle
Lui doit les larmes qui pour elle
Aujourd'hui coulent de nos yeux.
Belle, comme elle était dans ses jours de victoire,
Du bûcher je la vois s'élancer vers les cieux,
Et la flamme n'est plus qu'un reflet lumineux
De l'auréole de sa gloire.

Un cercueil a été escorté ce mois-ci au champ du repos par des ministres en place et des ministres futurs, par M. de Chateaubriand et par les principaux représentans de la presse périodique et de la littérature. C'était le cercueil de M. Bertin l'aîné, le fondateur et pendant trente ans le directeur du *Journal des Débats*. Cet homme dont le journal a fait et défait tant de puissances, n'a jamais rien voulu être qu'un bon père de famille et un ami fidèle. Le deuil de ce cortége n'était pas moins honorable pour M. Bertin que pour les illustrations qui avouaient ainsi leur reconnaissance.

POLITIQUE. — HISTOIRE.

Le Souverain, ou de l'Esprit des Institutions, par M. Auguste Vidalin. 2e édition, 2 vol.

Une spirituelle et modeste préface nous raconte les destinées de la première édition de ce livre, que nous ne connaissons que par la seconde. C'est tout un cours de politique à l'usage des hommes d'état et des magistrats. L'auteur, qui appartient lui-même à la magistrature militante, a fait de graves études : il rattache une foule de questions à l'idée première de son travail; il y a profit à le lire ; mais on est quelquefois tenté de discuter avec lui certains points qui nous semblent un peu obscurs, quelques assertions qui sont peut-être hasardées. Tel est d'ailleurs l'avenir d'un pareil ouvrage : il doit servir de texte à la controverse ; et c'est déjà un éloge sans doute. Nous y avons remarqué aussi quelques inégalités dans le style : M. A. Vidalin a plus l'habitude de la parole que celle de a

Digitized by Google

plume. Avec la forme aphoristique qu'il adopte souvent, nous voudrions plus de concision, et quand il s'écarte dans des digressions oratoires, nous voudrions des expressions moins vagues. Des portraits et des tableaux historiques terminent le second volume du *Souverain*. Un portrait de Fox devait surtout frapper les rédacteurs de la *Revue Britannique*, et nous citerions ce portrait si la Revue n'avait si souvent parlé de cet homme d'état. Nous déclarons franchement à M. A. Vidalin que d'ailleurs, selon nous, il y avait mieux à dire sur le Démosthènes anglais, sur cet homme si terrible par la parole, si doux, si léger même dans sa vie privée : il n'a pas fait assez ressortir, il nous semble, cette contradiction entre les mœurs *aristocratiques* de Fox et ses doctrines démocratiques. Sans être aussi indulgent pour lui que Macintosh, aussi sévère que lord Dudley, il fallait analyser plus profondément ce caractère.

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE ET DE LA FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS DANS L'INDE, par le baron Barchou de Penhoën. 6 vol. Chez Ladrange, quai des Augustins.

Voir pour la critique de cet ouvrage la *Revue Asiatique*, p. 179.

POÉSIE.

CHANTS SACRÉS précédés d'un discours sur la poésie biblique, etc., par Mollevaut, de l'Institut. 1 vol. in-18. Chez l'auteur, 99, rue Saint-Dominique.

M. Mollevaut est un poète nourri aux bonnes sources. Ses imitations des classiques ont fait sa réputation. C'est ici dans les livres saints qu'il s'est inspiré. De belles strophes prouvent qu'il est doué du génie lyrique ; mais pourquoi tout-à-coup un *vers en prose* vient-il faire cacophonie dans ces belles strophes ? C'est un peu le tort de notre langue sans doute.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

NICCOLO' DE' LAPPI OVVERO I PALLESCHI E I PIAGNONI da Massimo-d'Azeglio. 2 vol. in-18. Chez Baudry, quai Malaquais.

L'*Ettore fieramosca* du même auteur a déjà fait connaître M. le marquis d'Azeglio comme romancier : ce gentilhomme italien, à la fois peintre et écrivain, est certainement une des illustrations modernes de cette Italie où le feu sacré des beaux-arts et des lettres ne saurait s'éteindre. *Niccolo de Lappi* est un épisode de l'histoire de Florence, de la Florence républicaine, alors que l'empereur Charles-Quint entreprit de la faire rentrer sous l'autorité des Médicis. L'intérêt romanesque s'associe très-bien dans ce roman aux événemens historiques : le style en est facile, clair et élégant : si les romanciers italiens ne sont pas aussi féconds que les nôtres, ils ont du moins un grand respect pour leur langue. Niccolo' Lappi mériterait d'être traduit; mais il sera lu dans l'original par tous ceux qui tiennent à être au courant de la littérature italienne. Ces deux volumes sont imprimés avec luxe et ne coûtent cependant que 7 f. 50 c.

OUVRAGES DE A. CARÊME

Rue de la Sorbonne, 9, *et chez M. ALFRED, rue Thérèse*, 11.

L'ART DE LA CUISINE FRANÇAISE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE : 1re partie, 2 vol. in-8, ornés de planches, 16 fr.; 2e partie, 1 vol. in-8, orné de pl., 10 f. 50 c. — LE PATISSIER ROYAL PARISIEN, 2 vol. in-8, ornés de pl., nouv. éd., 16 fr. — LE PATISSIER PITTORESQUE, 1 vol. gr. in-8, orné de 126 pl., nouv. éd., 10 fr. 50 c. — LE MAITRE D'HOTEL FRANÇAIS, 2 vol. in-8, ornés de pl., 16 f. LE CUISINIER PARISIEN, 1 v. in-8, avec pl., 9 f.

Digitized by Google

OCTOBRE 1841.

REVUE BRITANNIQUE.

Histoire.

LE PASSÉ ET L'AVENIR DES SLAVES.

LA SERVIE.

Quand on voit les immenses ressources des deux races du Nord qui, depuis le cinquième siècle de notre ère, ont dominé en Europe, on dirait volontiers que les Slaves étaient appelés à renverser et à posséder l'empire byzantin et ses dépendances, comme les Germains à conquérir Rome et l'empire d'Occident. Mais en y regardant de plus près on trouve qu'il existe une grande différence dans la position occupée par ces deux races et dans les circonstances qui les poussèrent vers le sud.

Fertile seulement sur quelques points, couverte de forêts qui ajoutaient aux rigueurs naturelles du climat, la Germanie ne saurait soutenir la comparaison avec les plaines de la Lombardie et de l'Italie centrale, avec les rives de la Loire, la Pro-

Digitized by Google

vence et une grande partie de l'Espagne. Ses enfans étaient sans cesse attirés par les voluptés qu'offraient les contrées méridionales, où l'Empire au lieu de trouver des élémens de force n'avait fait que dégénérer. Rome elle-même avait perdu le prestige attaché à la capitale du monde. Sa situation et ses moyens de défense, privée qu'elle était d'une position maritime, ne pouvaient arrêter les barbares par aucun obstacle proportionné au colosse qui tombait avec elle.

Telle n'était pas la condition de l'empire d'Orient. Le site de Constantinople convient merveilleusement à la défense. Cette ville était encore fortifiée par tout ce que les timides empereurs avaient pu imaginer. Aussi long-temps qu'elle serait maîtresse sur mer, elle devait rester indépendante des montagnes qui s'étendent derrière elle. Elle tirait sa subsistance non pas des contrées populeuses de la Thrace, de la Thessalie et de la Morée, mais bien des rives septentrionales de la mer Noire. Comme depuis l'émigration des Goths jusqu'à l'entrée des Magyars en Hongrie, c'est-à-dire depuis le quatrième jusqu'au neuvième siècle, ces fertiles régions changèrent continuellement de maître, aucun des chefs qui y dominèrent successivement ne put donner à la nation une stabilité qui l'aurait rendue redoutable à ses voisins. Lorsque enfin la Hongrie, renfermée dans ses limites naturelles, devint un puissant royaume, ses princes tournèrent plutôt leurs regards vers l'Italie et l'Occident que vers Constantinople, cité à moitié détruite et que protégeait d'ailleurs la barrière formidable de l'Hémus.

Long-temps la division des peuples situés au nord du Pont-Euxin fit la sécurité de cette capitale. Ils demeurèrent oubliés pendant des siècles sans donner signe de vie; mais enfin, quand Gengis-Khan et ses Tartares les menacèrent d'un nouvel esclavage, ils sortirent de leur inaction. Toutefois ils ne prirent une part un peu remarquable aux événemens dont l'Europe méridionale était le théâtre, qu'après avoir été incorporés à la Pologne. Les longues guerres qu'ils avaient soutenues contre cette puissance se terminèrent par la sou-

Digitized by Google

mission des Zaporogues et des Cosaks de l'Ukraine. Ce résultat, en plaçant de nouvelles et immenses ressources à la disposition d'une nation belliqueuse, changea la face de l'Europe orientale. Les Turcs fléchirent sous l'épée victorieuse de Jean Sobieski. La maison de Hapsbourg, appuyée par ce héros, se mit en possession de la Hongrie; et dès ce moment la Turquie descendit du rang de première puissance qu'elle occupait. A son tour, la Pologne, en perdant la Podolie et l'Ukraine, céda la domination de l'Orient à la Russie, qui la possède aujourd'hui, sans autre rivalité que celle de l'Autriche, à qui appartient la Hongrie.

Que cette prééminence dépende de la possession des deux contrées dont nous venons de parler, c'est ce que prouvent les efforts infructueux qui ont été faits pour fonder un empire slave dans leur voisinage. Au neuvième siècle, Swatopluk, prince moruve, avait réuni sous son sceptre une grande portion de la Bohême, la partie orientale de la Hongrie, ainsi que les pays slaves qui sont situés au sud du Danube. Ottocar de Bohême était le prince le plus puissant de son temps; son autorité s'étendait de l'Elbe jusqu'aux Alpes, et ce fut l'instinct de la conservation qui porta les Germains à décerner la couronne à l'heureux chef qui les délivrerait de ce formidable voisin. Swatopluk et Ottocar étant morts, les royaumes de Moravie et de Bohême croulèrent comme des édifices qui n'auraient pas eu de fondation. Un destin semblable était réservé à un essai de monarchie qui fut tenté parmi les Slaves méridionaux, c'est-à-dire les Serviens. Étienne Dushan, le maître de toutes les montagnes qui sont au sud du Danube, nommait ses lieutenans en Etolie et en Macédoine. Il prenait le style et le titre de roi; un aigle à deux têtes décorait sa bannière. En 1355, il leva une armée de 80,000 hommes pour asservir à ses lois l'empire byzantin. Mais cette riche proie devait tomber en d'autres mains que les siennes. Cette même année, les Turcs mirent pour la première fois le pied en Europe, et Étienne mourut, laissant son faible successeur en face du terrible Murad Ier, surnommé le

Digitized by Google

Victorieux. Trente ans après, les Slaves furent accablés à la bataille de Kossowo. Malgré quelques tentatives désespérées qui eurent lieu dans la suite, les Serviens cessèrent de faire une nation, et sous les dénominations locales de Bulgares, de Serviens, de Bosniens, de Monténégrins, ils descendirent à la misérable condition de rayahs.

Le trait le plus saillant du caractère des Slaves, celui qu'on remarque dès les premiers temps de leur histoire, c'est une tendance religieuse bien prononcée, quoique différant beaucoup de cette sujétion aveugle que l'Église de Rome exige de ses fidèles. La religion des Slaves, comme celle des peuples qui vivent sous des climats privilégiés, est toute sensuelle, contrairement à la tendance spirituelle des peuples teutoniques. Jamais les premiers ne virent dans une forêt une retraite sombre et mystérieuse dont ils ne devaient s'approcher qu'avec terreur, et que hantaient des êtres surnaturels également difformes et méchans; une forêt pour eux, c'était un refuge contre les ardeurs du soleil, un lieu de dépaissance pour leur bétail, et loin de redouter l'ombre des bois, ils la peuplaient des créations les plus aimables. L'hamadryade des Grecs se retrouve dans la mythologie des Slaves. Là encore, c'est une belle jeune fille dont l'existence est attachée à celle d'un arbre, et dont le sang coule à chaque coup de coignée. Les mêmes peuples qui tendent à revêtir d'une forme matérielle tout ce qui est pour eux un objet de respect et de vénération, gardent communément, on le sait, avec une fidélité singulière, leurs dogmes et leurs rites. Le christianisme, qui parle plus particulièrement à l'esprit, a eu de tout temps à lutter contre cette disposition, et peut-être s'est-il trop souvent appliqué à détruire un sentiment qui, judicieusement dirigé, serait devenu un moyen légitime d'influence.

Aussi n'est-il pas étonnant que pendant l'espace de plusieurs siècles l'Église grecque soit demeurée stationnaire: comment, avec ses tendances iconoclastes, aurait-elle lutté avec succès contre le culte des images, emblèmes visibles que la nature elle-même, cette source de toute poésie, suggère aux

Digitized by Google

hommes? Les Serviens d'aujourd'hui mêlent aux symboles de l'Eglise d'autres formes symboliques qu'on pourrait sans trop de sévérité taxer de paganisme; car, comme eux, les païens s'inspiraient des scènes de la nature.

« On remarque dans les croyances religieuses des Serviens, dit un historien allemand (Léopold Ranke), deux tendances opposées qu'ils s'efforcent de concilier : par l'une, ils ont foi à une providence toute-puissante; par l'autre, ils adorent la nature. Toutes deux sont indépendantes des prêtres. Elles tiennent sans doute à quelques pratiques d'une haute antiquité conservées par ce peuple, et qu'il faut rapporter à la loi mystérieuse qui soumet les laboureurs aux caprices des élémens.

» L'hiver ramène la fête des morts, qui précède un peu la grande solennité de l'Avent. Chacun célèbre la mémoire des amis ou des parens qu'il a perdus; mais le retour du dimanche des Rameaux rappelle dans tous les cœurs l'idée d'une autre vie. La veille, les jeunes filles s'en vont sur le sommet des montagnes, et là elles chantent des chansons dont le sujet est la résurrection de Lazare. Le dimanche matin elles s'assemblent, dès l'aurore, autour des fontaines, afin d'y continuer leurs danses, et elles chantent une ronde qui a pour refrain : « Les cornes de cerf enlèvent à l'eau sa couleur, et son œil la purifie. » Cette allusion forme le commencement de la fête. L'eau non mêlée de neige fondue et non emprisonnée sous la glace est considérée comme le premier messager de la jeune année.

» La veille de la Saint-Georges, à la fin d'avril, les femmes cueillent des plantes et des fleurs nouvelles. Elles ramassent l'écume que produisent les roues des moulins, elles y jettent ce qu'elles ont cueilli, et elles laissent le tout reposer pendant la nuit pour s'en laver le lendemain matin. N'est-ce pas comme si elles se livraient à l'influence de la nature qui s'éveille? elles croient par cette pratique s'assurer une bonne santé.

» Vient ensuite la solennité de la Pentecôte, qui est la fête

Digitized by Google

de Kralitza. Dix à quinze jeunes filles se réunissent. L'une est le porte-étendard, l'autre le roi; une troisième se cache sous un voile et représente la reine Kralitza, derrière laquelle marche une fille d'honneur. Elles vont de maison en maison, dansant et chantant devant chaque porte. Le sujet ordinaire de ces chansons est le mariage, ou une union bien assortie, ou la joie que donnent des enfans. Tous les couplets ont pour refrain le mot *Leljo :* on suppose que c'était autrefois le nom de la déesse de l'amour chez les Slaves. Elles chantent encore la chanson de *Wilen*, nymphe qui danse sous les arbres fruitiers; celle de *Radisha*, démon qui arrose la terre que Wilen va fouler; ce Radisha courtise une autre nymphe, et il lui promet que, assise à l'ombre près de sa mère, elle filera de la soie sur une quenouille d'or.

» La fête de saint Jean-Baptiste est pour les Slaves l'objet d'un culte particulier. Ils croient qu'à cette occasion le soleil, en signe de respect, s'arrête pendant trois jours consécutifs. La veille au soir, les bergers se font des torches avec des écorces de bouleau liées ensemble; armés de ces torches, ils tournent autour des enceintes où sont parqués leurs moutons et leur bétail; après quoi ils se retirent sur les montagnes, et à la lueur de leurs faisceaux qui achèvent de brûler ils se livrent à toutes sortes de jeux.

» Lorsque approche l'époque de la moisson, les Slaves redoutent deux fléaux également terribles : une sécheresse prolongée, ou un orage. A ce sujet, ils ont conservé, presque sans altération, une ancienne pratique du paganisme. La sécheresse continue-t-elle de désoler les campagnes, une jeune fille, après s'être dépouillée de tous ses vêtemens, s'enveloppe de la tête aux pieds, de gazon, de fleurs et de plantes. C'est à peine si on lui voit le visage. Semblable à une touffe de gazon ambulante, elle va de maison en maison. On l'appelle *Ledole*. La maîtresse de chaque chaumière fait le simulacre de jeter sur elle un seau d'eau. Ses compagnes invoquent la pluie par leurs chants, et élèvent vers les nuages des regards pleins d'une confiance naïve. Une chanson particulière est

Digitized by Google

préparée pour le cas où la pluie surviendrait pendant la marche de la procession.

» Quant aux orages, ce sont les saints les plus en crédit qui en ont la direction. Saint Élie entre autres, lui dont la Bible rapporte l'ascension, est regardé par les Serviens comme une sorte de maître du tonnerre : on l'appelle même *le Tonnant*. La main de sainte Marie allume les éclairs à la voûte des cieux. Saint Panteleimon gouverne la foudre. Les jours spécialement consacrés au culte de tous ces saints sont compris entre le 20 et le 28 juillet.

» Cependant on se dispose à cueillir les fruits de l'année. L'hiver qui approche amène une année nouvelle. Il s'agit de savoir d'avance quel en sera le résultat. A cet effet, on choisit la Sainte-Barbara. On réunit divers échantillons de blé, et on les jette dans une marmite pour y bouillir ensemble. La marmite reste sur le feu toute la nuit; le lendemain matin on la retire et l'on examine de quel côté elle a bouilli le plus haut. Ce côté-là est celui de la fertilité. En conséquence on livre à la charrue les champs qui s'étendent dans cette direction.

» Ces pratiques et beaucoup d'autres montrent combien les Serviens se croient sous la dépendance des élémens. On jure par la terre, par le soleil. *Zako mi suntza! Zako mi semlis!* que le soleil me soit en aide ! que la terre me soit en aide ! telles sont les invocations les plus usitées.

» Et pourtant personne chez ce peuple ne doute que l'univers ne soit placé sous l'autorité immédiate de Dieu. Jamais on ne commence un travail quelconque sans prononcer ce mot. C'est une faute grave, un péché, que de faire une promesse sans ajouter : « S'il plaît à Dieu ! » Cette idée d'un dieu semble avoir présidé à la formation de la langue des Serviens, laquelle offre des ellipses très-remarquables. Ainsi on ne demande pas à un voyageur : Où allez-vous? ni même : — S'il plaît à Dieu, où allez-vous? on dit simplement : — S'il plaît à Dieu? et l'on supprime le reste de la question. Les prières se répètent trois fois par jour, le matin, aux re-

Digitized by Google

pas et le soir; mais le texte n'en est pas réglé et déterminé. A table même, il n'y a point de formule convenue pour demander à Dieu le pain quotidien. Chacun s'adresse au Créateur suivant son inspiration et dans les termes qui se présentent à son esprit. Les Serviens prononcent en buvant ces mots : « A la gloire de Dieu ! » Aucun d'entre eux n'oserait accepter la présidence d'un festin, s'il se sentait incapable d'improviser une prière éloquente. Chaque maison est placée sous la protection spéciale de quelque saint, au nom duquel se font les invitations. Voici une des formules : « Votre maison est aussi une maison de Dieu. Nous vous invitons à venir prendre le repas avec nous. Ce que notre saint patron nous a procuré, nous ne le cacherons pas à vos yeux. »

Nous ajouterons à ces détails que la manière de saluer les étrangers que l'on rencontre sur la route est celle-ci : « Soit honoré Dieu ! — ou — Soit loué Jésus-Christ ! — à quoi l'on répond — Jusqu'à la fin des siècles ! Amen. » On voit par là combien le sentiment religieux devait être profondément gravé dans l'esprit de ces peuples, puisqu'il s'est gardé tel après quatre siècles d'esclavage, et contre des missionnaires aussi terribles que les Turcs.

Ce sentiment religieux a été inspiré aux Serviens par l'Église grecque et non pas par l'Eglise latine. Les apôtres Cyrille et Methodius furent envoyés de Constantinople pour aller prêcher l'Évangile aux Slaves. Ils obtinrent de rapides progrès, grâce au soin qu'ils prirent de traduire l'Évangile dans la langue de leurs disciples. Ce fut dans ce but que Cyrille imagina l'alphabet qui porte encore son nom, et qui a servi de modèle pour ceux des dialectes russe, valaque et esclavon. La position reculée de la Servie vers l'est a probablement empêché ce pays de participer aux débats qui agitèrent la Moravie et la Bohême avant que l'Église grecque y établît sa suprématie : suprématie qui, achetée comme elle le fut par le sacrifice de l'élément religieux national, nous voulons dire l'emploi de l'idiome vulgaire dans les prières, a peut-être amené ce scepticisme en matière de discipline, qui est

Digitized by Google

maintenant le trait caractéristique des contrées en question, et auquel, nous autres Occidentaux, nous devons la réforme.

Les femmes ont plus d'une fois joué un grand rôle dans l'histoire des Slaves et des Turcs. La défaite des Slaves à *Kossowopole* est attribuée à la trahison de Wuk Brankowicz. Le fils d'Étienne Lazare avait une sœur très-belle, nommée Milewa. Le sultan Bajazet éleva celle-ci au rang de sultane favorite, et Lazare, devenu prince de Servie par le crédit de sa sœur, gouverna le premier ce pays, qui était reconnu tributaire de la Turquie. Il nomma en mourant Georges Brankowicz son successeur; Georges fut chassé en Hongrie par Murad II. Déjà les Hongrois avaient commencé à prendre ombrage de la puissance toujours croissante des Turcs. Hunyade, leur célèbre capitaine, offrit la bataille à Murad sur cette même plaine de Kossowopole qui avait été si funeste aux Serviens. Le combat eut lieu en 1448 et les Hongrois furent défaits. Chose étrange! ce même Georges Brankowicz à qui Hunyade avait donné un asile, ne craignit pas d'arrêter son bienfaiteur pendant sa retraite. Mais séduit par les promesses magnifiques du Hongrois il le relâcha. Il chercha à excuser sa trahison en disant qu'avant la bataille il avait demandé à Hunyade si, dans le cas où il serait vainqueur, il laisserait aux Serviens le libre exercice de leur religion, et que celui-ci lui avait répondu qu'il avait dessein de les soumettre à l'autorité du pape. Il se serait alors adressé à Murad, qui aurait promis de bâtir dans chaque village une église et une mosquée, afin que les habitans pussent choisir. Là-dessus, les Serviens se seraient déclarés pour les Turcs contre les catholiques. Toutefois cette trahison effrontée eut pour effet de leur aliéner tous leurs amis; et Mahomet II, après avoir ravagé la Servie par le fer et par le feu, la réduisit à la condition d'un sandshak de l'empire ottoman.

Voici ce qu'était devenue cette contrée au seizième siècle, sous la domination du sultan Soliman Ier.

« Ils dépendaient entièrement de leurs maîtres, dit M. Léo-

Digitized by Google

pold Ranke, soit pour ce qui concernait leur personne, soit pour ce qui concernait leurs biens. Le dixième de la récolte appartenait aux spahis. Quand venait Pâques, chaque maison payait au pasha une certaine redevance en froment, en orge et en avoine. Mais avant tout, le sultan réclamait son *haratsh* ou capitation, qui frappait les mâles; cela ne suffisait pas encore aux oppresseurs. Les paysans étaient souvent traînés de force de Belgrade et de *Smederewo* jusqu'aux environs de Constantinople pour faucher les foins dans les prés du sultan; corvée qui ne durait pas moins de deux mois. Les habitans de chaque village étaient astreints à travailler pour le compte du pasha cent jours de l'année, même pendant la moisson ; mais ce qui était plus dur que tout le reste, c'est que les spahis et les janissaires étaient cantonnés dans les campagnes et exerçaient sur la population une autorité immédiate et sans contrôle. Puis venait le tribut des jeunes garçons, qui tous les cinq ans enlevait au pays la fleur de la jeunesse. Enfin le reste de la population était livré sans défense aux déprédations des voleurs et à une foule d'exactions de la part d'anciens soldats qui, se faisant déserteurs, achevaient de ravir ce que les spahis, les janissaires, le pasha et le sultan avaient laissé. »

Cette description, qui d'ailleurs pouvait s'appliquer aux autres provinces de l'empire aussi bien qu'à la Servie, ne montre qu'un des côtés de la situation. Combien le christianisme avait à souffrir sous une tyrannie pareille! Et quel devait donc être ce misérable système d'intrigues nommé politique, qui dirigeait les nations de l'Europe occidentale! Comment, tandis qu'elles cherchaient à arrêter la marche envahissante des Turcs, négligeaient-elles à ce point l'instrument puissant que la Providence mettait à leur disposition dans le courage et le désespoir d'un peuple opprimé!

Des siècles se sont écoulés pendant lesquels ces malheureuses contrées ont été condamnées à l'indifférence et à l'oubli. Mais ce que les gouvernemens et les hiérarchies n'avaient point voulu faire, le travail du temps l'a fait. Il s'est opéré

Digitized by Google

une révolution d'autant plus irrésistible qu'elle était inaperçue, et voilà que le triomphe du christianisme éclate, en ce que la population chrétienne et la population mahométane ne sauraient plus désormais vivre ensemble dans le même pays sans que la suprématie ne passe de la seconde à la première! Ainsi l'a réglé la plus forte de toutes les lois, celle de la nature. Le mahométisme, en autorisant la pluralité des femmes, dépouille les pauvres des droits de l'humanité, condamne à la stérilité des êtres vigoureux et bien portans, dégrade les autres au physique et au moral, et tarit les sources de la reproduction. Le christianisme, au contraire, qui établit la famille comme le point central dont les rayons divergens embrassent le cercle immense de la société, le christianisme assure le bonheur des individus et crée pour les états des lois salutaires. Certes, il serait curieux de rechercher comment le christianisme a pu se maintenir pendant des siècles d'oppression dans ces contrées lointaines, persécuté qu'il était par la haine de ses ennemis et affaibli par l'ignorance de ses sectateurs.

La description que fait M. Léopold Ranke de la Servie au dix-huitième siècle contraste avec la citation précédente.

« Le dix-huitième siècle commence : l'Europe ne tremblait plus devant un Soliman; le système militaire des Ottomans trahissait, par divers symptômes, une décadence certaine. Les rayahs, au contraire, avaient amélioré d'une manière sensible leur condition. L'infâme tribut des enfans avait cessé; on ne ravissait plus des hommes et des femmes. Le rayah était exempt de toute corvée personnelle; ce qui était une grande addition à son bien-être domestique. Plus de travail forcé pour le compte du pasha et du sultan! plus de janissaires et de spahis logés dans les villages! Les biens n'étaient pas moins affranchis que les personnes. On payait encore le haradeh au grand-seigneur; mais le pasha ne levait plus de contributions en nature; il percevait le *poresa*, c'est-à-dire une certaine somme d'argent qu'on payait trois fois par an, qui était destinée à couvrir les frais de l'administration.

Digitized by Google

Comme les *knesi* déterminaient ce que chaque district avait à payer, et que les villes, les villages, les familles étaient ensuite imposés d'après leur importance, les pashas ne pouvaient que difficilement se livrer à des exactions. Deux priviléges étaient restés aux spahis, la dîme de tous les produits de la terre, soit blé, soit vin, soit miel, et le *glewnitza*, ou capitation de deux piastres exigée de chaque couple marié. Ils allaient en personne dans les villages pour lever leur dîme; mais souvent ils en percevaient une partie avec le glewnitza. Souvent aussi on composait avec eux. Chaque couple marié, riche ou pauvre, payait annuellement dix piastres, et tout était compris dans cette somme. On voit par là que le pays s'était affranchi par degrés des vexations arbitraires des Turcs, que les profits de l'industrie et du travail n'appartenaient guère plus qu'au travail et à l'industrie. »

Il est inutile de remarquer que cette amélioration dans le sort des rayahs serviens précéda l'époque des protocoles, des interventions et des intrigues de la Russie, et même des campagnes de Joseph II. Les victoires du prince Eugène n'y contribuèrent en rien; car le traité de Carlowitz, qui donna à l'Autriche Syrmia et une partie du banat de Temeswar, fut conclu sur le territoire hongrois. N'y cherchons pas d'autres causes que la conséquence nécessaire de la loi chrétienne, qui prescrit à chaque homme d'exercer ses droits. Il n'y avait point en Servie de ces institutions militaires ou cléricales qui soumettent au célibat plusieurs milliers d'individus. A mesure que la population mahométane diminuait, la population chrétienne augmentait; et aujourd'hui les rayahs sont les maîtres du pays.

Syrmia et le banat qui, au dix-huitième siècle, furent cédés par la Turquie à l'Autriche, doivent être rangés parmi les régions les plus fertiles de l'Europe. Le régime mahométan avait dépeuplé cette contrée; les empereurs autrichiens prodiguèrent toutes sortes d'encouragemens aux nouveaux colons qu'ils surent y attirer. La richesse du sol et la beauté du climat étaient déjà des tentations suffisantes; aussi une foule

Digitized by Google

de chrétiens sortis de la Turquie y émigrèrent aussitôt. Les relevés hongrois les plus récens portent à 800,000 le nombre des *raitzen* ou émigrans slaves des rives de la Save et du Danube. C'est à peu près le chiffre de la population actuelle de la Servie. Si cette émigration n'avait pas eu lieu, il est évident que les Slaves, en se multipliant, se seraient rendus plus tôt redoutables à leurs maîtres; et nous répétons ici ce que nous avons dit au commencement de cet article : si Constantinople a été sauvée, c'est que la force de l'empire n'est point située dans son voisinage, mais dans des provinces éloignées : avoir la clef de ces provinces, c'est avoir la clef de Constantinople elle-même.

Cependant le caractère de la nation n'a pas laissé de s'altérer profondément par suite de cette longue oppression. Peu importe aux Serviens que le sabre dont ils se servent pour venger leurs injures soit aussi souillé d'un sang innocent, et que le bouclier derrière lequel ils cherchent un abri couvre un ennemi des lois. Loin de mépriser un peuple que le sort a placé dans des circonstances si défavorables, admirons ses nobles efforts pour se relever de sa dégradation.

L'histoire de la Servie est contenue tout entière dans les poésies nationales.

Chez ce peuple, le plus sacré de tous les liens est celui qui existe entre les frères. Ce contrat d'intime amitié est bien souvent, comme le mariage, scellé par la bénédiction d'un prêtre. Il y a une chanson slave où ce sentiment est heureusement rendu. Il s'agit d'un faucon qui, ayant brisé une de ses ailes en chassant, se compare à un homme qui a perdu son frère. On sait le tendre attachement du prince Milosch pour Milan, qui n'était son frère que d'un côté seulement. Il prit le nom patronymique de *Obrenowicz*, formé de *Obren*, nom du père de Milan, au lieu d'adopter celui de son propre père. Ce qui contribuait encore à resserrer ce lien, c'était le besoin d'une mutuelle assistance. On conçoit que cela devait être ainsi dans un pays qui pendant des siècles n'avait connu d'autre paix que celle qui résulte de l'impuissance de nuire. Les sentimens

Digitized by Google

les plus forts, celui par exemple qui attache l'homme à la femme, ne venaient qu'après l'amitié fraternelle, et une chanson slave raconte l'histoire de deux frères qui, épris d'une belle odalisque turque, lui plongèrent tous deux en même temps leur sabre dans le corps, sacrifiant ainsi l'amour à l'amitié.

Un autre trait du caractère des Slaves causera moins de surprise : c'était leur haine invincible contre les Turcs. Toute alliance avec les oppresseurs soulevait autant d'indignation que de mépris. De là sans doute le pacte sacré qui unissait les frères entre eux. Bien souvent des femmes, des enfans ont été massacrés et jetés à l'eau, quand ce moyen seul pouvait les soustraire à l'infâme lubricité des Turcs. La vie de Kara ou de Czerny Georges (ce nom qui figure avec tant d'éclat dans les annales de la Servie nous deviendra bientôt familier) fournit un exemple frappant de ces terribles exécutions. Georges s'était vu réduit à chercher un refuge sur le territoire autrichien. Son vieux père l'accompagnait dans sa fuite. Soudain les Turcs, qui les poursuivaient tous deux, se montrèrent sur la rive de la Save, se disposant à traverser le fleuve pour leur couper la retraite. Que faire? Le vieillard était dans l'impossibilité de courir : fallait-il que son fils l'abandonnât à la cruauté de leurs ennemis?... Georges, d'un coup d'œil rapide, jugea la situation : sans hésiter, il prit à sa ceinture un pistolet qu'il appuya sur la tempe de son père, et il fit sauter le crâne de celui-ci. Était-ce férocité? était-ce merci et piété filiale?... Voilà ce que commandaient les maux de cette époque : ainsi préludait l'homme qui allait bientôt jouer un rôle si remarquable.

Les guerres des Autrichiens contre les Turcs, sous Joseph II et Léopold, donnèrent la première impulsion aux Serviens pour s'organiser militairement. Un corps de troupes levé parmi les Hongrois fut renforcé par des volontaires accourus de la Servie. Ces campagnes, dont les Autrichiens retirèrent peu de fruit, furent une excellente école pour leurs alliés, et elles formèrent à ceux-ci plusieurs chefs pleins

d'expérience. Le traité de Sistowa, conclu en 1791, rétablit la paix dans cette contrée. Mais, grâce à ce repos momentané, les élémens de discorde qui fermentaient entre les Turcs et que la guerre avait étouffés éclatèrent avec une extrême violence.

Là, comme dans les autres parties de l'empire, les janissaires étaient la cause des discussions. Redoutables à toutes les autorités locales, soit au sultan dans sa capitale, soit au pasha dans sa province, ils épuisaient les revenus de l'état, et par leur mutinerie ils lui ôtaient toute dignité. Les spahis, devenus dans leur décadence une sorte de milice salariée, défendaient avec peine leurs priviléges contre la rapacité de leurs rivaux. Aussi prirent-ils parti contre eux. Le pasha de Belgrade, Ebn Bekir, comptant sur la disposition des esprits qui semblait dominer à Constantinople, résolut d'unir la cause nationale des Serviens à celle des spahis et de s'affranchir de la tyrannie des janissaires. Le terrible Deli Achmet, chef des janissaires du pashalik, fut assassiné par un serviteur du pasha, et ce qui restait de sa troupe fut chassé hors des limites de la province. Ses soldats se réfugièrent en Bulgarie, où Paswan Ogli, pasha de Widin, maintenait l'autorité turque avec la fière énergie des anciens temps. Les actes d'Ebn Bekir furent représentés à Constantinople sous un faux jour. La Porte, qui peu de temps auparavant n'avait pas hésité à condamner les janissaires, ordonna, par un nouveau firman, qu'ils fussent réintégrés dans tous leurs droits en Servie. Voici comme ils signalèrent leur retour.

A Swilewa, dans le canton de Shabacz, vivait un homme considéré, nommé Ranko. Un jour qu'on levait le *poresa*, un janissaire de Shabacz, Bego Nowljanin, somma Ranko de lui payer quelques centaines de piastres en sus de ce qui était dû. La demande elle-même indique quel était alors l'état des choses. Ranko osa refuser, et le janissaire jura de se venger de lui. Il évita de l'attaquer dans son village; mais la première fois que Ranko se rendit à Shabacz, le janissaire le suivit et le tua. Le pasha résolut de punir le criminel. Il

fallut qu'il envoyât un détachement de six cents hommes pour avoir raison d'un seul individu. Le détachement ouvrit un siége régulier contre la forteresse de Shabacz, que tenaient les janissaires. A la fin le meurtrier se sauva en Bosnie.

Enhardie par l'impunité, cette milice attaqua le pasha lui-même. Hadschi Mustapha était occupé à défendre les frontières de son pashalik contre Paswan Oglu. Les janissaires profitèrent de l'occasion : ils se rendirent maîtres de Belgrade et enfermèrent le pasha dans la citadelle. Celui-ci s'y serait maintenu jusqu'à ce que son fils vînt le délivrer, si les assaillans n'avaient pas été admis par trahison dans la place. Tombé au pouvoir des révoltés, Hadschi Mustapha fut obligé par eux de licencier son armée. Mais aussitôt que les troupes serviennes se furent éloignées, le malheureux fut massacré. Les janissaires envoyèrent dire au sultan que Hadschi Mustapha s'étant fait l'ennemi des Turcs, avait reçu sa récompense, et qu'ils demandaient un autre pasha.

Cette demande ne prouvait pas qu'ils eussent dessein de se soumettre au nouveau dignitaire. Quatre de leurs chefs se partagèrent le commandement suprême : c'était Méhémet Aga, Agaulia, Mula Jussuf et Kutschuk. Ils s'intitulèrent *dahi*. Chacun eut sous ses ordres une certaine portion du pashalik ; mais ils continuèrent de résider à Belgrade, et ils exercèrent leur autorité en commun. Quant aux querelles qui éclataient entre eux, le père de Méhémet Aga, le vieux Totschir, savait les apaiser. Ils abandonnèrent au pasha, Aga Hassan, la part d'autorité qu'ils voulurent, fixèrent et levèrent le *poresa*, et établirent une nouvelle forme de gouvernement.

Peu satisfaits de leurs janissaires, ils se créèrent une seconde milice. Ils prirent pour gardes du corps un certain nombre de Bosniens, recrutés dans les derniers rangs de la populace, et qu'on voyait, habillés de velours d'or et d'argent, caracoler sur des chevaux arabes.

Les *dahi* envoyèrent les principaux de cette milice dans les villes et les villages ; là, sous le titre de *kabadahis*, ceux-ci

Digitized by Google

s'emparèrent de toute l'autorité, se cantonnèrent dans le pays (d'abord sans expulser les spahis, à qui appartenait la dîme des terres), et forcèrent les habitans à travailler pour eux. Ils rendaient des arrêts de vie et de mort; ils administraient, ils agissaient en maîtres absolus; mais au premier signal ils couraient se ranger autour de leurs patrons pour les défendre.

Les spahis eux-mêmes finirent par être dépouillés de leurs droits et chassés de la contrée par les satellites des dahi. Cependant l'oppression sous laquelle gémissaient les Serviens leur paraissait d'autant plus dure qu'ils avaient le sentiment de leurs forces. Ils adressèrent au sultan une pétition. Après lui avoir exposé que par suite des extorsions des dahi ils étaient réduits à se vêtir d'écorces d'arbres, ils ajoutaient : « Non contens de piller nos biens, les usurpateurs attaquent nos âmes, notre religion, notre honneur. Point de père qui soit maître de sa fille; point de frère qui puisse protéger sa sœur! Les couvens et les églises sont profanés, les moines et les évêques insultés. Si tu es encore notre czar, viens nous délivrer de ces spoliateurs. Si tu rejettes notre prière, fais-nous-le savoir, afin que nous nous décidions à nous enfuir dans les bois ou à nous noyer dans les rivières. »

Cette plainte touchante fut entendue; mais quoi! la Porte ne pouvait rien en faveur de ces infortunés : de vaines menaces, voilà quelles étaient ses armes, armes dangereuses pour quiconque en fait usage. Les lettres adressées par le divan aux dahi contenaient un passage remarquable : « Si, disaient-elles, les dahi ne rentraient pas dans l'obéissance, le gouvernement susciterait contre eux une puissance à laquelle ils ne pensaient guère... » De quelle puissance est-il ici question? se demandèrent-ils. Est-ce que le divan appellerait les Autrichiens ou les Russes pour démembrer l'empire?... Par Mahomet! s'écrièrent-ils ensuite, le vizir veut parler des rayahs?

Dès qu'ils eurent compris le sens de cette menace, ils travaillèrent à la rendre impuissante. Ce fut en février 1804

Digitized by Google

qu'ils procédèrent, chacun dans son canton, à désarmer la population et à exterminer ceux dont ils redoutaient l'influence, le caractère ou l'habileté. Tous les chefs des villages, les kmeti, tous les hommes dignes d'être craints, périrent : le pays fut noyé dans le sang. Comme l'arrêt de mort semblait général, ce qui restait de la population mâle chercha un refuge au milieu des bois, et s'allia aux bandits. Ce fut le commencement d'une vie nouvelle pour les Serviens; ils étaient réduits au désespoir, chassés, traqués comme des bêtes féroces. Chaque homme qui avait pu sauver une arme se fit soldat.

La contrée qui s'étend vers le Danube et la Save se divise naturellement en trois grands districts, dont le principal est au centre. C'est la forêt appelée Shumadia. Les pays séparés de ce district, d'un côté par la Morava, qui se déborde souvent, de l'autre par la Kolubara, qui, rapide près de son embouchure, forme ensuite des marécages, constituent les deux autres divisions. Dans chacune la révolte fut organisée par des chefs différens.

Dans la Shumadia, trois hommes se réunirent tout d'abord. C'étaient Kara Georges, Janko Katicz et Wasso Tcharapicz. Le premier avait échappé aux Turcs au moment d'être saisi. Ayant acheté un troupeau de pourceaux, il allait les revendre en Autriche : c'est le métier le plus profitable chez ces peuples. Comme il rassemblait ses bêtes, il aperçut les Turcs qui le cherchaient. Aussitôt il dispersa son troupeau dans la forêt; il avait été autrefois haiduque, et passait pour l'homme le plus entreprenant et le plus riche du pays. Le second, Janko Katicz, avait appris l'art de la guerre et le parti qu'on pouvait tirer de ses compatriotes, en servant sous les ordres de Paswan Ogha. Il était prudent et éloquent. Le troisième brûlait de venger la mort de son père, Wak Tcharapicz. Ils résolurent d'affronter le danger en braves, et de ne pas tendre le cou au sabre des dahi. D'autres hommes déterminés se rangèrent autour d'eux; les haiduques (bandits) embrassèrent leur cause avec ardeur. Les plus redoutables de ceux-ci étaient Glawesh et Welibo.

Digitized by Google

de Wellko ayant quitté la profession de haïduque pour celle de berger, s'était marié. Quand il ressaisit ses armes depuis longtemps oubliées, et qu'il apparut devant sa femme dans son attirail de guerre, celle-ci se couvrit le visage des mains en s'écriant : « Malheureuse ! j'ai épousé un haïduk ! » Wellko la consola et lui montra que les hommes les plus honnêtes du pays étaient en ce moment bandits et fugitifs.

A la nouvelle de l'insurrection, toutes les populations au-dessus de la Kolubara se levèrent comme un seul homme. Jacob Nenadowicz était à leur tête. Ce Jacob est le héros d'une chanson où l'on raconte que son frère en mourant le chargea de le venger. Après lui venaient Luka Lazarewicz, frère de Rasko, et le haïduk Kjurtshia, qui remplissait les fonctions de porte-étendard. Les habitans de l'autre côté de la Morawe suivirent cet exemple.

L'insurrection se répandit comme un incendie. Toute la population mâle était en armes ou du moins participait d'une manière ou d'une autre aux opérations de la guerre. Déjà plusieurs corps de l'armée des révoltés s'étaient mesurés contre l'ennemi; l'on reconnut bientôt que la campagne était au pouvoir des Serviens, et que les Turcs n'étaient maîtres que des villes et des lieux fortifiés. Une troupe assez nombreuse de *kirdshali*, espèce de voleurs bosniens et bulgares qui infestaient la frontière, vint offrir un secours mercenaire aux Serviens, qui les refusèrent; mais les dahi, moins scrupuleux, prirent immédiatement ces bandits à leur solde.

Ainsi réduits à leurs propres ressources, les knesi, ou chefs des districts, délibérèrent sur le meilleur moyen de soutenir une lutte qui déjà ne semblait plus autant désespérée. On décida qu'il convenait de donner un chef à la nation, et Kara Georges fut proposé; mais celui-ci refusa, alléguant qu'il ne s'entendait nullement à gouverner. Les knesi lui promirent d'être ses conseillers. Il résista encore, en objectant que la violence de son caractère ne le rendait pas propre à de longues et prudentes délibérations, et qu'il était toujours plus prêt à frapper qu'à réfléchir. Ils répliquèrent qu'il ne s'agis-

Digitized by Google

sait plus que de frapper, et qu'il leur fallait détruire l'ennemi, sous peine d'être eux-mêmes exterminés avec toute la nation. Le commandement suprême fut donc remis aux mains d'un homme qui avait signalé par un parricide sa haine contre les oppresseurs.

Le résultat de cette guerre fut tel qu'on devait l'attendre d'un peuple intrépide qui avait la mort devant les yeux et qu'exaltaient les sentimens les plus forts. La première fois que les dahi virent leurs troupes battues et dispersées, ils frémirent de surprise et de rage. Mais quand les Serviens, descendant de Shumadia et opérant leur jonction avec leurs frères de la plaine, mirent le siége devant Shabaz, Poserewaz et enfin devant Belgrade, la colère et l'indignation des dahi se changèrent en épouvante. Ces nouvelles furent reçues avec joie à Constantinople; un commissaire fut envoyé à Belgrade avec ordre d'acheter des vivres pour l'armée servienne, et le pasha de Bosnie fut chargé par le divan de soutenir les révoltés. La Porte s'imaginait sans doute qu'aussitôt que les rayahs verraient la bannière du sultan, tremblans, ils s'empresseraient de retourner à leurs troupeaux. On dit que le pasha de Bosnie arrivant à Belgrade, et apercevant l'étendard de Jacob Nenadowicz que portait le haiduque Kjurtshia, ne put s'empêcher de s'écrier : « Ma barbe a blanchi, et j'ai vécu assez pour voir la bannière d'un voleur déployée en rase campagne ! » Néanmoins il obéit à ses instructions et joignit ses forces à celles des rayahs, et les dahi pensèrent qu'il était temps pour eux de se retirer avec leurs trésors. Les portes de la forteresse furent traîtreusement livrées aux alliés par ces mêmes mercenaires dont nous avons parlé précédemment. Tout ce qui échappa au massacre se sauva sur un bateau, et suivant le cours du Danube, chercha un refuge dans l'île d'Orsowa. Une circonstance qui caractérise les hommes de cette époque, c'est que les Serviens résolurent d'avoir les têtes de ces malheureux. Le pasha de Bosnie craignit de les irriter par un refus; il permit qu'un détachement pénétrât dans l'île pendant la nuit, et le lendemain quatre tro-

Digitized by Google

phées sanglans étaient portés en triomphe autour du camp.

C'en était fait des dahi; mais les krdshali, ces troupes mercenaires qui avaient livré aux Serviens les portes de Belgrade, se maintenaient encore dans la citadelle de cette ville. Leur chef espérait forcer le sultan à lui donner le pashalik. Le pasha de Bosnie, n'osant pas attaquer cette troupe de bandits, ou peut-être voyant avec une joie secrète cet obstacle suscité aux rayahs toujours détestés, se retira dans son gouvernement. Les Serviens n'avaient plus à compter sur le divan : tremblans pour leur nouvelle indépendance, ils songèrent à solliciter le secours d'une puissance étrangère. L'Autriche, leur voisine, protégeait en outre une grande fraction de leur race; la Russie professait leur religion... Cette dernière l'emporta. Au mois d'août de la même année 1804, une députation partit pour la cour de Russie, et l'année suivante elle en revint avec le conseil d'adresser les demandes de la nation au sultan, près duquel l'ambassadeur russe les appuierait. Telle fut l'origine de l'influence russe en Servie.

Pendant cet intervalle, aucun des deux partis n'était resté inactif. Georges et Jacob achevèrent de réduire les subashas et autres partisans des dahi. A la fin, le territoire fut complètement délivré de la présence des oppresseurs. C'était le moment de mettre à exécution le conseil de l'empereur russe. Les Serviens demandèrent au sultan de ne plus avoir chez eux de garnison turque; ils avaient prouvé, disaient-ils, qu'ils étaient capables de défendre l'empire mieux que cette milice indisciplinée. Ils payeraient tribut; mais, en déduction de l'arriéré, ils produisaient un relevé authentique de toutes les dépenses que le dernier armement leur avait occasionnées. Il était juste qu'on leur en tînt compte. L'ambassadeur de Russie fut chargé de soutenir ces réclamations : sa tâche était difficile. Le nouveau pasha avait tenté récemment de pénétrer jusqu'à Belgrade; mais comme il refusait de se conformer aux avis et aux instructions des chefs des Serviens, il avait été repoussé. Ceux-ci, la même année, donnèrent à leur petit état plus d'unité, en constituant un synode national.

Digitized by Google

Si les forteresses qui retenaient encore les kadahali étaient tombées au pouvoir des Serviens, il est probable que les Turcs seraient entrés en composition avec les rayahs; mais la tentation était trop forte, et tant qu'il resterait de semblables alliés aux mahométans, ils devaient essayer de ressaisir la suprématie qui leur échappait. L'occasion ne se fit pas attendre. Un Servien, homme d'importance, fut insulté publiquement à Smederewo par les Turcs, parce qu'il traversait la ville à cheval et en armes. Aussitôt les Serviens attaquèrent cette forteresse, l'emportèrent de vive force et y établirent le siége de leur gouvernement. La Porte voulut voir dans cet acte une rébellion ouverte. Les pashas de Bosnie et de Scutari reçurent l'ordre de s'avancer à la tête de soixante-dix mille hommes, pour détruire les Serviens et les réduire à l'obéissance. De leur côté, les Serviens étaient résolus à ne pas céder sans combattre; leurs chefs étaient nombreux et pleins de confiance; Kara Georges réclamait le droit de marcher au devant des assaillans.

Le pasha de Bosnie traversa la Drina avec trente mille hommes, ravageant tout le pays autour de Shabac. La petite troupe des Serviens, du haut de l'éminence où elle était retranchée, offrit le combat. Pendant deux jours elle résista aux attaques les plus furieuses. Le troisième, elle répondit dans le style des héros de Grenade et des croisades aux sommations qui lui furent faites. Déjà le pasha permettait aux Serviens originaires d'Autriche de s'approcher et de monter sur la cime des arbres pour être témoins de la destruction de leurs frères. Ce fut alors que Georges plaça une embuscade de cavalerie à quelque distance de ses lignes. A un signal donné, ses cavaliers fondirent sur l'arrière-garde des Turcs; ceux-ci prirent la fuite au milieu d'une grande confusion et perdirent beaucoup de monde. Dans cette journée, Mihoïlo de Pozerje, celui-là même à qui était destiné un si grand rôle dans l'histoire de la Servie, enleva le sabre du séraskier Kahi.

Le pasha de Bosnie arriva d'un autre côté à la tête de quarante

mille hommes. Il mit le siége devant la petite forteresse de Hélgrad, laquelle résista à tous ses efforts. Cet échec le disposa à entendre parler d'accommodement. Il se retira avec ses troupes, et il fut convenu que la Servie payerait un tribut annuel de 300,000 piastres (1,500,000 fr.); les spahis devaient être indemnisés sur cette somme. Une garnison de cent cinquante Turcs seulement occupa la ville de Belgrade. Loin de rétrograder, l'œuvre commencée de la liberté avait fait un pas de plus.

Les Serviens tournèrent alors leurs forces contre les kadibali. Avant la fin de l'année, ceux-ci furent chassés de la forteresse de Belgrade; les autres places défendues par ces brigands ne tardèrent pas à capituler. Malheureusement la fureur des soldats et du peuple était telle, que les chefs ne pouvaient pas la maîtriser; les prisonniers turcs qui avaient obtenu un sauf-conduit furent attaqués par leur escorte; cet esprit de carnage se propagea. Des égorgeurs remplirent de sang Belgrade et Shabaz; le nouveau pasha turc fut massacré avec toute la garnison. Ces atrocités firent horreur à plusieurs chefs, et les aliénèrent de la cause de l'indépendance.

Le divan saisit ce prétexte et refusa de ratifier le traité qui avait été conclu. D'autres armées furent dirigées contre la Servie, et les hostilités recommencèrent: cette lutte dura jusqu'en 1809. Les Russes envoyèrent un corps de troupes au secours de leurs nouveaux alliés, pendant que (l'historien sans affirmer le fait le donne comme croyable) les Turcs recevaient des Français du canon et des artilleurs.

Quoi qu'il en soit, l'intervention des Russes fut énergique et puissante. Après avoir reconnu l'autorité de Kara Georges, ils mirent à sa disposition un corps de troupes qui, en 1810, contribua pour beaucoup à la destruction de deux grandes armées turques. Le résultat de cette campagne fut que la frontière de la Servie s'étendit le long du Danube, depuis l'île de Pretsch jusqu'à l'embouchure de la rivière Timok.

La réaction de 1813 affermit des trônes chancelans. La Turquie, se voyant délivrée des périls qui la menaçaient, ré-

Digitized by Google

solut de dompter enfin ce qu'elle continuait à regarder comme une province révoltée. Les Serviens se préparèrent à se défendre. Mais Kara Georges, ce héros de cent combats, ce guerrier qui n'avait jamais compté ses ennemis, montra pour la première fois de l'indécision et de la crainte à la perspective d'une lutte si inégale. L'Autriche et la Russie étaient alliées à la Turquie. Comment la Servie tiendrait-elle seule contre cette dernière puissance? Plutôt que de mener à la boucherie ses concitoyens, et de s'ensevelir lui-même glorieusement sous leurs cadavres, Kara Georges résolut de braver les insinuations de la calomnie et de finir dans l'obscurité une carrière qui pour être célèbre n'a besoin que d'un historien. Il passa en Autriche et fut aussitôt renfermé dans la forteresse de Gratz. Sa retraite eut l'effet qu'il en attendait probablement; l'armée envahissante des Turcs ne trouva aucune résistance. Ils occupèrent les villes et les forteresses, et les rayahs furent désarmés, autant du moins que la chose était possible.

Cette révolution et l'abdication de Kara Georges élevèrent sur la scène un autre personnage.

Quand l'armée de Shaba fut dispersée, et pendant que les woywodes cherchaient leur salut au delà de la Save, un seul homme resta de ce côté du fleuve; c'était Milosh Obrenowicz. Vainement Jacob Nenadowicz revint sur ses pas pour lui persuader de fuir : « De quelle utilité serait ma vie en Autriche? répondit Milosh; les Turcs vendront comme esclaves ma femme, mes enfans, ma vieille mère. Qu'ils me tuent plutôt! » Il ne voulut rien entendre, et se retira dans sa maison. Le district où il habitait était situé au sud. L'ennemi n'y avait pas encore pénétré. Milosh espéra un moment pouvoir défendre la contrée. Il occupa Urchitze et distribua des vêtemens et des armes aux Bekjars, lesquels s'étaient ralliés autour de lui, après la dispersion des autres chefs. Cependant les Turcs arrivèrent. Toute résistance était insensée : chaque homme ne songea plus qu'à protéger sa maison, sa femme, ses enfans, contre la furie du vainqueur. Ainsi abandonné de

Digitized by Google

tous, Milosh accepta les conditions que lui offraient les Turcs. Ces conditions étaient un plein pardon s'il se rendait, et la dignité de knes s'il les aidait à apaiser la révolte. On l'emmena au village de Takowo, où il déposa ses armes aux pieds de l'aga Sertchesma, délibasha du grand-vizir. A Belgrade, on se disputa l'honneur de le présenter au vizir lui-même. Le pacha Soliman fut chargé de ce soin. « Vizir, dit-il à ce haut dignitaire en lui montrant Milosh, voici mon Bashknese bien-aimé, mon fils d'adoption. Vois comme il est maintenant calme et modeste, et pourtant j'ai été bien souvent obligé de fuir devant lui. Dernièrement encore, à Rawanj, il m'a fracassé le bras... Regarde, mon fils, une de tes marques. — Pasha, répondit Milosh, ce bras sera couvert d'or. »

Ces complimens montrent quel prix on mettait à détacher de la cause des rayahs un chef qui jouissait de la confiance de la nation. Il est même probable que jamais Milosh n'aurait succédé à l'influence de Kara Georges, si le cours des événemens ne lui eût imposé cette politique de temporisation. Mais achevons de faire connaissance avec ce personnage célèbre.

« Milosh doit être compté parmi les chefs qui s'élevèrent par leurs seuls talens. Il s'était depuis long-temps rendu fameux comme associé de son frère Milan. La mère de ce dernier, Wishnja, après la mort de son mari, épousa en secondes noces Tescho de Dobrinje, de qui elle eut Milosh, lequel naquit en 1780. Aucun de ces deux mariages ne l'ayant enrichie, ses fils furent contraints d'entrer au service des étrangers. Milan prospéra le premier, et acquit une fortune indépendante. Milosh, qui d'abord s'était fait pâtre, et conduisait les troupeaux de son maître sur les marchés de la Dalmatie, se mit aux gages de son frère. Nous avons dit quelle étroite union se forma entre eux. Quand l'insurrection de 1804 éclata, ils avaient déjà pris rang parmi les plus distingués de leurs concitoyens. Les premiers ils arborèrent l'étendard de la révolte contre les dahi. La dispersion des autres chefs augmenta l'influence de Milosh, non seulement dans son dis-

Digitized by Google

triet natal, mais encore dans toute la Servie, surtout lorsque, investi de la dignité de knes, il fut chargé d'administrer Rudwik, Poschega et Kragujewaz. Les Turcs durent le ménager et lui témoigner plus d'égards et de déférence qu'ils ne l'auraient voulu. Tant que leur domination fut supportable, il l'endura; quand elle cessa de l'être, il résolut d'en affranchir sa patrie. Il avait promis à Aschia Bey de l'avertir dès que la crise serait proche. Le vendredi qui précéda le dimanche des Rameaux, en 1876, il l'escorta jusqu'à la frontière. Le moment d'agir était venu. »

Enhardis par leur facile conquête, les Turcs avaient renouvelé leur ancienne tyrannie. Plus que jamais, la Servie gémissait sous une oppression violente. On peut affirmer, d'après le caractère de Milosh, que s'il prit les armes, c'est qu'il n'avait pas d'autre alternative. Il était à Belgrade au moment où l'on apporta au pacha la tête de Glavacz, qui, comme lui, avec comenti à servis sous les Turcs.

— Knes, lui dit un soldat, as-tu vu cette tête? Bientôt ce sera le tour de la tienne.

— Wela, répondit Milosh, je ne regarde plus une tête comme étant à moi.

Cette même semaine, les hostilités commencèrent. La marche et le résultat de l'insurrection prouvèrent que la nation, réduite à ses propres ressources, n'avait rien perdu de son énergie.

« C'était, dit l'historien, une entreprise beaucoup plus dangereuse que la révolte contre les dahi. Malgré son exaltation momentanée, le peuple était moralement abattu. Les Turcs avaient une armée nombreuse. Dans l'espace de quinze jours, le kinda du pacha avait rassemblé plus de dix mille hommes. Que pouvaient contre de telles forces les faibles retranchemens que les Serviens avaient construits à la hâte? L'ennemi s'avança dans la direction de Rudwik. Tout ce qui fit résistance périt par le sabre; mais ceux qui se soumirent furent favorablement accueillis : aussi en vint-il en grand nombre. Milosh resta presque seul avec ses partisans en face

de toute une armée. On médita des mesures les plus désespérées; quelques-uns proposèrent de tuer les femmes et les enfans, et de se retirer dans les bois, pour y mener la vie des haidaques.

» Mais ces extrémités furent épargnées à la petite troupe. Deux événemens heureux lui rendirent la confiance. L'un fut l'arrivée d'un renfort assez considérable, composé de guerriers intrépides. L'autre fut une faute commise par le kiaja. Au lieu de se camper près de Rudwik, et de s'attacher ceux qui avaient fait leur soumission, tandis qu'il employait la force contre ceux qui résistaient encore, le kiaja remonta la vallée de la Morawe, et prit position sur l'autre rive de la rivière. Milosh en porta en face de lui sur une colline, ayant soin de se fortifier par des retranchemens. Cette colline, nommée Ljubiz, commande la vallée; les précipices qu'elle forme et le cours même du fleuve sont autant d'avantages naturels que le général turc avait tournés contre lui du moment qu'il avait traversé la Morawe. Tandis que les Albanais se répandaient dans les plaines voisines pour y chercher des captives et du butin, les Serviens se glissaient au milieu des ravines et des défilés, attendant une occasion favorable. Parfois aussi, des moines armés jusqu'aux dents sortaient en silence de leurs monastères, et se mettaient à la poursuite des pillards. Cette guerre d'escarmouches, en traînant en longueur, donna le temps à plusieurs districts de se lever en armes. Turc ou Servien, quiconque était trouvé ayant dans sa poche le bouratje du pasha qui promettait le pardon, était mis à mort. Bientôt Milosh put former et exécuter des desseins plus hardis.

» Il avait chassé facilement les Turcs de Weldija. Animé d'une énergie nouvelle, suivi par des amis courageux et traînant avec lui deux pièces de canon, il retourna à Ljubiz, et repoussa victorieusement la première attaque de l'ennemi. Il établit ses retranchemens jusque sur les bords de la rivière. Harcelé par lui, le kiaja résolut de tenter un assaut décisif. Ce fut un combat acharné. Les Serviens résistèrent bravement.

Digitized by Google

Le nouveau retranchement avait été confié à un porte-étendard de Kara Georges, nommé Raitsch. Les Turcs pénétraient de toutes parts. Raitsch aima mieux mourir sur ses canons que de lâcher pied. Une des pièces tomba au pouvoir des assaillans; l'autre fut abandonnée. Il y eut une grande perte d'hommes du côté des Serviens. Cependant, malgré l'infériorité du nombre, la troupe intrépide qui défendait les retranchemens réussit à s'y maintenir jusqu'à ce qu'elle reçût des renforts.

» Cet échec déconcerta les Turcs. On ignore ce qui se passa parmi eux, mais ils ne voulurent pas risquer un second assaut. Leurs pertes étaient immenses, et la mort du kiaja augmentait encore la confusion qui régnait dans cette armée composée de tant de nations différentes. Un soir, un esclave s'échappa de leur camp, et annonça aux Serviens que tout était en mouvement. S'agissait-il d'une attaque ou d'une retraite? Il ne pouvait pas le dire. Les Serviens prièrent Dieu pour que ce fût une retraite; mais ils ne s'en préparèrent pas moins au combat. Le lendemain matin, ils reçurent la nouvelle que les Turcs se repliaient sur Sjenitza. Aussitôt ils se mirent à leur poursuite; et fondant sur eux près d'Erteris, ils tuèrent ou dispersèrent toute cette armée. Canons, bagages, tout tomba entre leurs mains. Milosh se signala par son humanité pour les vaincus et par les soins qu'il donna aux blessés.

Dès que les Turcs qui étaient retranchés à Kzagujewaz apprirent la défaite de leurs frères, ils levèrent leur camp et se retirèrent. Le territoire pouvait être considéré comme affranchi dans toute son étendue : deux points seulement étaient encore occupés par l'ennemi. Milosh s'apprêta à l'en chasser.

Aussi courageux qu'habile, Milosh vint à bout du délibasha, qui le haïssait personnellement. Restait Churshid, ancien vizir, maintenant pasha de Bosnie, et le plus formidable de tous ses adversaires. Le guerrier servien l'attaqua, le battit, le fit prisonnier, et le renvoya avec un beau cheval, une pelisse garnie de fourrures et une bourse contenant cinq cents piastres.

Digitized by Google

Milosh avait trop de prudence pour ne pas comprendre que ses succès même pouvaient ruiner son pays. Il saisit la première occasion pour négocier. Un armistice fut convenu avec Marasehli-Ali, pacha de Belgrade, et pendant cette trève des messagers furent dépêchés à Constantinople. Ils rapportèrent une réponse favorable. Il paraît qu'une question adressée par l'ambassadeur russe au divan avait amené ce résultat. Ce personnage demanda quelle était donc cette guerre de Servie qui semblait en contravention avec les stipulations du traité de Bucharest. Au retour des messagers, le pasha s'avança sans obstacle jusqu'à Belgrade. Les chefs serviens s'y réunirent afin de protester solennellement de leur obéissance à la Porte. Dans une assemblée composée de cinquante bimbeshas, agas et beys, le pasha répéta trois fois la question suivante : « Serviens, êtes-vous sujets du sultan ? — et trois fois Milosh répondit — Oui, nous sommes les sujets du sultan. Après quoi l'on présenta aux chefs des pipes et du café. Il fallut cependant encore de longues négociations, soutenues de toute l'énergie de la nation et de toute l'habileté de ses chefs, pour arracher à la Porte la déclaration que les Serviens avaient conquis leur liberté. Milosh devint prince de la Servie, c'est-à-dire qu'il réunit en lui l'autorité politique et même l'autorité religieuse. Toutefois il ne fut reconnu tel qu'en 1831. La Russie, quoique un peu tard, lui accorda son appui, et stipula dans le traité d'Andrinople plusieurs clauses en faveur des droits des Serviens. Ceux-ci ont donc contracté une obligation envers les Russes; mais ils ont la conscience que leurs épées sont leur meilleur protecteur. Cette conviction garantit leur indépendance.

En 1817, Kara-Georges essaya d'opérer une diversion en faveur des Grecs insurgés. A cet effet il passa en Servie; mais les Serviens étaient trop occupés à l'œuvre de leur régénération pour écouter sa voix. Après un court séjour, il fut tué, et sa tête, envoyée à Constantinople, fut reçue comme une preuve que les partisans de Milosh étaient sincères dans leurs protestations d'obéissance.

Digitized by Google

Nous avons tracé un résumé rapide de l'histoire de la Servie. Cette contrée s'était virtuellement affranchie longtemps avant que la Porte eût reconnu la dignité du prince Milosh. C'est ce qui résulte des circonstances de la dernière guerre de la Russie.

On sait que le sultan demanda aux Serviens la permission de faire passer ses troupes sur leur territoire jusqu'au Danube, offrant de payer le double des dépenses qu'elles occasionneraient. Cette demande fut rejetée. En même temps Milosh refusait d'écouter les sollicitations d'un parti qui voulait qu'on s'allât aux Russes contre les Turcs. Ainsi donc cette contrée jouissait d'une entière indépendance avant même le firman rendu en 1831, et par lequel Milosh était nommé knes, ou prince héréditaire de Servie. Cependant ce fut seulement en 1833 que, par un hatti-scheriff, la Porte remit la Servie aux mains de ses habitans, et se réserva la seule forteresse de Belgrade. Ce document établit d'une manière claire quelle est la nature des rapports qui doivent exister entre les deux pays. Il déclare implicitement que la nation servienne est maîtresse souveraine dans ses limites. Il ôte expressément aux Turcs le privilége d'acheter ou de bâtir des maisons hors de Belgrade; et il enjoint à tous ceux d'entre eux qui posséderaient des terres de les vendre dans l'espace de cinq années. Mais il n'y avait rien dans tout cela que les Serviens n'eussent déjà conquis par leur courage. Certes, le peuple qui osait refuser le passage à un corps de troupes envoyé par le sultan, avait le pouvoir de dicter les lois d'après lesquelles il prétendait être gouverné, et une reconnaissance tardive de sa souveraineté ne changeait rien à l'état des choses. Pour bien comprendre ce qui arriva dans la suite, il faut préciser les faits et la situation.

Quelque grande que fût la part que Milosh avait prise à la délivrance de son pays, il ne pouvait pas cependant, en présence de ses compagnons d'armes, se donner les airs et affecter l'autorité d'un prince par la grâce de Dieu. Une fois reconnus indépendans par la Porte, les Serviens n'avaient

Digitized by Google

plus à s'occuper que de l'amélioration physique et morale de leur contrée, et le seul service qu'ils pussent attendre d'un prince, c'était de protéger et d'encourager le progrès. On éprouve donc autant de surprise que de regret en voyant que Milosh, guerrier habile d'ailleurs, était à peine en état de diriger les mesures législatives qu'il s'agissait d'appliquer aux mœurs, aux sciences et aux arts, et que réclamait un pays si long-temps négligé : cela provenait de ce qu'il ne savait ni lire ni écrire. Lui confier un contrôle absolu sur le gouvernement d'une nation libre et qui commençait à s'élever, quand ce contrôle devait entraver la marche des améliorations, c'était le placer dans une position fausse. Malheureusement cette position était la sienne. Comprenant que le meilleur moyen de perpétuer son autorité, c'était d'acquérir des richesses, il ne négligea aucune occasion de s'enrichir. Sa fortune montait, dit-on, à plusieurs millions de piastres, outre la valeur de quelques grands domaines qu'il possédait en Valachie. Comment amassait-il tant d'argent, sinon en administrant sans contrôle les revenus publics? Ses efforts pour créer des monopoles et vendre le droit commun de l'industrie, excitèrent à la fin des mécontentemens sérieux; un homme dont le nom est bien familier à tous ceux qui sont un peu versés dans la littérature slave, Wuk Stephanowicz Kustchiez, jugea à propos d'adresser au prince une remontrance énergique sur la route dangereuse où il s'engageait. Cette liberté offensa Milosh. Wuk fut obligé de quitter le pays, ainsi que plusieurs autres personnages de mérite, que les formes imparfaites de la justice ne protégeaient pas suffisamment contre le pouvoir arbitraire et le caractère violent du prince.

Les Serviens laissés à eux-mêmes eussent promptement porté remède à ces maux. Mais, par malheur, ils furent entraînés dans le tourbillon de la diplomatie européenne, cet autre fléau funeste au développement naturel de toute nationalité. Diverses influences étrangères se réunirent pour encourager Milosh dans sa tyrannie : les motifs de cette poli-

Digitized by Google

tique sont tantôt assez apparens, tantôt fort difficiles à distinguer et à saisir.

Ce qui donnait du poids à l'opinion publique contre le despotisme d'un homme illettré, c'était le grand nombre des Serviens qui, nés sujets de l'Autriche, y avaient reçu une bonne éducation. Ils travaillaient comme volontaires à la cause de la Servie, qui, dans leur opinion, avait les premiers droits à leur amour. Presque tous les emplois publics étaient remplis par des hommes qui étaient nés en Hongrie ou qui avaient été élevés dans les écoles autrichiennes. C'étaient autant d'organes qui exprimaient les désirs du peuple, de même que, grâce à leur instruction, ils voyaient et montraient aux autres les véritables intérêts de la nation. Il était cependant naturel que l'opposition aux mesures arbitraires du prince vînt d'abord du sénat. Chacun voulait une constitution, ou, en d'autres termes, la responsabilité des agens du gouvernement; on en différa la demande formelle jusqu'en 1839. A cette époque, une déclaration telle qu'on la désirait fut rédigée et publiée.

Le sénat réorganisé se fit rendre compte de l'état des finances, et il ne tarda pas à réclamer la restitution de plusieurs millions de piastres dont le prince avait disposé comme d'un bien à lui. Milosh, accoutumé depuis des années à de serviles protestations de contentement et soutenu par l'attitude des ministres étrangers, ne craignit pas de braver le sénat, et se rendit à Semlin, sur le territoire autrichien. Ici la nation fit preuve d'un tact et d'une prudence bien rares. Elle regardait les mesures du sénat comme prématurées. Il fallait contrôler à l'avenir le pouvoir arbitraire du prince, mais non pas punir celui-ci pour l'organisation vicieuse d'un gouvernement qui sans lui n'aurait jamais existé. En outre, les hommes les plus violens de l'opposition n'inspiraient pas une grande confiance, et ils montrèrent dans la suite que pour satisfaire leur haine contre Milosh ils étaient capables de tout. L'opinion publique l'emporta. Une députation fut envoyée au prince pour l'inviter à revenir à

Digitized by Google

Belgrade. Il y retournera en effet, mais seulement pour veiller au chevet de son fils aîné, lequel mourut peu de temps après.

Une crise était imminente. Elle fut encore précipitée par l'intention que Milosh manifesta de se placer sous la protection des soldats. Ses conseillers étrangers le fortifièrent dans ce dessein. Or, à quoi pouvait-il aboutir chez un peuple où chaque homme porte des armes et sait les manier? On essaya d'enflammer les soldats par la peinture des dangers qui menaçaient le prince; mais cette tentative n'eut aucun succès. Seul le commandant du régiment de Milosh, c'était un Allemand, réussit à lever un corps de huit cents mutins, avec lesquels il marcha sur Belgrade. Cet incident fortifia singulièrement l'opposition. Milosh fut obligé de nommer son mortel ennemi, Wucsicz Peresicz, généralissime, avec de pleins pouvoirs pour réprimer la révolte. Les mutins posèrent les armes. Les simples soldats furent renvoyés, et leurs chefs retenus en prison pour être jugés. Le prince Joran, frère de Milosh, avait pris part à la rébellion. Wucsicz le conduisit en triomphe à Belgrade. A partir de ce moment, Milosh semble n'avoir songé qu'à mettre en sûreté sa personne et ses trésors. Déjà il était question dans le sénat d'une enquête judiciaire. Le prince sentit le danger de cette épreuve; il se hâta d'abdiquer en faveur de son fils. Après avoir dit adieu, avec toutes les marques d'un vif chagrin, à son fils et à sa femme, il s'embarqua sur le Danube pour aller finir ses jours en Walachie. Ainsi partit pour l'exil celui qui avait banni une foule d'hommes remarquables. La masse de la nation l'accompagna de ses regrets. Ce sentiment s'affaiblit à peine lorsqu'on sut que le prince était depuis long-temps préparé à cet événement, et qu'il s'était acquis à grands frais une retraite pour sa vieillesse.

Son fils aîné, le prince Milan, quoique malade à l'extrémité, fut immédiatement reconnu comme prince par la nation, tant les esprits étaient frappés des avantages qu'offre une succession régulière! Quand il mourut, son jeune frère,

Digitized by Google

le prince Micheil, ou Michael, fut appelé au trône vacant. On forma une régence pour administrer l'état pendant la minorité du nouveau prince. Les principaux ministres, qui tous avaient lutté contre Milosh, étaient très-impopulaires; leurs efforts pour miner l'autorité de Michael et augmenter leur propre influence excitaient la méfiance de la nation; mais quand elle vit que l'action de la diplomatie étrangère se manifestait en donnant le pouvoir à des hommes qui n'en étaient pas dignes, et en retenant le pays dans un état stationnaire et même rétrograde, elle perdit toute patience.

Malgré l'intervention active des consuls russe et autrichien et du colonel Hodges, on résolut de mettre fin à un système d'intrigues et de chicane où les intérêts nationaux les plus chers étaient sacrifiés. En juillet 1840, des troupes nombreuses de Serviens armés marchèrent sur Belgrade et prièrent le jeune prince de déclarer s'il voulait renverser ceux qui les opprimaient tous. Dans le cas où il n'encourrait pas encourir une telle responsabilité, il n'avait qu'à rappeler son père; car un tyran valait mieux que six. On lui demanda encore de bannir deux des membres du conseil de régence, et de transporter le siége du gouvernement de Belgrade à Kragujewas, dont le séjour était plus salubre et où l'influence étrangère aurait moins de force. Après de longues délibérations et un appel aux armes de la part des régens, appel infructueux, du reste, le jeune prince se jeta dans les bras de la nation. Il se retira à Kragujewas avec les chefs du parti populaire. De leur côté, les régens et leurs créatures se tinrent sous la protection du pacha turc, à Belgrade, et les deux partis soumirent leurs différends à la décision de la Porte.

Le divan, bien inspiré, approuva les mesures adoptées par le parti populaire, confirma le bannissement des conseillers, auteurs des troubles, et déclara le prince Michael affranchi de toute tutelle. Cette sentence était d'autant plus sage que les nombreux émissaires qui, à cette époque, prêchaient la rébellion aux rajahs de toutes les parties de l'empire, auraient trouvé en Servie des matière inflammables, et qu'un

vaste incendie aurait pu s'allumer depuis Bocchi di Cattaro jusqu'à Varna.

Les montagnes, qui hérissent cette contrée protégent la liberté de ses habitans et lui assurent une grande importance politique : de même que les fleuves qui la traversent, et qui font communiquer ensemble la mer Adriatique et le Pont-Euxin, offrent une précieuse facilité pour le commerce. Ajoutez à cela l'influence naturelle que la Servie, chef de la famille esclavonne, exerce sur les autres provinces slaves de la Turquie, c'est-à-dire la Bulgarie, la Bosnie, l'Herzegonine et le Montenegro. Quoique la différence des institutions religieuses et politiques divise maintenant ces provinces entre elles, elles n'en sont pas moins animées par l'instinct de leur commune origine, et par le désir de s'élever au-dessus de la position dégradée où elles ont langui si long-temps. La politique la plus intelligente pour la Porte serait d'y seconder l'œuvre commencée de la civilisation, et par un régime paternel de se les attacher à jamais. Le hatti-cheriff de Gushanè a été rédigé en ce sens.

Quant à la Servie, toute tentative pour y rétablir l'antique despotisme des Turcs amènerait inévitablement une lutte où l'autorité du sultan lui-même risquerait d'être anéantie. Aujourd'hui la tradition attache des souvenirs de victoire à chaque montagne, à chaque ravin du pays ; et que ne feraient point les jeunes hommes afin de vivre éternellement dans les chants de leurs concitoyens, comme ces héros qui les ont défendus de l'esclavage ! Sous un autre point de vue, les immenses forêts de la Servie, la richesse de ses mines, la fertilité d'une grande portion de son territoire, tous ces élémens de commerce n'ont besoin que d'être exploités pour enrichir la nation qui les possède. Pourquoi cette contrée, qui, du temps des Romains, était célèbre par l'abondance de ses moissons, ne renaîtrait-elle pas aux beaux-arts et à l'industrie ?

En prenant possession d'eux-mêmes, les Serviens se sont d'abord occupés d'établir des relations plus intimes avec l'Europe occidentale. Une quarantaine a été fondée, et, grâce à

Digitized by Google

la surveillance que l'on exerce, la peste est un fléau inconnu en Servie.

Après les gages que cette jeune nation a donnés de sa stabilité, il n'est point de peuple qui ne doive cultiver son alliance. La Grande-Bretagne y a plus d'intérêt que tout autre. Les productions que fournissent la Hongrie et les provinces septentrionales de la Turquie, l'Angleterre les tire de la Russie. Le bois de construction, le fer, le cuivre, le suif, le chanvre, le lin, la farine, les laines, pour ne rien dire des vins, de la soie et des fruits secs, sont sûrement des articles assez importans pour que nous ne négligions pas le marché où on les trouve, surtout lorsque, par la nature des choses, nous pouvons, pendant de longues années encore, y vendre, en payement de nos achats, les produits de nos manufactures.

Enfin, soit qu'il se forme une alliance gallo-russe, soit que l'Angleterre et la France se liguent contre la Russie, la Servie offre un débouché précieux. Il faut se hâter d'en profiter, et faire ce qui peut-être n'est permis à aucun autre peuple, le garder pour nous seuls.

(*British and Foreign Review.*)

—

Digitized by Google

Géographie.-Statistique.-Économie Politique.

SITUATION ACTUELLE

DES COLONIES ANGLAISES DANS L'AUSTRALIE.

Toutes les nations, parvenues à un certain degré de puissance, ont éprouvé le même besoin d'expansion, la même sollicitude à former, loin de leur centre, de nouveaux foyers de civilisation, soit pour assurer un débouché à leur population superflue, soit pour agrandir la sphère de leur empire et de leur influence. Tous les peuples ont obéi à cette loi. Les florissantes républiques de la Grèce fondèrent Milet, Syracuse, Agrigente, Éphèse, Corcyre, Marseille; plus hardie dans ses plans, plus vaste dans ses desseins, Tyr s'étendit jusque dans la Bétique, et posa les jalons de son commerce et de sa puissance jusqu'au détroit de Gades, que l'on considérait alors comme les bornes du monde. Après les Phéniciens et les Grecs, Rome et Carthage peuplèrent de leurs colonies tous les pays où elles portèrent l'une ses armes et l'autre son commerce.

La force expansive de l'Europe occidentale avait été suspendue par les troubles du Bas-Empire; elle fut ranimée, même avant les croisades, par le génie entreprenant des républiques d'Italie. Venise étendit ses colonies sur tout l'archipel; Gênes porta les siennes jusque dans les mers les plus orageuses, et alla à l'extrémité du Pont-Euxin fonder la colonie de Caffa, dans la Chersonnèse Taurique. Les découvertes de Christophe Colomb, de Vasco de Gama, de Flavio Goya, de Pizarre, de

Digitized by Google

Cortès, donnèrent une nouvelle direction aux entreprises coloniales de l'Europe ; les Portugais semèrent leurs comptoirs sur les côtes d'Afrique, tandis que l'Espagne s'emparait d'un continent dix fois plus vaste que son propre territoire. L'Angleterre entra aussi dans cette carrière ; mais la bulle du pape Alexandre VI, qui fixait la limite des possessions de l'Espagne et du Portugal, força les navigateurs anglais à se diriger vers le nord. Humphrey Gilbert, Richard Granville, Walter Raleigh furent les premiers à explorer les côtes de l'Amérique septentrionale et à jeter les bases des établissemens coloniaux de l'Angleterre dans ces parages. La France, la Hollande, le Danemark, la Suède, suivirent avec plus ou moins de bonheur la voie qui venait de leur être tracée, et depuis cette époque l'Europe, par ses nombreuses émigrations dirigées sur tous les points du globe, a continué l'œuvre de la civilisation du monde.

Cette longue suite d'expériences, poursuivies depuis des siècles par différentes nations, pourrait faire croire, au premier abord, que les principes de la colonisation sont parfaitement posés, et qu'aujourd'hui ce procédé de civilisation a des lois et des règles certaines. Non, du tout ; c'est une de ces mille lacunes dont on s'aperçoit toutes les fois que l'on étudie avec soin la science sociale. Rien de précis, rien d'arrêté ne domine ces grands mouvemens : le hasard, le caprice, l'instinct paraissent seuls présider à la formation et à l'organisation de ces établissemens. L'Angleterre, pas plus que la Hollande et le Portugal, n'a procédé avec méthode ; la France elle-même, depuis plus de dix ans qu'elle s'est emparée de l'Algérie, n'a pas encore adopté un système rationnel de colonisation : elle a tout essayé et tout abandonné.

Des aventuriers, des spéculateurs hardis et souvent de mauvaise foi, des hommes persécutés pour leurs croyances religieuses ou leurs opinions politiques ont jeté les premières bases de la plupart des colonies modernes, soit qu'elles aient été formées dans des lieux indépendans, soit qu'elles aient cherché un appui auprès des établissemens maritimes ou pé-

Digitized by Google

litiques de la mère-patrie. Puis les gouvernemens, pour prix de la protection qui tôt ou tard leur était demandée, ont imposé aux colons une partie de leur législation, qu'ils ont hérissée de restrictions sans nombre et de dispositions spéciales. Rien de large, rien de vraiment social n'a jusqu'ici été conçu. C'est là aussi ce qui explique le marasme dans lequel sont plongées les colonies modernes, et les crises fréquentes dont elles sont le théâtre. Il semble que la mère-patrie n'a songé qu'à l'utilité immédiate qu'elle pourrait en retirer, et qu'elle les néglige du moment où elles ne répondent pas à ses espérances. Les législateurs de l'antiquité avaient compris le système colonial d'une manière plus libérale; aussi les colonies de cette époque rivalisaient-elles bientôt en luxe et en richesse avec la mère-patrie.

Les colonies grecques étaient, en réalité, des états indépendans; et quoique les colons eussent pour leur patrie originaire un respect filial, qu'ils accordassent aux citoyens de ce pays la place d'honneur dans leurs jeux et leurs solennités religieuses, et que la Grèce comptât sur leur assistance, ils se maintenaient, à l'égard des Grecs, sur le pied de la plus parfaite égalité. Les colonies romaines, véritables émanations de la capitale, en étaient comme autant de petites images ou de copies. A l'exception du droit de suffrage à Rome, les colons jouissaient de tous les priviléges de la cité romaine; ils observaient les mêmes lois, la même jurisprudence, la même religion, les mêmes fêtes, et leur magistrature se composait, comme dans la capitale, de tribuns, de deux consuls et d'un sénat.

L'esprit mercantile de notre époque a fait des colonies modernes une arène sanglante de discordes et d'oppression. L'Espagne, la première qui, dans ses établissemens de l'Amérique du Sud, ne fut guidée que par la soif de l'or, commença par dépeupler ce continent pour exploiter à son profit les mines du Mexique et du Pérou; les Hollandais détruisirent des forêts entières d'arbres précieux pour se réserver le monopole des épices; et les Portugais ne se montrèrent pas

Digitized by Google

moins barbares dans leurs établissemens. On n'a vu de toute part que des hommes et des terrains à exploiter au plus grand bénéfice de la métropole; et chaque colonie, soumise à un blocus hermétique, a été considérée comme une esclave de la mère-patrie. Aussi ne faut-il pas s'étonner que, sous l'influence de tels principes, l'esclavage et la traite des nègres soient devenus la base des colonies modernes; l'absurde drapeau de la balance du commerce y a été arboré, et le monopole a partout prévalu. Mais, en définitive, quels ont été les résultats de ce faux système, ou plutôt de cette absence de système? la misère des colonies. Ou bien, lorsqu'elles se sont senties assez fortes, elles ont violemment secoué le joug de la mère-patrie, comme l'ont fait les États-Unis en 1775, Saint-Domingue en 1793, les possessions espagnoles de l'Amérique du Sud en 1808 et 1815, le Brésil en 1820.

A notre avis, tout établissement colonial ne devrait être formé qu'en vue d'une émancipation plus ou moins prochaine; et en disant ceci, nous nous gardons bien de confondre les postes militaires avec les colonies proprement dites. Après avoir mûrement étudié le lieu où la colonie doit être fondée, les bases de son organisation devraient être élaborées par des hommes capables, discutées et approuvées par les chambres; des subventions annuelles devraient être consenties pour assurer la prompte exécution des travaux d'utilité publique, tels que les ports, les routes, les édifices pour les différentes administrations; la plus grande sévérité devrait être apportée au choix des émigrans, tant sous le rapport de leur âge, de leur moralité, que sous celui de leur profession; des hommes spéciaux devraient être placés à la tête de chacune des branches principales de l'administration; des réglemens simples devraient présider aux premiers mouvemens de la colonie naissante; des forces respectables devraient la protéger au dedans et au dehors; l'activité des colons et des administrateurs devrait être concentrée sur un point donné, et ne pas s'affaiblir en une multitude d'établissemens secondaires, ainsi que l'a fait la Grande-Bretagne en

Digitized by Google

Australie et la France à Alger; une louable émulation devrait être entretenue parmi les colons, en les faisant concourir à toutes les fonctions de l'administration coloniale, trop souvent réservées à des protégés de la métropole; un ou plusieurs représentans de la colonie, suivant son importance, devraient être admis dans les assemblées législatives de la mère-patrie; et celle-ci, à mesure du développement de la colonie, devrait abandonner une partie de la tutelle qu'elle s'était arrogée dans le principe. N'est-il pas absurde qu'un parlement impose ses lois à une société dont il ne connaît que très-imparfaitement les besoins, et qu'une société éclairée accepte des lois à la confection desquelles elle n'a pas concouru?... Pourquoi d'ailleurs vouloir indéfiniment tenir sous la dépendance des pays éloignés qui pourraient fort bien se régir eux-mêmes, et qui par la force des révolutions sociales sont destinés à devenir indépendans un jour?

On objectera, nous le savons, à cette théorie, qu'il serait pénible pour la mère-patrie d'abandonner une colonie pour laquelle elle aurait fait de nombreux sacrifices, et cela, au moment où elle est en pleine voie de prospérité. La réponse à cette objection est facile. La colonisation ne doit pas être, de la part des gouvernemens, un pur objet de spéculation financière, comme elle l'a été presque toujours jusqu'ici. Ils doivent y voir les moyens d'agrandir leur influence au dehors, de préparer de nouveaux débouchés pour leur commerce, et d'assurer à l'excédant de leur population une existence plus large, plus facile que sur le sol de la mère-patrie. D'ailleurs, le temps qui s'écoule entre la formation d'un établissement colonial et l'époque où il peut être abandonné à ses propres forces est toujours long, et pendant la durée de cet apprentissage des relations se sont établies entre la colonie et la métropole; relations que la communauté du langage, la conformité des goûts et des usages cimenteront à un tel point, que lorsque l'émancipation aura lieu, ces liens seront indissolubles. L'Angleterre ne fait-elle pas aujour-

Digitized by Google

d'hui la moitié du commerce des États-Unis? les relations du Brésil avec le Portugal ne sont-elles pas toujours considérables? et celles de l'Amérique du Sud avec l'Espagne ne le seraient pas moins si le cabinet de Madrid eût eu le bon esprit de reconnaître l'indépendance des nouvelles républiques. Vouloir créer, au moyen de l'impôt, un revenu colonial, c'est une prétention absurde : les exemples de Java et de Cuba (1) ne sauraient faire prévaloir un tel système. Le seul avantage réel que les gouvernemens doivent envisager dans la formation d'un établissement colonial, c'est celui que retirent le commerce et l'industrie des échanges qui se font entre la métropole et la colonie. Or, la liberté peut seule assurer le développement de ces échanges et les rendre profitables. Ainsi donc, un gouvernement, en fondant une colonie avec l'intention de la rendre plus tard indépendante ferait toujours une excellente affaire, sans compter l'avantage immédiat qu'elle aurait trouvé à placer d'une manière convenable l'excédant de sa population.

Ces observations, que nous croyons justes, et qui sont en harmonie avec les principes émis par les publicistes les plus éclairés des temps modernes, vont trouver leur corollaire dans l'examen que nous allons faire de la situation actuelle de nos colonies australiennes.

Lorsque les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale furent perdues pour la mère-patrie, l'Angleterre, qui dirigeait auparavant tous ses condamnés vers la Virginie, chercha pour le débouché de ses criminels un nouveau lieu de déportation. Elle fit d'abord explorer par sir James Home Popham les côtes de la Cafrerie, entre le cap Nègre et le cap de Bonne-Espérance; mais sir Joseph Banks, qui avait accompagné le capitaine Cook dans son second voyage autour

(1) On sait que Java et Cuba sont les seules colonies dont les revenus excèdent la dépense. Cuba envoie tous les ans à l'Espagne 8 millions de piastres, et la Hollande attribue l'excédant des revenus de Java au service de sa dette.

Digitized by Google

du monde, indiqua la Nouvelle-Hollande ou Australie comme un lieu plus convenable, et Botany-Bay fut choisie pour le siége de la nouvelle déportation.

Une petite escadre, composée de onze navires, et commandée par le capitaine Arthur Philips, partit de Portsmouth le 13 mai 1787 pour cette destination. Après une traversée de huit mois et une semaine, elle débarqua, le 20 janvier 1788, à Botany-Bay, dix-sept cents personnes. Trente-deux passagers étaient morts pendant la traversée. Tout d'abord, cette vaste baie, dont les environs étaient marécageux, ne parut pas réunir les conditions nécessaires pour être le siége d'une colonie, et on le transporta un peu plus loin vers le nord, à Port-Jackson. L'établissement fut définitivement assis à la pointe Sidney-Cove, le 26 janvier de la même année, et c'est sur cette plage que fut fondée la ville de Sidney, aujourd'hui capitale de l'Australie.

On construisit à la hâte des baraques, on déblaya le terrain; différentes espèces de culture furent tentées; puis on attendit avec impatience le résultat de ces travaux préliminaires. Pendant cette époque d'incertitude, le caractère ferme du gouverneur Philips fut mis à de bien rudes épreuves. Les colons s'insurgeaient sans cesse; les meurtres et les assassinats venaient parfois glacer de terreur les hommes paisibles et laborieux; les récoltes ne répondirent pas tout d'abord aux espérances que l'on s'était faites; des fièvres pernicieuses, la prostitution des femmes et des désordres de toute espèce désolèrent encore cet embryon de société. Cependant le gouverneur Philips ne se laissa pas décourager par tous ces obstacles; il tint tête à l'orage, et en 1791 sept cents acres de terre se trouvaient en pleine culture. Il continua à faire des concessions gratuites de terres à tous ceux qui voulurent s'engager à les cultiver, et il parvint ainsi à grouper un certain nombre de colons libres autour de ses convicts. En 1795, Hunter, qui succéda au gouverneur Philips, trouva dans la colonie 4,800 habitants, et en 1798 on évalua les terres en plein rapport à 7,805 acres.

Digitized by Google

Depuis cette époque, les colonies australiennes, à travers mille oscillations, ont néanmoins suivi une marche progressive, lente, pénible, il est vrai, mais réelle en définitive. Nous en expliquerons la cause plus tard. En 1825, sous le gouvernement du général Darling, on estimait la population totale de la Nouvelle-Galles du Sud à 60,000 habitans, dont 22,000 déportés. En 1828, le nombre d'acres de terre en culture était de 39,765, outre 410,000 acres disposés pour la pâture des bestiaux. La colonie possédait alors :

71,570 têtes de gros bétail.	1,500 maisons de villes.
26,570 bêtes à laine.	23 comptoirs.
7,978 chevaux.	250,000 £ engagées dans les entreprises commerciales.
24, 870 porcs.	

Au 1er janvier 1838, la population de la Nouvelle-Galles du sud ne s'élevait cependant qu'à 77,096 habitans, chiffre bien peu considérable si l'on réfléchit que depuis la formation des colonies australiennes 80,000 déportés seulement y ont été dirigés. Quoi qu'il en soit, voici le détail de cette population :

	Hommes.	Femmes.
Habitans libres.....	30,285	18,980
Déportés.....	25,254	2,577
Total.....	55,539	21,557

On estime qu'en 1840 le chiffre général de la population de l'Australie a dû s'élever à 140,000 habitans ; car pendant les trois années qui se sont écoulées, de 1838 à 1840, plus de 46,000 émigrans libres et 12,000 déportés sont arrivés à Sidney. Ces aggrégations nouvelles réunies aux naissances qui ont dû s'opérer justifient pleinement le chiffre que nous venons d'énoncer.

Malheureusement le gouvernement a tout-à-coup supprimé le subside qu'il accordait à l'émigration ; mesure intempestive qui a arrêté en pure perte les progrès de la colonisa-

Digitized by Google

tion, et qui nuit aux véritables intérêts de la Grande-Bretagne; car celle-ci a un immense avantage à se débarrasser de sa population surabondante. Lord Mahon et tous ceux qui s'intéressent à l'avenir des colonies australiennes ont vu avec regret l'adoption d'une telle mesure. Dans les circonstances actuelles, elle est d'autant plus fâcheuse, que le gouvernement, en favorisant l'émigration, trouvait à se défaire avec plus d'avantages des terres dont il est seul détenteur; car la demande et la valeur des terres augmentent en raison directe de l'accroissement de la population. Nous allons faire ressortir en deux mots l'importance de ces transactions. De 1831 à 1838, les acquisitions de terres en Australie ont produit 128,154 £, et il y a encore plus de dix-huit millions d'acres disponibles!

En présence de tels avantages, n'est-il pas absurde de supprimer les subsides accordés à l'émigration pour l'Australie, sous prétexte d'*économie*, tandis que nous voyons maintenue au budget une allocation de 60,000 £ pour empêcher la traite sur les côtes d'Afrique? Certes, accorder à cette population famélique qui encombre nos campagnes et nos villes manufacturières les moyens de se rendre dans un pays fertile où ses angoisses doivent cesser, c'est aussi bien servir la cause de l'humanité qu'en entretenant des croisières pour arrêter le trafic des esclaves.

Ce retrait du subside a été d'autant plus fâcheux, qu'il a coïncidé avec une mesure antérieure non moins déplorable. Nous voulons parler de la détermination qu'a prise le gouvernement de ne mettre en vente que des lots de terre de la contenance de 640 acres (un mille carré); ce qui favorise les spéculateurs de terrains au détriment des petits agriculteurs, et ce qui place les émigrans sous la dépendance des compagnies ou des entrepreneurs de défrichement. Les concessions gratuites de terre ont aussi été supprimées, ou du moins les gouverneurs n'en font usage qu'à leur profit. Autrefois les anciens officiers, les vieux soldats de troupes coloniales, au moment de prendre leur retraite, recevaient un certain nom-

Digitized by Google

bre d'acres de terre, en raison de leur grade et de la durée de leur service; libéralité qui déterminait un grand nombre d'entre eux à résider dans la colonie. Aujourd'hui on ne leur fait qu'une remise sur le prix d'achat : or, comme les lots ne sont jamais au-dessous de 640 acres, on conçoit qu'il y a bien peu d'officiers, et encore moins de soldats, en mesure d'acheter une si grande quantité de terre, et par conséquent le nombre de ceux qui s'établissent en Australie est plus restreint. Voici les réductions dont jouissent les divers grades sur le prix d'acquisition, qui n'est jamais au-dessous de 3 à 4,000 £.

OFFICIERS SUPÉRIEURS.

25 ans de service et au-dessus	300 £
20 — —	250
15 — —	200

OFFICIERS SUBALTERNES.

20 ans de service	200
15 —	150

Les sergens recevaient autrefois deux cents acres de terre, et les caporaux et soldats cent seulement. Aujourd'hui ils jouissent de la réduction suivante :

Sergens	50 £
Caporaux et soldats	25

Les Romains étaient guidés par un instinct plus sûr dans les récompenses qu'ils accordaient à leurs légionnaires, et nous aurions dû continuer à imiter l'exemple de ces habiles colonisateurs. En intervertissant le mode de gratification, on en a dénaturé les effets. Sans doute l'officier, à cause de la nature de ses services, mérite une récompense plus grande que le simple soldat; mais lorsqu'on la convertit en une réduction sur le prix d'achat, il est évident que le soldat devrait jouir d'une plus forte remise que l'officier, car il est moins en mesure que lui de faire les premiers déboursés.

Mais ce n'est là qu'une des mille pecadilles dont s'est

rendu coupable le gouvernement britannique : la faute la plus grave qu'il ait commise, et celle qui les domine toutes, c'est de persévérer depuis soixante ans à vouloir former un foyer de civilisation en Australie avec les rebuts vicieux de notre vieille société, avec nos faussaires, nos escrocs et nos assassins. Certes, c'étaient les pires matériaux à employer pour élever un tel édifice ; car l'élément essentiel de toute société, l'élément moral y manquait complètement. Depuis long-temps, les Portugais et les Espagnols ont bien formé sur les côtes d'Afrique des colonies pénales ; mais dans leurs presidios, il n'y a jamais eu qu'un très-petit nombre de détenus, et à aucune époque leur population n'a été assez considérable pour faire prévoir qu'elle formerait un jour un important foyer de civilisation. Le contraire a eu lieu en Australie. Le grand nombre de déportés des deux sexes, dirigés tous les ans vers cette partie du monde, y a bientôt créé un noyau de colonie auquel sont venus se joindre quelques émigrans libres. Dès ce moment, le gouvernement britannique aurait dû chercher à neutraliser l'influence pernicieuse des déportés par des renforts d'émigrans honnêtes ; il aurait dû aussi s'attacher à y faire disparaître l'énorme disproportion qui existe entre les deux sexes ; car on trouve onze hommes pour quatre femmes chez les colons libres, et douze hommes pour une femme chez les déportés. Cette condition anormale produit les désordres les plus graves, et nuit essentiellement à l'accroissement de la population australienne. Les mariages font la richesse et assurent l'avenir des colonies. La famille moralise l'homme, elle l'attache au sol et l'entraîne à y former des établissemens durables.

Le gouvernement britannique a prêté trop d'attention aux cris enthousiastes des philanthropes, qui, en apprenant que des milliers d'acres de terre stériles avaient été mis en culture par les convicts, que, par leurs mains, des ports se creusaient, des routes s'exécutaient, des villes se bâtissaient, se sont mis à préconiser outre mesure les colonies pénales. Ils ont annoncé partout que l'Australie était la terre par ex-

Digitized by Google

cellence pour moraliser l'homme ; et le gouvernement a laissé faire sans y prendre plus de souci, sans s'apercevoir que tous les ans il était obligé d'augmenter les moyens de coërcition pour contenir cette population malfaisante, à tel point que, de 1835 à 1840, les frais de la police, dans la Nouvelle-Galles du sud, se sont élevés à 597,000 £. Bientôt même il a fallu créer deux colonies pénales pour débarrasser la colonie-mère des déportés qui commettent de nouveaux crimes. Le gouvernement britannique a été obligé dans ces circonstances d'entourer la Nouvelles-Galles du sud de réglemens plus sévères que les autres établissemens coloniaux ; restrictions qui ont eu pour effet d'en arrêter les progrès ; en sorte qu'après soixante années de sacrifices, que l'on évalue à 40,000,000 £ (un milliard de francs), il n'est parvenu à créer sur des plages on ne peut plus fertiles qu'une colonie de second ordre, où le vice règne avec effronterie, et qui échappera plus tôt que toute autre à la tutelle de la métropole.

Le double mouvement du commerce de l'Australie pendant ces dernières années fera mieux ressortir l'importance réelle de cette colonie :

Années.	Importations.	Exportations.
1837	£ 1,182,222	£ 747,576
1838	1,506,803	774,770
1839	1,679,390	948,776

Les principaux articles que la Nouvelle-Galles du sud demande à l'Angleterre sont :

Jambon, bœuf, bière, ale, beurre et fromage	£ 127,423
Sel, sucre, épiceries diverses	82,053
Étoffes de coton, de lin et de soie	754,225
Articles de mercerie, de bonneterie	
Cristaux, poterie, coutellerie, sellerie, argenterie	356,771
Quincaillerie, papeterie, savons, chandelles	
Librairie, musique et instrumens de musique	26,278
Total	1,326,700

Digitized by Google

La laine, les huiles de poisson, le chanvre et quelques céréales forment la presque totalité des exportations de l'Australie (1). L'introduction des troupeaux mérinos en 1816, par M. Macarthur, a contribué pour beaucoup au développement commercial de cette colonie. En 1807, la Nouvelle-Galles du sud ne produisit que deux cent quarante-cinq livres de laine; aujourd'hui, la quantité qu'elle exporte en Angleterre s'élève à plus de dix millions de livres : soit le cinquième de la consommation totale de la Grande-Bretagne. Comme l'élève des bestiaux dans un pays vierge est plus facile que toute autre entreprise agricole, il est assez probable que sous peu d'années l'Australie sera en mesure de fournir à l'Angleterre toute la laine dont elle a besoin. Le vin ne tardera pas non plus à devenir un objet de grande importance. Des pirates grecs, condamnés par les tribunaux de Malte à être déportés en Australie, se mirent à planter quelques ceps de vigne cueillis à Ipsara; ils réussirent à merveille. Six cultivateurs allemands, sortis des meilleurs districts vignicoles du Rhin, sont allés récemment entreprendre la culture de ces vignobles; ils les ont considérablement améliorés, et en 1840 ils ont produit trois mille cinq cents gallons d'excellent vin.

La compagnie agricole australienne, fondée en 1826 sur les bords de Peel-River, a aussi contribué pour sa part à la prospérité de la Nouvelle-Galles du sud. Sa concession se compose d'un million d'acres de terre et d'une assignation de cinq cents déportés. En 1839, elle occupait soixante-dix-neuf colons libres et quatre cent quatre-vingt-quinze déportés. Mais, en 1840, le gouvernement ayant pris la résolution de ne plus accorder de déportés aux particuliers, les progrès de la société ont été entravés, et elle a été obligée de faire venir d'Angleterre cent agriculteurs et trente-sept ouvriers des mines. Malgré cette circonstance défavorable, cette société se trouve dans une assez bonne condition. Elle possède

(1) Quelques statisticiens portent à 2,000,000 £ (50,000,000 fr.) la valeur totale des produits agricoles et industriels de l'Australie.

Digitized by Google

une mine de charbon de terre qui occupe une superficie de deux mille acres. A la fin de 1839,

Elle avait mis en culture.....	820 acres de terre.
Elle possédait.....	112,000 bêtes à laine.
—	541 chevaux.
—	5,589 bêtes à cornes.
La houillère avait produit:.....	21,300 tonn. de charbon.

Et la valeur totale de ses propriétés était estimée à 769,300 £.

Si le gouvernement britannique persiste long-temps encore à refuser aux simples particuliers des assignations de déportés, il compromettra en quelque sorte l'existence de la colonie; car toutes les entreprises agricoles et industrielles n'y sont fondées que sur le concours de ces instrumens de travail. On sait que, d'après le système établi, chaque habitant de la Nouvelle-Galles du sud, propriétaire ou industriel patenté, pouvant justifier de sa moralité, reçoit du gouverneur une assignation d'un ou de plusieurs déportés, suivant l'importance de ses travaux et le nombre des arrivans. Il est tenu, pendant tout le temps qu'il s'engage à les garder, à les nourrir, à les habiller d'une manière convenable, et à leur former un petit pécule pour les aider à s'établir lorsqu'ils seront rendus à la liberté; mais aussi on lui a laissé la faculté d'infliger aux convicts des punitions corporelles, dans le cas où ils ne voudraient pas s'acquitter de leur devoir. Cette latitude a paru monstrueuse à certains publicistes d'Angleterre, à la tête desquels se placent l'archevêque de Dublin, lord Howick, et le capitaine Maconochie, qui entreprend aujourd'hui dans l'île de Norfolk un nouvel essai de colonie pénale. Ces publicistes ont prétendu que la condition des déportés soumis au libre arbitre de ceux qui les emploient ne différait pas de celle des esclaves, et que cet état d'avilissement les empêchait de s'amender. Le gouvernement s'en est rapporté à cette opinion, et a suspendu jusqu'à nouvel ordre le placement des convicts chez les particuliers, en même temps qu'il retirait la subvention accordée aux émigrans volon-

Digitized by Google

taires. Cette double mesure est on ne peut plus fatale aux progrès de la Nouvelle-Galles du sud.

Attribuer la démoralisation qui règne en Australie à la manière dont les convicts peuvent être traités chez les fermiers, c'est méconnaître les principes constitutifs des colonies australiennes. Les publicistes qui prennent fait et cause pour les convicts auraient dû remarquer que lorsque une société ne se compose en grande majorité que d'hommes vicieux ou criminels, graciés ou rendus à la liberté après l'expiration de leur peine, il est impossible que tous s'amendent sincèrement, que tous s'affranchissent du vieux levain, et que, par suite, le contact de ces hommes à demi corrigés avec les déportés ne produise pas le plus déplorable résultat. Un négociant de Calcutta, qui était venu à Sidney pour changer d'air, avait amené avec lui un domestique hindou, de mœurs irréprochables. Après un mois de séjour dans la capitale de l'Australie, il s'aperçut qu'on lui avait soustrait une assez forte somme d'argent. Il s'était si bien mis en garde contre les étrangers, qu'il ne put accuser que son domestique. Il le fait venir dans son cabinet, et lui tient à peu près ce langage :

« Comment, Visdâh, toi qui me sers depuis quinze ans avec tant de fidélité, qui ne m'as jamais donné aucun sujet de plainte, tu t'avises de me voler comme le ferait le plus grand fripon? »

Le pauvre Visdâh essaya de nier; mais il avait mal appris son rôle, et en présence de sa faute il n'écouta que la voix de sa conscience; il se jeta aux genoux de son maître pour implorer son pardon, puis il ajouta :

« Maître, tout le monde être coquin ici. Visdâh n'être pas coquin avant de venir; les autres ont fait coquin moi, et maître deviendra aussi coquin s'il reste encore ici. »

Le nabab sourit et pardonna; et nous, nous renvoyons l'appréciation naïve, mais vraie, que fait le pauvre Hindou de la société australienne, à ceux qui ont la bonhomie d'attribuer les désordres au traitement plus ou moins sévère que

Digitized by Google

les convicts reçoivent chez leurs patrons (1). Le vice domine en Australie, et il abuse de sa position comme tous les pouvoirs du monde : tant que vous ne l'aurez pas neutralisé par des afflux considérables de population morale, il exercera ses ravages sur les malheureux déportés qui n'arrivent pas à leur destination avec une volonté bien ferme de se corriger. Voilà ce qu'il y a à constater, et ce qu'il faut combattre avec vigueur pour arriver au bien.

On concevra sans peine que, sous l'empire de telles préoccupations, le gouvernement britannique est loin de se relâcher du fatal système de restrictions qu'il a adopté pour toutes les colonies en général.

L'administration de la Nouvelle-Galles du sud et de la Tasmanie est confiée à un gouverneur-général qui réside à Sidney, et qui a sous ses ordres, pour l'un et l'autre département, deux lieutenans gouverneurs. Ces agens sont toujours des militaires. Le gouverneur est assisté d'un conseil exécutif qu'il est obligé de consulter sur toutes les questions importantes ; il est cependant autorisé à agir sous sa responsabilité seule, pourvu qu'il fasse connaître au cabinet britannique les raisons qu'il a eues pour prendre telle décision. Le conseil législatif se compose surtout des officiers du gouvernement, auxquels sont adjoints deux propriétaires de

(1) On compte aujourd'hui en Australie 38,305 déportés non libérés, dont 21,850 sont répartis chez les particuliers, 7,727 employés dans les ateliers du gouvernement, et 8,728 dispersés dans divers établissemens coloniaux. L'entretien d'un déporté coûte aujourd'hui au gouvernement 17 £ 14 sh. 5 d. (442 fr.) ; ceux qui travaillent chez les fermiers reçoivent par an deux habillemens complets, et leur nourriture doit se composer par semaine de douze livres de blé, ou neuf livres de farine de froment, ou bien de trois livres et demie de farine de maïs, et neuf livres de blé ; plus sept livres de viande de bœuf ou de mouton, ou quatre livres de porc salé, avec deux onces de sel et deux onces de savon. Presque tous les fermiers ajoutent à cette pitance du thé et de la bière. Combien d'honnêtes laboureurs en Europe seraient désireux d'avoir un tel ordinaire !

Digitized by Google

terres et un négociant; il est présidé par le premier juge de la couronne. Ce conseil est autorisé à imposer des taxes et à faire des lois dans l'intérêt de la colonie, pourvu que le président certifie que ces lois sont conformes à l'esprit de la législation anglaise. Les séances du conseil exécutif ont lieu à huis clos, et les membres de l'assemblée prêtent serment de ne rien révéler de ce qui se passe dans les réunions, en sorte que tout demeure secret jusqu'à ce que les décisions du conseil aient été insérées dans la *Gazette de Sidney*. On voit d'un coup d'œil combien cette organisation est vicieuse, et combien peu elle doit être favorable aux réformes qui peuvent contrarier les vues des administrateurs de la colonie; car nous devons ajouter que le gouverneur, ou à son défaut le premier juge, a la faculté d'opposer son *veto* à toutes les délibérations du conseil. Le gouverneur se trouve par le fait investi d'une autorité sans limite, pouvoir que nul homme, quelque digne qu'il soit, ne devrait posséder d'une manière absolue (1). Les abus de cette omnipotence sont fréquens, à en juger par les plaintes sans cesse réitérées des principaux habitans de l'Australie. Notre intention n'est pas d'entrer dans des détails qui nous demanderaient un trop grand développement de preuves; c'est assez, pour cette fois, d'avoir indiqué le mal. Cependant nous profiterons d'un document officiel pour démontrer avec quelle partialité sont répartis les revenus coloniaux, dans un moment surtout où par écono-

(1) Le gouverneur général de l'Algérie est investi de pouvoirs bien plus étendus que ceux dont jouit le gouverneur général de l'Australie. Le gouverneur général d'Algérie a près de lui un conseil d'administration exclusivement composé de fonctionnaires. Ce conseil délibère sur toutes les questions de finances, d'impôts, de travaux, de marchés et d'approvisionnemens, de domaines, de douanes, d'établissemens publics, et enfin sur tous les réglemens d'administration et de police administrative. Il délibère encore sur les propositions de toute nature à faire au roi pour la législation du pays; il prépare les projets d'ordonnance et statue sur toutes les matières de contentieux administratif. Mais il ne peut délibérer que sur *les sujets qui lui sont présentés par le gouverneur!*

Digitized by Google

mie on a réformé le subside accordé autrefois à l'émigration.

Il est inutile de dire que, par suite de l'accroissement de la colonie, les revenus de la Nouvelle-Galles du Sud ont été sans cesse en augmentant. En 1827, ils n'avaient produit que 63,000 £; en 1830, ils s'élevaient déjà à 104,000 £, et aujourd'hui ils dépassent 200,000 £. Nous allons en donner le détail pour l'année 1838.

Tableau présentant les différentes sources du revenu colonial de la Nouvelle-Galles du sud pour 1838.

Droits perçus sur les spiritueux importés.....	109,055 £
— — sur les esprits distillés dans la colonie.	3,755
— — sur le tabac importé.....	20,935
— — sur les détaillans de vins et liqueurs.	10,275
— — à Port-Philip.....	1,668
Recettes diverses accidentelles.....	10,000
Taxes territoriales et immobilières.....	47,000
TOTAL.....	202,278 £

Ce n'est pas la formation du revenu que nous voulons critiquer; mais bien sa répartition, ainsi que nous l'avons dit tout-à-l'heure. Dans le rapprochement que nous faisons ci-bas, on verra avec quelle partialité se traite l'administration :

Tableau comparé des principales dépenses administratives de la Nouvelle-Galles du sud en 1834 et 1838.

	1834.	1838.
Administration intérieure.....	40,372 £	65,497 £
Intendance générale.....	12,090	16,642
Entretien des routes.....	20,043	67,399
Intendance de Sidney.....	230	14,689
TOTAUX.....	72,735 £	164,227 £

Ainsi, dans moins de quatre ans l'administration a d'un trait

Digitized by Google

de plus doublé son budget. Le gouverneur, le grand juge et ses deux adjoints reçoivent à eux seuls 12,000 £ (300,000 fr.), sans compter différentes redevances qu'il nous est impossible d'évaluer.

Dans l'examen que nous allons faire des divers groupes coloniaux disséminés sur les côtes de l'Australie, nous aurons à signaler bien d'autres vices, bien d'autres erreurs. Nous le ferons avec méthode et sans aigreur ; car les fautes que commettent les gouvernemens, ainsi que les simples particuliers, proviennent plutôt de leur laisser-aller, de leur ignorance, que de leur mauvais vouloir.

La Nouvelle-Galles du sud est aujourd'hui divisée en dix-neuf comtés, dont voici les noms, empruntés pour la plupart aux comtés de la Grande-Bretagne, aux gouverneurs de l'Australie ou aux voyageurs célèbres qui ont exploré ce continent :

Cumberland.	Bligh.	Bathurst.
Northumberland.	Philips.	Georgina.
Westmoreland.	Hunter.	Campbell.
Cook.	Wellington.	Saint-Vincent.
Gloucester.	Roxburgh.	Argyle.
Durham.		King.
Brisbane.		Murray.

Ces comtés sont subdivisés en cantons et en paroisses, de manière à ce que chaque paroisse occupe une superficie de 25 milles carrés. Les principales villes de ces comtés sont :

SIDNEY, chef-lieu du comté de Cumberland et capitale de l'Australie. Elle a été surnommée le *Montpellier* de l'Océanie, à cause de la salubrité de son climat.

PARAMATTA, dans le même comté, située à une lieue et demie de Sidney, célèbre par ses manufactures de drap. L'emplacement où s'élève cette ville avait été choisi en 1788 pour être le siége principal des colonies pénales. Sa population est aujourd'hui de 10,000 habitans.

LIVERPOOL et WINDSOR appartiennent encore à ce comté. La première se trouve sur la rive gauche de George River, avec 5,000 habitans ; Windsor est située sur le fleuve Hawkesbury, à 40 milles en ligne droite

de l'embouchure de ce fleuve. Cette ville fut fondée en 1812 par le gouverneur Macquarie. Elle possède 6,000 habitans.

Bathurst, chef-lieu du comté de ce nom, sur la rivière Macquarie, à l'ouest de Sidney, fondée le 7 mai 1815. Population, 4,000 habitans.

New-Castle, dans le comté de Northumberland, près de l'embouchure de la rivière Hunter, ville très-importante à cause de ses riches mines de houille.

Port-Philip et Moreton-Bay, établissemens situés à 480 milles de Port-Jackson, où se trouve, d'après le rapport de sir George Gipps, une colonie de défricheurs libres, qui ont fait des travaux inouïs pour étendre les cultures dans ce district.

Adélaïde, capitale de l'Australie du sud, appelée aussi *Australia Felix*, fondée depuis peu d'années sur les deux rives du fleuve Torrens. Cette ville a été construite sur un plan tout nouveau. Au centre, on a réservé un square immense de 200 acres, destiné à former un parc, et la ville sera en outre entourée d'une large ceinture de boulevards qui auront sept milles de parcours. Adélaïde ne compte encore que 5,000 habitans.

Perth, capitale de la colonie des Cygnes, en voie de construction, ainsi que Freemantle, Clarence-Town, Guidford, toutes les quatre appartenant au même district.

Comme ces villes ne sont pas encore assez importantes pour avoir une physionomie bien arrêtée, nous nous bornons à les indiquer sur ce tableau, en réservant une description complète et détaillée pour Sidney.

La ville de Sidney est située à quatre lieues nord de la Baie-Botanique; elle a été bâtie sur deux hauteurs, entre lesquelles coule un petit ruisseau qui va se jeter dans la baie; de vastes prairies, des jardins et une foule de petites habitations élevées en gradins l'entourent de toute part. L'étendue de cette ville est d'un mille et demi, et sa largeur d'environ trois dixièmes de mille. Le port de Sidney, c'est-à-dire Port-Jackson, est un des plus beaux bassins maritimes qui existent au monde : il a environ sept milles d'étendue, et comme il est complètement environné par les terres, les navires y sont à l'abri de tous les vents (1). A son entrée mé-

(1) Ce port compte aujourd'hui 3,000 marins et 96 navires jaugeant ensemble 48,000 tonneaux.

Digitized by Google

ridionale, près du mât des signaux et d'un télégraphe destiné à avertir les négocians de Sidney de tous les mouvemens du port, s'élève un phare bâti en pierres, dont l'apparence majestueuse concourt à embellir l'une des principales avenues de la capitale. C'est le rendez-vous favori des habitans riches et distingués ; c'est là que se déploie la fashion australienne. Tous les soirs, vers quatre heures, on y voit un prodigieux concours de cavaliers et d'équipages de toute espèce.

Sidney a aujourd'hui l'aspect d'une ville de second ordre ; ses rues sont larges, très-propres, mais non encore pavées. La nuit, elles sont éclairées au gaz, et dans le jour elles sont parcourues par un grand nombre de voitures et par une multitude de piétons, dont le costume varie à l'infini ; car on y trouve à la fois des Anglais et des Chinois, des Italiens et des Malais, des Espagnols et des Taïtiens, tous vêtus suivant la coutume de leur pays. La plus belle rue de Sidney est *George-street* ; elle a environ une lieue de longueur. Cette rue, qui coupe la ville par le milieu, se distingue surtout par la magnificence de ses constructions. On y trouve réunis : le trésor, l'hôtel de ville, le palais du gouverneur, la banque, l'hôtel du commandant et le théâtre. C'est la rue aristocratique de Sidney ; aussi y remarque-t-on des maisons particulières d'une rare élégance, toutes bâties entre cour et jardin, et construites en grès ou en briques blanchies. L'intérieur est meublé avec goût ; l'escalier et les portes sont ordinairement en cèdre, poli à la façon de l'acajou. Le développement rapide qu'ont pris les constructions à Sidney a donné une grande valeur aux terrains : un acre de terre propre à bâtir se vend facilement 1,000 £ (25,000 fr.), et dans des localités spéciales ce prix s'élève jusqu'à 10 et 20,000 £ ; on a même vu des encoignures de rues, très-recherchées par les marchands de liqueurs, se vendre sur le pied de 30,000 £ l'acre.

On trouve aujourd'hui à Sidney des hôtels fort bien tenus, un nombre infini de tavernes, plusieurs églises, deux chapelles de méthodistes et une chapelle catholique, deux banques, une chambre de commerce, une compagnie d'assurance

Digitized by Google

et des magasins de modes. Sidney possède, en outre, un marché fort considérable pour les grains et les bestiaux, des moulins à farine mus par la vapeur, des fabriques de savon et de chandelles, des brasseries, des distilleries et des manufactures de toute espèce. Enfin, on publie, à Sidney, cinq journaux et une revue trimestrielle pour la littérature, les sciences et les arts. Rien ne manque à Sidney, ni le luxe, ni le comfort. La capitale de l'Australie a des clubs sans nombre, des courses de chevaux, et donne des soirées, des raouts et des concerts aussi brillans que ceux du West-End. Ce serait une ville accomplie si ses habitans étaient un peu moins fripons.

Au 1er janvier 1838, la population de Sidney s'élevait à environ 20,000 âmes, savoir :

	Hommes.	Femmes.
Population libre.....	9,279	7,039
Déportés.....	2,932	586
TOTAL.....	12,211	7,625

On estime qu'en 1841 ce chiffre pourra être porté à trente mille âmes. La société de Sidney est singulièrement mélangée, comme on le pense bien; mais il règne entre les différentes classes qui la composent des lignes de démarcation infranchissables; l'étiquette est partout plus rigidement observée qu'à Londres; rien n'égale la morgue des cercles réputés fashionables; un étranger a toutes les peines du monde pour établir des relations; car il est sans cesse exposé, même dans les salons, à être ainsi apostrophé : « Sur ma parole, monsieur, je ne vous connais pas! » Cette défiance est commandée par le grand nombre de filous qui trouvent toujours moyen de se glisser partout.

Les colons de la Nouvelle-Galles du sud peuvent être partagés en deux grandes familles, qui se subdivisent en un grand nombre de variétés : 1° les émigrans volontaires et leurs descendans; 2° les déportés libérés. Ces derniers re-

Digitized by Google

gardent la colonie comme un établissement fondé spécialement pour eux, comme le patrimoine particulier de tous les déportés; aussi supportent-ils avec peine l'intrusion des émigrans volontaires, qu'ils appellent *colons illégitimes* ou *merinos;* tandis qu'ils se donnent le titre ambitieux de *colons légitimes.* De leur côté, les émigrans volontaires repoussent avec horreur toute idée de rapprochement avec les déportés libérés. Cependant, comme il se trouve parmi eux des individus plus raisonnables, qui voudraient qu'une alliance s'opérât entre les deux partis, les émigrans volontaires se divisent en deux classes : les *exclusionists* et les *confusionists*, pour nous servir des deux mots anglais consacrés. Passons maintenant aux sous-divisions, qui forment peut-être la partie la plus curieuse de cette autopsie.

Les déportés, en arrivant dans la colonie, prennent le nom de *canaris* ou *serins*, à cause de la jacquette jaune dont ils sont revêtus pendant la traversée, et qu'ils portent encore en mettant pied à terre. Si le fer du bourreau les a marqués de ses stigmates, on les désigne encore par ces mots : *titled characters* (sujets titrés). Lorsque les déportés, après avoir fini leur temps, ou après avoir été graciés de leur peine, se décident à rester dans la colonie, ils sont rangés dans deux catégories bien distinctes : les *émancipés purs*, c'est-à-dire ceux qui n'ont reçu aucune réprimande de la part des magistrats depuis qu'ils sont devenus libres; les *émancipés impurs*, c'est-à-dire ceux qui ont été repris de justice pour délits locaux. Entre ces deux catégories, il n'y a pas de fusion possible; et on la concevra facilement : l'émancipé qui tient réellement à devenir honnête homme doit repousser, autant qu'il le peut, toute solidarité avec l'émancipé qui se laisse aller à son ancienne vie de désordres; il veut que sa réhabilitation soit complète et irrévocable. Les émancipés purs forment la portion la plus industrieuse et la plus utile de la colonie; elle ne s'est jamais compromise dans les manœuvres de fraude qui ont plus d'une fois terni la réputation même des émigrans volontaires. Tout le monde sait d'ailleurs que les

Digitized by Google

principales branches du commerce et de l'industrie de la Nouvelle-Galles du sud sont entre les mains des émancipés purs. Bien au-dessous des émancipés impurs vient une autre catégorie de colons appelés *bush rangers* (*batteurs de buissons*); ce sont des déportés relaps, qui préfèrent la vie vagabonde et indépendante d'aventuriers à une existence paisible et régulière. Ils vivent de rapine, pillent les voyageurs qu'ils rencontrent et les propriétaires des campagnes sans défense. Pour ceux-ci le gouvernement n'use d'aucun ménagement; dès qu'ils sont pris, on les envoie dans l'établissement pénitencier de Norfolk, destiné à délivrer la Nouvelle-Galles du sud de sa population malfaisante.

Abordons maintenant une classe destinée à exercer une grande influence sur l'avenir des colonies australiennes : ce sont les créoles, ceux qui sont nés dans la colonie même. Les émigrans volontaires ont trouvé que ces individus autocthones leur étaient inférieurs, et leur ont donné le surnom de *colons currency*, par opposition à celui de *colons stirling*, qu'ils se sont réservé. Cette dénomination a été adoptée au moment où les banknotes avaient un circulation forcée; alors la *livre currency* ou de circulation était bien inférieure à la livre stirling d'or qu'elle représentait.

Les *currencys* forment une belle race qui fait honneur au pays qui les a produits; ils deviennent grands, sveltes comme les Américains, et sont en général remarquables par leurs cheveux blonds et leurs yeux bleus, signes caractéristiques de la race saxonne. Mais leur teint dans la jeunesse est d'un jaune pâle; et même dans un âge plus avancé, ils sont facilement reconnaissables auprès de leurs frères nés en Angleterre. Les teints de lis et de rose ne sont pas de ce climat; à l'Europe seule appartient cette prérogative; aussi lorsqu'un créole rencontre un Anglais au visage frais et rosé, il ne manque pas de lui dire : « Vous êtes du vieux pays, vous. » Les jeunes filles *currencys* perdent leurs dents de bonne heure; mais elles sont douces, modestes et simples. Comme les enfans de la nature, elles sont crédules et très-faciles à trom-

Digitized by Google

per; elles n'attachent même aucun prix à leurs faveurs; elles aiment la toilette, et se plaisent à étaler leurs jolis cheveux bouclés relevés par un peigne d'écaille. La natation est un de leurs plaisirs favoris, et celles qui demeurent près de la mer savent nager et plonger comme des poules d'eau. Dans les classes inférieures, elles désirent ardemment entrer au service d'une maison respectable pour échapper à la tutelle de leurs parens, qui sont souvent des misérables. Elles ont une aversion profonde pour Londres et l'Angleterre. « Je craindrais, disait l'une d'elles, d'aller dans ce pays, parce qu'il y a trop de voleurs. » Elles se figurent l'Angleterre entièrement peuplée de voleurs et d'escrocs, par suite des nombreux convois qui leur en arrivent chaque jour.

Les jeunes gens *currencys* sont forts et vigoureux; on vante leur adresse et leur courage; en général, ils préfèrent le commerce et les voyages de long cours aux occupations sédentaires de l'agriculture ou des fabriques. Comme ces travaux sont exécutés par des déportés, ils éprouvent une répugnance invincible à se trouver confondus avec eux.

Cette race *currency* est destinée à former avant peu la base de la population australienne. Quoique issue de parens souvent impurs, elle se conserve honnête, tant qu'elle peut échapper à l'influence délétère de ces déportés à demi corrigés, qui ne se compromettent pas assez pour être envoyés à Norfolk, mais dont les insinuations perfides ne sont que trop efficaces pour démoraliser les jeunes gens sans expérience qui se trouvent en contact avec eux. Le gouvernement cherche bien à combattre cette influence pernicieuse en mettant l'éducation à la portée de toutes les classes; mais cette instruction élémentaire est impuissante contre des attaques si multipliées. On compte aujourd'hui à Sidney deux mille enfans des deux sexes qui fréquentent les écoles primaires, et trois cents jeunes gens qui suivent les cours de l'enseignement supérieur.

En quittant Sidney pour parcourir les côtes de l'Australie, où se trouvent les autres établissemens coloniaux, nous ne rencontrerons que des embryons de société, que des rudi-

Digitized by Google

mens de colonie; mais en étudiant les causes premières de leur formation, nous constaterons du moins, comme nous l'avons dit en commençant cet article, que c'est plutôt le hasard, ou, si l'on veut, cet instinct vague d'expansion qui domine une nation puissante, qui a présidé à la création de ces divers établissemens, qu'un système bien arrêté et des calculs sagement élaborés.

Port-Philip, l'un des plus beaux hâvres de l'Australie, est resté jusque dans ces derniers temps complétement ignoré de tous les entrepreneurs de colonies. En 1803, le colonel Collins, entraîné dans cette rade par les courans, essaya de s'y établir; mais la plage ne lui ayant pas paru convenable, il l'abandonna pour aller jeter les premiers fondemens d'Hobart-Town dans l'île de Van-Diemen. Trente-deux ans après cet essai infructueux, deux pauvres familles, traversant le détroit de Bass, vinrent encore par hasard aborder à Port-Philip. Ces nouveaux aventuriers furent saisis d'étonnement à la vue de la belle végétation qui entourait la baie, et résolurent aussitôt de s'y fixer; ils dressèrent leur tente, firent des enclos, et allèrent plusieurs fois à Hobart-Town, d'où ils étaient partis, pour y recruter des amis et s'approvisionner des objets qui leur manquaient. Un jour, en revenant de leur voyage, ils rencontrèrent au milieu de leurs baraques une espèce de sauvage, qui cependant avait conservé quelques empreintes du type européen; ils le questionnèrent; mais l'inconnu ne pouvait pas répondre à leurs demandes. Il faisait entendre des sons confus qui se rapprochaient des inflexions anglaises, mais il ne prononçait aucun mot distinctement. Enfin, après bien des efforts de part et d'autre, on apprit qu'il avait fait partie du premier établissement du colonel Collins, et qu'il se trouvait dans l'intérieur des terres lorsque celui-ci s'était décidé à abandonner Port-Philip. Depuis ce moment, il s'était lié avec les indigènes et vivait paisiblement au milieu d'eux comme un de leurs frères, sans regretter l'Europe. Cet homme s'appelait Buckley, et avait été condamné à la déportation pour avoir fait partie

Digitized by Google

d'une conspiration militaire formée à Gibraltar contre le duc de Kent.

Les renseignemens que Buckley donna aux nouveaux colons sur le caractère pacifique des indigènes les décida à s'établir définitivement dans la baie de Port-Philip. Ils redoublèrent d'efforts pour améliorer leur situation, et dans l'espace de deux ans ils parvinrent à y attirer deux cents émigrans. On ignore aujourd'hui le chiffre de la population de cet établissement; mais on sait qu'en 1839 cent quatre-vingt-quinze navires ont fait voile vers Port-Philip, et qu'ils y ont apporté pour 204,000 £ de marchandises. « Cette partie méridionale de la Nouvelle-Galles du sud, dit le capitaine Mitchell, peut être considérée comme le grenier futur des colonies australiennes. Elle se trouve arrosée par deux fleuves considérables : le Murrambidgée et le Murray, qui y entretiennent une fraîcheur constante. Des montagnes très-élevées la protégent contre les vents embrasés de l'intérieur; et tandis que la sécheresse désole les autres contrées de l'Australie et y détruit les récoltes, on trouve aux environs de Port-Philip la plus belle végétation. »

Un fait assez curieux se rattache à l'histoire de la *colonie des Cygnes*, située sur la côte occidentale du continent australien. On sait qu'elle a été fondée à l'embouchure d'un fleuve considérable, la *Rivière des Cygnes*, reconnu en 1792 par l'amiral français d'Entrecasteaux, qui lui donna alors le nom qu'il porte aujourd'hui. En 1823, M. de Villèle ayant eu l'intention de former sur ce point une colonie pénale, voulut consulter le cabinet de Saint-James à cet égard. Pour toute réponse on lui dit que la Grande-Bretagne s'occupait de former dans cette baie une *colonie libre*, et aussitôt le capitaine Stirling fut chargé d'aller reconnaître les lieux. Le rapport de cet officier fut on ne peut plus favorable; et comme, en définitive, cette position était très-avantageuse, puisqu'elle rapproche l'Inde de l'Australie de plusieurs centaines de lieues, le gouvernement anglais se décida à établir une colonie dans ces parages. La France fut donc évincée.

Digitized by Google

Grâce à la fièvre de spéculation qui animait alors le peuple anglais, les colons affluèrent au nouvel établissement; mais ils furent cruellement désappointés. Au lieu d'un climat doux et sain, au lieu de terres fertiles et bien arrosées qu'on leur avait promises, ils ne trouvèrent qu'un sol sablonneux et sans cesse soulevé par les vents de l'ouest. Une autre circonstance contribua beaucoup à ruiner les premiers essais de cet établissement; ce fut la mauvaise distribution des terres. On s'occupait fort peu si ceux qui demandaient des concessions avaient ou non les moyens de mettre en culture les terres qu'on leur accordait; la répartition se faisait avec une libéralité inouïe. Un certain M. Peel reçut 500,000 acres; le gouverneur s'en adjugea 100,000, et bien d'autres eurent des lots non moins considérables. En sorte que les rares cultivateurs que l'on envoyait sur ces vastes domaines se trouvant seuls, sans secours, exposés à toutes les maladies qu'engendrent le défrichement de terrains vierges, se dégoûtèrent bientôt de leur tâche, et malgré les efforts du capitaine Stirling, on les vit abandonner la colonie et se replier sur Sidney ou Hobart-Town.

Cependant, malgré ce premier insuccès, on ne persista pas moins à poursuivre la colonisation. Les exploitations furent portées un peu plus vers l'intérieur; on jeta les fondemens de quatre villes, et en 1835 l'établissement de Swan-River se trouvait dans une condition assez favorable. Les grandes concessions ont été morcelées; de véritables cultivateurs ont remplacé les spéculateurs, et tout fait croire que cette colonie pourra devenir un jour très-importante. Aujourd'hui on y compte 2,032 habitans, tous émigrés volontaires, tous irréprochables dans leur conduite. Dans la capitale (Perth) s'élèvent déjà 200 maisons, et une compagnie qui a fait de grandes acquisitions s'est engagée à consacrer la moitié du produit de ces terres au passage des cultivateurs anglais qui voudraient se rendre à Swan-River.

Jusqu'ici la partie septentrionale de l'Australie a été peu recherchée pour les établissemens coloniaux. « Cependant,

Digitized by Google

dit le capitaine Grey, le climat y est tempéré; on y trouve de grands cours d'eau; le sol y est fertile et il pourrait produire tout ce qui vient à Java et à Sumatra. De cette plage on se trouverait, en outre, plus rapproché de l'archipel indien, et le commerce avec les Malais et les Chinois pourrait y prendre une grande activité. » Ce fut dans cette double intention de créer à la fois un comptoir et une colonie sur les côtes septentrionales de l'Australie que lord Bathurst donna son assentiment à un projet de colonisation qui lui fut soumis en 1825 par des négocians de Londres. Le capitaine Bremer se rendit sur les lieux pour examiner la nature des côtes et fixer le siége de la nouvelle colonie. Après bien des tâtonnemens, il choisit, en 1828, la baie de Raffles, où se réunissent tous les ans les jonques malaises pour pêcher le *trépang*.

L'*holothurie trépang*, appelée aussi priape marin, qu'on trouve sur tous les récifs de la côte boréale de l'Australie, est l'objet d'un immense commerce entre les îles malaises, qui pêchent et préparent ce zoophyte, et la Chine, le Kambodge et la Cochinchine, qui le consomment. Des centaines de jonques se rendent tous les ans sur les récifs de l'Australie pour se livrer à la pêche du trépang, où elles évoluent pendant des mois entiers, afin de compléter leur chargement. Lorsque la pêche est finie, on dégorge le trépang avec de la chaux de corail; on le sèche au soleil et on l'emballe dans des paniers de roseaux; puis on le transporte en Chine, où on le vend à raison de quarante-cinq piastres le pecul (225 fr. les treize livres). Le trépang entre dans tous les ragoûts des gens riches, comme un aphrodisiaque souverain.

Le capitaine Bremer fit prévenir les Malais que l'année suivante, c'est-à-dire en 1829, ils trouveraient dans la baie de Raffles un comptoir anglais assorti de toute espèce de marchandises, et qu'il était de leur intérêt de se mettre en mesure d'y faire des échanges. Les Malais comprirent parfaitement cet avis, et au printemps suivant ils se présentèrent avec trente-quatre jonques montées par mille cinquante-six

Digitized by Google

personnes, disposées à donner suite aux propositions qui leur avaient été faites. Mais pendant l'intervalle, le capitaine Bremer s'était dégoûté du séjour de la baie de Raffles, où ne se trouvaient que quelques misérables baraques, et avait abandonné le poste. Les Malais furent indignés de ce manque de parole, et jurèrent de ne plus s'en rapporter aux promesses des Anglais.

En 1832, lord Glenelg a voulu donner suite au projet qui avait échoué en 1829, par la faute de l'agent principal. Mais qui a-t-il envoyé pour diriger le nouvel établissement? le même capitaine Bremer qui par son incapacité avait ruiné le premier! Le succès de cette colonie, appuyé sur de telles bases, n'est pas probable, surtout depuis les différends qui se sont élevés entre les Chinois et les Anglais.

Il y a long-temps que l'Angleterre aurait dû songer à former non pas de simples comptoirs, mais des établissemens coloniaux de premier ordre sur les côtes septentrionales de l'Australie. Les moyens de les peupler étaient faciles : il n'y avait qu'à offrir une légère prime aux Malais et aux Chinois, hommes laborieux et sobres, accoutumés à ces climats, et on les y eût vus accourir de toutes parts. Bien au contraire, il semble que le gouvernement ait voulu éloigner tous ceux qui auraient l'intention de se fixer dans la baie de Raffles; car dans les instructions qu'il a récemment données au capitaine Bremer, il lui a enjoint de refuser, même aux sujets de sa majesté britannique, toute espèce de concession terrienne, jusqu'à nouvel ordre.

La *colonie de l'Australie méridionale*, qui s'étend depuis le 130e jusqu'au 141e degré de longitude orientale, est le dernier des établissemens fondés sur la côte du continent australien. Sa charte d'incorporation est de 1836. Ici point de convicts, point de population tarée, point de disproportion entre les deux sexes; ici, du moins, on aperçoit un plan, une idée, qui peuvent concourir à former une excellente colonie, si la mise en pratique répond à la conception première. Le produit de la vente des terres est immédiatement appliqué à transporter

Digitized by Google

des cultivateurs et des artisans, en sorte que celui qui achète un certain nombre d'acres de terre, s'il ne peut pas les cultiver lui-même, ou s'il a besoin d'être aidé, est toujours sûr de trouver des auxiliaires, puisque avec l'argent qu'il aura déboursé, on lui garantira l'envoi d'un certain nombre d'ouvriers. Les commissaires de cette colonie n'engagent, autant que possible, que des adultes de trente ans au plus, et ils ont soin de faire partir autant d'hommes que de femmes. Les colons doivent s'interdire toute espèce de violences ou d'outrages contre les indigènes; ils doivent aussi s'abstenir de maltraiter les animaux domestiques, et de tuer les kangarous. Les réglements constitutifs de la colonie de l'Australie méridionale sont empreints de la plus touchante sollicitude pour le bien public, et s'ils sont fidèlement exécutés, la colonisation sera une *œuvre sainte*, ainsi que le dit l'auteur. Nous désirons sincèrement que les espérances des fondateurs se réalisent; en attendant, nous allons examiner ce qui a été fait.

Cette colonie est limitrophe de Port-Philip, et a reçu une assignation de cent quatre-vingt-douze millions d'acres de terre. Les colons et les commissaires ne trouvent pas assez d'épithètes pour vanter l'excellente qualité du sol, la douceur du climat, la vigueur de la végétation. On s'est disputé les lots de la naissante capitale : ce qui avait été acheté dix livres lors des adjudications, s'est vendu l'année d'après 50 et 100 £. Rien n'est plus beau que cette colonie suivant les prospectus; mais, en définitive, l'administration a été si mal menée, le gaspillage a été tel, que le gouverneur a été obligé de quitter son chef-lieu (Adélaïde), pour venir à Londres contracter un emprunt de 240,000 £ (5,250,000 fr.), et M. Parker, lord de la trésorerie, a constaté que la dette de l'Australie méridionale montait à 400,000 £. La construction seule du palais du gouverneur à Adélaïde a coûté 25,000 £. Six cent mille francs pour loger le gouverneur d'une colonie qui n'a pas trois ans d'existence! N'avions-nous pas raison de dire en commençant cet article que quarante siècles d'expérience ne nous ont pas

suffi pour asseoir les véritables bases de la création et de l'administration d'une colonie?

Ici se termine notre examen des colonies fondées sur le continent australien; mais nous ne voulons pas clore ce travail sans jeter un coup d'œil sur la situation des établissemens de l'île de Norfolk et de la terre de Van-Diemen, qui sont les annexes immédiates de la Nouvelle-Galles du sud.

La terre de Van-Diemen est séparée de la Nouvelle-Galles du sud par le détroit de Bass, qui a soixante milles de large. Cette colonie, fondée en 1803, sur les mêmes bases que celles de Port-Jackson, a parcouru les mêmes phases et se trouve dans des conditions relativement semblables. La population de Van-Diemen s'élève aujourd'hui à 45,728 habitans, savoir :

Population libre	26,295
Déportés	17,889
Garnison	1,646

La disproportion entre les deux sexes est ici un peu moins considérable qu'en Australie : chez les déportés, il y a huit hommes pour une femme, et chez les colons libres sept hommes pour cinq femmes. Quant au commerce, celui de Van-Diemen est relativement plus considérable, puisque les documens officiels pour 1838 portent les importations à 703,000 £, et les exportations à 581,475 £. On sait que les produits de la pêche de la baleine entrent pour une part considérable dans les exportations de la Tasmanie.

L'île de Norfolk est à cinq ou six jours de navigation de Sidney, vers l'ouest. C'est une terre magnifique et très-fertile, qui produit chaque année d'abondantes récoltes. Lorsque le capitaine Cook visita cette île pour la première fois, il la trouva couverte d'arbres, d'arbustes et de plantes rampantes, parmi lesquelles on distinguait le *phormium tenax* (le chanvre de la Nouvelle-Zélande). Mais au-dessus de cette végétation planait l'un des plus beaux conifères qui existent au monde,

Digitized by Google

le pin de Norfolk, dont le tronc a souvent neuf pieds de diamètre, tandis que la tige s'élève à cent quatre-vingts pieds de haut.

La première année de la prise de possession de la Baie-Botanique, le lieutenant King fut envoyé avec un petit détachement de marins et quelques déportés pour cultiver l'île de Norfolk et teiller le *phormium tenax*. La végétation y était si dense qu'il eut toutes les peines du monde pour s'y établir; cependant il parvint à déblayer un espace de dix-sept acres, et y fit d'abondantes récoltes de grains et de légumes. Cette abondance continua pendant trois années consécutives; mais la quatrième fut marquée par une disette complète, et comme les importations furent très-rares, les colons se trouvèrent réduits à se nourrir presque exclusivement de poissons et d'oiseaux de mer. La sixième année, la fertilité revint, le maïs donna même deux récoltes, et l'année suivante l'île de Norfolk se trouva en mesure d'expédier 20,000 boisseaux de maïs à Sidney. Cependant, en 1803, lord Hobart prévint le gouverneur de se préparer à évacuer cette île, et d'amener ses colons et ses déportés de Port-Dalrymple, sur les côtes septentrionales de la terre de Van-Diemen. Le gouverneur Hobart trouvait que cet établissement était trop coûteux, et que les communications étaient trop difficiles. Depuis cette époque l'établissement de Norfolk a été tour à tour reconstitué ou abandonné, suivant le caprice des gouverneurs ou du cabinet. Enfin en 1825 on se décida à l'affecter à une colonie pénale pour les déportés coupables de récidive. A la fin de novembre 1839, le nombre de détenus de cette espèce s'élevait à 1,250. Mais à partir de 1840, l'île de Norfolk a été destinée à devenir le théâtre d'une entreprise hardie tentée par le capitaine Maconochie pour guérir graduellement les déportés incorrigibles, et ramener les plus criminels à la vertu.

Le capitaine Maconochie blâme hautement l'institution des colonies pénales; il repousse surtout les moyens de coërcition et les châtimens corporels, comme flétrissant l'âme des condamnés et détruisant en eux tout sentiment de morale;

Digitized by Google

aussi croit-il pouvoir arriver à son but, la moralisation complète du criminel le plus endurci, en excitant sans cesse son émulation par la perspective des récompenses, jusqu'à lui faire entrevoir la cessation prochaine de sa captivité. Chaque détenu a un compte ouvert en partie double, où sont inscrites heure par heure ses bonnes ou mauvaises dispositions. Chaque bon point abrége la durée de sa peine. Un détenu peut en obtenir dix par jour et soixante par semaine ; de telle sorte qu'un condamné à dix ans de déportation pourrait racheter sa peine par deux années de bonne conduite. Suivant le degré d'amélioration où sont parvenus les condamnés, M. Maconochie les associe par cinq et par six, et les rend solidaires les uns les autres de leur conduite et de leur travail ; puis il les soumet à mille autres épreuves pour s'assurer si évidemment leur moralité est parfaite. Nous ne connaissons pas encore les résultats du système de M. Maconochie ; mais nous désirons vivement qu'il réussisse, et qu'il reçoive la récompense de son généreux dévouement. Ce philanthrope se trouve aujourd'hui à la tête de dix-huit cent cinquante déportés relaps ; il vit au milieu d'eux, dans une ville déserte, à peine protégé par quelques compagnies de soldats. Le jour anniversaire de la reine d'Angleterre, tous les détenus de Norfolk ont été réunis dans un dîner solennel où on leur a servi du porc frais rôti ; après le dîner, il y a eu spectacle, et chaque condamné a été régalé d'un verre de punch pour boire à la santé de la reine. Mais à un signal donné, tout le monde s'est retiré paisiblement dans les dortoirs. Il faut que M. Maconochie ait une grande confiance dans ses procédés de moralisation pour se livrer à de telles expériences. Quant à nous, nous n'avons enregistré ce fait que pour corroborer l'opinion que nous avons émise contre le système des colonies pénales. Le docteur Lang, dans son histoire de la Nouvelle-Galles du Sud, dit « que l'accroissement des émancipés a été jusqu'ici une cause permanente d'inquiétude pour les gouverneurs, et un sujet de trouble et de désunion pour la colonie ; car si quelques déportés deviennent dignes de rentrer dans la société, le

Digitized by Google

plus grand nombre conserve ses habitudes criminelles. » Jérémie Bentham, Samuel Romilly, et M. Bannister, ancien procureur général de l'Australie, ont exprimé les mêmes sentimens.

Maintenant quel sera l'avenir de ces colonies, composées d'élémens si disparates? leur sort ne peut être douteux. Disséminées sur des côtes fertiles, voisines de nations riches et populeuses, situées sous un climat vivifiant, elles doivent grandir et prospérer, quoi que fasse la métropole, et l'heure de leur émancipation ne peut long-temps se faire attendre. Un jour viendra où ces arrivages de convicts salués naguère avec reconnaissance seront repoussés avec horreur; car c'est leur afflux qui rive chaque année la chaîne que l'Angleterre a imposée à sa colonie. Du moment où elle pourra se passer d'eux, l'Australie deviendra libre. Ici, deux races antipathiques ne se disputent pas le terrain comme aux Antilles; c'est le même sang saxon qui coule dans toutes les veines; la tache qui souille quelques familles disparaîtra avec des générations nouvelles, et tous se réunissent pour conquérir ensemble leur commune liberté.

(*Quarterly Review et Colonial Magazine.*)

Digitized by Google

Jurisprudence criminelle.

DE LA LIBERTÉ DE LA PAROLE

SUR L'ÉCHAFAUD.

I.

Le journal de Pepys contenait, à la date du 8 janvier 1664, la nouvelle suivante :

Aujourd'hui à la bourse on parlait beaucoup d'un vol commis la nuit dernière au préjudice d'un M. Tryan, marchand de Lime-street, déjà avancé en âge. Les voleurs, profitant de l'absence des domestiques, s'étant introduits dans la maison à l'aide de fausses clefs, ont bâillonné ce malheureux vieillard, et se sont emparés d'une somme de 1,050 £, et d'environ 4,000 £ de bijoux déposés en nantissement chez M. Tryan.

Le surlendemain, Pepys notait dans son journal que l'on venait d'arrêter, comme l'auteur présumé de ce vol, le colonel Turner, « drôle de la dernière espèce, connu de tout le monde et de lui. » Enfin, le 11 du même mois, il ajoutait : « On ne parle partout que du colonel Turner et de ses vols; on espère qu'il sera bientôt pendu. »

En effet, les espérances du public anglais et de Pepys ne tardèrent pas à se réaliser. A cette époque la justice était plus expéditive qu'aujourd'hui. Le vol avait été commis le 8 janvier; le 16, le colonel Turner fut, malgré ses dénégations, déclaré coupable par le jury; le 19, il fit l'aveu de son crime, et le 21, Pepys, monté, moyennant un shilling, sur la roue d'une voiture, assistait à la scène étrange que nous allons raconter.

Digitized by Google

Lorsqu'il fut arrivé au pied de l'échafaud, le colonel Turner appela le bourreau :

« Mes amis, lui dit-il, désirent se partager tous mes vêtemens. Voilà 50 shillings, plus 2 shillings 6 deniers pour boire, et 15 shillings pour les sergeants et les yeomen qui assisteront à la remise de mon corps et de mes habits à une femme nommée Mrs. Smith. »

Se levant alors debout sur la charrette qui l'avait amené, il s'exprima en ces termes :

« Sir Richard Ford, et vous, monsieur l'autre shériff, et vous tous, *gentlemen*, je viens payer ici la dette que je dois et que tout homme doit à la nature. Dieu me punit de mes péchés, car je fus un grand coupable ; j'ai surtout blasphémé souvent Dieu et attesté son nom en vain ; mais, j'en ai l'espérance, que dis-je ! l'assurance, le sang de Jésus-Christ a lavé et fait disparaître tous mes péchés. »

Cet exorde, que nous abrégeons, terminé, le colonel Turner déclare que ses fils, accusés d'être ses complices, sont entièrement innocens ; il parle de son père, qui était un ministre estimé ; de sa femme, dont la famille est des plus respectables ; il demande aux shériffs que ses deux enfans soient rendus le soir même à leur mère.

« Je vous promets, répond sir Richard Ford, de faire tout ce qui dépendra de moi pour obtenir leur élargissement.

— Je vous en supplie, s'écrie le colonel Turner, tenez votre parole : ma femme a si grand besoin de ses fils ; il ne lui reste aucune autre consolation.

— Comptez sur notre zèle, réplique l'autre shériff, sir Richard Rives ; mais continuez. »

Le colonel Turner commence alors un long récit de sa vie entière ; il essaye surtout de se justifier de toutes les accusations, calomnies et diffamations accumulées contre lui. Il finit ainsi cette partie de son discours :

« Messieurs les shériffs, êtes-vous satisfaits ? voulez-vous que j'entre dans de plus longs détails ? »

Les shériffs l'assurent qu'ils sont satisfaits s'il l'est lui-même.

Digitized by Google

Le colonel Turner, condamné, répond à des questions qu'on lui a adressées le matin même, pendant le trajet, soit de vive voix, soit par lettres, sur des crimes dont on l'accuse. L'aumônier de Newgate l'interrompt alors pour lui demander s'il a entendu parler d'une pierre fausse remise à la comtesse de Devonshire à la place d'un véritable diamant. Il soutient qu'il n'a aucune connaissance d'une semblable escroquerie; puis il s'écrie : « Maintenant que j'ai raconté ma vie, je vais faire connaître mes opinions religieuses. » On l'interrompt bientôt. « Ayez un peu de patience, dit-il, je ne serai pas long. » Mais il manque à sa promesse, et il apprend à ceux qui l'écoutent qu'il n'a jamais vu un homme garder son chapeau sur sa tête dans une église sans en être indigné; qu'il a beaucoup aimé le vin et les parties de plaisir; mais qu'il ne s'est jamais enivré que lorsqu'il était enfant, etc., etc. Enfin, l'un des shériffs impatienté s'écrie :

« Si je pensais que votre grâce dût arriver tôt ou tard, je me consolerais de perdre ainsi mon temps; mais, à vous parler franchement, je n'ai aucune espérance de sursis ou de pardon..... Peut-être vous faites-vous encore quelque illusion de ce genre, sinon vous ne nous débiteriez pas de telles impertinences, bien déplacées dans un pareil moment.

— Je n'attends et je n'espère aucun pardon, répondit alors le colonel Turner; priez Dieu avec moi.

— Notre Seigneur Jésus aie pitié de toi, lui dit l'aumônier de Newgate lorsqu'il eut fait quelques prières.

— Messieurs les shériffs, Dieu soit avec vous, ajouta le condamné; présentez, je vous prie, mes devoirs et mes respects au lord-maire, à tous les aldermen et à toutes leurs familles... Exécuteur, ne touche pas à mes habits.

— Colonel Turner, lui crièrent les sergents, nous veillerons à ce que votre dernière volonté soit exécutée. »

Mais ses prières n'étaient pas encore terminées; il les acheva, en suppliant le Christ de ne pas refuser son âme; puis, ayant donné 40 shillings à un ministre, il le chargea de les distribuer aux pauvres de la paroisse; il lui remit ca-

Digitized by Google

suite 10 shillings et 6 pence pour le maître d'école de son fils cadet. Se retournant alors vers sir Richard Ford :

« Monsieur le shériff, lui demande-t-il, resterai-je pendu toute la journée?

— Non, lui répondit sir Richard Ford, on coupera la corde dès que vous serez mort.

— Je vous en prie, ne me trompez pas, monsieur le shériff.

— Vous ne resterez pendu qu'une demi-heure. »

Sur sa demande, le bourreau enleva la corde qui pendait sur ses épaules; il la prit dans ses mains, l'embrassa à plusieurs reprises et la plaça lui-même autour de son cou. Ayant ensuite arrangé son capuchon, il sortit de la charrette et monta sur l'échelle; le bourreau qui l'attacha à la potence tirait un peu la corde :

« Eh quoi! s'écria-t-il, veux-tu m'étrangler?... je t'en prie, donne-moi un peu plus de corde... Es-tu simple, mon garçon!... Depuis combien de temps exerces-tu ces fonctions, que tu ne sais pas encore faire un nœud?

— Monsieur Turner, lui cria alors un ministre placé à la fenêtre d'une maison voisine, vous êtes-vous rappelé les quatre choses dont je vous ai parlé?

— Je les ai faites, monsieur Sacker, répondit-il.

— Alors j'espère que cette heure si pénible à passer d'ordinaire est pour vous une heure de bonheur?

— Très-certainement, monsieur Sacker.

— Que le Seigneur soit avec vous, et qu'il emporte votre âme saine et sauve des bras de la mort dans les joies de la vie.

— Je ne doute pas d'apercevoir bientôt un Sauveur brillant au travers d'un nuage sombre, répliqua le colonel. Bourreau! regarde-moi, ajouta-t-il; je te donnerai le signal en plaçant ma main droite sur mon épaule gauche... Que Dieu te pardonne... Attention! »

En ce moment il aperçut une jeune et jolie femme qui le regardait à quelque distance; il baisa sa main en disant :

« Votre serviteur, madame! »

Digitized by Google

Le capuchon ayant été abaissé sur ses yeux, il leva ses deux mains vers le ciel et s'écria :

« Seigneur Jésus, recevez mon âme ! »

Ce furent ses dernières paroles; en les prononçant il fit le mouvement convenu, et le bourreau, obéissant à cet ordre, le lança dans l'éternité.

II.

De tous les peuples de l'Europe, John Bull est sans contredit, je ne dirai pas le plus amusant, personne ne me croirait, mais le plus excentrique et le plus curieux à observer; en tout temps et dans toute situation il conserve une physionomie originale, il fait preuve d'un caractère qui n'appartient qu'à lui; seulement cette physionomie ne change jamais, ce caractère ne se dément pas un seul instant. Qu'il médite des spéculations nouvelles ou qu'il rêve à ses plaisirs futurs, qu'il célèbre la plus joyeuse de toutes les fêtes ou qu'il assiste à la plus triste de toutes les cérémonies funèbres, à la Bourse comme à la campagne, sur les trottoirs de la Cité et dans les parcs, au théâtre ainsi qu'au sermon, il reste toujours le même, toujours grave, sec, froid, immobile, muet, ennuyé, mais surtout ennuyeux; ennuyeux à inspirer au mortel le plus charmé d'exister, un désir violent de mettre fin à ses jours. Le Français éprouve sans cesse le besoin de communiquer à d'autres les impressions qu'il reçoit : pour lui, partager une douleur c'est la diminuer de moitié, partager un plaisir, c'est le doubler; l'Anglais, au contraire, jouit constamment seul du bien que le ciel lui envoie, comme aussi il supporte seul le mal qui lui échoit en partage. Si parfois une exclamation quelconque s'échappe de sa bouche, soyez sûr qu'elle ne s'adresse qu'à lui. En Angleterre, dans tous les rangs de la société, une conversation (je ne parle pas de celle que la loi pénale qualifie de *criminelle*) est un phénomène fort rare et presque miraculeux qui ne se reproduit qu'à des intervalles très-éloignés.

Digitized by Google

Ce n'est pas que John Bull soit muet, dans le sens véritable de ce mot. Il a été doué du don de la parole, et il témoigne sa reconnaissance à son créateur en usant largement de ses bienfaits. Qui ne le sait? si John Bull ne *cause* pas, il *fait* ce qu'il appelle des *speeches* (discours). Sous ce rapport une bouche britannique peut en vérité se comparer au cratère de certains volcans. Elle reste quelquefois long-temps fermée, mais quand elle s'ouvre, quand elle éclate, malheur à ceux qu'atteint l'explosion. Dans le premier chapitre de *Pickwick*, Dickens s'est très-spirituellement moqué de cette singulière manie de ses concitoyens. Ils n'ont pas encore profité de la leçon, ils ne se corrigeront probablement jamais. Le *speech*, c'est leur élément, leur bonheur, leur vie. Une loi qui leur interdirait de se livrer à leur divertissement favori, ferait en six mois plus de ravages dans leur île que le choléra n'en exerce en dix ans dans l'Inde. Aussi en quels lieux et dans quelles circonstances *do they not make speeches, amidst a great concourse of people, interrupted by loud cheers?* où et quand ne débitent-ils pas de la manière la moins agréable possible, de longues phrases lourdes, décousues, ternes, monotones, sur les plus insignifians et les plus communs de tous les sujets? A en juger par le nombre vraiment phénoménal de ses discours annuels et par la somme totale de plaisir qu'il paraît en retirer, John Bull doit être regardé comme le peuple le plus bavard, le plus folâtre et le plus heureux de l'univers entier. Il aime tant à parler en public, qu'il satisfait sa passion même sur l'échafaud. Tous les condamnés à mort, martyrs politiques et religieux, assassins, faussaires ou voleurs, disputent toujours quelques minutes, parfois quelques heures, au bourreau, pour prononcer le dernier de leurs speeches, celui qu'on appelle a *dying speech*, le discours de mort ou des mourans.

« Si les Anglais passent pour faire peu de cas de la vie, il faut avouer, a dit Voltaire, que leur gouvernement les a toujours traités selon leur goût. Leur histoire devrait être écrite par le bourreau. » En effet, il n'est aucune autre contrée de l'Europe où durant les huit derniers siècles les exécutions

Digitized by Google

capitales aient atteint un chiffre aussi élevé. Sous le seul règne de Henri VIII, on n'en compte pas moins de 70,000, assure sir Samuel Romilly. Qu'on ouvre donc les vastes recueils contenant les relations des plus importants procès criminels de la Grande-Bretagne, qu'on parcoure les *State trials* et le *Newgate calendar*, et l'on se convaincra aisément que quatre-vingt-dix condamnés à mort sur cent, adressent, avant de subir leur supplice, un *speech* complet à leurs compatriotes entassés autour de l'échafaud, plus encore pour recueillir leurs oreilles que leurs yeux. Ce n'est pas seulement un droit qu'ils exercent, c'est une sorte de *devoir* qu'ils remplissent, une obligation à laquelle ils sont ou se croient forcés de se soumettre, un dernier honneur que peu d'entre eux ont le courage de se refuser !

En Angleterre, ce qu'on appelle la *loi commune* (common law, lex non scripta), se compose en grande partie de maximes et de coutumes non écrites qui existent depuis si longtemps, que, pour nous servir des propres expressions légales, la mémoire de l'homme n'a rien de contraire à y opposer. Un précédent y a la même autorité qu'un statut; un usage vaut une loi positive. L'habitude prise dès les temps les plus reculés, par les condamnés à mort, de faire un discours au public sur l'échafaud, constitue donc au profit de leurs successeurs un droit aussi valide, aussi incontesté que si les parlements l'eussent solennellement reconnu et garanti. Quelques souverains parent à de certaines époques et dans des circonstances critiques, en gêner plus ou moins l'exercice; jamais ils ne le nièrent d'une manière absolue. Les shérifs firent souvent battre les tambours ou sonner les trompettes pour couvrir la voix des orateurs qui traitaient de choses dont ils leur interdisaient de s'occuper; pas une seule fois ils ne retirèrent définitivement la parole à ceux dont les *dying speeches* (discours du mourant) ne contenaient rien de plus que leur défense devant leurs juges. Ainsi que l'a prouvé le récit de l'exécution du colonel Turner, leur respect pour l'usage n'avait pas de bornes, leur patience tenait du prodige. Est-il nécessaire de dire

d'autres exemples? Charles Walcot, exécuté sous Charles II (1663), s'interrompt au bout d'un quart d'heure, et craignant d'ennuyer le shériff, il l'assure qu'il sera très-bref, qu'il ne dira rien d'inutile. «Prenez votre temps,» lui répond ce magistrat, «j'attendrai que vous ayez fini.»

Lors de l'exécution de sir John Freind et de sir William Parkins, accusés de haute trahison (1696), le shériff se montre de même en ne peut plus aimable et bienveillant. « Si vous avez besoin de plus de temps, leur dit-il, vous l'aurez. N'avez-vous plus rien à faire? je vous laisse entièrement libres.

— Monsieur, répond sir John Freind en lui tendant un papier, je suis venu ici pour mourir et non pour faire un discours. Je désire que ce papier soit imprimé, afin que mes concitoyens le lisent. Je n'ai plus maintenant qu'à supplier Dieu de recevoir mon âme. Je la lui abandonne.

— Dieu aura pitié de vous.

— Je l'espère, monsieur.

— Sir John, si vous désirez plus de temps, vous l'aurez; nous attendrons très-volontiers.

— Je vous remercie, monsieur. Tout ce que je désire, c'est que la charrette ne s'éloigne pas avant que nous ayons donné le signal.

— Prenez votre temps, prenez votre temps; on obéira à vos ordres. »

Quelquefois, mais rarement, le shériff se permet de faire quelques observations; alors il n'ordonne pas, il supplie. Un individu nommé Gibbs, et exécuté en 1662, parlait depuis très-long-temps : le magistrat chargé d'assister à son supplice l'interrompt. « Tout ce que vous dites est très-bon et très-convenable, mais vous vous répétez; un autre de vos amis doit parler après vous, et le temps qui nous reste est compté. Je vous en prie, dépêchez-vous ou concluez. » — D'autres fois les condamnés eux-mêmes, leur speech terminé, deviennent impatients de mourir, et engagent leurs compagnons d'infortune à abréger leurs discours, qui, bien que nationaux, ne sont pas de saison. (Caffe et Merrick, 1690.)

Digitized by Google

Quant aux moyens violens, tels que les tambours et les trompettes, on ne commença à les employer que sous le règne de Charles II, après la restauration. « Marchez dans les voies du Seigneur, s'écria le rév. M. Donald Cargill (1681), sinon vous subirez un jour des tourmens pires que ceux que vont nous infliger de cruels et sanglans meurtriers. » A ces mots, les tambours battirent et couvrirent sa voix. Il ajouta en souriant : « Vous le voyez, nous n'avons pas la liberté de parler, ou du moins de dire ce que nous voulons ; mais Dieu connaît nos cœurs. »

Les Tudors et les deux premiers rois de la maison des Stuarts n'avaient osé porter aucune atteinte sérieuse à la liberté de la parole sur l'échafaud. Jamais avant la restauration les shériffs n'employaient ni la force ni la violence pour contraindre au silence ceux dont l'éloquence leur devenait à charge et leur causait des inquiétudes sérieuses. Souvent même les suppliciés trouvaient parmi la foule des assistans, des protecteurs haut placés qui réprimandaient vertement les magistrats, si ceux-ci se permettaient de les interrompre. « L'heure est passée, disait un shériff à sir Christopher Blunt (1600), tâchez d'en finir. » Aussitôt lord Grey et sir Walter Raleigh s'avancèrent sur l'échafaud, ordonnant à l'interrupteur de se taire et de laisser le condamné parler aussi long-temps qu'il le voudrait.

Considérées au point de vue qui nous occupe, les exécutions des régicides (1660) offrirent plusieurs particularités qui méritent d'être rapportées. Ces hommes auxquels on allait ouvrir le ventre, arracher les entrailles pour les brûler sous leurs yeux, avant de leur faire subir le dernier supplice, on hésitait encore à les priver positivement d'un droit qui cependant n'était reconnu et garanti par aucune disposition législative. Tel a toujours été le respect des Anglais pour les coutumes et les précédens. « Si nous les pendions l'un après l'autre ? demande le shériff au sous-shériff. — Non, répond celui-ci ; nous avons l'habitude de les pendre tous ensemble. — Alors, réplique le shériff, ne dérogeons pas à l'usage. »

Digitized by Google

Lorsque le major général Harrison arriva au pied de l'échafaud, une voix perdue dans la foule lui cria : « Où est votre bonne cause maintenant? — Là, dit-il en portant la main sur son cœur, et je vais la sceller de mon sang. Je vais mourir pour la cause la plus glorieuse qu'il y ait dans le monde. » S'élançant alors sur l'échelle, il adresse aux assistans un long discours qui n'est pas même interrompu. « Je ne m'attendais pas à vous parler, dit-il; mais voyant qu'on a fait faire silence, je vous dirai quelque chose de la grande œuvre que Dieu accomplit à notre époque... » Un instant après, il entend des chuchotemens autour de l'échafaud : « Si mes mains et mes genoux tremblent, s'écrie-t-il, ne croyez pas que j'aie peur de mourir; c'est le sang que j'ai perdu à la guerre, ce sont les blessures que j'y ai reçues qui m'ont laissé cette fâcheuse infirmité dont je suis affligé depuis douze années. Mais Dieu en soit loué et béni, je suis élevé au-dessus de la crainte de la mort... Je ne fais aucun cas de la vie, car je vais aller vers mon père. »

Le surlendemain (15 octobre), John Carew fit un discours tellement long, que, selon ses propres expressions, sa langue se dessécha dans sa bouche. Le 16, ce fut le tour de John Cook. « Je ne me repens pas de ce que j'ai fait, s'écria-t-il après avoir parlé de sa religion et de sa profession; mais je veux confesser la cause de Dieu et du Christ. — Il serait à désirer que vous ne vous servissiez pas de pareilles expressions, lui dit un magistrat. — En Angleterre pas plus qu'en Turquie, répliqua-t-il, on n'a pas l'usage de maltraiter un homme qui va mourir... Ne m'interrompez donc plus. Ce que j'ai dit devant mes juges, je puis bien le répéter sur l'échafaud. »

« Messieurs, dit Thomas Scot, je suis ici un spectacle pour Dieu, pour les anges et pour les hommes. Je crois qu'il est convenable de vous apprendre comment et pourquoi je me trouve placé dans une telle situation. Au commencement de ces troubles, je fus, comme beaucoup d'autres, très-mécontent; je vis, à mon grand effroi, les libertés et la religion de la nation dans un danger imminent; je vis...

Digitized by Google

— Si vous voulez prier Dieu, lui dit le shériff en l'interrompant, vous le pouvez.

— Je ne ferai aucun reproche, s'écrie M. Scot.

— Vous n'avez que peu de temps, M. Scot, lui répond le shériff en l'interrompant une seconde fois. Je vous engage à le passer en prières.

— Je parlerai...

— Je vous en conjure, monsieur, priez Dieu.

— J'ai besoin de raconter ma vie, d'expliquer ma conduite, parce que...

— Il est beaucoup plus convenable de prier Dieu; il ne vous reste que quelques minutes à vivre. Songez-y, monsieur Scot, la prière en un pareil moment est une chose si nécessaire.

— Je voulais dire...

— Tout le monde sait que...

— C'est une chose cruelle qu'un Anglais n'ait pas la liberté de parler.

— Je ne puis pas souffrir que vous teniez un pareil langage.

— Eh bien! puisqu'il en est ainsi, s'écria M. Scot, je n'ajouterai qu'un mot. C'est une triste et mauvaise cause que celle qui ne peut pas supporter les dernières paroles d'un mourant. D'ordinaire on ne refuse pas aux condamnés à mort le droit...

— Monsieur, lui dit le shériff en l'interrompant de nouveau, vous avez été jugé selon les lois et vous avez été reconnu coupable.

— Ce droit que vous réclamez, ajouta le sous-shériff, il a été dénié à vos prédécesseurs, et il vous sera dénié.»

M. Scot ne pouvant pas parler sans être interrompu, se décida à prier Dieu. Sa prière terminée, il fut *lancé dans l'éternité*.

Le lendemain (19) eut lieu l'exécution du colonel Daniel Axtell et celle du colonel Francis Hacker. Au moment où les deux condamnés montèrent dans la charrette, deux hommes placés auprès d'eux se mirent à crier : Pendez-les, pendez-

Digitized by Google

les, ne sont des misérables, des traîtres, des meurtriers. Bourreau, emmène la charrette.—Silence! dit une voix du sein de la foule; le shériff sait ce qu'il doit faire. Et le silence se rétablit aussitôt.

« Monsieur le shériff, dit le colonel Axtell, je désire parler librement et sans interruption, d'abord au peuple et puis à Dieu; car ce discours sera le dernier que je prononcerai en ce monde.

— Monsieur, répliqua le shériff, vous savez ce que la cour vous a défendu de dire, et ce que vous avez dit a déjà été apprécié. Il serait par conséquent inutile de le répéter; j'espère que vous ne vous occuperez que de l'affaire présente qui vous concerne, et que vous ne direz rien d'inconvenant. Comme il ne vous reste que peu de temps à vivre, je vous engage à le dépenser de la manière la plus avantageuse pour vous et pour le bien du peuple. Vous ne serez pas interrompu. »

Les discours prononcés par les régicides, malgré les avertissemens et les interruptions des shériffs, et l'impression qu'ils avaient produite sur les auditeurs, effrayèrent la cour et le roi. Lorsque, deux années après, sir Henry Vane eut été condamné à mort, il fut résolu dans le conseil privé qu'on l'empêcherait, non pas de parler, mais de se faire entendre sur l'échafaud, tant on redoutait l'effet de son éloquence. Au moment où l'illustre condamné parut aux regards du peuple sur la plate-forme fatale, de vives acclamations retentirent de tous côtés, et la foule des curieux qui encombrait l'échafaud s'entr'ouvrit pour lui livrer passage. Le silence s'étant rétabli peu à peu, sir Henry Vane s'avança vers la balustrade, appuya ses deux mains sur la rampe, et contemplant d'un air radieux l'immense multitude accourue pour le voir mourir, il s'exprima en ces termes :

« Lorsque ce matin M. le shériff m'a annoncé qu'il avait reçu un ordre du roi déclarant que je ne devais pas parler contre Sa Majesté et contre son gouvernement, je répondis que je resterais dans de certaines limites, et que je ferais le discours le moins offensant possible... »

Digitized by Google

Malgré cette déclaration, sir Henry Vane ne tarde pas à se laisser entraîner au delà des bornes prescrites. Il parle bientôt de la conduite de ses juges, qu'il qualifie comme elle le mérite.

« Vous mentez, s'écrie sir John Robinson, le lieutenant de la Tour; je suis ici pour affirmer que vous mentez. Monsieur, vous ne devez pas tenir un tel propos sur les juges.

— Dieu prononcera entre vous et moi à ce sujet, réplique sir Henry Vane; je n'avance que des faits positifs, et vous ne voulez pas m'écouter. Il est évident que les juges refusèrent de signer mon bill d'exceptions... »

En ce moment, sur un signe de sir John Robinson, les tambours et les trompettes placés sous l'échafaud firent un tel vacarme, qu'aucune voix humaine n'eût pu être entendue. C'était la première fois que le gouvernement anglais tentait de porter une pareille atteinte au droit consacré par l'usage qu'avaient les condamnés à mort de prononcer un *dying speech*. Sir Henry Vane indiqua d'un geste qu'il se soumettrait à tout ce qu'on exigerait de lui. Les tambours cessèrent de battre, les trompettes se turent, et il raconta quelques circonstances de sa vie et divers événemens des dernières guerres civiles; mais bientôt il oublie sa seconde promesse comme il avait oublié la première; et alors, tandis que les trompettes retentissent de nouveau, le shériff et deux autres hommes s'élançant sur lui, cherchent à lui arracher le papier qu'il tient à la main. Il résiste bravement; enfin il succombe, et on le fouille pour savoir s'il n'a pas d'autres écrits sur lui. Pendant ce temps, le lieutenant de la Tour fait saisir les cahiers des individus qui prenaient des notes. « Il parle rébellion, s'écrie-t-il avec colère, et vous écrivez ce qu'il dit. »

Cependant sir Henry Vane, désespérant de se faire entendre, s'agenouilla dans un coin de l'échafaud, et, sa prière achevée, alla tranquillement placer sa tête sur le billot fatal. Au signal convenu, le bourreau l'abattit d'un seul coup.

Depuis cette époque jusqu'à la révolution de 1688, et même plus tard, les tambours et les trompettes firent presque tou-

Digitized by Google

jours partie, qu'on nous permette cette expression, du *matériel* des exécutions capitales politiques, et le gouvernement s'en servit fréquemment non seulement en Angleterre, mais en Écosse. Parmi les exemples que nous pourrions citer, nous choisirons de préférence celui de James Renwick, pendu à Édimbourg le 17 février 1689, pour avoir nié l'autorité de Jacques II, et prêché dans un conventicule tenu en plein air. Interrogé par les magistrats, James Renwick avait avoué hautement tous les faits dont on l'accusait. Condamné à mort, on lui offrit sa grâce, s'il voulait adresser une pétition au roi : il s'y refusa. La veille de son exécution, le geôlier de la Tolbooth lui présenta même une pétition toute faite. Il n'avait, lui disait-il, que sa signature à apposer pour sauver sa vie. Il répondit qu'il aimait mieux mourir pour le Christ. Sa mère versait des larmes abondantes en lui disant un dernier adieu : « Si vous m'aimez, lui dit-il, réjouissez-vous de ce que je vais rejoindre mon père, et jouir de ce bonheur qu'aucun œil humain n'a vu, qu'aucune oreille n'a entendu, qu'aucune imagination n'a conçu. » En ce moment, les tambours de l'escorte qui devait le conduire au lieu du supplice retentirent sous les murs de la prison. « C'est l'annonce bienvenue de mon mariage, s'écria-t-il avec exaltation ; la fiancée s'approche ; je suis prêt ! je suis prêt !

On le conduisit d'abord dans la chambre du conseil, où, lecture faite de sa sentence, on lui demanda s'il avait quelque chose à dire.

— Rien, répondit-il ; je ne puis que répéter avec Jérémie, XXVI, 14-15 : « Quant à moi, regardez, je suis en votre pouvoir. »

—Faites vos prières ici, lui dit-on, car on ne vous laissera pas parler sur l'échafaud ; les tambours ont l'ordre de ne pas cesser de battre.

— Je prierai Dieu sur l'échafaud, répliqua-t-il avec fermeté.

On l'engageait à s'abstenir de toute réflexion.

— Je ne veux pas être limité, s'écria-t-il ; je n'ai préparé aucun discours ; ce que Dieu m'inspirera, je le dirai. »

Digitized by Google

A peine arrivé au pied de l'échafaud : « Renwick, lui dit un prêtre catholique, priez pour le roi, et nous prierons tous de bon cœur pour vous.

— Je n'ai pas besoin de vos prières, répliqua-t-il... ; je comparaîtrai bientôt devant le roi des rois, le seigneur des seigneurs, et il déversera son mépris sur tous les rois de la terre qui n'ont pas régné pour lui. »

La menace qu'on lui avait faite reçut son exécution : les tambours battirent constamment aux champs, depuis son arrivée au pied de l'échafaud jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir.

« Je suis au-dessus de ces nuages, s'écria-t-il ; je t'adorerai, je te glorifierai, je te posséderai bientôt, ô mon Dieu! pour toujours et sans interruption. »

Ses prières achevées, il se tourna vers le peuple, et fit un long discours :

« Chers amis, disait-il, si parmi ceux qui me voient il en est qui m'entendent, sachez que ce jour est le plus beau de ma vie ; que je rends grâces au Seigneur de l'honneur qu'il me fait de m'accorder la couronne du martyre. Je meurs presbytérien..... »

Il parlait depuis un quart d'heure environ, lorsqu'on lui ordonna de se dépêcher.

« J'ai presque fini, » répondit-il.

Mais comme il continuait toujours sur le même ton, on le força enfin de s'interrompre et de monter au haut de l'échelle :

« Maintenant, Seigneur, je suis prêt, s'écria-t-il d'une voix tellement forte, qu'elle domina le roulement des tambours ; je remets mon âme entre tes mains, car tu m'as racheté, ô Dieu de vérité ! »

Une seconde après, il avait cessé de vivre.....

Ainsi, quelles que fussent les atteintes portées à la liberté de la parole sur l'échafaud sous le règne des Stuarts, le droit en lui-même n'en demeurait pas moins sacré et inviolable. Ne pas parler du roi et de son gouvernement, ne rien dire qu'ils

Digitized by Google

n'eussent déjà dit à l'audience devant leurs juges, c'était tout ce que cette *censure* d'une nouvelle espèce exigeait des condamnés à mort. Du reste, ils pouvaient développer aussi longuement qu'ils le voulaient leurs dernières pensées sur tous les autres sujets dont il leur plaisait de s'occuper. Les voleurs et les assassins étaient sûrs de n'être jamais interrompus ; un seul fait suffira pour le prouver.

« Mes amis, disait, en 1738, Georges Manley, exécuté pour meurtre, vous êtes assemblés pour voir, quoi? Un homme faire le grand saut dans l'abîme de la mort? Regardez, et vous me verrez marcher au trépas avec autant de courage que Curtius, lorsqu'il s'élança dans le gouffre pour sauver son pays d'une destruction complète. Que direz-vous de moi? Vous voyez que je suis courageux. Vous direz qu'un homme sans vertu ne peut être courageux? Vous direz que j'ai tué un autre homme? Marlborough en tua des milliers et Alexandre des millions. Marlborough et Alexandre, et beaucoup d'autres souverains ou généraux qui les ont imités, sont fameux dans l'histoire comme de grands hommes; Marlborough et Alexandre ont pillé des nations entières : ce sont des grands hommes. Moi, je n'ai tué qu'un seul individu, et je dois être pendu ; j'ai fait des dettes dans un cabaret; je dois être pendu.....

..... De tout ce que je viens de vous dire, mes frères, vous conclurez peut-être que je suis un criminel endurci; mais croyez-moi, je suis pleinement convaincu de mes folies, et je reconnais la justice de l'arrêt qui me condamne; que mon sort vous serve d'exemple, et puisse le Rédempteur avoir pitié de moi! »

L'usage était devenu non seulement un droit, mais une obligation, un devoir. La plupart des *dying speeches* commencent ainsi : « Cette immense multitude ne vient pas seulement pour assister à une exécution, mais pour entendre un discours... » Il y a une grande affluence de spectateurs, dit Thomas Archer (1685), et j'espère que parmi ceux de mes concitoyens venus pour me voir mourir, il s'en trouve un grand nombre qui désirent être édifiés par ma mort. Je suis mal-

Digitized by Google

heureusement trop faible et trop souffrant pour vous faire un long discours, et je ne pourrai pas surtout me faire entendre de tout l'auditoire. » Ceux qui ne peuvent ou qui ne veulent pas parler, remettent toujours, soit aux shériffs, soit à leurs propres amis, un speech signé de leur main, et qui doit être imprimé après leur mort : « Ne sachant pas si on me permettra de parler sur la place de l'exécution, ou si la faiblesse que m'a causée un long et dur emprisonnement m'en laissera la force, j'écris ces quelques lignes... » (Mrs Gaunt).

« ... Ayant remarqué que la coutume de faire des discours à la place de l'exécution ne produisait pas toujours le résultat qu'on en attendait, et pensant qu'il vaut mieux pour moi employer mes derniers momens à des actes de dévotion et à une sainte communion avec mon Dieu, j'ai préparé cet écrit dans lequel je déclare hautement mes principes, et j'atteste mon innocence.» (M. Ashton, 1691.)

Le duc de Hamilton, invité par le silence qui règne autour de l'échafaud à faire un discours, regrette vivement de n'avoir rien préparé. Il improvise cependant; mais bientôt il s'interrompt, car il vient de remarquer plusieurs individus qui prennent des notes : « Combien je suis fâché, s'écrie-t-il, de n'avoir pas prévu cela ! j'aurais été plus clair, plus méthodique, plus complet. » — Enfin, Frédéric Bardie, un Français exécuté en 1811, prie le shériff d'être son interprète, parce qu'il ne sait pas l'anglais. — Du reste, parlés ou écrits, les discours des condamnés à mort étaient toujours recueillis par des espèces de sténographes, et imprimés. — A l'exécution de lord Stafford (1680), des sténographes ou *reporters* obtinrent *deux places* sur l'échafaud. Il y avait à Londres une imprimerie spéciale pour les *dying speeches*. Ce fut chez le directeur de cet établissement, M. Applebee, que James Sheppard porta, le lendemain de son évasion, une lettre dans laquelle il se moquait de lui et de l'aumônier de Newgate, et qui en renfermait une seconde adressée aux geôliers de sa prison.

Toutefois, n'oublions pas de le remarquer, outre la satis-

Digitized by Google

faction plus ou moins vive qu'elles procuraient à l'orateur et à l'auditoire, ces harangues produisaient un résultat plus important : les innocens affirmaient au nom du Dieu devant lequel ils allaient bientôt comparaître, qu'ils périssaient victimes d'un crime ou d'une erreur de la justice humaine; et plus d'une fois leurs protestations solennelles à leur heure dernière, éveillant le doute et le remords dans l'âme des jurés ou des magistrats, arrachèrent par la suite d'autres malheureux à une mort imméritée. Quant aux coupables (nous ne parlons ici que des criminels ordinaires, voleurs, faussaires ou assassins, et non pas des martyrs politiques et religieux), arrivés à ce moment suprême, les plus endurcis eux-mêmes se repentaient de leurs crimes, ils en demandaient pardon à Dieu et aux hommes; ils engageaient, avec un accent pénétrant et un sentiment profond, tous leurs concitoyens à ne point s'abandonner aux vices qui les avaient perdus. Heureusement pour l'humanité, les Lacenaires sont rares. Dans l'histoire judiciaire de la Grande-Bretagne, nous trouvons, il est vrai, quelques exemples d'hommes qu'on devrait plutôt qualifier de fous que de criminels, et qui, même sur l'échafaud, manquent complètement du sens moral : Richard Haywood, exécuté pour vol (1804), regrette de n'avoir pas commis un assassinat; et avant de se livrer au bourreau, met une vieille redingote et de vieux souliers, afin de faire mentir les prophéties de ses ennemis, qui avaient souvent prédit qu'il mourrait dans ses souliers et dans ses habits. — Le révérend Thomas Hunter, qui assassine les deux jeunes enfans dont l'éducation lui avait été confiée, pour se venger d'une indiscrétion, s'écrie au pied de la potence : « Il n'y a pas de Dieu, je ne crois pas qu'il y en ait un, ou s'il y en a un, je le défie, je me moque de lui. » Ce sont là des exceptions peu communes. Nous ne saurions trop le répéter, la plupart des condamnés à mort comprennent qu'ils méritent leur sort; ils implorent la miséricorde divine, et ils supplient leurs concitoyens d'être toujours honnêtes et vertueux. Ces marques de repentir, ces prières, ces exhortations n'eurent-elles jamais d'effet sur la

Digitized by Google

moralité de ceux qui en furent témoins et qui les entendirent? Quels avertissemens plus efficaces, quelle leçon plus saisissante peut recevoir la foule entassée autour d'un échafaud? Aujourd'hui en France, par un sentiment d'humanité très-louable et très-facile à concevoir, on exécute les condamnés à mort le plus vite possible : on les avertit quelques minutes seulement avant l'heure fatale qu'ils vont bientôt expier leur crime; on les conduit en poste sur la place de l'exécution, et, à peine arrivés au pied de l'échafaud, on les remet entre les mains du bourreau, qui, une seconde après, a rempli sa terrible mission. Et cependant, par quelles raisons, sous quel prétexte repousse-t-on les pétitions des partisans de l'abolition de la peine de mort? Frapper d'une terreur salutaire les esprits de ceux qui assistent au supplice d'un coupable, corriger par l'exemple, tel est le principal argument des défenseurs de la législation actuelle. Malheureusement les exécutions capitales ainsi réformées par les mœurs ne peuvent plus produire le résultat si désiré. Moralement parlant, elles font toujours plus de mal que de bien; l'expérience nel'a que trop prouvé: elles exercent sur les individus qu'elles atteint l'influence la plus déplorable; loin de les effrayer, elles les rassurent; elles ne les sauvent pas, elles les perdent. Est-ce à dire pour cela que nous désirions voir importer en France ces mœurs de la Grande-Bretagne, qui nous ont arraché ces réflexions? Non, certes; mais tant qu'on n'osera pas se décider à abolir définitivement la peine de mort, ne devrait-on pas, dans l'intérêt général, exécuter désormais les sentences capitales, avec toutes les garanties possibles, dans l'ombre et le silence d'un cachot?.....

Si les voleurs, les faussaires et les assassins témoignent à leur heure dernière un vif et sincère repentir, s'ils implorent la miséricorde divine, les martyrs politiques ou religieux, au contraire, ne manifestent pour la plupart aucun regret de leur conduite; que dis-je! ils s'en glorifient; ils remercient le roi des rois, le saint des saints, de la faveur insigne qu'il leur accorde : tous, cavaliers ou puritains, pres-

Digitized by Google

bytériens ou papistes, royalistes ou républicains, ils sont heureux de sacrifier leur vie pour la bonne cause, ils meurent avec un courage et une fermeté qu'on ne saurait trop admirer : « Je suis un peu fatigué de mon voyage, dit l'un d'eux; mais, grâces à Dieu, je touche à la fin. » — « Cette échelle, s'écrie le colonel John Penruddock en arrivant sur l'échafaud, est comme celle de Jacob; son pied touche la terre, mais son sommet est dans le ciel. » — Le comte de Derby embrasse la hache, et il ajoute : « C'est une bague de noces, c'est un signe que je vais me marier avec le Sauveur. » — Puis montrant son cercueil placé près du billot fatal : « Tu es ma chambre nuptiale, lui dit-il; dans toi je reposerai sans gardes, je dormirai sans soldats. » — Mais pour ne pas multiplier des exemples qui auraient entre eux une ressemblance monotone, nous nous bornerons à emprunter aux *State trials* les détails suivans sur l'exécution de M. Christopher Love, ministre presbytérien, exécuté en 1651 sous Jacques II, pour crime de haute trahison.

A deux heures de l'après-midi, le 22 août 1651, M. Christopher Love fut amené par les shérifs à Tower-Hill, où devait avoir lieu l'exécution.

« Monsieur, demanda-t-il en arrivant au shériff Tichburne, aurai-je la liberté de parler et de prier?

— Certainement, répondit le shériff, mais permettez-moi de vous faire observer que nous devons exécuter l'autre (M. Gibbon) après vous, et que nous devons avoir tout fini à six heures; cependant nous vous accorderons autant de temps que nous le pourrons.

— Je serai bref, répliqua M. Love. » Alors il ôta deux fois son chapeau au peuple, et commença son discours en ces termes :

« Bien aimés chrétiens,

» Je suis aujourd'hui un spectacle pour Dieu, les anges et les hommes. Parmi les hommes, les bons s'affligent, les méchans se réjouissent; tous me contemplent. Cependant, Dieu

Digitized by Google

soit loué, je n'éprouve aucun effroi : s'il n'y a qu'un court espace entre moi et la mort, il n'y a aussi qu'un court espace entre moi et le ciel. En abaissant ma tête sur ce billot, je monterai sur un trône. Je vais mettre à la voile sur l'océan de l'éternité; mais il me faudra traverser un passage difficile avant d'atteindre le port où je dois trouver le repos. C'est une mer Rouge qui conduit à la terre promise..... Chers chrétiens, je fais aujourd'hui un triple échange : je quitte une chaire pour un échafaud, un échafaud pour un trône, et cette multitude qui m'entoure pour l'innombrable compagnie des saints et des anges dans le ciel, une escorte de soldats pour une garde d'anges qui me recevront et m'emporteront dans le sein d'Abraham. Cet échafaud, c'est la meilleure chaire dans laquelle j'aie prêché...

» Je diviserai mon discours en trois parties..... » Mais nous ne suivrons pas M. Love au-delà de son exorde. A en juger par la longueur de son discours, imprimé dans le tome 5 des *State-trials*, il dut parler pendant plus d'une heure. Il terminait ainsi : « Je quitte mon corps avec autant de tranquillité et de joie que si je me dépouillais de mes habits pour aller me reposer. Les hommes tuent, mais ils ne peuvent damner; ils me chassent de la terre, mais ils ne peuvent pas me chasser du ciel. Dans quelques instans je vais entreprendre un long voyage, et vous n'avez que de courts trajets à faire pour regagner vos demeures; cependant, je vous le dis, j'arriverai avant vous, et je serai à la maison de mon père avant que vous soyez rentré dans vos propres maisons. — Que le Seigneur vous bénisse tous ! »

« Puis-je prier ? demanda-t-il alors au shériff.

— Oui, lui répondit M. Titchburne, mais songez au temps qui vous reste.

— J'ai fini, monsieur, » répliqua-t-il. Puis se retournant vers le peuple, il ajouta : « Bien aimés, je veux prier quelques instans avec vous pour recommander mon âme à Dieu, et j'ai fini ! »

En effet, quelques instans après il avait cessé de vivre.

Digitized by Google

III.

L'échafaud ne fut pas seulement en Angleterre une tribune d'où les condamnés à mort avaient le droit de s'adresser au peuple; il devint quelquefois une sorte de théâtre où se jouèrent de petits drames improvisés, plus ou moins tragiques et plus ou moins dignes de l'attention d'un observateur. Les historiens ne s'occupent dans leurs ouvrages que des faits généraux : après les avoir racontés, ils en recherchent les causes, ils en exposent les résultats, et là se borne leur tâche. Mais certains faits particuliers, qu'ils négligent, et qu'ils ont raison de négliger, méritent parfois d'être recueillis à leur tour pour servir à l'étude des mœurs d'une époque et d'une nation. — Si futiles qu'ils puissent paraître, ils offrent aussi leur intérêt, ils contiennent leur enseignement. — Parmi les exécutions capitales qui, considérées sous ce point de vue, nous ont le plus vivement frappé, et auxquelles Hume, Smollett, Lingard, et les autres historiens n'accordent qu'une simple mention, il en est un grand nombre dont les bornes d'un article nous interdisent de nous occuper. Nous nous contenterons donc de rappeler ici, en terminant, quelques-unes des scènes les plus différentes entre elles, jouées sur l'échafaud par les assistans, les magistrats, les suppliciés et le bourreau, en présence du public, avec un sang-froid et un sérieux imperturbables, et qui peignent si bien, selon nous, les habitudes et le caractère du peuple anglais.

Le comte de Derwentwater (1716), exécuté pour haute trahison, après avoir lu un discours, examine le billot, passe sa main dessus, et ordonne au bourreau d'enlever une aspérité du bois qui pourrait blesser son cou. Il ne se décide à se laisser décapiter que lorsque le billot est parfaitement poli. — A peine le pirate John Gow (1729) a-t-il été lancé dans l'éternité, que ses amis, placés sous la potence, se suspendent à ses jambes pour abréger ses souffrances. Les shériffs ne leur intiment pas l'ordre de se retirer. La corde casse,

Digitized by Google

et le bourreau est obligé de recommencer l'exécution du malheureux supplicié qui râle encore. — Dès que sir Jervis Elwes, accusé du meurtre de sir Thomas Overbury (1615), est arrivé au pied de l'échafaud, il s'élance à l'échelle et s'assied sur l'un des échelons afin de haranguer les spectateurs; mais il se trouve mal à l'aise, et il redescend, en ordonnant au bourreau de donner à l'échelle une autre inclinaison. — On lui obéit aussitôt. Il remonte, choisit une position commode, et commence enfin son discours. Tout-à-coup ses regards s'arrêtent sur un individu nommé sir Maximilien Ballison, et qui stationnait à cheval près du gibet.

« Sir Maximilien, lui dit-il, vous savez combien de parties nous avons jouées ensemble, et que de fois nous avons fait du jour la nuit et de la nuit le jour : je vous en prie, ne déshonorez plus Dieu en violant ses sabbats, car il pourrait vous en punir.

— Sir Jervis, lui répond sir Maximilien, votre sort me touche, et je n'oublierai jamais ce que vous venez de me dire. »

« J'ai eu la fièvre ces jours passés, dit sir Walter Raleigh en arrivant sur l'échafaud; si ma voix est faible, il faut attribuer sa faiblesse à l'effet de la maladie, et non à celui de la peur. » En disant ces mots, il aperçoit plusieurs lords placés à la fenêtre d'une maison voisine. « Je parlerai aussi haut que je le pourrai, ajoute-t-il, car j'éprouve un vif désir d'être entendu de vos honneurs. — Ne vous fatiguez pas, sir Walter Raleigh, lui répond lord Arundel; nous allons descendre sur l'échafaud; attendez-nous. » Et sir Walter Raleigh les remercie de leur complaisance en leur serrant la main lorsqu'ils sont tous réunis autour de lui.

D'autres fois, c'étaient les shériffs eux-mêmes qui faisaient la conversation avec les condamnés. Nous citerons pour exemple l'interrogatoire suivant subi par deux sorcières exécutées la trente-quatrième année du règne de Charles II.

Le shériff s'adressant à l'une des condamnées : Marie Tremble, qu'avez-vous à dire, lui demanda-t-il, concernant le crime pour lequel vous allez mourir?

Digitized by Google

Marie. Rien de plus que je n'ai déjà dit.

Le shériff. Sous quelle forme le diable s'est-il présenté à vous ?

Marie. Je ne l'ai vu qu'une fois sous la forme d'un lion.

Le shériff. S'est-il porté envers vous à quelque acte de violence ?

Marie. Nullement ; il m'effraya, et je m'écriai, *mon Dieu !* et il disparut.

Le shériff, à une autre condamnée : Et vous, Tempérance Lloyd, avez-vous fait un pacte avec le diable ?

Tempérance. Non, monsieur.

D. Sous quelle forme vous apparut-il ? — *R*. Sous une forme épouvantable.

D. Vous a-t-il possédée ? — *R*. Jamais, monsieur.

D. Que fit-il en se présentant à vous ? — *R*. Il m'ordonna de sortir pour aller faire du mal.

D. Et vous lui obéîtes ? — *R*. Je fis du mal à une pauvre femme contre ma conscience. Il m'entraîna jusqu'à sa porte, qui était ouverte.

D. Quel mal lui fîtes-vous ? — *R*. Le diable me donna des coups sur la tête parce que je ne voulais pas la tuer ; alors je la frappai.

D. Entrâtes-vous dans la maison par le trou de la serrure ? — *R*. Non ; la porte était ouverte.

D. A quoi reconnûtes-vous le diable ? — *R*. A ses yeux.

D. Fîtes-vous un pacte avec lui ? — *R*. Non, monsieur.

D. Vous êtes-vous quelquefois promenée sur la mer avec une vache ? — *R*. Non, monsieur.

D. Le diable ne vous a-t-il rien promis ? — *R*. Jamais.

— Alors, lui dit le shériff, vous avez servi un bien mauvais maître qui ne vous a rien donné. — Croyez-vous en Dieu ? ajouta-t-il après une pause. — Oui, monsieur, répliqua la condamnée, et en Jésus-Christ aussi ; et je le prie de me pardonner tous mes péchés.

Souvent les magistrats essayaient de contraindre les condamnés politiques à faire un aveu public de leur crime et à

Digitized by Google

en témoigner quelque repentir. La scène que nous allons raconter eut lieu à l'exécution de lord Macguire (1645).

Le shériff. Croyez-vous que vous ayez bien agi dans cette horrible affaire?

Lord Macguire. Je n'ai plus que quelques instans à vivre; je vous en prie, ne me troublez pas.

Le shériff. Il est juste que je vous trouble maintenant, afin que vous ne soyez pas troublé pour l'éternité.

Lord Macguire. Laissez-moi prier, au nom de Dieu!

Le shériff. Réfléchissez bien : vous allez au ciel ou dans l'enfer. Si vous n'avouez pas votre crime, votre cas est désespéré.

Lord Macguire. Laissez-moi mourir en paix.

Malgré ses instances, on le presse de nouvelles questions: on lui demande s'il n'a pas sur lui quelque bulle ou pardon. Sur son refus de répondre, on le fouille, et on trouve dans ses poches plusieurs grains de chapelet et un crucifix. — Il s'adresse au peuple; il s'écrie qu'il meurt catholique romain; il implore la permission de prier Dieu en paix. — Mais le shériff est impitoyable. « Vous aurez tout le temps que vous voudrez, lui répond-il, lorsque vous m'aurez dit si vous pensez que c'est un crime de verser le sang des protestans. » Il hésite, et on l'engage de nouveau à avoir pitié de son âme. Il se tait, et on l'exécute.

Enfin, deux exécutions célèbres, celles de l'archevêque Laud et du duc de Monmouth, nous fourniront des renseignemens curieux sur l'administration de la justice criminelle et sur les mœurs de l'Angleterre aux deux époques où elles eurent lieu (1645 et 1685).

« Bonnes gens, dit le trop fameux archevêque de Cantorbury lorsqu'il fut monté sur l'échafaud, c'est un temps mal choisi pour prêcher, et cependant je commencerai mon discours par un texte de l'Écriture, Luc. XII, 2. « Poursuivons avec patience la course qui nous est proposée, portant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de notre foi, lequel, au lieu de la joie dont il jouissait, a souffert la croix,

Digitized by Google

méprisant la honte, et s'est assis à la droite du trône de Dieu. » J'ai long-temps poursuivi ma carrière, et Jésus sait mieux qu'aucune créature vivante comment j'ai toujours porté les yeux sur lui, le chef et le consommateur de ma foi. J'arrive maintenant au terme de ma course, et j'y trouve la croix; une mort infamante; mais l'infamie ne doit pas être méprisée; Jésus la méprisa pour moi, etc..... »

Il continue quelque temps sur ce ton, puis il se défend, et il défend le roi de l'accusation de papisme portée contre eux; il affirme qu'il n'était pas l'ennemi des parlemens; enfin, il termine sa harangue en pardonnant à ses ennemis et en suppliant tous les assistans de prier Dieu avec lui.

Sa prière achevée, il la remit, ainsi que son discours, au Dr Stern, en lui recommandant de les montrer aux autres chapelains. Au même moment il aperçut un individu qui prenait des notes. « Monsieur, lui dit-il, tâchez d'être exact; ne publiez pas une relation fausse ou incorrecte. — Je vous le promets, répond cet homme nommé Brindi, et que Dieu me punisse si je ne tiens pas ma parole. »

Le croirait-on? l'échafaud était tellement encombré de ses ennemis, que l'infortuné vieillard put à grand'peine se frayer un passage vers le billot fatal. « J'espérais, dit-il avec douceur, qu'on me laisserait assez de place pour mourir. » Quelques-uns des assistans reculèrent devant lui. « C'est bien, ajouta-t-il en ôtant son pourpoint; que la volonté de Dieu soit faite. Je m'en vais de ce monde avec plus de plaisir qu'on ne m'en chasse. » Ayant baissé les yeux, il aperçut à travers les planches plusieurs individus placés sous l'échafaud. « Je vous prie, dit-il aux officiers, faites retirer ces hommes; je ne veux pas que mon sang tombe sur leurs têtes. »

Ce fut alors que sir John Clotworthy, l'un des membres de la chambre basse, et des plus fougueux partisans de la secte des puritains, lui adressa cette question : « Pourriez-vous m'apprendre quel est le texte de l'Écriture qui convient le mieux à un homme placé dans votre position? »

Digitized by Google

— *Cupio dissolvi et esse cum Christo*, répondit-il d'une voix calme et douce.

De nouvelles questions plus cruelles et plus stupides encore ne servirent qu'à confondre son indigne adversaire. Voulant cependant mettre fin à cette conversation si pénible pour lui, il se retourna vers le bourreau, et lui donnant quelques pièces de monnaie : « Honnête ami, lui dit-il, Dieu te pardonne comme je le fais; remplis tes fonctions avec pitié. » Il s'agenouilla alors, et pria une dernière fois : « Seigneur, s'écria-t-il, je viens vers toi aussi vite que je le puis; je sais que je dois passer au travers des ombres de la mort avant de pouvoir te contempler dans toute ta gloire. »

— Reçois mon âme, Seigneur, ajouta-t-il d'une voix plus forte. C'était le signal convenu : sa tête roula sur l'échafaud séparée du tronc. Au même instant, le soleil qui avait éclairé sa figure pendant sa dernière prière, disparut, dit un écrivain du temps, pour tout le reste du jour.

Le duc de Monmouth était assisté, sur l'échafaud, par quatre évêques, qui, sous prétexte de lui prodiguer les secours de la religion et de le préparer à la mort, ne cessèrent de l'obséder de leurs questions. Lorsqu'il y arriva, le shériff lui demanda s'il n'avait rien à dire.

« Je viens ici pour mourir, répondit-il; je meurs protestant de l'église d'Angleterre.

— Si vous êtes de l'église d'Angleterre, mylord, lui dit un des évêques, vous devez reconnaître comme vraie la doctrine de *non résistance*.

— Si je reconnais la doctrine de l'église d'Angleterre en général, cela renferme tout, » répliqua-t-il avec calme.

Mais les évêques réitérèrent plusieurs fois la même question : il leur fit toujours la même réponse. Enfin, s'avançant sur le bord de l'échafaud, il s'exprima en ces termes :

« On a, durant ces derniers temps, accusé une femme que je nommerai, lady Henrietta Wentworth; je déclare qu'elle est très-vertueuse et très-bonne; je n'ai commis aucun péché

Digitized by Google

avec elle, et toutes nos relations ont toujours été très-honnêtes et très-innocentes aux yeux de Dieu.

L'un des évêques. Dans votre opinion peut-être, monsieur, ainsi que je vous l'ai déjà dit; mais occupez-vous de choses plus convenables dans un pareil moment.

Le shériff Goslin. Monsieur, avez-vous été marié à cette femme?

Le duc de Monmouth. Ce n'est pas ici le lieu de répondre à une semblable question.

Le shériff Goslin. Monsieur, j'espérais que vous vous repentiez de la trahison commise et du sang versé à votre sujet.

Le duc de Monmouth. Je meurs très-repentant.

Les évêques. Mylord, il faut être plus précis, et comme vous avez fait beaucoup de mal, vous devez maintenant faire tout le bien possible par une confession publique.

Le duc de Monmouth. Ce que j'ai jugé convenable de dire des affaires publiques se trouve dans un écrit que j'ai signé. Je m'en réfère à cet écrit.

— Mylord, dans cet écrit, vous ne parlez pas de la résistance: Dieu vous donne un véritable repentir!

— Je meurs très-repentant, et je meurs avec joie; car je sais que j'irai à Dieu.

— Mais votre confession doit être à la fois publique et particulière, lui dit alors un autre évêque.

— Mylord, répliqua le duc, je vous en conjure, ne me tourmentez pas ainsi, car je vais mourir..... Je m'en réfère à mon écrit.

— Nous ne désirons que quelques mots; nous ne vous demandons qu'une réponse à cette question dont votre écrit ne parle pas.

— Au nom de Dieu, laissez-moi mourir en paix!

— Alors, mylord, nous ne pouvons que vous recommander à la miséricorde de Dieu; nous ne pouvons pas prier avec cette satisfaction et cette ferveur que nous aurions eues, si vous aviez fait une déclaration particulière.

Digitized by Google

— Dieu soit loué ! je trouve assez d'encouragement en moi-même. Je meurs la conscience calme et pure : je n'ai fait de tort à personne.

—Comment, monsieur ! vous n'avez fait de tort à personne ? Ne vous êtes-vous pas rendu coupable d'une invasion à main armée ? ne devez-vous pas vous regarder comme la cause de la mort de tous ceux qui ont péri à votre service, et peut-être de la perte de leur âme ?

— Je le reconnais, monsieur, et je m'en repens.

— Donnez son vrai nom à votre conduite, appelez-la rébellion.

— Le nom qu'il vous plaira, monsieur ; je regrette d'avoir envahi le royaume, d'avoir fait verser tant de sang et d'avoir peut-être causé la perte de plusieurs âmes ; je suis désolé de tout ce qui est arrivé. »

Le duc de Monmouth avait prononcé ces dernières paroles d'une voix trop faible pour que les personnes placées à une certaine distance pussent les entendre ; l'un des shériffs les répéta à la foule, de toute la force de ses poumons.

« Je me repens de tout ce que j'ai fait, ajouta le duc ; mais je suis heureux de mourir... je mourrai comme un agneau... je ne crains pas la mort ; car je suis sûr que j'irai à Dieu.

— Mylord, lui demanda encore l'un des évêques, vous repentez-vous de tous vos péchés, connus ou inconnus, confessés ou non confessés, de tous ceux qui peuvent provenir d'une erreur de jugement ?

— Je me repens de tous mes péchés en général, » répondit-il.

Ils se mirent tous à genoux et prièrent avec ferveur ; lorsqu'ils se furent relevés, ses persécuteurs l'exhortèrent à prier pour le roi, et lui demandèrent s'il ne voulait pas envoyer quelque message respectueux à Sa Majesté, afin de lui recommander sa femme et ses enfans.

« Quel mal ont donc fait ma femme et mes enfans ? s'écria-t-il ; agissez comme vous le jugerez convenable ; je prie pour lui et pour tous les autres hommes.

Digitized by Google

— O Seigneur! ayez pitié de nous, dirent alors les évêques.

— Et accordez-nous votre salut, répondit le condamné.

— O Seigneur! sauvez le roi, ajoutèrent-ils.

— Et écoutez-nous avec bonté lorsque nous nous adresserons à vous, répliqua le duc.

— Monsieur, s'écria l'un des évêques, vous ne priez pas pour le roi avec nous; nous allons répéter le verset: — O Seigneur, sauvez le roi!

— Amen! » dit le duc après une assez longue pause.

Le duc se rapprocha alors du billot fatal et commença à se déshabiller; mais les évêques l'avaient suivi.

« Mylord, lui dirent-ils, vous avez été soldat; vous feriez une chose très-généreuse et très-chrétienne si vous parliez aux soldats qui entourent l'échafaud, pour leur apprendre que vous êtes ici un triste exemple de rébellion, et pour les engager, ainsi que le peuple, à être fidèles et obéissans au roi.

— Je vous ai déjà dit, répliqua-t-il, que je ne veux pas faire de discours... Je n'en ferai pas... je viens ici pour mourir.

— Mylord, répliquèrent-ils à leur tour, dix mots auraient suffi. »

Il appela son serviteur, et, lui remettant une petite boîte de cure-dents, il le chargea de la donner à la personne qui devait avoir les autres choses; puis, se tournant vers le bourreau :

« Voilà six guinées, lui dit-il; mais, je vous en prie, faites bien votre besogne. Ne me manquez pas comme lord Russell; car j'ai appris que vous l'aviez frappé trois ou quatre fois. Si vous vous acquittez bien de vos fonctions, mon domestique vous remettra encore six autres guinées.

— J'espère, dit le bourreau, que je les mériterai.

— Ne me frappez pas deux fois, car je ne vous promettrais pas de ne pas bouger. »

Il se plaça alors sur le billot; mais presque aussitôt il se releva sur son coude et pria le bourreau de lui laisser sentir le tranchant de la hache.

Digitized by Google

« J'ai peur qu'elle ne soit pas bien aiguisée, lui dit-il.

— Soyez tranquille; elle est assez aiguisée et assez pesante, » répondit Jack Ketch.

Sur cette assurance, le duc se replaça dans la position voulue. Un profond silence régnait autour de l'échafaud ; on n'entendait au loin que les voix monotones et graves des évêques et des shériffs qui priaient pour le condamné. Tout-à-coup, à un signal donné, la hache brilla dans l'air et retomba lourdement... Un cri d'horreur s'échappa de toutes les bouches. Troublé par les recommandations qui venaient de lui être faites, le bourreau avait frappé un coup trop faible, à une place qu'il n'aurait pas dû toucher. Blessé légèrement, le duc tourna la tête comme pour se plaindre de cette maladresse... Un second coup ne l'acheva pas... on vit encore tous ses membres s'agiter d'un tremblement convulsif... Au troisième, la tête n'était pas séparée du tronc... le bourreau jeta sa hache loin de lui en s'écriant :

« Que Dieu me damne! je ne puis achever... le cœur me manque. »

La foule hurlait de colère et d'indignation, et les soldats avaient peine à la contenir ; les évêques et les shériffs ordonnèrent alors au bourreau, sous peine de la vie, de *finir sa besogne*. Il reprit sa hache et frappa encore deux coups. La tête tenait toujours au tronc. Enfin, il tira un couteau de sa poche, et, penché sur ce cadavre sanglant, il scia, pour ainsi dire, les chairs qui avaient résisté à tous ses efforts.....

IV.

Dans les trois paragraphes qui précèdent, nous nous sommes efforcés de réunir les faits les moins connus et les plus divers entre eux, de nature à justifier et à expliquer le titre de cet article. Nous avons montré l'échafaud servant tour à tour de tribune et de théâtre aux martyrs politiques et religieux, ainsi qu'aux voleurs et aux assassins. Mais, nous ne l'ignorons pas, nos exemples n'embrassent qu'une certaine période

Digitized by Google

de l'histoire d'Angleterre, les règnes des Tudors et des Stuarts. Si avant l'avénement de Henri VII les documens nous manquaient complétement, après la chute de Jacques II les exécutions capitales politiques deviennent trop rares pour nous permettre de pousser plus avant notre travail. D'ailleurs, la révolution de 1688 opéra une réforme importante dans l'administration de la justice criminelle. D'une part les mœurs s'adoucirent, les passions se calmèrent, les conspirations antilégales furent de moins en moins fréquentes ; d'autre part, les droits les plus sacrés, violés jusqu'alors avec tant d'impudeur et d'impunité par une magistrature servile, obtinrent peu à peu toutes les garanties désirables. La liberté individuelle cessa d'être un vain mot, les consciences des juges ne se vendirent plus à l'encan, les souverains ou leurs ministres apprirent à respecter l'indépendance du jury; il fallut désormais des preuves nombreuses et positives pour pouvoir condamner un accusé ; enfin le barreau osa faire entendre une voix éloquente en faveur des prévenus du crime de haute trahison ou d'autres crimes politiques. D'abord, il est vrai, les avocats se séparèrent entièrement de leurs cliens, ils protestèrent de leur amour pour le roi, de leur attachement pour le gouvernement; mais bientôt ils s'enhardirent, ils ne se contentèrent plus de défendre, ils attaquèrent, ils obtinrent des acquittemens nombreux qui devinrent d'éclatans succès de parti. L'illustre défenseur du doyen de Saint-Asaph, Erskine, alla jusqu'à s'écrier : « Si mon client est coupable, je veux être considéré comme son complice ; je partage toutes ses opinions, et je m'engage à les publier partout où mes paroles et mon exemple pourront exercer la moindre influence. »

Ainsi donc, la réforme des mœurs et la réforme de l'administration de la justice criminelle eurent, au point de vue qui nous occupe, deux grands résultats : l'échafaud ne fut plus désormais ni un théâtre ni une tribune. Les derniers condamnés à mort pour crime politique, l'infortuné Thistlewood et ses compagnons, dont le capitaine Basil Hall a raconté la fin tragique (voir la *Revue Britannique* de mars 1841), n'es-

Digitized by Google

sayèrent pas même d'adresser une dernière allocution au peuple..... Leur défense avait été libre; Thistlewood avait pu dire à ses juges qu'il accusait de partialité : « Je n'ai eu pour principe que la prospérité de mon pays; pour but, pour ambition dernière, que le salut de tant de mes compatriotes que la faim dévorait; leur misère navrait mon cœur; mais lorsque leur infortune a fait sourire les tyrans, lorsqu'on a répondu à leurs plaintes par d'effroyables massacres, ma douleur est devenue trop amère, trop déchirante pour qu'il fût possible à mon cœur de l'endurer. J'ai résolu de venger les hommes; j'ai voulu que la vie des ministres coupables de tant d'atrocités expiât comme un holocauste l'assassinat de tant de victimes innocentes... Je quitte ce monde sans regret..... Ma seule douleur est de penser que le sol que je foule sera long-temps un théâtre où gémiront des esclaves, où obéiront des lâches, où régneront des tyrans..... »

La liberté de la parole sur l'échafaud ne fut jamais reconnue et garantie par une loi positive ; elle n'exista qu'en vertu de l'usage et des précédens. Serait-elle aujourd'hui accordée ou refusée aux condamnés à mort qui manifesteraient l'intention d'en profiter... ? Sans doute les voleurs et les assassins auront toujours le droit de demander pardon et de se repentir de leurs crimes à leur heure dernière; mais les martyrs politiques ou religieux jouiraient-ils encore du privilége d'exhorter le peuple à imiter leur exemple? C'est là un de ces problèmes dont la solution appartient à l'avenir.

(*State Trials and Newgate Calendar* (1).)

(1) NOTE DU DIRECTEUR. En indiquant les sources de cet article, nous devons aussi reconnaître qu'il fallait pour le rédiger toute l'érudition sagace de M. Adolphe Joanne, jeune jurisconsulte connu déjà par ses études sur le droit britannique.

Digitized by Google

Voyages. — Moeurs.

L'ESTONIE (1).

Nous avons recueilli les curieux détails qu'on va lire dans les lettres d'une dame anglaise, dont le nom n'est pas encore révélé au public. Sa sœur aînée, mariée à un baron estonien, vivait déjà depuis plusieurs années dans les domaines de ce gentilhomme, lorsque notre spirituelle compatriote alla lui faire sa première visite. Son séjour, qui dura près d'un an, la mit en état d'étudier avec plus de soin que les voyageurs ne le font d'ordinaire, les paysages, les rapports de la noblesse et des paysans, les habitudes d'économie agricole, mais surtout l'intérieur des châteaux russes. Aucune autre relation, parmi celles que nous possédons, ne nous fait connaître aussi complétement que celle-ci l'état de la civilisation dans une des provinces les plus importantes de l'empire des czars. Nous y puiserons donc sans scrupule les renseignemens qui nous manquent ailleurs.

Il nous suffira, comme critique, de dire que nous avons rarement trouvé dans des *lettres* écrites sans arrière-pensée de publicité, un meilleur style, un plus heureux choix d'incidens, des narrations plus sobres et plus intéressantes à la fois. Les avantages de l'éducation des femmes anglaises ressortiront vivement aux yeux de quiconque lira cet ouvrage anonyme de l'une d'elles.

De plus amples commentaires seraient inutiles, et nous al-

(1) L'ouvrage anglais qui sert de texte à cet article est intitulé : *Letters from the Baltic*, 2 vol. Londres, 1841.

Digitized by Google

lons laisser parler notre voyageuse. Sa traversée fut marquée par un gros temps d'équinoxe, qui fit courir les plus grands dangers au bateau à vapeur où elle avait pris passage. Il échappa heureusement au naufrage, et se réfugia très-délabré dans un petit port norwégien, d'où il gagna Copenhague; puis, en remontant la mer Baltique, Cronstadt et Saint-Pétersbourg.

Dans cette capitale, contre les douaniers de laquelle notre voyageuse lance une malédiction fort énergique, elle eut le bonheur d'être reçue par un officier de haut grade, ce qui lui procura toutes les facilités désirables pour voir les *lions* du grand monde, et pénétrer dans plus d'un intérieur ordinairement inaccessible aux étrangers.

Retenue à Saint-Pétersbourg bien plus long-temps qu'elle ne l'avait prévu, par un violent accès de fièvre, elle conçut le plus sincère enthousiasme pour le czar. La famille au sein de laquelle elle était reçue nous est aussi dépeinte sous les plus riantes couleurs; les parties, les fêtes auxquelles elle assista paraissent avoir été aussi brillantes qu'elle eût pu les rêver. Elle conclut néanmoins en ratifiant quoique à regret la sentence portée contre Saint-Pétersbourg par tous ceux qui ont pu lui comparer d'autres résidences du même ordre. « Le sentiment qu'on éprouve en quittant cette ville est, nous dit-elle, celui de l'esclave qui rompt ses fers. »

Ce n'était pas une entreprise sans difficulté que de traverser au cœur de l'hiver les plaines désertes de l'Estonie; mais une sœur chérie attendait l'aimable anglaise à Revel, et nonobstant toutes les prédictions sinistres dont ses amis de Saint-Pétersbourg lui rebattaient les oreilles, elle voulut partir aussitôt après sa guérison. Sous la conduite d'un courrier fidèle, adroit et courageux, elle parcourut un trajet de cinq à six cents milles à travers d'immenses forêts de pins, et par le froid le plus rigoureux, sans éprouver le moindre accident. Enfin, vers le soir d'une des plus tristes journées qu'elle eût encore subies, elle vit les vieilles tours noires de Revel se dresser menaçantes au bord de la Baltique, et justement

Digitized by Google

comme arrivait la nuit, elle entra dans le Domberg (la ville haute), quartier à part où les nobles de la province ont réuni leurs hôtels. Une demi-douzaine de neveux et de nièces l'y attendaient avec leur mère, dont la joie est inutile à décrire. Après quelques jours donnés au repos, la famille repartit pour le château de... situé à une journée de Revel, dont le sépare un pays richement boisé.

UN CHATEAU ESTONIEN. — VIE QU'ON Y MÈNE.

» Nous arrivâmes le soir devant un grand bâtiment en forme de croissant, qui, par ses dimensions et ses développemens extérieurs, me rappelle les terrasses de Regent's-Park à Londres. L'intérieur tient mieux encore que les belles promesses du dehors, et je n'ai qu'à fermer les yeux sur quelques ornemens d'un luxe quelque peu suranné, pour me croire dans une résidence royale. La richesse de l'architecture, la beauté des fresques et des plafonds, les teintes variées et le poli des parquets, que l'on dirait en marbre, la hauteur et les proportions des appartemens, produisent un ensemble magnifique auquel, par exemple, ne contribue en rien l'élégance du mobilier, évidemment antérieur à l'époque où le comfort a commencé à figurer parmi les élémens du bonheur terrestre.

» C'est un étrange contraste que forme ce palais avec les habitudes toutes primitives de ceux qui sont appelés à y résider.

. . . . . .

» Le lever de la famille n'a pas d'heure fixe; quelquefois vous ne trouvez en descendant le matin que la tasse à café qui vient de servir au déjeuner du maître de la maison. Lui-même est déjà dans les champs, ou bien renfermé pour écrire. Un autre jour, vous rencontrez un valet qui lui porte dans son lit le léger repas du matin, et long-temps après, lorsque vos occupations de la journée sont en pleine activité, vous le voyez sortir de sa chambre, les yeux encore à demi fermés, dans la longue robe qu'il passe au saut du lit. Le déjeuner,

Digitized by Google

du reste, ne compte pas ici pour un repas : on le prend debout, en fumant, etc. Les enfans n'ont pas plus tôt leur tranche de *butterbrod* qu'ils vont la manger dans quelque niche favorite, ou bien dans le grand et magnifique salon, assis sur la base de quelque colonne, ou trottant de çà de là, ce qui sur nos tapis anglais passerait pour un crime de lèse-mobilier. A une heure de l'après-midi, nous nous rendons, à travers une longue enfilade de pièces, dans une salle à manger, asser grande et assez riche pour le club de Crockford lui-même. Là nous attend un repas en règle, très-abondant et très-recherché, que précède en général ce qu'on nomme ici le *frühstück* ou *déjeuner* (le vrai déjeuner s'appelle simplement le *café*). Le frühstück n'est nullement destiné à calmer l'impatience d'un appétit destiné à de longs retards, car on le prend en face du dîner qui attend les convives; c'est plutôt une escarmouche avant le combat. On pelote en attendant partie et pour se mettre en haleine; aussi ne sert-on guère alors que mets excitans et légers, du fromage suisse, des poissons marinés, du boudin noir, des saucisses, le tout arrosé d'un verre ou deux de liqueurs fortes, très-goûtées des dames russes.

» La cuisine est allemande, mais elle a pour base quelques mets indigènes, dont l'un, principalement, reparaît sur la table tous les mercredis et samedis. C'est une sorte de pudding fait avec de la farine d'avoine, qu'on appelle *breï*, et qu'on sert en guise de soupe; un des domestiques en offre à chaque convive; un autre le suit avec une grosse cruche de la crème la plus choisie, dont vous arrosez à profusion le breï fumant et savoureux. La crème entre ainsi dans un grand nombre de plats, et son abondance rachète une foule d'imperfections culinaires, si ce n'est toutefois, à mon avis, quand on la mange aigre. Un autre élément de la cuisine ordinaire est le pain de seigle, légèrement fermenté pour la table des maîtres, mais beaucoup plus aigri pour celle des domestiques, et auquel le palais d'un étranger ne s'habitue guère qu'après plusieurs semaines. Le pain blanc, fait avec la plus belle farine de

Digitized by Google

Moscow, insipide et sèche, figure au nombre des gourmandises; c'est un vrai gâteau, et le mot pain (*brod*) est à peu près exclusivement réservé aux longues tranches, couleur chocolat, du pain de seigle. Aussi nos marmots rient-ils très-volontiers de la voyageuse anglaise lorsque dans son ignorance elle demande du pain noir (*schwarz bred*).

» Le service est le même qu'en Allemagne : les plats se découpent sur le buffet, et on les fait circuler ensuite, ce qui, à mon avis, a de graves inconvéniens, soit pour les convives, qui n'ont pas la libre direction de leur appétit; soit pour le service qui n'est jamais aussi bien fait quand les domestiques ont ce surcroît de fonctions à remplir.

» Ils sont aussi nombreux ici que dans une maison anglaise de la même classe : les habits de la livrée mâle sont seulement beaucoup moins bien entretenus, et la chaussure des valets de pied n'est pas souvent passée au cirage-vernis; mais les femmes de chambre sont habiles et propres, vêtues en général comme dans les villages d'où elles viennent. Encore filles, elles portent simplement leurs cheveux tressés autour de la tête. C'est dans cet attirail qu'on les voit circuler à tout instant autour de soi; car la distribution assez mal entendue de ces magnifiques résidences ne laisse d'autre chemin que les salons d'apparat pour aller de l'atelier de couture à la cuisine.

» Ici, du reste, comme dans tous les pays où la civilisation est arriérée, les femmes travaillent bien plus et bien mieux que les hommes. En très-peu de temps une jeune fille estonienne est au courant du service; très-fidèle, active, sachant coudre, blanchir et coiffer en perfection. Leurs maîtresses ne laissent pas inutiles ces belles dispositions, et les habituent à des soins si minutieux, qu'il me fallut, ceci est à la lettre, lutter contre une officieuse femme de chambre pour maintenir l'indépendance de mes habitudes.

. . . . . .

» Après m'avoir montré les divers salons et les chambres à coucher où rien ne manquait, si ce n'est la faculté de s'y renfermer, mon hôtesse me conduisit à son *schaffereï* ou garde-

Digitized by Google

manger, dont elle m'ouvrit la porte avec une certaine solennité. Je me trouvai introduite dans un véritable magasin; les plafonds, les murailles et le parquet disparaissaient littéralement sous ces trésors domestiques dont le simple consommateur n'apprécie point assez l'importance, mais auxquels la personne chargée de les réunir attribue un intérêt peut-être exagéré. On y voyait, côte à côte, des bouteilles de liqueur à la panse replète, des rouleaux de grosse toile, des jarres de poissons salés et d'autres conserves; des écheveaux de laine, des pains de sucre, des paquets de lin. Dans de grandes caisses tout à l'entour étaient la farine de Moscou, le sel, le sagou, le safran, l'amidon, etc., tandis que, sur des tablettes et dans des armoires fermées, on avait entassé d'énormes provisions de pommes et poires sèches, de cerises confites, de pois, de fèves, de racines de bouleau qui servent à faire du vulnéraire, enfin un véritable herbier de cuisine. De tous côtés pendaient accrochés des paquets de fil et de laine filée, des chapelets de bouchons, des chandelles de toute couleur et de toute dimension comme celles qu'on offre à la vierge de Casan, des peaux tannées de moutons blancs et noirs. Enfin tout un côté de la pièce était disposé en un casier où les raisins secs, les figues sèches, les épices les plus précieuses occupaient des boîtes séparées.

» Ce *schafferei* est le sanctuaire de la châtelaine, et si elle s'en réserve l'administration exclusive, elle ne laisse pas d'avoir fort à faire. En effet, les devoirs qu'impose un *wirthschaft* ou ménage estonien ne se bornent point à composer le menu du dîner et à semondre les domestiques; mais comme ceux de nos aïeules, il y a deux ou trois siècles, il embrassent la tissure du linge, la confection des chandelles, du savon, la préparation des boissons, etc. L'isolement où l'on vit, et l'absence de toute communication avec les villes, rend les provisions d'hiver très-difficiles à faire complétement; il faut veiller à ce que la famille ne manque pas un seul jour de sucre ou de raisin de Corinthe; il faut aviser aussi que les nombreux habitans des communs n'éprouvent pas une disette plus sérieuse. La

Digitized by Google

noble maîtresse a bien toujours sa femme de charge qui doit l'avertir que la tonne au vinaigre est près de s'épuiser, que l'amidon diminue, etc ; si même les revenus sont très-importans, on se donne le luxe d'un intendant femelle encore plus relevé, sur qui on se décharge de tous ces vulgaires soucis, et qui reçoit le titre emphatique de *mamselle* (*sin*) ; mais les femmes de charge et les mamselles, voire leurs maîtresses, participent plus ou moins des imperfections humaines, et à elles trois il leur arrive quelquefois d'oublier quelque bagatelle importante dont l'absence suffit pour gâter, plusieurs jours durant, le dîner et la bonne humeur du *Hamaherr*.

» Ces responsabilités accumulées ajoutent à l'importance de la châtelaine, mais c'est aux dépens de son repos. Aussi le ménage a-t-il le don de la préoccuper plus que tout le reste de l'univers : le mot de *peirthschaft* est investi d'une influence magique. Les jeunes filles qui peuvent entrevoir le jour où elles administreront une maison à elles ne le prononcent qu'avec un mélange de respect et de crainte ; les mariées de fraîche date, avec une importance pédante ; c'est le mot de passe de leur dignité nouvelle ; enfin quelques matrones expérimentées, avec un satisfaction intime et une sorte de reconnaissance pour ce devoir dont l'accomplissement les dispense de tout autre...

» L'éducation n'est pas encore une portion reconnue essentielle de la dot que les dames d'Estonie apportent à leurs époux ; et naguère il était à peu près admis que la plus ignorante devait être la meilleure ménagère. On revient aujourd'hui de cette idée, grâce à quelques unions contractées avec les femmes de quelques pays un peu plus civilisés. Plusieurs personnes sages commencent à soupçonner une vérité beaucoup moins incontestée qu'elle n'a droit de l'être ; —à savoir que l'éducation bien dirigée prépare aux devoirs les plus humbles, et que le développement de l'intelligence n'exclut pas le simple bon sens.

» Du magasin, que nous laissâmes bientôt à sa sécurité solitaire, nous nous rendîmes dans l'appartement occupé par

Digitized by Google

la femme de charge. Il y faisait très-chaud. Trois enfans et six poulets s'en disputaient le sol carrelé ; — puis à la cuisine, où les marmitons étaient en grande activité autour de leurs fourneaux ; — de là au *volkstube*, ou salle commune. C'est là que les domestiques inférieurs, le cocher et les palefreniers (qui ne comptent pas dans la livrée proprement dite), les bergers et les filles de la vacherie, viennent tous les jours, au nombre de vingt à trente, passer la revue et prendre leur repas.

» Un artiste eût aimé l'aspect de ce lieu, la teinte noire du sol battu ; les murailles, où toutes les nuances foncées du rouge, du brun et du jaune se mariaient confusément ; un épais fourneau de briques, qui séparait la pièce en deux ; une incroyable quantité de vaisselle en terre, des bariques et des bancs en bois de chêne, centenaire et brillant. Encore n'était-ce point là le plus intéressant ; car, isolément ou par groupes, on y voyait encore une quinzaine de jeunes paysannes, avec leurs jupes bariolées, leurs jaquettes de drap gris ou bleu, leurs cheveux brunis au soleil, retombant en boucles sur leurs épaules, acharnées au travail et tournant sans relâche leurs rouets gémissans. La chevelure de quelques-unes ressemblait au lin dont elles chargeaient leurs fuseaux ; et la femme de charge, dans son mauvais allemand, nous informa que celles-là bien plus que les autres étaient sûres de trouver des maris. Les cheveux qu'en Europe nous assimilons dédaigneusement à de la filasse, constituent ici un charme auquel peu de paysans sont en état de résister. La plupart de ces pittoresques fileuses étaient sans souliers. L'une d'elles, — jolie petite fille aux cheveux jaunes, — se voyant l'objet d'une attention particulière, laissa retomber comme un voile sur son front baissé cette abondante chevelure, et ensuite, à travers ses blondes boucles, elle nous jetait des regards malicieux et furtifs.

» Je ne pourrais dire sans outrager la vérité qu'aucune de ces jeunes personnes fût suffisamment attrayante, ou même suffisamment propre ; mais tout vice a ses avantages, et ceux

Digitized by Google

de la négligence personnelle sont d'offrir au peintre une foule d'accidens de toilette dont il s'empare avec bonheur. Quelques-unes de nos paysannes, à qui nous adressâmes la parole, se levèrent aussitôt, et s'inclinant devant nous, nous passaient les mains le long du corps par un mouvement doux et caressant, comme si elles eussent voulu défripper nos robes ; c'est là le salut national d'inférieur à supérieur, principalement si le premier a quelque chose à demander au second. A l'arrière-plan se tenait une forte fille de cuisine qui avait jeté bas sa jaquette, et qui, les épaules couvertes seulement de sa chemise, battait, dans un pétrin profond, avec une forte crosse de bois, l'espèce de pain grossier qu'on distingue sous le nom spécial de *volksbrod*, ou pain des gens. Les fileuses, étant des vassales, doivent venir chaque hiver travailler à la cour (*hof*) de leur seigneur durant un certain nombre de semaines. Elles paraissent se résigner fort aisément à ce travail. En effet, outre les écuyers égrillards et les bergers langoureux dont elles deviennent les commensales, le *volkstube* est l'asile de tous les gueux errans et de tous les colporteurs, le centre de tous les caquets du voisinage. »

LES BERGERIES, ETC.

« La première où nous entrâmes est un beau bâtiment de cent vingt pieds de long, et soutenu au centre par une rangée de piliers massifs, où plus de mille moutons sont très-magnifiquement logés. Dans un autre corps d'étable habite le gros bétail, dont une partie est destinée à la boucherie, le reste à fournir du lait. Les porcs ont leur domicile un peu plus loin, ainsi que les volailles. Au centre de ces différentes bâtisses s'élève le *brandtwein's küche*, ou distillerie, qui est nuit et jour en activité, et dont les résidus servent à engraisser les bestiaux que nous venions de quitter. Comme ils sont strictement renfermés tant que durent les grands froids, c'est-à-dire pendant cinq à six mois, ce n'est pas une médiocre affaire que de nourrir toutes ces bouches affamées. Un fermier

Digitized by Google

anglais n'entendrait pas sans frémir le chiffre total des moutons que l'on distribue chaque jour, et d'après des calculs aussi économiques qu'il soit possible de les faire. Malgré tout, si l'hiver se prolonge, et si, emprisonnés depuis les premiers jours d'octobre, les pauvres animaux ne peuvent être mis en liberté, comme à l'ordinaire, au commencement de mai, le manque de fourrage commence à se faire sentir d'une façon très-embarrassante. La litière fraîche est répandue chaque jour dans les étables; mais on n'enlève jamais l'ancienne; de telle sorte qu'à la fin de l'hiver les bestiaux se trouvent naturellement sur un sol exhaussé de six à sept pieds. Le fumier ainsi accumulé suffit aux engrais de l'été. Les moutons sont d'une race mérinos que l'on met le plus grand soin à conserver pure. C'est une branche d'industrie agricole introduite depuis fort peu de temps en Estremadure, et dont les résultats actuels sont reconnus très-avantageux. Chaque bête a son arbre généalogique; le jour de sa naissance et le numéro sous lequel elle est désignée sont soigneusement consignés dans un registre *ad hoc*. De plus, elle est individuellement reconnaissable par la manière dont ses oreilles sont percées. On obtient ainsi jusqu'à mille marques différentes, et, grâce à elles, la présence de la moindre brebis étrangère serait à l'instant même signalée.

» Du reste, malheur à ces pauvres bêtes si, par une fenêtre mal fermée, ou forçant une clôture peu solide, un loup s'introduit au milieu d'elles! On a vu tel de ces animaux féroces mettre en pièces dans une seule nuit plus de cent moutons sans en dévorer un seul. »

LES FORÊTS ET LES LOUPS.

« La terre est ici couverte de pins, droits, élancés, lisses comme des mâts de navire, et poussant de tous côtés des branches de la même forme, de la même longueur, autour d'une tige dont le diamètre ne varie pas d'un pouce par cinquante pieds. A peine trouveriez-vous, sur un mille carré de

Digitized by Google

terrain, un de ces arbres incliné ; pas un seul tordu ou même fléchi dans son inexprimable roideur. Au pied de ces géans se prosne une foule d'arbres nains ; partout où le jour donne sur une coupe de terrain, cinquante pins au moins se la disputent. Éloignez-donc après cela, fumez, étupez, donnez-vous du mal en commandant nos forêts. La nature se charge ici de toutes ces opérations, et s'en acquitte de manière à nous faire honte. De temps en temps vous rencontrez un tronc dénudé auprès duquel sont accumulées des branches encore fraîches. Ceci est l'ouvrage, ou plutôt le jeu de quelque marmot malavisé que nos juges de paix châtieraient sévèrement. Cramponné à l'énorme tige de l'arbre qu'il a choisi pour victime, l'enfant a grimpé jusqu'au sommet, abattant chacun des rameaux que son pied abandonnait. Plus haut il parvient, plus cet exploit excite l'admiration. Enfin le voilà parvenu à l'extrémité de la sombre pyramide, dont il étreint dans sa petite main la flèche aiguë. Il ne lui reste plus qu'à se laisser glisser sans se rompre le cou jusqu'au bas de ce noble tronc qu'il vient de mutiler.

» En parcourant ces bois, où la trace des loups reparaît à chaque instant à côté des légères empreintes laissées sur le sable par les lièvres et les oiseaux, on ne peut se défendre de l'idée que ces rôdeurs de nuit pourraient bien se permettre le jour quelques expéditions dont on ne serait pas ravi d'être le but. Un matin que, sous l'escorte très-opportune de deux gros chiens, nous montions une colline des environs, ma compagne, cessant tout-à-coup de marcher, posa sa main sur la mienne et me montra silencieusement un *objet* qui se trouvait à une centaine de pieds de nous. C'était un grand diable de loup qui s'en allait à pas comptés, portant haut ses reins hérissés, et flairant l'air dans toutes ses directions. Il ne prit pas garde à nous, et rentra lentement dans le hallier qu'il venait de quitter. Je ne nierai pas que ma compagne et moi nous nous sentîmes pâlir ; mais, à cela près, nous ne donnâmes aucun signe d'effroi, d'autant moins à louer en ceci que les créatures humaines, même les enfans sans défense,

Digitized by Google

sont rarement attaquées par un loup. Il faut pour cela, ou que la faim presse horriblement cet animal, ou que l'homme ait après lui quelque vestige de boucherie, une odeur de sang attachée à ses habits, etc. Les paysans, par exemple, qui reviennent des marchés avec une provision de viande fraîche sont très-souvent poursuivis, et contraints, pour se sauver, d'abandonner aux loups la proie qui les attire. Il est arrivé sans cela que ces animaux, sautant à trois ou quatre dans le traîneau poursuivi, mettaient en pièces le panier à viande sous les yeux du conducteur terrifié. Partout où quelque animal tombe mort, fût-ce à plusieurs milles de tout fourré, bien loin de tout ce qui trahit la présence des loups, on en trouve une demi-heure après une bande autour de son cadavre déjà déchiré. Telle est, du reste, leur horrible soif de sang, qu'un loup blessé, s'il ne prenait soin de se cacher dans quelque solitude, aurait tout à craindre de ses pareils.

» Les pauvres chiens payent souvent de leur vie la réputation de fidélité qu'ils ont conquise. Qu'une paire de loups vienne à la nuit explorer les environs d'une habitation ou d'une bergerie, douze ou quinze chiens, de toute race et de toute voix, s'élancent en aboyant à leur poursuite et les ont bientôt forcés de s'éloigner. Mais si l'un de ces vigilans gardiens, emporté par son zèle, s'aventure un peu trop loin, les brigands rusés qu'il poursuit, se retournant à l'improviste, le saisissent, et trois minutes après il ne reste rien du pauvre *carrier pois* (littéralement, *garçon de troupeau;* c'est le nom le plus généralement donné à ces énormes mâtins), si ce n'est peut-être quelques touffes de poil ensanglanté. Les bestiaux résistent vaillamment, et les chevaux, les juments surtout, lorsqu'elles ont leurs poulains à côté d'elles, se défendent, non sans succès, avec leurs pieds de devant, armés de sabots ferrés. Mais gare à elles si, bravant une pluie de coups, leur ennemi leur saute à la gorge, ou si, se glissant adroitement par derrière, il s'attache à leurs flancs. Une fois à bas, tout est fini, et n'y eût-il qu'un seul loup, tout est avalé. Quelquefois, par une rapide manœuvre, l'animal sauvage

Digitized by Google

s'empare de la queue d'une vache et s'y suspend avec une force telle, qu'après l'avoir traînée long-temps à travers champs, la pauvre bête finit par lui laisser un lambeau d'elle-même, heureuse encore de revenir avec le moignon qui en marque la place.

» Les loups à une certaine époque avaient tellement multiplié, que le Ritterschaft (le sénat de la province) promit une récompense de cinq roubles par chaque paire d'oreilles apportées aux magistrats de chaque district. Cette mesure eut les plus heureux résultats; mais, à mesure que les loups diminuèrent, la prime fut également réduite par une mesure assez mal entendue, selon nous, et maintenant une paire d'oreilles le plus souvent escamotées dans quelque nid ne se paye plus qu'un rouble d'argent (environ trois roubles et demi). Un ancien stratagème dont on se servait pour les attirer consistait à enfermer un porc dans un sac (ce qui le mettait en belle humeur de crier) et de le promener ainsi en charrette par les bois et les marais. Le loup accourt à tout cri d'animal. La voix de l'homme au contraire l'effraie et l'éloigne; le son d'un cor lui est singulièrement désagréable; un violon le met en fuite; le tintement des clochettes est aussi un moyen de l'effaroucher, et comme de plus, la nuit, elles servent sur ces routes de neige où tout bruit est amorti à prémunir les traîneaux contre des chocs dangereux, il n'est guère d'équipages d'hiver qui n'en soit pourvu. »

LES PAYSANS.

« Les paysans estoniens sont les seuls débris de la population aborigène de ce pays, une des branches de la grande famille mantchoue qu'Adelung et Klaproth considèrent comme identique à la race scythe de l'antiquité. L'Estonie était au douzième siècle sous la sujétion du Danemark; elle fut vendue pendant le quatorzième aux chevaliers de l'ordre Teutonique, souche de presque toutes les familles nobles qui existent aujourd'hui dans la province. Elle passa, en 1561, entre les mains des Suédois, et, après une longue série de

Digitized by Google

combats, fut définitivement cédée à la Russie par le traité de Nystadt en 1721. Pierre le Grand, qui visita fréquemment l'Estonie, respecta presque toutes ses anciennes institutions, et entre autres *l'assemblée des chevaliers*, séant noble de la province, qui se rassemble à Revel durant le mois d'avril; ses pouvoirs restent confiés durant le reste de l'année à un président et un comité. Tout le territoire de la province est divisé en six cents baronnies ou domaines nobles, qu'on ne peut posséder si l'on n'est gentilhomme, mais qui passent fréquemment d'une famille à l'autre, parce qu'il n'y a pas empêcher de telles transmissions ni loi générale de primogéniture, ni substitutions nombreuses. Les nobles parlent l'allemand de leurs ancêtres, et les paysans, qui ont gardé le dialecte national, confondent leurs maîtres sous le nom générique de *Sachsa*, les Saxons.

» Comme tous les autres Mantchoux, les Estoniens étaient dans l'origine adorateurs de *Jomala*. Ils paraissent avoir assez volontiers accepté les superstitions de leurs premiers conquérants, les Danois; mais les chevaliers Teutons eurent la plus grande peine à les convertir au christianisme. Quant à la transition du dogme catholique à la foi protestante, elle s'est accomplie sans aucune difficulté, grâce à l'indifférence complète dont le culte est aujourd'hui l'objet dans un pays où les traces du paganisme ont subsisté plus long-temps que dans aucune autre partie de l'Europe. Encore maintenant on y fête quelquefois, en sus du dimanche, le mardi, jour de repos consacré par les païens. En 1654, il y eut une révolte en forme qui avait pour but de rendre à l'Estonie le culte d'Odin.

» Naguère encore les paysans étaient serfs; leur émancipation, résolue par l'empereur Alexandre, ne s'est accomplie qu'en 1828, en vertu d'un ukase promulgué par Nicolas.

» Une des conséquences les plus caractéristiques de cette émancipation fut que le paysan, autrefois désigné comme les autres serfs russes par son nom de baptême joint à celui de son père, dût enfin se choisir un nom de famille. Ce soin fut

Digitized by Google

dévolu par lui aux châtelains et châtelaines qui ne trouvèrent pas sans quelque peine toutes les appellations nécessaires pour distinguer leurs nombreux tenanciers. Le dictionnaire et Walter Scott en firent les frais ; aussi la moitié des Estoniens porte-t-elle des noms allemands, tandis que l'autre semble issue des Cameron et des Douglas ; ce qui donnera sans doute du fil à retordre aux généalogistes à venir.

» La grande difficulté de cette opération fut de contenter tous ces braves gens. Plus d'un, qui avait accepté son nouveau baptême, revint le lendemain, l'oreille basse, dire que sa femme ne s'accommodait pas du nouveau nom et en demander un autre. Très-souvent il terminait sa doléance en sollicitant la permission de porter le nom imposant et aristocratique du comte ou du baron auquel il s'enorgueillissait d'obéir ; cela lui semblait aussi simple que de passer un collier à ses armes ; mais, loin de tolérer un pareil abus, le noble Estonian n'accorde pas même à la caste qu'il domine le droit de partager avec lui l'appellation nationale dans laquelle partout ailleurs se mêlent les citoyens d'un même pays, quelle que soit la différence des conditions. Il garde le nom d'*Esthlander :* le paysan n'est qu'un *Esthe.*

» Une autre conséquence de l'affranchissement est de soumettre le paysan à la loi générale de conscription et de faire enregistrer tous les actes de leur état civil, non par le seigneur comme jadis, mais par l'administration impériale.

» Les seuls motifs qui exemptent du service militaire sont des défauts de conformation physique, ou cette circonstance, qu'on est père de trois enfans. L'année dernière, un paysan, à qui sa femme avait déjà donné un fils et qui allait devenir père pour la seconde fois, fut atteint par le sort, et, l'œil plein de larmes, il sortait déjà de la salle pour aller dire adieu à tous le siens, lorsque son père, accouru tout-à-coup, le prit dans ses bras et lui annonça qu'il était libre, sa femme venant d'accoucher de deux jumeaux.

» Les mutilations volontaires ne sont pas rares en ce pays. Un jour nous voyions travailler à un ouvrage de sculpture

Digitized by Google

qui demandait, par sa délicatesse, la plus minutieuse attention. Le maçon qui en était chargé semblait y prendre d'autant plus de peine qu'un de ses yeux était fermé par une cataracte. Nous l'engageâmes naturellement à tenter de se faire opérer ; mais il nous répondit avec un sourire d'intelligence : Pour tout au monde je ne voudrais recouvrer mon œil ; je ne me soucie pas d'aller me battre. . . . . .

. . . . . .

» L'*absenteeism* (l'éloignement des grands propriétaires) est excessivement rare, et le possesseur de terres consomme ici sur place ses revenus dont il surveille lui-même l'administration. Autrefois c'était là un souci à peu près nominal, tant les besoins étaient moindres, la population plus disséminée, les effets de la concurrence moins généralement sentis. Le propriétaire laissait alors une bonne moitié de ses biens en jachère ou possédée par des usufruitiers à titre gratuit. Les produits du surplus lui suffisaient abondamment : aujourd'hui que l'accroissement de la richesse en numéraire a fait baisser le taux de l'intérêt, et que l'introduction de systèmes nouveaux a développé l'émulation des agriculteurs, on a défriché les forêts, mis en valeur de nouvelles terres, etc. Les paysans, bien plus ignorans que ne sont leurs maîtres et moins en état de défendre leurs droits, ont eu à souffrir du nouvel état de choses ; mais d'autre part, le travail a doublé de prix, bien que plusieurs jeunes propriétaires, formés par les voyages, aient cherché avec succès à remplacer le travail de l'homme par les méthodes artificielles.

» Cet accroissement d'activité apporte avec lui un mal dont j'ai déjà parlé ; c'est le déplacement incessant des propriétés territoriales. La spéculation qui s'applique à d'immenses domaines, dont quelques-uns renferment jusqu'à cent milles carrés de terres, manque souvent des capitaux nécessaires à son succès. Elle tourne donc assez mal pour ceux qui s'y sont jetés ; plus mal encore pour les colonies laborieuses dont l'existence est attachée à cette glèbe imparfaitement possédée.

Digitized by Google

» Et cependant on ne peut dire que les avantages résultant d'un stable monopole des terres sont entièrement inconnus à l'Estonie ; car cette province compte trois ou quatre grands domaines substitués : — *Majorats güter*, ainsi qu'on les appelle, — et l'on y voit prospérer avec les familles seigneuriales toutes les classes de travailleurs qui vivent autour d'elles.

» L'empereur, qui sans doute ne regarde pas comme possible la création d'une bourgeoisie, ou la réforme de la caste noble, s'il ne parvient à rejeter les cadets de celle-ci dans une sphère d'activité nouvelle, et à concentrer sur une seule tête destinée à tout diriger la force et l'importance de chaque famille, se montre très-favorable à l'établissement des substitutions. On parle d'une noblesse nouvelle et plus favorisée qu'il projette de créer pour ceux qui l'aideront à poser ces fortes bases de la prospérité nationale ; effort dont le désintéressement n'est pas équivoque, puisque, personnellement parlant, il gagne à la fréquente négociation des grands domaines. Sur chaque vente, en effet, une taxe de 4 pour 100 sur le capital (elle s'appelle *poschlin*) revient directement à la couronne. Mais il sacrifierait volontiers ces éventualités pécuniaires à une organisation meilleure pour les classes inférieures.

» Sur ces domaines, — malheureusement les plus nombreux, — qui sont exposés à passer sans cesse de mains en mains, ne laissant pas le temps au cultivateur de connaître et d'aimer un maître que le hasard lui donne et lui enlève au bout de quelques années, les paysans sont véritablement réduits à l'état de brutes, insensibles à des bontés dont ils se méfient, n'ayant aucun désir d'améliorer leur sort, imprévoyans comme le rustre irlandais, dont ils n'ont pas la vive intelligence ; phlegmatiques comme les Allemands, dont ils n'ont pas l'industrieuse application. Ils mourraient de faim plutôt que de rien faire au delà de leur *corvée*. Pourvu qu'il ait sa pipe entre les dents, et qu'il puisse dormir étendu au fond de sa

Digitized by Google

charrette, dont sa femme guide le petit cheval rempli de feu, l'Estonien s'inquiète fort peu des cris de son estomac affamé. Offrez-lui du travail et de l'argent, il vous répond avec un regard stupide, que, s'il travaille davantage, il lui faudra manger plus, et que, par conséquent, il n'en sera pas plus riche. — Au contraire, sur ces rares domaines où se perpétue depuis plusieurs générations l'autorité de la même famille, vous trouvez inévitablement des villageois industrieux, travailleurs, attachés à leur maître, adonnés à toute sorte de petits négoces, fort heureux en un mot. C'est à eux qu'il faudrait s'adresser pour connaître tous les avantages du droit d'aînesse.

» La nourriture de ces pauvres gens est soumise à d'étranges vicissitudes.

» Au commencement de l'hiver, ils vivent bien. Le pain de seigle est bon et abondant. Vers le printemps, les greniers, qui jamais ne sont très-bien garnis, commencent à se vider, et la farine de seigle, qu'on n'épure plus, se grossit de paille hachée menu. Si les froids se prolongent, c'est ce dernier aliment qui fait à son tour le fond du pain, destiné alors à remplir le corps plutôt qu'à le nourrir. Il suffit pour s'en assurer d'approcher du feu ce prétendu pain, qui prend feu et brûle comme une torche. Très-souvent ce funeste régime est suivi d'une épidémie, soit typhus, soit fièvre scarlatine. Cette dernière surtout, qui s'attaque de préférence aux enfans, est le fléau du pays. Des villages entiers en sont dépeuplés ; ceux qui avaient résisté à la fièvre se trouvent ensuite emportés par l'hydropisie qu'elle laisse derrière elle. Quels secours médicaux peuvent d'ailleurs espérer ces misérables populations, lorsque les seigneurs eux-mêmes ne peuvent pas toujours s'en procurer? Maint château est à cent werstes du médecin le plus proche ; et comme bien souvent un retard de vingt-quatre heures empire l'état du malade de façon à rendre inutiles toutes les ressources de l'art, on peut juger des inconvéniens d'un tel éloignement. »

Digitized by Google

UNE FÊTE EN ESTONIE.

« Le château de Fahna, où nous étions invités, est une de ces résidences massives que le mauvais goût des propriétaires russes éloigne avec soin de tout ombrage, les champs de blés passant ici pour le paysage le plus enviable. On venait d'y arranger une grande cour environnée d'écuries, qui faisait la joie et l'orgueil des maîtres du logis. Ils en parlaient comme un propriétaire anglais l'eût fait d'un magnifique vallon ajouté à son parc. Mais revenons à leur réception.

» Dépouillés une à une de nos diverses enveloppes, et sortant comme des papillons de nos larves fourrées, nous fûmes introduits au sein d'une nombreuse assemblée, où notre hôtesse, jeune, jolie et gracieuse personne, nous fit l'accueil le plus courtois et le plus distingué; même elle trouva pour moi, dans son extrême bienveillance, quelques phrases anglaises un peu incorrectes, mais qui m'allèrent au cœur. Aussitôt après notre arrivée, on fit circuler le *frühstück*, composé de fromage suisse et d'un poisson mariné tout-à-fait indigène, qu'on appelle *strömlin*. Un valet parut ensuite, et murmura quelques paroles à l'oreille de sa maîtresse, qui, se levant aussitôt, nous demanda « si elle pouvait nous avoir à sa table. » Le plus âgé des convives lui offrit alors le bras, et nous passâmes dans la salle à manger, au nombre d'environ cinquante. Une troupe d'enfans formait la marche. Chaque invitation, sans que mention expresse en soit faite, comprend la totalité d'une famille.

» En entrant dans la pièce où la table était dressée, chaque cavalier saluait profondément sa dame, et allait se placer du côté réservé aux invités de son sexe : les dames d'un côté, les hommes de l'autre; tel est l'usage absolu de ces réunions. La conversation se trouve ainsi tout-à-fait scindée; et le service russe dispense les hommes de toute prévenance pour leurs compagnes de table, auxquelles, par parenthèse, ils n'adressent jamais la parole durant le dîner.

Digitized by Google

» Je ne regrettai que médiocrement le voisinage de ces dédaigneux gentilshommes, grâce à celui de deux jeunes femmes très-élégantes de manières, et qui semblaient avoir pris à cœur de me montrer l'Estonie sous son point de vue le plus gracieux. Le dîner était somptueux; l'argenterie et les cristaux prodigués. Je remarquai que les couverts, aussi bien que le linge damassé dont la table était garnie, portait pour toute marque le nom de fille de notre aimable hôtesse; et j'appris à ce sujet que si, ce qu'à Dieu ne plaise, elle portait un jour le sombre vêtement de veuve, cette portion du mobilier, faisant partie de son douaire, lui reviendrait en entier. Parmi les plats avec lesquels ce soir-là je fis connaissance, je mentionnerai l'élan, innocent animal dont les forêts de la Livonie sont infestées, et qui, par la saveur de sa chair, rappelle beaucoup le chevreuil; la conserve de roses, espèce d'ambroisie délicate, parfum mangeable, vrai mets de paradis; enfin, une friandise que la saison seule rendait nouvelle, car on ne s'attend guère, au cœur de la Russie et de l'hiver, à se voir servir des glaces. Mais personne ne fut tenté de réclamer contre leur introduction en apparence intempestive; car la chaleur artificielle de l'appartement justifiait les prévisions gastronomiques de notre hôtesse, et faisait de sa glace à la crème de noisette quelque chose de délicieux.

» Après que les derniers plats de fruits et les dernière boîtes de bonbons eurent fait le tour de la table, notre hôtesse se leva. Les cavaliers coururent se grouper à la porte, et chacun reprenant sa dame justement où il l'avait laissée, la reconduisit dans la pièce voisine, la salua derechef non moins profondément que la première fois, et se hâta de fuir aussitôt après. On fit circuler le café; puis nous nous dispersâmes par groupes dans les nombreux salons qui nous étaient ouverts.

» Les dames formèrent de petits cercles, où la conversation à voix presque basse roulait sur leurs enfans et leur *wirthschaft*. Quelques-unes tirèrent de leurs sacs de petits ouvrages de broderie, tandis que les plus âgées, tricoteuses

Digitized by Google

énergiques, combattaient en comptant leurs points l'ennui de l'isolement. Cependant les jeunes, et plus d'une était remarquablement jolie, s'étaient réunies dans les petits cabinets formés par l'enfoncement des croisées, ou bien autour du piano, et avec des rires, des gestes animés, organisaient toute sorte de petits jeux.

» En attendant, que devenaient les « messieurs? » Sans doute ils se dédommageaient de la séparation forcée à laquelle les avait condamnés l'étiquette du dîner? Hélas! non; et la déesse de la galanterie dût-elle en concevoir contre eux un implacable courroux, il faut bien avouer qu'à des yeux brillans comme l'étoile, et aux accens des plus douces voix, ces jeunes stoïques préféraient les attraits du cigare et du jeu. Deux heures après, on servit le thé; mais ils n'en restèrent pas moins cachés derrière l'épais nuage qui nous dérobait leur divinité; et jusqu'au souper, qui fut l'exacte reproduction du dîner cérémonieux dont on vient de voir les détails, ils ne se hasardèrent point à reparaître autour de nous. Je leur souhaite en vérité, pour le cas qu'ils en font, une génération de femmes bien moins belles et agréables que celles dont j'ai gardé le souvenir. »

LE PASSÉ DANS LE PRÉSENT.

« A chaque instant, ce qui m'entoure me rappelle quelque détail de ces mœurs que l'accroissement du luxe et la diminution des fortunes ont fait disparaître du sol anglais. Ici, tout gentilhomme habitant son domaine tient maison ouverte à tous venans, et ne s'inquiète jamais du nombre de bouches, bêtes et gens, que lui amène sa réputation d'hospitalité. Les habitations sont vastes, richement décorées, mais incommodes. Des serviteurs mal stylés, mais nombreux, remplacent par la profusion des jambes le défaut de sage économie dans les pas. Les seigneurs estoniens ne bougent jamais qu'en voiture à quatre, plus souvent même à six chevaux. Leur équipage à la vérité n'est rien moins que bien entretenu; mais il

Digitized by Google

ne faudrait pas croire que nos ancêtres eussent des carrosses aussi parfaitement soignés que les nôtres, ni que leurs réunions fussent remarquables par cette grâce, cette aménité, cette fécondité d'esprit, qui prêtent tant de charmes à la société anglaise contemporaine. Le jeu suppléait chez nous, il y a une centaine d'années, aux vides de la conversation, et se prolongeait souvent jusqu'au jour suivant, ainsi que cela se voit aussi en Estonie.

Alors chez nous comme ici maintenant, tous les produits naturels étaient abondans et à vil prix; ceux de l'industrie au contraire très-rares et fort chers. Les mœurs semblaient se ressentir de ce contraste, et, hospitalières au fond, elles étaient dans les détails d'une sévérité plus formaliste. Au reste, il en est des habitudes de politesse comme de tout autre art qui demande un certain apprentissage avant d'être facile en ses procédés. C'est à ce point de vue que je ne puis m'empêcher de porter respect à ces bons vieux représentans de l'aristocratie, dont la double étude est (par une curieuse contradiction) de me prouver que je suis la très-bien venue, tout en me tenant à distance. Il me semble avoir affaire à l'ombre de mes grands parens, et je prends un vrai plaisir en cette vénérable société. Que si quelque fatigue et même quelque ennui me saisissent lorsque, péniblement assise sur une chaise dure, je parcours d'un regard peu égayé un grand cercle de personnes qui se tiennent admirablement droites, je m'en prends à moi-même, à ma condition dégénérée, à mon incorrigible mollesse, soit physique, soit morale.

» Les avantages de l'étiquette sont immenses : c'est à elle qu'il faut attribuer l'entière cessation des querelles entre familles; c'est à elle encore que l'on doit de ne pas voir, comme en d'autres pays, les égards extérieurs se témoigner en raison non du rang, mais de la richesse. Les droits de la naissance se conservent ici indépendamment de la position pécuniaire, et personne ne s'aviserait de réfléchir en plus ou moins de profit qu'il peut tirer d'une civilité.

» Je ne m'exagère point d'ailleurs l'influence du décorum ex-

Digitized by Google

térieur sur la moralité réelle de la société au sein de laquelle je vis. Il en est d'elle à cet égard comme de ces gens qui, après avoir soigneusement pelé une pomme, en mangent volontiers la peau; en somme, ils ont tout avalé. De même que les peintres des premiers âges, qui donnaient l'attention la plus minutieuse à la reproduction d'un pli dans un tableau, où toutes les lois de la perspective étaient effrontément violées, l'aristocratie de ce pays tient sous une loi de fer les rapports futiles de la société; mais, grâce au divorce et à tous les autres relâchemens du culte luthérien, elle laisse se pavaner impunément au grand jour ce qui partout ailleurs passerait pour un exécrable vice, et cela sans la moindre précaution ni la moindre pudeur. »

LES MŒURS NOBILIAIRES.

« Je remarque ici une tendance à remettre sans cesse en question des vérités passées chez nous à l'état d'axiomes, grâce à une longue expérience du gouvernement constitutionnel. La prééminence de l'église anglicane, nos lois de primogéniture, la transmission féminine des titres, la sage politique qui conserve à une pairesse, son époux fût-il le dernier roturier d'Angleterre, ses priviléges intacts; la courtoisie qui n'impose la condition hiérarchique du mariage à une femme qu'autant qu'elle épouse un homme au-dessus d'elle; tous ces préceptes d'une utilité depuis long-temps reconnue sont soumis ici aux critiques de la raison allemande, et très-souvent déclarés contraires aux lois de la nature. On s'y fait aussi la plus incroyable idée de la morgue excessive et des injustes priviléges accordés chez nous à la noblesse. On oublie, ou l'on ne sait pas, que la concentration de tous les titres sur une seule tête a pour résultat de pousser les cadets de grande famille dans une foule de professions lucratives où ils portent le noble sentiment de leur origine et les sentimens d'une délicatesse pour ainsi dire innée; reliant ainsi le corps de la nation avec ses aristocrates les plus hautains.

Digitized by Google

On oublie encore que le mérité personnel ouvre parmi nous accès aux plus importantes charges de l'état; et que, d'un autre côté, la moindre atteinte portée à sa réputation exclut de la cour la plus altière duchesse.

» Sous ce rapport, les Allemands pourraient à bon droit nous envier. On ne voit parmi eux que comtes sans comtés, barons sans baronnies, des titres pompeux que ne rehausse aucune influence politique, et qui se réduisent à rien par le nombre des titres pareils conférés de toutes parts; chez aucune noblesse comme chez celle-là on n'a vu croître les jalousies de rang à mesure que s'effaçait le rang lui-même : aucune ne s'enferme dans un esprit aussi étroitement, aussi maladroitement exclusif. En Russie, l'avancement militaire, — en Estonie, le droit d'acquérir un domaine, — à Weymar, l'accès au théâtre par une certaine porte, — sont interdits à quiconque ne fait pas précéder son nom de la particule nobiliaire. Encore je ne cite là qu'une très-faible portion des priviléges tyranniques ou bizarres à l'aide desquels les gentilshommes de ce pays prétendent donner quelque valeur à des titres chimériques, au détriment de roturiers qui les passent fort souvent par l'éducation, l'opulence et la distinction réelle.

» Quant à une autre classe de la société tout-à-fait particulière à notre pays : l'aristocratie sans titre, les représentans des familles qui possèdent le sol depuis des siècles : — l'antique race des *squires*, qui ne sont ni petite noblesse ni grande roture, mais comme une chaînon intermédiaire réunissant ces deux conditions; et qui souvent préfèrent l'or rouillé de leur ancien nom de famille au cuivre poli et brillant des distinctions nouvelles; — c'était là quelque chose de si exceptionnel et de si monstrueux, que je n'osai en parler à la plupart de mes interlocuteurs, de peur d'être tentée de le leur faire comprendre. »

LA COMTESSE ROSSI.

« Elle forme, avec sa charmante figure et son beau talent, le principal attrait de la société où je vis à l'heure qu'il est.

Digitized by Google

Au plus heureux naturel elle joint une expérience précoce et consommée de ce qu'on appelle le monde. Aussi sa voix, dont le charme n'a rien perdu, est-elle à peine comptée au nombre des qualités qui la rendent si séduisante. Elle la perdrait demain sans être pour cela moins recherchée. La biographie de madame Rossi est une des plus intéressantes et des plus instructives que l'on puisse désirer de voir publier; ce qui, du reste, ne saurait lui manquer d'un jour à l'autre.

» On ne sait pas généralement qu'elle a été anoblie par le roi de Prusse, sous le titre de mademoiselle de Launstein; et comme si le pouvoir absolu s'étendait au passé aussi bien qu'à l'avenir, la charte d'anoblissement lui conférait des ancêtres : « Sept ou huit, me disait la comtesse; je ne sais pas » au juste. » Aussi sans abdiquer le nom de Sonntag, qu'elle avait rendu si populaire, mais voulant témoigner sa reconnaissance pour le bienfait royal, elle fait toujours graver sur les cartes de visite qu'elle distribue en Prusse cette désignation : *née de Launstein*.

» Elle met la plus grande complaisance à charmer nos réunions de famille; et sous ses auspices nous avons pu organiser un concert d'amateurs au bénéfice des pauvres de Revel. »

LE PRINTEMPS EN ESTONIE.

« Depuis une quinzaine de jours tout ce qui nous entoure a subitement changé de face. La fonte des neiges, la bruyante rupture des glaces étaient encore sous nos yeux et dans nos oreilles, que déjà la terre reprenait ses vêtemens les plus gais; chaque arbre, chaque buisson, diligent acteur, était prêt à jouer son rôle dans cette petite pièce si gaie, mais si courte, d'un été septentrional. Jamais changement à vue si rapide sur une aussi grande échelle. L'œil pourrait, à la lettre, en suivre les innombrables détails. J'ai guetté le cerisier nain qui croît au bas de ma fenêtre. Il y a deux jours, c'était encore ce squelette d'arbrisseau dont mes yeux distraits appre-

Digitized by Google

naient une à une les branches desséchées, pendant les longues rêveries de l'hiver, qui souvent m'emportaient bien loin d'ici. Hier, comme la Daphné des peintres, il avait un rameau entr'ouvert à chaque doigt. Aujourd'hui son feuillage éclate de toutes parts, et ne laisse plus pénétrer dans ma chambre obscurcie qu'un jour pâle et verdoyant. L'air est plein du pétillement des bourgeons qui s'ouvrent et de l'odeur des onctueux feuillages. Les eaux roulent abondantes et pures; les cieux sont azurés et sereins. La nuit et le jour semblent se prêter l'un à l'autre un éclat adouci. Vivre devient une fête. L'aiguillon de l'hiver est brisé. »

Nous arrêtons ici nos citations, faute d'espace plutôt que de matériaux à extraire d'une mine si abondante; mais nous ne renonçons pas à mettre encore à contribution notre aimable voyageuse.

(*Quarterly Review.*)

Digitized by Google

Mistrellanées.

§ I.

NEMROD EN FRANCE. (1).

Utilité des courses pour améliorer la race des chevaux. — Des manqué. — Département du Pas-de-Calais. — M. Burton. — Réponse a la *Quotidienne*. — Le comte Armand de P... — Le général Bugeaud. — Le prince de la Moscowa. — Maitres de poste. — Excellence de la cavalerie française. — Remonte. — Chevaux anglais. — M. Elmore. — Diligences françaises. — Cavaliers du continent. — Le comte Sandon. — Le comte Nélusko. — M. de Normandie. — Le comte d'Orsay. — Ducs d'Orléans et de Nemours. — Le comte Edgar Ney. — Le comte Adolphe de Vaublanc. — Le comte Duval. — M. Cathers, etc.

Boulogne, septembre 1841.

Puisque mon article sera traduit par la *Revue Britannique*, c'est aux Français que je m'adresse directement, pour leur déclarer que les courses instituées en France comme moyen d'encourager l'élève des chevaux manquent complètement leur but, et je puis en dire les raisons.

A l'exception des localités de Paris, Chantilly et Versailles, qui peuvent rivaliser avec Epsom, Doncaster et Ascot, presque tous les prix fondés pour améliorer la race, chose si né-

(1) Note du traducteur. Quoique l'auteur anglais, M. A..., annonce qu'il a écrit presque directement pour la *Revue Britannique*, nous avons cru devoir omettre que des extraits de cet article, qui commence par une description des fêtes de Boulogne-sur-Mer, déjà un peu anciennes. Plus loin l'auteur cite une brochure française, publiée en France et à laquelle nous devons renvoyer nos lecteurs.

cessaire en France, devraient être affectés aux chevaux élevés dans le département où la course a lieu : on ne devrait y admettre que des poulains et pouliches âgés de deux et trois ans. Après cela, qu'on fasse si on veut à chaque *meeting* une bonne *cup-race* (course pour la coupe d'or) ou une *handycap* (et une *hurdle-race* (1), si c'est approuvé) pour des chevaux de tout âge et de tout pays. Des propriétaires d'un petit revenu, quel que soit leur goût pour élever des chevaux de course, n'en élèveront pas en France, à moins qu'ils ne puissent, comme nous en Angleterre, les amener au poteau à l'âge de deux et de trois ans, c'est-à-dire avec la perspective de rentrer bientôt dans le capital qu'ils déboursent. C'est évidemment l'intention du gouvernement et celle de S. A. R. le duc d'Orléans d'améliorer l'élève des chevaux français en favorisant les courses, mais ils n'ont pas encore pris le bon chemin pour cela.

Par exemple, le gouvernement donne tous les ans à Boulogne deux mille francs en deux prix, pour les chevaux nés dans le nord de la France; cette division comprenant ceux du voisinage de Paris où sont établis les meilleurs haras, on décourage ainsi l'éleveur local qui, de quelque temps du moins, n'osera pas concourir. Le duc d'Orléans donne mille francs pour une *hurdle-race*, ouverte à tous les chevaux : il l'a fait jusqu'à présent; mais quel avantage en revient-il à la France? On a vu des chevaux arriver d'Angleterre un jour ou deux avant la course, et leurs propriétaires s'en sont retournés avec les prix, tant à Boulogne qu'à Saint-Omer, sans qu'un cheval élevé en France les leur ait disputés.

Je ne connais qu'un éleveur de chevaux de course dans

(1) Note du directeur. Toutes ces expressions du *sport* sont comme *steeple-chase* (chasse au clocher) acceptées par les jockeys français, et il serait d'ailleurs impossible de les traduire : l'*handycap* fut dans l'origine une course dont les enjeux étaient tenus partie dans la main (*hand*), partie dans un *chapeau* (cap); l'*hurdle-race* fut inventée, croyons-nous, par Georges IV à Brighton, où il eut l'idée de faire sauter les chevaux par-dessus des claies servant à parquer des moutons (*hurdles*), etc.

Digitized by Google

cette partie de la France (et ce n'est pas un Français), qui ait jamais gagné une *hurdle-race*, et retenu ainsi cette fois le prix dans le pays. Il le remporta avec une excellente jument, pure de race et forte (espèce de jument désirable en tous lieux) de laquelle il a eu un poulain par le célèbre étalon *Lottery*, aujourd'hui dans le haras du gouvernement à Paris, et elle est encore pleine en ce moment par le fait du même père.

Que devraient faire le gouvernement et Son Altesse Royale pour attirer les éleveurs français de chevaux de course? — Diviser en quatre prix distincts les trois mille francs qu'ils donnent avec le prix du roi, à savoir : un pour les poulains et pouliches pur sang, de deux ans; un autre pour ceux de deux à trois, toujours pur sang; un troisième pour des chevaux et jumens de tout âge, pur sang, et le quatrième pour des chevaux demi-sang, de tout âge, *tous nés dans le département*. Les autres prix qui viendraient ensuite pourraient être affectés aux chevaux de tous pays.

On a suggéré qu'il vaudrait mieux réserver les prix ci-dessus désignés à des poulains et pouliches *produits de chevaux et jumens nés dans le département;* mais à cela j'oppose l'objection, très-forte il me semble, que ce serait le moyen d'arrêter l'importation du sang nouveau d'Angleterre et du voisinage de Paris où l'on trouve du meilleur. Quoi qu'il en soit, tant que dans le département du Pas-de-Calais les encouragemens accordés aux éleveurs seront aussi limités qu'ils le sont, les choses resteront *in statu quo;* non parce qu'il n'est pas de Français qui ait à la fois le désir et les moyens de risquer la spéculation d'élever des chevaux pour le *turf* et de les faire courir; non parce que le foin et l'avoine sont plus chers ici qu'en tout autre partie de la France; mais uniquement par la raison que je viens de donner : le manque d'encouragement. Je puis citer une preuve de la nécessité du changement que j'indique.

Un gentleman irlandais du nom de Burton, résidant au voisinage de Montreuil-sur-Mer, à vingt-deux milles environ

Digitized by Google

de Boulogne, avait amené aux dernières courses de cette ville une belle pouliche de deux ans, provenant d'*Exile* et élevée par lui en France; mais comme il n'y avait ni *stakes* (poule) ni *plate* (prix) pour les chevaux de deux ans, il fut obligé de faire courir sa pouliche avec des chevaux de trois ans, ce qui ne l'empêcha pas de battre tous les autres, de gagner un second prix et d'aller le remporter d'après en remporter un autre à Saint-Omer. Ce même gentleman a deux autres poulains de deux ans, élevés par lui, et dont l'un est engagé sur l'hippodrome, pour une poule de mille guinées, en 1843; mais il m'assure que ce sont les derniers qu'il élèvera en France, à moins que de plus grands encouragemens ne soient donnés aux éleveurs par le gouvernement et le prince royal qui, j'en suis sûr, ne demande qu'à connaître le meilleur moyen d'arriver à son but pour l'adopter.

Une nouvelle ère commence en France sous le rapport des courses et autres exercices du sport anglais : naturellement cette révolution pacifique a ses admirateurs et ses détracteurs, selon le goût de chacun. Parmi ces derniers se trouve un comte Armand de F..., qui s'est signalé dans un article de la *Quotidienne*, sous le titre de l'*Angleterre en France*. Ce comte Armand de F... a pris pour texte mes deux articles sur les sportsmen étrangers, traduits en octobre et novembre 1840, par la *Revue Britannique*. Il m'attaque ainsi que mes opinions, et surtout il cherche à tourner en ridicule les louables efforts de ceux de ses concitoyens qui, prenant exemple de l'Angleterre, cherchent à améliorer la race de leurs chevaux par le seul moyen certain d'amélioration : la propagation des courses dans toutes les parties du royaume. Je ne prétends pas qu'il y ait rien de bien méchant dans le langage du comte Armand, il a beaucoup d'ironie, beaucoup de sarcasme, et surtout beaucoup d'antipathie pour toute innova-

Digitized by Google

tion et tout progrès d'importation anglaise. Évidemment ce champion anti-britannique regrette la bonne harmonie qui règne depuis plusieurs années entre gentlemen anglais et français, aussi bien qu'entre les deux nations, ce qu'il attribue à l'introduction de nos passe-temps favoris, et plus particulièrement aux courses de chevaux. Bref, il prévoit un changement total dans les mœurs et le caractère des Français, grâce à cette fatale influence du *sport*. « Qu'importe, s'écrie-t-il ironiquement, les hautes questions de la politique, l'impolitesse de lord Palmerston et la prise de Saint-Jean-d'Acre, pourvu qu'on puisse mettre le *turf* français au niveau du *turf* anglais, conduire adroitement une diligence, faire un bon fouet, ferrer un cheval, élever des poulches? Qu'importe les grandes gloires militaires de la France, s'il nous reste pour nous consoler les illustres jockeys Edwards, Pavis, Boyce, Robinson, Flatman, Hardy, Miner, etc.? Abandonnons la question d'Orient s'il le faut, pourvu que nous puissions dire : *tout est perdu fors le sport.* »

Le comte de la *Quotidienne* ne se refuse pas de donner un coup de patte au duc d'Orléans, en rappelant ma conversation avec ce prince ; ce qui n'est pas de très-bon goût, j'en demande pardon à M. le comte. Il est bien certain que les courses, et par suite l'amélioration des chevaux français doivent beaucoup au patronage de Son Altesse Royale. M. le comte prétendait-il que cette amélioration est superflue? Les chevaux font partie de la richesse et de la force d'un pays. Comment se fait-il donc que, dans le petit royaume de la Grande-Bretagne (petit comparativement), la valeur des chevaux puisse être estimée à la somme énorme de vingt-deux millions £, et qu'en ce moment ce soit cette même Grande-Bretagne qui remonte la cavalerie de France? Je ne veux pas faire une fâcheuse comparaison entre nos deux pays ; mais est-il sous le soleil une nation d'un caractère plus mâle que la nation anglaise? Certes, la France ne dégrade pas son caractère intellectuel en s'adressant à l'Angleterre pour s'in-

Digitized by Google

struire dans l'éducation des chevaux et des chiens. Qu'y a-t-il d'humiliant pour elle à reconnaître que nous pouvons seuls lui apprendre quelque chose sur ce sujet?

Je maintiens que l'on est arriéré en France dans cette science utile, et je ne veux citer qu'un article du général Bugeaud, qui m'est tombé dernièrement sous les yeux. Ce général agronome, s'adressant aux éleveurs de chevaux, leur donnait des avis dans l'intérêt de la remonte, et entre autres il leur disait de nourrir leurs poulains, à une certaine époque de l'année, avec du son et des carottes. Or, d'abord le son n'a rien de nourrissant pour un cheval, et si vous mêlez le son aux carottes, dont l'effet est fortement diurétique, une pareille nourriture est extrêmement débilitante. Il est bien vrai que ce fut autrefois l'usage en Angleterre de donner à nos meilleurs poulains quelques carottes mêlées avec leur avoine, au printemps, mais en petite quantité, et je crois que c'est un usage qui n'existe plus. Le général Bugeaud veut encore qu'on mette les poulains au pré vers la Saint-Michel. Or, s'il est une époque de l'année moins favorable qu'une autre à la mise au pré des poulains, c'est celle des mois d'automne, alors que l'herbe est âcre et faible dans ses propriétés nutritives. Et puis, n'est-ce pas la saison où la robe de l'animal éprouve un changement naturel par l'effet de la mue, sa susceptibilité devenant plus vive en même temps que l'influence d'un climat pluvieux est plus redoutable?

J'opposerai volontiers aux spirituelles moqueries du vicomte de *la Quotidienne* l'opinion d'un noble Français, le prince de la Moscowa, fils du brave Ney, qui, comme président de la société pour l'amélioration des races chevalines et comme officier de cavalerie, a publié une brochure remplie de vues utiles sur une question si intéressante pour toutes les nations, mais plus intéressante encore pour une nation militaire comme la France. Le prince est tout aussi sévère que moi dans sa critique du système de son pays, et, tout bon

Digitized by Google

Français qu'il est, il confesse la supériorité de l'Angleterre pour tout ce qui concerne l'élève des chevaux (1).

Il paraît, d'après une note de l'opuscule du prince de la Moscowa, que plusieurs maîtres de poste qui se sont engagés à servir les nouvelles malles-postes protestent contre la rapidité du trajet auquel on les oblige (dix milles à l'heure), déclarant que c'est la ruine de leurs chevaux. « Veut-on en savoir la cause? se demande le prince; veut-on savoir ce qui manque à ces chevaux? Du *sang*, du sang qui donne l'haleine, l'énergie, le fond, et qui manque à nos chevaux de poste. Aussi ne sera-t-il pas hors de propos de les rendre un peu plus légers quand la France se verra dotée d'une plus grande quantité d'étalons de race pure. »

Je dois rendre justice à mon compatriote lord Henry Seymour; il a été un des principaux promoteurs de l'introduction des chevaux anglais en France, par l'encouragement libéral qu'il a accordé aux courses, et il a été aussi un des premiers à élever des étalons dans le pays.

Un correspondant du journal *le Times* faisait il y a quelque temps d'utiles observations sur le mérite comparé des chevaux dont on se sert pour la cavalerie française, et leur donnait la préférence sur tous autres pour supporter les fatigues d'une campagne. Il citait à l'appui de son opinion les horreurs de la campagne de Russie, où il ne survécut guère que des chevaux français, et principalement des chevaux normands. Ces mêmes chevaux français, selon le correspondant

(1) Si le prince de la Moscowa est une autorité suspecte aux yeux du comte de la *Quotidienne*, faut-il lui citer M. le duc de Guiche, grand promoteur de l'élève des chevaux anglais en France, et qui, dans un ouvrage publié par lui, a hardiment déclaré que sept mille chevaux de pur sang seraient nécessaires pour régénérer la race des chevaux français? Le duc de Guiche assure que cette régénération serait complète au bout de vingt ans.

Digitized by Google

de Pizarre, ne résistèrent pas moins heureusement au climat de la Péninsule. J'incline beaucoup à cette opinion. Mon expérience des chevaux français en général me porte à les classer parmi les plus robustes de l'espèce chevaline, et ils mangeront ce qu'un cheval anglais refusera. J'ai souvent dit, en les voyant si maigres, et en cet état mis encore à de si sévères épreuves : Voilà des chevaux à ne mourir que si on leur coupe la gorge. Cependant ce que j'ai vu de la cavalerie française ne me prévient nullement en sa faveur. Les chevaux sont très-communs ; ils ont fréquemment des yeux de taureaux ; par conséquent ils sont lourds sur leurs jambes de devant et manquent de cette souplesse que requiert l'éclat d'une manœuvre. Mais, j'en conviens, ils ont deux qualités qui rachètent bien des défauts, une grande force pour porter leur cavalier et une docilité remarquable. Nos militaires connaissent bien une conversation qui eut lieu un jour entre feu Georges IV et le duc de Wellington :

« Notre cavalerie est très-supérieure à la française, disait le roi.

— La cavalerie française est très-bonne, sire, répondit le duc.

— Mais la nôtre est meilleure, dit le roi.

— La cavalerie française est très-bonne, sire, répondit encore le duc. »

La ville de Calais offre en ce moment un spectacle amusant et assez extraordinaire. Une cargaison de chevaux arrive tous les jours de Douvres, en exécution d'un traité consenti par M. Elmore, le célèbre maquignon de Londres, pour fournir au gouvernement français deux mille cinq cents chevaux d'ici à la fin de décembre prochain. Environ douze cents sont arrivés et ont passé par l'examen de l'un des colonels inspecteurs. Ayant eu l'honneur de faire la connaissance du colonel, l'*entrée* à ses inspections m'a été accordée, et je puis

Digitized by Google

consciencieusement dire que c'est un juge excellent, quoique un peu sévère. Par le mot *sévère* j'entends qu'il rejette de temps en temps un cheval qui serait admis pour la cavalerie anglaise. Je l'ai vu, par exemple, refuser une belle jument, uniquement parce qu'elle avait quelque chose comme un commencement de *curb* (tumeur calleuse) sur une de ses jambes de derrière. Un groom de *Melton Mowbray* se rit des *curbs*. Tous nos grooms ont une recette qui les fait disparaître en deux ou trois pansemens, le cheval continuant à travailler pendant que la cure se parfait.

Les colonels d'inspection (car ils sont deux, quoique celui dont je parle ait le pas sur l'autre) sont accompagnés par M. Bercher, vétérinaire très-expérimenté. Avant toute autre épreuve, il examine les chevaux sous un hangar, en présence des colonels, et son œil exercé a bientôt découvert tout ce qui peut faire suspecter leur état sain. Il pourrait toutefois paraître étrange à un Anglais que sur vingt fois cet habile vétérinaire ne lève pas une le pied du cheval pour le regarder, la conformation extérieure lui suffisant, je présume, pour en juger. Il a pour prendre la mesure d'un fer à cheval un instrument ingénieux qui est tout-à-fait neuf pour moi.

M. Elmore est bien hardi d'entreprendre une fourniture de deux mille cinq cents chevaux dans l'espace de trois mois, en se soumettant à une amende pour chaque cheval non fourni au terme fixé. Je dois ajouter que jusqu'ici il a fait honneur à sa réputation et à la confiance qu'on a eue en lui. Tous les chevaux présentés sont forts, très-sains et d'aussi bonne mine qu'on pouvait l'espérer pour le prix (trente guinées par cheval). Par le fait, si les chemins de fer n'avaient pas diminué la demande des chevaux de voitures, il n'aurait pu s'engager aux mêmes conditions.

Il est une circonstance de ce marché qui me surprend de la part du gouvernement français ; c'est qu'on ait exigé que les chevaux fussent conduits à Calais pour y être examinés et passés en inspection. M. Elmore offrait de déduire cinq livres

sterling par cheval si on avait consenti à les inspecter à Londres, et deux livres à Douvres. Plusieurs de ceux qui n'ont pas été admis ont déjà été vendus au-dessus du prix donné par le gouvernement. Quelques-uns sont allés à Paris, où, rafraîchis et engraissés, ils se vendront tout aussi bien, et sans doute que les environs de Boulogne et de Calais ne perdront pas l'occasion de retenir quelques bons chevaux, et surtout des jumens, parmi les bêtes refusées. Le bruit a couru que les chevaux en question étaient allemands; mais qu'on veuille bien calculer les frais de les importer d'un pays si éloigné, la fausseté de ce bruit sautera aux yeux.

J'ai entendu aussi des Anglais s'élever contre la permission donnée par notre propre gouvernement à cette exportation de chevaux. Je réponds à cela que nous enlever deux à trois mille de nos chevaux inférieurs, c'est bien peu de chose pour notre richesse chevaline, et cela ne peut au contraire qu'être utile à nos marchands et à nos agriculteurs. Qu'on se souvienne que la plupart des pères et des mères de ces jeunes chevaux (ils n'ont presque tous que trois ans) restent en Angleterre, produisant toujours et ayant déjà produit des poulains et des pouliches qui remplaceront bientôt leurs frères et sœurs exportés. Sans doute que la France gagnera à cette exportation quelques bons produits des jumens que lui procure le traité fait avec M. Elmore. Il faut espérer que non seulement les chevaux de course iront toujours en s'améliorant, mais encore que les diligences profiteront de la leçon de vitesse que leur donnent les nouvelles malle-postes. En vérité, j'ai toujours admiré la patience des voyageurs qui se condamnent à passer quarante heures sur la route de Paris à Calais, quand ce trajet de cent soixante-cinq milles peut très-bien se faire en moins de vingt-six. Il faut dire que naguère encore c'était à qui prolongerait les haltes de ces lourdes machines nommées diligences par antiphrase, et je me souviens y avoir roulé avec un honorable boucher, à qui il parut très-naturel de demander vingt minutes pour tuer un

Digitized by Google

veau qu'il se proposait d'ajouter à son bagage. Le conducteur lui accorda les vingt minutes demandées, et personne ne trouva rien à redire.

C'est un fait bien connu que les cavaliers du continent se tiennent en selle en bons élèves du manége, mais ne peuvent lutter avec les nôtres pour la chasse et les courses. Cependant le continent nous a présenté quelques écuyers excellens, les uns remarquables par l'aplomb qu'ils ont montré tout d'abord, les autres par le peu de temps qu'il leur a fallu pour se perfectionner dans l'équitation anglaise, et de manière à se trouver au premier rang avec une meute dans nos chasses les plus rudes.

Parmi les plus célèbres de ceux-ci était le comte Sandor, noble hongrois, qui passa une saison à Melton-Mowbray, ce quartier général du *sport*, en visite chez le bon et aimable lord Alvanley. Le comte fut monté par le bien connu M. Tilbury, de Londres, au prix de mille guinées pour la saison, et quoique au début il fut un franc novice en fait de chasse au courre, si même il n'était pas novice sur sa selle, vers la fin il devint ce que nous appelons un *first flight man* (un homme de première volée). Ce titre glorieux ne fut pas toutefois conquis sans maints risques pour sa vie et ses membres. A sa requête, plusieurs dessins représentant les dangers qu'il avait courus furent exécutés par le crayon de M. Ferneiy, de Melton. Huit de ces dessins ont été gravés et publiés chez Ackerman, *Regent-street*, avec un texte explicatif de ma rédaction. Les autres ont été portés en Hongrie par le comte, en témoignages de ses prouesses. Ce héros hongrois y est représenté dans dix situations terribles et burlesques à la fois. La plus remarquable est celle où il se tient debout dans un torrent au milieu duquel son cheval l'avait laissé, avec de l'eau jusqu'à la ceinture; il a un cigare à la bouche, qu'il avait allumé, disait-il, pour se réchauffer jusqu'à ce qu'il

Digitized by Google

fut délivré, ce qui n'arriva qu'au bout d'un quart d'heure, avec l'aide d'un berger que le hasard conduisit de ce côté.

Pendant une saison que je passai à chasser dans le comté de Warwick, nous eûmes dans quelques-unes de nos parties un comte Peltier, qui avait quitté la France par suite des révolutions politiques. Il se connaissait en chiens et en chevaux, comme moi à jouer du violon; mais il fallait, pour l'arrêter, qu'une barrière fût bien haute. C'était amusant de l'entendre raconter ses exploits : entre autres il nous raconta un soir au club, comme quoi il avait sauté par-dessus une *grille, deux lords et un baronnet*. Le fait est que son cheval étant lancé au moment où les deux lords et le baronnet essayaient d'ouvrir cette grille, le comte Peltier n'avait pu le retenir et avait passé par-dessus. Un jour qu'il voyageait sur le siége d'une voiture, il se laissa choir, et un matelot s'approcha pour le relever, le prenant pour un Anglais; mais en l'entendant parler, Jack le laissa étendu par terre, en lui criant : « Oh! vous êtes un Français; restez là et soyez damné! » Le comte riait beaucoup de cette parodie de la fable du Dauphin et du Singe. Il est inutile de dire, je pense, que l'anecdote nous reporte à la date d'une époque où nous étions en guerre avec la France : Jack serait aujourd'hui plus poli envers le comte.

Il n'existe pas, soit à la chasse, soit dans une course, un meilleur cavalier que M. de Normandie qui depuis douze ans a été de beaucoup de parties en Angleterre, et entre autres dans le Dorsetshire, où les doubles clôtures exigent une main qui sache tenir la bride. M. de Normandie monte des chevaux pur sang, qu'il dresse lui-même en perfection.

Le comte de Matuchewitz se distingua dans le comté de Leicester, et je me rappelle qu'il ne fut pas des derniers à la poursuite d'un renard qui nous fit sourir une heure et quarante minutes. Nous laissâmes plusieurs des nôtres en arrière, mais le comte, non.

Le comte d'Orsay est un brave homme, quoique il ne pensât vère pas toujours dans une langue comme dans un

Digitized by Google

élan de vingt minutes, il faut être fameux pour le dépasser.

Un baron allemand dont le nom m'échappe vint l'année dernière à Melton pour y acheter quelques chevaux de chasse pour le prince Albert, et franchit très-lestement une barrière à cinq barreaux. Je citerai encore un excellent cavalier d'Allemagne, le comte Vest, qui tiendrait tête à nos meilleurs chasseurs.

Les ducs d'Orléans et de Nemours sont de bons cavaliers dans le style anglais, calme et aisé. Ils montrèrent, dit-on, un grand aplomb dans la course au clocher qu'ils firent, et qui se fût renouvelée sans leur excellent père, qui y mit son *veto*. Je ne voudrais pas que la sanction royale fût accordée à un exercice si peu digne des gentlemen et des vrais sportmen (*so low and unsportsmanlike*), encore moins lorsqu'il s'agit d'y hasarder un cou royal (*royal neck*). J'ai vu cependant quelques steeple-chases et de nombreuses *hurdle races* sur le continent; j'y ai admiré l'aplomb, sinon l'*horsemanship* (l'adresse à manier un cheval) des jockeys français. L'année dernière encore, à Chantilly, M. de Normandie l'emporta dans l'*hurdle race*, où il avait pour concurrent M. Mackenzie Grieves, un des meilleurs écuyers d'Angleterre, et qui monte les chevaux vainqueurs de presque toutes les courses au clocher de France.

Le comte Edgar Ney, frère du brave prince de la Moskowa, est un parfait cavalier à la chasse et dans une course. Il a la vigueur et le nerf d'un boule-dogue; il ne lui manque qu'un peu plus d'usage pour être au nombre des meilleurs *gentlemen jockeys* de France. Son frère le prince serait un aussi bon cavalier qu'il est bon militaire; mais j'espère qu'il renoncera aux steeple-chases, après avoir failli y perdre la vie. Les amis de cette équipée le poursuivirent jusqu'à Constantine, où, au moment de l'assaut, il eut à regretter sérieusement son épaule disloquée, n'ayant plus que l'usage d'un de ses bras pour monter à la muraille. Ce fut là qu'il s'était assis sur une mine qui sauta et tua trente hommes tout juste au moment après qu'il s'en fut écarté. Il faut l'entendre raconter cet épisode,

Digitized by Google

et décrire l'horrible spectacle de ces malheureux soldats noirs comme le charbon, et dont les chairs pendaient en lambeaux.

Le meilleur cavalier de course que j'aie vu en France est le comte Adolphe de Vaublanc, qui manie bien son cheval et ressemble à un vrai *jockey* d'Angleterre. Enfin, le goût des courses faisant des progrès, l'aristocratie française y a ses champions, qui s'y distingueront de plus en plus. Je les engage à y apporter plus de prudence que certain comte, qui, à l'avant-dernière course de Chantilly, entreprit à mon refus de monter sans préparation une rude jument (*hard pulling mare*), et tomba épuisé à quelques pas de sa porte.

Je n'ai rencontré en Belgique qu'un sportman du premier ordre : c'est un M. Caters, qui habite Anvers, et entretient quelques chiens de chasse. Il est encore dans la fleur de l'âge; qu'il se monte bien, et il ne sera pas facile de le battre. Je l'ai vu chez le comte Duval, qui m'avait invité à aller soigner sa meute; le comte Duval est aussi un bon écuyer, figurant avec adresse et jugement à une course; mais à la chasse au courre, il doit céder la palme à M. Caters, qui mérite quelque chose de mieux que de chasser dans les bois et les marais néerlandais.

Les *sports* ont fait des progrès cette année encore en Allemagne : le grand *lion* de la saison a été le comte Plussen, dont j'ai cité le père dans un autre article, comme possesseur de cinq cents chevaux et quinze cents vaches. C'est le comte Plussen qui a remporté tous les prix des dernières courses de Berlin.

Aux courses de Dusseldorf, on a remarqué surtout le comte Hatzfeld, qui a huit jumens pur sang; un comte westphalien, le lieutenant Hahnfeld et le baron Heckeven.

Je tiens ces détails d'un correspondant, et je ne les cite que parce que je ne me doutais guère qu'on s'occupât de chevaux et de courses dans un pays comme Dusseldorf; mais, n'en déplaise à M. le comte A. de P., le *sport* fera le tour du monde.

(*New-Monthly Magazine.*)

Digitized by Google

Romans.

LA CLOCHE DU TOCSIN.

CHAPITRE PREMIER. — LE 19 MARS.

En l'année 1775, sur la lisière de la forêt d'Epping; à douze milles de Londres, on voyait une auberge appelée *le Maypole* à cause d'un Mai ou grande perche peinte de trente pieds de haut, qui, plantée en face de la maison, lui servait d'enseigne.

Le Maypole était un vieil édifice d'architecture bizarre qui remontait jusqu'au règne de Henri VIII; on assurait dans le canton que la reine Élisabeth y avait couché une nuit dans une de ses excursions de chasse. Aux curieux et aux sceptiques, l'aubergiste, fier de cette tradition, montrait non seulement la chambre de Sa Majesté, mais encore le montoir, près de la porte de l'auberge, où la reine vierge, le lendemain matin, en mettant le pied à l'étrier, avait de sa chaste et royale main appliqué un soufflet sur la joue d'un page négligent. Cette anecdote prouvait, selon lui, que la légende du Maypole ne pouvait être apocryphe.

On était au mois de mars, la journée avait été orageuse, et la soirée n'était guère plus belle; aussi John Willet, le digne hôtelier, répétait de temps en temps avec une assurance comique : « Croyez-moi, le ciel ne s'éclaircira pas avant onze heures. » C'était l'heure à laquelle on fermait tous les jours sa maison, et il n'était pas fâché de retenir auprès de la cheminée ses trois hôtes habituels, qui venaient régulièrement fumer leur pipe avec lui. Ces fidèles compères de John Willet étaient Salomon Daisy, sacristain et sonneur de Chigwell, vil-

Digitized by Google

lage voisin; Tom Cobb, le buraliste de la poste aux lettres, et Phil Parkes, le garde-chasse.

Outre ces importans personnages, la salle commune du Maypole abritait ce soir-là un voyageur qui était venu silencieusement s'asseoir à une table à part. Cet inconnu paraissait très-peu sociable de sa nature, n'ayant depuis vingt minutes échangé aucune parole avec ceux qui ne cessaient d'observer curieusement les galons fanés de sa vieille redingote à brandebourgs, ses grosses bottes à l'écuyère et son chapeau à larges bords; c'était tout ce qu'on pouvait voir de sa personne, sa figure restant appuyée sur sa main gauche, soit que cette attitude n'exprimât que la fatigue, soit que cet homme évitât à dessein les regards. Le jeune Joë, fils de l'aubergiste et premier garçon de l'auberge, étant entré en cet instant, le bruit de la porte ouverte et refermée fit lever la tête au voyageur; il tressaillit en voyant tous les yeux braqués indiscrètement sur lui, et lança lui-même avec humeur un coup d'œil soupçonneux à cette compagnie honorable. John Willet fut le seul qui, déconcerté comme les autres, se tourna vers l'étranger, affectant l'air d'attendre enfin de lui une parole ou un ordre.

« Eh bien? dit l'étranger.

— Je croyais que vous commandiez quelque chose, » reprit John Willet après avoir réfléchi au moins une minute sur ce laconique *Eh bien?*

L'étranger ôta son chapeau et laissa voir les traits sombres et hâlés d'un homme de soixante ans environ, dont la physionomie naturellement dure n'était pas adoucie par un mouchoir qui lui serrait le front et cachait ses sourcils. Son teint était presque cadavéreux, et sa barbe grise, que le rasoir n'avait pas touchée depuis trois semaines au moins, ne dissimulait qu'imparfaitement le profond sillon d'une cicatrice sur une de ses joues. Cet homme de mine suspecte quitta froidement la table où il s'était accoudé jusque là, et alla s'asseoir sous le manteau de la cheminée, à la place que s'empressa de lui faire le sacristain, par politesse, ou plutôt par peur.

Digitized by Google

« Un voleur de grand chemin ? dit tout bas Tom Cobb à Parkes le garde-chasse.

— Croyez-vous, lui répondit le garde, que les voleurs ne sont pas mieux vêtus ? c'est un meilleur métier que vous ne pensez, Tom. »

Pendant cet *à parte*, l'étranger se décidait à faire honneur à l'auberge en demandant quelque chose à boire ; le fils de l'hôtelier, le jeune Joë, s'empressait de le servir. Quant à lui, après avoir ouvert les mains devant le feu pour les réchauffer, il se retourna encore une fois vers les amis de John Willet, les toisa d'un regard scrutateur et engagea la conversation.

« Quelle est, dit-il, cette maison en briques rouges qu'on trouve à un ou deux milles d'ici ?

— C'est sans doute la Garenne dont vous voulez parler, répondit Joë en lui remplissant son verre.

— A qui appartient cette maison que vous appelez la Garenne ?

— A M. Geoffrey Haredale... digne gentilhomme...

— Je me suis écarté du grand chemin en venant ici, dit l'étranger continuant ses questions, et, en prenant le sentier qui traverse le domaine, j'ai vu une jeune lady qui montait en voiture... Serait-ce sa fille ?

— M. Geoffrey Haredale n'est pas marié ; c'est sans doute sa... »

Ce dialogue avait donné le temps à John Willet de se remettre de l'embarras que lui avait causé tout-à-l'heure l'air farouche de l'étranger ; ce fut lui qui cette fois interrompit son fils, qu'il traitait volontiers en petit garçon, malgré ses vingt ans, et auquel il accordait rarement la parole.

« Taisez-vous, Joë ; dit-il, vous savez bien que vous devez rester muet quand vous êtes en présence de gens plus âgés que vous... C'est la nièce de M. Geoffrey Haredale que vous avez vue, monsieur, miss Emma Haredale.

— Et le père de miss Emma vit-il encore ? demanda l'étranger avec indifférence, comme un homme qui questionne au hasard, pour le seul plaisir de causer.

Digitized by Google

— Oh! reprit John Willet, pour qui cette question paraissait plus grave que ne le pensait le questionneur, oh! vous demandez toute une histoire!

— Toute une histoire!

— Oui, monsieur, toute une histoire qui est ici racontée dans la maison depuis vingt-deux ans, et qui appartient en propre à Salomon Daisy, notre sacristain... heureusement là pour vous satisfaire... »

L'étranger tourna les yeux sur le sacristain, que son sourire plein d'importance désignait assez pour le narrateur indiqué. Salomon avait ôté sa pipe de sa bouche, et il se préparait évidemment à commencer son récit sans avoir besoin d'être autrement prié.

L'étranger, comme pour se préparer de son côté à une histoire qui pouvait être longue et qu'il ne voulait pas interrompre, se retira dans le coin le plus obscur du manteau de la cheminée, où sa figure fût restée invisible, sans quelques éclairs jetés de temps en temps par la flamme du foyer.

Le sacristain commença:

« C'était M. Ruben Haredale, frère aîné de M. Geoffrey... »

Mais déjà ici le sacristain fit une pause si longue, que John Willet impatienté lui demanda pourquoi il s'arrêtait ainsi.

« Cobb, dit Salomon Daisy, s'adressant au buraliste de la poste aux lettres, quel jour du mois sommes-nous?

— Le 19.

— De mars... dit le sacristain, le 19 de mars... c'est bien étrange!

— C'est bien étrange! répétèrent Cobb, Parkes et John Willet à voix basse; et le sacristain poursuivit:

— C'était M. Ruben Haredale, frère aîné de M. Geoffrey, qui, il y a aujourd'hui vingt-deux ans, était le propriétaire de la Garenne, domaine alors plus considérable, résidence beaucoup plus agréable. Il avait perdu depuis peu sa femme, qui lui avait laissé une jeune fille... miss Emma Heredale, que vous avez vue, monsieur, disiez-vous tout-à-l'heure... »

L'étranger ne répondit rien à cette apostrophe; et, piqué

Digitized by Google

du silence impoli qui lui refusait la plus légère exclamation d'assentiment ou de surprise, Salomon Daisy se tourna vers ses auditeurs habituels, sûr de leur attention plus bienveillante :

« M. Haredale quitta la Garenne après la mort de sa femme, se sentant trop seul dans ce vaste domaine, et il alla passer quelques mois à Londres; mais son deuil trouvant la même solitude jusque dans la capitale, il revint tout-à-coup avec sa fille, n'emmenant avec lui ce jour-là que deux servantes, son intendant et un jardinier; ses autres domestiques, restés derrière lui à Londres, ne devaient arriver que le lendemain. — Or, la nuit de ce jour-là, un vieux valétudinaire qui demeurait à Chigwell vint à mourir, et je reçus l'ordre à minuit et demi d'aller sonner le glas des trépassés. »

A minuit et demi!... il y eut un mouvement parmi les auditeurs de Salomon, un mouvement qui indiquait combien il leur eût répugné d'aller sonner la cloche à une pareille heure.

« C'était une corvée d'autant plus triste, continua Salomon, que le fossoyeur était alité, souffrant d'un rhumatisme, et je me voyais dans l'obligation d'aller seul remplir mes fonctions. Cependant j'y étais préparé, j'en conviens, le défunt ayant souvent recommandé que la cloche fût sonnée pour lui aussitôt que possible après qu'il aurait rendu l'âme, et l'on s'attendait depuis quelques jours à sa mort. Je recueillis tout mon courage, et m'enveloppant de mon mieux, car il faisait très-froid, je partis avec une lanterne dans une main, la clef de l'église dans l'autre. »

A cet endroit du récit, on entendit le frôlement des habits de l'étranger, comme s'il s'était tourné pour mieux écouter. Salomon regarda pour découvrir si en effet il était enfin parvenu à captiver son attention; mais il était encore dans cette obscurité que Milton appelle *les ténèbres visibles*. Salomon reprit son récit :

« C'était une nuit comme celle-ci; il faisait sombre. l'ouragan mugissait, la pluie tombait. Il n'existe peut-être qu'un

Digitized by Google

autre homme au monde pour dire avec moi combien cette nuit était noire et terrible. J'entrai dans l'église, j'enchaînai la porte de manière à la laisser entrebâillée, car je ne me souciais pas d'y rester seul enfermé, je le confesse... et posant ma lanterne sur le banc de pierre du petit coin où est la corde du clocher, je m'assis pour moucher ma lumière.... mais je ne pus prendre sur moi de sonner. Je ne sais comment cela se fit... toutes les histoires de revenans que j'avais entendues me revinsent à l'esprit, et non l'une après l'autre, mais toutes à la fois; puis je me souvins de ce qu'on prétendait dans le village qu'une certaine nuit de l'année tous les morts sortaient de leurs tombes et n'y rentraient que le lendemain matin; cela me rappela combien de gens j'avais vu ensevelir entre la porte du cimetière et celle de l'église. Si j'allais avoir à traverser, me disais-je, tout ce funèbre cortége pour m'en retourner! Je connaissais tous les coins et recoins de l'église, toutes les niches et tous les arcs-boutans; je savais quelles ombres ils projetaient naturellement sur les dalles; eh bien! je ne croyais pas moins voir des figures extraordinaires, et tout-à-coup ma pensée s'arrêtant au vieillard qui venait de mourir, j'aurais juré qu'il était là aussi à son banc accoutumé, s'entourant de son suaire et grelottant comme s'il avait froid. Je demeurais donc assis, écoutant et osant à peine respirer... A la fin je tressaille, je me lève, je saisis dans mes mains la corde de la cloche... et au même instant j'entends sonner... non pas la cloche de l'église, car j'avais à peine touché la corde... mais une autre... oui, j'entendis sonner une autre cloche et très-distinctement. Ce fut un seul coup, un son rapide et que le vent emporta, mais je l'avais bien entendu!... J'avais ouï parler des chandelles des morts.... je finis par me persuader que ce devait être une cloche des morts qui sonnait d'elle-même à minuit pour un trépassé... A mon tour je sonnai ma cloche... je ne sais si je sonnai long-temps ou fort... puis je courus pour aller bien vite me mettre au lit.

» Je me levai le lendemain après une nuit agitée; je racontai mon histoire à mes voisins; les uns en furent tout pensifs, les

Digitized by Google

autres essayèrent d'en rire. Peut-être personne ne me croyait. Mais le matin même on trouva M. Ruben Haredale assassiné dans sa chambre, ayant dans sa main un morceau de la corde attachée à une cloche du tocsin placé sur le toit. Cette corde pendait dans sa chambre et avait été coupée sans doute par l'assassin au moment où il la saisissait... C'était la cloche que j'avais entendue.

» Le bureau de M. Ruben Haredale était ouvert; mais on y chercha en vain une cassette que M. Ruben Haredale avait apportée de Londres et qu'on supposait contenir une grosse somme. L'intendant et le jardinier avaient disparu, et ils furent également soupçonnés d'abord... Quelques mois après, on retrouva dans une pièce d'eau du domaine le cadavre mutilé du pauvre M. Rudge, l'intendant, qu'on reconnut à ses habits, à sa montre et à une bague qu'il portait à un doigt de la main droite. Entre autres blessures, il y en avait une large et profonde qui lui ouvrait la poitrine... il avait été poignardé... il n'était qu'à demi habillé; tout le monde fut d'accord pour dire qu'il avait été surpris ainsi dans sa chambre et égorgé avant son maître.

» On ne douta plus alors que le jardinier ne fût l'assassin. On n'en a plus entendu parler; mais, je vous le dis, il se retrouvera. Le crime fut commis il y a aujourd'hui vingt-deux ans, le 19 mars 1753. Le 19 mars... n'importe de quelle année, je le sais, j'en suis sûr... car, d'une façon ou d'autre, nous avons toujours été étrangement remémorés de ces événemens tous les ans à pareil jour... oui, le 19 mars, tôt ou tard l'assassin sera découvert. »

CHAPITRE II. — LA RENCONTRE DE NUIT.

« Étrange histoire! dit l'homme qui avait été l'occasion du récit qu'on venait d'entendre; et plus étrange encore si elle se termine comme vous le dites. Est-ce là tout? »

Une question si inattendue n'embarrassa pas peu Salomon Daisy. A force de raconter son histoire, à force de l'embellir

Digitized by Google

de quelques ornemens selon le goût de ses divers auditeurs, il était parvenu à la réciter avec grand effet. « Est-ce là tout? » Il n'était pas habitué à un pareil compliment.

« Est-ce là tout? répéta-t-il. Oui, monsieur, c'est tout; et c'est assez aussi, je pense.

— Je le pense aussi. Mon cheval! jeune homme; ce n'est qu'un cheval de louage, et il faut qu'il me porte à Londres cette nuit.

— Cette nuit? dit Joë.

— Oui, cette nuit; cela vous étonne? Quels grands yeux vous faites! Cette taverne est-elle le rendez-vous de tous les badauds du canton? »

Cette remarque de l'étranger répondait évidemment au curieux examen qu'il avait subi tout à l'heure. John Willet et ses trois bons amis ne jugèrent pas prudent de la relever : la parole resta donc au pauvre Joë, qui répliqua avec hardiesse :

« Ne peut-on s'étonner de vous voir partir cette nuit, et par un temps pareil? Savez-vous le chemin?

— Je le trouverai bien, reprit l'étranger, qui, tournant sur ses talons, ajouta : Allons, l'aubergiste, payez-vous. »

John Willet reçut la pièce d'argent qui lui était tendue, et rendit la monnaie sans rien dire, tandis que Joë allait brider le cheval du voyageur. Aussi celui-ci le trouva prêt, et monta en selle, se laissant tenir l'étrier par le fils de l'aubergiste, qui, ne voulant pas avoir le dernier mot, disait : « La pauvre bête semble de mon avis, et regrette que son maître quitte un bon gîte par un temps pareil.

— Jeune homme, lui dit l'étranger, tu as de bons yeux et une bonne langue; tu ferais bien de les ménager : reçois cet avis, qui vaut mieux qu'un pourboire, et reçois encore ceci par-dessus le marché. »

Ce disant, il lui asséna un coup du manche de son fouet sur la tête, et mit au galop sa monture.

Les routes à douze milles de Londres étaient en ce temps-là mal pavées et mal réparées. Celle que suivit l'insociable

Digitized by Google

voyageur était dans un mauvais état, et en le voyant partir ainsi, le mortifié Joë pouvait espérer qu'une bonne chute le vengerait bientôt de l'adieu brutal qu'il venait de recevoir; mais l'étranger, guidant son cheval d'une main sûre, sans se tromper, sans hésiter, soulevant autour de lui des tourbillons de cailloux et de fange, allait comme le vent, faisant voltiger son fouet au-dessus de sa tête avec une espèce de fureur.

Il est des momens où le tumulte des élémens excite une tempête sympathique dans l'esprit de ceux qui courent à quelque entreprise hasardeuse, ou qui sont agités d'une grande pensée, soit pour le bien, soit pour le mal. Maint acte criminel a été commis au milieu du tonnerre et des éclairs. L'homme, naguère maître de lui, lâche alors tout-à-coup les rênes à ses passions; les démons de la rage et du désespoir viennent rivaliser avec ceux qui dirigent l'orage, et l'être qu'ils poussent au crime se sent dans son délire aussi violent, aussi impétueux et aussi impitoyable que les élémens eux-mêmes.

Soit que le voyageur fût la proie de quelque pensée noire, exaltée par l'ouragan de cette nuit; soit qu'il ne songeât qu'à atteindre au plus vite le terme de son voyage, il semblait plutôt un spectre poursuivi par un autre spectre qu'un homme de ce monde, et il ne ralentit sa course infernale qu'à un carrefour de la route, en heurtant tout-à-coup contre un chariot qui venait droit à lui par un chemin de traverse. En voulant, mais trop tard, l'éviter, il faillit renverser sa monture et tomber violemment avec elle.

« Hola ho! s'écria une voix; qu'est-ce que c'est? Qui va là?

— Ami, répondit le voyageur.

— Ami! qui ose se dire ami en faisant galopper ainsi sans pitié une pauvre bête, au risque de se rompre le cou? ce qui ne serait que peu de chose, s'il n'y avait pas quelque danger pour le cou des autres.

— Vous avez une lanterne, je vois, dit le voyageur mettant pied à terre; prêtez-la-moi un moment. Vous avez blessé mon cheval, je crois, avec votre timon ou votre roue.

Digitized by Google

— Si je ne l'ai pas tué, cria l'autre, ce n'est pas votre faute. Qu'est-ce que vous avez pour galopper ainsi sur la grand' route?

— Prêtez-moi la lanterne, reprit le voyageur, qui la prenait en même temps, et ne faites pas d'inutiles questions à un homme qui n'est pas d'humeur à parler.

— Si vous m'aviez dit n'être pas d'humeur à parler, peut-être n'aurais-je pas été d'humeur à vous éclairer, moi, dit l'autre; cependant, comme c'est le pauvre cheval et non le maître qui a le mal, je ne regrette pas que ma lanterne serve à l'un des deux, mais ce n'est pas au plus brutal. »

Le voyageur ne répondit rien à cette allusion sévère, mais profita de la lumière pour examiner sa monture pantelante, pendant que l'homme à la lanterne restait dans sa voiture, espèce de lourde châsse avec un coffre propre à contenir un grand sac d'outils. Le maître de ce char était un homme déjà d'un certain âge. Sa physionomie ouverte, indice d'un bon cœur, exprimait aussi cette sécurité que donne la force. Le passage de ses doigts sur ses joues y avait laissé ces traces noires qui révèlent le métier d'un homme qui manie souvent le fer; c'était un maître serrurier qui venait de terminer quelques travaux de son métier dans une ferme voisine.

« Il n'est pas blessé, dit enfin le voyageur; et en rendant la lumière à l'autre, il ne put éviter que ses yeux ne rencontrassent les siens; mais, comme s'il avait été surpris par cet échange de regards, il reprit violemment la lanterne et la foula aux pieds.

— N'avez-vous donc jamais vu de serrurier de votre vie, que je vous fais l'effet d'un spectre? dit le brave fils de Vulcain; ou est-ce un tour de votre propre métier, que vous avez imaginé pour me voler sur la grand' route? Vous tombez mal, l'ami; je connais ces chemins, je ne m'y aventure pas avec de grosses sommes; et pour vous épargner une peine inutile, sachez que vous avez affaire à un bras encore ferme, et qui connaît tous les usages d'un bon marteau. En parlant ainsi, il s'était mis sur la défensive, après avoir vive-

Digitized by Google

ment cherché dans le sac de serrurier l'arme dont il menaçait son adversaire.

— Je ne suis pas ce que vous pensez, Gabriel Warden, reprit le voyageur.

— Hola! qui êtes-vous donc?... Puisque vous savez mon nom, dites-moi le vôtre.

— Je ne tiens pas votre nom de votre confidence, et je ne vous dois pas la réciproque; c'est la plaque de votre voiture qui vous a nommé.

— N'importe! qui êtes-vous? dit le serrurier en mettant pied à terre. Mais l'autre était déjà remonté à cheval, et faisait mine de partir sans répondre. Le serrurier n'eut que le temps de saisir la bride : « Il faut que je revoie votre figure, » s'écria-t-il.

La résistance pouvait amener une lutte avec un adversaire qui n'était pas à mépriser. Le voyageur céda, et baissant la tête, permit au serrurier de le regarder en face. Celui-ci s'attendait peut-être à rencontrer le visage familier de quelque joyeux ami qui avait voulu lui faire peur, et il souriait à l'idée de cette mauvaise plaisanterie; mais il fut frappé de cette physionomie sombre et refrognée; il remarqua aussi que cet inconnu glissait furtivement la main droite sous son gilet, comme pour y chercher un de ces instruments avec lesquels on ne joue guère.

« Humph! dit-il, si vous me connaissez, je ne vous connais pas.

— Félicitez-vous-en, répondit le voyageur en reprenant l'aplomb de sa selle. Apprenez, Gabriel Warden, que lorsque vous vous trouverez au moment de rendre le dernier soupir, vous ne serez pas plus près de votre mort que vous l'avez été cette nuit.

— Oui vraiment? dit le serrurier.

— Oui, et d'une mort violente.

— De quelle main?

— De la mienne, » répliqua le voyageur, qui, tenant de

Digitized by Google

l'éperon à son cheval, s'éloigna avec le galop furieux interrompu tout-à-l'heure par la rencontre du serrurier.

Gabriel Warden demeura interdit et muet, sa lanterne brisée à la main, jusqu'à ce qu'il n'entendît plus que le murmure du vent et le bruit de la pluie.

« Quel peut être ce drôle? dit-il enfin, après s'être frappé le front comme pour réveiller ses idées. Un fou? un voleur? un assassin? A-t-il parlé vrai? Je regrette presque de ne pas avoir commencé la bataille, pour savoir qui de nous deux courait le plus grand danger. Mais je ne suis qu'à deux milles du Maypole, je veux aller y regarnir ma lanterne..... »

Gabriel Varden, au lieu de continuer son chemin, fit donc un petit détour, sinon tout-à-fait dans l'intérêt de sa lanterne, du moins pour goûter en même temps certaine liqueur dont l'aubergiste du Maypole daignait quelquefois verser un verre ou deux à ses hôtes. L'honnête serrurier, quoiqu'il fût passé onze heures, trouva encore toute la maison sur pied, et ne se fit pas prier pour fumer une pipe avec les compères de John Willet. Naturellement il échangea le récit de sa rencontre contre leurs conjectures sur le mystérieux voyageur, et au bout d'une demi-heure de conversation ils furent tous d'accord pour déclarer qu'ils avaient vu cette nuit un voleur ou pire encore.

CHAPITRE III. — L'ÉMEUTE DE 1780.

C'était encore le 19 mars... mais au risque d'imiter Salomon Daisy dans ses interruptions rétrospectives, disons d'abord que depuis le 19 mars 1775, le narrateur privilégié du Maypole avait eu chaque année encore une nouvelle occasion de répéter son récit et de l'embellir de quelques fioritures de son imagination : il prétendait aussi avoir vu au moins cinq ou six spectres, et dans le nombre celui de ce malheureux Rudge, l'intendant, assassiné avec son maître. Salomon n'avait

Digitized by Google

rien perdu de son assurance lorsqu'il déclarait qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, l'assassin de la Garenne serait découvert.

Il semble que l'assurance du sacristain était surtout partagée par M. Geoffrey Haredale, qui n'avait jamais oublié la mémoire de son frère, ni renoncé à connaître le mystère horrible de sa mort. Quelques singulières circonstances étaient récemment venues réveiller ses soupçons. Depuis plusieurs années, la veuve de l'intendant Rudge habitait une petite maison de la famille Haredale, dans un faubourg de Londres, où elle vivait d'une modique pension avec son fils Barnabé, pauvre idiot venu au monde après la mort de son père, et sous la funeste influence de la fatale catastrophe dans laquelle il avait disparu. La mère et le fils quittèrent tout-à-coup leur demeure, et l'on sut que c'était pour fuir un visiteur sans nom... quelques-uns en faisaient un fantôme... qui s'y introduisait la nuit. M. Geoffrey se rendit à Londres, et pendant long-temps, armé de ses pistolets, il monta la garde dans la maison abandonnée par la veuve Rudge, espérant surprendre cet étrange visiteur, dont l'importunité avait forcé la pauvre femme de déloger. M. Geoffrey obéissait enfin à une espèce de secret pressentiment, et quelque chose lui disait qu'il était sur les traces de cet assassin qui jouissait depuis vingt-sept ans de son impunité. C'était sa pensée unique, exclusive, la pensée de son sommeil comme de ses veilles. Cependant cette année 1780 s'annonçait si menaçante pour lui et les siens, qu'il aurait dû plutôt songer à la sécurité du reste de sa famille qu'à la vengeance de ceux qui n'étaient plus. M. Geoffrey Haredale était catholique, et la tolérance dont les catholiques jouissaient depuis si long-temps en Angleterre avait fini par exciter la jalousie et l'inquiétude des protestans fanatiques. Les cris : A bas le pape et les papistes! retentissaient dans les rues de la capitale, sous les fenêtres du palais du roi, autour des deux chambres du parlement. La grande association anti-catholique, fondée par le fameux lord George Gordon, recrutait tous les jours des prosélytes dans cette classe dangereuse de la lie du peuple qui traduit si facilement ses

Digitized by Google

passions par le tumulte, la violence, le pillage, l'incendie et les massacres. Bientôt cette association compta jusqu'à quarante mille de ces terribles frères : elle devint une foule séditieuse, venant à la mort tous ceux qu'on lui dénonçait, et marquant à la craie la demeure des victimes, pour le jour d'une contre-partie de la Saint-Barthélemy de France. Déjà plusieurs chapelles avaient été dévastées, déjà la flamme avait consumé une ou deux maisons de Londres, et ce n'était que le signal des fureurs de cette armée incendiaire.

On était donc au 19 mars 1780. L'inquiétude générale avait gagné les environs de la Garenne et du Maypole. Dans cette auberge, un seul homme refusait encore de croire aux tumultes de Londres; c'était l'aubergiste lui-même, John Willet, qui depuis peu avait été quitté par son fils, à la suite d'une querelle domestique, et par Hughes le garçon, plus spécialement chargé du département de l'écurie. John Willet ignorait que celui-ci, vrai gibier de potence, était allé joindre la populace anti-catholique. C'était une bête féroce que l'isolement de la domesticité dompte pendant quelque temps, mais dont les instincts se réveillent au premier hurlement qui lui rappelle son origine et sa nature sauvage.

John Willet fut donc très-surpris et très-contrarié dans son obstination lorsqu'il vit ses amis Parkes, Cobb et Daisy partir pour Londres, sans autre motif que d'assister aux émeutes de la grande ville. Ils y croyaient donc eux? « Supposez-vous, leur dit-il, que s'il y avait la moindre vérité dans les bruits qu'on fait courir, M. Haredale serait encore absent, et qu'il n'aurait pas peur de laisser ainsi la Garenne avec deux jeunes femmes et deux ou trois domestiques hommes pour toute garnison?

— Oui, répondit Salomon Daisy; mais sa maison est assez loin de Londres, et les émeutiers ne s'écartent pas des faubourgs. D'ailleurs on dit que les gentilshommes catholiques ont envoyé à leurs amis de la province des *certificats de bon protestant* signés des chefs de l'association.

— On dit! on dit! répéta M. Willet avec humeur... Oui,

Digitized by Google

monsieur, on dit aussi que vous avez vu un revenant au mois de mars de l'année dernière; mais personne ne le croit.

— Fort bien, répliqua Salomon, piqué à son tour; mais qu'on le croie ou non, ce n'en est pas moins vrai, comme il est que nous partons pour Londres. Adieu donc, et bonsoir Johnny! »

John Willet ne daigna pas répondre à cet adieu, ni secouer la main que lui tendaient ses amis. Les trois compères le laissèrent donc, et lui, s'efforçant de rire de leur crédulité, puis bâillant et se frottant les yeux, il s'endormit sur le banc à côté de sa porte.

Combien dura ce sommeil? deux ou trois bonnes heures au moins; car lorsque John Willet se réveilla, la riche lumière du soleil couchant s'était évanouie, les sombres teintes de la nuit tombaient rapidement sur le paysage, et quelques étoiles scintillaient déjà sur le bleu du ciel. Les oiseaux étaient tous au perchoir, les marguerites printanières de la prairie avaient fermé leurs corolles en rayons, le chèvrefeuille qui enlaçait le porche de ses guirlandes exhalait une double émanation de parfums, comme s'il eût timidement attendu le silence et les ténèbres pour embaumer les airs; aucun souffle n'agitait le lierre qui tapissait la vieille muraille de ses feuilles d'un vert lustré : c'était une belle et paisible nuit, où l'on n'entendait que le bruissement léger de la joyeuse sauterelle dans l'herbe. Mais quel est donc ce murmure lointain, à peine comparable encore au bourdonnement qui sort d'un coquillage appliqué sur votre oreille? Ce murmure augmente, puis il baisse : il a cessé tout-à-fait... Mais non, il recommence, il redouble, et le voilà devenu un sombre mugissement dont l'écho varie suivant les détours de la route. Ah! il approche, et il est facile de distinguer le tumulte d'une multitude de voix, le retentissement des pas d'une foule qui pèse sur la terre.

Il est douteux que même alors le vieux John Willet eût voulu songer à l'émeute, sans les cris de la cuisinière et de la servante qui se mirent à se sauver tout effrayées au faîte

Digitized by Google

de la maison pour s'enfermer dans un des greniers. Ces deux femmes déclarèrent depuis que M. Willet en sa terreur ne put trouver qu'un monosyllabe pour leur reprocher cette fuite. Quant à lui, sa terreur même lui tenant lieu de courage, il se posta sous le porche du Maypole, attendant l'orage populaire, immobile, les mains dans les poches et oubliant qu'il aurait pu mettre une porte avec ses verroux entre l'orage et lui.

Il n'attendit pas long-temps. Une sombre masse fut bientôt visible à travers le nuage de poussière qu'elle soulevait. C'était la populace anti-catholique : elle précipitait ses pas, accourant pêle-mêle, criant et glapissant comme une horde sauvage : quelques secondes après, John Willet se trouva au milieu d'elle, poussé et repoussé d'une main à l'autre.

« Holà! dit une voix qu'il connaissait, où est-il? qu'on me le donne à moi, qu'on ne lui fasse pas de mal. Eh donc! vieux Jack (1)! ah! ah! ah! »

M. Willet reconnut celui qui le traitait ainsi familièrement, Hughes, son ex-garçon d'écurie ; il ne dit rien, ne pensa rien, assourdi qu'il était.

« Ces enfans ont soif et veulent boire, cria Hughes en le poussant vers l'intérieur de la maison : vite, Jack, vite! montrez-nous le meilleur, cette liqueur réservée pour votre gosier, Jack. »

John, par habitude, articula faiblement ces mots : « Qui payera? »

« Il demande qui payera, » s'écria Hughes avec un éclat de rire qui trouva un horrible écho dans cette foule. Puis, se tournant vers John Willet, il ajouta : « Qui payera? Mais personne. »

John promena ses yeux hébétés sur tous ces visages, les uns ricanant, les autres farouches, éclairés par la lueur des torches ou encore mal dessinés dans un fond de ténèbres et de fumée; ceux-ci le regardant, ceux-là regardant la mai-

(1) Note du rédacteur. Jack, qu'on traduirait à tort par Jacques et Jacquot, est le synonyme familier de John et répond à notre Jeannot.

Digitized by Google

son, d'autres se regardant entre eux. Tout-à-coup, sans se douter à peine qu'il eût fait un pas, un seul mouvement, il se trouva assis à son comptoir, dans son fauteuil, spectateur stupéfait du ravage de sa propriété, comme s'il eût assisté à quelque jeu burlesque... Oui, c'était bien le comptoir, le comptoir où personne n'entrait sans une invitation spéciale, le sanctuaire, le saint des saints de l'auberge; et John Willet y était, au milieu d'hommes armés de bâtons, de torches, de pistolets, faisant un tintamarre horrible avec leurs cris, leurs blasphèmes, leurs sifflemens; c'était le comptoir changé en théâtre d'animaux féroces, en maison de fous, en temple infernal. Tous ces hommes allaient et venaient, qui par la porte, qui par les fenêtres; ils tournaient les robinets des barils en perce, buvaient dans les tasses de porcelaine, se mettaient à cheval sur les futailles qu'ils enfonçaient, taillaient dans le fromage, forçaient les tiroirs des armoires, remplissaient leurs poches, partageaient l'argent qu'ils trouvaient; ils fracassaient tout, dévastaient, brisaient, renversaient, déchiraient : plus rien de sacré, plus rien d'inviolable, plus rien d'impénétrable; partout des pillards, en haut, en bas, dans les chambres à coucher, dans la cuisine, dans la basse-cour, dans les écuries, escaladant les fenêtres, sautant les escaliers, tombant de tous côtés au milieu de la salle, trouvant partout de nouvelles issues, présentant sans cesse de nouvelles figures, et tous à l'envi hurlant, chantant, se battant, brisant les verres et la poterie, noyant la poussière dans la liqueur qu'ils ne pouvaient plus boire, arrachant les sonnettes, frappant à droite et à gauche avec les meubles : épouvantable désordre entretenu par des nouveaux venus, toujours en plus grand nombre, accourant par essaims, et mêlant leurs fureurs et leurs folies à tout ce chaos de bruit, de fumée, de lumière, de ténèbres, de scènes burlesques, de gestes atroces, de rires, de gémissemens, de pillage et de ruine!

Enfin les acteurs de cette affreuse orgie se rassemblèrent en dehors de la maison, appelant ceux qui restaient en ar-

Digitized by Google

rière. Ceux-ci, avant de répondre aux autres, qui les accusaient de perdre le temps, se consultèrent sur ce qu'ils feraient de John Willet jusqu'à ce qu'ils eussent terminé tout ce qu'ils prétendaient accomplir à Chigwell. Tel proposa de mettre le feu à la maison et d'y laisser brûler l'aubergiste, tel autre de le réduire à une insensibilité complète en l'assommant : celui-ci voulait qu'on lui fît jurer qu'il ne bougerait pas; celui-là préférait le bâillonner et l'emmener sous bonne garde. On finit par décider que John serait garrotté sur son fauteuil.

Parmi les meneurs figurait un nommé Dennis, qui n'était autre que le bourreau de Londres; singulier fonctionnaire de la loi passé dans le camp de la révolte et de la sédition.

« Où est Dennis? » cria Hughes.

Dennis se présenta avec une longue corde autour de ses reins, à peu près comme le cordon d'un moine.

« Allons, dépêchons-nous, lui dit Hughes expliquant par un signe la sentence portée contre John. Dennis déroula sa corde, et, levant les yeux vers le plafond, il regarda partout sans trouver ce qu'il cherchait.

— Ma foi, dit-il, à moins de le pendre au-dessus de la porte, je ne vois rien ici...

— Le pendre? dit Hughes.

— Et pourquoi donc m'appelez-vous, camarade? » dit Dennis d'un air étonné.

Hughes ne répondit pas, mais, saisissant lui-même la corde, il garrotta son ancien maître. Cette œuvre de prudence parachevée avec l'aide de Dennis, qui branlait la tête et haussait les épaules, les deux meneurs crièrent : « En avant! à la Garenne! c'est le château d'un papiste. » Ce nouveau signal fut répété au loin, et l'émeute toute entière déserta le Maypole.

Hughes, avant de joindre les autres, avala encore un verre de vin, comme pour stimuler son courage, ouvrit tous les robinets des futailles qui avaient été refermés ou oubliés, appliqua sur le dos de son ancien maître une tape d'adieu,

Digitized by Google

allama une torche, et l'agitant au-dessus de sa tête alla reprendre son rang.

CHAPITRE IV. — LA CLOCHE. — L'INCENDIE.

John Willet, laissé seul dans la solitude de son comptoir bouleversé, continuait de regarder autour de lui. Ses yeux ouverts disaient bien qu'il était éveillé; mais quant à la raison et à la réflexion, elles dormaient certainement en lui. Aucun muscle de son visage n'exprimait ce qu'il éprouvait à la vue de cette salle qui depuis tant d'années fut pour lui sa salle du trône, l'orgueil de son cœur. Au dehors, la nuit entourait la maison de ses ténèbres; au dedans, les liquides précieux à peu près taris ne tombaient plus que goutte à goutte sur les dalles. Le Mai qui donnait son nom à l'auberge avait été arraché et poussé violemment à travers une des fenêtres : on eût dit le beaupré d'un navire naufragé. De temps en temps quelques courans d'air s'insinuaient par les portes ébranlées et battantes; les chandelles fumeuses se fondaient en longues gouttières blanches; les rideaux rouges projetaient leurs pans déchirés jusque dans le chemin; les bouteilles de liqueurs étaient tristement entassées dans les recoins, semblables à des corps sans âme : le sol enfin était jonché des débris de la ruine de John Willet. Mais aucun détail de ce triste tableau ne semblait capable de l'émouvoir : il était pétrifié, frappé d'une insensibilité stupide, et désormais rien ne pouvait plus le surprendre.

Il devait cependant commencer enfin à retrouver l'usage d'un de ses sens, puisqu'il distingua l'approche d'un bruit de pas; ce bruit, inégal, irrégulier, trahissant une marche indécise, s'arrêta sous la fenêtre principale, et une tête se montra avec un visage blême, flétri, dont la maigreur faisait paraître les yeux deux fois plus larges qu'ils n'étaient sans doute. Ces yeux parcoururent la salle avec inquiétude, et une voix demanda : « Êtes-vous seul dans cette maison? »

John avait recouvré l'ouïe, mais la voix pas encore, puis-

qu'il ne répondit rien. La question fut réitérée inutilement. Un homme entra par la fenêtre. John ne témoigna aucun étonnement. Entrer et sortir par la fenêtre, c'était devenu pour John depuis une heure la chose la plus simple, la plus naturelle : il avait presque oublié l'usage des portes. Cet homme portait un grand manteau usé, un chapeau à bords rabattus. Il marcha droit sur John et le regarda. John lui rendit ce compliment muet avec usure. Mais quand l'homme parla, il n'en fut plus de même.

« Combien y a-t-il que vous êtes garrotté ainsi? »

John regarda, mais pas de réponse.

« De quel côté ces gens-là se sont-ils dirigés?... »

John par hasard fit attention alors aux bottes éperonnées de l'étranger : mais pas de réponse.

« Vous feriez bien de retrouver la parole; car, s'il ne vous reste plus rien à perdre dans votre maison, vous avez encore votre peau à ménager. Voyons, de quel côté sont-ils passés?

— Par là! répond John, retrouvant enfin la voix, mais montrant avec une parfaite bonne foi la direction contraire à celle qu'avait prise l'émeute.

— Vous mentez! dit l'homme avec un geste de menace. C'est par là que je suis venu. Vous voudriez me trahir. »

Il était si évident que l'imperturbable imbécillité de John n'était pas jouée, mais résultait des scènes qui venaient de se passer dans sa maison, que l'homme laissa suspendue la main qui allait le frapper, et, allant à l'une des barriques de vin, recueillit dans un verre ses dernières gouttes, qu'il avala avidement; puis, renfonçant son chapeau sur ses yeux, il demanda : « Où sont vos servantes?

— Enfermées là-haut! répondit John, qui se rappela seulement avoir entendu qu'on leur criait de jeter leur clef par la fenêtre, si elles ne voulaient pas être dérangées.

— Tant mieux pour elles si elles restent tranquilles, et tant mieux pour vous si vous faites comme elles. Mais allons, puisque la mémoire vous revient, dites-moi maintenant de quel côté se sont dirigés ces gens-là. »

Digitized by Google

Cette fois M. Willet indiqua exactement. L'homme courait vers la porte, lorsque soudain on entendit les sons rapides et éclatans d'une cloche de tocsin : en même temps jaillit un éclair de flamme qui illumina non seulement toute l'auberge, mais encore toute la campagne.

Affreuse clarté qui succédait aux ténèbres, cris et acclamations, horrible tumulte qui envahissait tout-à-coup la paix et la sérénité de la nuit... Non, ce ne fut pas là ce qui arrêta cet homme, comme si le tonnerre était tombé à ses pieds... non, ce fut la CLOCHE. Si la forme la plus hideuse que l'imagination ait jamais évoquée dans un rêve s'était dressée devant lui, il n'eût pas tressailli et reculé comme il le fit au premier son de cette voix d'airain. Les yeux lui sortirent de la tête, ses membres frémirent convulsivement, son front devint hideux ; il leva un de ses poings comme s'il tenait un être fantastique, et de son autre main il se mit à frapper comme s'il était armé d'un poignard ; puis, se bouchant les oreilles, le voilà qui tourne dans la salle, il pousse un cri, un cri de démence, et il fuit... Mais la cloche sonne et le poursuit ; mais ce tocsin retentit de plus en plus éclatant ! La flamme fait rayonner au loin ses sinistres clartés, le tumulte des voix grandit toujours : des masses lourdes ébranlent les airs par le bruit de leur chute ; des gerbes de feu s'élancent jusqu'aux étoiles : mais cet homme n'entend que la cloche, cette cloche mille fois plus menaçante et plus terrible, cette cloche qui révèle de noirs secrets après son long silence, cette cloche qui prête une voix aux morts...

On dit qu'il est des hommes qui ont été pourchassés par un fantôme. Ah ! il eût préféré, cet homme, en avoir une légion derrière lui. Il les eût devancés, ou il en eût été atteint, et tout était fini. Mais la cloche... tout l'espace était rempli de cette voix : partout elle pénétrait son oreille ; elle résonnait dans la terre, dans l'air, elle faisait frissonner le gazon, elle gémissait parmi les branches tremblantes : les échos la lui renvoyaient ; c'était elle qui donnait aux lueurs de l'incendie une teinte sinistre. Ah ! surtout elle attisait un autre feu plus

Digitized by Google

dévorant dans son sein; elle proclamait la trahison et le meurtre, elle ouvrait les tombeaux, elle en faisait sortir les spectres, un entre autres, l'image d'une victime qui fixait des yeux incrédules sur son assassin, et souriait d'un horrible sourire en voyant qu'une main amie levait le poignard sur elle... Ah! la cloche!... où la fuir?... Elle a cessé d'être agitée dans les airs, et elle résonne encore autour de cet homme, qui a fini par se rouler par terre, la tête dans ses mains, demandant en vain grâce à cette éternelle voix du remords.

Abandonnons-le à son désespoir.

Pendant qu'il se relève pour fuir encore, l'émeute a fait marcher son œuvre de destruction. Le bruit de son approche l'avait devancée à la Garenne; aussi ces furieux trouvèrent les grilles, des jardins fermées, les portes et les fenêtres barricadées, la maison toute entière plongée dans les ténèbres. Après avoir follement agité et arraché les sonnettes et frappé contre les grilles, ils tinrent conseil, ou plutôt ils se distribuèrent les rôles : à un signal donné, le château est cerné; les uns escaladent les murs, les autres ébranlent et arrachent les grilles, dont les barreaux leur fournissent de nouvelles armes. Alors quelques domestiques retranchés silencieusement dans le vestibule osèrent décharger leurs fusils sur les assiégeans. Mais, voyant que cet acte de défense ne faisait qu'augmenter l'impétuosité de l'attaque, ces fidèles serviteurs ne pensèrent plus qu'à leur propre sûreté, prenant la fuite pour revenir se mêler aux dévastateurs, en criant comme eux; et ce stratagème leur réussit, excepté à un vieillard dont on n'entendit plus parler, et qui périt sans doute dans l'incendie.

Dès que l'émeute se vit maîtresse de la maison, elle disposa librement de cette conquête. On alluma tout d'abord des feux de joie sous les fenêtres. Quand les fenêtres, élargies à coups de marteau, ne furent plus que de larges brèches, les tables, les armoires, les lits, les miroirs, les tableaux furent jetés dans les flammes, et chaque nouveau meuble qui tombait ainsi avec fracas était salué par des acclamations et des hurlemens; puis ce furent les portes et les fenêtres qui suivirent les meu-

Digitized by Google

bles; enfin ceux qui avaient des haches procédèrent à la démolition des planchers, détachant les solives et les poutres, accumulant ruines sur ruines, sans faire attention que leurs compagnons non prévenus pouvaient être entraînés sous les décombres. Il y en avait qui fouillaient les tiroirs, les boîtes, les coffres, les buffets, pour y chercher les bijoux et l'argenterie; mais la plupart, plus jaloux de détruire que de s'enrichir, jetaient tout sans examen dans la cour. Les caves avaient eu leurs visiteurs qui avaient sondé les futailles, et ce n'étaient pas les moins furieux; ils allaient et venaient, mettant le feu à tout ce qu'ils voyaient, souvent aux habits même de leurs camarades, et ils allumèrent l'incendie en tant d'endroits, qu'il y en eut qui n'eurent pas le temps de se sauver. Ces malheureux accouraient au bord des fenêtres, la figure et les mains noircies, appelant à leur aide jusqu'à ce qu'ils fussent entraînés et engloutis dans un gouffre de flammes.

Plus le feu petillait, plus il se propageait avec violence, plus aussi les dévastateurs devenaient cruels et féroces, oubliant leur nature d'hommes dans cet élément, changés tout-à-coup en démons, et se sentant ces instincts qui font l'ivresse de l'enfer. Mais comment décrire ces ouvertures béantes des murailles au travers desquelles on découvrait les corridors et les appartemens tout rouges de feu? ces serpens de flamme qui promenaient sur les briques et les pierres extérieures leurs langues fourchues, et puis allaient se perdre dans le grand foyer de l'incendie? le reflet de cette affreuse lumière sur les traits de ces démons, l'alternative de sinistres lueurs et de complète obscurité, ces gerbes d'étincelles, ces explosions si brillantes qui dévoraient tout-à-coup jusqu'à la fumée, ces flammèches, ces tisons que le vent répandait au loin comme une grêle de météores, ces grandes poutres déjà calcinées qui tombaient silencieusement sur les tas de cendres, faisant à peine jaillir quelques étincelles? Ce qui attristait le plus peut-être dans cette catastrophe, c'était l'exposition aux regards, aux grossiers et profanes regards, des asiles les plus sacrés du toit domestique, et la destruction impitoyable de tant de

Digitized by Google

frivoles mais précieux souvenirs de la famille! Oui, ce spectacle, qui avait lieu non au milieu des larmes et des cris de compassion, mais au bruit d'un triomphe barbare, ce spectacle si horrible ne pouvait plus être oublié de ceux qui en étaient les tristes témoins et non les farouches acteurs.

Ces témoins, quels étaient-ils? La cloche du tocsin avait résonné long-temps... et ce n'étaient pas de faibles ou de timides mains qui l'avaient agitée; mais on n'avait vu personne. Quelques-uns des incendiaires dirent que lorsque le tocsin avait cessé, ils avaient entendu des cris de femmes et vu flotter les vêtemens de celles que transportaient des hommes. Comment vérifier les rapports d'un pareil tumulte?... Mais Hughes, où était-il? qui l'avait vu depuis qu'on avait enfoncé les portes de la Garenne? « Où est Hughes? » A ce cri Hughes répondit: « Me voilà! » Hughes accourait hors d'haleine, noir de fumée: « Allons, frères, dit-il, nous avons fait tout ce que nous pouvions faire; le feu se consume lui-même: nous ne laissons plus que des ruines; partons, dispersons-nous, pour nous retrouver au rendez-vous commun. » Et Hughes disparut, contre son habitude, qui était jusqu'alors d'être toujours le premier pour avancer, le dernier pour se retirer.

Ce n'était pas chose facile de commander cette retraite. Si les portes de Bedlam s'ouvraient toutes grandes, il n'en sortirait pas de maniaques plus étranges que ceux de cette nuit. Ces misérables foulaient aux pieds les fleurs des jardins et arrachaient les arbustes; ils jetaient en l'air leurs torches, qui leur retombaient sur le visage; ils couraient au milieu du feu et faisaient le geste de le traverser à la nage. Un ivrogne qui n'avait pas vingt ans était étendu par terre une bouteille aux lèvres... tout-à-coup le plomb fondu d'une gouttière est distillé sur sa tête, qui se trouve consumée par cette pluie de feu liquide. Quelques-uns emportaient leurs camarades ivres-morts sur leurs épaules, essayant de les réveiller par de licencieuses saillies, et quelquefois les laissant réellement sans vie à la porte de quelque maison. Mais de toute cette multitude hurlante, aucun homme ne revint avec un sentiment de pitié

Digitized by Google

ou de dégoût, aucun dont la rage fût satisfaite ou assouvie.

Peu à peu cependant ce torrent dévastateur se dissipa au bruit des mêmes hourrahs et des mêmes cris qui avaient signalé sa venue; bientôt les traînards devinrent de plus en plus rares; on n'entendit plus ceux qui se sifflaient ou s'appelaient entre eux. Le silence régna de nouveau autour des cendres fumantes, le silence de la ruine et de la dévastation.

CHAPITRE V. — L'ASSASSIN DU 19 MARS.

Les trois compères du Maypole, qui ne se doutaient guère du changement qu'ils trouveraient au retour dans leur auberge favorite, avaient pris le sentier de la forêt pour se rendre à Londres, évitant la grande route, ses bruits et sa poussière. A mesure qu'ils approchaient de la métropole, ils faisaient des questions sur les émeutes chaque fois qu'ils rencontraient un voyageur. Ils en apprirent ainsi un peu plus qu'on n'en savait encore à Chigwell. Cet après-midi même, la troupe avait été forcée de battre en retraite devant la populace, qui voulait délivrer les prisonniers conduits à Newgate. Les maisons de deux témoins près de Clare-Market avaient été démolies; on devait incendier l'hôtel de sir Georges Saville, le membre du parlement promoteur du *bill catholique*. Tous les rapports s'accordaient pour représenter les rues de Londres livrées à toutes les fureurs de la populace, la sécurité bannie des maisons, la vie de plusieurs honnêtes gens hautement menacée, la terreur augmentant sans cesse et ayant chassé déjà un grand nombre de familles. Un homme qui portait la cocarde bleue, couleur de l'association anti-catholique, cria des injures aux trois amis, et leur conseilla de bien garder les prisons cette nuit, parce que les portes en seraient fortement ébranlées. Un autre leur demanda s'ils se croyaient à l'épreuve du feu, qu'ils osaient se montrer sans l'emblème distinctif de tout brave et honnête Anglais. Un troisième enfin, monté sur un grand cheval, leur cria de jeter chacun un shelling dans son chapeau pour leur souscription à la bonne.

Digitized by Google

cause. Il était seul contre trois; mais ils n'osèrent refuser, car ils commençaient à avoir peur, et ils hâtèrent le pas, tout pensifs et se parlant peu l'un à l'autre.

La nuit les surprit aux abords de Londres, et ils eurent une triste confirmation de toutes ces tristes nouvelles en voyant les flammes de trois incendies qui se reflétaient sinistrement sur le bleu sombre du ciel. Les premières maisons des faubourgs avaient toutes sur leur porte cette inscription en grosses lettres : *No popery* (à bas le papisme)! Les boutiques étaient fermées; l'alarme et l'inquiétude régnaient sur tous les visages.

Ils arrivèrent ainsi à une barrière de péage. Au moment où ils faisaient un détour pour gagner le sentier latéral, ils virent un cavalier venant de Londres au grand galop, et qui, d'une voix agitée, cria au gardien du *Turn-Pike* de lui ouvrir bien vite au nom du ciel. Cette adjuration était si pressante, que le gardien, tout gardien qu'il était, accourut sa lanterne à la main, et il allait ouvrir la barrière, lorsque, ayant tourné la tête, il s'écria : « Bonté du ciel! qu'est-ce donc? un autre incendie! »

A ces mots, nos trois compères, tournant aussi la tête, virent dans le lointain, et dans la direction du canton d'où ils venaient, une large nappe de feu qui s'étendait à l'horizon, semblable à certains couchers de soleil de funeste présage.

« Ou je me trompe bien, dit le cavalier, ou je sais de quelle maison jaillissent ces flammes. Ne restez pas là immobile d'effroi, mon brave homme, et ouvrez la barrière.

— Monsieur, cria le gardien en portant la main à la bride du cheval après lui avoir ouvert, monsieur, je vous reconnais : croyez-moi, n'allez pas là-bas... je les ai vus passer, je sais quelle espèce de gens ils sont... vous serez égorgé.

— Ainsi soit-il! dit le cavalier, les yeux fixés sur le feu, et sans regarder celui qui lui parlait.

— Mais, monsieur, poursuivit le gardien, si ému qu'il en pleurait, monsieur, puisque vous ne voulez pas vous arrêter ici, portez au moins le ruban bleu. Tenez, prenez le mien;

Digitized by Google

ce n'est qu'à contre-cœur que je l'ai mis à mon chapeau pour sauver ma vie, monsieur, et le peu que je possède; portez-le cette nuit seulement, monsieur, rien que cette nuit.

— Oui, dirent les trois amis, se pressant autour du cheval; oui, monsieur Haredale, mon digne et bon monsieur; oui, laissez-vous persuader.

— Qu'est-ce que j'entends! dit M. Haredale; c'est la voix de Daisy?

— Oui, monsieur, s'écria le petit sacristain; laissez-vous persuader; cet homme dit vrai, il y va de votre vie.

— Avez-vous peur de venir avec moi? reprit soudain M. Haredale.

— Moi, monsieur! N-n-non.

— Mettez ce ruban à votre chapeau. Si nous rencontrons les incendiaires, jurez que je vous ai arrêté parce que vous le portiez; je le leur dirai moi-même. Vous aurez l'air d'être mon prisonnier. Mais, par la miséricorde que j'espère obtenir de Dieu après ma mort, je ne veux aucun quartier de ces misérables, et ils n'auront aucun quartier de moi si nous nous rejoignons cette nuit. Allons, montez ici en croupe, Salomon; tenez-moi à bras-le-corps, et ne craignez rien. »

Salomon Daisy se laissa ainsi emmener, et les voilà partis au galop, dans un nuage de poussière, emportés par cette course rapide comme les chasseurs d'un rêve fantastique.

Il était heureux que le bon cheval connût les chemins; car pas une seule fois M. Haredale ne regarda à ses pieds, ne pouvant arracher les yeux de cette flamme vers laquelle il se dirigeait. Il ne prononça que ces trois paroles : *C'est ma maison!* et n'ouvrit plus la bouche, poussant toujours sa monture en ligne directe par la traverse, jusqu'à ce que, parvenu à la porte du Maypole, il vit clairement que l'incendie commençait à tomber, et que c'était faute d'alimens.

« Pied à terre pour un instant, un seul instant, » dit M. Haredale en aidant Salomon à descendre de cheval; et puis descendant lui-même : « Willet! Willet! où sont ma nièce et mes domestiques? Willet! »

Digitized by Google

En criant ainsi pour appeler Willet, M. Haredale se précipita dans la salle du comptoir. Il y trouva l'aubergiste garrotté sur son fauteuil; il vit les premiers ravages de l'émeute, et comprit que personne n'avait pu se réfugier là.

M. Haredale était un homme d'une âme forte, accoutumé à se contenir, à comprimer ses émotions les plus vives; mais une pareille préparation à ce qui allait suivre, quoiqu'il eût vu le feu de loin, et s'attendît bien à trouver sa maison rasée, une pareille préparation était au-dessus de son courage; il se couvrit la face avec les mains et détourna la tête.

—Johnny! Johnny! dit Salomon, qui pleurait et se tordait les mains; ah! cher Johnny, quel événement! Avons-nous pu vivre assez pour voir un malheur pareil dans le comptoir du Maypole?... Et la Garenne aussi, Johnny! M. Haredale! Ah! Johnny, quelle chose affreuse à voir! »

Pendant que Salomon se lamentait ainsi, le pauvre John Willet, toujours muet, immobile, regardait de l'air effaré d'un homme qui n'a plus la conscience de ce qu'il voit ni de ce qu'il sent. Salomon recommença ses doléances : « Johnny, ne nous reconnaissez-vous pas? Je suis Daisy, Salomon Daisy, le sacristain, celui qui prépare tous les dimanches votre banc à l'église de Chigwell..... »

M. Willet eut l'air de réfléchir, et répondit enfin comme un automate qu'un ressort ferait parler : « Chantons les louanges du Seigneur...

— Oui, c'est cela, vous y êtes, interrompit le sacristain; c'est moi, c'est un ami. Dites-moi, vous a-t-on bien battu, bien tourmenté? »

M. Willet, avec une tristesse ineffable, répondit : « Ah! s'ils avaient eu seulement la générosité de me tuer, je les eusse remerciés!

— Non, non, ne parlez pas ainsi, Johnny; ne désirez pas pire; c'est bien assez comme cela.

— Voyez, monsieur, dit John, tournant ses yeux effarés sur M. Haredale, qui dénouait la corde; voyez, monsieur, le vieux Mai; cette enseigne muette elle-même semble me

Digitized by Google

dire : John Willet, tout est fini pour nous; allons nous jeter à l'eau; nous n'avons rien de mieux à faire.

— Votre perte est grande, votre malheur affreux, sans doute, dit M. Haredale, jetant un regard inquiet vers la porte, et ce n'est pas le moment de vous consoler; ce n'est pas moi, d'ailleurs, qui pourrais le faire; mais, avant que je vous quitte, un mot, un seul mot, je vous en supplie : Avez-vous vu Emma?... Avez-vous vu Dolly Warden?

— Non, dit M. Willet.

— Ni personne que ces bandits?

— Non.

— J'espère que ma nièce aura pu fuir avant ces horribles scènes, continua M. Haredale, qui, dans son trouble et son agitation, ne pouvait délier M. Willet aussi vite qu'il l'aurait voulu.—Un couteau, Daisy, pour couper les nœuds.

— N'avez-vous, aucun de vous deux, dit John Willet toujours effaré, n'avez-vous pas aperçu un cercueil quelque part, dites?

— Il a la tête perdue!... Willet! » lui cria M. Haredale en le délivrant enfin, grâces au couteau que lui tendit Salomon.

M. Willet poursuivit sa phrase : « Parce que, voyez-vous, un mort est passé par ici tout-à-l'heure; j'aurais pu vous dire quel nom il y avait sur ce cercueil s'il l'avait laissé en chemin..... »

M. Haredale avait écouté ces singulières paroles comme si elles avaient un sens pour lui. Il entraîna précipitamment Salomon, remonta avec lui à cheval, et laissant Willet encore étourdi, il vola vers les ruines de sa maison. Là, attachant sa monture à un tronc d'arbre, et saisissant son compagnon par le bras, il prit silencieusement le sentier qui conduisait au jardin, à ce qui avait été le jardin de la Garenne. Il s'arrêta un moment pour contempler les murailles fumantes, et les étoiles qui, à travers la toiture et les planchers ouverts, brillaient sur une accumulation de cendres. Salomon, qui le regardait timidement, vit que ses lèvres étaient contractées, que son

Digitized by Google

front exprimait une résolution sévère, mais qu'aucune larme, aucun geste ne lui échappait qui trahît sa douleur.

M. Haredale dégaina son épée, passa la main dans son sein, comme pour vérifier s'il avait encore d'autres armes; puis, saisissant de nouveau Salomon par le poignet, il fit d'un pas prudent tout le tour du château, furetant dans tous les recoins, mais sans rencontrer aucun être humain, sans découvrir les traces d'aucun traînard.

Après une courte pause, M. Haredale éleva deux ou trois fois la voix : « Y a-t-il ici quelqu'un qui me connaisse? Il n'y a plus rien à craindre : s'il y a quelqu'un des miens, qu'il réponde. » L'écho seul lui répondit. Tout redevint silencieux. La tourelle où était la cloche du tocsin n'avait pas été épargnée par les pillards et par le feu; mais l'escalier restait encore, et l'on pouvait monter jusqu'à la cloche entre deux monceaux de poussière encore tiède. La lune, qui vint à se lever, révélait seulement l'interruption de quelques marches brisées ou disjointes. Tout-à-coup des parcelles de cendres s'en détachent. M. Haredale, attentif au moindre bruit, tressaillit. Il ferma la bouche au sacristain avec une de ses mains, et il écouta. Presque au même instant ses yeux s'animent et brillent : « Ne bougez pas, sur votre vie, » dit-il à Salomon; il s'élance et disparaît dans l'escalier de la tour.

Épouvanté de rester seul après tout ce qu'il avait vu et entendu ce jour-là, le sacristain eût préféré le suivre; mais il y avait eu dans le dernier geste et dans le dernier regard de son compagnon une expression qui le fixa immobile là où il se trouvait. Il aperçut par intervalles M. Haredale qui paraissait et disparaissait dans l'obscur passage où il s'était engagé. Les cendres se détachaient toujours sous l'ébranlement de cette difficile ascension; puis, mêlées aux cendres, quelques pierres tombaient et roulaient avec un bruit sourd... Mais est-ce bien M. Haredale qui se montre aux yeux de Salomon Daisy à cette brèche éclairée en plein par la lune?..... Il redescend; le voilà encore! Non, non; c'est une autre

Digitized by Google

figure... Le sacristain, frappé d'horreur, jette un cri : « Le revenant ! encore le revenant ! »

L'écho avait à peine répété ce cri de l'épouvante, que la figure s'échappait de la tour ; mais déjà, ardent à sa poursuite, M. Haredale l'atteignait, la saisissait à la gorge :

« Misérable ! cria-t-il d'un accent terrible ; mort et enseveli pour tous, grâces à ta ruse infernale, je te trouve cependant ; Dieu soit loué ! je te trouve et te tiens ! Lâche souillé du sang de mon frère et de celui de son serviteur fidèle sacrifié au secret de ton forfait atroce... Rudge, double meurtrier, Dieu te livre en mes mains... Monstre, aurais-tu la force de vingt scélérats comme toi, tu ne pourrais échapper cette nuit à celui qui t'arrête ! »

CHAPITRE VI. — UN JOUR A NEWGATE.

M. Haredale ayant fortement garrotté son prisonnier avec l'aide du sacristain, le conduisit jusqu'au village pour s'y procurer une chaise de poste et le transférer immédiatement à Londres, devant un magistrat. Les troubles de la capitale devaient être une raison suffisante pour faire directement enfermer l'assassin dans la prison de Newgate, personne ne pouvant répondre de la sûreté des corps de garde ou des autres lieux de détention provisoire. Ce ne fut pas sans quelques incidens, ce ne fut pas sans courir quelques dangers que M. Haredale parvint à obtenir une audience de sir John Fielding, juge de paix, qui passait pour un fonctionnaire plein de courage, qui et à ce titre avait été proscrit par l'émeute. On avait en conséquence placé dans sa maison une escouade d'agens de police, tous bien armés, qui, lorsque le *warrant* fut dressé sur le témoignage de M. Haredale, escortèrent le prévenu et le firent écrouer à Newgate. Quand M. Haredale le vit enchaîné dans son cachot, il sentit un poids de moins sur son cœur ; mais ce fut pour se livrer aussitôt à l'inquiétude que lui inspirait le sort de sa famille. Jusqu'à ce moment, cet homme si hardi et si résolu eût tout sacrifié à la découverte

Digitized by Google

de l'assassin de son frère. Il faut dire qu'il y allait pour lui de son honneur; car lors du meurtre de M. Ruben Haredale, il s'était vu un moment soupçonné lui-même d'une atroce complicité, parce que ce crime lui avait procuré un riche héritage.— Nous le laisserons aller à la recherche de sa nièce et de la jeune Dolly Warden, qui se trouvait avec elle à la Garenne au moment de l'incendie.

Le prisonnier, resté seul, s'assit sur son grabat, les coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains; il passa de longues heures dans cette attitude silencieuse. Il serait difficile d'analyser ses réflexions : elles étaient confuses pour sa propre intelligence, elles tenaient du vertige : il en était par momens étourdi; mais au fond de ce sombre délire, il retrouvait sans cesse la conscience de son crime : pensée exclusive, absorbante, qui était toujours là, celle qui l'avait poursuivi dans ses rêves, qui avait corrompu toutes les distractions de sa vie, et que réveillaient les plus vagues réminiscences du passé.

Dans l'après-midi la porte de son cachot s'ouvrit : il leva les yeux, et reconnut un vieux juif aveugle, un recéleur de vols, chez lequel il s'était naguère caché, et qui avait été longtemps associé à son existence vagabonde. Il laissa retomber sa tête : que pouvait désormais ce misérable pour un habitant de Newgate?

L'aveugle, guidé par le bruit de sa respiration, s'avança vers lui, et s'assurant par le toucher de l'identité de celui qu'il venait visiter, il lui dit après un moment de silence :

« Voilà qui est mauvais, Rudge, voilà qui est mauvais. »

Le prisonnier fit un mouvement pour changer d'attitude, mais ne répondit rien encore.

« Où et comment avez-vous été arrêté? demanda le juif. Vous ne m'aviez jamais dit que la moitié de votre secret. N'importe, je le sais tout entier maintenant. Voyons, où et comment avez-vous été arrêté?

— A Chigwell, dit l'autre.

— A Chigwell! Et qu'alliez-vous faire là?

— Ce que j'allais y faire?... j'y allais pour éviter l'homme

Digitized by Google

que j'y ai rencontré; j'y allais poursuivi par lui et par mon destin; j'y allais poussé par quelque chose de plus fort que ma volonté. Lorsque je *le* trouvai passant les nuits à m'épier dans la maison habitée par *elle*, je sentis que je ne pourrais jamais *lui* échapper... jamais. Et lorsque j'entendis la CLOCHE... »

Il frissonna, s'interrompit, se leva, se plaignit d'une sensation de froid, et puis s'assit dans sa première attitude.

« Vous disiez, reprit le juif aveugle après une autre pause, vous disiez que lorsque vous entendîtes la CLOCHE...

— Laissez-moi, voulez-vous? reprit le prisonnier; je crois l'entendre encore... » Puis, se parlant à lui-même plutôt qu'à son interlocuteur, il continua : « J'allais à Chigwell pour me joindre à la populace; j'étais serré de si près par *cet homme*, que je me disais qu'il n'était plus de salut pour moi qu'en me jetant parmi ces furieux. Ils avaient pris les devans; je les suivis, et j'étais sur le point de les atteindre lorsqu'elle sonna.

— Qu'est-ce qui sonna?

— La CLOCHE... Ils étaient déjà dispersés : j'espérais que quelques traînards seraient encore dans les ruines, et je me mis à les chercher quand j'entendis... sa voix. »

Il s'arrêta ici pour essuyer avec sa manche une sueur glaciale qui inondait son front. Le juif questionneur répéta ses derniers mots pour le faire continuer : « Sa voix?...

— Oui, sa voix. J'étais justement au pied de la tour où il y a vingt-huit ans je...

— Je vous comprends, dit le juif; passez.

— Je gravis l'escalier, c'est-à-dire ce qu'il en restait, pour me cacher jusqu'à ce qu'il fût parti; mais il m'entendit, et il était déjà derrière moi au moment où je mettais le pied sur les cendres.

— Vous pouviez vous cacher dans un angle du mur, le renverser et le poignarder, dit le juif.

— Ah! vous croyez? Mais entre cet homme et moi il y en avait un autre qui le conduisait... invisible pour lui, vi-

Digitized by Google

sible pour moi, un autre qui tenait sa main sanglante levée sur sa tête ; et c'était justement dans la chambre en haut que celui-là et moi nous avions échangé d'horribles regards, la nuit du meurtre... Ah! je savais bien que je serais ramené là...

— Vous avez l'imagination vive, dit le vieil aveugle en souriant.

— Ah! essayez de raviver la vôtre dans le sang, et vous verrez, répondit le prisonnier avec un tressaillement convulsif et d'une voix rauque... Vingt-huit ans! vingt-huit ans! Oui, c'était bien lui et toujours le même depuis tant d'années, sans avoir vieilli ni changé en rien. Je l'ai toujours vu le même, dans la plus sombre nuit, au grand jour, à la lumière du soleil, à celle de la lune, à la lueur du feu, à celle d'une lampe, toujours, toujours le même ; que je fusse seul ou avec du monde, sur terre, sur mer ; quelquefois me laissant un mois entier, mais pour reparaître et ne plus me quitter une seule heure du jour... pour reparaître tout-à-coup, et cela souvent au milieu d'une foule, me montrant sa main sanglante. *Imagination*, dites-vous ? êtes-vous un être imaginaire, vous ? en suis-je un ? Est-ce mon imagination qui a bâti cette prison, qui m'a enfermé dans ce cachot, qui a riyé ces chaînes ?... Ah! est-ce mon imagination qui l'a tué ? Et l'autre... celui qu'en sortant de la chambre j'aperçus au seuil de sa porte, indiquant assez par ses regards effarés qu'il soupçonnait le coup fatal que je venais de frapper ! est-ce mon imagination qui s'approcha de lui, qui lui parla doucement, pour tirer soudain le couteau de ma manche et le frapper aussi celui-là ? Ah! lui aussi je le revois, mort et debout encore, comme cloué par la lame contre le mur et saignant en dedans... Ce fut ce qui me donna la première idée de lui attribuer le meurtre : je le vêtis de mes habits, je le portai sur mes épaules jusqu'à une mare d'eau où je le précipitai... Ah! je me souviens que la chute du corps fit jaillir l'eau sur mon visage et que je l'essuyai comme si c'eût été du sang. Vingt-huit années depuis cette horrible nuit! Oh! mon Dieu, il me semble

Digitized by Google

que c'était bien que je me rendis chez une femme et lui avouai mon crime; elle me dit de fuir en me renonçant en son nom et au nom de l'enfant qu'elle portait alors dans son sein, refusant de me cacher, quoique pour ce même enfant, et pour lui seul, dit-elle, jamais elle ne me dénoncerait; et je m'éloignai ainsi, maudit de Dieu et des miens, traînant une chaîne sur la terre, et certain que cette chaîne me conduirait où elle m'a conduit.

— Et pourquoi êtes-vous revenu? demanda le juif.

— Pourquoi le sang est-il rouge? Pouvais-je ne pas revenir? non, pas plus que vivre sans respirer. J'ai bien lutté contre cette impulsion secrète; mais je suis revenu, obéissant à une force supérieure. Ah! partout ne retrouvais-je pas d'ailleurs les lieux dont j'aurais voulu m'éloigner à jamais? Ne les retrouvais-je pas dans la veille et le sommeil?... Pourquoi je suis revenu? parce que cette prison m'aspirait de loin comme le serpent aspire l'oiseau, et que lui... il était là sur la porte béante, me faisant signe du geste et du regard.

— Je vois, dit le juif, que vous êtes résigné, repentant, et que vous avez hâte d'en finir en passant par Tyburn après avoir fait votre paix avec tout le monde. Cela étant... adieu, je ne puis vous être bon à rien, et je suis trop mauvaise compagnie pour vous, camarade.

— Ne vous ai-je pas dit, reprit le prisonnier, que j'ai lutté de tous mes efforts contre cet aimant fatal qui m'attirait ici? Voilà vingt-huit ans que je lui résiste, et vous croyez que je ne désire plus que me soumettre et mourir. Ah! tous les hommes ont peur de la mort... et moi plus que personne.

— Voilà qui est mieux parler, Rudge!... Ecoutez-moi bien. Je n'ai jamais tué un homme, car je ne me suis jamais trouvé dans une position telle que le chose en valût la peine, et d'ailleurs je ne suis pas pour tuer... j'estime que c'est presque toujours une mauvaise affaire; mais comme ce malheur vous est arrivé avant que j'aie fait votre connaissance, que nous avons vécu ensemble en bons camarades, et que vous m'avez été utile, je tiens à ne pas vous voir périr sans nécessité.

— Cependant, dit le prisonnier, quel autre sort m'attend, à moins que je me fasse un chemin à travers ces murailles ?

— Elles peuvent s'ouvrir pour vous plus tôt que vous ne pensez. Vous n'êtes pas le seul qu'on ait mis ici sous les verroux, et les autres ont au dehors des amis qui s'occupent d'eux. Mais je suppose que ces portes et ces barreaux résistent à l'émeute qui déjà gronde à l'entour; tout n'est pas désespéré. C'est votre femme qui vous a livré avec sa délicatesse, ses scrupules et sa méticuleuse vertu. C'est elle qui a éveillé les soupçons en refusant tout-à-coup de toucher plus long-temps la pension qui lui était fidèlement comptée annuellement, et en désertant cette maison où elle n'avait pas de loyer à payer. Eh bien ! c'est à elle de réparer le mal qu'elle vous a fait : elle est à Londres depuis peu de jours.

— Comment le savez-vous ?

— Je le sais : que vous importe ? elle y est arrivée le premier jour des troubles avec son fils l'idiot, le fou. Or le pauvre Barnabé s'est laissé enrôler dans l'émeute : il en est devenu le porte-drapeau ; il a crié et frappé plus fort que personne; bref, ses exploits l'ont amené, lui aussi, à ce qu'on assure, où vous êtes vous-même, Rudge, dans cette prison peut-être.

— Eh bien ! le père et le fils seront pendus ensemble, voilà tout.

— Doucement, Rudge; voilà encore votre imagination qui va trop vite. Heureusement la bonne mistress Rudge n'est pas si pressée, pour ce qui regarde son fils surtout. C'est même en lui promettant sa délivrance que j'obtiendrai d'elle qu'elle se laisse confronter avec vous et qu'elle fasse le serment que son mari est mort, bien mort depuis vingt-huit ans ; mais surtout que vous n'êtes et n'avez jamais été le mari pour lequel on vous prend, malgré une certaine ressemblance.

— Je vois luire un rayon d'espérance, dit le prisonnier en se relevant de son grabat.

— A la bonne heure donc, reprit son camarade. Mais c'est mieux qu'un rayon, c'est tout un soleil... Chut ! je reviendrai m'expliquer demain ; à présent j'entends le bruit des clefs !

Digitized by Google

c'est le geôlier qui vient nous dire que l'heure des visites est passée. Adieu; comptez sur moi. »

A ces mots, le geôlier étant entré, le juif aveugle, d'une voix hypocrite, dit à son ami : « Allons, frère, du courage! cette méprise s'éclaircira. Bonsoir, et si ce brave homme veut faire un acte charitable, qu'il daigne conduire un pauvre aveugle à la porte de la prison et lui tourner la face vers le couchant. »

L'aveugle partit, et le geôlier, l'ayant reconduit selon son désir, revint ouvrir le cachot en disant au prisonnier qu'il avait la permission de se promener pendant une heure dans une cour voisine réservée à cet usage.

Le prisonnier répondit par un signe de tête négatif, et préféra rester seul pour réfléchir aux espérances qui venaient de lui être données; mais bientôt ses regards se portèrent vers cette cour sur laquelle s'ouvrait la porte de son cachot, cour sombre, étroite et dont les hautes murailles semblaient glacer même le rayon du soleil qui s'y glissait par moment. Ce rayon cependant suffit bientôt pour réveiller peu à peu dans le cœur du prisonnier un regret plus vif des prairies et des vastes plaines, la soif du grand air et de la liberté. Il quitta son grabat, et du seuil de sa porte il leva les yeux vers ce ciel bleu qui souriait même sur ce triste soupirail de la maison du crime. Son attention fut ensuite attirée par un bruit de chaînes, le même bruit qu'il avait tout-à-l'heure produit lui-même en s'approchant de la cour : il entendit une voix, une voix qui chantait; il vit une ombre se projeter sur les dalles, et d'une porte opposée à la sienne sortit un autre captif. En ce moment la sensation de la solitude était devenue si amère pour lui, qu'il lui semblait déjà avoir vécu une année dans cette prison... Il s'avança au-devant de ce compagnon d'infortune, charmé de ne plus être seul... C'était son fils !

Ils se trouvèrent là tous deux face à face, l'un tremblant et honteux, l'autre étonné, se demandant où il avait vu cet homme; car lorsque le meurtrier avait forcé sa malheureuse

Digitized by Google

femme de lui donner la nuit un asile, c'était sans que son fils le sût, et le jeune idiot n'avait alors aperçu son père que par hasard, le prenant pour un malfaiteur, et ayant été sur le point de le dénoncer par ses cris. Il le regardait donc avec l'incertitude d'un souvenir confus ; puis tout-à-coup, se rappelant cette nuit de terreur où le même homme lui était apparu furtivement avec cette même honte du coupable qui cherche à fuir, il s'écria : « Ah ! je vous reconnais maintenant; *vous êtes la voleur !* » Et en disant il le saisissait comme s'il eût été libre et il cherchait à le renverser.

— Malheureux, dit l'autre, je suis votre père !

— Votre père ! » Ce mot, et sans doute aussi l'accent avec lequel il fut prononcé, firent une singulière impression sur ce pauvre insensé. Il resta immobile, interdit. Oui, cet homme devait dire vrai : il en était sûr. Mais où avait-il été si longtemps? pourquoi avait-il laissé sa femme et son fils? Pourquoi était-ce donc dans une prison qu'il réclamait le titre de père? Toutes ces questions se pressaient à la fois dans cette intelligence malade : Barnabé Rudge en adressa quelques-unes à cet homme entouré encore pour lui d'un si étrange mystère, d'un intérêt si indéfinissable. Aucune réponse ne lui fut faite, et un horrible silence régna entre les deux prisonniers.

(*Master Humphrey's Clock*) (1).

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Nous savons seulement le mois prochain la conclusion de ce roman, que l'auteur anglais Charles Dickens ne publie en Angleterre que par livraisons hebdomadaires.

Digitized by Google

Sciences. — Marine.

PROGRÈS DE L'HYGIÈNE NAVALE

EN ANGLETERRE.

TABLES DE MORTALITÉ DANS LA MARINE ANGLAISE.

Parmi les améliorations dues au progrès des sciences et de la civilisation, quelques-unes passent presque inaperçues, tandis que d'autres nous frappent avec éclat, sont l'objet de toutes les louanges et souvent même des récompenses les plus pri-tées. Cette différence dépend moins du mérite ou de l'étendue du progrès que de la manière dont il est arrivé, de la pompe avec laquelle il a été annoncé et adopté. On ne cesse de parler avec enthousiasme des améliorations qui se sont produites d'un seul jet, tandis qu'on ne tient presque aucun compte de celles qui ne se développent que graduellement et comme conséquence de faits nouveaux, mais peu importans par eux-mêmes. Voilà ce qui peut, jusqu'à un certain point, nous expliquer pourquoi les améliorations introduites depuis un demi-siècle dans l'hygiène publique et dans l'hygiène privée sont passées presque ignorées même de ceux qui en recueillaient les fruits. On pourrait dire que les progrès qu'a faits l'hygiène lui sont étrangers : profitant des progrès communs à toutes les sciences, elle a pris successivement, dans les plus brillantes comme dans les plus humbles découvertes, tout ce qui pouvait être appliqué avec avantage à la conservation de la santé de l'homme et à la prolongation de son existence.

Nous voudrions constater aujourd'hui quelques-uns des progrès que l'hygiène navale a faits en Angleterre depuis

Digitized by Google

cinquante ans ; un coup d'œil jeté rapidement sur ce qu'était, au milieu du siècle dernier, la marine anglaise considérée au point de vue hygiénique, nous semble d'abord nécessaire, en commençant par la nourriture de l'équipage.

Autrefois, sur un vaisseau de guerre anglais, le marin ne recevait pour toute nourriture que du bœuf salé, des biscuits fabriqués depuis long-temps, des puddings préparés avec de la graisse salée, de la farine et de l'eau en putréfaction, dans laquelle s'étaient fréquemment développées de nombreuses productions végétales, et qui offrait habituellement une odeur d'œufs pourris si prononcée, que le goût et l'odorat en étaient en même temps péniblement affectés. Alors la plus agréable et presque la seule compensation que pussent se procurer les marins, c'étaient les liqueurs spiritueuses, dont l'abus, sur mer comme sur terre, est une source féconde de misères, de maladies, d'insubordination et de crimes de tout genre. Les navires eux-mêmes étaient humides, malpropres, fort mal ventilés ; l'air de la cale était si impur, que l'asphyxie n'y était point un accident rare. La propreté individuelle n'était soumise à aucune règle ; les vêtemens étaient ordinairement insuffisans. On prenait peu de soins pour occuper et distraire l'attention des marins, et on n'en prenait aucun pour les instruire. Si nous ajoutons à tous ces graves inconvéniens celui d'une discipline stricte, très-sévère, et un système de punitions trop souvent dicté par l'humeur et l'emportement, nous aurons une peinture exacte du service maritime pendant le siècle dernier ; et pourtant ces privations et ces souffrances, quelque pénibles qu'elles nous paraissent déjà, ne formaient encore qu'une faible partie des misères qu'avaient à supporter les marins. Il faut pour compléter ce tableau y joindre encore les maladies auxquelles ils étaient si sujets : le scorbut, les ulcères putrides, la dyssenterie pestilentielle, les fièvres graves, qui prenaient si souvent les caractères des fièvres de prison, du typhus, et enlevaient rapidement la plus grande partie des équipages. La première de ces maladies a suffi seule, plus d'une fois, pour laisser un vaisseau

Digitized by Google

à la merci des vents et des vagues; témoin celui de lord Anson, *le Centurion*, en 1742, tellement envahi par le scorbut, que huit hommes seulement avaient conservé assez de force pour prendre part aux manœuvres; ils étaient même dans un tel état de faiblesse, que si le vaisseau eût été obligé de garder la mer quelques jours de plus, il leur aurait été impossible de le diriger vers Juan-Fernandez, où ils jetèrent l'ancre; — ils l'auraient vu entraîné par les courans et les vents sur l'océan Pacifique, ainsi qu'il est arrivé à un navire espagnol sur le même océan et dans les mêmes circonstances. La mortalité produite sur la mer par cette seule cause était si effroyable, qu'un Portugais qui a écrit l'histoire des premières expéditions de sa nation sur les côtes d'Afrique pour aller à la recherche de l'Inde, n'a pas craint de dire, en style qui paraîtra hyperbolique, que si tous les morts qui ont été jetés par dessus bords entre la côte de Guinée et le cap de Bonne-Espérance, et entre ce dernier cap et celui de Mozambique, avaient reçu chacun une tombe là où l'Océan les a engloutis, toute cette route ne serait qu'un long cimetière. La mortalité n'était pas moins effrayante dans les grandes flottes que sur les navires isolés. Sir Richard Hawkins, célèbre navigateur des règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier, rapporte que, pendant l'espace de vingt années, il a vu périr du scorbut plus de 10,000 marins, nombre inférieur de 4,000 seulement à celui de tous les hommes de la flotte qui battit la célèbre armada espagnole. On aurait tort de considérer ce qu'on dit de la mortalité chez les marins à cette époque comme empreint d'exagération; car même en 1787, sir Gilbert Blane observa que, sur une flotte montée par 7 ou 8,000 marins, la mortalité avait été, pour l'année précédente, de un sur sept.

Si nous quittons ce triste tableau pour porter nos regards sur celui que vient de tracer le docteur Wilson dans son ouvrage intitulé : *De l'état actuel de la marine anglaise considérée sous le point de vue de l'hygiène et de la mortalité des marins*, nous signalerons un contraste frappant entre deux

Digitized by Google

époques peu éloignées pourtant, et bien à l'avantage du temps actuel.

Et ici disons quelques mots du travail du docteur Wilson et des sources où ont été puisés les nombreux et riches matériaux qu'il contient; ce travail est le pendant de celui que vient de publier tout récemment, par ordre du bureau de la guerre, le major Macculloch sur les maladies et la mortalité des troupes anglaises; comme ce dernier, il n'est qu'un résumé statistique des nombreux rapports que les médecins de la marine royale et de l'armée sont obligés de transmettre à l'amirauté sur la santé des hommes qui leur sont confiés, et que les lords de l'amirauté ont chargé le docteur Wilson de mettre en ordre. Déjà on avait commencé, en 1836, à rédiger ce travail; mais la mort de l'officier qui en avait été chargé, et quelques difficultés qui n'avaient pas été prévues, avaient empêché d'y donner suite alors.

Le chirurgien ou l'aide-chirurgien de marine doit transmettre au médecin général de la marine les documens suivans sur la santé des compagnies dont il est chargé : d'abord un livre pour les malades de chaque jour, ensuite tous les mois ou tous les trois mois un rapport, et enfin un journal de sa pratique médicale ou chirurgicale. Dans le premier livre il inscrit avec soin et dans des colonnes séparées le nom du malade, son âge, sa qualité, la nature de sa maladie ou de sa blessure, l'époque où il a cessé d'être porté sur la liste des malades, et enfin la manière dont s'est terminée la maladie, par la guérison, l'évacuation sur un hôpital, le congé définitif ou la mort. Ce livre est transmis tous les ans à l'amirauté. Les rapports mensuels ou trimestriels sont envoyés tous les mois des navires qui sont dans les ports de la Grande-Bretagne, et tous les trois mois de ceux qui sont à l'étranger, et plus fréquemment encore quand il règne quelque maladie très-grave. Ces rapports sont des résumés, disposés sous forme de tableaux, des faits écrits, recueillis sur le livre des malades, et les maladies y sont rangées suivant la classification nosologique de Cullen. Les journaux de pratique médicale et chi-

Digitized by Google

rurgicale contiennent un exposé détaillé des symptômes, du traitement et du résultat de chaque affection; on y signale autant que possible les causes prochaines et éloignées auxquelles on croit pouvoir les attribuer. Le chirurgien doit aussi indiquer sur la même feuille l'état de l'atmosphère, les degrés de la température, l'économie générale et intérieure du navire, enfin tout ce qui peut contribuer à améliorer la santé ou à faire connaître la nature des maladies.

A ces rapports qui sont rédigés à bord des navires, on a réuni ceux qui ont été fournis par les hôpitaux civils, maritimes, militaires et coloniaux, et par les quartiers destinés à recevoir les malades de la marine (1). On doit concevoir combien le relevé de tous ces rapports a dû présenter de difficultés, soit à cause des changemens survenus dans la classification des maladies, soit parce que, quand on a arrêté la forme de ces rapports, on n'avait pu prévoir toute l'importance qu'ils acquerraient plus tard.

M. Wilson, avant de présenter les résultats que lui a fournis la comparaison de ces innombrables matériaux, décrit avec développement tout ce qui est relatif à la manière dont le marin est nourri, couché, à l'ordre dans lequel ses divers travaux sont disposés, aux distractions qu'il peut se procurer, et enfin aux moyens d'instruction que l'on met à sa disposition. Ne pouvant reproduire ces développemens dans toute leur étendue, nous nous bornons à signaler quelques-uns des points principaux, et qui suffiront pour faire connaître dans quelle direction les changemens ont été opérés, et quels sont les résultats que l'on a le droit d'en attendre.

Alimens. L'un des points les plus importans pour la conservation de la santé d'hommes de choix, tous dans la vi-

(1) La marine anglaise ne compte que cinq hôpitaux : 1° Portsmouth, 2° Plymouth, 3° Malte, 4° la Jamaïque, et 5° Bermudes ; puis les hospices de Chatam et de Woolwich. — Les marins malades sont en outre reçus dans tous les hopitaux militaires et coloniaux et dans des quartiers établis pour eux sur cinquante points différens, et où des chirurgiens sont chargés de leur donner tous les secours que réclame leur état.

Digitized by Google

gueur de l'âge, qui ont à supporter des travaux et des fatigues dont on se fait difficilement une idée, qui sont continuellement exposés à toutes les intempéries de l'atmosphère et des saisons, c'est une alimentation forte et suffisante. L'une des causes les plus énergiques des maladies qui ont fait tant de ravages parmi les marins a été bien certainement l'insuffisance des alimens qui leur étaient accordés, soit en raison de leur trop petite quantité, soit pour leur mauvaise qualité. On concevrait difficilement aujourd'hui comment une vérité aussi palpable a pu rester aussi long-temps ignorée; jusqu'à l'année 1796, le scorbut, qui en était le résultat nécessaire, n'a pas cessé d'infecter les flottes, dont il rendit souvent tous les efforts inutiles, par le grand nombre de marins qu'il atteignait ou même qu'il frappait de mort. Depuis 1797, non seulement la ration du marin a été augmentée d'une livre au moins, mais toutes les substances alimentaires sont de première qualité, et on prend le plus grand soin de varier le régime autant qu'il est possible. Au bout de douze jours de l'usage des alimens salés, on distribue, comme antiscorbutique, du jus de citron avec une certaine quantité de sucre.

1 1/2 livre (anglaise) de pain, ou	1 gallon de bierre, ou
1 livre de biscuit.	1 pinte de vin.
1 livre de viande fraîche, et	1/4 pinte d'eau-de-vie.
1/2 livre de légumes, ou	1/4 once de thé.
3/4 livre de bœuf salé, et	1 1/2 once de sucre.
3/4 livre de farine, ou	1 once de coco.
3/4 livre de porc salé, et	*Et par semaine.*
1/2 pinte de pois.	1/2 pointe de gruau d'avoine.
	1/2 pinte de vinaigre.

Avant 1825, chaque marin ne recevait pas moins d'une demi-pinte d'eau-de-vie par jour; à cette époque on réduisit la demi-pinte à un quart de pinte, et avec le plus heureux résultat. Cette demi-pinte d'eau-de-vie était distribuée en deux fois, la première moitié à l'heure du dîner, la seconde dans l'après-midi; en 1825, on remplaça cette seconde moitié

Digitized by Google

par du thé ou du café et du coco. Non seulement ce changement, qui avait fait craindre de la part des marins de graves mécontentemens, peut-être même des révoltes, fut admis sans trouble ni résistance, mais bientôt il obtint la faveur des marins, dont le plus grand nombre aujourd'hui, si on leur laissait le choix entre l'usage ancien et le nouveau, préféreraient de beaucoup le dernier. Ce changement a donc eu déjà les effets les plus heureux et en produira de plus heureux encore par la suite. Les quatre maladies qui avant 1797 avaient fait de si terribles ravages sur les flottes, le scorbut, la fièvre, la dyssenterie et les ulcères, n'y sont plus, pour ainsi dire, connues que de nom.

Eau. Un autre article qui pour les marins n'est pas moins essentiel que les alimens solides, c'est l'eau. Lorsque l'on conservait l'eau dans des tonneaux en bois, au bout de quelques jours elle offrait déjà une odeur désagréable, produite par le dégagement de l'hydrogène, et après quinze jours ou trois semaines elle avait acquis une telle fétidité, qu'on ne pouvait plus la boire sans répugnance, quelque intense que fût la soif. La décomposition de l'eau et son odeur nauséabonde se développaient avec une rapidité d'autant plus grande, que l'eau était plus pure ou du moins qu'elle contenait une moindre proportion de substances minérales et que la température était plus élevée. A l'époque où la nourriture sur mer se composait presque exclusivement de bœuf et de porc très-salés, de biscuits anciens et de puddings au sel et à la farine, la soif était considérable; sous les tropiques elle l'était bien plus encore, et ne pouvait être apaisée que par une eau verdâtre, fétide, offrant tous les signes de la décomposition.

Tous ces inconvéniens et tous ces maux ont heureusement disparu depuis que l'on a substitué aux tonneaux de bois des cuves en fer; l'eau, quelque temps qu'on la conserve, n'y éprouve aucun changement, ou au moins aucune décomposition. Le métal, il est vrai, s'oxide jusqu'à un certain point, et l'oxide de la surface interne de la cuve se mêle avec l'eau; mais, promptement entraîné au fond par son poids et son

Digitized by Google

insolubilité, il ne donne une légère teinte à l'eau que pendant les tempêtes ou quand la cuve est presque vide. Dans ce cas seulement elle offre une nuance brune, produite par la portion d'oxide de fer momentanément tenue en suspension ; elle n'a aucune odeur ni aucun goût désagréable, et non seulement ce mélange ne peut être nuisible à la santé, mais il est plutôt dans certains cas favorable.

Le bureau de l'amirauté et le médecin général de la marine ont encore beaucoup amélioré depuis cinq années le régime des malades qui sont à bord. Ils ne peuvent recevoir, il est vrai, d'autre viande fraîche que de la volaille dans les voyages de long cours ; mais on leur donne des conserves de viande et de légumes qui abrégent beaucoup leur convalescence ; et tout récemment on vient de voter les fonds nécessaires pour leur procurer des légumes frais, du pain frais, de la volaille, du lait, des épices, du porter et une foule d'autres objets que les chirurgiens avaient eu souvent le regret de ne pouvoir leur faire accorder.

Travaux. Les matelots et les marins, à l'exception de ceux qui servent de sentinelles, sont divisés sur chaque navire en deux quarts, à chacun desquels la manœuvre du vaisseau est alternativement confiée. Cette distribution du travail est aujourd'hui généralement adoptée, tandis qu'autrefois, sur les vaisseaux de guerre, les travaux étaient presque toujours distribués en trois quarts. La durée du service est de quatre heures ; en sorte que chaque quart est à la manœuvre pendant quatre heures et au repos pendant quatre heures, ou, pour nous servir de l'expression adoptée, est quatre heures sur le pont et quatre heures au-dessous, excepté pendant les quatre heures qui se trouvent entre quatre et huit heures du soir, et qui sont divisées en deux demi-quarts, que les marins appellent les quarts de chien (*dog-watches*).

Cette distribution des heures de quart contribue probablement à produire quelques-unes des affections auxquelles le marin est si sujet, telles que le catarrhe et le rhumatisme. A minuit ou à quatre heures du matin, les hommes qui sont

Digitized by Google

appelés sur le pont s'élancent de leur lit au grand air, couverts de vêtemens souvent insuffisans, ou dans un état de transpiration abondante, passant d'une température toujours très-élevée à une température comparativement froide et quelquefois très-basse. Ces remarques ne concernent que les navires qui tiennent la mer ; quand ils sont au port, le nombre des hommes de service diminue.

Sur les vaisseaux de premier rang, les matelots couchent dans les ponts moyen et inférieur, et dans le pont inférieur sur tous ceux d'un moindre rang. Les vaisseaux de ligne ont un pont (le faux pont) entre le premier pont et la cale, tandis que le premier pont dans les frégates et tous les petits navires est immédiatement au-dessus de la cale. Les moyens de ventilation sont donc plus favorables dans les vaisseaux de ligne que dans ceux d'un règne inférieur ; car dans les premiers on peut tenir les sabords ouverts quand la mer n'est pas trop agitée, tandis que l'air ne peut pénétrer dans les seconds que par de petites ouvertures (écoutillons) situées immédiatement au-dessus de l'eau, et qu'on ne peut tenir ouvertes, même dans les ports, que pendant un calme complet sur la mer et en beau temps. Il y a nécessairement, dans tous les vaisseaux, quelle que soit leur dimension, un grand encombrement dans les ponts, causé par le grand nombre des hommes qui sont à bord relativement à la dimension du bâtiment ; sous ce point de vue et sous celui de la ventilation, les vaisseaux de ligne l'emportent, au moyen des sabords, sur les navires d'une moindre dimension. Pour faire comprendre jusqu'à quel point un tel encombrement, il nous suffira de rappeler que l'espace qui sépare les crochets auxquels les hamacs sont suspendus n'est que de 14 à 18 pouces, en sorte que quand les hommes sont couchés, leurs corps se touchent mutuellement. En mer, il est vrai, quand la moitié de l'équipage est sur le pont pour la manœuvre, l'encombrement est diminué de moitié ; mais dans une bonne rade on voit couchés dans le même pont jusqu'à 500 hommes, dont tous les corps en contact n'occupent en longueur que

Digitized by Google

l'espace exactement nécessaire. Dans les circonstances ordinaires cependant, cet encombrement ne paraît pas exercer une influence bien fâcheuse sur la santé.

Propreté. Les soins les plus minutieux sont pris pour la propreté des marins et des bâtimens, peut-être portés trop loin; nous voulons parler de l'habitude où l'on est de laver fréquemment les ponts à grande eau; ce qui entretient dans cette partie du bâtiment une humidité continuelle défavorable à la santé. Il y a trois moyens différens d'entretenir la propreté à bord: le lavage simple, l'emploi de pierres avec de l'eau, et enfin celui de pierres sèches. Le premier se fait avec de grandes quantités d'eau de mer et à l'aide de brosses; pour le second, on verse un peu d'eau sur les ponts, que l'on frotte ensuite fortement avec une pierre de grès assez fin, et qui sert à enlever les taches. Dans la troisième méthode, on emploie les mêmes pierres pour frotter les ponts; mais au lieu d'eau, on se sert d'un sable fin dont on répand une légère couche sur le pont. Une quatrième méthode consiste à humecter légèrement les parties qu'on veut nettoyer et à les frotter avec des brosses, puis à les sécher, autant que possible, avec des linges. Le choix de ces différentes méthodes est laissé à la volonté de l'officier qui commande. Quelque amélioration que l'on ait déjà obtenue dans la santé des équipages, il reste pourtant encore quelques changemens importans à faire à cette partie de l'hygiène navale; car on doit détourner avec le plus grand soin toutes les causes qui appellent ou entretiennent l'humidité dans ces habitations placées déjà dans des circonstances si défavorables sous ce rapport. On trouve dans l'*Histoire des voyages* de Parry deux ou trois exemples frappans des effets de l'humidité sur la production du scorbut.

Les moyens de ventilation sont l'une des parties de la construction actuelle des navires qui laissent le plus à désirer. Le manche à vent est celui qui est le plus généralement employé : par les fortes brises et en temps sec cet appareil peut faire pénétrer dans le navire une suffisante quantité d'air

Digitized by Google

pur; mais cet air ne peut être distribué d'une manière égale sur tous les points où il est nécessaire; dans les temps de calme ou de pluie, il ne produit plus aucun effet, et d'ailleurs il ne peut faire pénétrer l'air dans les endroits les plus éloignés, où ce fluide acquiert bientôt des propriétés malfaisantes. L'appareil proposé par le capitaine Warrington peut, il est vrai, faire pénétrer l'air pur dans toutes les parties du vaisseau, mais les courans qu'il détermine sont tellement forts, qu'ils peuvent être nuisibles pour la santé de ceux qui y sont exposés; et si on les ralentit, l'air qu'ils ramènent des parties profondes du vaisseau marche assez lentement pour être nuisible aux hommes qui se trouveront sur son passage.

Dans les petits navires, si la cuisine se trouve sur le pont où couche l'équipage, la chaleur du feu, surtout dans les saisons froides, contribue à la ventilation.

On connaît toute l'influence du contentement et de la gaieté sur la santé; cependant jusqu'à ces années dernières la danse, le chant, les exercices gymnastiques étaient les seuls plaisirs auxquels pût prétendre le matelot anglais; mais l'esprit du siècle a pénétré même à travers les épaises murailles du vaisseau de ligne : aujourd'hui on commence à ne plus voir dans le marin une simple machine, on le considère comme un agent moral de quelque valeur. Quelques navires avaient un chapelain et un maître d'école; mais leur influence sur le développement intellectuel des hommes de l'équipage était presque nulle; des bibles, des livres de prières et quelques ouvrages religieux étaient les seuls livres qu'on mît entre leurs mains. Cette direction était assez d'accord avec l'esprit de la discipline qui règne à bord et qui tend toujours à agir bien plus par la crainte des châtimens que par l'espoir des récompenses; mais chez les marins, comme chez les autres hommes, la conviction ne peut venir qu'après la connaissance, et c'est précisément la marche inverse qui était suivie. Enfin l'amirauté a prescrit, par un ordre d'août 1838, qu'une bibliothèque serait établie aux frais du trésor public dans chacun des navires de la marine royale, pour l'usage de l'équipage, et

Digitized by Google

qu'elle serait confiée aux soins du maître d'école. Les livres, dont le nombre s'élève à 270 pour les grands vaisseaux, et à 100 pour les autres, sans y comprendre les bibles, sont généralement bien choisis et dans le but de combiner l'amusement avec l'instruction. Un autre ordre de l'amirauté avait déjà prescrit, en 1837, qu'outre les hommes éclairés qui sont chargés à bord d'instruire les jeunes officiers, il y aurait en outre un maître pour donner aux matelots qui pourraient en avoir besoin l'éducation élémentaire, comprenant la lecture, l'écriture et l'arithmétique. Ces mesures, considérées sous le point de vue de la santé, auront une immense et heureuse influence.

La santé du marin ne varie pas seulement suivant les circonstances hygiéniques qu'il est au pouvoir de l'homme de modifier ou de faire disparaître ; il en est d'autres auxquelles, dans l'état actuel de ses connaissances, l'homme ne peut opposer que quelques précautions, lorsqu'il a pu se rendre compte de leur mode d'action. Les plus importantes de ces circonstances sont celles qui se lient aux différens élémens sous lesquels il doit vivre. A ce point de vue même, le marin diffère complètement de l'homme qui naît, passe son existence et meurt sur un même point du globe. Quelles que soient les conditions de cette localité, si elles ne sont pas trop désastreuses pour sa santé, l'homme s'y habitue, et sous toutes les latitudes il arrive à peu près à la même longévité. Pour le marin il n'en est pas ainsi ; il n'y a pas pour lui d'acclimatement ; car il est fort rare qu'il reste plusieurs années sur la même mer, et il lui arrive fréquemment de se trouver dans l'espace de quelques mois sur les points du globe les plus opposés.

Les recherches du docteur Wilson relativement à l'influence des différens climats sur la santé des marins anglais ne s'étendent encore qu'à trois des commandemens de la marine royale d'Angleterre, et conséquemment ne peuvent servir de base à un jugement définitif; mais les résultats en sont importans si l'on fait attention à l'étendue de ces commandemens et à la

Digitized by Google

durée des observations sur lesquelles les recherches sont basées.

Les trois commandemens maritimes dont le docteur Wilson a résumé les rapports officiels sont : celui de la Méditerranée et de la Péninsule, celui des Indes Occidentales et de l'Amérique du Nord, et enfin celui de l'Amérique du Sud.

Le premier, celui qui comprend les Indes Occidentales et l'Amérique du Nord, est le plus vaste ; il s'étend depuis l'équateur jusqu'au 60e degré de latitude, depuis la Guyane jusqu'au cap Charles ou à la terre de Labrador. Un commandement qui parcourt une aussi grande variété de climats ne permet de remonter qu'avec une extrême difficulté à la véritable cause des maladies ; mais ce qui est certain, c'est qu'on ne peut douter de l'heureuse influence que les fréquens passages d'une latitude élevée à une latitude très-inférieure, d'un climat malsain à un climat sain, exerce sur la santé et la force d'un équipage. Ainsi il est bien démontré qu'après une certaine durée de service dans les Indes Occidentales, les matelots ont éprouvé une diminution si considérable de leurs forces physiques, que ceux qui n'étaient pas doués d'une grande énergie ne peuvent plus supporter les travaux rudes comme à l'époque de leur arrivée, et contractent bien plus facilement les maladies aiguës ou chroniques. Dans ces cas, et à la suite d'affections graves, lorsque la convalescence est longue et incertaine, une traversée à Halifax ou au golfe de Saint-Laurent agit comme un charme. La santé, les forces et le courage reviennent avec une rapidité qu'on a de la peine à concevoir lorsqu'on n'en a pas été témoin.

La moyenne annuelle des hommes employés dans ce commandement pendant les sept années de 1830 à 1836 n'a été que de 2,326 hommes, et le nombre des vaisseaux de tous genres qui ont pris part à ce service, et qui, pour la plupart, étaient de faibles dimensions, s'est élevé à 47. La moyenne annuelle de la mortalité a été, pendant le même temps, de 19,6 sur 1,000 pour les marins morts de maladie et de suite d'accidens, et de 18,1 sur 1,000 pour ceux qui

Digitized by Google

sont morts de maladie. La moyenne des réformés a été annuellement de 40; en sorte que la diminution du nombre des marins par la mort et les réformes s'est élevée à 59 pour 1,000 par an. Il est vrai que ce chiffre comprend non seulement les malades morts à bord et dans la station, mais encore ceux qui, ayant été évacués sur les hôpitaux d'Europe, ont succombé à l'affection pour laquelle ils y avaient été envoyés.

Les maladies qui ont le plus contribué à une perte aussi considérable sont les suivantes :

Fièvre.....	209 malades et	11,2 morts sur	1,000
Fluxion de poitrine.	22	9	1,000
Phthisie.....	4,8	1,5	1,000
Dyssenterie.....	287	6	pendant les 7 années et pour toutes les forces.
Maladie du foie....	»	1	sur 5,000
Rhumatisme.....	69	1/2	5,1 réformés sur 1,000

Si nous jetons les yeux sur le tableau dans lequel sont réunis et opposés les résultats de trois commandemens, nous reconnaîtrons combien a été faible la mortalité produite dans le premier des trois par la dyssenterie et les maladies du foie, qui exercent ordinairement tant de ravages dans les climats où la température est très-élevée, et combien, au contraire, la fièvre y a fait de victimes (11 morts sur 1,000 individus).

Commandement de l'Amérique du Sud. Ce commandement, bien que moins étendu que le dernier, embrasse cependant encore une immense quantité de côtes et de longues croisières. Il s'étend, à l'est, de la péninsule continentale de Para au cap Horn, et à l'ouest, du cap Horn à Panama, et de là à la Californie, comprenant l'océan Pacifique du 30e degré de latitude nord au 58e sud, coupant l'océan Atlantique de l'équateur au 58e lat. sud, et s'étendant depuis le cap Saint-Roque, sous le 35e longitude, jusqu'à la Californie, sous le 120e. Ce commandement subit donc tous les

Digitized by Google

degrés de la température atmosphérique, depuis la plus basse jusqu'à la plus élevée. La plupart des ports, des mouillages et des territoires qui les entourent, diffèrent sous presque tous les points de vue. Les principaux ports que fréquentent le plus les vaisseaux anglais de ce commandement sont : Rio-Janeiro, Buenos-Ayres, Bahia, Pernambuco, Para, Valparaiso, Callao, Coquimbo, Panama et San-Blas. Toutes ces villes, dont les unes sont entourées de terrains cultivés, les autres, au contraire, environnées de marécages ou de terres desséchées et improductives, sont, à l'exception de trois, sous les tropiques, quelques-unes près de l'équateur, d'autres près des lignes externes et sur les points intermédiaires ; et cependant avec des différences si considérables sous le rapport de la position, du sol, de la chaleur du climat, les habitans passagers ou permanens de ce vaste continent jouissent d'un degré de santé dont on trouve peu d'exemples sur le reste du globe.

Les maladies épidémiques plus rares dans ces contrées y sont aussi beaucoup moins meurtrières. Les fièvres qui font tant de ravages aux Indes occidentales y sont inconnues, et celles qui causent une si grande mortalité en Afrique, en Asie, dans l'Amérique du Nord et sur la Méditerranée, n'y règnent jamais d'une manière épidémique. Le choléra asiatique même, assure-t-on, n'a pas pénétré dans l'Amérique du Sud.

Comment se fait-il que des vaisseaux puissent séjourner pendant plusieurs mois et même plusieurs années dans cette partie du monde, dans un port placé au milieu des terres, sous l'influence d'un soleil puissant, entouré de toutes parts de marais et d'une riche et féconde végétation, sans y éprouver un seul cas de ces fièvres graves qui frappent tant d'individus et font tant de victimes dans d'autres, en Afrique, en Asie, dans l'Amérique du Nord, et surtout dans les îles des Indes Occidentales, qui paraissent à une observation superficielle dans des conditions tout-à-fait analogues ? Plusieurs hypothèses ont été présentées pour expliquer ces faits contradictoires ; mais aucune d'elles ne peut satisfaire réel-

Digitized by Google

lement, et de nouvelles recherches, de nouvelles observations pourront seules éclairer ce point important d'hygiène publique et de topographie médicale.

Ce commandement a cela de particulier que, pendant la paix, les vaisseaux qui lui appartiennent croisent constamment sur des côtes étrangères; car, si nous exceptons le petit établissement fait récemment à l'île de Falkland, l'Angleterre n'a aucune possession sur toutes ces côtes. La moyenne annuelle des forces de ce commandement a été, pendant les sept années comprises dans le rapport, de 2,464 hommes, et la moyenne annuelle de la mortalité n'a été que de 8,9 par 1,000, et de 7 seulement en en écartant les morts causées par des accidens. Ce chiffre contient, comme dans le reste du rapport, non seulement les morts qui sont arrivées à bord et sur toute la station, mais aussi celles des individus qui avaient été dirigés sur les hôpitaux d'Angleterre et qui y sont morts. Cette mortalité est extrêmement faible, inférieure même de beaucoup à celle des personnes du même âge qui habitent l'Angleterre. La moyenne des navires employés chaque année dans ce commandement a été de 25, savoir : un vaisseau de ligne, cinq ou six frégates de diverses grandeurs, des sloops et des bricks.

Parmi les maladies qui contribuent le plus à cette faible mortalité, on distingue surtout les suivantes : la fièvre, dont le chiffre des morts est au nombre d'hommes comme 1,3 : 1,000; la phthisie pulmonaire, :: 1,5 : 1,000; les maladies de foie, :: 1 : 3,000; la dyssenterie, :: 1 : 1,000.

Le chiffre moyen des réformes s'est élevé à 28 par an; chiffre qui dépend en partie de ce qu'il n'y a pas dans ce commandement un seul hôpital pour recevoir les marins anglais; ce qui, sans accroître peut-être d'une manière évidente la mortalité, augmente bien certainement le nombre des réformés.

Commandement de la Méditerranée et de la péninsule. Ce commandement, qui comprend les mers et les côtes de la Méditerranée et Gilbraltar, est l'un des moins vastes, puis-

Digitized by Google

qu'il ne dépasse pas 12 degrés, du 32° au 44° nord; il a donc été rangé avec raison parmi les contrées tempérées; cependant il y a une grande différence, sous le point de vue de la température, entre les côtes méridionales et septentrionales, surtout pendant l'hiver; les vicissitudes atmosphériques sur la côte nord s'opèrent avec rapidité; elles sont d'une violence extrême; et il est probable qu'on a beaucoup exagéré les effets du climat qui y règne, soit pour prévenir, soit pour guérir certaines affections, et celles surtout des poumons. Le sirocco, vent de sud-est, qui souffle du continent africain, déprime les forces d'une manière remarquable, en déterminant subitement une langueur, une oppression et un sentiment de faiblesse si prononcés, qu'on ne peut les expliquer ni par sa température, ni par aucune de ses autres qualités physiques. Il lui arrive rarement de souffler plusieurs jours de suite, ce qui ne permet pas de savoir quel serait en dernier résultat son influence sur la santé s'il continuait de le faire plus long-temps, bien qu'il ne soit pas douteux qu'il ne dût produire une action très-fâcheuse; mais pendant les courtes périodes de sa prédominance il ne paraît exercer aucun effet défavorable sur les forces vitales. Son influence est surtout appréciable près de la côte d'Afrique; mais il se fait souvent sentir avec violence à Malte et dans la Sicile, et arrive quelquefois jusque sur la côte nord de la Méditerranée. Malte, en raison de sa position centrale, de ses arsenaux et de la bonté de ses ports, est la principale station navale de ce commandement. Pendant neuf mois de l'année, la température, qui y est modérée, et le temps, qui y est généralement calme et beau, produisent, avec les provisions fraîches de viande et de légumes, des effets salutaires. Les trois autres mois sont très-chauds, quelquefois brûlans; mais cette chaleur, soit en raison de son peu de durée, soit parce qu'elle ne trouve pas de principes morbides à développer, ne devient que très-rarement nuisible à la santé. Les différentes localités qu'embrasse ce commandement diffèrent beaucoup pour l'étendue, l'exposition et

Digitized by Google

surtout la chaleur extrême, et agissent conséquemment d'une manière bien différente sur la santé des équipages dont les navires y séjournent plus ou moins long-temps. Après tout cependant, si on excepte quelques graves épidémies qui ont régné quelquefois, l'influence de ces localités, combinée à celle du climat de la mer, est très-favorable. Les forces navales employées sur les côtes d'Espagne et de Portugal relèvent du commandement de la Méditerranée.

Le nombre des navires qui composaient ce commandement a varié de quarante-quatre à cinquante-six, et comprenait beaucoup de vaisseaux de ligne et de frégates; celui des hommes qui les montaient a été annuellement de 7,958, et la mortalité s'est élevée à 11,1 par mille, sans distinction des causes de mort, et à 9,3 seulement en en excluant les morts par accidens.

Les morts causées par la fièvre n'ont été qu'au nombre de deux par mille. Le chiffre des maladies du foie est extrêmement faible, et la mortalité qu'elles déterminent s'élève à peine à 0,5 sur mille; mais il n'en est pas de même des affections pulmonaires, dont la mortalité annuelle s'est élevée à 5,1 par mille. La maladie qui a frappé le plus d'individus est le catharre, qui a fourni annuellement 201 malades sur mille; mais la mortalité en est extrêmement faible, car, sur 11,237 individus qui furent atteints de cette affection, de 1830 à 1836, 12 seulement succombèrent.

Digitized by Google

Maladies et mortalité des marins de 1830 à 1837, dans les trois commandemens de l'Amérique du Sud, des Indes Occidentales et de l'Amérique du Nord, de la Méditerranée.

MALADIES.	COMMANDEMENT DE L'AMÉRIQUE DU SUD. MOYENNE ANNUELLE 2,44 HOMMES.			COMM. DES INDES OCCIDENTALES ET DE L'AMÉRIQUE DU NORD. MOYENNE ANNUELLE 3,526.			COMMAND. DE LA MÉDITERRANÉE. MOYENNE ANNUELLE 7,958.		
	MALADES sur 1,000.	MORTS sur 1,000.	RÉFORMÉS sur 1,000.	MALADES sur 1,000.	MORTS sur 1,000.	RÉFORMÉS sur 1,000.	MALADES sur 1,000.	MORTS sur 1,000.	RÉFORMÉS sur 1,000.
Fièvres	115,0	1,3	»	209,6	11,2	2,9	84,0	1,5	»
Phthisie	3,2	1,5	0,7	4,8	1,9	2,4	5,1	1,9	1,3
Affections inflammatoires du poumon	28,0	2,0	»	22	1,0	1,1	37,3	1,0	6,0
Affections du foie	16,0	0,4	2,0	»	0,2	»	10,0	0,3	0,5
Dyssenterie	21,0	1,0	1,0	12	0,3	0,9	13,3	0,3	0,3
Maladies du cerveau	»	»	»	»	»	»	17,0	0,9	0,3
Inflammation des extrémités	166,9	»	»	228,3	»	»	71	0,1	»
Rhumatisme	72,3	0,2	2,5	69	0,1	5,1	63,0	0,14	»
Catarrhe	139,0	»	1,5	181,8	»	0,4	201,0	0,2	»
Maladies de l'estomac et des intestins	80,6	»	0,4	110	»	0,9	155	0,9	»
Syphilis	»	»	0,3	»	»	»	75,9	»	»
Accidens	238,9	1,2	»	»	1,5	»	222,9	1,8	»
Autres maladies	429,8	1,3	19,1	648,8	3,4	26,3	347,3	20,6	10,6
TOTAL	1,310,7	8,9	28	1,486,3	19,6	40,0	1304,0	11,1	25,0

Ce tableau permet de reconnaître d'un coup d'œil les maladies qui frappent mortellement le plus de marins; celles

Digitized by Google

qui en mettent le plus grand nombre hors de service, et enfin celles qui n'en privent l'équipage que pour un temps limité.

L'un des faits les plus remarquables qui ressortent encore de ce tableau, c'est le chiffre peu élevé de la mortalité dans deux de ces commandemens, et qui se trouve même au-dessous de celui des personnes de même âge qui habitent l'Angleterre. Les résultats du commandement de l'Amérique du Nord et des Indes Occidentales sont, il est vrai, beaucoup moins favorables, puisque le nombre des hommes mis hors de service chaque année, soit par la mort, soit par la réforme, s'élève à plus de 59 sur mille; mais c'est peu quand on considère les circonstances déplorables dans lesquelles se trouvent les vaisseaux qui appartiennent à ce commandement.

Malgré le chiffre peu élevé de cette mortalité, on voit cependant que chaque marin est malade plus d'une fois tous les ans, ce qui occasionne un notable préjudice au service. Si nous parcourons la liste des affections qui occasionnent cette perte si considérable, nous reconnaîtrons que quelques-unes, dans l'état actuel des choses, sont des calamités qu'il faut subir, sans espoir de réduire prochainement leurs fâcheux effets; de ce genre sont les *accidens* qui, tous les ans, interrompent les travaux de près du quart de l'équipage pendant un temps plus ou moins long, les rhumatismes, les phlegmasies pulmonaires, la phthisie; car ces maladies semblent nécessairement liées aux durs travaux du marin, à la lutte qu'il livre continuellement aux élémens, exposé à toutes leurs fureurs et à toutes leurs intempéries; mais ne peut-on pas espérer de voir le nombre des marins retenus hors de service par des affections syphilitiques, des maladies des entrailles, des catarrhes, des fièvres continues, et qui représente près des deux tiers de l'équipage, diminuer encore par les soins d'une discipline plus clairvoyante, d'une alimentation mieux ordonnée, et surtout grâces à des vêtemens plus convenables pour leurs travaux?

Nous ne terminerons pas nos réflexions sur ce tableau sans faire remarquer que le scorbut, qui autrefois exerçait tant de

Digitized by Google

ravages sur les marins, non seulement ne se trouve pas indiqué parmi les maladies qui méritent de fixer l'attention en raison du nombre des individus qu'elles frappent; mais même qu'il est à peine question de quelques cas de cette affection dans les rapports si nombreux qui ont fourni les éléments de cette statistique hygiénique.

D'autres causes encore que les maladies et l'influence du climat agissent sur les marins; c'est ainsi que la forme, le rang et la nature des vaisseaux qu'ils montent paraissent ne pas être sans influence sur leurs conditions de santé.

Les recherches sur ce point sont encore trop récentes pour qu'on regarde la question comme résolue, mais elles offrent des résultats assez tranchés pour appeler l'attention. La nécessité de former une classe distincte des bateaux à vapeur n'a pas permis de faire remonter ces recherches avant l'année 1834, parce qu'avant cette époque le nombre de ces derniers était extrêmement faible; elles comprennent donc trois années pendant lesquelles le nombre des marins à bord des escadres réunies s'est élevé à 23,908.

Pour opérer ces recherches, le docteur Wilson a distribué tous les vaisseaux et navires en quatre classes, dont la première comprend tous les vaisseaux de ligne, qu'ils soient à deux ou à trois ponts; la seconde comprend toutes les frégates, quel que soit leur tonnage; la troisième les sloops, les bricks, les shooners, qui sont désignés par le nom général de corvettes; et la dernière, les navires dont la vapeur est la principale force impulsive.

Voici la proportion qu'a suivie la mortalité dans ces quatre classes, pendant les trois années indiquées :

Dans les frégates	9	morts sur 1,000
corvettes	8,1	
vaisseaux de ligne	7,6	
vaisseaux à vapeur	5,4	

Ces chiffres comprennent non seulement les individus morts à bord, mais encore ceux qui ont succombé dans les hôpi-

Digitized by Google

taux sur lesquels ils avaient été évacués, et cette dernière circonstance, en supposant, ce qui paraît peu douteux, que les soins reçus par les marins dans les hôpitaux sont plus efficaces que ceux qu'ils auraient reçus à bord, s'ils y avaient été conservés, peut déjà expliquer jusqu'à un certain point la faible mortalité des bateaux à vapeur : aussi voit-on par le chiffre des malades transportés du bord dans les hôpitaux, que sur les bateaux à vapeur, ce chiffre est trois fois plus élevé que sur les frégates. Les premiers, en effet, étant presque constamment employés à faire des traversées, et les faisant avec une extrême rapidité, ont plus fréquemment l'occasion de déposer les malades dans les hôpitaux des ports, et en profitent avec d'autant plus de soins, qu'ils n'ont à bord presque aucune des dispositions que réclame une infirmerie, et que le chiffre de leurs malades a été plus élevé que celui des deux autres classes, chiffre presque égal à celui des malades des corvettes, dont pourtant la mortalité a été presque double.

Le nombre des marins admis à la réforme par les classes différentes de navires a également offert des différences considérables ; il s'est élevé :

Dans les vaisseaux de ligne à	22,1	sur 1,000.
frégates	17,5	
corvettes	20,1	
bateaux à vapeur	13,0	

Il paraîtrait encore que cet avantage de la navigation à la vapeur serait obtenu malgré son infériorité sous d'autres points de vue : ainsi, les maladies inflammatoires y sont beaucoup plus nombreuses et plus fâcheuses que sur les navires des autres classes, d'après le tableau suivant, qui ne comprend que des maladies inflammatoires :

	SUR 1,000	
	Morts.	Réformés.
Bateaux à vapeur	2,2	8,7
Vaisseaux de ligne	1,8	4,9
Frégates	1,8	6,4
Corvettes	1,2	6,8

Digitized by Google

Les alternatives de chaleur élevée et de froid intense que subissent rapidement sur les bateaux à vapeur l'équipage et surtout les chauffeurs et les ingénieurs, sont probablement la cause de la fréquence et de la gravité des affections inflammatoires sur les navires de cette classe.

Il résulterait aussi de quelques observations, que les maladies épidémiques, qui sur les navires des trois autres classes n'ont qu'une durée limitée de quelques semaines ou d'un ou deux mois, sont disséminées pendant toute l'année sur les bateaux à vapeur, sans que cependant le nombre de ces cas ou leur gravité en soient quelquefois notablement augmentés. Plusieurs bateaux à vapeur, qui naviguaient en 1835 et 1836 sur les mers des Indes Occidentales, ont présenté de telles anomalies sous ce point de vue, tandis que les navires des autres classes au milieu desquels ils se trouvaient n'offraient rien de semblable, et ces résultats ont même paru si remarquables, qu'on en a cherché l'explication dans différentes hypothèses. La suivante nous semble la plus ingénieuse. Le docteur Wilson suppose que la chaleur nécessaire pour la production de la vapeur peut agir sur le bois qui entre dans la construction des bateaux, et déterminer le développement de vapeurs ou de miasmes, tandis que ces dernières se réunissant peut-être à quelques circonstances atmosphériques ou autres, peuvent devenir la cause de maladies qui, sans cette température élevée et dans d'autres circonstances, ne se seraient pas développées. Cette observation, on le voit, si elle n'était elle-même appuyée sur des faits très-hypothétiques, aurait une grande portée pratique, car elle mènerait nécessairement à la recherche des moyens propres à faire perdre au bois de construction, avant qu'il soit employé, ces propriétés malfaisantes qui ont été reconnues par un grand nombre de navigateurs, et qui ne se dissipent que lentement, aux dépens de la santé des marins.

Les observations qui ont rapport à l'infériorité relative de la mortalité sur les bateaux à vapeur n'ont besoin que d'être répétées pendant quelques années encore pour que les résul-

Digitized by Google

tats qui en découlent acquièrent une importance réelle. Cette diminution dans la mortalité des marins, si elle était confirmée, ne serait pas le moindre des avantages que l'on devrait à l'emploi de la vapeur sur mer (1).

S'il est vrai, comme nous le croyons démontré, que les améliorations introduites dans l'hygiène de la marine depuis un demi-siècle ont doublé la force de cette grande puissance nationale, si elles ont déjà fait qu'un seul vaisseau rende aujourd'hui autant de services que le faisaient deux et trois à une époque si peu reculée, s'il est vrai que avec la mortalité qui régnait autrefois dans la flotte, toute l'Europe n'eût pu fournir les marins qui ont été nécessaires pour la défense de l'Angleterre pendant la grande guerre révolutionnaire, avons-nous besoin de faire ressortir d'avance les heureux résultats que produiront de nouveaux progrès? Le point de vue de l'économie suffirait seul pour déterminer le gouvernement à n'épargner aucun des soins, à ne ménager aucune des dépenses qui peuvent améliorer et entretenir la santé du marin; car si on obtient qu'un homme fasse le travail de deux, on aura toute l'économie de ce que coûterait un homme, et en multipliant cette simple unité par le nombre des hommes qui sont employés aujourd'hui sur la marine an-

(1) Note du rédacteur. M. le Dr Renault, chirurgien du paquebot de l'État le *Minos*, a donné tout récemment dans un Mémoire (*Revue médicale*, août 1841), à propos des affections auxquelles sont sujets les chauffeurs, aides-chauffeurs et soutiers des paquebots à vapeur de la correspondance du Levant, d'intéressans détails sur les conditions hygiéniques dans lesquelles vivent ces hommes. Ce qu'il dit de leur mortalité surtout vient bien à l'appui de l'explication donnée ici par la Revue anglaise. Il résulte en effet de ses observations que, malgré le renouvellement fréquent du personnel des machines, et bien que, abstraction faite des états-majors, les hommes qui y sont employés ne forment que le quart des équipages, cependant les deux cinquièmes de la mortalité de ces équipages portent sur eux; en outre, ajoute-t-il, plusieurs matelots qui font partie des trois cinquièmes restans ont été soutiers, et les maladies chirurgicales (par accidens) sont plus constantes sur le pont des paquebots que dans leurs machines.

Digitized by Google

glaise, nous arriverons à un produit qui ne peut manquer de frapper l'attention de l'économiste. Mais ce résultat est loin encore de représenter tous les bénéfices que retire la nation de l'amélioration apportée dans la santé des marins; il faut y ajouter toute la dépense que nécessitait auparavant la levée des hommes destinés à remplacer ceux que les maladies avaient enlevés ou rendus impropres au service. A ces résultats, ne se bornent pourtant pas enfin tous les motifs sur lesquels on peut s'appuyer pour demander que la santé des marins soit l'objet des soins les plus scrupuleux et les plus éclairés; car non seulement ces soins auront doublé les forces et diminué de plus de moitié les dépenses, mais encore chaque individu acquerra une bien plus grande valeur par la longue durée de sa santé et de son existence, qui lui permettra d'accroître son expérience et son aptitude au service.

Nous avons l'espoir que l'encourageant exemple fourni par la marine ne sera pas perdu pour ceux qui ont le pouvoir d'étendre ces améliorations à d'autres branches du service public. Si les maladies et la mort qui régnaient autrefois sur nos flottes coûtaient au trésor public des sommes presque incroyables, pense-t-on que les fièvres pestilentielles et la mortalité effrayante de quelques-unes de nos grandes cités ne coûte rien à la nation? pense-t-on que la fièvre des hôpitaux, que les infirmeries des maisons de travail, que l'ensevelissement des pauvres, que les veuves, les orphelins, les infirmes, les victimes de tant de maladies qui auraient pu être prévenues, mais que l'art est impuissant à guérir, ne coûtent rien? Si une petite fraction seulement des sommes qui sont dépensées pour des objets de ce genre eussent été employées à creuser des égouts, à élargir les rues, à doter les villes de promenades publiques, à faire pénétrer la lumière dans les habitations sales et enfumées de la classe pauvre, nous n'aurions pas eu à rougir des scènes de désolation comme celles qui ont été récemment mises à découvertdans la grande capitale manufacturière du nord. La conservation de la santé

Digitized by Google

publique, c'est la plus sûre de toutes les économies, de l'économie en tous sens. Non seulement elle épargne des valeurs, mais elle en crée ; elle substitue les hommes aux enfans, les ouvriers producteurs aux improducteurs ; elle fournit à un pays la richesse la plus solide et les meilleurs moyens de défense, une population forte et laborieuse.

(*Quarterly Review.*)

Digitized by Google

REVUE ASIATIQUE.

DERNIÈRES NOUVELLES DE LA CHINE ET DE L'INDE.

Octobre 1841.

Les derniers événemens de Canton sont importans sans rien décider, et livrent de nouveau à l'animadversion générale le plénipotentiaire anglais, première cause de la guerre, et qui, étourdi sans doute des plaintes du commerce, s'arrête chaque fois qu'on lui propose une transaction. Mais le commerce lui-même, celui de l'Inde et celui de l'Angleterre ne peuvent plus se contenter d'une simple indemnité : les sacrifices de l'Angleterre exigent désormais de grands avantages pour être compensés. L'amour-propre national est en jeu. Le nouveau commodore et le nouveau plénipotentiaire seront peut-être forcés d'aller jusqu'à Pékin pour réparer la retraite de Canton.

Cette retraite après une victoire, cette retraite payée trente millions, et qui ne résout aucune difficulté diplomatique, a besoin d'être expliquée par le capitaine Elliot. Il est à remarquer, dans les proclamations des généraux et mandarins chinois, qu'ils se vantent d'avoir trompé les barbares : or le succès d'une ruse est aussi une victoire pour eux. Toutefois, dans le rapport officiel adressé à l'empereur, ils appellent sur leurs têtes la vengeance impériale; mais n'est-ce pas une vaine formule de l'étiquette dans ce pays aux singulières mœurs et au singulier langage, où dans une proclamation sérieuse on vous parle du poisson fabuleux *king-é*, « qui dévore sa chair et dort dans sa peau ? »

Nous ne résumerons qu'en peu de mots les dépêches de Canton, parce que la véritable guerre de l'Angleterre avec la Chine nous

Digitized by Google

semble commencer seulement à l'arrivée de sir Henri Pottinger, qui est chargé de nouvelles instructions.

A la date du 2 mai, tout annonçait, si on se le rappelle, la reprise des hostilités : les Chinois réparaient les murs de Canton, élevaient un nouveau fort à Sheming, rassemblaient des troupes de toutes parts, et menaçaient les Anglais jusqu'à afficher la mise à prix de la tête des principaux officiers de la flotte nominativement.

C'est le 24 que le général Gough et sir Lefleming-Senhouse mirent en mouvement leurs forces de terre et de mer. Toutes les attaques partielles furent couronnées de succès ; malgré la défense quelquefois héroïque des Chinois, malgré leurs jonques-brûlots, malgré le nombre supérieur de leurs troupes, l'étendard anglais flotta bientôt sur toutes les hauteurs, et, selon l'expression de sir Lefleming-Senhouse, « les Anglais eurent à leurs pieds toute la ville complètement soumise. » Les généraux chinois déployèrent alors un drapeau de trêve ; un mandarin vint déclarer qu'ils renonçaient à se défendre davantage, et les hostilités furent suspendues pendant deux heures. Mais tout était prêt aussi pour l'assaut, lorsque le capitaine Elliot notifiaau général et à l'amiral de la reine qu'il venait de conclure un armistice par suite duquel la flotte se retirerait des eaux de Canton, en même temps que les troupes tartares évacueraient la ville. Une indemnité de trente millions était le prix de cette convention vraiment extraordinaire.

Sir Lefleming-Senhouse est, dit-on, mort de dépit. Cette mort ainsi expliquée peut donner une idée du désappointement des officiers anglais. Une correspondance particulière prétend que l'armée et la flotte réclament les trente millions comme un butin à elles acquis, tandis que le capitaine Elliot en aurait déjà distribué une partie aux marchands qui ont le plus perdu à la confiscation des caisses d'opium.

On dit encore que la discorde régnait dans Canton entre les troupes tartares et les troupes chinoises. Une collision aurait eu lieu, dans laquelle deux cents hommes auraient péri. Cet incident aurait-il contribué à la soumission de Canton ? Mais d'ailleurs les Chinois, revenus de leur première terreur, reprennent l'attitude de l'attaque ; et s'il est vrai que sir Henry Pottinger soit entré en fonctions le 1er août, il est à présumer que ses conditions n'auront été acceptées qu'après quelque grande bataille.

Digitized by Google

La ville de Canton et de sa forteresse, occupée par le capitaine Elliot, excite au plus haut degré l'indignation de l'aristocratie anglaise. Voici comment le [illegible] de Times, qui en est [illegible] organe :

« Nous ne nous souvenons pas d'avoir jamais vu un sentiment de honte et d'indignation comparable à celui qu'a produit sur nous la lecture des dernières expéditions de la Chine. Nous connaissions depuis long-temps l'habileté du capitaine Elliot, mais nous étions loin de supposer qu'il emploierait toutes les ressources de son impuissante habileté pour plonger son pays dans un abîme d'ignominie, et le rendre un objet d'horreur et de pitié aux yeux du monde civilisé. Grâce à la position que prête le capitaine Elliot, ce n'est plus une croisée navale qui l'engagement sur les côtés de la Chine, mais une expédition de pirates. Les nations policées, et surtout les nations chrétiennes, font la guerre uniquement pour conquérir la paix; les sauvages et les pirates l'attaquent et ne combattent qu'en vue du pillage et du butin. Nous rappelions hier les habitudes d'envahissement de Bonaparte; mais nous défions qu'on rencontre dans la carrière de ce célèbre usurpateur un seul cas où il ait reçu de l'argent en échange de l'abandon d'une conquête, ou qu'il ait arrêté la marche de ses armées pour accepter d'un ennemi terrassé une contribution payée non comme la sanction d'une parfaite soumission, mais comme le prix de la restitution d'une puissante forteresse. Pour mettre le comble à cette indignité, il ne manquerait plus que le gouvernement de Sa Majesté approuvât la conduite de ce trafiquant de thé et d'opium. Nous allons lui tracer sa ligne de conduite dans cette circonstance, en lui proposant l'exemple de nos voisins. En 1744, l'amiral français Labourdonnaye s'étant emparé de Madras, avait consenti conditionnellement à rendre cette place moyennant une rançon; mais M. Dupleix, gouverneur des possessions françaises sur la côte de Coromandel, ayant été consulté, s'y opposa vivement, et les Français occupèrent Madras jusqu'en 1749. A son retour en France, M. Labourdonnaye fut enfermé à la Bastille. Elliot a ravalé notre expédition au niveau d'une descente de pirates opérée dans l'unique but du pillage; Elliot a compromis le caractère de la nation anglaise aux yeux de l'univers civilisé; aussi, nous en avons la ferme confiance, devra-t-il répondre et recevoir le juste salaire de son *crime* devant une cour martiale.

Digitized by Google

Les lettres et journaux de Bombay portent la date du 2 septembre.

Dans l'Afghanistan, un détachement des troupes de Shah-Soudja commandées par le capitaine Windburn a été attaqué par une bande nombreuse d'insurgés sous Akhtar-Khan, chef de Zamen-Dawour. Les insurgés ont été repoussés; mais parmi leurs chefs était un prêtre, et leurs étendards disaient que la religion était le motif de la révolte. Si la guerre devenait religieuse, elle serait plus terrible.

En attendant, par un singulier accident de fortune, c'est à Laodiana que va définitivement résider l'ex-émir de Caboul, ce Dost-Mahomed qui remplace ainsi dans sa résidence d'exil celui qui l'a remplacé sur le trône. On ajoute que Dost-Mahomed a obtenu un revenu de trois lacs de roupies, 70,000 fr.

Dans le Pendjab, il semblerait que Shere-Sing, contre toute attente, prend le dessus sans l'intervention anglaise. Il aurait offert aussi à lord Auckland de lui céder Peshawour.

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE, ETC.

CORRESPONDANCE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

DE LA REVUE BRITANNIQUE.

MANIFESTE DES TORYS. — CALCULS SUR LA MAJORITÉ PARLEMENTAIRE ET LA MAJORITÉ ÉLECTORALE. — LE LIVRE DE JOB. — QUE FERA SIR ROBERT PEEL? — DISPOSITIONS DES TORYS POUR LA FRANCE. — PROMESSE AUX ARTISTES. — OPINIONS DU CLERGÉ. — OUVRAGES NOUVEAUX. — LA TRAGÉDIE DE RICHARD III. — MACREADY A DRURY-LANE. — DÉDICACE DE Mme LAFARGE. — CHEMINS DE FER.

Londres, 20 octobre.

Comme chacun l'avait prévu, on laissera au ministère tory quatre mois pour se reconnaître : quelques protestations contre la prorogation du parlement ont été à peine écoutées : les whigs sont réduits à répéter la question : « Que fera sir Robert Peel? » et ils ont réimprimé, comme leur manifeste, l'article que vous avez reproduit dans votre livraison de septembre. La *Quarterly Review*, organe trimestriel des conservateurs, n'a pas voulu leur laisser le dernier mot. Dans sa dernière livraison, cette Revue proclame le résultat des élections comme un retour du peuple anglais aux vrais principes, une heureuse révolution de l'opinion publique qui a triomphé des brigues et des corruptions électorales, des mensonges ministériels et de l'abus perfide de la prérogative royale. Non seulement la *Quarterly Review* rappelle l'imposante majorité obtenue par les torys, mais en analysant les suffrages en détail elle prétend que

Digitized by Google

Les 362 conservateurs représentent.....	626,142 élect.
Les 271 whigs représentent.....	341,257
Ce qui donne aux conservateurs une majorité électorale de	284,885

ou environ les trois cinquièmes; chiffre bien au-dessus de celui de la majorité parlementaire.

Mais ce résultat pour l'*Angleterre* seule, la partie la plus considérable et la plus influente de l'empire britannique, est encore plus remarquable :

Les conservateurs anglais au nombre de	306	représentent 550,761 élect.
Les whigs anglais.....	198	268,851
Majorité des conservateurs.....	108	281,910

proportion de deux contre un, qui contrebalance amplement le chiffre moins favorable, mais moins important des élections d'Irlande et d'Écosse. Cette décomposition des suffrages dont j'abrége le détail, démontre, selon la Revue tory, les progrès et la consolidation du parti conservateur. Faut-il attribuer tous ces avantages à la corruption pratiquée par les torys? La Revue répond à cette objection par le tableau des nombreuses faveurs distribuées par le ministère whig, dont l'histoire pourrait, dit-elle, s'intituler le *Livre de Job*. Pour comprendre ce calembourg, il faut savoir qu'en anglais le mot *Job* signifie *tripotage politique* dans le sens le plus étendu.

Mais la Revue tory après avoir rappelé ce qu'ont fait les whigs, ne recule pas non plus devant la question : *Que fera sir Robert Peel?* La réponse n'est pas très-précise. Cependant elle mérite d'être analysée. *D'abord, la politique de sir Robert Peel sera l'opposé de la politique des whigs.* Ici nouvelle critique du passé, pour dire qu'envers la reine le nouveau ministère conciliera le respect et la fidélité du sujet avec les exigences des affaires, évitant surtout de compromettre Sa Majesté dans une foule de questions délicates sur lesquelles elle ne doit pas avoir d'opinions, telle que la *question des céréales, celle des sucres, etc.* Remarquez bien cette théorie du gouverne-

Digitized by Google

» ment constitutionnel tel que l'entendent les torys eux-mêmes en Angleterre. « A l'égard des puissances étrangères, sir » Robert Peel sera à la fois ferme et courtois, digne et amical; » attentif surtout à ménager les susceptibilités nationales. Il » ne fera pas de petites guerres, ni la guerre par de petits » moyens; il ne sera pas étourdiment agressif dans l'Inde, » ni misérablement inconséquent et dilatoire en Chine, ni » d'une aveugle niaiserie en Amérique, ni impertinent pour la » France, ni d'une foi douteuse pour les autres grandes puis- » sances; il ne se prêtera pas à l'abaissement des anciens » alliés, le Portugal et la Hollande; il ne contribuera pas à » entretenir l'anarchie en Espagne, où *il n'enverra pas la plus* » *grande dignité militaire à un aventurier et à un usurpateur,* » *faisant des récompenses de la fidélité une prime pour la ré-* » *volte.* Bref, sa politique sera la traduction exacte des obser- » vations suivantes de M. E. de Girardin, l'habile rédacteur » en chef de la *Presse*, cité plusieurs fois par la Revue malgré » son hostilité inexplicable, dit-elle, pour l'Angleterre, et que » la Revue suppose en cette circonstance exprimer les senti- » mens de Louis-Philippe et de son gouvernement :

« Il a longtemps pensé et dit qu'il faudrait pour la politique une ère NOUVELLE; que le temps était venu pour les peuples de chercher leur grandeur non plus dans la guerre, mais dans la paix; non plus dans l'esprit de rivalité, mais dans l'esprit d'union; non plus dans la duplicité, mais dans la bonne foi, — non plus dans les précaires accroissemens de territoire, mais dans la conclusion de traités de commerce judicieux et équitables, dans le perfectionnement universel des voies de communication, dans le progrès de l'industrie, dans la mutualité et la solidarité du crédit, etc., etc. » (*La Presse*, 8 septembre 1841.)

La *Quarterly Review* qui cite le paragraphe entier de la *Presse* sur les avantages de l'alliance de la France, ajoute : « Voilà des sentimens sages, généreux et d'une haute politique (*statesmanlike*); nous voudrions que ce fussent désormais ceux de tous les cabinets de l'Europe. »

Vous voyez, monsieur, quelles sont les excellentes dispositions des torys pour la France et son gouvernement, et cela

peut vous expliquer, j'espère, pourquoi tout whig que j'ai toujours été, je me suis laissé aller dans ma dernière à vous faire un si beau portrait de sir Robert Peel. Ne pensez-vous pas comme moi que la France serait par trop prude de ne pas se prêter un peu, toutes réserves faites, à ces cajoleries, à ces avances des torys, après que messieurs les whigs l'ont traitée si cavalièrement? et puis, ce que j'ai surtout loué dans Robert Peel, ce sont ses goûts d'artiste, cet amour des beaux arts, qui jusqu'ici a été si nul dans tous les ministres d'Angleterre, depuis le cardinal Wolsey. Aussi la Revue, son interprète, dit à ce sujet :

« L'Angleterre, si généreuse et si intelligente dans les travaux d'utilité pratique, a trop long-temps regardé les arts de l'imagination avec l'œil jaloux de la parcimonie. Elle est lente à apprendre qu'outre le plaisir intellectuel, il est aussi des avantages financiers assez considérables à retirer de ces monumens qui semblent n'être au premier coup d'œil qu'une œuvre d'ostentation; mais les exemples de Rome et de Florence, de Munich, de Berlin et de Paris surtout, commencent à nous ouvrir les yeux. Le grand Colbert regardait les dispendieux carrousels de Louis XIV comme une spéculation qui attirait dans le royaume plus d'argent étranger que n'en dépensait le trésor royal; et tout ce que coûtent encore aujourd'hui les embellissemens de Paris peut être considéré sous le même point de vue, si le roi des Français parvient à calmer les instincts belliqueux de ses sujets. N'oublions pas qui profite utilement des sommes exigées par l'exécution des monumens publics : ce ne sont pas les oisifs et les riches, qui en reçoivent seulement une jouissance intellectuelle, mais les classes industrielles, à qui elles donnent le pain de la semaine. C'était l'opinion de Périclès lorsqu'il décorait Athènes de tous les arts de la paix. Et voyez déjà comme la foule se presse dans ce palais de Hamptoncourt, le premier et le seul des palais d'Angleterre que le gouvernement ouvre gratuitement au public. »

Permettez-moi de dire avec la Revue tory, moi Français qui habite l'Angleterre, que ce sera une grande chose si le *public anglais et étranger* doit à l'influence de sir Robert Peel une administration plus libérale du petit nombre des monumens nationaux. Il n'est pas digne d'une grande nation qu'on voie à chaque porte d'un palais, d'un musée, d'une galerie,

Digitized by Google

sortir une main de mendiant d'une manche décorée de la livrée royale. Et c'est en province comme à Londres : je me rappelle qu'il m'en coûta l'année dernière 10 shillings, environ 13 francs, pour visiter les diverses pièces du château d'Holyrood.

Pour en revenir à la politique proprement dite, la Revue tory dit encore de sir Robert Peel :

« Opposé comme il le fut à la réforme de 1830, il a accepté franchement, et en plus d'une circonstance vigoureusement défendu le système existant. Il est par son origine, son éducation, ses principes, il est même par goût de tous les hommes le moins attaché aux abus parce qu'ils sont anciens, et le moins contraire au progrès parce qu'il est nouveau. C'est essentiellement l'homme de la NOUVELLE ERE, comme l'appelle M. de Girardin, mais riche de la sagesse d'autrefois. N'oublions pas ses amendemens de notre code criminel, ses améliorations de la police intérieure, son adhésion franche et puissante aux plans financiers de M. Huskinson, et surtout le noble sacrifice de ses opinions dans les grandes mesures relatives aux catholiques et aux dissidens. Quel homme d'état montra jamais un esprit plus incontestable de candeur, de conciliation et de concession dans les exigences variables, mais impérieuses, de notre époque? Long-temps on lui a reproché trop de souplesse; il serait dur qu'on l'accusât aujourd'hui d'une obstination fanatique : imputations également injustes. Comparez sir Robert Peel avec M. Pitt dans quelques-unes des plus importantes mesures de leur vie, vous trouverez une grande analogie entre ces deux hommes d'état, et le même principe appliqué à des circonstances différentes. M. Pitt débuta par proposer la réforme parlementaire et finit par être son antagoniste le plus décidé; il avait plaidé pour l'émancipation catholique, il la combattit plus tard. Sir Robert Peel a débuté en combattant l'émancipation, et l'a concédée ensuite : il a protesté contre la réforme parlementaire, il y acquiesce aujourd'hui franchement. La postérité quand elle jugera l'histoire du dernier demi-siècle qui vient de s'écouler, accusera-t-elle ces deux ministres d'une trompeuse et égoïste inconsistance? N'ont-ils pas plutôt donné par ces variations apparentes de conduite les preuves les plus fortes du courage moral? »

Je ne vous cite pas, monsieur, ce jugement de la Revue pour prêter à certains hommes d'état de France un argument en faveur de leur mobilité, mais pour vous montrer combien le nouveau ministère et ses amis sont loin de toute pensée ré-

Digitized by Google

tagnade. Tel est du moins leur programme; s'ils démentent, espérons que ceux-là même qui y croient de bonne foi seront les premiers à défendre les principes perfidement trahis.

On a menacé le nouveau ministère de l'opposition du clergé, qui a été déjà si hostile au cabinet whig; ce ne serait pas une opposition sans danger, et il faut bien que ce corps puissant n'ait pas précisément une confiance absolue en sir Robert Peel; mais il serait absurde de croire qu'il lui fît la même guerre qu'il faisait à lord Melbourne et à ses collègues, qui avaient scandalisé l'Angleterre dévote, non seulement en présentant à la reine Vittoria M. Owen, ce réformateur socialiste qui prêche la communauté des femmes; mais encore en nommant depuis parmi les chapelains de Sa Majesté un ministre dissident, M. Noël, auteur d'une brochure réformiste. Pour bien étudier l'esprit public et les mœurs de ce pays-ci, il ne faut jamais perdre de vue cette milice anglicane, qui se compose de *dix-huit mille* ecclésiastiques, et dont chaque membre ayant une famille tient par un double lien à la société civile. Naturellement, parmi ces dix-huit mille membres de l'église anglicane, il est une fraction de whigs: ceux-là sont politiquement contre sir Robert Peel. Il est aussi, dans le clergé comme dans toutes les classes, des ultra-conservateurs : ceux-là ne pardonnent pas à sir Robert Peel ces mêmes concessions aux catholiques, dont le louait tout-à-l'heure la *Quarterly*. Il est à présumer que ce sont eux, ou, comme le veut le *Fraser Magazine*, une troisième division d'ecclésiastiques opposans, qui, dans le *British critic*, ont fait, au moment même de la crise ministérielle, un article fulminant contre sir Robert Peel, et qui le menacent de nouvelles attaques du même genre. Toutes ces subdivisions de l'église anglicane ne forment pas une minorité de plus de deux mille individus, qui ne sauraient balancer l'adhésion des seize mille autres au chef des torys. Il n'est pas surtout à supposer qu'ils fassent corps avec ces six cent cinquante ministres dissidens qui se sont réunis en concile à Manchester, pour protester en faveur de la politique des whigs. Chaque parti à son tour

Digitized by Google

trouve bon que le peintre ait une opinion, pourvu que cette opinion lui soit favorable. Toutefois, il est clair que sir Robert Peel sera tenu de ménager le clergé anglican, qui réclame sans cesse de nouvelles églises. Maintenant, attendons les événemens, et voyons à l'œuvre cet homme d'état arrivé au pouvoir avec un crédit et une réputation qui ne lui permettent pas de faire de petites choses. Mais qu'en France on n'accorde pas comme naguère plus de valeur qu'elles n'en ont aux feuilles quotidiennes de Londres, il n'en est aucune qui puisse se vanter d'avoir la pensée du premier ministre. Ainsi, sur la question du désarmement, ne semblerait-il pas que déjà le cabinet tory a tenu à la France un langage hautain? Il n'en est rien. Pour ce qui est des troupes de terre, l'Angleterre s'inquiète fort peu que le maréchal Soult en retienne cent mille de plus ou de moins sous les drapeaux. Quant à la marine, on verra toujours ici avec jalousie la France prétendre à partager l'empire des mers avec sa rivale; mais ce n'est pas lorsque tous les chantiers anglais sont en pleine activité, qu'on pourra dire sérieusement au gouvernement français : Désarmez vos vaisseaux et réduisez vos équipages.

J'espère donc pour mon compte être d'ici à plusieurs mois très-pauvre en nouvelles politiques dans ma correspondance, et heureusement voici pour la littérature la saison où les éditeurs du premier ordre publient autre chose que des romans. Je vous envoie déjà quelques ouvrages dont vous pourrez, j'en suis sûr, extraire quelques beaux articles pour vos lecteurs, entre autres les *Voyages de Stephens dans l'Amérique centrale;* le *Canada en* 1841, par sir R. Bonnycastle; la *Vie des Étudiens en Allemagne*, par Howitt; *Expéditions dans les deux Australies*, par le capitaine G. Grey; un *Séjour aux bords de la Baltique*; tous livres que je ne vous analyse point, parce que vous en ferez des extraits. Je ne vous envoie pas l'*Histoire des ordres de chevalerie de la Grande-Bretagne*, par sir Harris Nicolas; ni les *Documens sur l'ordre de la Jarretière*, par J. F. Betz; parce que la *Quarterly* en a extrait la

substance dans un piquant article d'histoire et de blason que je vous recommande.

En fait de nouvelles bibliographiques, l'exemplaire unique de la tragédie de *Richard, duc d'York*, par Marlow (1595), vient d'être vendu 131 £ (3,275 fr.). On y trouve une longue tirade transportée presque littéralement par Shakspeare dans son *Richard III*. Shakspeare était-il un plagiaire, lui, ce grand génie créateur? Hélas! Shakspeare était un peu comme ces grands génies qui prennent leur bien partout où ils le trouvent; mais il y a mieux, Shakspeare a plutôt *refait* que *fait* la moitié de ses pièces. Enfin, en cette circonstance, Shakspeare avait peut-être été un des auteurs du premier *Richard*, et il se contentait, en refaisant cette tragédie, d'y reprendre sa part. Au reste, les temples du dieu se rouvrent: Macready redevient le directeur de Drury-Lane, avec l'intention publiquement annoncée de remonter avec une grande pompe de costumes et de décors les chefs-d'œuvre de Shakspeare. Afin de rappeler au théâtre la société honnête, Macready annonce que les demoiselles de mauvaises mœurs n'y envahiront plus le foyer et les meilleures places.

En attendant, Sheridan Knowles vient de faire représenter à Covent-Garden les *Deux vieilles filles*, comédie qui offre quelques jolies scènes, mais qui somme toute n'est pas une bonne pièce.

Je ne voulais plus vous parler de madame Lafarge; mais voici la dédicace de ses Mémoires aux dames d'Angleterre, qui prouve que les dames de France ne sont pas à la hauteur du procès de Tulle :

Allez, ô mes pensées, vers cette libre et aimable île qui a des sympathies pour l'infortune, qui aura une foi pour la vérité;—allez, et portez mes remerciemens aux nobles filles d'Angleterre, qui ont mêlé leurs larmes avec mes larmes; portez mes bénédictions à ces épouses assez vertueuses pour croire à la vertu, assez justes peut-être pour absoudre une pauvre femme condamnée. Nobles dames, qui faites le bonheur de ceux que vos cœurs ont choisis, la joie de vos enfans, la gloire de votre maison, quand je viens à vous ne me repoussez pas; que les peines de la prisonnière se mé-

Digitized by Google

lent à votre existence heureuse et bien-aimée. Donnez une larme à ses chagrins, l'absolution à ses fautes; que votre bonne foi protége son innocence sur la terre, que vos prières montent pour elle vers le ciel !

(MARIE CAPELLE, prison de Tulle, 14 septembre 1841.)

Il paraît que vous êtes enfin décidés, à Paris, à couvrir la France d'un réseau de rails. Vous n'avez qu'à le vouloir. Les *returns* des chemins de fer qui desservent Londres et ses environs m'ont fait examiner ceux que publient les chemins de fer de Paris, et il résulte de cette comparaison, que la population de Londres fournit à ses chemins un bien moins grand nombre de voyageurs que Paris, quoiqu'elle soit d'un tiers plus considérable que celle de Paris. En voici les chiffres comparés pour le mois de septembre :

Chemins de fer de Paris.

	Voyageurs.	Produit.
A Versailles, rive droite	182,700	133,625
A Versailles, rive gauche	108,700	122,750
A Saint-Germain	125,300	139,950
A Corbeil	98,500	124,875
TOTAL	515,200	521,200

Chemins de fer de Londres.

	Voyageurs.	Produit.
A Blackwall	239,400	139,075
A Greenwich	127,000	97,125
A North and Eastern	55,000	107,525
A Croydon	47,000	73,000
TOTAL	468,400	416,725

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

DE LA

REVUE BRITANNIQUE,

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

OCTOBRE 1841.

Adieu la campagne, les promenades solitaires dans les bois, avec le chant des oiseaux; ou, dans la banlieue de Paris, adieu ces fêtes-foires, dont celle de Saint-Cloud est le type bruyant, avec ses boutiques de loterie, de pain d'épice et de mirlitons, ses théâtres de saltimbanques, d'animaux savans, de monstres à je ne sais combien de têtes et de jambes, ses jeux d'adresse surtout, dans lesquels un pétard plus ou moins tardif répond au fusil à vent; adieu ces plaisirs champêtres et villageois, que Paris peut aller aujourd'hui chercher tous les dimanches en quelques minutes, grâces à ses quatre chemins de fer! Octobre est le mois des théâtres parisiens, et l'Angleterre est en force de nous rendre ces rossignols d'Italie, qui chantent si bien loin du soleil natal, bravant les brouillards de la Tamise comme ceux de la Seine. Cette année, la salle de la Renaissance a été restaurée pour eux. Nous avons entendu beaucoup critiquer cette salle, et l'abus du rouge grenat que toutes les dames ne trouvent pas favorable à leur toilette. Mais il nous a semblé que nous n'y perdions pas une note, et nous n'avons pu nous ranger encore du parti de ces critiques. Déjà la *Semiramide*, l'*Elissir d'amore*, *i Puritani*, la *Cenerentola*, ont fait passer en revue à peu près toute la troupe; il ne nous reste plus à connaître que le nouveau tenor, qu'on dit très-modeste et sachant très-bien tout ce qu'il lui faudra pour charmer des oreilles encore toutes rubiniennes. Cependant Mario, ce grand seigneur devenu artiste, a obtenu un grand succès dans le rôle d'Arthur. Bref, nous ne sommes pas sorti encore une fois mécontent de la nouvelle salle. Il est

Digitized by Google

vrai que nous avons aristocratiquement joué pour chaque fois un remise avec une loge, M. le préfet de police ayant proscrit ces remises à quatre roues appelés vulgairement fiacres. C'est à M. le préfet de police qu'il faut renvoyer quelques amateurs qui se permettent de faire les difficiles, sous prétexte qu'ils ne reviennent pas chez eux dans les voitures de la cour (style de l'ordonnance de M. Delessert).

Pour lutter contre l'Opéra-Italien, l'Académie royale de Musique a fait débuter un prétendu tenorino, qui n'a pas craint d'attaquer le rôle d'*Arnold* dans *Guillaume Tell*. Duprez n'en est pas jaloux encore; mais cela viendra, car Duprez est déjà bien fatigué.

L'Opéra-Comique a relevé les autels de Grétry; *Richard Cœur-de-Lion* a été applaudi à outrance. On s'est à peu près contenté de renforcer l'orchestration de ce chef-d'œuvre. M. Adam a été chargé de ce *rifacimento*, et la musique du maestro liégeois est d'une jeunesse, d'une fraîcheur qui étonnent ceux qui n'y croyaient plus. Ce succès encouragera-t-il l'Académie Royale à ressusciter Gluck?

Au Théâtre-Français l'Angleterre a aussi rendu Rachel avec toute sa verve. Ce théâtre nous a donné une tragédie (*Yallia*) d'un excellent style, et mis à l'étude un drame de M. Alexandre Dumas, en même temps que la comédie de M. Scribe. Celle-ci est, croyons-nous, intitulée *la Rupture*. Les confidens de l'auteur en font son chef-d'œuvre.

Nous fréquentons peu les théâtres secondaires; mais il suffit de voir leurs affiches pour parler de leur activité. Il nous est revenu que la Porte-Saint-Martin avait mis en mélodrame une nouvelle de la *Revue Britannique*, sous le titre de *le Chambre du berceau*. D'après l'analyse, nous avons en effet reconnu le *Mariage de la main gauche*; mais on ajoute que la pièce est bien médiocre: nous nous en tiendrons à la nouvelle.

Enfin, voici l'Odéon qui sonne encore son désert, avec la prétention d'être ce second Théâtre-Français si nécessaire à l'art, dit-on, et dont le premier hérite sans cesse. Nous augurons bien, toutefois, malgré ces précédens, d'une entreprise dramatique placée sous les auspices de M. d'Epagny. L'Odéon a reçu, lisions-nous dans une feuille quotidienne, un *Macbeth* imité de Shakspeare. Il est certain que l'imitation de Ducis est à refaire. En thèse géné-

Digitized by Google

rale, nous sommes peu partisans de ces imitations : il vaudrait mieux s'inspirer de Shakspeare que d'essayer de le traduire sur une scène comme la nôtre, quand, en Angleterre même, Shakspeare n'est pas compris tous les jours. A ce propos, nous annoncerons la prochaine publication d'un ouvrage qui, pour aider à l'étude du grand poète britannique, nous semble préférable à beaucoup de commentaires : c'est tout simplement un Décaméron shakspearien, *Othello*, *Romeo et Juliette*, *Léar*, *Macbeth*, le *Conte d'hiver*, etc., etc., les tragédies et les comédies, ramenées à leur origine, c'est-à-dire au récit du conteur et du chroniqueur. Cette idée à la fois si simple et si ingénieuse a été exécutée en Angleterre par l'un des esprits les plus originaux de la littérature contemporaine, l'humoriste Charles Lamb, et son volume est devenu classique et populaire. Destiné plus particulièrement à la jeunesse, il a charmé tous les âges. Cet ouvrage, indispensable peut-être pour bien comprendre Shakspeare, va paraître en français chez M. Baudry avec de magnifiques *illustrations*.

Mais pourquoi anticiper sur la littérature de demain? N'avons-nous donc aucun ouvrage ce mois-ci qui puisse faire les frais de notre chronique et de notre bulletin? Hélas! fort peu. Heureusement que nous avons du mois dernier l'*Histoire de France* de M. Michelet, et l'*Histoire de l'Inde anglaise* de M. B. de Penhoën, ouvrages sur lesquels nous espérons bien revenir. D'ailleurs, nous ne voyons guère que des romans, et quels romans! car nous ne faisons pas fi des bons, de ceux que le poète Gray mettait dans la bibliothèque de son paradis idéal. Y aurait-il jamais mis cette *Mathilde* de M. Eugène Sue, qui est sans contredit le roman qui fait le plus de bruit en ce moment, et que nous avons dû lire jusqu'à son sixième volume? Nous croyons que oui, puisque Gray y mettait bien les romans de Crébillon fils. Le paradis de Gray n'était pas un Éden peuplé d'un Adam et d'une Ève encore dans leur innocence primitive; ses lecteurs et ses livres avaient également besoin de la feuille de vigne. Eh bien! selon nous, *Mathilde* n'est pas un livre chaste. Cependant, c'est l'histoire d'une femme très-vertueuse, et racontée par elle-même, qui plus est; mémoires pleins d'intérêt, où la curiosité arrive de plus en plus excitée jusqu'au dénouement. Mais cette sainte de la légende de M. Sue ne se doute guère qu'avec toutes ses vertus, ses grâces et ses beaux sentimens, il lui manque la *pudeur*. Non, ce n'est pas une femme pudique,

Digitized by Google

celle qui révèle ainsi tous les secrets de l'alcôve conjugale; celle qui publie textuellement toutes les confessions épistolaires de sa rivale Ursule. L'auteur a manqué son effet en ne faisant pas tenir toujours la plume à cette Ursule si malicieuse, et surtout si sensuelle. Oui, c'était Ursule qui pouvait seule publier ces mémoires. Mademoiselle de Clermont a-t-elle publié les siens? Remarquez encore que la vertueuse Mathilde, qui joue un moment avec l'amour platonique, finit par un aveu assez peu convenable. Son M. de Rochegune, cet autre chevalier Grandisson et elle se trouvent bien près de l'adultère. Voilà ce que nous devons apprendre en conscience à ceux qui seraient étonnés de voir que le sceptique auteur d'*Atar-Gull* et de la *Salamandre* ait pris une héroïne dans la légende des vierges et martyres.

Ce roman présente d'ailleurs de singulières invraisemblances. Dans quelle société souffre-t-on si long-temps M. de Lugarto, cet ogre millionnaire, qui a une police mieux servie que celle du gouvernement? Dans la meilleure société de Paris, au faubourg Saint-Germain et à la Chaussée-d'Antin. Tous les salons comme tous les ménages tremblent devant lui; il ne dit qu'un mot à l'oreille de la plus noble dame, et la voilà fascinée comme l'oiseau par le serpent. Ce noble Brésilien a la monnaie de toutes les mines du Nouveau-Monde. A la bonne heure : admettons que l'or soit un talisman aussi puissant; mais que dites-vous de son esprit? Ce Machiavel à la peau jaune se laisse deux fois attraper comme un sot, et la seconde fois, c'est tout de bon, car il se prend dans son propre piége, et meurt de faim derrière une trappe dont il a oublié de garder la clef avec lui.

Quoique la caustique madame de Maran soit un peu outrée, c'est un caractère. Madame Sécherrin la mère, M. Sécherrin le fils, sont encore des créations; et Ursule elle-même, l'odieuse Ursule est encore spirituelle après la marquise des *Liaisons dangereuses*. M. E. Sue n'est pas aussi heureux, il nous semble, quand il fait son Gontran si vil. Non, ce n'est pas une femme aussi pure que Mathilde pourrait l'être, qui aimera si long-temps un lâche égoïste, un escroc, etc. A tout prendre, le roman de M. Eugène Sue sort de la ligne ordinaire; nous le croyons dangereux, et de la classe de ceux qui excitent contre notre littérature tant de récriminations dans la pudique Angleterre; mais enfin nous l'avons lu, il nous a amusé; nous serions ingrat de ne pas en convenir.

Digitized by Google

JURISPRUDENCE.

Le Droit, *journal général des tribunaux*, s'efforce tous les jours d'apporter à sa rédaction toutes les améliorations dont elle est susceptible, sans en dénaturer le caractère essentiellement judiciaire.

C'est ainsi que, convaincu de l'importance du Notariat, il se décide, à partir du 1er novembre, à publier deux fois par mois un bulletin exact contenant l'analyse et l'examen de toutes les questions *notariales*, et dont on prépare en ce moment les matériaux avec un très-grand soin.

De cette manière, *le Droit* deviendra un journal spécial pour tous les notaires, sans cesser d'être un journal d'un intérêt général. Il accueillera avec reconnaissance toutes les communications qui lui seront faites, et qui seront de nature à l'éclairer et à profiter à ses lecteurs.

ROMANS.

Mathilde, *Mémoires d'une jeune femme;* 6 vol. in-8°, par E. Sue; chez Charles Gosselin. Prix : 45 fr.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES DU CINQUIÈME VOLUME.

SEPTEMBRE ET OCTOBRE 1841. — 5e SÉRIE.

Pages.

POLITIQUE. — COMMERCE. — INDUSTRIE. — De la crise commerciale, industrielle et financière de la Grande-Bretagne, à l'avénement des tory« au pouvoir..... 5

ETHNOGRAPHIE. — Les Zincalis, IIIe extrait..... 29

ARCHÉOLOGIE. — Les Tombeaux étrusques..... 54

VOYAGES. — L'Archipel des Açores..... 85

VOYAGES. — MOEURS. — L'Estonie..... 305

HISTOIRE. — Le passé et l'avenir des Slaves. — La Servie..... 201

GÉOGRAPHIE. — STATISTIQUE. — ÉCONOMIE POLITIQUE. — Situation actuelle des colonies anglaises dans l'Australie..... 237

JUSTICE CRIMINELLE. — De la liberté de la parole sur l'échafaud..... 272

MISCELLANÉES. — Les fous d'Irlande..... 117

Le Grand Prix de Peinture, comédie en deux actes..... 133

Nemrod en France : courses, élèves de chevaux, etc..... 331

ROMANS. — La Cloche du Tocsin..... 345

SCIENCES. — HYGIÈNE NAVALE. — Progrès de l'hygiène navale en Angleterre..... 383

REVUE ASIATIQUE. — Résultats de l'intervention anglaise dans l'Afghanistan..... 156

Digitized by Google

Pages.

Dernières nouvelles de la Chine et de l'Inde..... 174 et 409

NOUVELLES DES SCIENCES, du Commerce, de la Littérature, de l'Industrie, etc..... 182 et 413

CHRONIQUE ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE..... 202 et 424

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE.

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE VEUVE DONDEY-DUPRÉ,

RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Digitized by Google

REVUE

BRITANNIQUE.

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

SOUS LA DIRECTION DE M. AMÉDÉE PICHOT.

CINQUIÈME SÉRIE.

TOME SIXIÈME.

PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE DE LA VICTOIRE, 6.

CHEZ MADAME Ve DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE DES PYRAMIDES, 8;

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, 6.

1841

Digitized by Google

Digitized by Google

NOVEMBRE 1841.

REVUE BRITANNIQUE.

Archéologie. — Industrie et Beaux-Arts.

ARTS ET MÉTIERS DES ANCIENS ÉGYPTIENS.

I.

De tous les pays de l'ancien monde connu des Romains, l'Égypte est peut-être celui qui, durant les cinquante dernières années, a le plus vivement et le plus constamment occupé l'attention des savants et des antiquaires. D'abord ils ne songèrent qu'à exhumer les monuments enfouis, à labourer et à creuser le sol qui pouvait receler dans son sein quelque trésor inconnu ; en un mot à faire des découvertes. Tel fut pendant longtemps l'unique but de leurs travaux. Le succès les récompensa. Les principaux débris de l'époque des Pharaons qui ont échappé aux ravages du temps sont maintenant retrouvés, extraits ou débarrassés des sables dans lesquels ils étaient

Digitized by Google

depuis tant de siècles cachés ou perdus. De nouvelles recherches produiront encore sans aucun doute des résultats importants; mais aujourd'hui cette première ardeur s'est apaisée : on ne se contente plus de fouiller la terre dans tous les sens, on examine avec calme les richesses que l'on possède, on les étudie, on les compare, on leur assigne leur place véritable, on apprend à les apprécier à leur juste valeur, et de ces prémisses indispensables on commence à tirer des conséquences historiques d'un intérêt puissant et de la plus haute importance. Quelques années encore, et aux ténèbres les plus épaisses succédera le jour le plus éclatant. Ce peuple fameux, dont il y a peu d'années nous ignorions même la langue, sera mieux et plus sûrement connu que ses successeurs dans l'humanité, les Grecs et les Romains.

Un ouvrage publié tout récemment à Londres, sous ce titre, *Histoire monumentale de l'Egypte*, jette une vive lumière sur la chronologie égyptienne. On pensait déjà que les nombreuses dynasties contenues dans les chronologies de Manethon et d'Ératosthènes étaient fabriquées par des faussaires, ou se composaient de listes de monarques contemporains; quelques critiques avaient affirmé en outre que la pierre d'Abydos renfermait toute la série des Pharaons égyptiens depuis Mizraïm ou Menès, comme l'appellent les Égyptiens et les Grecs, jusqu'à Ramesès II, qui érigea ce monument, et dont le cachet et le nom phonétique terminent cette série. L'auteur anonyme de l'ouvrage que nous avons cité, nous donne la liste entière des souverains indigènes, depuis Menès jusqu'à Nectanebos, en indiquant d'une manière approximative les dates de chaque règne, mais surtout de Menès à Ramesès II. Cet important et curieux travail repose sur deux bases inattaquables, sur la comparaison des ouvrages des anciens chronologistes et sur une étude patente des monuments divers qui ont fourni à la postérité quelques documents concernant les Pharaons, tels que les tables d'Abydos, de Karnac et de Memnon, et les cachets des tombeaux des reines de Qurnah. Ainsi il établit clairement, à nos yeux du moins, les dates du règne de

Digitized by Google

Menès ou Mizraïm (2200), de l'ère de la dispersion biblique de Peleg et de Fohi, le premier législateur chinois; des règnes du premier Thoth; du roi pasteur qui régna en Égypte à l'époque où vivait Abraham; d'Osiris, aïeul d'Osirtesen, dont la déification au temps d'Aseth, le dernier roi pasteur, introduisit le culte d'Apis; et d'Osirtesen, qui chassa la grande famille cyclopéenne, qui reçut Joseph et ses frères, et sous le règne duquel on commença à employer, pour la première fois, les lettres de l'alphabet phonétique. Après nous avoir appris à quelle époque furent construites les pyramides, il nous fait arriver à l'ère d'Amosis. Amenophr Ier, gendre de ce dernier monarque, dut chasser les Israélites d'Égypte; tous les documents s'accordent pour le prouver. Thothmos Ier, qui appartenait évidemment à une autre branche de la famille royale, succéda, selon toute probabilité, à Amenoph Ier. Thothmos III, le fameux Meeris, régnait en 1921; des faits positifs ne permettent pas d'en douter. Viennent ensuite Amenoph III (le Memnon vocal), Ramesès Ier (Sésostris), Ramesès II, et Sheshonk son successeur, le père de l'épouse de Salomon, le conquérant de Jérusalem et de Rehoboam, qui est représenté comme un captif sur les murailles impérissables de Karnac.

Ce fut pendant les règnes successifs de ces souverains, c'est-à-dire depuis Osirtesen jusqu'à Ramesès IV, que les arts et métiers de l'ancienne Égypte atteignirent ce degré de perfection comparée sur lequel nous allons appeler l'attention de nos lecteurs, en nous servant principalement des ouvrages remarquables de sir J. G. Wilkinson et de Rossellini, publiés, le premier à Londres, et le second à Pise.

Mais d'abord, empressons-nous de le déclarer, les connaissances que nous avons acquises concernant les anciens Égyptiens n'ont plus rien d'hypothétique et d'incertain. La science ne doute plus, elle affirme. Les problèmes qui donnaient lieu aux dissertations les plus diverses sont maintenant résolus de la même manière par un consentement universel. Pour savoir la vérité, il s'agit seulement d'ouvrir les yeux et de regarder. On n'exige pas le plus faible effort de l'imagination;

Digitized by Google

tout est soumis au sens fidèle de la vue, *oculis fidelibus submissa*. Voir, c'est croire, a dit un ancien proverbe; jamais ce mot si vrai ne reçut une plus juste application. Parcourez les ouvrages de sir J. G. Wilkinson et de Rossellini; contemplez avec attention au point de vue qui nous occupe les copies des dessins trouvés sur les tombeaux des anciens Égyptiens, que pouvez-vous désirer de plus positif et de plus complet? Les professions, les artisans, les instruments, tous les procédés, toutes les opérations successives d'une fabrication quelconque, vous les voyez aussi clairement, aussi sûrement que si vous vous trouviez tout à coup transporté, dix-huit cents ans avant l'ère chrétienne, au milieu de ce peuple dont ces dessins de plus de trente siècles vous représentent les arts et l'industrie. Le potier est occupé à fabriquer ses pots; le pêcheur écaille ses poissons; le marchand de volailles plume et trousse les malheureuses bêtes qu'il vient de tuer; le cordonnier fait un soulier neuf; le savetier raccommode une vieille chaussure; le corroyeur nettoie, teint et coupe son cuir; le tourneur travaille son bois; le charron achève un chariot pour un guerrier, ou une simple voiture villageoise. Là un tapissier et un fabricant de chaises s'occupent à fabriquer des chaises, des tables, des lits, des tabourets, des buffets, des chiffonniers; ici un verrier fait fondre et souffle son verre en fusion; des maçons, des sculpteurs, des statuaires, sont à l'ouvrage devant des blocs de pierre ou de marbre; « on reconnaît le plomb, l'équerre, le marteau et la truelle, » ces symboles de la plus ancienne franc-maçonnerie du monde, qui apparaissent sous ce caractère emblématique dans les saintes Écritures. Les boutiques viennent de s'ouvrir; promenez-vous quelques instants dans les rues, admirez surtout les bijoux des orfévres, à côté de leurs lingots d'or et d'argent, leurs beaux vases sculptés auxquels sont suspendus de si charmants colliers, leurs urnes magnifiques, leurs candélabres et leurs coupes aux formes si gracieuses et au travail si riche et si délicat. Entrez dans l'atelier; chaque ouvrier achève sa besogne, et le propriétaire de ce brillant magasin pèse et essaye son

Digitized by Google

or, l'enferme dans des tiroirs ou dans des sacs scellés de son sceau, puis il compte ses bagues d'or et d'argent qui servent de monnaie pour les échanges. Plus loin vous remarquerez encore d'autres boutiques de drapier, de tailleur et d'armurier. Mais si vous sortez de la ville; si, vous éloignant de ses murs, vous vous égarez au milieu des champs, avec quel intérêt vous examinerez l'état florissant de l'horticulture et de l'agriculture à une époque si reculée! Dans cette curieuse lanterne magique des temps passés vous verrez les jardiniers occupés tour à tour à arroser, planter, dessiner et entretenir leurs jardins, tandis que les agriculteurs labourent, sèment, moissonnent, font fouler leur blé par des bœufs sur une aire circulaire, le serrent dans des greniers ou le réduisent en farine au moulin. Le chant de la moisson qu'ils chantaient en travaillant, vous pouvez sinon l'entendre, du moins le lire. Gravissez les coteaux voisins, c'est l'époque de la vendange; on cueille les raisins élevés sur des treillages; on récolte le vin dans de larges jarres de pierre sans pied, assez semblables aux plus grosses bouteilles de soda water, afin qu'il dépose contre les parois intérieures; vous donnerez surtout l'attention qu'il mérite au pressoir antique dont les livres saints nous ont si souvent parlé. Une autre planche vous fera connaître la culture et la préparation du lin, ainsi que la fabrication de ce beau drap égyptien si apprécié dans l'univers entier; tournez la page, et vous assisterez à l'embaumement d'un cadavre et à la peinture du cercueil; une autre page encore, et vous suivrez la procession funéraire depuis la maison du défunt jusqu'au tombeau de sa famille.

Les ouvrages de sir J. G. Wilkinson et Rossellini contiennent des dessins parfaitement exacts, représentant divers outils ou instruments employés par les anciens Égyptiens. La plupart ressemblent tout à fait à ceux des temps modernes. Ainsi nous rangerons dans cette catégorie le maillet, le ciseau, la scie, la hache, le foret, l'alène, la filière, la truelle, etc. Quelques-uns cependant offrent une grande et frappante dissemblance. Cette différence se fait surtout re-

Digitized by Google

marquer dans le ciseau employé par les tapissiers; car le manche forme un angle aigu et quelquefois même un angle droit avec la lame. On croit que cet instrument servait à remplacer le rabot, dont on n'a retrouvé jusqu'à présent aucun modèle. La scie ordinaire est exactement la même que notre scie actuelle, mais on n'a pas encore découvert la scie double dans les monuments. Nous ne parlons pas de la navette, de la quenouille et du fuseau, qui ne diffèrent en rien des outils de la même nature dont on se servait en Angleterre avant l'invention des nouvelles machines. Au nombre des instruments agricoles nous signalerons une petite charrue portative employée, à ce qu'il paraît, comme une pioche. Cet outil, que l'on remarque souvent dans la main d'Osiris (c'est le sceptre de l'agriculture personnifiée), a singulièrement embarrassé les savants et les commentateurs. Kircher et l'évêque Warburton, qui lui ont consacré des volumes entiers, le prenant pour quelque chose de mystérieux, ayant, quant à la forme, certains rapports avec les pattes de l'ibis et la première lettre de l'alphabet. Mais Rosellini a démontré jusqu'à l'évidence que c'était tout simplement une petite charrue portative qui, garnie de fer, d'un train et de roues, et traînée par des bœufs, rendait les mêmes services que notre charrue ordinaire.

Le tranchet des cordonniers de l'ancienne Égypte est exactement le même que celui de leurs successeurs actuels français ou anglais. Rosellini nous donne la caricature d'un savetier qui, tenant son ligneul dans sa bouche avec une expression exagérée, pence d'un poinçon la semelle d'un soulier; son tranchet est à côté de lui, et sa couleur jaune prouve qu'on les fabriquait alors en cuivre jaune. Remarquons en passant qu'un grand nombre d'instruments de la même nature et du même métal furent trouvés à diverses époques dans des tombeaux des Mexicains, mais qu'ils ont dû en réalité appartenir aux Tolteques, leurs prédécesseurs, si toutefois il ne faut pas en attribuer la fabrication à un peuple contemporain des Égyptiens. Sans doute, plusieurs des instruments dont

Digitized by Google

nous venons de parler sont peints en jaune ou de la couleur du cuivre, dans les illustrations de Rossellini. La scie a généralement une teinte bronzée, et comme différents outils conservés au Muséum Britannique, elle était de cuivre ou de bronze. Cependant il y avait aussi des instruments d'acier semblables à ceux de nos artisans modernes; nous en possédons dans nos musées, et les tableaux des monuments qui nous les représentent toujours en bleu ne nous laissent pas la moindre doute à cet égard. Quelques-uns, surtout les alènes, les forets et les filières par exemple, paraissent aussi neufs que s'ils sortaient de la manufacture où ils ont été fabriqués.

Enfin n'oublions pas de mentionner aussi, parmi les divers outils des arts et métiers, la roue du potier si célèbre dans l'Écriture, et la plus ancienne peut-être de toutes les machines; le fourneau cylindrique dans lequel on faisait cuire la poterie; les soufflets en forme de tambour dont se servaient les potiers, les verriers et les fondeurs de métaux, et qui se composaient de cylindres plats en cuir, d'où s'échappaient des tuyaux de roseaux garnis de métal à leur extrémité et mis en mouvement par un manche de fer. Quoique simples, leur forme est élégante, et selon toute probabilité leur puissance égalait celle de nos soufflets modernes. Signalons encore une particularité digne d'attention. Plusieurs des instruments employés pour l'horticulture et l'agriculture, dans l'ancienne Égypte, tels que la roue à élever l'eau, le seau des puits et le levier, sont exactement semblables à ceux qui aujourd'hui encore servent aux mêmes usages, soit à Babylone, soit aux environs du Caire.

Mais c'est assez nous occuper des outils : abordons le véritable sujet de cet article, et passons en revue, dans un ordre alphabétique, les arts et métiers de l'ancienne Égypte dont l'étude offre le plus d'intérêt et d'utilité.

Digitized by Google

II.

Barbiers-Chirurgiens. A Thèbes, deux mille ans avant Jésus-Christ, comme au moyen âge en Europe, comme dans l'Orient à l'époque actuelle, les barbiers exerçaient la double profession de barbiers et de chirurgiens. Considérés sous le premier point de vue, ils avaient atteint à un haut degré de perfection. Les perruquiers thébains eussent pu rivaliser avec le célèbre perruquier parisien de Sterne, qui offrait de plonger impunément jusqu'au fond de l'océan les boucles imperméables et indéfrisables de ses perruques. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur l'échantillon de leur art que possède le Muséum Britannique. Cette pièce curieuse, si bien conservée qu'elle paraît sortir de la boutique du barbier, ressemble aux coiffures portées par les femmes de qualité peintes ou sculptées. Elle a des proportions immenses, car elle égale en ampleur et en largeur les perruques des fashionables du temps de Charles II, ou de nos juges actuels. Sa couleur est noire et lustrée; quant à sa forme, elle ne diffère de la mode du jour que par la disposition des tresses et des boucles. En effet, les tresses occupent la partie inférieure et les boucles le sommet.

Si l'on ajoute foi aux témoignages d'Hérodote et de Diodore de Sicile, l'Égypte supérieure fourmillait de chirurgiens et de docteurs; il y avait des médecins spéciaux pour toutes les parties du corps. Les mêmes individus exerçaient aussi la profession d'embaumeurs et par conséquent d'anatomistes. Ptolémée Soter fonda une école et ordonna que les cadavres des morts seraient disséqués. Pline nous apprend que la dissection fut encouragée par l'exemple des Pharaons et des Ptolémées. A en croire M. Hamilton, Homère emprunta quelques-unes de ses descriptions de bataille aux peintures des murs de Thèbes, et ses connaissances anatomiques, à la fois si exactes et si profondes, prouvent la science de ses maîtres. La profession de droguiste s'ajoutait quelquefois

Digitized by Google

à celles de chirurgien et de médecin. Du temps d'Homère les Égyptiens faisaient une immense consommation de drogues et de charmes de toute espèce. Le népenthes que la reine thébaine donna à Hélène pour calmer ses douleurs n'était-il pas de l'opium? Les anciens lotophages de l'Égypte ne mangeaient-ils pas de l'opium comme les Chinois modernes? Les illustrations de Rossellini nous représentent plusieurs boutiques de marchands de têtes de pavot, et selon Homère cette drogue produisait des effets semblables à ceux de l'opium. « Les malheureux qui en mangent, dit-il, oublient leurs infortunes, mais en même temps ils perdent l'usage de leurs sens, ainsi que le souvenir de leurs parents et de leur pays. Syncellus nous fournit des preuves de l'existence d'une pharmacopée égyptienne. Les médecins se servaient d'acétate pour l'hydropisie, employaient des onguents de blanc de plomb et de vert-de-gris, observaient des jours critiques dans les fièvres, et possédaient des recettes particulières pour la guérison de la pierre. L'origine de la médecine doit remonter chez les Égyptiens à une époque très-reculée, car on attribue six ouvrages sur cet art à Thoth, qui fut le secrétaire d'Osiris, contemporain des constructeurs des pyramides et grand-père d'Osirtesen, le fondateur de la civilisation égyptienne.

Bouchers, Boulangers et Patissiers. Ces trois professions furent presque toujours exercées séparément, même dans les principales maisons des familles aristocratiques. Tous les détails qui les concernent sont contenus dans le paragraphe suivant consacré à la cuisine égyptienne, trois mille cinq cents ans avant le dix-neuvième siècle.

Cuisine égyptienne (1800 av. Jésus-Christ). A en juger par les divers ustensiles de cuisine et les services de table conservés dans la nouvelle salle égyptienne du Muséum Britannique, l'art culinaire dut sous la dix-huitième dynastie thébaine avoir fait déjà d'immenses progrès. En effet, en comparant ces précieux débris et les dessins de Champollion et de Rossellini, on peut sans beaucoup de peine se faire une

Digitized by Google

idée positive et complète d'un dîner des Pharaons, depuis la préparation première des mets les plus simples jusqu'à la fin du dernier service.

A toutes les cuisines royales ou aristocratiques attenaient des boucheries où l'on abattait et coupait le bétail, et des cours garnies de cages dans lesquelles on engraissait la volaille. Les bouchers égyptiens tuaient les bœufs comme on les tue aujourd'hui même en Angleterre; ils les frappaient sur la tête d'un coup de massue, puis ils leur ouvraient la veine jugulaire. Nous voyons leurs aides couper la bête morte en morceaux, et porter ces morceaux à la cuisine avec les volailles les plus grasses que d'autres hommes viennent de choisir dans leurs cages. De l'abattoir, le boucher se rend à à la cuisine pour y découper les viandes sous la surveillance du boulanger chef. Les monuments civils de Rossellini nous montrent un de ces bouchers aiguisant son couteau sur un morceau d'acier suspendu à sa ceinture, et exactement semblable aux instruments de même genre dont on se sert aujourd'hui. On remarque souvent des nains ou des individus ridiculement difformes employés aux travaux les plus vulgaires, comme ils le furent plus tard sous les empereurs romains. La même planche dont nous venons de parler nous représente un grand fourneau près duquel un cuisinier met un cœur de jeune bœuf dans un chaudron, tandis qu'un autre aide y jette des côtelettes de bœuf. Les personnages d'un autre dessin plument et troussent des oies grasses, les font bouillir dans un chaudron, ou griller sur une grille, soufflent le feu avec un soufflet, salent ou épicent quelque mets délicat. Mais si l'on veut assister aux préparatifs d'un grand dîner sur une vaste et somptueuse échelle, il faut aller visiter le tombeau de Menoptha à Sakkarah; là, deux cuisiniers sont occupés, l'un à mouler, l'autre à faire cuire deux de ces tartes délicates, de forme ronde et aplatie, dont les Égyptiens consommaient une si énorme quantité, et qui valent aujourd'hui une réputation méritée aux pâtissiers modernes du Caire. A peine ces gâteaux délicieux sont-ils cuits, qu'on les

Digitized by Google

sert sur une table déjà chargée de viandes rôties et bouillies et de légumes de toute espèce. Un pâtissier en apporte un panier rempli. On l'appelle l'homme des mille tartes, car il est désigné à l'attention du spectateur par le signe qui indique le nombre mille. Ailleurs d'autres cuisiniers montent des plats, selon toute apparence des pâtés de viande, avec des croûtes ayant la forme d'animaux, de béliers, de taureaux et et d'oies. Plus loin, deux boulangers attachés au service de la cuisine, et placés sous la surveillance d'un chef (voir la Genèse, chap. 40, vers. 16 et 17), foulent la pâte avec leurs pieds, et s'occupent des diverses opérations relatives à la fabrication du pain. Des petits pains de fantaisie attirent ensuite notre attention; les uns sont carrés, d'autres ronds, d'autres ont trois angles, etc. Les hiéroglyphes qui s'y rapportent nous apprennent qu'ils sont de blé, d'orge, de millet, etc., comme les gâteaux conservés au Muséum Britannique. Ils se trouvent souvent répandus ou entassés en profusion entre les friandises dont la table est ornée.

Les divers dessins représentant des tables servies n'indiquent pas qu'à l'époque dont nous parlons les Égyptiens fissent usage de nappes et de serviettes pendant le dîner. Toutefois nous voyons sur quelques planches des esclaves apporter des serviettes et de l'eau dans des vases aux hôtes de leurs maîtres. D'autres fois des aiguières et des bassins remplis d'eau, d'une forme élégante, sont placés sur les tables; l'une des planches de Rossellini nous montre un jeune homme remarquable par sa grâce, sa chaussure et le goût de son costume grec, présentant aux convives un bassin d'or richement orné, tandis qu'une charmante aiguière de porcelaine verte tachetée pend à son bras, où la retient une corde. Les anciens Égyptiens se servaient de couteaux et de cuillers semblables aux modèles conservés dans le Muséum Britannique; mais ils ne connaissaient pas les fourchettes. D'ordinaire les plats étaient entassés confusément sur la table, et les légumes, les canards rôtis, les fruits, le poisson, les viandes et le pain se confondaient dans le plus grand désordre. On

Digitized by Google

cite toutefois quelques exemples d'un arrangement plus régulier. La table de la planche 88 des monuments civils de Rossellini offre à l'œil une distribution symétrique des plats, entremêlés de vases pour le vin, de coupes et de verres, et groupés avec un certain art autour d'un épergne (panier orné de pierres précieuses) rempli de bouquets de fleurs, selon la mode contemporaine. Du reste les sujets des Pharaons se servaient aussi, sans aucun doute, de plats et d'assiettes, car Rossellini nous donne le dessin d'un buffet garni de ces deux importants ustensiles de ménage, en poterie et d'une forme élégante. Parmi les plats conservés dans la salle égyptienne de notre muséum, on remarque un réchaud destiné à contenir de l'eau bouillante pour tenir les plats chauds pendant toute la durée du festin.

Couteliers et Armuriers. Les Égyptiens des temps les plus reculés savaient fondre et mouler les métaux ; divers ustensiles et des armes de cuivre retrouvés dans les fouilles ne nous laissent aucun doute à cet égard. Le fer leur était aussi connu, bien que plusieurs savants aient prétendu le contraire. Une charrue de bois, garnie de fer, découverte récemment, date de l'époque de Ramesès II. De plus, des armes de fer d'une grande beauté sont étalées, dans l'ouvrage de Rossellini, devant la boutique d'un armurier. En effet, il est facile de distinguer les métaux sur les tableaux peints des monuments ; le jaune représente le cuivre, un mélange de jaune et de vert, le bronze ; le bleu, l'acier. Un filet de jaune sur le bleu semblerait indiquer que l'acier était parfois damasquiné. Mais les Égyptiens étaient plus savants que nous en métallurgie ; ils fabriquaient des instruments de cuivre assez durs pour pouvoir couper le granit : c'est un art qui n'a jamais été retrouvé. On a prétendu, il est vrai, qu'à l'époque où elle fut taillée, la pierre était plus tendre qu'aujourd'hui ; on a dit aussi qu'on la rendait moins dure à l'aide de divers procédés ; toutes ces hypothèses n'expliquent pas le résultat extraordinaire auquel les anciens Égyptiens étaient parvenus. Selon Rossellini, les sculptures des obélisques fu-

Digitized by Google

rent faites, comme les gravures modernes, avec une roue et une fraise, puis creusées et taillées avec de l'émeri tiré du district voisin de la Syrie. Cette opinion paraît assez digne de foi; mais cependant les fraises de cuivre que possède le Muséum Britannique ne pourraient pas entamer la pierre. D'ailleurs deux faits établis par sir J. G. Wilkinson démontrent clairement que cette branche de l'art était plus avancée il y a quatre mille ans qu'aujourd'hui. L'auteur des *Mœurs et Coutumes des anciens Egyptiens* déclare qu'il a en sa possession un instrument de cuivre trouvé dans des carrières où il servait à tailler la pierre. Ce ciseau frappé par un marteau égyptien ploie maintenant contre la pierre qu'il coupait autrefois, bien que son tranchant n'eût subi aucune altération à l'époque où on le trouva tel que les ouvriers l'abandonnèrent, et cependant il fit jadis un long usage, car la partie supérieure du manche est aplatie par les coups du marteau. En second lieu, le Muséum Britannique doit posséder aujourd'hui un outil de cuivre qui appartenait jadis à M. Burton, l'architecte, et qui a l'élasticité de l'acier. Évidemment l'étain entrait pour quelque chose dans la composition de cet instrument. D'ailleurs d'autres ustensiles de bronze et de cuivre, surtout les miroirs, sont autant de preuves irrécusables de l'art vraiment extraordinaire avec lequel les artisans égyptiens fondaient et combinaient les métaux. Nous ne pouvons pas affirmer d'une manière positive qu'ils fabriquèrent et employèrent des outils d'acier proprement dit; mais selon toute probabilité ils surent donner de la trempe au fer en le faisant rougir et en le plongeant dans l'eau froide à diverses reprises. Ce qui est certain et incontestable, c'est qu'ils avaient un mode de tremper le cuivre qui nous n'avons pas; en d'autres termes, que leurs instruments de cuivre parvenus jusqu'à nous et conservés dans la salle égyptienne du Muséum Britannique, sont élastiques et de plus ne s'oxydent pas lorsqu'ils se trouvent exposés au contact de l'air.

Fabriques de coton, de laine et de toile. Une visite aux manufactures de coton et de toile de l'ancienne Égypte

Digitized by Google

offrira, nous le pensons du moins, un égal intérêt à l'antiquaire et à l'économiste politique. Les savants n'ont pas oublié sans doute que les Phéniciens échangeaient les marchandises de toile et de laine qu'ils importaient d'Égypte contre les esclaves et l'étain exportés des îles britanniques ; ils se souviennent aussi de la description pompeuse qu'Homère nous a laissée des fabriques de Thèbes, et des allusions nombreuses des saintes Écritures à la beauté des toiles de l'Égypte. (Isaïe, 19, 9. Ézéchiel, 27, 7.) Quant aux économistes, ils doivent se rappeler que leurs produits cotonniers étaient jadis comme aujourd'hui les marchandises d'étape des anciens Égyptiens ; ils songeront enfin que les Athéniens, à qui l'Europe tout entière doit sa civilisation, descendirent d'une colonie de tisserands égyptiens chassés de Saïs par l'excès de la population et le manque de subsistances.

Les planches de l'ouvrage de Rossellini nous font assister à toutes les opérations de la fabrication des étoffes de laine et de coton. Ainsi, nous voyons tour à tour les ouvriers dévider, filer, carder, tisser, teindre, imprimer à l'aide de morceaux de bois gravés. Leurs outils, le métier, la navette, la quenouille et la trame ressemblent tout à fait à ceux qu'on emploie aujourd'hui ; quant aux morceaux de bois gravés qui servaient à imprimer, on peut en voir quelques-uns dans notre musée encore couverts de teinture. Il paraît, bien qu'Hérodote affirme le contraire, que les hommes et les femmes, les jeunes garçons et les jeunes filles travaillaient ensemble dans les manufactures ; les desseins des monuments ne permettent pas d'en douter ; mais nous ignorons si le travail des enfants était réglé par une loi. Les principales villes possédaient des écoles de dessin où des professeurs apprenaient à leurs jeunes élèves l'art de dessiner des modèles pour les manufactures ; quelques-uns de leurs dessins de robes, de tapisseries ou de tapis rivalisent avec ceux de nos artistes modernes qui les ont souvent imités.

Parmi les illustrations de Rossellini se rapportant au sujet dont nous nous occupons, on remarque plusieurs métiers de

Digitized by Google

tisserands droits et horizontaux, et tout à fait pareils à ceux que les Indiens emploient aujourd'hui pour fabriquer les mousselines fameuses de Dacca. Mais outre les machines et les modes de fabrication, les étoffes fabriquées dans les deux pays à des époques si différentes ont entre elles des rapports frappants. Une comparaison attentive des anciens produits de l'Égypte et des produits actuels de l'Inde démontre jusqu'à l'évidence que, sous ce rapport, l'art de la fabrication des mousselines était aussi avancé il y a quatre mille ans qu'aujourd'hui.

Les bandelettes qui entouraient les momies et qui redeviennent si fines et si belles lorsqu'elles sont blanchies, étaient-elles de toile ou de coton? Ce problème longtemps discuté a été résolu par le docteur Ure. Les fibres de la toile examinées au microscope diffèrent entièrement de celles du coton. Les unes ressemblent à des roseaux réunis par des nœuds. les autres présentent l'aspect de rubans plats et bordés. Les observations faites à l'aide de cet instrument prouvèrent au docteur Ure que le linge des momies était de la toile d'une finesse extraordinaire. Sans doute au premier aspect cette étoffe ne paraît pas digne de la haute réputation que lui ont faite les livres saints; et en jetant un coup d'œil rapide sur une momie, on a peine à comprendre l'admiration des connaisseurs; mais qu'on ne s'y trompe point: lorsqu'elle est lavée, elle redevient aussi blanche que la neige, son élasticité égale sa finesse, elle est aussi douce, aussi belle, aussi solide que la soie. M. Arundel, voyageur égyptien, cité par sir J. G. Wilkinson, a trouvé dans les tombeaux de Thèbes une pièce de toile qui a par pouce cent cinquante fils dans la chaîne et soixante et onze dans la trame; elle est teinte avec du *saffrum indicum*. Sir J. G. Wilkinson nous donne la description d'une autre pièce beaucoup plus fine, qu'il possède; car elle a par pouce cinq cent quarante fils dans la chaîne et cent dix dans la trame. Ainsi donc les métiers de l'ancienne Égypte fabriquaient des étoffes de fil plus fines encore que les mousselines si renommées de Dacca, dont la chaîne n'a en moyenne

Digitized by Google

que cent fils par pouce et la trame quatre-vingt-quatre. Enfin ces étoffes étaient quelquefois teintes avec beaucoup d'art, ornées de magnifiques dessins, imprimées ou mélangées de fils d'argent et d'or. Nous en possédons des échantillons curieux, qui datent de l'époque reculée de Thothmos et même d'Osirtesen.

On avait pendant longtemps ignoré si les Égyptiens fabriquaient aussi bien les étoffes de coton que celles de fil; mais les découvertes modernes ne laissent plus aucun doute à cet égard. Hérodote nous apprend d'ailleurs qu'ils connaissaient l'art de travailler la *laine d'arbre* (comme il l'appelle), et il établit une distinction très-claire entre les étoffes de fil (*linum*) et celles de coton (*byssum*). Jules Pollux prétend, de son côté, que le coton et le fil étaient souvent mêlés ensemble dans leurs étoffes. Il est donc évident qu'ils fabriquaient, il y a quatre mille ans, les étoffes que nous appelons aujourd'hui mousselines de laine. Quelquefois aussi ils tissaient le crin avec du fil; quant aux tissus de laine, ils étaient consommés par les classes inférieures, et défendus aux prêtres, qui ne pouvaient porter que des vêtements de fil.

« Les Égyptiens, dit Pline, teignent la toile d'une manière extraordinaire. Elle paraît blanche avant d'être trempée dans la teinture; alors elle est imprégnée de drogues qui n'altèrent en rien son apparence, mais qui absorbent et retiennent une nouvelle couleur permanente, variant selon l'application de la drogue. » C'est exactement le procédé employé dans nos manufactures. Mais nous n'avions pas besoin de ce témoignage de Pline pour être convaincus que les fabricants égyptiens connaissaient aussi bien que nous les propriétés particulières des oxydes métalliques et des acides ou mordants. Des expériences et des analyses chimiques ont démontré qu'afin d'obtenir certains résultats incontestables, puisque nous les avons sous les yeux et entre les mains, ils devaient employer des acétates d'alun et de fer, et des teintures végétales et minérales, substantives et adjectives, comme les désignent encore aujourd'hui les teinturiers modernes.

Digitized by Google

Ce ne fut pas le hasard, ainsi qu'on l'a prétendu, mais la science qui leur révéla ces secrets. Tout prouve qu'ils étaient d'excellents chimistes. Pourquoi d'ailleurs priver la terre de Cham (*Chemmis*) de la gloire d'avoir donné naissance à ces deux sciences, qui plus tard portèrent son nom, c'est-à-dire la chimie et l'alchimie?

Corroyeurs. Les fouleurs, les teinturiers et les tanneurs habitèrent, à ce qu'il paraît, un quartier séparé de l'ancienne Thèbes; mais ces diverses professions ne furent jamais réunies. Les tanneurs étaient aussi bons chimistes que les teinturiers. Des débris de cuir trouvés dans les tombeaux prouvent qu'ils se servaient de l'écorce de l'acacia et du périplaca secamone, qui croît sur les bords de la mer Rouge. Les Arabes actuels plongent les peaux qu'ils apprêtent dans des jarres remplies de sel et d'eau; les tanneurs thébains représentés sur les dessins de Rossellini emploient un procédé semblable, puis une fois le cuir bien imbibé d'eau, ils l'étendent sur des chevaux de bois. Les peaux étalées devant les magasins sont de différentes couleurs, et la plupart de ces teintures exigeaient des connaissances chimiques étendues et une grande habitude pratique. Les Juifs, lors de leur sortie d'Égypte, empruntèrent sans aucun doute cet art à leurs maîtres et profitèrent de leurs leçons pour teindre les peaux de bélier du tabernacle. Telle fut même, selon toute probabilité, dix-huit cents ans avant Jésus-Christ, la première origine du célèbre maroquin de l'Orient. Les Égyptiens dûrent employer une énorme consommation de cuirs, car ils en couvraient tous leurs chars de guerre, et les tributs de peaux de bêtes fauves représentés dans les cérémonies triomphales montrent assez l'importance que les conquérants égyptiens attachaient à la possession de cette matière précieuse. Enfin les fabricants de courroies et les cordonniers en faisaient aussi une assez forte consommation.

Orfévres et Joailliers. Les relations commerciales des deux peuples entre eux introduisirent en Égypte quelques-unes des pierres précieuses de l'Inde, qui ont été trou-

Digitized by Google

vées depuis dans les monuments du règne de Thothmos III. On remarque surtout des améthystes, des lapis-lazuli et des hamatites. Les savants avaient souvent vanté l'art inimitable avec lequel les anciens Égyptiens travaillaient les métaux précieux. A l'appui de leurs éloges, ils citaient l'exemple de Moïse, qui brûlait l'or et le réduisait en poudre. Jusqu'à ces dernières années, on ne croyait pas que cela fût possible; mais un chimiste français est parvenu il y a peu de temps à refaire cette expérience, qu'il déclare l'une des plus difficiles de la chimie. Pour y parvenir, il s'est surtout servi du natron ou carbonate de soude. Quant au travail des bijoux d'or, il ressemble, sous le double rapport de la délicatesse et de la beauté, à celui des Indiens modernes qui, de temps immémorial, se transmettent leurs procédés et leur habileté de père en fils. Les plats d'or représentés sur les tombes des rois de la dix-huitième dynastie se font remarquer par leur grâce et leur élégance. Les corbeilles du même métal qui ornent le tombeau de Ramesès III sont d'une beauté surprenante. Mais tous les musées de l'Europe possèdent un grand nombre de bijoux d'or, retrouvés dans les monuments de l'ancienne Égypte. Ces bijoux consistent pour la plupart en bagues, colliers, bracelets, boucles d'oreilles, boîtes servant à contenir de petits objets de toilette féminine, et des miroirs d'or et d'argent; quelques-uns appartiennent aux règnes d'Osirtesen et de Thothmes III; en d'autres termes, aux époques de Moïse et de Joseph. Si nous en croyons le double témoignage de Diodore et de Pline, les Égyptiens tiraient leur or des mines d'Orabus, sur le Nil supérieur, exploitées depuis l'ère chrétienne, puis ensuite abandonnées tout récemment. Toutefois la poudre d'or venait de la Nigritie ou de l'Abyssinie, pays qui vont en livrer de nouveau au pacha actuel. Les dessins de Rossellini nous font connaître une à une toutes les diverses opérations relatives à l'industrie des orfévres. Là on lave et on passe la poussière d'or avant de la peser. Ici on en fabrique des bagues d'un certain poids, marquées d'un poinçon, qui doivent servir pour les échanges,

Digitized by Google

quoiqu'il n'y eût pas alors de monnaie d'or, dans le sens propre du mot. Plus loin un commis assis devant son pupitre inscrit sur un registre le poids de l'or, etc.; enfin à côté de lui sont des balances particulières (avec un pendule), qui se retrouvent sur tous les tableaux représentant le jugement des morts.

Verriers. On avait généralement cru, pendant le moyen âge et jusqu'au siècle dernier, qu'avant le siècle d'Auguste les anciens n'avaient pas fait usage du verre, si ce n'est pour la fabrication de quelques vases d'un prix très-élevé, et qu'ils ne commencèrent à l'appliquer aux fenêtres qu'après la chute de l'empire romain. Les fouilles entreprises à Pompéi amenèrent des résultats qui détruisirent en partie cette opinion universelle, fondée sur une assertion ambiguë de Pline. Aujourd'hui le doute n'est plus permis : dix-huit cents ans avant Jésus-Christ, on fabriquait en Égypte une énorme quantité d'objets en verre et en porcelaine, aussi délicats et aussi beaux que ceux qui font l'ornement de nos expositions de l'industrie. Les verriers de Thèbes étaient même plus habiles et plus avancés que les nôtres; ils savaient teindre ou colorer le verre; et personne ne l'ignore, cet art, s'il n'a pas été entièrement perdu, demeure du moins presque inconnu, et ne peut être mis en pratique que par un très-petit nombre d'individus. Les illustrations de Rossellini renferment une copie d'un tableau composé de fragments de verre teints sur toute leur épaisseur, et dont le dessin n'est pas moins remarquable que la couleur. Winkleman eut donc raison d'affirmer que les Égyptiens de la dix-huitième dynastie étaient plus profondément versés que nous dans l'art de fabriquer et de colorer le verre.

Pline attribuait la bonne qualité du verre exporté de l'Égypte aux cendres d'une espèce particulière d'algue qui croît en abondance sur les bords du lac Mareotis et de la mer Rouge. Rossellini nous représente cette algue réduite à l'état de cendre et d'une teinte verte, apportée dans des paniers aux verreries ainsi qu'aux poteries, où l'on se servait évi-

Digitized by Google

demment de matières vitrées, afin de donner un certain éclat aux vases de terre. Du reste, les Égyptiens ne savaient pas seulement travailler le verre mieux peut-être que nos ouvriers contemporains ; ils imitaient encore avec une perfection merveilleuse les améthystes et les autres pierres précieuses ; ils dûrent en outre connaître toutes les propriétés du diamant pour couper et tailler le verre. La collection de M. Salt, conservée dans le Muséum Britannique, nous offre un fragment datant du règne de Thothmos III, environ quinze cents ans avant Jésus-Christ, magnifiquement coloré dans toute son épaisseur, et orné de gravures remarquables. Les anciens Égyptiens employaient d'ailleurs à divers usages une immense quantité de verre : ainsi on a retrouvé des fragments de granit recouverts d'une lame de verre coloré, au travers de laquelle on lisait les hiéroglyphes de la pierre. Nous ne devons donc plus considérer comme une fable la tradition qui ensevelit Alexandre et Cyrus dans des cercueils de verre. Les manufactures de pierres précieuses n'étaient pas moins nombreuses et pas moins actives que celles de verre proprement dit. Tous les musées de l'Europe possèdent aujourd'hui des imitations de pierres précieuses recueillies en Égypte, et parmi lesquelles on remarque surtout les émeraudes fausses. Il est à peu près certain que la plupart des bassins d'émeraude dont se servirent les premières églises chrétiennes avaient été exportés de l'Égypte. Diodore de Sicile nous apprend qu'en Éthiopie on faisait communément les cercueils en émeraude. A en croire Pline, le temple de Jupiter-Ammon renfermait un obélisque d'émeraude, c'est-à-dire de verre imitant l'émeraude, de soixante pieds de hauteur. C'était l'oxyde de cuivre (cela résulte d'analyses chimiques), qui donnait au verre la couleur de l'émeraude, et le minium servait à fabriquer les imitations de rubis, ou à obtenir des plats et des assiettes de couleur rouge. Tous ces faits incontestables viennent confirmer ce que nous avons dit plus haut concernant l'étendue des connaissances chimiques des habitants de l'ancienne Thèbes. Un dernier exemple convaincra les plus

Digitized by Google

incrédules. Le Muséum Britannique possède un fragment de verre coloré trouvé à Thèbes, et donné par sir J. G. Wilkinson. Ce fragment d'un goût exquis représente une étoile à quatre rayons, dont les angles sont ornés de feuillage. Les trois couleurs qui s'y mélangent ont dû nécessairement être obtenues à l'aide des agents chimiques suivants : le bleu indique l'emploi des oxydes de cobalt, ou de cuivre calciné, ou de zinc; le jaune, celui de l'oxyde d'argent; le vert, celui de l'oxyde de cuivre. Enfin, quelques-unes des pierres fausses fabriquées en Égypte ont cette teinte du rubis que nos meilleurs ouvriers essayent en vain d'imiter, et cette riche couleur pourpre que l'oxyde d'or peut seul leur donner.

Les verriers égyptiens fabriquaient en outre un nombre considérable de bouteilles de couleurs et de capacités semblables et égales à celles de nos bouteilles modernes, mais d'une forme un peu différente, car elles avaient de plus larges goulots. Les jarres destinées à contenir de l'huile, et dont on se sert actuellement dans le Levant, ne diffèrent en rien de celles que nous représentent les dessins de Rossellini. Sir J. G. Wilkinson pense que les *piquets* de soldats faisaient usage de lanternes de verre; et il appelle en conséquence l'attention de ses lecteurs sur une groupe de sentinelles portant une lanterne au haut d'une perche courbée. Peut-être un hiéroglyphe de la pierre de Rosette, signifiant *manifestation*, et représentant une lanterne magique, d'où s'échappent des rayons de lumière, semblerait indiquer l'existence des lanternes de verre; mais, d'un autre côté, il est à peu près certain que les Thébains se servaient, comme les Chinois et comme les habitants actuels du Caire, de gazes de couleur, pour empêcher le vent d'éteindre leurs lumières, ou pour amortir leur éclat.

III.

Si incomplète qu'elle soit, l'esquisse précédente suffira pour donner à nos lecteurs une idée des importants résultats qu'ont

Digitized by Google

déjà obtenus les savants antiquaires qui étudient avec non moins de zèle que d'intelligence les monuments de l'ancienne Égypte. Qu'on cesse de les accuser d'être des rêveurs spéculatifs : les esprits les plus sceptiques sont contraints de se rendre à l'évidence des faits. La vérité ne peut plus être contestée, car chacun peut la voir de ses propres yeux et la toucher du doigt, pour ainsi dire ; plus d'hypothèses hasardées, plus de vagues dissertations ; tout est positif, tout est visible, tout est palpable. Et qu'on ne s'y trompe point, cette renaissance matérielle de l'antiquité n'intéresse pas seulement la science proprement dite, elle servira à résoudre les questions les plus graves de l'ordre politique et moral. Ainsi, par exemple, les économistes qui auront observé avec l'attention qu'ils méritent les ouvrages de Rossellini et de Wilkinson, y trouveront la preuve que, dans l'antiquité comme au moyen âge, la majeure partie des hommes a passé de la même manière d'un état d'esclavage à un état de liberté. Ils assisteront en quelque sorte à la première division de la terre, et à l'établissement d'une simple taxe de 20 0/0, qui frappe les diverses parties de ce sol ainsi divisé, et qui doit servir à tous les besoins du gouvernement. Ils verront les serfs égyptiens travailler d'abord, ainsi que les nègres actuels, sous le fouet d'un maître impitoyable, puis se substituer peu à peu, comme à Sparte et à Athènes, des esclaves étrangers et conquis ; enfin fonder, quatre mille ans environ avant Jésus-Christ, ce système de métairies que Socrate et Platon recommandèrent à leurs concitoyens, dans le but d'élever les serfs d'un ou de plusieurs degrés sur l'échelle sociale, et qui devint plus tard un des principaux moyens dont les serfs de l'Europe moderne se servirent pour s'affranchir de l'esclavage.

Un discours remarquable, prononcé récemment à la Société des ouvriers de Leeds par M. Baines le jeune, contenait un passage qu'il nous importe de relever. « Les métiers, les quenouilles et les fuseaux de Pénélope et d'Andromaque, s'écria l'éloquent orateur, restèrent jusqu'au milieu du dix-huitième siècle tels qu'ils étaient au temps d'Homère, qui nous en a

Digitized by Google

laissé la description. Il y a peu d'années seulement qu'ils furent remplacés par les nouvelles machines dont on se sert aujourd'hui. La simple énonciation de ce fait doit faire sentir aux ouvriers anglais la nécessité d'acquérir des connaissances scientifiques plus étendues, proportionnées à la grande révolution scientifique que les machines ont accomplie depuis peu dans le commerce et l'industrie. »

Mais si quelques arts n'ont fait aucun progrès durant tant de siècles, il en est d'autres, M. Baines eût dû le remarquer, qui se sont complètement perdus. Dix-huit cents ans avant Jésus-Christ, les artisans de l'ancienne Thèbes étaient, sous certains rapports, plus savants et plus avancés que nos principaux manufacturiers. Nous venons de le montrer : ils savaient colorer le verre sur toute son épaisseur ; ils faisaient de l'or potable ; ils travaillaient les métaux précieux avec un art exquis ; ils trempaient leurs outils de cuivre de telle manière qu'ils taillaient le granit le plus dur ; ils fabriquaient des lentilles pour des télescopes ; ils sculptaient leurs camées à l'aide des microscopes. Ptolémée décrit un astrolabe ; ils calculaient les éclipses ; ils enseignaient que la lune se composait de terre et d'eau, qu'un jour lunaire égalait quinze jours terrestres, que la masse de la lune était à celle de la terre dans la proportion de 1 à 72. Toutes ces connaissances supposent de bons instruments. Quels procédés employèrent-ils pour élever et fixer les pierres immenses de leurs temples, et surtout de celui de Karnac ? nos architectes l'ignorent. Des fouilles faites récemment dans la grande oasis ont prouvé qu'ils avaient découvert le principe des puits artésiens ; ils avaient des chemins de fer, c'est-à-dire des jetées artificielles, unies, droites et surmontées de rainures, pour transporter à de grandes distances d'énormes blocs de pierre. On a retrouvé, dit-on, des débris de fer dans ces rainures. Enfin, si nous en croyons M. Arago, ils connaissaient non-seulement la puissance de la vapeur, dont ils se servaient dans les mystères de leur franc-maçonnerie païenne, mais les machines à

Digitized by Google

vapeur modernes auraient été inventées par Héro l'ingénieur égyptien.

Comment donc, nous demandera-t-on, toutes ces sciences ont-elles pu se perdre, si ce n'est entièrement, du moins en partie? A cette question la réponse est facile. Il y a quatre mille ans l'imprimerie n'existait pas. Bien que les Égyptiens imprimassent à l'aide de morceaux de bois gravés des dessins ou des caractères hiéroglyphiques sur des étoffes de coton ou de fil, ils ne songèrent pas à tirer parti de ce procédé si simple pour répandre dans tous les pays et léguer à la postérité les découvertes de la science. Quand les savants s'expatrièrent et moururent, quand les colléges sacrés qui possédaient seuls ces importants secrets tombèrent en dissolution, la science périt avec eux. Si l'imprimerie eût existé alors, les invasions si fréquentes des tribus barbares n'eussent pas produit d'aussi terribles et d'aussi déplorables conséquences. Le feu sacré ne se fût jamais éteint sur les autels secrets du temple de la science, tandis que ses portiques et ses cours extérieures demeuraient plongés dans les plus épaisses ténèbres. Les flèches d'Attila et d'Alaric, *telum imbelle sine ictu*, n'eussent pas pu percer ce bouclier protecteur de la civilisation, non moins solide et non moins impénétrable que les armes enchantées de Roland ou d'Amadis.

(*Westminster Review.*)

Digitized by Google

ADMINISTRATION COLONIALE

DES HOLLANDAIS

DANS L'ILE DE JAVA (1).

Au milieu de l'archipel de la Sonde, entre la presqu'île de Malacca et le continent australien, s'élève une île considérable, commandant par son heureuse position les principales entrées des mers qui baignent l'Asie orientale ; c'est Java, dont les Hollandais ont fait depuis longtemps le centre de leurs possessions dans cette partie du monde. L'île de Java est bornée, au nord, par la mer à laquelle elle donne son nom, et au sud, par l'Océan indien ; à l'ouest, elle est séparée de Sumatra par le détroit de la Sonde, et à l'est, celui de Bali la sépare de l'île de ce nom. Sa superficie est évaluée à 5,700 lieues carrées ; une chaîne de montagnes volcaniques, qui se dirige de l'est à l'ouest, divise son sol en deux versants et augmente sa fertilité naturelle par les nombreux cours d'eau qu'elle lui fournit. Aussi les productions de Java sont on ne peut plus variées ; cette île donne à la fois du riz en abondance, des graines légumineuses et des huiles végétales ;

(1) Note du directeur. Au moment où les questions coloniales sont si vivement controversées, nous appelons l'attention des économistes et des publicistes sur cet article, qui contient des documents tout à fait neufs. Les traités récents conclus avec le royaume des Pays-Bas ajoutent un grand intérêt à tout ce qui nous révèle la situation financière et commerciale de ce royaume.

Digitized by Google

du tabac, du sucre et du café ; de l'indigo, de la soie, du thé et du cacao. Elle est en outre l'entrepôt naturel de l'étain de Banca, du cuivre du Japon, des épices fines des Moluques et du poivre de Sumatra.

Java, suivant M. Crawfurd (1), a été le foyer principal de la civilisation indigène de l'Océanie; la population de cette île s'élève aujourd'hui à 8,000,000 d'habitants. Par leur courage et leur littérature, les Javanais se sont toujours maintenus supérieurs à toutes les autres races malaises ; les îles de Bornéo, de Bali, des Célèbes, de Banda, de Sumbava, d'Ende, de Timor, de Soulou, de Ceram et le royaume de Palembang dans l'île de Sumatra, reconnaissaient la suzeraineté de l'empereur de Madjiapahit, l'un des princes les plus puissants de Java. Lorsque les Portugais se présentèrent pour conquérir cette île, la population javanaise se trouvait divisée en une vingtaine d'états indépendants ; et leurs chefs, jaloux les uns des autres, ne purent parvenir à s'entendre pour repousser l'ennemi commun. Ils voulurent résister isolément et furent constamment battus ; cependant, quoique vaincus, les Javanais ne se considérèrent jamais comme soumis, et cette lutte ils l'ont soutenue pendant trois siècles avec une opiniâtreté sans égale. Les défaites toutes récentes du sultan Djock-Jocarta et de Diepo-Negoro, qui ont tenu en échec pendant longtemps plus de 20,000 hommes de troupes européennes, attestent tout ce qu'il y a d'intrépidité, de force et de patriotisme chez les Javanais.

Comment, à la suite des conquêtes du Portugal, les Hollandais sont-ils parvenus à s'emparer de Java ? Par quelles circonstances heureuses les Pays-Bas, au milieu de tous les bouleversements qu'ils ont subis, ont-ils pu conserver la possession de cette île ? Quels moyens ont-ils employés pour dompter ces nations si impatientes du joug étranger ? Comment les ont-elles assouplies au travail ? Comment enfin la Hollande parvient-elle aujourd'hui à retirer, tous les ans, de cette co-

(1) *The History of the Indian Archipelago.*

Digitized by Google

lonie un excédant de revenu qui s'élève à 18,000,000 florins (37,000,000 francs), tandis que presque toutes les autres puissances de l'Europe sont sans cesse obligées de venir au secours de leurs établissements coloniaux? C'est ce que nous allons essayer d'expliquer dans le cours de cet article.

Les découvertes de Vasco de Gama, poursuivies par Alvarès Cabral et accrues par les conquêtes du grand Albuquerque, avaient acquis au Portugal le Malabar, les côtes persiques, le Coromandel, le Bengale, Ceylan et la plupart des îles de l'archipel indien. Lisbonne naturellement recevait de première main toutes les riches productions de ces contrées lointaines, et les Hollandais, à cette époque les grands pourvoyeurs de l'Europe, venaient à Lisbonne s'approvisionner d'épices qu'ils distribuaient ensuite dans tous les ports du golfe de Gascogne, de la Manche, de la mer du Nord et de la Baltique. Philippe II, aussitôt après son avénement au trône des Espagnes, ne laissa pas longtemps les Hollandais jouir des avantages de leur commerce. Irrité du progrès que les doctrines de Luther faisaient parmi eux, il envoya successivement dans les Pays-Bas le cardinal Granvelle, le duc d'Albe, don Juan d'Autriche, pour les conserver à la foi catholique; on sait toutes les cruautés que commirent ces terribles représentants de Philippe. Les Hollandais se soulevèrent contre une domination si oppressive, ils prononcèrent la déchéance du roi d'Espagne, et se constituèrent en république des Provinces-Unies (23 janvier 1579). Mais à cette époque Philippe II venait de réunir à sa couronne celle du Portugal, et il fit interdire aux Hollandais le port de Lisbonne.

Les Hollandais ne se soutenaient que par les bénéfices de leur commerce; privés des richesses qui faisaient toute leur force, ils songèrent à les aller chercher à leur source. Corneille Hootman, attaché depuis longues années à la marine portugaise, mais détenu alors pour dettes à Lisbonne, fit offrir à ses amis d'Amsterdam le secours de ses lumières, si on voulait le tirer de prison. On accepta ses offres, et il eut la gloire de conduire le premier navire hollandais dans l'Inde. En 1598,

Digitized by Google

dans un second voyage, van Neck y fit établir plusieurs comptoirs, et revint chargé de richesses. A son retour se forma la célèbre Compagnie des Indes de Hollande (1), qui confia ses expéditions à l'amiral Warwick, le véritable fondateur de la puissance hollandaise en Asie. Les Portugais, alors sous le joug de l'Espagne, défendirent avec mollesse les pays qu'ils avaient conquis avec tant de bravoure, et les Hollandais, aisément victorieux, les remplacèrent dans leur domination en Asie. Ils fondèrent Batavia, demeurée depuis le chef-lieu de leurs établissements; ils pénétrèrent au Japon, saisirent les Moluques, longtemps la principale source de leurs richesses, par la possession exclusive du géroflier et du muscadier qu'ils avaient concentrés à Amboine et aux îles de Banda, en les détruisant partout ailleurs. Ils se rendirent maîtres de l'île de Ceylan, qui leur valut la cannelle et une grande influence sur la côte de Coromandel; enfin, ils dépouillèrent leurs rivaux de Cochin et de beaucoup d'autres établissements sur les côtes de Malabar. Telles furent en moins de cinquante ans les acquisitions immenses de la Compagnie hollandaise, auxquelles on doit ajouter encore la capture de plus de trois cents navires portugais, tous chargés de riches cargaisons.

Lorsque les Hollandais s'établirent à Java, ils n'eurent d'abord qu'une station fort peu importante à Bantam, qu'ils transportèrent bientôt après à Batavia. Mais quoique à cette époque ils n'eussent ni terres ni plantations, les bénéfices que faisait la Compagnie n'en étaient pas moins considérables.

Voici comment ils sont évalués pour les dernières années du dix-septième siècle :

Moyenne des bénéfices de la Compagnie Hollandaise de 1653 à 1693.

De 1653 à 1663	par année.....	2,500,000 florins.
De 1663 à 1683	—	4,500,000
De 1683 à 1693	—	5,000,000

Malgré l'importance de ces bénéfices, l'ambition des mar-

(1) Cette Compagnie fut fondée en 1602 au capital de 25,000,000 florins.

Digitized by Google

chands hollandais était loin d'être satisfaite; ils aspirèrent bientôt à posséder cette terre sur laquelle ils n'étaient encore que campés. D'habiles intrigants semèrent la division entre les chefs qui commandaient les divers groupes de la population javanaise; ils se firent les alliés des uns pour avoir droit aux dépouilles des autres; ils réveillèrent de vieilles haines pour avoir le prétexte d'intervenir comme amiables compositeurs, et tirer profit de leur intervention; car vainqueurs ou vaincus leur abandonnaient toujours quelques lambeaux de leur territoire. Ainsi, en 1672, l'empereur de Mattaram, dont ils s'étaient fait les auxiliaires, leur céda la partie occidentale de l'île jusqu'au fleuve Pamanakan. Par ces manœuvres machiavéliques, ils parvinrent, aussi en 1705, à obtenir des concessions de terre considérables de la part du Susanam Pangeran Pugar, qu'ils avaient aidé à reconquérir ses états. Enfin, en 1749, l'empereur de Mattaram légua toutes ses possessions aux Hollandais. Depuis cette époque on les voit sans cesse s'agrandir aux dépens des indigènes; lorsque la guerre n'existe pas entre eux, ils la leur déclarent; les prétextes ne leur manquent jamais pour justifier leur agression; ils savent que la force fait excuser tous les moyens, et pour être constamment les plus forts, ils recrutent partout de nouvelles troupes, en Europe, en Asie, en Afrique. Ces guerres injustes n'ont été terminées qu'en 1830, par la défaite de Diepo Negoro, et on compte que depuis l'installation des Hollandais à Java, elles ont dévoré plus d'un million d'hommes. L'abbé Raynal estimait que de 1714 à 1776 il était mort à Batavia seulement 87,000 marins ou soldats appartenant aux armées hollandaises; et d'après M. Van der Bosch, plus de 30,000 Hollandais ou auxiliaires, et 200,000 Javanais, ont péri dans les seules guerres et insurrections qui ont eu lieu de 1815 à 1830.

Il ne faut pas croire qu'avec l'extension de leur souveraineté territoriale, les Hollandais accrurent leur fortune à Java. Au contraire, du moment où ils voulurent s'agrandir, la prospérité de leur négoce déclina; ils parvinrent bien à chasser

Digitized by Google

les Anglais furtivement établis à Bantam ; mais les affaires de la Compagnie, au lieu de continuer à donner des profits comme par le passé, ne présentaient que des pertes. En 1730, la balance de ses comptes révéla un déficit de 7,737,610 florins, chiffre qui grossit d'année en année, car sir Stamford Raffles le porte à 85,000,000 florins pour 1779. Lorsque la dissolution de la Compagnie fut prononcée en 1795, ses pertes étaient évaluées à 107,000,000 florins. Pendant les années orageuses qui s'écoulèrent de 1795 à 1811, au milieu des guerres et des révolutions de l'Europe, l'administration de Java n'offrit encore que des pertes. Les Anglais, qui s'emparèrent de cette colonie en 1811, et qui la conservèrent jusqu'en 1814, ne furent pas plus heureux dans leur gestion, malgré le talent si vanté du gouverneur qu'ils y envoyèrent, sir Stamford Raffles. En sorte qu'en 1814 le déficit occasionné par la possession de Java s'élevait à 142,000,000 florins, et de 1815 à 1830, les guerres à soutenir contre Djock-Jockorta et Diepo-Negoro, les défections à acheter, et les pensions à payer aux divers princes soumis, ont porté la somme totale du déficit à 184,124,691 florins, près de 400,000,000 de francs. Or, comme aujourd'hui la colonie ne compte pas plus de 4,000,000 d'acres en culture, on voit que le capital dépensé pour arriver à ce résultat a été de 4 £ (100 fr.) par acre, et que la vie d'un homme a été sacrifiée à la possession de 4 acres de terre.

Voilà ce que coûte l'acquisition des grandes fortunes nationales; trop heureux encore le pays où de pareils sacrifices ne sont pas en pure perte pour les générations suivantes. Depuis 1830, la Hollande n'a eu qu'à s'applaudir de ceux qu'elle a faits; depuis 1830, les revenus de Java ont offert un excédant très-remarquable et toujours progressif. Aussi allons-nous exposer ici avec quelque détail le système administratif qui a amené de tels résultats.

En étendant sa souveraineté dans l'île, la Compagnie hollandaise eut le sage esprit de respecter les formes primitives de l'administration qui régissait les districts à elle concédés.

Digitized by Google

Une espèce de réseau féodal liait alors entre elles les différentes classes d'habitants, depuis le *fellah* condamné à la glèbe jusqu'au *sousouman* qui commandait aux armées. La Compagnie accorda une ombre d'indépendance à ses nouveaux tributaires, et investit même les chefs principaux du titre de *régents*, qualification qui a servi depuis à désigner les circonscriptions territoriales formant les différentes *résidences* ou départements principaux de l'île. Java est aujourd'hui divisée en vingt résidences. Malheureusement ces bonnes dispositions ne prévalurent pas longtemps.

Sous le régent furent placés les chefs provinciaux appelés *demangs*, *mantris* ou *mandors*, officiers dont les attributions ont beaucoup d'analogie avec celles des mandarins de la Chine. Sous leurs ordres, ils avaient les *bukuls*, ou chefs appointés des villages ou *dessas*. Le régent correspondait seul avec la Compagnie ou ses agents; il traitait avec elle du tribut à payer, presque toujours en denrées, et le faisait lever dans son district par ses subordonnés. Lorsque la Compagnie pensait qu'il y aurait avantage pour elle à importer en Europe certains produits, elle prescrivait aux régents d'introduire dans leurs districts respectifs la culture qu'elle désirait; et les demangs surveillaient la mise à exécution de ces ordres. Les *sawas*, ou basses terres, étaient exclusivement réservées à la culture du riz, dont le cinquième de la récolte appartenait à la Compagnie. Primitivement les gerbes composant le tribut étaient laissées sur le champ; mais insensiblement on exigea qu'elles fussent apportées chez les demangs; puis on voulut que le grain fût expédié à des ports désignés, ce qui doubla ou tripla le tribut. La rapacité des agents de la Compagnie ne s'arrêta pas là : l'évaluation du *picul*, réglée d'abord à deux cent vingt-cinq livres, fut réduite à cent soixante; en sorte que, lorsque le paysan croyait avoir fourni la totalité de son contingent, on lui démontrait qu'il n'en avait payé que la moitié. Bientôt aussi le traitement des régents et des mantris fut prélevé sur la récolte; des services personnels furent exigés de la part des cultivateurs; on les soumit en-

Digitized by Google

suite à une sorte de capitation ; on les obligea d'entretenir les cours d'eau et les voies de communication ; enfin, la conscription militaire vint s'ajouter à toutes ces exactions. Aucun frein n'arrêtait la rapacité des agents hollandais, et comme la Compagnie se trouvait dans de graves embarras financiers, elle ne songeait à exercer aucun contrôle sur ses préposés. Ce désordre ne fit qu'augmenter jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.

Lorsqu'en 1808 le gouvernement de Java fut confié au maréchal Daëndels, l'anarchie était à son comble. Celui-ci s'empressa bien de réprimer les abus, mais il aurait fallu soumettre toute l'administration à une réforme radicale, et le temps lui manqua pour réaliser ses projets.

La consommation du café, qui, dans le milieu du dix-huitième siècle, commença à devenir très-considérable en Europe, avait excité la Compagnie à recommander à ses agents la culture du caféier. Rien ne fut épargné pour obtenir d'abondantes récoltes à très-bas prix. Chaque *chacha*, ou chef de famille, possédant un yung de terre (6 acres et demi), était obligé de planter mille pieds de caféier, et de livrer sa récolte entière aux agents de la Compagnie, à un prix tellement inférieur, que ce fut la ruine de tous les cultivateurs. Cent trente-cinq livres de café n'étaient payées au planteur que trois reisthalers, c'est-à-dire cinq shellings (6 fr. 25 c.) les cent livres, sans compter les extorsions de toute espèce exercées par les différentes classes d'agents, qui diminuaient encore ce prix de plus de moitié. Le maréchal Daëndels réforma aussitôt cette odieuse mesure. Il ordonna que les sacs à café seraient tous d'égale dimension, pour rendre le contrôle plus facile, et fixa la valeur du picul de café à quatre reisthalers et un stiver, divisés de la manière suivante :

Au planteur.....	2 reisthalers	13 stivers.
Au régent.....	1	13
Au demang.....	0	12
Au surveillant.....	0	12
Pour le transport.....	0	12
Total.....	4 reisthalers	1 stiver.

Digitized by Google

Par cette nouvelle fixation des prix, le gouvernement hollandais paya le café 50 0/0 plus cher, mais les dilapidations cessèrent, et le cultivateur reçut une rémunération un peu plus équitable de ses travaux. Cependant le mécontentement des Javanais était si grand, que cette réforme ne suffit pas pour les apaiser. Une insurrection formidable s'organisa sur tous les points de l'île, et le maréchal se vit obligé de renoncer à ses projets d'améliorations intérieures, pour recourir aux armes. Les hostilités de l'Angleterre contre la Hollande vinrent encore accroître les embarras occasionnés par ces guerres intestines. Sir Édouard Pellew brûla la flotte hollandaise au moment où elle appareillait, et bientôt après, de nouvelles forces venant des Indes, sous le commandement de Samuel Auchmuty, se présentèrent devant Java. Le débarquement des troupes britanniques s'opéra le 4 août 1811, et, quatre jours après, Batavia se rendait à discrétion. Le 10, une affaire sanglante se passa à Westwerden, et força les Hollandais à se retirer dans les retranchements de Cornelis. Le 26, ce poste fut enlevé, et dès lors les Anglais restèrent maîtres absolus de la colonie.

Sous l'administration anglaise, Java aurait pu devenir florissante; l'Angleterre possédait alors le monopole des denrées coloniales sur tous les marchés d'Europe; mais l'engouement pour les Indes occidentales porta le gouvernement britannique à frapper de droits exorbitants les produits de Java. Cette exclusion, aussi injuste qu'impolitique, paralysa, il faut le dire, en grande partie, les louables efforts que fit sir Stamford Raffles pour mettre à profit les nombreuses ressources de cette nouvelle colonie. Notre gouverneur accorda bien aux paysans l'entière liberté d'entreprendre les cultures qui leur conviendraient le mieux; il les affranchit même des redevances onéreuses que les Hollandais leur avaient imposées, et se contenta de lever un léger tribut sur les terres cultivées, d'après le système adopté dans les autres possessions anglaises. Mais toutes ces bonnes dispositions furent paralysées par la résolution de la métropole de n'admettre

Digitized by Google

dans ses ports les produits javanais qu'avec des droits plus élevés que ceux des Antilles. Sir Stamford Raffles, de son côté, ne favorisa pas assez les rapports de Java avec les Chinois, les Malais et les divers trafiquants arabes, qui fréquentent l'archipel; en sorte que l'exclusion des marchés d'Europe et le défaut de débouchés en Asie ruinèrent l'industrie agricole de Java. Les plantations de cannes à sucre furent abandonnées, et les caféiers devinrent des buissons stériles. La dernière année de l'administration de sir Stamford Raffles, les revenus de Java s'élevaient à 7,500,000 roupies, et les dépenses à 11,200,000. Voilà, en définitive, quels furent les résultats de la domination anglaise dans cette colonie après quelques années d'occupation.

Quoique les Hollandais fussent loin d'approuver le système libéral introduit par nous à Java, ils l'adoptèrent cependant dès les premières années de leur réinstallation, à cause des ressources numéraires qu'il leur fournissait immédiatement. Mais tous ces marchands arabes et chinois, que l'Angleterre avait laissés s'établir dans les différentes places du littoral, portaient ombrage aux négociants bataves. Ces Asiatiques, hommes souples et industrieux, vivant avec économie, se contentant de très-petits bénéfices, donnaient un meilleur prix des récoltes; ils les envoyaient ensuite sur des points où ils avaient accès, et eux seuls en rapportaient des produits qu'ils vendaient seuls dans l'île. Les Hollandais, qui en 1814 n'avaient mis tant d'empressement à reprendre Java que pour en avoir l'exploitation exclusive, étaient vivement contrariés de cet état de choses; aussi songèrent-ils à se débarrasser promptement de ces parasites. L'immigration des Asiatiques à Java fut limitée à un nombre très-restreint, et leur admission dans l'île ne devint même définitive qu'après qu'ils eurent une taxe de cinquante florins par tête. Insensiblement on rétablit l'ancien système de culture forcée; tous les villages et tous les paysans furent obligés de planter des caféiers et d'en réserver la récolte aux Hollandais. Malgré l'âpreté de ces mesures fiscales, le gouvernement des Pays-Bas ne fit qu'en-

Digitized by Google

sevelir de nouveaux capitaux à Java, ainsi que le constate le document financier ci-joint, qui fut présenté en 1825 aux Etats-Généraux de Bruxelles, pour obtenir un emprunt :

État des recettes et des dépenses de Java de 1817 à 1824.

Années.	Recettes.	Dépenses.
1817.....	18,278,106 florins.	17,399,426 florins.
1818.....	23,452,482	19,804,216
1819.....	22,240,374	21,071,513
1820.....	23,765,979	25,070,542
1821.....	21,071,225	23,836,810
1822.....	22,518,812	22,654,776
1823.....	21,889,883	22,115,193
1824.....	27,334,332	26,236,139

Ces chiffres, quelque peu favorables qu'ils soient à l'administration hollandaise, sont loin de présenter la véritable situation des choses, car dans ce tableau ne figurent pas les divers emprunts que le gouvernement des Pays-Bas fut obligé de contracter pour soutenir sa colonie. En 1824, même alors que la balance présentait un excédant de revenu, l'administration coloniale était obligée de faire un emprunt à Calcutta de quinze millions de roupies, à l'intérêt de 9 0/0 l'an, outre la commission. La maison Palmer et Cie de Calcutta, qui remplit cet emprunt, avait alors si peu de confiance dans la solvabilité de la Hollande, qu'elle exigea que tous les revenus de Java et des autres îles de l'archipel indien seraient versés entre ses mains ; que le territoire de ces îles servirait de garantie à l'entier payement de la dette, et que les intérêts lui seraient payés par des consignations de produits javanais, dont elle réaliserait la vente à son profit, après toutefois avoir prélevé une commission. Les termes de ce contrat, lorsqu'ils furent connus en Hollande, parurent si onéreux et si nuisibles au crédit national, qu'il n'y eut qu'un cri d'indignation contre les ministres qui l'avaient approuvé. On se disait de toutes parts : « Nos établissements coloniaux sont donc dans une position bien fâcheuse, puisque le gouvernement

Digitized by Google

recourt à des expédients si ruineux! » Ce fut alors, en 1825, que, pour calmer les esprits, le roi nomma M. Dubus de Ghisignies (1), magistrat intègre et doué d'une grande fermeté de caractère, commissaire général près l'administration coloniale de Java; il le chargea d'étudier avec soin la situation réelle de cette colonie, et de lui adresser un rapport circonstancié sur toutes les branches de l'administration et du revenu public.

Au moment où M. Dubus de Ghisignies arrivait à Java, le sultan Djock-Jockarta, et son auxiliaire Diepo-Negoro, avaient déterminé une insurrection formidable; leurs milices portaient la dévastation dans tous les établissements hollandais; une panique générale régnait parmi les colons européens. Cependant le commissaire général ne se laissa pas effrayer par le danger; il voulut accomplir avec la plus minutieuse exactitude toutes les parties de sa mission. Il examina attentivement toutes les plantations et les différentes espèces de culture; il contrôla toutes les sources du revenu; il se fit donner les renseignements les plus précis sur la manière dont les lois et les règlements coloniaux étaient appliqués, et lorsqu'il se fut entouré de toutes les lumières désirables, il rédigea son rapport au roi, dans lequel il exposait la véritable situation des choses, signalant les abus, indiquant les réformes, et prouvant qu'il ne fallait pas désespérer du salut de la colonie; qu'avec de l'ordre et de l'énergie

(1) M. Dubus de Ghisignies, homme politique d'une rare intégrité, est né en 1780, dans le Hainaut. C'est le seul Belge qui ait été chargé d'une mission importante dans les colonies néerlandaises. Sous l'empire, il était adjoint à la mairie de Tournay. Après les événements de 1814, il devint commissaire de district dans l'arrondissement de Courtray. La province du Hainaut le nomma membre de la deuxième chambre des états-généraux. Il présida la session de 1819-1820, et après la session le roi le nomma vicomte et gouverneur de la province d'Anvers. En 1823, l'administration de la province du Brabant lui fut confiée. Depuis 1830, M. Dubus de Ghisignies vit dans la retraite, conservant à son ancien souverain la fidélité qu'il lui avait jurée.

Digitized by Google

on pourrait la rendre florissante. A cette même époque, et comme pour corroborer l'opinion émise par M. Dubus de Ghisignies, deux hommes d'un esprit actif et de grande résolution venaient de concevoir un plan pour la réforme du système agricole de Java : c'était le général Van der Bosch, employé dans l'armée active de l'île, et M. Kruseman, inspecteur des terres de la couronne.

Avant d'entretenir nos lecteurs des réformes accomplies par le général Van der Bosch, nous allons donner quelques détails sur la formation d'une compagnie commerciale qui a exercé la plus heureuse influence sur la prospérité de Java.

Le roi des Pays-Bas, en examinant le rapport de M. Dubus de Ghisignies, reconnut au premier coup d'œil que ce qui manquait à Java, c'étaient les capitaux; c'était une institution de crédit assez riche pour fournir aux agriculteurs les moyens d'entreprendre toutes les améliorations et toutes les cultures dont leurs terres étaient susceptibles, sans être obligés de compter sur la réalisation immédiate de leurs récoltes, et assez puissante pour maintenir les prix des denrées javanaises sur les marchés d'Europe. C'est pour atteindre ce double résultat que les Hollandais, à l'instigation du roi, créèrent en 1825, la *Handels Maatschapij* (Compagnie du Commerce), désignation assez abstraite, mais que l'on ne voulut pas rendre plus signifiçative, afin d'effacer le fâcheux souvenir de l'ancienne Compagnie des Indes.

La *Maatschapij* fut constituée au capital de quatre-vingt-dix millions de florins (190,000,000 fr.) par actions de mille florins chacune. Le roi prit pour sa part deux mille actions, et garantit sur ses biens personnels l'intérêt de tous les capitaux fournis à la compagnie (1). La *Maatschapij* est dirigée par trois directeurs et douze commissaires ; les porteurs de quatre actions élisent les douze commissaires, et ceux-ci prennent dans leur sein les trois directeurs. Le roi, comme protecteur

(1) On sait que la fortune de l'ex-roi de Hollande est aujourd'hui estimée cent six millions de francs.

Digitized by Google

de la Compagnie, nomme un treizième commissaire, qui est président du conseil ou de la cour de la Compagnie formée par la réunion des directeurs et des commissaires. Les directeurs ne peuvent remplir aucune charge dans l'état; ils ne peuvent être intéressés dans aucune entreprise commerciale ou industrielle. Leur traitement est de 17,000 francs par année, outre un prélèvement de demi pour 0/0 sur le dividende général, et un droit de 21 francs pour chaque jour de présence aux assemblées. Le président reçoit 25,000 francs de traitement.

Il est interdit à la *Maatschapij* d'employer ses propres navires pour le transport des marchandises; elle ne peut frêter que des bâtiments appartenant à des Hollandais de la métropole ou établis dans les colonies, et elle doit disposer ses entrepôts de manière que ses départs et ses arrivages aient lieu dans les ports ci-après, combinés dans les proportions suivantes :

A Amsterdam,	les 21/40;	Une fois arrivées sur ces différentes places, les marchandises venant de l'Inde sont vendues aux enchères.
A Rotterdam,	les 15/40;	
A Dordrecht,	les 2/40;	
A Middelbourg,	les 2/40.	

La *Maatschapij* commença ses opérations par prêter huit millions de florins au gouvernement colonial; puis elle prit en consignation les produits envoyés en Europe, et expédia, en échange, des marchandises propres aux marchés indiens. Quoique l'intervention de la Compagnie fût on ne peut plus avantageuse aux intérêts coloniaux, cependant dès les premières années elle eut à supporter des pertes considérables. Le gouvernement hollandais lui avait imposé l'obligation de favoriser l'écoulement des produits manufacturés de la Belgique, et de lutter contre les marchands libres qui vendaient à Java les produits anglais, malgré le droit différentiel de 25 p. 0/0 qui pesait sur ces articles. La tâche était difficile; aussi la Maatschapij ne put-elle s'en acquitter qu'au prix des plus grands sacrifices. Heureusement, après quelques années

Digitized by Google

de cette lutte trop désavantageuse, l'insurrection de la Belgique vint briser les entraves qui gênaient les mouvements de la Compagnie. Elle put s'approvisionner partout où elle trouvait à acheter à bon marché, et bientôt elle se récupéra des pertes qu'elle avait éprouvées sous l'empire du monopole. Depuis cette époque mémorable, ses expéditions sont devenues chaque jour plus importantes, et ses résultats financiers sont on ne peut plus satisfaisants. Son tonnage qui, en 1828, n'excédait pas 100,000 tonneaux, s'est élevé en 1840 à 138,000, et ses dividendes pour 1839 ont produit 8 1/2 pour 0/0, en sus de 4 1/2 pour 0/0 d'intérêt et de 4 1/2 pour 0/0 affectés au fond de réserve.

A partir de 1830, une ère nouvelle s'ouvre pour les destinées coloniales de Java. L'administration anglaise avait détruit toutes les servitudes qui pesaient sur la classe agricole; en reprenant possession de leur colonie, les Hollandais ne rétablirent qu'en partie leur ancien système de culture et de redevances forcées; mais insensiblement ils y revinrent, et ce fut le général Van der Bosch, appelé au gouvernement supérieur de l'île, qui le propagea et le perfectionna dans toutes ses parties.

Le principe féodal, qui a toujours prévalu chez les Javanais, rendait on ne peut plus facile l'application du système hollandais. A Java toutes les terres appartiennent au souverain, qui ne confère à ses sujets le droit d'en jouir qu'à de certaines conditions, moyennant une redevance consistant en une partie des bénéfices recueillis, soit en nature, soit en argent. Dans quelques districts cependant il existe un droit individuel par appent ou lot de terre; mais dans la partie orientale de l'île la jouissance des terres cultivables dans chaque dessa ou commune appartient à tous les habitants, et les champs sont distribués entre eux, tous les ans, en parties égales. Les Hollandais n'ont fait qu'appliquer ce principe en le modifiant suivant les circonstances, les localités et les différentes espèces de cultures. Ainsi, dans les districts où l'on cultive le riz, ils ont demandé à chaque chef de famille un

Digitized by Google

cinquième de leur récolte, comme l'ancien usage javanais l'avait établi, tandis que dans les districts propres à la culture des cannes à sucre, ce sont des journées de travail qu'ils ont exigées : les uns cultivent la canne jusqu'à sa maturité, les autres la coupent et la transportent au moulin, ceux-ci enfin travaillent dans l'intérieur des sucreries; mais ni les uns ni les autres ne donnent jamais plus de soixante journées de travail par an. Comme les Javanais n'aiment pas à avoir des Européens pour surveillants, les Hollandais ont confié ce soin aux Mantaris et aux Régents, tous Javanais ou Chinois; les officiers européens se bornent à prescrire les différentes espèces de culture et à surveiller la rentrée des contingents de chaque *dessa* (village) dans les magasins de l'état; en ayant égard toutefois au plus ou moins d'abondance des récoltes. Dans les districts où les Javanais ne veulent pas entreprendre les cultures prescrites, on les oblige à verser la quantité moyenne de riz imposée aux autres cultivateurs. Enfin, dans les districts où les indigènes sont trop inhabiles ou trop paresseux pour se livrer de leur propre gré à un travail régulier, on les force à exploiter le cinquième de leurs terres cultivables; on les embrigade, et chaque jour un certain nombre d'entre eux sont amenés aux champs, jusqu'à ce que la récolte soit terminée. De cette manière le gouvernement hollandais est toujours sûr de percevoir le tribut qu'il a imposé.

Maintenant que nous connaissons le procédé à l'aide duquel les Hollandais sont parvenus à obtenir un travail régulier de la part des indigènes, nous allons pénétrer plus avant dans leur système d'exploitation. Pour cela, nous examinerons successivement le résultat que donnent les quatre principales récoltes de Java : le café, le sucre, le riz et l'indigo.

Le café ne demandant que très-peu de soins est entièrement livré à l'industrie indigène; les agents du gouvernement se bornent à faire rentrer les quantités qui reviennent à l'état et à recevoir celles que les cultivateurs leur versent à un prix déterminé. Les caféiers plantés en 1818 étant en

Digitized by Google

plein raport, cette culture se trouve aujourd'hui dans une grande prospérité, et le gouvernement néerlandais en retire tous les ans un bénéfice de sept à huit millions de florins, qui provient de la différence du prix d'achat au prix de vente. Le café revient au gouvernement à treize florins et demi les cent trente-cinq livres, et la *Maatschapij* lui en tient compte à raison de vingt-deux florins les cent livres. La Hollande réalise, comme on voit, sur ce seul article des profits considérables, et cependant les denrées coloniales sont à bien meilleur marché, dans ses ports, que sur toutes les autres places de l'Europe; car la Hollande a eu le bon esprit de les affranchir du droit énorme dont elles sont frappées en France et en Angleterre. Grâce à cette combinaison, la consommation du café de Java s'est accrue en Europe, de 1832 à 1838 seulement, de cent dix-huit mille à deux cent mille tonneaux.

La fabrication du sucre présentant des opérations plus compliquées, exigeant des connaissances plus étendues, est ordinairement confiée aux Européens et aux Chinois. Le gouvernement néerlandais fait les avances pour les premières installations; il concède à l'entrepreneur l'espace de terre qui convient à son exploitation, et l'autorise à employer les indigènes soit à la culture des cannes à sucre, soit aux travaux intérieurs de la sucrerie, à condition toutefois qu'il lui livrera ses produits à un taux déterminé. Dans cette combinaison les cultivateurs indigènes attachés à la sucrerie se libèrent de leur tribut envers la Hollande, et trouvent à s'employer dans l'usine après que leur corvée de soixante jours est remplie, ou bien ils s'occupent de la culture de leurs propres terres. Voici comment est entendue la répartition de travail.

Une sucrerie basée sur un rendement annuel de six mille piculs a besoin de quatre cents bows de terre; car on a calculé qu'un bow de terre (un acre un tiers anglais) planté en cannes, donne une production moyenne de quinze piculs de sucre. Quoique la culture de cet espace de terre n'exige que

Digitized by Google

le travail constant d'un seul homme, quatre y sont ordinairement affectés, pour que leur temps ne soit pas continuellement absorbé par la corvée. L'exploitation entière de quatre cents *bous* réclame donc seize cents corvéables. Deux mille pieds de cannes donnent un picul de sucre (cent trente-cinq livres), et comme un homme ne peut en couper que cinq cents par jour, le travail de quatre-vingts hommes est constamment nécessaire pour alimenter une sucrerie qui produit six mille piculs dans une campagne de dix mois. Mais ici, comme pour la culture et dans les mêmes intentions, on a affecté quatre fois plus de travailleurs. Le transport des cannes au moulin exige, d'après cette base, deux cent quatre-vingts ouvriers; la coupe des bois de chauffage en demande quarante; et les travaux intérieurs de la sucrerie deux cents environ. Ainsi, la fabrication de six mille piculs de sucre affranchit deux mille quatre cent quarante chefs de famille du tribut qu'ils auraient à payer pour la jouissance de la terre qui leur est concédée. Chaque chef de famille prend ordinairement un *bou* de terre pour ses besoins; et le loyer de cet espace, s'il le payait en numéraire, s'élèverait à sept florins et demi (quinze francs environ); les soixante journées de travail qu'il fournit en compensation, au taux de douze *cents* (vingt-quatre centimes), prix moyen de la journée à Java, représentent précisément la même somme. Le gouvernement retire du tribut payé en travail, un plus grand avantage que s'il le percevait en numéraire, car ce travail lui crée des produits, qu'il achète il est vrai, mais sur lesquels le monopole lui assure un bénéfice de soixante pour cent. Et que l'on ne pense pas que le travail exigé des corvéables javanais soit exorbitant; voici la preuve du contraire : à Batavia, une sucrerie exploitée par des ouvriers salariés produit deux mille cinq cents piculs avec deux cents hommes; les deux mille quatre cent quarante hommes que nous avons vus employés plus haut ne fournissent réellement que le travail de six cent dix hommes; ainsi, dans le premier cas, un homme produit un peu moins de

Digitized by Google

dix piculs de sucre, et dans le second cas, un peu plus de dix et un cinquième. Un nègre de la Jamaïque en produirait trente.

Lorsque le propriétaire d'une sucrerie n'entreprend pas à son compte la culture des cannes, et qu'il se borne à les broyer, à extraire le sirop et à le cristalliser, il paye les cannes au cultivateur à raison de trois florins soixante centimes par picul de sucre obtenu, et il livre au gouvernement cette même quantité pour dix florins; or, comme les frais de manipulation ne sont estimés qu'à trois florins quarante centimes, il a pour lui un bénéfice net de trois florins. Pour que les représentants du gouvernement hollandais et les administrateurs indigènes soient encouragés à accroître la production du sucre, il leur est alloué une prime répartie de la manière suivante :

			cents.
Au résident, pour chaque picul de sucre produit dans sa résidence..			10
Au régent,	—	— régence..	10
Au sous-régent,	—	— ...	10
Aux contrôleurs,	—	— ...	5
Aux chefs de division et autres officiers indigènes.....			15
		Total.....	50

Cette prime a été sans contredit très-efficace pour le développement de la production. Les exportations du sucre de Java augmentent chaque année; mais les qualités sont très-inférieures, car les agents ne sont intéressés qu'à expédier de grandes quantités; et puis le gouvernement ne laisse peut-être pas assez de profits aux raffineurs pour qu'ils songent à améliorer leurs produits. Malgré cela, le sucre de Java est très-recherché dans tous les ports de l'océan germanique, et sa consommation, qui n'était en 1832 que de cent dix-huit mille tonneaux, s'est élevée en 1838 à cent quatre-vingt-quatre mille tonneaux.

La culture de l'indigo, quoique inférieure à celle des cannes à sucre et du café, n'en est pas moins, relativement, la

Digitized by Google

plus productive. On estime que, pour obtenir quatre mille livres d'indigo, il faut cent bows de terre et le concours de cent cinquante journaliers ou de six cents corvéables; ce qui, avec les frais accessoires, porte le prix de revient d'une livre d'indigo à un florin soixante-deux cents (trois francs trente-quatre centimes). Cette exploitation, très-simple et très-facile, se trouve presque entièrement concentrée entre les mains des indigènes, qui prennent avec le gouvernement des arrangements particuliers. Ainsi dans la résidence de Pekalongang, où l'on cultive l'indigo immédiatement après la récolte du riz, le planteur s'affranchit de la corvée en livrant au gouvernement les cinq huitièmes de sa récolte d'indigo. Dans la résidence de Cheriboon, au contraire, les cultivateurs d'indigo livrent leurs produits aux agents du gouvernement, au prix réduit de un florin cinquante cents la livre, et obtiennent par ce compromis la remise de leur corvée. On sait qu'en Europe l'indigo vaut dix ou douze francs la livre. Cette différence du prix suffit pour indiquer les profits que réalise aujourd'hui la Hollande sur cet article seulement. La demande considérable de l'indigo en Europe avait engagé le gouvernement néerlandais à développer cette culture à Java, et il accordait à ses agents une prime de vingt-cinq cents pour chaque livre obtenue. L'indigo a même été pendant quelque temps un monopole de la couronne, qui a vivement excité la jalousie des négociants d'Amsterdam; mais les plantations nombreuses qui ont été faites avec succès au Brésil, à Cuba, à Porto-Rico, ont créé une concurrence redoutable à l'indigo de Java, et les espérances de la Hollande seront probablement trompées de ce côté.

Nous ne parlerons pas du riz; c'est une culture pratiquée de temps immémorial dans l'île; ses produits servent à alimenter la majorité de la population, et la capitation des indigènes en fait entrer des quantités considérables dans les magasins du gouvernement; les troupes de terre et de mer en consomment la plus grande partie, et le reste est livré à l'exportation. Voici, d'après les documents officiels, quelles

Digitized by Google

sont les quantités et la valeur des produits exportés des quatre grandes cultures de Java :

Café.....	757,476 piculs.	23,900,000 florins.
Sucre et rhum.....	842,017	11,200,000
Riz.....	1,103,378	4,700,000
Indigo.....	1,191,636 livres.	3,600,000

Après ces articles principaux, Java fournit encore à l'exportation du tabac, des épices, du poivre, des cuirs bruts, du bois de sandal, des rotins, des bambous, du lin et du coton filés, enfin des nids d'oiseaux. La valeur de tous ces objets peut être portée à 5 ou 6,000,000 florins. Ces produits sont trop peu importants pour que nous les mentionnions ici avec détail ; nous dirons deux mots seulement du commerce des nids d'oiseaux, dont Java exporte tous les ans 300 piculs environ. Ces nids, qui proviennent de la salangane (*hirundo esculenta*), se trouvent ordinairement dans les cavernes humides ; les plus abondantes sont celles de Karang-Bolang, sur la côte méridionale de l'île. On y pénètre à l'aide d'échelles faites en bambou, et on enlève les nids qui y sont disposés en longues rangées à côté les uns des autres. L'oiseau qui les occupe est si petit, et son vol est si rapide, qu'il est rare qu'on puisse s'en emparer ou le tuer d'un coup de fusil. Lorsque les nids sont extraits de la caverne, on les fait sécher au soleil, on les nettoie et on les divise en plusieurs classes, selon leur degré de pureté. Les plus estimés sont ceux que l'on a recueillis avant que les œufs y aient été déposés ; ils sont blancs et se vendent au poids de l'or ; les plus grossiers sont ceux qu'on ne peut découvrir qu'après que les jeunes oiseaux ont pris les plumes ; ils sont souillés d'excréments et ne se vendent qu'à des prix très-inférieurs. Lorsqu'on veut employer ces nids, composés, comme on sait, de substances gélatineuses, on les fait dissoudre dans un bouillon avec lequel ils forment une espèce de gelée d'un goût fort agréable ; ou bien, après les avoir fait tremper dans de l'eau, on en farcit des volailles que l'on assaisonne de gin-

Digitized by Google

gembre et que l'on fait cuire à petit feu. Ce commerce, auquel prennent part Sumatra, Bornéo, Madura, Macassar, Banca et Bali, représente un mouvement de 6 à 7,000,000 de florins ; en 1839, Java en a expédié 279 piculs 8/10, au prix de 559,750 florins.

Ce singulier commerce n'a pas échappé à la fiscalité hollandaise ; les cavernes qui servent de refuge aux salanganes sont affermées à des prix très-élevés, et les fermiers font exécuter la chasse aux nids par de pauvres montagnards javanais très-aguerris à ce périlleux exercice. L'esprit mercantile de la Hollande se révèle dans les moindres détails de l'administration de Java. Dernièrement, elle a imaginé de payer en monnaie de billon la majeure partie des denrées qui sont versées dans ses magasins. On conçoit facilement tout le profit qu'a dû retirer le gouvernement de l'émission d'une telle monnaie dans un pays où l'or et l'argent monnoyés sont très-rares. Aussi, le ministre des finances ne manque-t-il pas de faire figurer dans les recettes du budget des colonies orientales pour 1840 la somme de 1,422,000 florins provenant des bénéfices faits sur 7,000,000 de florins en cuivre envoyés à Java. Au reste, ce ne sont là que des accessoires ; le grand art de la Hollande, c'est d'avoir su profiter de l'organisation sociale des Javanais pour exploiter leur activité, c'est d'être parvenu à les assujettir à un travail régulier, c'est enfin d'avoir combiné la spéculation avec la levée de l'impôt. Sans l'esprit commercial de la Hollande, la capitation n'aurait eu que des résultats insignifiants, le gaspillage des agents aurait tout dévoré ; la prescription des cultures a donné à la corvée une direction utile et a mis la Hollande en mesure de fournir à l'Europe des denrées coloniales au meilleur marché possible, ainsi que le constate le document que nous transcrivons ci-après :

Digitized by Google

Prix comparés des divers produits coloniaux à Londres et à Rotterdam.

SUCRE.

	LONDRES.	ROTTERDAM.
	les 100 livres.	les 100 livres.
1838.....	50 à 70 shillings.	28 à 32 shillings.
1839.....	50 à 60	25 à 30
1840.....	60 à 68	25 à

CAFÉ.

	les 100 livres.	les 100 livres.
1838.....	76 à 106 shillings.	45 à 69 shillings.
1839.....	72 à 115	53 à 73
1840.....	60 à 93	45 à 69

INDIGO.

	la livre.	la livre.
1838.....	5 à 8 shillings.	5 1/2 shillings.
1839.....	6 à 10	6 3/4
1840.....	6 à 9	5 2/3

Certes, nous sommes loin d'approuver le système de rigueur et de vassélage imposé par les Hollandais à Java ; mais dans l'état actuel de la civilisation javanaise, il eût été difficile de faire autrement. Seulement, la Hollande ne devrait envisager ce moyen que comme transitoire ; elle devrait songer à faire participer ses sujets aux bénéfices qu'elle réalise à leurs dépens, et non à les tenir dans une constante et perpétuelle oppression. En l'état actuel de ses finances, nous savons qu'elle ne peut guère se montrer généreuse ; mais dans l'intérêt même de la conservation de sa colonie, nous pensons que le gouvernement néerlandais agirait sagement en adoucissant son système d'exploitation et en accordant aux Javanais une plus forte prime sur leurs produits. Les nombreuses insurrections dont Java a été le théâtre lui prouvent assez combien ces insulaires sont peu disposés à supporter indéfiniment cet état d'oppression. Le général Van der Bosch avait

bien cherché, dans la mise à exécution de ses projets, à concilier les intérêts des Javanais avec ceux de la métropole; ainsi, en leur imposant de nouvelles cultures, il leur avait promis un adoucissement dans la quotité du tribut exigé, afin que l'apprentissage que leur occasionnait une telle substitution ne leur fût pas trop onéreux. Malheureusement la Hollande s'est trouvée dans des embarras tels qu'elle a été forcée d'oublier les promesses de son gouverneur ; ses exigences ont été incessantes ; elle n'a arrêté ses demandes que lorsqu'il ne lui a plus été possible d'obtenir.

Cependant, sous l'empire de toutes ces oppressions, Java a incontestablement prospéré; les défrichements se sont étendus, la rente de la terre a augmenté, la production s'est rapidement accrue, les malversations des agents hollandais ont été sévèment réprimées, les Javanais ont pris goût au travail, l'excédant de leur tribut a toujours été exactement payé, et dans l'espace de quelques années les relations extérieures de l'île ont pris un développement tel que cette colonie peut-être considérée aujourd'hui comme l'un des foyers les plus importants du monde commercial. Les deux tableaux que nous inscrivons plus bas démontrent jusqu'à la dernière évidence ce que nous avançons ici. On y remarquera surtout le rapide accroissement qu'a pris la marine hollandaise, tant sous le rapport du nombre de ses navires que de leur capacité ; et dans la différence qui existe entre les importations et les exportations, on verra d'un coup d'œil les profits que la Hollande retire de sa colonie ; car c'est vers ses ports que se dirigent la plus grande partie des produits javanais.

Le monopole du commerce a été aboli à Java. Tous les navires étrangers peuvent y apporter des marchandises et y acheter des denrées; mais ils doivent payer, outre des droits de port considérables, 16 p. o/o de la valeur de leurs marchandises; 10 francs pour chaque quintal de café exporté et 2 francs par quintal de sucre. Les navires hollandais ne payent que la moitié de ces droits; aussi, par suite de cette différence, presque toutes les productions de Java sont li-

Digitized by Google

vrées à la Maatschapij, ce qui rend la liberté du commerce purement nominale.

Tableau des importations faites à Java.

DÉSIGNATION DES PROVENANCES.	1827.	1838.	1839.
	Florins.	Florins.	Florins.
Europe (1) et Amérique....	6,447,594	15,144,514	16,172,865
Indes Occid. et Bengale....	2,474,813	934,644	647,877
Chine, Manille et Siam....	99,029	1,701,719	1,607,614
Japon.....	664,733	564,270	680,800
Archipel indien.....	2,473,312	4,860,065	4,880,624
Total des marchandises.	13,143,988	23,205,212	23,989,780
Espèces.....	4,512,213	976,665	971,232
Total.....	17,656,201	24,181,877	24,961,012
Importat. spéciales du gouvernement hollandais....	»	10,281,331	8,700,366
TOTAL GÉNÉRAL.....	17,656,201	34,463,208	33,661,378

(1) Dans les provenances d'Europe, la part de l'Angleterre et de la Hollande a été :

Hollande.....	3,263,677	9,469,840	10,875,106
Angleterre.....	2,094,825	4,509,345	3,878,880

Le nombre des navires employés par ces deux puissances a présenté le mouvement suivant :

	1827.		1838.		1839.	
	Nav.	Tonn.	Nav.	Tonn.	Nav.	Tonn.
Navires européens de la Hollande.....	64	11,312	173	43,110	178	46,074
Navires anglais.....	56	9,349	88	17,059	106	20,081

Digitized by Google

Tableau des exportations de Java.

LIEUX DE DESTINATION.	1837.	1838.	1839.
	Florins.	Florins.	Florins.
Hollande	8,962,966	29,879,559	49,092,471
Angleterre	77,897	1,400,018	1,938,506
France	»	1,100,272	832,737
Hambourg	59,803	275,211	226,894
Brême	»	32,397	23,399
Suède	37,247	45,461	211,733
Amérique	34,377	929,293	957,528
Cap de Bonne-Espérance	4,767	87,054	79,543
Ile Maurice	33,039	114,853	41,279
Bengale et Indes occidentales	383,864	22,131	7,510
Espagne	»	»	6,050
Danemark	80,337	»	16,085
Chine	1,207,045	1,556,252	2,093,882
Japon	401,629	217,301	224,745
Nouvelle-Hollande	47,441	234,245	725,164
Archipel indien	3,967,425	6,846,686	9,033,716
Manille, Siam, Cochinchine	45,848	53,204	103,688
TOTAL	14,868,227	42,073,934	56,718,833
Exportations spéciales faites par le gouvern. hollandais	»	1,552,708	1,797,247
TOTAL GÉNÉRAL	14,868,227	43,626,642	58,516,080

Cependant l'accroissement de son commerce et le revenu qu'elle obtient aujourd'hui de Java ne sont pas les seuls avantages que la Hollande ait à retirer de sa colonie. Sous l'empire du système administratif qu'elle y a introduit, la propriété territoriale y acquiert chaque jour plus de valeur, et comme le gouvernement des Pays-Bas est seul et unique propriétaire, on conçoit combien tous les jours son capital augmente. Les autres puissances ne parviennent à étendre les défrichements et les cultures dans leurs colonies qu'en vendant les terres à vil prix. Jusqu'ici la Hollande, à très-peu d'exceptions près, n'a fait qu'affermer ses terres, et le loyer qu'elle en retire est déjà bien au-dessus du prix des ventes qui se réali-

Digitized by Google

sont partout ailleurs. Si ce progrès se poursuit, comme tout porte à le faire croire, le temps viendra bientôt où la Hollande trouvera dans la vente d'une partie de ses possessions territoriales de Java, le moyen de rembourser le capital de sa dette, résultat bien autrement prodigieux que celui qu'elle a obtenu en faisant servir les intérêts de ses derniers emprunts par l'excédant des revenus de cette colonie. Nous avons dit, en commençant cet article, que Java pouvait contenir 30,000,000 d'acres de terre cultivable; le *bow* de terre, qui équivaut à 1 acre 1/3, s'afferme aujourd'hui 7 florins 1/2 (15 francs). En mettant le prix de vente à dix années de loyer seulement, le capital de la dette hollandaise se trouverait facilement atteint. Il n'y aurait plus qu'à indemniser quelques petits princes dépossédés qui sont déjà les pensionnaires de la Hollande. Mais ce n'est là qu'une hypothèse, et en attendant qu'elle se réalise, nous allons publier un document fort curieux qui donne les renseignements les plus positifs sur les ressources financières de Java :

Extrait du premier document officiel relatif au budget des colonies orientales, soumis aux états-généraux des Pays-Bas, pour l'exercice de 1840.

RECETTES.	Florins.
Produit des priviléges affermés.	11,018,682
Rentes et autres droits perçus sur les terres.	8,050,652
Taxes et revenus divers. . . .	10,724,195
Produit net de la culture et du commerce	36,923,745
Recettes diverses et extraordinaires.	2,170,153
Bénéfice sur la mise en circulation de 7,113,822 florins, en billon, évalués à 10,536,237 fl. Plus-value	1,422,705
Florins.	71,100,132

DÉPENSES.	Florins.
Traitement du gouverneur et frais d'administration	5,590,566
Pensions et secours.	606,372
Dépenses diverses et extraordinaires	2,701,780
Département de la guerre. . .	7,063,207
— de la marine. . .	1,569,622
Dépenses pour les cultures et le commerce.	30,961,043
Débours en Europe et service des divers emprunts mis à la charge des colonies.	21,179,449
Redevances pour Sumatra. . .	300,000
— pour les Indes occidentales.	58,680
Redevances pour la côte de Guinée	58,680
Redevances pour les bateaux remorqueurs du Rhin et du Vaal	145,000
Balance en faveur du gouvernement	734,213
Florins.	71,100,132

Digitized by Google

Les emprunts, dont l'intérêt a été mis à la charge de Java, ont été contractés de 1836 à 1838, savoir :

En 1836.....	200,000,000 florins	à 4 0/0 intérêts	8,000,000 flor.
1837.....	8,500,000	à 5 0/0	425,000
1838.....	27,500,000	à 5 0/0	1,375,000
—	45,000,000 payables à la Maatschapij en neuf annuités de....		5,000,000
Total.....	281,000,000	Total.....	14,790,000

N'avions-nous pas raison de dire, il y a dix ans, alors que la Belgique venait de se séparer brusquement de la Hollande: « Que le roi Guillaume reporte maintenant toute sa sollicitude sur ses colonies de l'archipel indien; qu'il y introduise l'ordre, l'économie, un bon système de culture, et elles l'indemniseront bientôt de la perte de la Belgique. » En 1830, le succès était encore douteux; mais notre pressentiment s'est aujourd'hui pleinement réalisé.

(*Westminster Review and colonial Magazine.*)

Digitized by Google

Histoire. — Moeurs Aristocratiques.

LES ORDRES DE CHEVALERIE

DES TROIS ROYAUMES.

L'aristocratie anglaise, si elle est la plus forte et la plus vivace de toutes, est aussi de toutes la plus nouvelle. Ses plus hautes prétentions ne remontent guère qu'aux Plantagenets, et l'on considère comme très-anciennes les races dont l'illustration date des guerres des deux Roses. Comparez à ces généalogies celles des familles patriciennes de Venise, des grandesses espagnoles, des Ritters allemands, celles de la noblesse celtique d'Irlande, des O'Neils, des O'Brien, des O'Connor, voire celles des grands barons français, contemporains de Charlemagne, et vous n'aurez qu'une médiocre estime pour les origines de la noblesse britannique. « Le sang des Howard » lui-même ne vous semblera plus aussi « précieux. »

Néanmoins, et, sans donner à cette critique plus d'importance qu'elle n'en peut avoir aujourd'hui, reconnaissons que les traditions héraldiques sont conservées chez nous avec autant de soin et à plus grands frais que partout ailleurs. Nous avons nos colléges de blason; des livres de *peerages* annuellement renouvelés, et jusqu'à des controverses savantes sur les points les plus obscurs de la science généalogique.

Parmi les écrivains qui se sont fait un nom en traitant de ces matières ardues, sir Harris Nicolas, chancelier de l'ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges, ainsi que M. Georges-Frederick Beltz, le héraut d'armes, ont récemment attiré

Digitized by Google

l'attention par la publication de quelques ouvrages (1) recommandables. C'est à eux que nous emprunterons aujourd'hui des détails peut-être intéressants sur l'existence des divers ordres de chevalerie qui servent chez nous à récompenser par des distinctions honorifiques le mérite militaire ou civil.

Il est assez singulier que le premier de tous ces ordres, et le plus recherché de tous ceux qui s'accordent en Europe, n'ait ni une date ni une origine certaine. On a deviné sans doute qu'il s'agit de l'ORDRE DE LA JARRETIÈRE. A vrai dire, il est de beaucoup le plus ancien. Celui de la *Toison-d'Or* (Empire) ne date que de 1429 ; celui du *Saint-Esprit* (France) fut créé en 1579 ; tandis que l'institution des chevaliers de la Jarretière remonte, selon les uns, à l'année 1344, selon les autres, à l'année 1347.

Une diversité d'opinions non moins regrettable se retrouve à propos des circonstances qui furent l'occasion de cet établissement, et qui accompagnèrent les solennités au milieu desquelles Édouard III en promulgua les statuts.

Si nous acceptons pour incontestables les assertions de M. Beltz, voici à quoi notre conviction devra s'arrêter :

« La célèbre chronique de la jarretière de la reine ou d'une autre dame, tombant au milieu d'un bal et ramassée par le galant monarque ; les paroles par lui prononcées et devenues la devise de l'ordre : HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE, ne se retrouvent dans aucun écrivain antérieurement à Polydore Virgile : c'est d'après lui que Speed, Baker et Camden ont affirmé ce fait en y mêlant le nom d'une comtesse de Salisbury, objet présumé de la passion royale, qui métamorphose ce futile accessoire de toilette en un insigne d'honneur. L'érudit Selden, s'égarant sur leurs traces, chercha quelle pouvait être la comtesse en question, et par simple conjecture,

(1) *History of the orders of Knighthood of the British Empire, by sir H. Nicolas ;* London, 1830. — *Memorials of the order of the Garter, by G. Frederick Beltz ;* London, 1841.

Digitized by Google

attribua le fait à Jeanne Plantagenet, la célèbre *Beauté de Kent*, qu'il baptisa comtesse de Kent et de Salisbury. Par malheur, la sagacité de Selden est cette fois en défaut, puisque Jeanne n'était devenue comtesse de Kent qu'après la mort de son frère John, en 1351, et que jamais elle n'a eu aucun droit à la comté de Salisbury.

» D'ailleurs, la seule raison qu'eut Polydore Virgile de nommer en cette occasion la comtesse de Salisbury plutôt que toute autre dame de la cour, était l'épisode romanesque dans lequel Froissart avait mis en scène le roi d'Angleterre et la femme de William Montacute, comte de Salisbury. C'était un bruit du temps trop aisément accueilli peut-être par le spirituel chroniqueur, dans les préjugés duquel un chevalier sans dame était en quelque sorte incomplet. On a essayé de le démentir par un calcul de dates, qui fait peser sur la comtesse un nombre de printemps incompatible avec les exigences de l'amour même le plus aveugle. Mais, en définitive et tous comptes faits, Froissart, longtemps secrétaire de la femme d'Édouard III, n'a rien avancé de si improbable qu'on veut bien le dire.

» Il raconte que David, roi d'Écosse, lors de son incursion sur les frontières anglaises, en 1342, passa la *Tyne* (la *Tweed*), et mit le siége devant un castel appartenant au comte de Salisbury, alors prisonnier en France. Ce castel, que Froissart appelle Salisbury par suite de ses habitudes françaises, était, selon lui, un présent royal fait au comte à l'époque de son mariage avec une des plus nobles et belles demoiselles du pays, nommée Alix. La garnison était restée sous les ordres de William Montacute, neveu du comte.

» Le roi d'Écosse, vaillamment repoussé aux premiers assauts, investit la place; mais le gouverneur parvint à s'échapper, et alla prévenir Édouard, en ce moment à Berwick, du danger que couraient les domaines de son fidèle vassal. Le roi se mit aussitôt en campagne, et la nouvelle de son approche fit lever le siége aux Écossais. Édouard, très-irrité de ce qu'ils lui avaient échappé par une prompte retraite, prit le

Digitized by Google

parti, pour se consoler, d'aller rendre visite à la comtesse de Salisbury, qu'il n'avait pas vue depuis le jour où pour la première fois elle avait porté ce titre.

» Ici Froissart s'arrête avec sa complaisance ordinaire sur les fêtes données en cette occasion; il décrit la grâce et la beauté de la châtelaine; l'amour violent que ses attraits firent naître dans le cœur du preux monarque; la ferme et courtoise résistance que rencontrèrent ses désirs.

» Il ajoute qu'une trève ayant été conclue peu de temps après ces événements entre les deux royaumes d'Écosse et d'Angleterre, le roi de France, allié de Bruce, consentit à échanger le comte de Salisbury contre la liberté du comte de Moray. A l'arrivée du mari d'Alix, le roi Édouard fit éclater une grande joie, et annonça des joutes solennelles destinées à célébrer le retour du comte. Celui-ci ne put se dispenser d'y paraître avec sa femme. Mais Alix, par la simplicité de sa parure et la dignité de son maintien, sut éviter les regards du roi et décourager ses espérances. » Suivent les détails de la fête, sur lesquels il est inutile de nous appesantir.

De la chronique passons à l'histoire.

» Il est avéré que le roi Édouard, voulant récompenser Salisbury de la courageuse part qu'il avait prise au renversement de Mortimer, avait conféré à ce seigneur et à sa femme *Katherine*, fille de lord William Granson, les domaines considérables échus à la couronne, venant aux droits de Mortimer, condamné pour haute trahison. Entre autres manoirs compris dans cette libéralité se trouvait celui de *Werk-upon-Tweed*. On n'a pas la date du mariage du comte, mais comme il était né en 1301, et William, son premier enfant mâle, en 1328, cette union avait dû s'accomplir en 1326, ou environ, c'est-à-dire à la même époque où Édouard montait sur le trône.

» Il est également avéré que l'Angleterre fut en butte, dans le cours de l'année 1342, à plusieurs attaques des Écossais. Édouard, à la vérité (comme l'a fait remarquer lord Hailes en contestant le récit de Froissart), alla, cette même année, en

Digitized by Google

Bretagne ; mais comme son voyage n'eut lieu qu'en automne, rien n'empêche qu'il ait assisté à quelques-unes des opérations militaires dirigées contre l'Écosse, où une armée anglaise avait pénétré en 1341. Bruce peut avoir investi Werk, et rien n'est plus probable que cette place fut défendue par sir Édouard (non pas William) Montacute, parent et officier du comte.

» Ce dernier mourut par suite des blessures qu'il reçut aux joutes de janvier 1343-44, celles-là même qui précédèrent la fondation de l'Ordre : et ceci, mais ceci seulement, rend peu probable que la jarretière de sa veuve ait servi de symbole aux nouveaux chevaliers. D'ailleurs, pourquoi Froissart n'aurait-il pas tenu compte d'une tradition si remarquable ? »

On répondrait tout aussi aisément à cette dernière question de M. Beltz qu'à la singulière objection d'une disproportion d'âge entre un roi de trente, et une comtesse de trente-deux ans. La chronique de Froissart est dédiée à sa protectrice, la reine Philippa, inscrite elle-même sur les livres de l'ordre, et qui sans doute eût trouvé fort indiscret qu'on lui en révélât l'origine, s'il avait réellement pour patronne une beauté qui lui aurait enlevé le cœur de son époux. Du reste, nous demanderons à notre tour s'il est absolument improbable que le roi ait ramassé la jarretière d'une belle veuve dans un bal qui a pu n'être donné qu'en 1347, parce que, en 1344, elle avait perdu son mari dans un tournoi.

Ce que nous venons de dire au sujet de la reine Philippa doit avoir surpris ceux de nos lecteurs, et surtout celles de nos lectrices qui n'ont pas étudié l'histoire dans ses minuties; car ils ignorent sans doute que le manteau parsemé de jarretières d'or, chacune avec sa devise, a été porté sous Édouard III et sous la plupart de ses successeurs, non-seulement par la reine d'Angleterre, mais par un bon nombre de nobles dames, épouses, sœurs ou filles de chevaliers, voire sans liens de parenté avec eux.

Même après que la décoration fut devenue ce qu'elle est

Digitized by Google

aujourd'hui, Charles Ier fut sur le point de signer un édit autorisant à la porter quelques femmes de chevaliers. La guerre civile en éclatant mit obstacle à cette rénovation de l'antique usage. On ne sait si Marie Tudor porta les insignes de l'ordre; quant à Élisabeth, cela ne saurait être douteux, puisque, dans l'un de ses plus curieux portraits (celui où Garrard nous la montre vieille et ridée), elle est représentée avec le *George* et le ruban bleu passé au cou. L'absence de ces accessoires dans les effigies de sa sœur, pas plus que cette même absence dans la plupart des siennes, ne prouve que l'une ou l'autre se soit complétement abstenue de porter la décoration de la Jarretière. On sait, à n'en point douter, que la reine Anne portait à la fois le George, l'Étoile et la Jarretière, ainsi que le fait notre souveraine actuelle, avec toute la bonne grâce possible. Il nous semblerait fort convenable et fort naturel que Sa Majesté renouvelât sur des bases plus larges les tentatives avortées du roi Charles; et peut-être faut-il voir une arrière-pensée de ce genre dans l'usage établi par elle de distribuer aux jeunes femmes les plus remarquables de sa cour certains insignes assez semblables à ceux d'un ordre de chevalerie.

Originairement le manteau était de drap rouge sanguin, parsemé de jarretières d'or toujours en grand nombre, mais plus brillantes, plus nombreuses encore sur le manteau dorsi. Dans la suite on le porta *bleu*, comme assortiment au premier quartier de l'écusson royal de France; puis indistinctement rouge ou bleu. Maintenant c'est un manteau de velours *pourpre*, non parsemé de jarretières, et l'usage est aboli de la porter noir pendant les deuils de cour.

Les statuts prescrivent au chevalier de ne jamais quitter sa jarretière. Par voie d'adoucissement il fut plus tard autorisé, quand il montait à cheval, à ne nouer sa jambe que d'un simple cordonnet ou ruban bleu, qui tenait la place des solennels insignes. Cet usage est lui-même tombé en désuétude; mais il est encore prescrit aux membres de l'ordre, et nous ne croyons pas qu'ils en dispensent, d'avoir sur eux (cette-

siblement ou non) l'insigne (*badge*) ou tout autre partie des décorations. Il faut bien reconnaître que la jarretière a fort mauvaise mine par-dessus le pantalon, surtout quand il est porté par un homme d'une certaine corpulence ; heureusement l'étiquette, plus sévère sous une royauté féminine, tend à ramener l'usage des culottes courtes, et tout ira pour le mieux.

La jarretière peut être enrichie *ad libitum* de perles, de rubis, etc. Celle que le roi Charles Ier portait le jour de son exécution, et que le cardinal d'York a léguée à Georges IV, est composée de quatre cents diamants. Le duc de Devonshire actuel en porte une à peu près aussi magnifique ; et plusieurs des chevaliers contemporains ont fait broder la devise des leurs en lettres de diamants.

Le *collier* et l'*insigne* furent ajoutés par Henry VII, sans doute en imitation de la Toison d'or. Le Georges, pendu au col par un ruban, vint après, mais non pas aussi tard que le prétend sir Harris. Il n'en signale l'introduction qu'à partir de l'année 1615, et il l'attribue à Jacques Ier. Or nous venons de voir qu'Élisabeth l'a porté. Charles Ier ajouta l'Étoile par imitation de la décoration du Saint-Esprit.

Il y eut ensuite quelques changements imperceptibles dans la nuance du ruban, d'abord *bleu-de-ciel*, puis bleu plus foncé, *bleu-jarretière*, comme on l'appelle. Ce fut Georges II qui le modifia ainsi pour éviter toute confusion entre les insignes qu'il accordait et ceux que la famille royale exilée se croyait encore le droit de conférer. Sir Harris pense que la même pensée fit du manteau bleu le manteau pourpre. Observons toutefois, quant à la couleur du ruban, que dans le grand portrait de Charles Ier par Vandyck, tel qu'on le voit encore à Hampton-Court, le ruban est d'un bleu très-sombre, et en outre porté absolument comme aujourd'hui sur l'épaule gauche. Ce fait suffit pour détruire l'anecdote vulgairement admise qui attribue à la complaisance de Charles II pour une de ses maîtresses le changement survenu dans la manière de suspendre l'insigne.

Digitized by Google

Le roi Georges III trouva l'ordre sur son ancien pied, c'est-à-dire composé seulement de vingt-six membres (et non de quarante comme l'a dit Froissart, ou plutôt comme ses copistes le lui ont fait dire). Ce monarque le modifia considérablement, et d'une façon généralement peu approuvée. Un statut de 1786 lui permit de donner des places dans l'Ordre, en sus des vingt-cinq siéges déjà existants, à tous ses descendants en ligne directe. Un autre statut (1805) étendit ce privilége à tous les descendants de Georges II; et en 1833 le roi Guillaume IV fit encore fléchir la règle en faveur de tous les descendants de Georges Ier. Ces innovations donnèrent la faculté d'introduire dans l'Ordre tous les princes des maisons royales protestantes, et ceci peut les justifier aux yeux de bien des gens. Mais nous concevons qu'on accueille avec plus d'hésitation et de scrupules les concessions faites par Georges IV durant sa régence. Il est le premier qui ait créé des chevaliers en plus grand nombre que les statuts ne l'y autorisaient : savoir, les empereurs de Russie et d'Autriche, à la fin de la guerre qui avait renversé Napoléon; Louis XVIII, immédiatement après son rétablissement sur le trône de France; lord Liverpool et lord Castlereagh, en récompense de leurs heureux efforts contre les principes révolutionnaires; et en 1815, le prince Léopold de Saxe-Cobourg, à l'occasion de son mariage avec la princesse Charlotte. Guillaume IV fit un autre extra-chevalier, le comte Grey, pour lui témoigner une satisfaction plus ou moins opportune quand ce ministre fit accepter le bill de réforme. Enfin (et de toutes ces mesures à coup sûr c'est la mieux justifiée) la reine Victoria n'a pas cru devoir attendre une vacance pour décorer d'un ruban nouveau S. A. R. le prince Albert. En somme, et par un assez singulier concours de circonstances, le nombre de quarante chevaliers, mentionné par Froissart, se trouve aujourd'hui complété pour la première fois depuis la fondation de l'Ordre.

Dans le principe, tout GENTILHOMME (*gentleman*), à quelque classe qu'il appartînt, pouvait être chevalier de la Jarre-

Digitized by Google

tière. Mais nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'en pratique une si haute faveur était exclusivement réservée à la haute noblesse (1) ; on pourrait même ajouter, sauf quelques rares exceptions, à la pairie. Pas un membre des communes ne la reçut après la mort de Jacques Ier, jusqu'à ce que Charles II, revenant de son exil sur le vaisseau amiral de Montaigu, crut devoir conférer l'Ordre de la Jarretière à l'ex-commandant en chef de la marine républicaine. Il faut bien reconnaître dans ce fait la circonstance exceptionnelle; et d'ailleurs presque immédiatement après le débarquement du roi, le nouveau chevalier devint aussi comte de Sandwich. Par la suite, le second membre de la chambre des communes investi de cette rare distinction fut sir Robert Walpole. A cette occasion le célèbre auteur des *Nuits* (*Night Thoughts*) adressa une pompeuse invocation aux âmes des chevaliers défunts, pour les exhorter à venir en personne armer leur nouveau collègue :

> Ye mighty dead ! ye garter'd sons of praise, etc.

Swift interpréta beaucoup plus fidèlement l'opinion quand il prit la liberté (dans sa *Rhapsody on Poëtry*) de railler à la fois le client du poète et Young lui-même :

> St. George behold thee with delight
> Vouchsafe to be an azure knight, etc., etc.

Après Walpole on ne peut citer, dans une situation analogue, que lord North et lord Castlereagh, tous deux fils aînés de pairs au moment de leur création.

Deux chevaliers de la Jarretière assistèrent à ce titre au couronnement de Georges IV ; c'étaient le prince Léopold et lord Castlereagh. Deux cérémonies pareilles ont eu lieu depuis lors sans qu'on y ait vu paraître ce brillant costume.

L'Ordre du Chardon est qualifié de « très-ancien » dans la charte de mai 1687, par laquelle Jacques VII d'Écosse

(1) Note du rédacteur. Pour le sens exact des mots *nobleman* et *gentleman*, nous sommes forcés de renvoyer nos lecteurs à un article de la *Revue Britannique*, publié au mois d'août 1826, et qu'ils trouveront dans le tome 4 de la Collection décennale, page 166.

Digitized by Google

et II d'Angleterre le fit revivre, ou, pour mieux dire, le constitua. La légende qui en reportait l'origine aux temps de Charlemagne et d'*Achaius* est trop absurde pour être soumise à la moindre discussion. Quant aux documents plus sérieux à l'aide desquels on a voulu établir qu'il existait sous les premiers rois de la race des Stuarts, nous ne pouvons bien à regret les regarder que comme apocryphes et sans valeur. Tout au plus pourrait-on induire des accessoires placés sur les monnaies du temps de Jacques V autour de l'effigie royale, qu'il avait conçu le projet de fonder un Ordre dont le *collier de chardons* et l'*insigne en sautoir* de Saint-André devaient être les décorations. Une tradition sinon incontestable, du moins susceptible d'être acceptée jusqu'à preuve contraire, veut qu'il eût désigné la chapelle royale de Linlithgow comme centre des réunions de l'Ordre à venir; et ce qui rend cette circonstance très-probable, c'est qu'en agissant ainsi Jacques V copiait exactement l'exemple des monarques anglais qui réunissaient à Windsor les chapitres de la Jarretière. Or la cour d'Écosse a de tout temps, et autant qu'elle l'a pu, parodié le cérémonial et l'étiquette de sa voisine. Au reste, Jacques V, s'il eut réellement le projet qu'on lui prête, ne le mit jamais à exécution. Le silence de tous les registres publics, de tous les historiens, et même des poëtes, en est une preuve sans réplique. Dans les temps qui suivirent immédiatement, la réforme prit en Écosse un caractère incompatible avec de pareilles institutions; et d'ailleurs si l'Ordre en question eût en effet existé, nul doute que Jacques VI, devenu roi d'Angleterre, ne se fût hâté de le rétablir.

Après que le malheureux prince à qui revient l'honneur de l'avoir fondé eut sacrifié « trois royaumes à une messe, » on ne vit, durant plusieurs années, la décoration du Chardon que dans les antichambres de la petite cour de Saint-Germain. De superbes stalles avaient été préparées à grands frais pour les nouveaux chevaliers dans la chapelle royale du palais de Holyrood; mais les austères disciples de Knox avaient vu d'un œil jaloux ces ornements quasi papistes; ils saisirent

Digitized by Google

cette occasion de les détruire, et en profitèrent pour mutiler et ruiner la chapelle, dont la voûte s'écroula peu après. Elle est restée depuis lors ce que chacun peut la voir, un beau débris.

L'Ordre du Chardon fut cependant rétabli par la reine Anne en 1703. Elle lui conserva le nombre originaire de ses chevaliers, qui était de douze, non compris le souverain, par allusion au Seigneur et à ses apôtres. Jamais d'autres que des pairs ne furent investis de cet Ordre, et il est resté d'usage qu'on le résigne de droit en acceptant celui de la Jarretière. Cette règle a cependant quelquefois ses exceptions. Le dernier duc de Roxburgh, et parmi nos contemporains encore vivants, S. A. R. le duc de Sussex, ont cumulé les deux titres. Dans le principe le ruban du Chardon était de couleur bleue ; il est vert depuis la reine Anne. Le costume et les décorations en sont calqués, sauf les changements indispensables, sur ceux de l'Ordre de la Jarretière. L'étoile et l'insigne portent cette fameuse devise inventée par Buchanan pour les armes royales d'Écosse, et qui convient aussi bien que le chardon emblématique à l'histoire d'un peuple orgueilleux et brave : NEMO ME IMPUNÈ LACESSIT.

Guillaume IV lors de son voyage en Écosse aurait pu, ce nous semble, gratifier à la fois ses généreux penchants et les loyaux sujets qu'il comptait dans ce royaume en augmentant le nombre des chevaliers du Chardon. Ce n'est guère que douze décorations pour tout un royaume, si l'on considère surtout qu'on en déduit au profit de l'Angleterre un nombre de rubans verts au moins égal à celui des siéges de la Jarretière conférés à des nobles écossais. A l'heure qu'il est, par exemple, deux pairs d'Écosse seulement portent le ruban bleu : le duc d'Hamilton (duc anglais de Brandon) et le duc de Buccleugh (qui a également la pairie *mineure* anglaise de son ancêtre mâle, le duc de Monmouth). En revanche, il y a trois chevaliers du Chardon qui ne sont point pairs d'Écosse : le marquis d'Aylesbury (descendant de Bruce, il est vrai) et les comtes d'Abergavenny et Warwick.

Digitized by Google

Nous n'avons plus qu'un autre Ordre noble; c'est l'Ordre irlandais DE SAINT-PATRICK, de date fort récente, et dont l'histoire n'est ni mystérieuse ni digne de beaucoup d'intérêt. Il fut fondé en 1783, par Georges III, et composé du souverain, du grand maître (cette dignité demeurant attachée aux fonctions de lord lieutenant d'Irlande) et de vingt-deux chevaliers pris jusqu'à présent, sans aucune exception, dans les rangs de la pairie irlandaise. La seule innovation apportée aux statuts l'a été par Guillaume IV, qui autorisa tout grand maître, après l'expiration de sa vice-royauté, à porter les insignes honorifiques du magistère. Sir Harris pense qu'il aurait mieux valu, comme cela se pratique dans l'Ordre Ionique, leur accorder le rang d'*extra-chevaliers*, et les recevoir chevaliers au fur et à mesure des vacances.

Les insignes sont le ruban et l'étoile. Le ruban est d'un bleu très-vif (le vert, couleur nationale, était malheureusement déjà pris); l'étoile est remarquablement jolie, ayant le trèfle ou *shamroch* en émail vert, et une couronne à chaque pointe. La devise a la forme inusitée, mais significative, d'une question : QUIS SEPARABIT? Chacun peut y voir à son gré le défi d'un pouvoir bien assis, ou l'espérance d'un peuple aux abois. Quelque jour O'Connel tirera parti de ce double sens. Les stalles de l'ordre sont dans le chœur de la cathédrale de Saint-Patrick, à Dublin.

Nous voici arrivés à l'ORDRE DU BAIN, à l'histoire duquel sir Harris a consacré tout entier un de ses magnifiques *in-quarto*. Il établit avec tout le soin désirable que, si dans un temps plus ou moins reculé il y a eu des *chevaliers du Bain*, rien n'existait qui ressemblât à un Ordre régulièrement institué sous ce nom antérieurement au règne de Georges Ier.

Le *bain* que prenaient les candidats à la chevalerie, comme la *veille des armes* et tout le reste du cérémonial, avait un sens et une origine trop connus pour qu'il soit besoin d'y revenir. Nous dirons seulement que le *bain* n'était obligatoire que pour les chevaliers créés en temps de paix. C'était une cérémonie singulière dans ses détails, surtout lorsqu'on l'ac-

Digitized by Google

complissait avec une rigoureuse exactitude en quelque solennelle occasion, comme, par exemple, le couronnement d'un roi. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'elle frappât les imaginations, et que peu à peu on distinguât sous le titre de *chevaliers du Bain* ceux qui en avaient été les héros. Cela leur donnait une sorte de prééminence moins réelle à vrai dire et moins fondée que celle des *chevaliers bannerets*, c'est-à-dire du soldat anobli sur le champ de bataille, à l'ombre de la bannière royale. A chaque couronnement pacifique, depuis celui de Henri III jusqu'à celui de Charles II, nous voyons des chevaliers ainsi faits et nommés ainsi. On omit cette partie du cérémonial lorsque Jacques II monta sur le trône; et très-naturellement ni Guillaume ni la reine Anne ne songèrent à la ressusciter. Georges Ier à son avénement n'y songea pas davantage. Mais Walpole, entre autres plans ingénieux pour la direction des partis, imagina qu'on pourrait faire revivre l'ancienne appellation et l'utiliser pour l'établissement d'un Ordre régulier, qui pouvait avoir d'excellents résultats. Son fils Horace s'en explique très-nettement avec Miss Berry. On lit dans les *Réminiscences :*

« La résurrection du Bain fut une banque habilement créée, au capital de trente-six rubans, pour fournir au ministre un supplément de faveurs remplaçant les places. Il détournait ainsi les demandes de jarretières, et s'arrangeait pour que le ruban rouge fît attendre patiemment le ruban bleu. (CHAPITRE IV.) »

Sir Robert fut lui-même compris originairement parmi les *rubans rouges* (mai 1725). Mais l'année suivante, comme on peut bien le penser, il se hâta de *passer au bleu.* Tous les autres chevaliers de cette première création furent des membres ministériels du parlement, à l'exception de cinq seulement : encore l'un de ceux-ci était-il ambassadeur, le second trésorier de la maison du roi, les trois autres fils ou frères de grands pairs whigs. La *première stalle*, à laquelle furent attachés certains priviléges, échut au prince William, depuis célèbre dans les champs de Mars (et de Vénus) comme duc

Digitized by Google

de Cumberland, mais qui n'était alors qu'un véritable marmot. Le poëte Eusden (bien connu des lecteurs de la *Dunciade*) n'en célébra pas avec moins d'enthousiasme les futurs combats de ce chevalier dans ses langes. C'était prendre au sérieux, comme on voit, le don de prescience, apanage de la poésie.

Le vrai fondateur de l'ordre (c'est de Walpole que nous entendons parler) étant ce qu'on appelle chez nous un *humoriste* distingué, on peut croire que la rédaction des statuts lui a valu plus d'un bon moment de fou rire. Mais il sut ne plaisanter qu'avec décorum. Aussi n'a-t-on rien changé aux plus réjouissantes dispositions de ce code héraldique. Aujourd'hui encore, voici comment on règle les réceptions.

« Toutes personnes élues à cet ordre devront, sur l'avis du grand maître, se rendre dans la chambre du Prince, en notre palais de Westminster, au jour qui leur sera indiqué. Chacune d'elles aura pour escorte deux écuyers d'honneur, gentishommes par le sang, qui seront reçus respectueusement à la porte de ladite chambre, par le roi d'armes. La personne élue y sera introduite avec les écuyers, qui, étant experts en matière de chevalerie, doivent l'instruire de la nature et de la dignité comme des devoirs de cet Ordre militaire, et prendre soin que toutes les cérémonies ci-dessous (qui ont une signification allégorique) soient efficacement recommandées et *ponctuellement observées*.

» Et ces écuyers, qui d'après la nature de leurs fonctions sont ordinairement appelés *écuyers gouverneurs*, ne doivent point souffrir que l'élu se montre au dehors pendant la soirée de sa première introduction. Ils enverront, au contraire, chercher un barbier convenable, qu'ils chargeront de préparer une baignoire proprement garnie de linge à l'intérieur et à l'extérieur, et recouverte d'une tapisserie soutenue par des cercles croisés, comme protection contre l'air froid de la nuit. Une couverture de laine sera étendue par terre à côté de la baignoire. Ensuite, la barbe de l'élu étant rasée et ses cheveux coupés, les écuyers feront savoir au grand maître que,

Digitized by Google

le temps de vêpres étant venu, l'élu est prêt pour le bain. Sur quoi quelques-uns des plus sages et des plus avisés chevaliers seront envoyés pour instruire l'élu, le conseiller, lui faire connaître les maximes de l'ordre et la vie d'un bon chevalier. Ces chevaliers partiront aussitôt pour se rendre à la chambre du prince, escortés par plusieurs écuyers de la maison royale, *donnant des signes de joie*, et précédés par une troupe de *ménestrels* jouant de divers instruments. Les écuyers gouverneurs, dès qu'ils entendront la musique, devront incontinent déshabiller l'élu et le mettre au bain.

» Et la musique cessant alors de jouer, ces graves chevaliers entreront sans faire de bruit dans la chambre et s'agenouilleront individuellement l'un après l'autre auprès de la baignoire; quoi faisant, ils donneront leurs instructions à l'élu d'une voix douce et modérée, lui enseigneront la nature symbolique et le but du bain, et lui rappelleront que désormais il doit veiller avec soin sur son corps ainsi que sur son âme, dont il lui faut écarter toute tache et toute souillure.

» Et là dessus chacun des chevaliers prenant de l'eau dans le bain en jettera quelques gouttes sur les épaules de l'élu; puis ils se retireront, tandis que les écuyers gouverneurs tireront l'élu du bain et le conduiront sur son lit de veille, lequel doit être simple et sans rideaux. Aussitôt que son corps est sec, ils le doivent habiller très-chaudement, en considération de ce qu'il lui faut veiller durant toute la nuit. C'est pourquoi ils lui passeront une robe de laine brune avec de longues manches tombant jusqu'à terre et rattachées à mi-corps par un cordon de soie couleur de cendres. Il aura aussi un capuchon brun, comme celui des ermites, et une serviette blanche attachée à la ceinture.

» Et le barbier ayant retiré la baignoire, les chevaliers profès rentreront de nouveau pour conduire l'élu dans la chapelle du roi Henri VII, précédés par tous les écuyers qui donneront des signes de joie et par les ménestrels qui joueront devant eux; et durant ce temps on tiendra prêt du vin épicé pour les chevaliers, l'élu et les écuyers gouverneurs.

Digitized by Google

Lorsque l'élu aura rendu grâce aux chevaliers pour la grande faveur qu'ils lui ont faite en l'assistant, les écuyers gouverneurs fermeront la porte de la chapelle, ne permettant à personne d'y demeurer, si ce n'est à l'élu ; un des prébendiers de l'église de Westminster, chargé de dire l'office, le chandelier pour l'entretien du luminaire, et le Verger de l'église, y demeureront aussi. C'est ainsi que l'élu doit accomplir la veille en restant toute la nuit en prières adressées au Dieu tout-puissant, durant lesquelles un des écuyers gouverneurs tiendra devant lui un cierge allumé. Au moment de la lecture de l'Évangile, cet écuyer mettra ce cierge aux mains de l'élu, qui, l'Évangile fini, le retournera aussitôt à un autre des écuyers, lequel à son tour le tiendra devant l'élu durant tout le surplus du service.

» Et quand le jour viendra à poindre, l'élu ayant au préalable entendu les matines, sera reconduit par les écuyers gouverneurs à la chambre du prince, où il se recouchera sur son lit, recouvert d'un drap d'or garni de cardée. Puis, à l'heure convenable, ces écuyers feront savoir au souverain ou au grand maître que l'élu est prêt à se lever ; sur quoi le grand maître enverra de nouveau et dans le même appareil que ci-dessus les chevaliers profès ; et l'élu ayant été dûment réveillé par la musique, ceux-ci, lui souhaitant une bonne journée au moment où il ouvrira les yeux, lui feront savoir qu'il est temps de se lever.

» Sur quoi les écuyers le soulèveront par dessous les bras ; le plus ancien des chevaliers lui présentera une chemise ; le plus âgé après celui-ci, des culottes ; le troisième dans le même ordre, un pourpoint ; un autre, le surtout de tartarin rouge doublé et bordé de taffetas blanc ; deux autres le sortiront de son lit, deux autres lui passeront ses bottes, en signe que déjà commence pour lui sa belliqueuse carrière ; un autre le ceindra d'une ceinture blanche sans aucun ornement ; un autre le peignera ; un autre lui donnera sa coiffe ou son bonnet ; un autre enfin placera sur ses épaules le manteau de l'Ordre, de même soie et de même couleur que le surtout, doublé et bordé de même, qui sera fixé autour du cou par un cordon de

Digitized by Google

soie blanche, aux deux bouts duquel pend une paire de gants blancs; et sur l'épaule gauche dudit manteau seront les insignes de l'Ordre; à savoir trois couronnes impériales, or, entourées de la devise de l'Ordre sur un cercle de gueules, avec une gloire de rayons partant du centre. » (HISTOIRE DES ORDRES DE CHEVALERIE, par *S. H. Nicolas*, part. VI, p. 49, 52.)

Il est inutile d'ajouter que pas une seule fois on n'a rempli à la lettre ces bizarres formalités. Le souverain ou grand maître ne manque jamais d'accorder les dispenses nécessaires pour que les statuts soient régulièrement violés. Se figure-t-on, en effet, ce que serait un brave lieutenant général, manchot ou boiteux, déshabillé par trois ou quatre de ses collègues, « expérimentés et graves, » — rasé après cela par « le barbier convenable, » — mis au bain dans une des salles « de notre palais de Westminster, » — endormi par « des ménestrels, » averti « qu'il est temps de se lever, » — peigné par un vétéran de nos armées, recevant sa chemise des mains d'un autre, inséré par un troisième dans des culottes qui, suivant l'ordonnance doivent être en taffetas blanc, « symbole de pureté, » — puis veillant et priant toute la nuit dans la chapelle de Henri VII, tête à tête avec le révérend Henri Hart Milman, prébendier de Saint-Pierre, lequel devrait de temps à autre lui rappeler, pendant la veillée, « qu'il doit secourir les veuves et les vierges, garder son corps désormais sans souillure, et suivre en tout point les exemples de pureté » qui lui ont été légués par feu sir Robert Walpole, William, duc de Cumberland, et une demi-douzaine de saints pareils? En toute déférence et soumission, nous oserons croire qu'il y aurait là sujet à réforme.

Bien que Walpole eût semblé donner à l'ordre du Bain une destination exclusivement militaire, les ministres qui vinrent après lui y firent entrer indistinctement toutes les personnes qu'il leur convint de récompenser ainsi. Néanmoins on leur doit cette justice de dire qu'ils ne le prodiguèrent pas aveuglément et qu'ils lui conservèrent tout son prix. Les choses allèrent de la sorte jusqu'à la guerre de la Péninsule,

Digitized by Google

où S. A. R. le prince régent créa un certain nombre d'*extra-chevaliers*, puis, la paix venue, essaya une reconstitution complète de l'Ordre, qu'il voulut organiser à l'instar de certaines institutions militaires modernes établies sur le continent. Il eût mieux valu, selon nous, créer un nouvel ordre et laisser celui du Bain tel qu'il était, ou du moins ne le modifier qu'en ajoutant quelques promotions, mais sans lui ôter son caractère originel en y introduisant les distinctions étrangères de *grand'croix*, de *commandeurs* et de simples *compagnons*, sans titre : ces changements sont d'ailleurs de date si récente, qu'il est inutile d'insister sur les détails qui s'y rattachent. Ils sont consignés avec toute la clarté possible dans l'ouvrage de sir Harris.

Ordinairement — mais cette règle a souffert quelques exceptions — quand un chevalier du Bain recevait jadis le ruban bleu, il résignait son ruban rouge. Le héros de Vittoria nommé chevalier de la Jarretière fut averti qu'il devait se conformer à cette étiquette, et en conséquence il écrivit sa démission de l'Ordre du Bain. Mais il s'aperçut que ses co-chevaliers regardaient comme un tort grave fait à l'Ordre et à eux-mêmes cette séparation prescrite par le ministre; et, pressé par leurs vives instances, il écrivit le même jour la lettre suivante au chef du cabinet:

Freneda, 12 mai 1813.

Mon cher lord,

Ayant reçu de sir Thomas Graham les insignes de l'ordre de la Jarretière, je vous adresse ci-incluse une lettre pour lady Wellington, qui, suivant les instructions que je lui donne, renverra au généalogiste de l'Ordre du Bain le collier et la plaque de cet ordre. Néanmoins quelques-uns de mes compagnons d'armes m'ont exprimé un vif désir de me voir continuer à faire partie d'une association où j'ai reçu la plupart d'entre eux, qui doivent à des actions accomplies sous mes ordres l'honneur d'en faire partie; je crois devoir une démarche à ce vœu si honorable.

Dans ces circonstances, et sans oublier les raisons qui vous ont déterminé à me demander ma démission de cet Ordre, je désire que vous vouliez bien considérer s'il n'est pas plus convenable que je le conserve.

Digitized by Google

D'abord, comme précédent, établissant qu'un sujet anglais peut appartenir simultanément à deux Ordres de chevalerie nationale (encore n'étaient-ils militaires ni l'un ni l'autre), je puis vous citer le duc de Roxburgh.

Secondement, si vous voulez prendre la peine d'en référer aux statuts de l'Ordre, en date de mai 1812, vous verrez que ma démission ne créera pas une vacance dans l'Ordre, mon siége devant nécessairement échoir au plus ancien des extra-chevaliers. Aux termes de ce même statut, vous pouvez nommer de ces derniers en aussi grand nombre qu'il vous conviendra de le faire.

J'éprouve une grande répugnance en vous suggérant l'idée de m'accorder une telle faveur; et je cède uniquement, en le faisant, au désir de plusieurs chevaliers. Dieu sait que j'ai un assez bon nombre de décorations, et je pense que j'ai été libéralement récompensé par le prince régent et ses ministres des services que j'ai pu rendre. Aussi ma reconnaissance ne sera-t-elle en rien diminuée si, tout bien pesé, vous ne jugez pas convenable que je conserve la décoration du Bain. Selon que vous en aurez décidé, je vous prie de vouloir me renvoyer l'incluse, ou bien la faire parvenir à sa destination.

Croyez-moi, etc.

WELLINGTON (1).

Au comte de Liverpool.

Ce qui pourra sembler étrange, c'est qu'il ne fût pas fait droit à cet appel si sérieux et si noble. Le nom de Wellington disparut de la liste des chevaliers Rouges ; mais lorsqu'on réorganisa l'Ordre, la bannière de Sa Grâce fut replacée dans la chapelle de Henri VII, et lui-même réinscrit parmi les grand'croix militaires de l'Ordre avec le rang de sa création originaire.

Ce n'est pas qu'il eût été le moins du monde consulté sur les modifications qui firent entrer dans l'Ordre un nombre peut-être exagéré de ses compagnons d'armes. Sans vouloir insister sur des souvenirs qui peuvent blesser certaines susceptibilités, nous nous bornerons à rappeler une lettre qu'il écrivit de Paris, le 12 janvier 1815, à lord Bathurst, où il se

(1) Cette lettre est rapportée par sir H. Nicolas, dans la VIe partie de son livre, p. 122. — On doit la trouver aussi dans la *Correspondance* éditée par Gurwood.

Digitized by Google

plaignait qu'on ne lui eût pas soumis une liste à laquelle, mieux que tout autre, il eût pu faire des rectifications utiles. Dans une autre lettre au duc d'York, il s'élève contre la résolution prise de n'accorder la décoration qu'aux officiers d'état-major. Beaucoup de capitaines l'avaient, selon lui, méritée, et il ne jugeait pas à propos de les exclure de l'Ordre.

Au 25 mars 1840 (époque où s'arrêtent les documents employés par sir Harris), l'Ordre du Bain se composait du souverain et de *cent cinq* chevaliers grand'croix, dont *vingt-quatre* pour services purement civils. Des services de cet ordre ne donnent accès qu'au rang des grand'croix. Il y avait en outre *cent cinquante-neuf* chevaliers commandeurs, et plusieurs centaines de simples *compagnons*. Sir Harris, en parlant de la création récente du prince Albert, fait observer « que la position spéciale de S. A. R. dans l'Ordre demande à être déterminée par un statut spécial. » Nous croyons que c'est là une erreur du savant historien ; car S. M., agissant dans l'exercice très-légitime de son autorité, a réglé par une ordonnance dûment promulguée que son époux aurait rang immédiatement après elle partout ailleurs que dans le parlement, dont il ne fait pas, à vrai dire, partie. En fût-il autrement d'ailleurs, la préséance des pairs à la chambre haute est soumise à des règles strictes et limitées par le statut de Henri VIII.

L'Ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges (1) fut institué lorsque la domination anglaise sur les îles Ioniennes se trouva définitivement établie par les traités européens. On n'y admet jusqu'à présent que les citoyens nés dans ces îles ou dans celle de Malte, et certains grands officiers de la couronne employés à l'administration de ces provinces ou dans le service militaire et naval de la Méditerranée. La place nous

(1) Cet ordre n'a rien de commun avec l'Ordre de Saint-Michel établi en France, à la restauration, pour récompenser les services civils, et particulièrement ceux des artistes, ni avec cet autre Ordre de Saint-Michel réuni à l'Ordre du Saint-Esprit, sous le nom d'*Ordres du Roi*.

Digitized by Google

manque pour en retracer l'histoire ou l'organisation, sur lesquelles notre auteur, chancelier de cet Ordre, insiste avec une partialité fort naturelle. Il le croit d'ailleurs destiné à de vastes développements, et nous pensons qu'en effet on pourrait, en y rattachant toutes les colonies, faire de sa décoration une récompense pour le zèle des divers fonctionnaires et des citoyens dévoués qu'elles renferment. Nous ne voyons pas pourquoi on n'adopterait pas une mesure qui permettrait de rémunérer les services patriotiques des Canadiens franchement Anglais, ou les efforts des hommes qui nous font en Australie un royaume nouveau. Sir Harris Nicolas va plus loin, et prétend y trouver le germe d'un *Ordre du mérite civil.* En supposant qu'on jugeât nécessaire une pareille institution, il nous est difficile de savoir comment on irait en chercher les bases dans un établissement limité jusqu'à présent à une portion minime de notre vaste empire.

L'Ordre des Guelfes du Hanovre, de quelque façon qu'on le veuille envisager, a cessé d'être un Ordre anglais, — bien que la majeure partie de ses chevaliers soit composée de sujets britanniques — depuis la séparation des deux couronnes ; et quelques personnes en tirent la conséquence qu'une autre « banque de faveurs » doit nécessairement s'établir pour tenir lieu de celle-là. A notre sens, le goût des décorations et des titres nouveaux demande à être réfréné plutôt qu'à recevoir des encouragements. Nous doutons fort qu'il y ait en ce moment autre chose à faire qu'à rehausser par une sage économie de ces sortes de distinctions le prix de celles que la sagesse de nos ancêtres avaient jugées suffisantes. Si quelques-unes ont semblé diminuer d'importance, — et malheureusement nous ne pouvons le nier, — la cause en est dans des prodigalités mal entendues, ou dans des choix que l'opinion a refusé de sanctionner. Quelques années d'administration sage et prudente suffiraient pour réparer le mal, tel qu'il existe aujourd'hui.

(*Quarterly Review.*)

Digitized by Google

Littérature. — Morale.

DE L'INDÉPENDANCE POLITIQUE ET SOCIALE DES FEMMES,

DANS LES TEMPS ANCIENS ET LES TEMPS MODERNES;

DE LEUR ÉDUCATION ET DE QUELQUES OUVRAGES RÉCENTS SUR CE SUJET COMPOSÉS PAR DES FEMMES.

§ I.

Les réformateurs de ces derniers temps et de tous les pays ont déploré la situation des femmes, victimes de nos lois, en butte à tous les outrages, foulées aux pieds par une civilisation barbare. Malheureusement on ne se contente déjà plus de réclamer pour le sexe le plus faible une part égale dans les devoirs et les droits de la société actuelle. On prétend nous ramener à un âge d'or fabuleux, briser les chaînes que l'état de mariage impose à la liberté des sexes, abolir ces contrats factices qui en asservissent un des deux à l'autre, et surtout ce devoir rigide de chasteté dont le christianisme a fait une loi pour toute la vie. Le beau idéal de la femme telle que la conçoivent ces philosophes n'existe plus dans les sociétés civilisées. Il faut remonter aux époques primitives pour y trouver le développement libre (ainsi s'expriment ces messieurs) de l'âme et de la volonté féminines. Pour mieux comprendre leur théorie et pour voir à quel résultat nous

Digitized by Google

conduisant les réformateurs tels que Robert Owen, par exemple, et les partisans de la femme libre, étudions au moins les temps antérieurs et primitifs; sachons jusqu'à quel point il est vrai que le christianisme ait comprimé les facultés natives de la femme et détérioré son sort; cherchons dans les temps héroïques la femme maîtresse d'elle-même, jouissant de toute sa force. Un tableau complet de ces premiers temps nous a été conservé par Homère, et rien n'est plus facile que de le consulter à cet égard. Nous y invitons surtout celles de ces dames auprès de qui la Philaminte de Molière n'est qu'une écolière.

Le poète représente les femmes grecques contemporaines de la guerre de Troie comme belles, dévouées et énergiques, mais comme entièrement asservies aux volontés et aux caprices de l'homme. Rien de plus naturel, elles étaient les plus faibles. Partout, quoi qu'en dise Jean-Jacques Rousseau, les sociétés commencent par le règne de la force. Premières esclaves domestiques, chargées de tous les soins matériels, étrangères aux ambitions, aux desseins, souvent même aux plaisirs de leurs maîtres, les princesses de ce temps-là ne s'élevaient guère au-dessus des fonctions que remplit la femme de ménage chez les bourgeois et la gouvernante des familles riches. La princesse Nausicaa monte sur un chariot traîné par des bœufs, et les pieds nus, entourée d'esclaves inférieures, conduisant elle-même l'attelage, elle va laver son linge à la fontaine, précisément comme le fait une jeune *lassie* écossaise à qui sa maîtresse a confié le soin de la lessive. Pénélope, si célèbre dans l'antiquité par sa fidélité conjugale et par son excellente manutention des intérêts domestiques, n'est occupée, dans les chants XII et XIII de l'Odyssée, qu'à raccommoder ses bas et à filer sa quenouille. En étudiant dans Homère les occupations et la situation des femmes grecques, on se rappelle involontairement le proverbe espagnol que les Andalouses répètent à leurs filles comme la définition abrégée du mariage : « Filer, pleurer et accoucher. » Andromaque elle-même semble réduite par son mari au mé-

Digitized by Google

tier de groom. Ce héros, avant de partir, donne des ordres à toute sa maison; voici de quelles paroles il encourage ses chevaux : « Toi, Xanthus, et toi, Podargos, ainsi que vous, Aithon et Lampos, voici le moment de vous montrer rapides et courageux, le moment de payer votre maître des soins qu'il vous a donnés; vous le savez, Andromaque, fille d'Etion, vous a *servi elle-même le grain trempé dans le vin!* » Même dans cette condition inférieure et misérable, les sentiments de mère et la divine beauté des rapports que Dieu a établis entre l'enfant et celle qui lui a donné le jour se conservaient et brillaient aux yeux du poète, qui les a reproduits dans ce passage connu de tout le monde : « L'illustre Hector, prêt à partir, étendit les bras pour prendre son enfant et le baiser; mais celui-ci se rejeta en criant sur le sein de sa mère, ayant peur de ce terrible cimier dont la crinière était flottante et de cet airain flamboyant qui s'agitait au-dessus de lui. » Eh bien! à peine Homère a-t-il esquissé ce délicieux tableau, il nous montre Hector renvoyant Andromaque à son ménage, et la congédiant d'une manière assez brève : « Allez à la maison, filez votre laine, tissez votre chanvre, et faites votre ouvrage. »

Les institutions grecques, en suivant leur développement naturel, n'améliorèrent pas la condition de la femme légitime; elle devait créer de beaux enfants, les nourrir et soigner la maison. Estimée d'après l'accomplissement plus ou moins exact de ses devoirs, elle devait être comme un bon domestique ou un bon cheval, robuste, adroite et fidèle. On ne lui demandait pas davantage. D'ailleurs on se défiait d'elle comme on se défie toujours des êtres que l'on dégrade. Un article des lois de Solon fixe la quantité de robes qu'une femme mariée peut avoir; et comme elle pourrait bien voler son mari, les mêmes lois garantissent par diverses restrictions la propriété de l'époux. Il faut voir dans Aristophane combien les législateurs craignaient de laisser aux matrones la clef de leurs caves, dont il paraît qu'elles abusaient souvent. Tandis que la mère de famille, quelque belle ou jeune qu'elle fût, subissait le joug honteux de cette législation, la Grèce, amoureuse de voluptés,

Digitized by Google

consacrait en dehors du mariage une autre institution qui faisait de la femme un instrument de plaisir. Les hétaires, courtisanes fort estimées, jouissaient de tous les priviléges, et cultivaient tous les talents auxquels la matrone ne pouvait prétendre. Il leur était permis de chanter, de danser, d'avoir de l'esprit, de recevoir chez elles et d'admettre à des banquets splendides, comme Ninon de Lenclos, les hommes célèbres et influents. Ainsi le paganisme grec avait pour ainsi dire dédoublé les grâces et les vertus de la femme que le christianisme seul a réunies. Aspasie, dont la facile vertu et l'esprit supérieur ont fait une espèce de symbole, possédait un véritable trône, et s'entourait d'un éclat que la matrone athénienne ne pouvait conquérir ou espérer. Pour cette dernière, l'obscurité, la patience et le silence étaient non-seulement une nécessité, mais la seule vertu que la société lui demandât. « Femmes athéniennes, disait Périclès lorsqu'il prononça l'oraison funèbre des citoyens morts pendant la guerre du Péloponnèse, taisez-vous, ne pleurez pas, ne soyez pas pires que la nature ne vous a faites. Souvenez-vous que votre devoir est la retraite, et que votre plus grand honneur consiste à ne faire jamais parler de vous en dehors de votre ménage. » Démosthène, dont l'éloquence n'emploie jamais de circonlocution, et qui exprime toutes choses avec la plus énergique netteté, dit en termes fort clairs : « Nos femmes nous servent à avoir de beaux enfants qui sont à nous, et à garder fidèlement notre maison ; mais les courtisanes sont essentielles à nos plaisirs. » Les institutions de Sparte, dont l'exagération poussa jusqu'à l'ascétisme le principe républicain des sociétés grecques, firent de la femme un être plus étrange et plus dépravé encore. Dans ce temps-là un Lacédémonien passait sa femme à son voisin, qui la transmettait à un autre sans cérémonie et sans scrupule. Rien de plus commun que de voir deux citoyens faire ce troc conjugal. Le premier principe de l'éducation, pour une jeune Spartiate, était de montrer ses membres nus sur la place publique ou dans l'arène, de manière à prouver jusqu'à l'évidence sa valeur mercantile et

Digitized by Google

sociale, comme un coursier de race que l'on exerce en face des acheteurs pour démontrer qu'il n'a aucun vice rédhibitoire. Il est curieux d'écouter à ce sujet l'abbé Barthélemy, lorsque, en véritable abbé du dix-huitième siècle, il couvre de son élocution fleurie ces usages singuliers : « Dans le gymnase, les jeunes filles, dépouillées de leurs habits et parées de leur vertu, disputaient le prix des exercices aux jeunes garçons leurs émules. » Platon, dans son système de république idéale, adopte complétement ce costume primitif et économique, qu'il attribue à ses jeunes filles « dépouillées aussi de leurs vêtements et parées de leur vertu. »

Les habitants de cet étrange couvent que l'on appelait Sparte n'avaient pas plus de pitié de l'enfance que de respect pour la pudeur publique. Tous les enfants maladifs étaient jetés dans un fossé, où ils périssaient de faim et de froid. On s'emparait des enfants robustes, que l'on mettait sous le scellé, et qui étaient élevés aux frais de l'État.

Je ne sais si la femme romaine, objet de tant de panégyriques, peut se vanter d'une grande supériorité sur la femme d'Athènes ou de Sparte.

Quelle que fût l'espèce de dignité dont l'orgueil romain la dotait en apparence, la facilité du divorce ne lui assurait en réalité qu'une position incertaine et misérable, toujours soumise à la fantaisie de son maître. Cicéron, après trente ans d'un mariage heureux, mit sa femme à la porte. Pompée, voulant épouser la femme d'un autre, renvoya la sienne. Dans les derniers temps de la république les femmes abusèrent à leur tour d'une liberté dont on abusait contre elles. Martial le satirique se plaignait de ce que ces mutations de propriétés, renouvelées sans cesse, équivalaient à la promiscuité des sexes : « Voilà dix fois, dit-il dans une de ses épigrammes, que Thelesina se marie depuis douze mois, ou un peu moins. Changer de mari si souvent, ce n'est pas en avoir un. J'aime mieux l'adultère tout simple. »

Je ne prétends pas que les femmes, à cette époque et à toutes les époques, n'aient montré aucune vertu, aucune gran-

Digitized by Google

deur, aucune délicatesse : les esclaves eux-mêmes, tant l'âme humaine possède de ressort et de native énergie, ne sont pas constamment avilis. Les annales romaines comptent un Spartacus; elles ont une Pauline femme de Sénèque, et une Octavie femme d'Antoine. Mais les institutions guerrières de Rome, de Sparte et d'Athènes, accordant le prix à la force et non à la beauté morale, ne consacrant ni la charité, ni la chasteté, ni la pureté, comme vertus premières, dépravaient, en la rabaissant, la femme que le christianisme seul a rendue à sa dignité, à sa noblesse et à ses devoirs. Lorsque Rome, perdue par le luxe, s'achemina vers la décadence, on vit les matrones romaines, perdant jusqu'aux vertus domestiques de leurs mères, déployer une cruauté, une violence, une ardeur de volupté, une ambition effrénée, et un mépris effroyable du sang humain. Plus de famille, plus de patrie, plus de ménage. Elles indiquaient, d'un doigt chargé de pierres précieuses et d'or, la place que devait frapper le gladiateur, et tous les vices de l'homme, devenus le partage de leur coquetterie ou de leur caprice, composaient cet odieux et sanglant phénomène dont Martial, Juvénal et Tacite ont conservé le souvenir.

La femme grossière et sensuelle, artiste et voluptueuse, courtisane ou femme de ménage, existait donc chez les anciens. Mais là s'arrêtait leur manière de comprendre les qualités et les vertus de ce sexe. Ils avaient entravé ou éteint le développement de toutes les facultés délicates, tendres, mélancoliques, généreusement dévouées, qui sont la gloire et la vraie beauté de la femme dans les temps modernes. On chercherait en vain dans le drame antique, comédie ou tragédie, un personnage féminin qui ressemblât à la Bérénice de Racine, à la Juliette de Shakspeare, à l'Émilie de Corneille. L'amour, tel que l'entendent les modernes, et tel qu'il est en réalité, expression de la tendresse et du dévouement né de la sympathie, émane essentiellement du christianisme, comme on l'a très-bien observé. Il se réduit, chez ces peuples guerriers et sensuels, à l'attrait physique dont Marc-Aurèle a donné

Digitized by Google

une définition tellement précise et nue, que nous ne pouvons la rapporter ici. Ne devant attendre des hommes aucune constance et aucun dévouement réel, il était tout simple qu'elles ne cherchassent point à s'en rendre dignes. Les chœurs de femme dans les poètes dramatiques grecs n'expriment jamais que la douleur, expression d'une situation désespérée, et leurs tristes chants ressemblent à ceux des esclaves. La tragédie grecque nous montre la femme traînée en servitude, poignardant son mari, égorgeant ses enfants avec une plume de fer, ou prophétesse, c'est-à-dire sorcière. Dans la comédie, on la voit achetée et revendue par des misérables, devenir le jouet de la licence et du désir dans sa jeunesse, pour servir plus tard dans sa vieillesse d'instrument actif à cet ignoble négoce. Il a fallu deux siècles et toute la puissance d'une religion spiritualiste, pour détruire par degrés cet ascendant de la force brutale, et faire reparaître dans leur véritable sphère les délicates vertus de la femme. Que l'on me cite un autre état de civilisation où les qualités domestiques, les talents et les facultés de l'esprit soient à la fois permis et encouragés chez les femmes; ne peuvent-elles pas être à la fois musiciennes et femmes de ménage, spirituelles et mères de famille, brillantes dans le monde et honorées? Tel a même été le progrès des institutions et des idées à cet égard, qu'elles seraient tentées aujourd'hui de dépasser leurs limites et de réclamer non plus leur place naturelle, mais celle des hommes, au risque de retomber sous le joug de la femme païenne. Je ne parle pas des pays sauvages, où la pauvre squaw est réduite à l'état de bête brute et tuée quand elle est vieille. Le mépris souverain que toutes les nations primitives ont pour la femme se trahit dans leur langage même où tout ce qui est vil, odieux ou dédaigné, a pour synonyme le mot *femme*. Dans tout l'Orient, en Turquie, dans l'Indostan, en Perse, il y a des femmes, mais point de familles, aucun foyer domestique. Les harems tels que le Coran et la loi de Manou les ont institués offrent des rassemblements de femmes auxquelles le maître peut s'attacher ou qu'il peut

Digitized by Google

délaisser selon la mobilité de son caprice ou les fantaisies de sa débauche; mais dans cette troupe d'êtres humains, mal élevés, sans connaissance du monde, sans talent, sans principes, nourris et engraissés par le maître comme l'oiseau d'une volière, rien ne ressemble à ce que nous appelons le bonheur domestique. Le Musulman, qui peut avoir quatre femmes à la fois sans compter les concubines, et qui peut en changer si bon lui semble, vit dans son harem comme nous nous promenons dans notre jardin, entourés de fruits et de fleurs qui sont à nous, que nous goûtons et que nous respirons tour à tour, mais qui ne peuvent nous inspirer aucun attachement durable, ni aucune sympathie de choix. Dans cet égoïsme des sens, on voit disparaître le *home* des Anglais, le *heim* des Allemands, le foyer de la maison, le cercle de la famille, avec cette réciprocité d'affections et de devoirs, cette concentration d'intérêts communs, cette communauté de souffrances et de plaisirs, sur lesquelles repose toute la société européenne.

Ajoutons que partout l'infanticide suit de près la polygamie. Le docteur Duffe, missionnaire écossais, rapporte que la tribu des Minas égorgea sous ses yeux mille petites filles nées en un seul jour; quand il leur reprocha cette cruauté, ils répondirent que ce n'étaient que des filles, et que la loi l'ordonnait. Les seuls habitants de Pékin font périr quatre mille enfants par année. « La majorité du sexe féminin, dit le missionnaire Gutzlaff, est détruite à sa naissance. Ce crime légal est devenu si commun que personne n'y fait plus attention; c'est presque une fête que le jour où l'on noie ces pauvres petites filles. Tel est le mépris dans lequel le sexe faible est tombé en Chine, que la politesse défend de demander à un homme de quelque distinction s'il a des filles. Un jour que je vis sur le bord du fleuve le cadavre d'une petite fille très-jolie, j'exprimai tout haut le sentiment de pitié que ce spectacle m'inspirait : un indigène qui se trouvait auprès de moi me répondit avec indifférence : *Ce n'est qu'une fille!* Le nombre des enfants du sexe féminin que leurs parents détruisent

Digitized by Google

à Pékin peut monter à vingt-quatre ou vingt-cinq par jour pendant tout le cours de l'année. Le résultat naturel du peu de prix que l'on attache à la vie des femmes, non-seulement en Chine, mais encore dans l'Inde, est la fréquence extrême des suicides que les femmes commettent. Nous venons de voir près de neuf mille enfants détruits à Pékin toutes les années; environ quarante mille femmes par an étaient sacrifiées dans l'Indostan avant que l'Angleterre y eût aboli les suttiés, et nous pouvons, d'après ces faits incontestables, juger quel sera le sort de la femme dans tous les pays où elle sera dépravée et méprisée.

Un problème plus curieux à résoudre que tous ceux dont les académies d'Europe embarrassent leurs concours, serait celui-ci : « Pourquoi les pays où la femme subit le traitement le plus dédaigneux et le plus barbare, sont-ils précisément ceux dont les habitants ont le goût le plus vif pour la volupté? » C'est que la volupté en elle-même est féroce, et que céder à l'attrait des sens, ne consulter que les sens, ne voir dans la femme qu'un instrument de plaisir, un jouet de la fantaisie et un moyen de fécondation humaine, c'est donner la supériorité à la portion brutale de l'existence sur sa partie intellectuelle; accorder l'empire aux passions seules, et détruire les plus beaux attributs de notre nature. Il n'y a donc que le seul christianisme essentiellement spiritualiste qui protége les femmes; et toutes les fois que vous verrez le christianisme attaqué, vous pourrez être assuré qu'elles vont être abruties et sacrifiées par la société qui souffre cette attaque. On commence par les mauvaises mœurs, on continue par la débauche, on finit par la cruauté; progrès singulièrement sensible pendant le cours du dix-huitième siècle en France. La révolution date de la Régence. Une fois que la France, sur le penchant de sa ruine, eut mis en honneur cette promiscuité des femmes, qui régna depuis la mort de Louis XIV jusqu'en 1789, la destinée du sexe féminin se trouva tout à fait changée en France; la reine elle-même fut avilie par le procès du collier. Madame d'Épinay écrivit ces

Digitized by Google

mémoires, où le raffinement du vice déploie sa recherche avec une subtilité si odieuse. Mademoiselle de Lespinasse prouva savamment au monde, qu'un cœur de femme bien organisé pouvait contenir deux amours à la fois sans crime et sans scrupule. Cependant Voltaire écrivait *le Mondain*; Diderot, sa description d'Otahiti; Voisenon et Collé, leurs gracieuses infamies; Chanderlos de Laclos, son roman; et tout s'acheminait vers une époque qui devait montrer comment les libertins traitent les femmes. Emportées par le tourbillon de la révolution française, elles marchèrent par douzaines à l'échafaud, et leurs membres sanglants furent montrés à ce même peuple habitué à l'orgie, baigné dans les voluptés. La plupart des héros de la révolution française, les chefs des jacobins, les meneurs des clubs étaient des héros de boudoir ou des lovelaces de tabagie, selon leur éducation et leurs antécédents. Les plus cruels, tels que Marat, Hébert, Fouquier-Tainville, joignaient des mœurs dissolues à une exaltation furibonde. Dans tous les rangs des révolutionnaires, vous n'apercevez que des hommes entachés de la débauche reprochée par eux à l'ancienne monarchie : Mirabeau, Danton, Collot-d'Herbois, Louvet, auteur de *Faublas*, Thomas Payne l'ivrogne, Anaxagoras Chaumette, Barras et tous les Sardanapales du directoire. La population vive, ardente et dépravée, à laquelle ces hommes commandaient, ne cessa pas de professer, pendant la révolution même, le culte des femmes, de l'amour et de la nature. Ils avaient remis en honneur la fécondité et la maternité comme les Asiatiques. Ils avaient fait entrer dans leur nouvelle religion la nudité et la beauté des formes, comme les Grecs. Tout cela n'empêchait pas que les jeunes filles de Verdun ne fussent égorgées, que la charrette fatale ne traînât à la mort la fleur des femmes françaises, que la jeune princesse de Lamballe ne fût mise en lambeaux; mademoiselle de Sombreuil forcée de boire du sang humain, sans compter madame Rolland et une foule d'autres, jeunes, héroïques, sublimes, dont le peuple voyait en riant tomber les têtes. On se rappelle avec douleur et avec

Digitized by Google

indignation que pas une réclamation ne se fit entendre lorsque madame Élisabeth mourut, lorsque madame Rolland fut égorgée, lorsque la pauvre enfant, Cécile Renaud, donna au bourreau sa tête de dix-huit ans pour avoir voulu, disait-elle, savoir comment un tyran était fait. Ne croyez pas que cette férocité épouvantable fût parvenue à détruire la licence des mœurs ou à modifier la littérature : la coquetterie pastorale de Crébillon fils s'était maintenue dans son éclat primitif. Le citoyen Carnot, Collot-d'Herbois et Robespierre écrivaient des romances sentimentales, et Sylvain Maréchal publiait de petits livres obscènes ; Paris était un harem et un enfer.

§ II.

Revenons aux temps actuels, à l'Europe et d'abord à l'Angleterre.

Nous n'aurions aucune objection à faire contre l'émancipation sociale de la femme, que nous douterions que la femme fût prête pour cette grande révolution dans nos mœurs qu'apellent ses plus ardents champions. Au reste, le *sexe le plus faible* commence à être déjà en mesure de plaider énergiquement sa propre cause dans la polémique. La France, qui a perdu madame Staël, a sa Mrs Wolstonecraft dans cet éloquent sophiste, appelé Georges Sand parmi les hommes, madame Dudevant parmi les femmes ; l'Allemagne a vu son plus beau génie s'humilier aux pieds de Bettina Von Arnim ; l'Italie peut être fière de la comtesse Anna Pepoli, et en Angleterre, sans parler de miss Martineau, réformatrice et économiste jusque dans ses romans, voici avec le millésime de 1840, six ouvrages importants sur les femmes, publiés par des femmes, et qui méritent d'être au moins mentionnés par la critique.

Nous devons à Mrs Sandford : *la Femme considérée dans son caractère social et domestique* (1), septième édition, et *le*

(1) *Woman in her social and domestic character*, seventh edition, 1841.

Digitized by Google

Perfectionnement de la femme (1), troisième édition. Ces deux ouvrages, d'une excellente morale et remplis de sentiments religieux, nous entretiennent plutôt de l'éducation des femmes que de leur position sociale et de l'examen de leurs droits. Malheureusement, ni par l'originalité des idées, ni par la force et le bonheur du style, Mrs Sandford ne saurait faire une bien vive impression sur ses lecteurs et lectrices.

Les Femmes d'Angleterre, leurs devoirs sociaux et leur vie domestique (2), par Mrs Ellis, est un livre conçu comme les précédents, avec les meilleures intentions du monde; Mrs Ellis prêche admirablement les femmes anglaises; elle leur trace un excellent manuel de conduite; et nous devons nous féliciter de la bonne opinion que l'aimable auteur a de nos mères, de nos femmes et de nos sœurs, ses compatriotes; mais nous avons un esprit de nationalité plus libéral que le sien. Nous aurions voulu que Mrs Ellis portât ses regards au delà de nos bienheureuses îles, et y cherchât des exemples (très-possibles à trouver) de ces vertus, qu'elle est portée à considérer comme exclusivement anglaises. Mrs Ellis préfère aussi une éducation simple à ces exercices par trop sublimes auxquels on soumet quelquefois les jeunes intelligences : elle n'est pas pour ces éducations en serre chaude, qui produisent bien çà et là quelques phénomènes, mais qui dénaturent trop le caractère de la femme. Cependant nous ne croyons pas que la science conduise toujours au pédantisme, et nous citerions au besoin Mrs Somerville, cette aimable rivale des Arago et des Biot, dont les écrits sont si bien faits pour populariser les connaissances astronomiques.

Un petit volume, encore par une femme, avec ce titre : *la Mission de la Femme* (3), a fixé notre attention : mais l'auteur ne cache pas qu'elle a voulu surtout faire connaître aux lecteurs anglais le remarquable ouvrage français sur *l'é-*

(1) *Female improvement*, 3d edit. 1840.

(2) *The Women of England*, by Mrs. Ellis, 13th edit.

(3) *Woman's mission*, eighth edit. 1840.

Digitized by Google

ducation des mères, par M. Aimé-Martin, ouvrage éloquent, d'une philosophie élevée qui n'exclut pas les leçons du bon sens et des bons sentiments, ouvrage qui méritait d'être traduit en entier; mais la traductrice ou l'imitatrice de M. Aimé-Martin s'est défiée de notre public, et n'a conservé de l'original que ce qui a paru pouvoir intéresser à coup sûr l'Angleterre et les mères anglaises.

La Femme et son maître (1), de lady Morgan, n'est malheureusement que la première partie de l'ouvrage que l'auteur avait médité : vaste tableau historique qui devait nous retracer la lutte de la femme contre l'homme, depuis les âges barbares ou héroïques jusqu'à nos jours; longue histoire de l'esclavage d'une moitié de l'espèce humaine, où cependant lady Morgan aime à mettre en relief les royautés féminines, les Sémiramis de l'Orient et de l'Occident. Nous ne jugerons pas un ouvrage incomplet. Tel qu'il est toutefois, il est d'une lecture intéressante, spirituellement écrit et beaucoup moins entaché que les autres livres signés du même nom, de cette phraséologie moitié française et moitié anglaise, qui dépayse tour à tour les lecteurs des deux nations. Nous voyons avec regret, dans la préface de *la Femme et son maître*, que lady Morgan craint pour sa vue : Hélas! les muses aussi vieillissent et ont des infirmités dans ce bas monde perfectible qui n'est pas encore le meilleur des mondes possibles.

Sous le titre des *Droits et des devoirs de la femme, considérés relativement à leur influence sur la société et sur sa propre existence*, PAR UNE FEMME (2), une dame anonyme a publié deux volumes du plus grand mérite. Diffus, pleins de redites et de vérités par trop triviales, ces deux volumes contiennent aussi des faits nouveaux et des aperçus très-fins. Comme lady Morgan, l'anonyme remonte à l'origine des sociétés; mais elle analyse également la civilisation moderne, elle compare, elle discute, elle juge et conclut avec une rare sa-

(1) *Woman and her Master.*

(2) *Woman's rights and duties*, etc., by a Woman, 1840.

Digitized by Google

gacité. Tout ce qui explique la subordination de la femme est surtout écrit avec un vrai talent d'observation.

Mais aucun de ces ouvrages ne l'emporte, selon nous, sur un livre en italien, par une dame italienne déjà nommée dans cet article : *La Donna saggia ed amabile*.

C'est en Italie surtout que règne le préjugé contre les femmes auteurs ; non que, dans la patrie de Vittoria Colonna et d'Olimpia Morata, les hommes refusent les avantages d'une éducation libérale à celles qu'ils associent pour la vie à leur destinée ; mais c'est leur opinion, erronée si l'on veut, que tous les trésors d'intelligence que peut acquérir une femme doivent être exclusivement réservés à embellir le cercle domestique. Une femme auteur, aussi bien qu'une actrice et une improvisatrice, est donc une anomalie, un être exceptionnel, qui a mis de côté la délicatesse, la grâce et la modestie, charmes particuliers de son sexe, renonçant ainsi à tous les priviléges d'égards et de respect dont on entoure celle qui se contente d'être une bonne fille et une bonne mère. Bref, la femme qui se fait auteur en Italie passe dans un troisième sexe à part des deux autres ; elle est considérée comme une espèce d'hermaphrodite moral. La noble dame dont l'ouvrage nous occupe n'eût pas été à l'abri de cette jalouse défiance parmi ses compatriotes, si, en écrivant, elle n'eût pris pour sujet la recommandation de ces qualités domestiques et sociales qui caractérisent la *femme aimable et sage*, selon les idées italiennes.

Anna, comtesse Pepoli, et veuve du marquis Sempierri, est née dans une des plus anciennes et plus illustres familles de Bologne. Son frère, le comte Carlo Pepoli, l'auteur du libretto des *Puritani* et d'autres poèmes, est un exilé italien, qui appartient par un double lien à l'Angleterre, occupant la chaire de littérature italienne à l'université de Londres, et ayant choisi pour femme une fille d'Albion.

La comtesse Anna, qui a rempli admirablement ses devoirs d'épouse et de mère avant de s'armer d'une plume, a voulu

Digitized by Google

non-seulement faire part de son expérience dans l'éducation de sa propre fille, mais encore justifier ses compatriotes des fausses accusations qui préviennent si défavorablement les étrangers contre elles. Son livre a été imprimé en Suisse, car il n'est pas de livre italien, si moral qu'il soit, qui ne puisse être suspect à la police ombrageuse qui a remplacé au delà des Alpes la censure inquisitoriale.

A une époque où l'on accorde tant d'importance à la philosophie des langues, il est curieux d'étudier le sexe dans un pays dont la langue n'a pas de mot qui réponde à *femme* (*woman*); le seul terme analogue étant *donna*, corruption du latin *domina*, ou *domna* (*dame*, *lady*), également applicable aux personnes du plus bas degré comme aux plus nobles, et même à la reine adorée des anges (ma donna). Il est curieux surtout de comparer l'éducation de la femme dans un pays d'absolutisme religieux et politique, à l'éducation de la femme dans le pays de la démocratrie et de la plus grande liberté de conscience, l'éducation de l'Italie à celle des États-Unis.

Dès le début, l'ouvrage de la comtesse Pepoli renverse toutes les idées reçues sur l'éducation des femmes en Italie. Il n'y est nullement question du couvent. Il n'est personne en Angleterre qui ne se figure toutes les jeunes Italiennes condamnées à la prison d'un cloître, pour passer de cette reclusion à l'éclat du monde, de la cellule à la couche d'un mari dont elles n'ont pas même vu le portrait. Apprenez donc, vaillants chevaliers anglais, qui, en apercevant les murs d'un couvent d'ursulines, vous imaginez entendre les soupirs de la beauté captive, apprenez que ces saints asyles ne recèlent plus que des nonnes ridées ou trop laides pour avoir fait à Jésus-Christ beaucoup de jaloux quand elles se sont données à lui. Le couvent italien est le refuge de ces vieilles filles que nos bâtiments portent par cargaisons matrimoniales dans l'Inde Britannique, et que les Américains envoient pour consoler les pionniers de leurs frontières occidentales.

Mais si, depuis l'invasion de Napoléon en Italie, l'éduca-

Digitized by Google

tion du couvent y est à peu près oubliée, on ne peut disconvenir que la jeune fille ne trouve dans la maison de sa mère toute la monotonie et la solitude du cloître. La délicatesse féminine en Italie est regardée comme un pur cristal que peut souiller le plus léger souffle du monde; c'est une douce et tendre fleur qui craint également l'ardeur du soleil et la bise glaciale. Les Italiens croient à une virginité de l'âme, sans laquelle la chasteté du corps n'a guère de prix à leurs yeux. Pour garantir cette innocence morale, et c'est là peut-être leur erreur sérieuse, ils ne connaissent pas de meilleur moyen qu'une reclusion totale et l'ignorance du monde. C'est justement tout le contraire aux États-Unis.

L'*indépendance* d'une jeune fille américaine commence avec sa vie de pensionnaire. Tous les jours, une fois levée elle se rend seule à son pensionnat ou académie, situé quelquefois à une distance de plusieurs milles de la demeure paternelle. Quels sont ses maîtres et ses compagnes, quelles études fait-elle, quels livres lit-elle, quelles amitiés contracte-t-elle? Ce sont choses dont ses parents s'informent à peine, ou, s'ils l'interrogent, à peine daigne-t-elle leur répondre. Plus la petite fille grandit, plus elle devient souveraine absolue de ses actions. Elle choisit son maître de danse et son maître de musique, sa chapelle et son ministre; elle souscrit pour un bal; elle va briller à un bazar de charité, à une vente de fleurs; elle revient fort tard chez elle après un *rout* avec son partenaire favori, et fait un long détour pour jouir du clair de lune, de la fraîcheur et du sentimentalisme de la nuit. Elle présente ses *amis* à sa mère, et sans consulter celle-ci, elle envoie ses invitations de soirée et de thé; enfin elle avertit sa famille que son amant a demandé sa main avec son cœur, à moins qu'elle ne préfère l'éclat et le bruit d'un enlèvement. Eh bien! cette latitude, cette liberté sans limites est rarement suivie d'inconvénients graves. Grâce peut-être à la froideur naturelle du tempérament et aux mariages précoces qui, dans les États-Unis, seront longtemps encore à l'ordre du jour, la jeune Américaine acquiert de bonne heure le caractère *cal-*

Digitized by Google

culateur du pays ; elle est sa propre *duègne* et son propre *chaperon*. Son imagination et son cœur sont toujours sous le contrôle de sa raison. Elle apprend à estimer ses admirateurs à leur valeur réelle. Vous n'entendez parler jamais d'un *faux pas*, ou si un faux pas a lieu, soyez sûr que tous ses avantages matériels ont été dûment pesés, et que même l'imprudence apparente est le résultat de la plus habile politique. Avant de quitter l'école et la pension, une fille yankie... Dieu la bénisse! a une complète connaissance du monde ; elle est de force contre les plus fins, elle est comme assurée contre tous les dangers d'une séduction amoureuse. A quoi lui serviraient donc les milliers de romans qu'elle a lus? Son regard est hardi, son pas ferme; avec elle comme avec la vierge spartiate,

È la vergogna inutile
Dov' è la colpa ignota.

Elle regarderait la modestie comme un manque de sincérité et de franchise, la délicatesse comme un manque de courage et d'indépendance. A l'exception de quelques malheureux termes que la pudeur transatlantique proscrit du dictionnaire, et dont vous trouverez la liste dans Sam Slick (1), aucun sujet de conversation n'est repoussé par elle, et dans tous elle a son mot à placer. En présence de son prétendu ou de son mari, elle se permet les expressions les plus transcendantes d'admiration pour un autre. Sa main et sa personne appartiennent exclusivement à un seul ; mais elle est libre d'aimer en imagination (*to fancy*) et *à outrance* qui lui plaît. Coquette par principe, elle se plaît dans des agaceries (*flirtations*) insignifiantes, uniquement pour éprouver la tolérance ou la patience de l'homme de son choix, pour mesurer les limites de sa propre indépendance.

Voilà la fille et la femme américaine ; et voilà, j'espère, une des variétés de la femme émancipée, de la femme libre;

(1) *Sam Slick the Clockmaker*, satire originale des mœurs américaines, par Halliburton.

Digitized by Google

mais émancipation qui est le produit du caractère national, du tempérament, des mœurs, des usages; émancipation qui n'a été prêchée par aucune religion, aucune philosophie. Qu'en pensent nos missionnaires en jupes? Veulent-elles aller au delà? Sont-elles sûres que leur système réprimerait, aussi facilement que la simple éducation américaine, les instincts du sexe européen, affranchi enfin de ses liens sociaux et domestiques? Nous voyons en Amérique aussi des femmes auteurs. Miss Sedgwick est aujourd'hui la plus remarquable, romancière, moraliste, et même un peu puritaine; Mrs Child a publié d'excellents livres sur l'éducation des enfants; Mrs Clavers a préféré imiter Washington Irving, en décrivant la vie américaine des états de l'ouest; le petit-fils de Mrs Adam, veuve du président, a publié récemment les lettres de sa grand'mère, qui nous révèlent une Montagu bourgeoise, jugeant très-sévèrement les nobles ladies qu'elle vit à Londres de son temps. Mais nous ne connaissons pas encore de femme auteur américaine qui demande l'émancipation de la femme. Les *prêcheuses* des États-Unis sont toutes des sermonnaires; leur grande ambition intellectuelle est toute religieuse ou irréligieuse, suivant qu'elles sont dévotes ou athées : d'où nous concluons que les femmes des États-Unis ont tout juste le degré de liberté politique et sociale qu'il leur faut. Il s'agirait de savoir si c'est leur exemple qui a fait de miss Martineau une réformatrice : en compensation, il est vrai, Mrs Trollope est revenue d'Amérique plus *conservatrice* qu'une duchesse d'Almacks.

Ayant encore une *reine* à la tête de l'Angleterre aussi bien qu'une église nationale et une aristocratie, les femmes anglaises peuvent-elles prétendre à la liberté américaine sans passer par la phase républicaine? Nos jeunes filles, plus libres cependant que les Françaises, qui sont elles-mêmes plus libres que les jeunes filles italiennes, se souviennent encore quelquefois qu'elles ont une *mère* et des tuteurs naturels; elles ont des yeux et peuvent voir, des oreilles et entendre, un cœur et nous les laissons croire qu'elles peuvent

Digitized by Google

le donner; liberté toutefois qui existe plutôt en paroles que de fait. La lisière est longue et lâche, mais nous ne la laissons jamais échapper de nos mains. La motion du mariage appartient à nos filles, mais nous nous en réservons la sanction sacramentelle. Nous ne contrôlons pas leurs inclinations, mais nous les combattons au nom de la raison. Nous n'étouffons pas leurs sentiments, mais nous leur proposons un compromis ; sans contrarier absolument leur amour, nous éveillons leur ambition : nous ne leur offrons pas l'alternative entre un vieux mari et un couvent..... Dieu préserve... nous leur disons seulement de choisir entre un jeune amoureux et un duc ou un comte. On ne les traîne pas en victimes à l'autel. Oh! non; on les conduit au temple dans des carrosses armoriés, parées de bijoux et de guirlandes de fleurs.

Une mère italienne... nous parlons des mères de l'ancien régime, puisque la comtesse Pepoli a des idées plus libérales.. se fait la geôlière de sa fille; elle ne perd pas de vue cette pauvre enfant, véritable rose entourée d'épines; elle ne lui permet pas d'ouvrir un livre, ni de causer avec un être vivant loin de l'œil maternel. Annonce-t-on une visite, on lui dit de se retirer. La maman va-t-elle à l'Opéra, on l'envoie se coucher. La plus légère expression de passion ou d'enthousiasme provoque un froncement de sourcil. Tout est étudié pour la préserver des impressions soudaines. La famille redoute sans cesse sa susceptibilité méridionale; son cœur est un petit volcan à demi étouffé qui cause à tous les siens une anxiété éternelle. Autant que possible elle n'aura d'autre institutrice que sa mère. S'il est nécessaire d'appeler d'autres leçons, on préférera les maîtresses aux maîtres, ou les vieillards aux jeunes gens; et dans tous les cas, la mère assiste à ces leçons étrangères. Il ne s'agit pas seulement d'empêcher l'écolière de *s'enlever* un jour avec son maître de danse, mais de prévenir jusqu'à la possibilité du désir ou de la pensée de le faire.

Le plus grand orgueil d'une mère est d'offrir sa fille chaste et pure à l'époux qui l'a choisie. Et la mère italienne se flatte

Digitized by Google

d'assurer ainsi le bonheur de sa fille. Ce cœur naïf est ouvert à la première impression : point de comparaison dangereuse sous les yeux ; ses affections, ses idées, sa curiosité même ont été jusque-là concentrées sur le petit nombre de personnes composant le cercle domestique. Son mari est presque sûr d'obtenir son premier amour, et il ne dépendra plus que de sa propre conduite de le conserver.

Ce système d'éducation féminine est-il le plus parfait ? nous ne répondrions pas qu'il soit toujours suivi à la lettre, même en Italie ; ses imperfections sont évidentes, mais l'idée fondamentale de toute institutrice dans ce pays semble être de préserver une jeune âme de toute pollution en l'éloignant autant que possible de l'atmosphère empoisonnée de la société. Ce système est encore celui de la comtesse Pepoli ; mais elle le modifie en recommandant à la mère de joindre à sa vigilance inquiète l'art de capter la confiance et la tendresse de sa fille. Celle-ci doit savoir que la mère ne la perd pas de vue, mais être persuadée que c'est parce qu'elle l'aime trop pour se séparer d'elle. On ne peut pas étouffer tout sentiment dans ce cœur combustible, mais on peut l'amener à mettre sa mère de moitié dans ses plus secrètes pensées. Nos morales anglaises trouveraient bien sévère cette noble institutrice italienne qui défend toutes les lectures capables d'éveiller les passions, entre autres les romans, ne faisant grâce qu'à ceux de Walter Scott. Et que diraient certaines mères du passage où, à propos de l'entrée de la jeune fille dans le monde, elle recommande d'épier les liaisons les plus innocentes, surtout celles qu'elle peut contracter avec d'autres jeunes personnes, trouvant très-choquant que dans un bal la fille walse ou danse d'un côté, tandis que la mère joue au whist de l'autre ?

Nous vivons en Angleterre dans l'heureuse idée que nos jeunes filles sont pénétrées du *sentiment du devoir*, et que ce beau sentiment suffit pour les conduire, comme l'*esprit calculateur* des Américaines. Les *chaperons* italiens appellent encore à leur secours la piété, la dévotion même. La com-

Digitized by Google

tesse Pepoli insiste beaucoup sur les habitudes religieuses qu'il importe de donner à une jeune personne; dans l'intérêt de son bonheur ici-bas tout autant que pour celui de l'autre monde. En Italie, la religion est considérée comme une des grâces nécessaires à la femme. Le plus audacieux sceptique, le plus incrédule philosophe d'une université italienne verrait avec dégoût un esprit-fort féminin ; la comtesse Pepoli et ses compatriotes auraient peine à croire qu'il existe en Amérique des athées de leur sexe qui voyagent de ville en ville, en missionnaires d'impiété. Une Italienne peut bien perdre son âme, mais toujours avec l'espoir de se convertir un jour, et ne concevant pas ce prosélytisme qui va quêter des âmes à Satan.

Ici revient la grande question : Quelle est donc la mission sociale de la femme ? N'avons-nous cité la comtesse Pepoli que pour condamner avec elle l'autre sexe à une douce dépendance ? Non, nous racontons, nous ne concluons pas. Il est certain que ce n'est pas en Italie que nous trouverons des leçons de politique à l'usage des dames. Jusqu'à ce que les Italiens se soient relevés au rang de peuple libre, il serait bien oiseux pour eux de réclamer le droit de cité en faveur de leurs compagnes : ils attendent d'avoir une assemblée nationale, des élections et des meetings pour songer à donner à leurs filles l'éducation de l'orateur parlementaire. Là où les vertus publiques sont à peine permises aux hommes, les femmes doivent se contenter de remplir leurs devoirs privés.

Les Italiens semblent très-bien connaître les attributs distinctifs de leurs femmes, et un de leurs proverbes populaires dit : *Donna Tedesca buona per la casa ; — Donna Francese buona per la converzatione ;* et après avoir accordé aux Allemandes la supériorité dans le ménage, la supériorité aux Françaises dans le monde, le proverbe ajoute que les Italiennes sont surtout faites pour les affections du cœur : *Donna Italiana buona per gli affetti.*

Occupons-nous seulement de l'Italie et de l'Angleterre dans le commentaire de ce proverbe, qui oublie cependant

Digitized by Google

les Anglaises. Fidèle à l'étymologie grecque et latine, *passione* en italien est synonyme de sentiment : la passion pour les Italiens est un élément indispensable de la vie, conduisant indifféremment au plus noble héroïsme ou aux plus grands crimes. Ils sont fiers de leur caractère passionné comme nous de notre raison et de notre froideur. La passion est pour eux un fier coursier qu'il ne s'agit que de conduire dans un beau chemin ; la raison est un calcul hypocrite. « Qu'est-ce qu'un homme, dit Ugo Foscolo, s'il n'écoute que les conseils de la froide raison? un lâche. » Une femme italienne est aussi un enfant de la passion, capable de l'extrême dans le bien comme de l'extrême dans le mal. Heureusement, dit la comtesse Pepoli, une mère vigilante gouverne et contient la jeune fille, le mari continue ce rôle pour la femme. Il est heureux sans doute que l'éducation maternelle ait préparé la jeune Italienne à la surveillance jalouse du mari. Selon la comtesse, elle est réconciliée à la jalousie, parce qu'elle la regarde comme une preuve de l'amour, et certainement peu de femmes aiment leur maison (*home*) autant que les Italiennes. Rien ne les étonne comme l'humeur errante de nos compatriotes, allant promener dans tous les coins de l'Europe les échantillons curieux de l'originalité anglaise. Où sont aujourd'hui les foyers de la vieille Angleterre, caractérisés par le mot *home*? En Angleterre même, ils sont dans les hôtels encombrés de Brighton, dans les pensions bourgeoises de Cheltenham. C'est l'Italienne aujourd'hui qui peut se vanter d'aimer le foyer domestique ; sa terrasse et son balcon suffisent à son besoin d'air et de liberté ; c'est elle qui concentre dans un petit espace son *affection passionnée* pour un mari et des enfants.

Furia francese, constanza italiana ; autre proverbe que proclame la comtesse Pepoli. Mais est-ce l'amabilité seule du mari ou le sigisbéisme qui rend l'Italienne si heureuse dans sa prison ? On a beaucoup exagéré, à ce qu'il paraît, cette anomalie des mœurs italiennes ; les choses sont bien changées du moins depuis la révolution française et son influence en Italie.

Digitized by Google

Autrefois on y comptait un grand nombre de célibataires; une foule de *cadets* pauvres, qui, incapables de nourrir une famille, regardaient le mariage comme un état de dupe; et c'étaient eux qui s'imposaient en quelque sorte à leurs amis sous le titre de cavaliers servants et de sigisbées, les uns prenant leur part de la surveillance conjugale d'accord avec le mari, souffre-douleurs et martyrs des caprices de la jeune donna, mais la préservant, par leur galante assiduité, des entreprises d'un amant moins platonique; les autres trompant un jaloux et un Géronte sans scrupule, ou se substituant à lui s'il était trop indifférent. Il n'est que trop de célibataires encore en Italie, célibataires oisifs, militaires ou prêtres; mais le fait est que le sigisbéisme n'est plus dans les mœurs, et que les maris italiens se passent très-bien de ce tiers obligeant ou importun.

Sans nous faire ici les don Quichottes de toutes les compatriotes de la comtesse Pepoli, sans croire qu'il n'y ait plus des Alpes aux Apennins que des Lucrèces, nous sommes convaincus qu'il y a aussi bien moins de ces femmes peu scrupuleuses dont Boccace et ses rivaux les *nouvelliers* ont fait tant de contes piquants. N'oublions pas que dans cette littérature Shakspeare a trouvé sa douce et pure Desdemona, son ardente et passionnée Juliette, la sage Héro, la malicieuse, mais non moins sage, Béatrice, types moins historiques cependant que Catherine de Médicis et Lucrèce Borgia, qui, si elles n'étaient des exceptions dans l'histoire même, prouveraient que les Italiennes ont surtout le génie de la politique.

Et maintenant pour revenir aux dames anglaises par cette transition, nous recommanderons à celles qui savent l'italien le chapitre que la comtesse Pepoli (1) a fait pour prouver *che la donna non deve ingerirsi delle cose spettanti al governo.* Il

(1) Nous avions été séduits par le titre d'une brochure publiée, en 1825, à Pesaro : *Perchè in Roma le donne sono più belle, più active, e più perspicaci degli uomini.* (Pourquoi à Rome les femmes sont plus belles, plus actives et plus spirituelles que les hommes.) Mais nous n'y avons trouvé que des considérations générales d'une physiologie commune, et la conclusion est fort mal justifiée par ce qui précède.

Digitized by Google

faut avouer que chez nous la tentation est forte pour celles qui aspirent encore plus à la puissance politique qu'à l'influence morale. Au risque de faire ajouter au proverbe : *Donna Inglese buona per la politica*, nos réformatrices réclament au moins le vote électoral, sinon l'admission à la chambre des communes.

Au premier abord nous ne saurions trouver cette prétention bien déraisonnable dans un royaume dont le souverain peut être une femme, et où surtout la propriété représentée par un des trois pouvoirs est légalement possédée par des femmes, qui ont déjà une influence réelle, quoique indirecte, sur leurs tenanciers électeurs. Nous ne voyons même d'autre objection sérieuse au vote direct de l'autre sexe que le danger qu'il courrait dans une foule d'élection (*mob*), objection qui disparaîtrait le jour où le vote au scrutin secret nous procurerait des élections plus silencieuses ; mais comme il faudrait exclure des droits politiques toute femme en puissance de mari, toute fille sous la tutelle de sa famille, les veuves et les demoiselles majeures formeraient toujours une bien faible minorité. Le prix du privilége équivaudrait-il à ses inconvénients, quand on ne peut nier que la déférence, la courtoisie et la tendresse dont le sexe le plus faible est aujourd'hui entouré par l'autre sont accordées surtout à cette faiblesse, à cette infériorité relative? Donnez-lui un pouvoir légal, une action politique, un privilége qui rende possible une lutte, une rivalité entre les deux sexes, non-seulement on pourra s'écrier avec Burke que la chevalerie est morte, mais encore la société elle-même.

C'est là, après tout, ce qui nous rend si difficiles à séduire quand nous entendons exposer ces prétendues utopies dont les auteurs, quel que soit leur sexe, oublient que tout se tient dans l'organisation sociale. Toute réforme qui attaque la religion attaque en général les mœurs publiques. L'émancipation de la femme, telle qu'elle est réclamée par la plupart des réformateurs, tend à détruire le mariage ; car la législation politique est d'accord avec la législation divine pour soumettre la femme au mari.

Digitized by Google

Quoique dans notre île, si renommée par ses francs penseurs (*free thinkers*), le champ des rêveries ait toujours été illimité, jusqu'ici du moins nos sectes religieuses, comme nos sectes politiques, avaient toujours respecté ce lien sans lequel il n'est plus, selon nous, de morale ni de mœurs. C'est en Angleterre que ce profond sanctuaire de toutes les vertus humaines s'est environné de la plus sainte auréole et de la plus noble consécration. La poésie anglaise, si riche d'ailleurs, est remplie de tableaux consacrés au foyer domestique. « Il y a dans le monde, dit le poète, un coin de terre plus doux à notre cœur, plus cher à l'homme que le reste du globe. Là, le tyran de la création dépose son sceptre et son glaive; plus d'orgueil, plus de pourpre : dans ses regards attendris, vous retrouvez à la fois le maître, le fils, le père, le frère, l'ami. C'est là que règne la femme. Elle est mère, elle est fille, elle est épouse. La limpide clarté de son regard, plein d'une tendresse et d'une vigilance attentive, dirige toute la maison. Les anges du foyer domestique voltigent autour de son front serein. Quel est ce pays, quel est-il ? Anglais, regardez autour de vous, et remerciez Dieu qui vous a donné ce coin de terre pour patrie. »

Un corollaire de ces observations fondées sur l'étude de l'histoire, c'est que plus les mœurs d'un peuple sont sévères, plus les femmes sont heureuses et respectées. De ce respect accordé à la femme, en compensation et comme prix de la chasteté et des devoirs que la société lui impose, naissent le respect et l'amour de la famille, premier centre du groupe social. Cette chaîne de vertus douces et austères assure la solidité et la grandeur des monarchies et des républiques. « O toi ! (s'écrie Milton, dont l'inspiration ne fut jamais plus touchante et plus sublime) amour dans le mariage, salut, loi mystérieuse, véritable origine de l'humanité, fils de l'Eden où tout était commun, excepté l'amour ; par toi la volupté coupable, exilée du royaume des hommes, est reléguée parmi les animaux vils ; c'est toi, loyal, pur et équitable amour, qui fondes toutes les relations de père, de fils et de frère : tu es

Digitized by Google

l'origine de toutes les tendresses, de toutes les charités douces et précieuses au cœur humain. Oh ! jamais je ne te blâmerai comme crime ou comme péché, toi, amour conjugal, intarissable source de douceurs domestiques; toi dont les patriarches et les saints ont avoué la pureté et la noblesse. Sur le lit nuptial, l'amour vrai déploie ses ailes de pourpre, il y suspend sa lampe fidèle : toutes ses flèches sont dorées et tout son règne est un bonheur. Tel il ne se montre pas parmi les courtisanes au sourire vendu, qui font payer chèrement le hasard d'un amour sans tendresse et sans joie; ni dans ces bals brillants des palais dont la musique et la danse nous enivrent à minuit; ni sous le balcon d'une maîtresse dédaigneuse et hautaine qui prête à peine une oreille attentive à la sérénade de son languissant esclave. » Remarquons en passant que l'auteur de ces beaux vers, accusé mal à propos d'avoir favorisé la polygamie, soutenait seulement la nécessité du divorce, qu'il restreignait d'après certaines nécessités de convention; erreur d'un grand esprit et d'une belle âme qui coïncidait d'ailleurs avec ses systèmes erronés sur la théorie républicaine. Milton dit positivement dans son Traité sur la doctrine et la discipline du divorce, que Dieu a créé le mariage, et qu'il n'est pas fait pour satisfaire seulement les appétits de l'homme, mais pour fonder et soutenir la famille. C'est donc par un singulier mensonge que Robert Owen, qui regarde le mariage comme la source de tout le malheur social, prétend compter Milton parmi les détracteurs de cette sainte institution (1).

(*Fraser Magazine.*)

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Voir dans la *Revue Britannique* de mai 1840 l'article sur Robert Owen et les socialistes anglais. Divers articles sur le même sujet que celui que nous insérons aujourd'hui ont paru dans les deux premières séries de la *Revue*, ce qui nous a obligés à quelques suppressions pour éviter les redites : car il est vrai de dire que cette question, remise sans cesse à l'ordre du jour par de nouveaux auteurs, n'a guère fait de progrès.

Digitized by Google

Épisodes des Guerres de la Péninsule.

MARTIN ZURBANO (1).

La capa todo tapa.
Le manteau couvre tout.
(*Vieux proverbe espagnol.*)

Dans la maison la plus considérable d'un village de la province d'Alava, à trois lieues environ de Vittoria, et dans les lignes carlistes, se trouvait réunie, vers la fin de décembre 1837, une bande de quarante à cinquante individus. La salle occupée par ces hommes était une de ces salles immenses, d'un aspect triste, comme on en rencontre assez souvent dans les vieilles maisons des provinces, et elle paraissait servir habituellement de grenier à son propriétaire, qui était fermier; car on y voyait encore à l'un des coins un gros tas de blé des Indes. Les murs étaient nus, blancs, froids, sans ornements, à l'exception de quelques caricatures au charbon qui représentaient dans les positions les plus grotesques certains généraux christinos, devenus depuis célèbres. Au milieu de la salle douze ou quinze personnes jouaient, assises autour d'une table couverte d'un tapis vert. Derrière, plusieurs individus se tenaient debout et observaient en silence. Le reste de l'assemblée se partageait en divers groupes. Deux lampes en bronze étaient sur la table et projetaient une lueur sombre

(1) Note du directeur. Le célèbre Martin Zurbano vient d'être promu par Espartero au grade de général, et les journaux quotidiens nous ont appris comment il a répondu à cette confiance du régent des Espagnes dans la dernière crise politique.

Digitized by Google

et jaunâtre sur la physionomie des spectateurs. Sur l'un des côtés de cette table étaient amoncelées des pièces d'or pouvant s'élever à vingt mille réaux, flanqués d'un autre tas plus volumineux encore de pièces d'argent.

Comme l'on était au cœur de l'hiver, un *brasero* ou vase de cuivre, rempli de cendres semées de quelques charbons ardents, répandait sous la table une douce chaleur parmi ceux qui avaient l'avantage d'en être rapprochés ; un autre vase du même genre réchauffait dans un coin quelques vieillards enveloppés dans leurs manteaux et fumant des cigarettes. Ceux-ci discutaient à voix basse les diverses chances du jeu du *monte;* ils avaient risqué un faible pari, et semblaient y attacher tout autant d'intérêt que ceux qui avaient engagé une somme beaucoup plus forte. Un léger nuage de fumée entoura insensiblement la tête des personnes assises autour du tapis vert, et finit par les voiler presque entièrement. Mais là, derrière ce rideau vaporeux et fantastique se concentraient toutes les passions qui agitent comme un volcan la poitrine du joueur de profession sans que sa physionomie en laisse rien voir.

L'individu qui tenait la banque était un homme d'un certain âge; ses deux épaulettes à frange couleur de cuivre indiquaient un capitaine. Dans l'origine cet homme avait été prêtre ; mais par un de ces changements subits assez fréquents en Espagne chez les gens de sa profession, lorsque la guerre civile éclata, il avait jeté, comme on dit, le froc aux orties. Cette métamorphose lui réussit. Passionné pour le jeu, il y fit promptement fortune. Son bonheur à toute espèce de jeux, et particulièrement à celui du *monte,* était si extraordinaire, qu'il était devenu proverbial. Près de lui on voyait une bourse énorme de soie verte à travers les mailles de laquelle brillait l'or dont elle était remplie; elle était comme escortée d'un renfort de réaux, de *pesetas* (1) et autre monnaie d'argent de moindre valeur. Assis en face figurait un individu de mau-

(1) Petite monnaie d'argent de deux réaux.

Digitized by Google

vaise mine, grand et fort, dont la physionomie était loin d'exprimer le même sentiment de satisfaction. Il portait l'uniforme de commandant des *carabineros* ou douaniers. Déjà il avait perdu une grosse somme et il tenait encore dans une main une quantité de pièces d'or, produit sans doute de la fraude par laquelle cette classe privilégiée de voleurs s'enrichit en Espagne. L'autre main était convulsivement fermée. Les traits durs de son visage exprimaient en ce moment un mélange de rage et d'inquiétude. Il épiait la physionomie calme et impassible du banquier. Trois ou quatre chapelains militaires, classe généralement la plus dépravée de toute l'Espagne, tenaient aussi leur place autour de la table et suivaient attentivement les progrès du jeu, où ils avaient risqué une petite portion de la paye reçue peu de jours auparavant, et de temps à autre ces honnêtes théologiens prononçaient quelques jurons impies. Le reste des joueurs se composait de commandants, de capitaines et d'officiers subalternes qui, après avoir perdu tout leur argent, engageaient jusqu'à leurs *vales* ou billets de commissaires, donnant droit à trois ou quatre jours de rations ; en sorte que s'ils venaient à les perdre, il fallait les remplacer par le pillage. Parmi ces spectateurs militaires, on remarquait quelques fonctionnaires civils, tels que l'alcade, le *régidor*, le greffier du village, et plusieurs autres qui se trouvaient en rapport avec l'armée sans en faire partie.

Une jeune fille se glissa doucement dans la salle, portant un petit plateau de bois couvert de plusieurs verres d'eau froide et d'*esponjades*, substance saccharine produisant un breuvage fort agréable. Quelques *copitas*, ou petits verres d'eau-de-vie et de liqueurs, furent également distribués. Mais tout le monde n'eut point part aux rafraîchissements. La plupart des assistants se contentèrent de regarder et de fumer leur cigarette en silence.

Le moment le plus intéressant approchait. Les quatre grandes cartes *espada*, *baston*, *el rey* et *caballo*, qu'on avait tirées du paquet, selon l'usage, se trouvaient couvertes de plusieurs

Digitized by Google

pièces d'or engagées contre la banque. Toutefois le banquier ne démentit pas sa réputation. Un silence profond régnait dans l'assemblée. Les chuchotemens des vieillards qui babillaient dans le coin furent suspendus, et la jeune fille en pantoufles s'arrêta au milieu de la salle avec le plateau dans sa main, n'osant se retirer, dans la crainte de troubler l'attention générale. Les cartes étaient jetées une à une et sans précipitation. Dix cartes avaient déjà paru, et rien n'était encore décidé. Enfin la douzième fut lentement retournée, et la figure du *baston* se montra. Le commandant des *carabineros*, qui avait placé neuf onces d'or sur cette carte, saisit avidement le butin si longtemps attendu. Quelques minutes décidèrent de la partie. Presque tout le reste de l'argent fut balayé par le banquier dans la grande bourse qu'il remplissait avec le flegme habituel du joueur de profession. Il demanda ensuite un petit verre de xérès, alluma sa cigarette à la lampe, et se prépara à recommencer le jeu dans le cas où il trouverait encore quelqu'un assez audacieux pour lui tenir tête.

Les siéges abandonnés ne restèrent pas longtemps vacants. La banque se forma de nouveau ; les cartes furent battues et coupées. L'attention de tous fut de nouveau captivée par le jeu, tandis que le même banquier se préparait avec le même flegme et la même prudence à remplir ou vider sa bourse.

Minuit avait sonné depuis longtemps. De fortes et fréquentes bouffées de vent commençaient à s'élever. La pluie ruisselait contre les vitres et le long du toit. Tout à coup les joueurs s'arrêtent, une décharge d'armes à feu vient de frapper leurs oreilles. Ils écoutent un instant ; mais le bruit ne se répétant plus, ils reprirent leur jeu, peu troublés par l'ouragan qui grondait avec fureur au dehors. Quelques-uns d'entre eux, plus curieux, ouvrirent la fenêtre et se mirent au balcon : rien ne s'offrit à leurs regards que les éclairs du ciel irrité qui serpentaient sur les bords des nuages. N'entendant plus que les mugissements des éléments bouleversés ou l'aboiement plaintif du chien, ils refermèrent la fenêtre, se

Digitized by Google

rangèrent autour du *brasero*, et attendirent comme précédemment les chances du jeu.

Déjà six ou sept cartes avaient été tirées sans rien amener. Le banquier se disposait à continuer, lorsqu'on frappa à la porte un coup sec. Cette brusque interruption fit sauter chacun sur son siége.

Jamais en Espagne on n'ouvre aux gens du dehors avant de leur avoir fait une espèce de sommation à laquelle ils doivent répondre : une ouverture d'environ cinq à six pouces carrés est pratiquée à cet effet au haut de la porte, fermée en dedans par une planchette à coulisse et protégée au dehors par de petites barres de fer ou de cuivre entrecroisées. Cette ouverture s'appelle en Espagne *ventanilla*. L'origine en remonte sans doute au temps où la vie et la propriété des gens couraient encore plus de dangers dans ce pays qu'aujourd'hui. La fille de la maison se dirigea vers la porte, et, selon l'usage invariable, avant même de pousser la planchette, elle fit cette question :

— *Qui est là?*

Gente de paz. — *Ami*, répondit-on avec un son de voix grave.

La planchette alors glissa dans la coulisse, et la fille voyant par la ventanille que le visiteur ressemblait par le vêtement aux habitants des villages voisins, le fit entrer sans plus d'hésitation. Celui-ci s'avança dans la salle, portant la main à son beret pour saluer l'assemblée ; mais le jeu touchant au moment décisif, personne ne fit attention à lui, et il put s'approcher de la table sans être remarqué.

C'était un homme d'une taille au-dessous de la moyenne, robuste, âgé d'environ cinquante ans. Un large manteau brun enveloppait toute sa personne. Sa tête était couverte d'un beret bleu, et l'extrémité inférieure de son manteau laissait voir ses *alpargatas* ou sandales, ainsi que les bas de toile blanche qui lui couvraient les jambes. On n'apercevait de sa figure que deux yeux gris clair, qui de temps en temps étincelaient autour de la salle avec la rapidité de l'éclair.

Digitized by Google

A un bout de la table était assis un homme déjà d'un certain âge. Au respect dont il était l'objet, à la broderie qui ornait les manches de son habit, on distinguait aisément l'un des officiers supérieurs de l'armée carliste. Après avoir joué et perdu cinq ou six onces d'or, il regardait tranquillement, se réjouissant sans doute du malheur de ceux qui perdaient comme lui, et enviant le sort des autres. Le bout de la table qu'il occupait était le seul point qui ne fût pas encombré. Personne de la compagnie n'avait osé se placer dans l'espace compris entre sa chaise et le mur. L'étranger qui venait d'entrer, profitant du moment où l'attention générale était absorbée par le jeu, circula doucement autour de la table, et sans être remarqué se plaça justement derrière le général.

On avait tiré sept cartes, et comme le banquier jetait la huitième, qui fut également sans résultat, l'étranger cria d'une voix grave et sourde :

« Quatre réaux sur le *caballo !* »

En même temps il lança par dessus la tête du général une *peseta* au milieu de la table.

Le digne personnage près duquel cet intrus se trouvait de bout frémit comme s'il eût senti une lame de couteau entre les deux épaules, et se retournant brusquement, il toisa d'un regard de mépris le hardi paysan qui avait osé l'approcher de si près. Tous les autres s'indignèrent en même temps de l'interruption. Le banquier posa froidement les cartes sur la table en attendant que le bruit fût apaisé ; puis il dit au paysan, d'un air profondément dédaigneux, qu'il regrettait de ne pouvoir accepter son offre, attendu qu'il arrivait trop tard, et que d'ailleurs pour l'instant on ne pariait pas moins d'une demi-piastre. Un jeune officier de cavalerie, peu patient de son naturel, ramassa brusquement la petite pièce et fut sur le point de la jeter à la tête du nouveau venu.

Mais celui-ci n'était pas aisément déconcerté.

« Monsieur l'officier, dit-il au jeune homme, si vous ne quittez pas sur-le-champ la pièce d'argent que je vous ai fait l'honneur de placer sur votre table, je vous couperai les

Digitized by Google

moustaches à l'instant même... Ainsi donc, messieurs, continua-t-il en s'adressant à l'assemblée, il est trop tard, dites-vous, pour se joindre à votre jeu, et ma somme est trop faible ? Quoi ! vos seigneuries ne donneront pas à un pauvre muletier l'occasion de gagner une piastre ou deux ? Ou bien, par hasard, vous croiriez-vous déshonorés de recevoir mon argent ? Il est cependant mieux et plus honnêtement acquis que l'once la plus lourde renfermée dans votre sac, seigneur capelan, c'est-à-dire capitaine ; pardon mille fois si je me trompe ! Et retenez bien ceci, je vous déclare, moi, que le jeu n'ira pas plus loin, à moins que je n'y prenne part. Ça, maintenant, quatre réaux sur le *petit cheval !* s'écrie-t-il encore en frappant sur la table avec son poing. Allons, allons, dépêchons ; je n'ai pas de temps à perdre !

— Je vous répète de nouveau, monsieur le muletier, si c'est là votre nom, reprit le donneur de cartes, que vous ne pouvez prendre part au jeu ; vous ne l'ignorez pas ; il est trop tard, et votre enjeu est trop modique.

— Trop tard ? peut-être que non : et vous prétextez la modicité de mon enjeu ? Allons donc, seigneur capelan, capitaine ou moine, ou qui que vous soyez, voici mes quatre réaux, et maintenant *copo !* » voulant dire par là qu'il jouait contre tout l'argent de la banque.

L'audace et l'insolence d'une pareille proposition excitèrent au plus haut degré la rage de tous les assistants. Le bruit devint général. Ceux qui se trouvaient dans les coins éloignés de la salle s'approchèrent. Plusieurs même avaient l'intention de s'emparer du muletier et de le jeter dehors par force, lorsque le général derrière lequel il se tenait encore se leva de son siége, et, pâle de colère, demanda quel était celui qui osait ainsi pénétrer au milieu de gens paisibles livrés à leur amusement, et qui non-seulement venait troubler l'harmonie de leur société, mais s'était permis d'insulter tout le monde depuis dix minutes qu'il était parmi eux. Ensuite il ordonna à un jeune officier près de lui d'appeler la garde.

Digitized by Google

« Mon brigadier, dit l'étranger, calmez, je vous prie, votre fureur ; asseyez-vous et restez tranquille. Vous, jeune homme, ne bougez pas de la place où vous êtes, car il y va de votre vie. Et vous, mon beau lancier, retournez à votre poste ; sans quoi, malheur à vos moustaches ! Quant à troubler l'assemblée respectable de fripons et de voleurs que j'ai l'honneur de voir autour de moi, ajouta-t-il d'une voix assurée et en promenant ses regards de feu sur les assistants, vraiment, tout mauvais que je suis, je vaux encore beaucoup trop si je me compare au meilleur d'entre vous. Et en cela, messieurs les chapelains, ne croyez pas que j'aie l'intention de vous excepter, vous qui sans doute passez pour les hommes les plus irréprochables et les plus purs de toute l'armée. Je présume avoir le droit d'entrer ici tout aussi bien que vous, mes seigneurs. Cette salle est publique et ouverte à tous ceux qui peuvent payer quatre *cuartos* (1) pour des *esponjados* et de l'eau glacée. Restez, restez tranquille, mon vieux, ou je serai pour vous un *picador* plus méchant que Francisco Sevilla (2) pour le taureau le plus sauvage de la Navarre. Ah ! vous refusez de m'admettre au jeu de bonne volonté ! bien ! nous y entrerons d'une manière ou d'autre. Vous désirez savoir qui je suis, quel est mon nom ? je suis prêt à vous satisfaire... »

Alors s'appuyant contre le mur, il se débarrassa lentement du large manteau qui enveloppait sa personne, et laissa voir une espingole avec un canon de la plus grande dimension.

« Je suis Alavais, mes seigneurs, ainsi que vous avez pu le deviner déjà, et né dans la Rioja ; mes vagabonds, faute d'un meilleur nom, m'appellent MARTIN ZURBANO : j'ai l'honneur d'être à votre service. Celui qui m'approchera seulement de la longueur d'un pouce est mort sur place ! Ne levez pas un doigt, ne bougez pas un pied, n'articulez pas une parole. Vous, monsieur le brigadier, restez en repos sur votre chaise. Quoique

(1) Petite monnaie valant quatre maravédis.

(2) Le plus habile *picador* de l'Espagne, comme Montès est le plus célèbre *matador*.

Digitized by Google

toute la canaille réunie dans cette chambre ne vaille pas à mes yeux un *garbanzo* (pois chiche), néanmoins je vous retiens comme otage. Ce petit pistolet que vous voyez renferme vingt balles. Ordonnez à la compagnie de s'asseoir, brigadier. Allons, maintenant, monsieur le capitaine, voulez-vous prendre mes quatre réaux ? »

Le diable lui-même en personne se fût montré tout-à-coup au milieu de la salle, qu'il eût produit moins d'épouvante que la présence du formidable Zurbano, dont le nom seul remplissait de terreur le plus hardi carliste. Toute l'assemblée resta pétrifiée. La vue de cette arme terrible que Zurbano tournait sur le brigadier, et qui pouvait d'un moment à l'autre repandre la mort autour de la salle, rendait chaque assistant immobile comme une statue.

« Sous peine de mort, monsieur le capelan, ajouta le redoutable Zurbano, ne touchez ni au sac, ni aux cartes, ni à l'argent placé dessus. Ma *peseta* est fort à votre service; mais quant à votre sac, son contenu, ainsi que toutes les sommes du jeu, je me les approprie en vertu des lois du pillage et de la guerre. Attendez, je vous aurai bientôt procuré des amateurs pour vous débarrasser de votre marchandise... »

Et aussitôt, tirant de sa jaquette de peau de mouton un petit sifflet d'argent, il poussa un son aigu qui retentit au loin. Au même instant une bande de cinquante hommes, faisant partie de sa célèbre et redoutable troupe, s'élança dans la salle, armée de couteaux, de baïonnettes et de mousquets. Rien dans l'habillement de ces hommes ne rappelait un uniforme militaire.

« Venez ici, jeunes gens, leur dit-il; que six d'entre vous gardent la porte et ne laissent passer personne; approchez vingt ou trente autres et garrottez-moi ces dignes messieurs qui appartiennent aux armées de Charles V.... Mais non, arrêtez, ne déposez pas vos armes. Il vaux mieux qu'ils s'attachent eux-mêmes les uns les autres, c'est plus prudent. Et surtout qu'ils n'en fassent pas semblant ! j'entends qu'ils s'acquittent de la besogne en conscience. Chapelains et mili-

Digitized by Google

taires, temporels et spirituels, iront ensemble. Le premier qui osera remuer et ouvrir la bouche, ne le maniez pas trop brusquement, ne le maltraitez pas, mais enfoncez-lui vos couteaux jusqu'au manche dans la poitrine. Pas de feu si c'est possible. Terminons l'affaire aussi paisiblement que nous l'avons commencée. Allons, mes seigneurs, à la besogne. Il est inutile de vous dire que le salut de vos têtes dépend de votre activité... Je crois que nous avons l'honneur de posséder ici tout le corps de la municipalité, le régidor, le greffier, les alguazils, etc.... Courage, messieurs ! courage ! chacun aura son tour. En attendant, moi, je vais m'occuper de ma prise. »

Et ce disant, il ramassa tout l'argent abandonné sur la table s'élevant à plus de deux cents onces d'or, et le mit dans une espèce de gibecière en peau qu'il portait sur une épaule.

C'était un spectacle étrange que de voir tous ces gens se garrotter entre eux. Cinq ou six hommes de la bande avaient commencé l'opération avec les cordes dont ils étaient toujours munis dans leurs courses. Leur adresse à s'acquitter de cette tâche prouvait assez combien ils avaient l'habitude de pareilles aventures. Le brigadier, les chapelains et plusieurs autres furent obligés, sous la pointe de la baïonnette, de lier leurs amis et leurs camarades.

Peu de temps suffit à Zurbano pour s'assurer de chaque homme dans la salle et l'empêcher de faire aucune tentative de fuite. Ainsi, environ trois quarts d'heure après son entrée dans la maison, il en sortait accompagné de sa troupe et de soixante prisonniers, parmi lesquels se trouvaient les autorités municipales de deux ou trois villages voisins.

La nuit était noire, lugubre, le vent impétueux et le chemin difficile. Mais les limiers de la Rioja connaissaient chaque sentier, chaque ravin de la province, et pouvaient la parcourir au milieu des ténèbres aussi bien qu'au milieu du plus beau jour d'été. Ils poursuivirent donc leur route. La maison qu'ils venaient de quitter était maintenant aussi silen-

Digitized by Google

cieuse que si elle n'eût jamais été habitée ; car Zurbano emmena avec lui par précaution toutes les personnes de la famille qui l'occupaient. Les lampes brûlèrent sur la table abandonnée, et le vent hurla à travers le corridor désert et les fenêtres ouvertes. Longtemps avant que le jour vînt éclairer les hauteurs d'Antaban, Martin Zurbano, avec son butin et ses prisonniers, atteignait les avant-postes de l'armée de Christine.

Martin Zurbano Baca, mieux connu sous le nom plus court et plus familier de Martin Zurbano, est peut-être un des hommes les plus extraordinaires que la dernière guerre civile ait produits. Il naquit à la Rioja d'Alava, dans une famille célèbre depuis longtemps par son adresse à faire la contrebande. Son père cumulait la profession de muletier avec celle de *contrabandista*. Dès son jeune âge, Martin, qui vint au monde en 1789, fut exercé à ce même genre de vie vagabonde. Les leçons qu'il reçut furent mises en pratique avec succès, et le père sur son lit de mort eut la satisfaction de voir qu'il laissait dans son fils un *contrabandista* accompli.

Les habitudes particulières dans lesquelles on avait élevé le jeune Zurbano, toutes illégales qu'elles étaient, lui permirent cependant de rendre quelques services précieux à la cause de l'humanité. On connaît trop l'histoire de la lutte constitutionnelle en Espagne en 1823, ainsi que son malheureux dénouement, pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici une mention spéciale. Les armes de la France forcèrent la soumission du peuple et le contraignirent à plier devant la volonté du roi absolu. Ceux qui s'étaient distingués par leur attachement à la cause des institutions libérales scellèrent de leur sang sur l'échafaud leur amour de la liberté, ou furent obligés de s'expatrier afin de conserver une vie qui pouvait devenir utile à leur patrie dans un temps plus favorable. Le jeune Zurbano sauva plusieurs de ceux que les autres, en 1823, avaient désignés pour la potence, en les aidant à passer la frontière, et il faut avouer, pour l'honneur de sa profession, que chaque fois qu'il entreprit de les guider

Digitized by Google

et de les mettre en sûreté, il remplit sa tâche avec autant de loyauté que d'habileté. Sa connaissance parfaite du pays, acquise pendant ses excursions périlleuses de jour et de nuit, ses relations nombreuses avec toute espèce de gens, non-seulement sur la ligne de l'Èbre, mais encore dans les montagnes des Asturies et l'intérieur des provinces, lui procuraient de grandes facilités pour réussir. Il est possible que Zurbano n'ait pas refusé de temps en temps quelques récompenses en échange de services rendus à des hommes pressés de se soustraire à une vengeance de sang ; mais il est aussi très-probable que sa trahison eût été encore plus largement rétribuée. Cependant on ne cite pas un exemple où il aurait trahi la confiance qu'on mit en lui, soit que cette fidélité lui ait été commandée par un sentiment naturel d'honneur, soit qu'on l'attribue à ses sympathies pour les opinions politiques des proscrits, ou à cette aversion qu'il nourrissait comme tous les gens de son aventureuse profession pour l'autorité, qui était leur ennemie naturelle.

Dans une de ses entreprises de 1822, son étoile sembla l'abandonner. Les *carabineros*, placés sur la ligne du pays où l'appelaient ses principales opérations, venaient d'être changés. Cette classe d'hommes en Espagne tolère presque toujours le commerce de contrebande, dont elle fait son profit ; mais les nouveaux venus, par extraordinaire, résolurent de faire leur devoir, ou, ce qui est plus probable, n'eurent pas le temps ou l'occasion de profiter des présents de Zurbano. Quoi qu'il en soit du motif de leur résistance vigoureuse et inattendue contre les fraudeurs, le fait est qu'une lutte sanglante eut lieu dans la Rioja Castellana. La bande de Zurbano était moins forte que celle des *carabineros* ; quelques proscrits se trouvaient avec lui. Après un combat prolongé, dans lequel ceux-ci se battirent en désespérés, la victoire se déclara en faveur des troupes du roi. Dix ou douze de la bande furent tués, les autres se dispersèrent dans le pays, et Zurbano lui-même, n'ayant pas s'échapper à cause de la gravité de ses blessures, fut fait prisonnier. On lui lia les pieds et les mains,

Digitized by Google

puis on le conduisit à Logrono, où il fut jeté dans un donjon en attendant qu'on eût prononcé sur sa destinée.

Il était impossible que Martin pût espérer la plus légère chance d'échapper à l'échafaud. Trop souvent l'autorité du roi avait été bravée par lui de la manière la plus audacieuse; mais cette dernière aventure surpassait encore toutes les autres, car huit ou neuf *carabineros* y avaient péri. Cependant on permit à un chirurgien de panser ses blessures, qui, bien que graves, n'étaient point mortelles. Sa femme et ses enfants obtinrent aussi la faveur de le visiter à certains jours.

A l'approche du mois de septembre de l'année suivante, une commission militaire chargée d'instruire son procès venait d'être nommée pour la forme, lorsque la mort de Ferdinand arriva juste à l'époque où l'on allait décider de son sort. Un événement beaucoup moins important que la mort du monarque aurait suffi pour retarder une affaire autrement grave que celle du jugement d'un simple contrebandier; aussi, dans la confusion occasionnée par cet incident, Martin Zurbano fut complètement oublié. Les troubles politiques de Navarre et des provinces basques contribuèrent à retarder encore pour lui le moment fatal. Vers le milieu de l'année 1834, il était toujours enfermé dans son donjon, lorsque enfin une nouvelle commission fut nommée pour procéder au jugement. Les faits étaient si faciles à prouver, que les débats se terminèrent bientôt. On le condamna à être fusillé. L'exécution devait avoir lieu trois jours après le prononcé de la sentence. Aussitôt on le fit entrer en chapelle (*capilla*) pour qu'il se préparât à la mort.

On sait qu'à cette époque Zumala Carreguy avait prouvé au gouvernement de la reine que l'insurrection en faveur du prétendant n'était pas de celles que l'on dissipe facilement, comme le supposaient ces généraux vains et orgueilleux qui se trouvaient alors à la tête de l'armée. Des forces nombreuses et imposantes avaient été créées, équipées, vêtues, nourries et payées presque entièrement avec les dépouilles des troupes de Christine. L'audacieux Guipuzcoan s'était emparé d'une

Digitized by Google

vaste étendue de territoire. Les troupes de la reine, sans cesse battues, se démoralisèrent au point qu'elles devinrent un objet d'épouvante à leur parti. Le succès rapide de la faction produisit les résultats ordinaires; l'insurrection éclata dans presque toutes les provinces. Merino ravagea la Castille; les montagnards de la Catalogne étaient disposés à tuer et à voler au nom de Charles V. Le prétendant lui-même régnait dans les provinces basques; mais c'était surtout dans le royaume de Navarre que le carlisme avait poussé les plus profondes racines.

Durant son long emprisonnement, Zurbano, se fondant sur les troubles de la contrée, avait conçu de grandes espérances de salut. Pourtant lorsqu'il vit que les autorités pensaient encore à lui, il commença à douter. Enfin vint la triste installation dans la chapelle. Néanmoins son caractère ardent l'empêcha de s'abandonner au désespoir. Sa femme et ses enfants étaient venus le voir depuis la sentence. L'entrevue fut déchirante. Il passa la première nuit sans dormir et à méditer sur une foule de plans d'évasion qui se présentaient à son imagination, et qu'il rejetait les uns après les autres comme impraticables.

Jamais depuis son enfance la main d'un prêtre ou d'un religieux ne s'était levée sur la tête de Zurbano, du moins dans ses fonctions spirituelles. Pendant son emprisonnement, plusieurs frères du couvent de Logrono et de son voisinage, le croyant très-riche, lui firent offrir leurs services, espérant sans doute que, dans le cas où il serait étranglé ou fusillé, ce bien mal acquis perdrait son caractère profane en passant à leurs communautés respectives. Mais le contrebandier incrédule avait constamment repoussé cette résistance intéressée.

Deux jours avant celui qui devait être le dernier de sa vie, Martin affecta tout à coup un accès de piété. Un messager fut envoyé de sa part auprès du supérieur du couvent des Franciscains, avec prière de venir visiter le condamné dans sa prison. En Espagne, l'homme sous le coup d'une sentence rendue par un tribunal militaire obtient, depuis le jour de

Digitized by Google

sa condamnation jusqu'à celui de son exécution, toute espèce de douceurs. Non-seulement on lui accorde amplement, pendant qu'il demeure en chapelle, tout ce qui lui est nécessaire, mais on satisfait même ses caprices et ses fantaisies les plus bizarres, si toutefois à ce moment on peut avoir des fantaisies. Les mêmes attentions sont accordées à toutes les espèces de condamnés, quel que soit le rang qu'ils occupent dans la vie. Nous avons vu servir à un simple soldat de Chapel-Corris, condamné à mort pour avoir assassiné son officier, des mets plus somptueux, plus délicats que nous n'en avons jamais goûté sur la table d'un officier général.

La demande de Zurbano fut aussitôt accordée. Le moine qu'il désirait voir vint le visiter dans sa cellule. Après une longue confession, dans laquelle il raconta au saint père toute l'histoire de sa vie, il eut l'air de céder à une inspiration subite, et dit qu'après l'acte religieux qu'il venait de remplir, il désirait conférer avec lui sur un autre sujet, mais qui devait être aussi regardé comme *sub sigillo confessionis*.

« Mon père, dit le pénitent, je vais au fait : j'ai une femme et deux fils. Je suis encore dans toute la force de l'âge, et, quoique touché de vos sages exhortations, j'ai la franchise de vous dire que je me dispenserais volontiers de mourir si je pouvais faire autrement. Je ne suis pas un poltron, je ne crains pas la mort, mais j'aimerais mieux la rencontrer sur un champ de bataille que d'être fusillé comme un chien. »

Le moine allait renouveler ses consolations.

« Écoutez-moi un instant encore, poursuivit Zurbano ; ce n'est pas là mon unique raison : outre mon attachement naturel pour la vie, quand je pense à ma femme et à mes enfants, je sens quelque chose qui pèse lourdement sur mon cœur, et que vos exhortations pieuses et désintéressées ne sauraient dissiper. Ne croyant pas que cette affaire contre les *carabineros* serait aussi sévèrement jugée, j'étais persuadé que j'obtiendrais ma liberté au moyen d'une somme d'argent offerte convenablement à certaines personnes ; et dans le cas où mes espérances se seraient réalisées, j'avais formé le coupable

Digitized by Google

projet de prendre les armes contre mon légitime souverain Charles V, que Dieu protége. Je puis encore, avant de quitter la vie, expier le crime de trahison contre Sa Majesté sacrée, et vous, saint père, vous pouvez m'aider dans l'accomplissement de cette bonne œuvre.

— Mon fils, répliqua le moine, lorsque nous considérons l'énormité du péché, la brièveté de notre existence, la punition éternelle qui attend l'homme qui meurt impénitent, lorsque enfin.....

— *Vamos*, mon père, interrompit Zurbano, ne vous donnez pas cette peine, car mon temps s'abrége. Regardez, voyez là devant nous l'ombre de cette barre de fer sur le plancher où la clarté du soleil pénètre à l'étroit; eh bien! avant que cette ombre n'avance d'un pouce, vous et moi devons prendre une résolution. Or donc, ma femme, qui m'aime, compte donner follement cinq onces d'or à je ne sais quelle église ou quel couvent, pour me faire dire des messes quand je ne serai plus. Si vous m'assistez dans mon projet, et vous le pouvez parfaitement sans craindre de vous compromettre, je vous en donnerai cinq cents... Qu'en pensez-vous?

— Cinq cents onces d'or! répéta le saint homme d'un ton plus solennel et plus fermement accentué qu'il n'employa jamais à dire son bréviaire, ce n'est pas une petite somme! mais que voulez-vous que je fasse? Vous n'exigerez rien de criminel ni de dangereux, j'espère?

— Criminel! s'écria Zurbano; c'est au contraire un devoir à remplir, saint père, une action dont vous serez récompensé dans ce monde et dans l'autre. Quant au danger, si je ne vous prouve pas que vous êtes parfaitement en sûreté, vous pourrez alors me refuser. Écoutez! Un bataillon appartenant à sa majesté Charles V stationne à peu de distance de la ville. Cette place, comme vous savez, est défendue par très-peu de monde. Un coup de main bien dirigé la mettrait au pouvoir des royalistes. Vous n'avez autre chose à faire qu'à porter une lettre de ma part au commandant. S'il y a quelque chance de réussir dans la tentative, votre propre sa-

Digitized by Google

gesse vous suggèrera du reste la conduite que vous devez tenir. L'assistance que je vous demande pour l'exécution de ce plan assurera aux royalistes une place importante; elle me facilitera à moi le moyen d'expier une rébellion projetée, vous offrira l'occasion, sans danger pour vous-même, de servir loyalement votre souverain, et sous le point de vue terrestre, je vous garantis qu'elle ne vous sera pas sans profit. Je fais valoir cette raison en dernier, bien persuadé qu'elle n'aura aucune influence sur votre détermination. Notre conférence a déjà duré trop long-temps; allez, mon bon père, nous nous comprenons l'un et l'autre; revenez dans une heure, et rapportez-moi du papier, une plume et de l'encre. Au moment de l'attaque, je réussirai peut-être à me sauver, et ma vie, si Dieu le permet, pourra se prolonger encore assez pour donner des preuves de mon sincère respect envers la religion et de mon dévouement au roi. »

Il est probable que le confesseur et son pénitent n'étaient dupes ni l'un ni l'autre, et que, malgré toutes les protestations de Zurbano, le religieux n'ajoutait pas la moindre foi à la sincérité de son zèle spontané pour la religion, ni à l'assurance de son attachement pour don Carlos.

Toutefois le moine ne laissa percer aucun doute. Il revint exactement à l'heure marquée, et, au grand contentement de Zurbano, il consentit à faire ce qu'il lui avait demandé. Le prisonnier écrivit quelques lignes au commandant carliste, lui donnant avis que la ville était faiblement défendue, que ses habitants étaient favorables au roi, ainsi que le corps entier du clergé, et qu'il était facile de s'emparer de la garnison. Ensuite il indiquait les points sur lesquels on devait de préférence diriger l'attaque. Il lui fit en outre observer combien cette place serait importante pour la cause du roi, parla du mécontentement et de l'indiscipline des troupes peu nombreuses laissées dans la ville, et finit par lui promettre la certitude d'une victoire, si on tentait d'y entrer la nuit suivante à une certaine heure. Pour écrire toutes ces choses il contrefit l'écriture du gouverneur, c'est-à-dire il signa de son nom.

Digitized by Google

Ce document arriva au chef carliste le même soir par les mains d'un jeune garçon, fils du jardinier du couvent, déguisé en paysanne. Le commandant, homme assez borné, se laissa facilement persuader qu'il avait des intelligences dans la place. Il connaissait l'écriture du gouverneur, mais il savait aussi que le porteur de la missive (qui l'avait écrite? n'importe) appartenait au couvent. Il se décida donc à faire la tentative. Le messager fut congédié avec le reçu de la lettre, à laquelle était joint son consentement à l'attaque proposée. La somme stipulée par Zurbano devait être payée au moine à l'arrivée de cette réponse.

Peu de temps après l'envoi de la lettre au commandant carliste, Zurbano demanda à voir le gouverneur de la ville, ayant à lui communiquer une affaire de la plus haute importance, et qui ne pouvait souffrir aucun retard. Ce dernier accourut aussitôt à la sollicitation du prisonnier. Là il apprit, plein de surprise et d'épouvante, que les moines avaient formé le projet de livrer la place à l'ennemi, qu'ils avaient écrit une lettre en son nom pour en faire la proposition, et que la nuit suivante certains points que Zurbano indiqua seraient attaqués.

« Je ne puis vous dire maintenant, monsieur le gouverneur, continua-t-il, comment le secret de cette conspiration est venu jusqu'à moi. En attendant, faites en sorte d'intercepter toute communication avec les couvents; placez des sentinelles au-dessus des cellules. Je dois être exécuté dans deux jours.... Certes, je mérite mon sort; néanmoins, avant de mourir j'aimerais à couper la gorge à quelques-uns de ces factieux. L'attaque a lieu demain à onze heures du soir; nous avons encore trente heures pour les préparatifs de notre défense; si vous voulez condescendre à accepter le secours qu'un malheureux condamné peut vous offrir, prenez ces papiers, et envoyez-les sans le moindre retard à leurs adresses. Demain, avant le coucher du soleil, vous pourrez ajouter à vos forces cinquante des plus beaux hommes qui se soient jamais trouvés devant l'ennemi, et qui ne craindraient pas le

Digitized by Google

diable en personne. Cependant il faut me promettre que s'ils vous rendent de bons offices, vous les laisserez partir sans les questionner, car ils sont tous aussi compromis que moi dans l'affaire qui va bientôt mettre fin à ma vie. Peut-être, monsieur le gouverneur, si mon avis devient profitable à Sa Majesté, pourriez-vous me recommander à sa clémence. Je suis un père de famille, et la détention dans les *presidios* d'Afrique me semble encore préférable à une mort ignominieuse. »

Le gouverneur connaissait bien le caractère hardi et rusé de Zurbano; mais il pensa qu'il ne risquait rien d'agir d'après la communication faite par lui. On plaça des sentinelles dans le couvent; les dépêches du prisonnier furent envoyées à leur destination, et avant que la cloche de l'église eût sonné minuit, les points les plus faibles de la place se trouvaient fortifiés le mieux possible.

Le lendemain, vers deux heures, une bande d'hommes entra dans Logrono. La tête de chacun d'eux avait été mise à prix par le gouvernement; mais les autorités civiles et militaires garantissaient maintenant leur sécurité. Le gouverneur prit sur lui de différer de quelques jours l'exécution du condamné, afin de pouvoir fixer les intentions de ses supérieurs à l'égard de sa destinée, dans le cas où les informations qu'il avait données se trouveraient justes.

Le chef carliste fut exact au rendez-vous; il effectua l'attaque à l'heure précise et à l'endroit même indiqués dans la lettre qu'il avait reçue, ne doutant pas qu'il entrerait sans difficulté, et que peut-être le gouverneur lui livrerait lui-même la ville après un simple simulacre de résistance. Les contrebandiers se conduisirent avec leur courtoisie habituelle dans l'assistance qu'ils donnèrent au peu de troupes renfermées dans la place. Près de deux cents prisonniers carlistes tombèrent au pouvoir du gouverneur; le reste se retira dans le plus grand désordre. Une dépêche télégraphique fut immédiatement envoyée au général en chef, pour l'informer des résultats de cette affaire; elle était aussi accompagnée d'une requête, dans laquelle le gouverneur demandait en même

Digitized by Google

temps la grâce de Zurbano et celle de sa bande, qui venait de servir si bien la cause de Sa Majesté la reine. Nous ne sommes pas tout-à-fait certain de ce que devint le moine assez imprudent pour se laisser jouer par son hypocrite pénitent. Toutefois nous croyons qu'il parvint à s'échapper et qu'il eut la somme à lui promise.

Un pareil événement, arrivé à une époque aussi critique, et lorsque la reine manquait de fidèles défenseurs, ne pouvait guère passer inaperçu, ni rester sans récompense. Environ quinze jours après, le gouverneur reçut un ordre royal approuvant non-seulement le sursis qu'il avait donné à l'exécution de Zurbano, et la manière dont il avait défendu la place, mais accordant aussi un généreux pardon au prisonnier, qui sur-le-champ fut mis en liberté. Cédant en outre à la requête de Zurbano, le gouvernement lui permit de lever un corps franc dans les deux Riojas, dont il prendrait le commandement spécial. Le mouvement et les opérations de ce corps devaient être sous la direction de son chef immédiat; seulement le gouvernement lui fournirait les armes, les munitions et les vivres. Quant à l'article de la solde, l'ennemi devait y suppléer, moyen qui promettait des secours bien plus abondants que ceux qu'on eût obtenus du trésor royal. Dans l'origine, le corps franc se montait à soixante fantassins et vingt cavaliers. Au bout de quelques mois, il était devenu dix fois plus considérable, et le nom de MARTIN ZURBANO répandit bientôt la terreur dans toute la province d'Alava (1).

(*Monthly Chronicle.*)

(1) NOTE DU DIRECTEUR DU *Monthly Chronicle*. Le lecteur n'apprendra peut-être pas sans intérêt que cet article a été écrit dans la maison où Cervantes vécut et mourut, laquelle est située à Tolède, dans la rue appelée *calle de Cervantes*, près de la *calle de Espos y Mina*. Par une coïncidence singulière, le paquet qui le renfermait fut apporté de Madrid à Vittoria par un fils de Martin Zurbano, capitaine de cavalerie en Espagne. Inutile d'ajouter qu'il ignorait le contenu des papiers confiés à ses soins.

Digitized by Google

Romans.

LA CLOCHE DU TOCSIN.

SUITE (1).

CHAPITRE VII. — NOUVEL ÉPISODE DE L'ÉMEUTE.

Pendant que M. Geoffrey Haredale faisait écrouer le meurtrier de son frère à Newgate, les incendiaires étaient tous rentrés dans Londres, non pas en masse, mais par divers groupes plus ou moins nombreux. Une de ces bandes avait conduit aussi ses prisonniers, et c'étaient deux jeunes femmes enlevées presque mystérieusement de la Garenne au milieu du premier tumulte, miss Emma, la nièce de M. Haredale, et Dolly Varden, sa jeune confidente, qui se trouvait par hasard en visite au château.

Nous dirons seulement ici, en passant, que cet enlèvement avait été prémédité dans l'attaque de la Garenne, et ceux au profit de qui il était fait avaient su habilement exploiter le fanatisme populaire, ou peut-être aussi concilier très-bien leur propre fanatisme et leurs intérêts.

Les jeunes femmes captives furent déposées, aussi secrètement que possible, dans une maison des faubourgs de Londres, et nous dirons plus tard ce qu'elles devinrent.

Le jeune fou, Barnabé Rudge, que nous venons de laisser en prison, n'avait point fait partie de l'expédition du Maypole et de la Garenne. Les hommes qui l'avaient entraîné dans

(1) Voir la livraison du mois d'octobre.

Digitized by Google

le tourbillon de l'émeute savaient qu'il connaissait les habitants de l'auberge et ceux du château. Il aurait pu contrarier leurs secrets projets. Après l'avoir placé pendant trois jours à leur avant-garde comme porte-drapeau, ils avaient confié à son aveugle courage la garde de la taverne de Londres désignée pour leur lieu de rendez-vous général, et c'était là que cette sentinelle perdue avait été surprise par un détachement de soldats qui triomphèrent non sans peine de sa résistance. Mais enfin Barnabé dut succomber sous la force du nombre. Parmi la multitude désordonnée qui, dans cette mémorable crise, remplit la capitale de terreur, quelques-uns savaient bien qui était ce malheureux jeune homme; mais comment la plupart de ces furieux auraient-ils deviné la folie de celui qu'ils suivaient en vrais insensés eux-mêmes? Pour la plupart, il n'était donc que le plus brave de la grande armée protestante, un héros improvisé, qui ne le cédait pas même à ces deux singuliers chefs de file déjà nommés, Hughes, l'ex-palefrenier; Dennis, l'ex-bourreau. Ceux-ci ne se méprenaient sans doute pas sur l'exaltation de leur porte-drapeau; ils feignaient seulement de s'y méprendre, comme aussi, malgré la conscience de leur propre ascendant sur leurs camarades, ils cédaient le pas à un capitaine nominal. Cet autre personnage ridicule de ce drame populaire était un certain Simon Tappertit, apprenti du maître serrurier G. Varden, affilié à une société d'apprentis, et qui, flatté de la confiance de lord Georges Gordon, se croyait déjà un autre Jack Cade ou un autre Wat Tyler.

Lorsque tous ces hommes fanatisés, ou associant leurs passions hypocrites au fanatisme de la multitude, apprirent en rentrant dans Londres l'arrestation de Barnabé, de l'héroïque Barnabé! il n'y eut qu'un cri parmi eux, un cri de vengeance; et dès qu'on proposa d'aller le délivrer, l'assentiment fut général.

Pendant cette journée, tous les régiments casernés à Londres ou dans les environs furent sous les armes, et firent de continuelles patrouilles, d'accord avec la milice urbaine.

Digitized by Google

Mais l'insurrection était devenue si formidable, l'impunité avait donné à l'émeute une telle audace, que ce déploiement de la force militaire, au lieu de contenir les mutins, ne fit que provoquer des actes de plus en plus répréhensibles, jusqu'à rappeler dans Londres ces rébellions du moyen âge, où la populace était réellement la maîtresse de la ville.

Déjà la veille, le commandant en chef de la troupe avait en vain cherché à stimuler le courage des magistrats de la Cité, celui du lord-maire surtout, qui se montra le plus faible et le plus timide de tous. Pour lui faire comprendre ses devoirs, plusieurs fois des détachemens de soldats furent envoyés à son hôtel (*Mansion-House*) afin d'y recevoir ses ordres; mais, ni par persuasion, ni par menaces, on ne put le décider à en donner aucun, et ces tentatives mêmes eurent un très-mauvais effet. En voyant les troupes stationner ainsi dans la rue sans instructions, en apprenant bientôt l'inertie du lord-maire, la multitude ne manqua pas d'en tirer avantage, en se vantant tout haut d'avoir pour elle les autorités, qui, disait-on, étaient trop opposées elles-mêmes aux papistes pour oser tourmenter des gens dont tout le crime était d'avoir des sentimens de bons protestants. Tout cela se répétait à haute voix et à dessein près des soldats, qui, naturellement peu portés à combattre le peuple, reçurent assez volontiers ses avances. Si on leur demandait : « Tirerez-vous sur vos concitoyens? Non, non, répondaient-ils; Dieu nous en préserve! » Réponse qui était interprétée comme un témoignage de leur désaffection pour le gouvernement et de leurs bonnes dispositions pour la cause populaire; si bien que, sur toutes les places où un bataillon faisait halte, la foule se pressait à l'entour, secouait la main familièrement aux militaires, leur criait vivat et les traitant en amis.

Peu à peu, plus de déguisements, plus d'hésitations; l'émeute envahit tous les quartiers de Londres. Si un des insurgés avait besoin d'argent, il n'avait qu'à frapper à la porte d'une maison, ou entrer dans une boutique, au nom de l'émeute même; les bourses s'ouvraient à l'instant pour lui. Si

Digitized by Google

les bourgeois paisibles avaient peur d'arrêter un homme isolément, il est facile de deviner que là où plusieurs bandits se réunissaient en groupes, ils étaient encore plus respectés. Ils se mirent donc à parcourir les rues et les places, sans plus de mystère, et s'occupant de leurs plans. Les affaires étaient suspendues ; la plupart des boutiques se fermaient ; un grand nombre de maisons exprimaient l'adhésion de leurs habitants en arborant un drapeau bleu ; les juifs eux-mêmes, ceux de Houndsditch, de White-Chapel et autres quartiers, inscrivaient sur leurs portes ou leurs fenêtres : *Cette maison est une bonne protestante.* La populace faisait la loi : jamais loi ne fut plus redoutée et mieux obéie.

Il était six heures du soir, lorsqu'un rassemblement considérable, parti de Lincoln's-Inn-Fields, se divisa en plusieurs corps, évidemment pour exécuter un projet concerté par les chefs qui, avec une incroyable activité, se mirent à la tête de leurs bandes, et furent suivis comme si chacun des leurs avait eu son rang fixé d'avance. Le corps le plus nombreux, comprenant les deux tiers de toute cette multitude, se dirigea sur Newgate. On y remarquait les insurgés qui s'étaient le plus distingués dans les troubles précédents, tous ceux dont les camarades avaient été arrêtés dans le désordre, et enfin nombre d'individus, parents ou amis des criminels enfermés dans la prison. Cette dernière classe comprenait non-seulement les coquins les plus désespérés de Londres, mais encore quelques hommes comparativement innocents. Mainte femme déguisée en homme était là pour briser les fers d'un fils ou d'un frère. On y voyait les deux enfants d'un homme condamné à la peine de mort, qui devait être exécuté le surlendemain avec trois autres. De jeunes filous, dont les camarades étaient en prison, s'étaient mis de la partie en assez grand nombre, et à l'arrière-garde se pressaient une vingtaine de ces misérables femmes, de celles que la société rejette de son sein, et qui avaient l'espoir de délivrer quelque autre créature déchue aussi misérable qu'elles, ou peut-être encore qui étaient là poussées par une sympa-

Digitized by Google

thie générale pour tous ceux qui sont sans espérance dans ce bas monde.

Quelles étaient les armes de cette multitude? De vieilles épées, des pistolets sans balles et sans poudre, des leviers de fer, des coutelas, des faux, des scies, des couperets volés à des bouchers, une forêt de barreaux de fer et de bâtons, de longues échelles pour escalader les murailles, portées sur les épaules d'une douzaine d'hommes, des torches allumées, des câbles goudronnés, des pieux arrachés à des barrières, et même des crosses et des béquilles prises aux mendiants de la rue. Quand tout fut prêt, Hughes et Dennis se mirent à la tête du rassemblement. Ils avaient entre eux deux leur capitaine, ce Simon Tappertit, le chef de la société secrète des apprentis, et sur leurs traces la foule se pressait rugissante et furieuse comme une mer agitée.

Au lieu de marcher droit sur la prison par Holborn, comme tous s'y attendaient, les chefs prirent la direction de Clerkenwell, et se précipitant dans une rue tranquille, s'arrêtèrent devant un serrurier : c'était justement la maison de Gabriel Varden, à l'enseigne de la Clef d'or.

« Frappez à la porte, cria Hughes aux hommes qui le suivaient de plus près; nous avons cette nuit besoin d'un homme de son métier; si on ne répond pas, enfoncez la porte. »

En effet, la boutique était fermée; la porte et les croisées étaient de nature à résister longtemps, et longtemps on frappa sans effet. Mais la foule impatiente s'étant mise à crier : Incendiez la maison ! et des torches ayant été passées de main en main, une croisée du premier étage s'ouvrit enfin, et l'on vit paraître le robuste ouvrier en personne, dans son costume de sergent de la milice.

« Misérables que vous êtes ! que me voulez-vous ? Il en est parmi vous sans doute qui reviennent de l'incendie de la Garenne ; qu'avez-vous fait de ma fille ?

—Ne nous faites pas de questions, mon vieux, répondit Hughes, qui avait commandé le silence; mais descendez et

Digitized by Google

apportez les outils de votre état; nous avons besoin de vous.

— Besoin de moi! répéta le serrurier en regardant son habit d'uniforme; oui, sans doute, car vous devez me reconnaître pour m'avoir rencontré en patrouille; et si quelques personnes que je pourrais nommer avaient du cœur, vous m'auriez vu de plus près. Écoutez-moi bien : vous qui me parlez, vous et les vôtres, vous êtes une vingtaine au moins que je vois là, qui pouvez vous considérer comme morts, à compter de cette heure : allez bien vite voler un cercueil quelque part; vous en aurez besoin avant peu.

— Voulez-vous descendre? cria Hughes.

— Retirez-vous, bandits!

— Allons, mettons le feu à la porte.

— Arrêtez! cria le serrurier d'une voix qui arrêta en effet les plus hardis; et il leur présentait le canon d'un fusil : le premier qui approche avec sa torche n'a qu'à se recommander à Dieu. »

Hughes lui-même hésita, mais ce ne fut qu'un moment, et prenant la torche d'un homme à côté de lui, il s'avançait en jurant lorsqu'il fut arrêté à son tour par un cri aigu et perçant : il leva la tête et vit flotter un vêtement de femme à une fenêtre sous le toit. Ce cri fut réitéré deux et trois fois, puis la voix qui l'avait poussé prononça ces mots : « Simon Tappertit! avez-vous parmi vous Simon? qu'il me réponde; répondez-moi, Simon. » Et alors on distingua une tête féminine avec un cou maigre qui s'allongeait vers la rue. Simon Tappertit, l'ex-apprenti de Gabriel Varden, reconnut miss Miggs, la servante de son maître, aussi laide que zélée protestante, qui avait pour lui une affection dont sa vanité n'était guère flattée.

« Miggs, lui cria-t-il, taisez-vous, je vous prie, et descendez pour nous ouvrir; car nous avons besoin de votre maître et nous ne sommes pas gens à rester sous sa fenêtre... Miggs, descendez, vous dis-je, et vous, monsieur Varden, laissez là ce fusil, croyez-moi, si ne voulez pas que mal vous en arrive.

Digitized by Google

— Ah ! ne vous occupez pas de son fusil, cria Miggs, Simon et vous messieurs, j'ai versé un pot de bière dans le canon. »

A ces mots la population fit une acclamation bruyante qui fut suivie d'un grand éclat de rire.

« Le fusil ne partirait pas, continua Miggs, quand il serait chargé jusqu'au bout du canon ; Simon, et vous messieurs, je suis enfermée ici en haut, passez par la petite porte et venez me rendre la liberté. Je suis pour la cause, la sainte bonne cause ; je renie le pape de Babylone, sa pompe et ses œuvres : je ne suis sans doute qu'une pauvre servante, mais je n'en ai pas moins mes opinions en toute humilité. »

Sans faire beaucoup d'attention à ces précautions oratoires de miss Miggs, ceux à qui elle s'adressait, profitant de sa révélation sur le fusil, appliquèrent une échelle à la fenêtre où était le serrurier ; il eut beau la fermer, s'y barricader, s'y défendre vigoureusement ; le passage fut bientôt forcé et la chambre prise d'assaut. Les vainqueurs étaient furieux, car Varden en avait blessé deux gravement : « Allons, qu'on le pende à un réverbère, » s'écriait-on autour de lui. Mais, impassible, il regardait avec mépris son apprenti Simon pendant que Dennis et Hughes lui tenaient chacun un bras. « Vous m'avez privé de ma fille, misérables, dit-il ; prenez ma vie si vous voulez. Je remercie Dieu de m'avoir permis de mettre ma femme en sûreté ; quant à moi, je ne vous demande pas de grâce.

— Oui, vous êtes un brave, répondit M. Dennis avec un sourire approbateur, et vous vous exprimez en brave ! Un réverbère aujourd'hui, un lit de duvet dans dix ans, qu'importe, n'est-ce pas, quand il faut toujours mourir ? »

Le serrurier tourna sur lui un regard dédaigneux et le laissa dire.

« Quant à moi, continua le bourreau, qui avait saisi avec plaisir l'idée du réverbère, j'honore vos principes : ce sont les miens ; et je suis tout prêt à vous satisfaire. Voyons, où trouver un petit bout de corde ?

— Ne faites pas l'obstiné, maître Varden, dit Hughes en

Digitized by Google

secouant le serrurier par l'épaule : soyez raisonnable, et venez avec nous ; on vous apprendra quel service on vous demande.

— Vous n'avez pas de service à attendre de moi, répondit Varden. Je vous en préviens d'avance.

— En vérité, dit Dennis, c'est une cruauté que de ne pas faire ce que ce brave homme désire : il est d'accord avec ceux qui ont crié de le pendre ; pendons-le : c'est un cas de conscience. En cinq minutes tout sera terminé. On ne trouve pas tous les jours des braves qui sautent le pas aussi volontiers. »

La foule d'applaudir, et au mouvement qui se fit autour de Varden il était évident qu'on allait lui mettre une corde au cou, lorsqu'une voix cria de la fenêtre : il a des cheveux blancs, c'est un vieillard ! ne lui faites pas de mal !

— Qui que vous soyez, répondit Varden, point de pitié pour mes cheveux blancs, ma vieillesse est encore verte ; et je vous méprise tous, brigands que vous êtes. »

Cette nouvelle boutade n'était pas faite pour apaiser cette foule féroce, et c'en était fait de l'honnête serrurier si Hughes ne fût intervenu en disant d'un ton d'autorité : « Non, non, nous avons besoin de ses services ! Il nous le faut. Simon Tappertit, expliquez-lui ce que nous voulons, et puis emmenons-le.

— M. Varden, dit Simon Tappertit, nous allons à Newgate.

— Oui, vous y allez tout droit, j'espère, répondit l'indomptable Varden.

— Nous allons à Newgate pour forcer les portes et délivrer les prisonniers ; c'est vous qui avez fait la serrure de la grand'porte.

— Oui, c'est moi, et vous n'avez pas à m'en remercier.

— Vous nous aiderez à la faire sauter.

— Jamais, jamais, s'écria Varden.

— C'est ce que nous verrons, dit Hughes. Allons, qu'on remplisse un panier de ses outils, et marchons, au lieu de perdre le temps en paroles. »

A cette rebuffade, ceux qui l'entendirent, faisant trève à

Digitized by Google

leur indignation contre Varden, se répandirent dans la maison, pillant et brisant tout, selon leur coutume, mais en recueillant précieusement dans un panier tous les outils de l'honnête ouvrier. Un des pillards vint aussi dire au capitaine apprenti : « Capitaine, cette vieille folle là-haut recommence ses cris et ses gémissements ; que faut-il en faire ?

— Ou laissez-la enfermée dans sa chambre, ou bien transportez-la à...» et il acheva sa phrase à l'oreille de celui qui était venu s'adresser à lui.

Après ce pillage et cet échange rapide de questions et de réponses, le rassemblement courut droit du côté de Newgate, transportant Varden malgré sa résistance, et il s'abattit en une sombre masse devant la grand'porte de la prison.

CHAPITRE VIII. — L'ÉMEUTE DEVANT NEWGATE.

Depuis la maison de Gabriel Varden jusqu'à la prison l'émeute avait gardé le silence; mais là elle poussa un grand cri et appela le gouverneur. Cette visite n'était pas inattendue, car la maison de ce fonctionnaire, qui faisait face à la rue, était fortement barricadée; le guichet de la prison était fermé : on ne voyait personne aux meurtrières ni aux grilles des croisillons. Les cris éclatèrent à plusieurs reprises, et enfin un homme se montra sur le toit de la maison du gouverneur, demandant ce qu'on désirait de lui.

Ceux-ci dirent une chose, ceux-là une autre, et quelques-uns se mirent à siffler. Le jour était tombé ; la maison étant haute, la plupart de ceux qui composaient le rassemblement ne pouvaient savoir qu'on était venu leur répondre, et le tumulte continua jusqu'à ce que tous en fussent informés. Il se passa plus de dix minutes avant qu'aucune voix pût se faire entendre distinctement : pendant cet intervalle l'homme du toit resta seul, se dessinant sur la teinte de plus en plus rembrunie du ciel et regardant le mouvement de la rue.

Enfin Hughes put parler : « Êtes-vous M. Akerman, le principal geôlier ?

Digitized by Google

— Eh ! oui, c'est lui, » frère, dit Dennis à l'oreille de Hughes ; mais celui-ci voulut que la réponse vînt du personnage lui-même, qui répondit en effet :

« Oui, c'est moi.

— Vous avez sous votre garde quelques-uns de nos amis ?

— J'ai beaucoup de monde sous ma garde, » dit le geôlier en chef qui, en parlant ainsi, se tourna vers les cours de la prison, et l'idée que cet homme pouvait du faîte de sa demeure voir ce qui était dérobé à tous les yeux par ces sombres murailles, exaspéra tellement la populace qu'elle se prit à hurler comme un troupeau de loups.

« Rendez-nous nos amis, dit Hughes, et vous pouvez garder les autres.

— C'est mon devoir de les garder tous : je ferai mon devoir, répondit Akerman.

— Si vous ne nous ouvrez pas les portes, reprit Hughes, nous les briserons, car il nous faut nos amis.

— Tout ce que je puis faire, braves gens, dit Akerman, c'est de vous engager à vous disperser : souvenez-vous que tout désordre commis ici peut avoir de sévères conséquences : vous pourrez vous en repentir quand il sera trop tard. »

Akerman, cela dit, faisait mine de se retirer lorsqu'il fut arrêté par la voix du serrurier Varden, qui lui cria : « Monsieur Akerman ! monsieur Akerman !

— Je ne veux plus écouter aucun de vous, reprit le gouverneur de la prison en faisant un geste négatif avec la main.

— Mais je ne suis pas un de ces gens-là, continua Varden ; je suis un honnête homme, monsieur Akerman ; un honorable serrurier, Gabriel Varden. Ne me reconnaissez-vous pas ?

— Vous, dans ce rassemblement ! lui cria le gouverneur d'une voix émue.

— Entraîné ici par force... on m'a conduit pour faire sauter la serrure de la grand'porte : je vous prends à témoin, monsieur Akerman, que je refuse de le faire, et que je n'en ferai rien, arrive ce que pourra. Si on me fait violence, ayez la bonté de vous en souvenir.

Digitized by Google

— En quoi peut-on vous secourir? demanda le gouverneur.

— En aucune manière, monsieur Akerman. Vous ferez votre devoir, et je ferai le mien.

— Savez-vous, dit le gouverneur s'adressant à la multitude, que vous mettez en danger la vie de cet honnête homme?»

Un bruyant hourrah interrompit ici cette conversation : une grêle de pierres et d'autres projectiles força le geôlier en chef de se retirer, et Gabriel Varden fut entraîné du côté de la porte de Newgate. Là vainement lui tendit-on ses outils; vainement le frappa-t-on violemment; vainement fut-il renversé par un de ces furieux; il se releva, serra à la gorge celui qui l'avait jeté par terre, ne le lâcha que pour rendre d'un autre côté coup pour coup, jusqu'à ce qu'il fût saisi par deux hommes robustes; et ces deux derniers assaillants crièrent aux autres: « Laissez-le-nous! quel besoin de perdre toutes vos forces contre un seul homme, quand il suffit de nous deux pour l'expédier en quelques minutes? le temps presse : souvenez-vous des prisonniers! souvenez-vous de Barnabé! »

Ce dernier cri circula rapidement parmi la foule. Les marteaux commencèrent à attaquer vivement la prison, et ce fut à qui serait au premier rang des démolisseurs. S'ouvrant violemment un chemin à travers la foule comme s'ils avaient à percer des rangs ennemis, les deux hommes qui s'étaient emparés du serrurier battirent en retraite en l'emmenant entre eux.

Ce fut alors un affreux vacarme. Les efforts de la populace s'adressèrent non plus seulement à la porte, mais aux murailles et à deux grandes bornes, dont le dur granit brisait les armes sans se laisser entamer : quant au fer de la porte, heurté par le fer, il renvoyait des torrents d'étincelles. Après la première rage de cette attaque, les assaillants se relevèrent les uns les autres pour ménager et doubler leurs forces; mais la porte était toujours là inébranlable, toujours la même, sauf quelques légères bosselures.

Enfin pendant que l'assaut continuait, pendant que quelques-uns appliquaient leurs échelles trop courtes contre ces

Digitized by Google

hautes murailles, et que d'autres repoussaient une centaine d'agents de police qui étaient survenus sur les derrières du rassemblement, il y en eut qui assaillirent la maison sur le toit de laquelle le geôlier en chef avait paru ; elle fut enfoncée, et l'on apporta tous les meubles en tas devant la porte de la prison pour y mettre le feu. Aussitôt que cet expédient fut compris, on laissa de côté tous les instruments de démolition, et tous les bras aidèrent à disposer ce bûcher, qui monta si haut que les derniers meubles ne purent être ajoutés sur le faîte qu'au moyen des échelles. Ensuite on l'enduisit de poix, de goudron, de résine, on l'arrosa de térébenthine, on fit la même opération à tout ce qui était en bois autour des portes de la prison, et après ce baptême infernal, on approcha les torches.

Cet immense bûcher si bien préparé prit feu tout à coup. Les flammes s'élevèrent en rugissant, précédées d'un nuage de fumée qui enveloppa le sombre édifice. La populace, empressée d'abord tout autour, le contemplait silencieusement avec d'avides regards ; mais quand l'embrasement répandit une étouffante chaleur, quand ce fut comme une vaste fournaise dont le foyer dévorant rayonna sur les maisons avoisinantes et en illumina les plus obscurs recoins, les clameurs devinrent affreuses, clameurs délirantes, qui saluaient ce feu qu'on voyait jouer pour ainsi dire avec la porte de Newgate, tantôt se collant à sa dure surface, tantôt glissant dessus pour s'élancer en un long jet lumineux jusqu'au ciel, puis l'entourant de nouveau dans son étreinte dévorante. Par moments, la clarté allait éclairer l'horizon du Saint-Sépulcre, dont le cadran, qui a si souvent marqué l'heure des exécutions, était visible comme en plein jour. La girouette du clocher étincelait comme un riche bijou. Ses plus noires briques et sa haute tour semblaient d'un rouge vif par l'effet du reflet ; clocher, cheminées, toitures, tout ce qui participait à cette fantastique illumination avait l'air de vaciller ; des objets jusqu'alors inaperçus étaient soudainement révélés, les choses les plus familières prenaient un aspect tout à fait nouveau.

Digitized by Google

Telle était l'intensité de la chaleur, que les murs des maisons voisines s'éraillaient, les vitres des fenêtres éclataient, le plomb des gouttières et le fer des toitures brûlaient la main imprudente qui y touchait ; les moineaux prenaient leur vol, et, étourdis par la fumée, venaient tomber au milieu du feu ; cependant il se trouvait des bras toujours occupés à alimenter la flamme. Une grande soif altéra les gosiers de tous ces ardents travailleurs. On fit la chaîne pour leur faire passer des seaux pleins d'une eau puisée à une pompe de la place. La porte de Newgate, quoique devenue une vraie porte de feu, était encore debout, encore fermée avec ses barreaux et ses serrures : les plus impatients de la populace s'avisèrent de jeter des tisons sur les toits et dans les cours. Ils réussirent, et ce fut alors une nouvelle scène d'horreur. Les prisonniers, voyant à travers leurs grillages que le feu prenait de plusieurs endroits, commencèrent à avoir peur d'être brûlés tout vivants dans leurs cachots ; terreur affreuse qui se propagea de cour en cour, de cachot en cachot, et s'exprima en cris atroces. Toute la prison retentit de lamentations qui se faisaient même entendre par-dessus les clameurs de la populace et le rugissement des flammes, tumulte d'angoisses et de désespoir qui fit frémir les plus hardis.

Chose remarquable, ces cris commencèrent dans le quartier de la prison qui faisait face à Newgate-street, où l'on savait qu'étaient enfermés les condamnés qui devaient être exécutés le jeudi suivant. Non-seulement ces quatre hommes qui avaient si peu de temps à vivre furent les premiers à éprouver la peur d'être brûlés, mais ils se montrèrent les plus effrayés, ne cessant de crier que le vent poussait les flammes vers eux et qu'ils seraient les premiers atteints; appelant à leur secours les geôliers, et leur indiquant même le réservoir de leur cour qui était plein d'eau ; bref on eût dit que ces quatre malheureux avaient devant eux une vie longue et honorée, au lieu de quarante-huit heures d'emprisonnement suivies d'une mort violente et honteuse.

Mais ce qu'on ne saurait décrire, c'est la désolation des

Digitized by Google

deux fils de l'un de ces condamnés, qui entendaient ou croyaient entendre la voix de leur père. Ils se tordaient les mains, allaient et venaient comme des insensés; puis l'un d'eux monta sur les épaules de son frère, essayant de franchir un grand mur hérissé de pointes de fer. Il tomba au milieu de la foule; mais sans être découragé par ses meurtrissures, il remonta, retomba encore, et forcé de renoncer à une tentative impossible, il se mit à frapper et déchirer les pierres avec ses mains comme s'il avait pu s'ouvrir un passage à travers la muraille. Enfin ces deux jeunes gens pénétrèrent jusqu'à la porte, lorsque tant d'autres n'avaient pu le faire, et on les vit au milieu du feu essayant de l'arrêter avec des leviers dont ils s'étaient armés.

Ils ne furent pas les seuls que les cris provenant de l'intérieur de la prison affectèrent ainsi : des femmes se tordaient aussi les mains, se lamentaient et se bouchaient les oreilles. Plusieurs s'évanouirent. Ce délire de désespoir devint général : personne dans cette multitude ne resta un instant calme, et dans cette agitation, cette frénésie, ce besoin d'agir, il y en eut qui dépavèrent la rue; ce qui se fit avec une rapidité vraiment extraordinaire.

Écoutez ! une acclamation ! une autre et encore une autre, à laquelle tous répondent, quoique très-peu connussent ce que la première signifiait. Mais les plus rapprochés de la porte l'avaient vu céder lentement et se détacher de son gond supérieur; la voilà qui penche encore et laisse entrevoir un sombre corridor, tel qu'une noire caverne. « Allons, aidons au feu ! »

Ceux qui guettaient le moment de pouvoir se précipiter dans cette ouverture, encore défendue par les plaques rouges et les barres de fer incandescent, étaient obligés d'abriter leurs visages avec leurs mains. On vit alors des façons de fantômes glisser le long des toits, se traînant sur leurs genoux, ou portés par d'autres. Il était évident que la prison ne pouvait tenir plus longtemps, et c'étaient les geôliers qui s'échappaient avec leurs femmes et leurs enfants... « Allons, aidons au feu ! »

Digitized by Google

La porte penche de plus en plus : tous ses gonds sont partis ; elle vacille... elle tombe !

Nouvelle acclamation ! hésitation d'un moment... Hughes, le premier, saute par-dessus le brasier qui s'interposait entre la populace et le seuil de la prison ; il saute, éparpille autour de lui une masse d'étincelles, éclaire le corridor avec celles qui restent attachées à son vêtement et le voilà dans la prison.

Le bourreau le suivit de près. Sur leurs traces tant d'autres se précipitèrent, que le feu, à force d'être foulé aux pieds, allait bientôt s'éteindre... Mais il n'en était plus besoin, car au dehors comme au dedans la prison était en flammes.

CHAPITRE IX. — LA DÉLIVRANCE DES PRISONNIERS.

Pendant tout le cours de cette terrible scène, un homme, dans la prison, avait subi une angoisse et une torture morale qui ne sauraient se comparer à aucune autre, pas même à celles des quatre condamnés à mort.

Lorsque l'émeute s'était abattue devant Newgate, le bruit des voix et le tumulte réveillèrent le meurtrier, si l'on peut appeler sommeil l'assoupissement dans lequel il était tombé, après avoir été ramené dans son cachot, sans avoir répondu aux questions de son malheureux fils. Il tressaillit, se mit sur son séant, et écouta.

Après un court intervalle de silence, le bruit éclata de nouveau. A force d'attention, il parvint à comprendre que la prison était attaquée par une multitude furieuse. Il se rappela les paroles du juif aveugle, et il aurait voulu espérer ; mais sa conscience coupable arma aussitôt contre lui-même ces hommes qu'il se figura venir pour l'égorger. Une fois qu'il eut conçu cette crainte, elle s'empara exclusivement de son esprit, et tout tendit à la confirmer : le souvenir de son double assassinat, l'horreur qu'il devait inspirer à tous, l'effet que devait avoir produit la découverte miraculeuse du criminel : oui, il était isolé et signalé à tous, au milieu de cette sentine de corruption de la capitale, Lucifer parmi les démons. Les autres pri-

Digitized by Google

sonniers formaient une association, réunis par de communes sympathies, prêts à se porter secours les uns aux autres. Mais lui, il n'était qu'un homme contre tous les hommes, le traître, l'assassin, dont aucun captif ne voudrait risquer l'odieux contact.

Quant à la foule du dehors, il n'avait aucun lien avec elle; ce n'était pas lui qu'elle venait délivrer; au contraire, n'affecterait-elle pas de faire une distinction entre les coupables, et pour mieux repousser toute solidarité avec un lâche meurtrier, si elle brisait ses fers, ne serait-ce pas pour l'exécuter, sans autre procès? Cependant les clameurs continuaient, et chaque nouveau bruit retentissait dans son cœur comme un coup qui lui était porté. Peu à peu sa terreur devint un délire; il se cramponna contre ses barreaux, il appelait ses geôliers, il les suppliait de venir le défendre des fureurs populaires, et de l'enfermer dans un caveau souterrain, en un mot, de le cacher n'importe où, pourvu qu'il pût échapper à la vue de ceux qui venaient le chercher.

Personne ne vint; personne ne répondit. Alors, par un autre effet de sa terreur, il craignit d'attirer l'attention par ses cris, et il garda un sombre silence. Bientôt en regardant par les barreaux du soupirail pratiqué au-dessus de sa porte, il aperçut de longues ombres et de longs reflets de lumière projetés alternativement sur les murs et les dalles de la cour. C'étaient les geôliers qui se sauvaient le long des toits, et éclairaient leur fuite avec des torches. La clarté devint ensuite plus brillante et plus rouge; des tisons fumants tombèrent : les premiers allaient se consumer dans les cours; mais il en vit un qui roula sous un banc de bois, et y mit le feu. D'autres commencèrent à s'accumuler devant sa porte, menaçant d'obstruer toutes les issues, quoi qu'il arrivât, et de l'ensevelir là tout vivant derrière un monceau de débris et de cendres. Mais les cris du dehors et ceux de l'intérieur se répondaient; le feu gagnait du terrain, la chaleur devenait intense et l'air suffoquant; évidemment il risquait d'être brûlé vif. N'importe, il n'élèvera pas la voix; ce n'est plus

Digitized by Google

tant l'élément destructeur qu'il redoute, c'est la foule à laquelle les autres prisonniers peuvent le dénoncer. Ainsi ballotté entre ces diverses peurs, celle des habitants de la prison et celle des hommes du dehors, celle du bruit et celle du silence, de la clarté et de l'obscurité, tremblant d'être délivré, tremblant d'être oublié là, ce qu'il éprouva des retours de sa conscience dépassa tous les plus cruels supplices qu'ait jamais inventés l'horrible caprice de la tyrannie.

La porte de la prison est à bas. Voilà la populace qui se précipite sous ses passages voûtés, frappant sur les barreaux des grilles qui divisent les cours, se ruant sur les cellules et les cachots, arrachant ici les verroux, là les chaînes, ailleurs les serrures et les gonds, cherchant à tirer violemment les prisonniers par des ouvertures et des baies où un enfant passerait à peine, sifflant et hurlant, courant au travers des flammes comme si ces furieux étaient cuirassés de métal. Déjà une partie des captifs sont délivrés, et veulent gagner la rue; on les arrête pour essayer de limer leurs fers, pour danser autour d'eux avec une joie frénétique. Dix à douze hommes ont pénétré dans la cour où le meurtrier regarde par sa fenêtre. Ils traînaient un détenu dont ils avaient déchiré les habits dans leur cruel empressement à le mettre en liberté. Ce malheureux était sanglant et presque insensible entre leurs mains. Surviennent une vingtaine d'autres captifs, allant çà et là, si étourdis par le bruit et la lueur du feu, qu'ils s'étaient perdus dans le labyrinthe de la prison, ne sachant de quel côté se diriger et criant au secours aussi haut qu'auparavant. Après ceux-ci arrive lentement un pauvre diable que la loi a puni d'avoir dérobé un pain chez le boulanger, et qui sort lentement, comme à regret, de cette prison devenue son asile, et à qui on rend, non pas la liberté d'aller revoir sa famille, mais la liberté de mourir de faim dans la rue. Enfin, une autre troupe se compose de voleurs que leurs camarades ont reconnus, dont ils recouvrent les fers avec des mouchoirs et des tresses de paille, qu'ils vêtissent de manteaux, et aux lèvres desquels ils approchent une bouteille, parce qu'ils n'ont pas le temps

Digitized by Google

de leur ôter les menottes. Tels sont ceux et d'autres encore qui passent et repassent sous la fenêtre du meurtrier; hideux spectacle qui a lieu pour lui au milieu du tumulte, spectacle que son délire lui fait croire par moment être le produit d'un cauchemar.

Mais c'est à son tour : son cachot a été remarqué. Une bande armée de torches, de haches, d'échelles, remplit la cour, et demande en criant s'il n'y a plus personne à délivrer. Le meurtrier se réfugie au coin le plus noir de sa cellule; mais on l'a aperçu ou deviné : on fait une brèche à sa fenêtre, et sans s'étonner de sa stupéfaction muette, on l'enlève, qu'il le veuille ou non, et une fois déposé sur les dalles de la cour, on lui dit : « Fuyez, ne perdez pas de temps, et surtout ne restez pas là, si vous ne voulez pas être foulé aux pieds. » A peine une minute s'est écoulée, qu'une autre bande a délivré encore Barnabé : le père et le fils sont poussés ensemble vers la rue, et tournant la tête, ils voient un tas de ruines fumantes là où était NEWGATE !

La populace n'eût pas sans doute parcouru tous les détours de la prison avec une facilité si merveilleuse, si M. Dennis, le bourreau, n'eût été là pour la diriger. Ce fonctionnaire de la loi n'avait fait qu'une réserve à son profit. Quand il vit tous ses camarades dispersés et occupés, il prit lui-même sans rien dire un trousseau de clefs dans une espèce d'armoire à lui connue, et, se glissant par un corridor près de la chapelle, il se rendit aux *cellules des condamnés*, suite de petites chambres sombres, s'ouvrant sur une galerie basse, qui était défendue du côté par lequel il y arriva par un guichet, et à l'extrémité opposée, par deux portes, une large grille et une seconde grille plus étroite. Ayant refermé le guichet à double tour, il s'assit sur un banc dans la galerie, et se mit à caresser des lèvres la pomme de sa canne avec un air parfait de calme et de contentement.

En toute circonstance, c'eût été étrange de voir un homme se livrer, même au dehors, à cette douce béatitude, pendant que la prison était en flammes et au milieu d'un pareil vacarme;

Digitized by Google

mais là, au cœur même de l'édifice, avec les cris et les prières des quatre condamnés dans les oreilles, c'était certes extraordinaire! Il paraît que M. Dennis comprenait très-bien la singularité de la chose et en jouissait doublement; car il avait posé son chapeau sur l'oreille comme eût fait un plaisant en bonne fortune, et son sourire semblait dire : « Dennis, tu es un homme à part, un original, un type! »

Au bout de quelques minutes, les quatre condamnés étant certains que quelqu'un était entré dans la galerie, quoiqu'il ne leur fût pas possible de le voir, s'abandonnèrent à toutes les supplications qui pouvaient être inspirées à des misérables dans une situation pareille : « Qui que vous soyez, répétaient-ils, ayez pitié de nous! et pour l'amour du ciel, mettez-nous en liberté! » Et puis ils protestaient que, s'ils s'échappaient, ils changeraient de vie, et prouveraient le repentir de leurs crimes par une conduite irréprochable. L'énergie de leur prière aurait touché n'importe qui l'eût entendue : M. Dennis, élevé et nourri dans les principes de la vieille école, philosophe convaincu depuis longtemps de la sagesse de la législation criminelle, M. Dennis, aux yeux de qui la peine de mort était le palladium de la société, non-seulement se montra très-peu ému d'abord, mais il finit même par être impatienté des sollicitations qui troublaient sa contemplation.

« Voulez-vous bien vous taire? dit M. Dennis.

— Hélas! répondirent les condamnés, nous sommes ici pour être pendus après-demain; sauvez-nous!

— Mes bons amis, reprit M. Dennis, regrettant de n'avoir aucun témoin de son aimable plaisanterie, j'avoue que je suis honteux de vous voir si peu raisonnables. Vous n'avez pas à vous plaindre; vous avez été traités convenablement, et vous serez jusqu'au bout traités de même, je l'espère; vous avez été jugés selon la loi, selon une loi faite exprès pour vous; pour vous aussi a été faite la prison où vous êtes; vous avez ici un prêtre pour vous, un officier public pour vous, une charrette pour vous; bref, rien ne vous manque, rien ne vous

Digitized by Google

manquera; ne vous manquez donc pas à vous-mêmes; soyez des hommes, quoique j'aie vu des dames se conduire avec courage au moment suprême. Allons, n° 2, ne grincez pas des dents; vous êtes une honte pour Newgate. »

Après avoir attendu un moment pour voir si on lui répondait, M. Dennis continua avec son ton goguenard :

« Écoutez-moi bien, tous les quatre : je suis venu ici spécialement pour avoir soin de vous, pour empêcher que vous ne soyez brûlés vifs, au lieu de l'autre chose.... Tout ce tapage est inutile, personne ne vous trouvera, et tous vos cris n'auront servi qu'à vous enrouer pour le moment du discours final... ce qui serait dommage; car je suis pour la liberté de la parole, moi, voyez-vous; j'ai entendu quelques fameuses harangues sur les planches..... Vous savez de quelles planches je veux parler... Eh bien! tout le secret est dans l'assurance de l'orateur. Ne pleurnichons pas, n° 3, je vous en prie. J'aimerais mieux, quoique ce soit une perte pour mon compte, j'aimerais mieux voir un homme déchirer ses habits pour les gâter avant qu'ils me parviennent, oui, je l'aimerais mieux que de le voir pleurnicher. »

Pendant que M. Dennis pérorait ainsi avec la familiarité paternelle d'un bon pasteur qui s'entretient avec ses ouailles, le tumulte qui avait un moment cessé retentit de nouveau dans une cour voisine, indiquant que la populace avait enfin trouvé le chemin des cellules des condamnés, et se disposait à forcer ce dernier sanctuaire de la prison, comme les autres.

Ce fut en vain que le bourreau, qu'on venait troubler dans son égoïste jouissance, courut d'une cellule à l'autre, couvrant les soupiraux grillés avec son chapeau, afin d'étouffer le bruit des cris; ce fut en vain qu'il frappa avec sa canne sur les mains étendues à travers les barreaux; ce fut en vain qu'il menaça ses victimes de prolonger leur agonie dans l'exécution : leurs cris parvinrent aux oreilles des vainqueurs de Newgate, qui avec leurs leviers forcèrent la grille dont nous avons parlé quoique faite de barreaux de fer de deux pieds carrés; ayant fait sauter les deux portes venant après la grille, ils n'eurent

Digitized by Google

bientôt plus que les barreaux de la dernière barrière entre eux et les cellules.

« Holà ! cria Hughes, qui plongea le premier son regard dans ce lugubre corridor. Dennis avant nous ! c'est très-bien, mon vieux. Allons vite, ouvrez-nous, car nous serons suffoqués par la fumée en nous en retournant.

— Retournez-vous-en donc tout de suite, dit Dennis. Que voulez-vous?

— Ce que nous voulons? répéta Hughes. Les quatre hommes.

— Quatre diables! cria le bourreau. Ne savez-vous pas qu'ils doivent être pendus jeudi? Ne respectez-vous pas la loi? la constitution ? rien? laissez les quatre hommes.

— Est-ce le moment de plaisanter? dit Hughes, qui pas plus que les autres ne connaissait les fonctions de M. Dennis et avait toujours reçu comme des saillies d'original toutes les allusions qu'y faisait ce personnage. Les entendez-vous? Allons vite, ôtez les verroux du seuil de ce guichet, que nous entrions.

— Frère, dit le bourreau à voix basse, en se baissant sous prétexte de faire ce que désirait Hughes, mais se contentant de le regarder en face; frère, ne pouvez-vous me laisser ces quatre hommes si c'est ma fantaisie? vous prenez votre part et vous la choisissez sans que j'y trouve à redire; laissez-moi la mienne. Je vous demande ces quatre hommes.

— Otez les verroux, ou écartez-vous du guichet, répondit Hughes.

— Vous pouvez détourner la foule qui vous suit si vous le voulez, frère. Quoi! vous persistez, vous voulez entrer?

— Oui.

— Oh! vous me refusez ces hommes, frère! vous ne respectez rien, dit le bourreau en battant en retraite du côté du guichet par lequel il était entré, et regardant son compagnon d'un œil farouche : Vous voulez entrer, n'est-ce pas?

— Oui, encore une fois; de par le diable, qu'avez-vous, Dennis? et où allez-vous?

Digitized by Google

— N'importe où je vais, reprit le bourreau ; mais rappelez-vous l'endroit où vous venez, vous ! voilà tout. »

En prononçant ces derniers mots, il fit à Hughes une grimace sinistre avant de disparaître par le corridor de la chapelle.

Hughes n'hésita pas plus longtemps, également excité par les cris des condamnés et l'impatience de la populace. Après avoir crié gare à l'homme le plus près de lui, il appliqua quelques coups de marteau si énergiques, que la dernière barrière ne résista pas longtemps.

Si les deux fils de l'un des condamnés dont nous avons déjà fait mention avaient jusque-là montré une ardeur furieuse, ils eurent alors la force et la rage de deux lions. Le cachot de leur père fut forcé avant les trois autres, mais ce misérable avait perdu connaissance, et il leur fallut l'emporter sur leurs épaules, véritable monceau de chaînes ne donnant aucun signe de vie.

L'épisode de la délivrance des quatre condamnés à mort fut peut-être la scène la plus horrible de tout ce drame. Au milieu de cette foule, il était facile de les reconnaître à leur pâleur, à leurs traits hagards, à leurs yeux creux, à leurs pas chancelants, à leurs mains tendues comme celles d'hommes qui ont peur de tomber, à leur respiration haletante, à leurs regards incertains promenés sur la rue, sur cette rue qu'ils ne devaient plus revoir qu'une fois, aussi peuplée, aussi animée, mais à cause d'un tout autre spectacle ; tout en un mot dans leur physionomie, dans leur démarche et leurs gestes, les signalait à la foule, et la foule à leur approche s'écartait avec une sorte de frisson, comme s'ils eussent été des hommes morts qui sortaient de leurs cercueils au moment de leurs funérailles.

De par les ordres de la populace, les maisons furent toutes illuminées cette nuit ; illuminées de haut en bas comme pour une réjouissance publique. Bien des années après cet événement, les habitants de ce quartier de Londres se rappelèrent cette illumination extraordinaire, et ceux qui étaient enfants

Digitized by Google

à cette époque disaient comment, curieux mais timides, ils venaient de temps en temps donner un coup d'œil à la fenêtre d'où ils aperçurent ces *visages*. Quand tous les autres souvenirs de l'émeute et de ses terreurs s'étaient effacés, celui-là leur restait encore : l'apparition des condamnés! apparition qui n'avait fait que passer, mais pour se graver en traits inaltérables dans leur jeune imagination.

Après ce dernier acte accompli, les clameurs s'apaisèrent peu à peu; on n'entendit plus ce cliquetis de chaînes qui avait retenti au moment de l'évasion des prisonniers; tous les bruits de la populace s'amortirent dans un murmure qui lui-même alla se perdre au loin : ce flot d'hommes avait passé, ne laissant plus d'autres traces qu'un amas de ruines fumantes.

CHAPITRE X. — LES DERNIERS EXPLOITS DE L'ÉMEUTE.

Depuis plusieurs semaines, les nuits étaient sans sommeil pour M. Haredale, car il ne se reposait que pendant quelques heures de jour, après ses veilles dans la maison de la veuve Rudge. Mais depuis l'incendie de la Garenne, il avait même oublié ses repas, et à peine s'il avait pris le temps d'avaler un verre d'eau. Toute la journée fut consacrée par lui à aller s'enquérir de sa nièce chez toutes les personnes de sa parenté ou de sa connaissance, allant et venant plusieurs fois de Chigwell à Londres. Enfin dans son anxiété, il s'adressa au secrétaire d'état, qui lui promit que tous les agents de la police allaient être informés de cette singulière disparition, ajoutant que le gouvernement était résolu à réprimer l'émeute avec vigueur et à protéger efficacement les catholiques.

M. Haredale n'eut que cette faible consolation pour prix de ses propres recherches, et en sortant de chez le ministre il se trouva encore seul, sans abri, sans famille, ne sachant où il passerait la nuit qui commençait à répandre ses ombres sur la ville.

Digitized by Google

Il entra dans un hôtel près de Charing-Cross, où il demanda qu'on lui servît quelques aliments et qu'on lui fît un lit. A l'air embarrassé des gens de la maison, il crut que son costume en désordre leur faisait peur et qu'on le supposait sans argent. Il tira donc sa bourse et la mit sur la table. « Ce n'est pas cela, lui dit l'hôtelier d'une voix timide; mais si vous êtes une des victimes de l'émeute, je n'oserai pas vous recevoir ici : j'ai une femme et des enfants, monsieur; on m'a averti de prendre garde aux hôtes qui se présenteraient. Pardonnez-moi, mais que puis-je faire ? »

Rien sans doute. Personne ne le comprît mieux que M. Haredale, et il quitta cette maison en déclarant à l'hôtelier qu'il ne lui en voulait pas; il était trop généreux pour compromettre un honnête homme qui aurait la faiblesse ou le courage de lui donner asile; et ne voulant pas s'exposer à un second refus, il errait dans une des rues attenantes à la Tamise, lorsqu'il entendit le domestique d'une maison qui criait à celui d'une autre que la populace mettait le feu à Newgate.

A Newgate ! où était *cet homme* ! M. Haredale sentit renaître ses forces qui l'abandonnaient. Quoi ! il serait possible qu'on remît en liberté l'assassin... Après tout ce qu'il avait fait... il pourrait encore mourir avec le soupçon d'avoir fait égorger son frère ! Il courut par une sorte d'instinct machinal du côté de Newgate; il se trouva bientôt en contact avec la foule, et il vit les premières lueurs de l'incendie.

Il éprouva une espèce de vertige et comme s'il allait perdre la raison. En ce moment deux hommes le prirent par le bras et l'entraînèrent avec eux en lui disant : « Venez, monsieur, venez; ce n'est pas ici votre place ni la nôtre; » et dans le trouble de ses idées, il se laissa conduire jusqu'à une grande maison de la rue d'Holborn. C'était la demeure de l'un de ces deux amis que le ciel lui envoyait, le magasin d'un riche négociant en vins qu'il avait rencontré quelquefois, et catholique comme lui. Cet honnête marchand obligea M. Haredale de se coucher, envoya chercher un chirurgien, qui lui

fit une copieuse saignée, et il passa la nuit à le soigner lui-même.

Ce fut dans cette maison, le lendemain matin, que M. Haredale, un peu plus calme, apprit toutes les nouvelles de la nuit. Les insurgés, après avoir délivré les prisonniers de Newgate, étaient allés piller l'hôtel de lord Mansfield, n'épargnant rien de son magnifique ameublement, et brûlant (perte à jamais regrettable) sa belle bibliothèque, dont tous les livres de jurisprudence étaient enrichis de notes marginales de la main de cet illustre jurisconsulte. Un détachement de soldats arriva trop tard pour disperser ces Vandales, sur lesquels ils firent feu après la proclamation d'usage. Six hommes et une femme furent tués : le rassemblement releva les cadavres, leur mit dans les mains des piques comme s'ils vivaient encore, les emporta ainsi en poussant des cris d'une horrible joie, avec un homme en tête du cortége, qui, parodiant le bedeau d'une église catholique, agitait la sonnette de la salle à manger de lord Mansfield.

Ce même rassemblement, grossi par la rencontre d'un autre, voulut marcher sur la maison de campagne de lord Mansfield, à Caen Wood, entre Hampstead et Highgate, pour y allumer un incendie qu'on verrait de tous les quartiers de Londres ; mais cette fois les incendiaires avaient été prévenus par un escadron de dragons qui les força de battre en retraite.

Ils se dédommagèrent de cet échec en mettant le feu à une douzaine de maisons, entre autres à celle de sir John Fielding, et en détruisant les pompes à incendie. Dans une de ces maisons condamnées aux flammes, ils trouvèrent des oiseaux de Canarie en cage, et ils s'amusèrent à les brûler tout vivants. On prétend que les pauvres oiseaux poussaient des cris comme des enfants, et ils excitèrent tellement la pitié d'un de ces misérables, qu'il essaya mais, en vain, de les sauver, ce qui excita l'indignation des autres et faillit lui coûter la vie. Dans cette même maison, un pillard, occupé à détruire le mobilier, trouva une poupée, un joujou de petite fille, qu'il montra par la fenêtre à ses camarades de la rue, comme l'i-

Digitized by Google

mage de quelque saint adoré par les catholiques. Tandis qu'il dénonçait ainsi l'idolâtrie des papistes, un autre protestant non moins zélé, celui-là même qui avait été un des plus enragés contre les serins, s'asseyait sur le parapet de la maison, et haranguait la foule, en lisant un des pamphlets publiés par l'Association sur les vrais principes du christianisme (1).

Telles furent les nouvelles apportées au négociant d'Holborn par ses domestiques, qu'il envoyait sans cesse à la découverte, sachant bien que son établissement ne serait pas épargné, car la populace en défilant dans Holborn s'était arrêtée devant sa porte et y avait poussé trois acclamations significatives. Pendant ce temps-là, le lord Maire, les mains dans les poches, assistait à tous ces désordres comme à tout autre spectacle, et semblait très-satisfait d'avoir une excellente place !

Quand le jour vint à poindre, la ville avait une physionomie étrange.

Peu d'habitants avaient osé se livrer au sommeil ; on lisait sur tous les visages l'alarme générale, et l'expression en était telle, après une nuit d'anxiété incessante, qu'un étranger arrivé dans Londres ce jour-là aurait pu se croire en temps de peste. Au lieu du mouvement et de la gaieté de chaque matin, tout était morne et silencieux ; les magasins ne s'ouvraient pas, les stations de fiacres et de chaises à porteurs étaient désertes ; pas de cris, pas de bruit de voitures, tristesse universelle, et cependant les rues étaient peuplées, mais de gens allant çà et là, sans but apparent ; autour des ruines des curieux se rassemblaient, mais chacun dans un *à parte* muet, n'osant ni blâmer l'émeute, ni s'exposer à être soupçonnés de la blâmer tout bas.

A tous les édifices publics, au palais épiscopal de Lambeth,

(1) Note du directeur. Tous ces détails sont historiques. Cependant quelques journaux de Londres ont déjà signalé le roman de Charles Dickens comme dangereux par sa tendance papiste.

Digitized by Google

à celui du lord chancelier, à la Bourse, à la Banque, à Guildhall, aux deux chambres du parlement, on avait établi des postes de soldats avant le jour. Un détachement de gardes à cheval paradait à Saint-James, un camp s'était formé dans le Parc, où quinze cents hommes et cinq bataillons de milice étaient sous les armes; la Tour était fortifiée, les canons braqués, et deux régiments d'artillerie se préparaient à défendre cette forteresse. Dans plusieurs quartiers les chaînes interceptaient le passage de la rue. Plusieurs vieilles églises et plusieurs maisons particulières étaient barricadées comme pour soutenir un siége. Le soleil en se levant découvrit sur tous les points des soldats, des faisceaux d'armes, des sentinelles en faction; il y en avait jusque dans les cimetières: partout des corps de garde, des postes avancés, l'appareil d'une ville de guerre.

Plus le jour avançait, plus les rues offraient un spectacle inaccoutumé; les grilles de la Cour du Banc du roi et des prisons de la Flotte ayant été ouvertes à l'heure ordinaire, on y trouva des pancartes affichées pour annoncer que l'émeute devait venir le soir les incendier. Les concierges et les geôliers, sachant bien tout ce qu'il y avait de vraisemblance dans cette promesse faite à leurs prisonniers, s'empressèrent de prendre les devants et de les relâcher, en leur disant d'aller mettre leurs meubles en sûreté. On vit en conséquence ceux qui avaient quelque chose s'occuper à déménager comme ils pouvaient, et quelques-uns transportaient tout ce qu'ils avaient dans les maisons de prêt sur gage, où ils acceptaient en échange la somme la plus modique. Parmi les prisonniers pour dette, quelques-uns étaient en prison depuis si longtemps, si complètement privés de tout lien dans le monde, si négligés et oubliés des leurs, qu'ils suppliaient leurs gardiens de ne pas les abandonner et de les envoyer, si c'était nécessaire, dans quelque autre retraite; mais les gardiens s'y refusaient, de peur d'encourir la colère de la populace, et leur disaient d'aller où ils voudraient. On en rencontrait par la ville, errants et l'air ébahi, ne sachant de quel

Digitized by Google

côté diriger leurs pas vacillants et leur paresseuse misère.

Même parmi les trois cents prisonniers évadés de Newgate, il y en eut quelques-uns (très-peu, mais quelques-uns) qui allèrent retrouver leurs geôliers et se rendre à eux; d'autres, ramenés au lieu de leur captivité par une attraction indéfinissable ou par le désir de triompher sur les ruines de leurs cachots, furent repris le lendemain au nombre de cinquante, dans l'enceinte même de la prison, et pendant toute la semaine on en ressaisit plusieurs encore, par deux et par trois chaque jour. Quelques-uns des cinquante premiers étaient occupés à rallumer le feu; mais en général, la plupart semblaient n'avoir d'autre but que d'errer autour des cendres, et il y en eut même qui s'étaient endormis là, appuyés contre les ruines.

Les affiches menaçantes de la Flotte et du Banc du roi n'étaient pas les seules : des maisons particulières furent prévenues avant midi, par le même avertissement, du sort qu'on leur réservait. Enfin la populace proclama son intention de s'emparer de la Banque, de la Monnaie, de l'Arsenal de Woolwich et des palais de la couronne. Les placards n'étaient pas partout collés contre les portes : c'était souvent un homme qui entrait dans une boutique et les déposait sur le comptoir, ou, si c'était un hôtel, qui les remettait aux mains des domestiques. Malgré la présence des militaires, ces messagers de l'incendie firent impunément leur distribution depuis le matin jusqu'au soir.

Avec la même audace, deux jeunes garçons, armés des barreaux de fer arrachés à la grille de lord Mansfield, firent une quête pour l'émeute dans la rue d'Holborn, et un autre quêteur à cheval parcourut aussi la rue de la Flotte, refusant de recevoir toute autre monnaie que des pièces d'or.

Un bruit vint à circuler, qui répandit dans Londres une terreur bien plus grande encore que les proclamations incendiaires, quoiqu'elles dussent avoir pour résultat la banqueroute nationale et une ruine générale. On dit que les insurgés voulaient forcer les portes de Bedlam et relâcher

Digitized by Google

tous les fous. Cette idée seule évoqua d'épouvantables images dans l'esprit de la population ; c'était un acte qui devait produire des scènes si horribles, que plusieurs personnes, rien que d'y penser, en perdirent elles-mêmes la raison.

Ainsi se passa la journée : les uns mettant à l'abri leurs meubles, les autres se préparant à les défendre ; des groupes se formant autour des ruines, toutes les affaires restant suspendues, et les soldats restant inactifs ou disposés à pactiser avec l'émeute ;... ainsi se passa la journée dans l'attente d'une affreuse nuit.

Enfin, à sept heures, le conseil privé publia une proclamation solennelle, annonçant que les militaires allaient recevoir des ordres sévères pour réprimer le désordre, et invitant tous les sujets paisibles de Sa Majesté à ne pas sortir de leurs maisons. En effet, des cartouches furent distribuées aux troupes ; les tambours battirent, et au coucher du soleil toute la force publique était sous les armes.

Les autorités de la Cité, stimulées enfin par ces démonstrations vigoureuses, se réunirent et votèrent des remercîments aux régiments qui s'offraient pour rétablir l'ordre. Elles acceptèrent leur intervention et les placèrent sous la direction des deux shériffs. Le courage revint aux citoyens, dont quelques-uns, armés jusqu'aux dents, se montrèrent prêts à repousser toute attaque. Les stagiaires du Temple et de Lincoln-inn entre autres partagèrent les factions des détachements de la milice de Northumberland : plusieurs avenues furent utilement occupées par les soldats, et si le résultat de la lutte qui pouvait s'engager excitait encore quelque anxiété, du moins était-il permis d'espérer que la populace rencontrerait une courageuse résistance.

Malheureusement l'émeute faisait aussi tous ses préparatifs : comme si la tombée de la nuit eût été le signal convenu, les insurgés, après avoir empêché, par petits détachements, qu'on allumât les réverbères, se présentèrent tous en masse comme une mer, et cela sur tant de points, avec une si inconcevable furie, que les officiers chargés de la direction des

Digitized by Google

troupes ne surent d'abord de quel côté leur faire face. L'un après l'autre, de nouveaux incendies s'allumèrent dans chaque quartier, comme si l'intention était de resserrer la ville dans un cercle de flammes, qui la réduirait peu à peu en cendres. La populace remplissait les rues de ses flots rugissants, et les soldats, à la vue de cette multitude, pouvaient se persuader qu'ils avaient toute la ville contre eux.

En deux heures, trente-six incendies éclatèrent, et entre autres celui des prisons du Banc du roi, de la Flotte et du nouveau Bridewell. Dans presque toutes les rues il y avait un combat; partout les décharges de mousqueterie répondaient aux clameurs; car les soldats, forcés de se défendre, n'hésitèrent plus, et en plus d'un lieu, après avoir tiré, ils chargèrent à la baïonnette. Ce fut alors un horrible spectacle, surtout dans les rues obstruées par les chaînes; mais nulle part la confusion n'égala les scènes tumultueuses qui se passèrent à Holborn-Bridge et sur la haute chaussée de Holborn-Hill, où la multitude, semblable au confluent de deux grands fleuves, débouchait à la fois par Ludgate-Hill et Newgate-Street, masse de plus en plus compacte, sur laquelle les coups de fusil faisaient d'effroyables trouées. Plusieurs incendies brillaient dans ce quartier, qui concentra toutes les terreurs de cette nuit. Vingt fois les insurgés tentèrent de s'ouvrir un passage vers Fleet-Market, afin d'aller mettre le feu à la maison du négociant en vins; ils furent sans cesse repoussés, malgré leur impétueuse attaque et l'intrépidité aveugle de leur chef, homme d'une haute taille, armé d'une hache et monté sur un cheval de brasseur, un cheval gigantesque, caparaçonné avec des chaînes prises dans Newgate. Vainement le bruit de ce singulier enharnachement, la taille du cavalier et son audace le signalaient aux balles; aucune ne pouvait l'atteindre, comme si un charme l'entourait, comme s'il eût été à l'épreuve de la poudre et du plomb.

C'était Hughes, qui se retrouvait toujours au plus fort de la mêlée, brandissant sa hache et disparaissant au milieu de la fumée pour reparaître plus terrible. Il avait conduit deux

Digitized by Google

assauts contre la Banque, forcé deux maisons de péage, au pont de Blackfriars, et jeté la recette dans la rue; il avait incendié deux prisons de sa propre main; il était ici, là, partout; toujours agissant, toujours le premier, frappant les soldats, encourageant la populace, faisant retentir par-dessus le tumulte le bruit des chaînes de son cheval. Rien ne l'arrêtait. S'il avait le dessous à droite, il attaquait à gauche; enfin repoussé pour la vingtième fois d'Holborn, il fondit sur Saint-Paul, y refoula lui-même un poste de soldats retranchés derrière les grilles, leur arracha des prisonniers, et avec ce renfort, exalté par le vin et par l'ivresse de l'action, il revint sur Holborn : un plus habile cavalier n'eût pas longtemps gardé la selle au milieu d'un pareil tumulte; mais cet insensé, tout en chancelant sur sa monture, comme un bateau sur la vague, ne fut pas renversé une seule fois, et il fendait avec la même facilité les rangs de l'ennemi et ceux des siens. Peut-être, s'il ne fut pas atteint par les soldats, faut-il l'attribuer aussi au désir qu'avaient ceux-ci de s'emparer vivant d'un des hommes désignés par la proclamation des magistrats.

Le négociant en vins et M. Haredale, ne pouvant rester tranquilles au milieu de ce tumulte, étaient montés sur le toit de la maison; de là, cachés derrière une des cheminées, ils épiaient les scènes de la rue, espérant que les insurgés tant de fois repoussés tourneraient ailleurs leurs pas; mais justement, tandis que les militaires, dans la même pensée, faisaient une pointe du côté de Fleet-Market, le sinistre cliquetis des ferrailles annonça le retour de la bande la plus acharnée.

C'en est fait! s'écria le négociant; cinquante mille livres sterling vont être perdues en une minute. Sauvons-nous, si toutefois nous le pouvons encore. — Leur premier mouvement avait été de fuir d'un toit à un autre; mais une clameur énergique de la foule et tous les yeux levés vers eux leur apprirent qu'ils étaient découverts, et que M. Haredale lui-même était reconnu, car Hughes, l'apercevant à la lueur des flammes qui éclairaient ce quartier, l'appela par son nom et jura qu'il aurait sa vie.

Digitized by Google

« Laissez-moi ici, dit M. Haredale, et au nom du ciel, mon ami, sauvez-vous... Viens, murmura-t-il entre ses dents en s'adressant à Hughes ; viens, ce toit est haut, et si nos mains se joignent, nous périrons tous les deux.

— Folie ! reprit le bon négociant, qui le prit par le bras ; folie aveugle ! Écoutez la raison, mon cher monsieur ; je réfléchis qu'aucune fenêtre de ces maisons ne s'ouvrirait pour nous ; venez, redescendons : gagnons mes caves ; nous aurons encore le temps de nous évader par un passage qui donne sur le derrière de mes magasins et par lequel nous entrons les tonneaux. Venez, mon cher monsieur, sinon pour vous, pour moi du moins ! »

Et en parlant ainsi il jetait un dernier regard sur la rue. Il put voir que déjà les insurgés essayaient de briser sa porte ; que quelques-uns demandaient des torches et que tous hurlaient déjà en anticipation de l'orgie qu'ils se promettaient. M. Haredale consentit à le suivre, et ils eurent heureusement le temps de s'enfoncer tous les deux dans l'escalier obscur qui descendait aux caves.

CHAPITRE XI. — LA FUITE DU MEURTRIER.

Revenons à la nuit précédente. Tandis que le feu dévorait Newgate, Barnabé Rudge et son père, portés de bras en bras par la populace, se trouvèrent enfin debout dans le marché de Smithfield, ayant devant les yeux cette prison en flammes, qu'ils regardaient avec l'étonnement d'hommes soudainement réveillés. Quelques moments s'écoulèrent encore avant qu'il leur fût possible de savoir précisément où ils étaient et comment ils étaient venus là ; avant même de s'apercevoir que ceux qui les avaient délivrés leur avaient mis dans les mains des instruments pour rompre leurs fers.

Tout enchaîné qu'il était, s'il eût suivi son premier mouvement, ou s'il eût été seul, Barnabé aurait immédiatement couru joindre Hughes, que sa faible raison lui désignait

Digitized by Google

comme son libérateur et son meilleur ami. Mais la terreur de son père se communiqua bientôt à lui; par une secrète sympathie, il s'associa de préférence à toutes les sensations de cet homme qui n'exprimait plus que le désir de fuir dans quelque lieu de sûreté.

Dans un coin du marché où étaient encore des claies à parquer les moutons, Barnabé s'agenouillant auprès de son père, et s'interrompant par moment pour lui sourire, fit sauter ses fers, et quand il le vit libre il s'occupa de se délivrer des siens; puis, laissant là divers groupes qui les imitaient, les deux fugitifs se dirigèrent du côté d'Islington, et gagnèrent bientôt la campagne. Après avoir longtemps erré, ils trouvèrent dans un pré une pauvre cabane en boue et couverte de chaume, construite pour des brebis, mais déserte. Ils y entrèrent pour y passer la nuit.

Le jour venu, ils errèrent à travers champs, et Barnabé alla seul jusqu'à un hameau situé trois milles plus loin, pour y acheter un peu de pain et de lait. Mais n'ayant pas trouvé de meilleur abri que celui de la veille, ils s'y réfugièrent encore le soir.

Dieu seul sait ce qui se passait dans l'âme du jeune insensé lorsqu'il s'occupait ainsi de cet homme, et quels étaient ses instincts étranges; il se souvenait des enfants qu'il pensait autrefois être mieux partagés que lui parce qu'ils avaient un père, et se disaient aimés par un père; il se souvenait aussi des larmes de sa mère et les rattachait à la longue absence de celui qui allait enfin terminer son triste veuvage. Cependant quelque chose lui disait aussi que ce bonheur ne serait pas complet, que quelque nouvelle douleur était au fond de ce mystère, dont il ne pouvait se rendre compte... Et puis l'air hagard de cet homme l'épouvantait; pourquoi tressaillait-il dans son sommeil? pourquoi éludait-il de parler de sa mère... Sa mère! à ce nom l'espoir renaissait dans le cœur de Barnabé; sans doute elle viendrait bientôt les rejoindre, et déjà il croyait entendre ses pas... il écoutait avec une douce inquiétude... La seconde journée se passa comme la première; mais quand la

Digitized by Google

nuit parut, Barnabé se sentit plus calme, éprouvant l'influence du repos de cette solitude après les terribles incidents des jours précédents.

Le meurtrier avait aussi retrouvé un peu de sang-froid dans ses réflexions; mais, incapable encore de se diriger et sentant le besoin d'un conseil, il dit à Barnabé d'aller à Londres lui chercher le juif aveugle, lui indiquant exactement sa demeure. Barnabé partit d'un pas léger, mais il ne put arriver avant que les nouveaux incendies eussent éclairé la capitale de leurs sinistres lueurs .... avant que le tumulte eût éclaté de nouveau.

A ce spectacle, à ce bruit, l'insensé n'éprouva plus ce délire qui naguère l'avait poussé lui-même à la tête des insurgés : il n'était plus avec eux, et, par une révolution complète de ses idées, la ville lui sembla la proie d'une légion de démons : non, non... par ces feux destructeurs, par ces cris épouvantables, on ne défendait plus à ses yeux la sainte cause du Seigneur.

Malgré sa stupéfaction, il remplit son message et parvint à la maison du juif aveugle; elle était fermée, déserte. Longtemps il attendit, personne ne vint, et il partit; mais entendant la fusillade, il ne put résister au désir de suivre la foule pour tâcher de retrouver Hughes, et cette fois avec l'intention de lui révéler le danger et de le ramener avec lui. S'il avait déjà été révolté par le seul bruit du tumulte, cette horreur s'augmenta encore à la vue des scènes qui frappèrent ses yeux dans Holborn, au cœur même de l'émeute, n'étant plus un des acteurs de ce drame terrible. Ce fut là qu'il reconnut Hughes dominant la populace du haut de son cheval et commandant l'attaque contre la maison du négociant en vins. Malgré son dégoût, Barnabé ne s'en ouvrit pas moins un passage dans cette foule, et d'autant plus facilement que plusieurs de ses anciens camarades saluèrent en lui leur brave porte-drapeau, et s'écartèrent pour le laisser rejoindre Hughes. Celui-ci en ce moment faisait un geste de menace; mais lorsque Barnabé allait lui adresser la parole, il le vit

Digitized by Google

tomber tout à coup et rouler à ses pieds, atteint par un bras armé d'un bâton. Hughes se releva presque aussitôt, et il fut heureux pour Barnabé de lui avoir fait entendre sa voix, car dans sa rage, Hughes se préparait à lui fendre le crâne avec sa hache.

« Quoi, Barnabé! dit-il, c'est vous!.... mais qui donc m'a frappé?

— Ce n'est pas moi.

— Qui est-ce, vous dis-je? où est-il? montrez-le-moi... que faisons-nous donc...» Et en parlant ainsi, il retombait encore étourdi par le coup qui lui avait été assené sur la tête.

« Vous êtes blessé, » lui dit Barnabé, qui l'aidait à remonter à cheval; mais pour l'entraîner plus sûrement hors de cette foule qui pénétrait alors dans la maison, il tira l'animal par la bride, et ne s'arrêta qu'au coin de Leather-Lane pour monter lui-même en croupe et le diriger de son mieux. Hughes tourna encore une fois la tête, mais il laissa faire Barnabé après lui avoir dit: « Où est Dennis? où a-t-il été tout le jour? le savez-vous? que signifiait son air de menace lorsqu'il m'a abandonné dans la prison l'autre nuit? » Barnabé ne pouvait lui répondre, et dompté enfin par la douleur, le blessé cessa ses questions.

Cependant la maison du marchand était déjà la proie des flammes. Personne cette nuit n'essaya de les éteindre, les soldats se contentant de protéger deux maisons voisines qui, construites en bois, étaient à tout moment menacées et auraient étendu l'incendie à tout cet immense quartier. L'épouvante avait gagné tous les habitants; ils s'empressaient de fuir avec tout ce qu'ils pouvaient emporter; ils fuyaient poursuivis par les tisons ardents qui tombaient de toutes parts, et en mêlant leurs cris d'effroi aux clameurs de rage de l'émeute.

Mais la dernière scène de ce spectacle fut encore plus étrange. Grâce à la dévastation du grand magasin et des caves, le vin et les liqueurs coulèrent dans les ruisseaux de la rue: la populace s'avisa d'obstruer ces ruisseaux par toutes

Digitized by Google

sortes d'obstacles. Ils formèrent alors une véritable inondation où plusieurs se noyèrent. Hommes, femmes et enfants s'accroupissaient avidement aux bords de ce lac de feu liquide avec des seaux, des baquets, des chapeaux, des souliers, où ils y puisaient à même avec leurs lèvres. Il y en eut qui ne relevèrent plus la tête, et parmi les autres il y en eut aussi qui, après avoir dansé quelques moments avec la sauvage joie de leur ivresse, retombaient sans vie dans la liqueur qui les avait tués. Mais il y eut encore un genre de mort plus affreux : on retirait des caves quelques ivrognes dont les gosiers étaient dévorés d'une soif inextinguible ; dans leur angoisse intolérable, trompés par tout ce qui ressemblait à de l'eau, ces misérables se roulaient dans cette mare brûlante de la rue, qui n'épargnait plus ni les morts ni les vivants.

Ce fut la dernière nuit des émeutes.

CHAPITRE XIII. — LE RETOUR A LA PRISON.

A un demi-mille environ du lieu où son père l'attendait, Barnabé ayant, non sans peine, fait comprendre à Hughes qu'il fallait mettre pied à terre, laissa le cheval aller où il voulut, et soutenant de son mieux son compagnon blessé, s'approcha avec lui de la cabane. Ils en étaient encore à une centaine de pas, lorsqu'il vit que son père dans sa défiance inquiète fuyait rapidement. Il l'appela en vain, et fut obligé de quitter Hughes pour courir après lui.

« Laissez-moi, lui dit le meurtrier, quand il le vit seul et près de lui. Laissez-moi, malheureux ! vous m'avez trahi *elle* et vous, n'est-ce pas ? »

Barnabé le regarda en silence.

« Vous avez vu votre mère !

— Non, s'écria Barnabé. Serait-elle ici ? »

Il était impossible de conserver le moindre doute sur la fidélité du malheureux Barnabé : un peu rassuré, le meurtrier lui demanda cependant : « Quel est cet homme ?

— Hughes, Hughes, rien que Hughes. Vous le connais-

Digitized by Google

sez, il ne vous fera aucun mal. Quoi! vous avez peur de Hughes?

— Quel homme est-ce, vous dis-je?

— Mon Dieu! répondit Barnabé, étonné de cet accueil, quelle sévérité! vous me faites peur et vous êtes mon père! Je n'ai jamais eu peur de ma mère. »

Ce dernier mot frappa cet homme, et d'un ton radouci il se contenta de dire : « Voyons, pauvre insensé, répondez-moi; pourquoi avoir conduit ici un autre que l'aveugle? Où est-il?

— Je ne sais. Sa maison était fermée : je l'ai attendu inutilement. Ce n'est pas ma faute. Mais celui-ci est Hughes; le brave Hughes qui vous a délivré de la prison... Ah! vous l'aimez maintenant.

— Pourquoi reste-t-il là-bas étendu par terre?

— Il est blessé et puis il a bu... voyez-vous! les arbres tournent autour de lui, le sol vacille sous ses pieds. Vous le connaissez, n'est-ce pas? vous vous souvenez de lui?

— Pourquoi l'amener ici? dit le meurtrier en consentant enfin à se rapprocher de Hughes et le reconnaissant.

— Parce qu'il aurait été tué, si je l'avais laissé là-bas. On tirait des coups de fusil... on versait le sang... La vue du sang ne vous fait-elle pas mal, mon père? Oui, je vois à votre visage que cela doit être... c'est comme moi. Que regardez-vous?

— Rien! répondit le meurtrier en faisant un ou deux pas en arrière, par un mouvement involontaire; rien; » et puis il se dirigea en frissonnant du côté de la cabane où il se blottit dans le coin le plus obscur.

Barnabé s'occupa alors de Hughes, le traîna jusque sur un tas de vieux foin, qui lui avait servi de lit à lui-même la nuit précédente; il alla chercher un peu d'eau à une source qu'il avait découverte dans le voisinage, lui lava sa blessure, les mains, le visage, et puis s'assit auprès de lui, regardant les étoiles jusqu'à ce que le blessé fût endormi.

Réveillé le matin par le chant des oiseaux et le bourdonne-

Digitized by Google

ment des insectes, Barnabé sortit seul de la hutte pour aller rêver et respirer l'air pur. Il se rappela les courses de son enfance vagabonde à travers les bois, accompagné d'un chien qui courait joyeux devant lui, et ce souvenir dans ce lieu agreste le charma en lui faisant venir les larmes aux yeux. Sa pensée se reporta ensuite au temps présent. N'ayant la conscience d'aucun danger ni d'aucun remords, malgré le rôle qu'il avait joué dans l'émeute, il réunit en imagination sa mère, son père et le brave Hughes sous un même toit. Enfin le juif aveugle lui revint aussi à la mémoire, mais avec les attributs d'un vieux sage, de quelque magicien qui les rendrait tous riches et heureux. Ce fut en ce moment qu'il se sentit frapper sur l'épaule; il se retourna et vit son père.

« Ah! ce n'est que vous? dit-il.

— Qui pourrait-ce être?

— Eh! le vieil aveugle, par exemple... car j'y pensais.

— Moi aussi, Barnabé, car sans lui je ne sais où fuir, ni que faire. Attendre ici, c'est mortel pour moi. Retournez, et ramenez-le.

— Oh! avec plaisir; j'y cours. Ayez soin de Hughes.

— Oui, mais cette fois ne ramenez que l'aveugle. Et tenez, changez quelque chose à votre costume : ôtez-moi cette plume de votre chapeau; et pour qu'on vous remarque moins, mettez mon manteau. »

Barnabé se laissa équiper comme son père voulait. Le meurtrier le regarda s'éloigner, et éprouva une sorte de soulagement, comme si ce fils, dont la présence lui faisait mal, emportait avec lui une moitié de ses remords. Il attendit son retour, sans trop s'occuper de Hughes, qui lui-même resta couché et assoupi jusqu'au soir.

Enfin, Barnabé revint, et le juif avec lui. Le meurtrier alla à leur rencontre, et dit à Barnabé d'aller joindre Hughes, qui le demandait.

« Pourquoi me l'avez-vous envoyé? dit le vieil aveugle; ne savez-vous pas que c'est un messager aussitôt perdu que retrouvé?

Digitized by Google

— Vouliez-vous que j'allasse vous voir moi-même?

— Peut-être que non, en effet. J'étais devant Newgate, mardi soir; mais vous ne pensiez pas à moi. J'étais encore avec la foule, mercredi, et j'y ai fait de bonnes affaires, ajouta-t-il en faisant résonner l'argent dans ses poches.

— Avez-vous vu...

— Si j'ai vu votre femme, n'est-ce pas? Oui.

— Eh bien!

— Je comprends votre impatience : je l'ai vue le jour même où vous ne croyiez pas être si près de votre évasion. Eh bien! tranquillisez-vous; vous serez repris, qu'elle refuserait de vous reconnaître. Mais songeons d'abord à n'être pas repris, et vraiment vous avez bonne chance; vous n'êtes pas le seul qui ayez trouvé la clef des champs : vous étiez trois cents à Newgate, mon brave! J'espère que vous n'avez pas ici nombreuse compagnie. Entrons dans votre cabane, et concertons-nous avec votre hôte : c'est un drôle qui, en ce moment, a encore plus besoin que vous de se cacher. »

Ils entrèrent. Hughes se relevait sur son séant, et disait à Barnabé qu'il sentait revenir ses forces.

« Eh bien! mon garçon, voici qui vous les rendra tout à fait, lui dit l'aveugle en lui offrant une bouteille de vin qu'il avait apportée avec lui; buvez, mon ami; c'est du vin qui peut-être ne serait pas encore tiré sans vous. »

Hughes acceptait la bouteille et l'approchait de ses lèvres desséchées, lorsque soudain un nouvel hôte parut et s'arrêta sur le seuil de la porte de la hutte... C'était Dennis.

« Vous m'excuserez, j'espère, dit celui-ci d'un ton conciliant en voyant que Hughes, au lieu de boire, le regardait des pieds à la tête avec un air très-peu bienveillant; vous m'excuserez, frère.... Ah! Barnabé ici avec vous! Eh! comment allez-vous, Barnabé? Et deux autres messieurs! Votre très-humble serviteur, messieurs; point d'offense, j'espère, frères! »

Malgré ces paroles courtoises et amicales, M. Dennis semblait hésiter à entrer. Il était mieux vêtu que les jours précé-

Digitized by Google

dents; toujours avec le même habit noir, mais une grande cravate d'un blanc jaune lui entourait le col, et il portait de longs gants de cuir; ses souliers cirés à neuf étaient ornés d'une paire de boucles de fer rouillé; il avait renouvelé le rapiéçage de ses culottes aux genoux; bref, il rappelait assez bien par son costume et sa tenue un de ces pauvres recors qui savent si bien tirer parti d'une défroque usée.

« Vous êtes bien cachés ici, continua M. Dennis après s'être essuyé le front avec un mouchoir moisi, qui ne ressemblait pas mal à une vieille corde.

— Pas trop, puisque vous avez pu nous y trouver, répondit Hughes d'un air bourru.

—Je m'en vais vous dire, frère, reprit Dennis avec un sourire patelin; quand vous ne voudrez pas qu'on sache où va votre cheval, il faudra changer ses clochettes. Je connais trop bien le son de celles que vous faisiez tinter l'autre nuit... Mais comment vous trouvez-vous, frère? »

Il s'était enfin approché, et avait même osé s'asseoir.

« Comment je suis! dit Hughes. Où étiez-vous hier?... Où êtes-vous allé quand vous m'avez quitté dans la prison? Pourquoi m'avez-vous quitté? et que signifiait votre roulement d'yeux et votre menace avec le poing?

— Avec le poing, frère! dit Dennis en arrêtant doucement la main de Hughes.

— Avec votre canne, si vous voulez.

— Oh! frère, rien; cela ne signifiait rien : vous ne me compreniez guère. Je parie que vous avez cru, parce que je vous demandai de me laisser les quatre condamnés, que je méditais de déserter notre bannière.

— Eh bien! oui, répondit Hughes avec un juron.

— En vérité, frère! voyez un peu la méfiance! Moi déserter! moi, Édouard Dennis!..... Cette hache est-elle à vous, frère?

— Oui, elle est à moi. Vous auriez fait connaissance avec elle si je vous eusse rencontré la nuit dernière, dit Hughes toujours avec le même ton bourru... Laissez-la, s'il vous plaît.

Digitized by Google

— Ah! mon Dieu, voyez comme le monde est fait, poursuivit Dennis sans quitter la hache, et l'examinant d'un air distrait. Vouloir me tuer, moi qui ai si bien rempli ma tâche! Et vous ne m'offrez pas un petit coup à boire, donc? »

Hughes lui tendait la bouteille, lorsque Barnabé tressaillit et fit signe de garder le silence en se tournant avec inquiétude du côté de la porte.

« Qu'y a-t-il, Barnabé? demanda M. Dennis sans perdre Hughes de vue, et tenant toujours la hache.

— Je vois briller quelque chose derrière la haie, dit Barnabé.

— Quoi donc? dit le bourreau en élevant la voix et saisissant à la fois Barnabé et Hughes; seraient-ce des SOLDATS? »

Au même instant, un détachement d'hommes armés pénétrait dans la hutte, et des cavaliers accouraient au galop.

« Messieurs, dit Dennis quand les militaires se furent emparés de leurs prisonniers, vous avez ici deux jeunes gens dont la proclamation a mis la tête à prix; l'autre est un scélérat évadé... J'en suis bien fâché, frère, ajouta-t-il d'un air de résignation en s'adressant à Hughes, mais vous m'y avez forcé; vous n'avez pas voulu respecter les vrais principes de la constitution; vous avez violé la sauvegarde de la société... Tenez, messieurs les soldats, je crois que je m'entendrai mieux que vous à les garrotter. »

Mais cette opération fut différée encore quelques moments par un incident nouveau. Le juif aveugle, dont l'ouïe était plus fine que la vue de bien des gens, avait pris l'alarme avant Barnabé, averti par le bruissement des buissons le long desquels s'étaient avancés les soldats. Il avait aussitôt battu en retraite, s'était caché pendant une minute..... et se trompant sans doute ensuite dans son trouble sur la direction qu'il voulait prendre, il traversait enfin en courant les prairies. Un officier lui cria de se rendre. Il ne fit que courir encore plus vite; et il allait se trouver hors de la portée des fusils, lorsque fut donné l'ordre de faire feu. Il y eut ensuite un moment de

Digitized by Google

silence, et l'aveugle continua encore sa fuite à quarante toises plus loin; mais là tout à coup, sans avoir vacillé, il tomba.

Quelques soldats allèrent à lui : tout s'était passé si rapidement, que la fumée de la décharge n'était pas dissipée, et s'évaporait lentement comme un léger nuage qu'on pouvait prendre pour l'âme qui se séparait du corps. Quelques gouttes de sang tachaient le gazon; il en coula un peu davantage quand on retourna l'aveugle pour le fouiller, et ce fut tout. Outre quelques monnaies étrangères et deux bagues, on trouva dans ses poches quarante-cinq guinées.

Cette exécution faite, M. Dennis ayant blâmé l'usurpation de la justice militaire sur la justice civile, se consola en liant les mains des trois prisonniers, qui furent ensuite conduits séparément, Barnabé avec son père au milieu des fusiliers; Hughes attaché sur un cheval et gardé par les soldats à cheval. Il n'y eut entre eux aucune communication jusqu'au départ. Hughes seulement remarqua que Barnabé baissait la tête. Quant à lui, il ranimait son courage, en se disant que la populace forcerait sa prison, n'importe celle où il était conduit; mais, après avoir traversé quelques rues de Londres, et surtout Fleet-Market, dernier rendez-vous des insurgés, occupé déjà par la troupe, il comprit que c'en était fait, et qu'il marchait à la mort.

(*Master Humphrey's Clock* (1).)

(1) Note du Directeur. D'après la marche des événements, nous pensions que ce roman aurait été terminé à Londres avec la dernière livraison hebdomadaire d'octobre, et il ne le sera que ce mois-ci. Quel que soit l'intérêt romanesque de cette narration, nous avions été surtout séduits par ses détails historiques, et nous pensons que nos lecteurs ne regretteront pas plus que nous de voir se prolonger un récit qui leur fait connaître un auteur populaire sous une nouvelle face de son talent. Selon nous, Charles Dickens s'est montré ici le romancier épique de cette populace anglaise dont il n'avait peint précédemment que la vie privée. Il est certain que « l'Histoire de l'émeute de 1780 » est à ses autres romans ce que sont les *Puritains d'Écosse* à *Guy Mannering* ou *Ivanhoe* aux *Aventures de Nigel*.

Digitized by Google

REVUE ASIATIQUE.

§ I.

DES RAPPORTS POLITIQUES DE L'ANGLETERRE

AVEC LA CHINE

DEPUIS LE SEIZIÈME SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS.

Depuis bientôt dix-huit mois que l'Angleterre a commencé les hostilités contre la Chine, il ne paraît pas que la question entre les deux puissances soit encore près d'être résolue. Toutes les victoires des Anglais semblent avoir laissé les choses presque dans l'état où elles étaient au commencement de la guerre. Cependant un nouveau plénipotentiaire vient d'être nommé, et malgré l'importance des renforts qu'on lui envoie de l'Angleterre et de l'Inde, il ne semble guère douteux que le point principal des instructions qui lui ont été remises, c'est de chercher à négocier. L'Angleterre est lasse de ces victoires qui ne produisent rien, elle est lasse des sacrifices considérables que cette expédition impose à son budget, et surtout du tort qu'elle fait à son commerce. Aussi, malgré le ton menaçant des pièces publiées par sir Henri Pottinger, doit-on conclure qu'il traitera à la première occasion favorable; ce qui est d'ailleurs, en dernière analyse, la fin de toute guerre entre deux puissances. Nous croyons donc qu'on ne lira pas sans intérêt l'histoire curieuse et complète de tous les rapports politiques et diplomatiques entre l'Angleterre et la Chine, que nous traduisons de l'un des meilleurs recueils de la Grande-Bretagne : on y trouvera, pour l'appréciation

Digitized by Google

de la situation présente et à venir, plus de lumières que dans tous les bulletins qui nous arrivent chaque mois avec la malle de l'Inde.

La première tentative faite par les Anglais pour avoir part au riche commerce de la Chine remonte au règne d'Élisabeth. En 1596, trois navires commandés par sir Robert Dudley partirent des ports d'Angleterre, avec l'ordre de pénétrer jusqu'à la Chine, *to pierce as far as China*, disent les instructions remises au chef de l'expédition. La reine remit à sir R. Dudley une lettre adressée à « très-haut, serein et puissant prince, le roi du grand royaume de Chine, le plus grand empire qui soit dans l'hémisphère oriental du monde. » Les bâtiments partirent, mais ils ne parurent jamais dans les mers de la Chine, ni ne revinrent en Angleterre. Quelques années après le départ de cette expédition, Purchas reçut du capitaine général espagnol de la Nouvelle-Andalousie une lettre qui accusait trois bâtiments anglais, dont le signalement s'adaptait parfaitement aux navires commandés par sir R. Dudley, d'avoir commis des actes de piraterie dans les mers de l'Inde, et enlevé trois bâtiments portugais partis de Goa avec des bijoux et autres objets précieux, qui appartenaient au roi d'Espagne. La suspecte communication du gouverneur espagnol nous apprend, sans entrer d'ailleurs dans de grands détails, que les équipages anglais ayant été réduits par les maladies à quatre hommes seulement, ces quatre hommes s'embarquèrent dans un canot chargé de tout ce qu'ils purent emporter d'objets précieux, et atteignirent une petite île située près du continent américain. Aussitôt après leur débarquement, ils furent arrêtés et pillés par une troupe d'Espagnols qui s'emparèrent ainsi de valeurs et d'objets précieux appartenant au roi; c'est ce qui semble surtout exciter les regrets du capitaine général. Il ne dit pas quel fut le sort de ces quatre hommes, et il n'entre dans aucun autre détail qui puisse mettre sur la trace de sir R. Dudley et de ses compagnons d'aventure. Ainsi nous ignorons comment périrent ces bâtiments; mais il faut dire que la piraterie

Digitized by Google

dont ils furent accusés, ou, pour mieux dire, l'habitude prise entre bâtiments de nations rivales de se piller les uns les autres lorsque l'occasion s'en présentait, semble avoir été pendant longtemps, et surtout alors, la loi de la mer. Les Portugais, qui les premiers s'établirent dans les mers de l'Inde, attaquèrent les Hollandais quand ceux-ci voulurent suivre leurs traces ; les Hollandais le leur rendirent d'abord, puis ils s'unirent avec eux contre les Anglais, qui leur firent longtemps la guerre. Ces attaques pouvaient sans doute se justifier par les lois de la guerre, lorsque les gouvernements de ces nations étaient en état d'hostilité déclarée ; mais il arrivait souvent aussi dans les mers de l'Inde, comme dans celles des Antilles, que les hostilités continuaient entre les marines des peuples rivaux lorsque leurs gouvernements étaient en paix en Europe. Les timides et pacifiques Chinois ont dû voir avec des sentiments de mépris les acteurs de combats qui se livraient sur leurs côtes ; et certainement ce ne devait pas être une recommandation pour les Européens ni pour le christianisme, dont ils se disaient les disciples, de montrer aux Chinois qu'ils ne se rencontraient si loin de leur pays que pour se calomnier, se piller ou s'exterminer les uns les autres.

La première circonstance qui mit les Anglais en contact avec les Chinois n'a certainement pas dû leur donner une opinion favorable de nos compatriotes. On accuse les Hollandais d'avoir, sous pavillon anglais, pris et pillé des bâtiments chinois pour exciter les Chinois contre nous ; mais il faut convenir que la conduite des Anglais était assez violente pour obtenir ce résultat, sans qu'il fût besoin du stratagème reproché aux Hollandais. En 1605, c'est-à-dire un siècle après la première apparition des Portugais sur les côtes de la Chine, sir E. Michelbourne, qui s'était fait délivrer une patente pour commercer dans les mers orientales, pillait tous les bâtiments qu'il rencontrait sans distinction de pavillon, et dans le nombre figuraient plusieurs jonques chinoises chargées de riches cargaisons. Ces actes de piraterie firent regarder les Anglais,

Digitized by Google

plus que tous les autres Européens, comme les ennemis de la Chine : tout commerce avec eux fut prohibé sous les peines les plus sévères, et, pendant longtemps, ils furent plus redoutés et plus détestés que tous les autres navigateurs de l'Europe.

En 1637, les Anglais firent une nouvelle tentative pour établir un commerce régulier avec la Chine. En vertu d'un arrangement conclu entre le vice-roi portugais de Goa et le président anglais à Surate, faculté fut accordée aux Anglais de faire le commerce dans les établissements portugais. En conséquence, des négociants anglais envoyèrent quatre bâtiments et une pinace, sous les ordres du capitaine Weddel, à Macao, qui appartenait déjà au Portugal. Peu jaloux de partager avec des étrangers les bénéfices de leur commerce, les Portugais de Macao représentèrent au capitaine Weddel que les exactions des mandarins et les droits de toute espèce imposés aux navires européens étaient si oppressifs, qu'il y avait plus à perdre qu'à gagner. Se défiant de la sincérité de cet avis, les Anglais résolurent de poursuivre leurs opérations; et dans les premiers jours de juin, la pinace et une grande chaloupe, montées par cinquante hommes, se dirigèrent sur la rivière de Canton.

A leur premier mouillage dans le fleuve, ils furent reçus très-hospitalièrement dans un village, et même ils y furent fêtés. En quittant ce lieu pour remonter le fleuve, ils rencontrèrent une flotte de vingt-deux jonques. Les officiers furent poliment invités à se rendre à bord, et un nègre portugais, qui comprenait le chinois, servit d'interprète entre eux et les mandarins. On les interrogea pour savoir quels motifs les poussaient à remonter ainsi jusqu'à Canton, malgré les lois positives de l'empire. Ils répondirent qu'ils étaient sujets d'un roi puissant de l'occident, qui étant en paix avec tous ses voisins, désirait cultiver l'amitié du céleste empereur; qu'ils avaient commission de conclure tels traités de paix et de commerce qui pourraient être avantageux aux deux peuples, et qu'ils s'engageaient à remplir toutes les conditions

Digitized by Google

et à payer tous les droits qu'il plairait à l'empereur d'exiger. On les questionna encore pour savoir s'ils avaient reçu l'assistance d'un pilote chinois; question à laquelle les officiers anglais, désireux de donner à leurs hôtes une haute idée de leurs talents maritimes, répondirent qu'ils savaient bien, sans l'assistance de personne, trouver leur chemin dans les parages les plus difficiles, et que d'ailleurs toutes les mers leur étaient connues. Soutenus par des forces plus que suffisantes pour contraindre les Anglais à l'obéissance, les Chinois essayèrent d'abord une transaction : ils offrirent aux officiers de les conduire à Canton, où ils pourraient présenter leur pétition au gouverneur; mais ils demandèrent en même temps que la pinasse reprît aussitôt la route de Macao. La proposition fut acceptée, et l'on se mit en route pour Canton. Mais à environ cinq lieues de cette ville, un canot dépêché par le gouverneur apprit aux officiers anglais que, s'ils voulaient eux aussi retourner à Macao, on satisferait à leurs demandes. Désireux de ne fournir aucun sujet de plainte, et aussi par sentiment de leur faiblesse, ils retournèrent à Macao, mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'on s'était moqué d'eux. Vers la fin de juillet, les quatre bâtiments prirent la route de Canton. Arrivés à la bouche du Tigre, les Anglais rencontrèrent quelques personnages entre lesquels ils crurent reconnaître plusieurs de ceux qui les avaient si bien traités sur les jonques; ces personnages leur affirmèrent très-positivement qu'ils auraient une audience du gouverneur s'ils voulaient seulement rester six jours à l'ancre dans le lieu même où ils se trouvaient. Les Anglais consentirent, quoiqu'ils ne pussent se défendre de certains soupçons.

Ils passèrent le temps dans une inaction apparente, mais surveillant attentivement tous les mouvements des Chinois; ceux-ci de leur côté employaient les moments à transporter des canons dans un fort voisin du mouillage. Enfin, le quatrième jour, se croyant en mesure de détruire complètement les bâtiments anglais, ils envoyèrent une volée de tous leurs canons au milieu de la petite escadre. Leurs coups mal

Digitized by Google

dirigés firent peu de mal, et avant qu'ils n'eussent le temps de recharger leur lourde artillerie, les canons anglais firent feu sur la batterie ennemie et y causèrent de grands ravages. Après une canonnade qui dura plus de deux heures, et lorsqu'il y avait déjà longtemps que les canons chinois ne se faisaient plus entendre, on songea à débarquer pour attaquer le fort par terre. Cent hommes s'élancèrent sur la forteresse et la trouvèrent abandonnée. Les Chinois s'étaient prudemment retirés, et nos compatriotes se contentèrent de démolir les ouvrages en plantant le drapeau anglais sur les ruines et emportant les canons. Toutefois le succès de cette action ne devait pas favoriser leurs spéculations commerciales. Ils restèrent à l'ancre, ne sachant que faire. Désireux cependant d'éviter tout ce qui pourrait donner à leur conduite une apparence hostile, ils envoyèrent à terre, pour y acheter des vivres frais, un officier accompagné de sept hommes seulement. Le petit détachement s'avança d'un mille dans l'intérieur, et entra dans quelques villages, où, après avoir acheté des porcs et de la volaille, il fut attaqué par deux cents hommes qui essayèrent de lui couper la retraite. Mais l'expérience qu'ils avaient faite des armes anglaises les tint à distance, et le détachement se rembarqua sans encombre.

Les Anglais firent alors une nouvelle tentative pour entrer en relation avec le vice-roi. Ils lui adressèrent une lettre ferme, mais respectueuse, où ils se plaignaient de la mauvaise foi dont on s'était rendu coupable à leur égard, et demandaient la permission de faire le commerce, promettant en retour de rendre les canons enlevés aux Chinois. On leur répondit en leur envoyant un mandarin de rang inférieur chargé de leur demander des éclaircissements sur leurs intentions. Ce mandarin se décida enfin à mener quelques officiers à Canton, où le vice-roi leur donna audience. Ils avaient préparé une pétition qu'ils durent présenter à genoux et qui fut en apparence reçue favorablement. On rejeta le mauvais vouloir qu'on leur avait d'abord montré sur les calomnies des Portugais, et on leur permit de s'établir dans l'une des

Digitized by Google

îles situées en dehors de la rivière de Canton, et dans laquelle ils pourraient se fortifier si bon leur semblait. Les canons pris par les Anglais furent rendus et le commerce commença. On porta à Canton des étoffes, des produits anglais, de l'argent, et en retour on embarqua du sucre, du gingembre, des articles chinois. Tout paraissait aller pour le mieux, lorsque la conduite des autorités chinoises, influencée par on ne sait quels motifs, changea tout à coup. Tandis que d'un côté on faisait une tentative inutile pour incendier la flotte anglaise au moyen de brûlots, on emprisonnait à Canton les officiers dans la maison qu'ils occupaient, on leur refusait des vivres; une garde était placée à la porte comme si l'on eût résolu de les faire mourir de faim. Pendant un jour ou deux ils attendirent assez patiemment; mais lorsqu'ils n'eurent plus de biscuit, ils résolurent de se frayer un passage par la force. Dans ce dessein ils firent des copeaux de bois sec, et les entassant avec des fagots devant la porte de la maison, ils essayèrent d'y mettre le feu avec un verre lenticulaire. Ils espéraient s'échapper au milieu du tumulte causé par l'incendie. Mais les Chinois avaient épié ces préparatifs à travers les fentes de la porte, et ils l'ouvrirent aussitôt. Les officiers restèrent donc prisonniers; mais il ne paraît pas que cette seconde période de leur captivité ait été très-rigoureuse, car on nous assure qu'ils se faisaient alors apporter des vivres par les passants, en les menaçant de leurs fusils en cas de refus. Les façons de leurs gardes s'adoucirent aussi, sans doute, lorsqu'ils apprirent la nouvelle de toutes les dévastations commises par les équipages anglais, qui, furieux de l'arrestation de leurs officiers, détruisaient les plantations, brûlaient les villages, et coulaient tous les bâtiments qui leur tombaient sous la main. Ce déploiement d'énergie semble avoir déterminé les Chinois à suivre une ligne de conduite plus loyale; ils remirent les officiers en liberté, laissèrent les Anglais achever leurs affaires, et enfin ils eurent le plaisir de les voir partir au mois d'octobre. Les bâtiments européens ne furent pas plus tôt éloignés, qu'un édit parut qui interdisait tout

Digitized by Google

commerce avec les Anglais ; et telle était la crainte inspirée aux Chinois par l'énergie de nos équipages, que vingt ans après, dans une réponse adressée à une pétition des Hollandais, on leur enjoint d'abord de prouver qu'ils ne sont pas Anglais ; « car les Anglais sont les ennemis de la Chine ; ils sont arrivés dans la rivière avec des bâtiments de guerre qui n'ont pas seulement battu la marine chinoise et brûlé un grand nombre de jonques, mais ils ont détruit des forteresses, fait prisonniers de grands personnages, et enfin se sont battus comme des diables plutôt que comme des hommes ; en conséquence de quoi tout Chinois qui oserait faire le commerce avec eux serait déclaré traître à son pays. »

Deux ou trois tentatives qu'on fit encore pour prendre pied en Chine échouèrent également, grâces surtout aux intrigues des Portugais. Peu de temps après la conquête de la Chine par les Tartares, et lorsque les Chinois essayaient encore de résister dans les provinces méridionales de l'empire, les secours fournis par les Anglais à ceux qui défendaient l'indépendance nationale leur permit de s'établir dans les îles d'Amoy et de Quemoy ; mais les succès des conquérants forcèrent bientôt d'abandonner ces établissements. C'est seulement à la fin du dernier siècle que l'Angleterre obtint, comme les autres nations européennes, la faculté de prendre part à ce riche commerce de la Chine, qui depuis s'est développé sur une si grande échelle dans les mains de ses marchands.

Dans les temps modernes, les Anglais, aussi bien que les Russes, sont devenus par leurs conquêtes les voisins directs et immédiats des Chinois. Ce fait est résulté de l'extension de l'empire britannique dans l'Inde. Le voyageur qui, dans cette direction, pénétra le premier sur le territoire d'un pays tributaire de la Chine, ce fut M. Moorcroft, envoyé par le gouvernement dans le Thibet pour s'y procurer quelques-unes des chèvres dont la toison sert à fabriquer les châles de cachemire. Après avoir passé l'Himalaya, Moorcroft visita la ville très-commerçante de Gortrope, qui, avec son territoire, appar-

Digitized by Google

tient au grand-lama, sous la suzeraineté de l'empire chinois. Reçu très-courtoisement par le *daba*, ou gouverneur de la ville, et charmé des ressources que la place semblait offrir pour de grandes opérations commerciales, il espéra d'abord qu'il obtiendrait facilement l'ouverture d'une route et l'établissement de relations actives entre ce pays et nos possessions des Indes. Mais la défiance des Chinois est vigilante. La visite de M. Moorcroft à Gertrope ne fut pas plus tôt connue du gouvernement chinois, qu'il déclara hautement son mécontentement et fit destituer le gouverneur de son emploi. M. Webb, qui peu de temps après voulut recommencer la tentative de M. Moorcroft, fut arrêté à la frontière même et renvoyé avec l'assurance formelle qu'à l'avenir il ne serait permis à aucun Anglais de pénétrer dans le pays.

La première rencontre des troupes anglaises avec les Tartares tributaires de la Chine arriva sous l'administration de M. Warren Hastings, lorsque les Anglais, après avoir soumis l'Inde centrale et quelques-unes de ses provinces du nord, portèrent leurs armes jusqu'à l'extrême frontière septentrionale de l'Hindoustan. Là les soldats anglais ne furent pas peu étonnés de rencontrer un ennemi vêtu de fourrures, armé d'arcs et de flèches. Les Tartares ne furent pas moins surpris sans doute de voir devant eux une armée de troupes disciplinées, parfaitement habillées et équipées, dont l'artillerie leur était probablement inconnue, dont la mousqueterie avait une puissance irrésistible. Le *teshou-lama*, chef spirituel de ces Tartares, qui appartenaient au pays de Boutan, crut ne pouvoir mieux faire que de négocier avec des ennemis si formidables, et il envoya au gouvernement anglais une mission chargée de propositions de paix et de présents : des lingots d'or, de la poudre d'or, du musc, des étoffes de laine du Thibet, des soieries de la Chine, etc.

M. W. Hastings agréa les propositions pacifiques du lama tartare, et lui envoya une mission anglaise en retour de la sienne. M. Bogle, chef de cette mission, passa quelques mois dans la capitale du lama, où il entrevit la possibilité d'ouvrir

Digitized by Google

des rapports commerciaux très-avantageux avec ce pays, et par lui avec la Chine proprement dite. Nous avons toujours peu cru à ces espérances, d'autant plus que le lama, ami des Anglais, mandé à Pékin, y est mort presque subitement à son arrivée.

La tribu guerrière des Gourkhas, après s'être emparée de la plus grande partie du Népal, avait poussé ses incursions jusque sur le territoire des Tartares thibétains. Une armée chinoise de 40,000 hommes, envoyée à leur rencontre, réussit, non-seulement à les chasser du Thibet, mais encore les poursuivit jusques dans le Népal. C'est ainsi qu'une armée de l'Empire-Céleste vint camper dans l'intérieur des frontières de l'Inde, et que du sommet des montagnes qu'elle occupait elle put promener ses regards sur les riches possessions des Anglais et les fertiles plaines du Bengale. Le gouvernement népalais réclama contre ses ennemis l'appui du marquis de Cornwallis; mais celui-ci crut devoir le refuser. C'était vers 1791 ou 92. Cependant les Chinois se retirèrent, et peu de temps après les Anglais avaient acquis une si grande influence sur le pays envahi par les Chinois, qu'ils étaient devenus les voisins immédiats du Céleste-Empire, et que les sentinelles chinoises pouvaient entendre les cris de garde des sentinelles anglaises.

L'esprit entreprenant de nos compatriotes leur a toujours, depuis leur première visite à la Chine, donné un vif désir de pénétrer dans ce pays; et cependant, jusqu'à la fin du dernier siècle, au temps seulement où une ambassade anglaise alla jusqu'à Pékin, ils ont toujours trouvé des obstacles de quelque côté qu'ils aient dirigé leurs tentatives. Sauf quelques courtes promenades dans la ville de Canton et la campagne qui l'entoure, sauf quelques descentes hasardeuses sur la côte, ils n'avaient pris terre nulle part dans cet immense empire.

Les plus remarquables efforts qu'on ait peut-être jamais faits pour explorer la Chine furent ceux de M. Manning, homme distingué par sa naissance et sa fortune, qui se sentit dès son

Digitized by Google

enfance enflammé du désir de pénétrer l'obscurité sous laquelle se cachait une fraction si considérable du genre humain. Après quelques années de séjour et de patientes études à Canton, il s'était si bien familiarisé avec la langue, les mœurs, les usages et les coutumes des Chinois, qu'il pouvait se donner pour un des leurs. Ainsi préparé, et confiant dans les connaissances qui lui avaient coûté tant de temps et de peines à acquérir, il s'était mis en route pour l'intérieur du pays, lorsqu'il fut presque aussitôt arrêté par les autorités, et prévenu que son dessein était connu, qu'il fallait donc y renoncer et retourner sur ses pas. Cruellement désappointé, mais trop persévérant pour abandonner ses projets, M. Manning passa dans l'Inde, traversa ce vaste pays, et arriva enfin par terre à la frontière occidentale de la Chine, espérant qu'il pourrait pénétrer par cette route dans l'intérieur sans exciter les soupçons. Mais à peine avait-il fait quelques milles, qu'il fut encore arrêté par la vigilante police des Chinois et expulsé pour la seconde fois de leur territoire. Ainsi, malgré tous les avantages qu'il possédait, et que si peu de personnes auraient la patience ou le talent d'acquérir, il fut obligé d'abandonner enfin un projet poursuivi pendant de si longues années.

L'ambassade de lord Macartney fut la première que le gouvernement anglais envoya à la cour de Pékin; elle partit en 1792 et arriva en Chine l'année suivante. L'objet de cette ambassade était d'ouvrir des rapports commerciaux plus directs et plus faciles avec la Chine, et d'obtenir pour les négociants anglais quelque adoucissement aux mesures vexatoires dont ils avaient toujours à se plaindre.

Qnand les bâtiments qui portaient l'embassadeur et sa suite arrivèrent à l'embouchure du Pei-ho, dans la mer Jaune, deux mandarins de première classe vinrent féliciter l'ambassadeur sur son arrivée, et ils montrèrent tant de civilité, qu'ils le disposèrent favorablement en faveur des Chinois. On lui fournit des provisions de toute espèce en abondance, et on le combla de marques de respect. Il débarqua

Digitized by Google

avec sa suite à l'embouchure du fleuve et se rendit à Pékin, en bateaux. Sur son passage, les bords de la rivière étaient couverts d'une multitude avide de voir les étrangers « qui apportaient de si loin des tributs à l'empereur. » C'était sous cette dénomination qu'on les avait désignés au peuple; et en effet, soit par méprise, soit par une inadvertance inconcevable, on avait laissé flotter sur les bateaux qui portaient l'ambassade à Pékin des drapeaux avec des devises où cette qualification était donnée à la mission anglaise. Dès son arrivée dans la capitale, on signifia à lord Macartney qu'on attendait de lui qu'en présence de l'empereur il se prosternerait conformément à l'étiquette chinoise. La discussion fut très-vive sur ce sujet. A la fin, l'ambassadeur promit de faire le *kotaw* (1), si quelque officier de la cour, d'un rang égal au sien, commençait d'abord par lui donner l'exemple en se prosternant devant un portrait de Georges III. La proposition fut rejetée, et on finit par convenir que l'ambassadeur ferait à l'empereur le même salut qu'au roi d'Angleterre.

(1) Voici ce que M. Davis, dans son excellent ouvrage sur la Chine, dit du kotaw ou ko-teou :

« Ce n'est pas une *simple cérémonie*, comme on a affecté de le dire, c'est l'acte solennel par lequel le roi de la Cochinchine et les petits souverains de Corée et de Lou-Tchou rendent hommage lorsqu'ils sont confirmés au trône par l'empereur des Chinois. L'esprit et la signification du ko-teou sont ceux de l'hommage que le feudataire *in capite* rend à son souverain lige. Or tous les pays qui se sont déclarés indépendants, comme le Japon, ont refusé de l'exécuter. Tous les pays qui envoient un tribut, et dont les ambassadeurs passent par les formes de foi et hommage, constituent une partie de l'empire, et leurs souverains respectifs règnent sous la sanction du Fils du Ciel. Un jésuite de Pékin, cité par Dubalde, remarque, à la date de 1687, que les princes d'Europe doivent être circonspects lorsqu'ils envoient des lettres et des présents à la Chine, de peur que leurs royaumes ne soient enregistrés parmi les états tributaires de l'empire.

Celui qui rend l'hommage du kotaw doit s'agenouiller par trois fois consécutives, et à chaque fois, s'appuyant avec les mains sur le sol, frapper trois fois la terre avec le front. (Davis, t. I, p. 100 et suiv.)

Digitized by Google

L'empereur était alors à Zhi-hol en Tartarie, et l'ambassade dut aller l'y rejoindre. Elle franchit donc la grande muraille, et à leur arrivée on introduisit aussitôt les Anglais dans les jardins de Zhi-hol; là des tentes avaient été dressées pour l'occasion, et ils y trouvèrent réunis les principaux personnages de l'empire. Par ordre de l'empereur, quelques-uns des courtisans étaient vêtus de draps anglais; c'était pour faire honneur à l'ambassade; car l'étiquette de la cour ordonne qu'en présence du souverain ses officiers soient vêtus de soie et de fourrures. Au milieu des jardins s'élevait une grande et magnifique tente soutenue par des piliers dorés, peints et vernis, et composée de tentures de toile jaune. Sous ce pavillon s'élevait le trône, éclairé par des fenêtres ménagées dans les côtés. En face du trône, une grande ouverture laissait voir une longue suite de tentes jaunes qui s'étendaient comme une rue à une distance considérable.

Au point du jour, la musique annonça l'approche de l'empereur. Il parut bientôt à demi voilé par une forêt de branches d'arbre, comme par un bosquet sacré, et précédé d'une multitude de serviteurs qui proclamaient à grands cris ses vertus et sa puissance. Il était assis sur un fauteuil découvert, espèce de char triomphal porté par seize hommes, suivi de gardes, d'officiers de sa maison, de domestiques portant des étendards et des parasols, et d'un grand corps de musique. Vêtu d'une grande robe de soie noire, il avait un bonnet de velours, assez semblable pour la forme à la toque ou beret des highlanders écossais; une grande perle brillait à ce bonnet, seul bijou que portât Sa Majesté. Lord Macartney et sir Georges Staunton, les principaux personnages du côté des Anglais, étaient vêtus eux-mêmes pour la cérémonie, d'une façon qui s'accordait assez bien avec les idées des Chinois. Sa Seigneurie portait le grand manteau et les décorations de l'Ordre du Bain; sir Georges était revêtu de la robe écarlate de docteur ès-lois de l'université d'Oxford. A l'approche de l'empereur, les personnes attachées à la mission sortirent de leur tente et fléchirent le genou lors-

Digitized by Google

qu'il passa devant eux, tandis que les Chinois se prosternaient selon l'étiquette de la Cour Céleste.

Dès que l'empereur eut pris place sur son trône, l'ambassadeur s'avança, tenant des deux mains et élevée au-dessus de sa tête la magnifique boîte d'or, ornée de pierreries, où était enfermée la lettre adressée à l'empereur par le roi d'Angleterre. « Dans cette posture, dit l'ambassadeur lui-même, je m'avançai d'un pas délibéré, et montant les marches du trône je remis la lettre aux mains de l'empereur, et celui-ci, après l'avoir reçue, la passa à son ministre, qui la déposa sur un coussin. Ensuite il me remit, à titre de présent pour S. M. le roi d'Angleterre, le *eu-shee*, symbole de paix et de prospérité, en me disant qu'il espérait vivre toujours en bonne intelligence et amitié avec mon souverain. C'est une pierre blanchâtre qui ressemble à l'agathe (de la serpentine peut-être), longue d'un pied et demi, curieusement sculptée et très-fort estimée par les Chinois; mais elle ne me paraît pas avoir une grande valeur intrinsèque (1).»

Dans l'opinion des Chinois, cette réception était honorable au plus haut degré. Ensuite, et conformément à l'étiquette, l'ambassadeur fit son présent pour son compte personnel; c'était une paire de montres magnifiquement émaillées et enrichies de diamants, qui valut en retour à lord Macartney un *eu-shee* de serpentine verte, symbole de même signification que le premier. Sir Georges Staunton fut introduit à son tour, et offrit à l'empereur deux élégants fusils à vent; il reçut un *eu-shee* presque semblable à celui qui avait été donné à lord Macartney. D'autres présents furent en même temps envoyés aux autres membres de l'ambassade.

Pendant ces cérémonies, qui furent allongées par la nécessité de faire passer par l'intermédiaire d'un interprète ce qui se disait de part et d'autre, l'empereur semblait fort ouvert et très-satisfait. Impatienté de la lenteur des moyens de communication, il demanda si personne dans l'ambassade ne

(1) En Chine, la place d'honneur est à gauche. Barrow, p. 197.

Digitized by Google

comprenait le chinois, et informé que le page de l'ambassadeur (fils de sir Georges Staunton), enfant de treize ans, était le seul qui eût fait quelques progrès dans l'étude du chinois, il commanda qu'on le fît approcher du trône et lui adressa quelques mots en chinois. Kien-long fut si enchanté de ce que l'enfant lui répondit, de ses manières et de sa modeste contenance, qu'il lui donna une bourse pendue à sa ceinture et qui contenait sa provision de noix d'arec. La bourse n'était que de simple étoffe de soie jaune avec des broderies représentant le dragon aux cinq griffes et quelques caractères tartares; mais en Chine, au lieu des rubans que donnent les rois de l'Europe, ce sont des bourses que distribue l'empereur pour récompenser le mérite. Un empereur qui donne la bourse qu'il a portée accorde une marque de haute faveur; car les Chinois, comme les autres Orientaux, estiment par dessus tout les objets qui ont servi à l'usage personnel des souverains. Ce témoignage d'éclatante faveur attira au jeune Staunton les compliments de tous les mandarins.

Ensuite on introduisit les ambassadeurs de Birma et de la petite Boukharie; quand ils eurent fait le *ko-taw*, on les congédia presque aussitôt. Lord Macartney et les trois personnes qui l'accompagnaient furent alors conduits à la gauche du trône, où ils s'assirent sur des coussins préparés pour eux. Une multitude de tables, chacune pour deux personnes, furent apportées, et lorsqu'elles furent découvertes, on y trouva servi un splendide banquet. Les tables étaient petites, mais sur chacune d'elles s'élevait une pyramide de plats et de tasses, entassés les uns sur les autres et contenant une grande variété de viandes et de fruits. L'empereur mangeait seul à sa table, mais de fort bon appétit. On servit du thé, et les Anglais remarquèrent que toutes les fois qu'on présentait à Kien-long un plat ou une tasse, le porteur l'élevait au-dessus de sa tête et le tenait de la manière qu'on avait dit à l'ambassadeur de s'y prendre pour présenter la lettre du roi d'Angleterre.

Digitized by Google

Pendant le repas, l'empereur se montra fort occupé de ses hôtes européens. Il leur envoya plusieurs plats de sa table, ainsi que des liqueurs distillées du riz, du miel et de diverses plantes. « Quand ce fut fini, dit lord Macartney, il nous manda, sir Georges Staunton et moi, auprès de lui, et il nous donna de ses propres mains une coupe de vin chaud, que nous bûmes aussitôt en sa présence et trouvâmes très-bon et très-agréable, car la matinée était froide. Entre autres choses, il me demanda l'âge de mon souverain; et quand j'eus répondu, il ajouta qu'il souhaitait au roi d'Angleterre de vivre aussi longtemps que lui-même; il avait alors quatre-vingt-trois ans. Ses manières étaient dignes, affables, affectueuses même, et son accueil en tout point gracieux et satisfaisant. »

Quand la fête fut finie, l'empereur descendit de son trône et s'avança d'un pas ferme et la tête haute vers le siége portatif qui l'attendait. Ainsi se termina la cérémonie, qui ne dura pas moins de cinq heures. Pendant le déjeuner, des lutteurs, des escamoteurs, des danseurs de corde, des acteurs donnèrent des représentations devant la tente de l'empereur, mais cependant à une assez grande distance. Ce qui frappa sir Georges Staunton plus que tout le reste, « ce fut l'air solennel et le silence presque religieux avec lequel tout se passa. Point de conversation parmi les convives, pas le moindre bruit dans le service. « Le principal trait de cette scène, c'était la dignité calme et la pompe sans emphase de la grandeur asiatique, que l'on ne saurait retrouver dans les solennités des cours européennes. »

L'ambassade fut invitée le lendemain à la célébration de l'anniversaire de la naissance de l'empereur, et elle assista à la représentation d'une comédie et de plusieurs divertissements qui furent donnés en présence de Sa Majesté. Ce jour-là, l'empereur s'entretint avec lord Macartney et sir Georges Staunton : ils osèrent lui dire qu'ils étaient un peu surpris de voir un homme de son âge assister à de pareils spectacles. Il répondit que cela n'arrivait qu'en certaines occasions,

Digitized by Google

car le soin de veiller au salut de son peuple et à la bonne administration de la justice ne lui laissait pas le temps de se livrer à de pareils amusements. Il remit ensuite à l'ambassadeur, pour être offertes au roi d'Angleterre, quelques vieilles perles fort curieuses et qu'il estimait beaucoup, car elles appartenaient à sa famille depuis plus de huit cents ans; il y joignit aussi un petit livre contenant plusieurs stances de sa composition et écrites de sa propre main. Il fit cadeau à l'ambassadeur d'un livre autographe pareil à celui qui était destiné à Sa Majesté, et de quelques bourses à serrer des noix d'arec; sir Georges Staunton reçut aussi une bourse, et quelques petits présents furent encore envoyés aux autres personnes de l'ambassade.

Enfin le gouvernement chinois fit savoir à la mission qu'il était temps de partir; mais ce fut avec beaucoup de délicatesse et de discrétion : on dit aux Anglais que l'empereur, apprenant les pertes qui avaient éclairci les rangs de l'ambassade depuis son arrivée en Chine, avait dû remarquer combien le climat de Pékin est dangereux pendant l'hiver pour les étrangers; craignant que la santé de ses hôtes ne fût dangereusement compromise par un plus long séjour, il pensait qu'ils devaient désirer de partir avant que les fleuves et les canaux ne fussent gelés, car le voyage par terre, surtout pendant l'hiver, serait très-long et très-fatigant. Le lendemain on apporta en grande pompe à la résidence de lord Macartney la réponse de l'empereur à la lettre du roi d'Angleterre; quelques caisses de présents pour le roi accompagnaient la missive, ainsi que de nouveaux cadeaux pour l'ambassadeur et toutes les personnes de sa suite jusqu'aux plus humbles serviteurs; les officiers et les équipages des bâtiments qui avaient apporté l'ambassadeur en Chine reçurent aussi des témoignages de la munificence impériale.

Les officiers du gouvernement évitèrent avec soin d'entrer dans aucune discussion sur les points que l'ambassade avait été chargée de traiter. Il paraît qu'on avait résolu de ne voir dans la mission qu'une ambassade de simple félicitation, et de noyer

Digitized by Google

dans des assurances de bonne volonté tous les sujets sur lesquels lord Macartney chercha plusieurs fois à attirer l'attention du gouvernement chinois. Ainsi il était dit dans la lettre impériale, que si les propositions qui avaient été faites étaient au fond très-convenables, elles tendaient cependant à introduire un nouvel ordre de choses, ce que l'empereur à son grand âge était très-désireux d'éviter. En somme, l'ambassadeur pensa que s'il n'avait pu rien obtenir de positif, néanmoins sa mission avait produit un bon effet sur l'esprit des Chinois. Il dut être confirmé dans ces sentiments en recevant à Canton des dépêches où l'empereur lui faisait savoir qu'il verrait avec plaisir un nouvel ambassadeur à sa cour ; il ajoutait même que devant accomplir en 1796 la soixantième année de son règne, et se proposant d'abdiquer, il serait heureux à cette occasion, ou plus tôt, si faire se pouvait, de recevoir un ambassadeur anglais (1).

Il s'écoula vingt ans cependant avant qu'on envoyât un nouvel ambassadeur à Pékin. L'objet de cette seconde ambassade était d'obtenir le redressement de griefs auxquels avait donné lieu la malveillance de plus en plus manifeste des autorités chinoises à Canton.

L'ambassadeur était lord Amherst, assisté de deux commissaires, sir George Staunton (2) et M. Ellis. Il partit d'Angleterre en février 1816. L'ambassade, composée de soixante-quatorze personnes, prit terre à l'embouchure du Pei-ho, où elle trouva trois commissaires chinois envoyés pour la recevoir, et s'embarqua sur des bateaux dont les pavillons por-

(1) Staunton's account of lord Macartney's Embassy; Barrow's travels in China; Gutzlaff's history of China, vol. II. — Ce dernier auteur est celui qui est maintenant attaché à l'expédition anglaise comme premier interprète.

(2) Ce sir George Staunton était le fils de sir George, secrétaire de l'ambassade de lord Macartney, et le même qui dans son enfance avait été si bien reçu par Kien-long. En 1816, il était président, à Canton, du comité chargé des affaires de la Compagnie des Indes. Il se joignit à l'ambassade de lord Amherst lorsqu'elle rallia les côtes de la Chine.

Digitized by Google

taient la devise accoutumée : « Porteurs de tributs. » Le troisième jour ils arrivèrent à Tien-sing, où ils restèrent un jour. M. Gutzlaff dit qu'il s'est plusieurs fois entretenu dans cette ville avec les Chinois de l'impression que produisait l'ambassade. « Il n'y avait qu'une voix : cinq bâtiments armés ne pouvaient pas avoir été envoyés seulement pour porter le tribut. Si les Anglais n'étaient pas venus avec des intentions de conquête, il n'auraient pas conduit avec eux un si grand nombre de bâtiments de guerre ; s'ils ne voulaient que conclure un traité de commerce, ces bâtiments devaient donner du poids à leur demande, en agissant par le seul moyen qui ait de l'influence sur le gouvernement chinois, l'intimidation. »

Pendant le séjour de l'ambassade à Tien-sing, les Chinois insistèrent pour obtenir de lord Amherst qu'il se soumît au *kotaw* lorsqu'il serait présenté à l'empereur. Il refusa énergiquement. C'était un point que le gouvernement anglais avait entièrement abandonné à sa sagesse ; et quoique M. Ellis et lui éprouvassent une grande répugnance à se soumettre à un pareil cérémonial, cependant ils n'étaient peut-être pas au fond très-décidés à sacrifier le succès de l'ambassade à une question d'étiquette. Ils s'en rapportèrent à la décision de sir George Staunton, qui connaissait mieux qu'eux les sentiments et les habitudes de la population. Sir George s'opposa résolument à toute concession sur ce point, non-seulement comme incompatible avec la dignité des individus et du pays qu'ils représentaient, mais comme devant aussi avoir des résultats très-fâcheux pour l'influence de la compagnie des Indes à Canton.

Ils furent entrepris pour la première fois sur ce sujet à Tien-sing et à l'occasion d'une fête où l'ambassade devait être présente. Comme cette fête était donnée au nom de l'empereur, les mandarins prétendirent que l'étiquette devait être observée aussi rigoureusement qu'en sa présence, et l'étiquette exigeait, disait-on, le *kotaw*. Lord Amherst répondit qu'en présence de l'empereur il lui rendrait les mêmes hommages qu'au roi d'Angleterre, et qu'il se proposait de suivre à tous

Digitized by Google

égards les précédents de lord Macartney. Les mandarins eurent l'impudence d'affirmer que lord Macartney s'était soumis au *kotaw* en plusieurs occasions; ils eurent même l'audace d'en appeler aux souvenirs de sir George. Comme on le pense bien, l'ambassadeur nia la véracité de l'assertion, et les mandarins, voyant qu'il refuserait d'assister au banquet plutôt que de se soumettre à leurs prétentions, finirent par accorder qu'ils se contenteraient du salut que l'ambassadeur ferait dans son pays au trône de son souverain absent. On conduisit les chefs de l'ambassade devant un grand rideau en avant duquel était une table couverte d'un tapis jaune; sur ce tapis était un vase où brûlait de l'encens, symbole, selon les Chinois, de la présence de l'empereur. Là les mandarins s'agenouillèrent et s'inclinant en avant frappèrent trois fois le sol de leurs fronts; puis ils se relevèrent pour recommencer encore deux fois le même cérémonial à un signal donné. L'ambassadeur et sa suite restèrent debout, mais saluèrent de la tête chaque fois que les mandarins frappaient le sol de leur front.

Après dîner la discussion recommença sur les hommages à rendre à l'empereur quand l'ambassade serait introduite en sa présence. Lord Amherst annonça qu'il fléchirait un genou comme l'étiquette l'exigeait en Angleterre devant le roi; il dit aussi qu'il ne refuserait pas de plier trois fois le genou et de saluer neuf fois pendant que les mandarins se prosterneraient. Ceux-ci lui demandèrent de leur donner une représentation afin de pouvoir en juger : il refusa; mais sur la demande de sir George Staunton, le fils de lord Amherst fit les génuflexions devant son père. Les Chinois parurent très-satisfaits, quoiqu'ils dissent que certainement l'empereur ne serait pas content et à coup sûr ne donnerait pas sa main à baiser.

Quelques jours après, lorsque l'ambassade se rendait à Pékin, l'empereur annonça par un message que l'ambassade ne serait pas reçue à moins de se soumettre au *kotaw;* il affirmait qu'il avait vu lui-même lord Macartney s'y soumettre. Enfin lord Amherst offrit de céder, mais à la condition qu'un

Digitized by Google

mandarin tartare de haut rang rendrait le même hommage au portrait du Prince Régent, ou bien que l'empereur annoncerait officiellement que si jamais ambassadeur chinois venait en Angleterre, il se prosternerait devant le roi. Les mandarins repoussèrent hautement ces propositions, et dans le cours de la conversation ils insinuèrent que l'ambassadeur, tout en cédant aux désirs de l'empereur, resterait toujours le maître, à son retour en Angleterre, de rendre le compte qu'il voudrait de sa mission.

L'ambassade fut ensuite conduite en toute hâte à Yuen-Ming-Yuen, où l'empereur était alors. Elle arriva le 29 août, et fut aussitôt logée au palais impérial dans un misérable appartement. A peine en avait-elle pris possession, que Sou-ta-Djin, mandarin de haut rang, apporta un message de l'empereur, qui désirait voir immédiatement l'ambassadeur et les commissaires. Lord Amherst répondit que la fatigue, le malaise, le négligé de son costume, l'empêchaient de se rendre au désir de Sa Majesté; il demanda qu'on lui permît de se reposer jusqu'au lendemain, et en même temps qu'on le conduisît dans la maison qui devait lui être préparée. Sou-ta-Djin et un autre mandarin le pressèrent cependant d'obéir aux volontés de l'empereur; mais, ne pouvant réussir à le persuader, ils se retirèrent. Après eux et presque aussitôt on dépêcha à lord Amherst Hou, personnage d'un rang élevé, connu dans l'ambassade sous le nom de Duc, et l'un des commissaires envoyés au devant de l'ambassadeur pour le recevoir et résoudre la question d'étiquette pendant le voyage. Il entra dans l'appartement avec l'assurance qui lui était habituelle, et il essaya encore avec insistance de déterminer l'ambassadeur à se rendre auprès de Sa Majesté, ajoutant qu'on se contenterait du salut tel que les Anglais le font à leur souverain. Lorsque l'ambassadeur lui eut répété la réponse qu'il avait déjà faite, Hou et un autre mandarin le prirent assez vivement par le bras, comme s'ils eussent voulu lui faire une violence amicale et l'emmener hors de l'appartement. Lord Amherst les repoussa, et signifia positivement sa volonté d'obtenir un répit

Digitized by Google

avant de se présenter devant l'empereur. Le Duc partit enfin, mais non sans avoir fait de nouvelles instances, et quelques minutes après un message vint annoncer que l'empereur renonçait à voir l'ambassadeur pour ce jour-là et allait lui envoyer son médecin.

On conduisit l'ambassadeur à une maison préparée pour lui dans le village voisin de Thai-Tien, où il reçut bientôt la visite du médecin de Sa Majesté. Le rapport de ce personnage, qui assura que l'indisposition alléguée par lord Amherst n'était qu'un subterfuge, eut une grande influence sur la suite des événements. Il n'y avait pas encore deux heures que les Anglais étaient installés dans leur nouvelle résidence, lorsque des mandarins vinrent annoncer que l'empereur, irrité par le refus de lord Amherst, avait donné des ordres pour son départ immédiat. En effet, on le força de partir en toute hâte avec sa suite, et on les fit voyager pendant tout le jour et toute la nuit suivante jusqu'à Tong-Chaw, où ils avaient laissé leurs bateaux pour se rendre par terre à Yuen-Ming-Yuen. Pendant ce voyage on ne leur épargna ni les contrariétés, ni les marques de mécontentement; tous les Chinois semblaient croire qu'ils avaient éprouvé le plus cruel malheur en encourant le déplaisir « du Fils du Ciel; » et à leur arrivée on ne les logea plus dans le palais qu'ils avaient occupé à leur passage, l'arc de triomphe élevé d'abord en leur honneur avait été renversé.

Diverses causes ont motivé ce congé peu cérémonieux. M. Ellis pense que la promesse à demi donnée de se contenter du cérémonial proposé par l'ambassadeur n'était qu'une déception; il croit que l'intention réelle des mandarins était de le forcer à comparaître devant l'empereur dans une situation si peu convenable, que la question d'étiquette deviendrait à peu près indifférente, ou bien qu'on espérait le contraindre par la violence à exécuter le *kotow*. Peut-être aussi l'empereur, prévoyant que lord Amherst ne voudrait pas se rendre à l'invitation qui lui fut adressée dès son arrivée, fut-il charmé de trouver ce prétexte pour congédier

Digitized by Google

les Anglais. Cependant, comme ce ne devait être qu'une audience particulière, on peut conjecturer que l'empereur se proposait d'insister lui-même sur la nécessité d'exécuter le *kotaw* le jour de l'audience solennelle, et dans le cas d'un refus, de congédier aussitôt l'ambassadeur. Gutzlaff, dont l'opinion doit être d'un grand poids, pense qu'en renvoyant l'ambassadeur d'une si brusque façon, le principal but qu'on s'est proposé, c'est de ravaler aux yeux des Chinois le représentant d'une nation aussi puissante qu'est l'Angleterre.

L'ambassade reçut bientôt cependant l'explication de ces étranges procédés. Au dire des Chinois, Hou avait excédé ses instructions. En admettant que le *kotaw* ne serait pas exigé, on n'avait jamais entendu en dispenser l'ambassadeur, au moins le jour de l'audience solennelle. Lord Amherst avait dû être prévenu dès la veille qu'aussitôt après son arrivée il serait mandé en présence de l'empereur. Celui-ci avait fait communiquer son désir à l'ambassadeur, sans avoir été prévenu que les Anglais avaient voyagé toute la nuit précédente; et s'il eût connu cette circonstance, la raison lui eût semblé plus que suffisante pour remettre l'audience à un autre moment. Mais les mandarins ne l'avaient pas instruit, ils ne lui avaient parlé que d'une indisposition comme cause du refus de l'ambassadeur, et lorsque son médecin lui avait dit que cette indisposition n'était qu'une feinte, il avait, dans sa colère, donné l'ordre de faire partir l'ambassade. Il avait depuis appris la vérité et dégradé les coupables; de plus il les avait condamnés, en guise d'amende, à payer toutes les dépenses de l'ambassade, dont l'empereur regrettait le départ précipité.

Ce qui doit faire supposer que toutes ces allégations n'étaient destinées qu'à calmer les Anglais, c'est que, dans un édit publié peu de temps après, l'empereur annonce qu'il a dû les congédier à cause de l'insolence de l'ambassadeur et des commissaires.

On ne saurait douter cependant que le gouvernement chinois n'ait voulu adoucir, aux yeux des Anglais, ce qu'il y avait

Digitized by Google

de blessant dans ses procédés. En effet, l'ambassade fut suivie à Tong-Chaw par des commissaires chargés de présents pour le Prince Régent. C'était un grand sceptre de pierre, d'un blanc verdâtre, symbole d'amitié. La poignée était plate et recourbée, à peu près comme celle d'une grande cuiller, et l'extrémité, de forme circulaire, ressemblait à la fleur du nénuphar. Il y avait encore un collier de mandarin, composé de pierres vertes et rouges et de grains de corail ; à ce collier était suspendu un ornement rouge entouré de perles; quelques bourses complétaient ces maigres présents. En les remettant, les commissaires firent savoir que l'empereur attendait en retour quelques-uns de ceux que l'ambassade avait apportés pour lui. On les laissa choisir, et ils prirent les portraits du roi et de la reine, une boîte de cartes géographiques et quelques gravures coloriées, ne dissimulant pas l'intention qui fut depuis avouée dans un édit public « de donner beaucoup et de recevoir très-peu (1). »

La mission, à son retour, fut conduite sans trop de précipitation jusqu'à Canton, et traitée sur sa route avec une civilité décente, conformément aux ordres de l'empereur. A Canton le vice-roi remit à l'ambassadeur la réponse de Sa Majesté à la lettre du Prince Régent. Elle était écrite en style pompeux, et se terminait en disant qu'à l'avenir il n'était pas nécessaire d'envoyer de si loin « des porteurs de tributs. »

M. Barrow estime que la mission de lord Macartney coûta au gouvernement chinois une somme de 4,500,000 francs, et M. Davis pense que celle de lord Amherst ne lui coûta pas moins pendant les cinq mois que l'ambassadeur et sa suite restèrent à la charge des Chinois. Quoique cette mission n'ait pas réussi, elle a été cependant suivie d'une période de tranquillité plus longue que nous n'en avions encore eu depuis nos premiers rapports avec la Chine. Voici le résumé par ordre chronologique des principaux faits qui se présentèrent depuis l'ambassade de lord Amherst jusqu'au temps présent.

(1) Ellis's Journal of the proceedings of the late embassy to China; Abel's narrative of a journey interior of China; Gutzlaff's history of China, vol. II.

Digitized by Google

Depuis 1816 jusqu'en 1829 le commerce britannique ne fut suspendu qu'une seule fois, et ce qui arriva en cette circonstance prouva, comme le remarque M. Davis, la volonté du gouvernement d'éviter tout démêlé avec les Anglais. « Plusieurs canots appartenant à l'un des navires de la Compagnie étaient en rivière lorsqu'ils furent assaillis par une troupe de Chinois qui leur lancèrent des pierres. L'officier qui commandait les canots tira un coup de fusil par dessus la tête des agresseurs pour les intimider ; mais malheureusement la balle atteignit un enfant qui jouait avec ses camarades sur une des collines qui bordent la rivière. Les Chinois demandèrent qu'on leur livrât quelqu'un pour répondre de l'homicide ; mais les autorités anglaises, alléguant les circonstances qui avaient nécessité l'emploi des armes, refusèrent. Pendant cette discussion le boucher de l'un des bâtiments anglais se suicida ; les Chinois, apprenant sa mort, voulurent en tirer parti pour rétablir la paix. Ils nommèrent aussitôt une commission d'enquête, composée de mandarins, qui, après avoir examiné le corps, décidèrent à l'unanimité que le boucher était le coupable, et en conséquence le commerce fut repris comme auparavant. Toute cette procédure montra le désir sincère qu'avaient les autorités d'arranger l'affaire à l'amiable, et elles en donnèrent bientôt après une preuve encore plus convaincante. Une personne d'un certain rang, scandalisée de la faiblesse du gouvernement, voulut persuader au père de l'enfant de déclarer que le boucher n'était pas le meurtrier de son fils, et qu'il lui fallait une autre satisfaction. Les mandarins emprisonnèrent aussitôt le malheureux père et son conseiller, et de plus ils punirent celui-ci comme coupable d'avoir voulu exciter à la dissension et au désordre (1). »

En 1821 quelques matelots de la frégate *le Topaze*, étant à se baigner dans la rivière, furent tout à coup attaqués par des Chinois armés de lances et de bambous. On envoya à leur secours un détachement de soldats de marine, qui protégèrent

(1) Davis. La Chine, t. I, p. 205 de la traduction française.

Digitized by Google

par leur feu la retraite des matelots attaqués, et en même temps on tira quelques coups de canon sur le village d'où étaient sortis les agresseurs. Quatorze marins furent blessés; les Chinois eurent de leur côté deux tués et quatre blessés. Le capitaine Richardson écrivit aussitôt au vice-roi pour demander satisfaction; mais celui-ci refusa de recevoir la lettre, menaça d'arrêter le commerce jusqu'à ce qu'on lui eût livré deux Anglais pour répondre des Chinois qui avaient été tués, et renvoya toute la responsabilité de l'affaire au comité chargé des intérêts de la Compagnie des Indes à Canton. Le comité, bien résolu à ne pas céder, et n'ayant d'ailleurs aucun pouvoir sur un officier de la marine royale, fit amener le pavillon anglais, se retira à bord des bâtiments du commerce mouillés devant les factoreries, et descendit avec eux la rivière. Alors le vice-roi offrit de reconnaître en principe l'indépendance du capitaine Richardson vis-à-vis du comité, et pria celui-ci de retourner à Canton; mais comme on insistait toujours pour obtenir la remise de deux sujets anglais, le comité repoussa ces ouvertures. La demande ayant été renouvelée, les bâtiments redescendirent encore plus bas dans la rivière. On aurait dû penser qu'après cela le commerce allait être complètement suspendu; mais, loin de là, les marchands Hongs reprirent les négociations, en priant le comité d'écrire au vice-roi « qu'il manquait dans l'équipage du capitaine Richardson deux hommes qui devaient nécessairement être les homicides. » Cette insinuation ayant été traitée comme elle méritait de l'être, les Chinois firent savoir que, si la frégate s'éloignait pour quelques jours, le vice-roi pourrait écrire qu'elle s'était enfuie, et que l'affaire s'arrangerait à l'amiable. Cette proposition et d'autres du même genre ayant été repoussées, les autorités chinoises rouvrirent complètement le commerce, et déchargèrent le comité de la responsabilité qu'ils avaient d'abord voulu lui imposer.

Quelques années se passèrent sans événement, et le commerce continua tranquillement. En 1828 et 1829, deux marchands hongs, dont le passif montait à plus de deux millions de dollars (plus de 10,000,000 fr.), firent faillite. A cette épo-

Digitized by Google

que, les marchands Hongs, dont le nombre s'élevait à dix ou onze, étaient solidairement responsables des dettes que l'un d'eux pouvait contracter vis-à-vis des Européens. Il existait bien un réglement qui leur interdisait de souscrire aucune obligation aux Européens; mais ce réglement était toujours resté sans effet. A l'occasion de ces faillites, le gouvernement décida qu'à l'avenir la corporation ne serait plus responsable des dettes contractées par l'un de ses membres. Le nombre des marchands Hongs est aujourd'hui de onze, et chacun d'eux fait le commerce pour son compte particulier.

En 1832, on fit une expérience pour établir des relations commerciales dans les ports dont l'accès est défendu aux étrangers; mais le résultat prouva que, sans le consentement du gouvernement impérial, il était impossible de rien faire, et qu'aussi longtemps que ce consentement serait refusé, Canton était la seule ville où les Européens pussent faire le commerce. Il paraît cependant que l'expérience fut faite dans les meilleures conditions. On prit un assortiment de marchandises bien choisies par des personnes capables : le bâtiment qui devait les porter était confié à l'un des officiers les plus expérimentés de la Compagnie des Indes : M. Gutzlaff l'accompagnait en qualité d'interprète. Le bâtiment mit six mois à faire son voyage, et toucha à Amoy, Fou-tchou-fou, Ning-po, Ting-haï; à son retour, il prit terre en Corée et aux îles Lou-tchou. En tant que spéculation commerciale, l'entreprise échoua complètement, plutôt par le fait des autorités que des indigènes, qui montrèrent en plusieurs circonstances la meilleure volonté de faire le commerce avec les Européens.

Le 22 avril 1834, le monopole du commerce de la Compagnie des Indes dans les mers de la Chine, après avoir duré deux siècles, cessa par l'effet de la nouvelle charte qui rendait le commerce libre. Lord Napier, envoyé par le gouvernement en qualité de surintendant du commerce britannique et pour remplacer l'autorité de la Compagnie, arriva à Macao en juillet 1834. Sous le prétexte que le gouvernement anglais n'avait pas annoncé d'avance la mission de lord Napier, et que

Digitized by Google

l'assentiment préalable de la cour de Pékin était nécessaire pour lui permettre d'exercer ses fonctions, le vice-roi de Canton refusa les lettres de Sa Seigneurie, et ne voulut pas même communiquer directement avec elle. Bien plus, pour dégoûter lord Napier, les autorités chinoises firent environner sa maison de soldats, défendirent aux indigènes d'entrer à son service, empêchèrent qu'il ne lui fût fourni des vivres, et le contraignirent à prendre une garde de soldats de marine pour sa sûreté. De son côté, il donna l'ordre à deux bâtiments de la marine royale de remonter la rivière et d'aller jeter l'ancre à Whampoa, mouillage ordinaire du commerce. Le 7 septembre, les bâtiments passèrent devant les batteries de la bouche du Tigre, qui voulurent les arrêter, mais furent bientôt réduites au silence, ainsi que celles de l'île du Tigre. Après d'ennuyeux délais, les frégates mouillèrent à Whampoa le 11 septembre. Aussitôt toute communication avec les Américains aussi bien qu'avec les Anglais fut interdite par les autorités chinoises, et avant la reprise du commerce, elles exigèrent que les frégates quittassent leur mouillage et que lord Napier se retirât de Canton. Celui-ci, désireux de terminer des démêlés qui pouvaient avoir des conséquences si graves pour le commerce, fit partir les frégates pour Lin-tin, et s'en alla lui-même à Macao, où il mourut quelques semaines après. Le vice-roi rouvrit aussitôt le commerce, et M. Davis, l'auteur du livre que nous avons souvent cité, succéda à lord Napier.

Cependant les Chinois n'étaient pas satisfaits du nouvel ordre de choses qui déclarait le commerce libre, et le vice-roi rendit deux édits par lesquels il était enjoint aux Anglais de choisir un *taï-pan*, ou chef commercial, pour surveiller leurs navires et empêcher la contrebande. M. Davis avait prédit que le défaut d'une autorité à laquelle ils pussent en appeler forcerait les mandarins à reconnaître le Surintendant, et c'est ce qui arriva; car une correspondance directe ne tarda pas à s'établir entre le vice-roi et le capitaine Elliot, qui succéda à M. Davis.

Digitized by Google

En 1835 et 1836, le commerce continua sans interruption, et nous arrivons enfin aux circonstances qui ont produit la situation actuelle. Depuis longtemps le gouvernement chinois dénonçait la contrebande de l'opium; mais, comme plusieurs personnages haut placés dans l'administration trouvaient leur profit à la tolérer, les édits répressifs étaient regardés comme non avenus. M. Davis affirme que la liberté du commerce accordée par la nouvelle charte de la Compagnie des Indes en 1834, donna à la contrebande une grande activité qui éveilla l'attention du gouvernement chinois, et le détermina enfin sérieusement à la réprimer. Dès 1838, le capitaine Elliot écrivait à son gouvernement qu'il n'y avait plus moyen de se dissimuler la volonté de la cour impériale à cet égard. Il ajoutait : « L'immense, et on peut dire la très-regrettable extension qu'a prise la contrebande pendant les quatre dernières années, le rapide développement du commerce interlope dans la rivière même de Canton, l'absorption du numéraire, ont très-vivement alarmé le gouvernement. » Ce fut alors qu'un mandarin fut disgracié pour avoir conseillé d'imposer une taxe sur l'opium et de légaliser ce commerce. Pendant l'administration de la Compagnie à Canton, la contrebande concentrait exclusivement ses opérations à Lin-tin et sur la côte voisine; mais, après l'expiration de son monopole, les trafiquants s'attaquèrent à tous les points. Le capitaine Elliot semble penser que « la hardiesse avec laquelle se fait le commerce dans la rivière de Canton a probablement contribué plus que tout le reste à convaincre le gouvernement chinois de l'urgente nécessité de réprimer l'audace sans cesse croissante des contrebandiers étrangers, et de les empêcher de s'associer avec les vagabonds et la populace des grandes villes. » Il ajoute dans la même dépêche : « Aussi longtemps que notre commerce régulier aura à souffrir de l'alliance d'un pareil trafic, je pense que le gouvernement chinois trouvera toujours des motifs pour soumettre le commerce légal à des mesures vexatoires, sous prétexte qu'il ne peut pas distinguer ceux qui se

Digitized by Google

livrent à des opérations licites ou illicites. » Il terminait en demandant des pouvoirs tels qu'ils lui permissent de surveiller la contrebande.

En septembre 1839, on fit à Canton même une saisie d'opium vis-à-vis de la maison du marchand anglais, à qui il appartenait; en conséquence, il reçut l'ordre de sortir avec son bâtiment de la rivière, et pour intimider les contrebandiers européens, on se prépara à exécuter sous les fenêtres des factoreries un Chinois arrêté en flagrant délit. Les Européens s'y opposèrent, et parvinrent à chasser les exécuteurs. Ce fut à cette occasion que le capitaine Elliot publia une proclamation qui ordonnait à tous les bâtiments anglais chargés d'objets de contrebande de quitter la rivière de Canton sous les trois jours, et il offrit sa coopération au gouvernement pour l'aider à réprimer la contrebande dans les eaux de la rivière. Cette proposition lui valut de la part du vice-roi la concession fort importante d'entrer en relations directes avec les autorités, au lieu d'être obligé, comme jadis, de faire passer ses communications par l'intermédiaire des Hongs. Les mesures prises par les autorités anglaises et chinoises furent efficaces pendant quelques mois. En janvier 1839, le gouvernement local, s'adressant directement aux étrangers, leur enjoignit de renvoyer tous les bâtiments contrebandiers, ceux même qui se trouvaient en dehors de la rivière. M. Davis croit que cet ordre, adressé directement aux étrangers sans l'intermédiaire des Hongs, est la meilleure preuve de la volonté du gouvernement chinois pour la répression de la contrebande. En même temps on annonça l'arrivée d'un très-grand fonctionnaire revêtu des pouvoirs les plus étendus, et comme indice de ce qu'on devait attendre de lui, un contrebandier chinois fut conduit avec un grand appareil militaire devant les factoreries européennes, où on l'étrangla publiquement.

Dès son arrivée, le commissaire impérial Lin rendit un édit adressé directement aux étrangers, et dans lequel il leur enjoignait de remettre tout l'opium qu'ils pouvaient avoir entre les mains, pour être détruit. Il leur demanda aussi de

Digitized by Google

souscrire un engagement rédigé en anglais et en chinois, par lequel ils promettraient « qu'à l'avenir leurs navires n'oseraient plus apporter d'opium, ou que s'ils en apportaient, la drogue serait détruite, les importeurs seraient punis de mort, et bien plus, s'y soumettraient volontairement.» Le 24 mars, le capitaine Elliot se rendit en toute hâte aux factoreries, qu'il trouva fort alarmées par suite d'une réquisition de Lin, qui avait cité M. Dent, l'un des plus riches marchands anglais de Canton, devant son tribunal. Sur le refus des Anglais de livrer leur compatriote, et le même soir, ils furent bloqués dans les factoreries par des forces considérables, qui interdisaient toute communication avec le dehors, même pour acheter des vivres.

Dans ces circonstances et pour sauver la vie de ses compatriotes, le capitaine Elliot exigea, au nom de son gouvernement, la remise de tout l'opium qui se trouvait alors dans les bâtiments anglais; et le 3 avril vingt mille deux cent quatre-vingt-trois caisses furent livrées aux Chinois à la bouche du Tigre. Les marchands dépouillés reçurent en échange de leur livraison un récépissé signé par le Surintendant au nom du gouvernement de la reine. Le 4 mai tout l'opium ayant été remis, le blocus des factoreries fut levé, mais en même temps on signifia à seize personnes de quitter la Chine pour n'y jamais revenir. On prit ensuite contre le commerce étranger des mesures tellement vexatoires, qu'elles ont fini par produire la guerre.

Maintenant elle est déclarée. Le 21 juin 1840, le commodore sir James Gordon Bremer arriva à Macao avec la première division de l'expédition, déclara le blocus de la rivière et partit pour le nord. Le 28, l'amiral Elliot arriva avec la seconde division, et deux jours après suivit le commodore Bremer. Le 5 juillet, l'île de Chusan fut occupée par les troupes anglaises. Le 10 août, l'amiral se présentait avec sa flotte à l'embouchure du Pei-ho, où il fut reçu par un commissaire impérial, Ke-shen, qui, en protestant des intentions pacifiques de son guovernement, demanda que les négociations se pour-

Digitized by Google

suivissent à Canton. Le 21 novembre, l'amiral était de retour à Macao, et à peu près à la même époque Ke-shen arrivait à Canton. Par ses mesures dilatoires il força les Anglais à agir par les armes pour le contraindre à signer un traité. Au mois de janvier 1841, ils ont détruit les batteries et renversé toutes les fortifications de la bouche du Tigre, acte de rigueur à la suite duquel Ke-shen souscrivit un traité qui cédait aux Anglais l'île de Hong-kong et reconnaissait le principe d'une indemnité pour l'opium saisi. Mais le gouvernement impérial refusa de ratifier l'œuvre de son chargé d'affaires et les hostilités furent reprises vers la fin d'avril. Les Anglais victorieux parvinrent jusque sous les murs de Canton, où ils conclurent avec le gouvernement local une trêve particulière à la province de Canton, et qui stipulait que le commerce serait repris. La mauvaise foi des Chinois a forcé de recommencer les hostilités au mois de mai dernier, et Canton allait tomber entre les mains de nos troupes lorsque les mandarins demandèrent à capituler, et payèrent pour la ville une rançon de plus de trente millions de francs.

Qu'a produit cependant cette guerre jusqu'ici, malgré toutes les victoires des troupes anglaises? La cession de l'île de Hong-kong et la rançon obtenue de Canton. En vérité c'est trop peu de chose pour une année entière de campagne, et cela ne saurait suffire pour nous indemniser des frais de la guerre, du tort très-considérable qu'elle fait à notre commerce, pour payer tout le sang qu'elle a déjà coûté. Aussi l'opinion publique a-t-elle exigé le remplacement du capitaine Elliot, et la connaissance acquise aujourd'hui des ressources que les Chinois trouvent dans leur force d'inertie a-t-elle déterminé le gouvernement anglais à faire les plus grands efforts pour frapper vigoureusement sur l'esprit des Chinois et les mettre dans telle situation qu'ils ne puissent plus songer à autre chose qu'à traiter sérieusement.

Les bases du traité que le nouveau plénipotentiaire, sir Henri Pottinger, doit contraindre les Chinois à signer sont, dit-on :

Digitized by Google

1° Une indemnité pour l'opium saisi en 1839, et dont on porte la valeur à soixante-quinze millions de francs;

2° Une indemnité pour les dépenses de la guerre;

3° Le droit d'envoyer une ambassade en permanence à la cour de Pékin;

4° La nomination de consuls ou agents commerciaux dans les principaux ports du pays, communiquant directement avec les autorités chinoises;

5° Et enfin des priviléges et avantages commerciaux, notamment le droit de trafiquer dans les principaux ports de la Chine.

Telle est la question dont rien encore ne présage la prochaine solution.

(*Knight's store of Knowledge.*)

DERNIÈRES NOUVELLES DE LA CHINE ET DE L'INDE.

Novembre 1841.

Les nouvelles de Canton, datées du 24 août, ne nous apprennent que la continuation du *statu quo* depuis le fameux traité par lequel le capitaine Elliot a terminé sa carrière diplomatique. Son successeur, sir Henri Pottinger, enfin entré en fonctions, a déclaré qu'il observerait la trêve, tant que les Chinois l'observeraient, mais en ne dissimulant pas qu'il ne pouvait croire à leur bonne foi. Les instructions qu'il apporte sont telles d'ailleurs, que la question ne peut être décidée que par une nouvelle reprise d'armes. Dans ses proclamations, l'empereur ne cesse pas de s'attribuer la victoire. Comment ferait-il les concessions qui sont réclamées par l'Angleterre, concessions qui ne tendent à rien moins qu'à révolutionner le *Code étranger* de la Chine? Sir Henri Pottinger s'exprime d'un ton si franc, il a une si haute réputation de fermeté, les préparatifs de son gouvernement sont si sérieux, que nous

Digitized by Google

aurons enfin un dénoûment à cette guerre dans laquelle l'Europe est intéressée. La politique anglaise associe en effet tous les états européens au succès de sa cause, en demandant pour tous l'accès de cet empire, qui jusqu'ici n'a guère eu de relations avec les peuples chrétiens que retranchée derrière un véritable cordon sanitaire. Il est à remarquer que l'empereur, tout en versant encore tout son mépris sur les barbares, est un peu moins prodigue de ses rodomontades chinoises. Il fait presque le vainqueur généreux, et permet aux Anglais le commerce, à la seule condition *d'obéir aux lois*. Mais en même temps, Keshen rentre en faveur, et ce mandarin n'est nullement pour la paix. Un fatal auxiliaire pour la Chine est enfin survenu : c'est la maladie qui, dit-on, règne sur la flotte, si bien que le départ des vaisseaux de Hong-Kong aurait pour unique but une croisière de santé, plutôt qu'une expédition contre Amoy ou tout autre point. Quand les hostilités recommenceront ce sera toujours à Canton.

Deux typhons terribles ont aussi exercé leurs ravages sur les côtes de la Chine, et n'ont pas épargné les bâtiments de l'expédition. Le commodore Bremer et l'ex-plénipotentiaire Elliot ont été jetés par la tempête sur l'île Kowlan. Les insulaires ont bien reconnu en eux des *mandarins* anglais, mais sans savoir qui ils pouvaient être. Après les avoir maltraités, dépouillés, etc., ils ont consenti à les laisser partir pour Macao, moyennant une rançon de 3,000 dollars. Voilà déjà 15,000 fr. rattrapés sur la rançon de Canton. Sir Henri Pottinger s'est donc contenté de prévenir le commerce qu'il ne devait s'engager que très-prudemment, et à ses risques et périls, avec les Chinois, mais sans rien faire savoir de ses plans ultérieurs. Soit comme expédition sanitaire, soit pour attendre les renforts annoncés, il a dirigé la flotte vers le nord, laissant dire, sans le démentir, qu'il va attaquer et détruire les fortifications d'Amoy, réoccuper Tchusan, inquiéter toutes les principales villes maritimes du Céleste Empire, aller à Trentjno prendre possession de l'entrée du grand canal, et s'avancer jusqu'à Tungchorofoo, à douze milles de Pékin.

En attendant les événements qui se préparent, nous avons donné plus haut comme avant propos l'historique des relations politiques de la Grande-Bretagne avec la Chine.

Les nouvelles de Caboul nous font voir que la désaffection va croissant contre Shah Shoudja, et les Anglais ne le maintiennent

Digitized by Google

sur le trône qu'en soutenant pour lui une suite de combats contre les tribus rebelles. Ce qu'il y a de pire, c'est que la perception des impôts y est très-difficile. Zimindars et Sirdars ne payent que lorsque les percepteurs sont appuyés par les baïonnettes.

Par bonheur, le Pendjab semble se pacifier. Les généraux Ventura et Court sont rappelés par Shere-Sing.

On craint que l'empereur de la Chine ne décide les Birmans à prendre les armes pour faire une diversion dans l'Inde en sa faveur, et le Nizam menace aussi de secouer le joug britannique; mais ces bruits méritent confirmation.

L'*Asiatic Journal* se félicite de la nomination du nouveau gouverneur général de l'Inde anglaise, et vante beaucoup la capacité de lord Ellenborough.

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE, ETC.

CORRESPONDANCE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

DE LA REVUE BRITANNIQUE.

INCENDIE DE LA TOUR. — NAISSANCE DU PRINCE DE GALLES. — DROIT DES PRINCES FRANÇAIS A LA COURONNE D'ANGLETERRE. — LOUIS-PHILIPPE ET LA DUCHESSE D'ANGOULÊME. — LE ROI LÉOPOLD ET LES PIRATES BELGES. — CHARLES DICKENS EN AMÉRIQUE. — H. LORREQUER. — H. AINSWORTH. — 200,000 FR. DE RENTE. — ANNUALS. — CARICATURES CHINOISES. — ILLUSIONS POPULAIRES. — THÉATRES. — STATISTIQUE.

Londres, 20 novembre.

L'incendie de la Tour de Londres avait ici vivement saisi les imaginations. Les Anglais ont pour ce monument militaire une espèce de culte ou de superstition : une grande partie de l'histoire d'Angleterre s'est passée derrière ses créneaux, et surtout un assez bon nombre de ces scènes tragiques qui se gravent éternellement dans la mémoire des générations. Supposez une crise révolutionnaire, cette bastille n'eût jamais été menacée du sort de la Bastille de Paris; le peuple ne redoute pas la Tour; le sang du peuple y a rarement coulé, la hache du bourreau n'y décolla guère que des têtes royales et des têtes de seigneurs; dans ses cachots n'ont gémi que des rebelles aristocratiques. L'incendie de la Tour a donc été une calamité populaire, et puis, dans l'histoire de Londres, tout incendie un peu considérable rappelle la presque destruction de la ville par le feu, en 1666, cette catastrophe si pittoresquement décrite par Evelyn, Pepys ou d'autres, et continuel-

Digitized by Google

lement racontée au peuple de la Cité par cette haute colonne dont l'inscription menteuse accuse encore le catholicisme. Bref, pour distraire Londres de ce malheur public, il n'a pas fallu moins d'un prince de Galles. A la nouvelle qu'un enfant mâle était enfin accordé à la reine Victoria, l'enthousiasme un peu badaud de ce pays-ci a éclaté. Un prince de Galles! en vérité, malgré les radicaux et les chartistes, il y a dans la loyale Angleterre des traditions monarchiques qui reprennent bientôt le dessus. Je me dis souvent qu'il faut bien que ç'ait été la faute des Stuarts s'il y a eu jamais une république anglaise et puis un 1688. Aussi avec quel empressement la dynastie actuelle s'est rattachée à la légitimité, du jour où elle a pu se dire héritière de la dynastie légitime! A ce propos, on ne sait pas généralement en France jusqu'à quel degré les princes de la maison de Bourbon, branche aînée ou branche cadette, sont près de la couronne qui ornera le front du nouveau prince de Galles. Voici le résumé de dix pages généalogiques de la *Quarterly Review*, qui établissent cette filiation curieuse :

« Trois maisons royales ont successivement occupé le trône d'Angleterre. Les héritiers généraux des trois familles Plantagenet, Tudor et Stuart sont à cette heure ceux de la princesse Henriette-Marie, fille du roi Charles Ier et duchesse d'Orléans, savoir : François Ferdinand, prince héréditaire de Modène, conjointement avec ses tantes maternelles, la duchesse de Lucques et l'impératrice d'Autriche; et n'étaient les clauses de l'Acte d'Établissement qui garde le trône anglais de toute occupation catholique, ce prince, l'aîné des descendants directs de Charles Ier, régnerait aujourd'hui sur l'Angleterre.

Venant à faillir la lignée particulière de la maison royale de Sardaigne que le prince de Modène représente, la succession serait alors dévolue à l'*aîné des héritiers directe* du roi Jacques Ier, c'est-à-dire à LOUIS-PHILIPPE Ier, ROI DES FRANÇAIS, représentant Charles, l'électeur palatin, fils aîné de la princesse Élisabeth d'Angleterre, reine de Bohême, et en sup-

Digitized by Google

posant que la branche mâle des Bourbon-Conti soit éteinte, comme on le présume, Louis-Philippe, héritier direct de la tante paternelle du dernier prince de Conti (mort en 1814), serait aussi l'aîné des cohéritiers généraux d'Édouard, comte palatin, le dernier des fils de la reine de Bohême, et le seul qui ait laissé une postérité.

Les autres cohéritiers dudit Édouard sont François IV, duc régnant de Modène, la princesse Marie-Augusta, fille du dernier roi de Saxe, et Guillaume Florentin, prince régnant de Salm-Salm.

En ligne collatérale, la duchesse d'Angoulême représente pour sa part une foule d'héritiers possibles à la couronne d'Angleterre. Avec la maison royale de Portugal, et les héritiers en ligne directe du roi Henry VII, elle vient aux droits de John de Gant, duc de Lancastre, quatrième fils du roi Henry IV.

Elle représente seule, Isabelle, comtesse de Bedford, l'aînée des filles d'Édouard III, et la seule qui ait laissé postérité.

Elle compte également comme héritière générale d'Éléonore, comtesse de Bar, et de Marguerite, duchesse de Brabant, sœur d'Édouard II, et de Béatrice, duchesse de Bretagne, sœur d'Édouard Ier. »

Je passe à la littérature en m'arrêtant un moment à ses intérêts matériels. On a remarqué ici une phrase de la réponse que fit dernièrement le roi Léopold à ces honnêtes éditeurs belges qui, sur le bruit d'un traité de commerce avec la France, étaient accourus chez Sa Majesté, fort inquiets de ce qu'il allait advenir de leur commerce interlope : « Rassurez-vous, messieurs, leur aurait dit le roi; en cas d'une union commerciale, les auteurs français viendraient publier leurs livres en Belgique, à cause du bon marché. *Vous n'avez pas encore essayé de réimprimer les ouvrages anglais et allemands, ce qui se fait en France, et je crois que si vous réimprimiez ces ouvrages vous en exporteriez beaucoup en Amérique, où la population anglo-saxonne augmente tous les jours, et où tous les jours l'amour de la lecture se fait de plus en plus sentir.* »

Digitized by Google

N'est-ce pas, disent les journaux de Londres, le langage d'un pirate qui garantit à ses soldats qu'il y aura toujours des mers à écumer ?

Le roi Léopold oublie que l'Amérique a déjà ses contrefacteurs, qui impriment à aussi bon marché que pourraient le faire les éditeurs belges. Aussi un des plus heureux producteurs littéraires de la Grande-Bretagne part pour New-York. Charles Dickens annonce qu'il va passer six mois parmi les *Anglo-Saxons* Américains, et c'est sans doute pour y prendre des arrangements avec les éditeurs-pirates. Cela vaut la peine quand on se vend à trente mille exemplaires ! Charles Dickens a déjà atteint la fortune de Walter Scott, et averti par les malheurs de son devancier, il s'édite lui-même. Je l'ai connu prote dans une imprimerie, trop heureux de recevoir quelques guinées par semaine de Bentley : le voilà aujourd'hui dans un bel hôtel, avec une livrée élégante, avec sa voiture et ses chevaux, qu'il fait volontiers piaffer devant la boutique où se débitaient ses premières esquisses. *Barnabé Rudge* est enfin terminé ce mois-ci, et vous n'aurez plus du Dickens qu'en 1842.

Un autre romancier qui devient de plus en plus populaire, c'est le pseudonyme Harry Lorrequer, plus fécond encore peut-être, enrichissant de ses périodiques chapitres le *Dublin University Magazine*, et publiant en livraisons mensuelles deux ou trois romans à la fois pour son compte. Le voilà qui entreprend aujourd'hui une série de contes militaires sous ce titre : *Our Mess*. Ses *Mémoires de Charles O'Malley* ont été fort goûtés : le style en est facile, moins vigoureux que celui de Ch. Dickens, mais plus clair.

Harrison Ainsworth vient après : ayant fini son *Guy Fawkes*, il publie cette fois trois volumes d'un seul coup, à l'ancienne méthode, avec ce titre : *Le Vieux Saint-Paul*, roman *de la peste et de l'incendie*. Quoique l'auteur de *Jack Sheppard* châtie de plus en plus son style, il tient toujours à ses titres mélodramatiques. Comme Ch. Dickens, H. Ainsworth est encore jeune et déjà riche. Tous ces romanciers à la mode n'ont

Digitized by Google

rien de plus pressé que d'imiter le luxe élégant de sir Ed. Bulwer. M. Ainsworth ne peut plus rêver un sujet que dans le doux bercement de sa voiture. Une chose l'étonne dans sa gloire, c'est qu'on ne l'ait pas encore traduit à Paris, malgré les extraits que la *Revue Britannique* a donnés de *Jack Sheppard*.

Mais le roman le plus remarquable de cette année aura été sans contredit *Ten thousand a year* (deux cent mille livres de rente). On l'attribue à Warren, auteur du *Journal d'un médecin :* vous avez là un caractère de procureur anglais qui vaut celui de *Guy Mannering*. Par exemple ce roman serait d'une traduction difficile, aussi difficile peut-être qu'un roman maritime. C'est un roman de jurisprudence; il s'agit d'un procès très-grave, et l'auteur s'est efforcé de prouver qu'il n'ignorait aucun des termes de la chicane. J'ai cité *Guy Mannering : Deux cent mille livres de rente* a quelques points de ressemblance avec ce chef-d'œuvre, mais il n'a ni bohémien ni pirate : tous les voleurs et tous les fripons de l'histoire sont réunis dans l'étude du procureur *Gammon*, création du premier ordre. Le théâtre s'est déjà emparé de ce sujet, ainsi que de *Barnabé Rudge*.

Les *Keepsakes* et les *Annuals* de cette année ont déjà paru : je vous les envoie pour que vous y trouviez quelques contes; mais en général, comme les années précédentes, les illustrations de ces livres-joujoux valent mieux que leur littérature. Si vous voulez faire présent d'un beau livre à une noble dame, demandez-moi plutôt les Ballades espagnoles traduites par Lockhart et illustrées avec une élégance qui fait pousser des cris d'admiration à chaque page. C'est tout un musée historique de l'Espagne : les vignettes les plus gracieuses y encadrent le texte. La calcographie du dix-neuvième siècle a vaincu enfin les ornements gothiques des missels et autres livres ornés du moyen âge. C'est Murray, l'éditeur de la *Quarterly Review*, dont Lockhart est le directeur littéraire et politique, qui a publié ce livre des livres. Jamais libraire ne fut plus galant envers ses auteurs. Je vous dirai en-

Digitized by Google

core que les amateurs du *fun* anglais (de la farce) ont cette année un nouveau volume du *Comic annual* de T. Hood, lequel a succédé à feu Théodore Hook dans la direction du *Monthly Magazine*. Les Chinois ne sont pas ménagés par le caricaturiste. Une de ses vignettes représente un gros matelot de la flotte d'expédition, à cheval sur un descendant de Confucius, et *chiquant* le bout de sa longue queue. Probablement que si les Anglais vont à Pékin, ils y trouveront le pendant de ce groupe burlesque.

Quelques lignes sur un ouvrage plus sérieux, et qui cependant est fondé sur la folie humaine. M. Charles Mackay a publié une *Histoire des Illusions populaires*. C'est d'abord l'histoire de Law et de ses plans financiers. L'auteur a connu le piquant travail de M. Thiers sur le même texte. Vient ensuite l'histoire de la croyance aux sorciers, sujet un peu moins de circonstance, car les sorciers de ce temps-ci sont les successeurs de Law, ou ces industriels qui doivent enrichir tout le monde par leur invention, et meurent eux-mêmes à l'hôpital. M. Charles fait figurer parmi les illusions ou déceptions populaires, les empoisonnements du dix-septième siècle. Selon lui, ce devint à la fois une manie d'empoisonner et une manie de croire au poison. Tout n'est pas neuf dans ce livre, mais il est toujours curieux pour le philosophe et le moraliste d'étudier de sang-froid les extravagances de cette pauvre humanité.

Le poète Campbell, après avoir raconté les amours de Pétrarque, a pris pour héros le grand Frédéric. *Frédéric le Grand et son temps* forme un ouvrage en deux volumes, qui ne contiennent de Campbell que l'introduction ; le reste ressemble beaucoup à la compilation récemment éditée par Fréd. Von Raumer.

Les littérateurs attendent quelque chose de mieux des mémoires et lettres de madame d'Arblay, que nous promet le libraire Colburn. Qui n'a lu dans le temps *Evelina*, *Cecilia*, et tous ses autres romans en *a?* Avant et après son mariage, miss Burney voyait la cour et la ville ; elle avait été attachée

Digitized by Google

au service de la reine Charlotte, et groupait elle-même autour d'elle une cour littéraire. Je vous enverrai ses six volumes qui vont paraître mensuellement.

Jusqu'à ce que Macready ait repris la direction de Drury-Lane, j'aurai peu de nouvelles dramatiques à vous donner. Les petits théâtres font ici une énorme consommation de pièces nouvelles... mais de quelles pièces! En général, tout le talent des auteurs consiste à découper un roman en scènes. Cependant un mélodrame a produit quelque sensation littérairement parlant : c'est celui qu'on joue sous le titre de *Martinuzzi*, et qui, sous un autre titre, avait eu d'abord l'honneur d'être une pièce injustement refusée à Covent-Garden. Les auteurs de pièces refusées font, ici comme à Paris, plus de bruit que les auteurs de pièces applaudies ; c'est le bruit du scandale et de la persécution. *Martinuzzi* est un mélodrame en vers, qui offre de belles situations, mais qui n'avait d'autres droit à être accepté comme tragédie par les grands théâtres, que celui de pouvoir être avantageusement comparé à des tragédies plus détestables encore. L'auteur est M. Stephen : c'est un poète... très-peu dramatique.

Chimie.

Analyse de l'indigo du commerce. — Le docteur Dana des États-Unis propose une méthode pour reconnaître la quantité d'indigo vrai que contient l'indigo du commerce. « Prenez, dit-il, dix grammes d'indigo réduits à une poudre impalpable : faites-les bouillir dans une bouteille de Florence avec une solution de deux onces et demie de carbonate de soude; au bout de quelques minutes ajoutez-y huit grains de muriate d'étain, et laissez bouillir pendant une demi-heure : vous obtiendrez une belle solution jaune. Retirez la bouteille de la lampe et introduisez dans la solution quelques gouttes d'une solution de bichromate de potasse. L'indigo bleu avec

Digitized by Google

une trace d'indigo rouge sera précipité, tandis que les autres composés resteront en solution. Filtrez le précipité à travers un double filtre, lavez la masse avec une once d'acide muriatique délayée dans trois onces d'eau bouillante; lavez à l'eau chaude jusqu'à ce que l'eau revienne seule; séparez, séchez et pesez les filtres; notez le poids du précipité, brûlez les filtres l'un contre l'autre; la différence est la silice contenue dans l'indigo qui, déduite du poids du précipité, donne la quantité d'indigo pur.

Il est à noter que M. W. Cram en communiquant cette expérience du docteur Dana, ne croit pas à son exactitude rigoureuse.

Préparation perfectionnée du phosphore. — Par la méthode ordinaire de préparer le phosphore si employé aujourd'hui pour fabriquer des allumettes et des briquets chimiques, il se dégage tant de gaz qu'il y a à craindre beaucoup d'explosions. Pour éviter cet inconvénient, les mélanges du phosphate de chaux, de charbon et d'acide sulfurique doivent être bien chauffés dans un vase de cuivre dont le fond a été préalablement chauffé lui-même jusqu'à l'incandescence. Cette température suffira pour épuiser toute l'eau qui ordinairement existe dans la proportion de 10 à 15 pour cent. Par ce moyen il reste beaucoup moins d'hydrogène phophorique: il vaut mieux mêler d'abord environ 1 pour cent de charbon avec le phosphate de chaux, et seulement après avoir chauffé ce mélange, ajouter le reste du charbon à l'état d'ignition, pour volatiser l'eau et l'acide sulfurique. Il se produit ainsi un phosphore plus pur que celui du commerce: la seconde distillation n'est plus nécessaire, puisque l'acide de phosphore qui reste peut être facilement décomposé en phosphore pur et en acide phosphorique en le traitant par l'acide nitrique à la température de 140 à 158 degrés.

Digitized by Google

Industrie.

Dorure par la voie humide. — Personne n'ignore qu'à Birmingham on possède un secret de dorure de métaux qui est très-estimé et dont on fait un grand secret; M. Elkington vient de l'importer en France; la Société d'encouragement pour l'industrie nationale l'en a récompensé en lui décernant une médaille d'or. Le procédé de ce fabricant consiste à faire dissoudre 155 grammes d'or fin dans un kilogr. 472 d'acide nitro-muriatique (eau régale) composé de 21 d'acide nitrique pur, d'une densité de 1,45, de 21 parties d'acide muriatique également pur, d'une densité de 1,15 et de 14 parties d'eau distillée. On favorise la dissolution par une chaleur modérée. On décante la liqueur d'un léger précipité de muriate d'argent qu'elle contient; quand les vapeurs rougeâtres cessent de paraître, on la verse dans un vase de verre ou mieux de porcelaine, en y ajoutant 320 parties de bicarbonate de potasse, dissous dans 18 litres d'eau; on fait bouillir pendant deux heures. La solution d'or étant ainsi préparée est tenue en ébullition dans un vase de porcelaine bien propre.

Les objets à dorer, après avoir été bien décapés, sont plongés dans cette liqueur, en les suspendant à des fils de cuivre. Le temps pendant lequel ils y restent dépend de la plus ou moins grande quantité d'or dont on veut les charger, ainsi que de la proportion d'or employé. Lorsqu'il s'agit de dorer de petits objets, tels que boutons, boucles d'oreille, anneaux, bracelets, etc., on les lie ensemble au moyen d'un fil de laiton et on les trempe dans la liqueur bouillante; une minute suffit ordinairement quand la liqueur est nouvellement préparée; mais lorsqu'elle est épuisée de l'or par de précédentes opérations, un temps plus long est nécessaire. Après avoir retiré les objets de la solution, on les rince soigneusement dans l'eau pure et on les colore; alors ils ont l'apparence de la dorure au feu par le mercure.

Digitized by Google

M. Elkington préfère le bicarbonate de potasse à celui de soude, auquel M. Schubarth donne la préférence, à cause de sa pureté. Cette substance saline ne doit être ajoutée que peu à peu dans la liqueur, afin d'éviter toute effervescence qui peut entraîner un peu d'or.

Nouveau perfectionnement du pavage des rues. — A la dernière réunion de la société des ingénieurs civils de Londres, M. Édouard Lemap a proposé de paver les rues partie en bois et partie en pierre, de manière à ménager aux chevaux un sentier pavé, mais avec des *rails* ou plutôt des *ornières* en bois pour recevoir les roues des voitures : le bois gêne et ralentit la marche des chevaux dont le pied mord plus facilement sur le pavé ou sur la terre; mais le bois accélère le mouvement des roues.

Statistique.

Population de la Grande-Bretagne, d'après les derniers recensements, datés de 1841 (l'Irlande non comprise). — Le dernier recensement qui vient d'être terminé donne les résultats suivants :

	Hommes.	Femmes.	Total.
En Angleterre.....	7,321,875	7,673,633	14,995,508
Pays de Galles.....	447,533	463,788	911,321
Écosse.....	1,246,427	1,382,530	2,628,957
Iles.....	57,598	66,481	124,079
Personnes qui voyageaient la nuit du 6 juin.....	4,003	893	4,896
TOTAL GÉNÉRAL.....	9,077,436	9,587,325	18,664,761

Ce recensement comprend seulement les soldats, les marins et les marchands qui se trouvaient à terre dans l'intérieur du royaume, à l'époque où il a été fait.

Ainsi, en comparant ces résultats à ceux de 1831, on

Digitized by Google

trouve que la population s'est accrue durant ces dernières années dans les proportions suivantes :

En Angleterre de.....	14	5 pour cent.
Dans le pays de Galles de.....	18	
En Écosse de.....	11	1
Dans les îles de.....	10	4

Ce qui donne une moyenne de 14 pour 0/0. De 1821 à 1831, cette moyenne avait été de 15 8 pour 0/0.

Le nombre des maisons habitées et inhabitées s'élève à 3,682, 699; en 1831 il n'était au contraire que de 3,027,479. Ces maisons sont ainsi réparties :

	Maisons habitées.	Maisons inhabitées.	Bâtim. en const.
En Angleterre.....	2,758,295	162,756	25,882
Dans le pays de Galles..	188,196	10,133	1,769
En Écosse.....	503,357	24,307	2,760
Dans les îles.....	19,159	865	220

Population de la Prusse d'après le dernier recensement. — Lors de la paix avec la France, la Prusse fut divisée en 10 provinces, 25 districts et 328 cercles. Aujourd'hui le nombre des districts et des cercles est toujours le même; mais les provinces ont été réduites à huit, savoir : la Prusse, Posen et Brandenberg; la Poméranie, la Silésie, la Saxe, la Westphalie et le Rhin. La population de ces huit cercles se divise dans les proportions suivantes :

Protestants.....	8,604,748
Catholiques.....	5,294,003
Grecs.....	1,300
Mennonites.....	14,495
Juifs ayant droit de bourgeoisie.....	102,917
Juifs n'ayant pas droit de bourgeoisie.....	80,662
TOTAL GÉNÉRAL.....	14,098,125

Ainsi les protestants forment environ les trois cinquièmes

Digitized by Google

de la population totale de la Prusse, et les catholiques les trois huitièmes, tandis que toutes les autres sectes réunies ne dépassent pas un soixante et dixième.

Depuis 1831 une secte de l'église grecque chassée de la Russie est venue s'établir en Prusse. Ces émigrants, qui s'appellent Philipones, refusent de servir dans l'armée et de prêter serment. Ils exercent presque tous la profession de fermier.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

DE LA

REVUE BRITANNIQUE,

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

NOVEMBRE 1841.

Paris est redevenu lui-même, avec ses brouillards, ses pluies, sa crotte perpétuelle, la bruyante circulation de ses voitures, ses spectacles et ses salons d'hiver, etc. Paris a retrouvé la plupart de ses habitants actifs ou gens d'affaires, politiques ou artistes : voici bientôt le parlement en session; et le corps diplomatique, complété par un nouvel ambassadeur d'Angleterre, se flatte de l'espoir d'un congrès européen qui viendrait régler les affaires de l'Espagne sur les bords de la Seine. — Occupons-nous des nôtres provisoirement.

Parmi les grands projets dont la prochaine session sera, dit-on, saisie, on attend surtout celui qui doit donner une nouvelle impulsion à ces entreprises de chemin de fer accueillies naguère avec tant d'ardeur, puis tout à coup si délaissées. Nous croyons volontiers pour notre compte au généreux vouloir du ministre chargé plus spécialement de ces travaux. Nous l'avons connu dans l'opposition avant de le voir au pouvoir, et nous le savons homme à ne pas se laisser absorber, comme font en général tant de ministres, par les petits intérêts de leur conservation personnelle. Peut-être est-il donc superflu de demander s'il a entendu, lui homme du midi, ces nouveaux cris de désolation qui nous sont encore venus ce mois-ci, des rives submergées du Rhône. Le gouvernement et le parlement se contenteront-ils, comme dans la dernière session, d'ajouter leur mesquine aumône à celle de la charité publique? Quand on a si bravement hasardé cent millions d'urgence pour les fortifications problématiques de Paris dans la pré-

Digitized by Google

voyance d'une invasion encore plus problématique, négligera-t-on d'assurer par quelques grands travaux un quart de la France contre les invasions d'un fleuve qui se rit de nos digues de Pygmées dans ces provinces où le pont du Gard et les amphithéâtres d'Arles et de Nîmes nous disent comment, sous la domination romaine, les ingénieurs des ponts-et-chaussées comprenaient les monuments d'utilité publique ? Faut-il toujours citer à la France la Hollande et ses digues, l'Angleterre et ses canaux ? Oui, votez un chemin de fer qui nous mène à Lyon en huit ou dix heures, mais que ce ne soit pas pour n'avoir plus que des ruines à nous montrer depuis Lyon jusqu'à la mer. Un de nos historiens modernes (M. Michelet) appelle le Rhône le Mirabeau des fleuves. Que notre révolution de 1830 contienne cette eau révolutionnaire dans ses limites, mais surtout et sans métaphore qu'on n'oublie pas que si, récemment encore, nos municipalités méridionales ont laissé percer une certaine désaffection contre l'unité nationale, ce dernier souvenir de leur indépendance s'effacerait tout à fait dès que leurs intérêts seraient un peu plus chaudement défendus dans la capitale de la grande patrie française.

Et cela dit aussi *littéraairement* que possible, en espérant que d'autres le diront mieux à la tribune politique, nous revenons à la littérature pure.

Les théâtres sont encore en voie de préparation. Aucun grand succès n'a signalé le premier mois de l'hiver, et l'on dit même le Théâtre-Français fort empêché de deux ou trois pièces sur lesquelles il compte..... faute d'acteurs. Il faut avouer que la manière dont *Arbogaste* a été déclamé n'a pas peu contribué à l'insuccès de cette tragédie, à laquelle Talma avait prédit une destinée plus heureuse.

Passons aux livres.

« Il n'y a plus de critique, » entendons-nous souvent répéter. Il est certain que dans presque tous les journaux quotidiens, le feuilleton-roman usurpe peu à peu tout l'espace où jadis un auteur obtenait au moins une mention honorable. Dans les Revues, les nouvelles et les contes, ou les articles de fantaisie, font aussi le fond de chaque livraison. Nous connaissons cependant deux ou trois critiques parmi ces fournisseurs du feuilleton, et il en est surtout un parmi nos collaborateurs qui trouve encore quelquefois le moyen de faire crier aux roseaux de la presse quotidienne la

Digitized by Google

sentence du bon roi Midas. Mais est-ce assez d'un critique pour tant d'oreilles dont on voit passer le *petit bout* sous le bonnet littéraire qui les couvre ? Au reste, nous n'éprouvons pas aujourd'hui ce regret dans un mouvement d'impatience contre aucun mauvais livre. Grâces à Dieu et à deux ou trois éditeurs qui consentent encore à publier quelques beaux et utiles livres, nous voilà plutôt aux regrets de n'avoir pas dans le cadre étroit d'une Revue spéciale la place nécessaire pour louer comme nous le voudrions une excellente *histoire*, des *mémoires* du plus haut intérêt, et deux *voyages* qui prouvent que l'esprit aventureux des Français ne laissera jamais aux voyageurs britanniques le privilége exclusif d'explorer les terres lointaines.

L'histoire que nous venons de lire révèle un nom nouveau dans les lettres, mais un nom déjà glorieux dans nos annales militaires. M. T. de Partouneaux a composé deux volumes sur la *Conquête de la Lombardie par Charlemagne*. Vous trouvez là toute l'érudition d'un bénédictin avec la forme moderne. L'historien s'est préoccupé du parallèle singulier qu'offrent à mille ans de distance l'un de l'autre Charlemagne et Napoléon. Dans son avant-propos il rapproche ces deux grands conquérants, compare leurs idées et leurs caractères comme politiques, législateurs et guerriers; mais dans le cours de l'ouvrage, M. de Partouneaux ne sort plus de l'époque qu'il peint, se privant de ces digressions et de ces allusions qui risquent d'altérer la simplicité d'un sujet. Son livre n'est pas moins remarquable par ses conclusions. Bref, il a parfaitement rempli son épigraphe : *Verba utilia quæsivi*.

Le *Mémorial de Gouverneur Morris*, très-bien traduit par M. Augustin Gandais, rappellera aux anciens lecteurs de la *Revue Britannique* un article de la 11e série, tome 10, sur cet homme d'état américain. Cet article était tellement détaillé que nous ne saurions rien y ajouter, et qu'il n'a pas peu contribué, pensons-nous, à faire entreprendre cette traduction. Les deux volumes publiés par M. A. Gandais sont parfaitement distribués. Au Mémorial de G. Morris succède sa correspondance, et certes plusieurs de ces lettres sont des chefs-d'œuvre de grâce et d'esprit ; mais ce qui les rend surtout piquantes, c'est la sagacité des jugements de cet Américain, sagacité qui va jusqu'à la devination. Vous avez là un tableau complet de la société française à l'approche de la révolution, et c'est le ministre d'une jeune république qui, échappant seul

Digitized by Google

à l'enthousiasme de notre folle France, retourne le verre de sa lunette sur la plupart de nos grands hommes et les voit se rapetissant au loin dans l'avenir. Louis XVI et Lafayette, Mme de Beauharnais et Mme de Staël, Mirabeau et M. de Talleyrand, sont tour à tour appréciés avec le même bon sens et la même vérité. On a dit avec raison que le *Mémorial* de Morris complétait à la fois les mémoires sur la révolution française et ceux que M. Guizot a récemment publiés sur Washington. Les nombreuses annotations du traducteur ne gâtent rien à ces deux volumes.

Depuis Bruce et Salt, l'Abyssinie a attiré plusieurs voyageurs dont les uns ont exagéré les périls de cette exploration, dont les autres en parlent comme d'une promenade. Parmi ces derniers est le docteur Édouard Ruppell, surnommé le Bruce allemand, et nous publierons probablement dans une prochaine livraison l'article que lui consacre la *Foreign Review;* mais nous aurons bientôt aussi notre Bruce français dans M. Rochet d'Héricourt, récemment parti pour aller porter au roi de Choa les présents de S. M. le roi des Français, et qui a édité d'abord son *Voyage sur la côte orientale de la mer Rouge, dans le pays d'Aden et le royaume de Choa.* Ce volume est la première relation publiée sur le pays d'Aden, et il nous fait parfaitement apprécier les ressources et l'avenir du royaume de Choa, autrefois annexe considérable de l'empire d'Abyssinie, aujourd'hui état indépendant. M. Rochet d'Héricourt est un géologue instruit dont les observations sur le continent africain ne seront pas perdues pour l'étude des révolutions du globe terrestre; mais il a surtout été guidé par l'ambition de tracer à la civilisation européenne la route la plus facile pour parvenir à cet empire chrétien dont il est temps que l'invasion arabe ne nous sépare plus, aujourd'hui que l'islamisme n'a plus en orient même qu'une courte domination à exercer. Le roi de Choa a déjà donné à M. Rochet d'Héricourt l'hospitalité d'un roi. Que sera-ce quand il le verra retourner avec une mission à la fois diplomatique et scientifique? Pour nous en tenir provisoirement au volume que nous avons sous les yeux, volume illustré de cartes, de portraits et de vues, nous invitons les lecteurs à suivre le voyageur dans ses premières pérégrinations, qui nous font si bien augurer de l'avenir. M. Rochet d'Héricourt nous conduit d'abord du Kaire à Suez, de Suez à Moka, de Moka à Toujourra. Puis viennent la description du pays d'Aden et celle du royaume de Choa, etc. La narration est simple, mais pleine

Digitized by Google

de vie et de mouvement. L'auteur n'abuse pas du droit de personnalité accordé à tout voyageur; mais quelques-unes des anecdotes qu'il raconte sont charmantes : ce doit être un homme fort aimable celui qui a si bien séduit le roi de Choa, que S. M. lui proposait une de ses parentes en mariage, et la plus belle position de son royaume après la sienne. Il faut dire que M. Rochet d'Héricourt, entre autres *douceurs*, a enseigné aux Choans l'art de cristalliser le produit de la canne à sucre. Si la parente du roi de Choa est aussi belle que la femme Galla, au nez aquilin et aux rondes formes, dont nous avons le portrait lithographié page 174, le voyageur a réellement le mérite d'un grand patriotisme. Quant à nous, il nous a un moment donné l'idée par ses descriptions de lui demander à l'accompagner dans son second voyage; mais nous ne saurions pas, hélas! fabriquer du sucre, et le roi de Choa n'offrirait pas sa parente à un simple collaborateur de la *Revue Britannique*. Nous nous contenterons de la lithographie des femmes gallas.

Ces savants voyageurs, imprimés avec luxe chez M. Arthus Bertrand, sont de grands séducteurs pour tout fils de famille qui a un peu d'imagination; témoin encore M. le capitaine Laplace, qui publie *la Campagne de circumnavigation* de la frégate *l'Artémise*, pendant les années 1837, 1838, 1839 et 1840. Nous n'avons encore que les premières livraisons de ce magnifique ouvrage, et déjà nous sommes à Gorée, en admiration devant ces voluptueuses Signares, que le commandant nous peint, avec leurs toques flottantes, leurs longues chemises blanches, leur bandeau brodé, leurs colliers de perles, en regrettant que les modes d'Europe gâtent cependant quelquefois ces anciens costumes. Comment ne pas oublier tous les ennuis d'une longue navigation, toutes les chances d'un naufrage et autres, grâces à ces tableaux pittoresques que nous déroule le commandant de *l'Artémise?* Hâtons-nous de dire que M. Laplace est un brave marin, qui ne s'endort pas dans les jardins des Armides de couleur. Il a conduit pendant trois ans sa frégate à travers toutes les mers du globe, et en a rapporté des observations utiles à la marine, à la géographie, au commerce, aux sciences. Nous attendons la seconde livraison pour lui rendre complète justice.

Oui, encore une fois, tous ces voyageurs sont plus amusants que les romanciers. Nous le disons franchement, quoique nous recevions justement deux nouveaux volumes d'un auteur qui est parmi les plus recherchés. *L'Ecueil* de M. Charles de Bernard est un

Digitized by Google

joli chapelet de nouvelles, dont quelques-unes ont déjà charmé les amateurs du roman-feuilleton. M. de Bernard a une grande facilité, et il a su trouver quelques types nouveaux dans la société actuelle. — Le fécond capitaine Maryat, traduit par le fécond M. Defauconpret, ajoute aussi deux volumes à sa collection. Nous avons déjà parlé de *Joseph Rushbrook* dans cette Revue, lorsqu'il a paru en Angleterre et chez M. Baudry à Paris.

L'éditeur Charles Gosselin ne se contente pas de ces nouveautés; il continue sa *Bibliothèque d'élite* à 3 fr. 50 cent. le volume; il vient d'y introduire la *Campagne de Russie*, par M. de Ségur; le *Moyen de parvenir*, monument très-peu chaste de notre langue, et un choix des poésies de Thomas Moore, parfaitement traduites par Mme Belloc et M. O. Sullivan.

N'oublions pas de signaler aux rares amis de la poésie classique une traduction de l'*Odyssée* d'Homère, par M. Bignan. On sait avec quelle facilité M. Bignan tourne l'alexandrin. Peut-être l'emphase naturelle de ce vers n'est-elle pas appropriée à un poème dans lequel Homère est un *conteur*, un sublime conteur sans doute, mais un conteur naïf et bonhomme aussi. Là où nous ne sommes pas satisfaits, c'est l'*instrument* qui a tort, et non le traducteur-poète. Selon nous, c'était le cas d'oser un style un peu plus familier. Nous espérons avoir un jour l'occasion de comparer l'Odyssée Bignan à l'Odyssée Pope.

Dans sa préface, le nouveau traducteur prouve son érudition, et cite les critiques allemands. Il a consulté Wolf: a-t-il consulté feu Wilhem Mueller? S'il l'a consulté, nous regrettons, en amateurs de l'érudition amusante (chose rare en Allemagne), qu'il n'ait pas cité la grande querelle que ce savant cherche à Homère, parce que le poète de l'*Iliade* fait, dit-il, dîner Ulysses trois fois dans un même jour! Dans le chant IXe, vers 90, Ulysses est *invité* par Agamemnon. Certes, il n'a pu refuser l'invitation du roi des rois; et cependant, même chant (vers 221), Ulysses dîne avec Achille, et chant XIe (vers 578), il dîne avec Diomèdes. Le savant allemand est fort embarrassé, ne sachant s'il doit accuser le grand Homère d'un *lapsus*, ou le sage Ulysses d'une gloutonnerie digne de Thersite ou d'Irus. M. Bignan, avant d'entreprendre l'*Odyssée*, a dû nécessairement s'enquérir de toutes les vertus du roi d'Ithaque. Sauf son avis, nous penchons à croire que ce fin politique avait, comme on dit, un estomac pour tous ses amis; et il y avait du mérite à cet

Digitized by Google

appétit dans un temps où *roastbeef* signifiait littéralement un bœuf rôti tout entier.

De l'érudition revenons aux voyages. Une petite brochure nous arrive, avec ce titre : *Cinq jours en Angleterre*. Le voyageur s'embarque à Dieppe pour Brighton, y reste vingt-quatre heures, et va achever sa semaine à Londres, où il trouve encore le temps de faire des excursions à Greenwich et à Windsor. Quel que soit ce voyageur rapide, il a merveilleusement employé sa semaine, et son opuscule est un *epitome* de tout ce qu'il y a de vraiment curieux à voir à Londres et autour de Londres. Nous y avons remarqué des aperçus d'une finesse exquise, L'auteur anonyme est doué d'un rare talent d'observation. D'ailleurs, ce n'est pas un enthousiaste, c'est un esprit trop impartial. Toute son admiration a été réservée pour l'organisation des chemins de fer. « En Angleterre, dit-il, en fait de chemins de fer, constructions de tout genre, magasins, salles d'attente, locomotives, wagons, tout est dans les proportions les plus grandioses, et en même temps aussi élégant que commode. Partout règne un ordre admirable, et l'on aperçoit à l'instant que ce n'est pas là le produit de spéculations passagères et basées sur une pensée de plaisir, mais bien une de ces entreprises sur lesquelles se fonde tout l'avenir commercial et industriel d'une nation. Les voitures de chemins de fer, qu'on nomme chez nous diligences, sont ici d'une extrême recherche en tous points. Plusieurs sont munies de tables d'acajou, où l'on peut commodément lire, écrire, etc. L'intérieur d'une de ces voitures, destinée à la famille royale, présente toutes les apparences d'un salon. De véritables *écuries mobiles* fermées et couvertes servent au transport des chevaux et bestiaux, etc. »

Au moment où nous avons enfin au ministère des travaux publics un ministre qui veut sérieusement des chemins de fer, et qui doit présenter aux chambres un projet digne aussi de *fonder l'avenir commercial et industriel d'une grande nation*, nous devons rappeler la petite brochure publiée sous ce titre : *Les chemins de fer et les chambres* (1), par M. P. A. de la Nourais. C'est le travail d'un économiste compétent. M. de la Nourais ne fait de la statistique qu'après avoir voyagé et étudié sur les lieux. Récemment encore au bruit du traité de commerce avec la Belgique, il a couru

(1) Librairie Mathias, quai Malaquais, 15.

Digitized by Google

en Belgique même, et il est revenu avec de nouvelles notes que nous l'engageons vivement à publier pour faire le pendant de son volume sur l'Association des douanes allemandes.

LÉGISLATION. - FINANCES.

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DES HYPOTHÈQUES, manuel complet des propriétaires, acquéreurs, vendeurs, créanciers ou prêteurs sur hypothèque, par M. Despréaux, vérificateur de l'enregistrement. 1 vol. in-8 à 2 col.; prix : 15 fr.

Nous ne pouvons qu'annoncer aujourd'hui cet ouvrage qui sera bientôt dans toutes les bibliothèques, car il s'adresse à tous les intérêts de notre ordre social.

PHILOSOPHIE.-MORALE.

DICTIONNAIRE DES IDÉES MORALES ET POÉTIQUES, par Louis-Aug. Martin, tome 1er. Chez Lacheze, rue des Mathurins-St-Jacques. 1842.

C'est un petit volume qu'il faut se procurer et garder comme un ami, un conseiller sage, un aimable causeur, pour se distraire des caquetages littéraires, des bavardages politiques. L'auteur a classé alphabétiquement une suite de pensées morales, de gracieuses ou éloquentes descriptions. Nos plus illustres poètes, nos plus élégants prosateurs ont fait les frais de cette encyclopédie, qui ne se compose pas seulement de sentences, mais d'ingénieux apologues. Les anciens donnent ici la main aux modernes. Bref, ce volume prouve à la fois de faciles études et un goût parfait. M. Martin n'a pas d'autres prétentions, même dans sa préface.

HISTOIRE.

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE LA LOMBARDIE PAR CHARLEMAGNE, 2 vol. in-8, par M. de Parfouneaux. Paris, 1841, chez Jules Renouard.

MÉMOIRES.

MÉMORIAL DE GOUVERNEUR MORRIS, homme d'état américain, etc., traduit de l'anglais par Augustin Gandais. Paris, 2 vol. in-8, chez le même éditeur, rue de Tournon, 8.

VOYAGES.

VOYAGE DE CIRCUMNAVIGATION DE LA FRÉGATE L'ARTÉMISE, par M. Laplace, capitaine de vaisseau, 1re livraison, 1 vol. orné de gravures et de cartes, chez Arthus Bertrand, rue Hautefeuille.

VOYAGE AU PAYS D'ADEN ET DANS LE ROYAUME DE CHOA, par M. Rochet d'Héricourt, 1 vol. in-8 avec gravures et cartes, chez le même éditeur.

ROMANS.

L'ÉCUEIL, 2 vol. in-8, par M. Charles de Bernard, chez Charles Gosselin, rue St-Germain-des-Prés, 9.

Ces deux volumes contiennent diverses nouvelles et petits romans réunis sous le titre de *l'Ecueil*.

JOSEPH RUSHBROOK, par le capitaine Maryat, traduction de M. Defauconpret, 2 vol. in-8, chez le même éditeur. Cette traduction de l'infatigable traducteur de Walter Scott se distingue par la même facilité et la même intelligence du texte que les précédentes.

Digitized by Google

DÉCEMBRE 1841.

REVUE BRITANNIQUE.

Géographie Politique.

DES COLONIES ANGLAISES

CONSIDÉRÉES

COMME POSITIONS MILITAIRES.

Premier article.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES. — HELIGOLAND. — ILES DE LA MANCHE. BELLE-ISLE. — GIBRALTAR.

[On a plus d'une fois remarqué que l'Angleterre est parvenue peu à peu, par la conquête et les traités, à posséder une chaîne régulière de redoutes militaires et politiques, qui entoure aujourd'hui presque tout le globe. A l'entrée de la Baltique, c'est Heligoland; à l'entrée de la Manche, ce sont les îles de Guernesey et de Jersey; à l'entrée de la Méditerranée, c'est Gibraltar, qui, avec l'île de Malte et les îles Ioniennes, commande réellement la navigation de cette mer, dont la presse anglaise reproche encore quelquefois à la France

Digitized by Google

de vouloir faire un lac français ! De ce côté de l'équateur l'Angleterre possède encore Newfoundland (Terre-Neuve), le cap Breton, Halifax, les Bermudes, et un grand nombre d'îles dans les West-Indies (Indes occidentales ou Antilles) ; de l'autre côté elle a l'Ascension, Sainte-Hélène, les îles Falkland, le Cap, l'Ile-de-France, Ceylan, Singapore, la nouvelle Galles du sud, la terre de Van-Diémen, et voilà récemment encore la Nouvelle Zélande qui se colonise et fortifie ses côtes sous le drapeau britannique. Enfin il est probable que l'Angleterre, qui vient de s'établir à Aden, ne terminera pas ses démêlés avec la Chine sans garder Chusan, Hong Kong, ou peut-être mieux encore, pour compléter ses communications avec l'Asie.

Toutes ces colonies fortifiées sont ce que le capitaine Basil Hall appelle des avant-postes NATIONAUX, et selon lui, pour la paix du monde ces positions militaires ne peuvent être mieux confiées qu'à la Grande-Bretagne, qui ne les conserve que dans l'intérêt du commerce général. Quoi qu'il en soit de cette assertion intéressée, la série d'articles que nous allons publier nous a paru de la plus haute importance : ils sont traduits de l'*United Service Journal*, et sont dus au colonel Wilkie. Le rédacteur a respecté l'idée tout anglaise de ces articles, mais en se permettant çà et là d'abréger quelques détails qui ne pourraient intéresser que les lecteurs anglais (1).]

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Notre intention n'est pas de traiter ni de la statistique des colonies anglaises, ni de leur commerce, ni de leur état civil ou politique ; il s'agit simplement dans ce travail de faire ressortir leur importance comme positions militaires. Qu'on nous permette cependant quelques réflexions sommaires.

L'histoire nous montre dès les temps les plus reculés que

(1) Nous avons fait composer pour cet article deux cartes géographiques dont nous ne pouvons publier que la première avec cette livraison.

Digitized by Google

toutes les puissances maritimes ont possédé des colonies, et que toutes les ont perdues. Les Grecs et les Phéniciens les ont dû perdre, parce que c'étaient des *essaims* plutôt que des colonies, sans lien avec la métropole. Rome ne fut pas plus heureuse, parce qu'elle n'envoya des colonies au loin que dans le temps de sa décadence.

Parmi les nations modernes, les Portugais se distinguèrent les premiers par leurs travaux de colonisation ; mais leur empire colonial leur fut bientôt enlevé par les Hollandais et les Espagnols. Quelque vice que l'on puisse reprocher au système colonial de ces nations, ce système a pour caractère principal son unité, son uniformité. Peut-être est-ce cette cause plus que toute autre qui a permis à l'Espagne de conserver si longtemps sa suprématie sur ses immenses et lointaines colonies, même après avoir complétement perdu sa puissance maritime.

Quel que soit le destin réservé aux colonies anglaises, on ne pourra certainement pas en attribuer la perte, si nous devons les perdre un jour, à l'unité tyrannique du système qui les régit. Bien loin de là, on doit dire qu'il y a absence complète de vues systématiques et d'ensemble dans les idées qui président à l'administration de nos possessions étrangères. Tel vaste continent presque désert est doté d'une assemblée législative, tandis que deux autres pays qui renferment cinquante fois autant d'habitants, n'ont aucun moyen de représentation, ni rien qui ressemble à un gouvernement libre. Une île qui possède ce bienfait inestimable, n'est distante que de quarante lieues seulement d'une autre qui est régie par le pouvoir d'un gouverneur absolu. Sans vouloir faire aucun tort aux personnes qui figurent dans nos parlements coloniaux, je crois pouvoir dire cependant que ces assemblées n'ont été jusqu'ici que des embarras plus ou moins considérables. On les a instituées dans le but très-louable de donner aux habitants de ces colonies le droit de surveillance sur l'emploi du budget levé dans leur pays. C'eût été fort bien si l'on n'avait pas été au delà, et si, en accordant ces libertés, on eût songé qu'il serait peut-être im-

Digitized by Google

possible de maintenir ces assemblées coloniales dans la sphère dont elles ne peuvent sortir sans danger pour la métropole. C'était montrer peu de connaissance de la nature humaine de supposer que tous ces Solons transatlantiques se contenteraient de leur autorité financière, et ne rechercheraient rien au delà. Qu'on voie cependant ce qui se passe dans le Canada!

Faut-il un autre exemple? Prenez la Jamaïque! Depuis le temps du boucanier Morgan jusqu'à sir Lionel Smith, qu'y voit-on autre chose qu'une suite de discussions plus ou moins vives entre les colons législateurs et la métropole, une série de querelles nées de sujets si peu importants que le plus souvent on ne peut s'en rendre raison en Europe?

Les limites que nous nous sommes tracées ne nous permettent pas de rechercher les causes qui ont produit tant d'anomalies dans le gouvernement de nos colonies; il suffit d'indiquer la principale : c'est qu'elles ont été presque toujours acquises par des actions de guerre. Lorsqu'on envoie un officier à la tête d'une expédition dirigée contre les colonies de l'ennemi, on lui donne les instructions les plus détaillées sur la manière dont il doit agir jusqu'au moment de la victoire; mais les termes de la capitulation et la nouvelle organisation qui doit la suivre, on les abandonne complétement à la discrétion du général. Or, il arrive bien souvent qu'il ne peut pas se montrer fort difficile sur les conditions qu'on lui propose; le climat, l'approche de la saison pluvieuse, l'état sanitaire de ses troupes, que sais-je? un peu de vanité personnelle, peuvent le déterminer à accorder des termes peu rigoureux. La première chose qu'on lui demande, c'est le droit pour la colonie de conserver ses lois. Cette condition si simple et si raisonnable en apparence est le germe de discussions sans fin, d'embarras inextricables pour les colons anglais qui surviennent, et que violent, souvent sans le savoir, des lois qu'ils ne connaissent pas. Je n'aurai que trop d'exemples à citer de ce fait lorsque je parlerai de chaque colonie en particulier.

Cette esquisse ne traitera pas de la vaste péninsule de l'Inde, et à peine si elle s'occupera du Canada et de l'Australie. D'un

Digitized by Google

autre côté j'aurai à parler de quelques colonies que nous avons rendues à la paix ou abandonnées; je rechercherai si nous avons bien fait de les laisser échapper, et si un jour elles ne pourraient pas devenir une arme puissante dans les mains de l'ennemi. Enfin je disposerai mon sujet selon les divisions géographiques du globe; commençant par le Nord de l'Europe, et suivant la côte du continent, je ferai le tour du globe. Je commencerai donc par

I. — HELIGOLAND.

Cet îlot, situé dans la mer du Nord, est éloigné des bouches du Jahde de quarante-cinq milles, de celles du Weser de trente milles, et de l'embouchure de l'Elbe, l'une des plus grandes voies de communication de l'Allemagne, de vingt-cinq milles seulement. Cette position a suffi pour lui donner militairement plus d'importance qu'à aucune autre des îles que nous possédions, pendant les sept années écoulées depuis 1807, époque où nous prîmes Heligoland aux Danois, jusqu'à la paix de 1814. Peut-être maintenant s'écoulera-t-il des siècles avant qu'il reprenne l'importance qu'il avait pour nous lorsque nous étions privés de toute communication avec les pays du continent sur lesquels s'étendait le sceptre ou l'influence de Napoléon. C'était par là que nous recevions toutes les nouvelles d'Espagne, et que nous entretenions nos correspondances politiques avec le continent. De plus Heligoland possédait une population de pilotes habiles, qui rendaient les plus grands services à nos bâtiments croiseurs, leur indiquaient les retraites les plus sûres et les mieux abritées, les conduisaient aux lieux les plus favorables pour débarquer nos émissaires politiques, ou recevoir les correspondances des amis que nous avions en Allemagne. Ils s'acquittaient de ces divers services avec assez de zèle et de succès pour tromper la tyrannique vigilance de Hogendorf et de Davoust. Par Heligoland et Lubeck on entretenait encore une correspondance fort active avec la Russie. Sous d'autres rapports la

Digitized by Google

possession d'Heligoland était de la plus grande utilité. Cette île possède une excellente rade où nos bâtiments marchands venaient déposer leurs cargaisons, en attendant l'occasion de les faire passer sur le continent. C'étaient des produits de l'industrie anglaise et des denrées coloniales qui passaient de là en Danemarck, remontaient l'Elbe, et entraient même à Hambourg et Altona jusque sous les yeux des douaniers. Le café et le thé pénétraient ainsi sous tous les déguisements que leur donnait la fertile imagination des fraudeurs. On se rappelle sans doute l'histoire qui raconte qu'un marchand fit promener pendant plusieurs jours dans les rues de Hambourg une charrette chargée de cassonade qu'il vendait pour du sable jaune : ingénieux expédient sans doute, mais qui demandait un temps sec. Heligoland possède un phare très-utile dans ces dangereux parages. Depuis la paix, la garnison, composée d'un détachement de soldats de marine, a été retirée.

II. — ILES DE LA MANCHE.

Bien que ce groupe d'îles, situées à l'ouest du cap la Hogue, ne doive point, à proprement parler, être compté parmi nos colonies, j'en dirai cependant quelques mots, car il figure au nombre des postes militaires que nous occupons. C'est tout ce qui nous reste de notre ancien duché de Normandie, et c'est la meilleure raison que nous ayons de le garder. Ces îles nous ont fourni quelques officiers distingués de terre et de mer ; mais, excepté ce point, je défie qu'on dise en quoi elles ont jamais été utiles à la Grande-Bretagne, à moins que ce ne soit sous le rapport négatif, en songeant aux embarras qu'elles auraient pu nous causer si elles avaient été dans les mains de l'ennemi. Presque toutes les autres colonies ont indemnisé la métropole des dépenses qu'elles lui coûtaient, soit en augmentant ses revenus, soit en lui fournissant de l'argent, ou même en répandant leur sang pour sa cause ; c'est le contraire pour les îles de la Manche. Les produits étrangers prohibés en

Digitized by Google

Angleterre ne trouvent pas de contrebandiers plus actifs que ceux de Jersey et de Guernesey, dont les habitants ne sont d'ailleurs soumis à aucun impôt direct ou indirect. Je ne veux pas dire que ces insulaires ne sauraient pas au besoin verser leur sang pour la défense de la patrie; je rappelle seulement que c'est un sacrifice qu'on ne leur a jamais demandé.

Mais ne serait-il pas juste que du moins ces îles pourvussent à leur propre défense? Cependant la Grande-Bretagne y dépense tous les ans un demi-million sterling pour la solde des garnisons qu'elle y conserve, sans compter les frais d'entretien de toutes les fortifications qu'elle y a élevées. Au temps où l'on craignait une invasion de Napoléon, les moyens de défense de ces îles ont été accrus avec des frais énormes; leurs côtes ont été garnies de batteries qui leur font une ceinture de fer, et l'on y a construit une immense forteresse, le *fort Régent*. L'intérêt des dépenses faites à cette occasion, ainsi que les frais d'entretien, imposent tous les ans au trésor public un sacrifice de 50,000 £ (1,250,000 fr.) au moins. La seule dépense à la charge de ces îles, c'est une somme de 4,000 £ (100,000 fr.) pour le traitement d'un gouverneur, dont l'emploi est une véritable sinécure.

J'ai dit que ces îles n'étaient d'aucune utilité directe à l'Angleterre; ont-elles du moins quelque importance militaire? Dans toutes nos guerres avec la France, ces îles ne se sont jamais trouvées sur la route que nous avions à suivre pour envahir le territoire ennemi. Les courants impétueux, les hautes marées, le nombre de récifs, y compris les Caquets qu'on rencontre dans la mer où elles sont situées, présentent des obstacles naturels trop puissants pour qu'on songe jamais à faire un débarquement sur cette partie de la côte de France. Comme moyen d'agression, ces îles n'ont jamais servi que de lieu de relâche aux croiseurs chargés d'intercepter le commerce de l'ennemi, et de surveiller les corsaires de Cherbourg et de Saint-Malo. C'étaient des sloops (corvettes) et des bâtiments légers qui faisaient ce service, d'ailleurs peu actif.

Digitized by Google

Il y a donc peu de chose encore à espérer de ces îles comme position militaire contre la France; qu'aurions-nous à en craindre si jamais elles tombaient entre ses mains?

Les ports de Saint-Héliers et de Saint-Pierre donneraient, en temps de guerre, asile aux corsaires de l'ennemi; mais il ne faut pas oublier que la hauteur extraordinaire des marées dans cette partie de l'Océan rendra toujours ces ports incommodes. Cependant dans l'une de ces îles, Alderney, se trouve une baie où l'on pourrait, dit-on, créer à peu de frais un bassin capable de tenir en tout temps une escadre à flot. Cette circonstance est d'autant plus importante, qu'entre Brest et Dunkerque la nature n'a donné à la France aucun port, aucune rade capable de recevoir des bâtiments de guerre, circonstance qui a forcé ce pays à dépenser des sommes énormes pour obtenir artificiellement à Cherbourg ce que la nature lui a refusé.

Or si ce qu'on dit d'Alderney est vrai, et tout porte à le croire, il serait d'un avantage incalculable de posséder un port avec des bassins à flot dans une mer où la marée s'élève quelquefois de quarante à cinquante pieds, et sans doute que si les Français s'emparaient jamais de cette île ils sauraient en tirer parti. Ce dernier motif, à défaut de tout autre, suffirait pour que l'Angleterre ne dût jamais abandonner ces possessions, si coûteuses qu'elles soient.

J'ai parlé des anomalies qu'on remarque dans notre système colonial; ces îles en sont un exemple frappant. Les habitants y sont encore attachés aux lois normandes avec une ferveur que cette législation mérite cependant très-peu, et ils respectent avec une sorte d'affection filiale jusqu'aux plus manifestes absurdités qui se sont produites dans leur administration, grâce à ce code barbare.

En terminant avec ces îles, il serait injuste de ne pas dire un mot de leur marine marchande et de l'esprit aventureux que leurs marins ont déployé pendant la guerre. On rencontrait leurs fins et légers bâtiments dans toutes les mers, dans tous les coins du globe. Quelle que fût la colonie étrangère dont

Digitized by Google

on s'emparait, on était sûr que le premier capitaine marchand qui arrivait était un capitaine de Jersey, bien fourni de vin, d'eau-de-vie, de genièvre, etc. C'étaient les fournisseurs de nos stations navales.

En suivant la côte de France, je ne puis m'empêcher de nommer en passant :

III. — BELLE-ISLE,

que l'Angleterre a jadis possédée. Pendant la dernière guerre, il en a été à peine question ; mais au temps de la guerre de sept ans on regardait cette île comme si importante, qu'à la paix de 1762 on l'échangea contre Minorque.

Belle-Isle, au premier coup d'œil, paraît être une admirable position militaire située à moitié chemin entre Lorient et les bouches de la Loire. Nous aurions pu en tirer un très-grand parti pendant les guerres de la Vendée, si elle eût été entre nos mains, et peut-être nous eût-elle épargné les désastres de Quiberon.

Belle-Isle cependant présente un très-grave inconvénient, le défaut d'un bon port.

IV. — GIBRALTAR.

De nos possessions étrangères il n'en est pas peut-être qui aient fourni matière à de plus longues discussions. Aujourd'hui ces discussions se sont éteintes ; mais il fut un temps où elles occupaient vivement l'esprit public. Un parti qui tenait pour ce rocher en faisait la clef de la Méditerranée, un abri pour nos flottes, un des plus brillants joyaux de la couronne d'Angleterre, tandis qu'un autre parti niait que les maîtres de Gibraltar pussent jamais ouvrir et fermer la Méditerranée à leur gré ; il soutenait que nos flottes n'y étaient jamais en sûreté, surtout pendant l'hiver ; et s'il accordait que cette forteresse fût une perle de notre diadème, il ajoutait aussi que c'était la plus coûteuse qu'on eût jamais vue. La vérité est sans doute entre ces deux opinions.

Digitized by Google

Occupé jadis par les Phéniciens, les Romains et les Maures, Gibraltar a été fortifié dans les temps modernes par Charles-Quint ; mais ses fortifications, que personne n'attaqua, étaient encore incomplètes en 1704, lorsque sir Georges Rook vint se présenter devant la place avec une flotte. Suivant Smollet, dans sa continuation de Hume, l'amiral anglais débarqua dix-huit cents hommes et des détachements de soldats de marine. Gibraltar fut sommé de se rendre; et sur son refus, les vaisseaux commencèrent à canonner du côté de la mer. Cinq ou six heures après, la batterie du môle neuf était éteinte, et le capitaine Whitaker recevait ordre de débarquer à la tête de son équipage. Mais il fut précédé par les capitaines Hicks et Jumper, qui, après avoir vu brûler quelques-uns de leurs hommes par une mine, parvinrent à gagner pied et à s'emparer d'une batterie de huit canons établie à *Ragged-Staff*. Le gouverneur demanda alors à capituler, et avec d'autant plus de raison, qu'il ne pouvait espérer de défendre un développement de fortifications de plus de trois milles d'étendue avec une garnison de cent cinquante hommes. Rien que l'état désordonné de l'Espagne pendant la guerre de la succession ne peut expliquer la négligence qui ne fit laisser qu'une si faible garnison dans une forteresse si importante. A peine l'Angleterre était-elle maîtresse de Gibraltar, que les Espagnols songèrent à le reprendre. Le 19 octobre, le marquis de Valladarias vint l'assiéger; mais le siége, poussé avec mollesse, se changea, le 10 mars, en blocus. En 1705, nouvelle attaque des Espagnols également sans résultats. Le siége de 1727 coûta trois mille hommes aux Espagnols. En 1740, ils construisirent les lignes qui, flanquées par les forts de Saint-Philippe et de Sainte-Barbe, isolent complètement Gibraltar du continent.

Pendant la guerre de sept ans, on ne songea pas à attaquer Gibraltar, mais dès le commencement de la guerre de l'indépendance américaine, les Espagnols prirent parti contre nous, dans le seul espoir, dit-on, de recouvrer la forteresse que nous leur avions enlevée. Le dernier siége et le plus remar-

Digitized by Google

quable de tous commença le 21 juin 1779; les Espagnols interceptèrent alors toute communication entre Gibraltar et le continent. Le 16 juillet de la même année, ils établirent un blocus par mer; et enfin, le 10 octobre 1780, ils ouvrirent la tranchée en avant de leurs lignes. Le 12 avril 1781, ils commencèrent un bombardement qui dura sans interruption pendant vingt-trois mois. Le 13 septembre 1782 fut le jour de la grande attaque dirigée contre la place. Du côté de la terre, une armée de quarante mille hommes, et par mer quarante-sept vaisseaux de ligne, dix batteries flottantes, d'innombrables frégates, sloops, chebecques, bombardes, chaloupes canonnières, etc., attaquèrent simultanément la forteresse, et furent repoussés sur tous les points. Le siége continua cependant jusqu'au jour où l'on reçut la nouvelle de la paix, c'est-à-dire jusqu'en février 1783. Les événements de ce long siége, qui dura trois ans et sept mois, sont racontés jour par jour dans le récit de Drinkwater.

Si indolents que soient ordinairement les Espagnols, ce sont de bons soldats et d'actifs travailleurs, quand leurs passions sont excitées et quand ils sont conduits par de bons officiers. Pendant ce siége mémorable, leurs travaux furent vraiment étonnants, et on doit reconnaître qu'ils n'épargnèrent ni peine ni argent. Ainsi, par exemple, n'ayant pas d'autres matériaux que les sables du rivage pour faire leurs travaux d'approche et se mettre à couvert contre des batteries plongeantes placées à treize cents pieds au-dessus de leurs têtes, ils parvinrent cependant à construire en peu de mois, et avec des matériaux si peu consistants, des batteries armées de cinquante-quatre pièces de canon ou mortiers. Heureusement tout cet immense labeur fut sans résultat. Leur feu n'atteignait en réalité que la montagne, et jamais peut-être l'inefficacité d'un bombardement ne fut démontrée d'une manière plus évidente que dans cette occasion, où il était dirigé contre des troupes établies dans des logements à l'épreuve de la bombe. On blessa des femmes et des enfants, on détruisit quelques maisons, on cassa surtout beaucoup de vitres et de vaisselle,

Digitized by Google

mais c'est à peu près là tout le mal que fit le feu des assiégeants.

Pendant toute la durée de ce long siége, il fut tiré des batteries espagnoles 175,741 boulets de gros calibre, et 14,283 des batteries et chaloupes canonnières. On n'a pas eu les moyens ni surtout le temps de compter les coups des bâtiments qui coopérèrent à la grande attaque du 13 septembre; mais comme on sait qu'ils avaient 142 pièces en batterie contre la ville, et qu'ils étaient abondamment fournis de rechanges, on admettra facilement que ce n'est pas trop de compter cent coups par pièce, surtout quand on se rappelle que leur feu dura pendant plus de douze heures consécutives; ce serait donc encore 14,200 boulets. Ainsi il aurait été dépensé pendant le siége 204,224 boulets par les assiégeants, et si l'on y ajoute les 68,363 bombes qu'ils envoyèrent contre la place, on aura un total général de 272,587 bombes ou boulets lancés contre la forteresse, sans qu'on pût parvenir à faire brèche dans aucun des ouvrages qui la défendaient.

Une autre circonstance qui prouve le peu d'effet de tout ce grand feu, c'est le petit nombre des blessés parmi les assiégés.

Le siége dura plus de vingt-trois mois, et pendant tout ce temps-là la garnison ne compta que 333 hommes tués ou morts de leurs blessures, et 138 hommes rendus pour l'avenir incapables du service militaire; total, 471.

Avant de terminer sur ce sujet, il ne sera peut-être pas sans intérêt pour les financiers d'apprendre ce que put coûter seulement en munitions la défense de la place pendant ce long siége.

Il fut dépensé par la place 69,844 boulets de 26, 32, etc., qui, au prix de 10 £ par tonne de fonte, en comprenant les frais de transport, l'intérêt, etc., mettent chaque boulet au prix de :

Digitized by Google

	Liv. st.	sh.
3 shillings (3 fr. 75 c.)	10,476	12
926 affûts à 2 £. (50 fr.)	1,852	
129,151 bombes à 4 £ (très-bas prix)	516,604	
670 balles à feu à 1 £	670	
8,000 barils de poudre à 8 £	64,000	
	573,502	12
	(14,337,565 fr.)	

Sans compter 12,681 paquets de mitraille.

Assez sur le passé ; parlons maintenant des avantages militaires que présente la position de Gibraltar.

Reconnaissons d'abord que depuis cent trente-cinq ans que nous sommes maîtres de cette forteresse, elle ne nous a jamais été d'aucune utilité pour des opérations militaires sur le continent, qu'aucune expédition n'est jamais sortie de ses murs, si ce n'est la malheureuse armée de lord Blayney. Ce fait en dit à lui seul plus que tous les raisonnements que nous pourrions avancer. Ce doit être une question jugée pour tous les esprits sensés.

La position maritime de Gibraltar peut-elle du moins compenser son inutilité comme position continentale? Bien des gens le croient; mais en réalité, si répandue qu'elle soit, c'est cependant une erreur d'imaginer que Gibraltar est la clef du détroit et commande la navigation de la Méditerranée. On pourrait dire avec tout autant de raison, que le château de Douvres est la clef du Pas-de-Calais, et commande la navigation de la mer du Nord. « Le seul parti que nous puis-» sions tirer de Gibraltar, dit lord Saint-Vincent dans une de » ses lettres, c'est d'en faire une place de dépôt pour l'ap-» provisionnement de nos navires. » C'est vrai, à la condition que nous serons toujours maîtres de la mer. Dans une autre de ses lettres, le même personnage dit encore : « Cinq » vaisseaux de ligne peuvent rester à l'ancre en sûreté der-» rière le vieux môle. » Je doute pour ma part de la véracité de l'assertion; mais, en l'admettant, il faut supposer encore que nous sommes toujours maîtres de la mer; car sans cette

Digitized by Google

condition rien ne serait plus facile que de brûler les bâtiments ancrés à ce mouillage; les fortifications de la place ne les y protégeraient pas. Et cela est tellement vrai, que, pendant le dernier siége, on dut saborder et couler deux frégates anglaises mouillées derrière le vieux môle, pour les empêcher de tomber dans les mains de l'ennemi. Quant à mouiller dans la baie, les bâtiments marchands ne peuvent pas y songer en temps de guerre avec l'Espagne; car à moins d'être protégés par une force navale supérieure, ils seraient facilement pris ou coulés par les canonnières d'Algésiras. Ainsi la baie n'est pas tenable en temps de guerre. En temps de paix et pendant l'été, on y trouve des eaux aussi tranquilles que sur les lacs d'Italie, et tellement limpides qu'on y distingue le fond même par cinq ou six brasses d'eau (vingt-cinq ou trente pieds). Le mouillage est alors parfaitement sûr; mais pendant l'automne et l'hiver, les vents du sud-ouest le rendent intenable. Les navires surpris à l'ancre par ces vents n'ont à choisir qu'entre l'appareillage ou la perspective presque inévitable d'être jetés à la côte. Pendant que j'étais à Gibraltar, en janvier 1803, dix-sept bâtiments sur quarante furent poussés à la côte par un de ces coups de vent, et les autres eussent été perdus aussi, si le vent n'eût sauté brusquement au nord-ouest. En 1838, je vis encore échouer dix-neuf bâtiments dans les mêmes circonstances.

Tout le monde sait d'ailleurs que le mouillage de Gibraltar ne présente aucune sécurité, et que ce serait par conséquent une très-mauvaise station pour des bâtiments de guerre. Il est possible cependant que, grâce au pouvoir magique de la vapeur, on puisse un jour triompher en partie de ces inconvénients, et je suis fort surpris pour ma part, que dans ce siècle de spéculation on n'ait pas encore établi à Gibraltar des remorqueurs destinés à sortir les bâtiments du détroit. Le courant qui, dans cet étroit passage, porte les eaux de l'Océan dans la Méditerranée, ne fait pas moins de trois nœuds à l'heure, et les bâtiments à voiles ne peuvent le remonter qu'à l'aide de vents très-favorables, qui ne se présentent pas toujours et ne

Digitized by Google

durent quelquefois qu'un instant. On raconte à Gibraltar l'histoire de deux joyeux capitaines qui, retournant en Angleterre, attendaient au mouillage qu'il plût au vent d'est de souffler. Un jour qu'ils étaient assis devant un bol de punch, le coup de canon du commodore (c'était pendant la guerre) fit signal à tous les bâtiments présents de lever l'ancre, attendu que la brise favorable commençait à se faire sentir. L'un des marins paya sa dépense et se rendit aussitôt à son bord; l'autre prétendit qu'il avait encore le temps, et resta quelques minutes pour achever son bol de punch. Il eut bien le temps de se placer avec son navire à la queue du convoi; mais au milieu du détroit, le vent refusa, puis sauta à l'ouest et le retint, avec les retardataires, prisonnier dans cet étroit passage, d'où les bâtiments de tête avaient à peine eu le temps de sortir. Le vent sembla fixé à l'ouest pendant quelques semaines, et si bien que son camarade eut le temps d'aller en Angleterre débarquer sa cargaison, en reprendre une nouvelle, et revenir trouver son ami dans les eaux mêmes où il l'avait laissé. Je ne garantis pas l'authenticité de l'histoire; mais je la crois au moins vraisemblable, car j'ai eu l'occasion de voir des bâtiments courir quelquefois des bordées dans le détroit pendant plus de six semaines avant de trouver enfin la brise favorable. Ce serait un jeu pour un bâtiment à vapeur de remorquer les plus grands navires en quelques heures.

Nous avons dit en commençant que nous n'aurions pas à traiter de l'importance commerciale des colonies; cependant, comme on affirme que l'Angleterre a tiré sous ce rapport grand avantage de Gibraltar pendant la guerre; que cette place était alors l'entrepôt de notre commerce dans la Méditerranée, et qu'elle sert encore à cette fin pour nos relations avec les états barbaresques, je crois devoir détromper le public à cet égard, et affirmer en toute sécurité de conscience que Gibraltar n'est véritablement qu'un entrepôt à l'usage des contrebandiers. Quand on songe à la sévérité des peines qui punissent la contrebande en Angleterre, à l'horreur avec laquelle tout le

Digitized by Google

monde en parle, aux crimes qu'elle engendre, aux funestes habitudes qu'elle entraîne dans les populations, on ne peut s'empêcher de sourire à ce déploiement de moralité officielle si rigoureuse chez nous, si indulgente lorsqu'il n'y a plus en cause que les finances et la moralité de nos voisins. Les îles de la Manche ne semblent nous être utiles que parce que nous en avons fait des entrepôts de calicot et de coton filé que la contrebande débarque en Normandie. Nous avons empoisonné d'opium la moitié du Céleste Empire, et quand l'empereur veut interdire à l'autre moitié l'usage de cette drogue funeste, nous l'accusons de barbarie, de folie même, et nous lui envoyons une flotte pour le mettre à la raison. A Gibraltar, nous avons organisé un immense commerce de contrebande, qui a souffert, il est vrai, de la liberté accordée au port de Cadix, mais qui cependant introduit encore en Espagne des quantités considérables de tabac, l'opium des Espagnols.

J'ai essayé de montrer quels avantages nous pouvions espérer de Gibraltar comme position militaire, et malheureusement ils sont très-faibles : il ne me reste plus qu'à considérer la question sous le côté négatif, c'est-à-dire à estimer ce qu'en temps de guerre Gibraltar pourrait devenir entre les mains des Espagnols, s'il leur était rendu. Maîtresse alors de toute la baie, si l'Espagne entretenait une forte escadre à Algésiras, quelques bâtiments légers sous la pointe de Cabrita et dans la baie de Rosas, et disposait enfin un système de signaux bien entendu sur la côte, elle ferait réellement de Gibraltar la clef de la Méditerranée ; car aucun bâtiment dans le détroit ne pourrait échapper à sa surveillance.

Sans vouloir dire que Gibraltar soit une place imprenable, on peut affirmer cependant qu'il n'est pas de forteresse en Europe dont il serait aussi difficile de s'emparer. Les fortifications, qui ont suffi pour le défendre en 1782, ont reçu depuis lors des accroissements considérables.

La première chose qu'on fait voir aux curieux qui viennent visiter Gibraltar, c'est Saint-Georges-Hall et les galeries creusées dans le roc vif qui en dépendent. Comme œuvre d'art,

Digitized by Google

c'est certainement un travail très-curieux; je n'y ai que peu de confiance comme ouvrage militaire. On le commença pendant le grand siége et on y plaça trois pièces de canon; mais nous ne voyons pas qu'on s'en soit jamais servi. Le premier inconvénient de ces batteries logées dans des cavernes, c'est qu'on ne peut se servir de leurs pièces qu'à de longs intervalles, autrement les artilleurs seraient asphyxiés par la fumée, et d'autant plus vite que les embrasures sont ouvertes aux vents qui règnent le plus souvent dans ces parages. Un second inconvénient, et un très-grave, c'est qu'en construisant ces galeries, on ne semble pas avoir prévu le cas où une bombe y pénétrerait par une embrasure; elle y ferait un mal considérable, car on n'a pas établi une seule traverse dans tout l'ouvrage.

La plus remarquable de toutes les batteries de Gibraltar, c'est celle du môle neuf, qui est peut-être unique en son genre. Elle est établie sur une langue de terre qui s'avance dans la baie, ne peut être enfilée de nulle part, et commande complétement l'isthme sablonneux qui unit Gibraltar au continent. Assise à fleur d'eau, elle ne présente au feu de l'ennemi qu'une ligne très-étroite et très-difficile à frapper. Derrière la formidable rangée de dents qu'elle montre à travers ses embrasures, on a placé quelques pièces d'un calibre considérable, et qu'on tire sous une inclinaison de 42°. Le feu ricochant de ces pièces a fait beaucoup de mal à l'ennemi pendant le dernier siége. A chaque bout du môle se trouvent des mortiers de treize pouces.

Pendant le siége, les troupes logées dans la ville même étaient casernées dans des casemates à l'épreuve de la bombe; l'autre partie de la garnison était campée au sud de la ville, hors de la portée des batteries de terre, mais exposée au feu des chaloupes canonnières, qui l'inquiétait surtout pendant la nuit. Aujourd'hui, en y comprenant les galeries et les excavations pratiquées derrière les *King's lines*, on peut recevoir à Gibraltar une garnison de dix mille hommes dans des logements à l'épreuve de la bombe.

Digitized by Google

Dans le cas d'un nouveau blocus, la place se trouverait aussi, sous le rapport des approvisionnements, dans une beaucoup meilleure situation qu'en 1781. On prétend que l'approvisionnement de vivres salés y est toujours tenu au complet pour sept ans. On a construit un moulin mu par une machine à vapeur. Chaque pouce de rocher susceptible de culture est planté en légumes ou en arbres fruitiers. La garnison élève une grande quantité de volailles, et en cas de besoin, nous devrions compter un peu sur nos amis les singes du sommet de la montagne. Peut-être le goût des gastronomes se révolte-t-il à l'idée de manger un babouin; mais si on les mettait pendant trois ou quatre mois au régime du lard salé, ils ne feraient peut-être pas tant les difficiles. Cette heureuse tribu de singes protégés dans leurs personnes par les règlements militaires, se promène partout en liberté. Il en disparaît bien de temps à autre quelques-uns enlevés par les juifs, qui les enivrent de grog pour s'en emparer; mais, en thèse générale, on peut dire que leur existence est sacrée, en vue des services qu'on en attend dans l'avenir. On a remarqué qu'on ne retrouvait jamais les restes mortels de ces animaux : de là on a supposé que les corps des décédés étaient déposés par leurs parents affligés dans la sépulture de leurs ancêtres. Une tradition prétend que la grotte de Saint-Michel communique par un tunnel sous-marin avec une autre grotte du mont Ape sur la côte d'Afrique. Toutes les tentatives faites par les hommes pour explorer la grotte Saint-Michel sont restées jusqu'ici sans résultat; le peuple de Gibraltar assure que les quadrumanes, si bien constitués par la nature pour des découvertes de ce genre, connaissent les mystères de ces routes souterraines, et que c'est par là qu'ils emportent leurs morts sur la côte d'Afrique, leur première patrie?

(*United service Journal*).

Digitized by Google

Économie Politique.

DES MONTS-DE-PIÉTÉ

ET DE LEUR ÉTABLISSEMENT RÉCENT EN IRLANDE.

QUELQUES MOTS SUR L'USURE. — J. BENTHAM. — LES MONTS-DE-PIÉTÉ EN ITALIE. — PADOUE. — ROME. — LE LOMBARD D'AMSTERDAM. — LES MONTS-DE-PIÉTÉ EN FRANCE. — LES PRÊTEURS SUR GAGES EN ANGLETERRE. — M. BARRINGTON. — LE MONT-DE-PIÉTÉ DE LIMERICK, etc.

On n'a vu qu'un paradoxe dans la *Défense de l'usure* par Jeremy Bentham; cet écrit, comme tous ceux du grand philosophe de la secte utilitaire, renferme des vérités qui doivent faire réfléchir, et il ne faut pas le rendre responsable de la fausse interprétation donnée par d'autres à quelques-unes de ses doctrines. Bentham a parfaitement raison de faire une différence entre deux espèces d'usure, et de reconnaître qu'il peut en exister une moralement et commercialement légitime. Mais certains rigoristes ne tendent à rien moins qu'à proscrire tout contrat de prêt comme usuraire, au risque d'entraver justement l'industrie qu'ils affectent de vouloir favoriser.

Les *Monts-de-Piété* sont-ils des institutions de charité ou des comptoirs d'usure ouverts sous la protection de la loi? C'est encore une question qui prête au paradoxe : notre intention est bien moins de la discuter que de fournir ici à ceux qui voudraient la traiter, quelques notes sur l'origine de ces

Digitized by Google

établissements inconnus naguère à l'Angleterre et qu'il s'agit d'y introduire.

Il n'est pas surprenant que les Monts-de-Piété aient été imaginés dans la vieille Italie, où, sans remonter à la grande émeute du *Mont-Sacer* (l'an 259 av. J.-C.), nous voyons la république romaine tant de fois agitée par les effets de sa législation sur l'intérêt légal. On pourrait croire, en lisant Tite-Live, que la grande nation de Romulus ne se divisait qu'en deux classes, les prêteurs et emprunteurs, toujours en guerre entre elles, luttant successivement par la ruse et la force. On mettait en gage sur les bords du Tibre, non pas seulement sa propriété, mais encore sa personne, non pas seulement ses bœufs et sa charrue, mais encore ses enfants, témoin l'émeute de l'année 303, qui eut pour cause l'attentat d'un *créancier*, L. Papirius, sur un jeune homme, C. Publilius, lequel lui avait été livré comme garantie de son père. Cependant ce n'est que sous le règne de l'empereur Auguste qu'on pourrait trouver à Rome un établissement analogue aux *Monts-de-Piété*, établissement qui subsista même trop peu de temps pour que nous puissions en citer l'esprit et les règlements. A vrai dire, la fondation des Monts-de-Piété appartient à l'Italie chrétienne, c'est-à-dire à cette religion révélée surtout à la terre dans l'intérêt du pauvre, à cette religion qui a donné aux mots *charité* et *charitable* leur sens moderne.

Dès le premier siècle du christianisme, les dons de la libéralité des fidèles étaient recueillis et déposés dans les églises, tant pour subvenir aux frais du service divin que pour distribuer des secours aux indigents. Ces dépôts furent appelés *Montes*, dénomination qui s'appliquait dans l'origine à toute somme d'argent recueillie par des contributions particulières.

Le plus ancien Mont-de-Piété proprement dit dont il soit parlé dans l'histoire est celui qu'on établit à Padoue en 1491, où l'on fit fermer douze banques de juifs, qui y exerçaient une usure excessive. Le fondateur de cet établissement fut le bienheureux Bernardin de Feltri, de l'ordre des frères mineurs. Les règlements ne furent réformés et perfectionnés

Digitized by Google

qu'en 1520. Dix-neuf ans plus tard, le père Jean Calvo, de l'ordre des frères mineurs, obtint du pape Paul III la confirmation d'une confrérie de personnes charitables, instituée dans le but de prêter aux pauvres de l'argent *sur gage*, mais *sans le moindre intérêt.*

Ce Giovanni Calvo, dont nous venons de parler, naquit dans le royaume de Corse et fut élevé dans la province de Corte. Renommé par son érudition, ses talents et la douceur de ses mœurs, il remplissait les fonctions de commissaire de l'ordre de saint François à la cour de Rome, et il fut élu par l'assemblée générale de Mantoue pour régler l'ordre tout entier. Il figura comme avocat théologal au concile de Trente. Fort estimé du pape Paul III et des rois de France et de Portugal, il mourut à Trente, le 21 janvier 1547.

L'avantage que l'on retira d'une si sainte institution ne tarda pas à devenir manifeste, et le concile de Trente ne se borna point à l'approuver ; il exigea de tous les évêques qu'ils en fondassent une du même genre dans la principale ville de leurs diocèses respectifs. Saint Charles Borromée étant protecteur du Mont-de-Piété de Rome, en rédigea les statuts, qui depuis furent réformés et considérablement augmentés. Sixte-Quint donna à la confrérie 7,000 écus pour acheter une maison, qui se trouva bientôt trop petite, de sorte que Clément VIII transporta le siége de l'établissement au lieu où il se trouve à présent. C'est un vaste palais divisé en plusieurs corps de logis, dont chacun contient un grand nombre de chambres où se conservent les divers objets qui y sont journellement déposés.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, le Mont-de-Piété de Rome devait prêter sans aucun intérêt. Ceci n'est cependant exact que quand la somme ne dépassait pas 30 écus romains. Aujourd'hui cet intérêt a été restreint à la somme d'un écu; mais même sur les prêts plus considérables, l'intérêt est si faible qu'ils peuvent presque passer pour gratuits : il n'est que de 2 °/₀ par an.

Les gages se conservent pendant dix-huit mois, après quoi

Digitized by Google

ils sont vendus à l'encan, si le propriétaire ne vient point les dégager ou les renouveler, ce qui peut se faire à l'infini et sans frais. Les gages ne peuvent être saisis ni pour dettes civiles, ni même pour procès criminels. Les fonds de l'établissement se composent de dons pieux et de dépôts de sommes placées pour plus de sûreté. L'institution est gouvernée par une confrérie qui choisit tous les ans quarante de ses membres pour la diriger. Les directeurs se réunissent une fois par semaine, pour délibérer sur les intérêts de l'établissement, qui peut être regardé comme le patrimoine commun.

Ils sont présidés par le trésorier de la chambre des finances de la ville de Rome. Il est dans l'établissement une belle chapelle à laquelle les souverains pontifes ont appliqué quantité d'indulgences.

La table suivante fait connaître la situation du Mont-de-Piété de Rome à la fin de l'an 1839 :

	Francs.
Montant du capital déposé au Mont-de-Piété.....	2,609,011
Montant en circulation effective au 31 décembre 1839.	2,199,321
Solde en caisse.....	409,699
La plus forte somme prêtée en une fois a été de.....	68,750
La plus petite de.....	1 05
Frais d'administration payés à quatre-vingt-dix-huit employés.....	160,811
Profits nets.....	119,028

Voici la situation du département de banque qui a été joint au Mont-de-Piété en 1839 :

Somme totale déposée en 1839.....	10,968,879
Retraits pendant la même année.....	10,188,419
Augmentation du capital en 1839.....	780,460

L'institution se divise en trois départements, qui s'appellent le *primo monte*, le *secondo monte* et le *terzo monte*; le premier

Digitized by Google

et le second sont consacrés à la réception d'objets sur lesquels les prêts n'excèdent pas un scudo; le troisième est pour des gages d'une valeur plus élevée. Le profit net de l'an 1839 ne porte pas sur tous les emprunteurs; car l'institution prête, comme nous l'avons dit, aux pauvres, *sans intérêt*, des sommes qui ne dépassent pas un scudo, et cette classe d'emprunteurs a touché en 1839 la somme de 458,333 fr. Les frais d'administration ne comprennent pas les pensions qui se payent à environ trente employés en retraite, veuves et orphelins de personnes décédées au service de l'institution. Les employés sont tenus de placer 5 p. °/₀ de leur traitement pour former le fonds de retraite. Tout employé qui demande sa retraite reçoit, après quarante ans de service, son traitement entier, et après vingt ans la moitié de son traitement. Le terme moyen des dégagements est des neuf dixièmes des objets de prix, de sorte qu'il n'y en a guère qu'un dixième qui se vende. Le gouvernement du Mont-de-Piété est confié à un protecteur, qui est toujours le trésorier de la ville de Rome.

L'exemple de l'Italie fut suivi par l'Allemagne, où le premier Mont-de-Piété fut établi à Nuremberg par l'empereur Maximilien, en 1498. Celui de Bruxelles remonte à l'an 1619; celui d'Anvers à 1620, et celui de Gand à 1622. Il s'en fonda aussi dans plusieurs villes de la Flandre, du Hainaut, du Cambrésis et de l'Artois; dans les traités de paix des Pyrénées et d'Aix-la-Chapelle, il fut stipulé que les Monts-de-Piété établis dans les villes cédées au roi de France par les traités, seraient régis conformément aux lettres patentes du 18 janvier 1618, qui les avaient institués, et aux art. 64, 65 et 66 de la capitulation faite devant Lille le 27 août 1667.

Dès le treizième siècle, quelques marchands d'Italie étaient venus s'établir en France, en Angleterre et dans les Pays-Bas, sous prétexte de se livrer au commerce, mais en réalité pour prêter de l'argent à de gros intérêts, sur des biens meubles ou immeubles. Ils portent dans les écrits du temps le nom de *Coarsini*, qui paraît avoir été le nom de famille du principal

Digitized by Google

d'entre eux. En 1260, ils furent chassés du Brabant, à cause de l'usure effroyable à laquelle ils se livraient; mais en Hollande, on les trouva d'un si grand secours, qu'on leur permit de rester, à condition qu'ils mettraient un peu de modération dans les affaires qu'ils feraient. Dans les deux siècles suivants, ils furent connus sous le nom de *lombards*, parce que la plupart étaient venus dans l'origine de Lombardie. En 1327, ils habitaient en commun à Schiedam une belle maison en pierre de taille, chose fort rare à cette époque. La première fois qu'il en est question à Amsterdam, c'est en 1477. D'après l'ordonnance du 6 janvier de cette année, qui en parle, il paraît que dès lors le nom de *lombard* ne s'appliquait déjà plus aux personnes, mais à la maison où les gages se déposaient. Leur usure était alors si grande, que cette même ordonnance leur enjoint de rendre, avant le jour du mardi gras, tous les gages qu'ils avaient reçus, sans en prendre aucun intérêt.

Le premier établissement d'une maison de prêt sur gage régulièrement instituée à Amsterdam remonte à l'an 1578. Un privilége fut accordé à cet effet à un particulier; mais il abusa à tel point de ses avantages, qu'en 1611 il faisait payer à ses emprunteurs 33 p. °/₀ d'intérêt. Ce fut alors qu'en 1614 le gouvernement prit le lombard pour son compte.

Le lombard d'Amsterdam se compose de quatre maisons servant aux bureaux de l'administration et aux magasins. C'est là aussi que se déposent les meubles et marchandises vendus par autorité de justice; ces ventes se font devant la porte de ce magasin. La banque de prêt se divise en grande et petite banques. Dans la première il ne se fait que des prêts qui dépassent 100 florins (210 fr.); dans la seconde, sont ceux qui s'élèvent de 10 stuyvers (1 fr. 05 c.) à 96 florins (202 fr.). Les petits prêts portent un intérêt d'un penning par florin et par semaine, ce qui revient à 16 1/4 p. °/₀ par an. L'intérêt des prêts moyens, c'est-à-dire depuis 100 florins jusqu'à 400 florins, est de 7 1/5 p. °/₀, et celui des grands prêts de 6 p. °/₀ par an.

Digitized by Google

Le lombard prête des sommes considérables aux maisons de commerce sur des marchandises restant même dans les magasins de l'emprunteur; mais l'établissement ne jouit d'aucune préférence sur les autres créanciers en cas de faillite, que lorsqu'il a fait transporter immédiatement les marchandises dans ses propres magasins. Les prêts se font pour treize mois et demi, et si, après cette époque, les objets ne sont point dégagés ou renouvelés, ils sont vendus dans le cours des six semaines suivantes.

Le capital du lombard est d'un million de florins (2,100,000 francs). Il y a des commissionnaires répandus dans la ville, qui évitent aux emprunteurs l'embarras d'aller porter leurs effets à l'établissement central.

Il paraîtra sans doute étonnant que le gouvernement français, ayant reconnu et sanctionné des établissements aussi utiles dans plusieurs villes qu'il avait conquises sur des souverains étrangers, soit resté si longtemps sans en étendre le bienfait à son territoire propre. En effet, ce ne fut qu'à la suite de divers mémoires présentés à Louis XVI, que ce prince donna, le 9 décembre 1777, des lettres patentes, qui furent enregistrées par le parlement, et qui établirent à Paris un Mont-de-Piété à l'instar de ceux de l'Italie, mais sur une base moins large et moins libérale. Par un décret du 4 pluviose an II, la Convention Nationale ordonna qu'il lui serait fait un rapport sur la question de savoir s'il était utile au bien général de conserver les établissements connus sous la dénomination de *Monts-de-Piété*. Ce rapport n'ayant pas été fait, les Monts-de-Piété légalement établis continuèrent de subsister.

Les fonds du Mont-de-Piété de Paris avaient été fournis, lors de son premier établissement, par des actionnaires, qui touchaient un dividende sur les profits de l'institution. Mais le 24 messidor an XII, survint un décret impérial en quatorze articles, dont le premier porte que le Mont-de-Piété devra être régi à l'avenir au profit des pauvres, et dont le dixième ordonne de rembourser les actionnaires le plus promptement

Digitized by Google

possible. Le 8 thermidor an XIII, un nouveau décret en trois articles enjoint le remboursement immédiat des actions. A ce décret était annexé un règlement en cent huit articles sur l'organisation et les opérations du Mont-de-Piété.

Le quatorzième article du décret de l'an XII ayant stipulé que tous les Monts-de-Piété qui seraient établis dans les villes de province ne pourraient l'être qu'au profit des pauvres, le conseil d'état, par avis du 6 juin 1807, approuvé par l'empereur le 12 juillet suivant, rejeta la proposition de l'établissement d'un Mont-de-Piété dans la ville de Caen, dont le capital devait être en partie composé d'actions aliénées à des particuliers.

Il paraît cependant que, malgré toutes les précautions que l'on s'est efforcé de prendre, de grands abus se sont glissés dans le système adopté en France. Il existe aujourd'hui dans le royaume trente-deux Monts-de-Piété légalement institués, savoir : dans les villes de Paris, Bordeaux, Marseille, Lyon, Versailles, Metz, Nantes, Toulon, Dijon, Reims, Boulogne, Besançon, Rouen, Strasbourg, Brest, Tarascon, Beaucaire, Apt, Carpentras, Brignolles, Dieppe, Saint-Omer, Agen, Avignon, Calais, Saint-Germain en Laye, Saint-Quentin, Nancy, Lunéville, le Havre et Lisle (Vaucluse). Mais *on assure* que la plupart de ces établissements sont devenus de vrais *sanctuaires d'usure*, où, sous le prétexte de bienfaisance, l'argent est prêté à un taux exorbitant. Dans un rapport fait il y a quelque temps au roi, le ministre de l'intérieur proposait que les bénéfices, au lieu d'être versés dans les caisses des hôpitaux, fussent pendant quelque temps abandonnés aux Monts-de-Piété eux-mêmes, afin de former pour ces établissements une dotation suffisante, qui les mît en état de baisser le taux des intérêts, en sorte que, cessant d'être considérés comme des institutions fiscales, ils pussent devenir véritablement des établissements de charité et de bienfaisance. En attendant, il serait injuste de ne pas reconnaître que le Mont-de-Piété de Paris a pris deux grandes mesures d'amélioration, l'une par la réduction de l'intérêt de 12 à 9 %, et l'autre par la for-

Digitized by Google

mation des registres de dégagements partiels. Il est moins facile de comprendre quel peut être l'avantage d'ouvrir les bureaux de prêt le dimanche.

Voici l'état des opérations du Mont-de-Piété de Paris pendant l'année 1840 :

	Objets.	Valeur des objets.	Prix moyen.
Engagements.....	1,220,692	18,576,020 fr.	15 fr. 21 c.
Renouvellements..	241,130	5,763,827	22 90
Totaux.....	1,461,822	24,339,847	
Dégagements.....	1,090,119	16,362,143	15
Renouvellements..	241,130	5,763,827	23 90
Ventes.....	98,178	1,641,575	16 72
Totaux.....	1,429,427	23,767,545	

Quand les gages sont renouvelés, une nouvelle appréciation a lieu, et l'emprunteur est tenu de parfaire la différence en moins s'il y en a.

Situation du magasin des objets engagés à Paris au 31 décembre 1840.

	Objets	engagés pour
Restant en magasin au 31 déc. 1839.....	800,347	15,311,359 fr.
Engagés en 1840.....	1,461,822	24,339,847
Totaux.....	1,262,169	39,651,206
Prêtés hors du magasin, dégagés ou vendus.	1,429,427	23,767,545
Restait en magasin au 31 décembre 1840.	832,742	15,883,661

Terme moyen des affaires journalières.

		Francs.
Engagements.....	3,840 objets pour	59,655 fr.
Renouvellements.....	735	17,505
Dégagements.....	2,830	42,998

Le grand Mont-de-Piété de Paris a quatre succursales et un grand nombre de commissionnaires tenant des bureaux particuliers; on compte que sur 100 engagements, il y en a

Digitized by Google

9 faits directement et 91 par l'entremise des commissionnaires ; sur 100 renouvellements, 40 sont faits directement et 60 par commissionnaire ; sur 100 dégagements, 44 sont faits directement et 56 par commissionnaire.

Le taux d'intérêt payé au Mont-de-Piété de Paris était autrefois de 12 p. °/₀ ; mais il a été réduit, depuis quelques années, à 9 p. °/₀, plus 1/2 p. °/₀ pour l'appréciation. Le nombre de montres engagées s'élève habituellement à 250 ou 300,000. Il y avait en magasin plus de 6,000 matelas, et les directeurs avaient résolu de n'en plus admettre.

Dans le cours de l'année 1839, le Mont-de-Piété de Paris a donné environ 200,000 fr. aux hôpitaux.

En voyant le grand nombre de dégagements, on pourrait être tenté de conclure que le taux de l'intérêt n'est pas trop élevé, puisque les propriétaires laissent vendre si rarement les effets qu'ils ont engagés ; mais la conclusion ne serait pas exacte. La plus grande partie des emprunteurs étant réellement hors d'état de dégager leurs effets, vendent à vil prix leurs reconnaissances à des usuriers d'un autre genre que l'on retrouve partout, et dont les adresses s'affichent effrontément dans toutes les rues de Paris.

Ici se présente un phénomène des plus difficiles à expliquer. Nous venons de voir la belle institution des Monts-de-Piété s'établir successivement en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas, et en France ; partout elle est accueillie avec faveur, avec reconnaissance, par les populations, tandis que l'Angleterre, qui se glorifie et de sa haute civilisation et de l'esprit charitable de ses habitants, l'Angleterre seule est restée soumise au barbare système des prêteurs sur gage, tel qu'on le subissait dans les temps les plus sombres du moyen âge ! A quoi faut-il attribuer une si étrange anomalie ? Ne serait-ce pas par hasard à cette aveugle haine du catholicisme qui pénètre le cœur de tous les Anglais et qui leur fait rejeter les plus belles découvertes dès qu'elles viennent de Rome ; à ce sentiment de jalousie qui leur faisait repousser même le calendrier réformé, vingt-cinq ans après la mort de

Digitized by Google

Newton, alors que toutes les nations protestantes de l'Europe l'avaient déjà adopté ?

L'étranger qui visite pour la première fois l'Angleterre et parcourt les divers quartiers de Londres, est surpris de voir dans presque toutes les rues un si grand nombre de bijoux d'occasion étiquetés à prix fixe. Ces bijoux garnissent les vitres des pawnbrokers (prêteurs sur gages). Si vous pouviez vous asseoir pendant quelques heures dans leurs boutiques, vous assisteriez à maintes scènes étranges. Mais nous ne faisons qu'un article d'économie politique, et non un de ces tableaux de mœurs réservés au crayon spirituel de Cruickshanks, illustré par Charles Dickens.

Voici l'analyse des divers règlements législatifs qui régissent encore aujourd'hui les prêteurs sur gages en Angleterre :

« Tout prêteur sur gage de Londres est tenu de se munir d'une patente (*licence*) du prix de 10 £, sous peine de 50 £ d'amende.

» Aucun marchand de vin en détail ne peut accepter de gage sous peine de 40 sh. d'amende.

» Les prêteurs sont autorisés à prendre l'intérêt suivant, savoir :

» Pour tout effet d'une valeur de 2 sh. 6 d. et au-dessus 1/2 d. par mois, ce qui fait au moins 20 p. °/₀ par an.

» Sur une valeur de 5 sh. 1 d., et ainsi de suite jusqu'à 40 sh., de 40 à 42 sh. 8 d., ce qui fait toujours environ 20 p. °/₀ par an.

» Les prêteurs sont tenus d'avoir des registres en règle, et de délivrer aux emprunteurs des reconnaissances, lesquelles devront être gratuites quand le prêt est au-dessous de 5 sh., mais pour lesquels ils sont autorisés à exiger 1/2 d. depuis 5 sh. jusqu'à 10 sh., et davantage quand la somme est plus forte.

» Les personnes non autorisées qui prêteraient sur gage encourent une amende, et, faute de l'acquitter en temps convenable, la prison et même la fustigation.

Digitized by Google

» Il est défendu de prêter de l'argent sur des objets non terminés, ou confiés à l'emprunteur pour les laver ou les raccommoder.

» Le *pawnbroker* qui refuserait de remettre le gage contre le payement du capital et de l'intérêt pourra être emprisonné jusqu'à ce qu'il le remette.

» Après un an les objets engagés pourront être vendus à l'encan lorsque leur valeur dépasse 10 sh. (Il paraîtrait, d'après cet article, que pour les gages au-dessous de 10 sh. le prêteur peut les aliéner de la main à la main, ce qui est un énorme abus.)

» Le prêteur sur gage ne peut acheter aucun objet engagé chez lui autrement qu'en vente publique; il ne peut acheter aucune reconnaissance d'un de ses confrères.

» Il est tenu d'inscrire son nom et sa profession au-dessus de sa porte. »

Il n'est pas de loi qui ne puisse s'éluder, et les prêteurs sur gages, directement ou indirectement, exercent largement l'usure dans toutes les règles. Mais c'est en Irlande surtout que les usuriers patentés ont de tout temps su lever d'adroites dîmes sur l'industrie et le travail. Heureusement c'est là aussi que le bien est né de l'excès du mal.

Mathieu Barrington, habitant riche et charitable de Limerick, avait, en commun avec son père et son frère, fondé un hôpital dont l'ouverture eut lieu le 5 novembre 1831, et qui lui avait coûté pour sa part 10,000 £. Il espérait qu'en payant de sa poche les frais de construction de l'édifice, ses concitoyens soutiendraient l'établissement par des dons volontaires. Malheureusement il n'en fut pas ainsi. Tous les jours l'établissement était obligé de refuser des malades faute de fonds suffisants pour leur procurer les soins nécessaires. L'actif et généreux Irlandais à qui la ville devait cet asile, loin de se décourager, se mit à réfléchir aux moyens de suppléer à l'apathie de ses concitoyens. S'étant rappelé que dans les principales villes du continent les hôpitaux étaient soutenus en partie par les produits du Mont-de-Piété, il résolut de doter sa patrie d'un établissement de ce genre. Il réunit quelques-

Digitized by Google

uns des habitants les plus distingués de Limerick, leur exposa ses vues, et son projet fut unanimement adopté. Un capital fut formé au moyen d'obligations portant 6 p. °/₀ d'intérêts, taux légal en Irlande, chaque obligation valant depuis 6 £ jusqu'à 500 £.

M. Barrington, après avoir fait choix d'une personne capable afin de la placer à la tête de l'établissement, envoya cette personne à Paris pour y prendre les renseignements les plus détaillés sur le mode d'opérer du Mont-de-Piété de cette capitale. Toutes les facilités possibles lui furent accordées pour qu'il pût parvenir à s'instruire à fond de ce qu'il désirait savoir, et au mois de mars 1837, il ouvrit la première institution de ce genre qui eût existé dans le Royaume-Uni. Les résultats en ont été on ne peut plus satisfaisants. Les souscripteurs ont été complétement payés de l'usage de leurs capitaux, et quand le coût de l'édifice élégant et commode construit pour y placer le Mont-de-Piété aura été liquidé, ils auront, sans aucun sacrifice pécuniaire de leur part, fourni à l'hôpital le moyen de satisfaire à tous les besoins de la population, tandis que l'institution elle-même est d'un secours immense aux pauvres de la ville. Le tableau ci-dessous fera connaître tout l'avantage que l'un et l'autre en ont retiré:

État des opérations du Mont-de-Piété de Limerick jusqu'en décembre 1841 (1).

ANNÉES.	SOMMES PRÊTÉES.				MONTANT des dégagements.				PROFITS NETS.				OBSERVATION.
	Liv.	s.	d.		Liv.	s.	d.		Liv.	s.	d.		
1837	14,130	1	6	1/2	9,668	11	10	3/4	338	2	7	1/2	Le nombre total des gages reçus depuis l'ouverture jusqu'au 19 mars 1841, a été de 460,895.
1838	17,885	13	3	3/4	16,923	15	8	1/2	1,074	18	4	1/2	
1839	21,091	7	8	1/2	20,727	19	6	1/4	1,172	15	3	1/2	
1840	25,488	6	5	1/2	23,675	1	5	1/2	1,367	13	11		
Totaux	78,595	9	0	1/2	71,005	8	7		3,940	10	2	1/2	

(1) Nous n'avons point réduit les sommes ci-dessus en argent de France,

Digitized by Google

Les reconnaissances sont toutes gratuites, ce qui fait une épargne considérable pour les emprunteurs, ce dont on peut juger par le tableau suivant :

				Liv.	sh.	d.
360,000	objets	engagés	au-dessus de 10 sh. à 1 penny font	1,500		
90,000	—	—	de 10 à 40 sh. 2 pence.....	750		
10,895	—	—	au-dessus de 40 sh. 4 ».....	181	11	8
Sommes épargnées pour les pauvres dans l'espace de 4 ans..				2,431	11	8

L'économie sur l'intérêt peut être évaluée à une somme au moins équivalente, ce que prouve l'état ci-dessous.

SOMMES PRÊTÉES.			INTÉRÊT du Mont-de-Piété par mois.	INTÉRÊT du *pawnbroker*.	INTÉRÊT du *pawnbroker* y compris la reconnaissance.
Liv.	s.	d.	d.	d.	d.
0	1	0	0 1/4	0 1/2	1 1/2
0	2	0	0 1/2	1	2
0	3	0	0 1/2	1	2
0	4	0	1	1 1/2	2 1/2
0	5	0	1	1 1/2	2 1/2
0	6	0	1 1/2	2	3
0	7	0	1 1/2	2	3 1/2
0	8	0	1 1/2	2 1/2	3 1/2
0	9	0	2	2 1/2	3 1/2
0	10	0	2	3	5
1	0	0	4	5	7

En réfléchissant à l'utilité pratique d'un établissement de ce genre, il ne faut surtout pas oublier la position particulière de l'Irlande, où une très-grande partie de la population ne possède presque jamais d'argent. Il n'y aurait certainement point d'exagération à soutenir que les quatre cinquièmes des habitants de la campagne ne reçoivent pas dans tout le cours

parce que l'ouvrage d'où nous avons tiré nos renseignements ne dit point si les livres sont des livres sterlings qui valent 25 fr., ou des livres d'Irlande, qui sont plus faibles de 2 à 3 fr.

Digitized by Google

de l'année assez de numéraire pour payer leur loyer, dont ils s'acquittent fort souvent en journées de travail. Le rapport de la commission de la chambre des communes sur les prêts sur gages en Irlande cite, comme un fait incontestable, que la plus grande partie des sommes ainsi prêtées sont de 4 pence à 1 shilling. Le directeur du nouveau Mont-de-Piété, M. Haynes, a calculé qu'une somme de 3,000 £ se prête annuellement en Irlande par fractions de 1 shilling, et comme la plupart des objets sont dégagés au bout de huit jours, les frais étant d'un penny par prêt, les 3,000 £ ainsi remuées produisent aux prêteurs la somme énorme de 19,500 £.

Il est d'un usage général en Irlande d'engager ses effets le matin et de les dégager le même soir. Il existe, surtout à Limerick, une classe d'individus qui subsistent uniquement de la vente en détail d'œufs, de pommes de terre et d'autres menues denrées. Ces gens viennent le matin mettre en gage leur literie, sur laquelle ils empruntent ce qu'il leur faut pour acheter de quatre-vingts à cent livres de pommes de terre. Ils les gardent jusqu'au soir, et les vendent à plus haut prix aux personnes qui n'ont pas pu venir en acheter le matin au marché. Ils viennent après dégager leurs effets, et nourrissent leur famille du bénéfice de leur commerce.

Voici une anecdote authentique qui démontrera une partie de l'avantage que les pauvres retirent de l'établissement du Mont-de-Piété : « Une pauvre femme était dans l'usage d'engager tous les matins son lit pour 2 shillings et demi, afin d'acheter des pommes de terre, et de le dégager le soir, et pour ce prêt le *pawnbroker* lui prenait 2 pence. Depuis l'ouverture du Mont-de-Piété elle ne paye plus pour la même opération qu'un demi-penny ; l'économie d'un penny et demi qu'elle a faite ainsi tous les jours lui a permis de se former un petit capital de 10 shillings, et aujourd'hui elle n'a plus besoin d'engager ses effets pour pouvoir continuer son commerce.

Les inconvénients du système anglais frappent depuis long-

Digitized by Google

temps tous les regards; mais jusqu'à présent on n'y a point trouvé de remède efficace. Tout le monde avoue que le *pawnbroker* peut à son gré dépouiller les malheureux, encourager et protéger la fraude; lors même qu'il se tient dans les bornes posées par la loi, ce qu'il fait rarement, ses profits sont hors de toute proportion avec ses capitaux ou avec le risque qu'il court. N'importe, on subit le *pawnbroker*.

En Irlande il y a sept cents prêteurs sur gages; les bénéfices nets de chacun d'eux peuvent être évalués sans exagération à 900 £ par an, formant la somme énorme de 630,000 £, tirée presque tout entière de la misère et de la détresse des pauvres. C'est pour remédier à de si grands abus que le Mont-de-Piété a été établi. Voici les divers buts que l'on s'est proposés en l'instituant, et auxquels on est déjà parvenu :

1° De créer un fonds par des obligations de petites sommes, rapportant un intérêt fixe, et de prêter l'argent ainsi obtenu à un intérêt plus fort, appliquant le bénéfice à des usages charitables;

2° De prendre ces mêmes obligations en gage, procurant ainsi aux actionnaires un avantage qu'ils ne trouvent point chez les caisses d'égargne.

3° De prêter de l'argent à des personnes pauvres, mais industrieuses et d'une probité intacte, sur caution personnelle, comme le font les banques de prêt;

4° De prêter sur gages, comme le font les *pawnbrokers* ordinaires;

5° De rendre sans aucun intérêt, à des personnes dignes de cette préférence, les objets, et notamment les outils de leur métier, qu'elles pourraient avoir engagés dans un moment de besoin réel;

6° De prendre toutes les précautions pour ne pas accepter comme gages des objets volés.

Par l'article 2, l'ouvrier industrieux qui est parvenu à économiser 5 £ peut acheter une obligation qui lui rapporte un intérêt de 6 °/₀, et qu'il peut engager dans un moment d'embarras, moyennant un sacrifice surpassant de fort peu de

Digitized by Google

chose l'intérêt qu'il reçoit. D'un autre côté, cette institution est favorable à la société, car elle n'accepte aucun objet présenté par un individu ivre, ou que l'on a lieu de soupçonner enclin à l'ivrognerie, et la précaution qu'elle prend contre toute apparence d'infidélité de la part des emprunteurs a déjà mis la police sur la voie d'un grand nombre de vols, dont les auteurs ont reçu la punition méritée.

Nous avons remarqué que les reconnaissances du Mont-de-Piété sont gratuites, tandis que les prêteurs sur gages les font payer depuis un penny jusqu'à quatre, selon la somme prêtée. Or M. Barrington a reconnu que le nombre des reconnaissances délivrées annuellement par les vingt-cinq *pawnbrokers* de la ville de Dublin, s'élève à 735,956, rapportant une somme de 3,066 £, pour les reconnaissances seules, dont le papier et l'impression ne coûtent que 37 £.

Ainsi donc nous voyons que depuis la fondation de cette institution, l'effet qu'elle a produit sur l'état social et moral de la ville et du comté de Limerick a été proportionné aux avantages pécuniaires; nous disons du comté, car on vient de fort loin y engager ses effets. L'économie pour les pauvres a été immense, puisque les intérêts mêmes qu'ils payent leur sont restitués plus tard, si la maladie vient aggraver leur position. Déjà le bienfait dont M. Barrington a doté sa ville natale commence à se faire sentir dans toute l'Irlande : des Monts-de-Piété ont été établis à Cork, à Belfast, à Fauderagee, à Portadown et à Newcastle, et l'on se prépare à en former à Dublin, à Waterford, à Clonnel, à Kilkenny et à Sligo. Il n'y a pas de doute qu'il ne s'en forme bientôt dans toutes les villes du royaume, et il faut espérer que la Grande-Bretagne ne tardera pas à suivre l'exemple que l'Irlande lui donne. Le bienfait serait incalculable pour les districts manufacturiers de l'empire britannique.

A ces détails nous ajouterons une observation : A Rome, centre du catholicisme et de la charité chrétienne, le Mont-de-Piété est vraiment une institution toute de bienfaisance, prêtant aux riches à un intérêt modéré, aux pauvres, *sans au-*

Digitized by Google

cun intérêt. A Amsterdam, pays protestant et éminemment commerçant, le marchand riche trouve toute facilité pour emprunter des sommes considérables à l'intérêt ordinaire du commerce, tandis que le pauvre paye l'usure exorbitante de 16 1/4 %. Paris tient le milieu entre Rome et Amsterdam; l'intérêt, point assez élevé pour être ruineux, y est égal pour tout le monde.

Dans l'opulente Angleterre enfin, où le respect pour les droits acquis et l'esprit de corps, généralement si utile au maintien des libertés publiques, est poussé quelquefois jusqu'à l'excès, le gouvernement n'ose attaquer de front la puissante corporation des prêteurs sur gages, tandis que l'Irlande pauvre, mais catholique, lui donne l'exemple du progrès, et lui fait connaître tout le pouvoir d'une charité ardente et désintéressée.

(Mr. et Mrs. HALL, *Ireland, its scenery and character* (1).

(1) NOTE DU DIRECTEUR. C'est de l'ouvrage cité ici que nous avons fait traduire les documents sur les Monts-de-Piété d'Irlande; le reste de cet article, extrait de l'*Athenæum*, a été complété par le traducteur. L'ouvrage de M. et Mrs. Hall nous fournira aussi des documents curieux sur les *Loan Societies* de l'Irlande, que nous réservons pour un autre article.

Digitized by Google

Moeurs Russes.

LES VOYAGEURS ANGLAIS EN RUSSIE.

Rien de ce que nous avons lu ne donne une idée juste de ce qu'est, à proprement parler, un voyage sur les routes de poste russes. L'envoyé diplomatique chargé des plus importantes missions n'imprime pas à son équipage une plus grande vélocité que n'en trouve dans ce pays, entre deux relais, le voyageur ordinaire. L'attelage se compose de six chevaux ; quatre de front, tenus en main par un grand cocher barbu, deux en avant conduits par un petit drôle sans aucune sorte de chausses. Ce dernier galope toujours à bride abattue et en chantant, sans nul souci de la mort qui le menace pour peu que son cheval recule ou tombe. Ni côtes ni descentes n'arrêtent cet essor furieux : vous passez avec le bruit du tonnerre sur les ponts de bois à demi ruinés, et le postillon chante toujours : —« Allez, mes charmantes —courez comme la flèche, de collines en collines, de vallons en vallons; — c'est vous qui traînez les gentilshommes d'argent. »— (Ceci est une suggestion délicate qui doit grossir le *pour boire.*) — « C'est vous, mes très-chères, qui aurez ensuite de beaux pâturages!» Cette exhortation mélodieuse, accompagnée des tournoiements d'un fouet solide qui tombe de temps à autre avec le poids du plomb sur les côtes à sa portée, et suivie par des cris aigus à effrayer une bande de Cherokees, ne manque jamais son effet. Il est bien entendu d'ailleurs que le type de ces rapides attelages reste inconnu aux voyageurs, qui croient avoir parcouru l'intérieur de la

Digitized by Google

Russie quand ils ont franchi la belle chaussée de Saint-Pétersbourg à Moscou. Encore moins leur faudrait-il prendre comme échantillon des classes inférieures de la Russie les conducteurs et les garçons d'écurie qu'ils rencontrent sur cette route, à chaque maison de poste. Ces gens-là, transplantés par Pierre le Grand, et attachés à la ligne de communication que nous venons d'indiquer, forment une race à part, investie de certains priviléges, et paresseuse comme tout ce qui profite d'un monopole.

Puisque nous voilà sur ce sujet et que nous voulons analyser sommairement les récents voyages accomplis en Russie, on nous permettra bien d'opposer nos souvenirs personnels à l'autorité des livres.

L'un de nos voyageurs, M. Bremner, auquel d'ailleurs nous aurons à reprocher quelques inexactitudes, résultat d'un examen trop précipité, dit en parlant des postillons russes:

Deux mots ont sur eux toute puissance : l'un est *pashol*, en avant! l'autre, *skurry*, plus vite! paroles d'autant plus efficaces que généralement le voyageur indigène les fait suivre de gestes expressifs et de coups bien appliqués. — Vol. II, p. 143.

On voit d'abord, par ce que nous avons dit, qu'il est assez inutile d'accélérer la marche de sa chaise de poste. Nous pouvons affirmer que l'été dernier, — rudement secoué sur des chemins rarement fréquentés et par conséquent assez mal entretenus, — au lieu de *pashol!* et de *skurry!* nous avions souvent besoin d'une locution toute contraire : *pteeshe* — doucement!.. Quant aux coups, autant que nous l'avons pu voir, ils sont entièrement passés de mode. Quoique nous ayons parcouru plusieurs provinces de l'empire, et très-souvent dans la compagnie des dépositaires de l'autorité, nous n'avons vu donner que deux bastonnades; l'une par un simple soldat à un paysan réfractaire; l'autre par un orgueilleux petit maire de village à un voiturier qui lui avait formellement désobéi. Il faudrait en finir avec ces préjugés qui nous montrent le Russe courbé sans cesse sous la canne de quelque

Digitized by Google

supérieur. En exécution des ordonnances d'Alexandre, Nicolas a presque entièrement aboli l'usage des punitions sommaires sur les grandes routes de ses états. Les postillons ont été déclarés sous-officiers impériaux, et personne ne les frapperait impunément.

En tout, la Russie a prodigieusement changé d'aspect depuis l'époque assez peu éloignée où elle a pris rang parmi les nations européennes. Gibbon dit que son nom fut prononcé pour la première fois en Occident au milieu du neuvième siècle, lorsque, dans une ambassade envoyée de Constantinople à Louis le Débonnaire, on remarqua des sujets du czar; mais il se passa plus de sept siècles avant qu'il s'établît des relations régulières entre la Russie et les autres états d'Europe. Les Anglais s'attribuent la découverte du passage maritime qui conduit à l'embouchure des fleuves du nord. En l'année 1553, quelques bons marchands de Londres frétèrent trois bâtiments et une pinasse pour aller à la recherche « du *grand empire de Kathay* et de *diverses autres régions.* » Le très-noble prince Édouard V daigna signer des lettres « pour *tous les rois et autres potentats* de la partie septentrionale du monde, » et la flottille partit sous le commandement de sir Hugh Willoughby et de Richard Chancellor. Quand elle déploya ses voiles devant Greenwich, où était alors la cour, « tous les courtisans accoururent avec le peuple sur le rivage pour la saluer. Le conseil privé se mit aux fenêtres du palais, les tours se garnirent de spectateurs, » et les aventureux navigateurs s'éloignèrent au milieu des clameurs de l'enthousiasme.

Le pauvre Willoughby avec son vaisseau, la *Bona-Esperanza,* et celui qu'il convoyait, se perdit sur la côte de Laponie; mais la *Bonne-Aventure,* supportant toutes les tempêtes, arriva dans la mer Blanche durant ces belles journées d'été qu'aucune nuit ne sépare, et parvint à l'embouchure de la Dwina, où son hardi capitaine, Richard Chancellor, jeta l'ancre. Son voyage à l'intérieur, qui commença près des lieux où Archangel s'élève aujourd'hui, et sa réception à Moscou, furent dignes de cet habile aventurier et de la cour

Digitized by Google

où il était envoyé. En décrivant le banquet impérial qui lui fut offert, il parle de « cent quarante serviteurs tous vêtus de drap d'or, et qui durant le dîner changèrent trois fois de costumes; les plats et les gobelets préparés pour deux cents convives étaient tous en or pur. » On pourrait soupçonner d'être apocryphe cette magnificence que le grand monarque, dans ses plus beaux jours de prodigalité, n'égala jamais. Néanmoins le lecteur tenté de croire que « tout ce qui reluit n'est pas or, » devra songer que le récit de Chancellor est confirmé par celui de plusieurs trafiquants anglais peu disposés à se laisser éblouir, et qui vérifiaient le lendemain matin — au moins le disent-ils ainsi, — les orfévreries admirées aux flambeaux. De fait, Moscou était alors une véritable capitale asiatique.

Les succès obtenus par Chancellor conduisirent à un échange d'ambassadeurs, et le premier traité de commerce entre les deux pays porte la vénérable date de 1555. Il paraît du reste que Jean Vasilivitch II, notre premier allié russe, s'éprit tellement de nous, qu'il voulait avoir jusqu'à une femme anglaise. La reine Élisabeth, qui avait pris le czar dans ses bonnes grâces, forma le projet de lui envoyer lady Anne Hastings, fille du comte de Huntingdon; mais cette aimable damoiselle, informée de certaines habitudes autocratiques contractées par son futur — une espèce de Henri VIII, — et apprenant que la dernière de ses sept femmes venait justement d'être jetée dans un lac par ordre de ce débonnaire monarque, refusa prudemment l'honneur de la remplacer.

Qu'était à cette époque l'empire moscovite? Environné de voisins formidables qui le ravageaient de temps à autre — les Suédois au nord, les Polonais à l'ouest, les Turcs au sud, les Tartares du côté de l'orient, — cet empire n'avait à l'étranger d'autre alliance que l'Angleterre. Cependant, même à cette époque, la Russie était devenue un état puissant et riche; elle s'était affranchie, après de longues luttes, des dominations polonaise et tartare; son peuple était uni, comme il l'est encore aujourd'hui, par les liens puissants d'une croyance commune;

Digitized by Google

bref, elle avait en elle le germe de sa future grandeur. Un prince de la maison de Romanow devait plus tard lui assigner un rôle plus important; briser les liens affaiblis où elle s'était longtemps débattue, et, de sa condition isolée, la faire passer à la plénitude de ses droits, comme empire européen. Le plan gigantesque d'après lequel s'élève cet édifice colossal fut hardiment esquissé par Pierre le Grand et réalisé par lui en très-grande partie. Son intelligente pensée devina le siége d'une nouvelle capitale maritime, là où la nature semblait avoir mis d'insurmontables obstacles à toute construction de cité. Ce premier pas une fois fait, la Russie abdiquant tout ce qu'elle avait d'asiatique, se rattacha, nouvel état, au continent européen par des nœuds indissolubles. Il est résulté de cette succession d'événements et de la situation actuelle des choses, que, soit historiens, soit voyageurs, prennent trop souvent leur point de vue de la métropole nouvelle, et ne tiennent pas assez compte de l'ancien pays. Il est vrai à beaucoup d'égards — nous le craignons du moins — que l'intérieur de cette vaste contrée fut jadis mieux connu de nos ancêtres que de nous-mêmes aujourd'hui; de nos ancêtres appelés sans cesse par leur commerce à remonter la Dwina, et pour qui Vologda, Yaroslaf et Astracan étaient autant d'entrepôts.

C'est ce qui nous a décidé à parcourir avec attention quelques livres qui semblent destinés à combler cette déplorable lacune dans l'état des connaissances contemporaines.

Tous débutent par une peinture de Saint-Pétersbourg; dans un seul, cette peinture n'est pas un lieu commun inutile après les excellents renseignements que renferme le *Guide* de Murray : nous voulons parler des *Lettres familières* écrites des bords de la Baltique (1), par une jeune femme dont l'esprit et le genre de talent rappellent ceux de l'ingénieux vieillard auquel nous dûmes il y a quelques années les *Bubbles from the Brunnens of Nassau.* Elle dépeint ainsi la promenade de la Newski :

(1) Note du directeur. Les lecteurs de la *Revue Britannique* con-

Digitized by Google

« Sur ces grands dallages qu'un froid soleil éclaire, vous voyez passer des Russes de tous rangs et de tous costumes. L'Isvouschik, aux vêtements pittoresques, erre nonchalamment sous les arbres de l'avenue; et dès qu'il surprend votre regard curieux, vous le voyez s'avancer vers vous avec un sourire qui laisse entrevoir sous son épaisse moustache une double rangée de belles dents : « *Kudi vam Hugodno?* » où vous plaît-il d'aller ? s'écrie-t-il en vous montrant son *droschki*. Plus loin marche fièrement, le corps droit, la tête haute, un paysan russe, serf par la naissance, mais prince par la fierté de sa tournure, — vivante effigie du patriarche antique, — avec sa barbe qui lui tombe au milieu de la poitrine et son kaftan de peau de brebis ou de quelque drap foncé; dans l'ampleur de cette espèce de tunique, retenue à la taille par une ceinture de couleur brillante, il cache tout ce que l'on met ordinairement dans les poches, et semble avoir pris à la lettre les paroles de l'Écriture, « Les hommes rempliront votre poitrine jusqu'à ce qu'elle déborde. » Contrairement à toutes les règles établies, le paysan russe porte sa chemise, toujours rouge ou bleue, par-dessus ses larges pantalons, et ses pantalons en revanche par-dessous ses bottes. Cet arrangement lui semble sans doute plus simple. Maintenant, voyez passer un détachement de fantassins russes, la tête rase, la figure triste, les sourcils froncés — dans un sombre uniforme aussi peu martial que leur vie est peu glorieuse, — véritables valets de revues — que Mars désavouerait avec dédain. Il n'en est pas ainsi du svelte et petit Circassien, aux membres grêles, aux regards brillants, qui, armé de toutes pièces, court les rues au galop, sur un cheval à tous crins, né aux mêmes bords que lui. Ses yeux ressemblent aux étoiles, plus brillantes dans un ciel glacé. Cet homme dont la taille est mince, les dents semblables à des perles, et les cheveux si

naissent déjà l'ouvrage auquel il est ici fait allusion. Nous lui avons emprunté la peinture des mœurs de l'Estonie que renferme notre avant-dernier numéro.

Digitized by Google

blonds qu'on pourrait les prendre d'abord pour un foulard de soie jaune attaché sous son chapeau rond, c'est un habitant de la Finlande. Mais rangez-vous à l'aspect de ce tourbillon d'équipages à six chevaux, et remarquez ce cocher tartare, aux traits réguliers, à la barbe et aux cheveux de jais, qui se tient gravement assis sur son siége, pareil à une statue de Moïse, tandis que le petit postillon lance en avant les chevaux de tête, et regarde de temps en temps derrière lui pour voir si le massif carrosse auquel il sert d'avant-garde le suit à la distance voulue. Dans ce carrosse se berce une pâle beauté, dont les ordres négligemment donnés précipitent ou retardent la marche de l'énorme machine, et qui semble, dans son apathie, aussi étrangère aux réalités de l'existence que pourrait l'être notre plus fière pairesse. Tel est le spectacle varié que le voyageur trouve ici dans les rues, spectacle qu'anime le bavardage d'un peuple rieur et qu'enveloppe le parfum du cuir de Russie dont Saint-Pétersbourg tout entière semble imprégnée. »

Le même écrivain nous donne en ces termes la description d'une noce russe :

« Nous venions de longer l'interminable façade du *Corps des Cadets*, lorsque notre attention fut excitée par des chants d'une merveilleuse douceur. Le baron S., qui vit la chapelle éclairée, et un certain nombre de carrosses arrêtés dans la rue, nous assura qu'il devait nécessairement y avoir quelque mariage en train de s'accomplir. Nous rebroussâmes aussitôt chemin, et l'on nous descendit à la porte. La chapelle était au second étage, et fermée de vitrages que nous avions déjà entr'ouverts à notre grande satisfaction, lorsque les bedeaux de l'endroit se précipitèrent au-devant de nous pour nous repousser. A peine avions-nous eu le temps d'apercevoir au pied de l'autel une belle jeune fille debout et un gros cierge à la main, comme si elle s'apprêtait à mettre le feu à son bûcher funèbre. A côté d'elle était un *gentleman* d'assez triste mine. Notre curiosité, déjà excitée, ne nous permit pas de reculer, et malgré la sainteté du lieu, nous risquâmes un

Digitized by Google

moyen presque infaillible en Russie, où toute serrure et tout cœur s'ouvrent avec une clef d'or. A l'aspect de quelques roubles, les vains semblants de résistance austère disparurent à l'instant, remplacés par des sourires qui annonçaient une connivence parfaitement bienveillante, et les portes s'ouvrirent à deux battants pour nous recevoir.

Nous entrâmes donc, et nous glissant parmi la foule, nous arrivâmes en peu d'instants à quelques pas de la fiancée, que notre présence sembla distraire d'une cérémonie indéfiniment prolongée. Le futur d'ailleurs n'avait rien de bien attrayant pour ses regards. Il était assez vieux pour lui servir au besoin de grand-père. Ce couple mal assorti se tenait, nous venons de le dire, au centre de la chapelle, chacun des futurs époux ayant à la main un flambeau dont la lumière figurait, me dit-on, l'éclat de leurs bonnes œuvres. Un prêtre à la taille haute et replète, à joviale figure, à barbe et chevelure flottantes, officiait entre eux et l'autel, flanqué de deux acolytes. Après bien des prières, il donna au fiancé une bague d'or, dont l'éclat signifiait que désormais il brillerait ainsi que le soleil aux yeux de la femme qu'il allait prendre : puis à celle-ci un anneau en argent, emblème de la lune, qui n'a d'éclat que par reflet. Inutile, je pense, d'expliquer ce dernier symbole, qui cette fois était pris bien en dehors de la réalité. Toutes ces cérémonies s'accomplirent à grand renfort de génuflexions et de signes de croix, pendant que les choristes (ils étaient une vingtaine, tous en uniforme de cour) entonnaient le *Ghosposi pomilui* (*Miserere nobis, Domine*), avec des accents qu'on n'eût pas dit appartenir à la terre. Le prêtre alors s'adressant à la pâle jeune fille : — pauvre orpheline, qui demandait à l'hymen un protecteur et un asile, — improvisa une exhortation sur les devoirs qui lui étaient désormais imposés. Le futur en eut une à son tour, et l'écouta sans que sa physionomie changeât une seule fois d'expression. Pendant ces deux discours, le prêtre ou, pour nous servir de l'expression consacrée par la liturgie russe, le *pope* ôtait et remettait à chaque instant son bonnet mitré, qui, avec ses vêtements éclatants, lui donnaient

Digitized by Google

l'air d'un rabbin juif. Quand ils furent dûment sermonnés, il administra aux deux époux le sacrement de l'eucharistie, qui se prend ici sous les deux espèces, et qui en pareille occurrence, outre son ordinaire signification représente la coupe du bonheur et des peines terrestres, désormais partagée par le couple qu'on bénit. Les fiancés y posèrent les lèvres à trois reprises, et baisèrent ensemble le livre saint sur l'autel. On apporta sur ces entrefaites deux couronnes, que le prêtre reçut avec les démonstrations du respect le plus grand. Deux des parents, en habits de ville, vinrent les prendre et les tinrent pendant qu'il prononçait une bénédiction solennelle sur Anna Ivanovna et Peter Nicolaivitch, que j'entendis nommer pour la première fois. Ensuite il plaça une des couronnes sur le front de l'époux, et tint l'autre au-dessus de l'épouse, dont la coiffure ne permettait pas une aussi pesante addition. La jeune femme, recueillie sous son long voile et sous les plis de sa robe blanche, avait l'air ainsi d'une belle statue sous un dais étincelant; mais son pauvre mari, une main embarrassée de son cierge, et l'autre continuellement occupée à faire le signe de la croix, ne sachant comment s'y prendre pour s'incliner aux endroits voulus sans cesser de tenir la tête droite et sans perdre son nouveau couvre-chef, offrait un spectacle des plus risibles. C'est du reste dans ce couronnement que gît toute la puissance du cérémonial. A tel point que le verbe *couronner* emporte en Russie le sens de *marier*.

» Suivirent toutes sortes d'invocations, tandis qu'on répandait à flots l'eau bénite, et que des nuages d'encens s'élevaient sur la tête des assistants. On priait le Seigneur de bénir l'union de ses deux enfants, comme celle d'Abraham et de Sara, de Rébecca et d'Isaac, de Joseph et de Marie, etc.; de les protéger comme Noé dans l'arche, Jonas dans le ventre de le baleine, et les trois captifs hébreux dans l'ardente fournaise; enfin, et ceci ne doit pas être omis, de leur donner autant de joie que l'impératrice Hélène en ressentit en découvrant la vraie croix. Puis les prenant par la main, le prêtre leur fit faire par trois fois, à pas lents, le tour de l'autel; il leur ôta

Digitized by Google

leurs couronnes, qu'ils baisèrent trois fois; les chœurs cessèrent de chanter; l'autel disparut caché par un rideau derrière lequel le prêtre et ses acolytes, longeant la balustrade, se glissèrent à leur tour, et tout rentra dans le silence.

» Vous croyez peut-être que tout était terminé? Pas le moins du monde. Les *ci-devant* porteurs de couronnes s'emparèrent de la nouvelle épouse, et l'entraînèrent au pied du rideau qui dans toute église russe isole le sanctuaire. Là, elle se prosterna devant deux images de saints, et devant chacune frappa trois fois le sol de son beau front, assez rudement pour que le retentissement des dalles parvînt jusqu'à nos oreilles. En se relevant elle était comme étourdie, et serait certainement tombée sans le secours de ses deux guides. On laissa le marié se prosterner tout seul, le même nombre de fois; puis les gens de la noce s'empressèrent autour de lui pour le féliciter. Les larmes de la mariée commencèrent à couler; ce fut le signal d'une accolade générale qui nous mit en fuite, car au milieu d'un si grand désarroi, on ne savait trop sur quelles joues tombaient les baisers distribués à droite et à gauche. J'échappai par bonheur à toute éclaboussure de cette espèce.

» A la bien prendre, la cérémonie était imposante, nonobstant la couleur orientale de quelques pratiques et traditions presque puériles. Il est bon d'ajouter ici que le mariage en Russie est tout à fait indissoluble; que les prohibitions s'étendent aux parents du cinquième degré; que non seulement le mariage entre beaux-frères et belles-sœurs est sévèrement interdit, mais que de plus deux sœurs ne peuvent épouser deux frères; qu'après trois hymens consécutifs on n'est plus admis à former de nouveaux nœuds (1); et qu'enfin les prêtres, pour qui un second mariage est impossible, tiennent singulièrement à leurs femmes. »

Ceux de nos lecteurs pour qui les fêtes de la cour et les

(1) Encore la troisième noce est-elle précédée de jeûnes et de pénitences qui la rangent parmi les péchés excusables.

Digitized by Google

splendeurs militaires d'un camp peuvent avoir un attrait particulier, trouveront amplement à se satisfaire en parcourant les *Recollections* du marquis de Londonderry, et les deux ou trois chapitres remarquablement bien écrits dont la femme de ce noble pair a gratifié nos fashionables *Annuals*. Le marquis, comme il est aisé de s'en douter, plaide avec chaleur la cause à laquelle sa vie toute chevaleresque a été consacrée. En lisant ses *Souvenirs du Nord*, nous que la destinée a rangé autrefois parmi ses compagnons d'armes, nous avons retrouvé ce même Charles Stewart que nous vîmes caracoler il y a trente ans dans les cours de l'Escurial à la tête de ses beaux hussards; le même qui, à Benevente, dans ce jour de désastre où Napoléon en personne harcelait la retraite du brave général Moore, couvrit notre arrière-garde en traversant la Tormes à la tête de quelques escadrons qui refoulèrent bravement la garde impériale. Plus tard il devait représenter l'Angleterre dans les camps de nos alliés : c'est là que Nicolas apprit à le connaître, et il ne faut pas s'étonner si, plus tard, il a saisi toutes les occasions de témoigner à ce brave et loyal militaire une préférence et une estime que celui-ci a ressenties comme il le devait.

Nous reconnaîtrons les premiers que ces circonstances n'ont pas laissé le noble voyageur dans les conditions de la plus stricte impartialité. Un de ses plus spirituels collègues à la chambre haute a fait de son livre une critique dont la justesse nous arrache encore un sourire. Il traça sur la dernière page d'un exemplaire qu'il tenait du marquis et qu'il allait lui retourner, ces deux vers en manière d'*envoi* :

> Si la vérité seule ici se trouve écrite,
> Il nous faut croire au ciel pavé de malachite (1).

Mais en faisant la part du prisme couleur de rose à travers lequel lord Londonderry a dû observer l'empire russe, il nous

(1) If all be gospel you write,
Heaven's paved, of course, with malachite.

Digitized by Google

reste quelques faits positifs dont sa loyauté bien connue ne nous permet pas de douter. Telle est, par exemple, la déclaration qu'il nous dit avoir recueillie de la bouche même de l'Empereur :

« L'Angleterre et la Russie ont été placées par la Providence dans de tels rapports géographiques, qu'elles ne devraient jamais se faire ombrage, ni souffrir que leur vieille alliance soit troublée ; j'ai toujours fait tout ce qui était en moi pour la maintenir. J'ai pour l'Angleterre une affection si réelle, qu'en butte aux outrages et aux railleries de ses journalistes et de ses radicaux, j'ai eu naguère la tentation de me jeter dans un bateau à vapeur et d'aller droit à Londres (le roi dûment prévenu de mon arrivée), pour me présenter au milieu de vos compatriotes disposés à tout juger sainement et sans passion. En causant avec eux, je leur aurais facilement démontré l'injustice des attaques dirigées contre mon gouvernement. Mon désir ardent et sincère est de cultiver avec toutes les puissances des relations de paix et d'amitié. Il me faut beaucoup de temps et de tranquillité intérieure pour consolider les éléments de ce vaste empire, encore en désordre et mal assis. » — P. 13.

Les talents de l'empereur comme tacticien et chef de manœuvres sont aujourd'hui incontestés. Or, plus nous le suivons dans les différentes branches de son administration, plus nous avons occasion de remarquer qu'il y déploie la même ardeur et la même énergie que dans le commandement de ses troupes ; bref, qu'il est (ainsi que l'appelait Benkendorff, dans son langage de courtisan) le *professeur en tout*. Nous parlions tout à l'heure des grands chemins : nul de ses sujets ne les sillonne aussi souvent et aussi vite que lui. Les distances ne comptent pas à ses yeux ; ceux qui le voient aujourd'hui à Saint-Pétersbourg apprendront dans huit jours qu'il vient d'arriver à Astracan. Il voyage jour et nuit au train d'un chemin de fer, toujours en simple calèche, et confiant César et sa fortune aux mains de ses sauvages cochers. Il est assez remarquable qu'après avoir ainsi couru

Digitized by Google

des milliers de lieues, changeant à chaque relai de conducteur, et mené souvent par des paysans qui montent à peine à cheval deux fois l'année, il n'a couru de risques sérieux qu'en une seule occasion. Sa vigueur physique est merveilleuse. Il commandait l'armée envoyée contre les Turcs, et avait déjà franchi les frontières de l'empire, quand il reçut les tristes nouvelles qui lui présageaient la perte de l'impératrice mère. Il partit aussitôt pour Pétersbourg, sans faire une seule halte, bien que sa voiture se fût brisée entre deux relais, et qu'il lui fallût achever son voyage dans des charrettes ou *tilegas* de rencontre. Cette hâte et ces fatigues ne furent point perdues ; il arriva à temps pour recevoir le dernier baiser et la suprême bénédiction de sa mère mourante. Cette anecdote est du reste d'accord avec tout ce qu'on sait de la vie privée de Nicolas. Fils, époux, ou père, il est le modèle de toutes les vertus domestiques. Quelques-uns de nos amis qui le virent l'année dernière aux eaux d'Allemagne ne tarissaient pas en éloges sur les manières simples, affectueuses et pleines de dignité de *M. et Mme Romanow*.

Il doit à ses vertus autant qu'à son impassible fermeté l'attachement presque filial que lui portent les classes inférieures de l'empire, pour lesquelles chacune de ses ordonnances trahit au surplus de vives sollicitudes. Son influence personnelle sur le peuple est sortie deux fois victorieuse des plus terribles épreuves. La première remonte à l'époque du choléra. Une population exaspérée par la persuasion qu'on empoisonnait les subsistances publiques, s'était amassée sur la grande place du marché, d'où elle paraissait prête à se répandre dans la capitale. L'empereur arriva seul dans son droschki, au milieu de cette foule tumultueuse. A sa voix, calmés soudain, on vit les rebelles s'agenouiller et répondre par leurs prières à celle qu'il adressait à Dieu, seul maître d'arrêter le fléau ; puis ils le suivirent dans le temple, où retentit spontanément l'hymne par lequel ils appellent la bénédiction du ciel sur la tête de leur *père ;* — on sait que le souverain est encore ainsi désigné par les Russes.

Digitized by Google

Ce fut encore le choléra qui souleva les colonies militaires. Ici le danger était plus grave, puisqu'il s'agissait de soldats exercés au métier des armes et que la révolte trouvait enrégimentés. D'ailleurs ils avaient déjà flairé le sang, et la tête de plusieurs officiers venait de rouler sur les degrés des casernes, lorsque l'empereur parut. A côté de lui, pas un canon, pas un cavalier. Il était dans sa calèche de voyage, dont le comte Orloff occupait la seconde place. Debout au milieu des mutins : « Soldats, leur dit-il, vous avez commis les crimes les plus odieux : une soumission immédiate et l'aveu de vos torts peuvent seuls vous sauver ! » Il n'avait pas trop compté sur l'ascendant de la parole impériale. Les révoltés laissèrent tomber leurs armes et s'agenouillèrent autour de sa voiture : « Maintenant, ajouta-t-il, que je retrouve mes sujets, je vous pardonne, mais à une condition, c'est que vous me désignerez à l'instant les hommes qui vous ont égarés. » Les fauteurs de désordres furent exilés en Sibérie, et la terrible insurrection n'eut pas d'autres suites.

Nous emprunterons du reste à l'auteur des *Lettres de la Baltique* quelques renseignements plus personnels sur un monarque en face duquel notre voyageuse avoue qu'elle était curieuse de se trouver, « l'ayant entendu citer comme *le plus bel homme qu'on puisse imaginer* (1). » Nos lectrices peuvent au même titre partager ce désir, et nous nous hâtons de le satisfaire :

« J'avais quelquefois aperçu l'empereur, soit des hauteurs de la Salle Blanche,—soit à son rapide passage, lorsque seul, dans un traîneau à un cheval et enveloppé de son manteau militaire, il laissait flotter derrière lui les longues plumes blanches de son panache. — Une fois encore, le long de Newski, aux lueurs douteuses du crépuscule, on me l'avait montré, se promenant à grands pas et toujours sans suite. Une occasion de le voir de plus près s'offrit bientôt. C'était

(1) Ce membre de phrase et tout ce qu'on trouvera plus bas en italique est en français dans le texte original.

Digitized by Google

un dimanche, et après avoir passé la matinée à la chapelle anglaise, je me trouvai douze heures plus tard (à minuit avec la princesse B... et la comtesse L... au sein des dissipations les plus profanes. Je veux parler du grand théâtre, où, pendant toute la durée du carnaval, des bals masqués sont organisés une fois ou deux par semaine, après le spectacle. Ils sont fréquentés par un public mêlé, la Salle de Noblesse étant exclusivement réservée aux soirées travesties des personnes *de la plus haute volée;* ces dernières néanmoins vont souvent assister en loge aux fêtes plébéiennes. C'est ce qui arrivait, le soir dont je parle, à mes deux compagnes. Le coup d'œil était fort original. Plusieurs centaines de promeneurs se groupaient dans le vaste parallélogramme du théâtre; les femmes seules masquées, et presque toutes en dominos noirs; les hommes pour la plupart en uniformes militaires, la tête couverte, et n'ayant d'autre travestissement qu'un nœud de soie noire, en guise de domino, sur leur bras gauche. Les uns et les autres, dames noires, gentilshommes dorés et chamarrés, circulaient discrètement çà et là. Pas de musique, pas de danses, aucun autre plaisir enfin que celui des gestes coquets, du parlage à voix basse, du mystère et des galantes intrigues. Ici, deux ou trois vieilles femmes dont, sous le masque, on devinait les rides, et que leurs costumes faisaient ressembler à des sorcières, réunies à l'écart, semblaient marmotter une incantation fatale. Là, un masque léger, s'approchant à la dérobée de quelque grave général, lui frappait sur l'épaule, passait son bras sous le sien, et l'entraînait hors de la salle avec des mouvements de tête significatifs. C'était une jalousie véritable ou feinte, légitime ou non. En face de nous, deux charmantes sibylles, dont on ne voyait que les yeux étincelants, attaquaient de paroles, en déguisant au mieux les tons élevés de leurs voix rieuses, un pauvre jeune officier qui perdait peu à peu contenance, et qui, embarrassé de ce surcroît de bonheur, regardant tour à tour l'une et l'autre coquette, aspirait évidemment à un choix qu'on ne lui offrait pas. Et plus loin, séparé de la foule, un

Digitized by Google

domino solitaire, assis sur une des marches inférieures, repoussait du geste les curieux disposés à s'arrêter près de lui; la proie qu'il attendait n'avait pas encore paru. L'héritier présomptif, le grand-duc Michel, le duc de Leuchtenberg, passaient et repassaient devant nous, conduits chacun par un masque aux douces paroles : « *Mais où donc est l'empereur? — Il n'y est pas encore,* » répondit-on. A peine toutefois ces paroles étaient prononcées, que le panache bien connu se montra, dominant les têtes. La foule reflua de tous côtés, et dans le vide qu'elle laissait, parut un homme qui n'a pas son pareil en Russie, ni peut-être dans le monde entier. Si au lieu d'appartenir à l'autocrate de toutes les Russies, tant de grâces, de grandeur, de noblesse et de dignité avaient été le partage d'un simple *mougik*, notre admiration et notre respectueuse stupeur eussent été les mêmes. L'homme, ici, empereur par la beauté, ne devait rien au monarque (1). Il se tint un instant immobile, silencieux et hautain, prenant en pitié les vaines et légères créatures dont il était entouré: mais lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur notre loge, nous le vîmes arriver à grands pas, et levant son chapeau par un geste plein de noblesse, il s'inclina pour baiser la main de la princesse, qui en retour appuya ses lèvres sur la joue impériale. Appuyé contre une colonne, il resta longtemps à causer avec elle.

» L'empereur est d'une taille colossale (six pieds deux pouces anglais), dans toute la force de la vie et de la santé; âgé de quarante-deux ans, et sans aucune fâcheuse tendance à l'embonpoint. Sa taille est belle, sa poitrine large, sa tête bien placée, ses mains et ses pieds remarquables par l'élé-

(1) L'enthousiasme de la voyageuse anglaise pour sa majesté Nicolas Ier. nous remet en mémoire celui que Louis XIV inspirait à Mme de Sévigné. Celui-ci seulement est plus naïf, et nous sommes forcés d'en atténuer l'expression. Comment répéter en effet, après notre auteur, que l'autocrate réunit *dans ses proportions amples et symétriques la grâce et la majesté de toutes les divinités païennes, — le seul petit dieu d'amour excepté*, PEUT-ÊTRE.

Digitized by Google

gance de leurs formes. Il a les traits grecs, le front et le nez se continuant en ligne droite ; les sourcils fournis, les yeux grands, ouverts et bleus, le regard calme, digne et glacial ; on sent que des yeux pareils sont également faits pour comprimer une insurrection, terrifier un assassin et paralyser l'audace d'un solliciteur ; sa bouche est régulière, ses dents belles, son menton proéminent ; il porte d'épaisses moustaches et une petite royale. A tout prendre, néanmoins, cette figure si régulière n'est pas sympathique. Le sourire des lèvres ne passe jamais jusqu'aux regards, toujours fixes et en quelque sorte implacables. Son œil cherche le vôtre, qui n'en peut supporter le rigide éclat.

» Peu de minutes après son arrivée, il remarqua ma présence ; et sa curiosité, — l'infaillible attribut des têtes couronnées, — lui dicta la question ordinaire : « *Kto eta?* — Qui est-ce ? » Une fois satisfait sur ce point, il continua en français et en russe ses commentaires sur les incidents de la soirée : — « *Personne ne m'intrigue ce soir*, dit-il ; *je ne sais pas ce que j'ai fait pour perdre ma réputation, mais on ne veut pas de moi.* » Plusieurs masques s'approchèrent cependant : mais, soit excès d'embarras, soit insuffisance d'esprit, le lion une fois éveillé, ils ne trouvèrent rien à dire. Enfin, un couple de dominos vint à lui, et chacune des deux femmes, irrésolue, semblait pousser l'autre à parler : « *Donnez-moi la main*, murmura une voix basse et tremblante. — *La voici*, répondit-il aussitôt, *et voilà l'autre pour vous*, ajouta-t-il en l'offrant au domino qui n'avait pas osé ouvrir la bouche ; l'un et l'autre passèrent sans plus de paroles, mais probablement avec un souvenir de plus dans leur vie.

» Cependant l'empereur épiait soigneusement la foule, et il nous avoua qu'il y cherchait un masque par lequel, à son entrée, il avait été attaqué : « *Quand je l'aurai trouvé, je vous l'amènerai*, nous dit-il en nous quittant tout à coup. Je le suivis de l'œil dans la foule, où une barrière invisible semblait le précéder ; car au plus épais il se trouvait pour lui un espace vide, une voie frayée. Peu après, un petit masque

Digitized by Google

accourut hardiment à ses côtés, et se dressant de son mieux sur la pointe des pieds, se suspendit à ce bras tout-puissant. L'empereur jeta un regard sur notre loge, comme pour dire : « Je l'ai trouvé ! » et ils se perdirent dans la foule. Cinq minutes après ils repassèrent, et Sa Majesté parut faire quelques efforts pour nous amener sa compagne ; mais le petit sylphe noir résista, imprimant de son mieux une direction tout opposée à son imposant cavalier ; alors il nous cria : « *Elle ne veut pas que je m'approche de vous ; elle dit que je suis trop mauvaise société.* » Au second tour cependant, il réussit à rapprocher insensiblement de nous sa rebelle sujette ; mais déjouant cette manœuvre et lui retirant vivement son bras, elle lui donna un petit coup sur la main : « *Va-t'en, je ne veux plus de toi,* » lui dit-elle ensuite en s'éloignant. On m'assura que l'empereur était, ce soir-là, d'une gaieté tout à fait inusitée ; je suis assez portée à le croire. »

De l'empereur nous passons presque sans transition aux classes laborieuses de l'empire. La raison en est simple : dans un précédent article, l'auteur des *Lettres de la Baltique* nous a fait connaître la vie intérieure des châteaux russes ; et l'absence de toute classe moyenne, de toute bourgeoisie, est un fait trop connu pour que nous ayons à la rappeler.

Le révérend R. Lister Venables, bien mieux que le marquis de Londonderry et le spirituel bas-bleu dont nous venons de citer l'ouvrage, peut nous initier à la connaissance des mœurs rustiques. Pour apprécier justement soit ses opinions, soit celles de M. Bremner, qui a aussi écrit sur ce sujet, il ne faut pas perdre de vue que l'un et l'autre ont formé ces mêmes opinions dans des districts où la plus grande partie des paysans se compose de serfs appartenant à des particuliers. Or, quoique le propriétaire soit responsable devant son collége et devant le maréchal de son ordre, aussi bien que devant le sénat, de tous les abus qu'il peut commettre, néanmoins, et malgré tous les efforts de l'empereur, il réussit souvent à éluder la loi qui limite l'autorité des maîtres. Dans les grands gouvernements du Nord, tels qu'O-

Digitized by Google

lonetz, Archangel et Vologda, dont nos deux voyageurs ne savent ou ne disent rien, on trouve une race de paysans très-différente et très-supérieure : grands, forts, remarquables par la beauté de leurs traits, la hardiesse et la liberté de leurs allures, et qui, depuis des siècles, occupant de père en fils le sol qu'ils cultivent, ne reconnaissent d'autres maîtres que l'empereur ou ses officiers. A l'abri de toute exaction extraordinaire, ils ne payent à l'état qu'une taxe modique, et ne lui doivent qu'un contingent exactement réparti pour le service militaire du pays. Ces *Paysans de la couronne* (on en compte près de vingt-deux millions), convenablement logés, chauffés et vêtus, semblent jouir d'une existence tout aussi comfortable que la plupart des ouvriers de France ou d'Angleterre, et certainement préférable à celle des paysans d'Irlande ou du montagnard écossais. Jusqu'à présent, les documents statistiques nous ont manqué pour corroborer nos observations personnelles à ce sujet ; mais nous attendons un travail fort étendu que prépare sur la statistique générale de l'empire, et par ordre du czar, le baron A. de Meyendorf.

L'ouvrage de M. Venables a tous les caractères d'une grande sincérité. Marié à une Russe, il a passé tout un hiver au sein de sa famille d'alliance, et dans le cercle des connaissances qu'elle lui avait procurées. Il critique en général la tenue des maisons de campagne russes, fort négligées par les propriétaires, qui ne visent à l'élégance et aux recherches du luxe que pour leurs résidences de ville. Les *sportsmen* sont rares en ce pays, et l'absence de tous plaisirs ruraux limite considérablement les ressources et les habitudes d'hospitalité.

« Quant aux maisons de paysans, continue M. Venables, elles sont en général chaudes et solides. On les bâtit pour la plupart en blocs de sapin non équarris, couchés l'un sur l'autre, et fortement réunis aux quatre angles, où les extrémités des poutres creusées à cet effet s'emboîtent et se maintiennent. Elles sont d'ailleurs rattachées à l'intérieur par des che-

Digitized by Google

villes et des traverses de bois. Les quatre coins portent sur de grosses pierres ou sur des troncs d'arbres, de façon à ménager un courant d'air sous le plancher, et à préserver la menuiserie de toute humidité. En hiver, on amoncelle tout autour une espèce de mur en terre, pour fermer passage à l'air froid. Les interstices qui peuvent rester entre les blocs de bois sont bouchés soigneusement avec de la mousse et de l'argile. Les fenêtres sont très-petites, et ouvertes à la scie dans le mur de bois, lorsqu'il est terminé. Au centre de la maison est un poêle appelé *peech*, qui finit par élever la température à un degré presque insupportable; mais la chaleur que le paysan russe aime à retrouver dans sa chaumière est proportionnée au froid qu'il doit supporter à l'extérieur. Son lit est le haut du poêle; et quand il rentre l'hiver dans sa maison, gelé jusqu'aux os, il met bas sa peau de mouton, monte sur le *peech*, et recouvre bientôt des pieds à la tête la chaleur perdue. Ce soin de maintenir une température égale dans les habitations, et le fréquent usage des bains, garantissent le paysan russe de ces rhumatismes auxquels les nôtres sont malheureusement exposés. »

Nous trouvons plus loin les remarques suivantes :

« Le travail de ses serfs est la principale richesse, la seule, pourrait-on dire, du gentilhomme russe, et il n'est pas surprenant qu'il cherche à l'augmenter sans cesse, surtout en présence d'une loi qui, si elle oblige le paysan à travailler pour lui, l'oblige en revanche à nourrir le paysan. Si ce dernier est surpris en flagrant délit de mendicité, son maître, en effet, encourt l'amende. De là, pour le propriétaire, la position d'un chef d'atelier obligé de garder ses ouvriers, qu'ils lui soient utiles ou non; et comme toute espèce de travaux agricoles est suspendue tant que dure l'hiver, il est naturellement amené à établir des manufactures où les forces et les intelligences dont il dispose puissent, pendant ce même temps, trouver emploi. Il arrive que quelques-unes de ces manufactures cessent de fonctionner au retour de l'été, lorsque les ouvriers peuvent redevenir laboureurs. Cependant il est à remarquer

Digitized by Google

que le travail agricole rend excessivement peu dans la plupart des provinces de l'empire, à cause du mauvais état des routes, de l'éloignement des marchés, et de la difficulté de vendre, qui en est l'inévitable résultat. »

Dans beaucoup de pays, il serait malaisé, peut-être impossible, d'employer alternativement le même homme, d'abord aux travaux de la terre, puis à ceux de l'industrie; mais le génie versatile du paysan russe, un des traits caractéristiques de l'esprit national, le rend capable de s'appliquer à toutes les besognes que l'on attend de lui. Aujourd'hui derrière une charrue, il tissera demain, quitte à devenir maçon le troisième jour, et à mener ensuite les quatre chevaux de son maître, si celui-ci manque tout à coup de cocher. Ce serait trop dire que de lui attribuer dans ses divers emplois la même habileté qu'on trouverait chez des ouvriers spéciaux; mais tout ce qu'il fera, il le fera *suffisamment bien;* cette locution jouit en Russie d'une très-haute faveur. Malheureusement ce peuple ingénieux manque de persévérance, et s'il peut pousser assez loin ses progrès dans presque tous les arts, rarement il atteint à la perfection; il se passera bien du temps avant que ses manufactures égalent le fini et la durée des produits anglais.

Le paysan russe est religieux, même dévot, mais nullement intolérant; et l'Église grecque à laquelle il appartient, corps immense et fortement uni, s'accommode aisément du voisinage des autres cultes. Deux anecdotes rapportées par M. Venables font parfaitement connaître sous ce rapport l'état des esprits.

Un dimanche de Pâques, passant devant une sentinelle, l'empereur lui adresse, selon l'usage, cette espèce de salut religieux : « Christ est ressuscité! — Non, Majesté, réplique le soldat en présentant l'arme. — Comment, non! dit l'empereur; n'est-ce pas aujourd'hui Pâques? — Sans doute, répond le soldat; mais je suis mahométan. »

« L'ignorance de ces hommes, écrivait M. de Sabourof à M. Venables, n'a point pour conséquence une aveugle su-

Digitized by Google

perstition. Ils baisent les mains du prêtre, mais se rient fort bien de ses défauts, et savent parfaitement distinguer l'individu de sa dignité.

» Passant un jour près d'un groupe assez considérable de paysans attroupés au milieu d'un village, je leur demandai ce qu'ils faisaient là.

» Nous mettons *le père* sous clefs, répondirent-ils. C'est ainsi qu'ils appellent le prêtre de paroisse.

— Sous clefs! repris-je; et pourquoi cela?

— Oh! dirent-ils, c'est que c'est un ivrogne fini; toute la semaine il n'a pas cessé de boire; aussi prenons-nous soin, aujourd'hui comme tous les samedis, de le mettre en lieu sûr, pour qu'il puisse officier le lendemain : lundi nous lui rendrons la liberté. »

» Je trouvai cet arrangement très-bien entendu, tout en admirant la gravité des gens qui me le faisaient connaître. »

Nous n'insistons pas sur les détails relatifs à la religion, renvoyant le lecteur curieux aux ouvrages du docteur Pinkerton, l'un des plus instruits missionnaires que la Société Biblique ait lancés sur le continent. Sa collection de *proverbes* et de *sermons* russes est un des livres qu'on peut le plus utilement consulter pour se faire une idée juste du niveau intellectuel chez les sujets du czar.

En revanche, et à titre de rareté, nous laisserons M. Venables raconter une chasse à laquelle il prit une part très-active. Les amateurs du *sport* nous sauront gré sans doute de leur apprendre comment les boyards pratiquent ses nobles exercices :

« J'étais monté, dit notre voyageur, sur un cheval d'extérieur assez sauvage, et qui promettait peu de ressources. A l'épreuve néanmoins je pus m'assurer qu'il était excellent. C'était un Cosaque du Don, et cette race célèbre pour son agilité, comme pour sa résistance aux fatigues, ne donne en général que des animaux petits et de conformation grossière.

» Nous avions quatre piqueurs, vêtus de redingotes en drap

Digitized by Google

bleu, militairement coupées et garnies de rubans couleur d'or; ils avaient de larges pantalons bleus et des bonnets de drap jaune, garnis de bandes en velours noir. Un cinquième personnage différemment vêtu, et que je crois un valet de chambre, était avec eux. Tous montaient de petits chevaux pareils au mien. Trois d'entre eux étaient armés de couteaux de chasse et portaient le cor sur l'épaule. La meute de lévriers en occupait deux, et les trois autres couraient derrière les bassets, la chasse se composant de flaire et de courre. Les bassets avaient à trouver les lièvres dans le couvert, et à les pousser sur la plaine ouverte, où ces animaux devaient être forcés par les lévriers. On en tue de cette manière jusqu'à vingt dans une journée. Parfois on chasse le renard et même le loup; mais ce dernier animal est en général difficile à joindre.

» Nous nous jetâmes dans une espèce de taillis qui bordait et réunissait deux petits bois. Les bassets furent découplés au milieu d'un affreux tapage de fouets qui claquaient, de cors qui sonnaient, et d'hommes qui hurlaient à qui mieux mieux; bref on n'épargnait rien en apparence pour exciter au plus haut degré l'ardeur de la meute, et l'on y réussit à merveille. Elle entra sous les branches en donnant de la voix, comme si déjà elle subodorait un renard. — « Ce n'est pas le lièvre, remarqua tranquillement un de mes compagnons; mais seulement le plaisir de se sentir libres. » Cette joie fut longtemps à s'apaiser, et les aboiements continuèrent sans interruption pendant une demi-heure, au bout de laquelle on m'assura que les chiens avaient trouvé un lièvre; mais personne ne l'ayant vu, je pris la liberté d'en douter. Cependant il parut bientôt, et fournit une course de quelques minutes aux lévriers, qu'il évita toutefois en rentrant dans le bois. Deux hommes se tenaient sur la lisière, chacun avec deux ou trois lévriers très au courant de leur mission, et qui restaient fort tranquillement à leurs places. Chacun d'eux portait un collier à anneaux, de façon qu'on les pouvait au besoin mener en laisse; mais ceci ne paraissait guère usité que pour les jeunes

Digitized by Google

chiens non encore formés. Lorsque le lièvre retourna sous le couvert, les bassets furent lancés de nouveau à sa poursuite, et le forcèrent une seconde fois à quitter le bois ; les lévriers ne l'aperçurent pas, et en fin de compte il fut perdu. Mon projet tout d'abord avait été de dérober le lièvre à la vue des chiens courants, afin de nous procurer une chasse complète et un bon temps de galop ; mais je découvris bientôt que, lorsque le terrain n'est pas propice à la course, ces sortes de chiens ou bien perdent la trace, ou bien se dispersent d'eux-mêmes. »

M. Bremner, nous l'avons fait pressentir, est un guide moins sûr que M. Venables : son livre, beaucoup trop surchargé de dissertations politiques, n'est pas toujours préservé d'assertions légères et de remarques superficielles ; ainsi, par exemple, l'auteur y fait preuve d'une singulière crédulité lorsqu'il affirme « que, pendant le dernier séjour de lord Wellington à Saint-Pétersbourg, l'empereur fit à sa seigneurie l'insigne honneur de ne pas lui montrer Cronstadt, redoutant d'avance le parti que l'Angleterre pourrait tirer, dans une lutte future, du coup d'œil jeté par le chef de ses armées sur le célèbre arsenal russe. » (Page 29.)

M. Bremner peut être convaincu que les fortifications de Cronstadt et le matériel qu'elles protégent sont aussi connus à Londres qu'à Saint-Pétersbourg ; un grand nombre de nos officiers de marine y ont été admis, et l'empereur aurait vu beaucoup plus d'avantages que d'inconvénients à se parer devant notre grand capitaine de fortifications aussi belles que le sont celles de Cronstadt.

Mais ces naïvetés n'empêchent point M. Bremner d'être un narrateur spirituel et quelquefois exact de ce qu'il a vu par lui-même.

Nous partageons son enthousiasme pour le Volga, tel qu'il l'admira en se rendant par eau à la grande foire de Nijnii-Novgorod. Au pied des hauteurs où s'élève la citadelle qui porte ce nom, rien de plus majestueux que le cours du grand fleuve. « On dirait que, laissant à de moins puissants émules

Digitized by Google

l'importance d'une inutile impétuosité, — certain de son pouvoir et de sa grandeur, — il s'avance, calme à la fois et irrésistible. Nul bruit, nul entrechoquement des flots. L'onde lisse et limpide s'étend sous vos pieds comme un vaste lac, et l'étendue prodigieuse du fleuve ajoute encore à cette ressemblance. Le Volga, dans cet endroit, a quatre mille six cents pieds de largeur.

» Indépendamment des richesses dont il est la source par l'ample chemin qu'il ouvre à la navigation commerciale, le Volga est encore un des fleuves du monde les plus abondants en poissons, et fournit par quantités énormes le *sterlet*, dont la saveur exquise n'est égalée par aucune autre; l'esturgeon, la carpe, le *beluca*, le brochet, le saumon, l'alose, etc. »

M. Bremner, emporté par l'enthousiasme que tant de bienfaits lui inspirent, commet ici, à propos du Grand Fleuve (en langue sarmate, *volga* veut dire *grand*), une allusion qui implique une erreur de fait. Elle a rapport à ce phénomène inexplicable que le professeur Parrot prétendait avoir découvert, en affirmant que la mer Caspienne, où le Volga se jette, était à trois cents pieds au-dessous du niveau de la mer d'Azof. Nous n'avons pas oublié l'émoi de nos coteries savantes lorsque Humboldt, il y a peu d'années, annonça, sur la foi de cette prétendue découverte, l'existence d'une dépression qu'il croyait devoir s'étendre sur une surface de dix-huit mille lieues carrées. L'imagination de nos érudits, s'emparant de cette exagération poétique, prévit dans la configuration de la terre un changement qui, n'en déplaise à lord Palmerston, aurait plus vite que lui réglé la question d'Orient dans toutes ses complications. Le beau protocole en effet qu'eussent signé la Méditerranée et la mer Noire, brisant tout à coup leurs digues orientales et réunies pour submerger les vastes plaines de la Tartarie !

Par malheur pour ces visions prophétiques, et aussi pour les allusions de M. Bremner, le baron Humboldt lui-même a bien voulu nous apprendre que l'inégalité constatée entre le niveau des deux mers n'est que de soixante-dix-neuf pieds au

Digitized by Google

lieu de trois cents : ce qui suffit après tout pour défrayer encore bien des spéculations géologiques.

Cette digression nous a fait perdre de vue Nijnii-Novgorod et sa grande foire. Notre voyageur fut surpris, en arrivant dans la haute ville, de ne pas apercevoir la moindre trace de l'immense concours qu'il s'attendait à y rencontrer ; mais en descendant vers les bords de l'Okka, qui coule presque parallèlement au Volga dans une plaine basse exposée aux débordements des deux rivières, il se trouva bientôt en face d'un des plus curieux tableaux que puisse offrir l'Europe commerciale. Une vaste cité de magasins divisée en rues parfaitement régulières, ayant ses églises, ses hôpitaux, ses casernes et ses théâtres ; habitée par plus de cent mille âmes, et qui, peu de semaines après, devait se retrouver aussi morte, aussi muette que les forêts dont elle est entourée. La foire finie, pas une créature humaine ne demeure dans ces habitations, auxquelles cependant on n'a pas laissé de donner la même solidité que si elles étaient destinées à un usage permanent.

Une compagnie ou deux de Cosaques suffisent à la police de ce vaste marché, dont on ne saurait assez louer le bon ordre et l'excessive propreté, entretenue par une savante combinaison de courants d'eau souterrains. Au reste, on le considère comme si important, que le gouverneur de la province, le général Boutenieff (ou plus correctement de Bouterline) vient y établir sa résidence durant la plus grande partie de l'automne.

La description que M. Bremner donne de la foire fait le pendant de celle que nous empruntions naguère à l'auteur des *Lettres de la Baltique*.

« D'abord s'avance le négociant d'Archangel, qui vient de déballer ses fourrures. On le reconnaît à sa peau blanche, à la forme de son nez camard. Il est suivi par un Chinois au teint de bronze, aux oreilles allongées, qui débarrassé de sa cargaison de thé, regagne la ville pour se mettre un peu au courant de l'existence européenne avant de commencer le long voyage qui doit le ramener dans son pays.

Digitized by Google

Viennent ensuite une couple de Tartares des Cinq-Montagnes, et un jeune homme dont les traits réguliers révèlent l'origine circassienne. Ce sont des colporteurs venus de Tartarie, et principalement employés au commerce des mousselines. Des Cosaques, arrivant de l'Ukraine pour vendre des peaux de renards et d'ours, s'arrêtent avec surprise devant ceux de leurs compatriotes qui apportent le caviar d'Akhtuba. Leurs robes flottantes, leurs cheveux noirs, vous désignent les Persans, qui fournissent à la Russie tous ses parfums. Cet homme, dont le passe-port soulève quelques difficultés, est un Kujur d'Astrabad ; il demande secours à un Turcoman né sur la rive septentrionale du Gourgan. Le Baskhir de l'Oural, à l'extérieur sauvage, laisse errer ses pensées vers les ruches chéries de sa chaumière, où il voudrait être déjà de retour ; et le courageux Kuzzilbash d'Orenburg semble très-disposé à lui tenir compagnie, car il préfère la clameur de son aigle de chasse aux murmures de cette mer humaine.

» Si nous regardons du côté opposé, voici le Grec moldave, toujours souriant et le rosaire en main, débattant un contrat quelconque avec un Kalmouck aussi sauvage que les chevaux au milieu desquels il a passé son enfance. Créancier suppliant, un Truchman poursuit un Ghilan de la Perse occidentale, et un insouciant Bucharien salue en passant un Agriskhan, dans les veines duquel se mêlent le sang indou et le sang tartare. A côté d'un groupe de Nogaïs et de Kirghuises, un boutiquier de Paris marchande des châles de Cachemire à quelques asiatiques dont la tribu porte un nom que toute la chaussée d'Antin ne parviendrait pas à prononcer. Des juifs de Brody règlent leurs comptes avec des Turcs de Trébisonde ; et un dessinateur de costumes, venu de Berlin, se promène bras dessus bras dessous avec l'acteur de Saint-Pétersbourg qui, ce soir, doit jouer le rôle d'Hamlet.

» Bref, les marchands de calicot de Manchester, les joailliers d'Augsbourg, les horlogers de Neufchâtel, les marchands de vin de Francfort, les marchands de sangsues d'Hambourg, les épiciers de Kœnigsberg, les ambriers de Memel, les fabri-

Digitized by Google

cants de pipes de Dresde, et les fourreurs de Varsovie, composent ici la foule la plus bariolée et la plus étrange que le génie du commerce ait jamais rassemblée sur un même point.» (Vol. I, p. 229-231.)

M. Bremner nous informe ensuite que la foire de Nijnii surpasse de beaucoup celle de Leipsick, à plus forte raison toutes les foires d'Europe. Leipsick ne compte pas plus de quarante mille étrangers, et le chiffre de ses transactions s'élève au plus à six millions sterling (cent cinquante millions de francs). A Nijnii se succèdent environ deux cent mille marchands, et des calculs très-probables portent à douze millions sterling (trois cents millions de francs) le montant des achats et des ventes de toute espèce.

Les auberges de Nijnii sont amèrement critiquées par notre voyageur. Nous leur devons cependant une sorte de réparation ; car celle où nous séjournâmes aurait, en tous pays, passé pour très-bonne. Les chambres étaient propres, la table d'hôte bien servie ; les garçons nombreux, élégamment frisés et parfaitement vêtus. D'ailleurs, quelle admirable vue de nos fenêtres ! Placés sur la rive droite de l'Okka, au pied de la citadelle et du palais impérial, nos regards planaient sur les bords ombragés du fleuve ; nous avions, à droite, la magnifique église de Strogonoff ; en face, le grand pont ; et nous dominions ainsi la rivière, la vallée et la bruyante foule qu'elle renfermait. En descendant sur ce pont de bois qui, dès l'aurore et jusqu'à minuit, retentit sous le pied des chevaux et les roues des charrettes, nous nous trouvions au milieu de la forêt de mâts que forment les cinq mille bâtiments réunis au confluent de l'Okka et du Volga.

Mais ceci touche sans doute assez peu les gastronomes que nous pouvons compter parmi nos lecteurs ; aussi leur devons-nous quelques détails sur la bonne chère russe. M. Bremner exprime avec énergie l'horreur dont est saisi tout voyageur de France ou d'Angleterre, lorsqu'il voit pour la première fois devant lui un plat de cette soupe froide qu'on appelle *bativinia*. Mais en exceptant avec lui cet odieux mélange de

Digitized by Google

glace, de poisson, de viande, de concombres et de graisse, que les Russes s'obstinent à considérer comme *très-rafraîchissant*, les dîners de la bonne compagnie sont bien apprêtés et bien servis. A Oustiug, une des villes les plus éloignées du centre et d'une importance assez inférieure, un marchand du second *guild* nous donna un repas dont le menu se trouve ainsi enregistré sur notre album de voyage : — *Soupe au riz*, — *mayonnaise glacée*, — *roastbeef aux cornichons*, — *côtelettes aux champignons*, — *idem aux petits pois*, — *grand pâté aux figues* (très-délicat), — *rôti de veau, volaille et gibier*, — *pâtisserie aux amandes*, — *confitures glacées*, — *glaces à la Malina* (la Malina est une petite baie du pays) (1).

Ce repas, auquel le philosophe le plus dégoûté n'aurait rien à dire, fut précédé par les avant-coureurs ordinaires de tout dîner russe : des liqueurs, des anchois et du caviar. On le fit suivre par de copieuses libations de champagne, de vrai, de loyal champagne, et non pas de ce bourgogne gazéifié qui, bon tout au plus pour un souper de bal, usurpe maintenant ce beau nom sur les plus fières tables de notre capitale.

Les traktirs russes méritent ici une mention particulière. Samuel Johnson lui-même, cet enthousiaste buveur de thé, ne soupçonnait pas le délicieux arome de la liqueur qu'on vous sert dans ces espèces de caravansérails. Ceux de Nijnii ont frappé l'œil de M. Bremner ; mais le plus magnifique est sans contredit celui qui s'élève auprès de la Bourse, à Moscou. Nous y avons compté jusqu'à soixante-dix garçons empressés à faire circuler les tasses et les chiboucks ; et — glorieux spectacle pour un *tea-totaller* — jusqu'à deux cents théières, majestueusement rangées dans un des vestibules qui précèdent ses spacieux salons. Le thé russe ne ressemble en rien à celui dont le Céleste Empereur autorise le débit dans les dépôts de Canton. Sa supériorité bien reconnue ne vient pas seulement

(1) NOTE DU TRADUCTEUR. Cette énumération gastronomique est en français dans le texte original. L'Angleterre, en se réservant le sceptre de Neptune, nous abandonne volontiers celui de Comus.

Digitized by Google

de ce qu'il est transporté par terre et soigneusement cousu dans des peaux qui l'isolent hermétiquement de l'air, mais elle tient aussi à la nature même du sol où la plante s'est produite. Les collines rocailleuses de la Chine septentrionale, d'où les marchés russes tirent leurs approvisionnements, donnent aux feuilles un parfum bien plus vif que les terrains abaissés du sud. Quoi qu'il en soit, du reste, de la cause à laquelle il est dû, le résultat est tout à fait incontestable. Il faut ajouter que les plus grands soins président à la confection du breuvage dont nous parlons. Chose singulière, aucun des livres publiés jusqu'ici n'a décrit la meilleure théière qui soit au monde, le *somavar* russe. Inventé par un simple paysan, il consiste en un cylindre dans lequel l'eau froide est portée, en deux ou trois minutes, au plus haut degré d'ébullition quand on allume le charbon de bois qui remplit un second cylindre intérieur. On n'apprécie bien tout le mérite de ce petit ustensile qu'après s'en être servi dans quelque village abandonné, où il était presque impossible de se procurer du feu, et lorsqu'il vous a fourni, pendant une demi-heure à peu près que dure la combustion du charbon, quatre ou cinq tasses d'un thé délicieux.

Nous sommes contraints de passer rapidement sur les traces de M. Bremnen, de Mourom à Kacimof, ville tartare, dont les brunes mosquées s'élèvent au milieu de rochers crayeux; et de Kacimof à Riaizan par les plaines sablonneuses qui s'étendent au sud de l'Okka. Nous ne nous arrêterons pas davantage à Toula, le Birmingham de la Russie, ville florissante du temps où le docteur Clarke la visita, mais que l'incendie, ce grand destructeur des cités russes, a presque entièrement ruinée. A Poltava, où la gloire de Charles XII, comme un soleil couché derrière l'horizon, laisse encore de vifs reflets, M. Bremner célèbre le bien-être dans lequel vivent les habitants, de façon à nous rappeler les exhortations fleuries de plus d'un sergent recruteur. On le dirait chargé de raccoler des voyageurs pour l'Ukraina. Ici, du reste, quelques détails intéressants et nouveaux pour nous sur le commerce des sang-

Digitized by Google

sues. Chassés de tous les étangs et de tous les marais de l'Europe occidentale, ces animaux abondent encore en Ukraine, où les vont chercher les pêcheurs et les marchands qui vivent de ce commerce. Un millier de sangsues, payées sur les lieux de 3 à 4 shillings (3 fr. 75 c. à 5 fr.), est ensuite livré aux pharmaciens anglais au prix énorme de 10 à 12 £ (250 à 300 fr.). S'il en est ainsi en temps de paix, nous laissons aux tempéraments apoplectiques le soin d'apprécier les résultats d'une guerre qui fermerait l'Ukraine à nos marchands. Dans sa toute-puissance, l'Angleterre peut décréter qu'aucun purgatif ne sera pris entre le Weser et la Garonne; mais le czar peut à son tour, et lorsque nos gros aldermen s'y attendront le moins, fulminer un ukase en vertu duquel pas une sangsue n'exercera son industrie salutaire de Liverpool à Cantorbery.

Si les sangsues sont une ressource, en revanche les sauterelles sont un rude fléau pour la Russie. M. Bremner, après nous avoir raconté Odessa, sa création toute nouvelle, son commerce, ses fêtes, son opéra, son excellent restaurateur français, le *Richelieu*, que dirige un Vatel expatrié, nous montre en ces termes le revers de la médaille :

« Il n'arrive pas souvent que les *hutors* (maisons de campagne) des environs d'Odessa soient entourés de l'abondante et fraîche verdure au sein de laquelle nous eûmes le bonheur de les voir. En bien des années, le pays est envahi par d'immenses nuées de sauterelles, qui ne laissent ni aux plantes ni aux arbres une seule feuille verte. Ces insectes sont la peste du pays. Quand nous le visitâmes, on y croyait généralement que, l'année suivante, les moissons seraient dévorées. L'ennemi avait récemment paru dans ce district et dans la Bessarabie; et bien qu'il se fût retiré sans causer cette fois de grands dégâts, son séjour avait été assez long pour préparer aux malheureux paysans toute une année de misère. Les résultats immédiats d'une invasion de sauterelles ne sont pas ce qu'elle a de plus redoutable; mais bien les larves engendrées par les œufs qu'elles déposent dans le sol durant leur fatale visite.

Digitized by Google

Le plus froid hiver, dont on pourrait attendre la destruction de ces vestiges funestes, n'a sur eux aucune prise; la seule circonstance qui fasse périr les œufs des sauterelles est une piquante gelée survenue par hasard au mois d'août. » (Vol. II, p. 499-500.)

Avant de nous séparer de nos voyageurs, qu'il nous soit permis de revenir en peu de mots sur leurs opinions générales. Nous accorderons à M. Venables, que l'absence d'une classe moyenne indépendante prive la Russie des éléments nécessaires à un gouvernement constitutionnel; mais nous n'admettons pas avec lui que l'état actuel des choses soit incompatible avec de grands progrès ultérieurs dans les voies de la civilisation. Nous nous étonnons même qu'une telle opinion puisse émaner d'un homme qui ne paraît pas étranger à ce qui s'est passé en Russie depuis un quart de siècle. Avec près de cinquante millions de serfs, on serait fou de prêcher un affranchissement soudain. Tout ce que les partisans de la liberté peuvent réclamer, c'est qu'une sage propagation des lumières ouvre le chemin aux modifications politiques que la suite des temps doit amener.

Or,— et M. Bremner (vol. II, p. 271) le reconnaît en termes exprès,— le gouvernement russe fait à l'heure qu'il est d'immenses efforts pour généraliser un bon système d'éducation. Nous avons d'ailleurs à signaler des mesures importantes prises par le souverain actuel, et dont aucun écrivain contemporain ne nous paraît s'être occupé. Pas un, par exemple, ne fait allusion aux grands bienfaits qui résultent pour toutes les classes de la promulgation du *swod*, espèce de *compendium*, où les ukases impériaux, auparavant contradictoires et inconciliables, se trouvent réunis et mis d'accord. Ce code contient en outre trois statuts nouveaux dignes de tous nos éloges. En vertu du premier, tout *paysan de la couronne* (nous avons dit plus haut combien cette classe est nombreuse), lorsqu'il est suffisamment enrichi, peut, achetant les droits de cité, devenir marchand libre et bourgeois. Le second règle que tout marchand du premier *guild* trois fois élu chef de la corporation de son

Digitized by Google

district, se trouve par là même investi, ainsi que sa famille, des priviléges de la noblesse héréditaire. Par le troisième enfin, le taux de l'intérêt légal est réduit de 6 à 4 0/0. La dernière de ces lois a été fort bien accueillie par la noblesse; les deux autres, au contraire, lui ont déplu. Mais l'empereur a tenu bon, bien convaincu que la perpétuité de sa dynastie sera surtout assurée par un accroissement graduel d'institutions libérales, auxquelles il faut nécessairement préluder par l'établissement de cette classe moyenne qui manque encore à la Russie.

Si, pour juger les progrès civilisateurs de ce peuple, nous consultons ce qu'il faudrait appeler le thermomètre industriel, nous en tirerons de favorables présages. M. Bremner est dans le vrai lorsqu'il affirme que longtemps encore la Russie demandera ses articles de luxe aux nations étrangères; mais il se trompe en ajoutant « que ses premières manufactures de drap ne produisent que des étoffes grossières, appropriées seulement à l'usage des classes pauvres. » Nous en attesterions au besoin l'admiration de nos confrères en littérature pour un excellent manteau de drap gris, dont l'étoffe a été achetée par nous dans une manufacture moscovite. Quant aux linges damassés et à la toile pour draps, on les fabrique en Russie aussi bien qu'en aucun lieu du monde. Nous avons rapporté d'Oustiug et de Vologda des échantillons de joaillerie et d'ouvrages en filigrane, aussi beaux que ce qui se fait de mieux à Gênes et à Venise. Ce sont là cependant des points très-écartés, et où bien peu d'Anglais ont suivi les traces de nos anciens aventuriers. Toute la population des districts septentrionaux de l'ancienne Permia s'habille d'étoffes fabriquées de ses mains, et le moindre artisan y témoigne une rare habileté pour les travaux de menuiserie; soit qu'il s'agisse de sculpter l'humble fronton d'une chaumière, ou bien d'imiter pièce à pièce les commodes et les fauteuils de France. Les *gastinoi-dwor* de Moscou prouveraient au besoin les prodigieuses améliorations introduites dans la fabrication de la porcelaine; et en fait de coutellerie, quoique Sheffield laisse

Digitized by Google

encore loin les produits russes, nous venons de rafraîchir, fidèle aux vieux systèmes, le bec de notre plume d'oie avec un excellent petit canif fait dans la chaumière d'un paysan de Wladimir. Peu de magasins du Strand nous en auraient vendu un meilleur.

Les progrès dont nous parlons seraient encore plus rapides, si le gouvernement russe, imbu de quelques vieilles idées, n'avait cru accélérer l'industrie indigène en faisant peser des droits énormes sur l'importation des produits étrangers. Il eût mieux valu, selon nous, rendre leur introduction à peu près libre, et développer par l'attrait du bon marché le goût et le besoin des produits de l'industrie.

L'indépendance absolue à laquelle la Russie semble aspirer au milieu des autres états européens, est un rêve dont nous ne saurions, quant à présent, prévoir la réalisation. On peut toutefois, et sauf erreur, chercher une solution à ce difficile problème. La vapeur est aujourd'hui le lien des peuples. Le charbon, par conséquent, doit être envisagé désormais comme le grand moteur des nations commerciales; c'est à lui que tout peuple moderne doit demander sa puissance, soit au point de vue de la production manufacturière, soit au point de vue de la guerre maritime. Dans l'Europe occidentale, la Grande-Bretagne possède le monopole presque exclusif de cet agent omnipotent; car les produits houillers de la France sont, à l'heure qu'il est, reconnus insuffisants pour toute exploitation sur une grande échelle. En Belgique, en Westphalie, en Silésie, quelques mines existent, il est vrai, mais elles n'ont relativement que peu d'importance. Il faut donc remonter à l'ouest, et bien loin, avant de retrouver ces nerfs de la puissance industrielle, et même là, ils sont concentrés dans nos colonies de l'Amérique du Nord, ou bien dans les anciens domaines de l'Angleterre. Il est d'ailleurs singulier que sur ce grand continent occidental, la langue anglaise soit parlée dans tous les pays où le charbon se trouve; et que, sauf une exception insignifiante (au sud de l'isthme de Darien), là où elle cesse d'être entendue, on demanderait vainement à la terre

Digitized by Google

cette richesse industrielle mille fois plus précieuse que l'or. Ne dirait-on pas un jeu de la Providence?

Déduisons de ce fait les conséquences qu'il doit avoir pour la Russie. Et d'abord, si les progrès de la culture doivent un jour faire disparaître ses immenses forêts, n'aurait-elle pas pour les remplacer des lits de houille à opposer aux nôtres? C'est là une des questions qui préoccupent le plus les hommes d'état; et nos explications de l'été dernier nous permettent d'y répondre avec quelques détails. On ne peut douter désormais que toutes les formations houlleuses de la Russie septentrionale ne soient plus anciennes que cette zône particulière qui, dans l'ordre des superpositions géologiques, fournit du charbon aux pays plus favorablement situés. Toute recherche de ce côté serait donc sans résultat. La Russie pourtant n'aurait-elle pas de houillères? Nous lui en connaissons au moins une, sur le Donetz, mais elle est éloignée des deux métropoles, et de plus, il n'est pas fort démontré que ses produits aient une assez grande valeur pour qu'on avise à les transporter sur la mer Noire. Il reste également à vérifier si quelques vastes landes, situées sur les flancs occidentaux des monts Ourals, déjà reconnues pour être à quelque degré carbonifères, sont susceptibles d'alimenter régulièrement une importation nationale (1). Provisoirement, quelles que soient les ressources que puisse offrir en fait de charbon de terre un district donné de la Russie méridionale, et quelles que soient celles qu'on découvrira plus tard dans ses provinces orientales, le simple fait qu'il n'en existe pas aux environs de ces deux métropoles nous suffit pour argumenter. Ce fait une fois reconnu, la prudence de l'empereur et de ses ministres ne nous permet pas de douter qu'ils n'essayent de vivre

(1) Note du rédacteur anglais. Nous ne doutons pas que l'empereur, pénétré de l'intérêt attaché à une pareille enquête, n'y emploie les travaux de l'école des mines, dirigés habilement par le général Tcheffkine. M. Demidoff, principal propriétaire des terrains carbonifères de Donetz, en a déjà fait opérer le relèvement par un habile ingénieur français, M. le Play.

Digitized by Google

en bonne intelligence avec une nation qui peut seule fournir à la Russie les moyens d'utiliser ses navires à vapeur et ses chemins de fer. Elle les lui procure en effet aujourd'hui, et relativement à moindres frais qu'il n'en coûte à un bourgeois de Londres pour chauffer son appartement.

Le duc de Wellington, répondant à quelques insinuations fâcheuses sur les projets ultérieurs et l'ambition du gouvernement russe, disait, avec sa loyauté ordinaire, « qu'il ne connaissait aucune raison pour douter que le langage officiel de cette puissance ne fût entièrement d'accord avec ses intentions secrètes. » Nous sommes d'autant plus de cet avis, que ce langage était l'expression des intérêts les plus essentiels de la Russie. Les débouchés qu'offre la Grande-Bretagne à sa vieille alliée pour les grains, le bois de charpente, le suif et le lin de cette dernière, ne sont certes pas à dédaigner, et chaque bouffée de vapeur qui, sur la Néva, sort en sifflant des cheminées d'un *steamer*, rappele à notre ancienne amie qu'elle nous doit le précieux moteur sans lequel s'arrêteraient immédiatement ses manufactures et ses entreprises maritimes. Ne doutons jamais d'une bonne volonté cimentée par de pareils services.

(*Quarterly Review.*)

Digitized by Google

Histoire Contemporaine. — Géographie.

LES NOUVEAUX ÉTATS

DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

LA RÉPUBLIQUE DE VENEZUELA (1).

Lorsqu'on parcourt cette immense étendue de territoires qui, des limites de la Patagonie jusqu'au Rio Colorado et aux sources du Missouri, formaient les anciennes possessions de l'Espagne en Amérique, on ne peut se défendre d'un sentiment pénible à la vue de ces provinces dévastées, de ces villes dépeuplées, de ces ports ruinés, de cette anarchie qu'on retrouve dans les plaines et dans les montagnes. Rien de grand, rien de noble, rien de généreux n'a encore été entrepris par ces nouveaux états; ce ne sont que lâches usurpations, pillages honteux, guerres sans courage, expéditions de bandits; partout des ruines fumantes couvrent le sol, et partout des populations errantes violemment chassées de

(1) Note du directeur. L'article que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs sur la république de Venezuela, et qui sera suivi de quelques autres sur l'Amérique méridionale, est une suite naturelle à ceux que la *Revue Britannique* a déjà publiés sur le Mexique et le Chili; il fournit des renseignements précieux et inconnus jusqu'ici sur l'histoire politique de ce pays, et complète les notices biographiques que nous avons déjà consacrées aux hommes d'état sud-américains.

Digitized by Google

leurs foyers; le vol est légitimé, la force est maîtresse, le droit inconnu. Tous ces petits groupes qui se sont drapés du manteau républicain se trouvent aujourd'hui en pleine banqueroute; le pouvoir est livré à une foule d'aventuriers qui s'en emparent à tour de rôle, et sans cesse la patrie et la liberté sont sacrifiées aux passions les plus mesquines. La Colombie, à peine constituée, s'est divisée en trois fragments; le Pérou a vu ses présidents passer comme les fantômes de Macbeth; à Buenos-Ayres, trois généraux se disputent les lambeaux de la république argentine; le Chili, après des révolutions sans nombre, s'est déshonoré par l'assassinat de l'un de ses plus illustres présidents; Santa-Anna et Bustamente, arborant tour à tour le drapeau du fédéralisme et de la centralisation, bouleversent à leur gré le Mexique, comme le font au Guatemala, Carrera et Morazan, sous d'autres prétextes; en Bolivie, Gamarra vient d'être chassé de la présidence au profit de Santa-Cruz, naguère exilé à Guyaquil; et comme si ce n'était pas encore assez de ces troubles intérieurs, voilà les trois républiques de l'Équateur, du Pérou et de Bolivie, qui sont prêtes à en venir aux mains.

Ainsi les régions fécondes et splendides de l'Amérique-Méridionale, où le sol attend à peine pour produire le travail de l'homme, offrent partout l'aspect de la misère. Depuis 1810, la population de toutes les villes a sensiblement diminué; les campagnes sont désertes, les champs sans culture, les routes impraticables; dans les forêts errent des millions de troupeaux à demi sauvages, gardés par quelques pâtres nonchalants qui répètent le fatal apophthegme importé d'Espagne en Amérique : *Crianza quita labranza* (l'élève des bestiaux dispense de tout travail), et le propriétaire, aussi indolent que le serviteur, laisse faire. Dans ces vastes contrées où la population est si rare, on a peine à saisir les liens qui rattachent les provinces aux divers centres politiques dont elles relèvent; chaque gouverneur, dans sa circonscription, veut être chef suprême, et travaille à se former un état indépendant au milieu de celui qui le protége, prêt à profiter du

Digitized by Google

premier bouleversement pour faire valider son usurpation. C'est ainsi que les républiques actuelles du Texas et de l'Uruguay se sont formées aux dépens de celles du Mexique et de Rio de la Plata, leur métropole. Quant à la civilisation, il n'existe entre ces divers états aucune nuance tranchée; leurs mœurs, leurs coutumes, leurs superstitions sont semblables. Dans toutes les villes règnent les mêmes habitudes paresseuses et turbulentes ; l'audace et la vanité y tiennent lieu de toutes les vertus ; la science et le travail ne sont en honneur nulle part. Les campagnes n'offrent d'autre différence entre elles que la diversité que la nature a imposée à leurs sites ; l'homme n'y a laissé que des traces de dévastation. Aussi, en présence d'une condition sociale si déplorable, voit-on peu de publicistes sud-américains se préoccuper de ces travaux statistiques qui sont l'objet de tant de sollicitude en Europe ; la vérité déplairait trop à ces hidalgos parvenus, à ces généraux sans armée, à ces politiques sans talent, qui au milieu de la misère de leur patrie se proclament les premiers hommes d'état du monde.

Quelque sombres que paraissent les couleurs de ce tableau, qui oserait en contester la vérité? Chaque jour les feuilles périodiques enregistrent les faits que nous venons d'énumérer ici en quelques lignes; pour les appuyer d'une preuve nouvelle, nous allons les accompagner d'un document authentique, présentant l'étendue territoriale de chaque état avec la population qui s'y trouve. Ces chiffres expliqueront comment les révolutions sont si nombreuses dans l'Amérique Méridionale, et comment les agitateurs parviennent si facilement à déposer les magistrats investis de l'autorité suprême. Avec ces éléments, on concevra sans peine que dans un pays où la population est si disséminée, où le gouvernement est sans force, où les divers groupes sociaux sont sans cohésion, il suffit d'une armée de quelques centaines d'hommes pour élever un chef aventureux au suprême pouvoir, dont la conquête éphémère ne fait que susciter de nouveaux mécontents et un autre ambitieux qui se met à leur tête.

Digitized by Google

Tableau présentant l'étendue territoriale ainsi que la population relative et absolue des différentes républiques de l'Amérique du Sud en 1840.

Désignation des républiques.	Superficie en lieues carrées.	Population absolue en 1840.	Population relative par lieue carrée.
Mexique.....	138,000	7,500,000	54
Texas.....	?	60,000	?
Guatemala.....	15,444	1,600,000	10
Nouvelle-Grenade....	32,978	1,320,000	40
Venezuela.....	35,950	945,000	26
Équateur.....	23,724	630,000	26
Bas-Pérou.....	41,444	700,000	16
Bolivie.....	32,444	300,000	8
La Plata.....	75,888	770,000	10
Paraguay.....	7,444	250,000	33
Cisplatine.....	?	70,000	?
Chili.....	14,333	400,000	17

Cependant, à bon droit, ces désordres, ces fautes, ces crimes, ne sauraient être exclusivement imputés à la génération actuelle de l'Amérique-Méridionale ; ils sont aussi le résultat de cette administration déplorable qui pendant trois siècles a pesé sur cette partie du Nouveau Monde.

L'Espagne tenait l'Amérique dans un état de blocus continuel, les ports américains ne pouvaient recevoir et expédier qu'un nombre déterminé de navires ; l'introduction des étrangers y était sévèrement interdite ; les Espagnols eux-mêmes n'obtenaient que difficilement la permission de s'établir et de se marier en Amérique ; les Indiens étaient traqués comme des bêtes fauves ou assujettis à des corvées si pénibles, qu'ils mouraient par milliers ; l'industrie manufacturière était exclue du territoire américain ; et l'exploitation des différentes espèces de culture y était soumise à des règlements tracassiers, qui en arrêtaient l'essor. Une ignorance profonde planait sur les différentes classes de la population ; et si par hasard quelqu'un voulait dépasser les limites tracées, une

Digitized by Google

sentinelle vigilante, le saint-office, était toujours prête à le faire rentrer dans le devoir. La métropole n'avait de sollicitude que pour l'exploitation des mines du Mexique et du Pérou.

Dans la fausse idée où l'on était alors que le numéraire est l'unique élément de la richesse, l'Espagne avait cru, en se réservant l'exploitation des mines, devenir la nation la plus puissante du monde. Elle le fut en effet, tant que ses propres manufactures purent subvenir aux besoins de l'Amérique, tant que le prix de la main-d'œuvre en Espagne ne dépassa pas outre mesure celui qui était payé dans toutes les autres contrées manufacturières de l'Europe.

Sous le règne de Ferdinand et Isabelle, et même encore sous Charles-Quint, l'Espagne était le pays le plus industrieux du monde; ses fabriques de soieries, de draps, de toiles, étaient sans rivales; et son agriculture, par la richesse de ses produits, laissait loin derrière elle celle des autres nations. Séville comptait alors seize mille métiers en pleine activité, et cent mille ouvriers occupés à fabriquer des tissus de laine et de soie; Tolède, Cuença, Ségovie, Cordoue, Grenade, Ciudad-Réal, Villacastin, suivaient l'exemple de Séville. Mais lorsque, par l'introduction successive des métaux précieux, le salaire des ouvriers espagnols se fut progressivement élevé, lorsque les fabricants trop paresseux ne voulurent plus se contenter des utilités ordinaires du capital, le commerce interlope vint attaquer l'Espagne au cœur, il envoya en Amérique à des prix réduits les objets qu'on lui faisait payer cent fois trop cher; l'activité manufacturière de la Péninsule se ralentit, le numéraire passa, malgré les lois et les ordonnances, entre les mains des étrangers, et l'Espagne se trouva en moins d'un siècle sur le penchant de sa ruine. En 1594, les cortès disaient au fils du puissant empereur Charles-Quint, à Philippe II : « Sire, le royaume est épuisé jusque dans ses dernières ressources; la défiance est dans tous les esprits; les détenteurs de capitaux les retirent de la circulation pour les enfouir; le travail des manufactures a

Digitized by Google

diminué de moitié, et les troupeaux de bêtes à laine ont été réduits dans la même proportion; nos foires sont désertes; la population des villes s'amoindrit, et les propriétaires fonciers ne peuvent retirer aucun loyer de leurs terres et de leurs maisons. »

Sous Philippe III, la situation de l'Espagne s'empire encore. Valladolid n'est plus cette puissante cité qui fournit 20,000 hommes armés au cardinal Ximenès; Séville a cessé d'être l'entrepôt général du commerce de l'Europe; 600,000 Maures, la plupart industriels ou chefs d'atelier, sont impitoyablement chassés de leurs foyers; l'agriculture a tellement déchu, qu'elle ne suffit plus aux besoins de la Péninsule; et, chose étonnante dans ce pays, où tous les trésors de l'Amérique étaient venus s'engouffrer, on fut obligé de donner à la monnaie de cuivre une valeur forcée égale à celle de l'argent! expédient ruineux que l'ignorance et l'apathie du gouvernement espagnol ne peuvent pas justifier. Dès lors l'Espagne n'est plus qu'un cadavre, que le mouvement et la vie abandonnent par degrés. « A la fin du règne de Charles II, dit l'historien Lista, l'Espagne ne possédait ni un bon navire, ni un général capable, ni un savant distingué, ni un homme d'état digne de ce nom. » Le règne de Charles III vint jeter un dernier lustre sur cette monarchie expirante; mais l'avénement des Bourbons et le pacte de famille avaient suscité à la nation espagnole des ennemis implacables. Des guerres sans nombre achevèrent de ruiner ses finances et sa marine; elle se trouva sans action sur ses colonies. Les vice-rois et les gouverneurs, en Amérique, débarrassés de toute surveillance, n'administraient plus qu'à leur profit; ils vendaient leur faveur aux enchères, et par leurs honteuses exactions ils rendirent plus dur et plus odieux le joug qui depuis trois siècles pesait sur les malheureux Américains. Et cependant la mesure n'était pas encore assez comble. Il fallut le gouvernement stupide de Charles IV, l'arrogance insolente des juntes, et le caractère implacable de Ferdinand VII, pour dé-

Digitized by Google

terminer l'insurrection générale des colonies espagnoles de l'Amérique du Sud.

Nous allons examiner plus attentivement ces différentes influences, dans l'étude que nous allons faire du présent et du passé de la république de Venezuela.

Le territoire qu'occupe aujourd'hui la république de Venezuela fut l'un des premiers que découvrit Christophe Colomb en abordant le continent américain; les Espagnols le désignèrent d'abord sous le nom de *Terre ferme de l'Orient*. Sa superficie a été estimée à 35,951 lieues carrées (11,094 myriamètres); il est borné au nord par la mer des Antilles, à l'est par la Guiane anglaise; à l'ouest par la république de Grenade; et au sud par la Guiane portugaise ou le Brésil.

Les indigènes, que les conquérants rencontrèrent dans ces parages, étaient d'une nature grossière et sauvage, inaccessibles à toutes les avances qu'on leur faisait. Ces peuplades habitaient, disséminées, les vastes plaines de Caracas, de Cumana, de l'Apure et de l'Orénoque; elles vivaient de fruits venus sans culture, du produit de leur chasse et de leur pêche. Dans la saison des inondations elles se hissaient dans le branchage des arbres, où elles établissaient momentanément leur demeure; puis aussitôt que les eaux diminuaient, elles reprenaient leurs anciennes habitudes. Les Indiens indépendants qui se trouvent sur le territoire de la république de Venezuela sont encore aujourd'hui les plus ignorants et les plus féroces de tous ceux qui existent en Amérique; ils sont au nombre de 52,000. Les Guharibos, qui occupent la partie supérieure de l'Orénoque, ne se laissent jamais approcher des Européens et se tiennent toujours sur la défensive. Quelques figures symboliques que l'on découvre sur les rochers granitiques du bas Orénoque, sur les rives du Casiquiare, et entre les sources de l'Essequibo et du Rio-Blanco, sont les seuls restes de la civilisation indigène que conserve le pays. Mais ce n'est pas aux hordes barbares qui errent dans ces solitudes qu'il faut les attribuer; ils appartiennent à une race

Digitized by Google

plus intelligente, qui avait sans doute cessé d'exister bien longtemps avant la conquête des Espagnols.

Tous les indigènes de la côte ferme considéraient l'âme de l'homme comme immortelle; ils allaient même jusqu'à accorder cette prérogative aux animaux, mais ils variaient sur la manière d'expliquer ce dogme et sur la destination que prenait l'esprit après l'extinction du corps. Les tribus de l'Orénoque, très-portées pour la danse et adonnées aux boissons spiritueuses, croyaient qu'elles allaient renaître dans le corps d'un serpent monstrueux, qui habitait les eaux profondes de certains lacs. Ce serpent devait les introduire dans un pays délicieux, où tous les élus pourraient danser et s'enivrer éternellement. Quelques tribus sédentaires et adonnées à l'agriculture pensaient que l'âme jouirait du repos infini dans le même champ que le corps cultivait. Les habitants des rives du Caroni, du Ventuari, de l'Inirida et du haut Orénoque, à l'instar des Perses et des Germains, adoraient les productions de la nature, et reconnaissaient un principe bon et mauvais, sans lui consacrer cependant aucune idole, ni aucun sacrifice humain. D'autres, au contraire, réduisaient tout leur culte à danser autour de diverses petites idoles, au son de leurs désagréables instruments, et en entonnant des chants gais ou tristes, suivant les préoccupations de leur esprit.

Les Indiens qui du temps de la capitainerie générale habitaient les districts de Caracas, Maracaïbo et Cumana, avaient avant la conquête des prêtres dont le ministère s'alliait avec l'exercice de la médecine. Les devins ou *piaches* apprenaient dès leur plus tendre enfance l'art de guérir et la magie; ils ne pouvaient exercer leurs fonctions qu'après avoir supporté de longs jeûnes et subi une espèce d'initiation dans de sombres cavernes, où on les tenait enfermés pendant plusieurs mois. Là ils n'étaient visités que par les piaches anciens, qui leur apprenaient l'art d'évoquer les esprits, de prédire l'avenir et d'apprécier les divers symptômes des maladies; attributs qui étaient en grande vénération parmi ces peuples.

Les Indiens des bords de l'Orénoque avaient conservé la

Digitized by Google

tradition d'un déluge; les Tamanacos croyaient aussi que du temps de leurs aïeux les eaux de la mer avaient recouvert les terres jusqu'à la cime des plus hautes montagnes de l'*Encaramada*. Lorsqu'on demandait aux Tamanacos comment le genre humain avait pu survivre à un tel cataclysme, ils répondaient qu'un homme et une femme ayant eu le bonheur de gravir le sommet du mont Tamanacu, ils y attendirent l'écoulement des eaux; puis ils descendirent de leur retraite et se mirent à cueillir des fruits de la *palma moriche* (*cocus mauritia*), qu'ils jetèrent l'un après l'autre par-dessus leurs épaules, et bientôt ils virent naître de toutes ces noix des hommes et des femmes qui repeuplèrent le pays. Cette tradition, que l'on dirait empruntée à la mythologie grecque, justifie en quelque sorte l'origine égyptienne que quelques archéologues attribuent aux races primitives du Nouveau Monde. Voici le complément de la tradition américaine.

A quelque distance de la Encaramada, on voit au milieu d'une plaine une roche appelée par les naturels *Tupumereme*, sur laquelle on distingue des figures d'animaux et des peintures symboliques. On retrouve encore les mêmes signes et les mêmes figures sur les rives du Casiquiare, aux environs de Caïcara et dans les chaînes de montagnes qui forment le bassin de l'Orénoque, mais toujours sur des rochers très-élevés et inaccessibles. Aussi les indigènes prétendent qu'à l'époque du déluge, leurs pères étaient allés en canot jusqu'à ces hauteurs et qu'ils y avaient sculpté ces figures, que d'ailleurs ils ne comprennent pas.

Ces tribus variaient beaucoup dans les rites de leurs funérailles : les unes pleuraient et chantaient alternativement autour de leurs morts, et les enterraient avec tous les effets qui avaient appartenu au défunt; d'autres précipitaient les cadavres dans l'Orénoque, et lorsque les poissons les avaient dépouillés de leurs chairs, ils enlevaient les ossements et les arrangeaient en forme de guirlandes autour de leurs habitations; enfin les Caraïbes enterraient avec leurs capitaines

Digitized by Google

une de leurs femmes, qu'ils choisissaient parmi celles qui avaient été le plus fécondes.

L'introduction du christianisme en Amérique ne fit qu'altérer ces croyances sans changer la superstition de ces esprits faibles et bornés. Un concile provincial tenu à Lima déclara même que les Indiens devaient être exclus du sacrement de l'eucharistie; et depuis ce moment ils devinrent l'objet du plus odieux trafic. On les traquait comme des bêtes fauves, puis on les vendait sur le littoral aux marchands qui s'étaient chargés de fournir des travailleurs aux mines du Mexique et du Pérou. Les différentes excursions qui furent dirigées dans l'intérieur pour reconnaître le pays et consolider la conquête au profit de Sa Majesté Catholique, ne contribuèrent pas non plus à civiliser les indigènes. La plupart des officiers qui commandaient ces expéditions, à peine composées de quelques centaines de bandits, n'avaient d'autre mobile que celui de s'enrichir, et ils pillaient et ils saccageaient tout ce qui s'offrait sur leur passage, avec d'autant plus d'acharnement qu'ils ne parvenaient jamais à satisfaire leur plus ardent désir : celui de reconnaître la contrée où l'or et les pierreries se trouvent à profusion.

Dès le commencement de la conquête de l'Amérique, une tradition vague, accréditée par les Péruviens, les Indiens de Venezuela et ceux de Bogota, plaçait dans la chaîne de Parima, aux lieux où l'Orénoque prend sa source, un pays fameux appelé El-Dorado, qui a fait longtemps le désespoir des voyageurs, des géographes et des aventuriers. Un vaste lac en occupait le centre, et les rivières qui en découlaient roulaient dans leurs flots des sables d'or et des cailloux de diamants; la capitale de cette région fortunée s'appelait Manoa; on y voyait des temples recouverts en lames d'or, pavés en dalles d'argent et étincelant de pierres précieuses. Tous les rapports semblaient s'accorder pour placer ce pays au centre de la Guiane : les voyages d'Alfinger, de Georges de Spire, de Federmann et de quelques autres capitaines d'aventure qui avaient remonté l'Orénoque, contribuaient à donner à cette

Digitized by Google

fable une certaine apparence de vérité. Les plus grands efforts furent donc tentés du côté de Venézuela pour parvenir à l'El-Dorado.

En 1541, le chevalier allemand Philip de Hutten conduisit une petite troupe d'Espagnols de la côte de Caracas jusque auprès d'une ville de la tribu des Omaguas, qu'il trouva, dit-il, dans une situation florissante et dont il exagéra sans doute la prospérité pour prouver à ceux qui l'avaient commissionné, qu'il avait été bien près de toucher à la terre promise. En 1545, Urre, accompagné de Pedro Limpias, marcha sur les traces de Hutten, mais il fut arrêté en route par les bandes de Carvajal, qui se dirigeaient vers le même lieu, et il périt lui et les siens dans les embûches que lui tendit son antagoniste. L'espoir d'arriver à ce pays attrayant donna ensuite naissance aux expéditions fameuses de Quesada, de Gonzalo Pizarro, de Belalcazar, qui toutes furent désastreuses par les excès sans nombre auxquels se livraient ces aventuriers, soit envers les indigènes, soit envers leurs propres compatriotes, dont ils redoutaient la concurrence ; ils incendiaient les villages qu'ils trouvaient sur leur route ; ils chassaient devant eux les habitants pour ne laisser aucune trace de leur passage, et souvent même ils dévoraient leurs prisonniers, à l'exemple des Caraïbes anthropophages. Les pertes de toute espèce qu'occasionnaient ces entreprises rebutèrent pendant quelques années les aventuriers de la Côte Ferme : ils bornèrent leurs expéditions à la chasse aux Indiens. Cependant, vers 1564, nous voyons encore Pedro Malaver de Silva se diriger vers l'opulente région, dont il revint aussi désappointé que ses devanciers. En 1586, Antonio Berrio y Oruna, séduit par la même espérance, descendit de la Cordillière de Bogota dans les plaines de l'est, s'arrêta sur les bords de l'Orénoque, et y fonda la ville de Santo-Tomé ou de Vieja-Guayana. Plus tard, sir Walter Raleigh, cet homme si instruit, si capable et si célèbre par son zèle malheureux pour la découverte des pays négligés, celle des mines et les progrès du commerce, porta ses vues sur l'El-Dorado.

Digitized by Google

Sir Walter Raleigh, compromis dans une conspiration contre Jacques Ier, était détenu à la Tour de Londres depuis treize ans, lorsque la publication de ses voyages attira sur lui l'attention du public : en 1595 et 1596, il avait visité la Guiane et remonté l'Orénoque; et les brillantes descriptions qu'il fit de ces pays, les renseignements positifs qu'il donna sur une mine d'or découverte par son lieutenant Keymes, et enfin le tableau séduisant qu'il traça du prétendu royaume de Manoa et de ses trésors, décidèrent une compagnie de négociants de Londres à demander la liberté de Raleigh. Le roi la leur accorda, et ils lui fournirent les moyens nécessaires de tenter la conquête de l'*El-Dorado*, à condition toutefois qu'il n'attaquerait pas les établissements espagnols. Sir Walter Raleigh promit tout ce qu'on lui demanda, et mit à la voile pour la Côte Ferme; il remonta sans obstacles l'Orénoque jusqu'à Santo-Tomé, ville fortifiée qui commande le fleuve, et où les Espagnols attendaient l'expédition anglaise pour la combattre et la disperser. Les Anglais firent bonne contenance, ils repoussèrent les Espagnols et s'emparèrent de la ville. Mais on était encore éloigné de l'*El-Dorado;* aucune paillette d'or n'annonçait même son voisinage, et les compagnons de Walter Raleigh, découragés, forcèrent leur chef à rebrousser chemin et à retourner en Angleterre. Enfin, pour en terminer de toutes ces excursions sans portée, nous mentionnerons encore celle d'Antonio Santos, qui, en 1770, partit de Santo-Tomé sur la foi d'un prétendu Indien de Parima. Après avoir fait cinq cents lieues de chemin, son guide l'abandonna, et ses compagnons périrent de faim ou de fatigue.

On concevra facilement combien ces expéditions, entreprises dans le but unique de découvrir des gisements de métaux précieux, devaient être peu favorables au développement de la civilisation dans ces contrées. Depuis la formation des établissements maritimes de Borburata et de la Guayra, en 1522, et surtout depuis la création plus récente de la ville de Caracas, des bandes nombreuses d'aventuriers

Digitized by Google

avaient promené l'étendard de Castille dans l'intérieur des terres; elles avaient audacieusement combattu les indigènes qu'elles avaient rencontrés, brûlant leurs villages, dispersant leurs familles, ou les vendant à la côte comme esclaves. Mais ces excursions barbares, loin d'assurer la domination espagnole dans cette partie de l'Amérique, ne faisaient qu'irriter les indigènes et les exciter à user de représailles envers les résidents inoffensifs. Aussi, plus d'une fois les tribus guerrières des Cabres, des Caraïbes, des Guayanachos, inspirèrent des craintes sérieuses aux gouverneurs de Venezuela.

Ce système odieux de civilisation et de conquête, dont le résultat définitif était la ruine du pays, ne fut modifié que vers le milieu du dix-septième siècle, à l'instigation du vertueux évêque de Porto-Rico, Don Lopez de Haro. La cour de Madrid, convaincue par l'éloquence du prélat, se décida, en 1662, à donner des ordres sévères pour la répression de toute expédition militaire contre les indigènes ; et alors on vit des moines franciscains, armés seulement de l'Évangile et de leur scapulaire, pénétrer dans l'intérieur des terres pour civiliser les Indiens et réaliser par la persuasion ce que n'avait pu faire la force des armes.

Les travaux apostoliques des moines franciscains commencèrent en 1666, dans la province de Barcelone; les Indiens s'y trouvaient en grand nombre et s'opposaient à toute espèce de communication entre Caracas et la partie occidentale de Venezuela. Les Espagnols étaient donc vivement intéressés à voir lever cet obstacle. La tâche ne fut pas sans péril, car il arrivait souvent que les Indiens, excités par leurs anciens ressentiments, se révoltaient contre les missionnaires et les massacraient. Cependant, à force de persévérance et de courage, les moines franciscains parvinrent à fonder dans cette province trente-huit bourgades où se trouvaient réunis vingt-cinq mille habitants, tous Indiens. Les capucins aragonais, imitant l'exemple des franciscains, vinrent à leur tour prendre part à cette œuvre de civilisation, et choisirent pour centre de leurs travaux la province de Cumana, limitrophe de

Digitized by Google

celle de Barcelone, mais un peu plus éloignée de Caracas; de là ils s'étendirent dans les Guianes ainsi que sur les rives de l'Orénoque et du Caroni, ralliant autour d'eux les tribus qui étaient lasses de guerroyer. En peu d'années les capucins aragonais formèrent une trentaine de bourgades où l'on comptait plus de quarante mille indigènes.

Cepe ndant l'intervention des missionnaires dans cette partie du Nouveau Monde n'a pas été aussi profitable à la civilisation qu'on l'a prétendu. Sans doute ils arrêtèrent l'effusion du sang, ils prévinrent de nouveaux massacres, ils donnèrent aux Indiens les premiers éléments de l'association, ils les empêchèrent de continuer leurs pratiques idolâtres, mais ils ne firent aucun effort pour remplacer leurs anciennes superstitions par des idées religieuses et morales d'un ordre plus élevé ; ils ne leur apprirent ni les devoirs de la famille ni ceux de la société. Toute la politique des missionnaires consistait à tenir dans un isolement absolu les Indiens qui se soumettaient à leur juridiction ; en sorte que ces peuplades, déjà divisées à l'infini, continuaient à rester étrangères les unes aux autres, et à conserver leurs instincts et leurs habitudes avec plus de force et de tenacité que si on les avait mélangées entre elles. Du reste, pendant toute la durée de leur apostolat, les missionnaires ne songèrent ni à élever des fabriques, ni à former des établissements d'utilité publique, ni à introduire parmi les Indiens aucun des arts de l'Europe; ils se bornaient à leur apprendre des prières, dont le sens et la portée leur restaient inconnus. Rien ne fait supposer qu'il y ait jamais eu chez les missionnaires l'intention ou le désir de faire jouir leurs sujets d'améliorations progressives ; lorsqu'on étudie leur système, on voit que leur unique but était de faire beaucoup de conversions, et non de fonder des établissements durables.

Sous l'influence despotique des missionnaires, les Indiens perdirent cette vigueur physique et cette vivacité d'esprit qui sont l'apanage des hommes indépendants. A force de soumettre les moindres actions de leur vie à des règles inva-

Digitized by Google

riables, on les avait rendus stupides; bien plus, lorsque les missionnaires ne trouvèrent plus des Indiens disposés à se laisser catéchiser, ils voulurent faire entrer par la force dans le giron de l'Église tous ceux qui s'étaient montrés rebelles à leurs prédications. Alors on les vit faire la chasse aux Indiens, ni plus ni moins que les trafiquants d'esclaves; ils dispersaient les peuplades réfractaires, s'emparaient quelquefois d'un vieillard, d'une femme ou d'un enfant, pour obliger les autres membres de la famille à capituler. Ces mesures violentes indisposèrent les Indiens libres; ils attaquèrent les Missions, comme autrefois ils avaient combattu les bandes d'aventuriers qui venaient les inquiéter dans leur retraite, et insensiblement les Indiens soumis se ressentirent des habitudes belliqueuses de leurs directeurs. Sans cesse on les voyait arriver à Caracas pour se plaindre des exactions des pères missionnaires, plaintes tellement justes, tellement fondées, que les Audiences, malgré leur partialité, étaient forcées d'y faire droit. En 1803, le conseil des Indes ordonna que les missions de Venezuela seraient placées sous la juridiction du clergé séculier, « à cause des maux sans nombre qu'avaient supportés les Indiens sous la domination des moines. » Il faut dire aussi que, dès avant la fin du dix-huitième siècle, la population des Missions avait considérablement diminué (1).

Ainsi, après trois siècles de domination, l'Espagne n'était pas parvenue à former un seul établissement territorial de quelque importance sur ce sol fécond, arrosé par un nombre infini de cours d'eau, et où croissent spontanément les plantes les plus utiles à la nourriture de l'homme, telles que la yuca, le maïs, la papa, et le palmier (*cocus mauritia*), véritable prodige de la végétation, que les missionnaires avaient ap-

(1) Dans un prochain article consacré à la description du cours de l'Orénoque, nous donnerons de plus amples détails sur le régime économique des Missions, dont le plus grand nombre se trouvaient sur les deux rives de ce fleuv .

Digitized by Google

pelé *pain de la vie*. Ce palmier croît depuis le niveau de la mer jusqu'à la hauteur de 700 mètres; ses fruits verts présentent une nourriture farineuse; parvenus à l'état de maturité, ils donnent de l'huile en abondance; on fait des hamacs, des toiles avec la partie fibreuse de son écorce; les jeunes feuilles servent à fabriquer des chapeaux, des nattes, des voiles pour les embarcations; un tissu naturel qui enveloppe les fruits procure aux Indiens un vêtement qui n'exige aucune façon; la séve, riche en principes sucrés, produit une liqueur vineuse; le tronc, avant la fructification, renferme une moelle amilacée avec laquelle on fait du pain; enfin cette moelle, en se putréfiant, donne naissance à des myriades de gros vers blancs que les Indiens Caraïbes recherchent avec avidité comme un mets des plus délicats. Outre ces plantes de première nécessité, le sol de Venezuela produit encore le coton, la salsepareille, le quina, la vanille, le gommier; il est on ne peut plus favorable à la culture du cacao, de la canne à sucre, de l'indigo, du nopal, du café; ses forêts sont riches en bois de construction de toute espèce; ses fleuves alimentent des quantités prodigieuses de poissons, et dans les entrailles de cette terre si souvent sillonnée par les éruptions volcaniques on trouve en abondance du sel gemme, de la houille, du bitume, du soufre, de l'huile de pétrole, des marbres, du granit. Et cependant, à la fin du dix-huitième siècle, la capitainerie générale de Venezuela ne comptait que soixante-seize habitants par mille carré, et huit cent mille pour toute l'étendue du territoire, tandis que dans les provinces les plus misérables de l'Espagne on trouvait trois cent onze habitants par mille carré. Certes, une telle infériorité ne peut être attribuée qu'à la mauvaise administration qui régissait ces contrées.

En vertu du principe féodal qui prévalait alors en Europe, tout le territoire de l'Amérique-Méridionale avec ses habitants fut considéré, dès les premiers temps de la conquête, comme la propriété exclusive de la couronne d'Espagne; aussi les rois de Castille affectèrent une prodigalité inouïe dans les concessions de terres et d'esclaves indiens qu'ils firent à

Digitized by Google

leurs généraux et à leurs favoris. Qu'était-ce pour ces magnifiques souverains que le don de quelques lieues de terre et de quelques centaines d'habitants, eux dont les vastes domaines ne voyaient jamais coucher le soleil! Il ne fallait qu'être bien en cour pour obtenir de ces faveurs. Prélats, ministres, généraux, femmes galantes, se faisaient inscrire à l'envi sur ce nouveau registre des bénéfices; puis le brevet était livré à l'agiotage jusqu'à ce qu'il tombât entre les mains de quelque aventurier qui eût le désir d'en tirer parti. Que faire, en effet, de terres qu'on ne se soucie pas d'exploiter et de serfs qui ne sont pas habitués à les cultiver? Les capitaines d'aventure résolvaient admirablement ce problème : ils se rendaient sur le terrain concédé, s'emparaient violemment des Indiens et les vendaient à des trafiquants d'esclaves; puis, à l'aide ce capital, ils levaient une compagnie et parcouraient le pays, faisant çà et là des conquêtes au nom du roi, en pillant à leur profit tout ce qu'ils rencontraient. Mais ce qu'il y avait de plus grave dans ce désordre, c'est que les concessions n'étaient que temporaires, pour deux ou trois vies au plus, en sorte que les terrains concédés n'étaient jamais mis en culture, et si par hasard quelques familles d'Indiens venaient s'y établir, elles étaient impitoyablement vendues comme esclaves par les nouveaux concessionnaires.

Le gouvernement espagnol ne songea à corriger ces abus qu'en 1687; alors seulement il comprit que pour favoriser le développement de l'agriculture en Amérique, il fallait que la propriété y prît une existence plus stable, et que les détenteurs du sol eussent intérêt à l'améliorer en leur en assurant les fruits à toujours. En 1687, on commença donc à conférer des titres de propriété perpétuelle, concessions qui ne furent pas faites avec plus d'intelligence que les premières; mais la propriété se trouva du moins assise, et sous l'influence de ce nouvel ordre de choses, des travaux et des cultures furent entrepris pour l'exploitation du sol. Les gouverneurs de Venezuela délivrèrent d'abord ces titres; mais bientôt après la cour de Madrid, dans un esprit de fiscalité, et aussi par un

Digitized by Google

vague sentiment d'inquiétude et de défiance, s'arrogea ce privilége, mesure intempestive qui arrêta de nouveau les progrès.

Au reste, on se ferait difficilement une idée de la politique étroite et mesquine qui dominait dans le conseil suprême des Indes, sous la dépendance duquel se trouvaient placées les colonies d'Amérique. Les gouverneurs de ces colonies, quoique investis des pouvoirs les plus larges, étaient sous le poids d'une suspicion incessante; on les laissait libres de s'enrichir aux dépens de la colonie, mais on ne voulait pas qu'ils s'y rendissent populaires. Les fonctions de gouverneur ne duraient que sept ans; leur traitement était de 9,000 piastres; mais les droits qu'ils percevaient comme juges civils et receveurs généraux des finances doublaient, triplaient ce revenu. Ils ne pouvaient pas avoir plus de quatre esclaves; il leur était interdit de faire le commerce, de contracter aucune alliance avec les habitants, de tenir sur les fonts baptismaux un enfant né dans la circonscription de leur gouvernement, ni même d'assister aux fêtes de famille. Après l'expiration de leur charge, leur administration était soumise à une espèce d'enquête qui durait soixante jours, durant lesquels tous ceux qui avaient à se plaindre du gouverneur sortant étaient admis à exposer leurs griefs; mais avec de l'or, au milieu de gens qui ne connaissaient que cette puissance, il était facile de sortir sans tache d'une telle épreuve:

Les colons espagnols étaient l'objet d'une méfiance encore plus offensante; aucun d'eux ne pouvait aspirer aux emplois d'un rang élevé, et les moyens d'acquérir les connaissances nécessaires pour y parvenir leur étaient interdits. L'université de Caracas ne fut établie qu'en 1721, et la ville de Merida ne put jamais obtenir cette faveur. Depuis la conquête jusqu'en 1810, le Conseil des Indes nomma 176 vice-rois, et 588 capitaines généraux pour gouverner les provinces du continent américain; sur ce nombre, dix-huit seulement étaient nés en Amérique, et encore ne furent-ils choisis que parce qu'ils avaient été élevés en Espagne. Jusqu'en 1750,

Digitized by Google

Venezuela n'eut qu'un seul capitaine général américain, et ses habitants les plus considérables ne reçurent qu'un très-petit nombre de titres nobiliaires, distinctions si recherchées en Espagne, et dont les rois catholiques furent toujours si prodigues. La même partialité présida aux promotions ecclésiastiques. Sur 369 évêques qui furent appelés aux divers siéges d'Amérique, depuis la conquête jusqu'en 1637, on ne compte que douze créoles, et en 1790, le siége métropolitain de Caracas, capitale du Venezuela, n'avait été occupé que par trois prélats américains, quoique 25 évêques s'y fussent succédé (1).

Et cependant, ces colonies qui essuyaient ainsi les dédains de la métropole étaient accablées d'impôts. En 1797, la capitainerie générale de Venezuela payait 2,252,992 piastres (11,264,960 fr.), non compris les prestations en nature et les dîmes ecclésiastiques, qui s'élevaient à 1,000,000 de piastres; l'évêque de Caracas en recevait seulement pour sa part 60,000. Ces sommes étaient encore insuffisantes pour rémunérer tous les services de la colonie; il fallait sans cesse avoir recours aux caisses de Mexico, et en 1801, le gouvernement espagnol autorisa même un emprunt de 200,000 piastres pour combler le déficit. Ces charges étaient d'autant plus fortes, qu'elles retombaient sur un très-petit nombre de contribuables. La population de Venezuela se composait de 800,000 habitants, dont il faut extraire 160,000 Indiens indépendants, et 80,000 esclaves africains, non sujets à la taxe, ce qui donne une répartition moyenne de 36 fr. environ par contribuable.

La nomenclature des impôts perçus à cette époque par

(1) L'Église catholique fit de rapides progrès en Amérique. Voici quelle était sa composition en 1649 : 1 patriarche, 16 archevêques, 32 évêques, 346 chanoines, 2 abbés, 5 chapelains du roi, 840 couvents, 2,245 moines. « Tous ces prêtres, dit Herrera, étaient sans instruction; » leur corps leur servait pour leurs plaisirs, et leur âme leur était une » espèce d'embarras. » Villa-Señor, en 1745, donnait 55 couvents à Mexico, et Ulloa 45 à Lima. Les femmes cloîtrées étaient en si grand nombre à Lima, « que l'on eût pu, dit Ulloa, en peupler une province. »

Digitized by Google

l'Espagne dans la capitainerie générale de Caracas était très-variée, et nous a paru curieuse à constater.

Tableau des différentes espèces de contributions perçues par l'Espagne dans la capitainerie générale de Caracas à la fin du dix-huitième siècle.

ALCABALA, droit perçu sur la vente des immeubles et sur le produit de la terre.

ALCABALA DE MAR, droit perçu à l'entrée et à la sortie des navires.

ALMOJARIFAZGO, droit perçu sur tous les effets, marchandises et produits exportés et importés.

ARMADA, droit perçu sur les importations pour défrayer la dépense des navires garde-côtes.

CONSULADO, droit perçu pour subvenir aux frais des consulats.

AGUARDIENTE Y PULPERIAS, droits perçus sur la distillation des mélasses.

VENTA Y COMPOSICION DE TIERRAS, droit perçu sur la concession des terres.

LANZAS, redevance pour l'affranchissement du service militaire.

PENAS DE CAMARA, amendes.

SUCCESIONES VACANTES, droit de déshérence.

TRIBUTO DE INDIGENAS, capitation des Indiens.

DECOMISOS, produit des marchandises saisies en contrebande.

PAPEL SELLADO, droit de timbre pour les actes authentiques.

VACANTES MAYORES Y MENORES, revenu de tous les emplois ecclésiastiques vacants, encaissé par le trésor jusqu'à ce que de nouveaux titulaires fussent nommés.

ESTANCOS, monopoles du sel, des combats de coqs, du tabac et de la liqueur fermentée appelée guarapo, les uns affermés, les autres en régie.

BULAS, droit perçu sur les bulles ou indulgences du pape.

MEDIAS ANATAS DE EMPLEOS, retenue faite sur le traitement des employés et des ecclésiastiques.

Telle était la situation des habitants de la capitainerie générale de Venezuela, alors que commencèrent à poindre dans cette partie des possessions espagnoles les premiers germes de l'indépendance.

La plupart des publicistes d'Europe placent ordinairement en 1810 les premiers symptômes de l'insurrection qui décida l'indépendance des colonies espagnoles. C'est une erreur. Bien longtemps avant cette époque, l'Amérique du Sud avait été tourmentée du désir de secouer le joug de l'Espagne. Le poëte Ercilla a chanté en vers élégants la célèbre rébellion des Araucanos, au seizième siècle; dans les premières années du dix-septième, Alonso Ibanez, à la tête d'un mouvement

Digitized by Google

populaire, proclama l'indépendance de l'Amérique ; en 1742, les Indiens Chunchos, qui habitent les hautes montagnes des Andes péruviennes, non loin de Tarma et de Jauja, prirent les armes et marchèrent contre les troupes du vice-roi pour conquérir leur liberté, que depuis cette époque on ne leur a plus contestée ; enfin en 1765, à la suite d'une insurrection simultanément réalisée à Quito et à Mexico, les autorités furent déposées, et les cris de liberté retentirent de toutes parts. Ces mouvements passagers sont trop isolés, nous dira-t-on, pour être considérés comme le résultat d'une manifestation générale. Sans doute ; mais il faut convenir aussi que l'insurrection des colonies espagnoles n'a pas commencé spontanément sur tous les points, et que s'il eût été possible de comprimer les premiers élans, peut-être l'indépendance de l'Amérique-Méridionale aurait été indéfiniment ajournée. En rapportant les événements qui précèdent, nous avons voulu démontrer que depuis longtemps les colonies de l'Amérique du Sud étaient affectées du joug qui leur était imposé par la mère patrie, et qu'elles avaient cherché à s'en débarrasser. Mais voici des faits plus caractéristiques encore.

L'émancipation des États-Unis devait nécessairement entraîner l'indépendance de l'Amérique espagnole ; aussi, lorsque le comte d'Aranda eut signé comme ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Catholique le traité de 1783, par lequel l'indépendance des États-Unis était reconnue, s'empressa-t-il d'adresser à Charles III un Mémoire dans lequel il prévoyait la prochaine insurrection des colonies. Pour prévenir cet événement, il conseillait au roi d'abandonner ces possessions en faveur de trois infants de sa famille, auxquels il aurait donné le titre de :

Roi du Mexique,
Roi du Pérou,
Roi de la Côte-Ferme ;

en se réservant pour lui le titre d'empereur, ainsi que la possession de Cuba, de Puerto-Rico et de quelques autres

Digitized by Google

îles destinées à servir d'entrepôt au commerce de l'Espagne avec l'Amérique du Sud. Ce projet, qui avait été proposé sans succès à Philippe V par le maréchal Vauban, fut comme alors repoussé. Cependant en 1791, la conspiration del Socorro éclatait; la Nouvelle-Grenade et le Mexique étaient en proie à de violentes agitations, et Tupac Amaru proclamait à la tête d'une armée considérable l'abolition des gabelles et des services personnels. Depuis cette époque, les vice-rois du Mexique, du Pérou et de Santa-Fé ne cessent d'avertir l'Espagne des dangers que courent ses possessions transatlantiques, mais elle n'écoute aucun de ces avis, et laisse grandir le mal sans y porter remède. La possession définitive de l'île de la Trinité (1) par les Anglais vint ajouter une chance nouvelle aux projets des révolutionnaires; car c'est de ce point qu'est partie la première étincelle qui a allumé le feu de l'insurrection dans l'Amérique du Sud.

A l'imitation de la France, il s'était formé en Espagne des clubs politiques où on cherchait à organiser une force assez puissante pour détrôner Charles IV, et remplacer le pouvoir monarchique par un gouvernement républicain. Les conjurés devaient opérer leur mouvement à Madrid et dans les principales villes de la Péninsule, le 3 février 1796; mais, surpris avant ce temps, ils furent jetés en prison et condamnés à mort. Leur exécution aurait eu lieu sans doute, si l'envoyé de la république française près la cour de Madrid n'eût sollicité et obtenu leur grâce. Ils furent condamnés à une déportation perpétuelle et envoyés à la Guayra, petite ville du littoral venezuelien, qui sert de port à Caracas. Les déportés, d'abord surveillés de près, reçurent bientôt quelque adoucissement à leur peine; on les laissa communiquer avec les habitants, et ces rapports ne manquèrent pas de développer en leur faveur la plus touchante sympathie. Le malheur intéresse toujours. C'étaient des martyrs de la liberté, des vic-

(1) Cette île longe les côtes de Venezuela.

Digitized by Google

times de Godoy, et chacun s'empressait de leur être agréable. Ils nouèrent sous ces influences de fraternelles amitiés à Venezuela; ils y propagèrent les principes de la révolution française, et leurs jeunes amis, excités par leurs récits, résolurent d'affranchir Venezuela du joug de l'Espagne. Mais tous les moyens d'exécution n'étaient pas en leur pouvoir; les armes surtout leur manquaient.

En prenant possession de l'île de la Trinité, les Anglais, prévoyant sans doute les mouvements qui se préparaient dans l'Amérique du Sud, avaient eu soin d'y envoyer des approvisionnements et des armes de toute espèce. Picton, gouverneur de l'île, s'empressa de prévenir les conspirateurs. Cette assistance imprévue décida les conjurés à commencer leurs opérations. Ils délivrèrent les déportés, et proclamèrent l'indépendance de la province de Venezuela, le 6 juillet 1797. Mais ce n'était là qu'un simple coup de main tenté dans une petite ville (la Guayra), sans qu'aucune mesure eût été prise pour en propager les effets au dehors : aussi quelques bataillons envoyés de Caracas suffirent pour comprimer le mouvement et repousser les chefs loin du territoire venezuelien. Cependant plusieurs villes s'agitèrent, et le sort des patriotes expulsés excita le plus vif intérêt parmi le peuple.

En 1798, trois Américains du Sud :

Don José Cara, représentant du Pérou;

Don Ambrosio Nariño, représentant de la Nouvelle-Grenade;

Don Francisco Miranda, représentant de Venezuela, vinrent en Europe implorer le secours de la France et de l'Angleterre pour appuyer le mouvement insurrectionnel qui se préparait dans leur patrie, comme Benjamin Franklin et Gouverneur Morris étaient venus quelques années auparavant demander l'intervention de l'Espagne et de la France en faveur des États-Unis. Mais à cette époque l'Angleterre et la France étaient trop occupées de leurs propres différends pour écouter de telles propositions. Cara et Nariño retournèrent en Amérique, désappointés; Miranda, officier distin-

Digitized by Google

gué, qui avait servi dans la guerre de l'indépendance des États-Unis, persista seul dans ses démarches. Il prit du service en France, passa ensuite en Russie, revint de nouveau en Angleterre, d'où il s'embarqua pour les États-Unis. Arrivé à New-York, il parvint, à force d'instances, à armer une corvette et deux goëlettes, qui portaient ensemble trois cents hommes ramassés dans tous les ports d'Amérique. Avec cette poignée d'aventuriers, Miranda osa tenter une descente sur les côtes de Venezuela ; mais il ne put accomplir son dessein. Avant d'aborder, il fut attaqué par deux brigantins de guerre espagnols, qui le forcèrent de se réfugier à la Trinité. C'était le 25 mars 1806.

Cinq mois après cette déconvenue, Miranda, aidé par l'Angleterre, avait encore organisé une nouvelle expédition forte de quinze cents hommes. Celle-ci parvint à s'emparer de la ville de Coro, située sur le littoral ; mais ce fut là son seul exploit ; car le capitaine général de Venezuela, aussitôt qu'il apprit l'arrivée de Miranda, lui opposa huit mille hommes de bonnes troupes, qui déconcertèrent tous ses projets. Les forces de l'armée insurrectionnelle étaient trop inférieures, et l'enthousiasme des populations trop concentré, pour tenter les chances d'un combat ; Miranda se décida, quoique à regret, à donner l'ordre du départ.

A cette époque, Venezuela et toutes les provinces de l'Amérique du Sud, quoique désirant ardemment conquérir leur liberté, jetaient des regards d'inquiétude sur le sort de la mère patrie. D'un côté, les désordres de la reine, la faiblesse du roi, la vanité du favori ; de l'autre, les exigences de la France, qui se montrait chaque jour plus menaçante ; tout concourait à augmenter l'anxiété des Américains, qui au fond du cœur sentaient bouillonner leur sang espagnol. Les décrets de Bayonne ne leur laissèrent plus aucune espérance. Dans le premier élan de leur douleur, n'écoutant que leur fierté froissée, ils refusèrent de reconnaître la nouvelle royauté qui s'imposait à l'Espagne, pour rester fidèles à l'ancienne dynastie ; mais lorsqu'ils eurent à subir les injonctions

Digitized by Google

tyranniques des juntes de la métropole ; lorsque surtout Miranda, toujours dévoué à la cause de la liberté, vint déployer à leurs yeux le drapeau de l'indépendance ; oh ! alors les Américains oublièrent les malheurs de l'Espagne, l'injustice de Napoléon et les droits de Ferdinand, pour ne songer qu'à conquérir leurs propres droits depuis si longtemps méconnus.

Alors éclatent à Caracas les cris de : « Liberté ! Indépendance pour l'Amérique du Sud ! » Alors aussi commence cette lutte terrible, où les généraux espagnols se montrèrent si lâches, si cruels, où les patriotes américains déployèrent tant de courage, tant d'audace et tant de fermeté ; où enfin des hommes du premier mérite se signalèrent à l'admiration du monde. Miranda ne fut que le précurseur de Simon Bolivar, de Santander, de Sucre, de Paëz, de Marino, de Vargas, de Flores et de bien d'autres encore, dont la bravoure et le talent ont jeté un si vif éclat sur l'histoire contemporaine de l'Amérique du Sud. En 1812, le rôle de Miranda était déjà accompli. Fait prisonnier par les royalistes, il expiait dans les cachots de la Caraque, à Cadix, son ardent amour pour la liberté (1).

Notre intention n'est pas d'analyser ici l'histoire des quinze années de guerre et de dissensions intestines qui désolèrent l'Amérique du Sud ; les éléments manquent pour un tel travail ; on n'a pas encore tenté de les réunir ; nous nous bornerons donc à indiquer les résultats les plus importants de ces luttes si compliquées.

Le 5 juillet 1811, les principaux habitants de Venezuela, réunis en congrès, déclarèrent par un acte solennel, que l'antique lien qui unissait la capitainerie générale de Venezuela à la métropole était à tout jamais rompu ; qu'ils entendaient se régir par leur propre volonté, et qu'à cette fin ils se consti-

(1) Nous consacrerons un article spécial à la biographie de ce personnage, aussi remarquable par sa bravoure et par son amour pour la liberté, que par les aventures romanesques de sa vie.

Digitized by Google

tuaient en république fédérative, sous la dénomination de PROVINCES-UNIES DE VENEZUELA. Cinq mois après, la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade imitait l'exemple de Venezuela et se déclarait indépendante de l'Espagne. Simon Bolivar fut chargé de défendre les intérêts de Venezuela; Marino, moins célèbre que lui, reçut le commandement des forces de la république de la Nouvelle-Grenade. Réunis un instant, les deux généraux purent combiner leurs mouvements, et ils résistèrent avec avantage aux troupes royalistes; mais la dissension ne tarda pas à éclater entre les deux républiques, et l'ennemi en profita pour les réduire. Déjà Simon Bolivar avait été obligé d'abandonner cinq fois le champ de bataille, lorsque les représentants des deux républiques, convoqués à Angostura, sous la présidence d'un magistrat intègre, Antonio Zea, décrétèrent la loi fondamentale de l'union des deux états (17 décembre 1819). Désormais la Nouvelle-Grenade et Venezuela ne devaient former qu'une seule et même association politique, sous la dénomination de *République de Colombie*, et Simon Bolivar fut investi du commandement en chef des armées combinées.

Cet illustre général, malgré l'infériorité de son armée, venait de remporter une brillante victoire sur Morillo, dans la vallée de Sogamoso; avec le renfort des troupes grenadines, il put cueillir de nouveaux lauriers à Carabobo, et forcer enfin les Espagnols à évacuer le sol américain (8 novembre 1823). Mais ce n'était pas assez que de rendre la Colombie indépendante; il fallait, pour en assurer la durée, aider les colonies voisines à se délivrer de la domination espagnole. C'est pour accomplir cette noble tâche, que Bolivar, à la tête de trois mille hommes, vint offrir son concours aux Péruviens; et c'est par ses habiles manœuvres que, dédoublant les forces royalistes, il facilita au général Sucre cette série de victoires couronnées par celle d'Ayacucho, où l'Espagne perdit tout espoir de jamais reconquérir ses anciennes colonies.

Avec la paix, et lorsque l'Angleterre eut reconnu l'indépendance de la Colombie (1824), il aurait été d'une sage po-

Digitized by Google

litique de reconstituer toutes les forces actives de la nation pour les appliquer à des travaux d'utilité publique, afin de réparer les désastres de la guerre. Loin de là, les dissensions intestines remplacèrent la guerre nationale; les intérêts de localité tendirent à prévaloir sur ceux de la masse; les généraux profitèrent de leur influence pour faire triompher leur égoïsme, et sûrs de leurs troupes, ne craignant aucun pouvoir, ils osèrent tout braver.

Lorsqu'au mois de juin 1826, de retour de sa campagne du Pérou, le libérateur rentra sur le territoire de la Colombie, il trouva que tous les éléments de l'anarchie étaient en ébullition, et que la république se mourait assassinée par ses propres enfants. Alors, à son tour, sous prétexte de sauver la patrie et la liberté en danger, il assuma le titre de dictateur. L'armée, qui lui était dévouée, applaudit à cette détermination, et Bolivar, enhardi par ce premier succès, prétendit faire sanctionner par le congrès le pouvoir qu'il venait d'usurper. Mais les hommes sincèrement attachés aux institutions républicaines voulurent s'opposer par tous les moyens possibles à cette sanction du despotisme; car ils savaient que le congrès ne refuserait pas cet acte de servilité à celui qu'il avait si souvent proclamé sauveur de la patrie. Dans la nuit du 26 septembre 1828, ils se présentent tumultueusement au palais de Bolivar; ils assassinent les sentinelles qui leur en refusent l'entrée, et déjà ils sont près de pénétrer dans la chambre du général, lorsque celui-ci, prévenu par le bruit, saute demi-nu hors du palais, et parvient à gagner une caserne où il convoque toutes les troupes de la garnison. Il se met à leur tête, marche contre ses ennemis, les disperse, et ordonne l'exécution immédiate de ceux qu'il fait prisonniers. Cet acte de vigueur intimide tous les esprits, et dès ce moment Bolivar eût pu songer à régner paisiblement, si une guerre malheureuse qu'il entreprit contre le Pérou ne fût venue détruire le prestige qui l'entourait. La dictature de Bolivie lui échappe; son autorité est contestée, et la plupart de ses lieutenants cherchent à morceler le vaste

Digitized by Google

état qu'il a formé, afin que ce fractionnement serve à leur élévation. Le général Mosquera s'impose à la Nouvelle-Grenade; Flores aura pour lui l'Équateur; Paëz, favori de Bolivar, s'est réservé Venezuela. En vain Bolivar cherche à se roidir contre l'orage, il est renversé dans la poussière; en vain veut-il se plier aux événements afin de mieux en profiter; il se courbe pour ne plus se relever.

A l'instigation des trois généraux, le congrès s'était assemblé à Bogota; Bolivar lui envoie sa démission, accompagnée de l'énumération de ses services, comptant que cette démarche renverserait tous les projets des conjurés; illusion qui ne tarda pas à être dissipée. D'abord le congrès feint d'hésiter; puis il l'accepte, et nomme pour son président Joachim Mosquera, le lieutenant ingrat qui se pare des dépouilles de son ancien maître. Dès ce moment, c'en est fait de l'unité colombienne; l'ancienne république de Colombie a enfanté trois états indépendants, et son fondateur, humilié dans sa gloire froissé dans ses affections, Simon Bolivar, succombe à une maladie de langueur, le 17 décembre 1830.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à nous occuper de la République de Venezuela et de son nouveau chef.

Le général Paëz, aujourd'hui chef suprême de la république de Venezuela, est né en 1791, dans les environs de la ville d'Araure, province de Valence, où son père faisait le négoce. Abandonné presque à lui-même, ses premières années s'écoulèrent dans la plus complète obscurité; on rapporte seulement un trait de cette époque qui décida de son avenir et qui dépein le caractère énergique de toute sa vie. Il était à peine âgé de dix-sept ans, lorsque son père le chargea de faire quelques recouvrements dans les environs d'Araure; le jeune Paëz se mit aussitôt en devoir d'exécuter les ordres de son père; il sella une mule, s'arma d'un sabre et de deux pistolets, et partit pour faire sa tournée. Il réussit au delà de ses espérances, et dans toutes les auberges où il s'arrêtait, il ne manquait pas de raconter ses succès, de vanter son habileté, et surtout de faire sonner les piastres qu'il rapportait

Digitized by Google

à son père. Ces imprudentes confidences excitèrent la cupidité des bandits qui infestaient la contrée; quatre hommes déterminés suivirent notre jeune voyageur, et dans un défilé étroit et escarpé, éloigné de toute habitation, ils l'arrêtent en lui demandant la bourse ou la vie. Paëz, au lieu d'obéir à cet ordre, saisit ses pistolets, ajuste un des bandits, et l'étend roide mort aux pieds de sa mule; puis, sans perdre un instant, il se précipite sur les trois autres, le sabre à la main, et les met en fuite.

Ce nouveau succès, qui aurait dû ramener le jeune Paëz triomphant dans la maison de son père, jeta au contraire le trouble dans son esprit. Le meurtre qu'il venait de commettre pour sa légitime défense l'épouvanta; il craignit d'être poursuivi par la justice, et il se mit à errer dans les *llanos* (plaines marécageuses). Lorsque toutes ses ressources furent épuisées, il entra comme directeur des travaux chez un riche propriétaire de la plaine, appelé don Manuel Pulido. Celui-ci accueillit avec bienveillance son nouveau serviteur et l'éleva comme son fils. Paëz aurait sans doute fini ses jours au service de cette maison, si l'insurrection de 1810 ne fût venue l'arracher à ses paisibles travaux. Il se fit inscrire l'un des premiers dans les milices républicaines, et tint la campagne jusqu'au moment où les soldats royalistes dispersèrent les citoyens insurgés.

Lorsqu'en 1813 Bolivar eut repris l'offensive, Paëz se trouva enrôlé malgré lui dans l'armée royaliste, avec le grade de capitaine. Mais, fidèle à ses premiers serments, il abandonna ce drapeau et vint avec quelques-uns de ses amis grossir un bataillon de volontaires républicains qu'organisait son ancien patron, don Manuel Pulido. La bravoure de Paëz, dans toutes les circonstances, fut digne des plus grands éloges, et son dévouement à la cause républicaine fut sans bornes; on le voyait toujours là où il y avait le plus de dangers. La fortune vint cependant trahir son noble courage. Dans un engagement avec les royalistes, il fut fait prisonnier, et reconnu comme déserteur par un conseil de guerre, on le condamna à être fusillé. Heureusement don Manuel Pulido,

Digitized by Google

son protecteur et son ami, veillait sur lui; il parvint à lui fournir les moyens de s'échapper; mais Paëz ne voulut profiter de ce secours qu'en sauvant avec lui cent treize de ses compagnons d'infortune. Avec ce noyau d'hommes intrépides, il vint renforcer la garnison de la ville de Barinas, assiégée. Lorsque cette place fut évacuée, il se porta dans la province de Merida, occupée par les Espagnols; à la tête de quelques cavaliers, Paëz attaque de front les lignes des royalistes; il leur livre des combats meurtriers, et les harcèle sans cesse; il suppléait au nombre par son audace, par sa valeur et par la promptitude de ses mouvements. Dans ces luttes inouïes, on voyait souvent Paëz se précipiter seul au milieu d'un escadron ennemi, tenir tête à la fois à dix ou douze assaillants, les terrasser ou bien les ramener prisonniers; aussi son nom grandit vite dans l'estime de l'armée républicaine. A Mata de Miel, il se trouva un jour surpris par un petit corps d'armée espagnol, composé de seize cents hommes, infanterie et cavalerie, et soutenu par deux pièces d'artillerie; c'était vers la fin de la journée. Paëz n'avait avec lui que deux cent cinquante cavaliers; sa troupe voulait esquiver le combat; lui, au contraire, attend le crépuscule et fait sonner la charge; en moins d'une heure les seize cents Espagnols sont culbutés et dispersés; ils perdent quatre cents hommes, laissent sur le champ de bataille tous leurs bagages, et abandonnent en outre trois cent cinquante chevaux, leurs armes et leur artillerie. Cet heureux coup de main valut à Paëz le titre de général de la cavalerie colombienne.

Cette arme, il faut le dire, n'existait pas. Paëz la créa tout entière avec les intrépides *llaneros*, dont il connaissait parfaitement les mœurs et les habitudes. Chevaux et cavaliers, il dressa tout lui-même. Saisir avec le *laxzo* des chevaux sauvages, les faire monter par des *llaneros* aussi sauvages qu'eux, apprendre simultanément aux hommes et aux chevaux les évolutions les plus compliquées du champ de bataille, ce ne fut pour Paëz que l'affaire de quelques jours.

Les habitants des *llanos* de l'Apure se sont acquis une grande réputation de bravoure dans la guerre de l'indépen-

Digitized by Google

dance, sous le commandement de Paëz. Les *llaneros* (habitants des plaines) sont d'une force et d'une activité surprenantes; ils passent leur vie à dompter les chevaux, à lutter contre les taureaux; ils traversent à la nage les fleuves les plus rapides, et se plaisent à chasser le tigre, à combattre le caïman. Sous un climat ardent, les besoins du llanero sont très-limités; il ne se nourrit que de chair crue et de racines; ses vêtements se composent d'une peau d'animal quelconque fraîchement dépouillée; parfois, mais rarement, il porte des caleçons de toile. Durant la paix, une courroie (*lazzo*) et un hamac sont les seuls meubles qu'il possède; pendant la guerre, il y ajoute une lance. Les llaneros, ces Cosaques du Nouveau Monde, combattent toujours à cheval, avec des lances d'une excessive longueur. Leurs chevaux sont de petite taille, mais robustes, vifs et légers à la course; ils les montent à poil, ou avec une petite selle faite de deux morceaux de bois rajustés ensemble par des courroies de cuir. Quand il court, la lance en arrêt, le llanero se couche horizontalement, la tête en avant, suspendu à la crinière de son cheval; il se précipite sur son ennemi avec la rapidité de la foudre, le frappe, et achève sa carrière sans paraître même ébranlé de ce choc violent.

C'est avec ces hommes à demi sauvages que Paëz mit en déroute les troupes de ligne de Boves et de Morillo; c'est avec cette cavalerie infatigable que Bolivar put accomplir ces marches rapides qui surprenaient sans cesse l'ennemi. Aussi, du moment où Paëz eut organisé ce corps devint-il le bras droit de Bolivar; il l'accompagna dans toutes ses campagnes et le servit fidèlement jusqu'à ce que, dévoré par l'ambition, il se réunit à Mosquera et à Flores pour renverser celui qui avait été leur bienfaiteur.

Le général Paëz est un homme d'action; doué d'une volonté énergique, adroit et madré comme le sont les campagnards et les vieux soldats, il ne donne rien au hasard, il calcule tous ses moyens et ne se livre qu'à demi. C'est avec ces qualités vulgaires qu'il est parvenu à la position élevée

Digitized by Google

qu'il occupe, et qu'il conservera longtemps encore. Appelé deux fois depuis 1830 à combattre les ennemis de la patrie, il s'est acquitté loyalement de la mission qui lui était confiée. Aussitôt après la conclusion des hostilités, on l'a vu, nouveau Cincinnatus, remettre l'épée dans le fourreau et se rendre paisiblement dans la maison de campagne qu'il habite près de Caracas. Sans contredit, c'est à la loyauté du général Paëz que la république de Venezuela doit la tranquillité dont elle jouit; car avec l'influence qu'a le général sur l'armée et avec l'estime dont ses concitoyens l'entourent, sans compétiteurs sérieux, il aurait pu facilement s'emparer de la dictature. Porté deux fois à la présidence, qu'il occupe encore aujourd'hui, il se contente de ce pouvoir facile, et récemment encore il s'est trouvé très-honoré du titre de CIUDADANO ESCLARECIDO, que le congrès lui a décerné par acclamation, seul profit qu'il ait retiré de ses dernières campagnes contre les ennemis de la patrie. Grâce à la sagesse grave et réfléchie du président, la république de Venezuela se trouve aujourd'hui affranchie de toutes les commotions qui agitent encore les nouveaux états de l'Amérique Méridionale.

D'après la constitution adoptée en 1830, la république de Venezuela est divisée en treize provinces, commandées chacune par un gouverneur; les provinces se divisent en cantons, sous l'autorité d'un chef politique, et les cantons en paroisses. Chaque paroisse a deux alcades ou juges, qui connaissent des affaires sommaires; des tribunaux de première instance ont été institués dans tous les cantons, et trois cours supérieures révisent leurs jugements. Chaque province envoie au congrès deux sénateurs et au moins un représentant; celles qui sont très-peuplées nomment un représentant par 20,000 habitants. Les seuls actes de souveraineté qu'exerce le peuple consistent dans le choix de ses électeurs; ceux-ci désignent ensuite les différents membres de la représentation nationale. Pour être électeur il faut posséder un immeuble donnant un revenu de mille francs, ou exercer une

Digitized by Google

profession qui puisse fournir 1,500 fr. de rente au moins. Le président et le vice-président de la république de Venezuela sont nommés pour quatre ans, et ne peuvent être réélus que deux ans après. Le président est investi de toutes les attributions du pouvoir exécutif; c'est lui qui fait la paix et qui déclare la guerre; mais il ne peut commander l'armée en personne que du consentement formel du congrès. C'est le président qui nomme à tous les emplois civils et militaires et qui dirige les relations diplomatiques; c'est enfin lui qui a la surveillance de toutes les branches de l'administration publique. Depuis le morcellement de la république colombienne, la portion de la dette générale afférente à chacune des trois républiques n'a pas encore été déterminée. Aujourd'hui le revenu de Venezuela s'élève à deux millions de piastres et sa population à 950,000 âmes, dont 261,000 blancs, 414,000 de races mêlées, 51,500 esclaves et 53,000 Indiens indépendants. Voici comment cette population se trouve répartie dans les différentes provinces qui composent la république.

Désignation des différentes provinces de la république de Venezuela avec l'indication de leur superficie, et de leur population absolue et relative en 1840.

Désignation des provinces.	Superficie en lieues carrées.	Population absolue.	Population par lieue carrée.
Caracas.....	2,842	242,888	85,4
Maracaïbo.....	2,780	42,832	15,4
Barinas.....	1,994	119,497	54,9
Apure.....	1,860	15,479	8,3
Cumana.....	1,463	50,671	34,6
Barcelona.....	1,155	52,103	45,1
Coro.....	941	40,476	43,0
Merida.....	907	62,116	68,4
Barquisimeto.....	782	112,755	144,1
Carabobo.....	679	96,967	145,7
Trujillo.....	362	44,788	123,7
Margarita.....	37	18,305	494,7
Guayana.....	20,149	56,471	2,2

Caracas, capitale de la république de Venezuela, est située par le 10° 30′ 50″ latitude, et le 69° 25″ longitude à l'ouest

Digitized by Google

du méridien de Paris, et par le 67° 4′ 45″ longitude à l'ouest du méridien de Greenwich; son élévation au-dessus du niveau de la mer est de 1041 *varas* (1 vara = 1 mètre); sa température moyenne est de 19° 45′ du thermomètre centigrade.

Cette ville, fondée en 1567 par un aventurier nommé Diego Losada, dans un pacage qui s'appelait alors la vallée de San-Francisco, reçut d'abord les noms de Santiago de Leon de Caracas; mais l'usage ne lui a conservé que le dernier. Les progrès de cette ville auraient été tout aussi lents que ceux de la plupart des villes de l'Amérique du Sud, si en 1569 un ordre émané du conseil suprême des Indes n'eût tout à coup supprimé l'établissement maritime de Borburata, et n'eût fait refluer la population sur la nouvelle cité.

Caracas est adossée à une montagne gigantesque appelée la *Silla;* mais le sol sur lequel elle est bâtie s'incline graduellement à l'est vers le fleuve Arauco, et à l'ouest vers la Guayra, rivière guéable dans toutes les saisons, excepté pendant les grandes pluies. Deux autres petites rivières baignent encore les murs de Caracas : la Caraota, qui sépare le quartier Saint-Jean de la ville proprement dite, et la Catucha, qui passe presque au centre de la ville, et qui alimente les fontaines publiques, ainsi que celles des particuliers. L'espace resserré de la vallée et la proximité des montagnes d'Avila et de la Silla donnent à Caracas un aspect triste et sévère, surtout pendant les mois de novembre et de décembre, époque où la température est froide et le ciel brumeux. En été l'atmosphère conserve presque sans interruption cette pureté et cette transparence qui sont propres aux contrées élevées. Les habitants se plaignent néanmoins des brusques variations de la température, surtout en janvier, et des fréquents orages qui ont lieu pendant les mois d'avril, de mai et de juin.

Les rues de Caracas, comme celles de toutes les villes modernes, sont tirées au cordeau; elles ont de huit à dix mètres de large; elles sont pavées et se coupent à angles droits. Plusieurs places facilitent encore la ventilation, si nécessaire dans une ville située sous les tropiques. La plus grande a

Digitized by Google

150 *varas* de diamètre; elle est entourée de boutiques : c'est le marché général de la ville. Cette place est décorée de plusieurs édifices remarquables : la cathédrale, l'hôtel de ville, le palais archiépiscopal et le séminaire; les maisons des particuliers qui accompagnent ces édifices sont spacieuses, bien bâties, et quelques-unes ont de trois à quatre étages. La seconde place, appelée de la Chandeleur, est entourée d'une balustrade en fer comme nos squares; son sol argileux, mêlé de sable, forme un pavé aussi impénétrable à la pluie que s'il était en pierre; la troisième place digne d'être visitée forme un quadrangle; une fontaine en décore le centre, et l'église Saint-Paul occupe un de ses angles.

En 1766, Caracas et la charmante vallée au milieu de laquelle elle est située furent atteintes d'une épidémie variolique qui enleva six à huit mille personnes dans la ville seulement. En 1800, Caracas comptait quarante mille habitants; avant le tremblement de terre de 1812, qui engloutit douze mille personnes, les recenseurs avaient porté le chiffre de la population à cinquante et un mille habitants. Depuis cette époque, les guerres désastreuses qui ont désolé ce pays l'ont réduite à trente-cinq mille âmes.

Caracas était autrefois le chef-lieu de la capitainerie de ce nom; elle est aujourd'hui la capitale de la république et le siége du pouvoir exécutif; le congrès national, composé de vingt-six sénateurs et de quarante-six représentants, s'y réunit tous les ans pendant trois mois. Caracas est aussi le siége d'un archevêché; elle a seize églises et trois couvents de femmes; une université fondée en 1721, une académie militaire, une académie de peinture et de musique, plusieurs écoles publiques et des colléges particuliers, parmi lesquels on distingue les colléges de la Paix et de l'Indépendance. Caracas possède un théâtre et publie cinq journaux qui circulent dans toute la république et qui vont aussi à l'étranger.

Caracas est le centre d'un grand commerce, non-seulement avec toute la province, mais avec celles de Carabobo, de Barquisimeto et une grande partie de celles d'Apure et de Ba-

Digitized by Google

rinas; le port de la Guayra la met en outre en relation avec toutes les nations étrangères (1).

Les relations commerciales de Venezuela avec l'Europe ne commencèrent qu'en 1560, lorsque Sancho Briceño eut obtenu de la cour de Madrid la permission d'envoyer un navire par an, d'abord à Borboruta, puis à la Guayra. Mais les Hollandais établis dans l'île des Géants (Curaçao), grâce à leurs relations interlopes, faisaient parvenir dans l'intérieur du pays des quantités considérables de marchandises, et le privilége concédé à Don Sancho resta sans profit pour lui. Dans le but de ruiner le commerce des Hollandais, le gouvernement espagnol autorisa alors l'expédition de deux autres navires pour Venezuela; mais le bas prix des marchandises hollandaises contrecarrait toujours le succès des entreprises espagnoles, en sorte que ni l'état ni les particuliers ne retiraient aucun profit de l'une des plus riches possessions de la couronne de Castille. Les revenus de la capitainerie générale de Venezuela étaient même insuffisants pour payer les dépenses de son administration; on avait sans cesse recours au trésor de Mexico pour combler le déficit, et pendant plus d'un siècle, le commerce de la Péninsule avec cette partie de l'Amérique fut sans la moindre importance.

Arrêter la contrebande, c'était chose difficile dans un pays où les côtes sont très-étendues, où les habitants et les autorités la favorisaient, et avec un trésor aussi épuisé que l'était celui d'Espagne. Une compagnie de commerçants biscayens profita de ces circonstances pour proposer au gouvernement de Sa Majesté Catholique de fournir à Venezuela tout ce qui lui serait nécessaire en marchandises, et de réprimer la contrebande à ses frais. C'était en 1728. Le gouvernement accorda à cette compagnie le privilége d'envoyer chaque année à la Guayra et à Puerto-Cabello deux navires armés de quarante

(1) Note du traducteur. Une partie de ces renseignements sur Caracas et sur la situation actuelle du commerce de Venezuela est due à M. A. de Tourreil, chancelier du consulat français à Caracas.

Digitized by Google

à cinquante canons, et bien équipés. Après avoir débarqué leurs cargaisons ils devaient faire la police des côtes, et courir sur tous les bâtiments suspects qu'ils rencontreraient depuis l'embouchure de l'Orenoque jusqu'à celle de Hacha. Pour prix de ces services, toute espèce de franchises leur furent accordées, mais le roi se réserva le droit d'accorder des permissions semblables à ceux de ses sujets qui lui offriraient les garanties requises. Cette réserve défavorable fut néanmoins acceptée par la compagnie guypuzcoayenne, qui se promettait de l'éluder, soit par la ruse, soit par la corruption. En effet, six années après la concession de son privilége, elle obtint la permission d'expédier pour Venezuela un nombre illimité de navires, et en 1742, la cour de Madrid lui octroya le monopole du commerce avec Caracas. Dès ce moment, la compagnie déploya dans toutes ses transactions une avidité atroce : elle taxa les produits indigènes à des prix ruineux pour les cultivateurs, et leur fit payer horriblement cher les marchandises exotiques qu'elle leur apportait. Le peuple se plaignait avec amertume ; mais l'administration et la justice étaient vendus à la compagnie, et les plaintes restaient sans effet. Cependant les habitants de Panaguire, plus exaspérés que le reste de la population, se soulevèrent, en 1749, contre l'oppression ; ils marchèrent sur Caracas, en expulsèrent les agents de la compagnie et les forcèrent de se retirer à la Guayra. En 1750, la cour de Madrid restreignit les priviléges de la compagnie et nomma des officiers royaux pour estimer les produits américains et les marchandises d'Europe. Cette modification importante excita le mécontentement de la compagnie, des conflits s'élevaient sans cesse entre ses agents et les officiers du roi ; un désordre épouvantable régnait dans toutes les transactions, et souvent les marchés restaient sans provisions suffisantes. Pour remédier à cet état de choses, la cour de Madrid résolut, en 1778, de remplacer la compagnie guypuzcoayenne par la compagnie des Philippines. Celle-ci accepta le bénéfice, mais ne se montra pas moins exigeante que la première. Les plaintes s'élevèrent de

Digitized by Google

nouveau, le peuple s'insurgea, et Venezuela se vit enfin délivrée, en 1780, de l'odieux monopole qui avait été jusque-là si funeste à son commerce et à son agriculture.

Cependant Venezuela ne jouissait pas encore de la faculté de commercer librement avec les nations étrangères. Cette permission lui fut accordée en 1797, lors de la première guerre que l'Espagne eut à soutenir contre l'Angleterre. La nécessité forçait Charles IV à se conduire ainsi; la marine espagnole n'était pas en état de lutter contre celle de la Grande-Bretagne : les relations de la métropole avec les colonies étaient donc forcément interrompues. Avec la paix d'Amiens, en 1800, cette liberté fut retirée; en 1801 on la rétablit, et en 1805, grâce à la seconde guerre que l'Espagne eut à soutenir contre l'Angleterre, elle reçut une extension nouvelle. Depuis cette époque, le commerce de Venezuela a suivi une marche progressive, favorisé qu'il a été surtout par l'indépendance absolue dont le pays a joui en 1810. Mais les progrès ont été plus rapides encore depuis que Venezuela, constitué en république, a eu quelques années de paix : alors la confiance a commencé à se fixer sur son sol; plusieurs capitalistes et industriels s'y sont établis; les habitudes paresseuses de l'esclavage s'y sont perdues; les vices engendrés par le système militaire des Colombiens ont disparu, et tous les bras se sont exclusivement consacrés au travail.

En 1730, la capitainerie générale de Venezuela ne fournissait d'autres objets d'exportation que le cacao, le tabac, des peaux de brebis et de bœufs; aujourd'hui elle joint à ces articles le café, l'indigo, la salsepareille, le coton, le sucre, le cuivre extrait des mines d'Aroa, qui appartenaient autrefois à Bolivar. Caracas expédie en outre de la bijouterie, et établit des meubles qui peuvent rivaliser avec ceux qui viennent de l'étranger.

De tous les produits utiles au commerce de l'Europe, le premier que cultivèrent les habitants de Venezuela fut le cacao, dont les Mexicains faisaient usage depuis un temps immémorial. Les Espagnols contractèrent bientôt l'habitude

Digitized by Google

du chocolat, et le cacao devint un article d'exportation très-recherché. Mais, chose singulière, ce fut aux Hollandais établis à Curaçao que la culture du cacao dans le Venezuela dut sa première impulsion. Les Hollandais faisaient les avances pour les plantations et achetaient ensuite les récoltes, en sorte que l'Espagne, jusqu'aux premières années du dix-huitième siècle, ne reçut ce produit que par leur intermédiaire. On ne s'occupait à Madrid que de l'exploitation des mines du Mexique et du Pérou ; or, comme la côte ferme n'en possédait aucune, on la négligea totalement. De 1700 à 1728, l'Espagne n'expédia pour le Venezuela que cinq navires, et de 1706 à 1721, il n'en partit qu'un seul de Puerto-Cabello pour l'Espagne. Jusqu'en 1728, époque où fut instituée la compagnie guypuzcoayenne, le commerce des produits de Venezuela, et celui du cacao spécialement, resta donc concentré dans les mains des Hollandais.

Cependant la culture du cacao n'était pas encore très-considérable dans la capitainerie générale de Venezuela. De 1700 à 1730, elle ne livra à l'exportation que 643,215 fanègues de cacao ; en 1730, elle en récolta 85,000 fanègues, et de progrès en progrès, elle était arrivée, à la fin du dix-huitième siècle, jusqu'à produire 195,000 fanègues par année ; mais l'extension donnée à plusieurs autres cultures et l'usage plus général du café ont causé un préjudice grave aux plantations de cacao, à tel point qu'en 1839 les divers ports n'ont pu fournir que 74,000 fanègues (1) à l'exportation.

L'indigo, originaire de l'Inde, ne commença à être cultivé dans la Venezuela que vers la fin du dix-huitième siècle, en 1774. Les premiers essais réussirent si bien, que la culture de cette plante occasionna une révolution générale dans le système agricole du pays. L'indigo fit la fortune de tous les districts qui en adoptèrent la culture ; des villages devinrent en quelques années des villes florissantes : Victoria, Turmero, Maracay, Cagua, Guacara et plusieurs autres popu-

(1) La fanègue pèse 110 livres.

Digitized by Google

lations s'enrichirent par la culture de l'indigo. En 1793, l'exportation de ce produit s'éleva à 764,141 livres ; en 1802, à 1,876,519 livres, et en 1839, par les motifs que nous avons déjà dits, ce chiffre s'était abaissé à 458,390 livres.

Le coton, que les Espagnols trouvèrent cultivé dans le Venezuela par quelques tribus indigènes, ne fut d'abord considéré que comme un objet propre aux usages domestiques du pays. En 1782 seulement, il devint l'objet de grandes exploitations, et en 1839 les produits de cette culture exportés se sont élevés à 2,799,392 livres.

Le café, introduit à Venezuela en 1730, ne fut réellement cultivé sur une grande échelle qu'en 1783 ; et il ne commença à figurer dans les exportations que lorsque les désastres de Saint-Domingue eurent ruiné toutes les plantations de cette île. De 1794 à 1810, Venezuela n'exporta que 1,590,200 livres de café; mais en 1839, ce chiffre s'éleva à 21,828,311 livres, et la consommation intérieure fut portée à 3,600,000 livres.

Quoique la canne à sucre ait été connue à Venezuela depuis le commencement de la colonisation, cette culture fut toujours très-restreinte. En 1796, les agriculteurs venezueliens substituèrent à la canne des Canaries celle d'Otaïti, qui est beaucoup plus productive : l'hectare fournit ordinairement 1,855 kilogr. de sucre blanc (1) ; la récolte des sucreries a été évaluée en 1839 à 1,278,930 piastres.

La culture du tabac fut d'abord libre dans le Venezuela ; mais ses produits ne servirent qu'aux besoins locaux ; car la Compagnie guipuzcoayenne les admettait rarement dans ses exportations. Lorsqu'en 1770, Charles III décida que la culture du tabac serait soumise à un impôt particulier, toutes les plantations furent abandonnées, et cette industrie se ressent encore de cet échec ; car en 1831, la récolte du tabac n'était portée qu'à 18,000 quintaux.

Voici quel a été, sous l'empire de ces différentes influences,

(1) En France, un hectare de betteraves ne donne que 1,017 kilog., et les frais d'extraction sont le double.

Digitized by Google

le mouvement commercial de Venezuela pendant un demi-siècle :

Tableau des importations et des exportations de Venezuela de 1793 *à* 1839.

Années.	IMPORTATIONS. Valeur en piastres.	EXPORTATIONS. Valeur en piastres.	Droits perçus en piastres.
1793.....	3,776,731	3,536,131	500,260
1796.....	4,577,758	2,746,782	625,616
1803.....	2,256,356	3,653,087	485,031
1804.....	2,939,406	4,677,362	514,727
1829.....	2,940,766	2,646,338	961,515
1830.....	2,047,026	2,169,207	721,405
1839.....	4,302,548	5,374,188	1,350,562

La plus grande partie de ce commerce se fait avec les États-Unis, l'Allemagne, l'Angleterre, Porto-Rico et la France, qui est en dernière ligne. Pour compléter cette esquisse du commerce venezuelien, nous ajouterons ici le mouvement de ses ports de 1839 à 1840, d'après les documents officiels.

DÉSIGNATION des PORTS.	ENTRÉES.				SORTIES.			
	PAVILLON NATIONAL.		PAVILLON ÉTRANGER.		PAVILLON NATIONAL.		PAVILLON ÉTRANGER.	
	navires	tonnage	navires	tonnage	navires	tonnage	navires	tonnage
Guayra	31	2,931	136	23,008	19	2,257	136	22,239
Porto-Cabello..	26	1,541	85	11,573	31	1,544	102	13,470
Angostura.....	78	4,609	8	1,256	142	7,486	45	5,380
Maracaïbo.....	26	2,277	29	4,301	29	2,339	42	5,961
Cumana	24	1,324	7	493	5	301	13	626
Barcelona	16	863	7	403	14	909	7	377
La Vela.....	74	3,125	17	520	26	1,202	5	170
J. Griego.....	11	229	1	45	46	337	15	511
Pampatar.....	5	18	»	»»	22	123	»	»»
Carupano.....	34	608	5	408	76	918	8	190
Maturin.....	20	330	6	199	192	2,487	32	1,427
Guiria	26	452	2	68	221	1,240	9	162
Rio-Caribe	7	249	3	94	17	436	1	87
Higuerote	»	»»	»	»»	3	234	»	»
Cumarebo	»	»»	»	»»	49	395	12	217
Totaux.....	378	18,556	304	42,368	892	22,168	427	50,815

(*Colonial and Transatlantic Magazine.*)

Digitized by Google

Moeurs Allemandes.

LES ÉTUDIANTS D'HEIDELBERG (1).

Ubi sunt gaudia
Nirgends mehr denn da,
Wo die Burschen singen
Selecta cantica,
Und die Gläser klingen
In villa curia,
Ria wären wir da!
BURSCHEN GESANG.

Diem noctemque continuare potando nulli probrum.
TACITUS, *De moribus Germanorum.*

Au mois d'octobre de l'année dernière, je revenais de Munich en Angleterre, lorsqu'un léger accident arrivé à notre *dampschiff* me força de m'arrêter une demi-journée à Mannheim. L'aspect seul de cette petite ville, ses rues désertes et tirées au cordeau, ses maisons bâties toutes sur le même modèle, la rareté ou plutôt l'*invisibilité* de ses habitants, ous-

(1) NOTE DU DIRECTEUR. La *Revue Britannique* a déjà publié deux articles sur les étudiants et les universités de l'Allemagne (voir 1re série, tome XX, et 4e série, livraison de novembre 1839). Celui que nous empruntons aujourd'hui au *Tait's Edinburg Magazine* (décembre 1839, avril 1840, juillet 1840, octobre 1840, février 1841, novembre 1841) achèvera de faire connaître à nos lecteurs les mœurs si curieuses des *burschs*. Le rédacteur de cet article, M. Ad. Joanne, qui a visité plusieurs fois l'Allemagne, aurait pu ajouter ses observations personnelles aux documents fournis par les six numéros du *Magazine Ecossais*, et par l'ouvrage tout récemment publié en Angleterre sur la vie des étudiants allemands: Howit's *The student Life of Germany*.

Digitized by Google

sent fait périr d'ennui en soixante minutes un touriste moins blasé et moins nerveux que moi. A peine débarqué, je courus à la station de l'*Eisenbahn* nouvellement établi, et trois quarts d'heure après mon arrivée à Mannheim, un convoi du chemin de fer m'avait déposé à la porte d'Heidelberg. Je connaissais déjà cette autre petite ville badoise de douze mille habitants, que la beauté de sa situation, ses souvenirs historiques, les ruines de son magnifique château, sa tonne de deux cent quatre-vingt-trois mille bouteilles, sa bibliothèque et son université, recommandent à l'attention particulière de tous les voyageurs; mais je la revis avec un intérêt plus vif encore que la première fois. La visite classique terminée, je revins sur la grande terrasse du château, jouir dans une solitude complète d'une belle soirée d'automne. Appuyé contre la balustrade, je contemplais avec ravissement le vaste et splendide paysage que j'avais sous les yeux; ces ruines majestueuses qui m'entouraient de tous côtés, et qu'une végétation si puissante protége et couronne; à mes pieds la ville nonchalamment couchée, avec son vieux pont de pierre, sa porte fortifiée et sa cathédrale gothique; le Neckar sortant de la vallée à laquelle il a donné son nom, et allant quatre lieues plus loin mêler ses eaux à celles du Rhin; puis au delà de ces collines gracieuses et boisées de la forêt Noire et de l'Odenwald, qui forment l'entrée de la vallée du Neckar, une plaine immense s'étendant jusqu'à la chaîne des Vosges, jusqu'au mont Tonnerre, derrière lequel le soleil allait bientôt disparaître dans un ciel sans nuages; une plaine couverte de villes, de villages, de routes, de forêts, de jardins, de champs, de vignes et de prairies; une plaine au milieu de laquelle se déroule, comme un ruban d'argent mat, le plus beau fleuve de l'Europe, dont la source et l'embouchure aboutissent aux deux plus sublimes merveilles de la création, les montagnes et la mer, les Alpes et l'Océan!

Un coup assez robustement frappé sur mon épaule droite me tira de ma rêverie contemplative. En même temps j'entendis le son d'une voix bien connue.

Digitized by Google

« Je ne me trompe pas, me disait l'individu qui venait de s'introduire d'une façon si familière; c'est mon ami William!

— Vous ici, Freisleben! m'écriai-je en me retournant vers lui, et en serrant la main qu'il me présentait. Quelle singulière et heureuse rencontre! Je vous croyais à Halle.

— Depuis nos excursions dans le pays des Grisons et le Tyrol, me répondit-il, mes parents ont changé d'avis : je devais retourner à Halle, et je suis venu à Heidelberg. Aujourd'hui plus que jamais, je les remercie d'une détermination qui me procure le plaisir de vous revoir, au moment où je ne devais pas l'espérer.

— Malheureusement, lui dis-je, ce plaisir ne sera pas de longue durée; car dans une heure je pars pour Mannheim.

— Vous ne me quitterez pas ainsi! s'écria-t-il avec un accent qui me toucha; il faut absolument que nous passions une journée ensemble; d'ailleurs, ajouta-t-il, vous m'avez souvent manifesté le désir d'étudier les mœurs des étudiants allemands, et l'occasion que je vais vous offrir est trop belle pour que vous la laissiez échapper. Demain a lieu la célébration de la *commers* annuelle de notre *chore*, et je vous y invite. »

J'étais pressé de retourner en Angleterre; mais, d'un autre côté, j'avais promis à mon ex-camarade de voyage d'aller le voir à Halle : il était si aimable, il devint si pressant, et ses promesses excitaient à un si haut point ma curiosité, que je consentis à retarder mon départ d'un jour.

« J'accepte votre invitation, lui dis-je, mais à une condition, ajoutai-je en riant; c'est que vous m'autoriserez à vous adresser un nombre illimité de questions sur le sujet qui m'intéresse, et que vous y répondrez immédiatement, sans m'accuser d'être indiscret.

— J'en fais le serment solennel à la face de ce soleil qui va disparaître à l'horizon, s'écria-t-il d'une voix grave, et ce serment, je veux le tenir à l'instant même. Pour vous être agréable, l'étudiant va se transformer en professeur : je monte en

Digitized by Google

chaire, vous prenez place sur les bancs de l'école; voyons, interrogez-moi; que désirez-vous savoir?

— Apprenez-moi d'abord, lui demandai-je, ce que signifient ces mots *commers* et *chore*, dont vous vous êtes servi tout à l'heure?

— En toutes choses il faut, me répondit-il, commencer par le commencement. Vous ne connaissez pas les premiers rudiments de la science, et vous voulez qu'on vous traite en savant : un peu plus de modestie, s'il vous plaît, et écoutez-moi avec attention. »

Nous étions seuls sur la terrasse. En achevant ces mots, Freisleben s'assit à l'extrémité d'un banc, me fit asseoir à l'autre extrémité, et parodiant la voix et le geste de l'un de ses professeurs, il commença en ces termes ce qu'il appela — SON COURS DE BURSCHENSCHAFTOLOGIE.

PREMIÈRE LEÇON.

« Mon cher élève, la *Burschenschaftologie* est la science qui traite de la burschenschaft, et la burschenschaft est l'association des bursche. Il faut donc, avant d'entrer en matière, que je vous explique l'étymologie et le sens véritable du mot *bursch*.

» Un professeur ignare (il y en a tant) vous dirait qu'en allemand le mot *bursch* signifie un jeune garçon, un bon enfant, et que les étudiants étant les princes des jeunes gens et des bons enfants, ont été κατ' ἐξοχὴν appelés bursche; mais, selon moi, professer une semblable opinion, c'est mettre la charrue devant les bœufs, car le mot *bursch* a dans mon opinion toujours servi à désigner un étudiant, ou du moins un étudiant boursier. En effet, nous trouvons le fragment suivant dans les mémoires de l'académie de Gottingen. Je vous demande, mon cher élève, la permission de le citer en entier.» Et tirant un petit livre de sa poche, Freisleben lut ce qui suit :

« Cur vero, nunc inquies, lector, studiosi in universis germaniæ academiis vocantur die *bursche*? *Bursa* scilicet olim vocabatur domus, in

Digitized by Google

quà certus inerat studiosorum numerus certo subjectus professori quem appellabant rectorem bursæ. Cognoscere id licet ex *epistolis obscurorum virorum*, p. 17, 39, 72, 114, 162 atque alibi. Factum deinceps, ut sodales talis *bursæ* vocitarentur *die bursche*. Docuit hoc jam Motschmaunus in *erfordia literata*, t. I, p. 646, et Baringius in *novis literariis kohlianiis* anni 1737, p. 168. Accuratius vero me respondere docet Lutherus in *colloquiis suis mensalibus*, f. 239, 6 édit. anni 1569. Referens enim, *dass die bursche von studentem dem Capellan zu Wittenberg vor haus gekommen sey, und seiner gespottet und geprediget habe*, ait *er*, manifestum facit, prius moris fuisse, totam studiosorum societatem vocare singulari numero *die bursche*, deinde postea accidisse, ut studiosi plurali numero dicerentur *die bursche*, et unusquisque studiosus *der bursch*. »

« Adelung confirme de tous points dans son Dictionnaire cette définition de Conringius. « Les Glossaires du moyen âge, dit-il, nous apprennent que le mot *bursa* servait souvent à désigner une association vivant sur une bourse commune. Dasipodius et Pictorius emploient toujours le mot burse comme synonyme de société. Enfin, lors de la fondation de l'université de Paris, les étudiants qui y firent leurs études aux frais de la *bursa* du roi furent appelés *bursarii*, en français boursiers, et toutes les universités de l'Europe ayant reçu la même organisation que celle de Paris, les étudiants prirent en tout pays le nom de *bursche*.

» Pardonnez-moi, mon cher élève, cette dissertation scientifique ; mais j'ai voulu vous prouver que si les bursche allemands aiment un peu trop la bière, le tabac, la musique, les duels et les femmes, ils ne donnent pas cependant tout leur temps à leurs plaisirs et s'occupent parfois d'études sérieuses. Ceci soit dit sans plaisanter ; maintenant pour achever de vous faire connaître cette classe illustre à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, permettez-moi de vous chanter à demi-voix l'une de nos chansons favorites, car elle renferme le portrait d'un véritable bursch peint par lui-même.

— Le véritable bursch allemand aime le bruit et le mouvement. Valleri ! le bruit et le mouvement, Vallera ! Sa botte est ornée d'un éperon, et une plume flotte gaiement sur son chapeau, Valleri !

Digitized by Google

— Il porte sur son chapeau les couleurs de sa Landsmannschaft, Valleri! les couleurs de sa Landsmannschaft, Vallera! et celui qui insulte ses couleurs brave la colère d'un homme, Valleri!

— Le véritable bursch allemand porte avec lui partout où il va la fierté des bursche, et l'épée qui, battant à son côté, épouvante tous ses ennemis.

— Sa lourde botte résonne gaiement sur le pavé des rues, et son noble talon lance derrière lui des éclairs de feu.

— Pourquoi fixez-vous si attentivement les trous de son habit? que découvrez-vous au travers d'une pareille ouverture? il n'en demeure pas moins un bon enfant, aimant le bruit et le mouvement, le bursch que tout le monde vénère.

— Quel jeune écervelé vient traverser son chemin? quel beau empesé et parfumé? — Prends garde que son bâton ne porte un coup terrible à ta fatuité.

— Son bon cœur bat toujours chaudement pour ses amis. — Il met à leur disposition ses bras robustes et brave la mort avec joie.

— Qui le vit jamais battre en retraite et quitter en fuyant le combat des braves? Le bursch méprise l'argent du souverain qui achète la trahison des lâches.

— Sa voix retentit comme un coup de tonnerre au milieu du tumulte de la bataille; son épée brille comme l'éclair, et il chasse devant lui, comme des tourbillons de fumée, ses ennemis stupéfaits et tremblants.

— Il attend gaiement le jour fatal, il ne craint ni menace ni malédiction; il affronte les hôtes de l'enfer, et ils reculent devant un homme.

— Et quand il entend vanter les exploits d'Hermann, son sang germain s'enflamme dans ses veines! Soyez dignes, Germains, du grand capitaine dont le fier César pleura la mort.

— Et quand il vide la coupe pleine de vin du Rhin, il sent en lui une âme germanique; et une force de géant se répand dans tout son corps. — Le bursch allemand est libre.

— Et quand la douleur l'accable, il prend sa pipe si précieuse, et bientôt tous ses ennuis s'envolent avec la fumée de son tabac.

— Le bursch allemand vit *sans façon;* on le trouve parfois un peu grossier; mais ce défaut n'est que l'écorce de l'arbre; croyez-moi, son cœur est bon.

— Il souhaite à toutes les jeunes filles aimables une longue vie et d'heureux jours; il vante leurs charmes dans toutes ses chansons autant qu'il peut les vanter.

— Il estime tous les Allemands qui disent les vérités qu'ils pensent.— Puisse le diable punir les flatteurs et les menteurs!

Digitized by Google

— Maintenant tous les pots sont vides, camarades, mais tous les verres sont encore pleins ; vidons cette coupe, braves camarades, selon l'usage des bursche.

— Que le sang de Bacchus remplisse de nouveau nos pots! Buvons à notre noble alliance ! Que chacun de nous boive à sa Landsmannschaft.

Sa chanson achevée, Freisleben continua en ces termes :

« Depuis que ce *lied* a été composé, des révolutions politiques ont réformé le costume des bursche. Leur chapeau orné d'une plume flottant au vent cède maintenant la place à une humble casquette (Mütze) qui ne se pare même plus des rubans et des couleurs de la landsmannschaft. Leur épée est privée du droit de se montrer en public à leur côté ; elle demeure cependant aussi active et aussi redoutable que par le passé, mais lorsqu'elle sort du fourreau c'est dans la *maison de l'honneur*, et jamais en plein air. Demain je vous donnerai à ce sujet toutes les explications désirables : du reste, sous les autres rapports, le bursch actuel n'a rien à envier au bursch d'autrefois. Partout où vous le rencontrerez, vous le reconnaîtrez aisément au portrait qu'en fait la chanson que je viens de vous chanter.

» A peine arrivé dans une ville universitaire, le bursch devient aussitôt membre d'un *chore* (les chores et la burschenschaft feront l'objet de ma seconde leçon), et règle sa vie de la manière suivante :

» Le matin, à huit heures, il prend son café et fume une pipe de tabac.

» Cette opération préliminaire accomplie, il travaille ou il se bat en duel.

» A dix heures il va au cours.

» A midi il dîne.

» De une heure à six heures il fait ce que bon lui semble.

» Enfin, la nuit venue, il se rend où je vais vous conduire et où il passe une partie de sa soirée jusqu'à l'heure du souper, c'est-à-dire au *kneip*. Les amis m'attendent. Venez, mon cher William ; la leçon est déjà assez longue ; d'ailleurs je veux joindre la pratique à la théorie. »

Digitized by Google

Et passant son bras sous le mien, Freisleben m'entraîna rapidement dans la ville, en me rappelant quelques-uns de nos plus beaux et plus agréables souvenirs des Alpes. — Nous nous arrêtâmes près du pont devant une maison d'assez chétive apparence, à la porte d'une espèce de cabaret où je n'aurais pas osé entrer seul. — « C'est le *kneip*, ou la taverne de mon chore, me dit Freisleben en ouvrant la porte ; suivez-moi, vous serez le bienvenu. » Mais à peine avais-je mis le pied sur le seuil, que je reculai épouvanté. La pièce dans laquelle mon ami voulait m'introduire était remplie d'une fumée de tabac tellement épaisse que la lumière des chandelles ne parvenait pas à la percer à une distance de plus d'un mètre ; en outre, il s'en exhalait une odeur qui me suffoqua. Je restais sur le seuil, immobile et stupéfait. « Un peu de courage, s'écria Freisleben ; il n'y a que le premier pas qui coûte. » Et en achevant ces mots, il m'attira vers une table voisine de la porte et occupée déjà par plusieurs de ses amis. Dès que je fus assis, ayant demandé une pipe de tabac et de la bière, il se mit à fumer et à boire. « La bière d'Heidelberg n'est pas forte, me dit-il comme pour me rassurer ; on peut en boire tant qu'on veut. Elle a de plus le mérite de n'être pas chère ; aussi en consommons-nous une énorme quantité. Souvent deux ou plusieurs bursche luttent ensemble à qui boira le plus ; mais il est rare que ces combats singuliers se terminent par quelque accident fâcheux. Du reste nous avons rédigé un *code de la bière* aussi complet que possible, et des peines plus ou moins sévères frappent tous ceux qui contreviennent à ses dispositions réglementaires. — Le vin et le punch sont réservés pour les jours de fête. »

Animé par les deux pots qu'il venait de vider, Freisleben entonna d'une voix retentissante le couplet suivant, dont tous les assistants répétèrent en chœur le joyeux refrain :

Allons ! frères, allons ! menons joyeuse vie,
Vivallerallerallera !
Que l'écho de nos voix ébranle les plafonds.
Vivallerallerallera.

Digitized by Google

Pas de vin, — du tabac, de la bière, et chantons
Notre chanson chérie,
Vivallerallerallera! vivallerallerallera!
Vivallerallerallera!!!

C'est Luther qui l'a dit, s'écria mon jeune ami, lorsque le tumulte eut été apaisé.

« Wer liebt nicht Wein, Weiber und Gesang,
Der bleibt ein narr sein Lebenlang. »

Celui qui n'aime pas le vin, les femmes et les chansons,
Celui-là reste un fou toute sa vie.

» Cette grande et sublime vérité, proclamée par le frère Martin, est devenue le premier et le dernier acte de foi de la religion des bursche; et celui qui la met fidèlement en pratique doit être honoré comme un véritable bursch, n'eût-il pas fumé une seule pipe, ne se fût-il jamais battu en duel.— Vive Luther, notre illustre maître! vive sa doctrine! vivent le vin, le punch et la bière! vivent les femmes! vive l'amour! vive la musique! vivent les lieders! Un homme qui n'aime pas en même temps ces trois choses divines, le vin, les femmes et les chansons, est un être incomplet! Buvons donc, mes amis, aimons et chantons. Ce sont nos lieders qui nous l'enseignent.

Bœse Menschen haben keinè Lieder.
Les hommes méchants n'ont aucune chanson.

Les méchants ne chantent pas. Les jeunes gens sont naturellement bons, et tous les jeunes gens aiment la musique. Chantons! chantons! crambambuli, crambambuli.

— Crambambuli, c'est la liqueur qui enflamme le sang et durcit le cerveau; lorsqu'il en est plein, mon verre contient une panacée pour tous les maux de cette terre. Le matin, à midi, le soir et la nuit, crambambuli est ma joie, crambimbambuli, crambambuli.

—Ai-je mal au cœur et envie de vomir, comme si quelque méchant lutin s'était emparé de mon âme? mille maux divers me rendent-ils fou de douleur? suis-je affligé d'un rhume de cerveau et d'un rhume de poitrine? —Monsieur le docteur, que le diable emporte vos drogues!—Pourquoi? me demandez-vous?—Ne voyez-vous donc pas nos pots joyeux remplis de crambambuli, crambimbambuli, crambambuli?

Digitized by Google

— Si j'étais l'empereur Maximilien, je créerais un nouvel ordre de chevalerie, et j'écrirais cette devise en lettres rouges sur un fond blanc :

Toujours fidèle et sans souci,
C'est l'ordre de crambambuli, etc.

— Quand ma bourse doit à mon revenu, presque entièrement vidée par les boules et le billard ; quand la poste m'apporte une lettre au cachet noir ; quand ma maîtresse adorée oublie de m'écrire, pour chasser ma mélancolie je bois un petit verre de crambambuli, etc.

— Oh ! si nos chers parents savaient avec quelle vitesse extraordinaire l'argent de leurs chers fils s'envole, et par quels moyens ils pourvoient à leurs besoins, leurs petits yeux verseraient tant de larmes qu'ils en deviendraient rouges. — Pendant ce temps leurs bien-aimés filii se consolenten buvant le crambambuli, etc.

— Lorsque le bursch se voit forcé d'emprunter, il emprunte aux Philistins ; il déclare que la vie n'est qu'une longue scène de soucis et de chagrins pour le bursch comme pour le mendiant ; telle est la philosophie que nous enseigne crambambuli, etc.

— Mais mes devoirs de bursch m'obligent-ils à voler à la défense de l'indépendance de ma patrie, les tonnerres des canons ne peuvent pas m'effrayer, je suis toujours prêt à marcher ; j'attends l'ennemi de pied ferme ; tandis que les boulets sifflent et dansent autour de moi, je nourris le héros avec un verre de crambambuli, etc.

— Vous ne buvez pas de vin, et vous n'aimez pas les filles. — Teetotalers. — Dieu bénisse un pareil régime ! Restant des ânes sur la terre, comment espérez-vous devenir des anges dans le ciel ? — Buvez de l'eau, et persuadez-vous que c'est la boisson divine de crambambuli, etc.

— Tous ceux qui détournent fièrement la tête à la vue d'un crambambuliste ne sont que des païens et ne méritent pas le nom de chrétien ; car ils ne font aucun cas du don le plus précieux de Dieu ! — Les insensés peuvent crier jusqu'à ce qu'ils meurent, je ne leur verserai pas, pour les apaiser, une seule goutte de crambambuli, crambimbambambuli, crambambuli.

— Quelle est donc, demandai-je à Freisleben lorsqu'il eut achevé son dernier crambambuli, cette liqueur fameuse qui vous a inspiré un pareil chant ?

— En voici la recette, » me répondit-il en tirant un morceau de papier de sa poche et en m'écrivant en effet la recette, que je transcris ici pour l'instruction de mes lecteurs.

Digitized by Google

« Prenez deux bouteilles d'ale ou de porter et faites-les bouillir dans un vase quelconque. Mettez-y alors une demi-pinte de rhum ou d'eau-de-vie et une demi-livre ou une livre de sucre. Laissez bouillir ce mélange pendant quelques minutes, puis ôtez-le du feu et versez-y les blancs et les jaunes de six à huit œufs, que vous aurez battus préalablement ensemble. Enfin remuez le tout pendant quelques minutes, et remplissez-en un bol de punch. Cette liqueur se boit également chaude ou froide. »

« Nos lieders, continua Freisleben, paraissent vous causer autant d'étonnement que nos pots de bière et nos pipes; mais ôtez aux Allemands leur boisson favorite, leurs chansons et le tabac, et vous les priverez des plus grandes jouissances qu'ils connaissent; vous leur ôterez toute leur originalité. En Allemagne, vous ne l'ignorez pas, vous qui avez voyagé, le peuple chante toujours, soit pour célébrer son bonheur, soit pour tromper ses ennuis. Il ne peut comprendre un plaisir qui n'est ni précédé, ni accompagné, ni suivi d'une chanson. Chaque classe de la société, le paysan, l'ouvrier, le bursch, a ses recueils de lieders particuliers, écrits et composés tout exprès pour elle par des poëtes ou des compositeurs dont la réputation égale le talent. Qui n'a entendu en Europe vanter les œuvres immortelles d'Arndt et de Kœrner? Parmi tous les recueils des bursche, les plus estimés et les plus considérables sont les *livres des commers*, car ils contiennent des chants pour toutes les joies et toutes les misères de la vie humaine. Un *kneip* est une réunion ordinaire de quelques-uns des bursche d'un *chore;* une *commers* est la fête extraordinaire de tous les membres de ce chore ou même de l'*allgemeine* ou l'assemblée générale de tous les chores; vous êtes au kneip; c'est à une grande commers annuelle que je vous mènerai demain. »

Pendant toutes ces conversations le temps s'était écoulé avec sa vitesse habituelle, et l'heure du souper avait depuis longtemps sonné. Nous sortîmes du kneip, où je commençais à éprouver les premiers effets de l'asphyxie. L'air frais de la

Digitized by Google

nuit me ranima. Avant de rentrer à mon hôtel, nous fîmes une assez longue promenade dans les rues presque désertes de la ville. On n'y rencontrait guère que des étudiants, qui regagnaient leur domicile, en s'efforçant par tous les moyens possibles de troubler le repos des bourgeois. Quelques-uns d'entre eux cependant eussent été parfaitement incapables de commettre le plus léger attentat contre la tranquillité publique; car ils dormaient profondément à la place où ils venaient de tomber au sortir de leur kneip. L'un de ces ivrognes était gardé par son chien, qui aboya à notre approche.

« Admirez l'intelligence de ce fidèle animal, me dit Freisleben; il va garder ainsi son maître jusqu'à ce qu'il se réveille, ou jusqu'à ce que ses amis le ramassent. Chaque bursch a un chien, ajouta-t-il, et c'est souvent, je vous assure, le meilleur de ses domestiques. Le matin, il lui apporte dans son lit sa pipe et ses pantoufles; le soir, il lui sert de guide, et, comme vous en avez la preuve, de protecteur. Son maître se trompe-t-il de rue, il le saisit par son habit, et le ramène dans le bon chemin. Plus d'une fois, c'est lui qui sonne la cloche pour lui faire ouvrir la porte de sa maison. Deux bursche se querellent-ils, leurs chiens se montrent aussitôt les dents; souvent même ces pauvres animaux se croient obligés de suivre en tout l'exemple de leurs maîtres, et lorsque ceux-ci se battent en duel, ils s'élancent l'un contre l'autre avec une telle fureur, qu'il devient difficile de les séparer. Mais terminons là nos conversations pour ce soir, car nous voici arrivés à la porte de votre hôtel. Bonne nuit, cher ami, et songez que je vous attends demain matin chez moi à neuf heures; car nous partirons avant midi, et la commers se célèbre à deux milles d'Heidelberg.

. . . . . .

Le lendemain, à l'heure indiquée, Freisleben m'introduisait lui-même dans son appartement, disposé tout exprès pour me recevoir. Cet appartement se composait de trois pièces, d'une antichambre, d'un salon et d'une chambre à coucher. De l'antichambre, je n'en parlerai pas; la chambre à coucher

Digitized by Google

n'avait de remarquable que son extrême petitesse; c'était une alcove qui renfermait un lit, un portemanteau, une toilette et un grand coffre. Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur ces divers objets, je rentrai dans le salon, si l'on peut donner un nom aussi distingué à la pièce carrée que je vais décrire. Le désordre lyrique qui y régnait attira tout d'abord mon attention. Des livres, des pipes, des fleurets, du tabac, des habits, des papiers, voire même des ustensiles de ménage, gisaient pêle-mêle sur quatre chaises, deux fauteuils, un bureau, quelques rayons de bibliothèque, un vieux sofa usé, et un poêle allemand. A mon arrivée, mon hôte prenait son café en fumant une pipe, nonchalamment couché sur le sofa, les jambes étendues jusqu'au milieu du salon. Sa longue et ample robe de chambre, ses pantoufles écarlates, sa cravate nouée négligemment autour de son cou, et son petit bonnet rond brodé, son *cerevis*, comme il l'appelait, lui donnaient un certain air turc ou oriental. Mais ce qui me frappa plus particulièrement, ce fut la décoration des quatre murs. Le mieux éclairé était orné d'une longue ligne de silhouettes encadrées sous verre, avec une petite bordure dorée. Un ruban aux couleurs d'un chore entourant tous ces cadres, les réunissait dans une même famille. « Ce sont, me dit Freisleben, les portraits des amis qui ont contribué à rendre ma vie douce et agréable pendant les six semestres que j'ai passés à l'université. Chaque membre d'un chore fait un pareil cadeau à ses camarades. Tous ces portraits, ajouta-t-il, lorsque je les eus examinés de plus près, portent le nom de M. Münich, qui excelle dans ce genre, et qui a acquis une immense fortune avec cette seule branche d'industrie. Il me montra ensuite sur le mur opposé des gravures et des lithographies représentant les plus belles vues des villes qu'il avait visitées pendant ses voyages, les portraits de quelques-uns de ses professeurs, des copies des diplômes de ses amis, etc.

Le troisième côté de ce carré était consacré au culte des pipes, qu'on nous permette cette expression. Il y en avait, en effet, de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs, de toutes

Digitized by Google

les formes; en les comptant, j'en aurais peut-être trouvé une pour chaque jour de l'année. Je contemplais ce curieux spectacle dans un muet étonnement. Une autre fois, me dit mon hôte en souriant, je vous ferai une leçon d'une heure sur les mérites particuliers de ces trois cent soixante-cinq pipes.—Je vous en serai très-reconnaissant, répliquai-je à mon tour; mais, de grâce, apprenez-moi aujourd'hui même pourquoi vos glaces sont ornées de rubans de diverses couleurs et de débris de couronnes. » A cette question, sa figure prit une expression grave : « Ces rubans, me dit-il d'une voix légèrement émue, sont des insignes de mes frères du chore, et la date qui y est attachée me rappelle le jour heureux de notre première alliance. Quant à ces fleurs fanées, je les ai recueillies sur les tombes de ceux que j'ai aimés et qui ne sont plus; je les conserverai religieusement jusqu'à mon dernier jour, comme mes amis conserveront plus tard celles qu'ils auront ramassées sur ma tombe.

Une vieille rapière, dont le manche était orné des couleurs du chore, occupait le centre du quatrième mur; à droite une guitare avec diverses rosettes de couleur, à gauche un bonnet de chore, complétaient l'ameublement. Au-dessous, sur une petite table, se voyaient tous les ustensiles nécessaires pour boire et fumer, un grand verre avec un couvercle en plomb, portant l'inscription suivante : « Traumansdorf à son ami Freisleben, 18 juillet 1838; » une boîte élégante remplie de tabac, une lampe de travail, un vase surnommé le pape et destiné à recevoir les cendres du tabac, et enfin un fidibus, découverte moderne, et sans contredit l'une des plus utiles inventions du dix-neuvième siècle. Je ne puis résister à la tentation de décrire ce précieux instrument; car il n'est pas encore aussi connu qu'il mérite de l'être. Il consiste en un petit tube de verre de couleur très-épais, rempli en partie d'esprit-de-vin et fermé par un bouchon, qu'un fil de métal traverse dans toute sa longueur. L'extrémité inférieure de ce fil de métal attache solidement un nœud de bois enveloppé de coton; l'extrémité supérieure se termine en anneau. Voulez-

Digitized by Google

vous allumer votre pipe, vous enlevez, à l'aide de l'anneau, le bouchon du petit tube, et vous approchez de la lampe ou de la flamme d'une allumette le coton imprégné d'esprit de vin, qui prend feu et reste longtemps enflammé.

Pendant que j'admirais ce fidibus, un individu, vêtu d'une vieille redingote d'étudiant et portant aussi une casquette, entra tout à coup sans frapper, s'approcha de Freisleben et lui dit d'une voix qui semblait appartenir à une tierce personne invisible :

« La veuve Mutch demande à vous voir. Elle s'agenouille humblement devant vous et vous supplie de lui rendre votre pratique.

— Renvoyez-la, *Stiefelfuchse*, répondit Freisleben. Je n'ai pas le temps de la recevoir aujourd'hui ; mais dites-lui que si elle se conduit bien désormais, nous verrons ce que nous aurons à faire.

— Que veut cette femme ? lui demandai-je lorsque l'individu qu'il avait appelé Stiefelfuchse eut quitté la chambre.

— C'est une gargottière, répliqua-t-il. Nous n'étions pas contents de sa cuisine, et nous l'avions mise au banc des étudiants. Elle vient aujourd'hui implorer son pardon ; car notre *verruf* a produit l'effet ordinaire ; son établissement est complétement abandonné.

— Tous les étudiants prenaient donc leurs repas chez cette femme ?

— Nullement. Les uns vont dîner dans les *gasthofe*, ou auberges, les autres dans des maisons particulières, quelques-uns enfin se font servir chez eux. Nous avions, une trentaine de mes camarades et moi, fait prix avec la veuve Mutch pour vingt kreutzers par jour ; d'abord elle nous traita assez bien, mais peu à peu elle ne nous fit plus manger que du bœuf, et encore devenait-il de plus en plus secet de plus en plus dur. Il fut alors décidé entre nous qu'on donnerait une leçon à cette odieuse *philistine*.

— Pourquoi appelez-vous cette femme philistine ? lui demandai-je en l'interrompant.

Digitized by Google

— Eh quoi! s'écria-t-il, ne le savez-vous pas? Le nom général de philistins s'applique à tous les individus qui ne sont pas des étudiants. Dans un sens plus restreint, nous désignons par ce mot les bourgeois de la ville; par celui de *knoten* (nœud), les ouvriers; et les boutiquiers, par celui de *schwünge* ou *ladenschwünge* (pendules ou pendules de boutique). L'hôte d'un bursch s'appelle *haus-philistin*, et son hôtesse, *philœse*.

—Combien payez-vous par mois un pareil logement?

— Dix à douze florins; et un ou deux florins pour le service. Notre haus-philistin ou notre philœse sont en outre obligés de nous faire toutes nos petites emplettes de ménage. Ils nous achètent notre huile, notre bois, etc., et ils nous remettent régulièrement, le premier de chaque mois, une note que nous ne payons pas avec la même exactitude.

—Sur ma foi, lui dis-je, à en juger par les renseignements que vous venez de me donner, la vie n'est pas chère à Heidelberg.

— Ne vous y trompez pas, me répondit-il : pour bien vivre à Heidelberg, toutes dépenses comprises, même celles des cours, il faut au moins huit cents ou mille florins par an. Il y a sans aucun doute des universités moins chères, il n'en existe pas de plus agréables. A Vienne et à Munich on vit à bon marché et bien; à Halle, à bon marché et mal; à Berlin, chèrement et fort mal. Je ne parle que de la vie matérielle, car sous d'autres rapports, sous celui du *ton* par exemple, chaque université a son caractère particulier. Mais il est temps d'aller rejoindre nos amis. A ce soir la seconde leçon.

— Permettez-moi encore une question avant de sortir. Cet homme qui est entré tout à l'heure sans frapper, vous l'avez appelé *stiefelfuchse*, ou renard-botte, si je ne me trompe : pourquoi lui donnez-vous un pareil nom?

— Le mot *fuchse* ou *renard* est, répliqua-t-il, un mot dont les étudiants font un fréquent usage. L'individu que vous venez de voir appartient à une classe d'êtres extraordinaires qui se trouve seulement dans les villes universitaires; nous l'appelons renard-botte, parce que moyennant

Digitized by Google

un florin par mois, elle cire nos bottes, brosse nos habits, fait nos commissions et figure à nos côtés dans toutes les cérémonies publiques. Êtes-vous satisfait?

— J'ai encore d'autres questions à vous adresser, lui dis-je; mais allons à la commerce, car je serais désolé de ne pas assister à cette fête qui pique si vivement ma curiosité. »

Cinq minutes après nous arrivions sur les bords du Neckar, à quelques centaines de mètres au-dessus du pont d'Heidelberg.

La plupart des bursche avaient préféré se rendre à pied au lieu du rendez-vous. Mais Freisleben et ses amis m'y conduisaient dans une charmante petite barque, décorée avec peu de goût, je dois l'avouer, d'une multitude de rubans et de guirlandes; d'autres bateaux, également chargés de joyeux convives et ornés de la même manière que le nôtre, nous précédaient et nous suivaient de distance en distance. Le temps était magnifique, un air frais et doux gonflant notre voile, nous évitait la peine de faire usage de nos rames; nonchalamment couché sur d'épais coussins, à l'ombre d'une petite tente, je contemplais, tout en causant avec mes nouveaux amis, les belles vignes alors prêtes à vendanger, qui tapissaient presque entièrement les collines des deux rives, et qui se réfléchissant dans les eaux pures du Neckar, leur donnaient leurs belles couleurs d'automne. Tantôt nous écoutions avec recueillement les chansons chantées par quelques camarades, sur d'autres barques ou derrière les collines; tantôt mes compagnons de route chantaient eux-mêmes les plus belles strophes de leurs *lieders favoris*.

— Silence! que tout se taise, que ce chant noble et solennel ravisse tous ceux qui l'écoutent! Chant des chants, nous te connaissons bien! Chant des chants, pouvons-nous te faire entendre vainement à une oreille germanique?

— Fils d'Hermann, camarades allemands! chantez le chant chéri de votre fière patrie! Patrie, terre de gloire, parmi tes enfants agenouillés devant toi, choisis ceux qui devront venger tes injures.

— Nous ne vivons que pour te donner la vie, nous te servons fidèle-

Digitized by Google

ment du cœur et du bras; nous mourons avec joie pour ton honneur, nous défions avec joie les boulets des canons quand notre patrie nous le commande.

—Prenez dans votre main ce verre plein de bon vin du Rhin, et videz-le d'un trait : puisse votre sang couler aussi librement pour l'Allemagne, pour notre patrie !

Après une navigation d'une heure environ, nous aperçûmes enfin les ruines pittoresques des quatre châteaux de Neckar-Steinach, ancienne propriété de la famille des Landschaden, et bientôt nous mîmes pied à terre à la porte de l'auberge de la *Harpe*. Il y avait trois jours que l'hôte était prévenu de notre arrivée; depuis ce moment la plus grande activité, en d'autres termes, le plus épouvantable désordre régnait dans toute sa maison et ses dépendances, d'ordinaire si paisibles. Soit qu'ils pleurassent la mort tragique de leurs camarades si cruellement égorgés sous leurs yeux, soit qu'ils suppliassent leurs bourreaux de les laisser vivre un jour de plus, tous les animaux domestiques encore existants poussaient des clameurs affreuses; l'être le plus inhumain en eût été touché; mais l'heure de leur trépas avait sonné, et bientôt un silence de mort nous annonça que l'œuvre de sang était consommée. Ce moment de répit fut de courte durée; apaisé dans la basse-cour, le tumulte recommença plus violent que jamais dans la cuisine. Mais je ne m'amuserai pas à décrire ce curieux spectacle, si digne toutefois de l'attention d'un observateur; une pareille digression m'entraînerait trop loin de mon sujet : qu'il me suffise de l'apprendre à mes lecteurs aussi brièvement que possible, ce jour-là, par extraordinaire, à l'auberge de la Harpe, le flegme allemand remplissait le rôle de la *furia francese*.

D'ailleurs on ne me laissa pas le temps de compléter mes observations, car on m'entraîna au premier étage, dans une vaste salle où une table de deux cents couverts était mise et déjà servie. Des guirlandes de fleurs et des branches d'arbres ornaient les embrasures des fenêtres de cette salle, et à l'une des extrémités, au-dessus du fauteuil d'honneur, des bouquets

Digitized by Google

de fleurs et des rubans entouraient la grande cotte d'armes de l'association, peinte sur la muraille. Lorsque tous les convives furent arrivés, une bande de musiciens prit place dans un orchestre construit tout exprès pour cette solennité, et au premier coup d'archet la fête commença. Le dîner fut très-gai, un peu trop bruyant, et aussi bon que peut l'être un dîner allemand. On n'y but que du vin du Rhin, et au dessert, les explosions des bouchons du champagne se mêlèrent aux cris joyeux des bursche et aux sons des instruments, qui ne cessèrent pas de jouer pendant toute la durée du festin.

Quand le dessert fut servi, le *senior*, assis dans le fauteuil du président, se leva et fit signe qu'il voulait parler. Un profond silence s'établit aussitôt. Dans un discours remarquable surtout par sa brièveté, l'orateur passa en revue l'histoire de la *verbindung* ou chore, depuis sa fondation; il rappela ensuite à son auditoire les noms glorieux de ceux de ses membres qui depuis la dernière fête s'étaient métamorphosés de bursche en philistins; puis il porta un toast à la durée éternelle de l'association. Ses dernières paroles produisirent un effet indescriptible; les acclamations et les applaudissements de tous les convives firent rendre à la *harpe* de notre hôte des sons si énergiques, que je craignis un instant de la voir se briser en morceaux et nous engloutir sous ses débris. Alors les chants commencèrent. Chacun des assistants chanta un lied, dont nous répétions en chœur le joyeux et entraînant refrain. Je prenais part à l'ivresse générale; un moment même je me crus métamorphosé en Allemand. Parmi les chansons que je remarquai dans des genres différent, je citerai surtout les suivantes. La musique en était ordinaire mais agréable, et quelques-uns des chœurs me causèrent un vif plaisir.

BRINGT MIR BLUT DER EDLEN REBEN.

Amis, apportez-moi le produit de la treille,
Du vin, du vin, du vin!
L'oiseau chante et s'ébat quand le printemps s'éveille;

Digitized by Google

Moi je suis plus heureux lorsque de la bouteille
Coule ce jus divin!

Vienne aussi quelque enfant belle, aimable et joyeuse,
Du vin, du vin, du vin!
Au regard pénétrant, à la lèvre amoureuse,
Pour calmer les chagrins d'une âme malheureuse,
Avec ce jus divin!

.....

Que je sois bon, sincère, aimant, jamais volage,
Du vin, du vin, du vin!
Donnez-moi des héros la force et le courage!
Que mon nom immortel renaisse d'âge en âge
Comme ce jus divin!

Versez, versez encor! — remplissez tout mon verre,
Du vin, du vin, du vin!
Versez, versez, buvons tous à sa noble mère!
La liberté! sans elle, amis, sur cette terre
Plus de ce jus divin!

Gaudeamus igitur
Juvenes dum sumus;
Post jucundam juventutem,
Post molestam senectutem,
Nos habebit humus!

Ubi sunt qui ante nos
In mundo fuere?
Vadite ad superos,
Transite ad inferos,
Ubi jam fuere.

Vita nostra brevis est,
Brevi finietur;
Venit mors velociter
Rapit nos atrociter,
Nemini parcetur.

Vivat academia!
Vivant professores!

Digitized by Google

Vivat membrum quodlibet !
Vivant membra quælibet !
Semper sint in flore !

Vivant omnes virgines
Faciles, formosæ !
Vivant et mulieres,
Teneræ, amabiles
Bonæ, laboriosæ !

Vivat et respublica,
Et qui illam regit !
Vivat nostra civitas !
Maecenatum caritas,
Quæ nos hic protegit !

Pereat tristitia !
Pereant osores !
Pereat diabolus !
Quivis anti-burschius,
Atque irrisores !

WAS IST DES DEUTSCHEN VATERLAND?

— Quelle est la patrie de l'Allemand? Est-ce la Prusse? Est-ce la Souabe? Sont-ce les pays où le Rhin coule entre des montagnes couvertes de vignes, où la mouette se joue en volant sur les vagues de la Baltique? Oh non! oh non! oh non! l'Allemand a une patrie plus vaste.

— Quelle est la patrie de l'Allemand? Est-ce la Bavière? Est-ce la Styrie? Sont-ce les pays où le paysan robuste laboure la plaine, où les fils des montagnes exploitent des mines de métal? Oh non! etc.

— Quelle est la patrie de l'Allemand? Sont-ce les collines de la Saxe? Sont-ce les rivages du Zuydersee? Sont-ce les pays où des vents furieux balayent les dunes de la mer, où le Danube roule avec majesté ses flots bruyants et limpides? Oh non! etc.

— Quelle est la patrie de l'Allemand? Nommez donc, nommez cette terre fameuse. Est-ce la brave Autriche? Est-ce la noble patrie des Césars? Oh non! oh non! oh non! oh non! ce n'est pas la patrie de l'Allemand.

— Quelle est la patrie de l'Allemand? Nommez donc, nommez cette

Digitized by Google

terre fameuse ? Est-ce la patrie de Hofer ? Est-ce la patrie de Tell ? Ces pays je les connais et je les aime ; mais non, etc.

— Quelle est la patrie de l'Allemand ? Nommez donc, nommez cette terre fameuse ? Tous les pays où l'on parle la langue allemande, où l'on chante à Dieu des hymnes allemands ! Voilà ton pays, voilà le pays de ton Hermann ! Allemand, voilà ta patrie !

— C'est la patrie de l'Allemand cette contrée où la main n'oublie pas la promesse qu'elle a faite, où les yeux bleus ne mentent jamais, où tous les cœurs sont sûrs et fidèles ! voilà la patrie, l'honnête patrie de l'honnête Allemand !

— C'est la patrie de l'Allemand cette contrée qui méprise les ordres insolents de l'étranger, dont tous les peuples honnêtes et braves sont les amis, dont tous les traîtres et tous les lâches sont les ennemis. Voilà la patrie, la vraie patrie du véritable Allemand !

— O Dieu ! viens à notre aide, anime nos cœurs, arme nos bras, donne-nous la volonté et la force de protéger nos foyers domestiques contre toute atteinte, et de conserver intacte et pure une seule Allemagne, une seule patrie.

CA CA GESCHMAUSET.

Allons, plus de résistance !
Montrez-vous hommes de cœur !
Venez tous faire bombance !
La folie est le bonheur !
Edite, bibite, collegiales !
Post pauca sæcula, pocula nulla !

Aujourd'hui dans nulle chaise
Nul maître ne montera.
Suivez le conseil d'un frère,
Boire dès qu'on le pourra.
Edite, etc.

Amis, vive la folie !
Nommons Bacchus président.
Damnons la mélancolie,
Tant qu'il est le roi régnant.
Edite, etc.

Digitized by Google

. . . . . .
La nature, en bonne mère,
Nous invite tous au repas
Qu'elle donne sur la terre,
Pourquoi donc n'irions-nous pas ?
Edite, etc.
. . . . . .
Employons notre jeunesse
A rire, à boire, à chanter !
Bientôt, hélas ! la vieillesse
Viendra tous nous corriger.
Edite, bibite, collegiales !
Post pauca sæcula, pocula nulla !

« *Pocula nulla!* s'écria une voix lorsque cette chanson fut achevée ; à Dieu ne plaise que cette menace se réalise jamais; mais sachons toutefois profiter du temps présent : pendant qu'il nous reste encore quelques bouteilles à vider, nommons un roi des fous.

— Un roi des fous ! répétèrent en chœur tous les assistants.

Aussitôt vingt ou trente chaises furent amoncelées en tas contre la muraille, et l'un des étudiants s'élança, au risque de se rompre le cou, jusqu'au faîte de ce trône improvisé. On lui fabriqua à la hâte une couronne, un sceptre et les autres insignes de la royauté. Leur souverain complétement *achevé*, qu'on nous permette cette expression, les sujets vinrent se prosterner à ses pieds et l'adorer, en lui offrant un grand verre tel qu'en possèdent tous les chores. Alors prenant un air grave et majestueux, il chanta la strophe suivante, que nous traduisons vers pour vers, mais sans la rime ni le rhythme :

Je suis le prince de la folie,
Je règne ici sur les buveurs ;
Dieux, envoyez des ambassadeurs
Rendre hommage à ma royauté.

Et le chœur répondit :

Pour rendre hommage à votre divinité,
Avec les vins les plus délicats,
Nous nous tenons respectueusement devant vous,
Tous prêts à vous obéir.

Digitized by Google

Le prince de la folie ayant vidé son verre, descendit de son trône, et céda la place à l'un de ses camarades, qui régna aussi longtemps que son prédécesseur, et qui exerça son empire de la même manière. Cette cérémonie un peu trop longue et monotone, occupa une partie de la journée ; tous les sujets devinrent rois à leur tour. Enfin le dernier monarque abdiqua, et la plus parfaite égalité fut bientôt rétablie entre tous les bursche.

La nuit venue, il fallut songer au retour. Remontant dans notre barque illuminée en verres de couleur, nous nous abandonnâmes au cours de l'eau. Malgré les excès auxquels il s'était livré, Freisleben avait conservé toute sa raison. Dès que nous eûmes perdu de vue les châteaux de Neckar-Steinach, éclairés par la lune, il s'étendit à mes pieds, et appuyant sa tête sur mes genoux, il me fit en ces termes sa seconde et dernière leçon, qu'il avait, me dit-il, préparée le matin même.

« Mon cher élève, l'un des plus grands poëtes français a eu raison de s'écrier :

Voir c'est avoir,
Allons courir.
Voir c'est avoir,
C'est tout conquérir.

Aussi les bursche allemands qui désirent étendre ou perfectionner leurs connaissances ne manquent pas de parcourir une partie de l'Europe presque toujours à pied, le sac sur le dos et le bâton à la main, par bandes nombreuses, pendant tous les intervalles des cours. Quelquefois même, je dois l'avouer, les plus pauvres se permettent de tendre leur casquette aux portières des voitures qui passent sur leur route, et ils reçoivent sans rougir l'aumône que leur jette avec dédain un sot enrichi. Heureusement pour l'honneur commun des bursche, les étrangers regardent toujours ces mendiants comme des knoten ou ouvriers.

» Mettant donc en pratique le précepte de Béranger, j'ai essayé de vous faire voir sous leurs principaux aspects ces

Digitized by Google

bursche que vous m'aviez manifesté le désir de connaître. Ma méthode produira, je l'espère, d'excellents résultats. Pour vous comme pour moi, voir c'est non-seulement avoir, mais savoir. Toutefois j'éprouve le besoin de compléter par une leçon *orale* les leçons *visibles* que je vous ai déjà données aujourd'hui.

» Depuis la fondation des universités, les bursche ont toujours formé entre eux des associations qui comprirent d'abord les étudiants d'une même nation ou d'une même province. Autorisées ou tolérées par les gouvernements, ces associations prirent d'année en année une plus grande importance. Vers la fin du seizième siècle et le commencement du dix-septième, on les appela des *ordres*; mais plus tard, les ordres causèrent de telles appréhensions aux souverains des états dans lesquels ils s'étaient établis, qu'ils furent contraints de se dissoudre. Alors se formèrent les *landsmannschaften* (1), semblables sous divers rapports aux premières associations nationales. Ces nouvelles associations en différaient en ce sens, qu'elles ne se composaient pas uniquement des étudiants nés dans le pays ou la province dont elles portaient le nom, mais de tous ceux qui voulaient en faire partie et se soumettre à leurs règlements. Enfin un jour vint où toutes les landsmannschaften se réunirent en une vaste et unique association nommée *burschenschaft* ou la société des bursche.

» Le but de cette ligue générale, fondée de 1813 à 1815, était la délivrance et la défense de l'Allemagne. Tous ses membres durent donc s'efforcer par tous les moyens possibles de se mettre en état d'accomplir la noble et glorieuse tâche qu'ils s'imposaient. Ils se préparèrent au combat, soit en développant leur constitution physique au moyen d'exercices gymnastiques, soit en s'inspirant mutuellement la haine de la tyrannie. Les souverains favorisaient ce mouvement

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Voir dans le numéro d'octobre 1828 des détails très-curieux sur les Landsmannschaften et le Comment. Pour éviter des répétitions inutiles, nous supprimons à dessein une partie de la seconde leçon du bursch Freislichen.

Digitized by Google

qui secondait si bien leurs projets liberticides. En mourant pour l'indépendance de leur patrie, nos malheureux frères n'eurent pas du moins la douleur de prévoir que son asservissement serait le seul résultat de leur généreux sacrifice. Vous savez quel effet produisirent dans toute l'Allemagne, lors de la campagne de 1813, les chants immortels d'Arndt et de Kœrner ; avec quel entraînement les bursche de tous les pays s'enrôlèrent comme volontaires sous les drapeaux de la Prusse ; avec quelle intrépidité ils coururent à la victoire ; avec quel courage ils se firent tuer pour cette cause qui n'était pas la leur. Malheureusement, l'Allemagne sauvée, la paix rétablie, la burschenschaft excita les méfiances des gouvernements ; n'ayant plus besoin de ses utiles secours, la confédération germanique essaya de la détruire. D'un autre côté, les bursche unis rêvèrent des projets insensés ; ils devinrent fanatiques, hypocrites et orgueilleux ; ils s'imaginèrent qu'ils étaient appelés à réformer leur patrie et le monde, et pour mettre leurs projets à exécution, ils ne craignirent pas d'employer le plus odieux et le plus absurde de tous les moyens, l'assassinat. Déjà en 1817, après la célébration de l'anniversaire de la bataille de Leipsick à Wartburg, le gouvernement avait fait arrêter et juger plusieurs membres de l'association. En 1819, le crime de Sand amena une nouvelle lutte dans laquelle le pouvoir remporta sur ses adversaires une victoire complète. La burschenschaft se vit obligée de se dissoudre. Fut-ce un bien ? fut-ce un mal ? nul ne peut répondre à cette question d'une manière positive.

» A dater de cette époque, les bursche allemands ont formé de nouvelles associations particulières, non politiques et sans lien entre elles. On les appelle des *chores*. Chaque chore se gouverne d'après ses propres lois, nomme lui-même ses chefs, et outre son organisation spéciale, il a ses couleurs, son signe de ralliement, sa *maison d'honneur*, c'est-à-dire une maison où ses membres se battent en duel ; ses fêtes, ses commers et son *kneip* ou taverne de bière. Comme je vous l'ai déjà dit, l'agrégation de tous les chores d'une université se nomme l'*allgemeine*.

Digitized by Google

» D'après nos règlements, tous les membres d'un *chore* doivent se réunir chaque soir au *kneip* pour fumer et boire de la bière. Souvent même divers *chores* se donnent rendez-vous au même kneip dans le but de se *touchiren*, comme disent les bursche, c'est-à-dire de se quereller ; car il ne faut pas que les épées se rouillent. Le chore le plus nouvellement établi contracte une étroite alliance avec l'un des chores existants, et prend en même temps une attitude hostile envers un autre chore. Alors a lieu ce qu'on appelle une *chore hatz*, un combat de chores, c'est-à-dire un duel général entre tous les membres des deux chores. Chacun d'eux se bat à son tour contre son adversaire, et la lutte terminée, les vainqueurs célèbrent leur triomphe dans leur kneip ou sur le lieu même du combat. Les qualités requises pour pouvoir obtenir un grade quelconque dans la hiérarchie d'un chore sont une grande force physique, un excellent estomac, une voix retentissante, et une adresse extraordinaire dans le maniement des armes. Le premier de tous les chefs prend le titre de *senior*. Avant d'atteindre au rang suprême, il doit avoir passé successivement par tous les grades inférieurs. »

Pendant cette leçon et la conversation qui la suivit, notre bateau avait descendu tranquillement le Neckar jusqu'à l'endroit où il devait s'arrêter. Nous mîmes pied à terre, et tandis que nos compagnons de fête couraient au kneip terminer une journée si bien commencée et si bien remplie, Freisleben me reconduisit en causant jusqu'à la station de l'*Eisenbahn*.

« Mon ami, me dit-il avant de me serrer une dernière fois la main, que la journée que vous venez de passer au milieu de nous ne vous donne pas une trop mauvaise opinion des bursche de l'Allemagne. Nous sommes pleins de vanité : nous cherchons à nous faire remarquer par la longueur de nos cheveux, la couleur et la coupe de nos habits, une démarche ridicule et insolente, des manières grossières, et une foule d'autres défauts que je n'ai pas besoin de vous énumérer. Mais, ne l'oubliez pas, à tout prendre nous ne sommes encore que de grands enfants, et il faut bien pardonner quelque chose à la jeunesse. Nous préférons le plaisir à l'étude;

Digitized by Google

pourquoi n'aurions-nous pas les goûts de notre âge? Nous buvons trop de bière, nous fumons trop de tabac; pourquoi ne sommes-nous pas nés sur les bords du Tibre ou du Guadalquivir? Nous nous battons en duel une fois par jour; mais, songez-y, c'est pour nous exercer au maniement des armes, pour développer nos muscles, pour acquérir de l'adresse: nous nous blessons rarement, nous ne nous tuons jamais. Nous ne payons pas toujours nos dettes; ce n'est pas faute d'envie, mais faute d'argent. Nous adorons les femmes; qui ne les aimerait? Nous chantons des lieders en l'honneur du vin ou de la liberté; quels plus nobles sujets pouvons-nous choisir? La musique n'est-elle pas un art divin, et d'ailleurs l'homme doit-il passer sa vie entière à gémir et à pleurer? Si nous avons nos défauts, nous avons aussi nos qualités. Comme dit la chanson que je vous ai chantée hier soir, *le cœur est bon*. Vienne l'âge mûr, nous nous serons corrigés de nos défauts, et nous aurons perfectionné, développé, augmenté nos qualités. Le bursch se transformera à son tour en philistin; il possédera réellement toutes les vertus dont ses héritiers feront graver la liste sur la pierre de son tombeau. Il sera, en un mot:

Bon fils,
Bon époux,
Bon père,
Excellent citoyen,
etc., etc., etc.

Et puissiez-vous un jour, monsieur le dandy de Cambridge, ressembler sous tous les rapports à votre ami Freisleben, le joyeux bursch d'Heidelberg! C'est le dernier bonheur qu'il vous souhaite. »

En achevant ces mots, il m'embrassa avec effusion, me laissa à la porte de la station du chemin de fer, et courut rejoindre ses camarades, qui l'attendaient au kneip.

Une demi-heure après, j'étais de retour à Mannheim, et le lendemain je continuai mon voyage.....

(*Tait's Edinburgh Magazine.*)

Digitized by Google

Voyages.

LA VALLÉE DE CACHEMIRE.

Qui n'a point entendu parler de Cachemire, de cet El Dorado célébré par les vers immortels de Moore, de cette vallée délicieuse qui fut, suivant les conjectures de plusieurs auteurs, l'Éden de l'Écriture sainte, et au seul nom de laquelle les traits rigides des Brahmes s'épanouissent dans un sourire de ravissement? Cachemire avec ses jardins suspendus et ses magnifiques palais, résidence d'été de la cour voluptueuse de Dehli, où les riches teintes de la Flore indienne forment un riant tableau qui a pour cadre la sombre végétation des montagnes au sein desquelles elle est comme cachée! Il n'est personne à qui ce nom ne soit familier, et qui n'ait rêvé de cette heureuse contrée où la nature a versé à pleines mains tout ce qui réjouit le cœur et les yeux, tout ce que l'homme peut désirer pour ses besoins et pour ses plaisirs.

Nous allons rendre compte à nos lecteurs de la manière dont le baron Von Hügel décrit la vallée de Cachemire, telle qu'elle était en 1836. Nous ne sachons pas qu'un autre l'ait visitée depuis cette époque.

Plusieurs voyageurs, de pays, de condition et de but différents, ont communiqué au monde le résultat de leurs observations personnelles sur Cachemire, depuis le père Xavier, le jésuite espagnol, qui, le premier de tous les Européens, pénétra, il y a trois siècles, dans ces régions lointaines, à la suite de l'empereur Akbar. Le médecin français Bernier, le missionnaire Desiderius, l'aventurier Georges Foster, Moor-

Digitized by Google

croft, puis Victor Jacquemont, et Wolf, le juif converti, nous ont, chacun à leur tour, apporté leur tribut d'informations; mais aucun ne convenait mieux à cette tâche que le baron Hügel. A un esprit profond et soigneusement cultivé, à des notions scientifiques qui surpassaient celles de ses prédécesseurs, il unit un véritable talent d'observation, une sagacité, une intelligence singulières. Non-seulement il déroule devant nous des remarques et des faits entièrement nouveaux, mais encore il étonne agréablement par la grâce de son style et par le bonheur de ses descriptions : deux motifs qui s'allient rarement avec le génie pratique des découvertes et les minutieuses recherches des naturalistes. On se sent captivé par le ton de grave mélancolie qu'affecte l'auteur, et qui convient à merveille quand il s'agit de décrire une terre belle comme Éden, et une noble race qui, courbée pendant plusieurs siècles sous le joug des barbares, garde encore les traces profondes d'un passé glorieux.

Le baron Hügel a employé six années à ses voyages; il a visité successivement la Syrie, où il fut atteint de la peste; la majeure partie de la péninsule de l'Hindoustan, l'île délicieuse de Ceylan, les îles de l'Inde orientale, la Nouvelle-Hollande, le nord de la Chine; de là il est revenu au Bengale, et, franchissant les monts Himalaya, il a pénétré jusqu'à Cachemire.

La collection dont il a enrichi le musée impérial de Vienne, et qui se compose d'échantillons d'histoire naturelle, d'antiquités, de curiosités, ne comprendra pas moins de trente-deux mille articles.

Le 21 juin 1833, nous le trouvons à Massuri, attendant un passeport de Runjet-Singh, pour entrer dans le territoire de ce prince.

Son intention était d'abord de traverser la chaîne de l'Himalaya par la passe de la *Berenda*, route qui n'avait encore été frayée par aucun Européen; mais le mousson finit avant que l'autorisation nécessaire lui eût été délivrée, et lorsqu'il l'obtint, la saison trop avancée ne lui permettait plus de ten-

Digitized by Google

ter ce passage. Il se décida donc à prendre la route de Belaspur. C'est une ville située d'une manière pittoresque dans une vallée qui s'étend le long du cours tortueux du Sutledje. A l'est s'élèvent gracieusement des collines dont le sommet, comme celui des coteaux qui bordent le Rhin, est couronné de vieux châteaux qui servaient de repaires à des voleurs. Au-dessus de ces hauteurs, le Bondelah dresse sa tête colossale. Les habitants assurent qu'un *Beyragi Gossain*, ou ermite, y fait sa demeure. De temps en temps cet être invisible secoue sa chevelure, et alors toute la vallée tremble, les maisons s'écroulent, et de gros fragments de rocher se précipitent à grand bruit du sommet de la montagne.

Le baron Von Hügel passa le Sutledje sur un radeau. Sa suite se montait à près de cent personnes : c'étaient des *jagers*, des chasseurs de papillons, des empailleurs, des jardiniers, etc. La route que l'on avait choisie est celle de Jualamucki et de Nurpur. On traverse le Pir-Panjal, et l'on se trouve sur le territoire de Cachemire.

Un pareil voyage est semé de bien des ennuis et de vexations. Il faut citer entre autres la paresse et l'humeur réfractaire des porteurs de bagage. Vainement le baron Hügel essaya-t-il sur ces hommes l'efficacité de l'argument du bâton : le bâton lui-même n'y pouvait rien. Mais, mieux qu'aux reproches et aux coups, ils obéirent aux ordres d'un brahmine que le baron avait pris à son service en qualité de secrétaire : l'explication de ce miracle montre quelle influence la secte des Brahmes exerce dans l'Inde :

« Quand notre petite troupe fut de nouveau en marche, et pendant que nous suivions la caravane à travers une forêt de palmiers, je demandai au brahmine par quel moyen il avait triomphé si vite de la résistance de nos gens. Il me répondit qu'il avait entr'ouvert son *Angrica*, et exposé à leurs yeux la triple corde, signe de son ordre révéré. Je suis, s'était-il écrié en même temps, je suis thakir-das (brahmine) et serviteur du grand roi (il entendait par là le baron Von Hügel) ; osez-vous bien refuser de le servir un seul jour, quand

Digitized by Google

je lui ai dévoué ma vie tout entière, vous qui n'êtes que des zemindars (paysans), et moi qui suis brahmine? »

Le zèle avec lequel notre voyageur s'occupait de ses travaux de naturaliste mit plus d'une fois sa vie en danger. Un jour son jager, croyant tirer sur quelque animal sauvage, fit feu sur lui dans un fourré épais; heureusement que le coup était mal ajusté. Dans une autre occasion, le baron lui-même entendit quelque chose passer sur sa tête en bourdonnant. Ceci avait lieu dans la ville de Nurpur, et la nuit était déjà fermée. Le baron déchargea son fusil, et il abattit, non pas un oiseau, comme il le pensait, mais un hideux vampire. Au bruit de la détonnation, les habitants sortirent de leurs maisons, et voyant ce qui était arrivé, ils se précipitèrent avec des hurlements et des imprécations effroyables pour punir l'auteur d'un pareil sacrilége. S'ils avaient trouvé des pierres sous leurs mains, Von Hugel eût certainement péri victime de ces furieux fanatiques. S'adossant à la muraille, il tint à distance, au moyen de son fusil, ceux d'entre eux qui étaient les plus ardents. Pendant ce temps-là, il put leur expliquer que, s'il avait tué l'objet immonde de leur culte, c'était par méprise. Cette déclaration réussit à les apaiser. Tout récemment encore, à Mattra, deux officiers anglais ont eu un destin beaucoup plus tragique. Le singe est regardé là comme sacré; aussi le pays est-il infesté de ces bêtes malicieuses, qui s'y multiplient et commettent impunément les plus grands dégâts. Elles attaquent même les passants. Un vieux singe, plus impudent que les autres, osa se jeter sur les deux jeunes officiers en question. Ceux-ci l'étendirent mort d'un coup de fusil. Les habitants accoururent pour tirer vengeance de ce forfait abominable. Les coupables, craignant d'être lapidés, essayèrent de traverser sur leur éléphant la rivière Jumna. Le courant, qui était trop rapide, entraîna l'animal et ceux qu'il portait : bête et gens, tout fut noyé.

Le tableau suivant mérite d'être cité. Le lieu de la scène est situé près de *Kotoe*.

« Deux ou trois dattiers isolés et un massif d'arbres touffus

Digitized by Google

formaient le premier plan du tableau. En avant de ces arbres étaient dressées mes tentes; une foule de gens de toutes couleurs et tout costume s'y agitaient. Depuis le fastueux Sikh et le grave mahométan, jusqu'à l'Hindou, simplement mais élégamment vêtu, tous travaillaient très-activement. On voyait dans le fond du tableau la forteresse de Patancotta, et plus loin, les cimes des monts Himalaya qui allaient se confondre avec l'azur foncé des cieux. Tous ces objets nageaient dans la chaude atmosphère de l'Inde; du côté de l'orient, le ciel s'embrasait des plus vives couleurs; le soleil élevait son globe de feu à l'horizon.....Un instant après, le jour succéda à la nuit, non point, comme dans nos climats du nord, par l'intermédiaire d'un lent crépuscule: ce changement se fit avec une promptitude magique. La nature sortit de son profond repos, vivante, fraîche, animée. Il semblait qu'elle n'eût pas sommeillé. Le bulbul salua le matin d'une voix claire et joyeuse. Le nango doré commença ses plaintes touchantes. Le meynar bariolé sautilla en chantant de branche en branche. Le perroquet criard étala son brillant plumage dans les airs, et la famille turbulente des singes poursuivit le cours de ses combats et de ses jeux. Caché au fond des bois, l'émérillon bleu et la grive solitaire envoyèrent leur dernier adieu à la nuit déjà envolée. Les paons piaillèrent dans la plaine, et l'alouette noire monta en tournoyant dans les airs pour porter au soleil levant les bénédictions de la terre.»

La remarque suivante intéressera les ornithologistes:

« Parmi une foule d'oiseaux plus ou moins curieux, mais dont aucun ne m'était entièrement inconnu, mon jager m'apporta un *buceros* de la plus petite espèce. Les femmes du pays mangent la chair de cet oiseau comme un antidote contre la stérilité. J'ouvris l'estomac de l'individu que j'avais en ma possession, et je n'y trouvai, ainsi que cela m'est toujours arrivé, que des aliments végétaux. Ce résultat est en opposition avec le système des naturalistes, qui ont prétendu que le bec long et grotesque de cet oiseau lui avait été donné pour attraper les lézards. »

Digitized by Google

A Moradpur-Serai, le baron Hügel trouva la première grande route qui conduit de Lahore à Cachemire. Cette ville est une des stations bâties par l'empereur Akbar pour lui servir de place de refuge dans sa marche à travers ces contrées. Ces stations sont longuement décrites dans l'ouvrage de Bernier. Celle-ci est maintenant en ruine. La seule qui se soit un peu conservée est celle de Alihabad, qu'on appelle communément Badhi-Schahi-Serai.

Après avoir franchi les chaînes parallèles du Ratan-Panjal et du Pir-Panjal, où le thermomètre descendait pendant les matinées jusqu'au 18e degré, le baron Hügel atteignit Rampur. Ce fut là qu'il fit la rencontre d'une troupe de soldats sikhs; le gouverneur les avait dépêchés au-devant de lui pour l'escorter jusqu'à la capitale. Cette nouvelle preuve d'attention confirmait la bienveillance dont Runjet-Singh était animé à son égard. Outre divers cadeaux, ce monarque lui envoya un bon de plusieurs centaines de roupies : l'étiquette prescrivait au baron d'accepter; car un refus eût été une insulte.

La maison qui lui avait été assignée pour demeure pendant son séjour à Cachemire était située sur les rives du Schelum. Elle contenait plusieurs pièces, mais elle était petite et malpropre. Aussi le baron résolut-il de s'établir au Dilawar-Khan-Bagh : c'est le même jardin où résidèrent dans le temps Moorcroft et Jacquemont. L'une des deux maisons qu'il renferme était habitée par M. Vigne, voyageur anglais, qui revenait d'une excursion à Iskardu; l'autre était vacante, et notre baron y ayant déposé son bagage et ses collections, se logea lui-même sous une tente qu'il dressa tout à côté.

Immédiatement après son arrivée, il reçut, conformément à un ancien usage du pays, la visite d'une troupe de jeunes Cachemiriennes, qui lui chantèrent le *Wonnemun* ou chant de bien venue. « Hélas ! s'écrie-t-il, faut-il que ma véracité m'arrache un tel aveu ! Ces jeunes Cachemiriennes, qui me félicitaient de la sorte, surpassaient en saleté tout ce que j'avais vu dans les diverses contrées de l'Asie ; et quant à leur musique,

Digitized by Google

c'était un effroyable sabbat. » Notre voyageur éprouva le même désappointement au sujet de la beauté des femmes, du moins pour celles des classes inférieures. Celles des hautes classes sont assez bien ; mais, même parmi celles-ci, les formes du corps sont généralement plus remarquables que les traits du visage. Ce qui est étrange, c'est que la partie de la population qui travaille aux tissus semble appartenir à une race distincte ; les individus qui la composent ont des traits aussi beaux qu'expressifs, et une délicatesse de formes tout à fait féminine.

A Cachemire, le baron Hügel se lia avec un autre Anglais nommé le docteur Anderson. Cet Anglais, d'un caractère original, était le commis voyageur de la banque d'*Agra* et d'un journal radical ; il avait obtenu de ses commettants un congé de quelques mois pour aller, disait-il, à Calcutta : au lieu de cela, et contrairement aux instructions expresses qu'il avait reçues, il avait traversé le Sutledje et poussé jusqu'à *Ladhak*. Il n'est pas inutile de rappeler ici à nos lecteurs que ce fut avec le rajah de cette province que Moorcroft conclut un traité d'alliance offensive et défensive au nom de la compagnie des Indes orientales : traité pour lequel aucune autorisation officielle ne lui avait été donnée, et qui fut depuis déclaré nul. Mais laissons parler Von Hügel :

« Anderson me raconta qu'au moment où il arrivait à Ladhak, *Teron-Singh*, le général de *Gulab-Singh*, prenait possession de la contrée. Le rajah accueillit Anderson avec beaucoup de politesse ; mais, quoique celui-ci portât le costume mahométan, et qu'il se fût donné le nom d'Ismaël Khan, le prince indien sut bientôt découvrir quelle était sa patrie. Dès ce moment il se mit dans la tête que le voyage de cet Européen ne devait pas avoir d'autre objet que l'accomplissement du traité dont il vient d'être question. Vainement le docteur voulut-il protester de son ignorance. Le rajah produisit le document original, et s'il finit par être persuadé qu'Anderson n'était point un émissaire du gouvernement de l'Inde, c'est que celui-ci laissa éclater des marques de surprise qui ne

Digitized by Google

pouvaient pas être simulées ; néanmoins le subtil rajah résolut d'exploiter cette circonstance, et dans l'espoir d'intimider Teron-Singh, il s'efforça de faire croire que l'arrivée du docteur avait rapport au traité. »

Il retint donc de force près de lui le malheureux Anderson. Cet artifice eut pour résultat d'arrêter pendant un certain temps le Sikh dans ses progrès ; mais bientôt des nouvelles venues de l'Hindoustan révélèrent quelle comédie jouait le rajah. Anderson tenta bien des fois, et toujours inutilement, de s'échapper. On le relâcha à la fin. Après avoir fait une excursion aux montagnes du Thibet et perdu ses chevaux et son bagage, il parvint à Cachemire dans le même temps que le baron Hügel y arrivait par une route opposée.

L'aspect de cette province ne s'est point amélioré depuis la visite de Moorcroft ; au contraire, suivant les calculs de ce voyageur, 120,000 individus étaient occupés rien qu'aux manufactures de châles, et le chiffre total de la population du district s'élevait à 800,000 âmes. Le baron Hügel réduit ce chiffre à 200,000, dont 40,000 habitent la capitale. La ville de *Schezax* offre un exemple frappant de la dévastation prodigieuse qui s'est opérée dans maintes localités. Elle compte 2,000 maisons ; dans ces 2,000 maisons combien croyez-vous qu'il y ait d'habitants ?... 150 ! On attribue ce désastre au tremblement de terre qui eut lieu en 1828.

« On suppose, dit le baron Hügel, que 1,200 personnes périrent sous les ruines des maisons. La première secousse fut suivie de beaucoup d'autres moins violentes, qui se succédèrent pendant trois mois, et pendant tout ce temps la chute des édifices ne cessa point. Telle était la terreur des habitants, qu'ils ne mettaient plus le pied dans leurs maisons. Ils vivaient en plein air, ne songeant ni à leur mobilier ni à leur argent : personne ne porta la main sur le bien d'autrui ; les voleurs eux-mêmes étaient frappés de la consternation générale. Ce fléau en amena un autre. Trois mois après le tremblement de terre, le choléra éclata dans la province, et en moins de quarante jours le *Wuba*, c'est le nom qu'on lui donne, fit 100,000

Digitized by Google

victimes. Ce n'était point encore assez de malheurs. En 1823 on évaluait la prochaine récolte de riz à vingt lacks de kurwars (le kurwar pèse presque 194 livres). Les champs étaient magnifiques et déjà en fleur, quand le matin du 20 *jomballo*, la neige couvrit toute la vallée. Les épis qui n'étaient point encore éclos produisirent seuls du grain. Le reste fut perdu, et au lieu des vingt lacks qu'on espérait, on n'en recueillit qu'un. »

La famine et une seconde invasion du choléra, telles furent les suites affreuses de ce désastre. La population se vit réduite au dernier degré de la misère. Des centaines de familles quittèrent la vallée pour chercher ailleurs de quoi subsister : hommes et femmes, trop faibles pour se traîner, mouraient le long des chemins, et des cadavres en putréfaction jonchaient les montagnes de l'est et de l'ouest.

Voici le tableau que trace notre voyageur :

« Quelle différence entre l'aspect que me présentait un village, vu de loin, et celui qu'il m'offrait à mon arrivée! Des groupes de palmiers, de peupliers, d'arbres à fruits, des mosquées artistement bâties et entourées de parterres pleins de fleurs ; en dehors comme au milieu de l'enceinte du village, des prés verdoyants arrosés par un ruisseau dont l'eau alimentait parfois un moulin et coulait lentement sous des saules; tous ces objets charmaient le regard du voyageur, et lui promettaient un accueil hospitalier. Mais lorsqu'on s'approchait de plus près, cet extérieur aimable se changeait en un horrible spectacle. Là où étaient naguère le mouvement et la vie, régnaient le silence et la mort. Ce village, qui réjouissait de loin la vue, n'était qu'une solitude. La plupart des maisons tombaient en ruine, d'autres avaient leurs portes et leurs fenêtres ouvertes. Les bêtes sauvages venaient y chercher un refuge. On pouvait visiter ainsi plusieurs petits hameaux sans rencontrer un être humain. Quelquefois seulement on apercevait un vieux faquir accroupi sur le seuil d'une mosquée, ou bien un brahmine semblable à un squelette par sa maigreur, et prosterné en prières devant son *Veda*. Le pre-

Digitized by Google

mier se levait, criait : *allaho Ackbar*, et demandait la charité; le second demeurait immobile, résigné à souffrir, et gardien muet de ce lieu funèbre. »

Si les fléaux de la nature sévissent cruellement dans cette contrée, en revanche l'homme y est devenu moins inhumain. Le sang est versé plus rarement. Les palmiers gigantesques de *Kosipara*, que les habitants appellent « la fin du mauvais sort, » ne portent plus chaque jour, comme autrefois sous le régime des Afghans, une demi-douzaine de cadavres suspendus à leurs branches. Cette *place de Grève* de Cachemire est comparativement déserte; car aux yeux des Sihks le meurtre seul entraîne la peine de mort, et les meurtres vont diminuant. Mais les tyrans d'aujourd'hui, moins sanguinaires que leurs devanciers, les surpassent de beaucoup en rapacité; il n'est pas d'extorsions qu'ils n'inventent pour piller une population déjà misérable. Aussi quiconque possède un peu d'argent en fait-il un très-grand secret.

« Un jour, dit à ce sujet le baron Hügel, j'annonçai à mon banquier, en présence de plusieurs personnes, que je tirerais sur lui pour tout l'argent dont je pourrais avoir besoin. A cette communication faite si publiquement, dans un pays où l'on se cache d'avoir entre les mains une centaine de roupies, de peur d'exciter la convoitise insatiable du Sihk, mon homme pâlit, perdit contenance, et fut sur le point de se trouver mal. Il eut à peine la force de murmurer qu'il ne croyait pas qu'il lui fût possible de réunir mille roupies. Il s'empressa ensuite de prendre son rokshout ou permis de départ. Toutefois il profita d'un moment où j'étais seul pour m'assurer qu'il mettrait à ma disposition toutes les sommes que je lui demanderais. »

La fabrication des châles ou *shawls*, corruption du mot cachemirien *duschala*, ne se fait plus dans ce pays sur la même échelle qu'autrefois. Cela tient à ce que le nombre des marchands a diminué ainsi que celui des commandes, et à ce que des manufactures rivales ont été créées à *Ludeanah*, à *Simla*, à Dehli et ailleurs. Cependant ceux qu'on fabrique à

Digitized by Google

Cachemire surpassent encore tous les autres par la beauté des couleurs et le fini de l'exécution. La cause de cette supériorité a toujours été un mystère. Il paraît qu'il faut l'attribuer en partie à la qualité de l'eau. Quoi qu'il en soit, treize mille ouvriers tisserands sont morts du choléra ; et suivant notre voyageur, on n'en emploie aujourd'hui que deux mille. On fabrique annuellement trois mille châles, et en outre douze cents pièces d'étoffes rayées servant à divers usages. Le baron Hügel s'est donné beaucoup de peine pour savoir au juste quel rapport il y a entre le prix d'un châle et les frais de fabrication, et voici le résultat de ses recherches :

Pour avoir une couple de châles superfins, il faut vingt-quatre ouvriers travaillant pendant douze mois :

Salaire de ces ouvriers	800 roupies.
Pashmina et teinture	300
Avances, frais d'établissement	200
Taxe d'estampille pour le gouvernement	700
TOTAL	2,000

Soit 116 £ 13 sh. (2,950 fr.)

Or une paire de ces châles se vend ordinairement trois mille roupies. Ce sont donc mille roupies de plus que le prix de revient. Toutefois on peut encore se les procurer à meilleur compte. Ceux qui exigent douze mois de travail sont entrepris rarement, et jamais sans avoir été commandés. Les meilleurs que l'on vende sur les marchés européens se fabriquent dans l'espace de six mois seulement. Le prix de revient, quand on les fait à la *daschalawalla*, est à peu près celui-ci :

Gages des ouvriers pendant six mois	400 roupies.
Pashmina et teinture	300
Avances et frais d'établissement	100
Taxe	250
TOTAL	1,050

Soit 61 £ 5 sh. (1,540 fr.). Il faut remarquer ici que la taxe

Digitized by Google

d'estampille est toujours proportionnée à la qualité du tissu.

Ce n'est que dans le cours du dernier siècle que cet article est devenu si coûteux. A l'époque de Bernier, le prix le plus élevé d'un châle était de cinquante roupies. Quelques années avant le commencement du siècle où nous sommes, ce prix était encore de cent cinquante roupies.

La laine qui sert à tisser est peignée du dos de la chèvre qui la porte, et non point tondue. Quant à la localité qui produit cette laine, les opinions diffèrent de beaucoup. L'*Asiatic Journal* de Calcutta annonçait, en 1836, qu'on la faisait venir de Yarkand à Ladhak, où elle était livrée aux marchands cachemiriens. Suivant Moorcroft on la trouvait anciennement dans le voisinage de Ladhak, et aujourd'hui il faudrait la chercher à *Yarkand* et à *Koten*.

« Sans prétendre contredire d'une manière positive cette assertion, dit à ce sujet le baron Hügel, car je ne suis jamais allé à Yarkand, je crois qu'elle est erronée. J'ai eu occasion de voir à Cachemire et d'entretenir plusieurs habitants d'Yarkand. Les diverses productions que fournit cette dernière ville ont été mises sous mes yeux, et jamais on n'a mentionné devant moi, ni le pashmina, ni aucune autre espèce d'étoffe provenant d'Yarkand et fabriquée avec cette matière. Est-il à supposer qu'une cité populeuse et industrieuse comme Yarkand, où abondent tellement les manufactures, négligerait d'employer pour ses produits une laine estimée à ce point, si les chèvres qui la donnent se trouvaient dans son voisinage? L'*Asiatic Journal* aura accueilli légèrement les récits menteurs de quelques pèlerins qui revenaient de la Mecque, et qui auront voulu rehausser l'importance de leur ville natale en lui attribuant la production de cette laine précieuse. J'ai vu moi-même dans l'Himalaya un troupeau composé de ces chèvres dont la toison sert à la fabrication des châles. Ce sont de petits animaux tout à fait insignifiants, d'une couleur claire ou gris-foncé; autant que j'ai pu le vérifier, ils viennent des hautes terres, entre *Ladhak* et *Lassa*. »

Digitized by Google

La laine la plus belle, celle que Bernier appelle *tus*, et Moorcroft *asali-tus*, est fournie par l'*ahu* ou *chamois*.

« On la tire en petite quantité d'*Iskardu*, capitale de la contrée que les cartes géographiques désignent sous le nom de Petit-Thibet ou Baltaï. La majeure partie de cette laine est employée à Iskardu même : on en fabrique des étoffes communes, il est vrai, mais d'une souplesse extraordinaire. Le reste, qui est peu considérable, s'exporte au dehors. La couleur naturelle de cette espèce de laine est d'un brun clair. »

Les longs débats qu'entraîne l'achat d'un châle sont une épreuve qui lasserait la patience d'un Européen. Aussi l'usage est-il de charger de cette acquisition un plénipotentiaire. Voici comment le baron décrit les conférences qui ont lieu à ce sujet.

« L'acheteur et le vendeur s'asseyent par terre, se présentant l'un à l'autre leur main droite cachée sous une grande pièce d'étoffe. Ils commencent alors à se regarder fixement : les demandes et les offres sont faites sans qu'aucun des deux prononce une syllabe, et au moyen de certaines pressions de main. Cette contestation muette dure quelquefois tout un jour, et souvent plusieurs jours s'écoulent sans que le marché soit conclu. »

Dans une excursion que le baron Hügel fit dans la vallée, il atteignit *Ventipura*, ancienne capitale de Cachemire.

« Suivant la tradition indienne, cette ville fut bâtie par *Ven*, un des derniers rajahs hindous. Une foule de vers et de légendes célèbrent la mémoire de cet excellent prince. On rapporte qu'il avait le cœur si tendre qu'il ne pouvait soutenir l'idée de son peuple travaillant pour payer des taxes; aussi n'en imposait-il aucune : il se contentait du patrimoine qu'il avait reçu de ses ancêtres, et il dépensait une partie de ses revenus en aumônes. Lorsqu'à la fin il eut épuisé toutes ses ressources, il pourvut à sa subsistance et à celle de sa famille en façonnant des pots que ses femmes allaient vendre sur les marchés. »

Digitized by Google

Quel dommage que le gouverneur actuel ne se pique pas de suivre un tel exemple! Les pauvres Cachemiriens ne lui reprocheraient sans doute pas de compromettre sa dignité et la leur... Qui sait pourtant?.. les hommes sont si bizarres!

Sur une éminence située non loin de Ventipura, le baron Hügel fit une découverte intéressante :

« Cette colline, dit-il, était taillée en terrasses d'une largeur considérable, et dont chacune présentait un petit espace uni et propre à la culture. Ce sol était supporté par des murs cyclopéens. Cet ouvrage gigantesque doit dater de l'époque fort ancienne où la population du pays était si pressée que les plaines ne suffisant pas à la nourrir, on utilisait les pentes des montagnes. Si maintenant l'on considère que dernièrement encore, et quoique la plupart des terrasses en question fussent devenues incultes et stériles, huit cent mille personnes subsistaient dans la vallée de Cachemire, ne pourra-t-on pas dire sans exagération qu'elle devait contenir trois millions d'habitants, à l'époque où Ventipura florissait? »

L'histoire de Cachemire est une partie curieuse autant que difficile de la tâche entreprise par le baron Hügel. La source à laquelle il a puisé est le *Raja Taringini*, ou chronique des rois. Le professeur Wilson désigne cet ouvrage comme le seul livre sanscrit qui puisse s'intituler histoire. L'auteur allemand analyse avec beaucoup d'habileté la chronologie de ce livre; il relève sommairement les erreurs qui s'y trouvent, et il montre comment quelques-unes des dates se concilient avec celles de l'Écriture sainte. Dans le tableau qu'il trace, nous voyons la province de Cachemire passer successivement sous la domination des Hindous, des Mongols, des Afghans, puis sous celle des Sihks, qui en sont aujourd'hui les maîtres. Il ne néglige rien de ce qui concerne la condition sociale et physique de ce pays, sa religion, ses monuments, ses productions artificielles et naturelles, sa position géographique, etc. Il ne garde le silence que sur un seul point, les relations politiques de la province de Cachemire avec les états avoisinants. Pour expliquer cette réserve, il suffit de rappeler que le ba-

Digitized by Google

ron Hügel voyageait sous les auspices de la compagnie des Indes-Orientales. Ne sait-on pas que la politique du gouvernement indien couvre d'un voile impénétrable tout ce qui a rapport à ce sujet? Au surplus nous ne perdons pas beaucoup au silence de notre voyageur : l'occupation d'un pays qui est, comme celui de Cachemire, séparé par un cercle de montagnes du reste du monde, ne saurait jamais être bien ambitionnée, et quelque avantage qui puisse en revenir pour l'humanité, nous ne souhaitons pas très-ardemment que le vœu du baron Hügel se réalise, et qu'un proconsul anglais commande en maître dans le palais impérial de Shalimar.

On suppose que la vallée de Cachemire était autrefois un lac immense. Il y a maintes traditions sur la manière dont il fut desséché : nous croyons que nos lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré d'en citer une.

Un jour, Kasyapa (en langue turque, Kaschel), petit-fils de Brahma, vint visiter les environs de la vallée où est aujourd'hui Cachemire, et qui, dans ce temps-là, était couverte par les eaux. Il trouva les habitants réduits à l'état le plus misérable, à cause des déprédations auxquelles se livrait un certain démon aquatique nommé *Jaladeo*, qui habitait au plus profond du lac.

Le cœur de Kaschel fut ému de pitié : il s'arrêta à *Naubadan*, et pendant mille ans il se mortifia et fit pénitence, tant qu'enfin *Meha-Deo* lui apparut et lui promit de détruire le démon. A cet effet, il dépêcha deux serviteurs, Vishnu et Brahma. Vishnu lutta cent ans contre Jaladeo, mais sans résultat, car celui-ci effectuait toujours sa retraite sous l'eau et se cachait dans la vase. Vishnu, justement impatienté, ouvrit la montagne à l'endroit nommé *Baramulla*. Les eaux du lac s'écoulèrent par cette voie, et le dieu eut facilement raison du mauvais génie.

Qu'on ne se moque pas trop de la légende, car la science lui vient en aide. D'après le baron Hügel, certains monticules isolés, hauts de deux cents à trois cents pieds, formés d'alluvions sablonneuses, et ayant leurs sommets horizontaux ou

Digitized by Google

légèrement déprimés au milieu, donneraient lieu de supposer qu'une irruption des eaux soudaine et violente, telle que celle que la légende mentionne, aurait produit ce phénomène géologique. Ce qui réfute cette conjecture, c'est que les monticules en question sont situés trop loin de l'ouverture de la Baramulla pour avoir été formés de la sorte. Le baron Hügel se décide donc à y voir l'effet d'un mouvement souterrain, pareil à ceux qui travaillent encore aujourd'hui cette contrée; seulement ce mouvement n'aurait pas été très-fort, et les rochers ne se seraient pas fait jour à travers la masse alluviale qui les recouvrait.

« Il est un fait incontestable, dit-il; c'est que la vallée a été autrefois noyée sous les eaux. Son étendue, sa surface partout unie, son sol alluvial, tout le prouve : quant à la manière dont le lac s'est changé en plaine, on peut l'expliquer sans recourir à l'hypothèse d'une ouverture artificielle ou naturelle. Ce ne sont point les eaux qui se sont écoulées, c'est le sol qui s'est élevé, ce sont des terrains d'alluvion qui ont peu à peu comblé le fond du lac : ce phénomène s'opère tous les jours, et on l'observe principalement au lac *Walar*. Les fortes pluies entraînent d'ordinaire des masses considérables de sable et de terre que voiturent les fleuves. Ces dépôts vont sans cesse en s'augmentant, et c'est ainsi que les grands réservoirs se tarissent. »

Le baron Hügel et Moorcroft diffèrent entre eux sur quelques points essentiels. D'un côté Moorcroft a résidé plus long-temps à Cachemire; de l'autre, Hügel était plus profondément versé dans les langues orientales. Duquel des deux faut-il de préférence adopter la version ? Par exemple, en parlant du climat, Moorcroft explique la fécondité singulière de la vallée par l'humidité excessive de la température. Hügel, qui consacre tout un chapitre à ce sujet, dit au contraire : « Dans les bois, la terre n'est couverte ni de mousse ni de lichen : les fougères même y sont rares, ce qui est une preuve concluante de la sécheresse du climat. » Et plus loin : « Le pays de Cachemire est situé au delà de la région des pluies

Digitized by Google

périodiques de l'Inde. Elles s'étendent seulement à la cime du *Rotan-Panjal*; quelquefois elles vont plus loin, mais jamais elles ne dépassent le *Pir-Panjal*. En automne, il ne pleut presque jamais à Cachemire. » Le même auteur ajoute encore : « Le phénomène le plus remarquable du climat de Cachemire, c'est l'absence complète de vent. L'immense surface du lac Walar n'est jamais ridée par la plus légère ondulation, en sorte que le sillage d'un bateau reste visible sur ce miroir poli pendant l'espace de plusieurs milles. » Comme une preuve de ce fait, M. Hügel cite l'architecture fragile des maisons, dont la plupart sont construites en bois de *deodar*, et n'ont que la largeur d'une fenêtre, tandis qu'elles sont souvent élevées de trois étages. Enfin nous lisons dans un autre passage : « Les bateaux cachemiriens n'ont pas de voiles. »

N'a-t-on pas lieu d'être étonné après cela, quand Moorcroft raconte que traversant ce même lac Walar, il fut forcé d'attérir pour échapper aux périls d'une tempête? Il mentionne encore la fréquence des rafales et des bourrasques, surtout pendant la saison du printemps, laquelle est très-sèche. Encore une fois, auquel des deux faut-il croire? Lequel se trompe ou veut tromper?

Sur l'autorité du baron Hügel, l'*Asiatic Journal* établissait ainsi la position géographique de Cachemire : 34°, 22′ 58″ de latitude nord; mais des calculs plus récents ont fait adopter à notre voyageur les chiffres de 34°, 7′, 36″. Trebeck, compagnon de voyage de Moorcroft, avait indiqué 34° 4′. Il résulte aussi de nouvelles informations, que le nombre des passes conduisant dans l'intérieur de la vallée est de douze. Cette circonstance paraît avoir été ignorée jusqu'ici.

Le baron Hügel porte sur le caractère et les mœurs des Cachemiriens un témoignage plus favorable que les voyageurs qui l'ont précédé. Il avoue que ce sont des hommes souples, rusés, trompeurs. Mais, selon lui, il ne faut pas en accuser la nature : les circonstances seules ont tout fait. En revanche il nous les montre comme très-hospitaliers, très-obligeants, et

Digitized by Google

conservant une gaieté imperturbable au milieu des plus grands maux. Leur passion excessive pour la musique a donné lieu au proverbe suivant : Lorsqu'une *kanschani* (danseuse) chante les amours d'*Andam* et de *Durtschani*, vous pouvez voler à un Cachemirien sa femme et son enfant; il ne bougera pas pour les ressaisir avant la fin de la chanson.

Voici quelques-uns des usages bizarres de ce peuple :

La coutume indienne de rester accroupi devant la porte de quelque personnage distingué, jusqu'à ce qu'on ait obtenu de lui la faveur qu'on sollicite, est assez usitée parmi les Cachemiriens. Il y a des exemples de gens qui sont restés vingt ans dans cette posture, et qui y seraient morts peut-être, si on ne leur eût accordé ce qu'ils demandaient. Une autre coutume est celle d'aller nu-tête et nu-pieds, pendant le jour, au palais du gouverneur, et de se faire précéder par des torches allumées. Cette procession n'est rien moins qu'un emblème séditieux, dont voici le sens : « Ta justice est si obscure qu'on ne peut voir devant soi dans les rues en plein jour, et elle m'a réduit à une telle extrémité, que je n'ai point de souliers à mes pieds, point d'étoffe pour me couvrir la tête. »

La *suttie*, cette horrible coutume qui consiste à brûler vives les veuves hindous sur le bûcher de leurs époux morts, a repris vigueur sous les Sikhs. Moorcroft annonçait qu'elle était entièrement abolie; mais c'était sous la domination mahométane. Depuis l'usurpation de Runjet-Singh six de ces affreux spectacles ont été donnés. Il ne faut pas croire que ce martyre soit forcé; c'est un acte volontaire; c'est l'accomplissement d'une promesse solennelle que la femme a faite à son mari, et par laquelle elle espérait conquérir et conserver plus sûrement son amour. Voici quel est le cérémonial qui accompagne les funérailles d'un brahmine : Quand le corps est brûlé, on en jette les cendres dans un petit étang nommé *Ganga*, et situé à quatre jours de marche de la ville. Les parents de la veuve la conduisent sur le bord de l'étang. Là on lui coupe les cheveux, qu'on jette aussi à l'eau, et il lui est défendu de les laisser repousser.

Digitized by Google

Moorcroft remarque que, depuis la conquête du pays par les Sikhs, l'hindouisme y prédomine. Écoutons maintenant le baron Hügel : « La majorité de la population se compose de mahométans ; ils sont divisés en deux sectes bien connues : les *schiah* et les *suni*. La dernière secte est de beaucoup la moins nombreuse. Tous les Afghans sont *suni*. »

Tous les Hindous de Cachemire sont brahmines. Il y a une troisième religion, celle des *guruh nanokjie*, à laquelle appartiennent les Sikhs. Les prêtres de cette religion habitent les *darmshalla* ou maisons, où ils sont tenus de recevoir tous les voyageurs qui professent leurs croyances. Comme, à l'exception de deux régiments qui forment la garnison, Cachemire ne renferme qu'un petit nombre de Sikhs, leur religion n'y est pas fermement établie. Le fait est qu'ils inclinent chaque jour davantage vers l'hindouisme.

Avant de passer aux productions naturelles de cette contrée, arrêtons-nous un moment sur une industrie très-importante : il s'agit de la fabrication de vases de toute espèce en chalcédoine et en cristal de roche. Les environs d'Iskardu contiennent des gisements inépuisables de cette matière. Le baron Hügel a vu un quartier de cristal de roche que les efforts réunis de quatre hommes vigoureux pouvaient à peine mouvoir. Quelques-uns de ces vases se sont vendus à Lahore huit cents roupies pièce. Malheureusement cette industrie, dont les produits surpassaient nos produits européens par le goût et la perfection du travail, a subi le sort commun réservé aux arts dans ce pays. La sculpture n'y existe plus, et les sculpteurs restent inoccupés.

Les ressources naturelles de la province de Cachemire sont très-étendues, comme on le voit par le relevé annuel des exportations, lesquelles se montent à quatre millions de roupies, tandis que le chiffre des importations est de cinq cent mille seulement. L'application de quelques mesures utiles suffirait pour améliorer la condition actuelle des habitants.

Hügel estime que le revenu total de la province pourrait s'élever à trente-quatre lacks de roupies, ou 3,400,000 fr.

Digitized by Google

En 1835, Runjet-Singh exigea un tribut de 2,250,000 fr. On annonce que l'année suivante la taxe imposée n'a été que de dix-huit lacks ; mais, attendu l'état de misère auquel la population est réduite, il n'est pas vraisemblable qu'on soit parvenu à réaliser cette somme.

Les richesses géologiques du territoire de Cachemire ne sont connues qu'en partie. On trouve du fer à l'est de la capitale : les gisements sont placés entre des couches de pierre calcaire. Il n'y a encore qu'une mine en exploitation, et elle rend annuellement deux mille cinq cents kurwars. Il existe aussi des mines de plomb : découvertes en premier lieu par Jacquemont, elles ont été exploitées depuis 1833, avec un produit annuel de mille kurwars. Enfin la vallée de Cachemire contient des gisements de cuivre. Le molybdène, ou mine de plomb, abonde aux environs du Per-Panjal ; mais on n'en tire aucun parti.

De tous les arbres, le gigantesque *Deodor* (ou don de Dieu), espèce de cèdre dont les fleurs sont couvertes d'une poussière jaune, est peut-être le plus utile à l'homme. On l'emploie comme bois de construction, et on le préfère à tous les autres, à cause de sa dureté et de sa durée extraordinaires.

Le châtaignier est le même qu'en Europe ; seulement l'enveloppe de ses fruits n'est point armée de piquants ; l'écorce, qui se découpe en bandes d'un pied de longueur et reste néanmoins attachée au tronc de l'arbre, lui donne une apparence extraordinaire.

La province de Cachemire et le Tyrol sont les seules contrées connues où l'aulne vienne dans des terrains aussi élevés. Parmi les plantes des Alpes on compte une espèce de *Rhododrendon*, semblable au *Ponticum* en grandeur ; les feuilles en sont couleur de rouille, comme celles du *Rhododendron campanulatum*. Cette espèce pousse dans la neige même, aussi bien que le genévrier. Aucune de ces deux plantes ne se trouve, dans la province de Cashmire, à une élévation moindre de onze mille pieds au dessus de la mer.

Remarquons en passant une variété fort rare d'épine-vi-

Digitized by Google

nette. Elle a les feuilles semblables à celles du *Berberris Aristata*. Le fruit est aussi le même en grosseur et en couleur, et il est d'un goût et d'un parfum très-agréables. Le long des chemins de Cachemire on ne rencontre pas un seul arbre qui appartienne à la végétation des Indes, ni un seul qui soit inconnu dans notre Europe, quoique ce soient autant de variétés des espèces qui nous sont familières.

Cachemire est renommée pour ses fruits. Il y a neuf sortes de pommes, et autant de sortes de poires. Moorcroft cite vingt espèces de raisin; cependant le baron Hügel n'en a trouvé que onze.

Nous recommandons aux ménagères la méthode suivante de conserver le raisin.

On place trois ou quatre grappes dans une écuelle de terre non vernie; cette écuelle est recouverte d'une autre pareille, et les deux sont cimentées ensemble par de la chaux ou du gypse. On met le tout dans un endroit sec. L'humidité produite à l'intérieur tient le raisin dans un état de fraîcheur et de conservation parfaite jusqu'à l'été suivant. Quand un étranger arrive à Cachemire, il est de mode de lui envoyer en présent une demi-douzaine de grappes ainsi conservées.

Le plus beau de tous les fruits est peut-être celui du mûrier blanc. Ces mûres, longues de trois à quatre pouces, ont l'épaisseur du petit doigt. Le goût en est délicieux.

Une particularité curieuse de l'horticulture cachemirienne, c'est que si l'on greffe la pêche sur un plant de pêcher, le fruit qui en provient est sujet à être dévoré par les insectes. En conséquence, les jardiniers emploient pour greffer le plant d'un amandier ou d'un abricotier.

Le baron Hügel cite encore pour la culture du riz une méthode jusqu'alors ignorée. On ne laisse pas d'employer aussi à Cachemire la méthode indienne, qui consiste à semer le riz très-épais pour le transplanter plus tard; mais celle-ci rend le terrain si productif qu'elle est préférée à l'autre :

« Lorsque vient l'époque du labourage, et que l'on n'a plus à redouter les gelées, on lave soigneusement le riz jusqu'à

Digitized by Google

ce que l'eau où il est passé soit claire : puis on le met dans des jarres de terre, et on l'y tient submergé pendant quatorze jours. Dans cet intervalle, on donne trois façons au terrain et on brise bien les mottes. Le dixième jour, à partir de celui où le riz a été déposé dans les jarres, on laboure le champ une quatrième et dernière fois : après quoi on y introduit l'eau qu'on laisse séjourner trois ou quatre jours. Quand elle est tarie, et que le riz commence à germer, on le sème sur la terre ainsi détrempée. Alors on fait passer dessus, en long et en large, des buffles et des ânes, de manière à enfoncer le grain à une profondeur d'environ deux pieds. Cette opération achevée, le champ est de nouveau submergé ; au bout de huit ou dix jours, on voit s'y lever la semence ; mais les buffles et les ânes recommencent à broyer le sol avec leurs pieds jusqu'à ce que tous les brins d'herbe, toutes les pointes de riz aient disparu. Le grain reparaît dans le même espace de temps, et on sarcle le champ pour la première fois. Aussitôt que les tiges de riz ont atteint une hauteur de huit à dix pouces, le fermier et ses gens arrivent ; entourant chaque tige de leurs doigts, ils les enfoncent autant qu'ils le peuvent dans le sol humide. Cette manipulation a pour objet d'arracher ou de rompre les racines latérales : on prétend que si on négligeait de le faire, les épis seraient stériles. »

Non-seulement le riz est un aliment pour la population, mais encore il sert à abriter une foule de pauvres gens qui se logent dans l'espace vide que laissent les gerbes superposées les unes au-dessus des autres : asile précaire ! car souvent, au milieu de l'hiver, la faim les oblige à abattre la meule sous laquelle ils se réfugient et à manger leur maison.

Ce fut dans le dix-septième siècle, sous le règne de l'empereur Aurengzeb, que le tabac fut introduit dans la vallée de Cachemire. Toutefois les habitants préfèrent à cette plante une plante indigène nommée *Bang*.

« C'est, dit le baron Hügel, une espèce de chanvre qu'on trouve en très-grande abondance dans des endroits incultes. Le bang est particulier à Cachemire et aux monts Himalaya.

Digitized by Google

On en fait sécher les fleurs et on les fume comme du tabac. Cet article est frappé d'une taxe. Il produit le même effet que l'opium, sans cependant exercer cette influence soporifique et délétère qui rend l'opium si funeste à la santé. Les fumeurs de bang affirment qu'après quelques bouffées, les soucis, les inquiétudes, les chagrins s'effacent, et qu'on entre dans une extase pleine de délices. Outre les jouissances qu'elle procure, cette plante a son utilité. La graine qu'on en tire produit de l'huile pour la table. Les feuilles donnent un breuvage rafraîchissant, dont l'effet participe, quoique à un degré moindre, de celui des fleurs. Avec les fibres on confectionne une espèce d'étoupe dont on fait des cordes et des filets. Enfin ce qui reste de la plante sert au chauffage. Les Sikhs eux-mêmes, auxquels leur religion interdit la volupté de fumer, prennent les fleurs de bang en infusion. L'effet est à peu près le même que s'ils les fumaient. »

La *sinhara* (trapa bicornis) ou châtaigne d'eau, offre une ressource si précieuse, comme aliment pour les classes pauvres, que les brahmines en attribuent l'importation et la transplantation dans la vallée à *Lakschimi*, femme du dieu *Vishnu*. Les vingt mille pêcheurs qui vivent sur les bords du lac Wular n'ont pas d'autre nourriture pendant toute l'année, et ils n'en sont jamais incommodés.

Tout le monde a entendu parler de la rose de Cachemire; le célèbre parfum de l'Atar-Gul ne nous est sans doute pas aussi connu : voici comment on l'obtient. On fait bouillir une quantité considérable d'eau de rose; on la verse dans un grand vase non couvert, que l'on place pour une nuit dans de l'eau froide. Le lendemain matin, de petites taches presque invisibles flottent à la surface de l'eau de rose. On les recueille au moyen d'une feuille de lis, et on les essuie avec le doigt dans un vase préparé à cet effet. Ceci est l'*atar;* cinq cents livres pesant de roses ne rendent qu'une once d'atar. L'atar est dur comme de la poix résine et d'une couleur vert foncé. Il a le parfum délicieux d'une rose nouvellement éclose; il diffère entièrement de cette huile de rose de Perse

Digitized by Google

que l'on vend en Europe, et n'est point un article de commerce.

Selon Moorcroft, les chevaux cachemiriens sont petits et nullement remarquables. Certes, il était compétent en cette matière. Peut-être cependant ne voulait-il parler que de l'inaptitude de ces mêmes chevaux au service militaire. Le baron Hügel, qui est un ancien officier et qui, lui aussi, est un excellent juge, déclare qu'ils sont *ganz vortrefflich*, petits, il est vrai, mais vigoureux, vifs, dociles et supportant la fatigue.

« Rien n'est curieux, dit-il, comme de voir un de ces animaux monté par un indigène, et galopant à fond de train dans le lit desséché de quelque rivière; ce lit est souvent rempli de grosses pierres, au milieu desquelles un autre cheval n'irait qu'au pas et en marchant avec la plus grande précaution. Je les considère comme de beaucoup supérieurs aux ghauts si renommés des monts Himalaya. »

Moorcroft vantait la chair grasse et savoureuse d'une espèce de mouton nommée *hunda*. Cette espèce subsiste encore, mais il paraît qu'elle a dégénéré, car elle est d'une apparence misérable et la chair n'en a pas bon goût.

Le *bulbul* de Cachemire, ce rossignol que les poëtes asiatiques ne se lassent pas de célébrer, diffère entièrement de ceux de même espèce qu'on trouve dans le reste de l'Inde : au lieu des plumes rouges qui ornent tantôt le corps, tantôt la tête de ceux-ci, il est de couleur jaune. Il porte sur le front, en guise de chapeau, une touffe de plumes qui lui donnent un air très-avisé. L'humeur du bulbul est sociable et familière. Il vient se percher dans l'intérieur des maisons. Il suit d'un œil curieux tous les mouvements que l'on fait, et si on lui offre à manger, il exprime sa joie et sa reconnaissance par une douce mélodie.

Nous ne nous appesantirons pas sur la description des monuments religieux de Cachemire. La plupart ont été mutilés ou totalement abattus par un iconoclaste fanatique nommé Sikandar, lequel vivait vers l'année 1396. Les restes qui sub-

Digitized by Google

sistent encore présentent une grande hardiesse de style, et diffèrent un peu des monuments de l'Inde méridionale.

Une question importante pour les orientalistes, c'est celle de l'antiquité du bouddhisme. Les antiquaires allemands étaient divisés sur ce sujet. Le savant M. Ritter avait soutenu qu'il y avait eu un bouddhisme antérieur d'où provenait la religion de Brahma. D'un autre côté, Von Bohlen assurait que le bouddhisme appartient à une époque plus récente que le brahmisme; cette dernière opinion était universellement adoptée, et voilà que Von Hügel a découvert que les temples brahmines de Cachemire sont d'origine bouddhiste : ce qui établirait la priorité de la religion de Bouddha sur celle de Brahma.

Le baron Hügel quitta la vallée de Cachemire par la passe de la Baramulla. C'est la même que Moorcroft avait voulu prendre, mais il fut forcé de rebrousser chemin. Pendant le trajet, les bons Cachemiriens, qui sont bien les hommes les plus superstitieux de la terre, lui racontèrent maintes histoires effrayantes de djins et de ghouls. Pour eux l'existence de ces êtres malfaisants est aussi avérée que celle du soleil. Comme le voyageur étranger se montrait quelque peu incrédule, ils résolurent de le convaincre de la vérité de leurs assertions : quand on fut arrivé près de la passe, ils montèrent au temple de *Sadascheo*, situé sur une éminence voisine, et ils ramenèrent un brahmine avec eux. Celui-ci, afin de prouver au sceptique baron que les ghouls n'étaient pas des êtres fabuleux, lui adressa la harangue suivante.

« Il y a cinq mille ans, un brahme nommé Jambas, homme d'une piété notoire, vivait dans une cabane, à la place où tu vois aujourd'hui ce temple. Un jour qu'il s'acquittait de ses dévotions à Vishnu, un djin se présenta à sa porte et le tira en arrière par son *paggeri* (turban). Or, ce saint homme reconnut aussitôt qu'il avait affaire à un djin, parce que cet être malicieux essayait de le troubler dans ses prières. Il lui enjoignit donc de le laisser tranquille; mais le djin se moqua de cet ordre. Alors le brahme, transporté d'une pieuse

Digitized by Google

indignation, se retourna vers le monstre, et il lui appliqua un si violent soufflet qu'il lui cassa une dent, laquelle tomba par terre.... Cette dent, la voici. »

En terminant ce discours, le brahme déposa devant M. Hügel un gros paquet dont il ôta l'enveloppe : notre voyageur aurait voulu paraître édifié, mais il ne put garder son sérieux quand il reconnut dans la relique qu'on exposait à sa vue... quoi?... Une dent molaire d'éléphant.

Si le baron Hügel rapportait de son séjour à Cachemire une foule de notions diverses, sa présence avait été un bienfait pour les habitants, car il avait introduit et naturalisé la pomme de terre dans la vallée. Voulant perpétuer et encourager la culture de cette plante précieuse, il fonda un prix annuel destiné au laboureur qui en récolterait une certaine quantité. Les Cachemiriens révèrent encore *Zein-ul-Abadin*, ce monarque qui le premier appela du Turkestan d'habiles ouvriers tisserands, et donna ainsi naissance aux manufactures de châles. Le nom du baron Hügel vivra de même dans leur souvenir, comme celui d'un philanthrope, d'un homme généreux, qui les aura délivrés du retour de ces horribles fléaux qui enlevaient des populations entières. Pendant la famine qui désola l'Allemagne en 1770, cent mille Saxons périrent : la Bohême perdit cent quatre-vingt mille de ses enfants; seule, la Prusse échappa au fléau, et cela grâce à la prévoyance du grand Frédéric, qui, peu de temps auparavant, avait introduit la pomme de terre dans ses états.

(*Foreign Quarterly Review.*)

Digitized by Google

Miscellanées.

ROMANS.

LA CLOCHE DU TOCSIN.

FIN (1).

CHAPITRE XIII. — UNE SCÈNE D'INTÉRIEUR A NEWGATE.

On a pu voir que M. Dennis était avant tout l'homme de son état. Si ce terrible fonctionnaire s'était associé à l'émeute, c'est que les séditieux prétendaient défendre la constitution et l'ordre existant. Il pouvait craindre qu'une contre-révolution papiste n'abolît entre autres vieilles lois celle dont il vivait. Quoique entraîné dans le mouvement insurrectionnel et s'y distinguant parmi les plus hardis, M. Dennis avait éprouvé quelques déceptions. Sa corde n'avait servi qu'à attacher M. Willet sur un fauteuil; inutilement M. Warden avait accepté sans sourciller la chance de remplacer un réverbère; enfin, grâce à l'intervention de Hughes, les quatre condamnés à mort avaient été délivrés, comme les autres prisonniers de Newgate. M. Dennis se crut donc parfaitement justifié à ses propres yeux lorsqu'il songea à faire sa paix avec le gouvernement et la justice criminelle, en mettant la police sur les traces de ses principaux complices.

Malheureusement pour M. Dennis il avait participé à un des méfaits les moins justifiables de l'émeute : — l'enlèvement de deux jeunes filles, la nièce de M. Haredale et la fille de maître Warden ; l'une secrètement aimée par M. Gashford, le

(1) Voir les livraisons d'octobre et de novembre.

Digitized by Google

secrétaire hypocrite de lord Georges Gordon, l'autre que se disputaient l'apprenti Simon Tappertit et Hughes le palefrenier. M. Dennis avait même prêté son obscure maison, dans un faubourg de Londres, pour y cacher ces timides prisonnières, jusqu'à ce que le triomphe de l'émeute permît à leurs ravisseurs d'aller réclamer leur conquête. Aujourd'hui l'émeute était vaincue et ses chefs dispersés. Comment faire disparaître de sa maison ces victimes et prévenir la dénonciation qu'elles pourraient provoquer contre M. Dennis? Au lieu de suivre la ligne droite, de se faire pardonner par toutes les preuves d'un vrai repentir, M. Dennis eut la funeste idée de se débarrasser de ces témoins importuns par un second enlèvement. Il introduisit lui-même, un soir, dans sa maison M. Gashford et Simon Tappertit, persuadé que le soin de leur sûreté conduirait bien loin ces deux ravisseurs avec leur proie. Mais juste au moment où ce second crime allait s'accomplir, la Providence et la police firent arriver miraculeusement M. Haredale et M. Warden pour délivrer, l'un sa nièce, et l'autre sa fille, après que l'oncle et le père avaient eux-mêmes été sauvés par un autre miracle.

M. Dennis perdit ici tous les mérites de son retour au parti des autorités constituées. Il reprit son rang parmi les chefs de l'insurrection; et envoyé en prison à ce titre, il comprit qu'il aurait besoin de toute sa philosophie stoïque pour subir le sort qui lui était désormais réservé. Hélas! le stoïcisme de M. Dennis était de cette espèce assez commune qui donne à un homme la force de supporter avec un courage exemplaire les afflictions de ses amis, mais qui, par forme de contrepoids, le rend excessivement égoïste et susceptible pour tout ce qui lui arrive de fâcheux à lui-même. Voilà pourquoi cet illustre prisonnier se montra tout d'abord très-alarmé, et trahit diverses émotions de terreur qui ne se calmèrent un peu qu'après de profondes réflexions.

Pour ranimer ses espérances il se disait combien ses fonctions étaient précieuses; il se rappelait que le code britannique le considérait comme une sorte de remède universel ap

Digitized by Google

plicable aux hommes, aux femmes, aux enfants ; qu'aucun service n'était plus utile que le sien à la couronne, aux deux chambres du parlement, à la monnaie, à la banque d'Angleterre, aux juges des trois royaumes, etc., etc. : comment donc la gratitude nationale ne l'absoudrait-elle pas de ses délits récents pour le réinstaller dans une place éternellement nécessaire au maintien du système social ?

A force de relever son importance, M. Dennis finit par entrer avec une sorte d'impassibilité dans une des cellules de Newgate épargnées par l'incendie, et qu'on avait à la hâte appropriées à la détention des héros de l'émeute. Il fut reçu avec cordialité par les geôliers, comme un prisonnier exceptionnel, dont la cause devait varier agréablement la monotonie de leur charge. Ils mirent même un certain soin à l'enchaîner.

« Frère, demanda-t-il à celui qui le conduisait dans un corridor trop bien connu de lui ; frère, aurai-je un compagnon ?

— Si vous aviez brûlé quelques cellules de moins, lui répondit-on, vous auriez été seul ; mais dans l'encombrement où nous sommes, vous aurez une société.

— Fort bien, répliqua M. Dennis ; je ne hais pas la société ; je suis même né pour la société, oui.

— Jouissez-en donc tant que vous le pouvez encore, » dit le geôlier en l'introduisant dans une cellule où M. Dennis fit d'abord quelques pas assez résolument, mais pour rebrousser tout à coup chemin jusqu'à la porte, avec un frisson.

« Holà ! lui cria le geôlier, vous êtes nerveux !

— Nerveux ! répondit tout bas M. Dennis d'un air d'alarme. Il y a de quoi ! Refermez cette porte.

— Sans doute ! quand vous serez entré.

— Mais je ne puis entrer là... je ne puis rester enfermé avec cet homme. Voulez-vous me laisser étrangler, frère ?

— Oh ! voilà bien des simagrées, reprit le geôlier en repoussant M. Dennis dans le cachot : j'ai des ordres et j'obéis. Adieu. » Et ce disant, il tourna la clef et s'en alla.

Digitized by Google

M. Dennis demeura le dos appuyé contre la porte, levant machinalement le bras comme pour se défendre, et regardant d'un œil hagard un prisonnier qui, étendu sur un banc de pierre, faisait entendre la respiration sonore d'un homme qui se réveille. Mais ce prisonnier se contenta de changer de position, murmura quelques mots mal articulés et s'endormit de nouveau.

M. Dennis profita de ce répit accordé à sa terreur pour chercher s'il n'y avait pas dans le cachot une arme défensive; il n'aperçut qu'une table trop lourde pour être déplacée sans bruit, et une chaise. Se glissant à pas furtifs vers ce dernier meuble, il s'en empara, et s'en faisant une sorte de bouclier, il alla se retrancher dans le coin le plus obscur, surveillant le dormeur en silence.

Le dormeur était Hughes, et l'on comprend qu'il était assez naturel que M. Dennis fit au fond du cœur le souhait de ne plus le voir se réveiller. Ce sommeil était pour lui celui du tigre que le voyageur rencontre inopinément dans sa caverne. M. Dennis en compta péniblement toutes les minutes pendant une longue heure, osant à peine souffler ; mais enfin Hughes se réveilla, et ses yeux s'ouvrirent justement sur le compagnon qui venait de lui être donné.

Son regard n'exprima d'abord qu'une vague surprise; mais tout à coup il tressaillit, se redressa convulsivement et prononça un horrible blasphème.

« Retirez-vous, frère, retirez-vous, cria M. Dennis, toujours blotti derrière sa chaise. Ne me faites pas de mal. Je suis prisonnier comme vous. Je n'ai pas le libre usage de mes membres. Ne faites pas de mal à un vieillard. »

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton si piteux, que Hughes, qui saisissait déjà la chaise pour en frapper M. Dennis, se retint et lui dit : « Allons, relevez-vous !

— Je me relèverai certainement, frère, puisque cela vous plaît, répondit M. Dennis, désireux d'apaiser Hughes par tous les moyens possibles. Que puis-je faire pour vous? Parlez, je suis prêt.

Digitized by Google

— Ce que vous pouvez faire pour moi? lui cria Hughes en le secouant violemment par le collet de son habit... Oubliez-vous ce que vous avez déjà fait? Si ce n'était le plaisir que j'éprouve à vous voir ici prisonnier dans mon cachot, je vous briserais le crâne contre cette muraille.

— Ah! frère, ne me jugez pas trop sévèrement! reprit M. Dennis. Je n'ai fait que ce qu'il m'était impossible de ne pas faire. Quand je vous ai désigné aux soldats, j'avais leurs baïonnettes qui me poussaient: leurs fusils étaient chargés, et si je ne vous avais pas livré vivant, vous et moi nous tombions criblés de balles.

— Quoi donc! répondit Hughes avec un farouche mépris qui fit baisser les yeux à l'autre; vaut-il donc mieux, selon vous, être où je suis?

— Beaucoup mieux, frère! et d'abord nous ne pouvons plus mourir sans être jugés. Il y a dans la loi des chances pour nous : de plus coupables s'en sont tirés. Enfin supposez qu'on nous condamne, nous ne serons pas fusillés; chose horrible! non, nous mourrons selon la constitution, et quand la *chose* est bien faite, rien de meilleur. »

Hughes s'adoucit; car, ignorant la profession de M. Dennis, il crut entendre l'expression d'une résolution courageuse, et un sourire dérida même ses traits. De plus en plus encouragé, M. Dennis continua :

« Le fait est, frère, que vous étiez là-bas en mauvaise compagnie : et vous me croirez si vous voulez, mais l'homme avec qui vous vous trouviez était plus recherché que vous... C'était lui surtout que je dénonçais sans scrupule. Après tout, vous voyez ce que j'y ai gagné. Me voici avec vous, aussi compromis que vous.

— Écoutez-moi bien, misérable, reprit Hughes en fronçant les sourcils. Qui veut trop prouver ne prouve rien. Je ne suis pas assez sot pour croire que vous avez fait ce métier-là sans l'espoir d'y gagner quelque chose. Mais ce qui est fait est fait; puisque vous voilà ici, tout sera bientôt fini pour vous comme pour moi. Peu m'importe de mourir ou de vivre,

Digitized by Google

pourvu que je ne meure ni de faim ni de soif. A quoi bon chercher à me venger de vous? je ne ferais rien pour me sauver. Je me soucie encore moins de ce que vous pouvez devenir. »

Ayant prononcé ces derniers mots avec le bâillement d'une bête féroce, Hughes retombant dans son indifférence se recoucha sur son banc et fit mine de vouloir se rendormir.

M. Dennis, enchanté de le voir dans cette humeur, se rapprocha de lui sans abandonner sa chaise, et avec la précaution de se tenir à distance de son bras nerveux; puis il hasarda encore une observation :

« C'est bien dit, frère : on ne pourrait mieux dire : pourquoi s'inquiéter du lendemain? ici ou ailleurs nous mangerons, nous boirons, nous dormirons et ferons tout ce qu'on peut faire pour son argent. Dépensons le nôtre gaiement.

— Oui, répondit Hughes : mais où est le nôtre?

— Il est vrai qu'on m'a pris le mien à la salle où l'on m'a écroué ; mais mon cas est exceptionnel.

— Vrai? cependant on m'a pris le mien aussi.

— Oh! alors, frère, que je vous dise : il faut s'adresser à vos amis.

— Mes amis! s'écria Hughes en se levant en sursaut : où sont mes amis?

— A vos parents alors! »

Hughes se mit à rire en faisant le moulinet au-dessus de sa tête avec un de ses bras :

« Il me parle de mes parents à moi, à un homme dont la mère est morte de la mort réservée également à son fils ; à un homme qui fut laissé par elle seul, au monde, sans un morceau de pain sans un visage connu! C'est à moi qu'il parle de parents... »

Le bourreau changea soudain de physionomie. « Frère, s'écria-t-il, que voulez-vous dire par là?

— Je veux dire qu'on a pendu ma mère à Tyburn, et que ce qui fut assez bon pour elle sera assez bon pour moi. Qu'ils fassent donc de moi ce que bon leur semblera... le plus tôt

Digitized by Google

sera le meilleur. Ne me parlez plus, et laissez-moi dormir.

—Oh! répliqua M. Dennis; mais j'ai envie de vous parler et d'en savoir davantage.

— Si vous êtes sage, dit Hughes avec un sombre froncement de ses sourcils, vous retiendrez votre langue. Je vous répète que je veux dormir. »

En dépit de cet avis, M. Dennis ayant essayé de renouer un entretien qui l'intéressait pour des raisons à lui connues, Hughes le repoussa d'un geste qui l'eût renversé par terre s'il n'eût manqué son coup. Puis après lui avoir adressé une imprécation horrible, il se retourna du côté de la muraille, et M. Dennis fut forcé de remettre à un autre moment la suite de cette révélation.

Les deux prisonniers passèrent tout un mois ensemble, avant le jour qui devait les séparer à jamais dans ce monde. Aussi le souple et curieux M. Dennis trouva enfin le moyen, en rapprochant les dates, de s'assurer d'un secret dont il espérait faire son profit. La mère de Hughes *avait passé par ses mains*, et c'était la même femme dont il vantait souvent le mâle courage. Cette malheureuse, qui tenait une grande place dans ses souvenirs, se nommait Mary Jones. Bohémienne de race, elle avait été séduite par un grand seigneur et puis abandonnée par lui, ce qui l'avait successivement poussée du vice au crime. Employée par des faussaires à faire circuler de faux billets de banque, elle était morte au gibet de Tyburn, en maudissant l'homme qui fut la première cause de son malheur, ne voulant confier qu'au bourreau le nom du père de son enfant, et exprimant l'horrible espoir que le Dieu de sa tribu la vengerait par l'enfant de sa faute même.

M. Dennis se flatta de pouvoir utiliser ce secret pour intéresser en même temps au sort de Hughes et au sien ce séducteur qu'il savait être vivant encore, riche et en crédit.

M. Dennis fut bien trompé dans ce calcul. Le vieux séducteur de Mary Jones ne répondit en aucune manière aux messages qui lui vinrent de Newgate, se souciant peu de reconnaître à la potence l'enfant qu'il avait abandonné au

Digitized by Google

berceau. Quant à Hughes, en vrai fils de sa mère, il fut à peine ému en apprenant qu'il pouvait connaître son père avant de mourir.

CHAPITRE XIV. — BARNABÉ ET SA MÈRE.

Dans une autre cellule des ruines de Newgate était Barnabé, s'étonnant du silence qui régnait autour de lui après tant de scènes de bruit et de clameurs. Près du jeune insensé, et sa main dans la sienne, était une femme dont la présence le réconciliait un peu avec le calme et le repos. C'était sa mère, qui avait bien souffert, qui était bien changée, le cœur accablé de ses chagrins, mais toujours la même pour lui.

« Mère, lui dit-il après quelques moments de réflexion muette, combien de nuits et de jours encore me retiendra-t-on ici?

— Pas longtemps... je l'espère, mon enfant.

— Vous l'espérez, oui; mais votre espoir ne brisera pas ces chaînes. J'espère aussi, mais ceux qui m'ont conduit dans ce cachot ne s'en inquiètent guère; ma foi, qu'ils fassent ce qu'ils voudront, je ne les crains pas, mère.

— Ils ne vous feront pas de mal, dit-elle d'une voix étouffée par les larmes. J'en suis certaine, quand ils sauront tout.

— Oh! ne soyez pas trop sûre, reprit l'insensé avec une étrange satisfaction, en pensant qu'elle se trompait et qu'il était plus éclairé qu'elle sur son danger. Ne soyez pas trop sûre : je les ai entendus parler de moi quand ils m'ont arrêté : ils rendaient justice à mon courage cependant, et j'en ai : peut-être me croyez-vous la tête faible; mais je saurai mourir comme un autre... je n'ai fait aucun mal, n'est-ce pas, mère?

— Aucun devant Dieu! répondit-elle.

— Eh bien, mère, pourquoi aurais-je peur? Ne me disiez-vous pas un jour que la mort n'était pas à craindre quand on n'avait fait aucun mal? Ha! ha! mère, vous croyez que je l'avais oublié! »

Digitized by Google

Ce rire, cette gaieté déchiraient le cœur de la pauvre mère: « Parlez plus bas, mon fils, lui dit-elle; voici la nuit : causons tranquillement, car je vais bientôt vous quitter.

— Vous reviendrez demain, mère?

— Demain et tous les jours, jusqu'à ce que nous ne nous quittions plus. »

Ces mots charmèrent le captif, et il se livra à l'expression de ses rêves de tendresse filiale, oubliant la prison pour raconter tout ce qu'il prétendait faire pour le soutien de sa mère... et de son père!

« Mais pourquoi tressaillir quand je vous parle de *lui?* pourquoi pleurer? Vous l'avez cru mort : n'êtes-vous pas contente de le savoir de retour près de nous?

— Hélas! mon enfant, ne le nommez plus.

— Pourquoi donc, mère? parce que c'est un homme sombre et brusque? Cela est vrai! Je ne l'aime guère; je ne désire pas beaucoup le retrouver peut-être; mais pourquoi ne pas le nommer?

— Pourquoi? parce que je suis très-triste de savoir qu'il vit, de savoir qu'il est revenu, de savoir que vous vous êtes jamais vus; parce que, cher Barnabé, le but de toute ma vie a été de vous éloigner l'un de l'autre.

— Éloigner le père du fils! et pour quelle raison?

— Il a, lui dit-elle tout bas, il a versé le sang!.. Le moment est venu que vous ne devez plus l'ignorer. Il a versé le sang d'un homme qui l'aimait, qui avait confiance en lui, qui ne lui avait fait aucun mal, ni en parole ni en action. »

Barnabé recula avec un frisson d'horreur.

« Mais, ajouta-t-elle en entendant tourner dans la serrure la clef du geôlier, qui venait fermer les cachots pour la nuit; mais quoique nous évitions sa présence, mon fils, il est votre père et je suis sa malheureuse femme. On veut lui ôter la vie et il périra : que ce ne soit point par notre intervention : bien plus, si nous pouvions le ramener au repentir, nous serions tenus de l'aimer encore. Ne paraissez donc pas le connaître, si ce n'est comme un homme qui a fui avec vous de la

Digitized by Google

prison. Et si on vous questionnait à son sujet, ne répondez pas. Dieu soit avec vous cette nuit, cher enfant; Dieu soit avec vous! »

Elle s'arracha des bras de son fils, et au bout de quelques minutes, Barnabé se trouva seul : après être resté un moment le visage caché dans ses mains, il se jeta en sanglotant sur son grabat; puis relevant la tête, il aperçut à travers ses barreaux un coin du ciel bleu, avec la lune et les étoiles : la paix rentra dans son cœur : il murmura une prière, le fragment d'un hymne qu'il avait autrefois appris de sa mère : Dieu, qui veille sur les pauvres d'esprit, lui envoya un paisible sommeil.

En franchissant une des cours de la prison, sa mère reconnut, à travers les barreaux d'une grille, le meurtrier qui se promenait dans une autre cour, les mains croisées sur sa poitrine et la tête basse. Elle demanda au geôlier si elle ne pouvait pas dire quelques paroles à ce prisonnier. Le geôlier le lui permit, en l'avertissant qu'il ne pouvait lui accorder que quelques instants, parce que c'était l'heure de renfermer tous les prisonniers pour la nuit : il lui ouvrit donc la grille. Le meurtrier reconnaissant sa femme, éprouva une sorte de terreur.

« Que venez-vous m'annoncer? lui demanda-t-il : la vie ou la mort?

— Hélas! répondit-elle, dépend-il de moi de vous sauver dans ce monde? Je ne puis que vous exhorter à songer à l'autre; je ne puis que vous supplier de ne pas rendre inutiles les prières que je répète depuis si longtemps pour vous tous les soirs et tous les matins.

— Ne venez-vous ici que pour me prêcher?

— Je viens pour vous porter la seule espérance qui vous soit permise; celle de fléchir la miséricorde de Dieu en confessant votre crime, en implorant le pardon de Dieu et celui des hommes : à ce prix je puis vous promettre que Dieu vous consolera et fortifiera dans votre dernière épreuve. Quant à moi, ajouta-t-elle en joignant les mains et en levant les

Digitized by Google

yeux au ciel, je jure devant celui qui lit au fond des cœurs, je jure que dès ce moment je vous aimerai comme je vous ai autrefois aimé, que je veillerai près de vous nuit et jour dans le court intervalle qui nous reste, que je vous soignerai avec la tendresse d'une femme dévouée, que je prierai avec vous, afin que Dieu révoque son jugement sur vous et qu'il fasse reconnaître l'innocence de votre infortuné fils en prison ici avec vous ! »

Le meurtrier fut un moment comme frappé d'un involontaire respect en écoutant ces pieuses paroles ; mais bientôt la rage et la terreur du criminel l'emportèrent, et il repoussa sa femme.

« Allez, laissez-moi, s'écria-t-il, laissez-moi ; vous désirez ma mort : ma présence sur cette terre vous gêne, je le sais : vous prétendez me dénoncer, faire savoir aux juges que je suis l'homme qu'ils veulent que je sois. Malédiction sur vous et sur votre enfant !

— Malheureux ! la malédiction du ciel est déjà sur lui.

— Double soit cette malédiction ; je vous hais tous les deux. Je ne puis, quant à moi, rien éprouver de pire. La seule consolation qui me reste et que je souhaite est de savoir que vous aurez votre part de mon malheur. Retirez-vous ! »

Elle aurait encore persisté dans ses saintes exhortations, mais il la menaça des chaînes qui liaient ses mains.

« Une dernière fois, retirez-vous ; femme, ne me provoquez pas. La potence me réclame ; déjà je lui appartiens ; quoi que je fasse, je ne puis aggraver ma peine : éloignez-vous, ou je ne réponds pas de ce que je puis faire. Je maudis l'heure où je suis né, l'homme que j'ai tué... tous les hommes avec lui. »

Dans un accès de rage et de terreur, il s'éloigna lui-même brusquement et rentra dans sa cellule, où il se jeta par terre, frappant les dalles avec ses mains chargées de fer.

Le geôlier revint pour fermer le cachot et transporter l'infortunée qui s'était évanoui après cette scène affreuse.

Digitized by Google

CHAPITRE IV. — LE TOUR DU BOURREAU.

Un des plus redoutables témoins contre M. Dennis avait été Gabriel Warden, le serrurier, qui déclara qu'il allait être pendu par lui à un réverbère de sa propre rue, et puis une seconde fois devant Newgate, lorsque, au grand regret du bourreau de l'émeute, deux jeunes gens, feignant de partager les passions de la populace, étaient venus l'enlever sous prétexte de l'exécuter eux-mêmes. En chargeant M. Dennis, Gabriel Warden avait fait de son mieux pour sauver Barnabé; il attesta sa démence, mais les juges avaient repoussé ce second témoignage : Barnabé fut compris dans la sentence fatale. Il n'y eut plus d'autre chance en sa faveur qu'un recours en grâce, car le jour de l'exécution était fixé.

La veille de ce jour, à l'heure de midi, l'assassin de M. R. Haredale avait précédé au gibet son infortuné fils. Gabriel Warden l'avait vu passer dans la rue, au milieu des exécrations de la foule : il avait remarqué sa lèvre tremblante, le teint cadavéreux de son visage et la vague distraction de son regard, expression de cette peur de la mort qui absorbait tout ce qui lui restait de vie. Il avait frémi en voyant cette lâcheté du désespoir; mais il n'avait pas eu la moindre curiosité de suivre jusqu'à la place du supplice ce criminel endurci, dont les dernières paroles furent des malédictions. M. Haredale, lui, avait voulu repaître ses yeux de ce spectacle; satisfaction accordée enfin à cette soif de justice et de vengeance qui le dévorait depuis tant d'années. Là, sa haine s'était enfin éteinte, et quand G. Warden vint lui parler du pauvre Barnabé, il le trouva aussi touché que lui-même de son infortune et surtout de celle de sa mère; il le trouva tout prêt à joindre ses démarches aux siennes. Mais, hélas! n'était-il pas trop tard? c'était le lendemain à midi que Barnabé devait périr.

La mère de Barnabé ne l'avait plus quitté, excepté la nuit, et en la voyant à ses côtés, Barnabé se sentait toujours

Digitized by Google

heureux. La veille du jour terrible, il se montra encore plus animé, encore plus exalté que de coutume. Il était occupé de parer son chapeau d'un crêpe, pendant que la pauvre mère lui lisait un chapitre de la Bible : tout à coup elle s'interrompt, laisse tomber le livre et se jette à son cou... Barnabé eut l'air tout surpris de cet accès de désespoir... l'heure de leurs derniers adieux allait sonner.

Ils allèrent respirer dans la cour commune, appuyés l'un contre l'autre, sans se dire une parole. Que se passait-il dans les idées de l'insensé? Il sentait bien que la prison était un séjour sombre, lugubre, misérable, et il attendait le lendemain comme le jour où il passerait à un séjour radieux. Il l'attendait avec une certaine vanité ; il se voyait le point de mire des geôliers ; il se disait qu'il était pour eux un personnage important, un redoutable ennemi qu'ils seraient heureux d'humilier et de faire pleurer. A cette pensée, il foulait la terre d'un pas plus fier, se redressait avec une assurance orgueilleuse, et murmurait à l'oreille de sa mère : « Ils me croyent faible de tête, mère... ils verront... demain ! »

Dennis et Hughes sortirent aussi de leur cellule, Hughes le premier, étendant les bras, comme s'il venait de dormir ; Dennis se soutenant à peine sur ses jambes et allant tomber assis sur un banc, dans un coin opposé à celui où s'étaient arrêtés le fils et la mère. Hughes tantôt promenait ses regards farouches sur les murailles, tantôt les levait vers le ciel. Dennis se tordait les mains avec désespoir.

« Pas de sursis ! pas de sursis ! disait-il, personne ne vient : il ne nous reste plus qu'une nuit. Pensez-vous qu'un sursis puisse nous arriver encore? Je me rappelle que des sursis ont été expédiés de nuit... et d'autres le matin, à cinq heures, à sept heures même. Qu'en pensez-vous, jeune homme ? qu'en pensez-vous ? répéta-t-il en adressant un geste de supplication à Barnabé. Dites-moi que vous y croyez, ou je deviendrai fou. »

Ce fut Hughes qui lui répondit :

« Il vaut mieux être ici fou que sain d'esprit; devenez fou !

Digitized by Google

— Ah! continua ce misérable, dont la désolation avait quelque chose de si abject que la pitié elle-même eût détourné les yeux avec dégoût... Ah! n'est-il aucune chance pour moi? N'entendrai-je que des arrêts de mort? Personne ne me dira : Espérez! tout ceci n'est qu'un jeu pour vous faire peur.

— En vérité, lui dit Hughes, qui dans les audiences de leur procès commun avait enfin appris quel était cet affreux complice de la sédition; en vérité, ce serait à vous de consoler les autres. Ha! ha! ha! voyez donc la grimace que fait le bourreau quand c'est à son tour d'y passer.

— Justement! s'écria Dennis avec un frisson convulsif. Je sais ce que c'est, moi, et vous ne le savez pas, vous. Est-il possible que j'y passe comme les autres?

— Et pourquoi pas? reprit le farouche Hughes en relevant son épaisse chevelure pour mieux voir Dennis. Combien de fois, avant que je connusse votre aimable profession, vous m'avez vanté les agréments de la *chose!*

— Je ne suis pas inconséquent, dit Dennis; je parlerais de même si j'étais encore le bourreau. Un autre en ce moment a hérité de ma manière de penser; c'est ce qui me désole. Quelqu'un est impatient de me tenir dans ses mains; je sais par expérience que quelqu'un a cette impatience.

— Elle sera bientôt satisfaite, répondit Hughes. Restez tranquille. » Et il continua sa promenade.

Quoique l'un de ces deux hommes montrât l'endurcissement le plus farouche et l'autre la lâcheté la plus humiliante, il serait difficile de dire lequel des deux eût inspiré le plus de dégoût. Le désespoir de Hughes était la bravade du sauvage attaché au pieu de sa torture; M. Dennis ressemblait, lui, au chien qui se voit la corde au cou. Cependant, comme M. Dennis le savait bien et aurait pu l'attester, sa situation d'esprit et celle de Hughes étaient également naturelles et communes, également le produit de la loi qui consacre la peine de mort.

Au fond de la bravade fanfaronne comme au fond de la faiblesse abjecte, une même pensée se retrouvait; cette mé-

Digitized by Google

moire féconde qui évoque une foule d'images du passé de la vie, une curiosité involontaire, vague et inquiète, une sorte d'impatience même de connaître le grand *peut-être* indéfini du lendemain, impatience mêlée d'une terreur secrète; enfin devant leurs yeux une ombre, l'ombre de la mort qui assombrissait l'objet le plus trivial offert à leur vue, une ombre dont l'horrible fascination défendait à leur âme agitée ce recueillement et cette préparation sérieuse qui peuvent conduire au repentir...

L'horloge fit entendre l'heure de la séparation.

« Mon enfant, dit la mère de Barnabé à son fils, allez me chercher le livre que j'ai laissé là dedans... sur votre lit... et d'abord embrassez-moi. »

Barnabé arrêta ses yeux sur les siens et comprit que le moment des adieux était venu. Après un long embrassement, il s'arracha de ses bras et courut chercher le livre : à son retour, elle n'était plus là... Il entendit son dernier cri et courut à la grille, d'où il vit qu'on l'emmenait; car elle avait dit au geôlier qu'elle sentait son cœur se briser... Ah! mieux eût valu pour ce cœur de mère!

Barnabé restait immobile à la grille, les yeux fixés sur le corridor désert. Dennis s'approcha, et lui mettant la main sur l'épaule : « Mon brave garçon, lui dit-il, ne pensez-vous pas qu'il est encore des chances? C'est une terrible fin, bien terrible pour un homme comme moi... Répondez-moi tout bas, que ce désespéré ne puisse nous entendre. »

Mais ce fut le geôlier qui répondit : « Allons, enfants, il faut rentrer.

— Pas encore, s'écria Dennis, pas encore : il nous reste une heure.

— Holà! dit le geôlier, votre montre retarde, monsieur Dennis, et elle avançait toujours autrefois! »

M. Dennis voulut intéresser au moins cet homme, et tombant à ses genoux, il l'implora d'un ton suppliant :

« Mon ami, mon cher ami, vous avez toujours été mon ami... il y a quelque méprise, quelque lettre se sera égarée,

Digitized by Google

quelque messager aura été arrêté en route : j'en ai vu un, je me souviens, qui, porteur de lettres de grâce, tomba mort dans la rue. Informez-vous, envoyez quelqu'un. On ne saurait vouloir me pendre, on ne le pourrait... Mais non, reprit-il en se redressant sur ses jambes par un tressaillement soudain; mais non, on veut en effet me pendre; c'est un complot, car mon pardon doit être signé; un ennemi veut ma mort, et je mourrai. » Il tomba, à ces mots, dans une convulsion, et il fallut le transporter dans son cachot.

« Ha ! ha ! dit Hughes, avec son horrible ricanement, ha ! ha ! voyez donc le bourreau, quand c'est son tour d'y passer. Ha ! ha ! ha !... Allons, brave Barnabé, donnez-moi la main. Que nous importe à nous? on ne meurt qu'une fois, et, franchement, on fait bien de nous envoyer dans l'autre monde, car si nous pouvions retrouver la clef des champs dans celui-ci, nous ne ferions grâce à personne. Adieu, mon brave ; si vous vous réveillez cette nuit... chantez gaiement et rendormez-vous... ha ! ha ! ha ! »

Barnabé jeta un dernier regard dans le corridor par lequel était partie sa mère, et puis se retourna du côté de Hughes, qu'il vit rentrer dans son cachot en faisant pirouetter son chapeau. Il l'entendit ensuite pousser un grand éclat de rire, et il alla lui-même se coucher sur son grabat, sans aucune sensation de chagrin ou de peur.

CHAPITRE XVI. — LE JOUR DE L'EXÉCUTION.

Les heures s'écoulaient : peu à peu les bruits de la ville s'apaisaient jusqu'à ce que le silence de la nuit ne fut plus troublé que par les horloges dénonçant la fuite de ce vieux *veilleur* qui jamais ne dort, qui jamais ne s'arrête, et qu'on appelle le Temps. Ceux qui s'éveillèrent cette nuit écoutaient impatiemment la voix des heures, et n'osaient se rendormir, tant ils avaient peur de continuer les rêves pénibles que provoque l'attente d'une exécution.

A l'heure solennelle de minuit, des ouvriers se rendirent

Digitized by Google

par groupes de deux ou de trois, dans la rue qui longe le mur principal de la prison; ils se parlaient tout bas, et ils furent rejoints par d'autres qui sortirent de la prison même, portant sur leurs épaules des planches et des poutres. Tous ces matériaux étant réunis sur la place, ces hommes se mirent au travail, et le bruit monotone des marteaux retentit. Il y en avait qui, armés d'une lanterne ou d'une torche fumeuse, ne faisaient qu'éclairer les travailleurs : ceux-ci soulevaient çà et là des pavés, ouvraient des trous et y fixaient de grandes pièces de bois. Un chariot vide fut roulé hors de la cour de Newgate, des barrières furent dressées à l'issue des rues; enfin tous ces hommes contribuaient à cette œuvre nocturne; à voir leurs ténébreuses figures ainsi employées, on aurait pu les prendre pour des ouvriers fantastiques occupés à construire quelque édifice qui disparaîtrait avec eux au premier rayon du jour, ne laissant que les vapeurs et le brouillard du matin.

Il était nuit encore lorsque déjà quelques curieux se rassemblèrent, amenés là évidemment avec l'intention d'y rester. Ceux-là même qui passaient par hasard s'arrêtaient, captivés par une attraction irrésistible, attentifs au bruit de la scie et des maillets qui se mêlaient à celui de la chute des planches et à la voix des ouvriers s'appelant les uns les autres. Puis quand tout à coup on entendait le tintement d'un clocher voisin, ce qui avait lieu de quart d'heure en quart d'heure, une sensation étrange, instantanée, indéfinissable, agitait tout ce monde-là, ouvriers et spectateurs.

Enfin l'horizon blanchit à l'orient, et l'air, qui avait été chaud toute la nuit, devint humide et froid. Ce n'était pas encore le jour, mais déjà les ténèbres diminuaient, les étoiles commençaient à pâlir. La prison, jusqu'alors sombre masse à peu près sans forme, se dessina avec tous les accidents de son architecture, et l'on pouvait de temps en temps distinguer sur les toits un geôlier solitaire qui se penchait sur la place pour examiner les progrès de tous ces sinistres préparatifs. Les yeux se tournaient avec intérêt vers cet habitant

Digitized by Google

de Newgate, que l'on supposait instruit de tout ce qui se passait dans cet édifice, point de mire de tous les regards.

Peu à peu à la faible lumière de l'aube succéda le crépuscule du matin, et l'on put voir non-seulement les maisons, mais encore leurs inscriptions et leurs enseignes. De lourdes voitures publiques sortirent des cours de la grande auberge du quartier, et les voyageurs qu'elles emmenaient, ne pouvant détacher leurs regards de la prison, mettaient la tête aux portières. Enfin le soleil darda ses premiers rayons, et le produit du travail de la nuit, qui pour les curieux avait successivement revêtu tant de formes, au gré de l'imagination de chacun, se révéla dans sa forme réelle : c'était un échafaud avec un gibet.

La chaleur du jour se fit aussi sentir à ces spectateurs encore peu nombreux ; on entendit le murmure des conversations ainsi que le bruit des fenêtres qui, à peine ouvertes, se garnirent des têtes de tous ceux qui étaient venus coucher dans les maisons de la rue et de la place, pour être plus sûrs de jouir du spectacle annoncé. Quelques-uns avaient payé d'avance le droit de monter sur les toits, et ils y grimpaient pour s'y installer ; d'autres marchandaient encore une bonne place et l'essayaient d'un air indécis, affectant de la mépriser ou de n'écouter qu'avec indifférence le propriétaire qui en vantait tous les avantages.

Jamais matinée ne fut plus belle. Du haut des toits et des étages supérieurs du quartier de Newgate, on voyait se dessiner sur le bleu du ciel les clochers sculptés de la cité et le dôme pompeux de Saint-Paul : tout était lumières et riantes couleurs, excepté dans cette partie de Londres où se dressait l'odieux instrument de mort. C'était là cependant que semblait se diriger tout le mouvement de la population, c'était là que la foule se pressait, hommes, femmes, vieillards, petits enfants... et ceux-ci, un père ou une mère les tenait élevés dans leurs bras pour leur montrer le joujou populaire appelé la potence, pour leur apprendre comment on pend un homme !

Digitized by Google

Le jury avait décidé, par sa sentence collective, que deux des chefs de l'émeute seraient exécutés devant la prison, en expiation de l'incendie de cet édifice, et un troisième ensuite dans *Bloomsbury-square*. A neuf heures un bataillon de soldats s'aligna dans Holborn et y forma la haie. Un second chariot (nous avons dit qu'un premier avait servi à l'échafaud) fut roulé jusqu'à la porte de Newgate. Cela fait, les soldats se reposèrent sur leurs armes, et les officiers se promenèrent en fumeurs ou se groupèrent pour converser entre eux au pied de la potence, pendant que la foule s'accroissait sans cesse, attendant l'heure de midi, non sans témoigner quelque impatience, chaque fois surtout que sonnait l'horloge du Saint-Sépulcre.

Jusqu'à onze heures et demie, cette foule était restée assez paisible et même comparativement silencieuse, excepté lorsque quelque nouveau spectateur venant se placer à une fenêtre encore inoccupée, offrait un nouvel aliment à la curiosité et un nouveau sujet à la conversation. Mais à mesure que le moment approchait, il s'éleva un bourdonnement qui se convertit peu à peu en une rumeur immense de laquelle l'air semblait rempli, rumeur confuse, sans paroles distinctes, quoique probablement ceux qui étaient les mieux informés dussent dire aux autres : « Vous allez voir l'ancien bourreau ; vous le reconnaîtrez, c'est le moins grand des trois ; le plus grand s'appelle Hughes, le troisième Barnabé Rudge ; mais celui-ci, dit-on, sera exécuté à Bloomsbury-square. »

Plus l'aiguille s'avançait sur le cadran, plus ce bruit augmentait, si bien qu'il ne fut plus possible d'entendre sonner les trois quarts de onze heures ; mais il était facile de lire sur tous les visages qu'il ne restait plus qu'une quinzaine de minutes à attendre. Midi moins un quart ! Il n'était aucun spectateur qui ne parût muet. De quelque côté que vos regards se portassent dans cette multitude, on n'apercevait que des lèvres comprimées, des yeux fixes... et cependant le murmure était le même, semblable à celui qui s'exhale quelquefois de l'Océan.

Digitized by Google

n
n

i-
de
rce
:
réa-
r le
ables
Ma-
d'une

vez com-
ger, nous
omme pour

out ce que j'im-
en être bien sûr,
avoir qu'il s'agit de

Digitized by Google

lui reprocher sa gaieté indécente, et l'engagea à changer de conduite.

« Et pourquoi? répondit Hughes; puis-je faire mieux que de prendre les choses gaiement? et certes, vous les prenez assez gaiement vous-même. Oui, avec votre air de tristesse solennelle, vous n'en êtes pas moins un bon vivant. On dit que vous êtes l'homme de Londres qui fait le mieux la salade de homards. Ha! ha! ha! Je vous connais, vous voyez. Mais jamais vous n'en aurez fait une meilleure que celle de ce matin, n'est-ce pas? Comment trouvez-vous le déjeuner qu'on va servir après le spectacle à toute cette société affamée?

— Je crains bien, dit le chapelain en branlant la tête, que vous ne soyez incorrigible.

— Vous avez raison, je le suis, répliqua Hughes d'un ton sec. Ne faites pas l'hypocrite : vous vous mettez en fête tous les mois, grâce à vos appointements. Laissez-moi ma gaieté. Si vous voulez un effrayé, en voilà un là... adressez-vous à lui. »

Il montrait, en parlant ainsi, M. Dennis, que deux hommes étaient forcés de soutenir sur ses jambes vacillantes. On eût dit qu'un spasme agitait tous ses membres. Hughes, après l'avoir désigné avec dédain, alla voir Barnabé, qui était d'un autre côté.

« Bonjour, Barnabé! comment êtes-vous, mon garçon? Du courage! laissez la peur à *celui-là*. »

Barnabé ne voulait point qu'on doutât de son courage.

« Hughes, dit-il, je n'ai pas peur, j'espère; je me sens heureux; je ne voudrais même pas vivre, quand on me ferait grâce. Regardez-moi, ai-je l'air d'avoir peur? est-ce que je tremble? »

Hughes fut frappé du sourire étrange et presque surnaturel qui animait ses yeux; il remarqua aussi que, seul des trois, il s'était occupé ce matin de sa toilette; il avait même disposé avec une sorte de coquetterie les plumes qui ornaient ordinairement son chapeau, son crêpe et toutes les autres parties de ses vêtements. Son pas était ferme; dans son air

Digitized by Google

résolu il y avait une expression d'héroïsme; on eût dit le martyr enthousiaste d'une noble cause, et non le bandit d'une insurrection. Mais tout cela ne touchait guère ceux qui auraient dû le remarquer comme Hughes, ou plutôt tout cela ne faisait à leurs yeux qu'aggraver son crime. La loi l'avait déclaré criminel; le chapelain lui-même ne fut que scandalisé de ce qui lui semblait une vaniteuse bravade.

La cour était remplie de monde : fonctionnaires de la Cité, agents de police, soldats, curieux et amateurs invités comme pour une noce. Hughes, sans se montrer très-révérencieux pour tous ces personnages, ayant frappé amicalement sur l'épaule de Barnabé, passa le premier dans une grande pièce si voisine de l'échafaud, qu'il était facile d'entendre tout ce qui se disait sous la potence. Dans cette pièce, auprès d'une enclume étaient deux forgerons armés de leurs marteaux. Hughes alla droit à eux, posa hardiment un pied sur l'enclume, qui résonna sous le choc, et les bras croisés, il attendit qu'on eût cassé ses fers, promenant sur tous les spectateurs son regard farouche.

Barnabé l'imita, et puis vint Dennis, qu'il avait fallu traîner jusque-là, mais qui, à la vue d'un lieu si bien connu de lui et de tant de visages familiers, recouvra assez de force pour joindre les mains, et faire un dernier appel à la pitié :

« Messieurs, mes bons messieurs, cria cette abjecte créature en fléchissant les genoux sur les dalles; monsieur le gouverneur, cher gouverneur, honorable shériff, honorables messieurs, ayez pitié d'un pauvre homme qui a servi Sa Majesté si longtemps, et ne me laissez pas périr... par suite d'une méprise.

— Dennis, dit le gouverneur de la prison, vous savez comment les choses se passent, et voudrions-nous les changer, nous ne le pourrions pas; l'ordre est arrivé pour vous comme pour les autres.

— Tout ce que je demande, monsieur..., tout ce que j'implore de votre merci, c'est le temps pour en être bien sûr, Le roi et le gouvernement ne peuvent savoir qu'il s'agit de

Digitized by Google

moi; non, c'est impossible; ils ne voudraient pas me faire venir dans cette horrible tuerie; ils connaissent mon nom; mais ils ignorent que c'est moi. Suspendez mon exécution; par charité, suspendez-la, messieurs, jusqu'à ce qu'on leur ait dit que j'ai été bourreau ici pendant près de trente ans. Personne ne daignera donc aller le leur dire, personne? répéta-t-il en portant de tous côtés ses mains jointes et ses yeux effarés.

— M. Akerman, dit un des spectateurs, si cela peut contenter ce malheureux, ou du moins lui procurer une meilleure disposition d'esprit dans ce moment suprême, je puis lui certifier que lorsque la sentence a été confirmée, on savait bien qu'il avait été bourreau.

— Mais peut-être alors, s'écria le condamné, a-t-on cru, à cause de cela, que la punition serait comparativement plus douce, tandis que c'est tout le contraire; elle est cent fois pire, oui, cent fois pire pour moi que pour un autre. Qu'on le dise à ceux qui m'ont condamné, à ceux qui ont confirmé ma sentence : on a rendu ma mort plus cruelle en m'ayant donné tant à faire. Suspendez mon exécution jusqu'à ce qu'on le sache. »

Le gouverneur fit un signe aux deux hommes qui avaient soutenu Dennis, et ils l'approchèrent de l'enclume.

« Attendez! attendez! dit-il alors, après avoir poussé un cri perçant; une minute, une seule minute : qu'on me donne une dernière chance. L'un de nous trois doit aller à Bloomsbury-square; que ce soit moi. Au nom du ciel! qu'on ne me pende pas ici! peut-être mon sursis est en route. »

Les forgerons rompirent ses fers; mais par-dessus le bruit des marteaux s'éleva encore sa voix :

« Arrêtez! arrêtez! je sais des secrets importants; je sais la naissance de Hughes; je puis nommer son père, qui est un homme puissant; je sais bien d'autres choses qui mourront avec moi, si on ne m'accorde pas du temps pour les révéler! »

Mais cette voix suppliante s'épuisa, et le premier coup de

Digitized by Google

midi sonnait à l'horloge du Saint-Sépulcre. Les fonctionnaires de la prison et les deux shériffs à leur tête s'avancèrent vers l'échafaud. Tout était prêt.

On demanda à Hughes s'il n'avait rien à dire.

« A dire ! répondit-il ; non. Me voilà... Mais si, reprit-il en apercevant Barnabé ; j'ai un mot à dire... Approchez ici, mon garçon. »

Une expression de sympathie, de tendresse même, adoucit un moment sa dure physionomie, lorsqu'il prit la main de son pauvre complice.

« Je dirai... continua-t-il, d'une voix ferme... oui, je dirai que si j'avais dix morts à subir et que chacune fût précédée de la plus affreuse agonie, je les souffrirais volontiers... oui, volontiers, quoique vous puissiez ne pas le croire, vous, messieurs... pour sauver celui-ci... celui-ci que je m'accuse d'avoir entraîné à sa perte.

— Non, non, cela n'est pas, ne vous reprochez rien, dit le jeune idiot avec douceur... vous avez été toujours bon pour moi... Hughes, nous allons bientôt savoir *maintenant* ce qui rend les étoiles si brillantes.

— C'est moi, ajouta Hughes, en lui posant sa large main sur la tête, c'est moi qui l'arrachai à sa mère dans un moment d'irréflexion, sans penser à ce qui pourrait en résulter : à la mère et au fils je demande pardon... et vous, monsieur le prêtre, dit-il au chapelain en retrouvant son accent farouche, vous qui depuis quelques jours êtes venu vainement me parler de foi et de croyance... vous voyez ce que je suis... une brute plutôt qu'un homme... et cependant j'avais une foi, une croyance... c'était qu'on ne condamnerait pas cet infortuné à perdre la vie... Voyez-le qui veut me précéder à votre *abattoir* d'hommes. Je vous déclare qu'il aurait dû être absous, s'il y avait une justice parmi les juges, une justice miséricordieuse. »

On eût dit que l'approche de la mort exaltait cette nature énergique jusqu'à l'exaspération prophétique, et son éloquence fit frémir les auditeurs, lorsqu'il termina par cette

Digitized by Google

horrible malédiction : « Puisque je dois la vie à un des riches et des puissants de ce monde, qu'il apprenne que, fidèle à la cause de ma mère, séduite et perdue par lui, je l'eusse méconnu et repoussé, moi, s'il eût voulu me reconnaître : je meurs avec le désir et l'espoir de lui léguer une mort violente comme la mienne, une mort en plein air, une mort sans une main amie pour lui fermer les yeux. »

Après ces derniers mots, il laissa retomber cette main, qu'il levait audacieusement vers le ciel, et redevint l'homme farouche et ironique qu'il avait toujours été.

« Avez-vous tout dit ? demanda le gouverneur de Newgate : Marchons !

— Marchons ! répéta Hughes... et cependant, poursuivit-il, comme par l'effet d'une réflexion soudaine, et cependant j'aurais un legs à faire... Je laisse un chien... si quelqu'un voulait un bon chien avec l'intention de le bien traiter... il serait difficile d'en trouver un meilleur que celui que j'avais à moi dans l'auberge où j'ai servi. Il montrera d'abord les dents à son nouveau maître, mais il finira par le caresser et s'y attacher. Soyez donc surpris, ajouta-t-il avec un rire moqueur, de me voir songer à un chien en ce moment... Si je connaissais un homme qui méritât de moi ce souvenir, c'est à lui que je l'adresserais. »

Après cela il ne dit plus rien, et s'avança vers la porte, d'un air insouciant, quoiqu'il écoutât le Service des Morts avec un mélange de sombre attention et de curiosité. Aussitôt qu'il eut franchi le seuil de Newgate, on emporta le misérable Dennis, et la foule vit le reste. . . . . .

Barnabé, dans son ardeur, aurait voulu gravir les gradins en même temps que Hughes ; il l'eût précédé même, s'il n'en avait été empêché... c'était lui qui devait subir sa sentence à Bloomsbury-square. Au bout de quelques minutes, les shériffs revinrent, et la même procession de tout à l'heure se forma pour aller sortir par une autre porte, celle où stationnait le tombereau. Barnabé y monta avec une certaine tristesse, et cependant aussi avec un orgueil d'enfant. Le

Digitized by Google

cortége des shériffs et des soldats l'entoura, se dirigeant lentement à travers la foule vers l'hôtel en ruines de lord Mansfield. Hélas! s'il avait pu comprendre l'expression de ces regards qui cherchaient à deviner celle des siens, sa vanité de héros eût été bien humiliée; le pauvre idiot n'était plus qu'un des principaux acteurs du drame promis à la curiosité populaire! Cette curiosité, surexcitée jusqu'à la férocité, écartait toute sympathie, toute pitié : il y eut donc un vrai désappointement lorsqu'un cri se fit entendre et arrêta la marche du tombereau fatal... un cri de grâce et de merci. Les amis de Barnabé, repoussés auprès des magistrats, repoussés auprès des ministres, étaient parvenus jusques auprès du prince de Galles, et ils avaient réussi à intéresser un si puissant protecteur... Georges Warden était accouru lui-même pour porter le sursis. Barnabé, pressé dans ses bras, fut ramené à Newgate.

Il y eut un dédommagement pour les spectateurs de Bloomsbury-square. Le lendemain on pendit sur cette place deux estropiés ; l'un avec une jambe de bois, l'autre qui ne pouvait mouvoir ses membres torses qu'avec le secours d'une crosse. Au moment où le tombereau allait les laisser suspendus à la potence, on fit l'observation qu'ils avaient la face tournée du côté opposé à la maison qu'ils avaient contribué à piller : on prolongea leur agonie pour les retourner. Un autre jeune garçon fut pendu à Bow-street et d'autres dans divers quartiers de la ville. On mit aussi à mort quatre femmes. En un mot, presque tous ceux qui périrent étaient les plus faibles, les plus obscurs et les plus misérables auteurs de cette terrible émeute. Dans le nombre, quelques-uns se déclarèrent catholiques, réclamant un prêtre de leur communion pour les assister à l'échafaud... Singulière satire du cri fanatique qui avait insurgé la populace!

Encore un dernier trait : on pendit dans Bishopsgate-street un jeune homme que son père, vieillard à cheveux blancs, alla attendre sous le gibet : ce malheureux baisa les pieds de son fils, s'assit là et y resta jusqu'à ce qu'on vint l'enlever. On

Digitized by Google

aurait consenti à lui livrer le cadavre; mais, trop pauvre, il n'avait ni cercueil, ni brancard, ni rien pour l'enlever : il marcha lentement à côté du tombereau qui le ramenait à la prison, essayant par moment de toucher une de ses froides mains.

CHAPITRE XVII ET DERNIER. — DÉTAILS BIOGRAPHIQUES ET AUTRES.

Il ne nous reste plus qu'à dire ce que devinrent les autres personnages de ce drame.

Et d'abord le plus éminent de tous, ce lord Georges Gordon, qui en se mettant à la tête de l'association protestante et en présentant ses pétitions au parlement, avait provoqué l'émeute et ses fureurs; lord Georges Gordon fut arrêté pour être enfermé à la Tour. « Si c'est moi que vous venez chercher, avait-il dit à l'agent chargé du warrant, je suis prêt à vous accompagner. » On le conduisit d'abord devant le conseil privé, puis à l'hôtel des gardes, et de là par le vieux pont de Londres, pour éviter les rues populeuses. Jamais prisonnier n'était entré à la Tour entouré d'une escorte si nombreuse. Mais de ses quarante mille fidèles, pas un seul n'était là à ses côtés; amis, serviteurs, partisans fanatiques, tous avaient fui.

Lord Georges Gordon demeura en prison jusqu'au 5 février de l'année suivante, jour où il fut solennellement jugé à Westminster comme prévenu de haute trahison. Mais il ne fut pas suffisamment prouvé qu'il eût ameuté la populace avec des intentions insurrectionnelles; et sous ce prétexte il fut déclaré *non coupable;* bien mieux, les crimes de l'émeute n'avaient pas corrigé tous ses partisans, car il se fit en Écosse une souscription publique pour payer les frais de son procès.

Pendant sept ans, ce fanatique, retenu par les supplications de sa famille, resta comparativement tranquille, excepté que de temps en temps, à la grande satisfaction de ses ennemis, il faisait à la chambre quelque démonstration extravagante en faveur de la foi protestante : il fut même formellement excommunié par l'archevêque de Cantorbery, pour avoir refusé

Digitized by Google

de comparaître comme témoin devant la haute cour ecclésiastique. Dans l'année 1788, un nouvel accès de démence lui fit écrire et publier un pamphlet outrageant contre la reine de France, l'infortunée Marie-Antoinette. Traduit en justice pour ce libelle, et, cette fois, déclaré coupable (après d'étranges déclamations), il se sauva en Hollande pour éluder d'entendre prononcer sa sentence; mais les paisibles bourgmestres d'Amsterdam, se souciant peu d'un hôte si incommode, le renvoyèrent bien vite en Angleterre. Il débarqua dans le courant de juillet à Harwich et se rendit à Birmingham, où, dans le courant d'août, il fit profession publique de judaïsme. Il continua à se dire juif jusqu'à ce qu'il fut arrêté et ramené à Londres pour y entendre sa sentence de libelliste. En vertu de ladite sentence, il fut incarcéré à Newgate, en décembre, et y demeura cinq ans et dix mois, après avoir payé une grosse amende et donné caution d'une meilleure conduite à l'avenir.

Dans l'été de l'année suivante il adressa un appel à la commisération de l'Assemblée Nationale de France, mais le ministère anglais refusant de le sanctionner, il se résigna à subir sa peine jusqu'au bout. Il se laissa pousser une longue barbe, observa minutieusement toutes les pratiques de sa nouvelle religion, se mit à étudier l'histoire et aussi la peinture. Abandonné de ses anciens partisans, traité dans la prison comme le dernier criminel, il y acheva sa carrière, content et résigné. Il mourut le 1er novembre 1793, âgé seulement de quarante-trois ans.

Combien de héros plus médiocres encore ont laissé un nom illustre! Lord Georges Gordon fut l'objet d'un véritable deuil... dans la prison. Ses compagnons de captivité le regrettèrent et le pleurèrent; car sans être riche il était charitable, et il distribuait ses aumônes aux plus nécessiteux sans distinction de secte ou de croyance. Ce fou mort à Newgate pourrait donc encore être cité à quelques sages qui étalent fièrement leur sagesse et leur opulence dans les salons du grand monde; enfin dans cette sombre demeure du crime,

Digitized by Google

lord Georges Gordon eut non-seulement des amis, mais une amie.

C'était une jeune et belle juive qui s'était attachée à lui, moitié par religion, moitié par un sentiment romanesque. On assure même que cet amour ou cette amitié d'une jeune femme fut toujours aussi vertueux que désintéressé (1).

Nous avons nommé Simon Tappertit, l'apprenti de Georges Warden et l'un des chefs de la populace. Il fut trouvé blessé aux deux jambes, dans une rue, le lendemain du jour où M. Dennis avait voulu lui faire enlever une seconde fois Miss Dolly Warden. En voulant se sauver il était tombé de la hauteur d'un toit de maison; transporté à l'hospice, il n'en sortit qu'avec deux jambes de bois. On le considéra comme assez puni : il fut gracié, et leva une boutique de décrotteur, que les officiers en demi-solde achalandèrent; il se maria même à la veuve d'un chiffonnier, et fut aussi heureux qu'on peut l'être en ménage. Seulement sa femme, à la suite de leurs petites querelles domestiques, se vengeait des coups de brosse qu'elle avait reçus, en cachant pendant vingt-quatre heures les jambes de bois de son mari, qui se trouvait ainsi privé du plaisir d'aller vider une bouteille le soir dans la taverne voisine.

M. Haredale ayant marié miss Emma, sa nièce, et remis à son neveu toute la fortune de la famille, se retira sur le continent et se fit moine.

M. Willet le père fut indemnisé en partie du pillage de son auberge; mais il finit par la céder à son fils Joe, qui épousa miss Dolly Warden.

(1) Note du rédacteur. Lord Byron, par sa mère, qui était une Gordon, se trouvait parent de ce lord fanatique, dont il parle dans une de ses lettres.

Digitized by Google

Enfin Barnabé Rudge, rendu à sa mère, eut besoin de toutes les attentions de la tendresse maternelle pour retrouver son ancienne gaieté. Les scènes de l'émeute et son voyage jusqu'au pied de la potence lui avaient fait une impression singulière. Il en parlait quelquefois comme d'un horrible songe. M. Haredale permit à la mère et au fils de se retirer dans une ferme voisine du Maypole. Barnabé s'y créa un petit jardin à lui. Il se fit peu à peu connaître de tous les animaux et de tous les oiseaux, donnant un nom à chacun. Chose remarquable, tout en ne se souvenant du passé que comme des images d'un rêve, il chercha le chien de Hughes et en fit son chien. Ajoutons que jamais on ne put le décider à retourner à Londres (1).

(*Master Humphrey's Clock.*)

(1) Note du rédacteur. Nous ne doutons pas que la sagacité de nos lecteurs n'ait reconnu que, dès la première partie de cette histoire, nous leur en donnions, non pas la traduction complète, mais des extraits liés ensemble par des transitions et des analyses plus ou moins heureuses. En effet, ce dernier ouvrage de Charles Dickens ne forme pas moins de deux volumes dans l'édition compacte qui va paraître, à Paris, chez M. Baudry. Nous avons non-seulement dû négliger la partie purement *romanesque* du roman, les amours de miss Emma avec Édouard Chester, de Dolly Warden avec Joe Willet, mais encore nous nous accusons d'avoir mis à l'écart des personnages qui jouent un grand rôle dans le scènes traduites pour la Revue, entre autres le *Corbeau* de Barnabé, compagnon fidèle de cet idiot héroïque, et qui n'est pas un personnage muet. Grâce à la longévité de ces oiseaux, M. Charles Dickens termine son livre en nous assurant que le corbeau Grip vit et parle probablement encore, dernier acteur des fameuses émeutes de 1780.

Digitized by Google

REVUE ASIATIQUE.

DERNIÈRES NOUVELLES DE LA CHINE ET DE L'INDE.

Décembre 1841.

C'est le 1er novembre que le pyroscaphe chargé de la malle de l'Inde a quitté Bombay : à cette époque aucune nouvelle n'était arrivée de la Chine ; et en général ce mois-ci, comme dit *l'Asiatic Journal*, les feuilles et les lettres de Calcutta, de Madras, d'Agra, de Ceylan, etc., sont sans intérêt. Notre *Revue Asiatique* sera donc courte.

L'Afghanistan est *comparativement* tranquille : toutes les expéditions de l'armée anglaise ont pour but d'escorter les percepteurs de l'impôt. Cette intervention n'est pas faite pour populariser, il nous semble, ni le shah Soudja, ni les Anglais.

Sir W. Macnaghten est nommé gouverneur de Bombay.

On voit avec défiance l'empereur des Birmans diriger vers Rangoun une immense armée sans but avoué. Le gouvernement de l'Inde se prépare à la guerre avec cette puissance, qui pourrait bien faire une diversion en faveur de l'empereur de la Chine. Le traité qui lie les Anglais et le descendant d'Alompra n'a jamais été scrupuleusement observé par ce prince, qui se nomme Tharawaldi.

Une *suttie*, ou l'immolation volontaire d'une veuve indienne, a eu lieu encore dernièrement dans les domaines du Nizam.

Les dernières nouvelles de l'Australasie représentent cette colonie dans un grand embarras financier.

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE, ETC.

CORRESPONDANCE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

DE LA REVUE BRITANNIQUE.

MORT DE SIR F. CHANTREY. — SA BIOGRAPHIE. — QUELQUES IDÉES SUR LES BEAUX-ARTS EN ANGLETERRE. — NOCLEKENS. — DEUX ANECDOTES. — ÉMIGRATION. — MISÈRE DES CLASSES INDUSTRIELLES. — UN MILLIARD STAGNANT. — INVENTIONS ET EXPÉRIENCES. — PAQUEBOTS TRANSATLANTIQUES. — TYPOGRAPHIE. — PHARE DE SUNDERLAND. — ÉDIFICES AMBULANTS. — STÉRÉOTOMIE DU CUBE. — VOITURES DE PARIS. — CONSOMMATION D'EAU A PARIS ET A LONDRES. — ÉPURATION DE L'EAU. — COMPARAISON DU TARIF FRANÇAIS ET DU TARIF BELGE.

Londres, 20 décembre.

L'Angleterre vient de perdre son plus grand statuaire, sir Francis Chantrey.

Ce ne sont pas les modèles qui manquent aux artistes anglais, peintres et statuaires. La Grande-Bretagne possède non-seulement les cartons de Raphaël, mais encore combien de tableaux de Raphaël, de Michel-Ange, du Titien, etc., etc.! Ces trésors dispersés sont, il est vrai, dans les galeries particulières, et ne peuvent être par conséquent étudiés sans cesse et en toute liberté comme dans un musée public; cependant, indépendamment du Musée de Londres (*National Gallery*), fondé depuis peu, et qui chaque jour s'enrichit de quelque nouveau chef-d'œuvre, il existe en Angleterre une coutume qui contribuera peu à peu à familiariser les regards du public anglais avec les chefs-d'œuvre : chaque année, par une sorte de cotisation libérale, tous les propriétaires envoient à une exposition qui dure plusieurs mois, un ou deux tableaux des

Digitized by Google

maîtres, tantôt de l'école italienne, tantôt de l'école espagnole, tantôt de l'école hollandaise, etc. Cette exposition annuelle a fait passer en revue au bout d'un certain temps toutes les écoles.

Les modèles de la sculpture antique, éternelle et exclusive expression du beau, ne sont pas rares non plus en Angleterre. Quel pays peut offrir une collection qui rivalise avec les fragments de l'art grec qu'on va admirer au *Bristish Musæum?* Nous n'avons pas à examiner si lord Elgin (qui vient de mourir) n'a pas rendu un service aux artistes anglais au prix d'un sacrilége. S'il n'eût pas spolié Athènes, qui osera dire que les barbares n'eussent pas achevé aujourd'hui la mutilation de ces dieux, enfants de Phidias? qui osera dire qu'un marchand américain ou un boyard russe n'auraient pas acheté, pour Philadelphie ou Saint-Pétersbourg, ce que le lord écossais acheta pour Londres? et irait-on en trois jours sur les bords de la Delaware ou sur ceux de la Neva, comme sur ceux de la Tamise? Quoi qu'il en soit, grâces à lord Elgin, le sculpteur anglais a sous les yeux de plus riches modèles que le sculpteur de Rome ou de Paris.

Par malheur les modèles ne suffisent pas à l'éducation de l'artiste. En vain Reynolds dans le siècle dernier, et Flaxman dans celui-ci, ont professé l'un la peinture de Raphaël, l'autre la sculpture de Phidias; l'art anglais a produit peu de grands tableaux, peu de nobles statues : par le portrait et le buste, qui appartiennent bien plus à la *commande* qu'à l'*art* proprement dit, l'art anglais est resté bourgeois : il n'a pas ce caractère monumental et classique qu'il devrait avoir à côté des ruines du Parthénon et des cartons sacrés d'Hamptoncourt.

De tous les sculpteurs contemporains, Sir Francis Chantrey a été le plus original; mais cette originalité même est toute anglaise, et ne procède pas plus de la sculpture classique que la poésie *patoise* (ou écossaise si l'on veut) de Robert Burns ne procède de la poésie d'Homère ou de Virgile. Il a laissé peu de ces œuvres qui sont faites dans une vue d'avenir et de gloire; presque tout le marbre ciselé par lui représente des têtes

Digitized by Google

de mylords et de banquiers: c'est ce qui explique comment Chantrey meurt en léguant à sa veuve une fortune équivalant à deux millions cinq cent mille francs. S'il n'eût fait que des chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment, comme les deux enfants endormis sur un tombeau de la cathédrale de Lichtfield, ou la jeune fille qui retient contre son sein une timide colombe, aurait-il eu le temps de lever cet impôt sur le luxe et la vanité de ses compatriotes (1)?

Cependant les deux chefs-d'œuvre que nous venons de nommer ne sont pas les seuls qui fassent regretter la quantité considérable de ses bustes. Saint-Paul, Westminster, la Trinité de Cambridge, etc., etc., attestent son inspiration indépendante. Plusieurs de ses bustes même sont, par l'exécution, des têtes admirables. Je revoyais encore dans ma dernière excursion en Écosse, le buste de Walter Scott à Abbotsford. Aucun portrait ne rappelle avec autant de vie et de vérité l'expression particulière de cette large face du *borderer* écossais, où il y avait à la fois tant de bonhomie et de malice, ce caractère moitié gentilhomme et moitié fermier, ce

(1) On lit dans le *Standard*, 11 décembre : « Le testament du célèbre sculpteur sir F. Chantrey a été présenté au tribunal des doctors-commons par lady Chantrey. La valeur de la succession a été fixée à 90,000 liv. sterl. (2,550,000 fr.). Lady Chantrey est, dit-on, légataire universelle. Le legs fait à l'Académie ne sera payé qu'après la mort du légataire. Le testateur a légué 300 liv. sterl. (7,500 fr.) par an à perpétuité au président de l'Académie royale, comme indemnité des soins que ce fonctionnaire est obligé de consacrer à l'Académie, et 50 liv. sterl. (1,250 fr.) au secrétaire. Les trois exécuteurs testamentaires recevront chacun 2,000 liv. sterl. (50,000 fr.). M. Allan Cuningham recevra la même somme et une rente viagère de 100 liv. sterl. (2,500 fr.) par an, pour lui et sa femme, sous la condition qu'il continuera ses fonctions jusqu'à la clôture de l'établissement. M. Henry Veekes, qui durant les quinze dernières années a été l'élève de Chantrey, recevra 1,000 liv. sterl. (25,000 f.), à la charge d'achever les travaux commencés par le testateur. Le testateur consacre une somme à des prix annuels de peinture et de sculpture que devra décerner l'Académie, sauf à renvoyer à l'année suivante si elle ne trouve pas que les ouvrages présentés méritent le prix. »

Digitized by Google

front d'Homère, cette *bouche de Rabelais*, comme a dit jadis un écrivain de France. Chantrey avait réussi de même la tête contemplative du poëte Wordsworth. Enfin la mort l'a surpris, non plus occupé comme un avare artiste à entasser des guinées en multipliant les bustes, mais heureux d'avoir été choisi pour éterniser les honneurs rendus à la mémoire du peintre sir David Wilkie, à celle de Mrs Siddons, à celle de l'évêque de Norwich, etc., etc.

Cette mort a eu lieu le 25 novembre. Depuis quelque temps sir Francis Chantrey se plaignait du dérangement de sa santé; il ménageait même ses forces, se sentant décliner, et lui, autrefois si jaloux de manier seul son ciseau, il s'était décidé à le confier à un élève formé par lui. C'est un spasme au cœur qui l'a enlevé presque subitement dans sa maison de Pimlico, à Londres.

Sir Francis Chantrey naquit à Norton, village du Derbyshire, le 7 avril 1782. Il était fils d'un fermier qui voulait en faire un homme de loi. Mis en apprentissage chez un procureur (attorney) de Sheffield, il errait un jour dans les rues, porteur peut-être de quelque copie de procédure, lorsque ses yeux furent soudain captivés par quelques figures placées à la fenêtre d'un mouleur. A la vue de ces plâtres, il se frappa le front et oublia dans son extase que son patron ou le client l'attendait; mais quand il rentra à l'étude, il éprouva un tel dégoût pour ses poudreuses paperasses, qu'il écrivit à son père que la famille s'était trompée sur sa vocation; le père de Francis Chantrey ne s'irrita ni ne s'opiniâtra: il consentit que le jeune clerc se mît en apprentissage chez un statuaire nommé Rogers, un Écossais; il y resta trois ans. Après avoir pétri l'argile, il voulut attaquer le marbre, et se sentant capable de travailler par lui-même, il alla d'abord faire des bustes à Dublin, puis à Édimbourg, et enfin il arriva à Londres. Sans protecteur, sans ami, il envoya un de ses ouvrages à l'exposition de l'Académie. C'était un buste qui attira tout d'abord l'attention de Nollekens: cet artiste académicien dit à ses confrères: « Messieurs, voici une œuvre ma-

Digitized by Google

gnifique ; il faut que celui qui l'a faite soit connu : qu'on ôte un de mes bustes et qu'on mette celui-ci à la place. » Ce ne sont pas ordinairement les exposants émérites qui parlent ainsi et cèdent aussi franchement le coin le plus modeste des salles de Somerset-House. Nollekens était de bonne foi dans son admiration : il prit le jeune débutant sous sa protection, et bien souvent, quand on s'adressait à lui, il répondait : Vous feriez mieux d'aller chez Chantrey.

On finit par prendre Nollekens au mot, et le talent de son protégé devint littéralement à la mode, surtout quand l'aristocratie, qui donne le ton en Angleterre, ajouta son patronage à celui du vieux sculpteur. Le comte d'Egremont, seigneur libéral et éclairé, fut un des premiers à lui commander une statue.

Chantrey conduisait le crayon sur le papier, et le pinceau sur la toile, avec autant d'adresse que le ciseau sur le marbre. On prétend que lorsqu'on mit au concours la statue de Georges III, son dessin fut rejeté sous prétexte que ce n'était pas l'esquisse d'un statuaire, mais celle d'un peintre. Heureusement on l'envoya chercher pour vérifier s'il était réellement l'auteur du dessin soumis au comité des juges, et il leur prouva qu'un talent n'excluait pas l'autre.

Au reste, les anecdotes ne sauraient être très-nombreuses dans une vie si occupée. Cependant il avait quelquefois quitté son atelier pour faire des voyages d'artiste, et il serait à désirer que, comme sir David Wilkie, il eût laissé en manuscrit ce qu'on appelle aujourd'hui ses *impressions*. Jeune encore il avait voulu voir Paris. C'était sous Napoléon : alors Paris offrait aux voyageurs toutes les richesses opimes des musées de l'Europe conquise. Mais fit-il réellement cette excursion téméraire? nous n'oserions l'assurer, tant il était difficile pour un Anglais de franchir impunément le détroit pour se hasarder en curieux dans l'*antre du lion*. Peut-être ne vit-il Paris qu'en 1815 avec Walter Scott; mais alors l'Apollon, la Vénus, le Laocoon, etc., retournaient en Italie.

Digitized by Google

En 1818, Chantrey fit le pèlerinage de Rome, et il revint enthousiasmé ; il avait vu Canova, Thorwaldsen, Bartolini ; mais surtout il avait vu les marbres du Capitole et du Vatican, ces marbres restés *dieux* et survivant à leur culte ; il avait dû surtout admirer cette riche collection de bustes du Campidoglio ; puis dans la villa *Albani* cette femme assise, pensive et si gracieusement appuyée sur un de ses coudes : on l'appelle, je crois, une Faustine. C'est un portrait, la représentation de n'importe quelle dame romaine, impératrice ou femme de sénateur, mais un de ces portraits qui, enfantés par le ciseau ou la brosse, arrivent à l'idéal par la traduction exacte de la nature. Oui, certes, Chantrey a dû rêver auprès de cette figure comme on rêve en voyant sa lady Louisa Russel, sa *Mariane*, la fille de M. Sohnes de Stratford, et ses deux enfants si doucement endormis dans les bras l'un de l'autre sur le tombeau des deux jumeaux de M. William Robinson.

A son retour à Londres, Chantrey fut reçu de l'académie royale, et à l'avénement de Guillaume IV, ce monarque lui conféra le titre de chevalier.

La liste de ses ouvrages est trop longue pour être reproduite. Son élève, M. Weekes, pourra heureusement terminer ceux qu'il avait commencés cette dernière année.

Après sir Francis Chantrey, l'Angleterre possède encore Behnes, qui ne le cédait qu'à lui pour les bustes. Dans la sculpture monumentale, Westmacost le fils et Baily étaient presque ses rivaux.

Toute la littérature de ce mois-ci est absorbée par les livres d'étrennes ; tous les théâtres sont livrés aux pantomimes de Noël : je ne vous parlerai qu'industrie, économie politique, etc. ; car j'ai la prétention d'être un correspondant universel.

Quoique l'émigration ait débarrassé cette année l'Angleterre de quatre-vingt-trois mille individus, la misère ne se fait pas moins sentir dans les districts manufacturiers. A Paisley, sur cinq mille sept cent quarante-six métiers à tis-

Digitized by Google

ser, dix-sept cent soixante-onze sont inoccupés, et six mille ouvriers se trouvent sans ouvrage. Les cultivateurs du Sussex, par suite de la mauvaise récolte, sont dans la détresse. La semaine dernière, un manufacturier de Preston n'a eu à distribuer à ses deux cents ouvriers que 9 £ (225 fr.) pour le travail partiel de six jours. Aux portes de la cité de Londres, à Spitallfields, les ouvriers en soierie ne sont pas moins malheureux : sur les treize mille métiers qui se trouvent dans cet arrondissement, la moitié reste inoccupée, et dix-huit mille ouvriers sont sans travail. Ainsi la nouvelle loi sur le paupérisme n'a pas remédié au mal ; elle n'a fait que diminuer les secours et non la misère. En 1834, on avait distribué aux pauvres 5,520,926 £. En 1840, les cinq cent soixante-seize Unions ne leur ont distribué que 3,350,000 £. Voilà toute la différence. C'est aussi en vertu de cette nouvelle loi, que l'on vient de chasser de Londres trois cents Irlandais dépourvus de moyens d'existence, pour les transporter à Cork, d'où ils seront de nouveau dirigés sur la métropole par le comité irlandais. Au milieu de ces luttes, de ces angoisses, de ces souffrances, le *Times* annonce froidement que la somme des dépôts et consignations, existant en novembre 1841 à la caisse de la chancellerie, s'élève à la somme énorme de 42,000,000 £, plus d'un milliard de francs !

Et cependant, en présence de cette misère produite par le développement de l'industrie, les inventeurs et les spéculateurs ne se découragent pas. Le chimiste Brittau vient de mourir au milieu des expériences les plus hardies qu'il faisait sur le gaz hydrogène, tandis que d'autres plus heureux tentent d'appliquer à la locomotion ou le mercure, ou les pistons pneumatiques, ou le carbonate de soude combiné avec l'acide sulfurique, et destiné à produire un gaz qui dégagera une pression de quatre-vingt-treize atmosphères; car de toute part on se plaint de la cherté de la houille et de l'encombrement que cause l'emploi de ce combustible. La magnifique entreprise des paquebots transatlantiques,

Digitized by Google

qui semblait devoir donner de si beaux résultats, se trouve aujourd'hui en déficit de 9,000 £, outre la perte de l'un de ses plus beaux steamers. L'usure des machines et les dépenses de toute espèce sont si considérables, que les recettes ne suffisent pas pour les couvrir. Les neuf derniers voyages de la *British Queen* ont produit 82,000 £; les frais se sont élevés à 70,000 £; la compagnie a donc encaissé 12,000 £. Mais les réparations et les agences ont absorbé cette somme. Les personnes bien informées attribuent la situation fâcheuse de cette compagnie à la concurrence des bateaux Cunhaid, qui ont fait diminuer de moitié le prix du fret et du passage. Cet insuccès n'intimide pas les spéculateurs : une nouvelle ligne se prépare; elle est destinée à relier les Indes Occidentales à la métropole par un service de quatorze paquebots à vapeur, dont le tonnage sera de douze à quatorze cents tonneaux.

Après les brillantes découvertes dont l'imprimerie a été jusqu'ici l'objet, voici encore des inventeurs qui croient pouvoir lui faire faire de nouveaux progrès, et qui, par conséquent, se disposent à augmenter la misère des ouvriers typographes, ceux qui sont toujours les premiers à se ressentir du *stoppage* des autres industries. MM. Young et Delcambre prétendent avoir trouvé un agent mécanique pour la composition, qui abrégera le travail des deux tiers. Heureusement leur système n'est pas encore assez parfait pour fonctionner. Déjà en 1735, à Londres, on avait essayé infructueusement du compositeur à clavier. Plus tard, M. Ballanche voulut s'en servir à Lyon; mais il ne réussit pas mieux que ses devanciers. M. Gaubert, de Paris, qui vient de prendre un brevet à Londres, prétend avoir trouvé mieux que cela. Son compositeur mécanique distribue le caractère, compose les lettres et justifie les lignes. Ces trois opérations, entièrement étrangères l'une à l'autre, s'accomplissent simultanément. Le compositeur mécanique de M. Gaubert place quatre caractères par seconde, soit quatorze mille quatre cents par heure : c'est dix fois plus de travail que ne peut faire le meilleur typogra-

Digitized by Google

phe. Que deviendront les imprimeurs inoccupés si cette merveille se réalise?

Mais voici d'autres opérations qui, tout aussi ingénieuses que les précédentes, n'entraînent pas du moins la ruine des ouvriers, et qui sont le fruit du progrès de notre industrie. Au mois d'octobre dernier, on a voulu déplacer le phare de Sunderland pour le mettre mieux en vue des navigateurs. Ce phare est construit en pierres granitiques de Portland; il a trois étages; à sa base, il présente une surface de quinze pieds carrés, et sa hauteur est de soixante-douze pieds. Eh bien, cette masse gigantesque a été déplacée sans être démolie, avec sa lanterne, ses réflecteurs et son mobilier. On l'a sciée à sa base, on l'a glissée sur un chantier à roulettes, et une fois maintenue en équilibre, on lui a fait faire un voyage de cinq cents pieds sans le moindre accident. C'est ainsi qu'agissent les Américains à l'égard de leurs maisons; il n'est pas rare de voir voyager dans les villes de l'Union, des maisons de deux à trois étages qui passent tout d'une pièce d'une rue à l'autre, entraînées par trente ou quarante paires de bœufs. A New-York, on n'agit pas autrement : dernièrement dans une rue fort étroite se trouvaient deux maisons qui, faisant saillie de plus de douze pieds sur la rue, gênaient beaucoup la circulation; on jugea à propos de les démolir ou du moins de les reculer pour les aligner avec les autres. Ces maisons étaient construites en briques et contiguës. La première avait une façade de quarante pieds sur vingt-cinq de profondeur, la seconde de trente-deux sur vingt-deux. Elles étaient toutes les deux de la même hauteur et s'élevaient à vingt-deux pieds au-dessus du sol. L'une et l'autre étaient surmontées de toitures avec un double rang de cheminées en briques. Eh bien, toute cette masse compacte, percée de douze croisées, fut transportée en entier et sans accident.

Londres s'occupe avec activité de ses embellissements, mais Londres ne les exécute pas avec autant de hardiesse. Depuis quelques années l'attention de ses magistrats s'est reportée

Digitized by Google

tout entière sur le pavage des rues de la métropole, où tour à tour les systèmes de Stevenson et de Mac-Adam avaient prévalu, systèmes très-convenables pour les grandes routes, mais très-défectueux pour l'intérieur d'une ville. Après divers essais de blocage en bitume, on est venu au pavage en bois, non comme il se pratique en Russie et dans quelques villes de l'Allemagne, mais d'après le procédé de ce que l'on appelle la *stéréotomie du cube*. Les blocs ne sont pas placés verticalement, mais à une inclinaison de soixante-trois degrés, ce qui leur donne à la fois plus d'élasticité et de résistance. Dans les rues pavées en bois, plus de bruit, plus d'ébranlement; par les temps pluvieux, la boue ne s'y accumule pas, et en été on n'y rencontre aucun atome de poussière. Cinq compagnies s'occupent aujourd'hui du pavage en bois à Londres, et ensemble elles ont recouvert une surface de vingt-neuf mille deux cent seize yards; mais la plus importante de toutes, celle qui offre plus de perfection dans ses travaux, est la *compagnie Métropolitaine*, qui a adopté les procédés du comte de Lisle, ingénieur français. Cette compagnie a effectué pour sa part dix-huit mille yards.

Le système de pavage en bois a été importé à Paris; mais comment pourra-t-il résister aux 30,000 lourdes voitures à deux roues chargées de plâtre, de pierres et de moellons, qui parcourent les rues de cette capitale (1)? Dans Londres, au contraire, il ne circule que des voitures légères, et celles qui transportent de grosses charges sont à quatre roues, ce qui diminue de moitié la fatigue du pavé. Les édiles de Paris au-

(1) Note du directeur. On compte à Paris cinquante-trois mille quatre cent quatre-vingt-une voitures de tout genre ainsi réparties :

Voitures de remise et de place.....	948
Cabriolets de remise et de place.....	1,533
Voitures de maître.....	10,000
Cabriolets bourgeois.....	11,000
Charrettes, tombereaux et haquets.....	30,000
	53,481

Digitized by Google

raient mieux fait, à notre avis, de donner suite au projet de M. Mills, ingénieur de Londres, pour la distribution de l'eau à domicile. Paris, qui vise à l'élégance, aurait été immédiatement délivré de ces assommantes voitures de porteurs d'eau, et de ces attelages de bipèdes qui déshonorent la civilisation ; ses habitants se seraient trouvés plus abondamment approvisionnés d'eau, et à moins de frais que par le passé. Voici les proportions : Paris a quarante mille maisons avec neuf cent vingt mille habitants, et dépense aujourd'hui 4,000,000 de fr. pour son eau, à raison de cinquante litres par jour et par maison de vingt-trois habitants ; Londres a cent quatre-vingt-onze mille maisons, avec un million cent quarante-six mille habitants, et dépense 7,000,000 de fr. pour son eau, à raison d'un kilolitre par maison de six habitants. Ce plus grand approvisionnement et cette moindre dépense sont des coëfficients qui devraient être pris en considération par des magistrats municipaux qui ont à cœur l'intérêt de leurs concitoyens.

Chimie.

Nouvelle méthode pour purifier les eaux chargées de carbonate calcaire.—Le docteur Clark, professeur de chimie à l'université de d'Aberdeen, vient de prendre à Londres un brevet d'invention pour l'application d'un fait chimique déjà connu à un objet d'utilité pratique de la plus haute importance, à la purification des eaux chargées de sels de chaux, sels qui ôtent aux eaux les qualités les plus utiles et même les rendent jusqu'à un certain point nuisibles à la santé. Cette méthode, remarquable par sa simplicité, sera applicable non-seulement aux eaux que fournissent à Londres les nombreuses compagnies de cette capitale, mais à celles de beaucoup de localités où elles offrent les mêmes propriétés chimiques. Quelque facile et peu dispendieux que soit ce procédé de purification, bien supérieur à tous les modes de filtration jusqu'ici en usage, quelque succès qu'aient eu les expériences déjà faites devant des

Digitized by Google

témoins nombreux et éclairés, on ne doit cependant pas espérer qu'il soit adopté sans une vive et longue opposition.

Avant d'expliquer la théorie du docteur Clark, nous devons rappeler ici quelques-unes des propriétés bien connues de la chaux, l'une des substances les plus communes de la nature, et avec laquelle les eaux qui coulent sur le sol ou dans l'intérieur de la terre sont continuellement en contact; car ce produit minéral est à la fois et la substance impure que l'on doit extraire de l'eau et celle qui doit fournir le moyen à l'aide duquel on doit opérer cette séparation. La chaux est à peu près complétement insoluble dans l'eau, mais on peut en faciliter la solution par deux procédés entièrement opposés. Lorsqu'on la fait brûler, comme dans un four, elle perd de son poids. Si elle est sèche et pure, sur une livre de seize onces il n'en restera après cette opération que neuf onces. Ces neuf onces seront solubles dans l'eau, mais elles n'exigeront pas moins de 320 pintes de ce liquide pour leur entière solution. C'est la chaux qui a subi cette opération (la cuisson) que l'on désigne sous le nom de chaux vive ou de chaux caustique, tandis que l'on appelle eau de chaux l'eau qui contient la chaux caustique en solution. Cette solution est parfaitement claire et incolore. Les sept onces qu'une livre de chaux perd sur son poids par la cuisson représentent une égale quantité d'acide carbonique, cet acide avec lequel on forme l'eau de Seltz en le dissolvant dans l'eau par la compression.

L'autre procédé pour rendre la chaux soluble dans l'eau se lie à un ordre de phénomènes tout à fait différents. Dans le premier, nous avons vu que la chaux devient soluble dans l'eau en perdant sept onces par livre d'acide carbonique; dans le second, au contraire, non-seulement la chaux ne doit pas perdre les sept onces d'acide carbonique qui sont combinées avec elle, mais elle doit se combiner avec sept autres onces du même acide. C'est à cet état de combinaison que la chaux existe dans les eaux de Londres, dissoute, invisible, incolore, comme une solution de sel commun. Une livre

Digitized by Google

de chaux dissoute dans 2,000 pintes d'eau par sept onces d'acide carbonique représenterait à peu près l'eau de la Tamise filtrée et telle qu'elle est communément employée. La chaux que les chimistes appellent carbonate de chaux forme ce qu'ils désignent sous le nom de bicarbonate de chaux, lorsqu'elle est dissoute dans l'eau par l'acide carbonique.

On peut mêler de l'eau de chaux avec d'autre eau de chaux, et une dissolution de bicarbonate de chaux avec une autre dissolution de bicarbonate calcaire, sans qu'il survienne dans la limpidité des solutions mélangées aucun trouble, aucune altération; mais il n'en sera plus de même si on mélange de l'eau de chaux avec une solution de bicarbonate de chaux. Il y apparaît bientôt un trouble qui prend une teinte blanche foncée. Quand la matière blanche cesse de se produire, elle se précipite au fond de l'eau, et cette dernière reste parfaitement claire. La matière qui a été précipitée n'est rien autre chose que la chaux. On comprendra ce qui se passe dans cette opération si l'on suppose qu'une livre de chaux, réduite par la cuisson à neuf onces de chaux caustique, forme, dissoute dans de l'eau, 320 pintes d'eau de chaux; qu'une autre livre de chaux dissoute à l'aide de sept onces d'acide carbonique supplémentaire forme 2,000 pintes d'une solution de bicarbonate de chaux, et que les deux solutions mélangées forment en tout 2,320 pintes. Les neuf onces de chaux caustique restant de la livre de chaux cuite se combinent avec les sept onces supplémentaires d'acide carbonique qui tenaient l'autre livre de chaux en solution, et forment de nouveau seize onces, c'est-à-dire une livre de chaux; cette livre de chaux, étant insoluble dans l'eau, devient visible et se précipite en même temps que l'autre livre de chaux, qui, privée des sept onces d'acide carbonique, a cessé d'être soluble dans l'eau. Quand le précipité sera complet, on trouvera les deux livres de chaux au fond du vase où l'on aura opéré, et au-dessus, les 2,320 pintes d'eau limpide, parfaitement incolore, ne conservant pas la moindre quantité

Digitized by Google

appréciable de chaux caustique ou de carbonate de chaux.

Or, rien n'est plus facile que de soumettre à ce mode d'épuration l'eau contenue dans le réservoir des différentes compagnies chargées de l'approvisionnement de Londres.

On a supposé que la consommation journalière d'eau pour la métropole était d'environ trois cent millions de pintes, et que cette quantité d'eau traitée par la méthode que nous venons d'indiquer ne déposerait pas moins de vingt-quatre tonnes de chaux solide, ce qui ferait pour l'année huit mille tonnes. Or, il est bien important de rappeler que toute cette quantité de matière est dans un tel état de solution, qu'aucun filtre ne pourrait la séparer de l'eau.

Sans parler des heureux effets que cette eau ainsi épurée devrait produire sur la santé, voici quelques-uns des avantages qu'elle offre sous le point de vue de l'économie. 1° *L'eau sera beaucoup plus douce.* Laissant de côté les avantages qui résulteront de son emploi pour la cuisine, la propreté, etc., il suffit de dire qu'elle procurera une économie énorme de savon et de soude (pour le blanchissage). C'est ce qu'il est facile de prouver de la manière la plus simple et la plus frappante; car on obtient, avec l'eau purifiée, une quantité égale de mousse à l'aide d'un tiers de la quantité de savon qu'exige la même eau avant d'avoir été purifiée. En un mot, une eau très-crue est instantanément changée en une eau très-douce, par la soustraction de l'agent qui causait cette crudité, et sans addition d'aucune nouvelle substance. Le docteur Clark, auteur du procédé, a calculé que la consommation de savon et de soude à Londres s'élève probablement à 640,000 £ par année; et en limitant à 20 pour cent seulement l'économie apportée dans cette dépense par l'emploi de l'eau purifiée, nous trouvons comme premier résultat une épargne de 128,000 £. Ce n'est pas cependant seulement dans la diminution de la quantité de soude et de savon employée que consiste l'utilité de l'eau douce pour le blanchissage; le travail nécessaire pour laver le linge est notablement aug-

Digitized by Google

menté par l'emploi de l'eau crue, et l'usure qui en résulte doit probablement coûter autant que l'excès de savon qu'entraîne l'emploi de la même eau.

2° *Le dépôt dans les vases où l'eau est soumise à l'ébullition est presque nul;* avantage important pour ceux qui emploient la vapeur; car on sait combien tous les appareils dans lesquels on emploie l'eau bouillante sont altérés par les dépôts terreux ou calcaires qu'y laisse l'eau en se vaporisant.

3° *Les matières végétales et colorantes sont enlevées en même temps à l'eau qui en contient;* ce qui a été constaté par l'expérience, et peut s'expliquer de deux façons ou s'opérer à la fois de deux manières : d'abord l'eau chargée de chaux qui existe pendant quelques instants au moins dans le mélange à l'état d'eau de chaux peut détruire les germes de la végétation. En second lieu, la chaux exerce sur l'eau une espèce de purification, par la propriété qu'elle a de s'attacher aux parties terreuses ou colorantes que contient l'eau et qu'elle entraîne avec elle.

4° *Les insectes que contient l'eau sont tous détruits,* probablement par la même cause qui détruit la matière végétale.

Le coût de la matière propre à purifier l'eau est tout à fait insignifiant, car il se réduit presque au prix de la chaux cuite qui est nécessaire. M. Clark a établi qu'il s'élèverait à moins de 10 £ par jour pour toutes les compagnies qui débitent de l'eau à Londres.

Enfin on peut avancer, sans craindre de dépasser la vérité, que cette méthode est l'une des plus importantes applications que la science ait encore fournies à l'économie, et que son inventeur a droit à *la reconnaissance publique.*

(*Philosophical Journal.*)

Digitized by Google

Commerce. — Douanes.

Comparaison du tarif français et du tarif belge. —Réfutation de quelques objections contre l'association douanière entre la France et la Belgique.

[Une grave question émeut depuis quelque temps le monde commercial en Angleterre comme sur le continent; c'est celle de l'association douanière entre la France et la Belgique. M. de la Nourais, bien connu comme un des hommes les plus aptes à traiter les questions de commerce, d'industrie et d'économie politique, nous communique quelques fragments de l'ouvrage qu'il termine sur celle-ci, qui, nous devons le croire, occupera sérieusement la prochaine session. Nous ne pouvons citer aujourd'hui que les conclusions du livre de M. de la Nourais; mais nous ne renonçons pas à y puiser d'autres documents dans une livraison prochaine.]

« Ainsi que nous avons eu plusieurs fois occasion de le faire remarquer pendant le cours de ce travail, le tarif belge est fort modéré; non-seulement il ne contient qu'un fort petit nombre de prohibitions, mais encore ses évaluations sont très-peu élevées, surtout pour tout ce qui touche aux matières premières. Les droits se prélèvent au poids, mais principalement à la valeur, et ce sont ceux qui atteignent spécialement les produits fabriqués. A quelques exceptions près, ils ne dépassent guère 10 0/0, quand ils atteignent ce taux. Comme on sait que généralement les déclarations sont toujours un bon tiers au moins au-dessous de leur valeur réelle, on peut considérer que la plupart des produits fabriqués ou des matières premières ne payent pas à leur entrée en Belgique plus de 6 à 7 0/0 de leur valeur; or ces évaluations sont aussi modérées que celles d'aucun tarif européen.

Pour donner une idée plus exacte encore du tarif belge, autrement que par de simples assertions, nous allons indiquer ici les prohibitions qu'il contient, soit à l'entrée, soit à la sortie. Les premières sont au nombre de neuf, les secondes au nombre de vingt.

Digitized by Google

Prohibitions à l'entrée.

1° Bois de teinture moulu.

2° Cuivre en flans pour les monnaies.

3° Cuivre importé de toute autre manière.

4° Futailles neuves et vides.

5° Futailles vides.

6° Papier étranger, portant les marques des papeteries belges.

7° Sel brut *par terre*.

8° Sirop mélasse brut importé par *navire étranger*.

9° Sucre brut, *par terre* (1).

(1) V. Nouveau Tarif des douanes belges arrangé par ordre alphabétique, annoté de toutes les lois et décisions intervenues sur la matière depuis la création du tarif de 1822, suivi des modifications survenues par suite des lois des 29 décembre 1840, 21 mars et 10 avril 1841, et d'un grand nombre de renseignements utiles, par Vanden Bussche, teneur de livres au bureau des douanes à Anvers, à l'usage du commerce et de l'administration. Bruxelles, imprimerie de P. M. Devroom.

Prohibitions à la sortie.

1° Cercles d'osier rouge de 2 m 20 à 2 m 67 de longueur.

2° Cendres de savonnerie et de salines.

3° Cordages vieux et usés ne pouvant plus servir à la navigation; cordages coupés en pièces et réduits en filasses.

4° Rognures de cuir.

5° Drilles et chiffons, vieux papier mis au rebut, vieux linge et vêtements de toile usés qui se vendent au poids quand ils sont d'un kilogramme pesant et au-dessus.

6° Cordages vieux et usés ne servant plus à la navigation.

7° Vieux cordages coupés en pièces ou réduits en filasse, filets vieux et usés.

8° Engrais, non compris les cendres des foyers.

9° Minerai de fer.

10° Mitraille, dite petite mitraille de fer battu, consistant en vieux clous, vieille tôle, vieux outils usés, et vieille fonte importée en vrac.

11° Fil de fer vieux ou ferraille, autre que mitraille.

12° Fil pour filets à harengs, fils vieux et usés.

13° Futailles vides.

14° Oreillons ou orillons, rognures de peaux.

15° Pieds de moutons.

16° Paille brute.

17° Rognures de parchemin.

18° Pierres à chaux bleues ou blanches.

19° Sel brut, *par terre*.

20° Verre cassé ou groisil.

Digitized by Google

Si maintenant, sortant du cercle des prohibitions, nous venons à comparer ce que certaines denrées de première nécessité, soit pour la consommation, soit pour l'industrie, payent dans les deux pays, on pourra se faire une idée de la modération du tarif belge : nous nous contenterons de citer quelques données que nous empruntons au mémoire publié récemment par la chambre de commerce de Bordeaux (1) :

	FRANCE.	BELGIQUE.
Sucre.....	49 fr. 50 les 100 kilos (2)	36 51 les 100 k.
Café....	50 à 105 fr.....	8 11
Cacao.....	40 à 105.....	3 18
Coton en laine....	5 à 35.....	1 70 (3)
Cochenille.....	75 à 150.....	21 20
Indigo....	50 à 400.....	8 48 (4)
Laine.....	22 o/o.....	Libre.
Sel.....	28 50.....	12 72

Ce tarif à l'avantage d'être, comme on le voit, fort modéré dans ses évaluations, joint encore celui d'être fort simple dans ses divisions. Il en résulte donc pour le commerce facilité de perception et économie de temps. Ainsi, tandis que dans notre tarif un même produit se subdivise, pour ainsi dire, en un nombre infini de catégories, dont chacune a une tarification spéciale, le tarif belge ne lève qu'un seul et même droit sur les produits d'une même industrie ou sur ceux de même nature. Nous citerons comme exemples de cette

(1) V. Lettre adressée à M. le ministre de l'agriculture et du commerce sur le traité de commerce avec la Belgique, par la chambre de commerce de Bordeaux, pag. 60, in-4°. Bordeaux 1841. Péchade.

(2) Nous ne parlons ici que du sucre de nos colonies, qui est le plus favorisé.

(3) Il semble que dans la somme de ces chiffres on a omis le droit de syndicat, car le droit sur le coton en laine est de 1,92 au lieu de 1,70.

(4) Quelques produits jouissent en outre d'une tare fort avantageuse, principalement l'indigo. Elle est de 25 kilos par 100 kilos quand il est en caisses, et de 15 kilos sur 100 quand il est en barils. V. le tarif déjà cité.

Digitized by Google

tarification uniforme et collective les articles suivants, tels que produits chimiques, drogues, gommes, boissons distillées, mercerie, passementerie, épicerie, tissus de soie, de laine, de coton, pelleteries, ouvrages en bois, ouvrages d'acier, ouvrages en terre, fer battu, cuivre, teintures, verreries, cuirs, graines, tapis, munitions de guerre, etc. Chacun d'eux comprend sous sa dénomination collective une foule d'objets divers, et qui cependant ne sont imposés qu'à un seul et même droit.

Il est donc facile maintenant de s'apercevoir que, d'un côté, la Belgique fait un sacrifice réel en consentant à adopter le tarif français, et que, de l'autre, quand bien même il devrait être abaissé par suite de la conclusion de l'union douanière, il y aurait encore à regagner de la part des industriels belges une assez grande différence de droits pour rassurer complétement les producteurs français.

On parle toujours de perturbations, et c'est surtout le grand mot mis en avant par les prohibitionnistes et les adversaires de l'union douanière, comme si cette union devait précisément inaugurer au détriment de la France une nouvelle ère de perturbations commerciales et industrielles; mais les adversaires n'ont pas songé d'abord qu'il y a toujours perturbation toutes les fois qu'il n'y a pas équilibre, et que l'union douanière est un moyen de l'atteindre; ensuite, que la perturbation est partout, et qu'aujourd'hui surtout il n'y a pas d'événement si peu important, de découverte ou de progrès, qui n'affecte les relations industrielles des populations, et ne leur cause souvent des perturbations bien plus vives, bien plus profondes que celles qu'on pourrait attendre d'une union douanière entre deux pays qui, comme la France et la Belgique, sont placés, pour ainsi dire, presque au même degré de l'échelle industrielle.

Assurément l'union ne saurait se réaliser sans froisser quelques intérêts, et à côté des industries qui en retireraient de grands avantages, il y en aurait d'autres qui souffriraient momentanément, celles surtout qui seraient débiles, peu vi-

Digitized by Google

vaces, dans de mauvaises conditions d'existence, de production et de débouchés. C'est un fait connu que quand on est parvenu à inventer, à faire marcher la machine à filer le lin, des milliers d'individus, non-seulement en France et en Belgique, mais encore en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Hollande, dans toute l'Europe enfin, ont perdu leur salaire, d'autres leur industrie. N'y a-t-il pas eu alors une perturbation plus grande? Un jour c'est le gaz qui vient remplacer l'huile; une autre fois c'est un chemin de fer qui vient partager un pays et se substituer à toutes les communications, à tous les transports usités jusque-là. Une autre fois c'est une mauvaise récolte qui vient enchérir les subsistances et partant réagir violemment sur le prix des salaires. Si on voulait bien se rendre compte des faits, on reconnaîtrait qu'il ne se passe pour ainsi dire pas de jour où l'on ne soit exposé à une perturbation bien plus imprévue, bien plus violente, et surtout bien plus fâcheuse dans ses résultats que celle que pourraient amener les nouveaux rapports que l'union douanière créerait entre la France et la Belgique.

Ainsi, pour poursuivre l'exemple déjà cité, du moment qu'on est parvenu à inventer la machine à filer le lin, qu'est devenue la filature à la main qui non-seulement en France, mais en Belgique, en Suisse, en Hollande, en Allemagne, dans la Grande-Bretagne même, faisait vivre tant de familles? N'en a-t-il pas été de même quand on a eu établi les premières matières à filer le lin? Tous les progrès, toutes les découvertes qui se font tous les jours dans l'industrie, n'amènent-elles pas toujours avec elles à la fois des bienfaits et des perturbations? Dans un autre ordre de choses, parlerons-nous des industries déplacées, ruinées ou créées par l'établissement d'une voie nouvelle, d'un canal? Les chemins de fer, dont aujourd'hui aucun peuple ne peut ni ne doit se passer, ne sont-ils pas appelés à amener peut-être toute une révolution à la fois sociale et industrielle? — Quand ils se croiseront dans tous les sens d'un bout à l'autre de l'Europe, qui peut prévoir les conséquences, et les résultats qui surgiront dans un monde ainsi

Digitized by Google

transformé? Enfin, pour nous renfermer plus spécialement encore dans le sujet qui nous occupe, tous les jours ne modifie-t-on pas dans tous les pays les tarifs d'entrée et de sortie, et ces modifications peuvent-elles avoir lieu sans affecter plus ou moins certaines industries, et sans réagir sur celles qui ne sont pas directement atteintes par les changements apportés dans la législation commerciale qui les régissait?

Qu'on cesse donc de s'inquiéter sur des conséquences toutes naturelles dont l'effet ne sera que momentané; rassurons les esprits timorés en leur rappelant que si la Belgique est parvenue au degré industriel qu'elle occupe aujourd'hui et qui semble les inquiéter, c'est sans prohibitions, sans protection, avec des droits modérés; c'est en face de l'industrie anglaise, de celle de la France, et des développements de l'industrie allemande. Soyons bien persuadés surtout que la France, si avancée, si progressive, si admirablement placée pour le commerce et l'industrie, non-seulement n'a rien à redouter, mais doit gagner en se substituant à d'autres pays, et en trouvant dans l'union douanière une nouvelle augmentation de débouchés, un accroissement de forces et de commerce maritimes. »

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

DE LA

REVUE BRITANNIQUE,

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

DÉCEMBRE 1841.

Tout Paris assiége chaque jour le palais des Beaux-Arts : c'est un beau triomphe pour M. Paul Delaroche, triomphe auquel la critique la plus sévère applaudit elle-même, tout en faisant ses réserves. Une des plus singulières peut-être est celle qui reproche au peintre d'avoir personnifié incomplétement toutes les écoles, puisqu'à côté de l'art grec, de l'art romain, et de l'art dit de la renaissance, il a oublié l'art indien ! Pourquoi ne pas lui reprocher d'avoir oublié aussi l'art américain (les sculptures cyclopéennes de l'Amérique centrale rivalisent avec celle d'Éléphanta), l'art chinois, l'art japonais, etc., etc.? Nous sommes terriblement encyclopédiques dans notre siècle érudit ! Pour nous, il nous semble que M. Delaroche n'a déjà admis dans son congrès que trop de peintres qui représentent une petite école bien obscure; dans l'intérêt de l'unité comme de la majesté du sujet, nous aurions autant aimé qu'il se fût contenté des figures proéminentes pour rejeter toutes les autres dans la foule sans nom : il faut une aristocratie dans les arts comme dans toutes les républiques bien ordonnées. On voit que nous ne songeons nullement à réclamer en faveur de l'école anglaise, représentée seulement par Inigo Jones : nous n'avons du moins pas vu sir Joshua Reynolds ni Hogarth.

Un peintre anglais moderne, tout en admirant l'artiste français qui a si noblement illustré l'histoire d'Angleterre, lui cherche une autre querelle. « L'auteur des *Enfants d'Édouard*, dit M. Haydon, a été fort injuste en plaçant Apelles sur le trône de la peinture à

Digitized by Google

côté de Phidias. Le roi de la peinture monumentale en Grèce fut Polignote, et non Apelles. Celui-ci n'était pas le Raphaël, mais le Titien de son temps. Apelles ne faisait que des portraits : Polignote faisait des compositions épiques. Pendant qu'Apelles, le peintre fashionable, rassemblait les dames athéniennes dans son atelier, Polignote décorait le Poikile et le Propylée de la ville de Minerve. M. Delaroche, tout en remerciant M. Haydon de son scientifique plaidoyer en faveur de Polignote, pourra lui répondre qu'Apelles est un nom si grand et si populaire qu'il représente suffisamment toute la peinture grecque en général.—Citons aussi un mot que nous avons recueilli de la bouche d'un maître, de l'auteur de l'*Apothéose d'Homère*. « Quelque critique qu'on puisse adresser à l'hémicycle du palais des Beaux-Arts, nous disait M. Ingres, on se sent glorieux d'appartenir à une école qui produit de pareilles œuvres. Quelle école aujourd'hui peut le disputer à l'école française? » Nous croyons en effet que ni l'anglais M. Haydon, ni l'allemand M. Overbeck, ni l'italien, M. Camucini, n'oseront protester contre ce mot de M. Ingres. Quant à nous, en l'écoutant nous étions d'autant mieux convaincus, que nous nous trouvions devant le portrait de Cherubini, auquel le grand artiste donnait le dernier coup de pinceau.

Nos théâtres sont dans leurs beaux jours : les reprises n'ont guère moins de succès que les nouvautés. Témoin *Richard Cœur-de lion*, à l'Opéra-Comique. Ailleurs, la quantité supplée à la qualité. La Comédie-Française a retrouvé la foule du *Verre d'eau* et de *Bertrand et Raton*, grâce à *la Chaîne* de M. Scribe. Que de difficultés vaincues dans cette comédie, la plus intriguée de toutes celles de l'auteur! C'est bien autre chose que le *plot* et l'*underplot* (intrigue et sous-intrigue) que les Anglais font marcher de front dans leurs drames. Il y a ici une unité d'action et d'intérêt admirablement soutenue jusqu'à la fin. Que de mots plaisants, que de gracieux détails qui naissent tous de la situation, qui mettent tous en relief les caractères! L'idée du drame est tout entière à M. Scribe; mais à quelques dames anglaises qui nous ont déclaré en être peu édifiées, nous pourrions répondre que c'est assez le pendant de la *liaison* de Tom Jones avec lady Bellaston, dont G. Colman a, croyons-nous, tiré sa *Jealous Wife*. Il faut convenir que le jeu de l'amoureux qui, dans l'idée de M. Scribe, devait être comique, dénature complétement la morale de la pièce. C'est un *Werther* des Variétés parodiant sans s'en douter toutes les inten-

Digitized by Google

fions de son rôle. Mais n'affligeons pas trop ce malheureux artiste, puisque la pièce a réussi malgré lui. Menjaud, Samson, et surtout Regnier, ont prouvé qu'il y avait encore des comédiens au théâtre Richelieu. Mmes Plessis et Doze sont charmantes.

Au moment où nous écrivons, la *Reine de Chypre* est représentée au grand Opéra : la musique est de M. Halévy. On répète à l'Opéra-Comique deux grands ouvrages, dont l'un au moins est de MM. Aubert et Scribe.

Parlons un peu poésie, mais non de celle des bonbons, quoique celle-ci soit en ce moment la seule de circonstance.

Dieu me fit à la fois pour aimer et pour plaindre.

Ce vers que madame Hermance Lesguillon met dans la bouche d'un ange, elle aurait pu le prendre pour épigraphe du nouveau volume de poésie qu'elle publie sous ce titre : *Le Midi de l'âme*. Ce sont des chants de tendresse et de douce rêverie, où l'on reconnaît tous les battements du cœur de la femme. Madame Lesguillon est une Mrs Hemans française. Pour justifier cet éloge britannique, nous ajouterons que sa poésie rêveuse et tendre a aussi sa philosophie : madame Lesguillon a profondément étudié à la fois tous les systèmes de la sociabilité moderne ; elle croit à une perfectibilité de l'homme sur la terre et à son bonheur dans un monde à venir. Ses vers ne sont donc pas de vagues harmonies, nées d'un vent de hasard comme les notes d'une harpe éolienne, mais des pensées dont la logique, aussi bien que le rhythme, règle l'agencement. Peut-être en ouvrant son volume au milieu, le goût pourrait lui reprocher quelques expressions un peu emphatiques; mais en le lisant comme il doit être lu, on s'abandonne à l'entraînement de son style. Cependant, si nous avions un conseil à lui donner, ce serait de relire quelquefois Racine pour se corriger de sa modeste admiration de la poésie contemporaine.

Aimez-vous les vers artistement faits, une poésie qui ne sacrifie pas la forme à l'inspiration ni l'inspiration à la forme? demandez le petit volume publié par M. Jules Canonge. *Les Premiers Solitaires* sont un recueil de légendes et nouvelles, les unes en prose, les autres en vers, toutes charmant l'oreille par les cadences d'une phrase artistement cadencée, toutes laissant au cœur un gracieux souvenir. Et M. Jules Canonge habite la province! Quelle pro-

Digitized by Google

vince, il est vrai! celle qui sert de portique à l'Italie; celle que Rome a dotée de quelques-unes de ses plus imposantes ruines! M. Jules Canonge a élevé là par son volume un monument de plus à la muse classique, mais à la muse classique telle qu'elle devait se réveiller sur les rives du Gardon. Nous disons la muse classique, mais c'est aussi la muse biblique, car M. J. Canonge ne s'inspire pas avec moins de bonheur des traditions chrétiennes que des traditions païennes. Nous citerions volontiers un beau poëme intitulé : *Dante aux Aliscamps*, *Phylax* ou *Tricline*, que des affections personnelles nous font préférer dans les légendes du jeune poëte nîmois; mais nous devons ici surtout signaler *Narcissa*, nouvelle dont le sujet est emprunté à la biographie de Young, le poëte des *nuits*,

> Le chantre des tombeaux, le chantre du malheur,
> Accablé comme Job d'une immense douleur.

M. Canonge a poétiquement pris au sérieux le deuil de cet autre Héraclite à qui une noble lady envoya un jour une tête de mort disposée en lampe. Le triste Young était un des pensionnaires du ministre Walpole. Il est encore aujourd'hui de ces habiles écrivains qui se posent en victimes toute leur vie, et parviennent plaintivement à de bonnes prébendes littéraires. Soyons justes toutefois, les sombres élégies de Young étincellent de pensées sublimes, et M. Canonge, en traduisant ses regrets pour sa fille, a souvent égalé son modèle; mais *Narcissa* n'est pas une *Nuit*, c'est une nouvelle romanesque et dramatique.

Des poëtes aux romanciers il est à peine besoin de transition. Nous devons saluer ce mois-ci deux volumes remarquables par un charmant mélange de sentiment et d'esprit, l'*Emeraude* de madame Ancelot. Vous ne trouverez pas là les terribles péripéties du roman frénétique, ni l'afféterie de ce qu'on appelle le roman intime : c'est tout simplement un roman dans le goût des bons romans de mœurs de madame de Genlis. Madame Ancelot a plus de malice peut-être, et quelques beaux esprits de notre temps ne riront que du bout des lèvres de quelques-uns de ses portraits. Quelle piquante satire de la vie parisienne! et surtout comme cette satire est sobre, ne s'exprimant que par quelques traits décochés en passant! Quant à la fable, elle est trop simple pour que nous la déflorions par l'analyse. Nous prédisons à ce roman un beau succès de salon.

Digitized by Google

Presque en même temps a paru chez le même éditeur le *Docteur Herbeau*, par Jules Sandeau. Ce jeune auteur, qui a aussi du sentiment et de la grâce, à fait quelquefois mieux que ce dernier ouvrage. Cependant on y remarque encore de belles parties. Le *Docteur Herbeau* est une excellente figure, quoique nous ne le comparions pas, comme on a voulu le faire, au *Docteur Primerose* de Goldsmith. Nous ne saurions surtout admirer son cheval (c'était une jument, comme dit la parenthèse de l'auteur), qui allait comme un *petit vent;* nous aurions dit, nous, comme un *Zéphyr*, ou plutôt *comme le vent;* locution proverbiale, qui n'a pas l'inconvénient de provoquer d'équivoque.

Une révolution commence dans le mode de publication de nos romanciers. L'éditeur Charles Gosselin déclare la guerre au feuilleton-roman. A l'imitation de Ch. Dickens et d'autres auteurs ou éditeurs anglais, M. Fréd. Soulié publie chez lui chaque semaine un chapitre de *Si jeunesse savait et si vieillesse pouvait*, roman illustré et tiré à trente mille exemplaires. Ceux de Ch. Dickens ne sont pas tirés à moins, et notre correspondant de Londres nous disait dans sa dernière lettre (livr. de nov.) que c'était par ce moyen que les romanciers anglais réalisaient en trois ou quatre ans 50,000 livres de rente. Nous souhaitons le même succès aux nôtres.

Cependant, si ce souhait se réalise, que restera-t-il dans les petites bourses pour les ouvrages sérieux? Voici, par exemple, un volume que M. Valery intitule : *Curiosités et Anecdotes italiennes*. Nous avons en anglais un ouvrage de D'Israeli, intitulé : *Curiosités de la littérature*, qui n'est pas sans analogie avec celui-ci. M. Valery a dans son portefeuille de voyageur et de bibliophile un riche trésor d'érudition ; il ne nous en donne ici que quelques fragments, mais tout est *curieux* dans son volume. L'historien et le biographe en feront leur profit. Ce qui nous a frappé, en attendant que nous y trouvions notre part, c'est l'excellent goût et l'esprit facile de cet aimable érudit. Nous engageons les amateurs à lire au moins la table analytique des *Curiosités italiennes*.

Nous étions aux regrets de n'avoir pu assister à l'ouverture du Conservatoire des arts et métiers, le 21 novembre, lorsque nous avons reçu un petit volume contenant l'éloge de M. A. P. de la Rochefoucauld, prononcé par M. le baron Charles Dupin. M. le baron Charles Dupin remplit une noble mission, celle de réconcilier le pauvre et le riche dans notre société. C'est l'idée d'un bon citoyen

Digitized by Google

d'élever un Panthéon à tous les hommes utiles, n'importe le rang d'où ils sont sortis. Cette nouvelle biographie appartient à cette idée devenue si féconde, grâce au talent de l'éloquent professeur.

Qu'il nous soit permis de signaler à nos abonnés un ouvrage auquel ont contribué deux collaborateurs de la *Revue Britannique*. Voici en quels termes le *Journal des Débats* annonçait dernièrement le *Mémorial de Shakspere*, publié par M. Baudry :

« Shakspere est le dieu littéraire des Anglais; son nom revient sans cesse dans les livres des poëtes et des prosateurs ; on le cite à la tribune; on le cite en chaire. Pour connaître non pas seulement la littérature britannique, mais encore le caractère national de la race anglo-saxonne, il faut connaître Shakspere. Tout ouvrage destiné à faciliter cette étude mérite l'attention, et c'est à ce titre surtout que nous recommandons le *Mémorial de Shakspere*, que publie le libraire Baudry. Typographiquement d'abord, c'est un livre magnifique, un de ces livres qui séduisent l'œil par de belles gravures, un vrai cadeau d'étrennes, qui soutient la comparaison avec les plus riches *keepsakes et annuals*. Mais littérairement ce livre doit avoir un plus grand succès encore, un succès plus durable, car c'est l'initiation la plus ingénieuse et la plus intéressante à l'étude du poëte populaire de la Grande-Bretagne. Le *Mémorial de Shakspere* est en effet une analyse originale des tragédies et comédies shaksperiennes, analyse sous forme de contes et de chroniques. Cette idée neuve appartient à un des esprits les plus subtils et en même temps les plus naïfs de la littérature contemporaine, Charles Lamb, non moins connu sous le pseudonyme d'Elia. Traduit par M. Borghers avec une élégante fidélité, le *Mémorial de Shakspere* a trouvé encore en France deux autres parrains dans deux écrivains également distingués par leurs travaux sur la littérature britannique, M. Philarète Chasles et M. Amédée Pichot. Le premier a fait une courte mais brillante introduction à l'œuvre de Charles Lamb; le second a écrit une double biographie de Charles Lamb et de Shakspere, qui contient de curieuses anecdotes. On peut donc prédire au beau volume publié par M. Baudry une véri-

Digitized by Google

table popularité, car jamais volume ne s'adresse à une aussi grande variété de lecteurs. »

La seconde livraison de la *Campagne de circumnavigation* de la frégate *l'Artémise* vient de paraître chez M. Arthus Bertrand. Nous avons déjà parlé et parlerons encore de ce beau voyage de M. de la Place.

THÉOLOGIE.

LE NOUVEAU TESTAMENT, TRADUIT FIDÈLEMENT DU TEXTE ORIGINAL GREC, ET COMMENTÉ SUR TOUS LES POINTS QUI ONT BESOIN D'EXPLICATION. 1 vol. in-8°. Prix : 5 fr. A Paris, chez Marc-Aurel, rue Saint-Honoré, 158; à Bruxelles, chez Perrichon; à Genève, chez Cherbulier; à Leipsick, chez Brockaus.

La plupart des versions françaises du *Nouveau Testament* ont été faites avec l'intention de favoriser quelque communion chrétienne en particulier, plutôt que dans le dessein de reproduire franchement l'ouvrage des apôtres. Cette traduction nouvelle a un autre caractère : une exactitude impartiale, une philosophie loyale et indépendante y dominent.

«Une traduction exacte ne suffit pas néanmoins pour faire bien connaître le *Nouveau Testament*, dit l'auteur dans son introduction. A la distance où nous sommes de l'époque où fut composé ce recueil d'écrits orientaux, on ignore communément en Europe quelles étaient alors la situation sociale, les opinions vulgaires, les mœurs, les coutumes de la Palestine. Aussi, à moins d'explications données à propos, les lecteurs, en nombre d'endroits, ne comprennent pas ou comprennent mal; sentent le doute succéder en eux à la confiance, se scandalisant au lieu de s'édifier. Il faut donc des notes à toute édition du *Nouveau Testament* en langue vulgaire. Celles qui accompagnent cette nouvelle traduction sont nombreuses et explicites. Tout est disposé pour rendre satisfaisante et fructueuse la lecture de l'ouvrage. »

L'introduction d'où ces lignes sont extraites fait connaître avec certitude la date, l'authenticité, l'intégrité et la vérité historique du *Nouveau Testament*; en sorte que l'ouvrage présente les notions préliminaires et les explications dont la plupart des lecteurs ont besoin pour avoir une exacte connaissance du recueil des écrits évangéliques.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Carême, dont le nom est aujourd'hui si grand dans le monde gourmand, a voulu longtemps dérober au public les fruits de ses travaux; en effet, il n'a été célèbre, il n'a consenti à sa célébrité que lorsque ses succès étaient le sujet de récits piquants de la part des gens du monde et lorsque ses traités étaient entre les mains de ses émules.

Nous lui devons une savante analyse de tout ce qui arrive sur nos tables; nous lui devons la logique parfaite de nos *recettes*, de nos *menus*. Il est incontestable qu'il a rendu son art plus sûr pour la santé, plus délicat pour les sensuels. Toutefois, il a plus prêché par ses livres que par son exemple, car le plus fécond, le plus riche en ressources des cuisiniers, avait pour lui-même et pour les caprices de son palais une sévérité toute pythagoricienne.

Digitized by Google

Un de ses grands mérites, c'est d'avoir rendu sérieux, et surtout utile, ce qui n'était, légèrement sans doute, qu'un texte piquant de plaisanterie. Depuis lui, depuis sa cuisine délicate et substantielle, l'art a pu se donner des axiomes et obtenir, malgré notre vie agitée, une facilité et une certitude, quant à la digestion, qu'on était loin d'avoir avant lui. Admirable comme chimiste et comme professeur, son style n'est pas orné en général; il n'excelle que dans la simple et claire expression des choses.

Pendant vingt-cinq ans c'est lui qui a couvert les premières tables de Paris, celles de M. de Talleyrand, du comte de Lavalette, du prince royal de Wurtemberg, du prince d'Esterhazy, de la princesse Bagration, et enfin de M. de Rotschild.

Carême réalisait en cuisine cet idéal si souvent rêvé par MM. Grimod de la Reynière et Brillat de Savarin, qui s'y connaissaient. M. de Savarin avait perdu à table ses meilleurs amis, Dumoulin, Guastaldi, Henrion de Pensey. Les pertes de ce genre étaient bien plus anciennes dans la famille de M. de la Reynière. Son aïeul, fermier général, était mort à table dans un grand dîner, étouffé par plusieurs tranches de foie gras. Son père et l'un de ses oncles, je ne me rappelle pas littéralement ce dernier fait, avaient été suffoqués par quelques coups de sauterne avalés de travers.

Carême, qui avait noblement servi chez le prince de Talleyrand, utilisa les intervalles de son service pour recueillir les matériaux du monument que sa science a mis trente ans à élever.

La gastronomie a une importance très-sérieuse lorsqu'on la transforme en hygiène tirée de l'expérience. N'est pas gourmand qui veut; pour cela il faut être doué d'une manière de sentir aussi sûre dans les papilles de la langue que dans le regard et le toucher.

La gastronomie est le complément d'une organisation distinguée; mais elle n'existe pas, ainsi que le dit Carême, sans une exquise modération. C'est une charmante introduction à l'art de causer.

Qui n'a vanté l'estomac? Que de fois J. J. Rousseau, Voltaire, Montesquieu, se sont plaints d'en manquer! C'est pour ces organisations surtout, frêles à force de travail, que notre illustre praticien est une ressource, soit qu'on le prenne dans le *Pâtissier royal*, le *Pâtissier pittoresque*, le *Cuisinier royal*, le *Maître d'hôtel*, soit qu'on le prenne dans le dernier et le plus illustre de ses livres, dans l'*Art de la cuisine française au dix-neuvième siècle*. Nous recommandons ces livres signalés par un si long succès: ce sont des manuels classiques à tous les titres pour l'Europe gourmande.

ÉTRENNES MAGNIFIQUES.

A VENDRE UNE COLLECTION COMPLÈTE

DE LA REVUE BRITANNIQUE

Depuis son origine (juillet 1825) jusques et y compris l'année 1839.

Formant 81 volumes in-8°, demi-reliure, dos violet, avec une riche dorure. Prix net..... 500 fr.
Au lieu de..... 750 fr.

Les exemplaires de cette collection sont devenus très-rares, et c'est un superbe cadeau à faire à une personne désireuse d'avoir ce précieux recueil dans sa bibliothèque.

La demande doit être adressée à la Librairie Orientale de Mme veuve Dondey-Dupré, rue des Pyramides, n° 8, près les Tuileries.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES DU SIXIÈME VOLUME.

NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1841. — 5e SÉRIE.

Pages.

ARCHÉOLOGIE. — INDUSTRIE ET BEAUX-ARTS. — Arts et métiers des anciens Égyptiens..... 5

HISTOIRE. — GÉOGRAPHIE. — ÉCONOMIE SOCIALE. — Administration coloniale des Hollandais dans l'île de Java..... 29

HISTOIRE. — MOEURS ARISTOCRATIQUES. — Ordres de chevalerie des trois royaumes..... 57

LITTÉRATURE. — MORALE. — De l'indépendance politique et sociale des femmes dans les temps anciens et les temps modernes..... 78

ÉPISODES DES GUERRES DE LA PÉNINSULE. — Martin Zurbano. 104

GÉOGRAPHIE POLITIQUE. — Des colonies anglaises, considérées comme positions militaires. — Premier article..... 221

ÉCONOMIE POLITIQUE. — Des monts-de-piété, et de leur établissement récent en Italie..... 239

MOEURS RUSSES. — Les voyageurs anglais en Russie..... 257

HISTOIRE CONTEMPORAINE. — GÉOGRAPHIE. — Les nouveaux états de l'Amérique du Sud. — La république de Venezuela. 293

MOEURS ALLEMANDES. — Les étudiants d'Heidelberg..... 334

VOYAGES. — La vallée de Cachemire..... 362

ROMANS. — La cloche du tocsin..... 124 et 388

REVUE ASIATIQUE. — Des rapports politiques de l'Angleterre avec la Chine, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours..... 166

— Dernières nouvelles de l'Inde..... 198 et 418

NOUVELLES DES SCIENCES, du Commerce, de la Littérature, de l'Industrie, etc..... 201 et 419

CHRONIQUE ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE..... 213 et 440

Imprimerie de veuve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google